MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXV^e^ ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AMIEL.
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BALLEYDIER (Alphonse).
BERGER (Louis).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DECHASTELUS (Maurice).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESESSARTS (Alfred).
DESNOIRESTERRES.
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GÉRARD de NERVAL.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Mme Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
NADAUD (Gustave).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BAR (de).
BEAUCÉ.
BERTALL.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
BOCOURT.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FÉROGIO.
FOREST (Eugène).
FOULQUIER.
FRANCK.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LANCELOT.
LEHMANN.
LENOIR (Albert).
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAJOU (Auguste).
PAUQUET.
POTTIN (Henri).
STAAL (Gustave).
STOP.
VALENTIN (H.).
VERNET (Horace).
WATTIER.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GÉRARD, PISAN, PONTENIER, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1858-1859 (26e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Belgique, 8 fr. 50. — Suisse, Sardaigne, Italie, 8 fr. 10. — Angleterre, Hollande, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Russie, Saxe, Suède, 9 fr. — Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, Toscane, Deux-Siciles, 9 fr. 50. — Espagne, 10 fr. 50. — Portugal, 8 fr. — États Romains, 11 fr. — Bavière, 9 fr.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Angleterre, Belgique, Suisse, Sardaigne, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Italie, Russie, Saxe, Suède, 15 fr. 50. — Hollande, Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, 16 fr. 50. — Espagne, États Romains, 19 fr. 50. — Portugal, 14 fr. — Toscane, Deux-Siciles, 16 fr. — Bavière, 15 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées.* — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

VINGT-CINQ VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . .	Broché.	6 fr.	(Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)
	Relié.	7 fr. 50 c.	
Pour les départements, par la poste, le volume broché.		7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.	

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 25 vol. ensemble : Paris, 105 fr. Départ. 115 fr. Rendus *franco.* Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 c. par volume.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

1857-1858.

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 29.

AVERTISSEMENT.

Voici le vingt-cinquième volume du *Musée des Familles*, et c'est celui qui a conquis et gardé le plus grand nombre de lecteurs.

Ce chiffre et ce fait sont notre récompense et notre gloire, au milieu des concurrences multipliées chaque jour par le succès de notre recueil.

Nous nous bornerons donc à dire au public, en lui présentant, dans son ensemble, cette vingt-cinquième partie de notre bibliothèque encyclopédique, élégante et populaire :

— Parcourez tous les tomes de notre collection, depuis le premier jusqu'à celui-ci. Comparez les uns aux autres, aux points de vue divers de la rédaction, des gravures, du tirage, des soins moraux et matériels, des conditions littéraires, artistiques et typographiques; et jugez si nous avons manqué, une seule année, un seul mois, au devoir de justifier votre confiance par des améliorations continuelles?

Nous espérons avoir fait du *Musée des Familles* le tableau successif et frappant des progrès mêmes de la littérature et de la presse illustrées.

Placez notre volume de 1858 à côté de celui de 1834, — et mesurez l'ascension opérée de l'un à l'autre.

Nous nous en rapportons à cet égard aux yeux les moins clairvoyants.

Eh bien, nous croyons qu'il nous reste à faire dans l'avenir plus encore que nous n'avons fait dans le passé.

Et c'est avec cette foi modeste et cette ferme résolution que nous allons commencer notre vingt-sixième année.

Nous avons réuni, pour cette période décisive, des matériaux exceptionnels, des talents variés, des noms glorieux, des gravures préparées de longue main, et qui commenceront à se dérouler dans nos prochains numéros.

Pour ne citer qu'une plume, entre les plus brillantes du siècle, M. Méry, qui a rempli notre année 1858 de tant de pages éclatantes et spirituelles, nous en a déjà remis le digne pendant pour l'année 1859; — et les gravures qui illustreront ses prochains articles seront une *surprise*, nous osons l'affirmer, pour nos amateurs les plus exigeants et les plus difficiles.

A bientôt donc, amis lecteurs, et recevez notre vingt-cinquième salutation, avec notre vingt-sixième appel.

Comptez sur notre persévérance, comme nous comptons sur la vôtre.

PITRE-CHEVALIER.

Septembre 1858.

MUSÉE DES FAMILLES

ANECDOTES HISTORIQUES.

LE DUC D'ANTIN.

Pardaillan de Gondrin, duc d'Antin. Peint par Rigaud, gravé par Tardieu. Dessin de P. Chenay.

Ce beau portrait de Rigaud qu'on a sous les yeux est celui du duc d'Antin. Ce duc d'Antin fut, dans toute l'étendue et toute la profondeur du mot, ce qu'on désigne et ce qu'on a constamment cherché à flétrir sous le titre ou plutôt sous l'injure de *courtisan*. *Plat courtisan, indigne courtisan, vil courtisan, lâche courtisan* sont des manières de parler communes à tous les siècles depuis qu'il y a une cour. Nous n'avons pas l'intention de réhabiliter le courtisan; mais il nous sera permis de faire observer, sans nous exposer à être contredit, que beaucoup de gens, trop de gens confondent le courtisan avec le flatteur, et la distance est grande de l'un à l'autre. Le flatteur, par exemple, n'habitait pas toujours la cour sous le règne de Louis XIV, où il convient de nous placer en ce moment, et le courtisan n'était pas toujours non plus un flatteur. Si Dangeau était un courtisan et un flatteur, Fénelon était l'un sans être l'autre; le duc de La Feuillade méritait qu'on l'appelât courtisan et flatteur en érigeant, à ses frais, au milieu de la place des Victoires, une statue ridicule à la gloire de Louis XIV, statue gigantesque et burlesque entourée d'esclaves accroupis et enchaînés à ses pieds; mais Racine, quoiqu'il vécût à la cour dans l'intimité du roi, quoiqu'il fût courtisan, méritait-il d'être placé sur la même ligne que le duc de La Feuillade et Dangeau, lui Racine, l'auteur d'*Iphigénie*, écrivant sous la dictée de son noble cœur un mémoire à présenter au roi sur la cherté des grains? Turenne aussi était un courtisan, ce qui ne l'empêchait pas de se faire couper en deux par un boulet en se battant contre les ennemis de la France. Bossuet, le grand Bossuet, fut pareillement un courtisan et bien souvent un des courtisans les plus officieux auprès de Louis XIV, mais il n'épargnait pas pour cela la cour ni le grand roi, quand sa conscience et son génie lui imposaient de faire entendre au roi et à la cour des vérités amères. Boileau, le rigide Boileau lui-même, n'était-il pas courtisan? Le courtisan d'Antin, dont le portrait nous inspire ces quelques lignes, n'envoya-t-il pas toute son argenterie pour y être fondue, à la Monnaie, afin que les soldats de Louis XIV, les soldats de la France, eussent des vêtements et des souliers en entrant en campagne contre l'Autriche et la Hollande. Une nation qui aurait beaucoup de courtisans de ce caractère-là verrait peu souvent l'étranger pénétrer par la force au cœur du pays et se partager le royaume.

Le duc d'Antin était fils légitime de la belle Mme de Montespan, elle-même une demoiselle de Mortemart, c'est-à-dire l'esprit joint à la beauté, l'imagination à la grâce, la naissance réunie à la perfection physique et intellectuelle. Il n'est pas indifférent, à propos de ce splendide portrait de Rigaud, de faire remarquer que la beauté de certains types particuliers à une époque résulte précisément du soin qu'on prenait à ces époques et antérieurement sans doute, par une espèce d'engagement tacite, de choisir ses alliances entre familles et par suite de laisser le moins possible ce soin délicat au hasard, habile gâteur en toutes choses. On regardait au sang, à l'origine, à la pureté, à la longévité d'une race, avant de demander à cette race un gendre ou une belle-fille. Et on le pouvait d'autant plus qu'en traitant d'un mariage on ne demandait rien à l'argent, le grand mobile d'aujourd'hui, l'unique courtier des mariages actuels, l'instigateur funeste de toutes ces unions difformes qui se font sous nos yeux et dont il ne faut attendre, à moins de n'admettre aucune logique dans la marche de la nature, ni beaux enfants, ni intelligents successeurs.

Dans ce noble et beau sang des d'Antin, il devait se trouver aussi quelques globules du sang d'un joueur ancêtre, car notre duc fut un des plus acharnés joueurs de la monarchie et à une époque où la monarchie avait de grands capitaines au lansquenet et des maréchaux aux jeux de l'hombre et du hoc. Le jeu était chez lui une frénésie qui résista pendant sa vie non-seulement aux conseils de la raison, mais encore à ceux, bien plus éloquents, de la perte. Pour amortir en lui cette redoutable passion, sa mère, s'imaginant qu'il jouait dans le désir d'avoir plus d'or à dépenser à ses plaisirs, augmenta de douze mille livres la pension qu'elle lui faisait. Mais elle mit, à ce surcroît de faveur, la condition expresse qu'il renoncerait au jeu, qu'il ne jouerait plus soit à Versailles, soit à Marly. Le duc promit, toucha les douze mille livres supplémentaires et ne cessa pas de jouer. Seulement il eut douze mille livres annuelles de plus pour désaltérer sa soif de joueur incorrigible.

Dès que Mme de Montespan, sa mère, fut morte, il se hâta d'élargir et de raffermir sa position, à laquelle Mme de Maintenon, la rivale de sa mère, avait toujours mis obstacle. Il s'avança alors toutes voiles déployées dans les faveurs du roi. Que lui manquait-il pour réussir? L'esprit, celui des Mortemart, étincelait dans ses moindres paroles; aucun visage à la cour n'était aussi remarquablement régulier, fin et beau que le sien; personne, à aucun exercice du corps, ne pouvait se flatter d'avoir sa souplesse et sa légèreté.

Disons maintenant, pour justifier la belle sérénité répandue sur ce portrait de Rigaud, un des chefs-d'œuvre du burin de Tardieu, que le duc d'Antin vécut de longues années au milieu de toutes les pompes et de toutes les joies d'une large et grande existence. Voici un trait de ce bonheur qui ne le quitta presque jamais. Le maréchal de Villeroi, tombé en disgrâce, ne vit plus le roi, quand il se rendait à son château de Fontainebleau, s'arrêter chez lui, à sa terre, à son magnifique domaine de Villeroi. La faveur des royales visites s'était retirée de lui. Mais le roi, qui n'aurait pu à son âge se rendre sans fatigue tout d'une traite à Fontainebleau, prit quelquefois pour station de repos le château du duc d'Antin, encore plus sur la route de Fontainebleau que celui du duc de Villeroi. Sa première visite à *Petit-Bourg* — c'était et c'est encore le nom du château où il voulut bien descendre — fut un événement dont on s'occupa prodigieusement à la ville et à la cour, et l'on pourrait dire en Europe, car le *Mercure galant*, le journal de l'étiquette et des cérémonies, mentionna cette visite comme il mentionnait le mariage d'un souverain ou la naissance d'un prince.

Le *Mercure galant* s'exprime ainsi : « Le roi partit de Versailles le 12 septembre (1707) à midi pour aller à *Petit-Bourg*. Dans son carrosse étaient Mme la duchesse de Bourgogne, Mme la duchesse du Lude, dame d'honneur, et Mme la comtesse de Mailly, dame d'atour. Les gardes du corps, les gendarmes, les chevau-légers et les mousquetaires gris et noirs étaient disposés sur la route par escadrons.

« A Juvisy, le roi fit très-obligeamment arrêter son carrosse pour recevoir des corbeilles de fruits qui lui furent présentées par M. le président Portail, qui a une maison en ce lieu-là. Sa Majesté reçut ces fruits avec la bonté qui lui est naturelle, et elle les présenta à Mme la duchesse de Bourgogne et à Madame. Ces corbeilles étaient accompagnées d'autres rafraîchissements dont Sa Majesté remercia M. Portail. Avant que d'arriver à *Petit-Bourg*, elle fut rencontrée par M. le duc d'Antin, qui était venu pour la saluer sur la route et qui reprit les

devants pour la recevoir à *Petit-Bourg*. Sa Majesté y arriva à quatre heures et entra dans l'appartement que le duc lui avait fait préparer; elle le trouva fort beau. Au retour de la promenade, le roi travailla jusqu'à l'heure du souper, qui fut servi par les officiers de Sa Majesté qui s'y étaient rendus la veille. Toutes les tables tinrent comme à Versailles et furent servies de même. Les gardes du corps ne manquèrent de rien, et les gardes françaises et les Suisses ne purent vider tous les tonneaux de vin qu'on leur distribua. »

Les *Mémoires de Saint-Simon* et quelques autres mémoires encore plus du temps que ceux de Saint-Simon rendent compte, d'une manière beaucoup moins gourmée que le *Mercure galant*, où le nom de Mme de Maintenon n'est pas même inscrit, de la visite de Louis XIV au fils de Mme de Montespan.

Ces mémoires rapportent avec une unanimité caractéristique que quelques heures seulement avant l'arrivée du roi au château du duc, celui-ci s'aperçut, avec un effroi très-facile à concevoir, d'un oubli de son intendant, oubli dont il aurait eu un peu raison aussi de s'accuser lui-même. On avait omis d'enlever aux meubles de toutes sortes, répandus dans le château, les chiffres enlacés du roi et de Mme de Montespan, un L et un M. On voyait ces deux lettres partout; et Mme de Maintenon allait arriver! Le duc d'Antin était sur le point de devenir fou : heureusement son intendant, qui avait conservé son sang-froid, lui fit remarquer que le nom de Mme de Maintenon commençant par un M, comme celui de Mme de Montespan, il n'y avait rien à changer, rien à craindre, aucun motif pour perdre la raison de désespoir. Ce fut un grand soulagement, pour la poitrine oppressée du pauvre duc, d'entendre cette explication. Ah! les plus heureux courtisans ont de ces quarts d'heure-là.

Homme de goût plus qu'aucun personnage de sa cour, quoique les hommes de goût fussent fort nombreux autour de lui, le roi fut jeté dans une longue admiration à l'aspect de la propriété de son hôte, à la vue de son parc, qui descendait, comme un moelleux paysage du Poussin ou de Berghem, jusqu'aux bords de la Seine. Mme de Maintenon n'éprouva pas une surprise moins grande, quand le duc l'eut introduite dans l'appartement qui lui était réservé à Petit-Bourg. L'escalier est celui de Saint-Cyr, Saint-Cyr, sa fondation, son œuvre, là où Bossuet disait sa prose et Racine ses vers; elle franchit cet escalier, et que voit-elle? des portes tout à fait semblables à celles de ses appartements de Saint-Cyr; mêmes croisées, mêmes tapisseries sévères, mêmes glaces, mêmes tableaux, même bibliothèque. Quelle fée a produit cet enchantement? Le duc d'Antin, qui a prévu la joie de Mme de Maintenon à se retrouver au milieu des compagnons silencieux de ses habitudes et de ses méditations graves, profondes ou pieuses.

Il n'est sorte d'amusements que le duc n'essayât, afin de distraire le roi, si difficile à amuser à son âge. Quand il sentit le besoin de se reposer de sa longue promenade, il daigna appeler d'Antin, et il le félicita sur la beauté de sa résidence et les plaisirs qu'on y goûtait. Il loua la situation pittoresque du château, la pureté de l'air, le caractère majestueux du parc; « mais, daigna-t-il ajouter, je suis fâché que cette allée de marronniers, fort belle du reste, cache la perspective, et trouble le superbe coup d'œil dont on jouirait de cet appartement, si elle n'existait pas. »

La tradition raconte que le lendemain, en s'éveillant, le roi ne trouva plus l'allée de marronniers dont ses regards avaient paru mécontents, mais dont sa bouche discrète n'eût jamais osé demander le sacrifice. A cette occasion, on veut que Mme de Maintenon ait dit au duc d'Antin : « Il est heureux, monsieur le duc, que je n'aie pas déplu au roi; vous m'eussiez envoyée coucher sur le pavé de la grande route. »

Voici comment Voltaire rapporte ce trait beaucoup plus original que sensé du fameux courtisan. « Le roi étant venu coucher à Petit-Bourg, et ayant trouvé qu'une grande allée de vieux arbres faisait un mauvais effet, M. d'Antin la fit abattre et enlever la même nuit; et le roi, à son réveil, n'ayant plus trouvé son allée, il lui dit : « Sire, com- « ment vouliez-vous qu'elle osât paraître devant vous? « elle vous avait déplu. »

« Ce fut le même duc d'Antin, continue Voltaire, qui, à Fontainebleau, donna au roi et à Mme la duchesse de Bourgogne un spectacle plus singulier, et un exemple plus frappant du raffinement de la flatterie la plus délicate. Louis XIV avait témoigné qu'il souhaiterait qu'on abattît quelque jour un bois entier qui lui ôtait un peu de vue; M. d'Antin (il était alors surintendant des bâtiments du roi) fit scier tous les arbres du bois près de la racine, de façon qu'ils ne tenaient presque plus; des cordes étaient attachées à chaque corps d'arbre, et plus de douze cents hommes étaient dans ce bois, prêts au moindre signal. M. d'Antin savait le jour que le roi devait se promener de ce côté avec toute sa cour; Sa Majesté ne manqua pas de dire combien ce morceau de forêt lui déplaisait :

« — Sire, lui répondit-il, ce bois sera abattu dès que « Votre Majesté l'aura ordonné.

« — Vraiment! dit le roi, s'il ne tient qu'à cela, je « l'ordonne, et je voudrais déjà en être défait.

« — Eh bien! sire, vous allez l'être.

« Il donna un coup de sifflet, et l'on vit tomber la forêt.

« — Ah! mesdames, s'écria la duchesse de Bourgogne, « si le roi avait demandé nos têtes, M. d'Antin les ferait « tomber de même. »

Nos mœurs sans doute n'autoriseraient pas aujourd'hui de si naïfs dévouements et de pareilles excentricités; mais on peut convenir, sans se défendre d'un sourire, que ces excentricités et ces dévouements accusaient des élans chevaleresques qui, bien dirigés, et ils l'étaient souvent, produisaient de grandes choses, des actions héroïques, des traits d'humanité, des mouvements superbes d'honneur et de patriotisme.

Quand Pierre le Grand vint en France, ce fut le duc d'Antin qui fut chargé par le duc d'Orléans de donner au czar une description de ce qu'il y avait de plus remarquable à voir à Paris. Deux heures après, le duc lui apporta un livre imprimé en langue esclavone, où il trouva un récit détaillé de toutes les beautés monumentales qu'il paraissait désirer connaître.

C'est encore le *Mercure galant*, la source la plus pure où l'on doive puiser pour connaître les événements des règnes de Louis XIV et de Louis XV, qui nous apprend d'autres particularités communes au voyage du czar à Paris, et au duc d'Antin, son hôte.

« Le dimanche, 30 du passé, dit le *Mercure galant*, le czar arriva de bonne heure à *Petit-Bourg*, où M. le duc d'Antin lui fit servir un dîner magnifique, après lequel il alla coucher à Fontainebleau. Le lendemain, il courut le cerf avec l'équipage du roi, et monta les chevaux de M. le comte de Toulouse, qui se trouva à cette chasse. Il revint coucher à *Petit-Bourg*, où M. le duc d'Antin le reçut aussi magnifiquement que la veille, quoique ce retour fût imprévu. Après avoir parcouru les jardins et la terrasse qui sert de barrière à la Seine, il entra le 1er juin

dans une gondole, qui le ramena à Paris avec toute sa cour, qui le suivait dans d'autres bateaux. »

Il ne faut pas chercher, on le voit, dans la vie du duc d'Antin, d'autre occupation sérieuse que celle de plaire au roi, d'autre caractère que celui d'un courtisan, mais d'un courtisan comme nous l'avons défini, c'est-à-dire dévoué au prince comme on le serait à Dieu ; prêt à mourir pour lui, pour le prince, après lui avoir peut-être dit : « Sire, nous sommes tous mortels... excepté vous, » se fermant ainsi l'intelligence pour s'agrandir le cœur.

LÉON GOZLAN

LE CAMP DE CHALONS ET LES ANCIENS CAMPS.

Le camp de Châlons est un vrai camp : c'est là sa nouveauté et son originalité. Tout y est grave, solennel et militaire. On n'y voit point de tonnelles, de gloriettes, de jardinets, de cœurs percés de flèches, de chiffres enlacés, de jets d'eau en miniature ; on y fait la manœuvre et la guerre le plus sérieusement du monde, — au bruit du tambour, des trompettes et du canon. Tout au plus y joue-t-on la comédie des *Saltimbanques*, sur le *Théâtre des Grenadiers*, — comme on la jouait au *Théâtre d'Inkermann*, en face de Sébastopol : *gladium et circenses*.

Ce contraste avec les anciens camps français est un trait d'histoire et de mœurs, curieux à noter dans notre époque de luxe et de plaisir.

Voici le tableau que trace Saint-Simon du camp de Compiègne, établi en 1698, pour soixante mille hommes, sous Louis XIV, — à l'effet avoué d'instruire les petits-fils du roi, — mais réellement, dit l'historien, afin de divertir les dames :

« Chacun y rivalisa de zèle et fit des dépenses excessives pour plaire à Sa Majesté. Les colonels, et jusqu'à beaucoup de capitaines, y eurent des tables abondantes et délicates. Six lieutenants généraux et quatorze maréchaux de camp employés s'y distinguèrent par une grande somptuosité ; mais M. le maréchal de Boufflers étonna par l'ordre surprenant d'une abondance et d'une richesse de goût, de magnificence et de galanterieavec les dames...

« M. le maréchal avait fait élever à son quartier général des maisons de bois, meublées comme les maisons de Paris les plus superbes, et tout en neuf et fait exprès, avec un goût et une galanterie singulière...

« Il y avait des tables sans nombre, et toujours neuves et toujours servies à mesure qu'il se présentait ou officiers, ou courtisans, ou spectateurs, jusqu'aux plus inconnus. Les vins français et étrangers et les liqueurs les plus rares y étaient abandonnés à profusion, et les mesures y étaient si bien prises que l'abondance de gibier et de venaison arrivait de tous côtés, et que les mers de Normandie, de Hollande, d'Angleterre et de Bretagne, et jusqu'à la Méditerranée, fournissaient tout ce qu'elles avaient de plus monstrueux, de plus exquis, à jour et point nommés... »

L'événement de l'assaut, — le 13 novembre, — fut la présence de Mme de Maintenon. « Le roi se rendit sur un rempart avec force combattants, en compagnie de toutes les dames et de leurs chaises à porteur. Le roi était presque toujours découvert, et à tous moments se baissait dans la glace pour parler à Mme de Maintenon. Et quelquefois que Mme de Maintenon n'y prenait pas garde, Sa Majesté frappait contre la glace pour la faire ouvrir. Jamais il ne parla qu'à elle, hors pour donner des ordres en peu de mots... J'examinais fort les contenances : toutes marquaient une surprise honteuse, timide, dérobée ; tous étaient dans un respect de crainte et d'embarras. Vers le moment de la capitulation, Mme de Maintenon apparemment demanda la permission de s'en aller ; le roi cria : *Les porteurs de Madame !* Ils vinrent et l'emportèrent.

« On ne pouvait revenir de ce qu'on venait de voir. Plusieurs se parlaient des yeux et du coude, et puis à l'oreille, bien bas ; jusqu'aux soldats demandaient ce que c'était que cette chaise, et le roi à tout moment baissé devant. »

Quarante ans plus tard, sous Louis XV, — autre camp de plaisance, toujours à Compiègne, où brillèrent cette fois les dames de la Visitation et le capucin Philibert. Les bonnes sœurs présentèrent au roi, dit M. Béliard, un ouvrage qui ferait, encore aujourd'hui, la gloire des premiers confiseurs de la capitale : c'était la forêt de Compiègne... en sucre. On y voyait ses vieux arbres séculaires, ses routes, ses montagnes, ses vallées, ses croix plantées çà et là et les villages qu'elle renfermait. Ajoutez à cela la rivière d'Oise en liqueur, les rochers en pralines, un ciel tout de crème et d'angélique, avec un magnifique soleil en sucre d'orge, et vous aurez l'image complète de cette fragile et périssable merveille.

Tandis que les mineurs, arme déjà appréciée, travaillaient à la construction d'un fortin, et que MM. de l'artillerie faisaient des exercices à feu, un capucin, le frère Philibert, avec une aisance surprenante, prit possession d'une pièce, la pointa, et brisa d'un coup de canon le bras de l'homme de bois qui servait de point de mire.

Le seul luxe du camp de Châlons est l'embranchement de trente-cinq kilomètres exécuté en quelques semaines par la Compagnie de l'Est, — luxe d'activité et d'utilité générale, — et le fameux train impérial de huit waggons, chef-d'œuvre de Jeanselme et de Boutard, et dernier mot de l'art du meuble et de la carrosserie.

Ce train mérite une description spéciale, comme curiosité du progrès moderne, et comme exemple du confortable possible en chemin de fer.

Les huit waggons se relient et communiquent entre eux par des ponts articulés. Les deux premiers sont disposés pour les officiers de la suite de l'empereur. Ils forment plusieurs salons et cabinets, — digne antichambre de ceux qu'ils précèdent. Viennent ensuite le waggon-office et le waggon-salle-à-manger. Celui-ci est d'une simplicité riche et splendide. C'est l'objet d'art du train. Les parois et le mobilier sont en chêne sculpté, rehaussé d'or. Les siéges sont en cuir repoussé, imitant les anciens cuirs de Hongrie. S'il y a un défaut, c'est l'excès du travail et de l'habileté, nous assure un observateur compétent. On passe du waggon-salle-à-manger au waggon-salon par un waggon-terrasse, à balustrade en fer ciselé et bruni, à plafond soutenu par des colonnes torses en métal pareil, — avec des corbeilles de fleurs au milieu, et, tout à l'en-

tour, des divans en cuir repoussé, aux riches couleurs, comme les siéges de la salle à manger. Des rideaux en tapisseries de Beauvais, magnifiques, s'ouvrent ou se ferment à volonté, selon le temps et le gré des voyageurs. Le waggon-salon est fond blanc, peint de fleurs et d'arabesques d'un goût exquis. Des filets de vert tendre rehaussent les boiseries sculptées. Les tentures et les meubles sont en petits points de la Savonnerie, — comme ceux des palais impériaux. Le boudoir de l'impératrice, contigu au salon, a une décoration vert tendre, d'une recherche et d'une délicatesse rares. En suivant des couloirs, sans quitter le train, on arrive aux waggons-chambres-à-coucher, composés chacun de deux alcôves tendues de soie violette ou bleue, avec tous les meubles nécessaires, — et suivis de cabinets de toilette, garnis de tous leurs accessoires. Des waggons pareils à ceux des officiers complètent le train, et sont destinés aux dames de la suite de l'impératrice. L'ornementation extérieure : bronzes, fers, bois, etc., est au niveau de l'ornementation du dedans. Tous les parquets sont en marqueterie du plus beau travail.

Enfin, pour comble d'agrément, ce train est mené par une locomotive sans fumée, — de l'invention de M. Duméril. On y voit le charbon brûler, la vapeur s'échapper, — mais la fumée passe entre deux foyers qui l'absorbent tout entière.

Pour peu que les chemins de fer mettent le quart de ces prodiges à la disposition des simples mortels, — le voyageur le plus impotent et le plus difficile fera le tour du monde en waggon, aussi à l'aise que dans son appartement.

C. DE CHATOUVILLE.

VICTOR CARABINE. SOUVENIR DE MALAKOFF.

Salon de 1857. — Le général Bosquet blessé devant Malakoff. Tableau de Jules Duvaux. Dessin du même

Voici l'histoire que nous vous avons promise, en vous offrant le portrait du héros (1).

Les zouaves sont si justement populaires, que cette histoire a été réclamée, depuis deux mois, par une foule de lecteurs. Puissent-ils convenir, après l'avoir lue, qu'ils n'ont rien perdu pour attendre!

(1) Voir *le Zouave*, d'Ém Lecomte, numéro de juillet dernier.

I. — LA VEILLE DE L'ASSAUT.

C'était la veille de la grande journée de Malakoff. Les zouaves du ..... régiment se livraient aux plaisirs

du bivouac, en attendant l'occasion de se faire « casser la pipe » (lisez la tête).

Les plaisirs du bivouac, pour le zouave, sont les charges à fond de train. Ce héros dans son genre rit de tout, de la vie et de la mort, du choléra et des Russes, de la misère et de la richesse, de la défaite et de la victoire, de la cambuse et du canon.

Ce soir-là, les zouaves du ..... régiment riaient d'eux-mêmes, c'est-à-dire de leurs camarades de la ligne.

Les loustics de la chambrée étaient les deux frères, Charles et Victor Carabine, ainsi nommés parce qu'ils n'avaient d'autre père que leur fusil, ni d'autres papiers que leur feuille d'enrôlement.

Ils s'en consolaient en se disant que l'auteur de leurs jours avait sans doute fait une cartouche de leur acte de naissance.

Ils n'étaient même pas bien sûrs d'être frères, — et le plus clair de leur parenté était le dévouement.

Cependant ils se ressemblaient par le visage et par le cœur surtout, — qui contient l'esprit, dans la physiologie du zouave.

Ils avaient, à eux deux, de l'esprit comme quatre.

Victor le prouvait de reste, à cette heure même, en racontant les infortunes de Jean Dutilleul, du ... léger.

Il faudrait la plume d'Henri Monnier pour reproduire les improvisations de notre héros, — et le crayon du susdit pour croquer sa physionomie et son geste.

N'ayant ni cette plume ni ce crayon, nous nous bornerons à quelques traits du tableau.

— Jean Dutilleul, disait Victor, ne savait ni lire ni écrire. Il avait signé d'une croix, en s'engageant; c'était toute son éducation. Il reçoit un jour une lettre, et reconnaît la griffe de sa *payse*. Cette payse étant sa fiancée, vous jugez de son impatience et de sa joie ! Mais qui pourra lui déchiffrer cet obélisque du sentiment? Huit jours se passent avant qu'il découvre un lecteur de confiance. Il montre enfin le papier à un camarade, qui ouvre de grands yeux et convient avec franchise qu'il n'y voit que du blanc et du noir. Le lendemain il recourt à son caporal, qui lui répond, avec la gravité du commandement :

— Par malheurre, que mon maîtrrre d'école, y ne m'a appris à lirrre que dedans l'imprrimé ; qu'il n'a pas évu le temps de m'apprendrre à lirre dedans l'écrrriturrre, par rrrapporrrt que les mois d'école y rrrevenaient à quatrrre sous par mois.

Dutilleul prrrend son courage à deux mains, fait un coup d'Etat, et remonte jusqu'au sergent, — brave à trois poils gris, arrivé à la force du poignet.

Le sergent, étourdi de la question, pose brusquement son cigare, se rengorge dans son hausse-col, saisit de la main droite la lettre ouverte, — et montre trois fois le blanc de l'œil, en tordant sa moustache de la main gauche.

— Que tu dis donc, mon vieux, que je te lise ce papierrr?

— Oui, sergent, si c'était un effet du vôtre... que c'est une lettrrre de ma payse, — qu'elle attend pour m'épouserrr que mon temps soit fini.

Vous devinez que le sergent ne sait pas lire, mais qu'il ne peut l'avouer, pour l'honneur des sardines.

— Pour lorrrs que tu veux que je te lise...

— Oui, serrrgent, que c'est une lettrrre conséquente...

— Pour lorrrs, — avance à l'ordre — et recule à trois pas!...

Dutilleul fait le salut militaire et se pose à distance.

Cette précaution prise, le sergent tourne et retourne le papier, se mouche du doigt, tousse et crache en jet d'eau, puis lance un juron formidable.

— Est-ce que tu te moques de l'autorrrité, avecque ta lettrrre?

— N'est-elle donc pas de ma payse?

— Parrrfaitement. Mais quand que tu l'as rrreçue?

— Il y a dix jourrrss...

— Et tu me fais lirrre une lettrrre de dix jourrrss, ventrrrebleu!... Qu'elle ne vaut plus rrrien du tout, que tu rrrécrrrives à ta payse qu'elle t'en rrrécrrrive une autrrre, et de la bonne encrrre, — et que je te la lirrrai quand qu'elle serrra toute frrraîche, voilllà!...

Et il jette le papier au nez de Dutilleul abasourdi, — qui essaye encore de répliquer, mais qu'il achève de convaincre avec ces mots :

— Deux heurrres à la salle de police, pour m'avoir fait lirrre une lettrrre qu'elle n'était plus bonne à rrrien!...

Le conscrit se retire au pas accéléré.

Un soldat, qui a vu la scène et tout deviné, fait observer à l'oreille du sergent qu'il tenait la lettre la tête en bas...

Le sergent le foudroie à son tour en l'envoyant rejoindre Dutilleul à la salle de police.

Une rixe s'ensuit à ladite salle, rixe où périt un banc, cassé par les captifs...

Le lendemain matin, l'indulgent caporal gaze la chose dans son rapport au sergent :

— Il y a dans la salle un banc rrrompu par vétusté...

— Mille bombes! Un jourrr d'arrrêt à Vétusté!...

— Mais, mon serrrgent, c'est verrrmoulu que je voulais dirrre.

— Eh bien, un jourrr d'arrrêt à Verrrmoulu.

— Mais encorrre une fois...

— Tu rrraisonnes!... Deux jourrrss d'arrrêt pourrr toi-même...

Ainsi *blaguait* Victor Carabine, — et les zouaves de rire à gorge déployée.

Autre infortune de Dutilleul :

Il fait un prisonnier en Afrique, et crie à son régiment :

— Eh! arrrivez donc, camarrrades! je tiens un captif.

— Eh bien! amène-le!

— C'est qu'il ne veut pas me lâcherrr (1).

La dernière infortune de Dutilleul avait eu lieu quelques jours auparavant, à la première attaque de Malakoff.

Un de ses camarades le trouve renversé sur le champ de bataille.

— Sauve-moi, mon ami, j'ai la cuisse emportée.

Le camarade l'enlève, sous le feu des Russes, et arrive à l'ambulance.

Là, il s'aperçoit que Dutilleul est décapité au ras des épaules.

— Farceur! s'écrie-t-il en le déposant. Il me disait avoir perdu la cuisse, et c'était la tête. Il fallait donc me prévenir; je ne me serais pas dérangé.

Un boulet avait raflé la tête pendant la route, — sans que le porteur eût remarqué cet accident.

Et les zouaves de rire de plus belle.

Carabine en était là, lorsque son régiment reçut le mot d'ordre pour le lendemain.

Ce mot d'ordre était : — Prendre Malakoff ou mourir.

Les cris de joie succédèrent aux éclats de rire, et chacun, — Victor et Charles surtout, — fit sa toilette pour le grand bal.

(1) M. Daumier a fait de cette scène une excellente caricature.

II. LES DEUX FRÈRES.

Toutes les horloges de Sébastopol, — mais aussi toutes les trompettes et tous les tambours du camp français, — venaient de sonner midi, 8 septembre 1855.

Un signal part du Mamelon-Vert, où le général Pélissier, — l'âme de la bataille, — siége avec son état-major, — et d'où il suivra tous les élans de son armée, — de l'extrême droite à l'extrême gauche.

A ce signal, le général de Mac-Mahon, qui commande la première division d'assaut, — sous les ordres du général Bosquet, — lance coup sur coup trois bataillons de zouaves contre la face gauche de Malakoff.

Charles et Victor Carabine ont l'honneur de figurer à cette avant-garde.

Avec leurs camarades, aussi intrépides qu'eux, ils franchissent le fossé ennemi, couronnent le parapet, et sont déjà dans l'intérieur de l'ouvrage.

Le colonel Collineau les conduit. Il a reçu un coup de feu à la tête, en tombant comme la foudre au milieu des Russes; mais il a bandé son front de son mouchoir, il a remis son épée au vent, et donné l'exemple du combat corps à corps.

Ce combat a lieu sur le parapet même et sur le talus intérieur, où les canonniers ennemis se font tuer sur leurs pièces.

Crosses, leviers, écouvillons, pierres, éclats de bombe, tout leur sert à se défendre. Les officiers, comme les soldats, font face aux zouaves, à l'arme blanche.

Charles Carabine a devant lui un jeune capitaine, magnifique sous son uniforme vert, et dont la haute taille est encore relevée par un casque à plumes, — où étincelle dans un écusson d'or un aigle noir armé du tonnerre. Armes parlantes, s'il en fut, car ce géant a déjà foudroyé quatre ou cinq zouaves.

Charles s'élance pour venger ses camarades, et, du premier coup de sabre, il désarme l'officier. Mais déjà celui-ci s'est emparé d'une barre de fer pesant vingt kilos, — et qu'il manie avec la même dextérité qu'une cravache.

Victor, à quinze pas, voit le danger de son frère, et lance une balle à son terrible ennemi. La balle rebondit sur l'aigle du casque, sans ébranler celui qui le porte, — et la barre de fer atteint et renverse Charles Carabine.

Victor ne fait qu'un bond jusqu'à lui, mais il arrive encore trop tard; au moment où il plonge son sabre dans le bras de l'officier, — celui-ci relève la barre pesante et en brise la tête de Charles.

Sa cervelle saute aux yeux de son frère, — qui a crié vainement : « Merci! je me rends à sa place; » — et qui, en rouvrant ses yeux aveuglés, voit à la fois le plus glorieux et le plus navrant spectacle.

A sa droite, à ses pieds, Charles mort, — et son vainqueur plus meurtrier que jamais.

A sa gauche, — au sommet du talus, au delà du fossé, — sur l'ouvrage même de Malakoff emporté par les Français, le caporal Lihaut, enfant de Paris, déployant le drapeau des zouaves criblé par la mitraille; — et près de lui le général de Mac-Mahon, plantant son épée sur le terrain conquis, et ordonnant l'assaut de la tour en ruines, — tandis que le colonel de La Tour-du-Pin tombe renversé par un obus.

Exalté en même temps par le triomphe et par la vengeance, Victor crie avec fureur : « A moi! camarades! » et tous ceux qui restent debout fondent comme un torrent sur les Russes.

Le capitaine au casque d'or est culbuté avec ses soldats, — et roule jusqu'à l'abîme du fossé. — Est-il mort? Est-il vivant? — Les zouaves n'en savent rien; mais — suivis bientôt de la réserve du général Bosquet que vient de frapper un éclat de bombe (1), secondés par les troupes de la garde impériale qui font des prodiges de valeur à la courtine et au Petit-Redan, ils achèvent la déroute des Russes sur toute la ligne, restent, à cinq heures, maîtres assurés de Malakoff (2), et pénètrent victorieux jusque dans Sébastopol.

C'est là qu'allait se passer le troisième chapitre de cette histoire, celui qu'a si bien rendu le pinceau de M. Emile Lecomte (Voyez le *Musée des Familles* de juillet dernier, tome XXIV, page 297).

III. — LE ZOUAVE ET L'ENFANT.

Victor Carabine était parti sergent pour l'assaut, il entra capitaine dans les murs de Sébastopol; c'est-à-dire que, sa compagnie décimée ayant perdu tous ses chefs et les trois quarts de ses soldats, ce fut à lui qu'échut, par la force des choses, le commandement fortuit de ses derniers compagnons.

Il traverse avec eux le faubourg de Karabelnaïa, poussant les Russes, l'épée dans les reins, vers le pont qui était leur suprême asile, à travers la ville incendiée par leur désespoir et par le feu de notre artillerie.

Il arrive ainsi jusqu'à une maison dont l'aspect annonce l'importance. C'est la demeure de quelque riche habitant de Sébastopol, peut-être d'un de ces chefs du siége, dont l'habileté a coûté tant de sang aux Français.

La vengeance se rallume dans la tête de Victor... Le logis semble à peine abandonné... S'il y trouvait encore un frère à tuer, comme on a tué son frère? une famille à plonger dans le deuil comme on l'y a plongé lui-même? des cœurs à déchirer, enfin, comme on a déchiré son cœur?... Tous les mauvais sentiments se tiennent. Il se vengera par le pillage, sinon par le meurtre. Il prendra de l'or, s'il ne verse du sang.

Et, poussé par tous les démons de la guerre, le voilà sur l'escalier de l'opulente maison. Il franchit un vestibule rempli de fleurs. Des fleurs au milieu de ce carnage! O vanité humaine! ô illusion féminine! Mais d'où vient que le zouave recule? A côté des fleurs, voici des hochets d'enfant; des soldats de plomb, un sabre et des canons de cuivre, un costume d'artilleur de quatre ans!... Les bambins faisaient ici la répétition du drame joué par leurs pères! Victor passe outre et broie du pied les joujoux. Il pénètre dans le salon et dans le boudoir; on vient de les quitter sous le coup de l'épouvante; on se croyait invincible et à l'abri, quand les Français allaient arriver

(1) Voyez la gravure ci-dessus du tableau de M. Jules Duvaux, dessiné par lui-même. Le héros de l'Alma et d'Inkermann, le général Bosquet (aujourd'hui maréchal), vient de tomber à son poste, — à l'heure où ses soldats vont compléter la victoire, et où lui-même s'apprête à donner le coup de grâce à l'ennemi. — « Moment de crise, dit le général Pélissier dans son rapport; — car tandis que j'étais réduit à remplacer le général Bosquet, un magasin à poudre sautait près de Malakoff, et me faisait appréhender les plus graves conséquences. » Mais la réserve du glorieux blessé combattit — comme s'il eût marché à sa tête, — et décida la prise définitive de Malakoff.

Le *Musée des Familles* a publié les portraits des maréchaux Pélissier, Bosquet et Canrobert dans ses tomes XXII, p. 112 et 125, et XXIII, p. 93.

(2) « Après des efforts désespérés, les Russes battirent en retraite. Malakoff était à nous, et ne pouvait plus nous être enlevé. Il était cinq heures... » (Rapport du général Pélissier. *Moniteur* du 25 septembre 1855.)

comme la foudre. Le zouave promène un regard de triomphe sur des habits et des châles épars, un thé interrompu et renversé, une pantoufle encore chaude..., des trésors qu'on n'a pas eu le temps d'emporter : mobilier coquet, « argenterie, bijoux, objets d'art, — une fortune pour le soldat et sa famille, » — s'il avait encore une famille, si on ne lui avait pas massacré son frère !

Mais il sera au moins dédommagé. Il héritera des meurtriers vaincus ! Il se parera de leur dépouille et s'en fera un trophée de victoire, selon le droit brutal de la guerre.

Et Victor allait appeler ses camarades au pillage, lorsqu'un cri navrant se fait entendre sur sa tête.

Une bombe vient d'éclater au premier étage : une bombe russe, car l'ennemi, pour assurer sa retraite, tire à la fois sur les siens et sur les Français.

« L'aiglon noir », élevé par Victor.

Le zouave monte et aperçoit, dans une chambre en désordre, au milieu des débris de l'explosion, « une jeune femme, une mère, baignée dans son sang, — morte, son enfant dans ses bras (1) ».

— Cré nom d'un petit bonhomme ! s'écrie Victor pétrifié devant ce tableau.

Et le brave oublie tout, et son frère mort, et sa vengeance, et la victoire, et Sébastopol, et le riche butin...

Il s'élance au secours de la mère, — lui qui n'en a jamais eu, — il cherche à la rappeler à la vie, il lui fait respirer, faute de mieux, son bidon de cognac, il lui jette aux tempes de l'eau fraîche, — à laquelle il mêle, sans le savoir, les pleurs de ses yeux et le sang de ses blessures.

(1) Les quelques mots guillemetés sont empruntés à notre compte rendu du tableau de M. Émile Lecomte. (*Salon de* 1857. Numéro de juillet dernier.)

Il défigure parfaitement la belle dame, mais il ne peut lui rendre la connaissance.

— Allons ! se dit-il, la pipe est cassée ; plus de ressource ! Un demi-tour au bambin.

Et il contemple le petit garçon, chérubin rose et blanc à l'auréole d'or, qui a roulé par terre en cessant ses cris, et regarde avec terreur sa mère morte et l'ennemi inconnu...

Le zouave cherchait le prix de son triomphe : le voilà ! « Une vie innocente à protéger ! un orphelin à doter d'un père ! » — Lui qui est orphelin depuis sa naissance !

Mais, comme il saisissait l'enfant, qu'a-t-il découvert ? Et d'où vient son trouble et sa pâleur ?

Il a vu, sur un meuble, un casque doré, et, au front de ce casque, il a reconnu l'aigle noir lançant la foudre, l'écusson du meurtrier de son frère !...

C'est donc sa femme qu'il a sous les yeux, c'est son fils qu'il allait sauver !

Victor, qui a traversé le choléra et mille morts sans fléchir, tombe renversé dans un fauteuil... Une sueur glacée inonde son visage..., une lutte horrible se livre dans son âme..., son sabre frémit à son côté, et son fusil lui-même semble crier : Feu !...

Mais deux spectres lui voilent son frère égorgé : celui de la femme et celui de l'époux morts, et l'image de l'enfant qui s'agenouille en joignant les mains.

— Ah ! je suis assez vengé ! Pas de bêtises ! dit le zouave en se relevant.

Et il prend avec douceur « l'ange aux cheveux blonds, » dont le père a tué Charles Carabine ; « il l'emporte sur son cœur, froissant les joues vermeilles de sa rude moustache ; et, assez riche de cette proie charmante, il quitte et oublie, en la ravissant, il foule aux pieds, il enjambe et abandonne les aiguières d'or, les plats d'argent, les armes précieuses, les tableaux et les cassettes de pierreries. »

Il ne lui restera — « d'une année de souffrance et de gloire, — de cette grande ville conquise, de cette journée de deuil et de fortune, — que sa pauvreté, son fusil et cet enfant. »

Sa pauvreté, — pour marcher la tête haute ; — son fusil, pour gagner d'autres victoires ; — cet enfant du meurtrier de Charles, — pour remplacer Charles lui-même !

Le soir de ce jour, — la France était maîtresse de Sébastopol en ruines, — le génie de la paix chassait le génie de la guerre du haut de la tour Malakoff, — et le zouave rentrait dans sa tente, — lui centième de ses mille camarades, — rapportant entre ses bras le petit Russe, — auquel il donna le meilleur de son souper.

Et à partir du lendemain, — la générosité est contagieuse au camp français, — les fourriers et les cantinières disputaient à Victor la joie de soigner « l'aiglon noir », — et de lui faire un nid aussi doux que celui de sa mère

IV. — LA PAIX.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis ces événements. La paix était faite, signée et célébrée à Paris. Victor Carabine y était rentré avec les débris de son régiment, — emmenant avec lui et comblant toujours de ses soins «l'aiglon noir», à travers la Crimée et la Turquie, la Méditerranée et la France.

Au milieu de janvier 1856, un vieillard et une jeune femme en grand deuil, — toute pâle encore d'une convalescence récente, — arrivèrent de Saint-Pétersbourg à Paris, où ils descendirent dans un hôtel des Champs-Elysées, préparé d'avance pour les recevoir.

A peine installés, ils se firent conduire à la caserne de la Pépinière, — et demandèrent le sergent Victor Carabine.

— Vous voulez dire le lieutenant, répondit un factionnaire; il demeure à quelques pas d'ici, — telle rue, — tel numéro.

La jeune femme ne prit pas le temps de remonter en voiture, et entraîna le vieillard à l'adresse indiquée.

Le lieutenant Victor était justement chez lui.

Les deux étrangers gravirent quatre étages, sonnèrent à une petite porte, et se trouvèrent en face du lieutenant lui-même.

Salon de 1857. — Fragment du tableau d'Adolphe Yvon : *la Prise de Malakoff*. Dessin de J. Duvaux, d'après la photographie de Bingham.

Celui-ci ne put contenir un tressaillement, et les introduisit dans son humble chambre.

Une petite table à écrire, quatre chaises, un lit de camp, un faisceau d'armes, — c'était tout l'ameublement.

N'oublions rien toutefois. Il y avait aussi un berceau, dont le comfort et l'élégance contrastaient avec la modestie du reste.

Sur la table de l'officier, parmi ses papiers, ses livres et ses cigares, des soldats de plomb, rangés en ligne, exécutaient des manœuvres réglées par un enfant aux cheveux blonds, armé d'un cerceau, coiffé d'une plume, et vêtu d'habits qui représentaient six mois de la solde du zouave.

Fidèle à son amour de la charge, — la gaieté repousse sur le deuil comme l'herbe sur les tombeaux, — l'ancien sergent Victor Carabine, aujourd'hui lieutenant, en effet, enseignait au petit bonhomme les infortunes de Dutilleul, — quand les étrangers l'avaient interrompu.

La jeune femme n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur

l'enfant qu'elle poussa un grand cri, s'élança pour l'embrasser, mais s'évanouit dans le sein du vieillard.

Il n'en fallait pas tant à Victor pour reconnaître la mère de « l'aiglon noir, » — la femme du meurtrier de son frère, — qu'il avait laissée pour morte à Sébastopol.

Et c'était bien elle, en effet, accompagnée de son père, comme l'enfant qui jouait était son fils, sauvé par Carabine.

Après sa convalescence, une enquête de trois mois l'avait mise sur la trace du sergent, et l'amenait jusque chez lui, comme on vient de le voir.

— Je comprends tout, dit l'officier en essuyant une larme, quand la mère eût repris connaissance sous les caresses de son fils; mais si je sais votre histoire, madame, vous ignorez encore la mienne, peut-être.

Et il raconta, assez bas pour que l'enfant ne pût l'entendre, l'assaut de Malakoff et la mort de Charles.

La jeune femme baissa la tête et le vieillard garda le silence.

— Vous voyez comment je me suis vengé, reprit le zouave, montrant son élève, radieux de santé et de grâce.

— Je ne l'oublierai jamais, monsieur! s'écria la mère, en promenant ses yeux en pleurs des joues roses au soyeux berceau; demandez-moi ma fortune, je vous la donne contre mon fils.

— Un instant, dit Victor en posant une main sur la tête blonde. Cet enfant est à moi, et je ne le rendrai qu'à son père... en lui laissant le choix des armes, — ajouta-t-il sourdement.

— Silence, malheureux! soupira le vieillard; son père n'est plus; ne voyez-vous pas le deuil de sa veuve? Son cadavre a été relevé le 9 septembre, au pied de Malakoff...

— A la bonne heure! dit le frère de Charles à demi-voix, sans être entendu de la jeune femme, puisqu'il a été trouvé là,... c'est qu'il est mort de ma façon!... Que Dieu lui pardonne là-haut, comme mon frère lui a pardonné, sans doute!... Madame, continua-t-il en détournant la tête pour cacher son émotion, que la paix se fasse entre nous, comme entre la France et la Russie; reprenez votre enfant, et ne lui dites jamais l'histoire de son père!

— Je le jure, monsieur; mais je lui raconterai la vôtre! répondit la mère en tendant la main au lieutenant.

Victor la pressa dans les siennes et regarda longtemps « l'aiglon noir. »

— Tu vas me quitter, mon enfant, lui dit-il d'une voix étouffée. Tu ne reverras plus papa Carabine.

L'enfant se rejeta dans les genoux du zouave.

— Il prévient ma réponse! s'écria la mère. Il vous reverra tous les jours, monsieur, si vous voulez bien le permettre. Je viens avec mon père me fixer à Paris, où mon fils sera élevé dans l'estime et l'amour de la France!

L'officier passa la main sur ses yeux, poussa encore un long soupir, prit l'enfant dans ses bras, lui remplit les mains de ses joujoux, et le descendit jusqu'à la voiture.

— Montez, lieutenant, lui dit alors la jeune femme, en lui faisant place à sa droite. Il faut habituer Alexandre à la séparation, — et je veux vous montrer moi-même le chemin de mon hôtel.

Victor hésitait, mais les pleurs de l'enfant le décidèrent.

— Ah! tu t'appelles Alexandre, comme ton empereur, fit-il avec un sourire; allons! c'est lui qui a fait la paix, — et la paix est une belle chose, — après la guerre!

Il monta dans l'équipage et installa son fils dans son hôtel, où il retrouva les mêmes trésors qu'il avait foulés aux pieds à Sébastopol, en l'arrachant à la mort.

Quand vous vous promènerez au bois de Boulogne, vous remarquerez parfois un équipage russe, où figurent un vieillard à barbe blanche, une jeune femme toujours en noir, un enfant de six à sept ans, superbe et mutin, et un capitaine des zouaves, décoré de la Légion d'honneur.

C'est la comtesse de C..., qui a juré de porter jusqu'à sa mort le deuil de... Charles Carabine; — son père, le prince Alexis K...; — son fils Alexandre, élevé au collége Sainte-Barbe; — et le capitaine Victor, qui a gagné ce grade et la croix à la dernière campagne de Kabylie.

Il fait de temps en temps le bonheur de la famille et le triomphe de « l'aiglon noir, » en leur répétant, avec mille variantes, les infortunes de Dutilleul, du ... léger.

PITRE-CHEVALIER.

LE TABLEAU DE M. YVON: *PRISE DE MALAKOFF.*

Bien que ce tableau soit décrit sommairement dans l'article qui précède, nous devons y revenir avec plus de détail comme à l'événement capital du Salon de 1857.

Le premier aspect est saisissant. On recule, a dit M. Méry, comme devant un volcan qui vous tirerait aux yeux son éruption. Jamais peut-être la furie française n'a été rendue avec plus d'éclat et de vivacité. L'arrangement, qui était très-difficile, est d'une simplicité et d'une clarté parfaites. A cet horizon de montagnes « historique et glorieux, » on reconnaît les gorges d'Inkermann et les vallons de la Tchernaïa. Nos soldats s'élancent d'un champ de douleurs et de victoires pour emporter un dernier triomphe. A droite, au fond, voici les tentes du général en chef Pélissier; à gauche, celles du général Bosquet avec sa puissante réserve. Au sommet du talus, enlevé à la baïonnette, le général Mac-Mahon, debout, calme dans son succès, l'épée plantée dans le sol conquis, donne ses derniers ordres au colonel Lebrun, son chef d'état-major. A ses pieds, l'officier volontaire, de La Tour-du-Pin, tombe enseveli dans son courage. A gauche, le brave enfant de Paris, Lihaut, caporal au 1er zouaves, élève le drapeau français sur les ruines du bastion, et « ressemble, dit encore Méry, au génie oriental de la vieille Afrique française, arrivé des Pyramides ou du mont Thabor. » En même temps, les clairons, en petit groupe, ne cessent de sonner la charge, en marquant le but à toute l'armée qui s'élance comme l'éclair. Au-dessous de cet épisode brillant, Russes et Français sont aux mains le long du talus. C'est une mêlée de duels, une boucherie de Salvator Rosa. Un vieux général russe, Krouleff, un vétéran de Borodino, y vend chèrement son jour suprême. Le lion du premier plan est le colonel Collineau, avec son front sanglant et bandé, son épée au vent et son cri sublime : Echec à la tour!

Cette tour, que nos soldats vont atteindre, est à la place même du spectateur, qui est censé en occuper la plate-forme, ayant à dos la gorge de la redoute, le faubourg de Karabelnaïa et la ville de Sébastopol.

Le peintre de cette noble toile, de cet ouragan français, de cette victoire héroïque, qui va prendre sa place au musée de Versailles, méritait et a obtenu la grande médaille d'honneur.

Le *Musée des Familles* se glorifie de ce triomphe, car, il y a près de dix ans (en mars 1848), M. Yvon débutait dans nos colonnes par le dessin du *biskris* (portefaix algérien) de M. Meunier. Et il s'en est souvenu gracieusement en nous autorisant à graver le groupe central de son chef-d'œuvre.

Ce groupe a été dessiné par M. Jules Duvaux, son jeune et digne collaborateur dans la peinture des gloires de Ma-

lakoff, — auteur du *Général Bosquet, blessé à l'attaque*, — tableau justement remarqué au Salon de 1857, — et destiné également aux galeries impériales.

On devine que la photographie s'est emparée de l'ouvrage de M. Yvon. M. Bingham l'a rendu avec une justesse d'ensemble et une finesse de détails, qui assurent la popularité de cette page nationale. Elle sera tirée par le soleil à cent mille exemplaires, et ce bulletin vivant de Malakoff se répandra jusque dans les ateliers et les chaumières.

P.-C.

L'ART DE GAGNER 14,320 FRANCS.

A propos des voyages et des entrevues de souverains qui se multiplient et se succèdent, à propos aussi des flatteurs obstinés qui les encensent au passage, on rappelait hier, à Trouville, chez Mme la comtesse de X..., devant le duc P..., — ce Nestor qui a vu défiler tant de rois, — une charmante anecdote oubliée depuis dix ans, et que M. Nestor Roqueplan a remise au jour fort à propos. Nous citons, en l'abrégeant à regret, notre spirituel confrère :

— Peu de temps après la naissance du fils de Napoléon Ier, M. de G., caissier des fonds secrets sous quatre ou cinq gouvernements (quels mémoires il aurait pu laisser !), vit entrer dans son cabinet, au moment où il mettait ses papiers en ordre, un homme, frisé comme on l'était alors, et muni d'un mandat joint à une pièce de vers.

M. de G. lut d'abord la pièce de vers ; il retint le refrain :

Si l'étranger, comme un seul homme,
Un jour voulait nous asservir,
Autour du *noble roi de Rome*,
Jurons de vaincre ou de mourir.

puis il paya le mandat : 8,000 francs.

Plus tard, le duc de Bordeaux venait de naître.

M. de G. rangeait encore ses papiers ; entre un monsieur aux cheveux argentés, qui lui remet un mandat joint à un petit rouleau.

M. de G. contemple son individu ; parcourt les vers et retient toujours le refrain :

Si, méditant notre ruine,
L'étranger veut nous asservir,
Autour du *fils de Caroline*, — Jurons, etc.

Puis il paya le mandat : 3,500 fr.

Plus tard encore, le comte de Paris était venu au monde.

M. de G. faisait sa caisse éternelle. Un monsieur en perruque lui présente un mandat et le refrain :

Si, dans son implacable haine,
L'étranger veut nous asservir,
Auprès du *noble fils d'Hélène*, — Jurons, etc.

Puis il paye le mandat : 1,500 fr. !

Les Bourbons ont disparu. La République est proclamée.

M. de G. vérifiait les comptes généraux. Il est interrompu par la toux d'un vieillard très-caduc :

« Citoyen, les fonds secrets n'existent plus ; mais c'est « pour moi un devoir de célébrer gratis la République. »

Ah ! si jamais, dans sa furie,
L'étranger veut nous asservir,
Près de l'*autel de la patrie*, — Jurons, etc.

— Ma foi, monsieur, dit M. de G., je ne suis pas fâché d'en finir avec vous. Tenez, vers pour vers :

Pour chanter chaque monarchie
Les mêmes vers vous ont servi.
Mais renoncez à l'industrie
Qui, si longtemps, vous a nourri.

Voilà 20 francs.

Le conseil a été perdu. M. de G. est mort. Le poëte a vécu. Il a présenté, à quatre-vingt-sept ans, les deux dernières variantes de son quatrain au grand-duc Constantin de Russie et au roi de Bavière, qui l'ont gratifié d'une tabatière de 1,000 francs et d'une épingle de 100 écus. Total : 14,320 fr., de 1811 à 1857. — Avis aux flatteurs qui guettent l'arrivée de l'empereur Alexandre !

LE CORPS DES POMPIERS DE LA VILLE DE PARIS ET SES CASERNES.

Rôle et mission des pompiers. Leur devise. Leurs champs de bataille. Origine. Les pompiers sous Louis XIV. Costume. Les moines-pompiers. Fameux incendies. Sous Napoléon, etc. Casernes. Leur histoire. Leurs souvenirs. Anecdotes. Portraits et caractères. *La belle écaillère.*

S'il existe un corps indispensable, vigilant et dévoué, c'est sans contredit celui des sapeurs-pompiers. Le prestige des évolutions et de la victoire, la magie des champs de bataille et des conquêtes manquent peut-être à cette troupe d'élite (1) qui, du reste, pour la tenue, l'instruction, la discipline et l'abnégation, peut rivaliser avec les meilleurs régiments de l'armée ; mais, aux yeux du philosophe, les pacifiques dangers que ces intrépides soldats affrontent chaque jour, le zèle et l'intrépidité dont ils font preuve, dans les occasions où il s'agit de sauver les personnes et les propriétés, dans ces incendies qui, comme un ouragan, roulent dans un quartier des nuages de flammes, rendent ces soldats dignes de toute la reconnaissance et de toute la sollicitude de leurs concitoyens.

Grâce à l'attention toujours vigilante de ces hommes, les monuments, les musées, les grands établissements publics, tels que nos théâtres, nos bibliothèques, nos fabriques, dorment dans le calme et la sécurité. Si une étincelle s'échappe du sein de ces trésors de l'intelligence humaine, aussitôt on voit vingt, cinquante, cent soldats, s'il le faut, la tête couverte d'un casque grec, s'élancer, à l'aide d'un crampon de fer, sur les combles de l'édifice menacé, rechercher avec soin les causes du sinistre, et, cette cause une fois connue, à l'aide de la hache et de la lance d'eau qu'ils dirigent, combattre et vaincre face à face l'élément destructeur. A voir ces hommes errer si sûre-

(1) Ce prestige et cette magie ne lui manquent plus. Depuis que cet article est écrit, les sapeurs-pompiers ont été définitivement assimilés à l'armée française. Une de leurs compagnies expéditionnaires a pris sa part, qui n'a pas été des moins glorieuses, aux combats, aux souffrances et aux triomphes de la guerre d'Orient. (*Note de la Rédaction.*)

ment sur le faîte de nos splendides hôtels, on croirait être transporté à la Babylone de Sémiramis, au moment où les gardes de cette puissante reine venaient se poster à l'aube du jour sur les remparts aériens de ses jardins prestigieux.

La devise des pompiers est une salamandre; certes, jamais armes parlantes n'ont été si légitimement placées. Le pompier, comme la salamandre, semble respirer dans le feu. Ceux qui ont été témoins, à Paris, de l'incendie de l'Odéon en 1818, de ceux des Messageries, de Bercy, du Cirque-Olympique, de l'Ambigu-Comique, du théâtre de la Gaîté, de celui des Italiens, et, plus récemment, des orgues de l'église Saint-Eustache et de la Manutention militaire peuvent dire si, dans ces fatales circonstances, les pompiers ont hésité un instant devant la flamme et la mort. Ils mouraient aux postes qui leur avaient été assignés par leurs officiers, et l'on a vu ces stoïques soldats s'acharner contre un insaisissable adversaire, — le feu, — avec autant d'ardeur et d'intrépidité que s'il se fût agi d'enfoncer un carré russe ou prussien.

L'institution des pompiers, à Paris, comme toutes les autres institutions nobles et utiles, date de la fin du règne de Louis XIV. Dès l'année 1705, on les voit employés à l'incendie de l'église du Petit-Saint-Antoine. Ce fut le début public de ces nouveaux engins hydrauliques connus sous le nom de *pompes à incendie*. Louis XIV établit cette même année une loterie destinée à l'achat et à l'entretien de vingt pompes semblables, qui devaient être distribuées dans les divers quartiers de la capitale; mais cet établissement ne prit de consistance que vers 1716, après la mort du grand roi. Une ordonnance du 23 février 1716 accorda un fonds annuel de six mille livres pour l'entretien de ces vingt pompes, déjà en mauvais état (faute de soins), et en établit seize autres; la même ordonnance commettait, en outre, soixante hommes à ce service pour le mettre en activité. Il y en avait déjà quarante auparavant. Telle fut l'origine du corps des pompiers de la ville de Paris.

En 1722, il ne restait plus de ces trente-six pompes que vingt-deux qui fussent en état de fonctionner. Le régent (duc d'Orléans) en établit seize autres et décida que cent cinquante-deux hommes exercés et vêtus d'habits uniformes en feraient le service; par cette ordonnance, le corps des pompiers fut définitivement créé.

C'était déjà un grand pas de fait; mais tout était encore à améliorer dans cette institution; en effet, ces cent cinquante-deux hommes, tous choisis parmi des artisans, initiés plus ou moins à la construction des bâtiments et plus ou moins familiarisés avec les dangers de travailler à une grande hauteur (c'étaient des charpentiers, des maçons, des couvreurs, des serruriers et jusqu'à des tapissiers), ne pouvaient être soumis, à cause de leurs professions, à une discipline exacte et sévère, ayant pour la plupart à nourrir une nombreuse famille; et leur petite solde de *garde-pompe*, fixée à neuf livres par mois, c'est-à-dire six sols par jour, ne leur permettait pas de cesser le métier qui les faisait vivre. De cet état de choses devait résulter nécessairement une grande indifférence dans le service; quelque zélés que fussent les individus, ils ne pouvaient accomplir aussi bien que des hommes soumis à la hiérarchie militaire des actes d'une incontestable utilité. Quoi qu'il en soit, ces premiers pompiers payèrent bravement de leur personne dans tous les incendies fameux de la capitale, de 1722 à 1802, c'est-à-dire dans une période de quatre-vingts années.

Chaque jour les gardes-pompes relevaient leurs postes à trois heures du soir; il y avait jusqu'à deux et trois postes par quartier, selon son importance. Ces postes étaient composés de quatre à dix hommes. D'autres postes étaient établis chaque soir dans les divers théâtres de Paris et variaient suivant les chances d'incendie. Ainsi, au théâtre du Roi (la Comédie-Française), il y avait ordinairement cinq hommes, et à l'Opéra huit et quelquefois douze; mais il était réservé au Consulat et à l'Empire d'organiser en dernier ressort cette institution déjà féconde en résultats heureux.

Les anciens pompiers, qui portaient encore le même uniforme sous le Consulat et dans les premières années de l'Empire, étaient vêtus d'un habit-veste de couleur bleue à parements, collet et retroussis de velours noir; d'une culotte de même couleur avec guêtres noires; ils avaient sur la tête une espèce de morion en cuivre jaune sans visière, qui leur donnait une physionomie tant soit peu grotesque. (On voit encore de ces casques au musée d'artillerie.) Ajoutez qu'alors la queue et la poudre étaient de mode dans toutes les classes de citoyens, et rien que d'après la coiffure de ces soldats, on aura une idée de ce que pouvait offrir à la vue un pot de cuivre flanqué de deux ailes de pigeon et terminé, à sa partie inférieure, par une queue plus ou moins exiguë. Ces légères imperfections de tenue n'empêchaient pas ce corps de rendre des services très-importants, et de se montrer aussi dévoué que s'il eût eu un uniforme plus en rapport avec les travaux qu'on attendait de lui; mais hâtons-nous d'ajouter, pour rendre hommage à la vérité, que les pompiers de la ville de Paris eurent, de 1722 à 1787, pour les jours de périls imminents, des auxiliaires tout aussi intrépides qu'eux: nous voulons parler des quatre congrégations religieuses connues sous le nom d'ordres mendiants et qui furent abolies au commencement de notre révolution.

Selon la prescription de leurs statuts, ces religieux, à savoir: les Capucins, les Cordeliers, les Carmes et les Jacobins, devaient aller porter du secours partout où un incendie se déclarait. Aussi, dès que le bourdon de Notre-Dame tintait l'alarme, on voyait sortir des couvents de ces différents ordres des troupes de religieux et de novices qui, la robe de bure retroussée jusqu'aux reins (ces moines portaient des culottes), les bras chargés de seaux de cuir, de cordes, de haches, de crampons et d'échelles, couraient vers le lieu du sinistre, et y déployaient toujours un courage et une présence d'esprit que le christianisme peut seul inspirer. Ces moines, couverts d'une longue robe de bure, bientôt allourdie par l'eau des pompes, les pieds nus (ils n'avaient que des sandales), la tête rasée et non défendue par un casque de cuivre, ni même par leur capuchon, rivalisaient avec les pompiers, avec les soldats et avec les citoyens pour arracher leurs semblables à la mort. Le feu du Palais de Justice, en 1618; celui de l'Hôtel-Dieu, en 1643; celui des Tuileries, ceux de l'Opéra et des Menus-Plaisirs (les trois premiers éclatèrent dans un temps où les gardes-pompes n'étaient pas encore institués), fournirent à ces humbles héros l'occasion de déployer une intrépidité et une abnégation complètes. Un soldat frappé sur le champ de bataille est l'objet d'une rémunération de la part de la patrie; il n'en était pas ainsi d'un religieux triomphant du péril ou mort pendant l'action; il était oublié, et son froc, qui lui servait de linceul, emportait dans la sépulture jusqu'au souvenir de son noble dévouement. Le *Mercure de France*, seul journal de cette époque, ne parlait même pas de lui, ou, s'il prononçait par hasard un nom, c'était le nom de la congrégation à laquelle il appartenait. Donc, nulle compensation à cette conduite sublime, à cette infatigable charité envers le prochain.

Il faut lire dans les *Mémoires de Mme de Motteville* la description du feu de l'Hôtel-Dieu. Rien n'est plus saisissant et plus dramatique. Les religieux mendiants, au nombre de plus de deux cents, pénétrèrent dans les salles déjà envahies par le feu, et chargèrent sur leurs épaules les malheureux malades qui poussaient des hurlements effroyables. Les religieux les transportaient dans l'église de Notre-Dame, dont la nef, les bas côtés et les chapelles furent bientôt encombrés de moribonds. Tous furent ainsi sauvés; mais les moines mendiants comptèrent dans leurs rangs de nombreuses victimes; plus de vingt religieux périrent au milieu des plus horribles tourments. Les gardes françaises, qui avaient leurs armes chargées (disent ces mémoires), tuèrent à coups de fusil, et par pitié, ces moines quand, les voyant précipités dans une mer de flammes, il n'était plus possible de leur porter secours.

Les pompiers de Paris furent assez mal traités par la Convention nationale, qui considéra sottement les frais de leur entretien et leur paye comme une dépense locale; mais, dix ans plus tard, un arrêté du premier Consul formula en termes précis, justes et raisonnables, l'organisation du corps des pompiers de la ville de Paris.

Par décret impérial daté de Compiègne, le 18 septembre 1811, Napoléon constitua définitivement ce corps tel

Un ancien pompier et un moine pompier. Dessin de Franck.

que nous le voyons aujourd'hui, et l'établit sur des bases tellement solides qu'il devint impossible d'y rien changer sans dénaturer l'institution tout entière.

Louis XVIII, par une ordonnance du 7 novembre 1821, ajouta à la dignité et à l'importance de ce corps, en décidant que désormais, quoique entretenu aux frais de la ville, il compterait dans les cadres de l'armée, dont il ferait partie; — incorporation consommée par Napoléon III.

Les révolutions de Juillet 1830 et de Février 1848 n'ont rien changé à la situation militaire des pompiers; mais le prodigieux accroissement de la ville de Paris dans ces vingt-cinq dernières années, le nombre de monuments publics et d'établissements à sauvegarder, ont forcé et forceront encore les gouvernements à augmenter ce corps d'élite et à tenir le chiffre de son effectif en harmonie avec les nouveaux besoins de notre belle capitale.

Maintenant nous croyons devoir indiquer les quatre casernes de Paris spécialement affectées aux pompiers; dire l'origine de ces casernes, les diverses métamorphoses qu'elles subirent; raconter les quelques épisodes historiques dont elles furent tour à tour le théâtre, et enfin suivre ainsi et chronologiquement l'histoire des pompiers dans ce qu'elle peut offrir tout à la fois de sublime, de grotesque et de terrible.

La première de ces casernes, c'est-à-dire la plus ancienne, celle où furent établis les premiers pompiers, est

sans contredit la caserne de la rue Culture-Sainte-Catherine, située au Marais. Les bâtiments spacieux qui leur servent aujourd'hui de quartier étaient autrefois une annexe de l'antique hôtel de La Force. Le grand et le petit hôtel correspondaient par des jardins et les communs, et régnaient ainsi par leurs ramifications dans cet énorme pâté de maisons qui se trouve compris entre les rues Saint-Antoine, Neuve-Sainte-Catherine et Pavée. C'était jadis une princière demeure que l'hôtel de La Force.

L'hôtel proprement dit et toutes ses dépendances devinrent, en 1793, propriétés nationales; le grand hôtel fut converti en prison, mais le petit, celui de la rue Culture, fut primitivement consacré à la manutention des vivres de l'armée révolutionnaire, puis ensuite transformé en théâtre; car, le croira-t-on? cette époque de la Terreur fut peut-être la plus fertile en créations de lieux de divertissements. Indépendamment des spectacles qui florissaient sous l'ancien régime, on vit ouvrir, de 1793 à 1798, une foule de petits spectacles, d'où sont sortis des acteurs d'un grand talent et des ouvrages d'un mérite incontestable. Le théâtre des Jeunes Artistes, rue de Bondy; celui des Jeunes-Élèves, rue de Thionville; le théâtre Molière, rue Saint-Martin; celui de Marat; celui des Délassements Comiques, qu'il ne faut pas confondre avec le théâtre qui existe aujourd'hui sur le boulevard du Temple et qui n'a de commun avec son aîné que le nom; le théâtre de la Cité, où est aujourd'hui le Prado; le théâtre Doyen, rue Beaubourg; et enfin celui de la rue Culture-Sainte-Catherine, attirèrent un public avide d'émotions. Le matin, le peuple se portait en foule à la place de la Révolution, pour voir guillotiner des charretées de suspects ou d'aristocrates, et le soir il courait à ces petits théâtres pour trouver d'autres émotions : il ne faisait que changer de spectacle. C'était alors que la moitié de ce dicton romain : « Du pain et des spectacles! » pouvait s'appliquer au peuple de Paris; il manquait de pain, c'est vrai, parce que la disette semblait permanente; mais il avait des spectacles!

Le théâtre de la rue Culture-Sainte-Catherine était précisément établi dans l'hôtel qui sert aujourd'hui de caserne aux pompiers. Ce théâtre, fondé vers la fin de 1792 par un nommé Compas, aidé du citoyen Plancher-Valcourt, espèce d'homme de lettres, ancien acteur lui-même et jacobin renforcé, obtint tout d'abord un public nombreux, qui lui était fourni par le quartier populeux des sections Brutus, Antoine (le mot *saint* avait été supprimé) et des Vosges (la place Royale). Ce qui contribua principalement à la vogue de ce théâtre (disposé dans le corps de logis à droite dans la cour), ce fut une pièce de Lamartellière, imitée du drame des *Brigands* de Schiller. Tout Paris voulut voir les *Brigands* de Lamartellière, et les recettes montèrent, dans l'espace de quelques semaines, à plusieurs millions en *assignats*, qui représentaient quelques centaines de francs en numéraire. La pièce eut cent quatre-vingt-dix représentations de suite, toutes fort courues. Plusieurs artistes de talent, et qui parurent plus tard avec éclat sur la scène du Théâtre-Français, firent là leurs premières armes scéniques. Nous citerons au premier rang les deux Baptiste, si parfaits comédiens; Michaut, inimitable dans les rôles de paysan; Michelot, l'un des derniers comédiens qui aient su porter l'épée et nous peindre le gentilhomme pur sang. Mais revenons aux pompiers.

Lors de la première organisation de ce corps, on avait installé une vingtaine de pompiers dans ces bâtiments, qui prirent le titre de *Caserne de la rue Culture-Sainte-Catherine;* mais comme ils étaient en très-mauvais état et que, pour pouvoir y loger des hommes, il fallait faire des réparations indispensables, la ville de Paris s'en chargea volontiers. Mais, dès que les mémoires, réglés par les architectes, furent acquittés, la Ville voulut faire supporter cette dépense aux pauvres pompiers qui en avaient pris possession; ceux-ci se récrièrent et adressèrent à la Convention nationale, le 1er novembre 1792, une supplique dans laquelle ils exposaient les motifs de non-recevoir qu'ils avaient à opposer aux prétentions de la Ville, La Convention, dans sa séance du 5 novembre de la même année, déclara, lors de la lecture de cette pétition, que « le service des pompiers des villes de la République était un objet de dépense locale, et tout entier à la charge de ces dernières. »

Les pompiers, bons et braves gens qu'ils étaient, ne gardèrent pas rancune à la Ville. Ce qui le prouve, c'est que, moins de deux mois après, le 29 frimaire an II (17 décembre 1793), ils sauvèrent d'une complète destruction une maison du voisinage qui, pendant la nuit, était devenue la proie des flammes. Voici, à ce sujet, le rapport de police, que nous avons eu sous les yeux, et qui est adressé au commissaire de police, c'est-à-dire au magistrat de sûreté, comme on disait alors; nous le copions textuellement, parce qu'il a un cachet tout particulier de l'époque.

« Ce matin, à cinq heures, et bien auparavant la naissance du jour, disait le narrateur, le feu a pris dans une maison de la rue Payenne, n° 5, division Brutus, appartenant à l'ex-marquis de La Jonquère, actuellement émigré. Les pompiers de la rue Culture, ci-devant Sainte-Catherine, ainsi qu'un demi-bataillon de la garde nationale, sont parvenus à se rendre maîtres du feu, et à neuf heures tout était éteint.

« Cette catastrophe a causé beaucoup d'effroi dans cette région de la section. Des citoyennes, ayant l'âge de puberté, s'étaient sauvées en chemise, bien que le froid fût vif; l'une d'elles, dans sa précipitation, avait même oublié de nouer la coulisse de la sienne. La femme d'un pâtissier la recueillit dans sa boutique.

« A l'heure qu'il est (midi) tout est tranquille. Un pompier a été grièvement blessé à la tête par la chute d'une planche chargée de bouteilles, heureusement pour lui et le propriétaire, complétement vides. Ce soir je ferai un rapport plus détaillé.

« Salut et fraternité.

Signé : « Le citoyen Vidal, inspecteur surnuméraire. »

Il est plus que probable aujourd'hui que la caserne de la rue Culture-Sainte-Catherine ne sera pas enveloppée dans l'ostracisme jeté, dit-on, contre la prison de la Force à laquelle elle est adossée, d'autant que cette caserne est grande, bien aérée, et qu'il s'y trouve une cour spacieuse, plantée d'arbres, première nécessité pour les évolutions des pompes et le déploiement des tuyaux et des lances à eau. Cette caserne pourrait contenir plus de deux cents hommes.

L'origine de la caserne de pompiers de la rue du Vieux-Colombier est beaucoup moins ancienne que celle de la rue Culture-Sainte-Catherine. Le riche et bienfaisant abbé Languet, ancien curé de Saint-Sulpice, celui-là même à qui la capitale doit la vaste église de ce nom, ne s'était pas contenté d'élever à la gloire de Dieu un édifice aussi imposant, mais encore il avait voulu, par des fondations de charité établies dans la circonscription de sa paroisse, venir en aide à toutes les classes de la société.

C'est ainsi qu'il fonda en 1735, sous le titre de *Maison de l'Enfant-Jésus*, un établissement tout à fait digne de la religion dont il était un des plus fervents apôtres. Cette maison était destinée à trente demoiselles nobles, mais pauvres, et dont la plupart étaient orphelines ou dont les pères avaient été tués sur le champ de bataille. On donnait à ces jeunes personnes une éducation en rapport avec leur naissance. Cependant les exagérations de l'éducation qu'on remarquait à Saint-Cyr, fondé, comme on sait, par Mme de Maintenon pour les filles nobles, et copiées depuis par Napoléon, dans son institution impériale d'Écouen, pour les filles de la Légion d'honneur, n'existaient pas dans la maison de l'Enfant-Jésus. L'abbé Languet avait compris, en sage qu'il était, que prodiguer à des jeunes filles sans fortune des talents d'agrément qu'elles ne pourraient plus cultiver sans danger, une fois entrées dans le monde, était un acte de déraison. Il s'attacha donc à les former à la vertu, aux soins du ménage, pour qu'elles devinssent plus tard, non des fées de salon, mais des mères de famille soigneuses et instruites. Outre les travaux d'aiguille auxquels ces orphelines se livraient, on les occupait tour à tour aux différents soins que réclament la lingerie, le blanchissage, le jardinage, l'apothicairerie, etc., ce qui les rendait propres à soulager leurs parents dans la campagne. Ces avantages étaient beaucoup plus considérables que si elles n'eussent su que broder, chanter, danser ou faire la révérence.

Cette œuvre sublime fut, avec tous les établissements semblables, engloutie dans le gouffre révolutionnaire. La maison de l'Enfant-Jésus, qui était du domaine des pauvres, fut dès lors du domaine national. La Convention fit d'abord de ce vaste établissement une annexe de la Pitié (Enfants-Trouvés), puis un établissement de pompes à incendie; le Consulat affecta enfin la maison de la rue du Vieux-Colombier à une caserne de pompiers qui est celle que l'on voit aujourd'hui.

Le décret impérial daté du château de Compiègne, que nous avons déjà cité, décida que l'état-major des sapeurs-pompiers serait placé sur le quai des Orfévres, à côté du bureau des sergents de ville, dans l'ancien hôtel du premier président du Parlement de Paris, Achille de Harlay, dans la résidence des magistrats les plus illustres de la France, des Nicolaï, des Mathieu Molé, des Bellièvre, des Lamoignon; l'une de ses parties est occupée par des sergents de ville qui n'y ont pas leur état-major, eux, mais seulement leur bureau et le lieu ordinaire de leur rassemblement. Bizarre destinée des monuments qui ont, ainsi que les hommes, leurs jours de gloire et de décadence (1)!

En 1812, au mois d'octobre, lorsque le préfet de police, le baron Pasquier, depuis duc et président de la Chambre des pairs, eut la simplicité de se laisser appréhender au corps dans l'affaire du général Mallet, un des officiers de la garde de Paris, qui ne se doutait guère qu'il agissait au profit d'une conspiration, entra à l'état-major des pompiers et harangua cette troupe pour lui faire prendre les armes. Le sous-officier qui commandait le poste, homme de devoir, répondit d'un ton narquois à l'embaucheur de bonne foi :

— Mon lieutenant, tout ce que vous venez de me dire là est peut-être vrai, mais permettez-moi de n'y pas croire jusqu'à nouvel ordre. Au surplus, que les choses tournent comme elles voudront, mes hommes n'ont rien à y faire. Nous ne connaissons, nous autres, qu'une sorte d'ennemi que nous combattons sans cesse, ce sont les feux de cheminée.

— Pardonnez-moi, sergent, reprit spirituellement l'officier sur le même ton; je croyais avoir affaire à des soldats français, mais je vois bien que je n'ai parlé qu'à des savoyards.

Et il tourna les talons.

On sait comment ce fut le savoyard qui put rire le lendemain d'avoir eu tant d'esprit... de discipline.

Les vastes constructions de l'ancien couvent des Capucines de la Chaussée-d'Antin avaient échappé, en partie, au marteau révolutionnaire, et la rue Napoléon, aujourd'hui rue de la Paix, en perçant le cloître par le milieu, avait laissé à droite et à gauche de nombreux bâtiments marqués au coin de la grandeur de Louis XIV. Les deux ailes de ce cloître, séparées de leur giron commun, ne devaient pas être perdues pour l'utilité publique, et les deux tronçons de ce géant de pierre eurent bientôt, sous le régime impérial, une destination utile. Dans celui de droite, dans le local même où la Convention improvisait les trésors de la France, en éditant des assignats, on installa l'administration du timbre (qui est allée depuis rue de la Banque); dans celui de gauche, on logea des pompiers, qui y séjournent encore. C'est ainsi que l'asile des saintes filles consacrées jadis à Dieu devint l'apanage de la sûreté publique; le bruit du timbre de cuivre qui s'appesantit cent fois par minute sur des montagnes de papier remplaça les chants séraphiques des nonnes, et le tambour des pompiers résonna sous les arceaux d'un cloître où l'on n'entendait jadis que les soupirs des novices promises aux solennités du sanctuaire.

Une compagnie de pompiers, au nombre de cent hommes, fut casernée dans cette partie du cloître, dès que la rue fut ouverte, en 1806; on fit à cette nouvelle caserne une façade qui harmonia le bâtiment avec l'architecture générale de la rue; et c'est bien ici le cas de relater un fait qui honore ce corps d'élite. Toute l'année, à neuf heures du matin, la caserne des pompiers de la rue de la Paix distribue des soupes aux pauvres. Toutes les casernes de pompiers se sont empressées de suivre ce noble exemple d'humanité qui date de 1817. C'est ainsi que chez nous les soldats les plus intrépides se montrent aussi les hommes les plus charitables; au surplus, mille traits de générosité, de courage, de présence d'esprit, de sang-froid et d'abnégation de la part des pompiers pourraient être retracés ici; nous n'en citerons qu'un seul pour terminer dignement cet article.

En 1818, le vendredi saint, un incendie, dont les causes sont encore inconnues, dévore l'Odéon; la marche du feu est rapide, car, au pied du théâtre comme du faîte même, des langues de flamme dardent et s'élèvent. Les pompiers accourent au premier signal d'alarme; mais que faire? N'importe! les pompes sont mises en batterie et vomissent des torrents d'eau. Pendant que les pompiers les dirigent, d'autres montent à l'assaut de l'édifice, qui n'est plus qu'une vaste fournaise. On croyait que tous ceux qui habitaient les combles du théâtre avaient pu s'échapper, quand tout à coup une des lucarnes des combles s'ouvre, et l'on voit un vieillard et une femme implorer par des cris déchirants la pitié des travailleurs. Pour arriver à cette lucarne encadrée par les flammes et obstruée par la fumée, il faut traverser une nappe de feu où le plomb des toits tombe en bouillonnant comme une lave ardente. Les plus braves pompiers hésitent, ou plutôt réfléchissent; mais, tout à coup, l'un d'eux dresse une échelle contre la brûlante façade, gravit avec la légèreté d'un écureuil les

(1) L'état-major des pompiers a été transporté du quai des Orfévres à la rue Chanoinesse, derrière Notre-Dame de Paris.

soixante échelons, traverse au milieu de la fumée, qui semble s'épaissir, le toit qui craque sous ses pas, et arrive à la lucarne. Il disparaît un instant, mais bientôt on le voit reparaître portant sur ses larges épaules la femme!... C'était une bonne vieille paralytique qu'on avait logée là par charité... Le brave pompier, avec son précieux fardeau, regagne heureusement son échelle et dépose à terre celle qu'il vient d'arracher à une mort certaine. On l'entoure, car il est tout noirci, le sang coule de ses mains, on le félicite de son courage :

— Il n'y a que la moitié de la besogne de faite, répond le soldat; ne chantez pas encore victoire, car j'ai laissé là-haut un pauvre brave homme en train de rissoler; et le four chauffe, je vous en réponds. Ne m'adressez donc pas de compliments, attendu que je ne fais que mon devoir; seulement qu'on me donne un autre casque, car celui-ci est si chaud que je me sens déjà un mal de tête soigné.

On lui donne un autre casque en échange du sien, qui brûlait comme une pièce de monnaie soumise à l'action du feu; il remonte avec la même intrépidité; cette fois il reste quelques minutes de plus : l'anxiété était grande sur la place de l'Odéon. Le bon Perroud, si estimable et si grand artiste, témoin, comme nous, de ce grand désastre, nous disait en nous serrant la main :

— Cet homme est perdu! et le pauvre Valville aussi! (c'était le régisseur du théâtre, plus que sexagénaire, que le pompier était allé chercher.)

— Non, non, lui répondîmes-nous, il n'est pas perdu; il y a un Dieu pour les braves gens; et tenez, le voyez-vous? le voilà!..

Un pompier actuel en fonctions. Dessin de Franck.

En effet, le pompier reparaissait, portant le régisseur sur ses épaules, et le déposait avec le même bonheur sur la place de l'Odéon.

Mais la nature était à bout chez cet homme de fer; son organisation morale avait plus contribué à ce merveilleux sauvetage que son organisation physique. Il tomba comme mort quelques instants après, et on dut lui prodiguer, au *café Voltaire* où il fut transporté, des soins immédiats pour le faire revenir à la vie; on y parvint, mais il était dans un état pitoyable, toute sa personne ressemblait à une momie, tant l'action du feu avait bronzé sa peau.

Hélas! les grandes passions sont sœurs des grands courages! Quelques mois après, ce même pompier, qui avait sauvé deux individus au péril de ses jours, assassinait dans un accès de jalousie furieuse une femme renommée dans le faubourg Saint-Germain, et que l'on appelait *la belle écaillère.*

Ce meurtre causa un certain effroi dans le quartier, et par la manière dont il fut accompli, et par les réputations diverses de l'assassin et de la victime, l'un connu par sa bravoure, l'autre par sa beauté. La police s'ébranla sur les traces de l'assassin qui s'était enfui, dit-on, déguisé en matelot, lorsque Louis XVIII ordonna au préfet d'abandonner ce malheureux à ses remords.

— Il a fait un acte admirable de dévouement, dit le roi à cette occasion : je serais obligé de lui en tenir compte; laissons à Dieu l'initiative de la grâce.

La seule punition du pompier fut d'être le héros de plusieurs drames et d'une quantité de feuilletons.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES [1].

L'APOTHICAIRE JURÉ.

La maison de l'apothicaire. Henriette et Roussel aux fenêtres. Dessin de Fellmann.

I. L'officine de la place du Marché-Vieux de Poitiers. Dame Brigitte. Les deux apprentis. Un martyr de la pharmacie. Le bouquet de roses. Un dialogue en l'air. Les périls de la science. Le veuf de Mirebeau. Gare à la belladone! La veille de la Saint-Jean. Promenade botanique sur les bords du Clain.

Au commencement du dix-septième siècle, la place Royale de Poitiers, jadis place du Marché-Vieux, n'avait

(1) Voyez, pour la série, les livraisons précédentes.

pas l'aspect qu'elle offre aujourd'hui. Bâtie en forme de trapèze sur un terrain fort inégal, elle n'était remarquable aux yeux des étrangers que par la statue de Louis XIV, érigée en 1687 par le corps des marchands, du consentement, disait l'inscription, de tous les ordres de la ville et aux acclamations du peuple. Deux autres monuments municipaux, la boucherie et la halle au poisson, faisaient face, à droite et à gauche, au bronze du grand roi, et une croix de pierre, dressée près de la halle, complétait la décoration de la place. Parmi les maisons qui la bordaient du côté de la route d'Angoulême, l'œil en distinguait d'abord une dont les pignons énormes, soutenus par des poutres noires de vétusté, projetaient en tout temps une ombre sur la voix publique. Trois croisées imitant l'ogive, où brillaient au soleil ces petits vitraux triangulaires enchâssés dans le plomb que chérissaient nos pères, s'ouvraient au premier étage ; au-dessus on apercevait deux lucarnes fermées par un châssis de canevas, et plus haut encore, dans l'angle aigu dessiné par la toiture, un œil-de-bœuf percé de trous, devant lequel, sur une imposte, roucoulaient des pigeons.

Entre les croisées et l'auvent qui abritait le rez-de-chaussée, se déroulait en festons une longue corde à laquelle étaient attachés de nombreux échantillons de plantes médicinales séchant à l'air. Les planches vermoulues de l'auvent régnaient le long d'un vitrage peint en vert, au-dessus duquel pendait un pilon de cuivre, aussi lourd que le battant des cloches de Sainte-Radegonde. On lisait au-dessous de cet emblème pharmaceutique :

AU PILON D'OR !

APOTHICAIRERIE DE PILON, MAITRE APOTHICAIRE JURÉ.

L'intérieur de cette demeure savante répondait parfaitement à l'extérieur. Au rez-de-chaussée, divisé en trois pièces, se trouvaient sur la même ligne l'officine, le laboratoire et le magasin. Dans l'officine étaient rangés sur des rayons poudreux une multitude de boîtes, fioles et pots de faïence, contenant sous mille étiquettes les drogues toutes préparées ; le magasin renfermait les corps simples et les matières premières destinées à la composition des médicaments, et le laboratoire les fourneaux, cornues, matras et autres instruments de l'art de Myrepsus. Une cour pavée, herbue et sombre, sur laquelle donnaient le bûcher, l'étuve qui séchait les plantes, et un réduit contenant le moulin pour les écraser, s'ouvrait derrière les trois pièces principales. Celles du premier étage, ornées de tapisseries de laine et nattées, ce qui était un grand luxe à Poitiers à cette époque, composaient le logement de l'apothicaire et de sa famille. Sa servante et ses apprentis occupaient les mansardes éclairées par les deux lucarnes où le châssis de canevas tenait lieu de vitraux.

Dans cette maison, qui respirait la botanique et la thérapeutique de la cave au grenier, régnait un ordre rigoureux et invariable. Debout au chant du coq, maître André commençait tous les matins par régler, sa prière faite, l'emploi de la journée, et nul ne devait et ne pouvait, dans ses idées, sous aucun prétexte que ce fût, sortir de ce cadre tracé et limité d'avance. Si donc vous étiez passé, à l'aube, l'avant-veille de la Saint-Jean, devant le vitrage peint en vert, vous l'auriez entendu donner ses ordres à sa gouvernante de cette voix claire et magistrale qui n'admet ni doute ni contradiction.

— Brigitte ! disait-il tout en époussetant avec soin son habit de ratine jaune, à poches basses et à boutons de corne, je vais entendre la messe aux Cordeliers, et de là il n'est pas impossible que je fasse un tour à Blossac, si la rosée ne mouille pas trop l'herbe ; vous n'oublierez rien, je présume, de ce que j'ai prescrit ?

— Au diantre, qui l'oublierait ? reprit celle-ci hardiment ; vous m'en avez assez rebattu les oreilles !

— Là, ne vous fâchez pas, Brigitte ! Que fait ma nièce ?

— Henriette ! la pauvre enfant, elle dort ses pleins yeux.

— Le sommeil est bon à son âge, il faut la laisser dormir... Et les apprentis ?..

— Ils sont dans le laboratoire.

— Je ne les entends pas.

— Ils y sont tous les deux ; mais si vous m'écoutiez...

— Je renverrais le plus ancien...

— Oh ! oui, sans barguigner ! car je défie d'en faire flèche, vous et toutes les Facultés ! Le grand Albert lui-même, s'il revenait au monde, et le diable Agrippa y perdraient leur latin. Roussel est faux, vindicatif et méchant comme vos vipères !

— Je sais tout cela, et pourtant il me répugne au fond du cœur de lui fermer ma porte.

— Prenez garde, monsieur, il vous en punira.

— J'en ai quelque peur par moments, connaissant sa perversité et son ingratitude... Aussi, demain ils passent tous les deux, en présence des maîtres, l'examen de trois heures, appelé *l'acte des herbes* : je les ai prévenus d'avance que mon intention est de ne garder que celui qui répondra bien ; et, à tout prendre, qui m'empêcherait de leur tenir parole ?

— Personne, à coup sûr ; et, quand vous le voudrez, ce sera un fier embarras de moins, car je gagerais bien la chaîne d'argent de mes ciseaux qu'on ne renverra pas Bouchet.

— Ce petit coquin, en effet, a du goût pour la profession !

— Il est doux, appliqué, sage comme une image, et vaut son pesant d'or, si vous le comparez à l'autre.

— Eh bien ! dame Brigitte, nous verrons, nous verrons... ; mais, en attendant, bouche close !

Brigitte gagna la cuisine en jurant ses grands dieux de ne souffler mot à personne, et l'apothicaire partit sans se douter que le principal intéressé n'avait plus rien à apprendre. Blotti effectivement sous le comptoir de l'officine, Roussel avait tout entendu. Après le départ de son maître et de la gouvernante, il sortit brusquement de son étui, se glissa dans le laboratoire, et, prenant à deux mains le pilon avec lequel il broyait les drogues dans le mortier, pour avoir l'air de travailler, s'il était surpris par Brigitte, il se mit à réfléchir profondément.

Ignace Roussel était un garçon de vingt-six à vingt-huit ans, long, maigre, osseux, mal bâti, et qui ressemblait beaucoup plus, avec sa taille dégingandée et ses jambes torses, à un aide de Tabarin qu'à un pharmacopole. Il avait des cheveux rouges et hérissés comme un buisson ardent, la figure pâle, une grande bouche dont les lèvres imperceptibles se crispaient sans cesse sous un rictus convulsif, des pommettes saillantes, et une physionomie glaciale et des plus disgracieuses. Il ne lui restait que l'œil droit, le gauche portant depuis longtemps la peine de sa maladresse ; mais de même que toutes les forces visuelles s'étaient concentrées dans cet œil unique, de même on y voyait briller, comme dans un miroir, toute l'astuce de son caractère et la méchanceté de son âme.

Se regardant, à cause de son accident, comme un

martyr de la pharmacie et de la science, il rêvait, avant ce jour-là, des compensations magnifiques. L'apothicaire, à son avis, ne pouvait faire moins, pour le dédommager dignement, que de lui obtenir la maîtrise sans examen, de lui donner la main d'Henriette et de mourir le plus tôt possible pour lui laisser sa maison, son officine et ses écus. La conversation qu'il venait d'entendre ayant renversé de la base au faîte son château en Espagne, qu'on juge de sa rage et de son désappointement. Enivré de colère, il ruminait des projets de vengeance qui devaient être bien violents, car son œil gris brillait comme ceux du chat-tigre, et, serrant parfois le pilon dans un mouvement machinal, il frappait à coups redoublés sur le mortier de bronze.

Bien différentes étaient alors les idées de l'autre apprenti. Penché d'une manière effrayante à la lucarne de la mansarde qu'il habitait avec Roussel, il avançait hardiment sa tête dans le vide pour tâcher de voir au-dessous de la corniche sculptée de la façade la fenêtre d'Henriette. Son espoir fut bientôt rempli : la croisée s'ouvrit tout à coup, et, après avoir regardé rapidement dans la place, la nièce de l'apothicaire leva son joli visage aux joues et aux lèvres roses vers la lucarne, et dit à demi-voix :

— Là ! j'en étais sûre !... Voulez-vous rentrer bien vite, monsieur Bouchet, vous me faites trembler en vous exposant ainsi !

— N'ayez pas peur, mademoiselle, je me tiens bien.

— Mais pourquoi, je vous le demande, courir un tel danger ?

— Pour vous voir plus tôt ! La journée est si belle quand je vous ai saluée le matin et que j'emporte un mot de vous, un bon regard et un sourire !

— Emportez tout cela bien vite et retirez-vous, au nom de Dieu !

— Oui, je vous obéis, je descends au laboratoire ; mais me permettez-vous avant de vous adresser une question ?

— Rien qu'une seule, au moins !

— Je voudrais bien savoir..., dit l'apprenti avec embarras.

— Quoi donc, monsieur Bouchet ?

— Si vous destinez cette touffe de roses, que vous arrosez avec tant de soin tous les matins, au maître-autel de Sainte-Radegonde ?

— Non point ; j'en veux faire un bouquet.

— Mais votre oncle ne s'appelle pas Jean, s'écria précipitamment l'apprenti.

— Qui vous dit qu'il soit pour mon oncle ?...

— Oh ! murmura Bouchet aussi rouge qu'une cerise, il n'est pas pour M. Pilon ?...

— Non, monsieur le curieux, reprit en riant la jeune fille : je pourrais vous en faire un mystère pour punir votre indiscrétion, mais moi je ne sais rien cacher. Apprenez donc que ce bouquet est destiné...

— A qui ? demanda Bouchet, haletant de curiosité et d'impatience.

— A celui des apprentis de mon oncle qui passera le mieux son examen.

— Ah ! mademoiselle Henriette, avec cette espérance je réciterais le *Codex* comme l'*Ave Maria !*

— Contentez les maîtres de l'art et je vous donnerai mes roses !...

— Elles sont à moi, faudrait-il nommer l'une après l'autre et leur décrire toutes les herbes du Poitou !

— Ne perdez donc pas plus de temps et hâtez-vous, monsieur Bouchet, j'entends monter Brigitte.

On est léger quand on est gai. Le jeune apprenti ne fit qu'un saut de la mansarde au laboratoire. Là sa joie se trahit malgré lui, dès qu'il en eut passé le seuil, par des chants éclatants. Mais cette hilarité ne tarda pas à se manifester d'une autre façon à la vue de Roussel qui, pâle, effaré et lugubre comme un spectre avec sa culotte noire et son tablier blanc, le recouvrant de la poitrine aux talons, continuait de frapper à vide, de toutes ses forces, le mortier gémissant.

— Quelle mouche t'a donc piqué, Roussel ? s'écria joyeusement Bouchet, dont la figure spirituelle et franche rayonnait de ravissement : veux-tu briser le vieux mortier, que tu choques si fort ?...

— Plût à Dieu ! dit l'autre aigrement.

— Ce serait une revanche, car il a brisé bien des fois tes bras et les miens, compagnon. Mais t'acharner contre ce bronze est démence, vois-tu : c'est, comme dit maître Pilon, une enclume qui usera encore bien des marteaux.

— Je voudrais maintenant, reprit Roussel en faisant briller son œil gris, pouvoir l'y broyer, ce vieux fou !

— Pas moi ! c'est un bon maître, quoique vif et brusque parfois !

— Il ne te doit rien et tu ne peux lui en vouloir.

— Que te doit-il donc davantage ?...

— Un œil, enfant ! et je ne le lui donne pas !

— Tu le perdis bien par ta faute. Ignorais-tu qu'on ne se frotte pas les yeux en malaxant de la pâte d'églantier ?...

— Il devait m'avertir !

— Tu devais le savoir !

— Eh ! je ne suis pas comme toi, qui sais tout !

— Si je suis effectivement un peu moins ignorant que d'autres, c'est que j'étudie, Roussel, et tu devrais en faire autant. N'est-ce pas demain que nous subissons notre épreuve ?...

— Tu es un enfant, toi, dit Ignace en haussant les épaules : à mon âge on n'étudie plus !

— Et l'on ne peut répondre aux maîtres et aux douze docteurs ! Gage que tu ne sais pas même la formule du serment ?

— C'est très-probable, reprit Roussel avec un large bâillement.

— Veux-tu que nous l'apprenions ensemble ?...

— Soit, répondit Roussel, s'asseyant sur une table en laissant pendre ses longues jambes ; et il ajouta entre ses dents : — Étudie tant que tu voudras et cours après la science ! pour moi, je n'en donnerais pas un paquet de chiendent !

— Écoute bien, dit l'apprenti ; et, se plaçant devant Ignace, il se mit à réciter à haute voix la formule du serment des maîtres apothicaires.

Son compagnon, distrait par la colère, l'écoutait en sifflant, mais à cette conclusion : — Le Seigneur me bénisse toujours tant que j'observerai ces choses, il gronda sourdement :

— Et qu'il me maudisse à jamais si je ne me venge !

— De qui ? demanda maître Pilon entrant inopinément dans le laboratoire.

— De la pâte d'églantier ! répondit Roussel d'un ton lugubre en portant la main à l'œil gauche.

— Drogues et pilules ! Tu ne rencontras ce jour-là que ce que tu cherchais, et si une chose m'étonne, c'est qu'il te reste l'autre !

— Bien obligé, maître !

— Oui, parbleu ! c'est le lot de tous les maladroits. On ne joue pas avec les substances médicinales comme avec la boule et les quilles ! — Pouvoir, chez nous, est frère de savoir, et le proverbe a bien raison, *qui s'y frotte à tâtons*

s'y pique! — Tu n'as perdu qu'un œil, toi; l'apothicaire de Mirebeau fut moins heureux : en composant de l'huile de vitriol rectifiée, il cassa la cornue et perdit... sa femme, que la vapeur asphyxia.

— Ainsi gare au vitriol, Roussel, dit Bouchet en riant, quand tu auras pris femme!

— La profession est pleine de dangers, continua maître Pilon de son ton le plus doctoral. Un de mes confrères de Montmorillon avait un aide merveilleux. C'était bien sûrement le meilleur préparateur de la province. Il manipulait un jour des substances imprégnées de térébenthine. On ne sait comment le liquide se répandit sur le tablier du préparateur et y prit feu, mais en un instant le malheureux fut enveloppé par les flammes. Rendu fou par cet accident, le pauvre garçon s'élance hors du magasin, traverse en courant la halle, laissant après lui une traînée de feu qui faillit incendier la ville et va se précipiter dans la Gartempe, d'où on le retira éteint, mais à peu près carbonisé. Qu'as-tu à répondre à cela?...

— Qu'il vaut mieux être borgne, à coup sûr, cria gaiement Bouchet.

Quant à son compagnon, il gardait le silence et ne semblait nullement convaincu par la logique et les exemples de son maître. Ce dernier, appuyant la démonstration de sa thèse d'arguments de plus en plus forts, en était arrivé à se citer lui-même et avouait en toute humilité qu'ayant laissé de la belladone sécher dans sa chambre, il avait momentanément perdu l'esprit, lorsque Brigitte vint l'avertir que le déjeuner était prêt et le *pot bouillant* sur la table.

Après le repas du matin fait en commun, selon la coutume patriarcale du temps, maître Pilon annonça solennellement à ses apprentis qu'afin de remplir son devoir jusqu'au bout il avait dessein de profiter du beau temps pour leur donner, dans les prairies du Clain, sa dernière leçon de botanique.

— Ce n'est pas, dit-il avec majesté, que je partage en rien les superstitions populaires au sujet des vertus qu'on attribue dans nos campagnes aux herbes cueillies la veille de la Saint-Jean; mais comme j'ai remarqué maintes fois que les plantes médicinales sont meilleures à cette époque, nous ferons d'une pierre deux coups en renouvelant nos provisions.

En suite de ce raisonnement, maître Pilon partit au coup de midi avec ses deux apprentis et sa nièce, qui insista tellement pour faire avec lui cette excursion champêtre, que de guerre lasse il céda. Voilà donc la petite caravane qui descend d'un pied leste la rue des Treilles, gagne le pont à Joubert et s'engage bravement dans les prairies de l'abbaye de Saint-Cyprien.

Il est impossible de rien voir, à l'été ou au printemps, de plus frais, de plus gracieux, de plus ravissant que les vertes rives du Clain. Une eau pure et transparente comme l'émeraude se joue en serpentant et dessinant presque à chaque pas des îlots fleuris entre une double ligne de peupliers, de saules et de trembles. A travers ce rideau mobile et brillant au soleil, on aperçoit la vieille ville étagée sur le coteau et dominée par la tour de la grande horloge, le palais, Notre-Dame et la basilique de Saint-Pierre. Les remparts, debout encore à cette époque, élevaient au bas de la cité leurs créneaux grisâtres, et l'énorme massif de rochers qui longe la route de Paris apparaissait tout éclatant des splendides clartés de juin entre les arbrisseaux attachés à ses flancs calcaires et les maisons qu'il surplombe si fièrement.

Tout s'harmoniait dans les prairies du Clain avec la fraîcheur et la beauté de ce paysage. Le soleil clair et doux semblait rire au-dessus de l'eau. Muguets, boutons d'or, marguerites et nénuphars brillaient de tous côtés, et les grillons joyeux chantaient à tue-tête dans l'herbe. Jamais, malgré la présence du digne apothicaire, Henriette et Bouchet ne s'étaient sentis si heureux ; leurs âmes se parlaient tout bas, et leurs yeux, échangeant un doux regard à la dérobée, se levaient parfois vers le ciel comme pour y chercher l'auteur de cette belle nature et le remercier de tant de bonheur.

Pendant ce temps, tout occupé de sa leçon, maître André tentait l'impossible en adressant question sur question à Roussel, qui répondait tranquillement :

— Je ne sais pas!...

— Hem! Je m'en doutais bien et Brigitte a raison, murmura l'apothicaire d'un air narquois ; mais est-ce avec cette réponse, mon garçon, que tu crois contenter tes juges?...

— Oh! je ne crains pas l'examen, dit Roussel, si les maîtres sont justes.

— Eh bien! je ne suis pas curieux, exclama don Pilon en aspirant bruyamment sa prise de tabac ; mais, drogues et pilules! je voudrais bien savoir comment tu espères t'y prendre pour passer cet acte des herbes qui n'est que l'*alpha* de notre art?...

— C'est à vous qu'il faut demander cela

— Comment, à moi?...

— Sans doute : ne me devez-vous pas un œil, et n'est-ce pas une obligation sacrée pour vous de me dédommager de cette perte?

— Si tu comptes là-dessus...

— J'y compte fermement, maître!

— Oh! bien, tu te trompes très-fort! J'aimerais mieux t'armer d'une escopette pour assassiner les passants que de te donner avec la maîtrise le brevet de meurtre et de massacre!

— Si vous ne faites pas cela, il vous arrivera malheur!

— Grand merci de la prédiction! Comme un bon averti en vaut deux... demain, après la catastrophe... hem! tu m'entends, Roussel?...

L'apprenti murmura quelques mots inintelligibles, et, tout en détournant parfois la tête pour regarder à la dérobée Henriette et Bouchet, il continua, sans rien perdre de son sérieux, à écouter les explications du maître et à faucher çà et là les plantes officinales. Cette leçon sur place dura jusqu'à trois heures.

II. Goûter champêtre à la Pierre-Levée. La pêche de Roussel. Le bourreau des vipères. Le coffre de fer. Un illustre malade. Bévue de Roussel. L'examen. L'héritage. Trois prétendants à la main d'Henriette. Vues matrimoniales de l'apothicaire. Rêves de bonheur. Horrible réveil. Vengeance de Roussel. Dévouement de Bouchet. Un siècle d'angoisse. A chacun selon ses œuvres. Le jugement de Dieu.

A trois heures, Pilon fit halte, et, après avoir essuyé la sueur qui ruisselait à flots de son front chauve, il proposa, ce qui fut accepté avec joie par tout le monde, d'aller goûter et se reposer sous l'ombre des frênes à la Pierre-Levée. Ce monument gaulois, consistant dans une table de pierre de trois mètres de long posée sur cinq blocs granitiques, était alors ombragé par deux frênes au pied desquels nos trois botanistes s'assirent avec Henriette pour manger la fouace fraîche et les confitures de Brigitte et boire dans le même verre le petit vin blanc de Ruffec. Chacun trouva la chère exquise et se fit un bonheur de se reposer à l'ombre des frênes, à l'exception de Roussel,

qui s'éloigna sous prétexte d'aller pêcher des écrevisses, et ne rejoignit son maître un peu avant le coucher du soleil qu'à l'entrée du pont à Joubert.

Là, Pilon lui ayant demandé s'il avait fait bonne pêche, il montra une demi-douzaine de vipères qu'il apportait dans un petit bocal, et reçut l'ordre de les joindre en rentrant à celles que l'apothicaire conservait pour fabriquer de la thériaque et qui étaient sous clef en sa propre chambre, dans un double coffre de fer. L'éducation, si l'on peut s'exprimer ainsi, de ces redoutables élèves était confiée à Roussel, et l'apprenti se serait acquitté au mieux de cette partie de sa tâche sans la cruauté instinctive de sa nature qui le portait à martyriser ces reptiles avant de les faire mourir. Toutes les fois que maître Pilon le surprenait en flagrant délit de barbarie, il le réprimandait véhémentement, en disant :

— Prends garde, Roussel ! tu les tourmentes trop. Les vipères sont rancuneuses, un jour ou l'autre elles se vengeront !

Roussel secouait la tête ou dardait sur lui avec une ex-

Pilon et Brigitte dans le laboratoire. Dessin de Foulquier.

pression étrange la flamme de son œil et continuait à se livrer à son amusement favori, qui excitait toujours l'horreur et les cris de dame Brigitte.

Aussi quand elle le rencontra dans l'escalier, portant triomphalement au coffre de fer ses nouvelles victimes, elle ne put retenir un mouvement d'indignation. Roussel s'en étant aperçu, s'arrêta sur-le-champ, et, montrant sa capture :

— Voulez-vous un de ces petits lézards, dame Brigitte?

— Passe, bourreau, et ne m'approche pas, répondit la vieille en tournant la tête.

— Venez voir comme je vais les faire frétiller là-haut !...

— Appelle le tourmenteur de la ville, moins cruel à coup sûr ; mais tu ne les tortureras pas longtemps ce soir, ces pauvres bêtes.

— Et pour quel motif, s'il vous plaît ?

— Parce que M. le président du bureau des finances est malade et qu'il a déjà envoyé deux fois.

— Comment ! s'écria maître Pilon qui montait l'escalier, le gros M. de Monthoiran se trouve mal à l'aise ?...

— Il a dîné hier en ville, à ce que m'a dit son laquais.

— Alors je sais ce qu'il lui faut ; sus, Roussel, mon garçon, donne-moi tes lézards et va lui rendre la santé !

— Je suis bien fatigué, dit l'apprenti avec humeur, que n'y envoyez-vous Bouchet ?...

— A chacun son office, va soulager le président et ne réplique pas !

Roussel revint sur ses pas en maugréant, et murmurant tout bas, pendant que l'apothicaire lui criait : — Un simple lénitif, une innocente décoction de bourrache ou de mauve !

— Le président est un cancre qui ne m'a jamais rien donné ; mais je vais lui administrer un souvenir qui vaudra bien trois livres !

Il tint parole. A peine le gros président eut-il pris le remède qui effraye sur la scène M. de Pourceaugnac, qu'il se mit à pousser des cris de possédé, à se tordre dans des convulsions effroyables et à faire de tels actes de folie qu'il fallut l'attacher aux colonnes du lit. Mandé en toute hâte par le doyen de la Faculté qui n'y voyait goutte, Pilon reconnut sans peine dans cette frénésie la malice de son garçon ; aussi, après avoir épuisé les ressources de la thérapeutique pour procurer quelque soulagement au malade, il revint chez lui en courant et apostropha Roussel de ces paroles :

— Que t'avais-je dit de mettre dans le lénitif du président ?...

— De la bourrache ou de la belladone !

— Malheureux ! c'était de la mauve, et ton erreur, volontaire au surplus, — car tu serais homme à perdre l'œil qui te reste pour éborgner quelqu'un, — pouvait coûter à ton malade la vie et la raison.

— J'avais entendu de la belladone, répondit audacieusement Roussel.

— Ce n'est pas vrai ! mais écoute bien et comprends ce que parler veut dire : Il faudrait des prodiges de talent et de science pour racheter cette bévue. Or, si demain tu ne sais pas sur le bout du doigt tout ce que demandent les juges, il n'y a œil qui tienne, Roussel, et tu pourras faire un baiser au seuil de cette porte.

Le lendemain de cet événement qui avait mis sur pied la moitié de la ville, parés de leur plus beau costume et la rougeur au front, les deux apprentis comparurent devant les douze maîtres de l'art, afin de subir la dernière épreuve et répondre pendant trois heures sur les vertus et propriétés des plantes.

A la première question, Roussel resta muet ; il eut beau alléguer son œil et parler des dommages que lui devait la pharmacie, les maîtres haussèrent les épaules et le proclamèrent unanimement incapable d'exercer l'art. Bouchet se présenta ensuite, et autant les fronts de ses juges étaient sévères au début, autant ils se déridèrent peu à peu, autant leurs traits exprimèrent bientôt une douce et vive bienveillance. Minutieusement interrogé sur tous les points, Bouchet répondit avec une facilité et une exactitude qui ravirent ces vétérans de la thérapeutique. Non-seulement son acte fut reçu d'une commune voix, mais le doyen des maîtres, en le déclarant apte à subir l'épreuve décisive, appelée chef-d'œuvre des cinq compositions, le complimenta hautement et félicita le vieux Pilon d'avoir formé un tel disciple.

L'apothicaire juré était donc radieux de joie quand il regagna sa maison avec le candidat ; il avait eu tant de bonheur, qu'à la vue de Roussel, planté tout droit comme un piquet devant la porte, une idée de clémence sortit de son cœur.

— Ignace, mon pauvre garçon, fit-il en lui tendant la main, tu as été bien malheureux et bien gauche aujourd'hui. J'ai vu le moment où le renom de ton vieux maître était flétri et conspué devant tous ses confrères. Celui-ci, par bonheur, a tout réparé. Aussi, en considération de son triomphe, je te pardonne et consens, aussi vrai qu'on m'appelle Pilon, à te garder un an encore.

— Merci, monsieur Pilon, répondit Ignace Roussel avec son sourire équivoque. Mais j'ose me flatter de rester ici plus longtemps.

— A cause de ton œil ! tu t'abuserais, mon garçon ; si j'ai même un conseil à te donner, c'est de ne plus parler d'un accident qui rappelle ta maladresse.

— Soit ! Parlons d'autre chose, alors. Pendant que nous étions là-bas, on m'apportait ici cette lettre de Ligugé.

— J'en suis charmé ; mais que m'importe ?...

— Elle nous importe beaucoup à l'un et à l'autre, monsieur.

— Tu me permettras d'en douter, en ce moment surtout.

— Daignez en prendre connaissance !

— A quelles fins ?

— Aux fins d'apprendre que par la mort d'un mien parent, je viens d'hériter bel et bien de vingt-quatre mille livres !

— Voyons, malepeste ! Il a raison, Bouchet ! dit gaiement le vieux maître, après avoir parcouru la missive. Drogues et pilules ! tu peux planter là le séné et la rhubarbe, mon garçon, et retourner dans ton pays faire souche d'honnêtes gens !

— C'est mon intention, maître : seulement, à cette heure, j'ai besoin de vous pour cela.

— Que te faut-il ? Un certificat sur vélin de bonnes vie et mœurs ? Je suis prêt à te le délivrer avec un congé bien en forme.

— Non ! j'ai d'autres desseins.

— Parle ! Que souhaites-tu ?...

— Devenir, sauf votre bon plaisir, l'époux de votre nièce !

— Plaît-il ?... Voilà ce que tu veux ?

— Oui, et j'espère être pour elle un parti convenable.

— Entends-tu, ma nièce ? dit l'apothicaire se tournant brusquement du côté d'Henriette, qui venait, plus rouge que ses roses, de donner à l'heureux candidat le bouquet promis.

— Non, mon oncle, balbutia tout émue la jeune fille.

— Ignace Roussel, que voici, te recherche en mariage. Es-tu favorable à ses vœux ?...

— Moi, mon oncle !

— Ne tremble pas et réponds clairement.

— L'apprenti plaisante, sans doute.

— Point : explique-toi donc en toute liberté !

— Et sachez, mademoiselle, observa Roussel, que je viens d'hériter de vingt-quatre mille livres !

— Oh ! je ne suis point intéressée !

— Le veux-tu enfin : oui, ou non ?...

— Non ! non ! non ! mille fois non, mon oncle !

— Sa réponse est catégorique, dit maître Pilon à Roussel.

— Et la vôtre ? demanda celui-ci d'une voix altérée.

— La voici, mon garçon, nette, claire, et surtout sérieuse comme une ordonnance. Quand bien même, par impossible, Mlle Henriette aurait accueilli ta recherche, je n'aurais pu te l'accorder.

— Et m'est-il permis de savoir pourquoi ?

— Parce que je lui ai déjà choisi un autre époux.

— Bouchet, sans doute? dit Roussel avec amertume, tandis que son compagnon et la jeune fille tressaillaient en se regardant.

Ce mouvement n'échappa point à l'apothicaire, qui reprit aussitôt :

— Il ne s'agit pas de Bouchet plus que de toi, Ignace!

— Ah! qui donc avez-vous choisi?...

— Je pourrais bien te le cacher, n'étant obligé à t'instruire ni par édit, ni par ordonnance du roi; mais à quoi bon celer ce soir ce que chacun saura demain : l'époux que je destine à ma nièce... est...

— Est? balbutièrent à la fois dame Brigitte, Henriette et les apprentis.

— Maître André, votre serviteur!

— Vous! dit Roussel avec dédain.

— Moi! oui, moi-même, maître drôle!

— Laissez donc! il n'y aurait pas assez de poêles et de chaudrons dans le Poitou pour le charivari; puis, comme vous êtes veuf, on vous ferait monter sur l'âne.

— Insolent!

— Il a raison, cria Brigitte en saisissant le bras de Pilon qui brandissait sa canne. Peut-on déraisonner ainsi à soixante ans!

— Déraison ou sagesse, cela ne regarde personne, répliqua fièrement Pilon. Charbonnier est maître chez lui, et je vous le prouverai demain à tous en signant, chez le tabellion des Treilles, mon contrat avec Henriette.

On se sépara sur ces paroles. Henriette et Bouchet coururent pleurer dans leur chambre; l'apothicaire se mit à disputer avec Brigitte dans l'officine, et Roussel, dont l'œil gris pétillait d'astuce et de rage, sortit en prévenant qu'il ne rentrerait que fort tard; mais, dès que la nuit fut tombée, il rentra par le jardin sans être aperçu, et se glissa sans bruit dans le cabinet attenant à la chambre de son maître.

A neuf heures et demie, selon sa règle invariable, le docte Pilon, fatigué des émotions de la journée, alla chercher la paix et le repos dans son vaste lit à colonnes. Il fit sa prière, trempa ses doigts dans le bénitier, orné du buis des Rameaux, qui pendait à son chevet, mit son bonnet de nuit que serrait un ruban jonquille, et se coucha en ayant bien soin de tirer les rideaux à cause de l'air, et de placer sa tabatière sur sa table de nuit. La lampe éteinte, il réfléchit quelques instants sous ses courtines, non aux obstacles que pouvait trouver son mariage, car il était plus obstiné et plus têtu qu'une mule du Poitou, et ne revenait jamais sur un projet fiché une fois dans sa tête, mais à l'obligation où il se verrait probablement de se séparer de Bouchet, son élève chéri. Au milieu de ces réflexions, ses yeux se fermèrent, le doux sommeil ouvrit ses ailes sur sa couche et y laissa tomber des rêves délicieux.

Il lui semblait que, paré du justaucorps vert à boutons d'argent qu'il n'avait mis que trois fois en sa vie, le jour des cinq compositions, quand il devint consul du bureau des marchands, et qu'il fut élu membre de l'Académie de Poitiers, il se rendait à Saint-Porchaire, sa paroisse, pour y recevoir, au pied des autels, le serment d'Henriette. Il entendait les modulations sonores de l'orgue, les chants des clercs, et respirait, à pleins poumons, les parfums de l'encensoir et les suaves senteurs du bouquet de mariage, lorsqu'un léger bruit et une sensation de froid l'éveillent tout à coup.

Il ouvre les yeux, écoute, et qu'on se figure sa terreur, en se sentant couvert de la tête aux pieds par des reptiles qui se traînaient lentement sur sa peau, y laissant leur trace glaciale, ou s'y collaient pour s'y réchauffer en frétillant! Il se souvient alors des menaces de Roussel, et la vérité lui apparaît dans toute son horreur : ce misérable a ouvert le coffre de fer et, attirées par la chaleur, les vipères se sont glissées dans son lit et l'environnent. Une seconde lui suffit pour apprécier sa position. Il sait qu'au moindre mouvement il recevra une piqûre et que cette piqûre, c'est le venin sans remède et la mort. Glacé de terreur, immobile et retenant même son haleine, il subit ce supplice affreux et a la patience d'attendre que les vipères aient trouvé une place chaude. Mais, à ce moment, nouvel effroi! il tremble que sa voix ne les réveille et que le premier cri ne soit le signal de sa mort.

Longtemps il hésita ainsi : un élan désespéré l'emporte enfin; il appelle en tremblant d'abord, ensuite plus haut, et bientôt de toute sa voix. Heureusement pour lui, Bouchet ne dormait pas; penché à sa lucarne au-dessus de la fenêtre d'Henriette, il entendit les cris de détresse de l'apothicaire et accourut.

— Êtes-vous malade, maître? demanda-t-il en ouvrant la porte.

— Bouchet, répondit le patient très-vite, où est Roussel?

— Je l'ignore, monsieur, il n'est point encore rentré.

— Allume la lampe, le briquet est sur ma cheminée. Bien! A présent, Bouchet, jette un coup d'œil sur le coffre aux vipères et regarde s'il est bien clos.

— Miséricorde!...

— Que vois-tu donc?

— Ah! maître, le coffre est ouvert et entièrement vide!... Que sont devenues les vipères?...

— Ne t'en inquiète pas! cours plutôt au laboratoire, et apporte-moi vite, mais bien vite, dans le plus grand récipient possible, le lait que nous devions préparer demain matin.

Bouchet descendit les marches de l'escalier quatre à quatre et remonta, au bout d'un instant, portant un de ces grands vases nommés jadis *gréals*, plein de lait écumant.

— Maître, voici le lait, dit-il, qu'en faut-il faire?...

— Le porter au bord de ces rideaux et attendre en silence.

L'apprenti obéit; mais, quelques minutes après, il poussa une exclamation de surprise en voyant les vipères sortir du lit de tous côtés, et gagner en rampant le vase plein de lait.

Pilon, froid comme un marbre, ne faisait pas un mouvement. Quand il ne sentit plus rien sur ses membres paralysés :

— En sais-tu bien le compte?... demanda-t-il d'une voix faible.

— Comme des grains de mon chapelet, monsieur Pilon.

— Combien y en avait-il dans le coffre?...

— Trente-sept, y compris celles que Roussel ramassa hier au bord du Clain.

— Compte-les avec soin, Bouchet!

L'apprenti s'approcha du vase et compta les vipères.

— Combien en trouves-tu? reprit l'apothicaire de sa voix dolente.

— Trente-six!

— Compte-les de nouveau, et ne te trompe pas, au moins!

— J'ai beau chercher en les touchant avec la spatule de fer, je n'en trouve pas davantage!

— Malheureux que je suis, où est donc la trente-septième?...

— Je peux vous le dire, maître, mais à une condition!

— Laquelle? parle vite!

— Que vous m'accorderez la main de M^lle^ Henriette!

L'apothicaire ne répondit pas.

— Si vous me la refusez, dit résolûment Bouchet, je me retire !

— Malheureux ! tu aurais le cœur de me laisser dans ce péril !...

— Vous me livrez bien au désespoir, qui est plus cruel que la mort !

— Reste, et parle ; je promets tout !

— Jurez-le.

— Oui, sur mon salut !

— Ce n'est pas assez : jurez, maître, sur l'honneur de notre art !

— Soit ! je le jure devant Dieu !

— Eh bien ! la dernière vipère est encore attachée à la main de Roussel, qui a été piqué sans doute en ouvrant le coffre, et qui vient de mourir gonflé comme une outre et tout bleu dans le laboratoire.

A peine Bouchet eut-il prononcé ces paroles, que l'apothicaire, rejetant avec force draps et couvertures, s'élança hors du lit et vint tomber pâle et tremblant à deux pas

Bouchet et Henriette en habits de noces. Dessin de Foulquier.

de son apprenti, qui ne le reconnut pas. Ses cheveux, noirs la veille encore, malgré l'âge, avaient blanchi subitement. Des rides profondes sillonnaient son front, et ses nerfs, agités d'un tressaillement convulsif, lui donnaient l'apparence de ces malheureux frappés de vertige ou atteints de la danse de Saint-Guy.

Il lui fallut du temps pour se remettre de cette terrible angoisse. Les bons soins de sa nièce et de dame Brigitte, et le dévouement de Bouchet finirent par ramener pourtant le calme dans son âme. Fidèle à sa promesse, il unit ces deux enfants d'adoption, qu'il conduisit, en grande toilette et le bouquet au côté, au même autel où il comptait aller s'agnouiller lui-même, et ne tarda pas à céder son officine au nouvel époux ; mais à deux conditions expresses, l'une qu'en exécration de Roussel et de la vengeance que méditait ce malheureux, puni par son propre forfait, il n'aurait jamais d'apprenti, et l'autre que dans sa maison il n'entrerait plus de vipères.

MARY-LAFON.

LE SALON DE 1857. — LES PASTELS.

LA DISCUSSION PHILOSOPHIQUE, D'EUGÈNE TOURNEUX.

Un mot des pastels, ce genre français par excellence, cette peinture de famille qui lutte avec la peinture à l'huile, grâce au talent d'Eugène Giraud, de Maréchal, de Metz, et d'Eugène Tourneux, son digne élève. Le *Christophe Colomb* revenant enchaîné du nouveau monde, par Maréchal, est certes un grand et beau tableau d'histoire, — sauf un peu de contrainte dans la pose et dans l'expression. Le *Portrait de Mme la comtesse de Castiglione*, par Giraud,

Salon de 1857. — *La Discussion philosophique.* Pastel d'Eugène Tourneux. Dessin de Bocourt.

rivalise de beauté étrange et fantastique avec le modèle ; c'est le plus haut éloge qu'on en puisse faire. *La Discussion philosophique*, d'Eugène Tourneux, que nous reproduisons, remplit les magnifiques promesses faites par ce talent si profond et si suave, lorsqu'il reçut la médaille à ses débuts en 1843. « Souvent, dit le programme, les amis du Titien, parmi lesquels étaient Daniel Barbaro, commentateur de Vitruve, l'historien Paul Jove et André Vésale, se réunissaient pour converser. » Quoi de plus simple qu'un tel sujet ? Et voyez tout ce qu'ont su y mettre l'esprit et le cœur de l'artiste : l'opposition des figures et des caractères, — l'enfant qui regarde une image, près du vieillard qui contemple une idée ; les fleurs vivantes parmi les livres morts, — (fleurs oubliées par notre photographe ; — ô soleil ingrat pour le chef-d'œuvre de ses rayons !) et tout cela d'une harmonie grave et d'une couleur souriante. Encore un peu de métier, et Eugène Tourneux quittera la poudre fragile du pastel pour l'huile éternelle des maîtres qu'il comprend si bien.

P.-C.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — ASTRONOMIE [1].

LES NÉBULEUSES.

Le jardin d'Académus. Botanique et astronomie. Les nébuleuses et leurs merveilles. Définition. Transformations. La voie lactée et ses prodiges. Voyage de deux millions d'années. Rechute sur la terre. Les cannes de M. de Laplace.

A une lieue à peine des murailles de Paris, et tout auprès de la rivière de Bièvre, s'élève un charmant petit château, qui a appartenu à l'illustre Laplace. Lorsque le grand géomètre se promenait dans son parc, avec la réunion d'hommes remarquables qui gravitaient autour de lui, et qui composaient ce qu'on a nommé la *société d'Arcueil*, on voyait là se renouveler, à vingt-deux siècles de distance, le spectacle qu'avait présenté jadis le jardin d'Académus.

Pénétré de respect pour ces souvenirs, j'errais, un certain jour, sous les longues allées de marronniers avec un jeune apprenti astronome attaché à l'Observatoire de Paris.

Je suivais alors, au Jardin des plantes, le cours de botanique de M. Desfontaines, et j'étais tout rempli de ma nouvelle science. Je ne laissais pas passer un géranium bec-de-grue, sans en compter les anthères; un muguet sceau-de-Salomon, sans en commenter la racine; et je m'étonnais que mon compagnon ne prît pas autant de plaisir que moi à ramasser des brins d'herbe.

— Quand j'herborise, me dit-il, c'est dans le ciel, en y promenant le champ d'un télescope.

— Oh! repris-je étourdiment, une fois que vous connaissez le nom des constellations et leur figure, vous n'avez pas grandes découvertes à faire là-haut, et vous ne pouvez y remarquer ces prodiges d'organisation qui rendent l'étude de la botanique si attachante.

— On peut faire dans le ciel plus de découvertes que vous ne pensez, même sous le rapport de l'organisation, ou plutôt de la constitution des astres. Par exemple, savez-vous bien ce que c'est qu'une *nébuleuse?*

— Je n'en ai, je vous l'avoue, qu'une idée fort... nébuleuse.

— Eh bien! sachez qu'il n'y a rien d'intéressant comme l'étude physiologique des différents états par lesquels passent les nébuleuses avant d'arriver à celui d'étoile parfaite.

— Vous tendez à m'embrouiller de plus en plus. Combien donc y a-t-il de temps qu'on étudie ces métamorphoses?

— Une soixantaine d'années, depuis les magnifiques travaux télescopiques de sir William Herschell.

— Vous vous moquez de moi. Est-ce que les étoiles du ciel poussent comme des champignons?

— Pas tout à fait; quoique Tycho-Brahé en 1572, et Képler en 1604, aient vu apparaître et disparaître en quelques années une étoile des plus brillantes. Mais vous, qui êtes un grand botaniste, si vous aviez à faire l'histoire du marronnier d'Inde, par exemple, planteriez-vous un marron pour en suivre le développement jusqu'à ce que l'arbre eût acquis toute sa grandeur, et se fût décidé à mourir de vieillesse?

(1) Voyez, pour la série des études astronomiques, la Table générale des vingt premiers volumes et celles des volumes suivants.

— Non certes, car je serais mort moi-même longtemps avant.

— Et ne croyez-vous pas qu'il suffirait, pour faire la monographie du marronnier, d'examiner dans ce parc la coque épineuse qui vient de tomber, puis le marron, puis l'arbrisseau à peine sorti de terre, puis l'arbre enfin, à toutes ses dimensions?

— Assurément, et c'est toujours comme cela qu'on procède.

— C'est aussi comme cela que William Herschell a procédé pour les nébuleuses. Mais d'abord je dois vous dire que les astronomes appellent de ce nom des lueurs phosphorescentes répandues dans toutes les parties du ciel, et qui paraissent provenir de deux causes entièrement différentes. Les unes, sur lesquelles je ne veux pas m'étendre en ce moment, avaient été remarquées de toute antiquité, et sont nommées par les savants modernes *nébuleuses résolubles*. Ptolémée en avait indiqué quelques-unes. Grâce à l'invention des lunettes, Galilée reconnut que ces nébuleuses *se résolvent* en amas d'étoiles trop éloignées de nous pour être distinctes à la vue simple. Depuis lors on en a catalogué plusieurs centaines, jusqu'à William Herschell et à son fils, qui en ont signalé des milliers. Les autres nébuleuses, ou plutôt les véritables nébuleuses, ne sont visibles qu'avec de fortes lunettes. Ce sont de grandes taches laiteuses, dont les contours sont irréguliers, indéfinis, dont la lumière est faible et uniforme. A côté de ces lueurs diffuses, s'en trouvent d'autres où l'on remarque des points plus brillants que le reste, avec des solutions de continuité, comme si la matière phosphorescente tendait à s'agglomérer vers certains centres d'attraction. Ailleurs cette concentration devient plus visible; le contour extérieur des nébulosités séparées paraît presque circulaire: plus loin, un noyau lumineux apparent s'est formé; enfin, la précipitation de toute la nébulosité a pour résultat définitif autant d'étoiles qu'il y avait, dans la nébuleuse originaire, de centres d'attraction distincts.

— Et combien de temps une nébuleuse emploie-t-elle pour se transformer ainsi?

— Voilà ce qu'on ignore absolument aujourd'hui; mais soyez tranquille, grâce aux portraits des nébuleuses actuelles, soigneusement photographiés et conservés dans nos observatoires, votre question sera résolue d'ici à quelques siècles.

— Grand merci du renseignement.

— En attendant, je puis vous dire ce que pense un homme qui fait autorité en ces matières, M. Arago. Il croit que, suivant les conditions d'étendue, de densité, de constitution physique de la matière phosphorescente, certaines nébuleuses peuvent employer des millions d'années à se condenser, tandis que pour les autres un espace de temps infiniment moindre sera nécessaire. Selon toutes les apparences, notre soleil lui-même, qui n'est pas autre chose qu'une petite étoile, a subi des transformations semblables à celles que je viens de vous exposer. Le célèbre Laplace a le premier formulé cette hypothèse, adoptée par la science moderne, et qui ne laisse pas d'avoir une certaine analogie avec les tourbillons de Descartes. Suivant Laplace, le vaste espace actuellement

soumis à l'influence de notre soleil se trouvait autrefois rempli par une sorte de brouillard phosphorescent, animé d'un prodigieux mouvement de rotation. Peu à peu, cette matière diffuse et lumineuse, abandonnant aux espaces célestes une portion de sa chaleur, se condensa de manière à former vers le centre un noyau étincelant. A mesure que le refroidissement augmentait, l'immense nébulosité, se resserrant davantage, tournait de plus en plus vite sur elle-même, de sorte que cette rotation violente détachait successivement vers l'équateur des zones de vapeurs, qui continuaient à circuler dans l'espace avec la même vitesse et dans le même sens. Si une ressemblance parfaite de mouvement et de substance avait toujours présidé à ces formations, ces zones de vapeurs, en se solidifiant, auraient formé autour du soleil des anneaux analogues à ceux que nous voyons autour de Saturne; mais les moindres perturbations dans leur principe devaient à la longue en amener d'immenses dans leur organisation; aussi, presque toujours, chaque anneau de vapeurs s'est-il rompu en plusieurs masses. Grâce à la puissance incessante de l'attraction, ces masses ont dû prendre la figure d'une sphère, formant ainsi autant de planètes à l'état de vapeur. Quelquefois, les forces de ces planètes se balançant mutuellement, elles ont continué à circuler autour du soleil dans des orbites très-rapprochées, comme cela arrive pour Cérès, Pallas, Junon, Vesta et une vingtaine d'autres petites planètes situées entre Jupiter et Mars. Le plus souvent, l'une des masses de vapeurs a été assez puissante pour englober successivement toutes les autres, et alors l'anneau de vapeurs primitif s'est trouvé métamorphosé en une seule planète fluide.

Maintenant, si nous suivons les changements qu'un refroidissement ultérieur a dû produire dans ces planètes de vapeurs dont nous venons de concevoir la formation, nous verrons naître, au centre de chacune d'elles, un noyau s'accroissant sans cesse par la condensation de l'atmosphère environnante. Pendant cette période, les planètes ressemblaient parfaitement au soleil, lorsqu'il était à l'état de nébuleuse. Le refroidissement a donc dû produire, aux diverses limites de leurs atmosphères, des phénomènes pareils à ceux que je viens de vous décrire, c'est-à-dire des anneaux et des satellites circulant autour d'un noyau central. C'est ainsi, notamment, que s'est formée notre lune; c'est ainsi que se sont formés l'anneau de Saturne et les satellites de Jupiter.

Je ne vous ferai pas suivre le refroidissement de la terre depuis l'instant où une partie de ses vapeurs s'est condensée de manière à former une boule liquide, incandescente, jusqu'au moment présent où la couche solide de la surface va en s'épaississant sans cesse, mais en se contractant, en se bouleversant, en se soulevant quelquefois. Nous allons continuer, si vous le voulez bien, à *herboriser* dans les *champs de l'éther*, comme disent les poëtes.

Vous avez souvent entendu ces mêmes poëtes parler de la multitude innombrable des étoiles, et vous serez sûrement étonné d'apprendre qu'avec vos yeux vous n'en distinguez pas plus de quatre mille; mais n'allez pas vous affliger de la solitude des cieux, car à mesure qu'on se sert de lunettes plus fortes on y découvre de nouveaux astres; de telle sorte qu'avec son télescope de trente-neuf pieds William Herschell en apercevait plus de dix-huit millions, dans la voie lactée seulement. Vous conviendrez que ceci rend suffisamment aux étoiles leur adjectif d'*innombrables*.

En effet, la voie lactée, que nous voyons par les belles nuits, au-dessus de nos têtes, comme un nuage blanchâtre, comme un pont lumineux jeté sur le firmament, est un amas d'étoiles tellement éloignées de nous que leur lumière se confond à nos yeux lorsqu'ils ne sont pas armés d'un télescope. Par des considérations basées sur la science des probabilités, on a pu se convaincre que ces myriades de soleils font partie d'un même système, et sont agglomérés dans l'espace infini de façon à affecter à peu près la figure d'une meule de moulin ou, si vous aimez mieux, d'un fromage de Gruyère. Notre soleil, qui doit vous intéresser particulièrement, est situé vers le centre de cette agglomération. Quand nous regardons vers la circonférence de la meule, nous découvrons en profondeur un nombre infini d'étoiles, qui paraissent, par conséquent, fort rapprochées les unes des autres, et c'est là ce qui forme la lueur blanchâtre de la voie lactée; quand, au contraire, nous portons nos yeux dans le sens de l'axe de la meule, autrement dit dans le sens de son épaisseur, nous n'apercevons qu'une médiocre quantité d'étoiles disséminées sur tous les points de la voûte céleste. La profondeur de la voie lactée est si prodigieuse que la lumière de ses dernières étoiles emploie plusieurs milliers d'années pour cheminer jusqu'à nous, quoiqu'elle voyage assez vite pour faire, en une seconde, sept fois le tour de la terre.

Eh bien! la voie lactée elle-même n'occupe qu'une faible partie de l'espace où il nous est donné de pénétrer à l'aide du télescope. Au delà de ses blancheurs, on aperçoit encore, avec de puissantes lunettes, de petits nuages laiteux, arrondis, des nébuleuses résolubles, lesquelles sont en réalité d'autres voies lactées, en tout semblables à la nôtre.

— Attendez un moment, car mon imagination s'anéantit devant cette immensité de la création. Pour rabaisser l'orgueil humain, on disait autrefois: *La terre n'est qu'un grain de sable dans l'univers*; hélas! il paraît qu'une telle comparaison était encore bien ambitieuse!

— Quelques-unes de ces nébuleuses sont tellement éloignées, que leur lumière a besoin de deux millions d'années pour arriver jusqu'à nous. Il y a donc deux millions d'années que cette lumière s'est séparée du corps qui l'a émise, et qui peut-être a cessé d'être lumineux depuis des milliers de siècles. Le laps de temps nécessaire à ce voyage de la lumière des nébuleuses est un des témoignages matériels les plus frappants de l'effrayante antiquité de la création.

La plupart des étoiles que vous voyez avec vos yeux brillent d'un éclat jaunâtre, comme notre soleil. Quelques-unes sont blanches et argentées, comme Sirius; quelques autres rougeâtres, comme Aldébaran; mais la plus grande variété de couleurs règne parmi les étoiles qui se laissent voir seulement avec des télescopes. Il y en a de bleues, de vertes, de jaunes, de rouges et de blanches. Les unes, comme notre soleil, sont isolées et voyagent dans l'espace à une immense distance des autres corps lumineux; d'autres sont accouplées deux à deux, trois à trois, ou en plus grand nombre, et forment des systèmes d'astres étincelants, qui circulent les uns autour des autres. Quelques-uns de ces systèmes sont composés d'étoiles de différentes couleurs; or, s'il se trouve alentour des planètes et des êtres animés, comme cela paraît probable, imaginez quels magnifiques effets de lumière doivent résulter des différentes situations de ces astres, diversement colorés. Nos plus beaux levers de soleil, nos aurores boréales les plus brillantes, paraîtraient bien pâles et bien insignifiants pour

des spectateurs habitués à de semblables représentations.

Revenons un peu aux marronniers du parc, et remarquez, s'il vous plaît, ceux qui bordent l'avenue. De loin, ils paraissent se toucher, mais, à mesure que nous avançons, ils semblent s'écarter les uns des autres et se grouper d'une manière nouvelle. Des changements analogues doivent se remarquer dans la situation des étoiles, si notre soleil voyage avec nous dans l'espace, et c'est ce qui a lieu effectivement; seulement les *avenues* du firmament sont d'une dimension si exorbitante, qu'il a fallu toute la précision des observations modernes pour reconnaître ces différences de position. Enfin, pourtant, on s'est assuré que tout notre système se transporte vers le point du ciel où se trouve actuellement la constellation d'Hercule. Ainsi, dans quelques millions d'années, l'apparence du firmament sera complétement changée pour les habitants de la terre, et les vieilles constellations mythologiques seront remplacées à leurs regards par de nouvelles combinaisons d'étoiles.

Les prodigieuses idées cosmogoniques exprimées par mon compagnon nous avaient tellement absorbés l'un et l'autre que nous n'avions pas entendu sonner la cloche du dîner. Un vieux jardinier, dépêché à notre recherche, arriva vers nous, en s'appuyant sur un échalas. Lorsqu'il

Aspect des nébuleuses, d'après le grand télescope de lord Rosse : en haut, nébuleuse elliptique du Centaure, nébuleuse spirale au nord de la Vierge ; au milieu, nébuleuses de Persée, de lord Rosse et du Serpent ; en bas, nébuleuses : de lord Rosse, — elliptique du Sagittaire, — et Lyre de lord Rosse. Dessin de C. Bulard.

nous eut rappelé la nécessité de satisfaire aux lois impérieuses de la matière, je lui dis en plaisantant :

— Savez-vous que vous avez là une canne bien élégante?

— Je ne la donnerais pas pour la plus belle du monde, répliqua le jardinier; car c'est celle dont se servait ordinairement M. le marquis.

— Quoi! m'écriai-je, en prenant avec respect le bâton vermoulu ; la main du sublime géomètre a touché cet échalas!

— Oui, monsieur, dit le bonhomme, enchanté de parler de son ancien maître. M. le marquis n'était pas fier, et quelquefois, quand il avait dans son salon cinq ou six savants de Paris (je dis des plus gros), et quand il voulait promener avec eux, il me criait du perron : « Vernette, apporte des cannes pour ces messieurs ! » Et moi j'accourais avec une botte d'échalas, car j'en avais toujours sous la main pour ces occasions-là. A votre service, monsieur, quand vous viendrez un autre jour.

Je remerciai le brave homme, en riant de son anecdote, et je me flatte qu'elle ne paraîtra point indigne de la gravité de cet article, car on aime généralement à connaître les petits côtés par lesquels les plus vastes génies se rattachent à notre pauvre nature humaine.

P. GROLIER.

UNE ENTREVUE AVEC Mme DE GENLIS.

I.

Par une belle matinée du mois de juin 18..., je côtoyais silencieusement la rive du bois de Verrières, m'enivrant aux parfums des plantes sauvages et plongé dans mes rêveries de vingt ans, resplendissantes illusions qui colorent l'avenir, comme le soleil levant empourprait alors les pointes des herbes chargées de rosée !

Ma main sur mon coursier laissait flotter les rênes !...

Mme Guichard. Dessin de Bertall.

et la fumée bleuâtre de mon cigare se mêlait aux émanations du brouillard précurseur d'un beau jour.

Tout à coup je fus interrompu dans mes rêveries par un léger coup de cravache qui, effleurant le bout de mon cigare, vint m'éveiller et me rappeler à la vie réelle.

— Eh ! bonjour, ténébreux promeneur ! me cria une voix bien connue ; toujours les allées sombres, les sentiers écartés ! toujours monté sur ton cheval pie, qui ressemble à un drap noir parsemé de larmes d'argent !... N'as-tu pas un crêpe au bras ?... Et ce volume qui repose en équilibre sur le pommeau de ta selle, c'est au moins *Young* ou *Anne Radcliffe*, si ce n'est *Baour-Lormian !...*

— Ni l'un ni l'autre, mon cher Alfred ; c'est tout bonnement le premier volume des *Mémoires de Mme de Genlis.*

— Ah ! par exemple, voici du nouveau : prendre du Genlis à jeun !... Mais, imprudent, tu as donc résolu de nous donner une seconde édition de l'aventure de ce malheureux Oscar qui, se promenant l'autre jour à cheval, en lisant *Malvina*, finit par s'endormir sur les étriers et se réveilla au beau milieu de la mare d'Auteuil, où son coursier trouva tout simple de se décharger de l'énorme fardeau d'un in-octavo de Mme Cottin ?... Voyons *ta* Genlis, car je n'y crois pas encore ; j'ai meilleure opinion de ton goût... Tiens ! ajouta Alfred, qui venait de lire sur la première page ces mots : « *De la part de l'auteur, gage*

d'amitié... » Tiens ! est-ce que tu connais cette vieille radoteuse?

— Mais oui, répondis-je, et je m'en félicite. Je la vois deux ou trois fois par semaine chez Mme A..., chez laquelle tout le monde sait qu'elle s'est mise en pension ; là, grâce à l'amabilité bien connue de la maîtresse du lieu et à l'esprit charmant de celle que tu critiques sans la connaître, je t'assure qu'on trouve tous les soirs fort bonne compagnie, et que la conversation de Mme de Genlis est si peu en harmonie avec les propriétés narcotiques de *ta* Mme Cottin, que souvent, à minuit, on se demande s'il est déjà dix heures. Si tu passais seulement dix minutes avec elle, je crois que tu reviendrais à de meilleurs sentiments. Si tu veux, je me charge de ta conversion...

— Au fait, je ne demande pas mieux ; après tout, c'est une bête curieuse comme une autre : on va bien voir la girafe et l'ours Martin !

— Eh bien ! à demain chez Mme A..., rue Basse-du-Rempart ; viens me prendre ; je te présenterai et, dans tous les cas, tu verras la maîtresse de la maison.

— Oh ! fit Alfred, je compte sur ce dédommagement ; pour elle, j'irai. A demain donc.

II.

Le lendemain, à trois heures, j'entrais avec Alfred dans le salon de Mme A... Quelques visiteurs y étaient déjà, et, après la présentation de mon ami, je me trouvai avec elle dans l'angle d'une fenêtre qui donnait sur le jardin ; Alfred venait de retrouver une personne de sa connaissance et causait de son côté.

— Mais Mme de Genlis est indisposée, elle a sa migraine, me dit tout bas Mme A... ; elle ne descendra pas aujourd'hui.

— Diable ! fis-je avec une légère grimace ; j'aurais pourtant voulu la faire connaître à Alfred... Eh ! mais, n'est-ce point elle que je vois là-bas? dis-je en lui désignant, à l'extrémité du jardin, une vieille dame enveloppée dans une espèce de tartan et la tête couverte d'un chapeau de gros de Naples assez fané... Ce costume, cette tournure... c'est Mme de Genlis !

— Oh ! c'est parfait ! répliqua Mme A... en riant aux éclats ; celle que vous prenez pour la gouvernante de la maison d'Orléans, pour l'auteur du livre : *De l'Éducation des princes*, est, tout prosaïquement, la garde que je fais venir ici pour soigner celles de mes jeunes élèves qui sont malades : c'est la poseuse de cataplasmes et de sangsues du pensionnat !... Du reste, vous la connaissez : c'est Mme Guichard, qui vous affectionne particulièrement depuis le jour où vous lui fîtes tant de compliments sur son adresse à poser des cataplasmes à Black, mon chien danois... Mais c'est qu'en vérité, plus je la regarde, et plus je trouve, comme vous, qu'elle lui ressemble !

— Mais, madame, à s'y méprendre ; c'est une ressemblance frappante, et, si vous vouliez... oui... vous voudrez bien, n'est-ce pas?... Laissez-moi punir Alfred de ses téméraires préventions.

Alors je développai mon plan, auquel Mme A... souscrivit en riant, comme une aimable femme qu'elle était... Au bout de quelques instants, elle se retourna et dit tout haut :

— Si nous descendions au jardin, messieurs?... Le temps est admirable ! on ne respire plus ici.

— Et ta Mme de Genlis? me dit tout bas Alfred, en descendant l'escalier.

— Tu ne pouvais mieux tomber, lui répondis-je ; elle est au jardin. Prépare-toi à adorer le veau d'or.

III.

Mme Guichard, que je reconnaissais parfaitement alors, était une excellente matrone de soixante et quelques printemps. Comme toutes les *dames* de sa profession, elle avait une mise et un langage mixtes, qui, participant des diverses classes qu'elle était appelée à soigner, avaient tourné au genre neutre ; elle avait beaucoup retenu de ses fréquentations, et elle passait, avec un égal succès, de la dissertation sur les tisanes édulcorées aux hautes discussions politiques et métaphysiques. Elle tenait au peuple par les pieds et à l'aristocratie par les mains, qu'elle avait d'une passable blancheur ; elle avait l'érudition d'une portière de bonne maison, qui a lu tout son Paul de Kock et suit son *Constitutionnel*. Pourvu qu'elle trouvât son café au lait chaud à point, tous les matins, qu'on l'appelât *Mâme Guichard* et qu'on fût toujours de son avis, surtout en thérapeutique, elle était satisfaite ; car elle ne reconnaissait au-dessus d'une élève de M. Roux que M. Roux lui-même, l'*Esculape en chef*, comme elle l'appelait... Elle adorait la galette du Gymnase, cultivait les serins et ne méprisait pas le petit verre.

Lorsque nous entrâmes au jardin, cette estimable doyenne des gardes-malades était sérieusement occupée à cueillir quelques brins de mauves et de coquelicots, dont elle avait sans doute à composer une potion prescrite par le docteur. Mme A... avait emmené ses promeneurs d'un autre côté, pour me laisser le champ libre ; je me dirigeai donc, avec Alfred, vers *ma* dame de Genlis.

— Tu ne croirais pas, me dit-il en marchant ; mais, c'est une drôle de chose ! J'éprouve un vague sentiment de respect et de frayeur, en abordant cette vieille femme qui, malgré mes idées bien arrêtées sur ses œuvres, n'en est pas moins un personnage historique... ; c'est bête, mais c'est ainsi !

— Ça me fait toujours cet effet-là aussi, dis-je en détournant la tête pour qu'il ne me vît pas rire. Du reste, elle est très-bonne femme, très-simple, tout unie ; tu vas voir : il faut vraiment savoir que c'est elle, pour reconnaître, dans un extérieur aussi sans façon, l'immortel auteur de tant d'œuvres que beaucoup admirent, ne t'en déplaise. Vois comme elle est modeste dans ses goûts !... La voici qui herborise, pour mettre la dernière main à son grand ouvrage de botanique qui paraîtra incessamment...

— De la botanique ! Elle fait donc de la botanique !

— C'est un génie universel, mon cher !... Elle termine, en ce moment, la *Flore de l'intérieur de Paris* : quinze volumes in-folio !... c'est un travail colossal !

Mme Guichard, entendant le bruit de nos pas sur le sable, leva la tête et s'écria, en me reconnaissant :

— Tiens ! c'est vous, monsieur !... Y a-t-il longtemps qu'on ne vous a vu !

— En effet, dis-je en m'inclinant avec le plus de respect possible ; et je ne puis vous rendre mes devoirs aussi fréquemment que je le voudrais.

— Eh ! mais, vous êtes charmant aujourd'hui ! fit-elle, passablement étonnée du ton plus cérémonieux que je prenais avec elle.

— Permettez-moi, continuai-je bien vite en touchant la main d'Alfred, qui avait mis chapeau bas, de profiter de votre bienveillance, pour vous présenter mon ami Alfred de Surville qui aspirait, depuis longtemps, à l'honneur de vous rencontrer.

Alfred s'inclina profondément.

— M. de Surville, dites-vous...? s'écria Mme Guichard en ajustant ses lunettes d'acier, le marquis de Surville, le pair de France, premier écuyer cavalcadour de la reine Marie-Antoinette!

— C'était mon grand-père, reprit modestement Alfred, en saluant de nouveau.

— Un bien estimable homme, môssieur! et que j'ai vu mourir...

— Vous l'avez connu, madame?

— Pas quitté une minute pendant toute sa maladie : il s'était fait une habitude de me voir toujours là à son chevet... Vous savez, les malades... ah! je lui en ai fait avaler de ce quinquina! Seigneur Dieu! même que le médecin ordinaire du roi Louis XVI est venu trois fois de la part de l'auguste monarque..., un martyr, môssieur, que les sans-culottes ont fait mourir *dessure* les échafauds!...

Heureusement, j'étais un peu enrhumé, et un accès de toux avait couvert la finale de cette phrase monarchique.

— Quoi! vous avez eu tant de bontés! s'écria Alfred, avec l'accent de la reconnaissance.

— Que voulez-vous!... On se doit à l'humanité : c'est ma vie, depuis soixante ans; je mourrai en aidant les autres à mourir, et, tenez! encore aujourd'hui, toujours dans la bourrache et la guimauve. Les émollients, môssieur!... c'était le grand remède de môssieur Roux, *l'Esculape en chef* : un homme, celui-là, qui ne faisait pas de charlatanisme : même que S. M. Napoléon Ier allait le nommer baron, quand les Anglais l'ont empoisonné avec du café avarié, *dessure* une île déserte!...

Une seconde quinte vint, par bonheur, annihiler cette imprécation impérialiste.

— C'est un bonheur pour tous, murmura timidement Alfred, que vous daigniez descendre parfois des hauteurs du génie aux petites explorations de la science...; après les ouvrages immortels de Jussieu, de Candolle et Desfontaines, il y a bien à glaner encore dans le vaste champ de la botanique.

— Oh! la botanique! s'écria Mme Guichard avec un geste chargé de dédain...; encore une invention des savants qui font des affaires de tout! Des livres! des ouvrages!... à quoi sert tout ça pour atteindre son but?... J'ai lu des livres, gros comme les tours de Notre-Dame; même que M. Nodier, bibliothécaire du roi, m'avait autorisée à prendre des volumes à la bibliothèque de S. M. Charles X, que les héros de Juillet ont envoyé en exil *dessure* les rochers d'Holyrood.

Décidément, il était heureux que je fusse enrhumé.

— En définitive, continua-t-elle, j'ai toujours été réduite à revenir à l'expérience : la bourrache et la guimauve, les sangsues et la saignée! Voilà toute la médecine... même que le roi Louis-Philippe saignait lui-même son cocher, au moment où les révolutionnaires de 48 l'ont envoyé mourir *dessure* les terres de Claremont, à deux mille lieues de sa patrie!

Cette fois, je forçai ma toux qui commençait à s'apaiser.

— Allez! continua-t-elle; les savants sont de grands ignorants! Il y aurait un fier ouvrage à faire avec ce qu'ils ne savent pas...

— Certes, madame! fit Alfred avec une galante intention; il est attendu avec bien de l'impatience!

— L'expérience, jeune homme!... Ah! l'expérience! Moi qui vous parle, je me rappelle qu'en 1826...

— Oh! oui, interrompis-je, craignant quelque narration de cure topistique; madame a autant de science acquise que de bonté...

— Allons, allons!... toujours des compliments, flagorneur que vous êtes!... me répliqua-t-elle avec un sourire qui fut aussi gracieux qu'il pouvait l'être...

— J'ai vu les *Mémoires* de madame, dit Alfred en apostasiant toutes ses croyances littéraires... et, depuis longtemps, je connaissais la valeur du mérite que... dont... d'ailleurs...

— Quant à mes mémoires, interrompit-elle fort heureusement, il n'y a jamais eu de réclamations : un peu longs peut-être, parce que j'ai pour principe de détailler, afin qu'on sache bien à quoi s'en tenir; aussi ils sont exacts, modérés, et personne ne s'en plaint.

En ce moment, Mme A... survint avec sa compagnie, jugeant qu'il ne fallait pas que l'entrevue fût trop longue.

— Eh bien! dit-elle à notre *immortelle auteur*, vous avez donc fait décidément la conquête de ces messieurs?... Vous nous enlevez nos cavaliers.

— Madame n'est pas de celles qu'on quitte facilement, lorsqu'on a le bonheur de l'approcher, répondit Alfred, en mettant dans son compliment toutes les plus chatoyantes inflexions de la galanterie.

— Votre ami est fort bien élevé, me dit Mme Guichard, en souriant de tout le reste de ses trente-deux dents décimées par un long service; il faudrait que tous les jeunes muscadins d'aujourd'hui lui *ressemblent*.

J'appelai à mon aide toutes les puissances de mon rhume, pour voiler l'absence de l'imparfait du subjonctif... chez l'institutrice des princes du sang! Alfred fit, pour le coup, un salut qui porta son toupet jusque sur la pointe des œillets de la plate-bande; puis, s'avançant vers elle, il lui demanda, avec un accent des plus timides, la permission de venir souvent lui faire sa cour.

— Oh! monsieur..., bien volontiers, répondit notre héroïne, et si vous vous trouvez jamais dans le cas de votre grand-père, rappelez-vous que je suis toujours là, à la disposition des Surville.

IV.

Nous avions quitté Mme Guichard pour retourner au salon, et Alfred, émerveillé de la réception de Mme de Genlis, nous dit en remontant l'escalier :

— Quelle simplicité charmante!... quelle grâce parfaite!... quelle modestie dans son sans-façon!... Elle est vraiment fort bien et je suis ravi de la connaître... Seulement, je lui croyais le nez retroussé et elle l'a aquilin...

— Parbleu, mon cher, répondis-je, est-ce que la vieillesse ne rapproche pas le nez du menton! Chateaubriand n'a-t-il pas dit que le nez du père Aubry *aspirait à la tombe?*

— C'est juste! fit Alfred... Ma foi! je suis raccommodé avec Mme de Genlis; on me l'avait calomniée et je me déclare son champion, son chevalier, prêt à rompre pour elle toutes les lances qu'on voudra! Je soutiendrai, envers et contre tous, que c'est une femme des plus aimables et un génie supérieur.

V.

Le lendemain, nous racontâmes la chose *à la vraie* Mme de Genlis, qui rit beaucoup :

— Mais voyez donc ce que c'est que la gloire! répétait-elle sans cesse; il n'y a, entre moi et Mme Guichard, que la différence du nez (1)!...

GALOPPE D'ONQUAIRE.

(1) Voyez le portrait de Mme de Genlis, t. VI, p. 373.

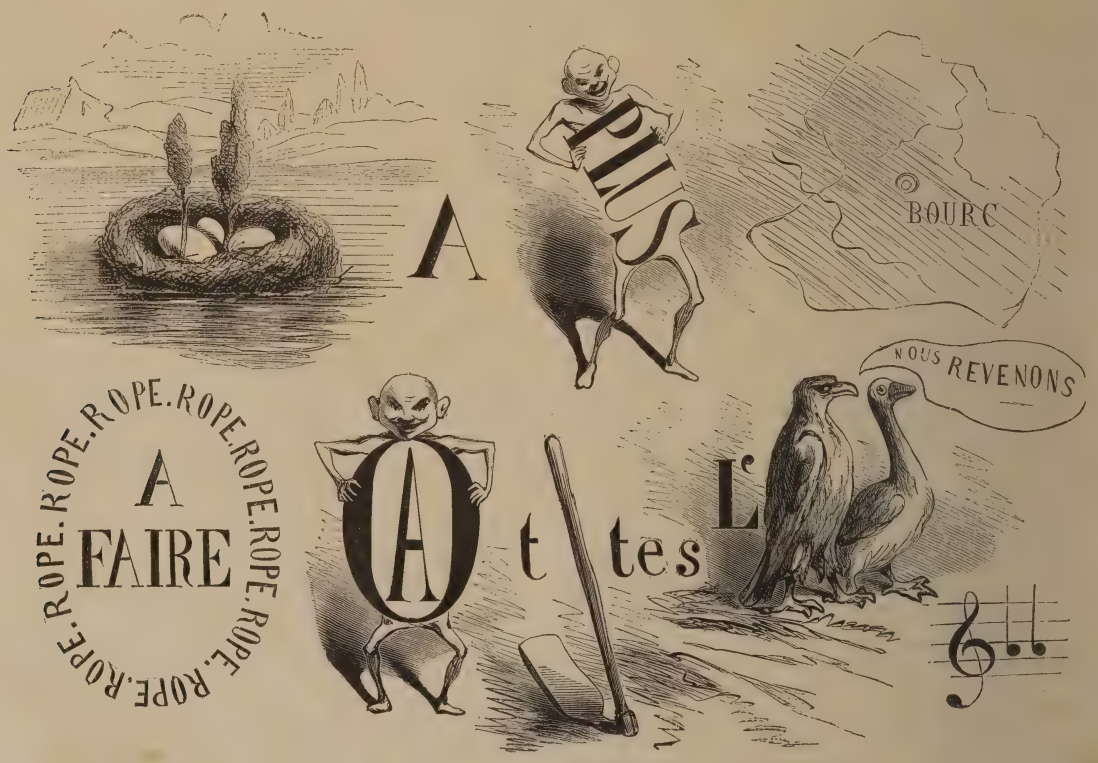
LA GIROFLÉE. — FABLE.

Paul est enfin millionnaire,
Et, pour nous en instruire, il élève un château.
Il dit : « Mon parc, mon belvédère,
Mes orangers et mes jets d'eau. »
L'aqueduc aux arches romaines
Dessèche maints vergers, tarit maintes fontaines.
Désormais le village aux citernes boira;
Avec l'aide du vent le moulin tournera.
Mais que dans ce bosquet cette naïade est belle!
Que d'inspiration, quelle fraîcheur près d'elle!
Dans la conque moussue admirez ces roseaux.
Le nénufar, la véronique,
Toute la famille aquatique,
Vient boire à ces nouvelles eaux;
Troupe servile, toujours prête
A courber humblement la tête
Sitôt que paraît le seigneur.

Il est tout plein de sa grandeur.
Il veut que sa magnificence
Éclate en ce séjour. Au château que de bruit!
Que de feux éclairent la nuit!
Quel cercle de plaisirs, dès que le jour commence!
Le million s'écoule, avec lui les flatteurs.
Le château languit solitaire;
Adieu les soins réparateurs!
Bientôt, négligence et misère,
Triste couple, et du temps rapide auxiliaire,
Partout vont imprimant la trace de leurs pas.
La ronce est aux jardins; un mur croule là-bas,
Et, l'aqueduc percé, la nymphe est sans fontaine.
Le nénufar déloge avec les eaux;
Iris, véronique, roseaux
Ont bientôt quitté le domaine.
Le maître voit cet abandon,
Et dit en soupirant : « De mon sort c'est l'image. »
Mais un jour, dans la conque une graine sauvage
Trouvant un reste de limon,
Une fleur en naquit, odorante, étoilée;
C'était vous, douce giroflée!
Aux yeux du châtelain elle s'épanouit,
Présageant l'amitié fidèle,
Qui revient à son heure et l'espoir avec elle,
Quand la grandeur s'évanouit.

J.-Jacques PORCHAT.

RÉBUS SUR BONAPARTE.



EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE DERNIER.

Harangue de Bonaparte à l'armée d'Italie : « *Soldats, vous n'avez ni pain ni souliers! Voilà l'Italie et ses trésors; allons les prendre!* » (Sol — Davoust — navet *ni* peint nid sous *lié* — voile à l'Italie — S. E. — treize *o* — rat long — *lep* rend — *dre.*)

MOT DE LA CHARADE-PROVERBE.

Le mot de la charade-proverbe d'août et septembre dernier est : Bonhomme (bonne-homme). (Voyez, pour la mise en scène des charades en famille, le numéro de septembre 1856.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA ROSE DE MISS SARAH.

ÉPISODE DE LA GUERRE DE L'INDE.

Le Départ (*Ablibied*). Ballade d'Uhland. Dessin de Gustave Roux.

Vous voulez que je vous parle de la guerre de l'Inde? dit le major ***, arrivé dernièrement de Calcutta; eh bien, voici un épisode qui contrastera du moins avec les horreurs de cette lutte abominable.

Il y a quinze mois, on prenait le thé chez sir William F..., ancien député des communes, qui habite un des plus jolis hôtels de Londres.

La reine du salon était sa fille, miss Sarah..., véritable portrait de Lawrence, détaché de son cadre.

Elle était triste au milieu de la joie de tous, parce qu'il y avait là deux jeunes gens qui se disputaient son cœur : un capitaine des horse-guards, à qui son père avait presque promis sa main,— et un jeune volontaire, sir Georges Brown, qui, en désespoir de cette union, partait le lendemain pour l'Inde, avec le frère de sir William, le colonel Henri F....

Trois fois déjà, le colonel et sa charmante nièce avaient retenu sir Georges, comme pour lui donner l'occasion de s'expliquer.

— Vous êtes musicien, monsieur, lui dit enfin miss Sarah, en ouvrant son piano; soyez assez bon pour nous chanter quelque chose.

Après un moment d'hésitation, l'officier de fortune s'assit devant le clavier.

— Je ne sais rien, dit-il, — qu'une ballade imitée d'Uhland, et intitulée : *Ablibied* (le Départ).

Et il chanta, avec un accent indicible, les paroles dont voici la traduction :

« — Quel est ce bruit de voix et de pas dans les rues? Jeunes filles, ouvrez vos fenêtres.

« C'est le compagnon qui part pour la guerre. On lui fait gaiement la conduite.

« Mais les autres ont beau pousser des cris de joie et brandir leurs chapeaux ornés de fleurs; le compagnon reste étranger à cette fête; il marche absorbé, pâle et silencieux.

« Les brocs se heurtent, le vin petille. — Bois donc avec nous, ami! — Loin de moi, répond-il, ce vin d'adieu qui me brûle le cœur.

« Or, là-bas, à la dernière maison, une jeune fille regarde à sa fenêtre. Elle voudrait cacher ses larmes derrière ses roses et ses giroflées.

« Et, en passant au-dessous, le compagnon lève les yeux, mais il les baisse aussitôt, en voyant que la jeune fille s'est retournée; il poursuit sa route avec tristesse, et pose une main sur son cœur pour le contenir.

« — Ami, disent les autres, eh quoi! tu n'as point de bouquet? Regarde là-haut quelles belles fleurs se balancent et nous font signe. Holà! toi, la plus belle d'entre toutes, laisses-en tomber quelques-unes pour le compagnon!

« — Hélas! amis, que ferais-je d'un bouquet, moi que personne n'aime en ce monde? Il se flétrirait au soleil et le vent l'effeuillerait...

« Et il passe sans voir la rose que vient de lancer la jeune fille, et qui roule, inutile et perdue, dans la fange du ruisseau.

« Les cris et les chants se perdent à leur tour au loin. Et la jeune fille écoute encore longtemps, longtemps... puis elle s'écrie, en refermant sa croisée :

« — Hélas! il est parti sans voir ma fleur tomber à ses pieds, sans savoir que je l'aimais en silence.

« Me voici restée seule, seule avec ma douleur, mes roses et mes giroflées! »

Tout le monde applaudit sir Georges, excepté miss Sarah, qui rentra dans sa chambre.

Un quart d'heure après, comme l'officier sortait de l'hôtel, au bras de sir Henri F..., il sentit quelque chose de doux et de léger sur sa tête, et il saisit, d'une main tremblante, une magnifique rose... toute humide de rosée — ou de larmes.

Il reconnut, à la clarté du réverbère, la fleur que miss Sarah portait à sa ceinture.

Le colonel poursuivit sa route, comme s'il ne se fût aperçu de rien.

Mais, le lendemain matin, il écrivit à sir Georges : « Le mariage de ma nièce est ajourné. Le papier ci joint est l'enveloppe de sa rose. »

Ce papier était un brevet de capitaine de cipayes (soldats indigènes de l'Inde).

Sir Georges comprit tout et bénit le nom d'Uhland.

Il courut embrasser le colonel F..., avec lequel il s'embarqua deux heures après.

L'occasion de gagner son brevet ne manqua pas au volontaire. A peine arrivé dans l'Inde et mis à la tête de sa compagnie de cipayes, il assista à la plus effroyable insurrection dont ait parlé l'histoire.

Vous vous rappelez l'affaire de Cawnpore et les massacres qui ont terrifié le monde, il y a quelques mois.

Le colonel Henri F... et sir Georges étaient là, au poste le plus dangereux.

Malgré des prodiges de valeur, de sagesse et de fermeté, sir F... ne put empêcher la révolte de son régiment.

Seule, la compagnie de Georges resta fidèle. Pourquoi? parce qu'il avait un talisman. C'était une boîte de vermeil qu'il portait sur le cœur, et qui le préservait de la mort et de la défaite. Telle fut du moins la conviction qu'il parvint à inculquer à ses cipayes.

Il les emmena donc de Cawnpore avec armes et bagages; mais, à peine en marche pour rejoindre Havelock, il apprend que le colonel F... est resté captif des rebelles, — et qu'ils vont le scier entre deux planches, en commençant par les pieds.

Rentrer dans Cawnpore avec sa poignée d'hommes, — et disputer son chef à une armée victorieuse, ce prodige d'audace est pour Georges l'affaire d'un quart d'heure.

La folie même de l'entreprise en assure le succès. Les insurgés prennent les revenants pour des amis et les accueillent avec des cris de joie. Le colonel était déjà lié entre les planches, et deux cipayes graissaient l'instrument du supplice. Le capitaine et ses braves s'élancent, culbutent les meurtriers, détachent et emportent la victime.

Mais, bientôt remis de leur surprise, les factieux entourent sir Georges, et vont le fusiller à bout portant.

— Emmenez le colonel et laissez-moi mourir! crie le capitaine à ses soldats.

Un Hindou fait feu sur lui, à cinq pas, le visant juste au cœur. Le coup part, la balle atteint l'officier en pleine poitrine, mais s'aplatit sur son uniforme et retombe à ses pieds.

— Vive la reine et *Rule Britannia!* crie le capitaine, en brandissant son épée.

Et les Indiens, épouvantés d'un tel miracle, croient voir le Grand-Esprit incarné, prennent la fuite en désordre et lâchent leur double proie, que les cipayes emmènent en triomphe.

Ce trait mit le comble au prestige de sir Georges. On ne le nomma plus que le *capitaine au talisman*. Il devint la terreur des insurgés, depuis Delhi jusqu'à Lucknow. Il rentra vainqueur dans Cawnpore, avec le colonel Henri. Il châtia par vingt défaites les massacreurs indiens.

Le choléra seul l'ayant dompté, il revint, le mois dernier, à Londres, en congé de semestre, avec le brevet de lieutenant-colonel, et une lettre de sir Henri pour le père de miss Sarah.

Il y a quelques jours, on reprenait le thé chez sir William F... Le capitaine des horse-guards n'était plus là, — et pour cause. C'est que sir Georges chantait encore la ballade d'Uhland, avec une variante au dernier couplet. Il n'était plus aimé en silence ; il épousait le lendemain miss Sarah F...

— Quel était donc ce talisman qui vous sauvait de la mort? lui demanda sa belle fiancée, en lui serrant la main.

— Cherchez au fond de votre corbeille de noces, répondit sir Georges.

Elle chercha et trouva la boîte de vermeil, renfermant les débris de la rose qu'elle avait jetée au volontaire, la veille de son départ.

C'est sur cette boîte que s'était aplatie la balle de l'insurgé indien.

— *Fidélité* et *foi* sont synonymes, dit sir Georges; l'une et l'autre ont leurs miracles ici-bas.

Cette histoire, acheva le major ***, a fait grand bruit en Angleterre. J'assistais naguère à un *meeting*, où il était question de transformer en soldats tous les domestiques des riches maisons, — la plus belle partie physique de la population anglaise, — en faisant signer aux lords l'engagement de les renvoyer en masse, ce qui ne leur laisserait plus d'autres moyens de vivre... que d'aller se faire tuer dans l'Inde. — Faites mieux encore, dis-je aux orateurs du *meeting*, après leur avoir raconté l'aventure de Georges Brown ; que nos filles et nos sœurs imitent Sarah F..., et elles créeront non-seulement des soldats, mais des héros, — comme il nous en faut pour reconquérir notre empire et le garder.

PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. SCRIBE.

Ce fauteuil est un des plus remplis parmi tous ceux de la docte assemblée. Douze noms s'y sont succédé, et ces douze noms représentent presque toutes les variétés des travaux de l'esprit. Ce n'est donc point ici un de ces siéges marqués d'un cachet tout spécial, qui ont conservé, dans la série de leurs possesseurs, un caractère permanent, transmis comme par hérédité. Les noms les plus divers se coudoient dans cette mêlée fraternelle, où un savant ouvre la marche qui est close par un auteur dramatique ; l'hospitalité la plus large s'est ouverte, sur ce terrain éclectique, à toutes les branches, les plus folles aussi bien que les plus vigoureuses, de la production intellectuelle. Les poëtes comiques, comme Picard, se sont assis à la place des poëtes tragiques, comme Racine et Crébillon. Un archevêque, M. de Boisgelin, y succède à un conteur plus que léger, Voisenon, l'auteur du *Sultan Misapouf*. Un philosophe, un critique amateur, un poëte agréablement léger, un traducteur expert, un littérateur qui toucha à bien des genres, à la tragédie, à la comédie, à la fable, à l'histoire, etc., complètent cette longue liste. Toutefois, dans ce pêle-mêle, le théâtre domine de beaucoup et réunit à lui seul, dans ses manifestations les plus diverses, jusqu'à six noms de mérite fort inégal, qui s'y sont plus ou moins directement consacrés.

I. — CLAUDE-GASPARD BACHET DE MÉZIRIAC.

(Élu en 1635.)

Un jour, on présenta à Malherbe un homme jeune encore, qui venait, disait-on, de faire un volume très-savant, plein de recherches curieuses, et qui serait des plus utiles. Malherbe prit l'ouvrage qu'on lui tendait : c'était l'*Arithmétique* de Diophante d'Alexandrie, — le premier livre où il ait été question d'algèbre, — traduite du grec en latin, avec notes et commentaires.

— Utile! dit le poëte en grommelant; je voudrais bien savoir si ce livre-là fera diminuer le prix du pain.

Le savant reçu avec tant d'urbanité était M. de Méziriac. Mais pourquoi aussi allait-il s'adresser à ce quinteux personnage, aux boutades redoutées, qui trouvait qu'un bon poëte ne sert pas plus à l'Etat qu'un bon joueur de quilles, et qui disait à Desportes que son potage valait mieux que ses psaumes? Le géomètre qui s'écriait, en venant de voir *Athalie* : « Qu'est-ce que cela prouve? » faisait, sur une œuvre bien différente, un raisonnement du même genre; mais Malherbe allait plus loin encore, et, devant les théorèmes du géomètre, qui prouvaient quelque chose, il eût demandé en haussant les épaules : « En mangerons-nous du meilleur pain? »

L'Académie française ne raisonna pas de la même façon, et, en 1635, elle alla chercher, dans sa retraite de Bourg en Bresse, l'auteur des *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres* et du *Commentaire* sur Ovide. Il est vrai que Méziriac avait écrit aussi des œuvres littéraires; mais ni ses vers ni sa prose en notre langue n'ont rien qui s'élève au-dessus du médiocre, et c'était certainement beaucoup moins au littérateur qu'à l'érudit, au savant, à l'homme qui avait creusé les arcanes mathématiques, qui savait parfaitement l'hébreu, le latin, le grec, l'italien, l'espagnol et d'autres langues encore, que s'adressait cet hommage de l'Académie.

Il est douteux qu'au siècle suivant ces titres eussent été suffisants pour attirer sur lui l'attention de l'illustre compagnie. Après sa mort, le crédit de son nom et de ses ouvrages avait tellement déchu qu'on ne put trouver aucun imprimeur pour son *Commentaire* sur Apollodore. Il avait

fait, en treize livres, des *Eléments d'arithmétique servant pour l'algèbre*. On sollicita son fils de les publier ; mais celui-ci voulut alors les vendre si cher qu'il ne se présenta point d'acheteurs ; enfin, baissant ses prétentions peu à peu, il finit par les céder pour quinze cents livres à M. d'Alibert, trésorier de France à Montauban. Celui-ci, ayant été surpris par sa dernière maladie avant d'avoir pu les faire imprimer, les donna à un de ses amis, qui les donna lui-même à un M. Case, qui les donna à M. Picard de l'Académie des sciences, qui les donna à l'abbé Gallois. Ce dernier les offrit à plusieurs libraires, mais aucun n'en voulut entreprendre l'impression. Et voilà comme, après cette longue série de pérégrinations, le savant ouvrage de Méziriac demeura inédit.

C'était certainement un habile homme que Claude-Gaspard Bachet, seigneur de Méziriac, et un homme qui, comme tant d'autres, ne paraît pas avoir donné toute sa mesure dans ses ouvrages. Il fût monté plus haut s'il n'eût été si modeste et si amoureux de sa tranquillité avant tout. On parlait de le faire précepteur du roi Louis XIII, et il n'eut rien de plus pressé que de quitter la cour, croyant déjà sentir sur ses épaules, comme il le dit lui-même, le pesant fardeau de tout un royaume. Après avoir visité l'Italie et séjourné quelques années à Rome et à Milan, où même il professa quelque temps dans le collége des Jésuites, mais sans avoir fait de vœux, il revint se marier à Bourg, d'où il ne sortit plus. Ce fut de là qu'il envoya à l'Académie son *Discours sur la traduction*, où il prétendait avoir trouvé deux mille fautes très-grossières dans la version de Plutarque par Amyot. Il en était bien capable, et il est fâcheux qu'il ne les ait pas relevées en détail

II. — FRANÇOIS DE LA MOTHE-LE-VAYER

(Élu en 1639.)

En 1648, passait souvent sous les galeries du Louvre un petit homme, de figure peu correcte, vêtu de panne, chaussé de souliers noircis, contraires à tous les principes de la mode, et qui avait tout l'air, en un mot, d'un original de première force. Il marchait, tantôt d'un air préoccupé, tantôt, et presque toujours, en levant la tête à droite et à gauche, pour regarder attentivement les enseignes, sans cesser de crachoter un instant.

Ce singulier personnage, que l'on voyait régulièrement entrer au palais et en sortir chaque jour, intriguait beaucoup les habitants de la rue Saint-Honoré. Qui était-il ? et que pouvait-il aller faire au Louvre ? Les conversations ne tarissaient pas là-dessus.

— C'est un prêtre, disait l'un, à moins que ce ne soit un ministre protestant.

— Lui ! ne voyez-vous pas que ce serait plutôt un astrologue ? Toujours les yeux levés pour regarder les astres et observer les signes.

— Avez-vous remarqué, disait un autre en hochant la tête, que, toutes les fois qu'il passe devant un laquais qui joue du violon ou un bateleur qui joue de la guitare, il se sauve en grinçant des dents et en se bouchant les oreilles comme un possédé ?

— Et au contraire, l'autre jour qu'il tonnait à pierre fendre, il semblait ravi en extase au milieu de la rue.

— Il y a du louche là-dedans ; ce pourrait bien être quelque sorcier.

— Vous n'y entendez rien : ce n'est ni un prêtre, ni un astrologue, ni un sorcier ; mais simplement un opérateur.

— Un opérateur au Louvre ! y pensez-vous ?

— J'y pense beaucoup ; Sa Majesté ne se porte pas bien, et nos Esculapes patentés sont des ignorants. Pourquoi n'essayerait-on pas de la médecine *spagyrique*, puisque la médecine *galénique* ne peut rien. Il y a de fort savants hommes sur le Pont-Neuf

— Oui, oui ! Mondor m'a guéri d'un rhumatisme.

— Le baume du seigneur Hiéronimo est souverain contre les brûlures...

— Maître Désidério Descombes ne craint aucune comparaison !

— Alors ce doit être un opérateur.

— Certainement ! est-ce que, sans cela, on le laisserait entrer en pareil costume ?

Le jour où cette conversation avait lieu pour la centième ou la millième fois, et où l'on s'arrêtait enfin à cette ingénieuse hypothèse, deux cavaliers qui venaient en sens contraire croisèrent le prétendu charlatan, au moment où il allait disparaître sous un des guichets du Louvre. Un des deux cavaliers arrêta brusquement son compagnon par le bras, et lui montrant le bizarre personnage :

— Regarde, dit-il ; voilà un homme qui n'a pas de religion !

Celui-ci se retourna tranquillement.

— Mon ami, dit-il d'une voix douce, j'ai tant de religion, au contraire, que, pouvant vous faire punir pour ce propos inconsidéré, je vous pardonne.

Et il s'enfonça lentement sous le guichet, tandis que le cavalier restait à sa place, étourdi d'une riposte à laquelle il ne s'attendait pas.

Ce colloque avait été remarqué de nos premiers interlocuteurs, et lorsque les deux cavaliers voulurent se remettre en marche, ils se trouvèrent entourés d'une douzaine de boulangers, bouchers et courtauds de boutiques, fort impatients de savoir enfin le mot de l'énigme, et qui les interrogeaient avec avidité.

— Vous le connaissez, messieurs ? N'est-ce pas que c'est un charlatan ?

— N'est-ce pas que c'est un astrologue ?

— N'est-ce pas que c'est un homme qui cherche la pierre philosophale ?

— Allez au diable ! fit le cavalier avec impatience ; c'est un philosophe, par conséquent la même chose, et pire que tout cela !

Cette réponse ne satisfit qu'à moitié la curiosité du groupe, qui se rejeta sur le compagnon. Celui-ci, en s'éloignant, laissa tomber de ses lèvres le nom de M. de La Mothe-Le-Vayer, précepteur du duc d'Anjou, membre de l'Académie française ; et les honnêtes habitants des environs du Louvre restèrent fort étonnés, j'oserai même dire scandalisés, de ce que le précepteur du duc d'Anjou n'eût pas seulement un rabat neuf, et de ce qu'un académicien ressemblât à un opérateurr

C'est que François de La Mothe-Le-Vayer n'était pas un homme comme les autres. Sa singularité était, pour ainsi dire, passée en proverbe. Obligé par sa charge de hanter la cour et de la suivre dans ses voyages, il ne l'aimait pas, et trouvait moyen de s'en isoler entièrement.

« Il n'y a rien, écrit-il, que j'observe plus inviolablement, depuis que j'y suis, qu'un silence approchant du pythagorique. Mes yeux et mes oreilles me servent dans leurs fonctions accoutumées ; mais, pour ma langue, elle aurait sujet de se plaindre, si elle n'avait pris goût à l'agréable taciturnité que je me suis prescrite... Ce n'est pas de moi que vous devez attendre les plus curieuses

nouvelles du cabinet, quand même il en viendrait quelqu'une à ma connaissance. »

Ce courtisan malgré lui fut toujours rebelle à la mode, dans le séjour même de l'étiquette : « Je me formalise, lit-on dans ses opuscules, de ce rond de botte, fait comme le chapiteau d'une torche, et dont on a tant de peine à conserver la circonférence... Il y a des personnes en France qui ne trouvent rien de plus galant qu'un pied de longueur monstrueuse, ni rien de plus séant qu'un soulier quatre doigts plus long qu'il ne faut, avec un vide, qui ajoute beaucoup de peine à marcher. » Notre philosophe n'était pas de ceux-là, et Tallemant des Réaux lui rend le témoignage qu'à l'époque où l'on ne portait plus que des souliers, il était le seul qui eût gardé les bottes et les bottines, tant il éprouvait de plaisir à ne rien faire comme les autres.

C'est encore lui qui a donné cette curieuse définition de la cour, où, remontant, par l'étymologie, du mot latin *aula* (cour) au grec αὐλὴ (instrument à vent), il en conclut qu'elle est le séjour favori des vents, et que pour bien y conduire sa barque un pilote doit en connaître parfaitement tous les souffles.

On pourrait soupçonner qu'il n'avait guère plus d'amour pour ses fonctions près du duc d'Anjou, malgré l'étonnant succès qu'il obtint dans l'éducation du jeune prince, car il semble se ranger quelque part à l'avis de Lucien, qui a dit : « Celui que les dieux haïssent, ils le font précepteur. »

François de La Mothe-Le-Vayer. Dessin de Pottin.

Homme de mœurs austères, du moins après les folies de la première jeunesse, et d'une vie réglée, semblable à celle des anciens sages; presque toujours renfermé dans son cabinet et se privant même des plaisirs permis, il n'en a pas moins quelquefois, dans ses ouvrages, jeté des passages coupables, qui feraient douter à bon droit de la pureté de ses mœurs. Pyrrhonien déterminé, sceptique dans toutes les acceptions du mot, il s'est toujours nominalement soumis, par une heureuse contradiction, aux dogmes enseignés par la foi. Après un premier mariage, dont il semble qu'il n'ait pas eu lieu de se louer beaucoup, il éprouva le besoin de se *consoler* de la mort de sa femme, en en reprenant une autre ; et ce qui aggrave encore une inconséquence que ses amis lui ont amèrement reprochée, c'est que sa seconde femme était, comme dit Guy-Patin, une *sibylle* de quarante ans, et qu'il en avait lui-même de soixante-dix-huit à quatre-vingts. Mais il faut dire à sa décharge qu'il venait de perdre son fils unique, que MM. Esprit, Brayer et Bodineau, trois grands médecins d'alors, venaient d'envoyer, à l'aide du vin émétique, au pays d'où l'on ne revient pas ; que presque tous ses amis étaient morts, et qu'il avait besoin de peupler sa solitude.

La Mothe-Le-Vayer avait tout lu, tout retenu ; il a touché à tout : à la philosophie, à la théologie, à la politique, à l'histoire, aux sciences, à la morale, à la linguistique, en vrai journaliste, toujours à l'affût de l'à-propos, et il l'a fait avec plus d'érudition, de curiosité et d'originalité que

de style. C'était un partisan des vieux mots et de l'ancienne manière, plus libre et plus abandonnée, contre les puristes et en particulier Vaugelas; aussi la bonne vieille Mlle de Gournay, la fille d'alliance de Montaigne, qui était le porte-étendard du parti, l'honorait-elle d'une affection particulière et lui légua-t-elle sa bibliothèque, comme fit Ninon pour Voltaire. Il écrivit tard, par le conseil du père Sirmond, qui l'exhorta à réfléchir de bonne heure, mais à ne pas donner ses pensées au public avant l'âge de cinquante ans, ce qui ne l'empêcha pas de laisser une quarantaine d'écrits qui remplissent quatorze volumes in-octavo. Il n'en avait encore composé que quatre lorsqu'il entra à l'Académie, mais les autres se succédèrent de près et tous attirèrent l'attention du public. Il est vrai que La Mothe-Le-Vayer avait des moyens à lui pour forcer cette attention au besoin. Son libraire se plaignait de ne pas bien vendre son livre de *la Vertu des païens* :

— Ne vous inquiétez pas, répondit-il ; j'ai assez de crédit à la cour pour en faire défendre la lecture.

La prohibition eut lieu, et, comme l'avait prévu l'auteur, cela mit le public tellement en goût qu'il fallut plusieurs fois réimprimer l'ouvrage.

On a voulu faire passer notre philosophe pour un bourru ; le vrai est qu'il se montrait seulement bizarre dans ses opinions; que sa vivacité et son instruction le poussaient à contredire, mais sans entêtement. Sa conversation était pleine de charmes et abondante en renseignements de tout genre.

La Mothe-Le-Vayer aimait beaucoup les récits de voyages, surtout dans les pays éloignés : la curiosité était l'âme de sa vie. Il en donna, entre autres, deux preuves singulières : la première, en faisant promettre à son ami, le père Baranzano, de le revenir voir après sa mort, pour l'instruire de l'état des âmes de l'autre côté de la tombe. On ne dit pas si le père Baranzano s'acquitta de sa promesse, comme l'avait fait le philosophe Marsile Ficin pour son ami Michel Mercati.

La seconde eut lieu dans des circonstances plus singulières encore. La Mothe-le-Vayer allait rendre le dernier soupir : le fameux voyageur Bernier entre dans sa chambre, s'approche du moribond, et lui serre doucement la main.

— Mon ami... fait La Mothe-Le-Vayer, d'une voix affaiblie.

— Oui, mon pauvre ami, dit Bernier en prenant une figure de circonstance; que voulez-vous ? il faut se résigner à la volonté de Dieu ; j'espère bien d'ailleurs que ce ne sera rien.

— Mon ami, dit l'autre, qui suivait toujours sa pensée, eh bien ! quelles nouvelles du Grand-Mogol?...

Il mourut là-dessus, laissant Bernier émerveillé, comme on le croira sans peine.

III. — JEAN RACINE.

(Élu en 1673.)

Voulez-vous pénétrer avec moi dans l'intérieur de ce simple et brave ménage ? La maison est petite et propre ; les meubles y trahissent l'aisance d'une heureuse médiocrité ; la maîtresse est alerte, laborieuse, vigilante ; la famille, nombreuse et florissante de santé.

Au moment où nous entrons, il y a grand tumulte dans la chambre principale : les enfants sont rassemblés autour du père, délibérant avec bruit ; on vient de jouer à colin-maillard, à cligne-musette, à la main chaude, à cache-cache, et il s'agit de varier les plaisirs.

— Eh bien ! dit le père, si nous jouions maintenant à la procession !

— Oui, oui, c'est cela ! à la procession !

La motion est adoptée d'enthousiasme ; on se met en rang, on s'aligne. Les petites filles font le clergé avec une gravité irréprochable ; un petit garçon représente le curé de la paroisse, et le père, portant la croix, s'avance en tête du cortége, qui fait retentir la maison de ses chants, tandis que la ménagère sourit à la famille de la chaise où elle est assise, en tricotant des bas.

Mais j'entends d'ici les exclamations du lecteur, qui m'avertit de passer au déluge.

— Qu'est-ce que nous fait cet intérieur flamand, et à quoi bon ce digne bourgeois ?...

— Ce digne bourgeois, lecteurs, est tout simplement l'auteur d'*Athalie*.

J'en suis fâché pour ceux qui professent l'opinion que tout homme de génie doit mener une vie dévergondée et qu'il n'est point de grand artiste ni de grand poëte qui puisse s'accommoder du calme de la vie commune ; mais ils seront d'abord obligés de rayer Racine, avec bien d'autres, de la liste de leurs grands poëtes.

Je ne pouvais mieux débuter que par ce tableau d'intérieur pour faire connaître l'homme d'un seul trait. Les joies de la famille étaient les premières à ses yeux, et il se hâtait de quitter la cour pour sa petite maison. Un jour, il revenait de Versailles, impatient de goûter ce plaisir, quand un écuyer de M. le duc vint lui dire qu'on l'attendait à dîner à l'hôtel de Condé.

— Je ne puis, répondit-il, avoir l'honneur de m'y rendre ; il y a plus de huit jours que je n'ai vu ma femme et mes enfants, qui se font une fête de manger aujourd'hui avec moi une très-belle carpe : il faut que nous dînions ensemble.

L'écuyer insista, lui représentant qu'une compagnie nombreuse, invitée au repas de M. le duc, se faisait aussi une fête de l'avoir, et que le prince serait mortifié s'il ne venait pas. Mais Racine, faisant apporter la carpe, qui valait bien un écu, et la montrant à l'écuyer :

— Jugez vous-même, dit-il, si je puis me dispenser de dîner avec ces pauvres enfants qui ont voulu me régaler aujourd'hui et n'auraient plus le moindre plaisir à manger ce beau morceau sans moi. Je vous prie de faire valoir cette raison, pour m'excuser, à Son Altesse Sérénissime.

Voilà Racine ! Pour ma part, j'aime presque autant ce trait qu'une de ses tragédies.

Je voudrais pouvoir montrer au lecteur, comme il m'apparaît, cet intérieur de l'âge d'or, ce ménage si digne, si patriarcal, si uni, si pénétré du parfum des vertus domestiques. Mme Racine était une femme d'une grande simplicité d'esprit, qui poussait l'indifférence pour la poésie jusqu'à avoir toute sa vie ignoré ce que c'est qu'un vers, et qui, chose incroyable ! n'avait ni lu ni vu représenter une seule des tragédies de son mari. Tout entière à ses devoirs d'épouse et de mère de famille, elle ne s'inquiétait pas du reste, et la fortune même avait peu de prix à ses yeux. Racine rapporta un jour une gratification de mille louis qu'il venait de recevoir de la main du roi : sa femme l'attendait dans la maison de Boileau, à Auteuil. Il courut à elle, et l'embrassant :

— Félicitez-moi, lui dit-il, voici une bourse de mille louis que je dois à la générosité du roi.

Mme Racine, l'écoutant à peine, se plaignit à lui d'un de ses enfants qui, depuis deux jours, ne voulait point étudier.

— Une autre fois, reprit-il, nous en parlerons ; livrons-nous aujourd'hui à notre joie.

Mais elle insista, lui représentant qu'il ne devait pas tarder à faire des reproches à cet enfant, et qu'il importait avant tout de lui témoigner combien sa conduite était coupable.

Pendant ce temps, Boileau, ne pouvant dissimuler son étonnement, se promenait à grands pas, et s'écria tout à coup, perdant patience :

— Quelle insensibilité ! a-t-on jamais vu faire si peu de cas d'une bourse de mille louis ?

O illustres bas-bleus de nos jours ! comme vous auriez méprisé cette digne Mme Racine, à laquelle songeait Ducis, dans sa charmante pièce des *Bonnes femmes :*

Bonnes femmes, je vous salue !
Bien sot qui ne vous choisira !
Oui, quiconque vous connaîtra,
A ses amis d'abord dira :
« Par une faveur imprévue,
Qu'il en tombe une de la nue,
Nous verrons de nous qui l'aura. »

. . . . . .

L'immortel auteur d'*Athalie*,
Et de *Phèdre* et d'*Iphigénie*,
Ce peintre enchanteur de l'amour,
Qui, plein d'esprit, de goût, de grâce,
Couvert des lauriers du Parnasse,
Charma la plus brillante cour, —
En sa maturité sévère,
Dans sa femme que chercha-t-il ?
Une très-simple ménagère
Qui fit avec lui sa prière,
Et répondit : « Ainsi soit-il ! »

Pour ma part, je ne trouve pas de spectacle plus touchant que celui de ce grand génie dans sa modeste maison, préoccupé du bonheur de ses fils, se faisant petit avec eux, leur prodiguant ses conseils et ses exhortations dans sa correspondance, veillant à leur chevet pendant la maladie, se faisant leur instituteur vigilant et pieux, récitant chaque jour la prière en commun, avec sa famille et ses domestiques, leur lisant et leur expliquant l'Evangile, plein d'attentions et de soins pour tous ceux qui l'aimaient, même pour sa nourrice, qu'il n'oublia pas dans son testament.

Lorsque sa fille aînée revêtit le voile, Racine, présent dans une tribune, fondait en larmes, et il pleurait encore quand il a écrit le récit de cette cérémonie en l'une de ses lettres. Comment s'en étonner d'ailleurs, quand on sait qu'il n'assistait jamais à une vêture sans être vivement attendri, ce qui faisait dire à Mme de Maintenon :

— Racine, qui veut pleurer, viendra à la profession de la sœur Lalie.

Oui, il avait besoin de pleurer, ce poëte, ce rival et peut-être ce vainqueur de Corneille et de Sophocle. L'émotion d'autrui excitait la sienne ; il avait l'âme ouverte à tous les attendrissements. Un jour, dans une représentation d'*Esther* devant le roi, la jeune actrice qui faisait le rôle d'Elise vint à manquer de mémoire :

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il, quel tort vous faites à ma pièce !

La jeune fille, consternée, se mit à verser des larmes. Aussitôt voilà Racine qui court à elle, prend son mouchoir et lui essuie les yeux en pleurant lui-même.

Tel était ce grand poëte. On conçoit que je ne veux ni ne puis apprécier ici, dans un si court espace, et après tant de critiques des maîtres, le modèle qui a peut-être, avec Virgile, le plus approché de la perfection dans les œuvres de l'esprit, à ce point que, sauf ses deux premières pièces, toutes les autres sont des chefs-d'œuvre, à divers égards, et qu'on a pu même dire de chacune d'elles, suivant le point de vue où l'on se mettait pour la considérer, que c'était son chef-d'œuvre. Pour *Athalie*, cela est hors de toute contestation, et le consentement unanime de l'admiration publique l'a placée au premier rang du théâtre ancien et moderne. Mais toutes les autres mêmes ont chacune leur genre de perfection, bien digne d'attirer, comme il est arrivé souvent, les préférences des meilleurs juges : *Andromaque*, par l'émouvante et énergique expression des caractères, par la passion, la vie, le mouvement qui l'animent ; *Britannicus*, la pièce des connaisseurs, comme on l'a surnommée, où l'on trouve, dit Voltaire, toute la vigueur de Tacite, exprimée dans des vers dignes de Virgile, — par la fermeté savante, la sobriété sévère, la profondeur et le mâle éclat ; *Bérénice*, par la tendresse, la grâce, le charme et l'élégance, comme aussi par l'habileté avec laquelle il a su faire sortir une tragédie d'une situation unique ; *Bajazet*, par la nouveauté de la tentative, la beauté du rôle d'Acomat, le plus vrai et le plus élevé des caractères politiques transportés sur le théâtre, et par le mérite d'une *exposition* qui est restée sans rivale ; *Mithridate*, par la grandeur toute romaine, et l'on pourrait dire cornélienne, avec laquelle le sujet est traité ; *Iphigénie*, la tragédie des tragédies, qui transportait Voltaire d'admiration, par la splendide perfection du vers, par l'ensemble le plus complet, le plus solide et le mieux ordonné ; *Phèdre*, la pièce favorite de l'auteur, par la vérité, la profondeur, les élans de la passion qu'il y représente, par le caractère de l'héroïne, le plus dramatiquement conçu et le mieux peint qu'on ait jamais mis en scène ; *Esther* enfin, qui n'est pas une tragédie, si l'on veut, quoiqu'il y ait beaucoup à dire contre cette opinion généralement reçue, — par le charme exquis d'un style enchanteur, la beauté des détails et le lyrisme admirable des chœurs.

Malheur au barbare, comme disait l'auteur de *Mérope*, qui ne sentirait pas tout cela ! Il ne faut donc pas s'étonner si divers critiques, et quelquefois les mêmes, ont donné le premier rang tour à tour à presque toutes ces pièces. Le chef-d'œuvre de ces tragédies est toujours celle que l'on est en train de lire.

Et c'est le même homme qui a semé tant d'esprit, de malice, de verve légère et piquante dans *les Plaideurs*, cet aristophanesque éclat de rire en trois actes !

Je l'ai dit, il me serait impossible d'entrer ici dans l'appréciation détaillée de son œuvre ; j'aime mieux m'attacher à faire connaître son caractère et à peindre l'homme à côté de l'écrivain.

Qu'on lise les Mémoires de Louis Racine sur la vie de son père, qui peuvent être suspects pour certains faits et certaines dates, mais qui sont encore, dans l'ensemble, la source la plus sûre et la plus irrécusable : c'est là que la piété, la modestie, la droiture et toutes les vertus privées du poëte éclatent avec leur simplicité touchante. Dans la force de l'âge et du talent, Racine, par scrupule religieux, renonça au théâtre, et, si l'on en croit son fils, il eût même voulu anéantir ses productions profanes, holocauste que Dieu ne demandait certainement pas, et que la postérité n'eût point pardonné à l'auteur d'*Athalie*. Les pressantes exhortations de la mère Racine, sa tante, religieuse de Port-Royal, ne contribuèrent pas peu à le retirer du théâtre. Toute sa crainte était d'avoir un fils qui

composât des tragédies ou même des vers, et sa femme élevait ses enfants dans l'éloignement des spectacles. La religion détruisit en lui l'amour démesuré qu'il avait eu pour la gloire, et, sans la prudence de son confesseur, il se fût fait chartreux.

« Racine, disait Mme de Sévigné, faisant allusion aux bruits peu prouvés qui avaient couru sur son amour pour la Champmeslé, Racine aime Dieu comme il aimait ses maîtresses. »

La jalousie n'avait pas de prise sur son âme. Si, poussé par le feu de la jeunesse, il avait parfois attaqué ses rivaux, en particulier Corneille, dans la préface de *Britannicus*, plus tard il faisait admirer lui-même *Cinna* à ses fils, et leur répétait : « Corneille écrit des vers cent fois plus beaux que les miens. » Quand mourut le créateur du théâtre français, il disputa à l'académicien qu'il remplaçait le jour même dans les fonctions de directeur, l'honneur de rendre à ses frais les devoirs funèbres à celui dont il avait été si longtemps le rival ; vaincu dans cette contestation glorieuse, il en fut consolé par un mot ingénieux de Benserade : « Nul autre que vous ne devait prétendre à enterrer Corneille ; cependant vous n'avez pu y parvenir. »

Mais Racine se dédommagea à la réception de Thomas, où il prononça, avec une sincérité et une effusion admirables, l'un des plus magnifiques éloges qu'on ait jamais faits de l'auteur du *Cid*. Ce sujet lui porta bonheur, et Racine, qui avait si complétement échoué dans son dis-

Racine en famille montrant la carpe à l'écuyer du prince de Condé. Dessin de H. Pottin.

cours de réception, qu'il ne l'a pas conservé dans ses œuvres et qu'on ne peut le retrouver aujourd'hui, répara glorieusement sa première défaite oratoire. Pourtant, il avait vaincu Corneille en traitant concurremment avec lui, par ordre d'Henriette d'Angleterre, le sujet de *Bérénice* ; mais Corneille alors n'était plus que l'ombre de lui-même, et d'ailleurs il est rare que la force aille sans le respect.

J'avoue que c'est avec un plaisir véritable que je m'étends sur toutes ces qualités de l'homme. Je voudrais pouvoir aussi faire toucher du doigt, dans sa correspondance avec Boileau, sa bonne foi, sa candeur, sa conscience littéraire, le respect qu'il avait pour le public, juge de ses productions, la gravité et la solidité de son amitié.

Racine et Boileau étaient l'Oreste et le Pylade, le Damon et le Pythias de la poésie. Cette liaison, une des plus inaltérables qu'on ait jamais vues, surtout dans la littérature, avait commencé par une critique du satirique sur l'*Ode à la Renommée*, et ce fut un bienfait pour tous deux. Furetière, Chapelle, La Fontaine, Molière même, qui, toutefois, gardait rancune à Racine de lui avoir, assez vilainement, il faut le dire, retiré son *Alexandre* et enlevé sa meilleure actrice, complétaient une société telle qu'on n'en verra de longtemps. Suivant les mœurs de l'époque, qui permettaient aux marquis mêmes de hanter les cabarets, on s'assemblait environ trois fois la semaine, soit à la *Croix-de-Lorraine*, soit au *Mouton-Blanc*, en une sorte de petite académie familière, égayée par des plaisanteries

ingénieuses et de bons repas. La *Pucelle* de Chapelain, sans doute d'après une inspiration de Boileau, restait étendue sur la table, et toute faute contre les statuts était punie d'une lecture forcée qui pouvait s'étendre depuis quelques vers jusqu'à une page entière, dans les cas graves. Ce fut dans quelques-unes de ces réunions que naquirent *le Chapelain décoiffé*, et en grande partie *les Plaideurs*, pour lesquels chacun fournit, le verre en main, son trait et son conseil.

Cette scène et le nom des *Plaideurs* nous ramènent à un côté du caractère de Racine qu'il ne faut pas négliger, si l'on veut bien le connaître. Il était naturellement sarcastique et maniait la raillerie avec une habileté rare : ses quelques épigrammes en font foi. Ses amis mêmes eurent

Portrait de Jean Racine. Dessin de Marc.

à en souffrir en maintes circonstances. Un jour, après une conversation où il avait été accablé par sa verve moqueuse, Boileau lui dit du plus grand sang-froid :

— Avez-vous eu dessein de me fâcher ?

Et comme Racine protestait du contraire :

— Vous avez donc tort, reprit-il, car vous m'avez fâché.

Un autre jour, dans un cas analogue, le satirique s'écria :

— Eh bien, oui, j'ai tort ; mais j'aime mieux avoir cent fois tort que d'avoir si orgueilleusement raison.

Cette tendance fâcheuse de son esprit et cette périlleuse habileté dans l'ironie le conduisirent à l'une de ses actions les plus regrettables ; on peut le dire, puisqu'il la regretta si amèrement lui-même. Piqué de quelques expressions injurieuses de Nicole contre les poëtes, et y

voyant une allusion, il l'attaqua, lui et ses anciens maîtres de Port-Royal, dans une lettre qui est un chef-d'œuvre comparable aux Provinciales. Il avait préparé une seconde lettre, qu'il allait également publier, quand l'intervention de Boileau l'en empêcha et la lui fit détruire. Mais comme cette faute fut noblement expiée! Nicole le reçut à bras ouverts, et lorsqu'il se jeta aux pieds d'Arnaud, avec l'humilité et la confusion d'un coupable, celui-ci, qui avait résisté longtemps à la réconciliation, le releva et l'embrassa cordialement. Racine eut le courage de son repentir, et l'abbé Tallemant, en pleine Académie, lui ayant reproché cette lettre :

— Oui, monsieur, lui dit-il avec une douce et fière humilité, c'est la seule action de ma vie dont je sois honteux, et vous ne me la reprocherez jamais autant que je me la suis reprochée à moi-même.

Ainsi, après ces égarements passagers, dont on ne trouverait plus d'exemple dans la dernière partie de son existence, la noblesse de son caractère reprenait toujours le dessus.

Naturellement mélancolique, malgré son esprit et sa verve, porté à la rêverie et à la tristesse, il se montra toujours très-sensible aux critiques, qui ne lui manquèrent pas, et que d'ailleurs il recevait avec docilité. Après la lecture d'*Alexandre*, Corneille lui déclara qu'il n'avait pas de talent pour la tragédie et qu'il ferait mieux de s'appliquer à un autre genre, conseil que, par bonheur, il ne suivit point. On sait qu'à la représentation de *Bajazet* l'auteur du *Cid* dit à Segrais, son voisin :

— Voilà des Turcs qui ont des sentiments et un langage bien français; je ne le dis qu'à vous : d'autres me croiraient jaloux.

— Je vous envoie *Bajazet*, écrivait Mme de Sévigné à sa fille; je voudrais aussi vous envoyer la Champmeslé pour réchauffer la pièce... Il y a des choses agréables, rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine. Jamais il n'ira plus loin qu'*Andromaque*... Il fait des comédies pour la Champmeslé, et non pas pour les siècles à venir.

Andromaque fut critiquée en forme par un auteur oublié, Subligny, dont les observations ne furent pas toutes inutiles à Racine. *Bérénice*, raillée par Chapelle, l'abbé de Villars et Saint-Evremond, fut parodiée sur le Théâtre-Italien; aujourd'hui les parodies sont regardées comme une consécration du succès, et il n'est pas rare de voir les auteurs se prêter fort complaisamment à ces critiques bouffonnes, les provoquer même; mais, au dix-septième siècle, on n'était pas si avancé, et Racine conçut un profond chagrin de cette farce. *Britannicus* eut très-peu de succès, et l'une des principales causes en fut, dit-on, que le rôle odieux de Néron était rempli par l'acteur Floridor, très-aimé du public, qui était habitué à le voir dans des personnages sympathiques. *Iphigénie* fut menacée un moment par la rivalité ridicule de Leclerc et de son ami Coras. *Mithridate* essuya quelques coups de pointe de Barbier d'Aucour. *Athalie* resta d'abord dans l'obscurité la plus profonde, à ce point que l'auteur, désolé de l'indifférence publique, eût cru, sans les consolations de Boileau, avoir manqué son sujet. Comme on savait qu'il l'avait faite pour Saint-Cyr, et qu'un enfant y jouait un des principaux rôles, on se figurait, dit Louis Racine, que c'était une pièce écrite pour des enfants. Si l'on voulait même en croire des récits généralement adoptés, quoique contestables, l'usage se serait établi d'en faire lire dans les jeux de société, en guise de pénitence, des passages plus ou moins longs, comme on faisait au *Mouton-Blanc* pour *la Pucelle* de Chapelain, et ce ne serait qu'au siècle suivant qu'un jeune officier, frappé de cette lecture, aurait enfin remarqué que c'était un chef-d'œuvre.

Mais tout cela n'est rien à côté des obstacles que *Phèdre* eut à vaincre pour arriver au succès. En ce temps-là vivait un poëte nommé Pradon, que les sarcasmes de Boileau ont rendu immortel. Pradon venait de faire une *Phèdre*, lui aussi. Une cabale puissante, à la tête de laquelle se trouvaient le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon, et où l'on regrette de voir aussi Mme Deshoulières, forma le projet d'écraser la pièce de Racine, qui se jouait à l'hôtel de Bourgogne, sous celle de son *rival*, qui se jouait au théâtre de la rue Guénégaud. Les confédérés louèrent donc toutes les premières loges des deux salles pour les six premières représentations de chaque tragédie, ayant grand soin de laisser celles-là vides et de remplir celles-ci. Cette manœuvre, qui parvint d'abord à donner le change au public, leur coûta environ vingt-huit mille francs de notre monnaie. La guerre se poursuivit quelque temps, à coups de sonnets et d'épigrammes, et, suivant la mode d'alors, se fût même achevée à coups de bâton sur les épaules de Boileau et de Racine, sans la protection du duc Henri-Jules de Condé.

Il ne serait pas étonnant que cet homme, plus affecté, selon son propre aveu, par une critique que par vingt louanges, d'une tendresse et d'une sensibilité extrêmes, fût mort par suite du chagrin que lui avait fait éprouver le refroidissement du roi à son égard. Voici ce qu'on raconte. Mme de Maintenon, qui aimait sa conversation, l'entretenait un jour de la misère du peuple : il répondit qu'elle était la suite habituelle des longues guerres et qu'elle pourrait être soulagée par les grands, si on avait soin de la leur faire connaître; il s'anima sur ce sujet et parla avec tant d'enthousiasme, que Mme de Maintenon lui demanda de jeter ses idées sur le papier, après les avoir mûries, en l'assurant que cet écrit ne sortirait pas de ses mains. Il le fit. Pendant qu'elle était en train de lire le mémoire qu'elle avait reçu, le roi, qui entra chez elle à l'improviste, le lui prit des mains, et, après en avoir parcouru quelques lignes, demanda le nom de l'auteur, d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Parce qu'il sait faire des vers, dit-il avec mécontentement, croit-il tout savoir? Et parce qu'il est grand poëte, veut-il être ministre?

Mme de Maintenon fit instruire Racine de ce qui s'était passé, en l'avertissant de ne la pas venir voir jusqu'à nouvel ordre. Cette nouvelle le frappa vivement. Une fièvre violente le saisit; puis il lui perça à la région du foie une espèce d'abcès, auquel il fit peu d'attention.

Deux circonstances achevèrent de le convaincre de sa disgrâce. En ce même temps, les charges de secrétaire du roi furent taxées, et, comme il se trouvait dans une situation embarrassée, il écrivit une pétition au roi pour être dispensé de payer cette taxe, se fondant d'ailleurs sur une dispense du même genre qu'il avait déjà obtenue.

— Cela ne se peut, répondit le monarque, qui ajouta néanmoins presque aussitôt :

— S'il se présente par la suite quelque occasion de le dédommager, j'en serai fort aise.

Mais Racine ne fit attention qu'aux premières paroles. Il écrivit à Mme de Maintenon, pour se justifier, une longue lettre, pleine d'amertume, où l'on regrette de trop sentir le courtisan en certaines phrases, car Racine était un courtisan assez habile, et son fils reconnaît qu'il fut bien supérieur à Boileau dans cette science; mais elle

était fondée chez lui sur un amour et un respect réels pour le roi. Louis XIV exerça toujours une sorte de fascination irrésistible sur ceux qui l'entourèrent, et les adulations incroyables qu'on trouve dans presque tous les écrits du temps ne sont que l'expression d'un sentiment profond et vrai.

A quelque temps de là, comme il causait secrètement avec Mme de Maintenon, dans une allée détournée du parc de Versailles, il entendit le bruit d'une calèche :

— C'est le roi qui se promène, s'écria sa protectrice; cachez-vous.

Racine, obligé de se cacher quand Louis XIV passait!

Dès lors, sa maladie s'aggrava; il la supporta avec une résignation chrétienne, malgré la vivacité de son caractère et la peur qu'il avait toujours eue de la mort. Le roi, qu'il avait revu plusieurs fois dans les derniers temps de sa vie, envoya souvent demander de ses nouvelles. Il mourut, à cinquante-neuf ans, le 21 avril 1699, semblant enterrer le dix-septième siècle avec lui, et voulut être inhumé à Port-Royal, aux pieds de son ancien précepteur, M. Hamon.

Telle est la version reçue et accréditée par Louis Racine. Il n'y a là rien d'absolument impossible, et le poëte d'*Iphigénie* ne serait pas le seul que le refroidissement de son protecteur aurait, dit-on, conduit à la mort : il me suffira de citer Sarrasin. Mais l'objection principale qu'on peut faire contre ce récit, c'est que le chagrin aurait tué Racine bien lentement, car il s'écoula un long intervalle entre l'époque du mémoire et sa mort. Mais il est possible et même probable que sa douleur ait influé sur les germes de maladie qu'il portait en lui et en ait hâté le développement.

Racine était doué d'une grande mémoire, et l'on sait que, pendant ses études, le sacristain Lancelot ayant surpris entre ses mains et jeté au feu deux fois de suite le roman grec d'Héliodore sur Théagène et Chariclée, il en acheta un troisième exemplaire, l'apprit par cœur, puis le porta à Lancelot, en lui disant :

— Vous pouvez brûler encore celui-ci comme les autres.

Il déclamait admirablement bien, avec un feu et une âme qui remuaient ses auditeurs, souvent jusqu'aux larmes. Ce fut lui, suivant Louis Racine, qui forma complétement la Champmeslé, et fit d'une femme, ayant sans doute de la beauté et de la voix, mais sans intelligence, la grande actrice que l'on sait. On recherchait sa conversation, pleine de tous les charmes de l'esprit et du cœur, vive, polie, ornée, sachant se plier à toutes les circonstances, et où le poëte disparaissait toujours. Sa physionomie était belle et ouverte, et Louis XIV la cita un jour parmi les plus heureuses de sa cour. Enfin, on peut douter que jamais homme ait été mieux doué que lui. Les amateurs de rapprochements n'ont pas manqué de remarquer que sa famille avait un cygne dans ses armoiries, et c'est là, en effet, un symbole dont on ne peut récuser la justesse.

IV. — JEAN-BAPTISTE-HENRI DU TROUSSET DE VALINCOURT.

(Élu en 1699.)

Un incendie venait de se déclarer dans une belle et grande maison de Saint-Cloud. Les secours s'organisaient de toutes parts, la foule affluait, et, parmi les travailleurs empressés, ces mots couraient de bouche en bouche :

— C'est la maison de M. de Valincourt.

— Quel malheur!

— On dit que le feu est dans sa bibliothèque...

— Et que tous ses manuscrits sont consumés.

— Sait-on comment l'incendie a commencé?

— Oh! M. de Valincourt aura probablement voulu encore étudier de nuit; il se sera endormi de fatigue, et son flambeau aura communiqué le feu à quelque paperasse.

— Le pauvre homme! Il travaille tant! Et dire que de tous ces beaux ouvrages il ne va rester qu'une pincée de cendres!

— Courage! voilà le feu qui se ralentit.

La foule redoubla d'efforts et d'ardeur; elle agissait évidemment pour un de ses favoris.

Un jeune homme profita de cet apaisement momentané de l'incendie pour demander timidement à son voisin, qui, bien que vêtu fort élégamment, s'était fait remarquer parmi les plus actifs :

— Pardon, monsieur, à qui donc disiez-vous tout à l'heure qu'appartenait cette maison?

— A M. de Valincourt, répondit celui-ci sans cacher son étonnement.

— Ah!... Et qu'est-ce que M. de Valincourt?

— Comment! dit le voisin, tout à fait scandalisé cette fois, vous ne connaissez pas M. de Valincourt, historiographe de France, membre de l'Académie, l'ami de Bossuet, de Racine, de Boileau, de tous ces grands génies, quand ils vivaient encore?

— Oui, oui, en effet... je crois me souvenir. N'a-t-il pas écrit... quelque chose?

— Mais certainement, monsieur, il a écrit de fort beaux ouvrages. Il a écrit les *Lettres de la marquise de... sur la princesse de Clèves;* il a écrit la *Vie de François de Lorraine, duc de Guise...* — Mais on dirait que le feu va reprendre. — Il y en a peu qui le valent, monsieur, et s'il n'était pas si modeste, il y a longtemps qu'il aurait rempli Paris de ses livres.

— C'est bien dommage qu'il soit si modeste! fit hypocritement le jeune homme pour racheter son ignorance.

— Décidément, le feu recommence. C'est jouer de malheur!... Ses meilleurs ouvrages, ses plus importants, tous les manuscrits qu'il accumule depuis trente ans dans son cabinet de travail, tout cela va périr. Il n'y survivra pas. Quelle catastrophe! monsieur.

— Quelle catastrophe! répéta machinalement le jeune homme.

— Son histoire de Louis XIV, monsieur, un chef-d'œuvre, un vrai chef-d'œuvre, au jugement de tous les connaisseurs!...

Le feu sortait alors par les fenêtres et commençait à s'élancer par la toiture. Les travailleurs redoublaient de zèle et d'empressement; l'eau, qui coulait à flots sur les flammes, semblait en activer l'ardeur, et des craquements sinistres se faisaient entendre de tous les côtés.

En ce moment M. de Valincourt lui-même, les vêtements à moitié brûlés, le visage noirci, débouchait par la porte de sa maison de campagne, avec toutes les marques du plus violent désespoir, se frappant la tête et faisant mine de s'arracher les cheveux. Il courait comme un fou, encore plus vite qu'il n'avait coutume de le faire habituellement, ce qu'on aurait cru impossible, — regardant, avec des gémissements d'angoisse, le feu qui montait toujours et les épais tourbillons de fumée qui entouraient le bâtiment.

— Perdu! s'écriait-il, perdu! Ce ne sont pas mes ouvrages que je regrette, mais celui de Racine... L'histoire du roi!... Vingt louis à celui qui sauvera des flammes le manuscrit de l'histoire du roi, de Racine. Vingt louis!

Un grand silence se fit dans la foule. Plus d'un pauvre

diable s'avança d'un pas et recula vivement après avoir jeté un dernier coup d'œil sur la maison où l'incendie rugissait avec une force effrayante. Enfin, un Savoyard s'avança résolûment vers M. de Valincourt.

— Merci, mon ami, lui dit celui-ci : c'est dans ma bibliothèque : la dernière fenêtre, à l'angle gauche, au premier étage ; le feu ne l'a encore gagnée qu'à moitié. Vous verrez sur mon bureau une grosse liasse de papiers : l'histoire du roi, par M. Racine. Ne vous trompez pas. Allez.

Le Savoyard partit, appliqua une échelle contre le mur et s'élança au milieu des acclamations de la foule. Un épouvantable tourbillon de fumée sortit par la fenêtre qui lui avait servi de porte. Cinq minutes s'écoulèrent. Il reparut, agitant des papiers dans sa main, poursuivi de près par les flammes qui s'élançaient derrière lui.

Une longue clameur de joie et de soulagement sortit de toutes les poitrines.

Au moment où le Savoyard sautait au bas de l'échelle à moitié embrasée, il se trouva face à face avec M. de Valincourt qui, au risque d'exposer sa vie, était accouru à sa rencontre, malgré les efforts de ses amis. Le Savoyard lui tendit triomphalement son paquet d'une main, tandis qu'il recevait de l'autre les vingt louis promis.

Mais à peine l'académicien eut-il jeté les yeux sur le paquet qu'on venait de lui remettre, qu'il poussa un cri de désappointement : c'était un recueil de Gazettes de France.

— Malheureux ! fit-il, en jetant, dans sa colère, les Gazettes au milieu des flammes, vous vous êtes trompé.

— Dame ! monsieur, c'était sur votre bureau. J'ai fait comme vous m'aviez dit.

— Mais c'était un manuscrit que je vous demandais, et non une collection d'imprimés.

— Ma foi, monsieur, je ne sais pas lire, moi.

— Il fallait le dire alors.

Le Savoyard, qui serrait ses vingt louis dans sa poche, trouva la réflexion naïve.

— Je vais offrir trente louis, cinquante louis à un autre...

— Oh ! monsieur, c'est inutile. Vous me donneriez un million, à moi, que je n'y retournerais plus. Celui qui entrerait là-dedans n'en reviendrait pas.

C'était vrai. On parvint pourtant à maîtriser l'incendie ; mais la bibliothèque et le cabinet de travail avaient entièrement péri. Valincourt prit philosophiquement la perte des six à sept mille volumes que le feu avait détruits.

— J'aurais bien mal profité de mes livres, dit-il, si je ne savais pas les perdre.

Mais il ne se consola pas si aisément de la méprise du Savoyard.

Et voilà comment il se fait que de l'ouvrage de Racine, qu'il n'avait pu continuer, à cause de sa mort, et qui se trouvait entre les mains de son successeur dans la charge d'historiographe, il ne nous reste que le *Précis historique des campagnes de Louis XIV*, confié par Valincourt à l'abbé de Vatry, avant l'incendie.

Quoique ce ne fût certainement pas là une des œuvres les plus importantes de Racine, on nous permettra d'en regretter la perte beaucoup plus que celle de tous les manuscrits de Valincourt. Du reste, cet incendie lui fut plus utile que nuisible ; sa renommée s'en accrut des suppositions charitables du public, et on attribua à la catastrophe la destruction de tous les chefs-d'œuvre qu'il ne publia pas.

— Valincourt, dit la biographie Michaud, était un de ces demi-seigneurs, demi-hommes de lettres, qui, n'étant pas assez titrés pour frayer avec les Montmorency, les Mortemart, les La Rochefoucauld, et n'ayant pas assez de talent pour rivaliser avec les Corneille, les Boileau, les Racine, voulaient jouer le rôle d'auteurs auprès des gens de qualité, et celui d'hommes de qualité auprès des auteurs.

Ce jugement est juste, quoiqu'un peu sévère. Il faut bien croire que le protégé de Bossuet, l'ami intime de l'auteur des satires et de l'auteur d'*Athalie*, était loin d'être sans mérite. Mais il faut convenir aussi que son bagage était des plus minces, et que ses petits vers et ses petits articles critiques en prose lui avaient acquis à bon compte la renommée d'un homme de goût. Du moins il se rendit utile à l'Académie, et c'est à lui qu'on doit la Préface de la deuxième édition du dictionnaire.

V. — JEAN-FRANÇOIS LERIGET DE LA FAYE.

(Élu en 1730.)

— Il faut, monsieur, subir la loi de l'usage. Il a été établi pour chaque académicien deux jours de louanges, qui ont tous deux leur inconvénient ; nous sommes trop présents aux premières, et les secondes ne nous touchent plus. Tout votre ami que je suis, je ne saurais vous ménager ; je suis chargé des sentiments d'une compagnie qui s'applaudit de son choix, et il ne me conviendrait pas d'en dissimuler les raisons, par égard pour votre délicatesse. Nous retrouvons en vous des talents qui ne vous ont servi, comme à votre prédécesseur, que de délassement dans des fonctions importantes ; mais sur ces poésies même qui vous sont échappées dans vos moments de loisir, il y a un témoignage bien flatteur à vous rendre : vous n'y avez admis qu'un badinage élégant et des grâces mesurées... Cette science du monde, qui n'est point toujours familière aux gens de lettres, — si agréable, toute profonde qu'elle est, — ce sentiment prompt des convenances qui sait rendre à chacun avec grâce ce qui lui est dû, — tout cela ne paraît-il pas en vous un don de la nature ? J'ajoute le génie de la conversation qui semble vous animer toujours. C'est cette politesse, ces grâces, cette gaieté française, qui, pour ainsi dire, vous ont rendu chez les étrangers l'apologiste de notre nation.

Ainsi M. de La Motte, avec son urbanité ordinaire, haranguait M. Leriget de La Faye, le jour de sa réception à l'Académie. Il avait désiré remplir, dans cette circonstance, les fonctions de directeur, afin de prononcer l'éloge de son ami, qui était son adversaire littéraire et qui avait fait, contre ses systèmes et ses opinions, deux odes, dont la dernière surtout, où il veut prouver, à la fois par l'exemple et par la théorie, l'utilité de la mesure et de la rime, est demeurée célèbre : La Motte ne crut pouvoir mieux lui en témoigner son estime qu'en la mettant en prose ; il y avait là, sans doute, un peu de malice, mais, au fond, c'était un hommage sincère ; car on sait que le poëte La Motte était convaincu de l'inutilité des vers, et de même qu'il avait fait d'abord de la poésie prosaïque, s'appliquait à faire de la prose poétique.

C'est encore devant Leriget de La Faye que Voltaire, trop peu avare d'éloges, brûlait le plus fin de son encens dans ces vers charmants :

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion,
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt marchant à sa suite.
Il reçut deux présents des dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire
L'un était le talent de plaire,
L'autre, le secret d'être heureux.

Le principal, et presque le seul titre de gloire de cet *Horace*, c'était les deux odes qu'il avait adressées à La Motte. Il fut détourné sans doute d'un commerce plus actif avec la Muse, par la nature des fonctions qu'il remplit. D'abord capitaine d'une compagnie d'infanterie, puis contraint, par la délicatesse de sa santé, de renoncer aux armes, il obtint une charge de gentilhomme ordinaire du roi, et s'acquitta avec succès de plusieurs ambassades.

C'était d'ailleurs un homme de goût dans tous les sens du mot, aimable et spirituel, amateur éclairé de tableaux et d'objets d'art, mais aussi profondément ignorant en sciences, — tort qu'on pardonne sans peine à un poëte, — que son frère aîné, mathématicien célèbre, y était expert.

Il ne jouit qu'un an de son titre d'*immortel;* c'était une durée d'immortalité en rapport avec ses titres.

VI. — PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON.
(Élu en 1731.)

En ce temps-là vivait renfermé dans un grenier de quelque coin de la capitale un homme véritablement étrange, qui faisait l'étonnement de tous les locataires de la maison. D'une taille imposante, la tête belle et noble, les yeux pleins de feu, mais recouvert de vêtements en lambeaux et d'une saleté impardonnable, même en un poëte tragique, il se promenait tout le jour au milieu d'une ménagerie complète, où les chiens, les chats et les corbeaux dominaient d'une façon sensible.

Valincourt, Méziriac, Leriget de la Faye. Dessin de Pottin.

Au moment où nous jetons un coup d'œil furtif par la lucarne du grenier, notre héros, la pipe à la bouche, et fumant avec une sorte de frénésie, marchait à grands pas, déclamant, comme un forcené, des lambeaux de vers, se frappant le front, se frappant la poitrine, frappant du pied le plancher, non sans des gestes et des cris effroyables, que les habitants de l'étage inférieur écoutaient en tremblant. Les corbeaux piétinaient, voletaient, croassaient, les chats miaulaient, les chiens aboyaient, et lui, au milieu de ce vacarme infernal qu'il dominait des éclats de sa voix, enveloppé d'une fumée épaisse, déclamait, déclamait toujours, tout en lançant des coups de pied à droite et à gauche, quand le bruit dépassait par trop les limites. Il disait :

Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire,
En un chef de parti prend un aspect contraire.
Vertueux ou méchant au gré de son projet,
Il doit tout rapporter à cet unique objet :
Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il sera toujours grand s'il est impénétrable,
S'il est prompt à plier ainsi qu'à tout oser,
Et qu'aux yeux du public il sache en imposer.
Il doit se conformer aux mœurs de ses complices,
Porter jusqu'à l'excès les vertus et les vices,
Laisser de son renom le soin à ses succès :
Tel on déteste avant que l'on adore après.

— Bon! fit-il, je crois pour le coup que c'est bien cela. Voilà enfin cette maudite tirade finie! Maintenant mon premier acte est tel qu'il doit rester.

Il rebourra sa pipe avec un sentiment de satisfaction visible et recommença à fumer, en s'asseyant à une table en désordre qui se dressait au milieu de la pièce. Un volume était ouvert : c'était le roman de *Cléopâtre*, du sieur de La Calprenède, ce beau livre qui transportait Mme de Sévigné comme une petite fille, et qui, depuis si longtemps, ne transporte plus personne.

Une minute après, Prosper Jolyot de Crébillon, car le lecteur tant soit peu versé dans l'histoire de la littérature du dix-huitième siècle a sans doute reconnu l'auteur d'*Atrée* et d'*Electre*, était plongé dans une lecture qui, à en juger par l'expression de sa physionomie, lui causait de profondes délices.

De temps à autre, il posait son livre et se prenait à rêver comme quelqu'un qui compose.

Ce fut pendant une de ces rêveries profondes que la porte du grenier s'ouvrit brusquement. La ménagerie se prit à glapir de plus belle sur les tons les plus discordants : on eût dit l'arche de Noé en révolution. Cette harmonie diabolique eût fait tressaillir un mort; mais, par la force de l'habitude, Crébillon continua à rêver sans rien entendre.

Deux jeunes gens entrèrent vivement :

— Silence donc au parterre! cria le premier... Pouah! quelle tabagie! On n'y voit goutte. Êtes-vous là, mon père?

Point de réponse.

— Si vous n'y êtes pas, dites-le au moins, qu'on sache à quoi s'en tenir.

— Ne me dérangez pas, fit le poëte en grommelant et sans détourner la tête.

— Ah! ah! il paraît que vous vous cachez, comme Jupiter tonnant, au milieu des nuages.

— Ne me dérangez donc pas, sacrebleu! Je suis dans un endroit fort intéressant : je vais faire renvoyer un ministre imbécile et pendre un ministre fripon.

— Toujours dans les romans inédits jusqu'au cou! Vous le ferez pendre une autre fois, et je vous fournirai la corde. Mais aujourd'hui nous n'avons pas le temps.

— Allons, dit le poëte en se levant avec résignation, c'est encore mon étourdi de fils. Il n'y a plus moyen de travailler. Cela marchait si bien!

— Entends-tu, Collé, entends-tu papa qui parle de travailler, et qui m'appelle étourdi!

— Par exemple! fit Collé avec un beau geste d'indignation.

— Il ne se doute guère de ce que je viens lui apprendre.

— Que peux-tu venir m'apprendre, polisson? Quelqu'une de tes nouvelles fredaines dont je ne me soucie guère.

— Pas assez, papa, pas assez! Vous mériteriez que je vous fisse attendre.

— Quelque nouvelle orgie dont tu auras payé les verres cassés.

— Eh bien, vous n'y êtes pas du tout. C'est mieux que cela. Devinez encore un peu, pour voir.

Crébillon, impatienté, remit sa pipe entre ses lèvres et lâcha coup sur coup de magnifiques bouffées.

— Dis donc, Collé, reprit Crébillon fils, en se tournant vers son compagnon, que penses-tu d'un membre de l'Académie française qui fume comme un Suisse et qui...

— De l'Académie française! s'écria le poëte en se levant. De qui parles-tu? Est-ce que tu te moques de moi?

— Tiens! cela vous émeut donc enfin, Spartiate, grand philosophe, misanthrope endurci, paysan du Danube! Oui, de l'Académie française, bien bonne, par ma foi, d'avoir songé à vous qui, au fond, ne songiez guère à elle.

— Si, si, j'y avais songé.

— Voyez-vous cela! Eh bien, elle vous l'a rendu. J'ai voulu être le premier à vous en apporter la nouvelle. Vous êtes élu depuis une demi-heure. Voyons, Collé, toi qui es un homme grave, confirme-lui donc la chose, ou il ne me croira pas.

— Certifié conforme, dit Collé, en agaçant du bout de sa botte un corbeau dont il était parvenu à se faire un ami.

— Membre de l'Académie, reprit Crébillon, qui, dans son ravissement, *faillit* laisser éteindre sa pipe. Moi qui, depuis la mort de ma femme, — il y a cinq ans de cela, — ai disparu du monde, et me suis enterré dans une solitude absolue, sans répondre aux lettres, sans faire de visites, affranchi de toutes ces bienséances sociales qui ne sont que les tyrannies de l'usage!...

— Belle tirade, que je vous conseille de mettre dans votre prochaine tragédie! Mais enfin, puisque vous en êtes, il s'agit maintenant d'avoir un peu plus de tenue, et de ne plus vivre dans une tanière, entouré de ces animaux sauvages. Revendez-moi cette ménagerie au premier brocanteur que nous rencontrerons.

— Jamais, s'écria vivement le poëte! J'aime les animaux depuis que je connais les hommes, et c'est encore la meilleure société que j'aie fréquentée jusqu'à présent.

— Merci, dit gravement Collé.

— Je ne parle pas pour vous.

— Prouvez-le alors, en nous accompagnant. Nos amis sont réunis au Caveau pour célébrer, le verre en main, l'élection du nouvel académicien.

— Bien volontiers! Vous êtes de braves gens, vous autres, tout à fait sans façon, comme je les aime. Au moins, avec vous, on peut dépenser son argent et son esprit, et mettre les coudes sur la table.

— Il y en a même qui les mettent quelquefois dessous.

— Dessus, dessous... peu importe, pourvu qu'on puisse les mettre quelque part.

— Seigneur Dieu! fit Collé avec componction, croirait-on entendre parler un poëte tragique, un homme qui, comme Eschyle, fait évanouir les mères d'épouvante, au théâtre!

— Oui, oui, dit emphatiquement Crébillon, je suis un poëte tragique : je l'ai déjà prouvé et je le prouverai encore. Tenez, je veux vous lire au dessert mon premier acte de *Catilina*, que je viens de terminer. Vous verrez comme j'y drape les Romains, ces tyrans de l'univers.

— Alors emportez-le, et partons vite.

— L'emporter! *Omnia mecum porto, inquiebat Bias.*

— Bah! Vous savez donc le latin maintenant?

— Je sais cette phrase-là, pour l'avoir copiée plus de cinq cents fois en pensum, chez les révérends pères. Mais, pour en revenir à mes vers, est-ce que vous supposez que je les mets sur le papier? Je n'ai écrit qu'une seule de mes pièces, *Xerxès;* aussi est-elle tombée à la première représentation, et c'est bien fait. Cela m'a guéri à jamais de ce travers. Tout est-là; — et il se toucha le front du doigt.

On partit en s'acheminant vers la rue de Bussy. Le Caveau, qu'on doit regarder comme l'académie de la chanson dans notre pays, avait été fondé quelque temps auparavant par Crébillon fils, Collé, Gallet, le poëte-épicier (deux mots qui *hurlent d'effroi* de se voir accouplés), et Piron, dans l'établissement du restaurateur Landel, à l'endroit où s'é-

lève maintenant le café de France. On y cultivait de concert les lettres et la gastronomie ; le bon sens s'y aiguisait en épigrammes ; la verve et l'esprit s'y épanouissaient sous l'inspiration de la dive bouteille, et les gais refrains y prenaient leur vol de tous côtés, entre la poire et le fromage.

En entrant, nos trois compagnons trouvèrent à peu près toute la société réunie : c'étaient, outre Gallet et Piron, Fuzelier, le fournisseur attitré du Théâtre-Italien, Saurin, Sallé, Moncrif, l'*historiogriffe* des chats, Duclos, Helvétius, Gentil-Bernard, le peintre Boucher, quelques autres encore.

L'arrivée du nouvel académicien fut saluée d'une acclamation universelle. Après s'être assuré qu'il n'avait pas caché sous son manteau quelqu'un de ces chiens abandonnés qu'il ramassait par compassion dans la rue, presque toutes les fois qu'il sortait, on le fit asseoir entre Moncrif et Piron, et le dîner commença.

Il fut gai, comme toujours, et Crébillon père s'y montra bonhomme et digne convive de ces joyeux et spirituels personnages. Le poëte tragique n'était pas si effrayant dans sa conversation que dans ses drames, et il aimait à se délasser, en de gaies causeries, de ses compositions lugubres. Il ne tarit point sur l'honneur qu'on venait de lui faire.

— Moi, le confrère de Fontenelle, de Destouches, de Massillon, de Montesquieu, de tant d'autres grands personnages ! disait-il ; — car, par un contraste étrange, il joignait à un sentiment très-vif de sa valeur une modestie réelle, et il exprimait tour à tour ces deux sentiments avec la même naïveté ; — moi qui ai reçu pour tout mérite le cruel et morne talent de hurler dans la tragédie !

— Mais de bien hurler, fit Duclos.

— C'est vrai. Que voulez-vous? Corneille avait pris le ciel, Racine la terre ; il ne me restait plus que l'enfer : je m'y suis jeté à corps perdu.

— Est-ce que, par hasard, vous goûteriez Racine, maintenant?

— Je le respecte comme un de mes prédécesseurs, et d'ailleurs je l'ai toujours goûté comme le plus élégant de nos poëtes, répondit-il, non sans une certaine nuance de dédain.

— Vraiment, fit Gentil-Bernard, avec ce franc parler que chacun conservait dans ces réunions familières, c'est un reproche qu'on ne vous fera jamais, à vous !

— Je l'espère bien. Vous voyez que cela n'a pas empêché le docte corps de me tendre les bras.

— Ah ! soupira Piron avec mélancolie, j'aurai beau faire des tragédies, moi, les quarante ne me presseront pas sur leur sein. Il faut en prendre mon parti : je ne serai jamais rien, pas même académicien.

A la fin du repas, Crébillon, qui avait mangé et bu avec un entrain incroyable, récita le premier acte de son *Catilina*, que le public devait attendre dix-sept ans encore, en répétant, après Cicéron : *Quousquè abutere patientiâ nostrâ, Catilina?* car le poëte était paresseux avec délices. Il le récita sans broncher, servi par cette mémoire prodigieuse que nul n'eut à un plus haut degré. Sa voix et ses gestes, s'animant peu à peu, arrivèrent bientôt à une expression tellement intense, que plus d'une fois la figure effarée d'un garçon et de M. Landel lui-même apparut sur le seuil de la salle, inquiète de ce qui se passait.

C'était là sa façon ordinaire de déclamer : un jour qu'il se promenait à grands pas, en se répétant ainsi à lui-même les vers de *Rhadamiste*, qu'il était en train de composer, un jardinier le prit pour un fou furieux, ou pour un grand criminel poursuivi par les remords, comme Oreste par les furies, et faillit le faire arrêter. Semblable aventure était arrivée à Racine ; pendant qu'il errait aux alentours du bassin des Tuileries, en déclamant des passages de son *Mithridate*, il se vit tout à coup entouré d'ouvriers qui le prenaient pour un homme plongé dans le plus profond désespoir, et craignaient qu'il ne voulût se jeter dans le bassin. Cette différence d'interprétation marque bien la diversité des deux hommes et des deux génies.

Lorsque Crébillon eut fini, chacun fit ses réflexions. On loua surtout l'énergie du rôle de Catilina et la façon dont il s'était inspiré de Salluste ; mais on lui adressa sur le style obscur, tendu, incorrect, des conseils et des critiques qu'il rejeta bien loin, sans vouloir les entendre.

— C'est pour le coup, murmura Duclos à l'oreille de son voisin, que Boileau eût jeté les hauts cris. Une pareille lecture eût été capable de hâter sa mort.

Ce propos faisait allusion à une anecdote bien connue. Le satirique était malade quand Le Verrier s'avisa de venir lui lire le début de *Rhadamiste;* mais lui, l'interrompant bientôt :

— Quoi ! monsieur, dit-il avec sa rudesse ordinaire, cherchez-vous à me hâter l'heure fatale? A quels Visigoths nous ramène-t-on? Voilà un auteur devant qui les Boyer et les Pradon sont de vrais soleils !

Boileau alors était vieux, couvert d'infirmités, grondeur et morose. Comme tous les vieillards, il regrettait le bon temps de sa jeunesse, et d'ailleurs Crébillon, avec son style inculte et barbare, n'était pas l'homme qu'il fallait pour plaire au poëte le plus correct de notre langue. Rien donc d'étonnant que, dans ce début de *Rhadamiste* (qui est la partie la plus faible de la pièce), il eût été, suivant son usage, plus frappé d'un défaut que de deux beautés, et cela n'empêche pas *Rhadamiste* d'être le chef-d'œuvre de Crébillon, et l'un des chefs-d'œuvre de notre scène.

Après Crébillon, Gallet, qui était ivre d'une façon scandaleuse, entonna une chanson grivoise de sa composition ; Collé improvisa un amphigouri ; Duclos se livra à des enfilades sans fin de boutades satiriques ; Fuzelier lut une pièce de son théâtre de la Foire ; Piron débita une demi-douzaine de vaillantes épigrammes, et Crébillon fils, de petits vers frivoles, qu'il opposa gaiement à la tragédie paternelle, en s'en référant au jugement de l'auditoire.

— Allons, tais-toi, lui cria un des convives, ton père est un grand homme, et tu ne seras jamais qu'un grand garçon.

On se sépara en se donnant rendez-vous à la séance de réception du nouvel élu, et presque personne n'y manqua, bien que tous ces messieurs préférassent de beaucoup le cabaret au sanctuaire de l'Académie.

Crébillon, qui ne faisait rien comme tout le monde, écrivit son discours de réception en vers, et en assez mauvais vers, que le public eut la bienveillance de trouver fort beaux. Quand il en vint à celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

les applaudissements éclatèrent de toutes parts, comme un hommage rendu au caractère de l'homme et du poëte, dont la simplicité, la bonhomie, la candeur inoffensive étaient connues de tout le monde, quoique ses ennemis affectassent de le confondre avec les scélérats de ses pièces.

Crébillon avait fait ses études chez les jésuites, où il laissa des souvenirs de plus d'une sorte, si l'on en croit

cette note inscrite à côté de son nom dans les registres de ses maîtres : *Puer ingeniosus quidem, sed insignis nebulo :* enfant plein d'esprit, mais insigne polisson.

Il entra ensuite chez un procureur, en qui il eut la chance peu commune de trouver un ami de la poésie. Prieur le poussa lui-même à travailler pour le théâtre, et, presque mourant, se fit porter en fauteuil, dans une loge, pour assister à la représentation d'*Atrée et Thyeste*, après laquelle il embrassa chaleureusement son ancien clerc, en lui disant :

— Maintenant je puis mourir en paix : je vous ai fait poëte, et je lègue un homme à la nation.

A cette pièce, qu'avait précédée *Idoménée*, succédèrent d'autres tragédies que je ne passerai pas en revue ; presque toutes ont des qualités et des défauts analogues : de l'énergie, une force sombre et terrible, quelquefois de la grandeur, le don de remuer puissamment l'âme, de la hardiesse dans les peintures, de la chaleur dans les mouvements, de la fermeté dans les caractères, une inspiration mâle et souvent élevée ; mais aussi peu d'art et de goût, de l'obscurité, des longueurs, des inégalités étonnantes, une teinte uniforme et monotone, enfin de nombreuses incorrections qui sont la principale cause de l'oubli où est tombé son théâtre, car les œuvres de l'esprit ne vivent que par le style.

Il s'est attaché à peindre la haine, comme d'autres à peindre l'amour ; à exciter la terreur, comme ses prédécesseurs à exciter la pitié ou l'admiration.

Crébillon déclamant au milieu de sa ménagerie. Dessin de Pottin.

Il avait épousé, en 1707, une jeune personne sans fortune, fille d'un apothicaire, et son père ne le lui pardonna qu'en mourant. Sa vie, malgré les bienfaits de plusieurs hauts protecteurs, les fortes sommes que lui rapportèrent ses premières tragédies, et d'heureuses spéculations dans la rue Quincampoix, fut toujours pleine d'embarras d'argent, grâce à une prodigalité et à une incurie véritablement étonnantes. Cette incurie s'étendait jusqu'à sa santé, qu'il ne soignait pas plus que sa fortune, mangeant beaucoup et sans choix, dormant peu et souvent le jour plutôt que la nuit, négligeant, en un mot, les plus simples précautions de l'hygiène. Avec son tempérament robuste, et cette activité d'esprit qui, à quatre-vingt-un ans, lui permettait de produire sa tragédie du *Triumvirat*, sans parler de *Cléomède*, qu'il commença plus tard encore, il eût probablement pu donner le spectacle d'un poëte tragique presque centenaire, s'il eût été capable de veiller sur lui. Le gouvernement qui, après l'avoir fort négligé, s'était avisé de le protéger d'une manière éclatante, par l'intermédiaire de Mme de Pompadour, dans le but de l'opposer à Voltaire, se mit en tête de lui faire ériger un beau mausolée, projet qui attendit longtemps avant de recevoir son exécution, et les comédiens du roi lui firent célébrer un pompeux service où affluèrent les gens de lettres, les artistes et les grands seigneurs.

VICTOR FOURNEL.

(La fin au prochain numéro.)

LA MUSIQUE ET SES INTERPRÈTES AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Mme MIOLAN-CARVALHO [1].

Portrait de Mme Miolan-Carvalho. Dessin de Marc.

Voici encore une artiste qui peut entrer la tête haute dans la galerie du *Musée des Familles*, car elle joint la considération d'une vie exemplaire à la renommée d'un talent supérieur.

Sa vie est un témoignage nouveau de la puissance des vocations.

Née dans le monde, de parents honorés par des charges publiques, Mlle Miolan entra, en 1847, au Conservatoire royal. On s'effraya pour elle, à bon droit ; on voulut la retenir sur la pente fatale. Malheureusement, son étoile, ou plutôt celle de la musique, l'avait jetée dans l'école de G. Duprez, qui devina et prédit ses triomphes.

— Qu'elle reste dans les salons ou qu'elle franchisse la rampe, dit-il, elle sera une grande artiste, et je réponds de son avenir.

Deux ans après, la prophétie du maître était réalisée. Victorieuse au concours officiel, Mlle Miolan débutait dans *Giralda*, à l'Opéra-Comique, avec un succès qui annonçait une cantatrice de premier ordre. *Les Noces de Jeannette, la Cour de Célimène*, la reprise du *Pré aux*

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes, et les tables des tomes XXI à XXIV; voyez notamment, pour la série des artistes dramatiques, t. XVIII, p. 288; XX, 190; IX, 63; XVI, 327; X, 248; XIX. 167; XX, 156; XVIII, 62; XVII, 234; VIII, 157; XX, 270; XIV, 268; XIX, 253; XX, 129; XVII, 223; VI, 123; XXII, 221; XXIII, 244; XXIV, 89, 189.

Clercs, en firent bientôt la Sontag française ; et elle allait aborder le premier rôle d'un grand ouvrage écrit pour elle, — lorsqu'une double révolution s'opéra dans sa destinée de femme et d'artiste. Elle épousa M. Carvalho, et le suivit au Théâtre-Lyrique, dont il venait de prendre la direction.

Difficile et périlleuse entreprise pour l'un comme pour l'autre ! Le directeur affrontait un écueil où s'était brisé Adolphe Adam, — où avait échoué M. Perrin lui-même, ce modèle des heureux et des habiles. L'artiste allait risquer, sur le boulevard du mélodrame, devant un public élevé au bruit de la grosse caisse, les perles d'une voix savante et délicate, les sons d'une flûte enchantée, dont les dilettanti jugeaient seuls la valeur.

Eh bien, le succès fut instantané, prodigieux, décisif. Avec le simple rôle de *la Fanchonnette*, de M. Clapisson, Mme Miolan-Carvalho fit tout d'un coup l'éducation musicale du Théâtre-Lyrique. On ne voulut plus entendre qu'elle, et on alla l'écouter deux cents fois de suite. Après *la Fanchonnette*, ce fut *la Reine Topaze*, et l'enthousiasme alla croissant pour le rossignol du boulevard.

Qu'on nie encore la toute-puissance du juste et du beau, du naturel et du vrai !

En deux années à peine, une artiste éminente a élevé le public le moins éduqué de Paris à la hauteur des trois chefs-d'œuvre de Weber : *Freyschütz*, *Oberon* et *Euryanthe*, — compris et applaudis au Théâtre-Lyrique, après avoir *chuté* à l'Académie royale, ou n'avoir osé y affronter la scène !

Ce résultat fait autant d'honneur à notre pays qu'à Mme Carvalho, — et rassure tous ceux qui doutaient encore de l'oreille française.

Aussi, un curieux phénomène s'est produit autour de cette gloire musicale. Plusieurs maîtres se disputent l'honneur de l'avoir formée, comme plusieurs villes de la Grèce se disputent la naissance d'Homère. Déjà débattue en première instance, l'affaire va se trancher, dit-on, en Cour impériale.

Mme Miolan persiste à déclarer que Duprez a été son unique et son véritable maître.

Si nous avions l'honneur d'être juge de cet intéressant procès, nous ne nous bornerions point à écouter les plaidoiries des avocats ; nous exigerions l'*audition des parties;* — nous voudrions comparer le chant de Mme Carvalho à celui de ses anciens professeurs, et la Cour impériale jouirait ainsi d'un concert sans égal et sans précédents. Seulement, toute l'autorité du président suffirait-elle à empêcher les marques d'approbation interdites dans le sanctuaire de la justice ?

PITRE-CHEVALIER.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES, ORIGINAUX ET GROTESQUES [1].

UN RÉALISTE, OU LA DERNIÈRE TRAGÉDIE.

Je vous présente mon héros.

Il se nommait Jules Chevandier, mais il s'appelait Joseph Testudo. C'était son nom littéraire, son nom d'artiste, de bohême, de *réaliste*.

Mais comment et pourquoi s'était opérée cette transformation ? Comment ce nom bourgeois, Jules Chevandier, était-il devenu ce nom baroque et latinisé, Joseph Testudo ?

C'est toute une histoire à raconter en manière de prologue.

Jules Chevandier était fils d'un notaire de province qui, après trente ans de travaux modestes, était mort, laissant à Jules six mille francs de rente et une petite maison, à Loches ; Jules étudiait, ou du moins *faisait* son droit à Paris, lorsque la mort de son père le laissa libre de ses actions et maître d'une fortune qui donna fort à songer aux matrones tourangelles, dont les filles touchaient à ce terrible printemps de la vingtième année.

Mais Jules avait vu Paris, il avait trempé sa lèvre à la source enivrante, il avait caressé du regard le fruit d'or qui ne croît qu'à Paris ; le malheureux ! il avait ou il crut avoir la vocation littéraire ; il réalisa donc sa fortune, confia à un oncle le soin de lui faire passer ses revenus, dit un adieu ironique aux rives de la Loire, et un beau soir débarqua à Paris.

Mais comment, redevenu Parisien, devint-il *réaliste ?*

Voici :

Jules assistait, en 1848, à la Porte-Saint-Martin, à la première représentation d'une grande pièce en vers ; le drame était de la nouvelle école : nouvelle, Jules le croyait, du moins ; il applaudit avec frénésie les passages les plus osés, s'indigna contre les opposants, et roula des yeux terribles quand des sifflets réactionnaires accueillirent l'œuvre hardie qui lui semblait le dernier mot de la science théâtrale.

A côté de Jules était assis un homme jeune encore, aux traits fatigués déjà, au regard vague, au front soucieux et presque ridé. Pendant la représentation, ce personnage écoutait avec un sang-froid glacial les passages qui électrisaient le plus notre héros ; quand une partie du public se levait et acclamait la poésie délirante du drame, quand une autre partie de la salle éclatait en huées, en sifflets, en exclamations peu parlementaires, le voisin de Jules restait impassible, il regardait du même regard dédaigneux les enthousiastes et les opposants, un sourire étrange plissait ses lèvres minces, et on n'aurait pu lire sur son front ni une approbation ni un désaveu.

Jules avait remarqué l'attitude de son voisin ; dans un entr'acte il se pencha vers lui, et dit en souriant :

— Vous n'aimez donc pas cela ?

— Moi, dit l'autre, que m'importe ?

Jules regarda plus attentivement le personnage énigmatique ; serait-ce un ennemi, un classique ? pensa-t-il.

Un rapide examen le rejeta bien loin de cette supposition : l'inconnu avait, dans ses gestes, dans son accent, dans toutes ses allures, quelque chose qui éloignait tout soupçon de *classicisme* ; il portait les cheveux longs et roides, son habit à longs poils était croisé sur sa poitrine par de larges boutons imitant la nacre ; pendant les entr'actes, il posait fièrement sur sa tête un chapeau en feutre souple, dont la forme hésitait entre l'ancien chapeau des

(1) Voyez, pour la série, la Table générale des vingt premiers volumes et les tables particulières des tomes XXI à XXIII.

mousquetaires et l'affreux couvre-chef inventé par la bourgeoisie contemporaine.

Ce n'était pas là un classique.

Après la représentation et à la sortie du théâtre, Jules se trouva encore auprès de cet homme dont l'attitude l'avait tant intrigué.

Cette fois l'inconnu vint à lui, lui prit familièrement le bras, et, après quelques pas sur le boulevard, lui dit :

— Vous m'avez demandé si ce drame me plaisait, je vous ai répondu : Que m'importe?

— En effet, et votre réponse m'a surpris.

— Pourquoi? dit l'autre, ne sommes-nous pas de l'école nouvelle?

— Mais, repartit Jules, l'auteur de cette pièce est de l'école nouvelle, bien certainement.

— Ah! fit son compagnon, vous en êtes là? Vous êtes...

— Romantique! accentua Jules, comme Régulus eût dit : Romain!

L'autre, d'une voix brève, reprit :

— Être classique, c'est une honte ; être de l'école du bon sens, c'est une ignominie ; être romantique, c'est une turpitude.

— Mais alors, que faut-il être? s'écria Jules, effaré.

— Il faut être *réaliste*.

— Réaliste... Qu'est cela?

— Le réalisme, dit le sentencieux et calme personnage, c'est la lumière, c'est la vérité ; le réaliste, c'est celui qui voit tout ce qui est, c'est celui qui dit tout ce qui est vrai. Après Mahomet, Omar; après Luther, Munzer; après Delacroix, Courbet ; après Victor Hugo, Champfleury !

Jules avait compris, il saisit la main de l'initiateur, et lui dit d'une voix solennelle :

— Je suis réaliste!

— Votre nom? dit le prophète.

— Jules Chevandier.

— Ce n'est pas un nom.

— Maître, donnez-moi un nom, alors.

Les deux nouveaux amis passaient en ce moment près d'un magasin de comestibles ; sur la devanture, entre les jambons et les terrines, remuaient péniblement plusieurs tortues de marais. Le pontife du réalisme s'arrêta, désigna les tortues du doigt, et dit à Jules :

— Voilà le symbole du réalisme, la tortue! L'animal écrasé sous la carapace, comme le génie sous les préjugés du monde! Testudo veut dire tortue. Frère, appelle-toi Joseph Testudo. Tu seras grand.

A dater de ce jour, Jules Chevandier s'appela Joseph Testudo. Fut-il grand?

Pendant deux ans et plus, Joseph Testudo nagea dans les grandes eaux du réalisme littéraire et artistique ; il fut initié au grand arcane, il apprit la science interdite aux profanes; il fit mieux : non content d'aimer le réalisme, il le pratiqua; il mangea et but, dans les tavernes du pays latin, le veau problématique et le vin douteux, chers aux réalistes; il se coiffa d'un feutre pareil à celui de son ami le grand prêtre, mais d'un aspect plus féroce et plus irrité encore ; et, au bout de ces deux ans, il possédait à fond la langue, les usages et les talents de la caste privilégiée. Il était au moment d'avoir du génie, lorsque commence cette aventure qui l'en empêcha.

Par une superbe matinée du mois d'avril, Testudo marchait le long du quai de la rive droite, en remontant la Seine ; le soleil chauffait les jeunes arbres réjouis dont les bourgeons se hasardaient à poindre, quelques hirondelles gazouillaient en croisant leur vol au-dessus des toits humides de la rosée de la nuit, et les vitres étincelaient sur toutes les façades. Joseph allait au hasard, en songeant à un roman dont la publication devait lui donner une place incontestable et enviée dans la phalange réaliste ; il arriva, flânant ainsi, au quai des Célestins, suivit, sans plus y prendre garde, la rue de Sully, et ne s'arrêta qu'en apercevant un monument noir sur la longueur duquel régnait, au lieu de grille, une affreuse palissade de planches mal jointes.

Sur la façade de cet édifice était écrit : *Bibliothèque de l'Arsenal.*

Au moment où Joseph arrivait à l'entrée de la bibliothèque, un vieillard et une jeune fille venaient d'en franchir la porte ; Joseph les suivit, et les trois visiteurs arrivèrent ensemble dans la salle des catalogues.

Le vieillard s'adressa, en homme qui connaît les êtres, au bibliothécaire de service.

— Monsieur le bibliothécaire, dit-il, je désirerais consulter toutes les éditions de *Zaïre* que vous possédez.

L'employé s'inclina poliment, chercha quelques instants dans le catalogue, et donna l'ordre d'apporter les livres demandés.

Nous ne saurions peindre l'expression de surprise, d'ironie, de haut dédain que prit la figure de notre ami Joseph Testudo, lorsqu'il eut entendu la demande du vieillard : *Zaïre!* la plus surannée des tragédies, à son avis! le type du style ennuyeux! la périphrase coulant à pleins bords! la rime insuffisante! Joseph toisa du regard le misérable bourgeois qui s'était permis cette demande incongrue et audacieusement turpide ; puis il pensa à la vengeance, il voulut braver le champion des vieilles règles, et, sachant bien qu'il allait lui porter un coup terrible, il dit à l'employé d'une voix ferme :

— *Les Burgraves*, monsieur !

Joseph ne s'était pas trompé dans son espérance farouche : à peine eut-il prononcé ces mots, le vieillard fit un soubresaut, ses lunettes s'agitèrent et faillirent s'échapper, sa perruque violemment agitée par l'émotion intérieure décrivit un mouvement de rotation inusité, sa bouche s'ouvrit comme la bouche d'un héros tragique qui va maudire; mais la voix lui manqua, ses bras accablés retombèrent le long de son paletot vénérable, et il prit à la hâte le chemin de la salle de lecture, pendant que sa fille, s'arrêtant encore devant le bibliothécaire, demanda d'une voix timide et à peine accentuée :

— *Paul et Virginie.*

Nos trois personnages entrèrent dans une vaste salle scientifiquement ornée de majestueux in-folio et d'in-quarto massifs; le vieillard et la jeune fille s'assirent devant une table à double pupitre ; Joseph se plaça en face d'eux. Le vieillard et le jeune homme échangèrent un regard sournoisement dédaigneux, mais les livres qu'on leur apporta bientôt firent diversion à ce commencement d'hostilités.

— Aline, dit le vieillard, voilà *Paul et Virginie*.

La jeune fille prit le livre, l'ouvrit et se mit à lire avec ardeur ; le vieillard s'empara précipitamment de plusieurs brochures poudreuses, et ne leva plus la tête. Quant à Joseph, il n'ouvrit que pour se donner une contenance le livre qu'on lui remit : en sa qualité de *réaliste*, il admirait fort peu l'auteur des *Burgraves*, qu'il eût traité de perruque au besoin; s'il avait demandé ce drame, c'est qu'il le savait particulièrement antipathique aux partisans du vieux droit théâtral dont le hasard mettait devant ses yeux un des derniers soutiens.

Joseph se mit donc à examiner la jeune fille.

Elle paraissait absorbée dans sa lecture ; penchée sur

le volume, elle suivait chaque ligne du regard en accompagnant, pour ainsi dire, le récit d'un mouvement de tête horizontal ; quelquefois une légère rougeur montait à ses joues, mais c'était la rougeur que cause un chaste plaisir et non celle qu'apportent les fièvres soudaines de la pensée ; quelquefois elle souriait, son regard quittait la page un instant et prenait je ne sais quoi de gracieusement vague qui avait un charme inexprimable : on aurait dit qu'elle cherchait à lire dans sa mémoire, comme elle venait de lire dans le roman de Bernardin ; puis elle reprenait sa lecture, tour à tour souriante et rougissante et oublieuse de ce qui l'entourait.

Joseph la contemplait et l'admirait, sans le savoir, sans le vouloir, sans y songer.

Aline devait avoir dix-sept ans : elle était assez grande et svelte ; des cheveux blonds, relevés en natte sur le sommet du front, faisaient contraste avec ses yeux noirs et sa peau un peu brune ; elle portait un chapeau de paille fine dont les rubans verts s'harmoniaient avec le nœud, vert aussi, qui entourait son cou ; son mantelet de soie noire, retombé derrière elle, laissait voir sa robe fort simple dessinée à peine par les premières grâces de la jeunesse.

Elle était ravissante ainsi, ravissante de calme, de douceur, de quiétude.

Notre ami Joseph l'admirait sans doute, mais il était piqué du peu d'attention que la jeune fille faisait à lui ; habitué à la vie du pays de bohème, pays dont les naturelles n'étaient guère sauvages à son endroit, il ne savait plus rien des délicatesses exquises, des tendresses inexprimées, des souffrances acceptées comme autant d'à-compte sur les joies futures.

Joseph s'évertuait donc à attirer l'attention de la jolie lectrice ; mais il s'agitait en vain, il relevait sans succès ses cheveux qu'il savait beaux, la jeune fille continuait sa lecture ou sa rêverie, sans que rien indiquât qu'elle se fût aperçue de la présence de notre pauvre ami.

Tout à coup le vieillard se leva :

— Il est temps de partir, ma fille, dit-il à voix basse.

Tous les deux se levèrent et sortirent de la salle.

Joseph, irrité de son insuccès, se leva presque aussitôt et les suivit d'un peu loin.

— Nous verrons! pensait-il ; une mijaurée! quelque fille d'épicier !

Aline et son père remontèrent la rue de Sully, gagnèrent le quai, puis le boulevard Mazas, et enfin s'engagèrent dans la rue du faubourg Saint-Antoine.

Joseph les suivait toujours.

Il voyait devant lui le mantelet noir d'Aline arrondi quelquefois comme une voile, la robe de la jeune fille, que soulevait une folle brise du matin, et, mieux encore, le brodequin étroit qui laissait apercevoir le bas blanc de la jolie marcheuse appuyée légèrement au bras de son père.

Joseph les suivait de plus belle.

Oh! les jeunes gens! Heureux fous qui ont vingt ans, le cœur joyeux et le pied leste ! Et vous surtout, poëtes incompris qui marchez la tête pleine de rêves et la poche vide d'argent! Quel est celui qui n'a pas, une fois au moins, suivi de la sorte quelque jeunesse au pas sonore et impatient du pas ralenti d'un père? Ah! les touchants poëmes que nous avons bâtis ! Ah ! les doux projets que nous avons formés à ces heures de course volontaire et charmante ! Que souvent nous avons regretté, tandis que fuyait devant nous la gracieuse apparition, que nous avons regretté, l'un son château, l'autre son moulin, et tous, les foyers de l'enfance, qui attendaient quelque jeune fille, comme celle-ci que nous suivons, pour en faire l'épouse, la compagne et la mère !

Je ne sais si Joseph se livrait à des pensées aussi élégiaques, je sais seulement qu'il suivit Aline et son père jusqu'au rond-point de la barrière du Trône ; arrivé là, il les vit prendre le boulevard désert qui conduit à la barrière de Saint-Mandé ; Joseph, décidé à poursuivre son aventure, franchit après eux la barrière, puis la ligne des fortifications, mais force lui fut de s'arrêter bientôt : Aline et son père entrèrent dans une maison dont la porte se referma sur eux.

Cette maison, située dans la charmante avenue du *Bel-Air*, était coquettement posée entre le petit jardin qui règne devant toutes les maisons de l'avenue et un jardin plus vaste dont les arbres étendaient leurs feuilles jusque sur le toit ; ce n'était pas une maison, c'était un nid ; on y respirait l'air chargé du parfum des premiers lilas ; des oiseaux babillaient ici et là, partout, sans crainte, comme chez eux ; une seule chose mêlait une idée prosaïque à cette idylle en action : sur la porte de la maison, entre les clématites et les pariétaires, s'étalait un écriteau jaune avec l'inscription ordinaire : *Appartement meublé à louer.*

Joseph, qui s'était arrêté avec embarras, aperçut l'écriteau, et, sans hésiter, frappa à la porte qui s'ouvrit à l'instant.

Le concierge fit visiter à Joseph l'appartement à louer ; c'était un logement de garçon, composé de deux jolies pièces dont les fenêtres s'ouvraient sur le second jardin.

— A-t-on la jouissance du jardin? demanda Joseph

— Non, monsieur ; il est loué, avec l'appartement qui est à côté du vôtre, par M. Delatour.

— M. Delatour?... N'est-ce pas un homme d'une soixantaine d'années qui vient de rentrer avec une jeune fille?

— C'est cela même, dit le concierge.

Joseph n'en demanda pas davantage, loua l'appartement pour un mois et partit pour Paris. Il revint le soir même, avec un léger bagage.

A la nuit close, Joseph était installé dans son nouveau logement, devant un bon feu que les derniers froids rendaient nécessaire ; par instants, il se levait et se mettait à la fenêtre ; il apercevait alors et regardait avec mélancolie l'appartement de M. Delatour, éclairé par la lueur égale d'une lampe ; quelquefois la silhouette d'Aline se détachait sur les rideaux blancs, et Joseph ne pouvait s'empêcher de tressaillir à chaque apparition de la jeune fille.

Vers dix heures, la lampe disparut, le logement de M. Delatour s'effaça dans l'obscurité, et Joseph, plus seul encore, ne trouva rien de mieux à faire que d'écrire des vers ; au bout d'un quart d'heure il avait jeté sur le papier ces rimes peu orthodoxes, dont nous lui laisserons la responsabilité entière :

SONNET A LA LECTRICE DE L'ARSENAL.

Pendant que tu lisais, je regardais, Aline,
Et je n'oublirais pas, quand je vivrais mille ans,
Les contours de ta tête orageuse et câline,
Les ors de tes cheveux aux bandeaux rutilants;

Ton cou, cygne nageant dans des flots de maline,
Aux mouvements si fiers, si souples et si lents;
Tes grands yeux plus profonds quand ton beau front s'incline,
Doux comme des ramiers, gris comme des milans!

Et maintenant je songe — Ah! misère et massacre! —
A ce regard d'ébène, à ces tempes de nacre;
Et je me sens tout plein d'angoisse et de courroux.

Songe aussi! Le lion doit plaire à la gazelle
Quand, tournoyant dans l'ombre, il allonge vers elle
Sa patte formidable et son grand mufle roux!

JOSEPH TESTUDO.

Joseph se coucha plus tranquille après avoir exhalé sa verve dans ces alexandrins féroces: il n'est pas de poëte au monde qui n'oublie les peines les plus cruelles de l'âme ou du corps après quelques instants d'incubation; et lors même que la souffrance naît des tristesses de la vie littéraire, la souffrance est vite oubliée; la poésie est comme la lance d'Achille : elle guérit les blessures qu'elle fait.

Lorsque notre poëte se réveilla, le soleil entrait joyeusement dans sa chambre; il ouvrit la fenêtre et un vif parfum de printemps pénétra jusqu'à lui; dans le jardin, moitié parterre, moitié verger, qui s'épanouissait sous ses yeux, il aperçut Aline, en négligé du matin, activement occupée à arroser les jeunes plants. Au bruit que fit Joseph en ouvrant la croisée, elle tressaillit et releva la tête.

Aline et Joseph Testudo à la bibliothèque de l'Arsenal. Dessins de Bertall.

Notre héros ne perdit pas l'occasion; d'un bond il alla prendre sur sa table le sonnet de la veille et le lança, sans autre parole et sans plus de façons, aux pieds de la jeune fille immobile de surprise; voulant juger de ses chances, sans être vu, il se cacha derrière les rideaux.

Aline, indécise un moment, ramassa la feuille, y jeta rapidement les yeux et soudain prit la fuite, légère, svelte, adorable : *fugit ad salices*.

Deux heures après, Joseph était assis devant un excellent déjeuner et dégustait, en réaliste, l'arome d'une bouteille de vieux mercurey, lorsque le concierge entra et lui dit :

— M. Delatour désire avoir l'honneur de parler à monsieur.

Joseph, effaré, prit à peine le temps de finir son déjeuner, et, quelques minutes après, se présenta chez M. Delatour; une vieille servante l'introduisit dans un salon fort simplement meublé, où se trouvaient déjà M. Delatour et sa fille.

M. Delatour était assis dans un grand fauteuil, devant une table chargée de livres et de papiers.

Aline était au piano et parcourait, d'un air très-affairé, des cahiers de musique et des romances éparses.

Joseph entra et salua profondément, M. Delatour se leva

à demi et lui indiqua un siége du geste; Joseph s'assit.

— Monsieur, dit le vieillard, vous êtes M. Joseph Testudo?

— Oui, monsieur.

— C'est vous qui avez écrit le sonnet que voici?

— Oui, monsieur, et j'ose affirmer que ce n'est pas le plus mauvais que j'aie écrit.

A ces mots, le vieillard n'y tint plus, il se leva subitement, assujettit sa perruque d'un geste qui lui était sans doute habituel, et fit un pas vers Joseph; sa figure prit une expression terrible et railleuse à la fois, sa jambe s'agita d'un mouvement convulsif, il jeta sur notre ami confondu un regard qui eût anéanti tout autre qu'un jeune réaliste, et s'écria:

— *O tempora! O mores!* Quoi! nous en sommes là! si vite! si loin! si peu de temps! un si long chemin! O La Harpe! O mon pauvre ami l'abbé Delille! O mon vénérable ami Ducis! Quoi! on fait de pareils vers quarante ans après Esménard! Et j'ai vécu soixante-dix ans pour voir et lire de pareilles choses! Qui m'eût dit que je verrais ce que je vois quand je commençai ma tragédie, il y a trente-sept ans et quatre mois? Les dieux s'en vont! Je vais faire comme eux.

Ainsi il parlait, le vieillard irrité; son geste avait l'ampleur des grandes scènes de tragédie, sa voix montait aux notes stridentes, ses yeux lançaient des flammes; quand il eut fini, il s'assit pour reprendre des forces, puis il saisit et déplia, avec un rire étrange, le papier où était écrit le terrible sonnet, et, d'un ton sardonique et saccadé, il se prit à le lire, oubliant sa fille à qui les vers s'adressaient, oubliant l'inconvenance de cet aveu soudain, oubliant tout, excepté le style, le ton, l'air de la phrase, l'allure de l'école littéraire qu'il maudissait:

Pendant que tu lisais, je regardais, Aline...

Aline! Est-ce qu'on appelle jamais une femme par son nom? Aline! J'aurais dit Chloé, ou Philis, ou Araminte. Passons.

Et je n'oublirais pas, quand je vivrais mille ans...

Mille ans!... Mille ans! J'espère bien que leur belle littérature ne durera pas mille jours.

Les contours de ta tête orageuse et câline...

Orageuse! câline! câline! orageuse! Comme cela se suit! Et où a-t-on jamais vu de tête orageuse?

Les ors de tes cheveux aux bandeaux rutilants...

Ors! les ors! Le mot or n'a pas de pluriel, mon petit monsieur; et rutilants!

Ton cou, cygne nageant dans des flots de maline...

Un cou, qui est un cygne! Et des flots de maline! Comme qui dirait dans des flots de cristal!

Tes grands yeux plus profonds quand ton beau front s'incline,
Doux comme des ramiers, gris comme des milans...

Ah! ah! gris comme des milans! Et tout cela pour l'antithèse! D'ailleurs elle a les yeux noirs, mon Aline.

Et maintenant je songe! — Ah! misère et massacre! —
A ce regard d'ébène, à ces tempes de nacre;
Et je me sens tout plein d'angoisse et de courroux.

Un joli tercet, ma foi! et engageant!

Songe aussi! Le lion doit aimer la gazelle
Quand, tournoyant dans l'ombre, il allonge vers elle
Sa patte formidable et son grand mufle roux!

Jolie façon de faire sa cour! Mufle, patte, tournoyant! Et puis, ce n'est pas même passionné! Vous vous dites un lion, vous n'êtes qu'un mouton enragé!

M. Delatour se leva après avoir lu, croisa les bras sur sa poitrine et alla droit à notre pauvre ami foudroyé.

— Monsieur, dit-il sourdement, vous êtes un infâme! Vous êtes un réprouvé, un homme sans foi ni loi, un hugolâtre! Oui, un hugolâtre, je ne mesure pas mes termes. Monsieur, les premiers vers que j'ai adressés à une femme étaient faits sur les bouts-rimés que voici; vous en rirez, je l'espère bien, mais vous les entendrez, et je vous défie de les remplir!

fougère,
repas,
bergère,
pas;
perfidie
secret,
jalousie
indiscret.

Voilà, monsieur, comment on parlait aux dames et comment on faisait les vers dans le bon temps! *Fougère* rappelle les églogues du Cygne de Mantoue, *bergère* amène la pensée sur les plus riantes images! Mais vous avez changé tout cela, vous avez mis le cœur à droite, Sganarelles de la littérature.

Sortez de chez moi, continua le vieillard d'une voix éclatante, et n'y remettez les pieds que pour faire amende honorable aux saines traditions que vous avez outragées.

Joseph sortit tout effaré, sans remarquer le sourire étrange d'Aline.

Vers le milieu du jour, Joseph était dans son appartement, rêvant à sa mésaventure du matin et souriant encore au souvenir de la colère classique de M. Delatour; ses yeux s'étant tournés par hasard sur le jardin, il aperçut Aline qui marchait pensive autour des plates-bandes; lorsque la jeune fille passa près de sa fenêtre, Joseph y parut brusquement; il calma d'un geste l'étonnement de la jolie promeneuse, et lui dit d'une voix émue:

— Je suis bien malheureux, mademoiselle; j'ai déplu à votre père sans le vouloir, sans le savoir, sans le prévoir; j'en souffre plus que je ne saurais dire, allez! S'il est un moyen de réparer ma sottise, enseignez-le-moi, mademoiselle.

Aline leva les yeux sur lui, et, voyant sa franchise dans son émotion, répondit simplement:

—Pourquoi n'écrivez-vous pas en vers comme vous parlez en prose? Vous n'auriez pas blessé mon père, et moi je ne serais pas forcée de vous en vouloir.

— M'en vouloir, à moi, mademoiselle, à moi qui donnerais ma vie...

— Ce n'est pas votre vie qu'il faut donner, c'est un peu de modestie qu'il faut avoir, c'est un petit sacrifice qu'il faut faire...

— Un sacrifice! et lequel?

— Écoutez: mon père est d'un caractère vif, mais bon; vos vers l'ont irrité au point le plus sensible. Eh bien! faites-en d'autres qui soient tout différents des premiers, remplissez ses bouts-rimés enfin; apportez-les-lui ce soir, et peut-être vous pardonnera-t-il.

— Mais vous, mademoiselle, me pardonnerez-vous?

— Moi, monsieur?... C'est de mon père qu'il s'agit;

votre soumission lui fera plaisir, lui donnera même un peu d'orgueil; je ne songe qu'à cela.

— Mais pourtant, mademoiselle Aline...

— Adieu, monsieur. Réfléchissez.

Et elle s'éloigna, souriante et légère, et un peu rougissante.

Resté seul, Joseph se prit à réfléchir; le moyen que lui avait proposé Aline lui paraissait exorbitant: trahir le réalisme, lui! renier ses amis, sa foi, ses dieux! Jamais!

Au bout d'une heure, les bouts-rimés étaient faits, mais des bouts-rimés réellement *rococo*, tellement qu'il s'en indigna en les écrivant.

Le soir, il se présenta chez M. Delatour qui l'accueillit cérémonieusement et resta sur la défensive.

— Monsieur, dit Joseph, j'ai réfléchi à la leçon que vous m'avez donnée ce matin; elle me semble juste, et voici de nouveaux vers qui vous feront, j'espère, oublier les autres.

Il lut, en effet, la pièce qu'il venait de composer; mais, comme notre ami n'a jamais voulu nous la confier, nos lecteurs voudront bien ajourner leur jugement ou remplir eux-mêmes les bouts-rimés en question.

Après avoir entendu, M. Delatour sourit et dit à Joseph tremblant:

— Ce n'est pas encore cela, tout à fait du moins; mais c'est déjà un progrès.

— Monsieur, insinua habilement Joseph, si vous daigniez m'accorder quelques leçons, je pourrais mieux faire à l'avenir.

— Flatteur! dit le vieillard à Joseph; et puis tout bas à lui-même: Décidément il en tient pour Aline! Jamais poëte n'a fait pareil sacrifice sans être épris sérieusement!

M. Delatour parut se consulter un instant, puis une pensée maligne sans doute fit étinceler ses yeux, il se tourna vers Joseph et lui dit:

— Attendez-moi un moment.

Et il sortit avec vivacité, en se frottant les mains.

Aline et Joseph restèrent seuls, et, comme il arrive toujours en semblable occasion, gardèrent d'abord le silence; Joseph était surtout embarrassé; pris d'une sincère émotion, il sentait que sa contenance était ridicule et ne savait comment en changer. Aline vint à son secours:

— Vous avez, dit-elle en riant tout à coup d'un rire argentin, vous avez un singulier nom, monsieur Joseph Testudo!

Notre héros fut décontenancé sans doute par l'observation et par la franche hilarité qui l'accompagnait, mais sa bonne étoile lui inspira de dire la vérité.

— Je ne m'appelle pas Joseph Testudo; c'est un nom de guerre, un nom d'auteur, un pseudonyme; mon vrai nom est Jules Chevandier.

— J'avais deviné juste, s'écria Aline en frappant des mains, c'est toi, Jules! Pardon... c'est vous, Jules Chevandier! fils de M. Chevandier, le notaire de Loches, le vieil ami de mon père! Je vous avais presque reconnu ce matin. Moi, je suis Aline, la petite amie de votre sœur! Vous souvenez-vous? Quand j'avais douze ans et vous quinze, vous souvenez-vous de nos parties, de nos jeux et de nos danses?

— Comment! c'est Aline, ma petite amie Aline, s'écria Jules à son tour; pardieu! il n'est pas étonnant que je vous aie adorée hier du premier coup d'œil.

— Chut, monsieur Jules! Est-ce qu'on dit cela à une amie d'enfance?

— Certes oui, et plutôt deux fois qu'une; oui, certes, je vous adore, mon Aline!

— Silence donc! voici mon père.

M. Delatour entra, portant un énorme cahier entouré d'un ruban bleu, qu'il déposa sur une table.

Aline se précipita vers lui.

— Père! père! tu ne sais pas! M. Joseph Testudo ne s'appelle pas Joseph Testudo, il s'appelle Jules Chevandier! Jules, le fils de ton ami de Loches! Je l'ai deviné, il me l'a dit, j'en suis sûre et je suis très-contente, car il avait pris un bien vilain nom.

— Comment? dit M. Delatour en regardant Jules; mais, en effet, ces traits sont bien ceux de mon vieil ami; ah! ça, pourquoi diable s'appeler Joseph Testudo?

— Père, ne le gronde pas; c'est un pseudonyme!

— Eh bien! fit M. Delatour en souriant, venez m'embrasser, monsieur Joseph Testudo; ou plutôt, viens m'embrasser, mon petit Jules! Mais plus de folie, au moins, plus de romantisme! Tu m'as demandé une leçon; je vais t'en donner une, et bonne.

Le vieillard se dirigea vers la table.

— Ceci est le manuscrit de ma tragédie, *Sésostris*. Je vais te la lire, et pour tes péchés et pour ton instruction.

Jules, qui s'attendait aux bouts-rimés, contint un mouvement d'effroi, Aline, marchant sur la pointe du pied, gagna un large divan, où elle s'établit de son mieux... pour écouter sans doute plus commodément.

Le vieillard déplia le manuscrit, le feuilleta d'un air attendri et mélancolique; c'était un énorme cahier: chaque feuillet était triplé au moins par les surcharges et corrections, par les onglets ajoutés, intercalés, collés avec un art prodigieux; ce n'était pas une tragédie, c'étaient plusieurs couches de tragédies superposées; pas une page sans rature; mille petits papiers, placés çà et là au hasard des changements, faisaient de ce manuscrit une mosaïque d'écriture effrayante à voir, un immense hiéroglyphe impossible à déchiffrer pour tout autre que l'auteur.

M. Delatour, après un soupir, releva la tête et lut d'une voix grave:

SÉSOSTRIS,

Tragédie en cinq actes;

puis le nom des personnages.

Puis il commença d'un ton ferme et convaincu:

> Enfin, après dix ans, séparé de ma fille,
> Je rentre triomphant au sein de ma famille.

Jules n'écouta plus, il resta les yeux fixes, la bouche ouverte, un étonnement stupide peint sur tout le visage.

M. Delatour continua avec ardeur sa lecture.

Et, tenez, n'en rions pas! ne rions pas des vieilles œuvres, surannées peut-être, consciencieuses sans aucun doute. Nos pères étaient nos maîtres, jeunes gens! nos maîtres par le travail, la patience, le soin attentif et jamais lassé! Ils donnaient tout ce qu'ils avaient, ils ne se prodiguaient pas en conceptions hâtives, la plume ne fatiguait pas leurs mains; les plus humbles, les derniers, les moindres avaient grand souci et haute idée de leur mission; ce n'était ni bien neuf, ni bien gai, ni bien sonore: c'était honnête et calme; s'ils n'étaient pas féconds en enfantements splendides, ils n'étaient pas non plus féconds en avortements! Et puis, qui sait s'ils ne riront pas, les petit-fils de ceux qui, aujourd'hui, rient de leurs grands-pères?

Le bon vieillard lisait avec émulation, il savourait avec lenteur le miel attique de ses alexandrins; quelquefois il s'exaltait au son de ses rimes bien connues; de temps à au-

tre, il relevait la tête avec orgueil ou s'interrompait pour dire :

— Et le Théâtre-Français n'en a pas voulu !

Il avait tout oublié, le vieux poëte, et le réaliste qui était là effaré devant lui, et Aline qui écoutait sans doute, et tout, et le théâtre, et le monde, et l'Académie !

Il lut de la sorte pendant trois heures, sans s'arrêter, sans respirer presque, sans perdre courage ni force. Oh ! les poëtes, jeunes ou vieux, quels poumons quand ils lisent leurs œuvres !

Quand il eut fini, le poëte parut étonné de n'avoir plus rien à lire, il lui semblait que l'œuvre de toute sa vie devait être plus longue, il fut effrayé du peu qu'il avait fait : trois mille vers !

Jules Chevandier alla vers lui, s'inclina profondément, et tourna une phrase assez adroite, qui ne satisfit pas sans doute l'amour-propre de l'auteur, mais qui dut toucher le cœur du père.

M. Delatour prit la main de Jules, le regarda un moment au fond des yeux et lui dit doucement :

M. Delatour déclamant sa tragédie.

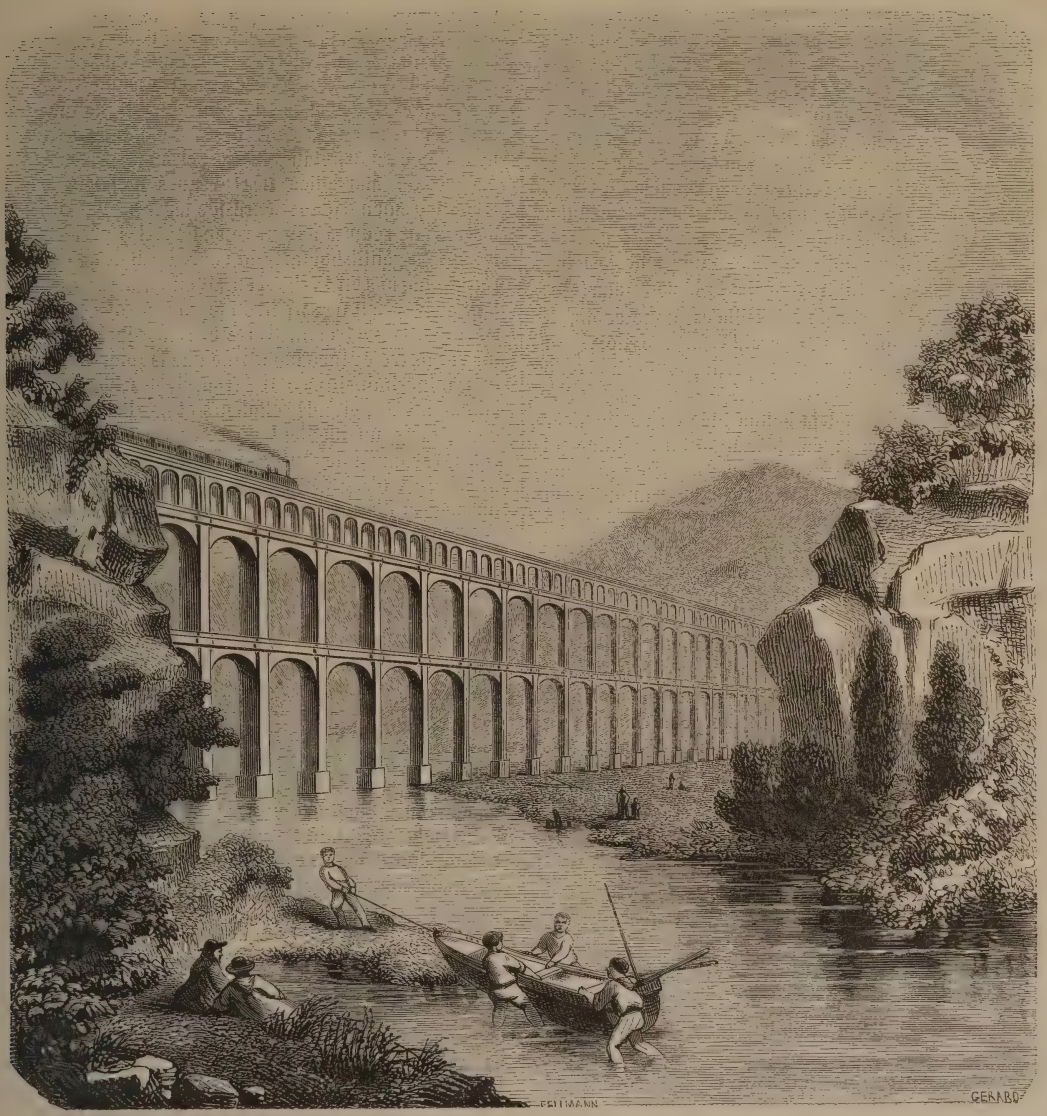
— Tu es un brave garçon. Si, dans trois mois, tu as écrit une ode à Voltaire, sans faute de français, sans folies, sans néologisme, je te donne ma fille !

Jules fit l'ode à Voltaire, après quelles hésitations, vous le devinez sans peine ! Mais le cœur fut plus puissant que la tête. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la transformation, après avoir été apparente chez le jeune poëte, devint réelle ; sans se faire réactionnaire, il est devenu modéré, sage, débonnaire, éclectique ; nous l'avons vu à la première représentation de la *Bourse*, et à la réception de M. Ponsard à l'Académie ; il applaudissait avec moins de rage sans doute, mais avec plus de conviction qu'à la Porte-Saint-Martin, au commencement de cette histoire. Il a repris son vrai nom ; Joseph Testudo n'existe plus, et son fils s'appelle Nérestan. Il va sans dire que M. Delatour en est le parrain.

HENRI DE BORNIER

MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS [1].

ROQUEFAVOUR. — BELSUNCE, ETC.



L aqueduc de Roquefavour. Dessin de Fellmann

Marseille est aujourd'hui la plus heureuse ville du globe ; elle a fait fortune : elle n'a plus besoin d'aller au monde, le monde vient à elle. L'Afrique est son faubourg, l'Inde sa banlieue, l'Amérique sa voisine. C'est pour Marseille qu'on a inventé la vapeur et l'électricité ; c'est pour elle qu'on brise les écluses de Suez et de Panama. On lui a fait un lac de la Méditerranée, un ruisseau de l'Océan atlantique, un jardin d'hiver d'Alger. Marseille n'a plus qu'à se croiser les bras ; les mines de Melbourne et de San-Francisco vont tomber dans ses trois ports, comme si elle avait besoin de commencer sa fortune.

Marseille a même de l'eau, chose plus précieuse que l'or ; elle a cru pendant vingt siècles qu'elle manquait d'eau, et cette pensée la rendait malheureuse. Pourtant l'eau tombait en cascades des hauteurs de la vieille ville ; elle inondait la rue Négrel, le Banc-Long, la place de

(1) Voyez les trois premiers articles dans le tome XXIV.

Lenche; elle remplissait la fontaine Sainte-Anne, le Grand-Puits, les Méduses; elle jaillissait partout; elle créait l'admirable verdure des Aygalades, de Fontainieu, du château Borély, de Gemenos, de Saint-Pons; il fallait être hydrophobe pour ne pas la voir. N'importe! Marseille niait l'existence de l'eau, par vieille habitude séculaire. Moi-même, je l'ai niée par esprit de contagion, et je suis mort de soif mille fois dans ma vie pour ne pas démentir les lamentations hydrophiles de mes compatriotes.

Alors Marseille a voulu effacer Rome, sa sœur, par la conquête de l'eau. Rome demandait aux montagnes voisines les trésors de toutes leurs naïades, et les faisait rouler sur des lignes d'arcs de triomphe. Jeu d'enfant! Marseille a percé à jour vingt lieues de montagnes de bronze, pour faire une saignée à la Durance; elle a élevé l'indestructible aqueduc de Roquefavour, inférieur par la grâce, mais supérieur par la force à son modèle du Gard. L'eau féconde est tombée dans le terroir de Marseille, comme une pluie horizontale; le roc est devenu prairie, la lande s'est convertie en jardin, la colline nue s'est habillée de verdure; le Nil provençal a créé son Delta (1).

Aujourd'hui le bonheur de Marseille est donc complet. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille fortune de ville : l'utile, le nécessaire, le luxe, le superflu, tout est advenu aux Marseillais.

C'est que Marseille a eu la bonne idée de commencer sa vie par le malheur; la compensation lui était due, et large, complète, abondante, comme la somme d'infortune qu'elle avait dépensée depuis le règne de Tarquin. Tyr et Carthage, ses sœurs étourdies, avaient suivi la marche contraire; leur vie commença par le bonheur. Cherchez leurs traces aujourd'hui. Le martyrologe de Marseille lui promettait un meilleur avenir. Dieu est juste pour les villes comme pour les hommes. Prenez un à un tous les hommes célèbres partis sur le pied du bonheur : César, Alexandre, Annibal, Marius, Alcibiade, Cicéron et cent autres, vous comprendrez toute la sagesse de ce vieux proverbe latin qui défendait de donner à un homme le titre d'*heureux* avant sa mort : *Nemo ante obitum felix.*

Marseille a subi vingt pestes et vingt incendies; ne parlons pas des infortunes subalternes; elles égalent par le nombre les grains de sable de sa plage. Une seule de ces pestes lui donnait le droit de jouir plus tard de son bonheur exceptionnel. Jamais l'Orient, le pays de la peste, n'a vu l'épouvantable tableau de 1720 et 1721; il n'y a pas d'exemple d'une pareille dévastation. Attila et Théodoric, ces bourreaux des peuples, n'ont rien commis de plus affreux dans les villes prises d'assaut. Et maintenant, lorsque d'autres cités se montreront jalouses de la splendeur actuelle de Marseille, on pourra leur dire : Avez-vous commencé par vingt pestes et vingt incendies? Êtes-vous arrivées de drames en drames au dénoûment de 1720? Si vous ignorez ce dernier tableau, nous allons le mettre en raccourci sous vos yeux; si la toile avait sa largeur convenable, vous ne la regarderiez pas.

Un navire chargé de laines apporta la peste à Marseille, dans le printemps de 1720. Les premières victimes habitaient la rue de l'Echelle, la plus étroite et la plus infecte des rues du vieux quartier.

Une coutume excellente au point de vue religieux, mais très-mauvaise au point de vue hygiénique, contribua bientôt à donner au fléau naissant un caractère de contagion rapide. Les souterrains des églises étaient alors des cimetières. Un deuil immense couvrit la cité. Le commerce fut suspendu; les quais du port devinrent déserts; la flotte marchande mit à la voile et gagna la haute mer. On appliqua bientôt à cette florissante Marseille le verset de Jérémie : *En quel abandon se trouve cette ville autrefois pleine de peuple. Les rues de Sion pleurent, et personne ne vient la consoler.*

(1) Voyez, à la fin de l'article, la note sur Roquefavour.

Dans un salon de la rue du Réservoir, à Versailles, à l'hôtel du marquis de La Fère, il y avait vers la même époque une réunion joyeuse et élégante, composée de charmants esprits et de femmes spirituelles. La teinte sombre que les dernières années de Louis XIV avaient laissée sur Versailles s'effaçait peu à peu devant l'aurore du jeune et nouveau roi. Le plus aimable, le plus recherché, le plus gracieux, parmi tant d'hommes d'élite, honneur de ce salon, était Mgr de Belsunce de Castelmoron, évêque de Marseille. Les évêques n'étaient pas alors rigoureusement tenus à résidence, et Versailles avait des attraits séduisants qui retenaient les prélats, comme les autres gentilshommes de cour. De Belsunce avait quarante-cinq ans en 1720, et aurait pu en dissimuler quinze; il était bien fait de sa personne, charmant de distinction, spirituel dans la controverse et remarquable surtout par un vernis d'élégance mondaine que la tolérance de l'époque n'incriminait pas. Il savourait les hommages et les adulations des grands seigneurs et des belles dames de la cour, dans un moment où son esprit, d'origine navarroise, rayonnait de tous ses feux, lorsqu'une lettre, scellée de la croix d'argent sur champ d'azur, lui fut offerte sur un plateau d'argent.

C'était une lettre du chevalier Rose, édile de Marseille.

Elle était ainsi conçue : — *Monseigneur, le troupeau appelle son pasteur. Dieu frappe Marseille. La peste nous tue. Les riches s'en vont. Les pauvres meurent. C'est une désolation générale. On croit voir dans les airs l'ange qui tua par la peste les légions de Sennacherib. Venez mourir avec nous.*

— Voilà une lettre qui était urgente, dit, en riant, Mme de La Fère, et qui pourtant ne paraît pas vous préoccuper fort. On est très-étourdi à l'antichambre, et c'est ainsi que les valets brisent les plus intéressants entretiens.

— Madame, dit de Belsunce, en serrant la lettre, il n'y a point d'urgence, il est vrai, dans cette missive; mais je vous supplie de ne pas gronder vos gens. L'erreur était possible.

Et aussitôt il reprit la controverse sur le ton badin, et la soutint avec son esprit ordinaire jusqu'à l'heure du *médianoche.* Dans l'intervalle, il avait donné adroitement ses ordres, et demandé son carrosse de voyage et les meilleurs chevaux de l'auberge des *Armes de Paris.*

Au moment de la séparation, il se leva en jetant un dernier regard sur les jardins de Versailles, se pencha sur l'oreille de Mme de La Fère, et lui dit en riant :

— Ceci est une confidence, je pars.

— Et où allez-vous donc, monseigneur? demanda la marquise; rue Saint-Louis probablement, comme tous les soirs? Quelle singulière confidence me faites-vous là? tout le monde pouvait l'entendre.

De Belsunce remit alors la lettre du chevalier Rose à la marquise et lui dit sur un ton sérieux :

— Quand vous serez seule, vous lirez cela, et demain vous pourrez instruire nos amis.

Il salua respectueusement et sortit.

Un instant après, il était sur la route de Paris; à l'aube, il prenait la route de Marseille, et il voyagea jour et nuit,

sans prendre une heure de repos. A cette époque, un pareil voyage était plein de périls. Les bois et les grands chemins étaient fréquentés par les bohémiens, les voleurs, les contrebandiers, les déserteurs et les hommes de maraude; la maréchaussée n'existait que de nom. Passer douze nuits sur cette route alors infinie et pleine d'embûches, c'était déjà faire un acte d'héroïsme et de noble dévouement. De Belsunce accepta cette mission avec le calme du gentilhomme et la résignation du chrétien.

En entrant à Marseille par les aqueducs de la porte d'Aix, de Belsunce vit une cité habitée par la mort. Les galériens brouettaient les cadavres; les pauvres pestiférés expiraient de soif sur le seuil des portes; d'horribles suaires dessinant des corps humains descendaient des étages supérieurs, sur les tombereaux; de malheureux petits enfants pleuraient sur des mamelles flétries; les pavés impurs étaient jonchés de haillons hideux, dépouilles des morts. Un parfum de léproserie courait dans l'air avec le vent du sud, et toutes les fenêtres ouvertes apportaient aux alcôves les miasmes empoisonnés du fléau.

De Belsunce échangeait les parfums d'ambre et d'iris des salons de Versailles, et les douces habitudes de la vie élégante, contre cette désolation pestilentielle, cette ville de cadavres, cette atmosphère de mort.

Il descendit à pied la rue d'Aix, et se rendit à l'église Saint-Martin, où il entra d'un pied ferme, au milieu d'un cortége de civières, et au fracas des dalles qui s'ouvraient et se fermaient pour les cadavres du jour.

Quand les prêtres de l'église Saint-Martin eurent reconnu leur évêque, ils entonnèrent un *Te Deum* de réjouissance, et, après la cérémonie, de Belsunce donna ses ordres pour la fête publique du lendemain.

Au milieu du Cours, devant les fontaines des Méduses si chères à nos souvenirs d'enfance, un autel fut dressé sur une haute estrade, et on publia dans toute la ville, à son de trompe, que Mgr de Belsunce, arrivé de Paris, célébrerait la messe le lendemain, sur la promenade du Cours.

La ville se repeupla comme par enchantement; le courage revint au cœur des timides, quand on apprit que l'héroïque pasteur avait abandonné Paris pour secourir ses ouailles. Le peuple des Grands-Carmes et le peuple de Saint-Jean descendirent des hauteurs de la Tourrette, de la butte des Moulins, des Accoules, pour assister à la messe épiscopale, à la fête du Cours. Beaucoup de riches même, honteux d'une lâcheté coupable, quittèrent les hautes pinèdes de Ruffi, de la Blancarde, de la Viste, de Sainte-Marguerite, ces retraites embaumées d'air marin et de résine, et rentrèrent à Marseille, pour voir leur évêque intrépide, prier avec lui, secourir avec lui ou mourir à ses côtés.

Cette fête de la mort n'a jamais eu et n'aura jamais son égale. Une foule immense remplissait le Cours, et s'étendait, par la rue de Rome, jusqu'à la place Castellane, et par la rue d'Aix, jusqu'aux aqueducs. Les clochers des églises et des couvents sonnaient à toute volée; les canons du fort et de la citadelle répondaient aux cloches; toutes les maisons étaient pavoisées des pavillons, des signaux, des flammes de tous les navires; un chœur inouï, composé de quatre-vingt mille voix, entonna le *Deus in adjutorium*, et au-dessus de ce monde agonisant, de Belsunce, revêtu de ses habits pontificaux, entouré du clergé des paroisses et des religieux de tous les ordres, bénit la ville, le peuple, la campagne, et fit descendre l'espérance dans tous les cœurs.

La famine, compagne ordinaire des grands fléaux, vint bientôt désoler Marseille, et, grâce à la généreuse assistance du pape Clément XI, le blé arriva des ports d'Italie à Marseille, et le peuple n'eut à lutter que contre un seul ennemi. Quand vint le jour de la reconnaissance, le nom de Clément XI ne fut oublié ni dans les bénédictions, ni sur le monument commémoratif.

Pendant quelques semaines, la peste sembla ralentir sa marche, et il y eut un espoir de prochaine délivrance, dans la malheureuse ville. Les fléaux donnent souvent ces illusions. La recrudescence fut terrible, et le tableau de mort prit bientôt des proportions désolantes. Alors de Belsunce grandit encore avec le péril. Les cadavres jonchaient les rues, les quais, les places publiques; les consolations religieuses manquaient aux mourants; les secours manquaient aux malades; les ensevelisseurs manquaient aux inhumations. La soif et la faim tourmentaient les familles vivantes. Que de bras forts devaient se lever pour aider, porter, travailler, secourir! A la voix de l'évêque, les vaillants ne firent pas défaut à l'œuvre. Les consuls et les échevins se dévouèrent les premiers; tous les corps religieux, moins quelques pères de l'Oratoire, suivirent le noble exemple. Le chevalier Rose, comme un général vigilant dont le poste est partout, traversait à cheval la ville, pour donner ses ordres, et de Belsunce, tête nue et la croix à la main, se montrait partout. On le voyait à la fois, comme un miracle vivant, dans la rue étroite et sordide, où les ouvriers travaillent le fer; dans le quartier des Ferrats, où le soleil ne brille jamais; dans les quartiers de Sainte-Claire, où se putréfient les alluvions des usines; dans les sombres carrefours bordés par la coutellerie, et où se trouve la ruelle qui devait un jour porter son nom. Il donnait aux plus pauvres l'argent de son épargne; aux riches agonisants le pain de la vie éternelle; aux heureux de la vie coupable le pardon et le repentir; aux orphelins les secours d'un père; à tous la grâce de sa parole, et le charme de sa consolation. Souvent, debout auprès du lit des moribonds, il touchait du doigt leurs plaies hideuses, pour nier la contagion et donner la confiance du secours à ceux qui n'osaient s'approcher des malades. D'autres fois, lorsque les fossoyeurs, reculant devant un amoncellement de cadavres, abandonnaient ce foyer d'infection, et donnaient ainsi un nouvel aliment à l'atmosphère putride, l'évêque, suivant le précepte divin des sept œuvres de béatitude, prêchait d'exemple, et ensevelissait les morts pour trouver des aides parmi les vivants. Les témoins de cet acte héroïque rougissaient d'une pusillanimité criminelle, et, fiers de seconder les efforts du pasteur, ils cachaient dans la fosse ces lambeaux pestilentiels qui donnaient une intensité nouvelle à l'homicide poison de l'air.

Bientôt les terres de sépulture et les tombes des églises ne suffirent plus à recouvrir les effrayantes consommations de la peste. Plus de soixante mille habitants avaient péri; tous les religieux, victimes de leur zèle, étaient descendus dans la fosse commune; les prêtres manquaient à la célébration des offices; ils avaient tant prié pour les autres, et on priait pour eux. Les religieuses, ces sœurs de la charité, ces héroïnes qui ne laissent aucun nom ici-bas, recevaient plus haut leur récompense; les frères des corporations séculières venaient de suivre leurs frères inhumés par eux; enfin, tout ce qui fut, dans le dix-huitième siècle, un objet de raillerie, de sarcasme, de dérision, avait disparu du sol marseillais, dans le pieux exercice de ses devoirs de cloître, de confrérie, de paroisse. Le chevalier Rose restait debout sur tant de ruines; l'évêque de Marseille chantait seul auprès de lui le psaume *Qui confidit in*

Domino, et aucune voix de lévite n'entonnait les répons : *Mille tomberont à ta droite, et dix mille à ta gauche, et le fléau ne t'atteindra pas*, disait de Belsunce après le prophète David, et il marchait, d'un pied ferme, à l'accomplissement de son œuvre, toujours plus confiant envers Dieu. Qu'auraient dit les gentilshommes de Versailles, les courtisans de l'Œil-de-Bœuf, les sybarites de Luciennes, les belles dames de la cour, s'ils avaient vu Monsieur de Marseille se frayant une route à travers les cadavres, et devenu le sublime fossoyeur d'une ville, ne désespérant pas du secours céleste, et ne demandant, pour toute récompense, que de mourir le dernier de tous, comme la dernière victime de l'expiation?

La terre ne pouvant plus recevoir les cadavres, on résolut de les ensevelir dans la mer; triste ressource, car la mer ne garde rien, et rejette au rivage tout ce qui souille la pureté de ses eaux. On choisit la vaste esplanade de la Tourrette, pour cette inhumation d'un nouveau genre, et les derniers des galériens entassèrent là d'horribles pyramides de suaires, crevassés de lézardes sanglantes, et qui auraient créé un fléau, dans une ville pure, si la peste n'eût pas existé.

De Belsunce célébra une messe de *requiem*, sur l'autel de l'église Saint-Laurent, et, suivi du dernier acolyte, il se rendit sur l'esplanade voisine pour dire les prières de l'absoute devant cet immense catafalque, où les morts s'entassaient entre le fort Saint-Jean et l'église la Major. Quelques courageux pêcheurs du quartier de Joly et de la rue Moyse, quelques vieux capitaines marins, bronzés par la mer, et bourgeois de la place de Lenche, assistaient l'é-

Matelot de Marseille préparant la bouille-à-baisse (pages suivantes). Dessin de J. Duvaux.

vêque dans cette lugubre cérémonie qui attristait le soleil du Midi. Le *Requiem æternam dona eis, Domine*, fut psalmodié avec tristesse par ces hommes qui s'appliquaient à eux-mêmes ce verset pour le lendemain, et semblaient dire l'antienne de leurs propres funérailles. Puis les galériens, excités par la parole et l'exemple de l'évêque, confièrent à la mer ce monde de cadavres, ces hécatombes du fléau.

Quatre-vingt mille victimes apaisèrent enfin la fureur de la peste. Un vœu avait été prononcé par de Belsunce sur l'autel du Cours, et la foi qui sauve l'âme sauva ce qui restait d'une grande population, toute destinée à mourir. De Belsunce montra ce courage inconnu même des héros, ce courage calme, acharné, serein; ce courage de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants, cette vertu qui doit avoir un nom au ciel, et que la terre ne vit éclater qu'une fois.

Après la résurrection de Marseille, Versailles voulut revoir de Belsunce, et une ovation l'attendait; mais le prélat ne commit pas cette faute vulgaire du triomphateur qui joue l'humilité. Il avait tant de blessures à cicatriser après une bataille de deux ans, tant d'orphelins à confier aux chances d'un meilleur avenir, tant de convalescences à guérir dans les infirmeries du pauvre! il resta donc sourd aux instances de ses amis de Versailles. Une seconde violence lui fut faite, et il sut encore résister. On lui offrit l'archevêché de Bordeaux, avec de riches prébendes : il répondit par un refus des plus formels : — *Et si la peste rentrait à Marseille*, dit-il, *quels regrets n'aurais-je pas!* Ainsi, de Belsunce ne quitta pas le siége de Marseille, parce

qu'ayant appris son métier de gardien, il n'aurait pas voulu abandonner à un novice le soin de défendre cette chère ville, si le formidable ennemi reparaissait.

La peste de 1720-1721 a laissé à Marseille des souvenirs ineffaçables, et pendant un siècle et demi on a pris les précautions les plus minutieuses pour prévenir le retour de ce terrible fléau. Ces précautions ont d'abord paru fort légitimes, puis elles ont été taxées de ridicules, et l'esprit du Nord ayant prévalu sur les frayeurs traditionnelles du Midi, on n'a pris aucun terme moyen, on a tout supprimé. L'avenir prononcera.

A l'extrémité du port, on voyait un petit édifice dédié à saint Roch, et appelé *la Consigne*. Une administration sanitaire tenait ses séances, là, dans un salon décoré d'un chef-d'œuvre de David, représentant les diverses phases du pestiféré, avec une incroyable énergie de pinceau. On voyait sur le panneau voisin un bas-relief de Puget, *la Peste de Milan*. Nos édiles sanitaires avaient ainsi conti-

Portrait de Belsunce. Dessin de H Pottin.

nuellement sous les yeux les affreux ravages de la peste, exprimés de main de maître sur le marbre et la toile, et ce double *memento* les rendait inexorables sur le chapitre des quarantaines. Ces scrupules, très-honorables d'ailleurs, étaient poussés si loin, qu'un paquebot d'Arles, chargé des voyageurs de Paris, et descendu du Rhône dans la Méditerranée, était regardé comme suspect devant les gardiens de la Consigne, et interrogé gravement, comme un navire arrivé de Constantinople ou de Calcutta. Toute chose flottante était soupçonnée d'avoir la peste. On aurait mis en quarantaine les *bâtons flottants* de la fable. Au reste, en fait de mesures de précaution, l'excès n'est jamais un mal. Si vous modifiez la vigilance, il faut bientôt la supprimer.

Les villes sont toujours en retard du côté de la reconnaissance ; leurs municipalités ne regardent que le bien qu'elles font, et sont assez oublieuses du bien opéré avant elles. En général aussi, les municipalités sont économes, et quand elles reconnaissent un service, elles gravent le nom du bienfaiteur à l'angle d'une rue ; c'est l'économie

dans la reconnaissance. On ne se ruine pas avec des noms. Cela rappelle ces deux vers :

Fortune merveilleuse, en un jour disparue,
Il n'en reste qu'un nom, à l'angle d'une rue!

Marseille a donc payé sa dette à de Belsunce, il y a cent ans, en donnant son nom à une ruelle, qui monte de la Coutellerie à la Grand'Rue. Puis, un administrateur qui a laissé les meilleurs souvenirs à Marseille, le préfet Charles Delacroix, père de notre illustre peintre, a fait élever un monument collectif à la mémoire des intrépides soldats du champ de bataille de 1720. C'est une colonne votive, surmontée d'un *génie,* le génie de la guérison, chef-d'œuvre du sculpteur Chardigny. Personne n'est oublié sur le stylobate, pas même le pape Clément XI, qui secourut Marseille avec des envois de blé, pendant la famine de la peste. Enfin, l'année 1856 a réparé les oublis séculaires, et, en ce moment, nous voyons la statue de l'héroïque de Belsunce sur la place même où fut célébrée la messe du vœu. Les *Méduses* seules manquent, ces charmantes fontaines qui donnaient tant de fraîcheur à la promenade du Cours.

Le peintre Serres, élève de Puget, a laissé deux belles toiles représentant le dévouement de Belsunce et la peste de Marseille. Serres a peint ce qu'il a vu ; c'est un témoin oculaire. Les deux tableaux, un peu maltraités par leurs conservateurs, sont exposés dans une salle de l'hôtel de ville, où ils remplissent aux yeux du maire l'office des autres tableaux de la Consigne : c'est encore un *memento.* Aujourd'hui, comme ceux de la Consigne, les deux tableaux de Serres ne sont plus que des ornements : ils ne disent plus *Caveant consules.* La loi qui a supprimé les quarantaines de Marseille a supprimé la peste du même coup. On ferait bien alors de transporter les chefs-d'œuvre de la Consigne et de la mairie au Musée de Marseille, où ils prendraient une place historique. Ce Musée, pour le dire en passant, est digne de recevoir les toiles de David et de Serres, et les sculptures de Puget. On y admire déjà de superbes tableaux des grands maîtres anciens, parmi lesquels quatre chefs-d'œuvre de Rubens et un Pérugin de la plus belle eau. Quand Marseille voudra, elle est assez riche pour avoir le plus riche Musée de la France, et la plus belle école de peinture et de musique. Ses trésors doivent jeter quelques rognures aux beaux-arts. Qu'elle y prenne bien garde! la richesse matérielle, parvenue à son apogée, est sans doute une belle chose; mais si, dans ses faveurs de reine, l'intelligence est oubliée, elle manquera par sa faute à son destin; elle laissera dans l'ombre la meilleure part d'elle-même, l'esprit de son peuple; elle brisera sa statue grecque, pour honorer quelque veau d'or. Trois monuments, lumineux triangle, font entendre aujourd'hui à Marseille de nouvelles leçons : la colonne érigée par *les descendants des Phocéens à Homère,* et les statues élevées enfin à Pierre Puget, notre Michel-Ange, et à Belsunce, notre Charles-Borromée; la poésie, l'art, le devoir. Trois pierres muettes, mais plus éloquentes que les oraisons de Marcus Tullius, l'ami de Marseille. A cette phase inouïe de prospérité qui semble ne pouvoir plus avoir d'échelon ascendant, et qui pourtant chaque jour ne fera que monter encore, cette ville est soumise à une responsabilité grave ; il ne faut pas que l'or lui monte au cerveau, et qu'elle laisse dessécher au soleil de sa richesse tant de germes féconds déposés sur ses plages par le soleil de Dieu.

MÉRY.

NOTE SUR L'AQUEDUC DE ROQUEFAVOUR.

Notre éminent collaborateur avait déjà chanté l'aqueduc de Roquefavour. En 1841, dans une promenade avec les exécuteurs et les vulgarisateurs de cette œuvre colossale, — notamment avec son inventeur, M. de Montricher, et avec le savant qui l'a révélée dans ses moindres détails, M. Lepeytre, secrétaire général de la mairie de Marseille, — M. Méry avait improvisé, à la fin d'un banquet, les strophes suivantes, — qu'il a sans doute oubliées, — mais que les échos de la Durance rediront aux passants, — aussi longtemps que le matelot marseillais fera fumer la bouille-à-baisse.

A M. DE MONTRICHER.

Elle s'accomplira cette œuvre grande et belle!
Vous avez apporté sur la roche rebelle
Le glaive de l'Archange et le feu des démons :
L'eau trouve sous vos pas des routes inconnues
Votre main a creusé des sillons dans les nues,
Et des abîmes sous les monts!

Je viens de voir assez de montagnes brisées
Pour bâtir aujourd'hui quarante Colysées
Élevant vers les cieux un front aérien ;
Mais vous avez vaincu l'architecte de Rome,
Car nous préférons tous l'œuvre qui sert à l'homme
A l'œuvre qui ne sert à rien.

Une armée, avec foi, par votre main guidée,
Poursuit aveuglément votre invincible idée :
La flamme du mineur sort de votre regard ;
Grâce à vous, architecte à la profonde entaille,
Nous pouvons contempler du haut de notre taille
L'humilité du pont du Gard!

Lorsque votre marteau de conquérant s'approche,
On sent trembler la terre et palpiter la roche ;
Vous courez devant tous, léger comme le vent;
Et, donnant à chacun la récompense due,
Vous passez à travers la montagne fendue,
Et vous leur criez : En avant!

Marseille ne sait pas que votre main apporte,
Comme une coupe d'eau, tout un fleuve à sa porte
Sur des arcs triomphaux créés par des volcans,
Et que cet avenir qui déjà nous invite
Ne sera, dans ce siècle où tout marche si vite,
Qu'une semaine de cinq ans!

MÉRY.

Et puisque nous avons parlé de la bouille-à-baisse, puisque M. Jules Duvaux lui a fait l'honneur d'un dessin, — disons un mot de la crise que subit ce plat national et populaire, si célèbre à Marseille d'où sa renommée a gagné le monde. Le thon, la dorade, le mulet et le rouget de la Méditerranée, éléments essentiels de la matelote provençale, ont reçu un coup funeste de la locomotive qui a joint l'Océan au lac européen. Jadis et naguère encore, tout le quartier Saint-Jean vivait de la bouille-à-baisse, comme pêcheur et comme consommateur. La criée, puis l'inspection ont d'abord entravé les filets et la marmite. Enfin, déclare M. Delord, compatriote de M. Méry, un cuisinier marseillais m'a avoué en rougissant que, l'hiver dernier, il lui avait fallu se résigner à composer ses menus avec le poisson de l'Océan! Oui, le turbot, la barbue, le saumon, le bar, etc., viennent de trois cents lieues faire con-

currence aux poissons de la Méditerranée jusque sur le carreau des halles de Marseille ! *O tempora ! ô mores !* Si ce désastre se continue, le gourmet de la Joliette sera obligé, pour manger une bouille-à-baisse authentique, de prendre le chemin de fer et de venir la commander aux Frères-Provençaux, au Palais-Royal de Paris. Mais une autre conséquence résultera de cette révolution. Les pêcheurs de Marseille, de Cassis, de la Ciotat, de Martigues, de Marignanne, de la Corse, renonceront à leur métier, et priveront la marine d'une pépinière de matelots excellents. Voilà ce que renferme la question de la bouille-à-baisse. (*Note de la Rédaction.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

STATUES DE GEOFFROY SAINT-HILAIRE ET DE Mme DE SÉVIGNÉ.

Ces deux noms, illustres à des titres si divers, et qui ont été glorifiés dans nos colonnes (1), viennent de recevoir la consécration de deux monuments publics, — le premier, dans la ville d'Etampes, patrie du grand naturaliste, — le second, dans la ville de Grignon, patrie de cœur de Mme de Sévigné.

A Etampes comme à Grignon, la fête a été solennelle et joyeuse. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui continue si dignement la science et la gloire paternelles, assistait à l'inauguration de la figure sculptée avec tant de ressemblance par M. Elias Robert.

— Cette statue, a dit M. Duméril, reproduit réellement la beauté et la régularité des traits gracieux de son modèle. L'artiste semble avoir emprunté pour l'exprimer avec bonheur la pénétration de l'esprit élevé et méditatif du célèbre académicien. Nous y reconnaissons le professeur dans l'une de ses plus énergiques inspirations. Au moment où une découverte inattendue vient de se révéler à son imagination féconde, il réfléchit...; et tout à coup, retrouvant dans sa mémoire et dans ses études antérieures des analogies nombreuses avec le fait qu'il vient d'observer, il rapproche ces similitudes, parce qu'il les voit reproduites par des causes constantes dont il a apprécié les effets. De cette conception hardie et toute nouvelle, il va sans hésiter faire la base et le sujet de son plus important ouvrage : — La démonstration de l'unité de plan dans la création.

A Grignon, M. de Montmerqué présidait la fête des *lettres* — du modèle des mères.

La statue de Mme de Sévigné est due au ciseau délicat de MM. Rochet frères.

Quand on l'a découverte, l'émotion a été profonde, éclatante ; — et des larmes ont coulé de bien des yeux féminins.

— L'illustre écrivain, nous dit un témoin oculaire, la tendre mère que tout le monde a lue, apparaît coquettement assise dans son fauteuil de travail, tenant sa plume de la main droite et son papier de la gauche. Elle croit sans doute assister à quelque réception brillante faite à sa fille dans une cité de Provence, et cette allégresse publique, elle la reporte vers l'unique objet de sa tendresse, et bientôt peut-être, en ne découvrant pas sur la terrasse du royal château sa comtesse bien-aimée, elle s'écriera en contemplant ce spectacle : « J'écrirais jusqu'à demain ; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole. »

(1) Sévigné, t. XII, p. 177; Geoffroy Saint-Hilaire, t. XVI, p. 73.

Les moindres détails de la toilette de la grande dame sont d'une richesse d'exécution remarquable. Les broderies, les colliers les plus gracieux, la pose naturelle, tout est réussi à souhait. Aussi la foule, à la vue de la statue en bronze représentant Mme de Sévigné dans sa grandeur naturelle, a-t-elle acclamé les noms de MM. Rochet frères, artistes aussi désintéressés que méritants.

La statue repose sur un socle de granit. Quatre griffons répandent dans le bassin qui l'entoure une eau saine et abondante, — comme l'esprit de Sévigné.

RETOUR DE L'ANCIEN CLIMAT DE LA FRANCE.

Au moment où le bel été de 1857 nous quitte à regret, en se prolongeant à travers les brouillards de l'automne, il est doux d'apprendre, — et nous vous transmettons cette bonne nouvelle, — que l'ancien climat, le climat normal de la France, est rétabli pour de longues années, — suivant M. Babinet, de l'Institut. Ne riez pas, M. Babinet a deux grands titres à notre confiance : 1° il nous avait prédit que la comète de Charles-Quint ne nous donnerait que d'excellentes vendanges, et le vin de 1857 est là pour témoigner en faveur du prophète ; 2° dès le mois d'août 1856, il avait annoncé la magnifique saison de 1857, — et le retour de l'ancien, du vrai climat de notre pays. Les motifs de sa conviction sont assez curieux et assez simples pour être exposés ici. Puisse le savant avoir raison pour 1858, comme il l'a eu pour 1857. Alors on ne pourra plus douter de 1859, et même on espérera jusqu'en 1863, les bonnes et les mauvaises années allant par 7, comme les vaches grasses et les vaches maigres de l'Ecriture. Ainsi soit-il !

— Dans l'état météorologique normal de la France et de l'Europe, dit M. Babinet, le vent d'ouest, qui forme le contre-courant des vents alisés qui, dans les tropiques, soufflent constamment de l'est, le vent d'ouest, dis-je, après avoir abordé la France et l'Europe par les rivages occidentaux, redescend par Marseille et la Méditerranée, par Trieste et l'Adriatique, par Constantinople et l'Archipel, enfin par Astrakan et le bassin de la mer Caspienne et du lac Aral, pour aller compléter le grand circuit des vents généraux et se mêler de nouveau au courant équatorial. Toutes les fois que ces masses d'air devenues humides par leur trajet au-dessus de l'Océan rencontrent un obstacle, par exemple une chaîne de montagnes, elles s'élèvent le long de leurs flancs qui dominent les plaines voisines, et alors elles n'ont plus au-dessus d'elles qu'une quantité moindre d'air.

Elles sont donc déchargées d'une partie du poids qui pesait sur elles. Elles se dilatent par leur élasticité. Cette dilatation entraîne un froid considérable, et par suite une

précipitation d'humidité sous forme de brouillard, de nuage, de pluie ou même de neige. Le voyageur placé au sommet d'une montagne voit quelquefois, par un jour du plus beau soleil, le vent pousser l'air transparent de la plaine vers les hauteurs qui la bornent. A une certaine hauteur, cet air commence à se troubler ; plus haut, c'est un nuage ; plus haut encore, c'est un nimbus qui donne de la pluie ; enfin, si la hauteur de la montagne est suffisante, le froid atteint la congélation et les sommités sont couvertes d'une neige éclatante et produite subitement. Voilà une *neige d'été*, suivant l'énergique épithète de Constantin Huyghens dans son *Voyage à Rome* :

Ferre per æstivas torpida membra nives.

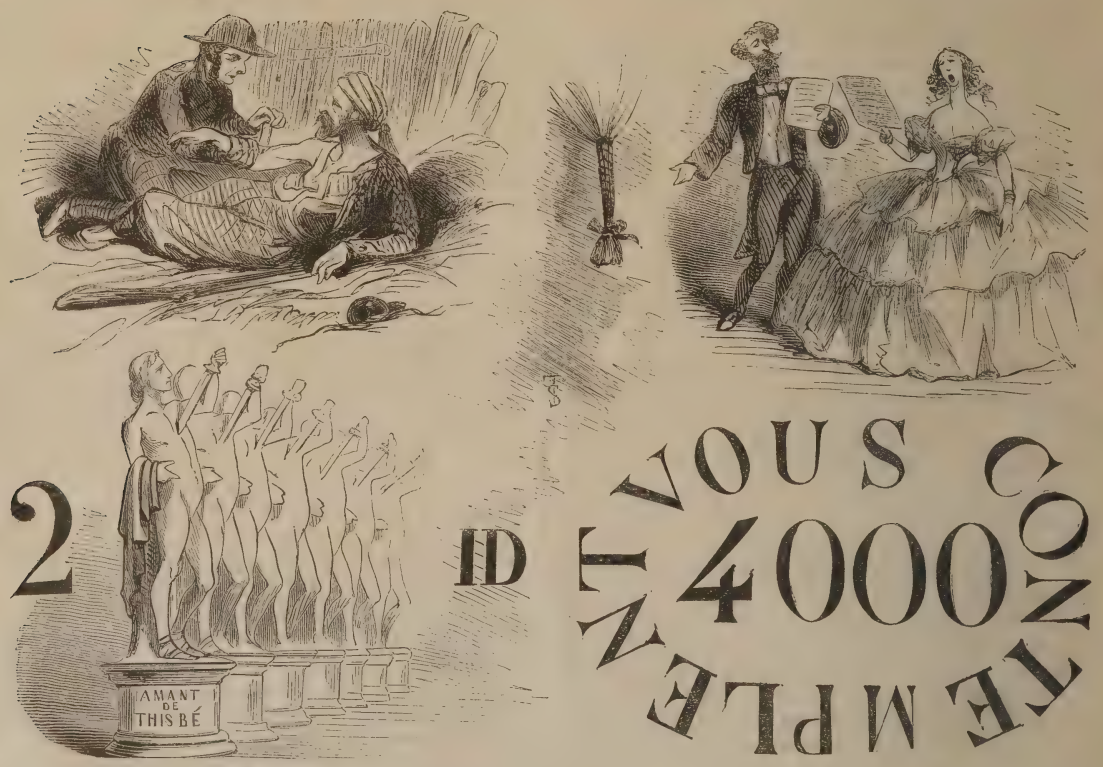
Ajoutons que l'ascension des colonnes d'air, qui résulte de l'obstacle d'une montagne, se produit également quand le courant d'air est arrêté ou même ralenti par une cause quelconque ; parce qu'alors les parties postérieures du courant s'élèvent au-dessus de celles qui les devançaient et qui deviennent immobiles en formant un obstacle tout pareil à celui des flancs d'une montagne. Or, voici ce qui s'était produit un peu avant 1856. Par une cause sans doute liée à l'ensemble des courants de l'atmosphère, le courant chaud du vent d'ouest était d'année en année remonté vers le nord, en sorte qu'au lieu de passer sur la France, il arrivait par la Baltique et le nord de l'Allemagne, troublant ainsi momentanément la loi ordinaire des températures européennes.

Mais, en 1856, une rechute subite s'opéra. Le courant d'ouest accosta comme précédemment la France par le milieu. Il éprouva un obstacle dans l'air des contrées qui n'avait pas pris encore, vers l'ouest et le sud, son écoulement ordinaire. De là, arrêt, lutte, élévation, dilatation, refroidissement, pluies extraordinaires et inondations. Aujourd'hui que le régime naturel est établi, rien ne pronostique de pareils désastres ; mais si l'on voyait les courants d'ouest, d'année en année, remonter vers le nord, on pourrait s'attendre à des effets météorologiques pareils à ceux de l'année 1856.

Ainsi que je le disais donc en août dernier, les saisons normales de l'ancienne constitution du climat de la France semblent être rétablies chez nous au moins pour de longues années.

Prenez-en bonne note, et si M. Babinet vous a trompés, ce sera affaire à lui. P.-C.

RÉBUS SUR BONAPARTE.



EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE DERNIER.

Mot de Bonaparte en partant pour l'expédition d'Égypte : « *Il n'y a plus rien à faire en Europe. Allons en Orient ; toutes les gloires viennent de là.* »

(Ile nid — A — *Plus* rit — Ain — *a faire* en neuf *rope* — *a* long en *o* riant — *t* — houe — *tes* — l' — aigle, oie reviennent — deux *la*.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

INAUGURATION DE SAINTE-CLOTILDE. VITRAUX DE M. GALIMARD. LÉGENDE DE SAINTE HÉLÈNE (1).

Vitraux de la nouvelle église Sainte-Clotilde. Composition et dessin de M. Galimard.

On annonce enfin l'ouverture de l'église Sainte-Clotilde, et les fidèles ne tarderont pas à prier dans ce nouveau temple, sous l'invocation de la reine-patronne de la France.

En attendant la description d'ensemble que l'inauguration nous donnera lieu de faire du monument, — introduits d'avance dans le sanctuaire par le talent et l'obligeance de M. Galimard, — nous pouvons joindre à ce que nous avons déjà exposé des détails intéressants sur les bijoux les plus purs de cet écrin gothique : les vitraux du bas côté gauche de la nef, complétement achevés d'après les cartons du maître.

(1) Voyez, sur l'église Sainte-Clotilde, les tomes XVIII, p. 337, et XIX, p. 104.

M. Galimard a consacré ces vitraux à des saints, — la plupart français, — du troisième au septième siècle. La verrière comprend des figures colossales, disposées deux à deux, dans des motifs d'architecture élégants et sévères, selon le beau style ogival du quatorzième siècle. Ainsi, deux figures réunies composent une fenêtre, comme celle que l'auteur lui-même a dessinée pour le *Musée des Familles*. Le tableau est complété par des anges peints au sommet des croisées, et portant les attributs des saints représentés sur les vitraux.

Dans la première fenêtre on voit *saint Denis*, évêque de Lutèce, enseignant l'unité de Dieu, et tenant en main le bâton pastoral, signe de son autorité. Cette tête grave et austère contraste heureusement avec celle de *sainte Cécile*, qui personnifie la musique sacrée et porte l'orgue élémentaire comme on en voit dans les naïves peintures qui ont précédé Raphaël.

La seconde fenêtre contient deux figures très-diverses d'attitude et de caractère : *sainte Hélène* est l'emblème touchant de la douceur et de la résignation chrétienne ; appuyée avec respect sur la vraie croix, la mère de l'empereur Constantin semble absorbée dans ses méditations. Cette gracieuse image fait ressortir le geste énergique et fier de l'évêque de Poitiers. *Saint Hilaire*, revêtu de la chape, de l'étole, du pallium et de la mitre basse de la primitive Eglise (1), semble foudroyer encore les hérétiques de son terrible regard. L'effet de cette figure s'augmente des couleurs éclatantes de ses vêtements épiscopaux qui brillent par des harmonies de contraste, tandis que *sainte Hélène* est vêtue de couleurs binaires, douces à la vue et très-bien choisies pour la représentation du calme et de la foi.

Saint Prosper d'Aquitaine, et *sainte Camille*, vierge d'Auxerre, sont réunis dans la troisième fenêtre. *Camille* tient en main le lis emblématique, et ressemble plutôt à un portrait qu'à une œuvre monumentale. *Prosper* lit attentivement dans un gros livre qui projette une ombre dont l'effet s'étend sur un manteau richement drapé.

L'opulent costume épiscopal reparaît dans la quatrième fenêtre. *Saint Germain l'Auxerrois* étend la main droite et donne la bénédiction à la manière latine ; de l'autre main il tient une riche crosse qui n'est plus le simple bâton pastoral du premier évêque de Paris. *Sainte Geneviève* est peinte à côté du pieux évêque qui l'a consacrée à Dieu lorsqu'elle était encore enfant. La patronne de Paris est en habit de bergère, robe relevée, houlette en main, médaille bénite sur la poitrine. Elle implore le ciel pour la grande cité ; sa physionomie est d'une naïveté charmante, et la couleur de ses simples vêtements rappelle bien les tons aériens dont on a coutume de vêtir les anges. Cette figure, complétement réussie, est louée tout particulièrement par M. Gendré, dans son rapport à la *Société des beaux-arts*, auquel les juges les plus difficiles peuvent s'en rapporter comme nous.

La femme de Clotaire Ier décore les vitraux de la cinquième fenêtre. Elle semble sortir d'un sépulcre du sixième siècle. Sans être parée des attraits qui charment les yeux, cette figure a une grande valeur archéologique ; son sceptre renversé, son manteau royal retourné montrent que l'humble *Radegonde* a renoncé volontairement aux honneurs souverains. A côté de la reine recluse, on voit le pape *Grégoire le Grand*, qui termine cette série de pieux personnages. Le docteur de l'Eglise donne la bénédiction aux fidèles ; la majesté de son geste, la puissance de son regard, l'ampleur et la magnificence de ses vêtements font reconnaître un des plus dignes et des plus illustres successeurs de saint Pierre.

L'œuvre de M. Galimard a toutes les qualités monumentales. Le style des têtes est plein d'élévation. Les draperies ont une grâce, une noblesse, un moelleux, dont notre gravure donne exactement l'idée.

Autorisé par l'exemple des vieux maîtres, qui peignaient leurs amis et eux-mêmes dans les églises, — pour attirer la bénédiction divine sur leurs œuvres et sur leurs personnes, — l'artiste a représenté M. Hesse sous la figure de saint Denis, M. Ingres sous les traits de Grégoire le Grand, et lui-même dans le costume de saint Hilaire. Ces trois têtes auront donc un mérite de plus pour la postérité : celui d'être des portraits historiques très-ressemblants. — MM. Ingres et Overbeck, — les deux grands juges de la peinture monumentale, — ont déclaré l'œuvre de M. Galimard « éminente par la sévérité, la grâce et le sentiment religieux. »

Après un tel éloge venu de si haut, nous n'avons plus qu'à vous raconter la légende de sainte Hélène, représentée dans la première fenêtre de sainte Clotilde, légende qui est une des plus touchantes merveilles de l'histoire et de l'hagiographie chrétienne.

LÉGENDE DE SAINTE HÉLÈNE.

Une pèlerine du quatrième siècle. La mère de Constantin. Recherches et interrogatoires. Le témoignage d'un vieillard. Profanation du Calvaire. Le temple de Vénus. Découverte de la vraie croix. Miracle des trois mourants. Partage du trésor. La statue de Constantin. Les chants de Fortunat. Cosroës et Héraclius. Philippe-Auguste. Saint Louis. La Sainte-Chapelle. La fête du 3 mai au mont Valérien. L'oratoire de sainte Hélène.

Vers le commencement du quatrième siècle, sous le règne de l'empereur Constantin, une femme arrivait à Jérusalem. Reçue avec les plus grands honneurs par l'évêque Macaire et par le proconsul romain, elle déclara qu'elle ne venait dans la cité sainte qu'en pèlerine chrétienne ; — et renvoyant toute escorte, repoussant tout luxe de vêtements et d'habitation, elle se mit à parcourir, l'aumônière et le bâton à la main, les lieux consacrés par la passion de Jésus-Christ.

Cette femme n'était autre que l'impératrice Hélène (1), mère du vainqueur auquel était apparu le labarum, — et qui, après avoir triomphé par la croix, l'avait ajoutée au diadème des Césars.

Elle venait à Jérusalem pour rendre le Calvaire à la vénération du monde, en retrouver la place exacte, et la consacrer par une magnifique église.

Œuvre difficile et périlleuse, au milieu des profanations de la Terre Sainte.

Après avoir invoqué les lumières d'en haut, Hélène fit venir les descendants des témoins de la Passion, — les petits-fils des disciples et des femmes de l'Evangile ; elle

(1) Tels qu'ils ont été dessinés dans notre *Histoire des vêtements ecclésiastiques*, t. XXIV, p. 246. Le beau travail de M. Galimard, archéologue aussi exact que peintre inspiré, est un argument de plus en faveur de la restauration des anciens costumes d'église.

(1) Première femme de Constance Chlore, répudiée par lui lorsqu'il devint César et épousa la fille de Maximien ; Hélène avait embrassé la religion chrétienne en même temps que son fils Constantin ; celui-ci lui donna le titre d'impératrice avec des pouvoirs considérables, dont elle ne fit usage que pour développer les progrès de l'Église, qui l'a canonisée et qui la fête le 18 août.

interrogea, en un mot, la mémoire du peuple, cette tradition fidèle des grands événements de l'histoire.

Conduite et renseignée par des vieillards, — à qui d'autres vieillards avaient transmis leurs souvenirs, — elle chercha et trouva d'abord avec eux le mont Golgotha, — théâtre des exécutions d'autrefois.

Que de détours elle fit pour cette découverte ! Que de ruines elle interrogea ! Que de cendre et de poussière elle foula du pied ! Détruite par les Romains, sous Titus, relevée par de nouveaux habitants, démolie derechef sous Adrien, labourée par la charrue du proconsul Rufus, Jérusalem avait changé de place, en renaissant sous le nom d'Ælia Capitolina, — qui n'occupait qu'une moitié de l'ancienne ville et englobait le mont du Calvaire dans ses murailles.

Un guide octogénaire conduisit Hélène dans un temple de Vénus, — et lui dit en tombant à genoux avec elle : — C'est ici !

Alors il lui raconta que, pour effacer à jamais les traces de la vie et de la mort, surtout de la résurrection de Jésus-Christ, les païens avaient abattu la croix de son supplice, « bouché le trou dans lequel avait été planté cet arbre du salut, comblé la grotte du Saint-Sépulcre, élevé une grande terrasse au-dessus, pavé de pierre le haut et construit là un temple à Vénus, — afin qu'il parût que les chrétiens allaient adorer cette déesse impudique, lorsqu'ils venaient rendre leur culte à Jésus-Christ (1). »

Tous les témoignages ayant confirmé celui du vieillard, Hélène n'agit plus seulement en pèlerine, — mais commanda en impératrice.

Sur ses ordres formels, le temple de Vénus fut abattu, et le mont du Calvaire déblayé de tout ce qui le déguisait et le profanait.

Tandis que les ouvriers travaillaient ardemment, la pieuse mère de Constantin priait au bas de la montagne.

Or, un jour, on accourut à elle, et on l'appela à grands cris dans les décombres.

Elle monte, elle arrive, elle lève les mains au ciel, — et se prosterne sur la terre en l'arrosant de ses larmes.

Elle venait de reconnaître, — sous les derniers coups de la pioche, — trois croix enfouies dans le sol.

Mais laquelle des trois était celle du Sauveur ? Et comment la distinguer de celles des deux larrons, — crucifiés le même jour, à la même heure, sur le même lieu ?

— Parlez vous-même, Seigneur ! s'écria l'impératrice avec foi, et désignez-moi par un miracle la croix de votre divin Fils !

En même temps, elle envoie chercher dans la ville trois malades à l'agonie. On les apporte sur des brancards au sommet du Golgotha ; on les étend sur les trois gibets, posés côte à côte, et l'impératrice, à genoux, les mains levées, reprend et continue sa prière.

Elle n'avait pas achevé, qu'un des mourants pousse un long soupir, rouvre les yeux comme un homme qui s'éveille, se redresse tout seul et se met à marcher en bénissant Dieu.

Dieu, en effet, avait parlé, — et la vraie croix était découverte, — la croix de celui qui avait dit au monde : — Je suis la résurrection et la vie.

D'autres historiens racontent ainsi l'invention de la croix : ce serait, d'après eux, l'évêque Macaire, prévenu par sainte Hélène, qui aurait fait porter les trois gibets chez une chrétienne moribonde. Déjà deux croix l'avaient touchée, — et l'agonie poursuivait son cours, au milieu des sanglots de la famille ; mais, dès qu'on approcha de la malade le bois qu'avait trempé le sang du Christ, elle se souleva sur son lit de douleur et rentra de la mort dans la vie, en glorifiant le Fils de Dieu.

Peu de temps après, l'église du Saint-Sépulcre (1) était achevée sur les ruines du temple de Vénus, et l'impératrice Hélène distribuait au monde chrétien le trésor de la vraie croix.

Elle en laissa d'abord une moitié à Jérusalem, et envoya l'autre moitié à son fils Constantin.

L'empereur, qui fondait alors la nouvelle capitale de l'Orient à laquelle il donna son nom (Constantinople), reçut le présent de sa mère avec la plus grande pompe, et fit mettre une portion du bois sacré dans sa propre statue, élevée au centre de la ville, sur une haute colonne, tenant en sa main un globe d'or, avec cette légende : O Christ, mon Dieu ! je vous recommande cette cité que je viens de bâtir.

Bientôt des parcelles du trésor d'Hélène se répandirent dans tout l'univers. Pas un roi qui n'offrît en échange les plus beaux diamants de sa couronne. « Les palais, dit l'historien des *Fêtes chrétiennes*, les églises, les monastères, les abbayes, les villes, les hôpitaux, les asiles de la douleur enviaient tous la sainte relique ; les monarques en voulaient pour protéger leurs trônes, les saints pour mieux se pénétrer des angoisses du Sauveur, les chevaliers pour être plus forts dans les batailles, les juges pour faire jurer de vrais serments, les riches pour garder leur prospérité, les pauvres pour voir finir leur misère, les malades pour recouvrer la santé, » — et les moribonds pour s'assurer du paradis.

Justin II donna un morceau de la vraie croix à Radegonde, femme du roi Clotaire, la même que M. Galimard a peinte aux vitraux de Sainte-Clotilde ; et lorsqu'elle fonda le célèbre monastère de Poitiers, elle le fit consacrer sous le nom de couvent de la Sainte-Croix.

Le jour même où le bois sacré fut placé sur l'autel de l'abbaye, le poëte Fortunat composa les deux belles hymnes que l'Eglise chante encore : *Pange, lingua,* et *Vexilla regis*.

Mais de nouvelles épreuves étaient réservées à la ville sainte et à son trésor. Cosroës, roi des Perses, enleva Jérusalem aux empereurs et emporta le fragment de la croix, enfermé dans un étui d'argent. Pendant quatorze ans, toute la chrétienté pleura ce malheur. Ce fut Héraclius qui le répara enfin. Vainqueur de Siroës, fils et successeur de Cosroës, — il lui demanda non point des Etats nouveaux, non point des tributs d'or et de sang, — mais le simple morceau de bois conquis par son père. Ce traité de paix, sans exemple, fut signé le 14 septembre, jour fêté par les chrétiens depuis douze cents ans (2).

Philippe-Auguste, en 1205, reçut de Baudouin, comte de Flandre et empereur de Constantinople, une portion de la vraie croix qu'il déposa solennellement dans le trésor des rois à Saint-Denis.

Saint Louis fit mieux encore, trente-six ans après. Informé que les Vénitiens gardaient en ôtage la relique de Constantinople, engagée par Baudouin II, il la paya

(1) Rapport de Deshayes, envoyé de Louis XIII en Judée.

(1) Voyez-en la description et le dessin t. XVI, p. 88, du *Musée*.

(2) *L'Exaltation de la croix*. C'est la troisième fête consacrée par l'Église à la conquête de sainte Hélène : la première est *l'Invention de la croix*, anniversaire de la découverte (3 mai) ; la seconde est *la Susception de la croix*, anniversaire de sa réception par saint Louis à la Sainte-Chapelle (premier dimanche d'août).

d'une somme considérable et la fit transporter solennellement en France. Mais, ne trouvant pas dans sa capitale une place digne d'un tel bijou, il lui éleva un reliquaire immense à côté de son propre palais, — reliquaire de pierre sculptée à jour et de vitraux éblouissants, le chef-d'œuvre de l'art gothique et religieux du treizième siècle : en un mot, la Sainte-Chapelle que tout le monde admire encore aujourd'hui dans son imparfaite restauration.

C'est là que le fils de Blanche de Castille enferma le plus gros morceau de la vraie croix qui existât en Europe, — et qu'on voit aujourd'hui, croyons-nous, dans le trésor de Notre-Dame de Paris, exposé, le vendredi saint, à la vénération des fidèles.

C'est à deux pas, et comme sous la surveillance et l'inspiration de ce fragment de l'arbre de justice, dans sa chambre particulière (depuis la Grand'Chambre, et maintenant la Cour de cassation), que le saint roi donnait ses audiences et distribuait ses jugements à ses sujets. « De coustume, rapporte Joinville, après que le sire de Neelles et moi, et autres de ses proches, avions été à la messe, il falloit que nous allissions oir les pletz de la porte que maintenant on appelle les requestes du palais de Paris. Et quant le bon roy estoit au matin venu du moustier, il nous envoioit quérir et nous demandoit comment tout se portoit et si il y avoit nul qu'on ne peust dépescher sans lui. Et quant il y en avoit aucuns, nous le lui disions, et alors il les envoyoit quérir, et leur demandoit à quoi il tenoit qu'ilz n'avoient aggréable l'offre de ses gens, et tantost les contentoit et les mettoit en raison et droiture. Et toujours de bonne coustume, ainsi le faisoit le saint homme roy (1). »

Il n'y a pas longtemps encore, la fête du 3 mai était une des plus grandes et des plus curieuses solennités parisiennes. Ce jour-là, toute la ville allait en pèlerinage au mont Valérien, alors appelé la montagne du Calvaire, et aujourd'hui couvert d'une citadelle hérissée de canons, — qui ont respecté toutefois la chapelle et le cimetière antique.

Elevé près de Paris, comme le Golgotha près de Jérusalem, le mont Valérien offrait, à l'ombre d'un bois charmant, l'image des saints lieux de la Judée : les trois croix dressées au sommet, les acacias de la Voie douloureuse à mi-côte, et la grotte du Sépulcre au pied du gibet de la Rédemption.

Dès le matin, toutes les cloches de Paris annonçaient le départ de la procession de la croix. Du palais des Tuileries, des hôtels des princes et des ministres, des maisons du riche et des toits du pauvre, des quartiers de la grande ville, des châteaux d'alentour, des chaumières de la campagne, à plusieurs lieues à la ronde, la foule des pèlerins se dirigeait vers la montagne couronnée des trois calvaires. En tête marchait le roi de France entouré de sa famille. Puis venaient les dignitaires et les fonctionnaires de l'État ; puis les soldats et les généraux en uniforme ; les magistrats en robes de pourpre et d'hermine ; et enfin la multitude d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants, de citadins et de villageois. L'innombrable cortége gravissait les pentes de la colline et l'enveloppait tout entière de ses replis, — noyés dans les premières floraisons du printemps. Du haut de ce Golgotha parisien, l'archevêque de Paris élevait la sainte croix en l'air, — comme le labarum du fils d'Hélène, — et bénissait à la fois le monarque et le laboureur, le riche et le pauvre, le mari et la femme, le père et les fils, le frère et les sœurs agenouillés à perte de vue dans la campagne.

Un témoin de ce tableau sublime, — qui a vu les fêtes grandioses de Saint-Pierre de Rome, — nous assure que le pèlerinage du mont Valérien lui rappelait la fameuse bénédiction du pape : *urbi et orbi*.

Charles X est le dernier roi de France qui ait conduit le peuple à cette cérémonie du 3 mai.

Pour revenir, en terminant, à sainte Hélène, n'oublions pas le souvenir qui consacre, — à Jérusalem, — la précieuse conquête de sa foi. Au moment de la découverte, avons-nous dit, elle priait au bas du Calvaire. Un petit oratoire marque encore sa place, tout proche de la chapelle de l'Invention, dans l'église du Saint-Sépulcre.

Deshayes décrit ainsi ce petit oratoire : « En sortant de la chapelle qui marque le lieu où Notre-Seigneur fut dépouillé par les soldats, avant que d'être attaché à la croix, et où ses vêtements furent joués et partagés, on rencontre à main gauche un grand escalier qui perce la muraille de l'église pour descendre dans une espèce de cave creusée dans le roc. Après avoir descendu trente marches, il y a une chapelle à main gauche, que l'on appelle vulgairement la chapelle de sainte Hélène, à cause qu'elle était là en prière pendant qu'elle faisait chercher la sainte croix. L'on descend encore onze marches jusqu'à l'endroit où elle fut trouvée avec les clous, la couronne d'épines et le fer de la lance, qui avaient été cachés en ce lieu plus de trois cents ans. »

P. S. L'église de Sainte-Clotide est inaugurée, ouverte à tous; — et nous pouvons en achever la description.

La façade, remaniée par M. Ballu, est divisée en trois parties. Le pignon du milieu, orné de quatre rosaces, porte la statue de sainte Clotilde. Sur les deux côtés s'élèvent deux clochers octogones, à deux étages, surmontés de flèches en pierre à jour, qui manquent un peu d'élancement. Les trois grandes portes à voussures profondes sont d'une richesse de sculpture remarquable. Toute la végétation gothique s'y retrouve avec le charme de sa variété et le fini de son exécution.

On voit, dans le gable de la porte centrale, sur un trône de nuages, Jésus-Christ montrant ses plaies, entre deux anges portant la lance, la couronne d'épines, la croix et les clous de la Passion. Ces figures, de M. Toussaint, sont pleines de noblesse et d'onction. Après les porches à air libre, s'ouvrent les trois nefs de l'église. Le tympan de la grande ouverture représente le Sauveur en croix, avec saint Jean et les saintes femmes. Le tympan de gauche est consacré au baptême de Clovis; celui de droite à sainte Valère et à saint Martial. Le chœur se compose de deux travées parallèles, que prolongent les sept travées de l'abside. L'édifice est éclairé par vingt-sept fenêtres toutes ornées de vitraux. Les trois roses de M. Thiboud, de Clermont-Ferrand, sont les plus grandes qu'on ait exécutées en France depuis le moyen âge.

En somme, la nouvelle église pèche par beaucoup de détails, — et manque un peu d'espace et d'harmonie. On voit qu'on lui a trop épargné le terrain et l'argent. Mais, comme monument religieux, c'est ce que l'art chrétien a produit de plus remarquable à Paris au dix-neuvième siècle.

Une belle médaille commémorative de l'inauguration de Sainte-Clotilde a été frappée d'après le coin de M. Merley, élève de Pradier, grand-prix de Rome.

C. DE CHATOUVILLE.

(1) Voyez la savante *Histoire de la Grand'-Chambre*, par M. l'avocat général de Marnas, *Moniteur* du 4 novembre 1857.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. SCRIBE (1).

VII. — CLAUDE-HENRI FUZÉE DE VOISENON.

(Élu en 1762.)

Le 8 juillet 1708, naissait au château de Voisenon un enfant de mièvre santé, dont la vue fit hocher la tête au docteur. On ne trouva aux alentours, pour le pauvre avorton, qu'une nourrice qui, d'ailleurs, paraissait se porter à merveille; mais elle était dévorée par un asthme, dont son nourrisson reçut le germe avec le lait. Aussi, Claude-Henri Fuzée de Voisenon passa-t-il sa vie à mourir de cet asthme

Voisenon chez le pâtissier de Cauterets. Dessin de Pottin.

transmis par sa nourrice, et à cracher le sang de demi-heure en demi-heure, fâcheuse position pour un *pourceau d'Epicure* bien déterminé à jouir de toutes les douceurs de l'existence. Ce fut ce qu'on appelle un enfant précoce, et à onze ans il était en correspondance avec Voltaire, qui flattait déjà de la belle manière son *cher ami Greluchon*.

Malgré sa santé ridicule, il voulait être d'épée, mais un duel vint changer ses vues. Un officier s'était fâché de ses persiflages : il fallut dégaîner. Voisenon blessa grièvement son adversaire, et, peu accoutumé à répandre le sang, il en eut une fièvre violente pendant laquelle il prit la résolution de renoncer aux armes. Les protections le firent marcher vite dans le monde, et l'inaptitude qu'il se reconnaissait lui-même à tout emploi sérieux ne l'empêcha pas plus tard d'être nommé ministre plénipotentiaire à Paris... du prince-évêque de Spire, honorable sinécure qu'il remplit à merveille dans tous les salons de la capitale.

Voisenon s'échappa dès lors de sa prison de province, et vint au centre même des plaisirs, en oisif mondain et plus que mondain, fort recherché du monde qu'il amusait par ses saillies, sa gaieté, ses sarcasmes à la fois piquants et inoffensifs. « Avec la figure d'un singe, a dit La Harpe, il semblait en avoir la légèreté et la malice. » Le marquis de Polignac l'appelait ultrà-familièrement : *petite poignée de puces*

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

Quelques-uns de ses mots sont restés. Un jour, il se présenta chez le prince de Conti, qui, le croyant, comme tout le monde, coupable d'une noire ingratitude envers M. de Choiseul, lui tourna brusquement le dos. Sans se déconcerter :

— Ah! monseigneur, lui dit Voisenon, que je suis aise de voir que vous ne me traitez pas en ennemi!

— Comment cela? fit Son Altesse, étonnée.

— C'est, reprit-il, que vous n'avez jamais tourné le dos à l'ennemi.

Il paraît que le prince eut l'esprit de lui tendre la main.

Une autre fois, le mauvais poëte Ximénès lui lisait une de ses tragédies, où il avait mis beaucoup de vers pillés à droite et à gauche. A chaque instant Voisenon se levait et saluait gravement :

— A qui diable en avez-vous avec toutes vos révérences? dit à la fin Ximénès impatienté.

— Encore faut-il être poli, répondit-il, et saluer les gens de sa connaissance quand ils passent.

Mais je dois dire que cette anecdote est aussi attribuée à Piron, et même à Voltaire.

Il plaisanta jusqu'au dernier moment. Quand on lui apporta le cercueil de plomb qu'il avait commandé dans la maladie dont il mourut :

— Coquin! voilà une redingote que vous ne serez pas tenté de me voler, dit-il à son valet de chambre.

A Paris, Voisenon se lia d'une amitié indissoluble avec Favart et sa femme, si bien que la biographie de ces trois personnages est, en beaucoup de points, tout à fait inséparable, et qu'on a attribué à notre héros un grand nombre des pièces signées par Favart. Il déclina toujours cet honneur. Pourtant, il en était bien capable : c'était, par nature, un poëte d'opéra. Faiseur de madrigaux, conteur léger et trop souvent graveleux, rimeur de riens ingénieux, voilà tout Voisenon.

La vie de ce galant écervelé me séduit peu, je l'avoue, et ne vaut guère, en somme, la peine d'être racontée en détail. On peut la résumer d'un mot : petits vers, petits contes, petites pièces, petit esprit, petit homme, un *charmant* coureur de ruelles, un héros de boudoir sans la moindre conséquence, la coqueluche de toutes les femmes à la mode, un coquet épagneul de salon, — de la poudre, des dentelles et des falbalas! Sa gaieté déplacée et ses indécents badinages sont faits pour révolter plus d'une fois les moins rigoristes, et je crois que personne ne sera tenté de lui pardonner certaines œuvres, dont les titres mêmes doivent rester dans l'oubli.

Mais Voisenon avait prodigieusement peur de la mort, et chacune de ses innombrables maladies était le signal d'un retour à la dévotion, qui lui était bien rude à cause des grosses pénitences que lui imposait le sévère mais malheureux directeur de sa conscience. Parfois, quand le confesseur arrivait en toute hâte, parce qu'on lui annonçait que le malade était à la dernière extrémité, il trouvait ou plutôt ne trouvait plus son pénitent, qui avait profité d'un nouveau répit pour se lever et partir à la chasse. Sa vie se passa tout entière dans ces continuelles alternatives de rechute et de résurrection, qu'il favorisait lui-même de tout son pouvoir par ses imprudences. Quand il alla à Cauterets pour prendre les eaux, à quoi pensez-vous qu'il passa son temps? A se bourrer de tartelettes et à se donner des indigestions de petits pâtés. Sa correspondance de Cauterets est pleine de détails gastronomiques, qu'on croirait plutôt d'un Vitellius que d'un asthmatique, peut-être d'un poitrinaire presque moribond.

« Je m'en gave toute la journée, écrit-il en parlant de ses friandises favorites; cela fait agir mes eaux; cela me rend jaune, mais je me porte bien. »

Et ailleurs :

« Je dînai si fortement hier, que ma poitrine a sifflé toute la nuit, et j'ai actuellement dans l'estomac mes six gobelets d'eau, qui disent comme ça qu'ils ne veulent pas passer. Je vais les pousser avec mon chocolat. »

Ailleurs encore :

« Un second pâtissier, sur ma recommandation, est venu s'établir ici; tous les jours il y a une émulation et un combat entre ces deux artistes. Je mange et je juge : c'est mon estomac qui en paye les dépens. Le lendemain, mes eaux le nettoient. Je vais au bain et je reviens au four. »

Ouf! qu'on appelle M. Purgon et qu'on n'en parle plus!

Toutes ces jolies choses, écrites avec un système de ponctuation déplorable et une orthographe quelque peu capricieuse, le menèrent droit à l'Académie. Il était tellement sûr d'être nommé, — et on conçoit qu'il le fût, avec de pareils titres, — qu'avant l'élection on distribuait son portrait orné de la qualification d'académicien. Son discours de réception, où l'on admira surtout la peinture des deux temples, l'un de la vraie, l'autre de la fausse gloire, fut accueilli par les plus chaleureux applaudissements. Le duc de Saint-Aignan, dans sa réponse, lui dit :

— Nous nous sommes flattés que désormais les fruits l'emporteraient sur les fleurs.

L'Académie se flattait en effet : les fruits ne devaient jamais venir; l'incurable frivolité de cet esprit et de ce caractère s'y opposaient. A l'Académie même, il ne fut pas plus grave qu'ailleurs, et il osa employer son ton de persiflage ordinaire dans trois discours qu'il prononça, en qualité de directeur, aux réceptions de l'évêque de Senlis, Roquelaure, du prince de Beauvau et de l'historien Gaillard.

Voisenon fut toute sa vie un enfant qui ne put devenir un homme : c'est là ce qui doit attirer sur un personnage qui en a bien besoin l'indulgence dont il a, du reste, usé envers les autres. Il fit mettre en liberté, avec des paroles bienveillantes, l'auteur d'une violente diatribe contre lui. Plus tard, un écrivain eut l'audace de venir lui apporter une satire qu'il avait faite contre sa personne, en le priant d'examiner cette pièce et de lui en dire son avis. Voisenon lut jusqu'au bout, sans témoigner la moindre surprise :

— Monsieur, lui dit-il alors, il y a bien des fautes dans cet ouvrage; permettez-moi de les corriger.

Et il se met à son bureau, efface, transforme les passages médiocres, ajoute des traits de son cru, puis, rendant la satire à l'auteur :

— A présent, reprit-il doucement, je la crois tout à fait bien. Vous pouvez la répandre : elle me fera du tort.

Vaincu par ce procédé, le Juvénal au petit pied jeta ses vers au feu, et supplia Voisenon de lui accorder son pardon et son amitié, à laquelle il resta fidèle jusqu'au dernier moment.

Puisque je plaide les circonstances atténuantes, il est juste de mentionner aussi la bienfaisance de notre héros et ses charités nombreuses, qu'on découvrit surtout après sa mort. Car il mourut, cet épicurien qui se plaisait tant à vivre, quoiqu'il n'y eût pas de quoi; il mourut dans d'horribles souffrances de corps et d'imagination, ne pouvant cacher sa terreur et criblant d'épigrammes tous ceux qui l'entouraient; à moins qu'on ne préfère la version suspecte qui le représente mourant avec la sagesse et la

résignation d'un parfait chrétien. Voltaire lui fit une épitaphe :

Ici gît ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu...

Frère, je le veux bien, mais frère cadet, à coup sûr.

VIII. — JEAN DE DIEU RAYMOND DE CUCÉ BOISGELIN.

(Élu en 1776. — Réélu en 1803.)

M. de Boisgelin n'a pas laissé de nom dans notre histoire littéraire, et cependant ce fut, en son temps, un des orateurs les plus distingués de la chaire et de la tribune. Entre autres discours célèbres, il en avait prononcé un dans la cathédrale de Reims, au sacre de Louis XVI, qui, malgré la sainteté du lieu, arracha par deux fois des applaudissements à ses auditeurs. Ses oraisons funèbres de Louis XV et de la Dauphine sont fort belles, et quant à celle de Stanislas, qui étincelle de vives beautés oratoires, c'est, au jugement de Turgot, un des chefs-d'œuvre de notre éloquence sacrée.

Dès son enfance, de Boisgelin fut destiné à l'état ecclésiastique : la mort de son aîné, guidon des mousquetaires, qui le rendait chef de la famille, ne put le faire renoncer à une carrière librement choisie, et il abandonna son droit d'aînesse pour entrer dans les ordres. D'abord évêque de Lavaur, puis archevêque d'Aix, il donna à la Provence beaucoup d'établissements utiles.

Un trait montrera l'influence qu'il avait acquise sur ses diocésains. Dans un moment de disette, les greniers d'Aix avaient été pillés par la foule; les approvisionnements allaient être arrêtés. M. de Boisgelin se présente, calme l'effervescence, donne cent mille francs pour l'achat des grains, et publie aussitôt une instruction pastorale adressée aux curés pour exhorter le peuple à rapporter aux greniers publics ce qu'il y avait pris. Le peuple obéit, et s'assembla en foule dans la métropole pour exprimer sa reconnaissance.

En 1789, M. de Boisgelin siégea aux états généraux comme député du clergé d'Aix, et fut, le 23 novembre 1790, élu président de l'Assemblée. Il y prit plusieurs fois la parole pour y développer des vues sages, modérées et conciliatrices. Retiré en Angleterre pendant la persécution du clergé, il revint en France après la signature du concordat, et reçut l'archevêché de Tours et le chapeau de cardinal.

Nous ne passerons pas en revue ses œuvres, qui se composent de discours, de mémoires, d'expositions de principes, de comptes rendus, de quelques traités philosophiques et politiques, enfin d'un certain nombre de traductions et de pièces originales en vers. La postérité n'a rien recueilli de ces œuvres, dont aucune n'est d'une importance particulière. Mais par son goût fin et délicat, par son esprit brillant et facile, par son éloquence simple et pathétique, M. de Boisgelin n'était pas indigne de s'asseoir dans le fauteuil de Valincourt et de Leriget de La Faye, dont il est le successeur naturel.

IX. — JEAN-BAPTISTE-JOSEPH-RENÉ DUREAU DE LA MALLE.

(Élu en 1804.)

Vers le milieu du dix-huitième siècle, un enfant partait de Saint-Domingue et s'embarquait pour la France, seul, sur un vaisseau où il ne connaissait personne C'était le jeune Dureau de La Malle, dont le grand-père avait été nommé gouverneur de Saint-Domingue par Louis XIV, et qui, devenu orphelin, allait faire ses études en France. Durant la traversée, le vaisseau eut à soutenir un combat et une terrible tempête ; ces deux scènes, jointes aux souvenirs des contrées équatoriales, firent sur son imagination une impression durable, qui se traduisit plus tard dans son premier ouvrage, *Tourville*, tragédie en prose, dont la scène se passe sur un vaisseau, comme dans *le Christophe Colomb* de Népomucène Lemercier.

Le capitaine, à qui on avait recommandé l'enfant, le confia, en débarquant, au conducteur de la diligence de Paris, qu'il chargea de le déposer au collége du Plessis. Ce fut là que Dureau de La Malle fit ses études, et avec assez de succès pour remporter le prix de poésie latine sur Delille, et le prix d'éloquence sur La Harpe. Au lieu de consumer sa jeunesse dans les plaisirs, il se livra avec ardeur au travail, surtout à l'étude des langues savantes. Sa maison devint un des rendez-vous favoris des hommes les plus célèbres dans les sciences et dans les lettres : d'Alembert, Marmontel, Chamfort, La Harpe, Suard et surtout Delille, son ami intime.

Quand l'Académie le choisit, Dureau de La Malle se montra d'abord très-effrayé du discours de réception à faire et à prononcer ; mais en le préparant avec beaucoup de soin, il parvint à se rassurer peu à peu, et le jour venu, les applaudissements chaleureux d'un public d'élite lui prouvèrent que ses inquiétudes avaient tort.

Ce fut cette même conscience littéraire qui lui fit consacrer seize ans à sa version de Tacite, et ceux qui connaissent l'historien latin et la version française n'en seront pas trop étonnés. La traduction de M. Burnouf, seule peut-être, a pu, dans ces derniers temps, non pas faire oublier, mais dépasser, par la souplesse et la concision, celle de Dureau de La Malle. Après Tacite, vint Salluste, dont la manière a tant de rapports avec celle de l'historien de Tibère ; puis Tite-Live, si différent en tous points. La mort l'empêcha de terminer cette dernière version, digne des deux précédentes.

La Révolution fut pleine de périls et d'angoisses pour le modeste savant. D'abord les désastres de Saint-Domingue avaient détruit en grande partie sa fortune ; l'émigration de son fils aîné le rendit suspect ; on l'accusa d'avoir marché contre la Convention, dans la journée du 13 vendémiaire an IV. Ses biens furent séquestrés pendant deux ans ; la plupart de ses parents périrent sur l'échafaud, et lui-même, réduit à craindre le même sort, ne parvint à vivre, dans ce moment de crise, que de la vente successive de quelques objets précieux.

A la même époque, il prouva sa générosité et son désintéressement dans une circonstance délicate et d'autant plus critique que sa gêne était alors très-grande. L'ancien régisseur de ses habitations à Saint-Domingue, étant passé en France, vint le trouver pour lui réclamer le payement d'une somme de vingt mille francs, avouant qu'il ne possédait aucun titre à l'appui de sa demande, parce que ses comptes avaient été brûlés dans l'incendie de 1792. Dureau de La Malle n'hésita pas à accueillir cette requête, et dès lors il lui paya les intérêts de la somme, en attendant qu'il pût la payer en entier.

Pendant ce temps, un de ses fils, devenu depuis un de nos archéologues et de nos géographes les plus distingués, était menacé d'un très-grave péril. En 1792, il avait entrepris avec trois amis une excursion d'artiste, à pied, le sac sur le dos, le long des côtes de Normandie, de Bretagne et de Flandre. On les prit pour des émigrés ou des ingénieurs anglais qui levaient le plan des côtes, et déjà

ils avaient la corde au cou, pour être pendus sommairement à Touques, quand enfin le jeune Dureau de La Malle parvint, à force d'éloquence, à obtenir un sursis. Les quatre jeunes gens, garrottés, furent conduits, à travers les imprécations de la populace, jusqu'au tribunal du district où ils se virent enfin délivrés, jurant bien qu'on ne les prendrait plus à voyager en touristes, sur les côtes de France, tant que durerait la Révolution.

X. — LOUIS-BENOÎT PICARD.

(Élu en 1807.)

L'homme de Paris le plus occupé, en 1804, sans en excepter le nouvel empereur, c'était certainement Picard. Chargé de la direction de deux théâtres, qu'il fournissait presque à lui seul et qu'il soutenait de son jeu aussi bien que de sa plume, trouvant le moyen d'écrire encore des romans en dehors de ses pièces, avec une prodigieuse facilité de main, qui n'a été surpassée que par celle de son deuxième successeur, M. Scribe, il portait légèrement et joyeusement ce triple ou quadruple fardeau, qui eût fait ployer les épaules du plus vigoureux. Il était à la fois, comme Molière et plus que Molière, acteur, auteur, directeur.

A chaque minute, la sonnette de son cabinet était en mouvement; les rôles, les comptes, les manuscrits de tout genre, des liasses de correspondance, etc., etc., se succédaient sur son bureau, les visiteurs affluaient; c'était un continuel va-et-vient, un fourmillement de circulation,

Cucé Boisgelin. Dessin de Pottin.

un travail sans trêve et sans repos qui le faisait vivre au lieu de le tuer. Il fallait répondre aux lettres, surveiller les répétitions, instruire les employés et les acteurs, écouter les réclamations, maintenir la discipline, apprendre ses rôles, suffire à tout, être à la fois âme, tête et bras, et, au milieu de cette terrible besogne, savoir attraper une minute au vol pour reprendre la plume déposée, et tracer une scène entre une douzaine de comptes à revoir et deux douzaines de lettres à écrire.

Vous entriez dans le cabinet du directeur de l'Opéra-Buffa-Italien ou du Théâtre-Louvois; vous vous trouviez en face d'un homme au front large et chauve, aux épaules hautes et arrondies, au ventre saillant, à la taille petite et ramassée, aux jambes courtes et grêles, que la vivacité joviale de sa physionomie empêchait seule d'être laid. Cet homme vous tendait la main, et vous recevait d'un air riant et cordial, comme eût pu faire un bon bourgeois du Marais, charmé de perdre un quart d'heure, et cependant l'huissier se promenait à la porte par devant un double rang de candidats-visiteurs; le secrétaire entrait à chaque instant; le régisseur venait apporter une note; le garçon entassait des lettres sur le bureau; le contrôleur, le caissier, les ouvreuses, les premiers sujets attendaient les ordres du maître, qu'il écrivait tout en causant avec vous, et en souhaitant intérieurement, sans en rien laisser paraître, qu'il vous plût de prendre bientôt congé.

C'était Picard.

Au sortir de là, vous consultiez l'affiche pour le spectacle du jour, et vous lisiez : « *Encore des Ménechmes*, comédie, par M. Picard », ou « *les Visitandines*, opéra-comique, par M. Picard. » Le soir, en entrant dans la salle, vous voyiez sur la scène le même homme aux épaules arrondies et au ventre saillant, que vous aviez rencontré le matin dans le cabinet du directeur, jouant, sur son théâtre et dans ses pièces, quelque rôle de valet, de trigaud ou de bavard, avec une verve et une rondeur qui égayaient le public. C'était encore et toujours Picard, l'universel, l'infatigable Picard.

Né en 1769, d'un avocat estimé, qui ne chômait pas souvent, Picard, comme tant d'autres poëtes, fut d'abord

Picard dans son cabinet. Dessin d'Henri Pottin.

englouti tout vivant dans l'étude du droit, et l'on dit que, fort rebelle à la chicane, il chargea plus souvent de vers que de chiffres les paperasses de son étude, si bien qu'on finit par s'apercevoir qu'il serait un fort méchant avocat. Mais il faillit tomber de Charybde en Scylla, par l'influence de son oncle Gastelier, habile médecin, qui le revendiquait pour son art. Heureusement, la poésie, aidée par l'amitié d'Andrieux et de Collin d'Harleville, finit par triompher, et Picard débuta par *le Badinage dangereux*, qui eut un plein succès, malgré le mauvais bon mot d'un plaisant, — qu'il serait *dangereux* à l'auteur de risquer souvent de pareils *badinages*.

Picard a fait plus de quatre-vingts pièces, il serait donc impossible de les énumérer ici, et nous n'y songeons pas.

C'était l'homme de l'à-propos ; nul ne s'entendit mieux à exploiter les circonstances ; le moindre incident lui fournissait l'idée d'une comédie. Un importun venait le voir, un de ces sempiternels parleurs qui fatiguent de leur loquacité vide ; il s'en vengeait en le mettant dans sa comédie prochaine, sous le masque de quelqu'un de ces bavards qui reviennent si souvent et si plaisamment dans son théâtre. Un vers d'Horace lui inspirait *les Marionnettes* et *les Ricochets*. Un voyage en province lui donnait les matériaux de *la Petite ville*, dont il traçait le tableau avec une si piquante justesse, que plusieurs petites villes se prétendaient directement attaquées et criaient à la personnalité. C'est encore là, dans sa simplicité familière, une de ses meilleures pièces. Aussi, à la fin de sa vie, quand, découragé par plusieurs échecs, il s'écriait :

— Je n'étais pas né pour écrire des comédies ; je n'y entends rien, absolument rien.

Il ajoutait en se redressant :

— Tout cela pourtant n'empêche pas que j'aie fait *la Petite ville*.

Ce fut sans doute à la suite de quelque entrevue avec un de ces *musards*, qui l'avait impatienté par ses lenteurs infinies, qu'il écrivit sa comédie de *M. Musard*. Pour le coup, personne n'eut honte de se reconnaître dans ce miroir ; c'était là un de ces péchés mignons dont on se confesse volontiers coupable, pour s'épargner de plus gros aveux, et chacun à l'envi consentit à s'y voir.

— Que de femmes, disait Picard lui-même, m'ont répété : C'est mon mari que vous avez voulu peindre !

Le Conteur, les Deux Philibert, le Collatéral, le Voyage interrompu, etc., sont nés de la même manière.

Ainsi il tirait parti de tout, même de la perte de son temps, et faisait chaque jour une ample moisson de travers et de ridicules, qu'il combattait de préférence aux vices. Puis, le soir venu, il déposait l'habit noir pour revêtir la souquenille de Jasmin, aux côtés de sa femme qui jouait les soubrettes, et de son beau-frère qui représentait les niais.

La vie de Picard pourrait servir de supplément au *Roman comique* de Scarron, tant elle fut errante et nomade, sans sortir de l'enceinte de Paris. Pendant environ dix-sept ans, il voyagea toujours du Théâtre-Louvois au Théâtre-Feydeau, du Théâtre-Feydeau à l'Opéra-Buffa-Italien, de l'Opéra-Buffa au Théâtre-Favart, du Théâtre-Favart à l'Opéra, de l'Opéra à l'Odéon, d'où il fut chassé deux fois par deux incendies successifs. Ne se décourageant jamais, trouvant toujours de nouvelles ressources dans la gaieté et l'activité de son esprit, réunissant des débris de troupes, à défaut de troupes entières, il allait, ne cessant pas une minute de diriger, de composer, de jouer, et le public restait fidèle à sa fortune.

Mais en 1821, un an après la réouverture de l'Odéon, devenu second Théâtre-Français, las d'une corvée que les prétentions exagérées des acteurs lui rendaient trop lourde, il se retira de ses fonctions de directeur avec une pension ; toutefois, il ne cessa de travailler pour le théâtre jusqu'à la fin de sa vie.

Comme directeur et dans ses relations privées, Picard se distinguait par la probité, le zèle, l'ordre, l'activité. Habitué à la vie familière et au tutoiement des comédiens, il se trouvait beaucoup plus à l'aise avec eux que dans les meilleures sociétés. La franchise et la cordialité peintes sur sa physionomie ne l'empêchaient pas d'être fin et adroit. Alexandre Duval le joua, dit-on, dans sa comédie du *Faux bonhomme ;* mais la bonhomie de Picard, pour être doublée d'une habileté dont il avait besoin, n'en était pas moins réelle.

Comme acteur, il avait un jeu naturel, vif, délibéré, de la gaieté, de l'intelligence, un masque comique, une voix de tête un peu criarde, dont il tirait souvent des effets plaisants qui déridaient l'auditoire ; mais ce jeu était monotone, peu savant et sans profondeur. Pour mieux se donner tout entier au théâtre, il s'était fait acteur depuis 1796 ; mais, en 1807, il renonça à monter sur la scène, de peur que l'Académie ne voulût pas ouvrir sa porte à un comédien.

Comme auteur, il se distingue par l'observation des mœurs courantes et des classes moyennes, la verve, le mouvement, l'entente parfaite de la scène, surtout par ce naturel profond qui permet, suivant l'expression de M. Villemain, de prononcer son nom à demi-voix après celui de Molière. Son comique, plein de rondeur, — qui s'exerce presque toujours dans le cercle des bourgeois, des provinciaux, des petits rentiers, des parvenus, sans aborder le grand monde, — et dans la comédie de genre plutôt que dans la haute comédie, — est de ceux qui excitent une franche gaieté et qui épanouissent le cœur. Le monde qu'il a étudié de préférence était le plus riche en ridicules ; d'ailleurs c'était celui de son temps, et presque le seul que la Révolution et le Directoire eussent laissé debout. Il a pourtant abordé quelquefois le haut comique et les sujets élevés, — dans *Médiocre et rampant*, une de ses meilleures pièces, — dans *Duhautcours ou le Contrat d'union*, qui stigmatise si bien l'agiotage qu'on a pu la rapprocher de *Turcaret*, — dans *les Capitulations de conscience*, où le héros, ayant trouvé un riche portefeuille, hésitait à le rendre, se payant de mille raisons fort spécieuses pour le garder, et finissait néanmoins par le restituer à son propriétaire. Le spectacle de ces tergiversations déplut au parterre ; on siffla, et la pièce ne se releva pas.

— Eh bien, dit Picard, les gens qui sifflent mon héros, parce qu'il hésite à rendre le portefeuille, sont justement ceux qui l'auraient gardé.

On peut justement reprocher à Picard d'avoir quelquefois négligé son style, par suite de l'obligation où il se trouvait de travailler trop vite, et d'avoir abusé des mêmes moyens de comique, par exemple des gens loquaces, des voyageurs qui arrivent et qui partent à travers la plupart de ses pièces. Il a moins réussi en vers qu'en prose. Du reste, dans les préfaces dont il a accompagné chacune de ses pièces, et qui sont autant de petits commentaires naïfs, loyaux, modestes et piquants, il s'est montré tellement sévère à l'égard de ses défauts, qu'on est tenté de le défendre contre lui-même plutôt que de l'accuser davantage.

Comme romancier, il a composé, soit seul, soit en collaboration : *les Aventures d'Eugène de Senneville, les Mémoires de Jacques Fauvel, l'Exalté, le Gil Blas de la Révolution*, etc., où il y a des scènes piquantes, des observations fines, des portraits habilement dessinés, de l'esprit, un style naturel et vrai, mais dont la lecture n'ajoutera rien à sa réputation. Il mettait en romans les idées qu'il ne pouvait exploiter en drames.

Mais, après avoir si bien raillé les ridicules d'autrui, Picard finit par prêter le flanc lui-même au ridicule, en se remariant, à l'âge de cinquante ans, avec une jeune fille à peine nubile, qui, dit-on, le fit bientôt repentir de sa folie. Il mourut le 31 décembre 1828 ; son convoi fut honoré d'un immense concours, et sa fille obtint une pension de douze cents francs sur les fonds de la maison du roi.

XI. — VINCENT-ANTOINE ARNAULT.

(Élu en 1829.)

Pendant la traversée de l'escadre qui conduisait l'expédition française en Egypte, les marins du vaisseau *l'Orient* voyaient souvent avec surprise le général en chef causer familièrement des heures entières avec un homme qui n'avait pas la physionomie d'un soldat. Tous les jours, par le beau temps, ils se promenaient ensemble sur le pont, ou s'accoudaient côte à côte contre les bastingages, et cela intriguait beaucoup les matelots.

— Que diable le général peut-il avoir tant à dire à son bibliothécaire, se demandaient chaque soir les hommes de quart, en fumant leur pipe.

— Ah! c'est qu'il aime les savants, puisqu'il en remorque toute une fournée avec lui.

— Oui, mais il ne cause pas tant avec les autres.

— Apparemment que celui-là est le plus savant de tous, et qu'il lui donne des renseignements sur le pays.

— Et comment s'appelle-t-il ce blanc-bec qui sait tant de choses?

— Le capitaine dit qu'il s'appelle M. Arnould... ou Arnault, — quelque chose comme cela.

— Connais pas, fit un vieux loup de mer, en vidant la cendre de sa pipe sur son ongle; mais puisque le général en chef le consulte, ce doit être un fameux lapin.

Cette judicieuse réflexion obtint l'assentiment universel.

Mais les marins de *l'Orient* auraient été bien étonnés, si le respect leur eût permis d'approcher à portée de ces conversations journalières, de s'apercevoir qu'il n'y était pas du tout question de l'Egypte, du Nil, des Pyramides, mais de tragédies, de Voltaire, de Racine, de Corneille, d'Ossian et d'une foule d'autres personnages avec lesquels ils étaient peu familiers.

Le jeune conquérant, au milieu des vastes projets qui fermentaient dans sa tête et des préoccupations de son audacieuse campagne, trouvait encore le loisir de causer longuement littérature avec l'auteur de *Marius à Minturnes*. Dans ces entretiens, la différence du rang s'effaçait pour ne laisser subsister que l'égalité de deux causeurs qui discutent sur une thèse ou développent des théories rivales. Sur ce terrain, et même sur d'autres, le poëte conservait son franc parler avec le général. Il le prouva plus d'une fois.

— Je veux, lui disait Bonaparte après une de ces conversations, que nous fassions une tragédie ensemble.

— Volontiers, répondit finement Arnault, quand nous aurons fait ensemble un plan de campagne.

C'était bien le même homme qui, après la chute de son *Don Pèdre*, lorsque Napoléon lui dit:

— Voilà ce que c'est que de faire des tragédies après Corneille et Racine! lui répliqua brusquement:

— Vous engagez bien des batailles après Turenne!

Cette affection réciproque ne se démentit ni d'un côté ni de l'autre. L'Empereur lui confia de hautes fonctions, et, dans son testament, il inscrivit pour une somme de cent mille francs l'homme qui l'avait servi avec dévouement dans sa fortune, qui était resté fidèle à son adversité, et à qui cette conduite avait valu les persécutions du nouveau gouvernement. Arnault ne se contenta pas de cette disgrâce; il voulut encore payer sa dette à son ancien bienfaiteur par sa *Vie politique et militaire de Napoléon*, en trois volumes in-folio (1822).

Les tragédies de M. Arnault, *Lucrèce*, *Cincinnatus*, *Oscar*, *les Vénitiens*, *le Roi et le Laboureur*, etc., ont été célèbres jadis, et *Marius à Minturnes* a conservé en partie une réputation que la pièce mérite par la vigueur de plusieurs scènes et l'expressive fermeté des vers. En 1816, *Germanicus* souleva au parterre, entre les ennemis et les partisans de l'auteur, une lutte terrible, qui représenta, sur une petite échelle, l'image de la guerre civile.

Arnault est demeuré également célèbre par un recueil de fables d'un tout autre genre que celles de La Fontaine, car l'allusion politique y abonde. Quoiqu'il lût souvent quelques-uns de ces petits ouvrages dans les séances particulières de l'Institut et qu'il en communiquât également aux journaux, il ne songeait pas à les réunir en volume, et ce fut d'une façon singulière qu'elles arrivèrent à la publicité. Un jour, le poëte Millevoye, qui avait pour les chevaux une passion plus grande que ne le lui permettait sa fortune, vint lui proposer de lui revendre pour cinquante louis un cheval qu'il avait acheté soixante-quinze, et dont il était obligé de se défaire.

— Mais, dit Arnault, j'ai déjà quatre chevaux dans mon écurie, et d'ailleurs je ne possède pas cinquante louis à dépenser ainsi pour une fantaisie.

— Vous les avez en portefeuille, répondit Millevoye; donnez-moi cinquante fables.

Le marché se conclut sur ces bases, et tout le monde fut content, surtout le libraire et Arnault, qui était fier de se promener *sur le produit de ses fables*.

Le successeur d'Arnault à l'Académie a dit, en parlant de ses apologues: « C'est Juvénal qui s'est fait fabuliste... On a reproché à Florian d'avoir mis dans ses bergeries trop de moutons; peut-être dans les fables de M. Arnault y a-t-il trop de loups. »

Et M. Villemain: « Si l'on ne s'arrête pas à chaque page, en disant: *le bonhomme!* on dira toujours: *l'honnête homme!* »

La vie d'Arnault fut pleine d'agitations et de vicissitudes. Après les journées des 2 et 3 septembre 1792, il passa en Angleterre, puis en Belgique, et de là revint à Dunkerque, où il fut arrêté comme émigré et traduit devant un tribunal révolutionnaire. Le souvenir de sa tragédie de *Marius* le sauva. Privé de tous ses emplois par les Bourbons, en 1815, après la seconde déchéance de l'Empereur, il fut obligé de se réfugier à Bruxelles, et se vit, en 1816, rayé des cadres de l'Institut. Mais, pendant son exil, ses anciens collègues de l'Académie ne craignirent pas de lui prodiguer les marques de leurs regrets; ils souscrivirent à l'édition de ses œuvres qui se faisait en Belgique, et adressèrent au roi une supplique pour son rappel, qui eut lieu en 1819. On le réélut aussitôt que possible, en 1829, trente ans après sa première élection, et comme successeur de deux hommes (Dureau de La Malle et Picard) qu'il avait précédés tous deux à l'Académie.

C'est par cette seconde élection qu'Arnault appartient au fauteuil de M. Scribe; par la première, il se rattache à celui de Mgr Dupanloup.

La même année où il publiait les *Souvenirs d'un sexagénaire*, écrits avec une vigueur qu'on n'eût pas attendue de la main d'un vieillard, il fut élu secrétaire perpétuel, en remplacement d'Andrieux. Ce fut sans doute cette nouvelle marque d'estime qui l'encouragea à prier ses collègues, dans son testament, de vouloir bien transmettre son fauteuil à son fils, l'auteur de *Régulus* et de *Pierre de Portugal*; mais, de peur sans doute de favoriser la contagion du mauvais exemple, l'Académie fit la sourde oreille et ouvrit ses bras à l'écrivain dramatique le plus fécond de notre temps, à celui qui, si je ne me trompe, a écrit de

cent quatre-vingts à cent quatre-vingt-dix pièces, commençant par toutes les lettres de l'alphabet; à M. Scribe enfin, dont le nom, qui est un symbole, paraît tous les fours, à Paris, sur trois ou quatre affiches de spectacle, au moins, — sans compter, ce qui serait impossible, toutes celles de la province et de l'étranger.

VICTOR FOURNEL.

XII. — EUGÈNE SCRIBE.

(Élu en 1836.)

M. Scribe et Robert Peel. Le beau fixe au baromètre. Le plus haut titre de l'auteur. La mitraillade de Saint-Roch. Le collége Sainte-Barbe. Débuts malheureux. Persévérance et succès. M. Pigeon. Les couplets de la patrouille. Casimir Delavigne. La collaboration. Comment la pratique M. Scribe. Anecdotes curieuses. L'accusateur confondu. L'auteur sans le savoir. La charité en action. Les recettes de province. La duo du rossignol et du corbeau. M. Scribe et Mlle Mars. Une vengeance. Mme Scribe. Le domaine de Séricourt.

Il y a quelques semaines, à la reprise si brillante de *la Calomnie*, comédie de M. Scribe, au Théâtre-Français, un auteur dramatique racontait l'anecdote suivante :

— M. Scribe, dans un voyage qu'il fit en Angleterre, en juin 1850, dînait un jour de gala chez sir Robert Peel. L'ex-président du Conseil dit à notre célèbre compatriote :

— Monsieur Scribe, vous n'avez jamais choisi pour héros d'une de vos comédies un ministre ?

— Pardon, interrompit lord Mahon, l'un des convives, M. Scribe a donné le principal rôle à un premier ministre dans *l'Ambitieux* et dans *la Calomnie*.

— Ah ! je ne connais pas ces pièces, répondit sir Robert Peel, mais je serais bien aise de les lire, *la Calomnie* surtout ; c'est un titre qui promet.

— Eh bien ! mon cher ami, reprit lord Manon, je vous enverrai le volume qui les contient.

Le lendemain, sir Robert Peel oubliait l'heure de sa promenade quotidienne. On vint l'avertir que son cheval était prêt. Il fit signe d'attendre et continua durant plus d'un quart d'heure encore une lecture qu'il avait commencée. Enfin, ayant marqué avec un signet l'endroit où il s'arrêtait, il partit. Quelques instants après, une chute de cheval faisait perdre à l'Angleterre l'un de ses plus grands hommes d'Etat.

L'ouvrage que sir Robert Peel lisait avec tant d'intérêt était *la Calomnie*, de M. Scribe ; le signet était posé après le troisième acte.

Cette anecdote peint, d'un seul trait, le rôle de M. Scribe en France.

Tant que notre public s'est contenté des œuvres charmantes, sans danger, du plus habile enchanteur de ce siècle, — de 1815 à 1829, et de 1831 à 1847, — l'horizon a été sans orage, le pays sans culbute, la rue sans révolution. Lorsque les théâtres ont mis le signet aux ouvrages de M. Scribe, pour servir à leurs habitués le drame aux grosses épices, les comédies politiques, les charges aristophanesques, — de 1829 à 1831, et de 1847 à 1850, — nos Robert Peel les mieux montés et les plus fermes ont fait des chutes de cheval et se sont cassé le cou sur le pavé.

En voyant reprendre partout, depuis un an, les anciennes pièces de M. Scribe, en apprenant que ce Lope de Véga, plus vert et plus fécond que jamais, a quatorze actes nouveaux en répétition sur toutes les scènes de Paris, nous sentons logiquement s'affermir notre confiance dans la tranquillité de l'avenir.

L'emploi de M. Scribe est de marquer le beau fixe au baromètre social, et c'est là, certes, l'éloge le plus glorieux qu'on puisse faire de son talent et de son influence.

Nous insistons sur cette remarque, parce qu'elle nous appartient en propre, et que nous ne l'avons jamais lue dans les milliers de feuilletons et de notices publiés sur M. Scribe. Nous l'avons vue ressortir des faits eux-mêmes, plus éloquents et plus décisifs que toutes les critiques.

Que l'auteur de *la Camaraderie* soit le premier génie dramatique du temps, — dans le sens technique du mot, — tout le monde en convient ; qu'il ait plus ou moins de style et de cachet littéraire à un certain point de vue, que son dialogue clair et facile, semé de traits vifs et de mots heureux, soit le vrai langage de la conversation et de la scène, *adhuc sub judice lis est*, et la postérité seule tranchera la question ; mais ce qui le caractérise et l'honore le plus hautement à nos yeux, — c'est que, dans la carrière dangereuse par excellence, il n'a jamais excité les mauvaises passions, et a placé l'intérêt ou le rire le plus souvent du côté de la morale et de la vertu, toujours du côté de la raison et du bon sens.

Un pareil titre suffisait assurément pour l'introduire à l'Académie française, — quand même sa popularité sans égale n'en eût pas forcé la porte, et quand même il n'eût pas été l'écrivain qui a le plus fait pour la vulgarisation de sa langue aux quatre coins du monde.

Augustin-Eugène Scribe naquit le 25 décembre 1791, dans la rue Saint-Denis, au-dessous du marché des Innocents. La maison de son père, occupée aujourd'hui par un confiseur, se voit encore au coin de la rue de la Reynie. Veuve de bonne heure, Mme Scribe renonça au commerce et vint habiter, avec son fils âgé de quatre ans, la rue Saint-Honoré, près l'église Saint-Roch. — Caché dans le giron de sa mère, dit M. de Loménie, l'enfant put voir la mitraillade que Bonaparte, général des troupes de la Convention, administra aux sections insurgées de Paris, mitraillade d'où sortit le premier empire. — Qui sait si les drames de *Bertrand et Raton* et du *Verre d'eau* ne germèrent pas dès lors dans sa jeune tête?

Il fit ses études au collége Sainte-Barbe, — Etat constitutionnel placé entre deux gouvernements absolus : Henri IV et Louis-le-Grand, — comme il l'a dit lui-même.

Il eut là, pour camarades de classe, Casimir et Germain Delavigne, qui n'ont pas cessé d'être ses amis intimes.

Trois années de suite, il fut couronné au grand concours universitaire, — ce qui prouve qu'on peut être fort en thème et devenir un homme éminent.

Par déférence pour sa mère, Eugène Scribe alla le matin à l'Ecole de droit, — et, le soir, par goût, au théâtre du Vaudeville. Il y trouvait Germain Delavigne, avec lequel il avait déjà ébauché des pièces à Sainte-Barbe. Une fois Mme Scribe morte, il secoua la tutelle du célèbre avocat Bonnet, pour adopter celle de M. Dupin, auteur dramatique en vogue à cette époque.

Un jour, il lui soumit un vaudeville exécuté avec Germain Delavigne.

— Cela promet; travaillez! répondit le mentor.

Et, le 2 septembre 1811, *le Dervis*, — premier ouvrage de Scribe, fut joué rue de Chartres, — et tomba.

Les deux camarades se remirent à l'œuvre et furent sifflés trois fois de suite, au témoignage d'un biographe.

M. Dupin cependant les encourageant toujours, ils passèrent du Vaudeville aux Variétés — et donnèrent *le Bachelier de Salamanque*, avec la collaboration du maître

lui-même. Quatrième chute, pire que les trois autres.

— C'est moi qui vous porte malheur! dit humblement Germain Delavigne, — et il laissa Scribe et Dupin faire sans lui *Barbanera* ou *les Bossus*.

Les Bossus tombèrent au Vaudeville, en même temps que *la Redingote et la Perruque* à l'Opéra-Comique.

Et de six! Pour le coup, M. Dupin abandonna son disciple à sa mauvaise étoile.

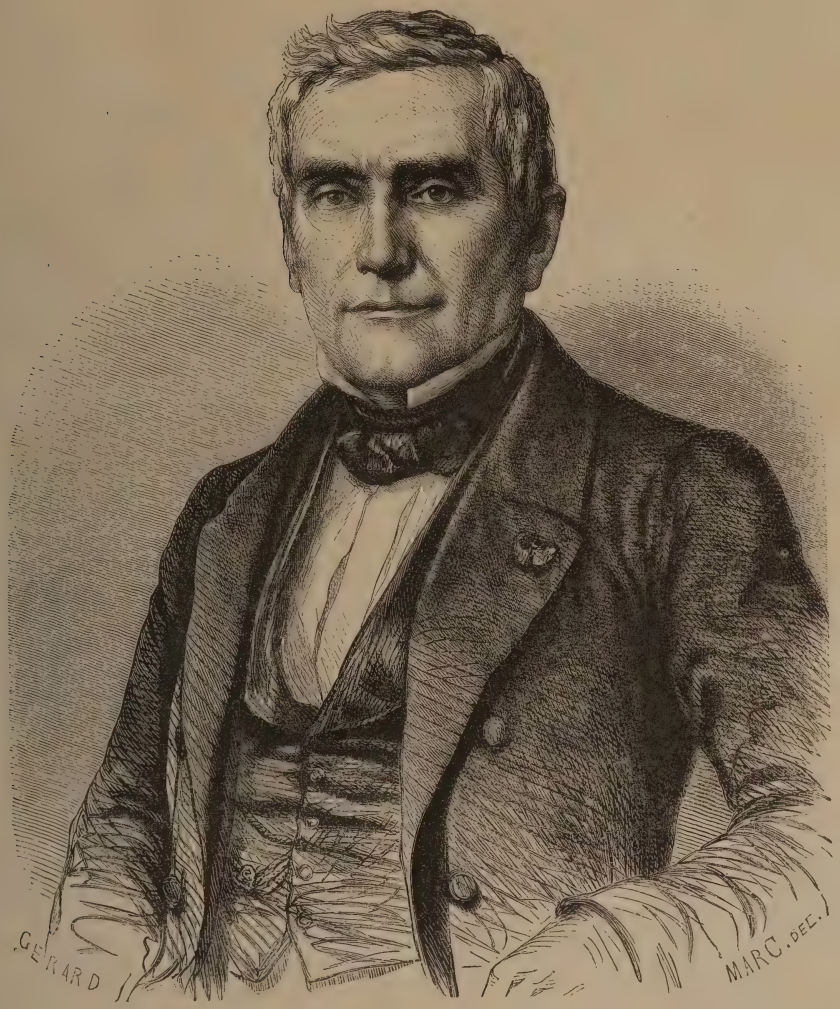
Avis aux débutants littéraires qui se découragent sur un premier échec et qui rêvent pour les essais de leur plume les alouettes rôties du succès.

Ceux qui s'arrêtent en chemin n'ont point de talent. Eugène Scribe, qui en avait, poursuivit sa route.

Sa première réussite fut *l'Auberge, ou les Brigands sans le savoir*, composée avec M. Delestre-Poirson, le futur directeur du Gymnase.

Scribe avait trouvé enfin sa veine, celle des types contemporains : des colonels et des veuves de l'Empire, des notaires, avoués, marchands, fonctionnaires, rentiers, etc.

Les gardes nationaux lui valurent un triomphe éclatant, — avec *la Nuit de la garde*, et le fameux rôle du bizet, M. Pigeon.



Portrait de M. Scribe. Dessin de Marc.

Tout Paris répéta les jolis couplets de la patrouille :

Je pars;
Déjà, de toutes parts,
La nuit sur nos remparts
Jette une ombre
Plus sombre.

Au bal
Court un original
Qui, d'un faux pas fatal
Redoutant l'infortune,
Marche d'un air contraint,
S'éclabousse et se plaint
D'un réverbère éteint
Qui comptait sur la lune.

S'il est vrai, — comme on l'a dit, — que ces couplets si bien frappés et si bien rimés fussent de Casimir Delavigne, on doit ajouter que M. Scribe les lui paya largement dans la suite par des conseils précieux sur l'agence-

ment de ses pièces. L'auteur des *Enfants d'Edouard* et de *Louis XI* convenait qu'il consultait sur tous ses plans son ancien camarade de Sainte-Barbe et qu'il lui devait, sous ce rapport, ses grands succès à la Comédie-Française.

C'est le cas de dire un mot du système de collaboration — qu'on a tant reproché à M. Scribe.

Sans doute la collaboration est incompatible avec les œuvres sérieuses de la littérature, avec les larges études du cœur, de la société, des caractères, de l'histoire, et M. Scribe lui-même l'a prouvé en écrivant seul *la Camaraderie, Bertrand et Raton, la Calomnie, l'Ambitieux, le Verre d'eau, Une chaîne*, et presque toutes les comédies du Théâtre-Français. Mais pour les vaudevilles et les pièces d'intrigue, pour les petits tableaux de mœurs et de circonstance, — où la conception n'est rien, où la situation, l'imbroglio, le mot et le trait sont tout, quoi de plus simple et de plus naturel que la collaboration de deux et même de plusieurs esprits sympathiques, s'excitant l'un l'autre et jouant à la raquette de l'improvisation?

N'est-ce pas ainsi que *les Plaideurs*, ce vaudeville du grand siècle, ont été faits par Racine, Boileau et leurs convives de la *Pomme de pin?*

Ne composerait-on pas des scènes charmantes en sténographiant un dialogue de Méry et de Francis Wey, d'Emile Deschamps et de Saintine, de Vivier et de Géraldy?

D'ailleurs, il faut savoir comment M. Scribe entend la collaboration. Il n'accepte de ses confrères que des sujets, des caractères, des situations, en un mot des données générales. Il les met au creuset, les refond entièrement et souvent les transforme de fond en comble. Tous ceux qui ont travaillé avec lui n'ont qu'une voix là-dessus et lui décernent la palme du labeur et de la générosité.

En voici des exemples curieux, — que nous tenons des intéressés eux-mêmes :

— Un soir, raconte M. de Mirecourt (celui-là n'est pas suspect d'indulgence), au dîner mensuel de la Commission dramatique, un jeune vaudevilliste qui n'avait jamais collaboré avec M. Scribe, et qui était jaloux de sa fécondité et de son importance, se mit à l'attaquer violemment.

— Il a fait trois cents pièces, dit-il, grâce au concours d'une quarantaine de gens très-forts et très-exercés. Qu'on établisse la proportion; l'esprit de M. Scribe est, à ses collaborateurs, comme *un* est à *quarante*.

— Je vous affirme que vous avez tort, répondit M. Carmouche, présent au banquet.

— Ah! fit le jeune homme; et vous le démontrerez?...

— Par une preuve qui m'est personnelle. J'ai fait douze ou quinze vaudevilles avec Scribe, et je puis vous déclarer que dans toutes ces pièces il n'est pas resté un mot de moi.

Le certificat ne pouvait être plus formel ni plus sincère. Beaucoup d'autres convives avaient collaboré avec le roi du théâtre. Tous appuyèrent M. Carmouche et tinrent absolument le même langage que lui.

C'est, en effet, pour M. Scribe une sorte de point d'honneur de récrire entièrement tout ce qu'on lui apporte. Le travail est chez lui une noble passion. On l'a vu reprendre trois ou quatre fois le même ouvrage en jetant au feu les manuscrits achevés.

Un auteur fort connu, M. N..., propose un jour à M. Scribe une pièce en deux actes et à deux personnages. M. Scribe ajoute un rôle, refond les autres et remanie le tout en un seul acte.

A quelque temps de là, il invite M. N... à dîner.

— Ne perdons pas une minute, lui dit-il, car je vous emmène au Gymnase où j'ai une première représentation.

— Ah! la pièce nouvelle est de vous?

— De moi et d'un collaborateur.

— Lequel?

— Vous le saurez, si elle réussit.

Le dîner s'achève; les deux amis vont au théâtre et s'installent au fond d'une baignoire.

M. N... admire, avec le public, l'ouverture de la pièce. La première scène est jolie, la seconde ravissante, la troisième délicieuse. Tout annonce déjà un succès éclatant.

— Devinez-vous maintenant le nom de mon collaborateur? demande M. Scribe à son voisin.

— Pas le moins du monde, mais je lui fais mon compliment et à vous aussi.

Cependant, vers le milieu de la représentation, M. N... hoche la tête et dit à M. Scribe :

— Diable! diable! voilà une situation qui ressemble au second acte de notre projet... Ne trouvez-vous pas?

— En effet... Bah! nous aviserons.

— Vous en parlez à votre aise... Mais c'est une perte réelle... Au théâtre, il s'agit d'arriver le premier. Cette idée est-elle de vous ou de votre collaborateur?

— Elle est de mon collaborateur.

— J'en suis fâché; vous auriez dû le prévenir

— Attendez la fin... Voici le dénoûment.

M. N... se remet à écouter, tout en grommelant. Mais la conclusion lui paraît si neuve et si parfaite qu'il oublie sa rancune pour applaudir à outrance.

Le succès était complet, unanime et plein d'avenir.

— Enfin, dit M. N... en voyant arriver le régisseur au milieu des bravos, je vais connaître le collaborateur!

Le régisseur fait les trois saluts et proclame les noms de M. Scribe et de M. N....

— Moi! moi! s'écrie celui-ci, renversé de surprise au fond de la baignoire. Moi, l'auteur de cette adorable pièce?

— Vous-même. Ce sont vos deux actes réduits en un. Allons, mauvais père, ne reniez plus vos enfants!

— Parbleu! fit M. N..., on me les change en nourrice!

Et il embrasse M. Scribe, — vous jugez avec quelle reconnaissance!

La pièce n'était autre que *Michel et Christine*, — qui a été jouée plus de deux mille fois et qui le sera plus de deux mille encore sur tous les théâtres de l'Europe.

Ceux qui reprochent à M. Scribe ses collaborations seraient peut-être enchantés d'en faire avec lui à des conditions semblables.

Le troisième exemple peindra l'homme en même temps que l'écrivain. C'est une des plus touchantes pages de la charité en action.

Une ancienne maîtresse d'institution, — qui avait la manie d'écrire, — se présente un jour chez M. Scribe, et lui remet avec force recommandations le manuscrit d'un vaudeville intitulé *les Empiriques*. L'écrivain s'excuse sur le nombre de ses travaux. La dame promet d'attendre. Elle ne veut qu'une espérance, — et qu'une parole.

M. Scribe, vaincu par tant de modestie, donne l'une et l'autre, reconduit sa *collaboratrice* et place son manuscrit dans le carton... des oubliettes.

Il y dormirait sans doute encore, si le lendemain l'auteur de *la Camaraderie* n'eût appris que la pauvre dame était presque dans la misère.

Il quitte aussitôt dix ouvrages d'un succès assuré, — suspend tous ses engagements avec ses collaborateurs les plus utiles, — prend le manuscrit *des Empiriques*, le lit, le trouve ce qu'il était, insignifiant, se creuse la tête pour en tirer quelque chose, refond la pièce à sa manière, la porte au Gymnase et la fait représenter.

Vous concevez le triomphe de la pauvre femme. Malheureusement, l'ouvrage n'eut qu'un de ces succès d'estime, — qui ne rapportent rien aux auteurs.

Elle accusa probablement M. Scribe d'avoir gâté ses idées et son style. C'est l'usage des collaborateurs sans talent. Mais elle revint bientôt à la charge avec un second, un troisième, un quatrième manuscrit.

Pour le coup, M. Scribe s'effraya — et prit un parti.

— Soyez tranquille, madame, *les Empiriques* vont faire leur tour de France, et les recettes de la province vous dédommageront de celles de Paris.

Une heure après, il mande l'agent dramatique chargé de la perception de ses droits d'auteur.

— Guyot, lui dit-il, arrangez-vous pour que *les Empiriques* rapportent douze cents francs par an.

— Mais comment cela? On ne les joue plus à Paris.

— On sera censé les jouer en province... vous comprenez...

— Je comprends que vous voulez faire une pension à votre collaboratrice.

— Sans qu'elle en sache rien... Voilà ! la pièce fera fureur à Carpentras et à Brives-la-Gaillarde... Mme *** n'ira pas vérifier la chose.

M. Guyot fut attendri jusqu'aux larmes, et complice — jusqu'à la mort de l'institutrice, qui ne soupçonna jamais une charité aussi ingénieuse.

Tout au contraire, après avoir palpé chaque mois ses merveilleux *droits de province*, elle revenait assassiner innocemment son bienfaiteur de ses sollicitations :

— Allons, monsieur Scribe, travaillons ! Encore cent francs de recette ! et vous avez dix manuscrits à moi ! C'est de l'or en barres que vous laissez dormir ! — Jugez donc ! — Nos *Empiriques* n'ont pas réussi, — et ils me font vivre. Nos autres pièces réussiront et feront ma fortune !

M. Scribe essuyait la bordée, souriait, s'excusait, promettait, — et se sauvait à la campagne.

Bref, Mme *** ne lui a jamais pardonné « d'avoir fait quarante pièces avec Mélesville et une seule avec elle ! »

Quand l'auteur de *Bertrand et Raton* sera à bout de sujets, — en voilà un que nous lui recommandons.

La collaboration lyrique a aussi ses anecdotes piquantes, — témoin l'histoire des opéras de Meyerbeer.

Robert le Diable, *les Huguenots*, *le Prophète*, *l'Africaine*, ont été défaits et refaits comme la toile de Pénélope.

— Ce grand homme-là me fera tourner en bourrique ! s'est écrié vingt fois son malheureux poëte.

Les Huguenots étaient achevés, lorsque Meyerbeer dit un jour à Scribe :

— Il nous faut un septuor à la fin de tel acte.

— Un septuor ! y songez-vous? C'est le remaniement de tout l'ouvrage.

— J'en suis désolé, mais un septuor !... Jugez de l'effet !

Scribe refait le poëme et amène le septuor.

Au bout de deux ans : — Je me suis trompé, dit Meyerbeer ; c'est un solo que je préfère, une simple romance.

C'était un nouveau bouleversement du livret ; mais il s'agissait de mettre en lumière un chanteur sans égal.

La pièce détruite et refondue, — Meyerbeer ne veut plus du chanteur, — ni de la romance. — Deux ou trois ans se passent encore.

Le compositeur arrive alors chez le poëte, à son château de Séricourt. On va monter enfin *les Huguenots ;* il n'y a plus qu'un petit changement à faire.

— Lequel? demande Scribe en frémissant.

— J'ai entendu hier soir dans votre parc, répond le musicien, un rossignol dans un arbre et un crapaud dans le gazon. Cela m'a donné l'idée d'un duo admirable. Substituez ce duo à la romance, et nous répéterons demain.

— Demain ! mais vous me demandez là un travail de deux mois.

Le travail se fait ; le duo est à sa place... Une année s'écoule encore.

Pour le coup, les répétitions commencent ; mais, à la dixième :

— Quelle idée avez-*vous* eue, dit Meyerbeer, de terminer cet acte par un duo ?

— Mais cette idée est la vôtre, et non la mienne !

— Pas possible !... Alors *nous* avons fait erreur...

Et le maître, — arrêtant tout, prend une année encore — pour réfléchir.

Scribe, dit M. de Mirecourt, eut, ce jour-là, des pensées de suicide. Heureusement il tomba malade, — et fut condamné à trois ans de repos, pendant lesquels la dixième édition des *Huguenots*, — un chef-d'œuvre, après tout, — eut l'immense succès que vous savez.

Osez donc, après cela, reprocher aux librettistes les incohérences de leurs duos et de leurs septuors !

Quant aux difficultés des rapports avec les comédiens, voici un trait qui en vaut mille.

M. Scribe avait gagé qu'il ferait accepter à Mlle Mars, alors dans son déclin, un rôle de duègne. Il écrit une pièce où le héros, sur le point d'épouser une jeune fille, s'éprend de son aïeule et lui demande sa main. Jugez si ce personnage de grand'mère était charmant. L'auteur lit son ouvrage à Mlle Mars, qui se récrie d'admiration.

— Vous devinez, lui dit-il, quel rôle je vous destine ?

— Sans doute, répond la doyenne des coquettes ; mais à qui ferez-vous jouer l'aïeule ?...

Le manuscrit tomba des mains de M. Scribe, — et passa au Gymnase, — où Mme Volnys, plus habile, se fit grand'mère avec un succès éclatant. Ce fut la revanche de *Valérie*, — que Mlle Mars avait enlevée à Léontine Fay.

Une anecdote encore pour résumer les relations de M. Scribe avec les critiques. Un des feuilletonistes qui l'avaient le plus maltraité étant tombé dans la misère, il lui donna de quoi vivre jusqu'à sa mort, et paya les frais de son enterrement.

— Laissez-moi faire ; c'est ma seule vengeance, répondait-il aux objections de ses amis.

De pareils traits, — inconnus longtemps, mais que la reconnaissance a fini par divulguer, ont fait pardonner à M. Scribe, non-seulement ses innombrables succès, — mais la grande fortune qui en est le prix légitime.

Pour se faire une idée de sa popularité, il faut aller au collége Sainte-Barbe, dont il est aujourd'hui actionnaire et administrateur. Son nom seul y fait jaillir les vivat, — comme au théâtre. Il aura là sa statue à coup sûr, — en même temps que son buste à la Comédie-Française.

Comme toutes les puissances de ce monde, M. Scribe a dû prendre un ministre, — et il a choisi la beauté et la grâce, l'esprit et la charité, — personnifiés en Mme Scribe.

Si la discrétion ne retenait notre plume, nous écririons ici un traité de toutes les vertus en action. Malgré les soins du ménage pour cacher à la main gauche les bienfaits de la main droite, on a su la foule d'ouvriers nourris pendant les chômages, les centaines de familles sauvées de la misère, — les chaumières de Séricourt et des environs garanties de la faim, de la maladie, de la douleur, etc.

Ce beau domaine de Séricourt (près la Ferté-sous-Jouarre), résidence d'été de M. Scribe, est une véritable terre seigneuriale, avec château, parc immense, fermes, village, moulins, eaux vives, bois et prairies. L'écusson

du maître est une plume, avec cette devise : *Inde fortuna et libertas*. Dans cette large promenade, ouverte à tous, vous voyez surgirç à et là des chalets délicieux, — repos ménagés aux amis de la maison, — et cabinets de travail pour les confrères, qui y trouvent sans cesse de quoi jeter une scène sur le papier. Il y a là le chalet de Mélesville, celui de Saintine, celui de Legouvé (1). Il y a la rivière de *Robert le Diable*, celles des *Huguenots* et de *la Juive*, — les bosquets de *Piquillo* et de *la Sirène*, les avenues du *Prophète*, le lac des *Fées*, etc., etc. Et partout des inscriptions charmantes, composées par le châtelain.

Sur le moulin de la ferme :

Artiste ou meunier, je te loue,
Dieu tout puissant, toi dont la main
A ton gré fait tourner la roue
De la fortune ou du moulin.

Sur le chalet de Montalais :

Seigneur, toi que nous bénissons,
Seigneur, protége nos villages ;
A nos champs donne les moissons
Et le bonheur à nos ménages.

Un chalet du parc de Sérieourt. Dessin de Fellmann.

Sur les quatre faces du chalet suisse :

1° Adieu théâtre, adieu tourment.
C'est ici mon œuvre dernière.
Il a pour titre : la Chaumière,
Et le bonheur pour dénoûment.

2° Image de mes jours, ruisseau qui dans ta fuite
Vers des bords inconnus cours te précipiter,
Image de mes jours, moins vite... va moins vite !
Ainsi que mon bonheur, je voudrais t'arrêter.

3° Clair ruisseau, vert gazon, près de vos bords fleuris
Autant que vous pourrez, retenez mes amis

4° Le théâtre a payé cet asile champêtre ;
Vous qui passez, merci ; je vous le dois peut-être.

A travers ce jardin d'Armide, vous voyez circuler, au lever du soleil, un homme de moyenne taille, au pied leste, aux cheveux blanchissants, aux traits fins, aux manières aristocratiques : c'est M. Scribe qui compose une scène. Il avait promis à sa femme de se reposer enfin. Il se parjure tous les jours, et il s'est fait pardonner avec ce mot :

— Si tu me laisses travailler, j'abandonne mes droits d'auteur à tes pauvres. PITRE-CHEVALIER.

(1) Celui de Montalais, — souvenir du château de ce nom, vendu par M. Scribe au général Saint-Arnaud, — contient des vues de cet éden du haut Meudon et les noms des premiers collaborateurs de l'académicien. La façade de Sérieourt est ornée des bustes d'Auber, de Meyerbeer et de Boïeldieu.

CONTES EN FAMILLE.

LE DANGER DES FLEURS.

Gina couchée dans les fleurs. Dessin de Franck.

I. — UNE JEUNE MÈRE.

Gina Pardo, belle et forte fille de quatre ans, rôdait seule un jour au fond du jardin de sa mère. Surveillée de loin par celle-ci et par un vieux jardinier qui l'aimait comme ses fleurs, la jeune créature dansait parmi les arbres chargés de fruits, en écoutant les oiseaux s'égosiller sur les branches.

C'était le mois où les plantes, même en France, répandent leurs parfums les plus subtils. Mais en plein vent, durant les jours d'été, l'haleine des fleurs n'a rien de redoutable, et la petite Gina, qui s'en nourrissait chaque matin dans ce jardin, parfumé comme un coin de l'Espagne, n'en était que plus fraîche et plus robuste.

Tout à coup, elle s'arrêta, saisie d'étonnement, devant un haut rosier où fourmillaient les roses ; elle venait d'y découvrir une chose si nouvelle pour ses yeux de quatre ans, qu'elle en oublia toutes les autres merveilles du jardin. L'objet de sa surprise était un nid de mésange à demi caché sous les feuilles et les fleurs, et cinq petits becs larges et vivants qui poussaient leurs cris empressés, sortant de cette fraîche alcôve où les avait installés leur mère.

Les oreilles de Gina tintaient non-seulement de ce qu'elle entendait, mais de tout ce qu'elle croyait entendre. Le silence qui semble bruire au milieu d'un vaste jardin désert, le souffle des feuilles mollement froissées l'une par l'autre, puis les cris incessants de cinq nouveau-nés remplissaient toute cette jeune intelligence, et l'absorbaient du bonheur le plus vif qu'elle eût jamais senti.

La mésange descendit bientôt de l'air dans le rosier où l'appelait sa famille, tandis que le nid, balancé par les petits criards, semblait aussi dire de son mieux : « Venez ! venez ! venez ! » et la mésange ne manquait pas de venir. Son fin corsage et ses ailes palpitantes se glissaient jusqu'aux oisillons plus bruyants du bonheur de la revoir.

La présence de l'enfant curieux, dont le visage se mêlait aux fleurs, n'intimidait nullement la mère affairée. Elle remplit les becs avides des graines broyées que le sien contenait pour eux, et après leur avoir parlé dans un murmure qu'entendent très-bien entre eux les oiseaux, elle tira de l'aile et s'enleva d'un courage renouvelé vers une curée nouvelle. Le nid repu digéra tranquillement et se tut, car la pourvoyeuse avait dit aux petites têtes nues : « Attendez ! »

Gina ne revenait pas de son admiration.

Sa mère, jeune Espagnole, élevée en France depuis l'âge de douze ans, au fond d'un pensionnat rigide, et mariée à quatorze avec un jeune homme de vingt-deux, retenu souvent loin d'elle par sa position de consul d'Espagne à Paris, Mme Térésa Pardo venait à bas bruit sous les arbres, ne sachant que penser de l'immobilité de la petite fille la plus mouvante du monde.

Gina ne bougeait, en effet, pas plus que le rosier qui la tenait en extase. L'idée de prendre le nid et de regarder dedans jusqu'au fond lui faisait manquer le cœur ; mais les fleurs formaient à l'entour un cercle infranchissable, parce qu'elle savait déjà que les fleurs sont un peu vivantes et souffrent d'être écrasées.

Cette connaissance lui venait du jardinier Ramos, très-versé dans la science des biens de la terre, quoiqu'il n'eût jamais su signer son nom qu'avec une croix. Ayant surpris un jour la petite turbulente qui aidait une tulipe à s'ouvrir avec le bout de son brodequin, et l'ayant instamment priée de n'en rien faire, il avait ajouté dans sa sollicitude pour les plantes :

— Vos pieds n'y feraient pas grand mal, car ils ne sont guère plus grand qu'une feuille de lilas ; mais votre corps est sur vos pieds, et vous êtes robuste comme un jeune chêne ; je crois donc qu'il est plus raisonnable de marcher à côté des tulipes que d'enfoncer vos pieds dedans. »

Gina l'avait compris, sans répondre, mais en caressant doucement la tulipe du bout de ses petits doigts discrets.

Elle s'en ressouvenait encore en ce moment ; de plus, le sommet du rosier dépassait de beaucoup la portée de ses deux bras tendus. Elle ne put donc que soupirer, et jamais soupir de Gina n'atteignait sa mère sans la remplir d'émotion. Après qu'elle en eut appris la cause, elle lui remontra doucement que cette forêt de roses était aussi inviolable que son propre berceau, dont maman *Télésa* ne laissait approcher personne impunément quand sa fille y dormait.

Gina, dolente, se laissa conduire aux arbres couverts de fruits, qui eussent offert des consolations à des enfants plus affligés qu'elle. Mais, en levant la tête pour répondre à leur invitation, elle s'en trouvait à une telle distance, que sa mère, la haussant de toute sa force, bien qu'élancée et souple comme un tremble, ne parvint qu'à lui faire mieux voir le fruit sans pouvoir l'aider à le prendre.

Le vieux jardinier Ramos, les ayant vues ainsi de loin, se mit à rire et quitta, plein d'empressement, la vigne qu'il soulageait du poids de trop de feuilles.

— Il faut donc que je vienne au secours ? cria-t-il en se découvrant courtoisement devant ses jeunes maîtresses.

— Oui, Ramos, dit Gina dépitée et charmante. Je suis toujours trop petite pour tout ce que je veux faire. Grandis-moi, bon Ramos, jusqu'à la pomme rouge de là-haut ; je veux la cueillir toute seule.

Ramos, présentant la table solide de sa large poitrine, et tenant avec précaution les petites jambes impatientes de l'enfant, l'approcha du fruit mûr dans l'arbre, et le fruit fut rapidement cueilli par deux mains à peine assez grandes pour le contenir sans le laisser tomber. Un cri perçant de joie raconta le triomphe de Gina. C'était là le remercîment du serviteur, qui s'en allait tout fier, après avoir redescendu l'enfant dans l'herbe, quand Mme Pardo, dénouant un foulard éclatant qui l'abritait du soleil, l'offrit au jardinier.

— Porte-le, dit-elle, en mémoire de ce fruit qui, grâce à toi et doublement, a rendu ma fille heureuse.

Ramos ayant cherché quelque temps une belle réponse, qui ne lui vint pas, leva son chapeau de paille d'un air militaire, et courut montrer à sa femme le carré de soie qu'il laissait flotter devant lui comme une banderole.

Et, se parant devant un miroir de cette grâce nouvelle de sa maîtresse, la jardinière Aldonza dit qu'elle ne serait heureuse qu'en mourant pour madame !

Car les bons serviteurs retrouvaient toute l'Espagne absente, et jusqu'au chocolat embaumant leur logis, dans cette maison d'Auteuil, pleine de madones fleuries, de guitares et de petits saints dorés, où revenait presque chaque soir le jeune maître, avec le désir qu'on éprouve de revoir le pays natal.

Cependant Gina reportait si ardemment les yeux vers la pièce d'eau que bordaient le rosier et les saules, que la mère et l'enfant s'y retrouvèrent naturellement ramenées l'une par l'autre avant de quitter les délices du jardin.

Après que l'oiseau, redescendu plusieurs fois dans son ménage, eut permis à Mme Pardo de l'examiner plus attentivement, elle acquit la certitude que c'était une mésange.

— Une vraie mésange, assura-t-elle à l'enfant avide d'apprendre le nom de sa nouvelle amie. J'en ai lu la description dans le livre de oiseaux, que m'a donné ton doux père pour t'instruire avec moi, et je reconnais le portrait de celui-ci. Je crois qu'il est venu de sa part dans le rosier pour loger avec nous et t'inspirer le goût de la lecture.

Elles coururent ensemble, avec un égal empressement, chercher à la bibliothèque le grand ouvrage qui renfer-

mait l'histoire de cette petite chose si importante alors dans la maison de Gina.

Et le jardin fut laissé tout entier à la mésange heureuse.

II. — LA MÉSANGE.

Debout devant sa mère, qui tenait le livre ouvert sur ses genoux, Gina ne perdait pas une parole du récit qui l'initiait au sort de sa chère mésange. L'histoire de la création du monde ne l'eût pas tenue dans une émotion plus attentive, et le bruit du tonnerre n'aurait pu l'en détourner.

— Ta mésange s'appelle aussi Argatilis, poursuivit Mme Pardo.

Ce qui fit pousser à Gina un grand cri de satisfaction ; puis elle reprit son immobilité pour entendre jusqu'à la dernière ligne du chapitre.

— Vois, dit sa mère, comme cette peinture est ressemblante (1) : « Sa robe d'un jaune tendre tranche avec son capuchon d'un noir luisant, qui descend devant et derrière à moitié du cou. Un vert d'olive règne sur le dessus du corps et dégénère en bleu sur les côtes et la queue, bordée d'un jaune blanc. Elle a des marques blanches autour de ses yeux noirs et hardis, et quelquefois des moustaches autour du bec. »

— Elle en a ! elle en a ! interrompit la petite fille en battant des mains.

— « Son nid pend à l'extrémité des branches d'arbustes. Ce nid, façonné en boule, est formé de chanvre et de lin. La mésange est courageuse, agissante, mangeuse d'abeilles et d'insectes nécessaires à la vie. Son chant est suave et délié. Elle se nourrit aussi de graines, les perçant avec son bec et les tenant dans ses serres aiguës. »

Les petits rires étouffés de Gina témoignaient seuls de son ravissement.

— « Si on leur présente une noix au bout d'un fil, elles se suspendent à ce fil et en suivront les oscillations sans lâcher prise et sans cesser de la becqueter. Mais leur goût se déprave dans l'état de domesticité : elles y deviennent méchantes et un peu féroces. »

Le regard fier de l'enfant sembla promettre de les défendre et de ne *jamais attenter* à leur indépendance.

— « Elles affectionnent l'ombrage et le parfum du pommier. » C'est cela ! le nid est justement près de la pomme que tu viens de cueillir. Tout est merveilleux, vraiment ! interrompit à son tour Térésa, avec l'étonnement d'une candeur profonde.

— Après, maman *Télésa !*

— « Elles aiment à suspendre leur demeure près des ruisseaux ombragés de saules, de roseaux, de peupliers et de genêts odorants...

— C'est vrai ! c'est vrai ! Mère, le livre sait tout !

— « Celle à longue queue est vue fréquemment au bois de Boulogne... » Qu'on aperçoit d'ici, interrompit encore Mme Pardo. « On l'y entend jeter ses notes chantantes, formant ce cri joyeux : tirelit ! tirelit ! »

— Je le sais par cœur ! Ecoute, maman, dit vivement Gina, en l'imitant avec une grâce précise qui surprit sa mère.

— « Les nourrissons, couverts d'un duvet rare et fin, d'ordinaire éclos à la fin de juin, s'envolent bientôt deux à deux, pour aller former de nouvelles familles... »

(1) Buffon, *Histoire naturelle*, LES OISEAUX.

Les sourcils de Gina se rapprochèrent, et un nuage passa sur cette lecture.

— « A leur arrivée aux demeures choisies, elles sont peu défiantes et donnent dans tous les piéges, lissent leur nid à l'intérieur avec leur bec, et y donnent une charpente nécessaire à leur destination. Il semble qu'elles ont compté leurs œufs avant de les pondre, par la tendresse anticipée qu'elles témoignent pour les êtres qui en doivent éclore, et par les matériaux recherchés qu'elles y emploient : herbes menues, petites racines souples, fragments de mousseline, fil, soie, laine, plumes et coton velouté. C'est alors qu'elles suspendent ce nid au bout de branches flexibles, puis le défendent avec intrépidité et mettent en fuite l'ennemi de la faiblesse. Elles se défient alors même de leur espèce, attaquent la chouette avec emportement. Leur action agressive est accompagnée d'un renflement de plumes, d'une succession rapide d'attitudes violentes qui expriment par des mouvements précipités et avec beaucoup d'énergie leur acharnement et leur petite fureur. »

Gina tapa des pieds avec transport, puis se remit de nouveau dans l'attitude d'écouteuse intelligente.

— « Lorsqu'elles se sentent prises, elles mordent vivement les doigts de l'oiseleur et rappellent à grands cris les oiseaux de leur espèce, qui accourent en foule, se prennent au piége et en font venir d'autres, qui se prendront de même, comme les prenaient les anciens : ils les attiraient avec de la farine délayée dans du vin. »

— On ne les prendra pas ! protesta l'enfant, rougissante et valeureuse ; non, les méchants anciens ne les prendront pas ; nous sommes là tous, tous pour les défendre contre eux. N'est-ce pas, maman *Télésa?* ajouta-t-elle, frémissante et décidée.

Enfin, qui pourra dire l'enchantement dont la remplit cette lecture ! Après avoir baisé sa mère avec véhémence, elle emporta le livre près de la pièce d'eau, où elle s'assit parmi les genêts, suivant avec son doigt les lignes de la page marquée du signet ; elle la bégayait rapidement, comme elle pouvait, à voix haute, pour en instruire les oiseaux du jardin.

— Ecoute, Algatilis ! lui criait-elle avec sa voix de cigale ardente et sa prononciation rebelle encore au son dur de l'R, qu'elle changeait partout en L.

Depuis ce jour, les fleurs et le nid ne quittèrent plus les rêves de Gina. Sur les genoux de sa mère, elle y pensait ; sous ses cheveux touffus, que cette mère tressait et baisait tour à tour, Gina s'élançait à la mésange nourricière.

Et le nid, balancé dans les roses, fit naître à la fin en elle la fantaisie étrange d'*être elle-même couchée au fond des rameaux verts, parmi toutes les fleurs plantées à l'entour !*

Possédée par cette idée fixe, le matin elle n'attendait plus que sa robe fût agrafée ni ses jarretières nouées, pour voler au nid ; elle se sauvait n'ayant qu'un bas ou un brodequin, voire même un soulier mignon de sa mère, le traînant à son pied en courant guetter le ménage, au grand soleil et sans avoir mangé. Mme Pardo, qui la poursuivait partout pour lui faire de l'ombre et de la protection, la voyant une fois plus pensive et se parlant à elle-même, s'inquiéta sérieusement de ce qui pouvait à ce point préoccuper sa fille et la rendre ainsi muette comme un poisson.

Cette mère de dix-huit ans à peine, grandissant encore, née à la Havane, et de bonne heure orpheline, s'initiait seule, jour par jour, à ses devoirs, épiant avec une pa-

tience infinie les instincts, les grâces et les moindres tristesses de sa petite bien-aimée. Mais elle n'avait jamais eu le bonheur que l'on veillât ainsi sur elle, et personne n'avait instruit son ignorance de tout ce qu'elle brûlait d'apprendre pour le transmettre à son enfant. Durant les absences obligées de l'époux, leur commun protecteur, ces deux êtres charmants ne parvenaient souvent à s'entendre qu'à force de s'aimer. Prier Dieu, bégayer l'alphabet, dont chaque lettre apprise était payée par un baiser, tresser des couronnes dans le champ pour les suspendre à la madone de l'alcôve, apprendre par cœur des boléros pour les danser avec Térésa, était tout ce qui composait encore l'éducation de Gina Pardo. Elle s'élevait au grand air à la manière des plantes fraîches, mais ardentes, qui demandent de l'eau vive, du soleil et de l'ombre. Ramos savait cela pour ses fleurs à lui; Térésa s'efforçait de le comprendre pour son unique plante à elle; mais elle ne le savait pas encore assez !

— A quoi penses-tu donc là toute seule et si longtemps ? demanda-t-elle, ce matin-là, à sa fille, devant l'arbuste fascinateur.

Gina la regarda profondément; puis, avec le ton mystérieux de la confidence :

— Je me raconte une fable, répondit-elle; écoute. « Il y avait autrefois une petite fille qui aimait tant sa mère qu'elle n'en pouvait plus de l'aimer. Sa mère avait un beau jardin où elle laissait courir son enfant. L'enfant était très-contente et très-sage, et s'appelait... chut !... je dirai son nom quand il le faudra. Voilà que dans le jardin il était venu un rosier grand comme papa Fernand, et dans le rosier il était descendu un oiseau; et l'oiseau en avait apporté cinq tout petits, sans ailes et sans plumes. Pourquoi les avait-il apportés dans le rosier du jardin? Pour les rendre aussi contents que la petite fille... »

Ici Gina s'arrêta pour regarder encore sa mère, tandis que sa mère l'aidait de sa respiration, tant elle avait peur qu'elle ne s'interrompît !

— « Bon ! reprit l'enfant; mais voilà que les petits oiseaux étaient plus contents que la petite fille ! Pourquoi cela ? parce que leur lit de mousse, pas plus large que la main d'une petite maman, était, non pas dans une chambre fermée, comme le berceau de la petite fille, mais dans les roses, bien balancé par des branches vertes, et qu'on voyait le jour à travers, avec cent mille fleurs, pour regarder dormir les petits oiseaux. » C'est tout.

Sa mère la couvrit de baisers et demeura passionnément ravie, comme si elle eût entendu réciter une grande chose. On dirait, pensait-elle, que cette petite bouche pleine de lait me raconte des histoires du paradis. Si son père l'écoutait comme moi, il n'aurait jamais la force de la quitter.

— Ah ! maman Télésa, poursuivit Gina, possédée de son envie, que les petits mésanges sont bien ! et que la petite fille, que je sais, voudrait aussi coucher comme eux toute une nuit dans les fleurs ! Il n'y a pas de petite fille au monde qui aurait dormi aussi bien que... celle-là. Ce serait tout juste comme si elle était oiseau : devine !

Mme Pardo se prit à sourire, de l'indicible sourire de mère, de femme et d'enfant qu'elle était. Elle se figura Gina, balancée dans son berceau blanc parmi ces rideaux frais, baignée des senteurs divines qui l'attiraient elle-même si souvent au jardin. Qu'eût-elle pu répondre après ce sourire que Gina lisait plus couramment que les lettres de l'alphabet? Mais surtout le cœur de l'enfant battit d'espoir à ces paroles de sa mère :

— Si tu l'avais demandé à Dieu ce matin dans ta prière, peut-être l'aurais-tu obtenu.

— Ah ! maman ! si je lui disais ma fable? demanda vivement Gina. Crois-tu que Dieu ne s'ennuie pas d'entendre toujours la même chose ?

— Il ne s'ennuie pas, non ! la voix de l'enfant ne lasse jamais le père; quand tu lui dirais toujours : Mon père ! que votre règne arrive, que votre volonté soit faite ! Il ne s'en lassera pas. Parle-lui seulement avec ta voix sincère, comme tu me parles... Ah ! Gina, Dieu te donnera toutes choses comme je te les donnerais, vois-tu, si j'avais toutes choses, même un lit de fleurs pour y dormir, comme les petits mésanges !

Et Gina qui regardait attentivement les yeux profonds de sa mère, y posa ses deux petites mains en murmurant :

— Je vois... je vois... Je sais bien ce que je vois.

En effet, le sacrifice des fleurs était résolu.

III. — LA MOISSON DES FLEURS.

La mésange sera-t-elle donc moins tendre que moi? disait Térésa, tandis que Gina, surveillée par sa bonne, buvait le lait du soir et se laissait nouer sa coiffe pour dormir. Serai-je moins prévoyante que cette couveuse du rosier, poursuivait-elle en descendant seule et résolue au jardin, armée de longs ciseaux et traînant une grande corbeille par les allées. Oui, mon adorée Gina se ressouviendra toujours de son premier vœu, rempli par le sacrifice des fleurs de sa mère.

Elle mit en effet toutes ses forces à dévaster le rosier magnifique et coupa toutes ses fleurs à cent feuilles, gonflées de leurs parfums exquis, n'y laissant de feuillage que ce qu'il en fallait pour défendre du soleil brûlant le nid des frêles oiseaux.

Ainsi fut fait, avec un aveugle amour, la moisson des fleurs : narcisses, œillets, jasmins et roses, tout y passa... Térésa rentra triomphante, charriant les fleurs coupées que le jour mourant semblait plaindre, mais qui allaient rendre Gina ivre de joie comme une mésange.

Ramos, occupé depuis le matin à l'entour des espaliers de ses vignes, ne se doutait guère de la dévastation de son empire.

Que l'on juge de sa surprise, de sa colère, de son désespoir, lorsqu'il vit de grands ciseaux et des branches semées dans l'allée déserte, tous ses rêves de l'Orient anéantis : tubéreuses, lis, jasmins et le reste, et enfin son rosier de Hollande, le plus opulent que l'on eût décrit dans les annales des roses, à cette heure sans feuilles ni fleurs, pareil à un foudroyé !

Dès qu'il put recouvrer ses jambes, Ramos consulta une des bouteilles de xérès tenues en réserve pour la fête des jardiniers, afin de se rendre compte de ce qu'il soupçonnait sur ce haut attentat. Sa femme ne sut jamais exacte-

ment s'il ne la but pas tout entière, tant elle le vit marcher rapide et de côté, armé jusqu'aux dents, sous son vieil uniforme de guérillas tiré du bahut, proférant tous les jurons oubliés depuis ses guerres d'Espagne!

Mais comment Ramos allait-il apprendre cette nouvelle à madame? Que penserait-elle de sa surveillance en découvrant l'affront fait au jardin de ses maîtres? Il est inutile d'ajouter qu'il fût mort avant d'oser prêter à sa maîtresse cette action violente. Ce n'était pourtant que trop cette chère et imprudente maîtresse.

IV. — LA NUIT DES FLEURS.

Quand Gina fut amenée devant le dôme embaumé et qu'elle y monta sous les rideaux enlevés aux mésanges, elle ne put que regarder sa mère et lui tendre les bras, car son ravissement n'était pas de ceux qui parlent. Frôlant de ses mains reconnaissantes les bouquets et les feuilles qui lui caressaient le visage, admirant l'éclat de son berceau resplendissant, elle se promit tout bas de rester pendant huit nuits sans dormir, et elle fit des couronnes : une pour sa mère, qu'elle lui mit sur la tête en la baisant ; une pour son père Fernand, voulant la voir attachée à son grand portrait ; une pour la madone blanche, aux pieds de laquelle Térésa la suspendit. Gina alors s'absorba dans l'accomplissement de tous ses souhaits. La lampe d'albâtre d'un côté, de l'autre d'abondantes bougies frappaient de tant de lumière les fleurs de son berceau, qu'elle demeura sans voix, n'ayant plus que des yeux et une âme pour admirer ces choses. Les flambeaux, à peine amortis par les tentures de mousseline derrière lesquelles ils brûlaient, lui semblèrent la lune et les étoiles entrées dans la chambre pour passer la nuit avec elle. Soudain, comme enfiévrée, elle parla dans le buisson ardent, elle parla sans s'arrêter, faisant tout haut des rêves que Térésa ne pouvait se lasser d'entendre. Après quoi, comme baignés d'ivresse, ses yeux charmés s'appesantirent, n'entrevoyant presque plus sa mère, penchée sur elle et la balançant toujours, légère comme un oiseau.

— Non ! s'écria tout à coup Gina d'une voix énergique, je ne dors pas ; je ne veux pas dormir. Toi non plus, n'est-ce pas, maman Télésa? Mais ses esprits s'enfuyaient et ses mains se joignirent comme elle essayait encore de murmurer : Je ne veux pas... Mon Dieu ! quand mon père... Alors elle s'en alla prier dans le sommeil ; Gina dormait.

Recueillie devant son innocente imprudence, Térésa put la contempler longtemps, et voulant elle-même en prolonger le bonheur, bien qu'il fût plus de minuit, ce qui est tard à la campagne, elle garda ses habits pour s'élancer à chaque instant et admirer sa fille sous son baptême de fleurs. S'étant jetée enfin sur son lit sans en soulever les couvertures, elle envoyait encore à travers la chambre les regards accablés de ses longs yeux brillants vers la petite dormeuse, dont le souffle n'arrivait plus que par intervalles jusqu'à elle.

Mais bientôt le vertige se répandit dans cette chambre close, où respiraient ensemble une femme, un enfant et tant de fleurs embaumant l'atmosphère. Térésa eut un rêve si semblable à la vérité, qu'elle ne croyait pas dormir au fond de son hallucination. Elle n'était pas étendue sur son lit, mais penchée à la fenêtre, d'où elle voyait son jeune mari tourner silencieusement autour de la pièce d'eau. Il y regardait Gina nager avec les cygnes, et les cygnes la porter sur leurs ailes ; et le frais scintillement du bassin l'attirait elle-même, tourmentée qu'elle était d'une grande soif. On eût dit que la vue de cette eau claire lui offrît à boire et soulageât ses yeux des éblouissements chauds qui les sillonnaient. Elle voulait et ne pouvait tendre les bras à Fernand, qui l'invitait à le rejoindre ; elle voulait et ne pouvait dire : « Que l'on m'aide donc à descendre, à toucher le gravier que l'eau mouille et les joncs qui ruissellent !... ce doit être si froid ! si bon ! Que l'on m'y porte ! » Et ne pouvant parler, elle attachait ses regards altérés sur l'eau frappée par la lune, puis recommençait d'essayer à crier : « Je veux descendre, je veux tremper mon front dans l'eau. Mes tempes sont si serrées par la couronne de ma fille ! »

Alors elle crut entendre Fernand monter à sa prière et frapper sourdement à la porte ; puis, voulant sortir, elle cherchait une issue sans la trouver, en tâtant la muraille qu'elle ne reconnaissait plus ; et la vapeur grise s'immobilisait en lambris ; et, horreur !... les lumières étaient noires, les portes étaient sans clefs. Elle en ramassait péniblement par terre, mais elle ne savait plus qu'en faire sitôt qu'elle les tenait dans ses mains, parce que les clefs se changeaient en fleurs et en plumes de mésange. Cependant son mari continuait à frapper plus fort en appelant : « Térésa ! ouvrez ! ouvrez ! ma chère Térésa ! » Tandis que tout se transformait pour elle en obstacles, sans qu'il lui fût possible de crier, car la voix lui mourait sur les lèvres. Et voulant courir, elle se heurtait contre une foule de fleurs à voix humaines qui prétendaient sortir avant elle. Alors elle s'indignait, puis s'effrayait de rire, n'ayant plus envie que de pleurer. . . . . .

. . . . . .

Bien résolu de passer la nuit en sentinelle sous les arbres, Ramos errait alors au fond du jardin, regardant sans cesse du côté du perron, que surmontait la chambre de ses maîtres. Il cherchait à comprendre ce qui tenait madame éveillée au milieu de tant de lumières.

Inquiet enfin de ce mystère, et s'aidant d'une longue échelle, il y monta pour essayer de plonger du regard dans l'appartement illuminé.

Quelques éclairs blancs sillonnaient la chambre où Térésa luttait contre un sommeil de plomb. Éveillée à demi par intervalles, elle attribuait à l'orage la lourdeur importune qui faisait pencher sa tête et ses bras.

— Ah ! que je suis pesante ! balbutia-t-elle, sentant que ses lèvres ne remuaient pas, et que ses dents se serraient.

Tout à coup ses yeux tournoyants crurent entrevoir la madone blanche bouger comme pour se détacher du mur, et Térésa eut joie et peur.

— Non... c'est l'orage, pensa-t-elle sans respirer ; mais quel mauvais sommeil ! C'est inconcevable, cela. Mon Dieu !... qu'en dit-elle donc, ma bien-aimée?...

Et par un effort déjà presque impossible, elle se lève sur ses pieds engourdis qu'elle croit enflés, et rampe jusqu'au berceau qu'elle veut étreindre...

Mais là, que voit-elle? Gina, plus blanche que sa petite chemise, les yeux fixes, entr'ouverts sans voir. Térésa s'excite à crier d'une voix que la chaleur étouffe : « Gina ! Gina ! » Nulle réponse. Elle saisit l'enfant, dont les membres qu'elle agite restent sans mouvement sous sa pression brûlante. Térésa se débat contre elle-même, car l'instinct la surmonte et la pousse du côté de la fenêtre, devant le ciel où l'air souffle, où la lune court libre et rapide, tandis que, cernée de parfums, elle tente en vain de franchir cette barricade incompréhensible.

— Respirer, mon Dieu ! respirer ! dit-elle.

Et sa voix n'est plus qu'un rugissement comme celui de la lionne effarée. Mais trouvant entre elle et le ciel des

carreaux fermés comme un mur, Térésa les rompt de la main désespérée d'une mère qui cherche la vie pour son enfant.

De son côté Ramos, planté en vigie sur l'échelle, voit plus distinctement l'ombre chancelante traverser la chambre et grandir en s'approchant de la fenêtre, puis se confondre avec la courtine qui s'agite violemment.

C'est alors qu'un carreau se brise avec éclat, et c'est à ne pas douter qu'une voix de femme a poussé, d'un suprême effort, cette clameur étranglée : « Du secours! mon Dieu! du secours pour ma fille! »

Enfin, c'est bien une femme qui s'affaisse au pied du rideau dont elle s'est approchée.

Ramos, délivré de son habit qu'il jette dans le jardin, ignorant quel danger il va combattre, s'élance, le sabre aux dents, vers le perron au pied duquel il a traîné l'échelle.

L'assurer contre le mur, l'escalader jusqu'à la fenêtre haute, en saisir l'appui, est pour lui une action plus prompte que la pensée. Passant sa tête à travers la vitre brisée, au risque de s'y déchirer le visage, il écarte vivement le rideau qui lui bat le front et l'empêche de voir...

Il voit, à la double lueur de la lune et de la lampe, Mme Pardo, étendue sur le plancher, serrant dans son bras gauche sa fille inerte et mate comme un cierge, tandis que du bras droit, d'où le sang ruisselle, elle tient encore convulsivement le rideau saisi et déchiré dans sa chute.

Plus vite que le voleur près d'atteindre sa proie, Ramos tourne l'espagnolette et s'ouvre un passage dans la chambre, dont les parfums suffocants lui font tout comprendre.

Les portes cèdent, les fleurs asphyxiantes volent sur la terrasse, le peu d'eau qu'il trouve est versée sur les deux visages pâles, dont le sommeil terrible le fait frémir.

En rappelant tous ses souvenirs, il cherche avec effroi le pouls de l'enfant et celui de la mère, qui semble arrêté chez l'une comme chez l'autre.

Et il est seul! et deux heures du matin sonnent au clocher du village, où nul que lui n'est debout!... et le médecin demeure à trois lieues!

Épouvanté de son impuissance, Ramos court à la fenêtre, appelle de sa voix qui bondit dans la nuit comme une cloche d'alarme, réveille en sursaut les servantes effrayées qui, nouant leurs jupes et chassant leur sommeil, montent à tâtons et se heurtent dans l'escalier. Elle vont devant elles, se signent et chancellent avec des transes indicibles, sans comprendre comment Ramos est chez madame, et ce qu'il demande d'une voix si formidable.

Il demande de l'eau, de l'aide, des soins de femme.

Ne pouvant détacher l'enfant du bras crispé de sa mère, il se résout à les emporter ensemble dans la chambre plus vaste et plus éclairée de son maître.

Le pauvre Ramos, suppléant à toutes choses, gronde, prie, encourage les femmes en pleurs. Il guide leur zèle, tance leur trouble et leurs lamentations, défend toute compression nuisible, fait couper la ceinture et le corset étroit, d'invention détestable, puis il répand à flots le vinaigre et l'eau pure sur ces têtes immobiles qu'il incline doucement en arrière, afin de rappeler la respiration absente.

La lampe est écartée, et toute lumière mise à distance ; le lit est roulé dans la chambre, où la fraîcheur circule sans obstacles.

Alors Ramos s'arrête; il attend, concentré devant ce spectacle effrayant.

— C'est toujours l'orage, dit-il, qui fait mal aux fleurs et aux femmes.

Un soupir distinct de Térésa fait tomber les servantes à genoux. Sans que Mme Pardo puisse entr'ouvrir ses yeux appesantis, quelques larmes s'échappent des paupières closes, et quelques mots brefs commencent d'errer de son cœur à ses lèvres....

— En voilà une de sauvée, s'écrie Ramos tremblant d'espoir. A l'enfant, mon Dieu!

— L'enfant, bonne Vierge! ajoutent deux voix suppliantes. A l'enfant, s'il vous plaît, car vous êtes la mère de toutes les mères!

— Je crois qu'elle revient, murmure Aldonza agitant doucement la petite fille pour l'aider à renaître, et elle se ranime par degrés sous les tendres pressions de ces pauvres femmes.

Une gorgée de lait, sortie tout à coup de la petite bouche décolorée, l'a contrainte à s'ouvrir; puis une nuance rose y reparaît avec le mouvement et le souffle.

Enfin, après la terreur sans cris, après l'attente sans nom, Gina, essayant à trois fois ses paupières vacillantes, les tourne languissamment vers sa mère qu'elle croit là, veillant toujours près d'elle :

— Bonsoir, maman *Télésa!* dit-elle faiblement tout bas.

Et sa mère a tressailli. Après quoi, soulevée par un élan céleste, cette mère éperdue regarde Gina vivante, et revient à la vie.

Le lendemain, l'époux retrouva ses deux bien-aimées moins agiles à courir vers lui, mais il les retrouva sauvées de la mort.

Par les soins actifs de l'intelligent jardinier, les jeunes maîtres étaient tous trois dans les bras l'un de l'autre.

V. — MORALITÉ.

L'orage avait passé sans éclater sur le village. Il s'était dissipé lentement comme la menace de l'asphyxie, emportant la terreur loin de la maison: quelques grondements lointains rappelèrent seuls qu'il venait de planer dans l'air toute la nuit. Il n'en restait plus rien à l'aube, d'où l'aurore s'élança aussi pure que la veille.

Mme Pardo ne put de longtemps revivre tout entière après cette nuit de terreur, dont le souvenir oppressait sa respiration.

Les jeux passionnés des enfants sont souvent le remords des mères!

Jamais plus les fleurs ne furent admises à dormir dans les chambres de la famille avertie. On les laissa respirer au jardin où la nature les plante, où l'homme doit les laisser et les admirer, où le bon Ramos les aime et les cultive encore.

MARCELINE VALMORE-DESBORDES.

Les émanations de la plupart des végétaux enfermés ont leur danger comme celles des fleurs. Même en plein air, l'ombre du mancenillier est fatale au voyageur, et le sauvage empoisonne ses flèches en les trempant dans le suc de cette euphorbiacée. Le noyer a des inconvénients pareils, et l'homme et les animaux évitent de se reposer à l'entour. Voilà pourquoi on ne le plante que le long des routes ou à distance des autres arbres.

REVUE DE L'ANNÉE 1857.

LA COMÈTE ET SES PRODUITS.

Le plus grand événement de l'année 1857 a été la fin du monde, — remise au prochain numéro — de Mathieu Laensberg.

Les comètes ne se relèveront pas de cet échec de la fameuse comète de Charles-Quint. M. Babinet les a toisées et pesées dans son cabinet, — comme on pèse une lettre avant de la jeter à la poste.

Quant à leur moyen de brûler la terre, en voici la simple expression : notre planète, éclairée par la lune, a un éclat 900,000 fois supérieur à celui des comètes éclairées par le soleil : or, le plein soleil étant 800,000 fois plus éclatant que la pleine lune, notre planète au soleil aurait 800,000 fois 900,000 fois plus de lumière et de chaleur que les comètes ; ce qui donne un total de 720,000,000,000 fois. — Quant au poids, la terre pèse environ 6,000,000,000,000,000,000,000,000 de kilogrammes, — tandis qu'une comète, grosse comme la terre, ne pèserait que 30,000 kilogrammes, ou le poids de 30 mètres cubes d'eau.

Les comètes — sont donc *moins que rien*, conclut M. Babinet.

A ce compte, notre dessinateur a eu raison de représenter la comète de 1857 sous la forme d'une belle personne aux longs cheveux, aux traits souriants, qui s'est bornée à réchauffer doucement notre atmosphère et à semer sur notre globe une pluie de verdure et de fleurs, de blés mûrs, de fruits et de raisins.

Les raisins ont toujours été les enfants de la comète. Depuis l'an 1000 jusqu'à 1811, les bons vins ont porté le nom d'un de ces astres errants.

Aussi fallait-il voir comment on chantait en Bourgogne, il y a deux ou trois mois, la comète de 1857 ! Un touriste nous a laissé le tableau de ce retour de la fin du monde. — On ne rencontre partout, dit-il, que vendanges et vendangeurs, que bareuzets et bareuzettes ; on n'entend que chansons et noëls joyeux. C'est la fête de Jean Raisin !

L'autre jour, à Couchey, un petit village de la Côte-d'Or, il y avait, autour d'une immense table improvisée avec des planches, une soixantaine de vendangeurs, hommes et femmes, jeunes gars et jeunes filles, mangeant et buvant avec l'appétit de leurs vingt années, comme des gens qui ont faim souvent et qui ne trouvent pas à manger toujours.

On ne sait pas s'ils font grande besogne ; en tout cas ils font grand bruit. Ils s'abattent comme des grives sur les vignes, armés de *gouzottes*, — et la vendange commence ! Les charrettes sont sur les chemins, ornées de *ballonges* que l'on remplit à chaque instant, et, lorsque les ballonges sont remplies, on s'achemine en chantant vers le pressoir... Ces travailleurs-là gagnent environ dix sous par jour. Ils ont droit au grappillage à discrétion, — ou plutôt à indiscrétion et à indigestion ; ils ont droit aussi, vers les deux heures de l'après-midi, à une *potée* gargantualesque, — le plat national de la Bourgogne, pour ainsi dire. L'année 1857 aura été une généreuse année. L'oïdium a été timide et rare, le soleil abondant et chaud, la pluie opportune. Bonne année, bonne année, au dire des vignerons. Et d'ordinaire les vignerons ne sont pas gens à avouer leurs richesses. Quand ils obtiennent peu, ils disent qu'ils n'ont rien obtenu ; quand ils obtiennent beaucoup, ils disent qu'ils ont obtenu un peu. Or, ils avouent beaucoup. Jugez ! —

Dans le Bordelais, la comète a été moins plantureuse qu'en Bourgogne, — ce qui n'empêchera pas, — vu la réputation de l'année, — les moindres comptoirs de Paris de verser du bordeaux de 1857 à tout venant, pour deux sous, dans un verre à pied. Le commerce le leur vend, et ils le revendent pour tel, dit un malin chroniqueur. Je sais des magasins célèbres où vous trouverez tant que vous voudrez du *vrai* vin de Château-Margaux à trois ou quatre francs. Un de mes amis de Bercy me montrait, l'an passé, un monsieur de fort bonne mine, haut campé, fin botté, dont il me disait ceci : — Vous voyez un de nos négociants. Son état consiste à s'en aller dans les vignobles se faire établir une cuvée quelconque à sa manière, sur laquelle il gagnera beaucoup. Quand il aura le vin, il l'expédiera à son monde avec une estampille sur les fûts qui indiquera un cru renommé, et sur les bondes et les broches un cachet en cire rouge qui figurera un château imaginaire. Cela fait, il tirera à vue sur sa pratique, de peur d'une réclamation si l'on ne payait qu'après avoir reçu. De deux choses l'une : ou la victime s'apercevra du vol, ou elle ne s'en apercevra pas. Si la chose passe, ce monsieur aura gagné cinquante pour cent ; sinon, il sera le premier à proposer dix pour cent de réduction, ce qui réduira son bénéfice à quarante pour cent. C'est le joueur de piquet qui, pour être plus sûr de son affaire, se marquait cinquante points d'avance, et, sur l'étonnement de son adversaire, consentait à en effacer dix. — Ceci est le revers de la médaille, la queue de poisson de la comète.

Mais parlons des morts qui ont vu réellement la fin du monde en 1857, — et commençons par le plus célèbre de tous.

P.-J. DE BÉRANGER.

La vie de Béranger se partage en deux époques très-distinctes : l'époque de ses premières chansons, de 1803 à 1833 ; l'époque de son silence, de 1833 à 1857. Le *Musée des Familles* n'a qu'un mot à dire sur le chansonnier de la première phase : sauf un petit nombre d'œuvres fines, achevées et charmantes, que tout honnête homme peut et doit admirer, et dont la lecture est permise aux jeunes gens et aux femmes, — les œuvres de la jeunesse de Béranger ont fait à la religion, à l'histoire, à l'ordre, à la morale, à la pudeur des blessures profondes et incurables. Lui-même l'a senti dans son âge mûr, et son second recueil, publié après 1830, forme déjà un contraste honorable avec les chansons qui l'avaient fait emprisonner quelques années plus tôt. Ce contraste est encore plus sensible et plus édifiant pour sa mémoire dans les deux tiers au moins de ses ouvrages posthumes. De sorte qu'on peut dire, en somme, de Béranger : que sa vieillesse et sa mort ont à la fois condamné et racheté la moitié de sa vie.

Ceci s'applique au poëte seulement, bien entendu ; — quant à l'homme, autant qu'on peut le séparer de son œuvre, — le simple récit de son existence et les révélations qui ont suivi sa fin démontrent pleinement ce que nous avons déjà avancé : que sa nature généreuse était de faire le bien, qu'il a fait le mal par circonstance et qu'il l'a réparé de tous ses efforts.

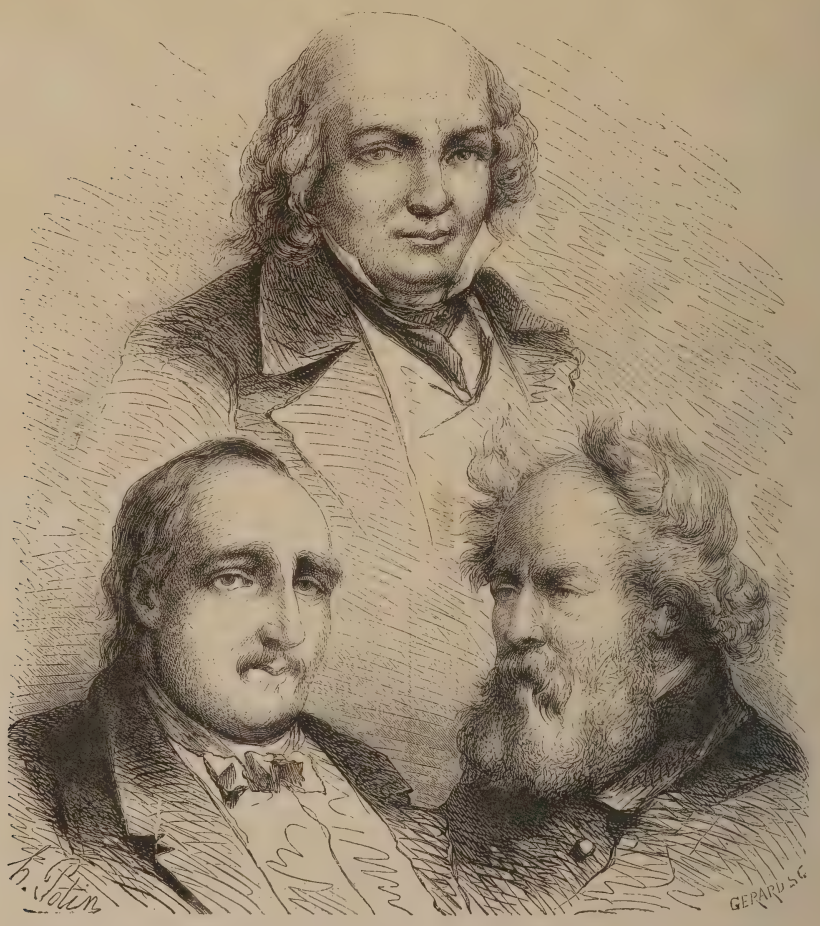
Supposez, en effet, que vous puissiez faire abstraction

de la mauvaise partie des chansons de Béranger, — et que vous lisiez l'histoire des bonnes actions de son cœur à côté des bons écrits de sa plume, — vous auriez une biographie à mettre au rang de celles de Plutarque, à donner à tous comme modèle de simplicité antique, de vertus familières, de fermeté et d'indépendance incorruptible, de bienfaisance et d'abnégation infatigable.

Pierre-Jean de Béranger était gentilhomme par son aïeul, capitaine aux armées de Louis XIV. Il le savait et il y tenait, — car jamais il n'a renoncé à la particule dont pouvait si bien se passer sa gloire. C'est un acte de franchise et de courage qui lui fait honneur après tout, et qui réduit à leur exacte mesure les opinions de l'auteur du *Marquis de Carabas* et de *la Marquise de Pretintaille.* Les neuf enfants sans ressource laissés par le chef de la famille tombèrent assez loin de la noblesse pour que le chansonnier naquît à Paris dans la boutique d'un tailleur.

> Dans ce Paris plein d'or et de misère,
> En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
> Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
> Moi nouveau-né, sachez ce qui m'advint.....

De cette boutique, située rue Montorgueil, vis-à-vis de l'impasse Bouteille, au milieu des cabarets et des guinguettes, l'enfant passa dans une auberge de Péronne, tenue par une de ses tantes,— qui salua en lui avec respect



Portraits de G. Planche, de P.-J. de Béranger et de F. Sauvage. Dessin de H. Pottin.

l'aîné de la maison de Béranger. Placé bientôt en apprentissage chez un imprimeur, M. Laysné, il a raconté lui-même ses débuts d'ouvrier typographe, dans sa jolie lettre à M. Paul Dupont, qui lui avait demandé des notes pour son *Histoire de l'Imprimerie :*

« Pauvre petit apprenti, resté deux ans à peine dans une imprimerie de province, ainsi que je l'ai dit dans quelques notes, j'ai tenu les balles, tiré même le barreau, lessivé les caractères, distribué et composé avec accompagnement, pour prix de mes fautes, de coups de pied et de chiquenaudes, ce qui ne m'a pas empêché de conserver un grand goût pour cette profession que j'ai regretté d'avoir quittée avant seize ans.

« Bien des années après, d'anciens camarades m'ont dit souvent que, si j'avais persévéré, je serais devenu un très-habile compositeur. Mais, monsieur, j'ai aussi appris à jouer de la flûte pendant trois mois; et, longtemps après, mon maître m'assurait que je promettais de devenir un Tulou. Or, dans mes trois mois de leçons, je n'avais jamais pu trouver l'embouchure. Chez nous, réussissez à quelque chose, on vous croira propre à tout. N'a-t-on pas voulu me faire législateur !

« Croyez-moi, monsieur, toute ma gloire, comme typographe, se réduit à la confection de bonnets de papier. Je puis m'en vanter : j'en ai fait de magnifiques.

« Je ne pense pas que vous en parliez dans l'ouvrage

dont je vais attendre la publication avec impatience. Hâtez-vous de le donner au public, je vous en prie, si vous voulez que je le lise. »

Une première aspiration de gloire le ramena à Paris, où il écrivit une comédie-satire, qu'il jeta sagement au feu. Le bon sens habile qui a guidé sa vie gouvernait déjà sa jeunesse. Il se lança dans sa voie naturelle, en composant des chansons à boire et des vers à Lisette. Mais les éditeurs ne devinant pas le chantre du *Vieux Drapeau*, il voulut et faillit partir pour l'expédition d'Egypte. M. Parceval de Grandmaison, qui en revenait, l'arrêta en lui peignant les douceurs du Nil. Béranger préféra la misère de Paris et la supporta avec une gaieté parfaite.

« Dans ce temps-là, écrivait-il récemment à une vieille amie, la plus petite partie de plaisir me forçait à vivre pendant huit jours de panade, que je faisais moi-même

La comète de 1857 et ses produits. Dessin de Foulquier.

en entassant rime sur rime, et plein de l'espoir d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de cette riante époque de ma vie, où sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je me rêvais un avenir sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillent de larmes involontaires. Oh ! que la jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut répandre du charme jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre ! Employez bien tout ce qui vous en reste, ma chère amie. »

Un jour pourtant le désespoir s'empara de lui.

Laissons-le parler encore. — Il parle mieux que personne :

« En 1803, privé de ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, sans

instruction et sans conseils, j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser par la poste au frère du premier consul, M. Lucien Bonaparte, déjà célèbre par un grand talent oratoire et par l'amour des arts et des lettres. Pauvre, inconnu, désappointé tant de fois, je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. Mais le troisième jour, ô joie indicible! M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position, qu'il adoucit bientôt, me parle en poëte et me prodigue des encouragements et des conseils. Malheureusement, il est obligé de s'éloigner de France. J'allais me croire oublié, lorsque je reçois de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut, dont M. Lucien était membre, avec une lettre que j'ai précieusement conservée, où il me dit :

« Je vous adresse une procuration pour toucher mon « traitement de l'Institut. Je vous prie d'accepter ce trai- « tement, et je ne doute pas que si vous continuez de « cultiver votre talent par le travail, vous ne soyez un « jour un des ornements de notre Parnasse. Soignez sur- « tout la délicatesse du rhythme. Ne cessez pas d'être « hardi, etc., etc. « Lucien Bonaparte. »

« Jamais on n'a fait le bien avec une grâce plus encourageante. Le souvenir de mon bienfaiteur me suivra jusque dans la tombe. J'en atteste les larmes que je répands après trente ans, lorsque je me reporte au jour cent fois béni où, assuré d'une telle protection, je crus tenir de la Providence elle-même une promesse de bonheur et de gloire. »

La gloire, en effet, ne tarda pas à venir. Elle trouva le poëte au secrétariat de l'Université, où l'avait placé M. de Fontanes, avec douze cents francs d'honoraires.

Un de ses premiers succès fut *le Roi d'Yvetot*, satire inoffensive et réellement gauloise de la manie des conquêtes, — dont le conquérant Napoléon rit tout le premier, en répétant aux échos des Tuileries le joyeux refrain :

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!

Voilà 1815 et l'invasion. Béranger trouve la corde lyrique et remue la fibre nationale. Il quitte sa place pour garder son indépendance. Il chante l'Empire déchu devant la Restauration. Il abjure *le Roi d'Yvetot* et *le Sénateur* pour glorifier le captif de Sainte-Hélène. Il devient le Tyrtée de l'opposition de quinze ans; — il est tour à tour porté en triomphe, traduit en justice, jeté en prison, — jusqu'au jour où il s'éveille et s'arrête enfin — devant l'archevêché pillé par les chanteurs du *Dieu des bonnes gens*.

C'est d'ici que date le silence qui fut sa première réparation. Il se sentait déjà meilleur que son œuvre passée, et il méditait à l'écart son œuvre à venir, — en refusant avec noblesse de partager le butin de sa propre victoire.

Sans avouer sa répugnance pour les co-partageants, — il explique sa retraite avec l'ironique bonhomie qui est sa philosophie suprême :

« Tous ou presque tous mes amis, écrit-il après 1830, ont passé au ministère... J'aurais donc pu avoir part à *la distribution des emplois*... Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Fi donc! *je faisais de la paresse*. Ce défaut m'a tenu lieu de bien des qualités. Aussi je le recommande à *beaucoup de nos honnêtes gens*. »

Les honnêtes gens ne comprirent pas, ou feignirent de ne pas comprendre la finesse de la leçon, et Béranger dut la renouveler avec éclat après la révolution de 1848.

Malgré son silence si éloquent de quinze années, le suffrage de ses anciens amis le porte en triomphe à l'Assemblée constituante. Il a beau leur crier, avec son ironie de 1833 : — « Que voulez-vous faire de moi? *Je n'ai plus rien à vous chanter!* » Il a beau donner publiquement sa démission; on la refuse, le 8 mai, par un vote solennel. Il la renouvelle avec une telle résolution, avec une prévision si lucide du lendemain, qu'on lui rend enfin la liberté et qu'il retourne à ses méditations.

C'est surtout depuis ce moment que s'épanouit dans l'ombre la véritable gloire de Béranger. C'est depuis ce moment qu'il se prépare en sage à mourir en chrétien; — c'est depuis ce moment que les plus justes adversaires, que les victimes mêmes de ses premières chansons, le rencontrent dans toutes les bonnes œuvres, dans toutes les inspirations touchantes, dans toutes les réparations délicates, et lui donnent la main à leur tour, en disant enfin : Notre Béranger, — avec la France entière convoquée à ses obsèques, au nom du Dieu de miséricorde et de pardon.

Nous avons dit : Sage et chrétien; Béranger l'était au fond, même avant de le paraître. Non-seulement sa vieillesse, mais encore sa vie entière, démentent à cet égard les égarements de sa plume. En voici des preuves choisies entre mille, dans les nobles actions révélées sur sa tombe.

Son désintéressement était d'un autre âge, et allait parfois jusqu'à l'héroïsme.

Pendant trente ans, ses amis ont conspiré pour l'enrichir, ou du moins pour lui donner l'aisance. Il a déjoué les plus fins calculs, les plus délicates précautions de leur dévouement.

— Je veux rester votre ami, répondait-il aux offres de M. Laffitte. Quand je viens dîner avec vous, ma pauvreté est l'égale de votre richesse; mais si j'accepte un poste, quel qu'il soit, chez vous, adieu tout cela! Je n'en veux point.

Il consentit un jour à grand'peine à occuper un pavillon dans le parc de Maisons. Mais les assiduités dont il s'y trouva l'objet l'en firent bien vite déguerpir.

Après Juillet, dit un biographe de la rue, il eut le choix des sinécures les plus considérables. On lui offrit, entre autres, la direction de l'imprimerie royale : il demanda qu'elle fût donnée à M. Lebrun. On prononça même son nom pour le ministère de l'instruction publique. Il en rit beaucoup en disant :

— Voyez-vous d'ici un grand-maître de l'Université qui ne sait pas le latin!

A bout de voie, désespérant de lui faire accepter aucune fonction brillante, on songea pour lui à un poste obscur, suffisamment rétribué et exigeant peu de travail. On voulut le caser au Mont-de-Piété. On ne réussit qu'à y placer M. Antier, pour qui Béranger réclama aussitôt l'emploi qu'on lui proposait à lui-même.

M. le général, depuis maréchal Sébastiani, était personnellement très-lié avec Béranger. Dans une maladie qu'il fit, ce dernier l'alla voir souvent. Un jour, il trouva son ami plus agité que de coutume.

— Qu'avez-vous? lui dit-il; cela va-t-il plus mal?

— Oui, plus mal, et à cause de vous; écoutez-moi. Vous n'avez rien. Vous refusez tout ce que vos amis vous offrent. Laissez-moi, si je dois partir, la consolation de savoir que vous serez dans votre vieillesse à l'abri du besoin. Je suis très-riche. Je n'ai qu'une fille, fort riche elle-même. Laissez-moi assurer d'une façon quelconque votre existence, et promettez-moi que vous n'agirez pas envers

mes dispositions dernières comme envers celles de Manuel.

Béranger refusa.

Non-seulement on ne pouvait lui imposer la richesse, mais on ne pouvait même lui épargner la ruine. Voici deux aventures qui feront bien rire nos spéculateurs du jour, mais qui vaudront certes à Béranger un trésor dans l'autre monde.

Il n'y a pas longtemps de cela, au rapport du même biographe, le vieillard jouissait en paix de l'humble revenu — qu'il partageait encore avec les pauvres. Il va trouver, un jour, un de ses amis, qui était banquier.

— Tiens, lui dit-il, voici trente mille francs que j'ai reçus et dont je ne sais que faire. Je ne comprends rien à la Bourse, aux actions, aux affaires. Place-moi cet argent comme tu l'entendras, je m'en rapporte tout à fait à toi.

L'ami se chargea de la somme. Pendant quelques années tout alla bien, et Béranger reçut régulièrement les intérêts de son argent. Mais un jour le banquier vient le voir et lui rapporte ses trente mille francs.

— Pourquoi me rapportes-tu cet argent et que veux-tu que j'en fasse? dit Béranger. Je ne te l'ai pas demandé.

— Je ne veux plus le garder, répond l'ami. Je vais me retirer des affaires et je liquide.

— Qu'importe? reprend le poëte. C'est en ami que tu dois placer mon argent, non pas en banquier.

Béranger insiste, l'ami se trouble et finit par avouer qu'il a subi des faillites considérables; qu'il a peur d'être forcé de déposer son bilan. Il ajoute :

— Les clients riches peuvent perdre une partie de l'argent qu'ils ont risqué dans nos affaires; mais toi, c'est toute ta fortune, tu n'as pas spéculé, tu n'as rien entendu risquer, tu dois reprendre ton argent.

— Mon cher ami, dit Béranger, tu ne t'aperçois pas que tu crois faire une chose juste et loyale, et que tu commettrais un acte répréhensible dont je ne consentirai jamais à me rendre le complice. Tu fais une faillite de bonne foi, tu es sans reproche, je ne veux pas que tu manques à ce qui est ton devoir, et je ne veux pas manquer à ce qui est le mien. Remporte cet argent.

Le banquier attendri reprit la somme un peu malgré lui. Quelques jours plus tard il déposait son bilan, et Béranger ne reçut que le dixième de son avoir.

Voici l'autre trait, pendant du premier.

Béranger avait encore quelque argent placé chez un ami, et, suivant son habitude, il ne s'en préoccupait guère. Quelqu'un vint lui dire un jour :

— Il faut retirer vos fonds de chez X...

— Pourquoi? dit Béranger.

— Pourquoi? Ne savez-vous donc pas qu'il est très-mal dans ses affaires?

— Si ses affaires sont mauvaises, reprit simplement Béranger, je ne vois pas en quoi le retrait de mes fonds les pourrait améliorer.

En conséquence de quoi il ne retira rien et perdit tout ou à peu près.

Quand il apprit que les députés de la Constituante de 1848 toucheraient vingt-cinq francs par jour, il s'écria, en se frottant les mains : — On sera payé; quel bonheur! Je pourrai donner ma démission!

C'est la charité qui a ramené Béranger à la foi. Il a cru au miracle de la multiplication des pains, — en voyant ses ressources se multiplier au profit des indigents, — sans jamais épuiser l'humble trésor de sa bourse.

Il était depuis longues années en rapports continuels de bonnes œuvres avec Mgr Sibour, archevêque de Paris avec M. l'abbé Jousselin, curé de sa paroisse, — et surtout avec sa sœur, Mme Marie-des-Anges.

Car l'auteur de *la Sœur de charité* avait une sœur religieuse! — Jugez s'il dut la choisir, — dans son retour à Dieu, pour racheter avec lui le crime de sa muse!

Un an avant sa mort, il écrivit à cette sœur une lettre que nous avons lue, — et dans laquelle il se recommandait vivement à ses prières, — ajoutant qu'il ne l'oubliait jamais dans les siennes.

Cette même année, un intime ami de Béranger étant sur le point de mourir, ce fut Béranger lui-même qui alla le conjurer de revenir à la religion. Il échoua dans sa pieuse entreprise, — et ce fut un des plus grands chagrins de sa vie.

Voyez, dans notre tome XXIV, le récit authentique de la mort du chansonnier. Nous n'avons qu'un détail touchant à y ajouter ici, détail déjà publié par des témoins oculaires :

— Monsieur le curé, disait-il à l'abbé Jousselin, en parlant de ses poésies, quand on est jeune et aveugle, on fait bien des choses qu'on ne ferait pas à l'âge de la sagesse et de la clairvoyance.

Il ajoutait, en invoquant par leurs noms les saints et les martyrs :

— Mon Dieu, vous si grand et moi si petit, ayez pitié de moi! Pardonnez-moi!

Et il répéta, jusqu'au dernier soupir, à M. l'abbé Jousselin :

— Monsieur le curé, encore le pardon! encore le pardon! (C'est ainsi qu'il désignait l'absolution divine.)

Quelle distance entre la chanson : *le Réveil du bon Dieu* et ce réveil du chrétien moribond!

Cette distance, du reste, était clairement indiquée par celle qui sépare si profondément le Béranger de 1833 du Béranger de la Restauration, — et plus profondément encore le Béranger posthume, dont nous parlerons tout à l'heure.

Encore trois anecdotes sur la charité de l'homme, — anecdotes charmantes, racontées par M. d'Ivoy et par M. Lapointe.

Béranger habitait alors le faubourg Saint-Germain. Il avait souvent rencontré dans son escalier un homme vers lequel il se sentait attiré par une sympathie magnétique. Cet homme avait la figure intelligente et maladive; ses vêtements, d'une propreté rigoureuse, attestaient les soins pénibles de la pauvreté pour rester convenable et digne. Béranger finit par pénétrer chez cet homme avec la clef du cœur. Son âme fut déchirée par le spectacle de la misère la plus navrante. Il s'informe avec bonté, il apprend que son voisin est un médecin sans clientèle, que la misère empêche de se faire connaître; il appartient à une famille riche avec laquelle il est brouillé sans retour. Cette famille le poursuit de sa haine, c'est elle qui met obstacle à toutes ses tentatives.

Quelques jours après, le voisin de Béranger le rencontre et lui dit :

— Vous ne savez pas; ma famille semble vouloir s'humaniser; elle m'a envoyé des provisions : un jambon, un pain de sucre, un sac de café, du linge, etc... Venez donc voir mes richesses.

Béranger est enchanté, il félicite son nouvel ami, il espère que cet envoi est la preuve qu'on ne lui tiendra pas longtemps rigueur.

Cependant, toutes les semaines les envois se renouvelaient, envois nombreux, qui mettaient le pauvre diable à l'abri du besoin...; mais rien n'indiquait que l'on vou-

lût se rapprocher de lui ; on lui tenait toujours rigueur, et lui espérait toujours.

Cela dura huit ans ; pendant huit ans des provisions suffisantes arrivèrent chez le voisin de Béranger, sans que sa famille parût vouloir faire autre chose pour lui.

Au bout de ces huit ans, épuisé par la lutte, le voisin mourut ; il mourut dans les bras de Béranger, il mourut en bénissant sa cruelle famille.

Or, sa famille ne lui avait jamais rien envoyé. Pendant huit ans, c'était Béranger qui avait trouvé ce moyen de subvenir aux besoins de cet infortuné ; pendant huit ans, il lui avait fourni ainsi, sans que le malheureux l'eût soupçonné, les vivres et les vêtements indispensables ! Béranger n'a jamais dit à qui que ce fût cet acte de charité, sublime de modestie et de persévérance. Une seule personne l'a connu, celle de qui je tiens ce récit, celle qui servit d'intermédiaire au poëte pour son admirable action.

Il va sans dire que Béranger mettait de l'esprit jusque dans les élans du cœur. Un pauvre homme se présente un jour chez le chansonnier : c'était un colporteur en librairie.

— Monsieur, je viens vous prier d'avoir la bonté de m'écrire quelque chose sur cet album, pour une personne qui ne vous connaît pas, mais qui serait bien heureuse d'avoir un autographe de vous.

— Je n'écris jamais sur les albums.

— Ah ! monsieur, ça me ferait tant de plaisir !

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous ?

— La personne m'a promis cinquante francs, si vous vouliez seulement écrire deux lignes, et, comme nous approchons du terme...

— Vous avez une femme et des enfants ?

— Oui, monsieur.

Béranger prend aussitôt la plume : — Oh ! dit-il, alors, c'est bien différent ; puis il écrit :

« Il est un Dieu, devant lui je m'incline,
« Pauvre et content sans lui demander rien...

« que la suppression des *albums*. »

Le dernier trait est une des plus touchantes preuves de la popularité de Béranger. Malgré sa modestie, il en était lui-même très-fier, et il en convenait avec une bonhomie parfaite. Un jour donc, il laisse tomber deux sous dans le chapeau d'un pauvre. Un riche personnage qui voit l'action court au mendiant :

— Bonhomme, je vous donne cinq francs pour les deux sous que ce monsieur vient de laisser tomber dans votre chapeau.

— Pourquoi ça ? demande le pauvre, étonné de la proposition.

— Parce que c'est M. Béranger qui vous les a donnés.

— Quoi ! c'est M. Béranger ?...

— Oui.

— Eh bien, répondit le pauvre homme, je garde ses deux sous ! gardez vos cinq francs !

Cette histoire deviendra une légende, quand on fera la légende de Béranger, — comme il a fait celle de Napoléon. Les deux sous du poëte seront le pendant du verre de l'Empereur.

Les véritables titres littéraires de Béranger ne seront point, dans l'avenir, les chansons incrédules, grivoises ou politiques, en un mot, les chansons de *circonstance*, qui ont commencé sa gloire, il y a trente-cinq ans. Il les a rayées lui-même indirectement de son œuvre par la majeure partie de son recueil de 1833 et surtout de celui qui vient de paraître après sa mort. Si le vieil homme s'y échappe encore çà et là en quelques écarts regrettables, que leur date seule aurait dû exclure du livre, le ton général, le choix des sujets, le fond et la forme, l'enjouement tempéré de rêverie, l'amour de la nature, le culte des amis, la pensée de Dieu, opposent un démenti formel, éclatant, aux anciens égarements de sa muse.

Le philosophe de la chanson des *Fous* ne s'accommode plus des dieux nouveaux ; il brûle d'une main croyante les idoles qu'il encensait autrefois :

Tu divinises la nature,
Epicure autrefois l'osa ;
Lucrèce a tenté l'aventure
Dont l'honneur reste à Spinosa.
Finis la statue ébauchée,
Rends-la plus belle, orne-la mieux :
C'est la matière endimanchée
Qu'un panthéisme ingénieux.

Et dans la satire du *dieu Jean :*

Tout homme à caractère
Est Dieu, de loin en loin,
Dans son coin.
Jean, qui croit à Voltaire,
Fut Dieu pendant six mois,
Le grivois !
Ah ! bon Dieu ! quel Dieu !

Jean, quelque temps prophète,
Dit : Le traiteur en moi
N'a plus foi.
Gratis pour qu'on me fête,
Je sors de mon cerveau
Dieu nouveau !
Ah ! bon Dieu ! quel Dieu ! etc.

Béranger plaisantant un champion de Voltaire ! Quelle conversion et quelle conquête ! —

Voulez-vous savoir l'opinion de l'ex-révolutionnaire sur les tambours de 1848 ? Lisez un de ses derniers chefs-d'œuvre, où il convient *qu'il avait rêvé en chantant un peuple de frères.*

Tambours, cessez votre musique ;
Rendez la paix à mon réduit.
J'aime peu votre politique,
Et moins encor j'aime le bruit.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours ?

Grâce à vos roulements stupides,
Ma vieille muse, en désarroi,
Retrouve des ailes rapides ;
Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.—Tambours, etc.

Quand la nappe ici se déploie,
Qu'on y fait trêve aux noirs frissons,
Gronde un rappel ; adieu la joie !
Il redouble ; adieu les chansons ! — Tambours, etc.

Je chantais un peuple de frères ;
Le tambour bat : j'avais rêvé.
Le sang de maints partis contraires
Fraternise sur le pavé. — Tambours, etc.

Celui qu'à régner Dieu condamne,
S'il veut faire en grand son métier,
Sait combien il faut de peaux d'âne
Pour abrutir le monde entier. — Tambours, etc.

Voici comment l'auteur des *Clefs du Paradis* parle de Dieu :

Avec Dieu bien souvent je cause
Il m'écoute, et, dans sa bonté,
Me répond toujours quelque chose
Qui toujours me rend la gaîté.

Dieu bon, avec toi ma tendresse
De tout mot pompeux se défend ;
Dieu bon, pitié pour ma faiblesse !
Donne un jouet au pauvre enfant !

Lisez *le Corps et l'Ame, le Panthéisme, Ma Canne, les Bénédictions, le Chapelet du bonhomme, Mes Fleurs, le Premier Papillon,* etc., et vous reconnaîtrez le vrai Béranger, celui qui restera dans la langue, celui qui avait déjà marqué sa place par *Mon Habit, le Cinq Mai, les Souvenirs du peuple, Poniatowsky, A Chateaubriand, le Suicide,* etc.

Le poëte restera encore, il faut le dire, parce qu'il a eu l'adresse et le bonheur d'attacher son nom au nom le plus solide et le plus brillant du siècle, à celui de Napoléon.

Ce nom domine toujours dans les derniers chants. Béranger lui consacre même une de ses œuvres les plus longues, — lui toujours si bref, — et les plus attachantes, — lui si sobre d'émotion : c'est la légende du *Matelot breton.* L'histoire est charmante, le drame palpitant, le sentiment pur et naïf.

Le matelot breton Geoffroy s'en revient au pays. Il traverse la Touraine et rencontre des vendangeurs. — Où vas-tu et d'où viens-tu ? lui demandent-ils. — Je vais en Bretagne, et je viens de l'Inde sur un navire anglais ; nous avons passé à Sainte-Hélène, et j'ai vu *celui qui fait trembler les rois.* — Tu l'as vu ? conte-nous cela !... Et voilà tout le monde debout, tête nue, l'oreille attentive, — comme les paysans de Champagne autour de la *Grand'Mère.* — *Il* est revenu de l'île d'Elbe, se disent-ils, *il* reviendra de Sainte-Hélène ! Ne sait-il pas, matelot, que nous l'attendons toujours ? — *Il* le sait, reprend Geoffroy, mais il cache ses desseins. Quant à moi, voici mon aventure. Le capitaine anglais était un brave homme ; quand nous descendîmes fumer une pipe sur le quai de Sainte-Hélène, il me dit tout bas : — Si tu veux *le* voir, saisis l'occasion ; mais prends garde aux cent yeux qui le gardent. — De quel côté ? demandai-je. — Vers l'ouest, là-haut ! c'est là qu'*il* se promène, les bras croisés. — J'emporte du pain dans ma poche, je gravis la falaise, je me cache dans un trou, et j'attends l'Empereur. J'attendis deux jours entiers. Comme j'allais redescendre, avec le désespoir au cœur, voilà qu'un petit oiseau se met à chanter sur ma tête ; et il était si joli, que je devinai un messager du bon Dieu. Je restai encore, et je vis enfin s'avancer un groupe. Je *le* reconnus au milieu, et je me jetai à genoux, en criant : *Vive l'Empereur !*

Portrait du cardinal Morlot, archevêque de Paris. Dessin de Fellmann.

— Qui donc es-tu, brave jeune homme ?
Me vient-il dire avec bonté.

Geoffroy offre à l'Empereur son dévouement et sa vie.

— Français, merci. Que fait ton père ?
— Sire, il dort aux glaces d'Eylau.
Auprès de vous mon plus grand frère

Mourut content à Waterloo.
Ma mère, honnête cantinière,
Revint, en pleurant son époux,
Au pays où, dans sa chaumière,
Cinq enfants priaient Dieu pour vous.

— Peut-être est-elle sans ressource ?
Dit-il, ému ; tiens, prends ceci ;
Pour ta mère, prends cette bourse :
C'est peu ; mais je suis pauvre aussi.

— Je baisai sa main et refusai son or. Il fallut le prendre cependant ; l'Empereur le voulait. Je redescendis la montagne sans être aperçu ; mais rien qu'à me regarder au visage, le capitaine anglais me dit : — Tu as vu l'Empereur !

Combien je pris terre avec joie !
Sûr de dire en rentrant chez nous :
— Mère, de l'or qu'il vous envoie
L'Empereur s'est privé pour vous !

Il y a là quelques défaillances de style ; — mais le dernier trait est admirable : — *Mère, l'Empereur s'est privé pour vous !*

Il y a six mois, le plus fin critique de notre temps, M. Sainte-Beuve, disait de Béranger : « La partie supérieure de son talent est d'avoir su graver son nom sur un des marbres les plus indestructibles de l'histoire. »

Cette appréciation est d'une justesse profonde, et, comme si elle eût été une prophétie, le poëte lui-même la confirme textuellement après sa mort par cet épilogue de ses derniers chants sur l'Empereur :

Des simples chants que ton grand nom m'inspire,
Napoléon, c'est ici le dernier...
Pour réveiller notre France abattue,
J'exaltai l'homme et non le souverain.
Puisse la main du peuple incruster dans l'airain
Mon nom au pied de ta statue !

Béranger est tout entier dans cet aveu, qui résume à la fois son talent et sa conduite. Il a voulu fondre sa renommée dans la gloire de Napoléon, et il y a merveilleusement réussi. Il est et il restera, par-dessus tout, le poëte populaire de l'Empire.

Terminons par un vœu que nous avons déjà exprimé, et qui est dans l'âme de tous les honnêtes gens. Malgré l'évidente supériorité morale des secondes et des dernières chansons de Béranger sur les premières, aucun de ces recueils, — même le recueil posthume, — n'étant exempt des taches et des écarts de l'esprit de parti et de circonstance, et même de licence et d'impiété, il reste à l'honorable éditeur, M. Perrotin, un noble tribut à payer à la mémoire du poëte, à la littérature française, et au public que nous représentons : c'est de choisir sévèrement dans les œuvres de Béranger, et de publier à part celles qui peuvent être mises entre les mains de tout le monde.

Il vendra un million d'exemplaires de cette quintessence pure de l'Horace et du Tyrtée de notre siècle ; — et l'on pourra ainsi, même en famille, goûter sans péril et sans remords cet écrivain du peuple, supérieur au peuple par sa forme, ce modèle d'élégance concise, de logique rigoureuse et de composition savante, — ce peintre à la plume, laborieux et patient, qui est parvenu à tracer des chefs-d'œuvre de genre uniquement par le travail, en arrêtant et en repassant son dessin, en le colorant avec une exactitude sobre et ferme, en soignant le rhythme et la rime, sans les faire prédominer, en résumant enfin, dans des cadres étroits, mais nets, ses qualités d'autant plus françaises, qu'il ignorait le grec et le latin.

Pour citer un seul exemple, tiré des *Dernières chansons*, qui ne serait heureux de lire en famille des bijoux de sentiment et de style, tels que ces couplets écrits par le vieillard à sa maisonnette de Touraine :

ADIEU PARIS.

Paris m'a crié : Reviens vite !
Sachons si ta voix a faibli.
Cesse au loin de vivre en ermite ;
Reviens chanter, ou crains l'oubli.
J'ai répondu : Dans ta mémoire,
Paris, laisse mon nom périr.
En vain ton soleil fait mûrir
Grandeur, plaisir, richesse et gloire ;
Ici, l'écho me dit tout bas :
Ne t'en va pas. (*Bis.*)

Qu'en dites-vous, dans ce feuillage,
Oiseaux qu'aux temps froids je nourris ?
— Nous disons : Vive le village !
Connaît-on l'aurore à Paris ?
Elle entr'ouvre ici tes paupières,
Au chant des linots, des pinsons.
A nous tes dernières chansons ;
A toi nos chansons printanières.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, fleurs dont j'étanche
La soif au déclin des longs jours ?
— Que sagement ton front qui penche
A brisé le joug des amours.
Plein d'une tendre souvenance,
Cultive en paix nos doux présents ;
Nous garderons à tes vieux ans
Pour chaque jour une espérance.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, flots de la Loire,
Voisins du seuil cher à mes goûts ?
— Que dans leur cours fortune et gloire
Sont plus variables que nous.
Pour qu'en ton sein la peur redouble
Au moindre songe ambitieux,
Vois ce fleuve capricieux :
Plus il monte, plus il est trouble.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, vous qu'à mon âge
J'ose planter, arbres naissants ?
— Que du soin mis à ce bocage
Tu nous verras reconnaissants.
Des maux d'autrui l'âme oppressée,
Quand tu rêveras dans ces lieux,
Grands alors, nous pourrons des cieux
Montrer la route à ta pensée.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Arbres et flots, oiseaux et roses,
Oui, je vous crois ; adieu Paris.
Je m'amuse aux plus simples choses,
Quand je pense à Dieu, je souris.
Que me faut-il ? Un peu d'ombrage,
Quelques pauvres pour me bénir ;
Et, pour le long somme à venir,
Le cimetière du village.
Aussi l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

FRÉDÉRIC SAUVAGE,

INVENTEUR DE L'HÉLICE.

Cet homme, mort obscur en 1857, et mort de pauvreté et de découragement, devrait siéger, riche et glorieux, à

l'Académie des sciences. C'est un des plus cruels exemples de l'ingratitude sociale pour le génie des inventeurs.

Ecoutez cette histoire, racontée, il y a quatorze ans, par M. Alphonse Karr :

Par une belle soirée de l'été de 1843, au détour de la Hève, on vit tout à coup se découper la silhouette d'un bâtiment d'une forme noble et majestueuse. C'était *le Napoléon* qui rentrait au Havre ; *le Napoléon*, c'est-à-dire le premier bateau à vapeur à hélice, la réalisation d'un problème longtemps nié, et traité d'absurdité et de folie. D'où venait *le Napoléon?*

On lisait le lendemain dans plusieurs journaux : « Le vapeur nouveau modèle, *le Napoléon*, construit au Havre, pour le compte de l'Etat, par M. Normand, est arrivé du Havre à Cherbourg mercredi 21 juin dans l'après-midi, pour éprouver sa marche et ses machines ; il a fait ce trajet en sept heures. On sait que c'est le premier bâtiment auquel est appliqué *le nouveau système* de propulsion, consistant en une *vis* ou *hélice* mue par la vapeur, et qui, placée à l'arrière et immergée, tourne dans l'eau avec une vitesse considérable. Il y avait à bord du *Napoléon* toutes les notabilités scientifiques et maritimes. »

Or, ajoutait M. Alphonse Karr, un homme n'était pas sur *le Napoléon*, un homme n'avait pas été admis à prendre sa part de cette promenade triomphale : cet homme était tout simplement Frédéric Sauvage, l'inventeur des hélices ; Sauvage qui, depuis treize ans, avait travaillé et lutté, deux ans d'abord pour trouver et appliquer son hélice, onze ans ensuite pour vaincre l'incrédulité, l'envie et la malveillance.

Notre collaborateur eût en ce moment une des impressions les plus tristes qu'il eût ressenties en sa vie.

Il savait que Sauvage était enfermé dans la prison du Havre par suite d'une misérable dette contractée pour l'hélice, alors niée et aujourd'hui victorieuse !

On regardait avec fierté rentrer *le Napoléon*, et personne, excepté M. Karr peut-être, ne pensait à l'inventeur, captif à quelques pas !

M. Karr alla voir Sauvage dans sa prison ; il s'était parfaitement installé ; seulement, comme il étouffait dans une chambre close, il laissait ouverte la nuit la fenêtre de sa cellule ; mais les chiens de la prison aboyaient avec fureur contre cette fenêtre ouverte. Il prit un couteau et un morceau de bois et fit une machine qui, lançant de très-loin aux chiens de l'eau et des boulettes de terre, les obligea à se réfugier dans leur niche et les réduisit au silence. Il était heureux comme un roi de ce triomphe.

Depuis qu'il était en prison, il jouait du violon ; et des cordes qui se cassaient il faisait toutes sortes de machines ingénieuses. M. Karr trouva sur sa fenêtre un bassin fait avec une feuille de zinc ; dans ce bassin était un bateau construit avec son couteau ; il avait trouvé ainsi le moyen de diminuer et de réduire presque à rien le poids d'un bâtiment à remorquer.

Bref, M. Normand, constructeur du *Napoléon*, fut décoré de la main de Louis-Philippe, — et Sauvage, tiré de prison par je ne sais qui, se vengea comment? en démontrant que son hélice, altérée par les copistes, avait été mal appliquée au *Napoléon!* On découvrit, en effet, les défauts de ce navire, et l'on perfectionna ceux qui lui succédèrent, d'après le système complet du véritable inventeur.

Mais en eut-il enfin la gloire et les profits? Nullement! — Son brevet expiré était tombé dans le domaine public, sans qu'il eût le moyen de le continuer, — et l'hélice triomphante s'appliquait à toutes les marines de l'Europe, consommant l'œuvre de Watt et de Papin et rapportant des millions à celui-ci et à celui-là, — tandis que Sauvage achevait de mourir fou et inconnu, à l'hospice de Picpus, avec une pension de 2,000 francs! *Sic vos non vobis.*

Que son nom du moins soit glorifié comme il le mérite, et placé au tableau des bienfaiteurs de la science et de la civilisation (1).

Frédéric Sauvage était né à Boulogne-sur-Mer en 1785. D'abord employé au génie militaire, puis constructeur de navires, il inventa, outre l'hélice, une machine à scier les marbres, le physionomètre ou physionotype, le soufflet hydraulique d'arrosement ou d'incendie, et le réducteur des rondes bosses, appliqué aujourd'hui par son fils aux antiques du Louvre.

GUSTAVE PLANCHE.

Encore un talent, et un grand talent, mort à l'hôpital. Depuis vingt-cinq ans, Gustave Planche tenait le sceptre, — et même la férule — de la haute critique à *l'Artiste* et à la *Revue des Deux-Mondes*, — jugeant les œuvres contemporaines avec une profondeur d'érudition, une sûreté de goût, une pureté de style et une indépendance de caractère irréprochables. On l'admirait tout bas en l'attaquant tout haut, et le sentiment vrai ne s'est traduit pour lui qu'à sa dernière heure. Alors on l'a exalté, — on est allé le chercher à l'hôpital, on a voulu lui ouvrir l'Académie française. Il était trop tard. Il est mort en priant les immortels de donner à Jules Sandeau le fauteuil qu'on lui proposait.

Nous saurons bientôt si ce noble et dernier vœu sera exaucé. Notre éminent collaborateur n'avait certes pas besoin de ce titre ; mais il ne pouvait obtenir le suffrage d'un arbitre plus compétent, ni d'un plus intègre représentant de l'opinion.

MONSEIGNEUR MORLOT,

LE NOUVEL ARCHEVÊQUE DE PARIS.

En renvoyant au prochain numéro la fin de cette Revue des morts de 1857, nous citerons, parmi les vivants qui ont illustré l'année de grâce, le nouvel archevêque de Paris, Mgr le cardinal Morlot, dont le portrait est donné ici avec un soin particulier.

Né à Langres, le 28 décembre 1795, — dans la petite bourgeoisie, — élevé au séminaire de cette ville et bientôt signalé par des talents et des vertus de premier ordre, l'abbé François-Nicolas-Madeleine Morlot gravit rapidement, par son seul mérite, les degrés de la hiérarchie sacerdotale. Il était cardinal-archevêque de Tours, — où il espérait terminer sa vie au milieu d'un troupeau qui l'adorait, — lorsque l'horrible assassinat de Mgr Sibour, rendant tout à coup le siége de Paris vacant, l'amena contre son gré, mais aux applaudissements de tous, à ce trône de l'Eglise française baigné du sang de deux martyrs.

On nous rapporte deux traits charmants qui prouvent le tact exquis et la fermeté douce du nouvel archevêque.

Il avait déplacé un ecclésiastique pour des raisons de simple convenance. Une députation de frères des écoles vient lui débiter, à ce sujet, un beau discours appris par cœur.

— Mes frères, dit le prélat en souriant, je ne vous

(1) M. Séguier, de l'Institut, l'intègre savant, écrivait à Sauvage : « Courage et patience, honneur et justice vous seront rendus. Je veux que tout le monde sache que l'hélice est une invention française. Rapportez-vous-en à moi. Ce qui est à César sera rendu à César. »

croyais pas tant d'éloquence, et je vous félicite d'être au-dessus de vos humbles devoirs. N'oubliez pas toutefois qu'ils consistent à enseigner aux enfants la lecture et non l'art oratoire. Je regrette sincèrement de ne pouvoir me rendre à des vœux si élégamment exprimés.

Le lendemain, pour le même objet, arrive une ambassade de dames en chapeaux à plumes et en volants de dentelles. Nouvelle harangue en faveur de l'ecclésiastique déplacé, — avec allusions fines aux dangers de l'inexpérience de certains usages parisiens...

— Mesdames, répond gracieusement l'archevêque, je vous suppose toutes des mères de famille accomplies, très au courant de votre administration intérieure. Que diriez-vous si je venais m'en mêler et vous donner des leçons sur l'économie de votre pot-au-feu, de vos serviteurs et de vos toilettes? Continuez de gouverner parfaitement vos maisons et vos affaires; — je tâcherai de gouverner au mieux mon diocèse et mon clergé. A chacun son ménage, et Dieu pour tous.

Et il leur donna paternellement sa bénédiction.

LE SALON DE 1857. M. DAUBIGNY.

Nous n'avions fait que citer M. Daubigny dans notre Revue du salon de 1857. Il nous donne la plus heureuse occasion d'y revenir par un chef-d'œuvre de son pinceau, qu'il a dessiné lui-même pour le *Musée des Familles*. M. Daubigny, aujourd'hui un de nos premiers et de nos plus célèbres paysagistes, est aussi, depuis vingt ans, un de nos plus habiles dessinateurs et graveurs. On l'a jugé quelquefois dans nos colonnes mêmes. Son grand et légitime succès de cette année est donc un chevron d'honneur pour les journaux illustrés en général, et pour le *Musée des Familles* en particulier. Nous ne faisons que répéter tous les comptes rendus, et les plus difficiles, —

Salon de 1857. Vallée d'Optevoz (Isère), paysage de M. Daubigny, dessiné par lui-même.

en rappelant que *le Printemps, la Futaie de peupliers, le Soleil couchant, la Vallée d'Optevoz,* — comme paysages à l'huile, — et la série d'*eaux-fortes, le Buisson*, d'après Ruysdaël, — comme gravures, ont obtenu la palme de leur double genre au salon de 1857. Bien que le dessin ci-contre ne soit qu'une traduction de *la Vallée d'Optevoz*, — traduction de l'auteur lui-même, il est vrai, — les connaisseurs y admireront l'art profond et l'habileté consommée avec laquelle le maître a su faire un tableau grandiose, — triste et poétique comme une élégie de Lamartine, sévère et large comme une composition de Poussin. — Au moyen de quoi? — D'une solitude aride, d'une flaque d'eau où passent des canards, d'une touffe de joncs chétifs, d'un bouquet d'arbres maigres et d'un plan de roches pelées. Voilà comment la nature est toujours éloquente pour ceux qui la comprennent; et nul ne la comprend et ne la rend mieux que M. Daubigny.

Un tel dessin d'un tel maître vaut bien — un rébus, sans doute; — aussi notre rébus est-il renvoyé au prochain numéro, — avec la fin de cette *Revue de l'année*.

PITRE-CHEVALIER.

(*La fin de la Revue de l'année au prochain numéro.*)

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE DERNIER.

« *Soldats, pensez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent.* » Harangue de Bonaparte à la bataille des pyramides. (Soldat pansé — queue — duo — deux — sept Pyrames — *id.* — 4,000 en *vous contemplent.*)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — ARTS INDUSTRIELS.

LA PORCELAINE CHINOISE. HISTOIRE DE NOS TASSES ET DE NOS POTICHES.

Chefs-d'œuvre de porcelaine chinoise. Dessin de Fellmann.

I. Soirée chez un antiquaire qui ne dédaigne point le présent. Traité de la porcelaine de Chine par un vrai Chinois et un presque Chinois. Préface de M. Salvetat. Origine de la porcelaine. Les flacons chinois et les momies d'Égypte. Potier devenu empereur. Histoire et progrès de la porcelaine. Ouvriers célèbres. Chu et sa fille. Mariage et célibat en Chine. Les combats de grillons. Les demoiselles Sieou; parallèle avec les demoiselles françaises. Tcheou; son originalité et sa bonne foi. Histoire d'un trépied. Ermite d'un nouveau genre. Le dieu de la porcelaine. Un homme universel.

Je passais dernièrement la soirée chez un médecin de mes amis, grand amateur de choses antiques, d'objets rares et curieux ; je voudrais pouvoir ajouter qu'il est aussi grand connaisseur, mais je ne le suis pas assez moi-même pour oser me prononcer sur ce point délicat, dont la décision dépend bien plus souvent de l'amour-propre ou du caprice que de la véritable science.

Le cabinet de mon ami, quoiqu'il ne soit pas dépourvu d'élégance, est encombré de vieux bahuts, de siéges à la Dagobert, d'écrans, d'éventails chinois, de statuettes trouvées dans des ruines, d'une infinité de médailles, d'armes de sauvages, de flèches soi-disant empoisonnées, d'outils tranchants ayant servi à enlever des cuirs chevelus ou à découper du rôti d'Européen, les jours de gala, chez les anthropophages.

Le salon est orné de rideaux et de tentures qui, jadis, figuraient dans je ne sais quel château, aujourd'hui en décombres. La pendule de la cheminée remonte aux premiers siècles de l'horlogerie ; les vases, les candélabres qui complètent la garniture sont à l'avenant.

Dans cette même pièce que, par un singulier contraste, viennent égayer fréquemment la musique et la danse (je ne parle point du personnel de l'assemblée, des gracieux minois et de leur charmant caquetage), dans cette pièce, dis-je, on voit appendus de tous côtés aux murs, des tableaux plus ou moins bizarres, plus ou moins précieux, provenant de maîtres dont il ne reste plus à présent que poussière.

Deux surtout de ces tableaux ont reçu les honneurs d'un encadrement en velours cramoisi rehaussé de clous dorés. L'un se compose d'un vieux plat, un vrai plat de faïence carré, représentant un damier. L'autre est aussi un plat et représente je ne sais plus quoi.

Ces deux morceaux de vaisselle ne trouveraient pas, je suppose, d'acheteurs dans une foire de village, mais mon ami l'antiquaire en a jugé autrement, à tort ou à raison. Toujours est-il que son salon, son cabinet, voire même sa chambre à coucher, tout l'ensemble de l'appartement enfin, moins les personnes qui l'habitent, je le répète, mériterait d'occuper une place honorable au musée de l'hôtel de Cluny.

Lorsqu'on servit le thé, chacun se récria sur l'originalité et, les plus polis, sur la beauté des tasses.

— Prenez garde de les briser, nous dit en riant le maître de la maison, car elles sont fort anciennes, et il me serait impossible de les remplacer : on n'en fait plus comme cela.

A cette recommandation, on se mit à examiner les tasses, en se demandant si elles provenaient de la Chine ou du Japon, et quelle pouvait être la date de leur origine. La controverse commençait à s'établir sur cette grave question, quand un petit monsieur, s'avisant de retourner sa tasse après l'avoir vidée, bien entendu, montra aux assistants un A et un D majuscules qui, certes, n'avaient jamais eu leurs pareils dans un alphabet chinois ou japonais.

— Voilà justement ce que je suis encore à pouvoir m'expliquer, dit le maître avec cette bonhomie narquoise que chacun lui connaît, et pourtant mes tasses remontent à une époque fort reculée. Puisque vous semblez avoir le coup d'œil si exercé, obligez-moi de me dire ce que vous pensez de ces deux lettres dont la présence sur mes tasses a quelque chose d'incompréhensible.

— Rien de plus facile, répondit le petit monsieur en affectant le ton assuré d'un professeur : les initiales A et D signifient évidemment : *antè diluvium ;* donc vos tasses ont été fabriquées avant le déluge.

Une pareille solution provoqua un bruyant éclat de rire parmi l'assemblée, et l'aimable antiquaire ne fut pas le dernier à donner l'exemple.

Ces petites scènes d'*antiquomanie* se reproduisent chaque jour, pour ainsi dire, notamment en ce qui touche la porcelaine de Chine ; nobles, bourgeois et marchands, tout le monde veut en avoir, et bien peu la connaissent.

Je ne prétends point me dire plus fin que les autres, et c'est justement à cause de cela que je convie les lecteurs du *Musée des familles* à feuilleter avec moi un superbe volume composé par un véritable Chinois, imprimé en Chine, et ensuite traduit littéralement par un membre de l'Institut de France, qui parle le chinois avec autant de facilité et de distinction que sa langue naturelle, à tel point qu'on le prendrait pour un mandarin à plume de paon, pour peu que son plumage répondît à son langage. Ce lettré français se nomme M. Stanislas Julien.

Je n'ai point l'honneur d'en être connu, mais je suis heureux de compter au nombre de mes amis son éditeur, M. Mallet-Bachelier, mandarin-imprimeur-libraire du Bureau des Longitudes, dont la maison jouit d'une réputation aussi ancienne que méritée parmi les savants de l'Institut de France et ceux de tous les pays. Le beau livre dont je viens de parler est tout récemment sorti de ses presses. Le lecteur est sans doute curieux d'en connaître le titre ; je me hâte de le satisfaire :

KING-TE-TCHIN-THAO-LOU

par le sieur

TCHING-THING-KOUEÏ,

avec approbation et éloges de Son Exc. Liéou-Ping, natif de Kouang-te-Fou, sous-préfet de Féou-Liang, etc.,

Comme cela pique la curiosité, comme cela promet ! Il n'y manque que la traduction : peut-être l'attendez-vous de moi ? Dieu me garde d'entreprendre une pareille besogne. Mais vous n'y perdrez rien, loin de là, grâce à l'habile interprète que je viens de nommer. Que dis-je ? c'est non pas seulement de son habileté qu'il faut louer le traducteur, mais encore de la conscience qu'il a apportée à son œuvre.

Moins exercé, il faut croire, dans l'art céramique que dans la connaissance des langues, craignant qu'il ne lui échappât quelques termes hasardés en matière de porcelaine, il a prudemment réclamé l'assistance d'un autre savant, M. Salvetat, chimiste de la manufacture impériale de porcelaine de Sèvres, professeur à l'école centrale des arts et manufactures ; suivent les *et cœtera*, ainsi que cela se pratique à la suite de l'énumération des titres.

De cette coopération sont résultées des pages qui, sous le titre modeste de préface, ne sont rien moins qu'un traité complet de la porcelaine, une énumération descriptive des procédés en usage dans le Céleste Empire et leur comparaison avec ceux dont nous nous servons en France. Tout cela est rendu en style clair et net comme le plus beau kaolin, onctueux comme de la crème de Pe-Tun-Tse : je dirai plus loin ce que c'est que la crème de Pe-Tun-Tse.

A l'aide de ces précieux documents, chacun deviendra capable de raisonner en maître sur la porcelaine, celle de Chine principalement, et sur tout qui se rattache à sa fabrication : en prenant ici l'initiative, je déclare n'aspirer qu'au rôle de perroquet, tout au plus à celui de *doctus cum libro*, dans l'intérêt de ceux qui ne voudront pas se donner la peine de recourir directement à la source.

Si l'on s'en rapportait aux égyptologues, une espèce de savants dont le métier consiste à dévider l'écheveau très-embrouillé que forme l'histoire de l'ancienne Egypte, l'origine de la porcelaine remonterait à dix-huit cents ans pour le moins avant Jésus-Christ. Ces messieurs puisent leur opinion dans de petites bouteilles ou espèces de flacons qu'ils prétendent avoir été exhumés du fond des tombeaux égyptiens; quelques échantillons de ces petits vases, qui sont effectivement de la porcelaine et portent des inscriptions chinoises, se rencontrent, il est vrai, au Musée du Louvre, mais est-il bien certain qu'on les ait ajoutés au bagage des défunts qui partirent pour l'autre monde du temps des Pharaons? M. Stanislas Julien en doute fortement; ma foi, je vous propose de faire comme lui, au lieu de vous fatiguer le cerveau à éclaircir un fait qui n'exigerait rien moins que le témoignage des momies, si elles pouvaient parler. Toutefois, comme il convient de ne point avancer une opinion sans la motiver, nous placerons ici deux remarques : la première, c'est que rien n'indique que la Chine ait été connue des anciens; quant à la seconde, elle émane de notre savant traducteur lui-même. Ecoutez, ou plutôt lisez :

Les Chinois ont eu successivement six sortes d'écriture, ayant chacune une date certaine, car les Chinois sont de tous les peuples celui qui a apporté le plus de soin à sa chronologie.

Or, les inscriptions chinoises qu'on lit sur les petites bouteilles appartiennent à la quatrième écriture, qui ne remonte pas au-delà de 48 ou de 35 ans avant l'ère chrétienne.

Par conséquent, nous n'hésiterons plus à conclure que la porcelaine date d'une époque qui, indubitablement, doit être comprise entre les années 185 avant et 87 après Jésus-Christ. Elle prit naissance sous les Han, dans le pays de Sing-Ping, aujourd'hui Hoaï-Ning-Hien, département de Tchin-Tcheou-Fou.

Jusque-là, les Chinois ne se servaient que de vases en terre cuite, de poterie ordinaire, et ils en attribuent l'invention à un de leurs empereurs, *Chun*, 2255 avant Jésus-Christ.

Ce Chun, avant de monter sur le trône, fut d'abord potier de son état. Comment parvint-il à s'élever? Je l'ignore. Mais l'histoire nous signale plusieurs potiers qui ont troqué leur humble condition contre le pouvoir suprême, Agathocle, Barberousse et d'autres dont le nom m'échappe. On serait tenté de voir dans ces transitions des anomalies peu croyables, car il est difficile de passer sa vie à voir et à manier chaque jour de la poterie, sans songer à la fragilité des grandeurs, et cela ne doit pas encourager à les rechercher. Néanmoins, il ne serait pas étonnant que l'habitude de pétrir l'argile, de la façonner au gré de la volonté, inspirât quelquefois l'envie de façonner ainsi les hommes; cela expliquerait le penchant des potiers à la souveraine puissance.

A compter du règne des *Hans*, 185 avant et 87 après Jésus-Christ, les progrès de la porcelaine demeurent à peu près stationnaires. Ce n'est que de 200 à 264 qu'elle commence à s'élancer de son berceau et à se montrer avec éclat dans plusieurs localités à la fois. Cependant on ne cite encore aucun ouvrier distingué, aucune pièce remarquable, sous le rapport de la matière, de la forme et de l'exécution; seulement, nous apprenons que la porcelaine était bleue, et qu'elle jouissait d'une grande estime.

Ce n'est qu'en 583 qu'elle devient l'objet d'un décret spécial; l'empereur ordonne aux habitants du pays appelé aujourd'hui King-Te-Tchin, de fabriquer de la porcelaine pour son usage, et de lui en apporter dans sa capitale de Kieng-Kang, actuellement Kiang-Ning-Fou, supplanté depuis, comme on sait, par la ville de Pékin.

En l'année 621, apparaît enfin un ouvrier qui se fait remarquer entre tous les autres. Il se nomme Thao-Yu. Jaloux de son talent, il apportait lui-même à la capitale ses brillants produits, que les amateurs désignaient par ces mots : Kia-Yu-Khi, vases de jade artificiel.

La réputation de Thao-Yu fit bientôt surgir d'autres ouvriers qui s'efforcèrent de l'imiter et même de le surpasser. On me dispensera de les citer, car je veux, autant que possible, être sobre de noms chinois, de peur que les jeunes lectrices, en s'exerçant à les prononcer, ne s'habituent à faire la grimace, ce qui gâterait leur jolie figure.

Dès ce moment, on vit s'élever plusieurs fabriques à Thang-Nan; les porcelaines qui en sortirent firent la réputation de ce pays, qui devint et qui est encore, de nos jours, le siége célèbre de la manufacture impériale.

A cette époque, vivait un nommé Ho-Tchong-Thsou, fabricant de porcelaines fond blanc, tellement belles, qu'un décret spécial le chargea d'en faire pour l'usage particulier de Sa Majesté chinoise. Il existe encore de ses ouvrages; ils n'ont rien perdu de leur réputation : on les conserve précieusement sous le nom de Ho-Yao, porcelaines de Ho.

Vers le milieu du dixième siècle, la porcelaine prit tant d'extension que l'empereur Chi-Tsong, ayant distingué une espèce provenant du pays de *Pien*, en fit sa vaisselle de prédilection, et n'hésita point à l'honorer de son petit nom, j'allais dire de son nom de baptême. Enhardi par une si haute faveur, un fabricant de l'endroit eut l'idée d'adresser un placet à l'empereur, afin de lui demander un modèle. Sa Majesté lui envoya aussitôt cette courte, mais charmante réponse : Yu-Kouo-Thian-T'sing, ce qui veut dire : bleu du ciel après la pluie; et la porcelaine ainsi désignée a religieusement conservé un nom parti de si haut.

Signalons en passant Sing-I et Sing-Eul, le frère aîné et le frère cadet. Le premier sut garder son droit d'aînesse, même en fait de talent; c'est pourquoi l'on désignait leurs produits par ces mots : Ho-Yao et Ko-Ki, porcelaines du frère aîné et vases du frère cadet.

Passons ensuite à deux artistes célèbres qui se distinguèrent simultanément par des peintures de fleurs, d'oiseaux et de toute sorte d'animaux sur la porcelaine, que les riches amateurs se disputaient alors à des prix fabuleux.

L'un de ces artistes s'appelait Chu-Ong, le vénérable Chu; l'autre était sa fille, dont le talent l'emportait sur celui de son père, de même que sa beauté éclipsait celle de toutes ses compagnes; aussi ne la nommait-on que Chu-Kio, la belle Chu. Les porcelaines qu'avait ornées de fleurs sa jolie main, c'est en cela principalement qu'elle excellait, se vendaient aussi cher que les plus estimées de la manufacture impériale; encore n'y en avait-il pas pour tout le monde.

Cette prodigieuse affluence était-elle due plus particulièrement au talent réel qu'aux charmes de la jeune personne? je présume que l'effet provenait des deux causes. Quoi qu'il en soit, la belle Chu, contente de ses succès en peinture, dédaigna d'en rechercher d'un autre genre; pour parler clairement, elle se promit de rester fille et, ce qui est beaucoup plus rare, elle persista dans sa résolution, quoique les demandes en mariage lui arrivassent de tous côtés.

Il faut dire aussi que la condition sociale des épouses

chinoises n'est pas tout à fait la même que celle de nos Françaises ; il y a même entre les deux une différence notable.

Dans le Céleste Empire, le mariage assujettit le beau sexe à l'esclavage et à la prison : en France, c'est précisément le contraire qui arrive. Un voyageur digne de foi assure avoir rencontré des laboureurs chinois maniant une charrue à laquelle était attelée leur femme, côte à côte avec un âne.

Chez nous l'état de vieille fille implique une sorte de défaveur, je dirai presque un défaut de mérite. En Chine, rien de semblable ; le célibat, qui y est une cause d'opprobre pour les hommes, met les filles en grand honneur. Une demoiselle qui refuse de se marier se voit comblée d'éloges et citée comme modèle dans toute la contrée ; on lui élève des arcs de triomphe avec des inscriptions pompeuses qui très-souvent émanent de la cour impériale même. Voici une de ces inscriptions qui a été recueillie et traduite fidèlement :

Honneur accordé par l'empereur.
Froideur glacée. — Gelée dure.

Et, chose admirable, aux yeux des jeunes Chinoises, ces sortes de monuments ont plus de valeur qu'un mari, puisqu'on en rencontre fréquemment sur sa route. A la vérité, il faut ajouter qu'on rend les mêmes honneurs aux veuves qui sont demeurées fidèles à la mémoire de leur défunt, pourvu toutefois qu'elles ne dépassent point certaines conditions d'âge et d'agréments physiques.

Quant à la belle Chu, je ne prendrai pas sur moi de décider si ce fut par vanité, par aversion de la charrue ou par tout autre motif qu'elle renonça au mariage, je suppose seulement qu'en fille d'esprit (d'ordinaire l'esprit accompagne le talent), après avoir pesé toutes les considérations, elle s'arrêta à la meilleure.

On doit présumer que les empereurs mongols encouragèrent peu les progrès de la porcelaine, car de leur temps on ne compte qu'un seul ouvrier habile, qui avait commencé par être doreur. La dynastie des Mings, de 1368 à 1649, se montra sans doute plus favorable, puisque, durant leur règne, bon nombre de fabricants distingués produisirent des ouvrages remarquables : les antiquaires du Céleste Empire, il y a des antiquaires dans tous les pays, recherchent encore certaines pièces provenant de cette époque. En ce temps-là on attachait beaucoup de prix à certaines coupes sur lesquelles on voyait des combats de grillons, sorte d'amusement fort à la mode alors parmi le beau monde chinois.

Deux jeunes filles, entre autres, acquirent une grande réputation dans ce genre de travail ; on les distinguait par les dénominations de *Ta-Sieou* et de *Siao-Sieou* : Sieou l'aînée et Sieou la jeune. L'histoire ne nous dit pas si les demoiselles Sieou, indépendamment de leur mérite artistique, eurent celui qui donne droit aux arcs de triomphe... en Chine, c'est convenu.

J'ai eu, maintes fois, l'occasion de voir, à Paris, c'est-à-dire en France et non en Chine, de jeunes *Kiao-Chu*, d'aimables *Ta-Sieou* et *Siao-Sieou*, s'amuser, au sein de leur famille, à peindre la porcelaine avec autant d'ardeur que de succès. L'œuvre terminée, on l'envoyait à la cuisson, dans quelque manufacture des environs, puis on l'offrait en cadeau à un parent, à un ami, le jour de sa fête ou de la nouvelle année. Je ne doute point que si cet agréable passe-temps eût acquis de plus larges proportions, et surtout rencontré plus de persistance de la part de celles qui s'y livraient, il aurait fait ressortir des artistes en ce genre, bien supérieures aux Chinoises.

Malheureusement, les travaux d'agrément de nos demoiselles sont soumis, comme leurs plaisirs, à l'empire de la mode et du caprice. Le dessin, la peinture, la musique, la broderie, les fleurs en papier, le filet, la tapisserie, tout cela se succède entre leurs mains, avec la rapidité des beaux jours, tout cela y brille de l'éclat des roses et en a la durée. On dirait vraiment que, dans notre séduisant pays, les jeunes personnes se font un jeu d'effleurer la perfection sans vouloir s'y arrêter jamais : est-ce une conséquence de la versatilité française, ou bien le résultat de l'inconstance féminine ? Je laisse à de plus hardis la tâche délicate de résoudre cette question. Revenons à l'histoire de la porcelaine.

Les procédés de fabrication se perfectionnèrent de plus en plus ; les artistes chargés de l'ornementation se multiplièrent en même temps. L'un d'eux obtenait la vogue en représentant sur des jarres des poules avec leurs poussins ; d'autres adoptèrent un genre différent et s'y distinguèrent.

Snr ces entrefaites, un étranger s'étant avisé d'apporter quelques caisses de bleu de cobalt, les Chinois, malgré leur mépris pour les Européens et pour tout ce qui vient d'eux, n'hésitèrent point à payer deux fois plus cher que l'or, ce bleu que chez nous on peut se procurer à bon marché. Ils le réservèrent exclusivement pour les porcelaines impériales, et quand la provision fut achevée, pendant assez longtemps, ils se trouvèrent fort désappointés.

Voici venir, durant le cours du seizième siècle, un homme doué d'un talent hors ligne, Tcheou-Tan-Ts'iouen. Son habileté consistait à reproduire les vases antiques si exactement que c'était à s'y méprendre.

Ce Tcheou se piquait d'originalité, comme la plupart de nos artistes français, anglais, allemands, etc. Il trouvait son plaisir à porter lui-même ses ouvrages chez les antiquaires qui se croyaient de fins connaisseurs ; tous y étaient pris, aussi ne faisait-on aucune difficulté de payer un seul de ses produits jusqu'à mille onces d'argent (7,500 fr.). Veut-on exemple du savoir-faire de Tcheou ?

Un jour qu'il faisait sa tournée, il alla rendre visite à S. Em. Thang, qui exerçait la dignité de président des sacrifices, et qui, en outre, passait pour un célèbre antiquaire. Thang possédait un trépied de porcelaine antique qu'on regardait avec raison comme un chef-d'œuvre et un objet unique. Il le montra à l'artiste, et, afin d'exciter davantage son admiration, il lui permit de l'examiner tout à son aise. Celui-ci palpa le trépied dans tous les sens, et recueillit l'empreinte des moindres veines à l'aide d'un papier qu'il serra dans sa manche. Six mois après, étant venu faire une seconde visite au seigneur Thang, il tira de dessous sa robe un trépied en disant :

— Votre Eminence croyait posséder un modèle sans pareil ; cependant en voici un tout semblable que je suis parvenu à me procurer.

Thang recula de surprise. Revenu à lui-même, il se livra à une comparaison des plus minutieuses. N'ayant pas trouvé un cheveu à reprendre, il offrit de l'objet rival un prix fabuleux, peut-être avec l'intention de l'anéantir ensuite, selon l'habitude des horticulteurs.

— Je ne veux pas vous tromper, répondit l'honnête Tcheou ; et il raconta ingénument les moyens dont il s'était servi pour obtenir une imitation parfaite.

Emerveillé, le prélat chinois fit promettre à l'artiste de ne jamais fabriquer de pièces semblables ; il lui compta quarante onces d'argent, puis il plaça le trépied si bien

imité dans son musée, à côté de l'original, se résignant ainsi à avoir la paire.

L'effet produit par l'ouvrage de Tcheou ne devait point s'arrêter là ; quelques années plus tard, un autre antiquaire, Thou-Khi-Eou, ayant vu par hasard le fameux trépied soi-disant antique, en devint tellement épris qu'il en rêvait la nuit. Grâce à la protection d'un neveu de l'heureux possesseur, et après beaucoup d'instances, il finit par l'obtenir, moyennant la bagatelle de mille onces d'argent, et s'en revint le cœur plein d'allégresse, ajoute le narrateur de cette aventure.

Paraît ensuite un autre original, celui-ci à double titre, puisqu'il était en même temps artiste et poëte. Il s'était baptisé du nom de *Ou-In-Tao-Yin*, le Religieux ou l'Ermite : on le désignait aussi par la qualification de *Ou-Kong*, l'Honorable.

Ce religieux à la manière de Charles-Quint avait choisi sa cellule dans une manufacture de porcelaine. Là il faisait consister ses exercices de piété à fabriquer non pas des montres, comme le célèbre empereur, mais des coupes de porcelaine, des tasses *coquille d'œuf*, qu'il distribuait aux visiteurs, moyennant d'énormes offrandes. Il est vrai que ses ouvrages se faisaient remarquer, tant par la finesse de la matière que par la beauté des couleurs, et ce qui en rehaussait encore le prix, c'est que le pieux personnage avait bien soin de graver son nom sous chacun de ses vases.

D'autres porcelaines sorties de différentes mains tiraient leur nom ou leur désignation de la variété des couleurs : ainsi on connaissait les vases vert peau de serpent, jaune peau d'anguille, bel azur; on distinguait l'émail violet pâle, rouge soufflé, bleu soufflé.

Presque toujours la superstition se mêle au génie des peuples, abstenons-nous de parler ici des particuliers; je veux dire seulement que le dieu de la porcelaine obtint chez les Chinois un temple, avec une inscription qui existe encore.

A la suite de tant de célébrités dans l'art céramique, survient Thang-Ing qui entreprend de surpasser ses devanciers. Employé au péage des ponts de Hoai-G'an, ensuite

Les demoiselles Sieou. Dessin de Fellmann.

à la douane, il se voit nommé un beau jour directeur de la manufacture impériale de porcelaine. Jaloux de prouver qu'en Chine, aussi bien qu'en France, il y a des hommes qui peuvent devenir propres à tout, Hoai-G'an met la main à la pâte, et presque aussitôt il réussit non-seulement à imiter les vases anciens, les émaux les plus renommés, mais encore à en inventer de nouveaux. On voit par là que l'ex-douanier était un homme fort habile et fort savant, un véritable Salvetat. C'est pourquoi l'empereur, charmé de ses heureuses inventions, le chargea de composer un Traité spécial avec des planches sur tout ce qui concerne la fabrication de la porcelaine.

II. Prix de la porcelaine en Chine. Orgueil et supercherie des Chinois. Les jambons indigestes. Les coucous muets; habileté d'un marchand européen; singulier expédient. Différentes marques de la porcelaine chinoise. Ce qu'on entend par période en Chine. Arrêté de M. le préfet Tchang-Tsi-Tchong. Morceau de poésie de Sa Majesté chinoise. Manière de préparer le thé. Des provinces qui fournissent la porcelaine en Chine. Le bourg de King-Te-Tchin. Description pittoresque. Ordre public, moyen touchant et hiérarchique de le maintenir. Le docteur de King-Te-Tchin ; manière de mesurer la science avec les ongles. La vaisselle de l'empereur; maladresse de ses gens.

Ceux de mes lecteurs qui sont assez heureux pour avoir en leur possession des porcelaines de Chine chercheront peut-être vainement les précieux indices pouvant faire deviner la fabrique et les artistes d'où elles proviennent. Il serait impoli et indiscret de leur adresser cette question : Avez-vous payé chaque pièce mille onces d'argent ou quelque chose d'approchant? Mieux vaut donc attribuer à d'autres raisons la difficulté de se procurer en Europe de belles porcelaines chinoises.

On a vu que les antiquaires abondent dans le Céleste Empire plus qu'ailleurs peut-être; j'ai montré leur empressement à accaparer, coûte que coûte, les ouvrages de prix : comment donc lutter de si loin avec des gens qui, d'ailleurs, ont l'impolitesse de vous refuser l'entrée de leur pays?

A ces explications, qu'il me soit permis d'en ajouter quelques autres qui feront ressortir d'une manière plus frappante la singularité de mœurs du peuple chinois.

On sait que les Chinois se croient infiniment supérieurs aux autres nations ; ce n'est pas sans motifs qu'ils qualifient les contrées qu'ils habitent du titre pompeux de Céleste Empire, et qu'ils rendent à leur empereur un culte qui va jusqu'à l'adoration. A leurs yeux, les Européens sont des barbares, des diables de mer, comme ils les appellent. Ils affectent de traiter avec un profond dédain tout ce qui leur vient des étrangers ; ce qu'ils ont la courtoisie de leur accorder en retour leur semble toujours assez bon.

La fameuse ambassade anglaise, ayant pour chef lord Macartney, se présenta à la cour de Pékin chargée des plus riches présents, et ne reçut de Sa Majesté chinoise que de petits cadeaux de pacotille ; les cadeaux rapportés par les autres ambassades ne valaient guère mieux.

Dans l'opinion des Chinois, le Céleste Empire produit toutes les richesses de la terre, et n'a nul besoin de ce qui vient du dehors : c'est probablement à cet orgueilleux préjugé qu'il faut faire remonter le peu de considération accordé aux commerçants en Chine, et surtout aux commerçants qui trafiquent avec les étrangers. Ceci semblerait expliquer pourquoi ces gens-là, en les supposant de bonne foi entre eux, agissent si différemment à l'égard des Européens.

Fourbes, avides d'argent, dit-on, ils n'éprouvent pas le moindre scrupule à tromper les marchands des autres nations, et ceux-ci, il faut en convenir, le leur rendent avec usure, c'est-à-dire en vrais diables de mer. Voici deux exemples du savoir-faire des uns et des autres :

Un négociant hollandais, se trouvant avec son navire dans un des ports de la Chine, avait acheté une cargaison de jambons dont il espérait tirer un parti d'autant meilleur, qu'il ne s'était pas fait scrupule de chicaner sur les conditions du marché. Effectivement, la spéculation n'eût pas été mauvaise, si, de retour dans son pays, et au moment de livrer la denrée aux détaillants, l'acheteur ne se fût aperçu qu'un grand nombre des jambons étaient... en bois.

La supercherie était un peu forte : je ne saurais dire si le Chinois avait pris l'initiative ou tout simplement une revanche. Passons au second exemple.

Un marchand européen, Suisse ou Jurassien, je suppose, avait eu l'idée de porter dans le Céleste Empire une pacotille d'horloges de bois, appelées vulgairement *coucous*, parce qu'elles font entendre le chant de cet oiseau au moment de sonner l'heure.

Par suite d'un faux calcul, dont profitent sans contredit quelques fabricants, mais qui est on ne peut plus préjudiciable à l'exportation en général, on s'imagine que les consommateurs d'outre-mer doivent s'accommoder de la camelote, c'est-à-dire d'objets de qualité inférieure et mal fabriqués, alors même qu'on les oblige à les payer fort cher. Les horloges dont je viens de parler appartenaient précisément à cette catégorie.

Malgré ces défauts cachés, les Chinois, qui sont un peu arriérés en horlogerie, s'extasièrent à la vue des chefs-d'œuvre chantants étalés devant eux et, la curiosité l'emportant sur l'avarice, ils achetèrent les coucous jusqu'au dernier, sans regarder au prix et encore moins à la qualité.

Le vendeur, alléché par le bénéfice, s'en alla bien vite chercher une seconde pacotille absolument semblable, qu'à tout événement il avait laissée en réserve dans un port de l'Inde.

De retour en Chine, ce fut bien une autre affaire : notre homme se vit assailli, vilipendé, menacé par les premiers acheteurs, qui voulaient, à toute force, ravoir leur argent et de plus mettre en pièce la nouvelle pacotille. Voici quelle était la cause de ce débordement de colère : à un temps donné et presque d'un commun accord, les horloges vendues aux Chinois avaient cessé de chanter, de sonner les heures et même de les marquer, bref elles n'avaient point tardé à se montrer ce qu'elles étaient en réalité, de l'affreuse camelote.

La situation devenait critique : le marchand fut effrayé d'abord, mais bientôt il se ravisa et se tira de ce mauvais pas en habile marchand qu'il était ; apprenez de quelle façon. Secondé par son interprète, il se mit à regarder fièrement les plus exaltés et leur tint à peu près ce discours :

— Ignorants, vous devriez savoir que le coucou est un oiseau qui ne chante pas en toute saison. Au lieu de vous fâcher, ayez donc la patience d'attendre. Quand l'époque sera venue, vos coucous recommenceront à se faire entendre, et le son mélodieux de leur voix rendra la vie ainsi que le mouvement aux admirables instruments que je vous ai vendus. En attendant, je vous en apporte d'espèce différente, qui fonctionneront provisoirement et vous tiendront au courant de l'heure.

Ébranlés par cette allocution spécieuse, les Chinois consentirent à se laisser duper une seconde fois, et l'effronté marchand, après avoir empoché le fruit de sa double tricherie, disparut en se promettant d'aviser à un autre genre de spéculation tout aussi honnête que celle des coucous et que celle des jambons.

Notre traducteur, M. Stanislas Julien, fournit, d'après le livre chinois, des renseignements utiles et pleins d'intérêt sur les marques au moyen desquelles on peut distinguer entre elles les porcelaines de Chine de quelque valeur. Mais on ne saurait tirer parti de ces indications sans préalablement avoir connaissance d'une coutume qui se pratique au Céleste Empire : il s'agit de ce qu'on nomme *période*.

En Chine, on entend par période le règne entier ou bien un certain nombre d'années du règne d'un empereur.

Comme le monarque ne porte point de nom propre durant sa vie, lorsqu'il monte sur le trône on le désigne par des mots qui indiquent les présages attachés à son avénement. Ainsi les mots *Tao-Kouang* « l'éclat de la droite voie » servaient de nom au dernier empereur. Le souverain actuel s'appelle *Hien-Fong* « abondance universelle. » Nom prétentieux — et trompeur jusqu'ici.

Il y a eu des empereurs qui avaient adopté pour nom les devises suivantes : *Joie paisible, Secours du ciel, la Grande félicité, la Grandeur du ciel*, et de plus pompeuses encore.

Ceci convenu, nous pouvons dire que les porcelaines chinoises portent deux espèces de marque : la première, qui indique la période ou la date approximative de fabrication ; la seconde, qui désigne plus particulièrement la fabrique ou bien l'usage spécial de la pièce fabriquée. On m'approuvera, je pense, de donner un peu plus de développement à ce qui précède.

Lorsque l'empereur Tchin-Fong, qui monta sur le trône en l'an 995, eut fondé à Tchang-Nan-Tchin, dans la période King-Te (1004 à 1007), la célèbre manufacture impériale, dont le siége reçut, à cette occasion, et a conservé jusqu'à nos jours le nom de King-Te-Tchin (*Tchin* veut dire bourg), il ordonna qu'on peignît sous le pied de chaque pièce les quatre mots suivants :

King-Te-Nien-Tchi, fabriqué dans les années King-Te (1004 à 1007).

L'auteur du livre chinois enjambe ensuite, on ne sait pourquoi, un grand nombre d'années sans nous donner aucune date de règne ; puis il reprend l'ordre chronolo-

gique des marques. La première après celle que je viens de citer est celle de la période *Hong-Wou* qui embrasse l'espace de temps compris entre 1368 et 1398. Viennent ensuite à la file les marques *Yong-lo-Nien-Tchi* (1403 à 1424), *Ta-ming-Siouen-Te-Tchi* (1426 à 1435), *Tch'ing-Hoa-Nien-Tchi* (1465 à 1487), etc. Cela se continue jusqu'en 1677. Pour lors, c'est-à-dire après une durée de sept cents ans, cette louable coutume cesse tout à coup par arrêté de M. le préfet de King-Te-Tchin. Les motifs de cette fâcheuse mesure sont trop singuliers pour les passer sous silence. Lisons donc l'arrêté :

« Nous, préfet, etc., Considérant la fragilité de la porcelaine ; considérant que, dans le cas où un vase portant l'inscription du règne de l'empereur ou bien le récit abrégé des hauts faits de quelques grands hommes viendrait à se briser, il en résulterait une sorte d'offense et de profanation pour ces saints personnages ; par ces motifs, faisons défense, etc.

Signé : « TCHANG-TSI-TCHONG. »

Il est à présumer que M. le préfet Tchang-Tsi-Tchong se croyait un grand homme et qu'il appréhendait la *casse* pour lui-même.

Passons maintenant à la seconde espèce de marques. Comme elle ne présentait pas les inconvénients signalés par M. le préfet, elle a survécu à son arrêté, aussi ces marques se rencontrent-elles en grand nombre ; contentons-nous d'en passer en revue quelques-unes.

Certaines pièces portent tout simplement, en caractères d'écriture, l'indice de la localité, le nom de la fabrique ou celui de l'artiste. Il en est de plus emblématiques : tantôt c'est une plante, une fleur de sésame ou un fruit ; celui du *nelumbium speciosum* servait de marque spéciale aux vases pour le vin ; tantôt ce sont des poissons, des grillons, des lions faisant rouler une boule.

Les tasses dont se servait l'empereur lorsqu'il était enrhumé avaient pour marque ces mots : *Tsao-T'ang*, décoction de jujube. Celles dans lesquelles Sa Majesté prenait le thé étaient de première qualité ; on y voyait figurée en émail une branche de cet arbre avec le mot *Tch'a*.

Le thé exerce une influence notable dans le choix et jusque dans la fabrication de la porcelaine ; les vases destinés à recevoir la précieuse infusion ont des marques réservées ; on tient compte de la couleur de l'émail, à cause du reflet qu'elle doit transmettre au liquide.

L'empereur Tchien-Long, que les Chinois placent au rang des plus grands poëtes modernes, ne dédaigna point de composer une ode sur la préparation du thé, et ce morceau de poésie passe pour son chef-d'œuvre : il est peint sur toutes les théières de l'empire. Peut-être les amateurs seront-ils bien aises d'en avoir la traduction ; je m'estime heureux de pouvoir les satisfaire :

« Sur un feu lent, placez un vase avec un trépied, dont la couleur et la forme annoncent le long usage ; remplissez-le d'eau de neige bien claire ; faites-la bouillir aussi longtemps qu'il le faudrait pour rendre le poisson blanc et les écrevisses rouges. Versez-la dans une coupe de *youé*, — espèce particulière de porcelaine, — sur des feuilles délicates de thé choisi. Qu'elle reste là jusqu'à ce que la vapeur ne s'élevant plus en nuages laisse seulement un mince brouillard sur la surface. Buvez à votre aise cette précieuse liqueur, qui éloignera de vous les cinq causes de trouble. Nous pouvons goûter et sentir, mais non décrire l'état de repos produit par une liqueur ainsi préparée. »

L'empereur poëte ne nous dit pas si ce thé doit être sucré ou non, s'il faut y ajouter un nuage de crème, l'accompagner de tartines au beurre ou au jambon, de babas, de *plumcake* et autres accessoires ; en cela les amateurs suivront leurs inspirations et leur appétit.

Toutes les contrées de la Chine ne fournissent pas la porcelaine. Des treize provinces (sur dix-huit) citées par le livre chinois, auquel je renvoie pour les détails, je ne m'attacherai qu'à la province de Kiang-Siou, pour mieux dire, à King-Te-Tchin, où se trouve la manufacture impériale depuis plus de huit siècles.

King-Te-Tchin, le bourg de la période king-te, dépend du village Hing-Si-Hiang qui appartient à Feou-Hiang, ville de troisième ordre, relevant de Jao-Tchaou-Fou, seconde ville départementale de la province de Kiang-Si.

Il est situé au midi de la rivière Tchang, à la distance de 25 lis (deux lieues et demie) de Feou-Kang. Près de là se trouve une chapelle consacrée à la déesse Kouan-In.

La nature du sol y est très-propre à la fabrication de la porcelaine. Depuis trois siècles environ, la plupart des habitants se livrent à cette industrie.

Le corps principal de la population se compose de dix-huit mille familles de gros marchands dont l'habitation occupe un vaste espace. Le reste est un ramas d'ouvriers qui s'élève à un nombre prodigieux, puisqu'on parle d'un million d'habitants en tout.

Les rues, quoique fort étroites, sont tirées au cordeau ; en les parcourant, on se croirait transporté au milieu d'une foire. De tout côté, on entend les cris des portefaix qui tâchent de se faire ouvrir le passage ; de distance en distance, on rencontre des officiers qui, plus impatients, écartent la foule à coups de fouet.

A King-Te-Tchin, la dépense est bien plus considérable qu'à la ville principale, car il faut faire venir de loin les denrées dont on a besoin et même le bois qui sert à alimenter les fourneaux. Cependant une multitude de pauvres familles venues des environs trouvent à y vivre du produit de leur travail. Tout le monde y obtient de l'emploi, les jeunes gens, les personnes les moins robustes. Il n'y a pas jusqu'aux aveugles et aux estropiés qui n'y soient occupés à broyer les couleurs.

Anciennement, on ne comptait à King-Te-Tchin que trois cents fourneaux ; présentement il y en a trois mille. Aussi, malgré le concours de deux rivières dont l'une est considérable, cette multitude de foyers donne lieu à de fréquents incendies. Mais, comme les propriétaires de King-Te-Tchin ne sont ni moins expéditifs, ni moins âpres à la curée que ceux de Paris, le dommage est bientôt réparé et les loyers reprennent leur cours avec augmentation tout comme à Paris.

Une infinité de barques, formant deux ou trois files, arrivent sans cesse sur la rivière qui fait son entrée en s'échappant d'une gorge, et lorsque, sur ces bateaux lancés par le courant qui est rapide, on entre à King-Te-Tchin pendant la nuit, il semble qu'on va être précipité dans une immense fournaise.

Les King-Te-Tchinois, qui ne se dissimulent point le danger de leur position, ont la précaution d'élever des temples au génie du feu, afin qu'il les protége contre les flammes ; mais l'insatiable dieu n'en dévore pas moins des maisons par centaines : mieux vaudrait, à coup sûr, la protection d'une compagnie de pompiers, fussent-ils des barbares de la rue de la Paix, à Paris.

Ce qui doit étonner au premier abord, c'est qu'un lieu si peuplé, si grouillant, encombré de richesses et de tant d'espèces de gens, soit gouverné par un seul mandarin et que la police s'y fasse d'une manière admirable. Il est vrai que pour maintenir l'ordre on se sert d'un moyen aussi infaillible qu'ingénieux et, en outre, fort économique, ce qui

en a rendu l'application générale dans toute la Chine; je ne saurais par conséquent me dispenser de le soumettre à l'approbation des peuples d'Occident; or, apprenez en quoi consiste ce moyen :

Chaque rue a un chef désigné par le mandarin, et même plusieurs, suivant la longueur de la rue; à chacun de ces chefs, on adjoint dix subalternes. Tous sont chargés de maintenir respectivement le bon ordre dans la limite de leur circonscription. Survient-il le moindre tumulte, une simple dispute, il leur est enjoint d'accourir, d'apaiser le désordre et d'en donner avis au mandarin, sous peine de la bastonnade, qui se distribue fort libéralement. Le chef la fait administrer à ses subalternes, le mandarin en use de même à l'égard du chef, et si, nonobstant ces corrections hiérarchiques, il s'est passé un tumulte de quelque importance, le mandarin lui-même reçoit la même punition de la part de ses supérieurs, car nul n'est admis à prouver qu'il n'y a pas eu de sa faute.

Fabrication des vases Tho-Ki, d'après le King-Te-Tchin-Lou. Dessin de Fellmann.

Du reste, ce châtiment corporel n'a rien d'humiliant en Chine, et le mandarin, pour l'avoir subi, ne perd aucunement de sa considération ni de son prestige aux yeux de ses administrés : la moindre infraction à cet usage serait rectifiée par cet expédient héroïque qu'on pourrait appeler la raison du bambou ; le bambou est l'instrument employé *ad hoc*, sans préjudice de ses autres services. En Chine, tout le monde est passible de la bastonnade et s'y soumet sans résistance, les ministres aussi bien que les autres. Il n'y a que l'empereur seul qui en soit dispensé. Pourquoi? la réponse est facile. C'est parce que Sa Majesté chinoise étant au-dessus de tous, le combat finit faute de combattants.

Ce serait commettre une irrévérence que d'oublier M. le médecin en chef de la manufacture impériale de King-Te-Tchin; non que je veuille entamer avec lui une dissertation sur l'art de guérir, un pareil sujet ne vous amuserait point du tout; je tiens seulement à constater sa grande réputation, son mérite, et à dire sur quoi ils se fondent.

Dans le Céleste Empire, les gens de quelque valeur ont coutume de laisser pousser démesurément les ongles de leur main gauche : le docteur porte au suprême degré cette marque de distinction. Un voyageur, qui a eu l'insigne avantage de les mesurer, assure que chacun de ses ongles a dix pouces de longueur, et que l'un d'eux, plus privilégié, atteint douze pouces, ce qui oblige le docteur à les tenir renfermés dans de petits tubes de bambou. Par malheur, celui du petit doigt s'était brisé je ne sais comment. Le savant praticien croyait et avouait avec douleur que cet accident lui avait porté un préjudice notable dans l'esprit de ses clients. Toutefois, les mandarins disaient hautement qu'un homme doué d'assez de talent et de patience pour faire acquérir à ses ongles une telle dimension, devait être un homme infaillible et universel; ils le prouvaient en se montrant disposés à lui donner raison en toute chose aussi bien qu'en médecine.

Ce n'est pas seulement par la perfection de ses produits que se distingue la manufacture impériale ; l'administration y est tenue d'une manière admirable. Chaque chose y est classée, enregistrée avec soin sous la responsabilité d'un chef spécial qui ne perd jamais de vue la perspective du bâton.

Sur d'autres registres figurent les porcelaines fournies à l'empereur : ces articles constituent des chiffres énormes. En voici un aperçu : plats à fleurs, trente mille; assiettes blanches avec des dragons bleus, seize mille; coupes à fleurs pour le vin, avec dragons au milieu des nuages, dix-huit mille quatre cents; plats fond blanc avec des fleurs bleues et des dragons tenant dans leurs griffes ces deux mots : *fo*, bonheur, et *cheou*, longévité, quatorze mille deux cent cinquante. Je m'arrête devant cette liste interminable. On se demande malgré soi : Que diable Sa Majesté chinoise peut-elle faire de toute cette vaisselle, à moins qu'on ne suppose que ses gens sont bien maladroits et qu'ils la lui brisent du matin au soir? S'il en est ainsi, avec le système qui régit la Chine, ce doit être un feu roulant de coups de bâton dans la résidence impériale; valets, cuisiniers, maîtres d'hôtel, chambellans, y compris le grand maître de la garde-robe, doivent se les repasser à qui mieux mieux, ni plus ni moins que dans une mêlée générale.

Cependant, on ne doit point oublier que Sa Majesté possède un grand nombre de palais ayant chacun sa vaisselle particulière; qu'en outre elle exige autant de sortes de plats et d'assiettes qu'on lui sert de mets différents, autant de coupes à jour ou corbeilles qu'il y a de variétés de fruits et de gâteaux à son dessert; que les tasses à thé ne sont pas les mêmes que celles qui sont destinées aux vins, aux sorbets, à la limonade, à la décoction de jujube; qu'enfin, le monarque tient essentiellement à ce ce qu'il ne puisse jamais y avoir de confusion entre les vases consacrés à son usage. Constatons aussi que l'empereur se plaît à envoyer à ses officiers, parfois, la desserte de sa table, contenant et contenu, et que les cadeaux offerts aux étrangers admis dans ses États consistent le plus souvent en porcelaine. Le surplus peut être mis sur le compte de *la casse*.

MAURICE DECHASTELUS.

(*La fin prochainement.*)

LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS [1].

CHARLES DE STEUBEN.

Portrait de Charles de Steuben. Dessin de Marc.

I.

'était à Paris, en 1814. Le peintre Gérard faisait les honneurs de son atelier à un personnage qui gardait l'*incognito*.

A voir la politesse de ses manières, la dignité de son attitude, la distinction de ses traits, on ne doutait pas qu'il n'appartînt à un rang très-élevé.

Rien n'est moins enclin au respect, dit-on, que les écoliers de tout âge ; et cependant les élèves, dispersés dans l'atelier, éprouvaient une sorte d'intimidation en jetant des regards furtifs sur l'étranger.

Celui-ci, après avoir admiré les tableaux du maître, étudia avec intérêt les travaux des disciples. Arrivé à la fin de sa visite, il allait quitter le sanctuaire de l'art, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une toile qu'il n'avait pas encore remarquée. Ce n'était qu'une ébauche hâtive, mais un connaisseur pouvait y deviner un bon tableau.

Un jeune homme à l'œil intelligent, à la figure ouverte, se tenait debout derrière le chevalet.

A l'approche de l'étranger, il suspendit son travail, et son regard sembla solliciter des avis plutôt que des éloges.

— Voici une belle esquisse, monsieur, lui dit le visiteur ; je vous en fais mon compliment. Comment vous nommez-vous ? Je vois ici les prémices d'un vrai talent, et je désire savoir qui vous êtes, afin de vérifier plus tard si j'ai bien prédit.

— Je me nomme Charles de Steuben, monsieur, répondit le jeune homme avec modestie.

Gérard intervint alors et apprit à l'étranger que l'élève

(1) Voyez, pour la série, la Table générale des vingt premiers volumes et les tables des tomes XXI à XXIV.

qui attirait ainsi son attention avait fait ses premières études à l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg.

L'intérêt du visiteur parut augmenter; et, poursuivant ses questions, il apprit que le père du jeune homme, émigré en Russie peu de temps après sa naissance, y avait pris du service et s'était élevé au grade de lieutenant-colonel.

— Quel âge avez-vous, mon ami? ajouta le curieux inconnu.

— Vingt-six ans tout juste, car je suis né à Bauerbach, près de Manheim, le 19 avril 1788. Mais, monsieur, continua-t-il, puisque cette ébauche imparfaite a eu l'honneur d'attirer votre attention, me permettrez-vous de vous montrer quelque chose qui m'en semble plus digne?

Et d'un regard interrogeant le maître, il conduisit l'étranger dans une pièce voisine, et l'arrêta devant une toile achevée. Elle représentait l'empereur *Pierre le Grand sur le lac Ladoga* (1). Il y avait sans doute des défauts à reprocher à cette œuvre, une sorte de tâtonnement dans le dessin et dans le faire, mais on y reconnaissait une grande entente du sujet et de la mise en scène. L'effroi des matelots, la fureur de la tempête formaient un cadre saisissant, au milieu duquel se détachait avec ampleur la figure calme et imposante du czar, s'emparant du gouvernail, et disant aux marins épouvantés : « Vous ne périrez pas, Pierre est avec vous. »

— Ce tableau a-t-il été exposé? demanda l'inconnu après l'avoir contemplé avec un vif intérêt.

— Oui, monsieur, en 1812. M. Denon proposa alors à l'empereur Napoléon de l'acheter pour une somme de six mille francs, mais le grand homme était sans doute alors dans une veine d'économie, car il biffa lui-même ce chiffre et y substitua celui de cinq mille francs.

— Eh bien moi, reprit l'étranger en redressant la tête avec une dignité singulière, j'accorde pendant cinq années une pension de trois mille francs à l'auteur de cette toile.

Le jeune homme, à ces mots, attacha sur son interlocuteur un regard où la stupéfaction se joignait à la reconnaissance.

— Que signifie?... Puis-je croire?... Qui êtes-vous donc, monsieur?...

L'étranger fixa sur le jeune artiste deux beaux yeux bleus, pleins de finesse et de douceur.

— Vous voulez connaître mon nom, c'est trop juste; on aime à savoir à qui l'on a affaire. Je m'appelle Alexandre, empereur de Russie.

Charles de Steuben resta muet de surprise et de joie.

— Hésitez-vous à accepter? dit l'empereur.

— J'accepte, sire, et je vous bénis ; — mais à une condition...

— Ah ! reprit le czar qui se pinça la lèvre, je suis habitué à faire des conditions plutôt qu'à en recevoir. Enfin, quelle est la vôtre?

— Que je serai libre d'abandonner cette pension à ma mère pour subvenir à l'éducation de mon frère cadet.

Ce fut le tour de l'empereur de s'étonner.

— Plus de cœur encore que de talent ! s'écria-t-il. Allons, soit ! J'ai gagné deux fois ma journée.

La pension, en effet, fut servie pendant cinq ans, et reçut pendant cinq ans la destination convenue.

On conçoit que les progrès d'un tel artiste n'en furent que plus rapides et plus éclatants.

(1) Exposé en 1812 et reexposé en 1814. Ce tableau a été copié deux fois aux Gobelins.

II.

En 1819, Steuben exposa *Saint Germain, évêque, recevant les trésors et la vaisselle du roi Childéric pour les distribuer aux pauvres.* Ce tableau lui valut une médaille d'honneur. On peut le voir encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Germain-des-Prés.

Après le succès de ses premiers ouvrages, Steuben quitta l'atelier de Gérard et se maria bientôt, vers 1821. Depuis lors il n'a pas cessé de travailler et de grandir.

Mentionnons d'abord *Guillaume Tell s'élançant de la barque de Gessler*, et *le Serment des trois Suisses.* Ces tableaux célèbres, réexposés en 1824, sont dans la mémoire de tout le monde. Le dernier est peut-être le chef-d'œuvre du maître.

Au milieu d'un paysage sévère et grandiose, trois hommes sont debout. Ils vont jurer la délivrance de leur pays. L'un d'eux est un vieillard; il semble, en levant les yeux vers le ciel, mettre l'entreprise sous la protection de Dieu. La lune éclaire cette scène, où tout est calme et reposé, en même temps qu'énergique.

Cette belle toile, conservée au Palais-Royal par le duc d'Orléans, qui l'avait achetée en 1824, a été probablement détruite dans la tourmente de 1848, car on n'en a pas trouvé de vestiges depuis cette époque.

En 1827, Steuben envoya au Salon *la Révolte des strélitz.* La czarine, au milieu du tableau, met son fils, depuis Pierre le Grand, sous la protection de la sainte Vierge, et les strélitz, qui allaient poignarder le petit prince, tombent aux genoux de leur souveraine. On acheta cette toile magistrale pour le musée du Luxembourg; on l'en a retirée dernièrement : espérons que c'est pour la mettre au Louvre.

Steuben exposa encore, en 1827, *l'Entrevue de Jean-Jacques Rousseau et de Mme de Warens, Voltaire chez Ninon de l'Enclos*, et *Cendrillon.* Il peignit vers le même temps, dans une salle du Conseil d'État, *l'Innocence se réfugiant dans les bras de la Patrie*, et un dessus de porte représentant *la Force*, — avec quelque exagération.

En 1829, il donna à une exposition faite au profit des Grecs : *Napoléon dictant ses mémoires à Gourgaud.* Ce tableau fut vendu sur place et le jour même.

M. de Martignac, alors ministre, fit venir notre peintre et lui dit qu'il l'avait désigné pour la croix de la Légion d'honneur, mais que, soupçonné d'avoir fait un tableau où le drapeau blanc était foulé aux pieds, il devait démentir ce bruit avant de recevoir la récompense de ses travaux. Steuben repoussa l'accusation en renvoyant le ministre à la gravure faite par Jazet et déposée dans ses bureaux mêmes. Le peintre fut décoré.

Cette toile, exposée en 1831, était *le Retour de l'île d'Elbe.*

III.

Louis-Philippe, encore duc d'Orléans, commanda à Steuben, pour le Palais-Royal, un tableau représentant *le Parlement, conduit par Mathieu Molé, obtenant d'Anne d'Autriche la liberté de Broussel et de Blancmesnil.* Le même petit atelier de la rue Hautefeuille, où le prince royal de Prusse (le roi actuel) était venu naguère poser pour son portrait, reçut la visite du futur monarque-citoyen. Il admira le tableau commandé; mais le vitrail du fond n'était pas historique, il déplut à l'altesse. Grand embarras de l'artiste, car les ombres et la lumière étaient disposées en vue de ce fond. Steuben se défendit : le prince insista, lui offrant un dessin de la galerie où la

scène avait eu lieu. Tout ce que l'auteur put obtenir, ce fut d'exposer son tableau avant les malencontreuses modifications.

Quand Steuben fit *la Mort de Napoléon*, on vint lui dire que Louis-Philippe, devenu roi, désirait l'acheter :

— Bon ! répondit-il vivement, pour qu'il m'y fasse mettre encore une galerie !

Le mot, répété, déplut au nouveau souverain, et la toile fut acquise, au prix de six mille francs, par Fouché, duc d'Otrante.

En 1835 parut l'œuvre capitale de Steuben, *Napoléon à Waterloo*. Si les défauts ordinaires du peintre s'y rencontrent, si les poses manquent un peu de naturel, on y admire de grandes beautés de conception et de forme. La tête de l'Empereur, dans le moment suprême, est d'une réalité saisissante. La bataille est perdue. Le héros veut se jeter au milieu des ennemis, mais Soult le retient par ces mots : « Oh ! sire, ils sont déjà si heureux ! »

En 1836, Steuben exposa *Jeanne la Folle* et *la Bataille de Poitiers*. Ce dernier tableau est au Musée de Versailles.

IV.

Sans poursuivre plus loin le détail des productions du maître, nous nous contenterons d'indiquer *la Esméralda, Judith, Napoléon et le roi de Rome, le Christ au Calvaire, Samson confiant le secret de sa force à Dalila*. Tous ces ouvrages ont été popularisés par la gravure.

Le talent de Steuben est incontestable. Son principal défaut est de donner quelquefois à ses personnages des poses théâtrales et d'exagérer ce qu'elles doivent présenter d'énergique. Son dessin est toujours correct et soigné ; et si sa couleur a souvent trop d'éclat, elle n'offense jamais la grande loi de l'harmonie.

Steuben fut chargé de la direction du dessin à l'École polytechnique, vers 1837 ; peu après, le roi de Prusse le nomma chevalier de l'Aigle rouge.

Il partit en 1844 pour la Russie, où il resta dix ans. Là il fit un grand nombre de portraits, entre autres ceux des filles de l'empereur Nicolas. Mais son œuvre capitale à Saint-Pétersbourg se compose de sept grands tableaux religieux, qu'il exécuta pour la cathédrale de Saint-Isaac. Nous ne pouvons passer sous silence une série de toiles dans lesquelles Nicolas lui a fait représenter les traits remarquables de la vie de son frère l'empereur Alexandre.

En 1855, Steuben fut saisi, en travaillant, par la maladie qui devait l'enlever. Après une première attaque de paralysie, les médecins lui conseillèrent de revenir en France. Là, deux autres attaques le clouèrent sur son lit, où il languit deux ans au milieu des plus cruelles souffrances. Enfin il mourut à Paris, le 22 novembre 1856, à l'âge de soixante-sept ans.

V.

Si nous abandonnons l'artiste pour nous occuper de l'homme, notre plume ne saura tracer que des éloges.

Le caractère indépendant de Steuben l'a tenu éloigné de tout ce qui ressemblait à l'intrigue, ce qui faisait dire à ses amis : « Il n'a pas de savoir-faire. »

Nature d'élite, noble et désintéressée, nous pourrions citer de lui mille traits généreux. Nous nous bornerons à quelques-uns.

Des travaux importants avaient été confiés à Paul Delaroche ; on les lui retira pour des raisons inutiles à dire ; ils furent alors offerts à Steuben, qui les refusa sans hésiter, ne voulant pas s'enrichir aux dépens de son ami.

La marquise de B... lui fit faire son portrait. Lorsqu'il fut terminé, elle le trouva si merveilleux qu'elle envoya trois mille francs en sus des huit mille fixés à l'avance. Steuben renvoya modestement le surplus, disant qu'il n'accepterait que le prix demandé.

Un jeune homme sans fortune voulait étudier la peinture, mais sa famille ne pouvait subvenir aux frais de son éducation. Steuben le prit dans son atelier gratuitement pendant plusieurs années. Lorsque notre artiste revint de Russie, malade et paralytique, il vit entrer chez lui son ancien élève qui, tout ému de joie et de reconnaissance, déposa sur son lit la croix d'honneur qu'il venait de recevoir.

— C'est à vous que je la dois, dit-il, c'est à vous que je la rapporte.

Un pauvre vieux peintre sans talent vivait à grand'peine en plaçant quelques-unes de ses misérables toiles. Steuben, feignant de les apprécier, lui en acheta un assez grand nombre, et lui laissa cinq cents francs qui lui furent remis par une main inconnue. Le chef-d'œuvre du cœur, en cette occasion, était de soutenir à la fois l'illusion et l'existence, l'âme et le corps de l'infortuné.

VI.

Les protections ne servirent guère à la fortune de Steuben. Un trait caractéristique fera connaître son insouciance à cet égard.

Lorsqu'il était déjà d'un certain âge, et que sa réputation grandie lui avait acquis les amitiés les plus illustres, on se mit un jour, dans son salon, à parler d'autographes.

— Mais je dois en avoir, j'en ai là ! s'écria-t-il.

Et, courant fouiller dans ses papiers, il rapporta les lettres suivantes.

Il les avait depuis vingt-cinq ans, et elles n'étaient pas même décachetées !

L'une, datée de Weimar, 14 janvier 1804, et adressée à M. de Gérando, était de la main de Mme de Staël :

« Je viens de voir ici un petit Russe qui a l'air fort « triste ; il quitte ses parents pour aller à Paris. Je le re- « commande à vos bons soins. Je ne sais ce qu'il est ; « tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il est triste. Je « vous le recommande et ne vous en dis pas davantage. « Adieu, j'espère que vous allez bien.

« A. DE STAEL. »

L'autre était du grand poëte Schiller, et parlait ainsi à M. Harbaner, docteur en médecine :

« Le baron de Steuben, de Pétersbourg, qui vous ap- « porte ces lignes, très-cher ami, vous est particulière- « ment recommandé par mon beau-frère et par moi ; « c'est un petit poussin qui s'envole hors du nid et qui « a besoin, dans ce monde étranger et sauvage, d'un « ami et d'un conseiller. Vous vous en occuperez amica- « lement et aussi comme médecin ! Vous prendrez soin « de lui. Cette occasion m'est très-précieuse pour nous « rappeler à votre souvenir ; nous pensons souvent à vous « et avec le plus profond intérêt. Les bonnes nouvelles « que nous avons reçues de vos grands succès à Paris nous « ont cordialement réjouis. Pour ma santé, elle est meil- « leure maintenant qu'il y a quelques années, et je vais

« beaucoup dans le monde, et dans la maison je ne reste « pas inactif. Ma femme vous salue le plus amicalement « possible, ainsi que Charles et Ernest. Tous sont en « bonne santé et en joie, et travaillent avec ardeur.

« Tout à vous,

« SCHILLER. »

Terminons par un dernier autographe, non moins précieux, — que nous devons à une obligeante communication, — cette glorieuse et touchante lettre de M. Alex. de Humboldt à Mme de Steuben :

« C'est avec la plus profonde douleur que je trouve ce « matin dans le *Journal des Débats* la simple et froide « annonce de la mort d'un des hommes qui m'ont été les « plus chers dans ma longue carrière! Comment, ma « chère et respectable amie, vous parler de consolation « quand, vieillard de quatre-vingt-six ans, j'en sens le « besoin moi-même et d'une manière si poignante? Notre « existence a été liée pendant un si grand nombre d'an- « nées dans la maison de Gérard, dans votre maison! J'ai « partagé vos douleurs, j'ai partagé vos joies; j'ai assisté « au développement de ce grand et beau talent, aux inci- « dents de sa vie privée, à votre union qui l'a rendu si « heureux, à la naissance de votre fils Alexandre, à l'ar- « rivée de sa mère, à votre bonheur domestique, aux pe- « tites boutades auxquelles l'excitait quelquefois l'injus- « tice des hommes, et qui étaient toujours de courte « durée. Travaillant sous lui pendant un si grand nombre « d'années, je suis après vous, madame, celui qui a pu « l'apprécier de plus près. Que de délicatesses de senti- « ment, que de beautés de caractère étaient réunies en lui « aux grandes qualités d'artiste! Je vous prie en grâce « de m'écrire bientôt, ou de me faire écrire par Alexan- « dre, que j'embrasse avec tendresse, comment ont été « les derniers moments de notre ami, si les souffrances « ont été grandes, ou si peu à peu il s'était accoutumé « tristement à cet état d'inaction? Ne me cachez rien pour « diminuer ma douleur... Mes forces ont rapidement « baissé depuis les derniers sept à huit mois. On ne doit « pas s'en plaindre à l'âge de quatre-vingt-six ans. Je ne « suis pas malade, je travaille encore, même de nuit, « mais seulement pour finir cet éternel et ennuyeux *Cos-* « *mos;* je suis surtout accablé par une correspondance « de trois mille lettres par an. Ma maison est un comp- « toir d'adresses...

« Notre amitié date, si je ne me trompe, de quarante « ans. J'ai dessiné un cheval dans l'atelier de Gérard, je « crois, en 1814, et puis un pastel du Poussin chez Steu- « ben en 1815. C'est déjà comme un rêve.

« A Berlin, 26 novembre 1856.

« AL. HUMBOLDT. »

Le nom de Steuben n'est pas mort pour la peinture. Il revit dans son fils Alexandre, celui-là même dont M. de Humboldt parle avec tant d'affection.

LADY JANE.

POÉSIE.

CE QU'ON N'OUBLIE PAS

I.

— Grand capitaine, eh bien! te voilà vieux et seul,
Car le vide se fait à l'entour des vieillesses;
Mais ton esprit, peuplé de tes jeunes prouesses,
De drapeaux en drapeaux se distrait du linceul.
L'espérance aux vieillards sourit... dans leur mémoire!
Recommence avec nous ton cercle de combats,
D'escadrons terrassés, de remparts mis à bas;
Évoque les plus beaux de tes beaux jours de gloire.

— Je ne m'en souviens pas; je me souviens d'un jour
Où j'étais, pauvre enfant, dans mon lit, tout malade;
Ma grande sœur me vint chanter une ballade
Si douce, que le mal s'adoucit à son tour!

II.

— Grand politique, eh bien? destitué par l'âge,
Te voilà morne et sombre à ton foyer glacé;
Mais, des bords du cercueil contemplant le passé,
Du poids de ton néant son fracas te soulage.
Redis-nous ces Congrès, où réglant tous les droits,
Des antiques Etats tu changeais la fortune,
Et ces luttes d'orage où, roi de la tribune,
Tu parlais de plus haut que tous les autres rois.

— Je ne m'en souviens pas, non; mais je me rappelle
Que je fus, au collége, à douze ans, couronné;
On appelait mon père un père fortuné,
Et ma mère pria longtemps dans la chapelle.

III.

— Mon grand poëte, eh bien! voilà que tes cheveux,
Rares et blanchissants, pendent sur ton épaule,
Comme sur le roc nu le feuillage du saule.
Mais ton œil d'aigle encor nous lance tous ses feux.
C'est que les souvenirs sont le brasier dans l'âtre
Qui, plus ardent, petille au souffle des hivers!
Comptons tous les lauriers moissonnés par tes vers,
Comptons tous les bravos de ton peuple idolâtre.

— Je ne m'en souviens pas; je me souviens qu'un soir
ELLE me regarda, vaguement inquiète...
Un ange, une déesse, un rêve de poëte!
Et je l'aimai... jamais nous ne pouvions nous voir!

IV.

Ainsi, de tous les biens qui font le sort prospère,
Que nous reste-t-il au départ?
La chanson d'une sœur, le sourire d'un père,
Le rapide aveu d'un regard!

ÉMILE DESCHAMPS.

PROMENADES AUX ENVIRONS DE PARIS.

LONGCHAMP. LES BORDS DE LA SEINE, DE SURESNES A NEUILLY.

Suresne. — Le pêcheur à la ligne. — Le mont Valérien. — Le vin de Suresnes. — Le cabaret du *Puits d'amour*. — Longchamp. — L'abbaye de Longchamp. — Le moulin de la Galette. — Les îles de la Seine. — L'île de M. de Rotschild. — Guinguette de la mère Laporte. — La maison Rouge. — Mardi-Gras et le père Laporte. — Bagatelle. — Marie-Antoinette et le comte d'Artois. — *Parva, sed apta*. — Madrid. — Histoire du château de Madrid. — Le bois de Boulogne. — Hameau Saint-James. — Neuilly. — La frégate-école. — Vers d'autres rivages.

La vigie, à cheval sur le nez du bateau, fumait son cigare en contemplant son image dans l'eau fuyarde.

Le soleil était chaud ; les rameurs commençaient à mouiller leurs vestes rouges ; passagers et passagères dormaient sous leurs chapeaux de paille. Il est si doux de se laisser glisser au fil de l'eau, sous les ombres allongées des peupliers ! L'imagination se plaît à cette façon de voyager, qui berce la pensée en même temps que le corps. La tête renversée, les yeux perdus dans le bleu de l'horizon, on sent l'espace fuir sous soi, et insensiblement cette vieille métaphore du *fleuve de la vie* se mêle à nos rêves. Il nous semble que nous descendons sur une pente inclinée, et nous voudrions descendre toujours ainsi, entre des rives vertes et bleues, à travers les effluves d'un éternel printemps... Tout à coup la vigie leva la tête et cria :

— Suresnes !

— Stop ! répondit le patron.

Les avirons se dressèrent avec une parfaite précision, et la barque glissa lentement au courant de l'eau.

Nous relevâmes le point, et, sans parler de latitude ni de longitude, nous reconnûmes, en effet, que nous étions au village de Suresnes, à trois quarts de lieue sud-est de Nanterre et à deux lieues ouest de Paris.

Chacun fut debout en un moment. L'équipage entier tomba dans un recueillement bien naturel en présence de ce fameux Suresnes, si célèbre par son vin, que les meilleurs vignobles ne pourraient lutter de notoriété avec lui.

La barque allait doucement, comme une épave, au gré

Les canotiers dans leur barque. Dessin de Foulquier.

du courant. Nous laissions derrière nous, à notre droite, des rives charmantes, ombragées de saules, d'ormes et de trembles. Entre les arbres on apercevait de belles prairies, avec leurs vaches rousses, leurs pies craintives et criardes, et leurs maisonnettes cachées, comme des nids, dans l'herbe. Je me serais cru loin de Paris, sur les bords agrestes de la Marne, du côté de Chelles, par exemple.

Mais le pont vers lequel nous voguions ne permettait pas de nous y tromper ; car ce n'est plus en bac que l'on passe de Longchamp à Suresnes, c'est sur un pont de bois.

En approchant de l'arche du milieu, la vigie porta les deux mains à sa bouche.

— Ho ! du pont ! ho !

— Eh bien ? répondit-on.

— En prenez-vous beaucoup ?

— Ne m'en parlez pas ! ils ne veulent pas mordre.

Nous levâmes les yeux et nous aperçûmes à une quarantaine de pieds au-dessus de notre tête un pêcheur à la ligne, armé d'une perche immense et d'une bannière gigantesque. Ce brave homme avait imaginé de pêcher du haut du pont. Sa silhouette se détachait sur le bleu du ciel. Son attitude et la longueur de sa perche lui prêtaient je ne sais quel air grave et solennel. Il était beau à contempler. Au surplus, je ne constate cette rencontre que par un motif : je n'avais jamais vu un pêcheur à la ligne à une si grande hauteur au-dessus du niveau de la rivière. Celui-là ressemblait bien à une de ces ombres de l'enfer du Dante, qui subissent quelque supplice étrange. « Ils ne veulent pas mordre ! » répétait-il de temps en temps. Et la façon mélancolique dont il articulait cette phrase invariable et singulière ressemblait à un gémissement. Son grand chapeau, que j'aperçus longtemps, pareil à la lune des loups, au bord du ciel, me rappelait le lépreux de la cité d'Aoste.

Le pont franchi, nous mîmes en panne pour jouir de l'aspect de Suresnes, qui s'élève en amphithéâtre des bords de la Seine jusqu'à la côte du mont Valérien, autrement dit le Calvaire.

Rien de plus triste que l'aspect de ce monticule aride, flanqué d'un cimetière et couronné d'un fort.

Le peuple de Paris affectionne certaines localités ; rarement ce sont les plus belles. Pourquoi ? Demandez-le-lui. Toujours est-il qu'il préfère Suresnes aux plus jolis villages de la petite et de la grande banlieue. Le dimanche, la route de Longchamp est couverte de Parisiens qui se rendent à Suresnes. D'où vient cette passion ?

Est-ce parce qu'il existe à Suresnes une fondation pour le couronnement d'une rosière, à l'instar de celle de Salency? Est-ce parce que les rois de France, en des temps reculés, faisaient grand cas de ce vignoble? Nullement. Avouons-le de suite: c'est parce que le Parisien éprouve lui-même un amour effréné pour le vin de Suresnes.

Explique qui voudra ce goût dépravé; je me borne à constater le fait. Dites à un Parisien de l'un ou de l'autre sexe: « Nous irons dimanche manger de la galette et boire du vin de Suresnes,» voilà un être heureux.

J'en ai tâté de ce vin! D'abord j'avais eu soin de saisir le barreau de ma chaise; je m'attendais à une attaque rude et sévère. Quelle ne fut pas ma surprise en sentant couler entre mes lèvres un liquide presque rose, d'un goût plat, marécageux, douceâtre, légèrement acidulé! Des groseilles qu'on laisserait moisir dans de l'eau produiraient un breuvage à peu près analogue. J'essuyai mon front; j'en étais quitte à meilleur marché que je ne croyais. Toutefois je n'en comprenais pas davantage la passion du Parisien pour le vin de Suresnes.

Mais il est au fond d'une ruelle sombre et mal pavée un petit cabaret qui n'ouvre qu'au temps des vendanges. Alors d'un peu de suie délayée dans de l'eau le maître du cabaret restaure son enseigne éphémère. On lit au-dessus d'une porte basse: *Au Puits d'amour*. Quelques tables boiteuses, des bancs de bois, se dressent dans une grande salle enfumée, et l'on verse, à trois sous le litre, un petit vin gris, si joli, qu'on le voudrait voir pétiller dans un verre de Bohême. J'en bus un coup, deux coups de petit gris, et ce jour-là, m'en revenant le long de la rivière, il me sembla que la campagne entière se teignait du gris rose que j'avais admiré dans mon verre.

— Nous voulons voir Longchamp, dirent les dames.

— Rien de plus facile, mesdames, répondit galamment le patron, en faisant appuyer la barque à droite; nous y sommes.

— Quoi! c'est là Longchamp?

— Il y a dix ans que je ne manque pas un Longchamp, reprit un autre passagère, et jamais je ne suis venue ici.

— C'est que la plupart des Parisiens, répliqua un savant avec un sourire de fatuité, s'imaginent aujourd'hui que Longchamp n'est qu'une fête, la fête des modes nouvelles. Qui vient ici maintenant? personne. Les équipages ne dépassent guère la barrière de l'Etoile; ceux qui poussent jusqu'au bois de Boulogne tournent au pavillon d'Armenonville ou vont boire un verre de madère à Madrid. Plus de Longchamp!

— Au fait, que viendrait-on faire dans ce méchant hameau, composé d'une dizaine de maisons inhabitées? répliqua l'interlocutrice.

— Comment! qu'y viendrait-on faire? Et qu'y venait-on faire autrefois?

— Je vous avouerai que je n'en sais rien.

— Et le culte des souvenirs, madame! des souvenirs historiques...

— En fait d'histoires, je ne connais que des histoires de sentiment ou des histoires à faire peur. On ne peut pas se souvenir de ce qu'on n'a jamais su.

— Cette proposition est juste, articula le savant; permettez alors que je vous instruise.

— Je permets, pourvu que ce soit amusant.

— Sachez donc qu'il y avait autrefois à Longchamp une abbaye de religieuses de l'ordre de Citeaux...

— Je gage que monsieur va nous dire la date de la fondation, interrompit le patron.

— En 1261, môssieur! et je défie qui que ce soit de me contredire... Et ce fut par Elisabeth, Elisabeth, sœur de saint Louis. Et Philippe le Long y mourut, à l'âge de vingt-huit ans, dans la sixième année de son règne, l'an de grâce 1321, entendez-vous, môssieur?...

— A l'eau, le savant! hurla l'équipage entier.

Le savant se retourna avec une physionomie féroce.

— Continuez, dit méchamment la dame; je vous assure, vous m'intéressez.

— Je les méprise, grommela le savant; d'abord, je méprise tout le monde... excepté moi... mais, pour vous, je veux bien continuer.

— Voilà qui est aimable.

— Et même, ajouta le savant tout à fait apprivoisé, si vous vouliez, nous pourrions aborder; je vous mènerais à quelques pas d'ici visiter ce qui reste de cette vénérable abbaye. L'église et le monastère sont démolis, il ne reste plus qu'un vilain vieux bâtiment à épaisses murailles, dont on a essayé de faire une ferme. Il y a aussi un moulin en ruines où l'on vend de mauvaises galettes. Courons visiter ces monuments d'un autre âge...

— Non, merci bien! interrompit la passagère; ce sera pour une autre fois.

Le savant soupira.

— C'est dommage, fit-il, on n'y voit plus guère que des moellons; mais ce sont des moellons du treizième siècle! Et dire que la cour et la ville, tout le beau monde parisien venaient là les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte dans leurs plus beaux équipages! Il est vrai qu'à ténèbres des voix charmantes, choisies avec soin par l'abbesse, s'y faisaient entendre.

— Vraiment je ne m'étonne plus, dit la dame; donnez-nous à Longchamp une chapelle bien ornée, des messes en musique chantées par des virtuoses, et la foule reviendra au hameau de Longchamp

— Quelle heureuse vie on devait mener dans cette charmante abbaye, assise au milieu d'une fertile et paisible plaine, entre le bois de Boulogne et les rives élégantes de la Seine! Aussi le fils de Mme de Sévigné ne manquait-il pas d'y venir passer de temps en temps quelques mois et s'y remettre l'estomac au sein de la solitude, des confitures et des petits soins de l'amitié.

— Ohé! un cabaret! interrompit la vigie.

On apercevait, en effet, entre les arbres, au pied du pont, les tables d'une guinguette, et l'on pouvait lire au-dessus de la porte hospitalière ces mots, qui charmeront toujours l'œil du Parisien: « Friture, matelote, galette, bon vin à 8. »

— Abordons-nous? demanda-t-on.

— Non, répondit le patron, poussons jusque chez la mère Laporte. Allons, enfants, nageons gaiement!

Les avirons tombèrent sur les systèmes, et la barque vola bientôt comme une hirondelle qui effleure l'eau.

— Qu'est-ce que la mère Laporte? demanda une passagère.

— L'hôtesse de la maison Rouge, répondit un marinier.

Longchamp, Suresnes et son pont, et son triste mont Valérien fuyaient derrière nous. Deux petites îles couvertes de beaux peupliers et de saules verdoyants où les martins-pêcheurs font leurs nids divisaient la Seine en trois bras. Nous prîmes celui du milieu, c'est-à-dire que nous naviguâmes entre les deux îles. Si de temps en temps le sifflet du chemin de fer de Versailles, qui passe sur les hauteurs de Puteaux, ne nous eût rappelés à la réalité, nous aurions pu nous croire dans quelque charmante solitude, à cent lieues de Paris. Notre nacelle glissait entre deux rideaux

de verdure, sur une eau riante et calme que le ciel emplissait d'azur et d'or. De temps en temps des petits poissons verts comme des émeraudes venaient se jouer à la surface, tandis que la bécassine de rivière, jetant un petit cri d'effroi, s'envolait d'une île à l'autre.

Bientôt la petite île de droite cessa. Elle échoue en quelque sorte dans un fouillis de roseaux, de fers-de-lance et de nénufars. La Seine ne formait plus que deux bras séparés par une île d'une grande longueur, ancienne propriété de Mme de Coaslin, et qui appartient aujourd'hui à M. de Rotschild. Cette île contient une fort belle habitation et des bâtiments de ferme. Elle se prolonge jusqu'à Neuilly et se reliait aux deux petites îles de Louis-Philippe par des chaussées en pierre. De sorte que ces îles réunies allaient jusqu'auprès d'Asnières; ce qui pouvait être fort agréable à la famille Louis-Philippe et à M. de Rotschild, mais ne laissait pas d'empiéter sur les droits du public, et d'avoir des inconvénients dont nous fûmes les victimes, ainsi qu'on le verra plus loin.

Nous naviguions donc dans le petit bras de la Seine. L'île nous dérobait Puteaux et ses teinturiers, son hameau de Chante-Coq et les hauteurs peu pittoresques du chemin de fer. C'est sur cette rive gauche, à peu près entre Suresnes et Puteaux, que se trouve le fameux château de M. de Rotschild. Il porte encore les cicatrices de la révolution de Février.

Au moment où nous doublâmes la pointe de la petite île, l'équipage poussa un hurrah frénétique. On venait d'apercevoir la haute cheminée de la maison Rouge sortant du bouquet de verdure qui l'environne. On conçoit l'enthousiasme d'une foule d'estomacs vides exaspérés par une navigation de plusieurs heures.

La maison Rouge apparaissait comme une oasis, sur la rive droite, entre deux plaines grillées du soleil, et bornées par l'éternelle muraille du bois de Boulogne. Le cabaret de la mère Laporte est le seul point du littoral où l'on trouve de l'ombre depuis l'allée de peupliers d'Italie du hameau de Saint-James jusqu'aux bouquets d'ormes du chemin de Longchamp. C'est aussi la seule taverne que l'on aperçoit à l'horizon de ce désert. A la vérité on la voit de loin. O maison Rouge! que de fois, traversant la plaine pendant que le soleil brûlait, ai-je savouré par avance l'ombrage de tes lilas et la fraîcheur de ton petit vin clairet!

C'est là que viennent l'été les canotiers et les familles du dimanche. On y joue au tonneau; on s'y balance à l'escarpolette; on y mange la matelote, la friture, le veau froid, la salade et le lapin sauté. Il y a des jours où les bosquets de la maison Rouge sont tout remplis de petits cris et de joyeux éclats de rire, comme ces buissons où s'abattent soudain des volées d'oiseaux babillards.

En quelques minutes, nos nageurs, couchés sur leurs avirons, nous lançaient au pied de la maison Rouge.

— Ohé! la mère Laporte, ohé! vociféra l'équipage.

Un gamin, nu-pieds et en guenilles, le jeune Mardi-Gras, vint nous ouvrir la barrière placée au sommet d'un escalier, je ne dirai pas taillé dans le roc, mais dans l'endiguement de pierre qui protége le joyeux bâtiment contre la crue des eaux. Je ne dirai pas non plus que nous montâmes à la maison Rouge, nous la prîmes d'assaut et nous nous élançâmes dans la cour en poussant des vociférations tellement sauvages, que le père Laporte sortit de son antre et parut sur le seuil, la bouche ouverte et le bonnet de coton hérissé.

Nous donnâmes l'ordre à l'estimable cabaretier de tout mettre à feu et à sang et de nous servir le plus promptement possible. En attendant, nous fîmes irruption dans les bosquets où des brocs de vin nous aidèrent à prendre patience. L'équipage était en gaieté. L'un chantait, l'autre dansait, un troisième grimpait à l'arbre, un quatrième se pendait à la balançoire. La vigie escalada même le toit de la maison. A la vérité un petit escalier extérieur conduit à ce toit; car il faut vous dire que la maison Rouge n'est pas faite comme toutes les autres. Elle est aussi biscornue que pourrait le souhaiter l'imagination la plus vagabonde. D'un côté elle est haute, sombre, rechignée; deux portes ogivales murées la font ressembler à une église. De l'autre, elle est basse, modeste, et semble à demi enfoncée en terre, comme une yourte du Kamschatka. Le plus bel ornement de cette maison fantastique est une immense cheminée qui attire tout d'abord les regards et met en jeu l'imagination du spectateur.

Nous ne fûmes pas en reste, et nous dissertâmes à perte de vue sur cette cheminée jusqu'au moment ou une *olla-podrida* de lapin, d'oignons, de pommes de terre et autres ingrédients parut sur la table enveloppée dans un nuage de vapeur. Le petit guenillon qui nous avait ouvert la grille, Mardi-Gras, remplissait les fonctions d'échanson et de panetier. Quant à la mère Laporte, elle ne se montra point. Le mère Laporte est-elle un mythe? Pour mon compte, je n'ai jamais eu le bonheur de la contempler. Mais en revanche le père Laporte se manifeste avec la plus grande facilité. On le trouve ordinairement au fond de son antre, coiffé d'un bonnet de coton, le nez chargé d'une ou deux paires de lunettes et comptant des gros sous. Dans le clair-obscur de son auberge enfumée, on le prendrait pour un Metzu sorti de son cadre.

Après le déjeuner, le dé de la conversation roula de nouveau sur la cheminée, et Dieu sait de combien de façons il roula. Un voisin de table daigna enfin nous tirer d'embarras en nous apprenant que la maison Rouge était destinée, au moyen d'une machine, à faire monter de l'eau jusqu'à Bagatelle. Le cabaret était surérogatoire. Quant au père Laporte, il pouvait se glorifier du titre de fonctionnaire hydraulique.

— Bagatelle! dit une dame, voilà un bien joli nom! Qu'est-ce que Bagatelle?

— Ce charmant pavillon que vous apercevez là-bas.

— Allons-y!

Une partie de la troupe se détacha. En moins de cinq minutes nous étions sous les murs de Bagatelle, charmant pavillon planté au bord d'un parc immense qui semble avoir été pris sur le bois de Boulogne.

— Qu'est-ce qu'il y a donc d'écrit au fronton? dit la jolie curieuse.

— *Parva, sed apta.* Ce qui veut dire: Petite, mais commode.

— Petite! mais c'est un vrai château.

— Ce n'était qu'une bagatelle pour un prince du sang. Ce pavillon fut construit par le comte d'Artois, qui, dit-on, en fit cadeau à Marie-Antoinette. Aujourd'hui, Bagatelle appartient, je crois, au beau-frère de lord Seymour. Les destinées des palais sont changeantes.

Le visage collé à la grille, je contemplais, avec cette mélancolie qui s'attache aux choses historiques comme aux tombeaux, la jolie Bagatelle où Marie-Antoinette oublia peut-être mieux qu'à Trianon les soucis de la royauté. C'est que Trianon, en dépit de ses chaumières, de sa laiterie, de ses cascades, de ses rochers et de ses bosquets, ne vaudra jamais pour le repos de l'esprit et du cœur une belle maison isolée au bout d'un bois. L'ombre sévère du palais de Versailles semble se prolonger jusque sur Trianon. Trianon pose. Il pose pour une reine. C'est un dé-

cor façonné avec la nature. Bagatelle n'est qu'une maison admirablement faite et située pour une jeune femme qui veut rêver.

Dans l'ombre verte des allées mes yeux cherchaient instinctivement une belle robe aux reflets changeants, unet ête charmante avec la poudre, et au-dessus de cette tête une ombrelle gracieuse et légère comme un convolvulus renversé... Mais elles ne sont plus les belles et folles têtes d'un siècle qui emporta tant de choses avec lui. Ce « coup d'œil à travers une grille » me rappelait ces vers charmants de M. de Chatillon :

Voici la maison, le jardin,
Où les sentiers bordés de thym
Embaument jusqu'à ma pensée!
Alors que j'allais le matin,
Suivant et perdant en chemin
Ma chansonnette commencée.
Et novembre a tout éclairci
Les buissons et les gens d'ici.
. . . . . .
On est parti l'hiver venant,
Et seul je reviens maintenant
Voir d'où la gaieté s'est enfuie...

La dame et le savant ne paraissaient pas songer à tout cela. Les Parisiennes sont si pétulantes et les savants si distraits!

— Et plus loin que rencontre-t-on? disait la dame.

— On trouve Madrid.

— Que voulez-vous dire?

— Je ne parle pas de la capitale de l'Espagne, mais de Madrid célèbre parmi les gentlemen riders. Madrid fut autrefois un beau château bâti par François Ier. Ce fut à son retour d'Espagne que le royal prisonnier de Charles-Quint fit élever ce palais mystérieux et isolé. Pourquoi le nomma-t-on Madrid? Etait-ce en souvenir du château qui avait servi de prison à François Ier? Une ressemblance quelconque existait-elle entre le monument espagnol et le monument français? L'histoire est fort divisée à cet égard. Certains chroniqueurs prétendent que François Ier, lorsqu'il se retirait au château de Madrid, ne laissait approcher de lui aucun courtisan et vivait aussi solitairement qu'au temps de sa prison.

Le monument se ressentait des lourdeurs des premiers essais de l'architecture grecque à la renaissance. Il offrait au regard une seule masse oblongue assise sur une terrasse bordée d'un large fossé. Il était plus remarquable par ses ornements que par son architecture. Ducerceau en donne une description détaillée qui ressemble à l'inventaire d'un commissaire-priseur. Les galeries et les façades étaient en partie revêtues de briques émaillées et de faïences de Bernard de Palissy. Aussi le peuple donnait-il à Madrid le nom caractéristique de *château de faïence*.

Dulaure raconte que François Ier acheta pour Madrid une tapisserie représentant le *Triomphe de Scipion*. Elle était en soie et or, et fut payée la somme énorme alors de vingt-deux mille écus. On sait quels sacrifices fit ce roi-artiste pour attirer les femmes à sa cour. « Une cour sans femmes, disait-il galamment, est une année sans printemps et un printemps sans roses. »

Qu'on daigne se représenter le bois de Boulogne à cette époque reculée, et l'on comprendra comment le château de Madrid, quoique voisin de Paris, pouvait être considéré comme un lieu de solitude et de retraite. Henri II, qui le fit augmenter de deux pavillons, y passa bien des jours avec cette Diane de Poitiers qui fut en quelque sorte l'incarnation de la renaissance. Charles IX, que sa mélancolie chassait souvent du Louvre et poussait à chercher de sombres retraites en harmonie avec son caractère violent et attristé, venait quelquefois aussi à Madrid. Henri III en avait fait au contraire une sorte de ménagerie. Il y élevait des lions, des tigres, des ours et autres animaux féroces. Une nuit, le roi fit un rêve épouvantable. Il lui semblait que toutes ces bêtes hurlantes le voulaient dévorer. Il ne leur pardonna pas sa terreur, et quand vint le jour il les fit tuer toutes. Les bêtes féroces furent remplacées par des meutes de petits chiens. Ce château fut plus tard offert à Marguerite par Henri IV. Mais c'en était fait de son éphémère splendeur. Madrid fut démeublé. En 1656, il reçut un moment une utile destination. C'est dans cette galante retraite que fut installée la première manufacture de bas au métier. On l'abandonna enfin complétement. Les émaux des galeries se détachèrent sans qu'on daignât les réparer. Les pierres tombèrent, les pariétaires s'accrochèrent à ces ruines, dont le roi Louis XVI ordonna enfin la vente et la démolition. A la place de ce palais une maison de campagne, nommée Madrid-Maurepas, s'élève sous un massif de grands arbres. A côté, sur l'emplacement des écuries, on voit un cabaret de la fashion, le célèbre *Born*, où les dandys vont prendre du madère entre quatre et six heures.

Quant au bois de Boulogne, je ne vous en dirai rien, le *Musée des Familles* vous ayant raconté au long, l'an dernier, son histoire et sa transformation. Je m'aperçois d'ailleurs qu'on s'impatiente de notre absence et qu'on attend après nous.

Nous entendions, en effet, la voix du patron qui s'écriait de sa plus belle basse :

— Allons, en barque! en barque!

Nous ralliâmes promptement la maison Rouge et nous mîmes le cap sur le pont de Neuilly à Courbevoie. La yole fendit l'eau. La fumée de nos cigares montait au ciel, les voiles des dames flottaient au vent, et nous chantions un refrain nautique dont les avirons marquaient la cadence.

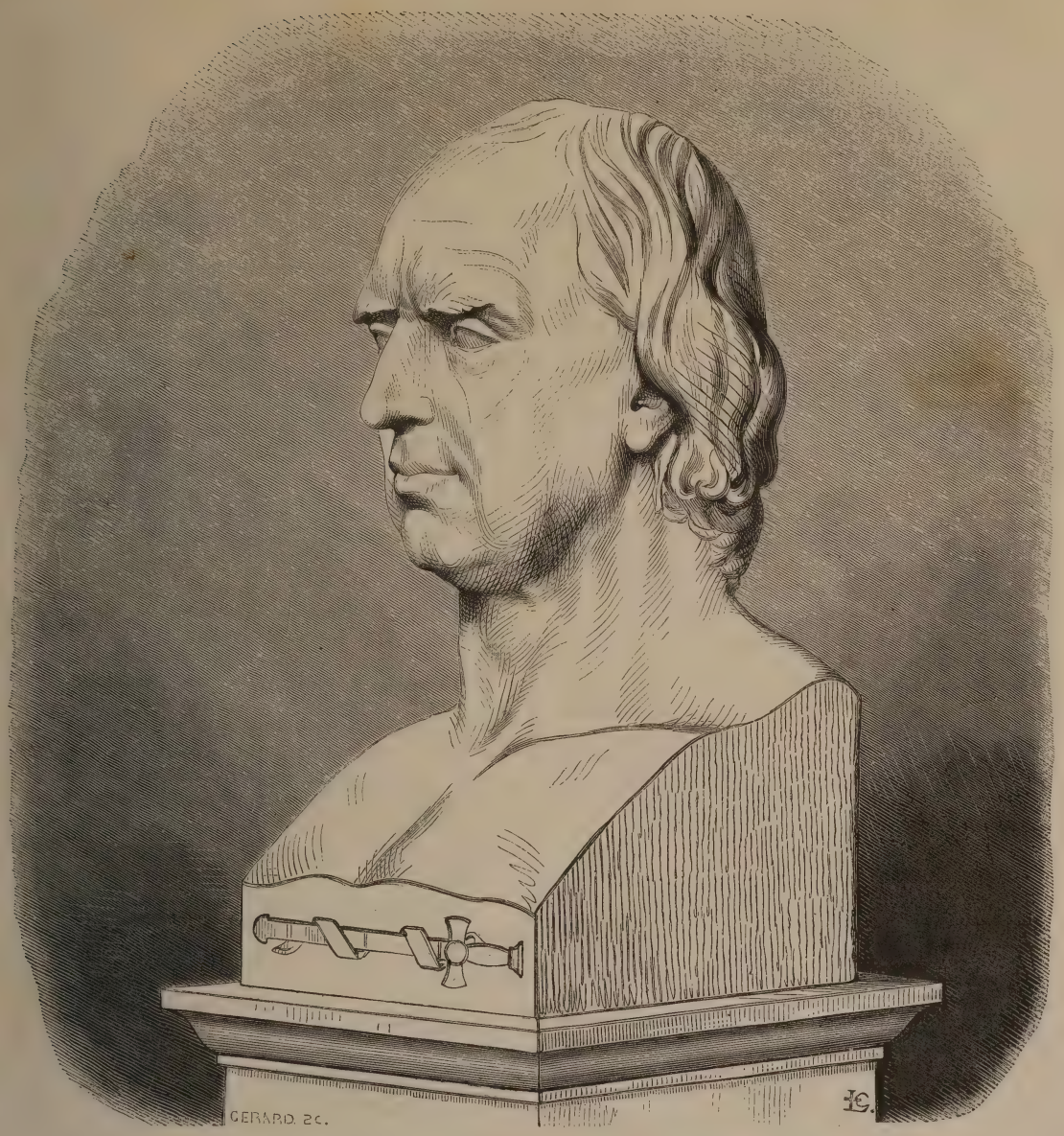
C'est ainsi que nous passâmes fièrement devant Saint-James sans nous laisser arrêter par ses joyeux habitants. Saint-James vaut pourtant bien la peine d'être vu; il dépend de Neuilly, mais il n'a rien de commun avec ce petit pays de grande route, bourgeois comme la monarchie défunte. Ce hameau est jeté à l'écart entre le bois et l'eau. On n'y voit pas une boutique. Les maisons ont l'air d'être bâties en carton-pierre. On y trouve des échantillons d'architecture moyen âge, des châlets suisses, comme ceux qu'on met sous verre sur sa cheminée.

Tout cela est vernis, colorié, propret comme un décor de pièce nouvelle. Saint-James est peuplé de femmes élégantes, de célébrités de théâtre etc., on y rencontre pourtant quelques familles fourvoyées. Sept ou huit bourgeois obèses ont risqué d'y établir leurs quartiers d'été. C'est à Saint-James qu'on retrouve ces prétendus costumes de campagne qui, sans la banlieue de Paris, n'existeraient qu'à l'Opéra-Comique ou aux Variétés. Les chapeaux de bergère, les robes impossibles, les pantalons du *Prophète* sont naturalisés à Saint-James. Au surplus, Saint-James ne ment pas à son origine. Il a été construit sur le terrain de l'ancien parc de la folie Saint-James. Aujourd'hui c'est une folie éparpillée, voilà toute la différence.

Après Saint-James nous aperçûmes le Neuilly de Louis-Philippe, — qui n'est plus que de l'histoire ancienne; — nous saluâmes la frégate-école... d'une bordée de sifflets, et nous voguâmes vers d'autres rivages.

HIPP. CASTILLE.

LES PRISONS DU GÉNÉRAL D'ANDIGNÉ.



Le général d'Andigné. Dessin de Chevignard, d'après le buste en marbre de David (d'Angers).

Un mot de Hoche. Un chef-d'œuvre de David. Une entrevue au Luxembourg. Bonaparte et d'Andigné. Un dialogue de Corneille. La mémoire de Talleyrand. Le fort de Joux. Travaux de géant et de fourmi. Anecdotes tragi-comiques. La queue du caporal. La gageure imprévue. Un pissenlit. Évasion prodigieuse. Besançon. Portrait du Vendéen. Sa récompense.

Voici un mort de 1857 qu'il ne faut pas laisser dans la foule, car il la domine de toute la taille des héros.

La Vendée appartenant désormais à l'histoire et non plus à la politique, toutes les opinions peuvent admirer les La Rochejaquelein, les Bonchamps et les d'Andigné, comme on admire les champions écossais des études de Walter Scott.

On sait d'ailleurs les deux oracles rendus sur les Vendéens par leurs plus illustres vainqueurs, le général Hoche et l'empereur Napoléon.

Celui-ci, qui s'y connaissait, les a nommés « des géants, » et s'est glorifié d'en être venu à bout.

Quand on demandait à Hoche : — Quels sont les saints du dix-huitième siècle ? Il répondait : — Ce sont quelques gentilshommes et quelques paysans de la Vendée.

Un troisième témoignage non moins frappant est celui qui brille en tête de ces lignes.

Lorsque notre grand sculpteur David (d'Angers), l'inflexible républicain, eut ciselé en petits médaillons de bronze toutes les figures célèbres de notre époque, il voulut aussi payer son tribut aux gloires vendéennes, et il fit son chef-d'œuvre, le tombeau de Bonchamps à Saint-Florent, sur la Loire : puis il tailla dans le marbre, en grandeur surnaturelle, l'admirable buste du général d'Andigné, si bien rendu par le crayon de M. Chevignard.

Quel était donc l'objet d'un hommage si impartial ? Quel était ce héros exalté par ses adversaires les plus directs ? — Sa vie formerait tout un poëme, tout un roman, tout un drame. Nous n'en saisirons que le point essentiellement pittoresque et curieux : une de ses *quatorze* prisons, — digne pendant de celles du Masque de fer, du baron de Trenck et de Silvio Pellico.

Cette étrange série d'aventures s'ouvre par un prologue que vous lirez en quelques lignes dans toutes les histoires du siècle, — depuis M. de Lamartine jusqu'à M. Thiers, mais dont personne n'a publié encore les détails circonstanciés.

Jugez cependant s'ils en valent la peine.

Le dix-huitième siècle finissait avec le Directoire, — et le dix-neuvième commençait avec le Premier Consul.

Tout avait déjà plié sous l'épée de Bonaparte, — tout, excepté les Vendéens et les Bretons.

Le chef le plus intrépide, l'âme militante de l'ouest, était alors le général d'Andigné, — âgé de trente-quatre ans, comme le futur empereur.

Après s'être combattus à distance, ces deux hommes cherchaient à se voir de près. Les négociations ouvertes pour la paix leur en fournirent l'occasion.

Une lettre, écrite par Joséphine à M. de Tilly, conseiller de Louis XVIII, avait donné quelques espérances aux royalistes. Ils envoyèrent comme ambassadeurs au Premier Consul le chevalier d'Andigné et le baron Hyde de Neuville.

Celui-ci remit au chef de la République la demande d'audience du chef de l'armée royale.

Bonaparte aimait ces hommes d'enthousiasme et de foi. Il saisissait tous les moyens de les attacher à sa cause et à son génie. Il donna rendez-vous à d'Andigné pour le lendemain soir, 27 décembre 1799.

Représentez-vous le cabinet du Luxembourg, où travaillait alors le Premier Consul. Un de nos plus habiles peintres d'histoire, M. Schopin, a fait un tableau minutieux de cette entrevue... Le feu brûle dans la vieille cheminée des Médicis ; une pendule et des vases de marbre, quelques siéges de style grec, une table chargée de cartes, — où Bonaparte a déjà tracé l'Empire ; un homme impassible, assis, la plume à la main, Talleyrand, ministre des affaires étrangères ; debout devant la cheminée, en simple habit de ville (1), Bonaparte ému, les lèvres serrées, les mains derrière le dos ; en face de lui, d'Andigné, calme et digne, dans son uniforme vendéen : voilà toute la mise en scène.

Ces deux hommes sont la Monarchie et la Révolution, le Passé et l'Avenir, prêts à se livrer leur dernier combat ou à se donner la main pour la paix de la France.

— J'ai connu, dit le Premier Consul, un d'Andigné, mon camarade au régiment d'artillerie de la Fère. C'était un brave. Je l'ai retrouvé à Malte, défendant cette île avec les derniers chevaliers de son ordre. Je l'ai emmené en Egypte, où il s'est noblement battu. Il eut une jambe emportée par un boulet ; et moi, qui ne prodigue pas mon estime, je ne la lui ai jamais épargnée. Ce d'Andigné est-il votre parent ?

— Je suis son frère aîné, répondit le général.

— Je vous en fais mon compliment.

Et, après quelques autres avances de ce genre, les deux interlocuteurs passent à leur négociation.

Ils tombent d'accord sur la plupart des conditions de la paix. La question religieuse les divisant un moment, Talleyrand plaide pour le Vendéen, et Bonaparte cède de la meilleure grâce.

Mais, arrivés enfin à la véritable pensée de chacun, ils se regardent mutuellement dans les yeux, — et le Consul avoue le premier son but.

— Que voulez-vous être, monsieur d'Andigné ? — général, préfet, ambassadeur ? Vous et les vôtres, vous aurez tout ce qu'il vous plaira.

— Moi et les miens, nous ne voulons et ne pouvons accepter de place qu'autour du trône de Louis XVIII.

— Rougiriez-vous de porter l'habit que porte Bonaparte ?

— Nullement ; mais nous ne saurions combattre demain les puissances dont nous étions hier les alliés.

C'était la guerre qui retombait du manteau des négociateurs.

Et l'entretien finit par ce duo terrible, que les Plutarques de la « guerre des géants » graveront sur l'airain de l'histoire :

— Si vous refusez la paix, la République lancera contre vous cent mille hommes.

— Si c'est vous qui les commandez, nous tâcherons de nous montrer dignes de vous combattre.

— La République incendiera vos villes.

— Nous nous retirerons dans nos chaumières.

— La République brûlera vos chaumières.

— Nous nous retirerons dans nos bois.

— La République mettra le feu à vos bois.

— Nous attendrons la République en rase campagne ; et, quand elle aura détruit la cabane du paysan et le manoir du gentilhomme étrangers à la guerre, elle ne nous trouvera qu'où et quand nous le voudrons bien, et avec le temps et l'aide de Dieu nous exterminerons toutes ses colonnes en détail.

— C'est une menace ? s'écria le Premier Consul d'une voix formidable.

— C'est une réponse, — répliqua froidement d'Andigné ; je ne suis point venu ici pour parler de guerre, j'y suis venu pour parler de paix. Nous nous sommes écartés de notre sujet l'un et l'autre ; quand vous le voudrez, nous y reviendrons.

Connaissez-vous dans l'histoire ancienne et moderne beaucoup de dialogues de cette hauteur ? et ne vous semble-t-il pas assister à une tragédie du grand Corneille ?

On a popularisé le discours de La Rochejaquelein à ses soldats : — Si j'avance, suivez-moi ! si je recule, tuez-moi ! si je meurs, vengez-moi !... Les paroles du jeune d'Andigné ne sont pas moins héroïques et ne méritent pas moins l'immortalité.

(1) C'est la seule erreur de M. Schopin ; il a donné à Bonaparte l'habit de général, qu'il ne portait point ce jour-là.

Napoléon s'en souvenait à coup sûr à Sainte-Hélène, lorsqu'il y décerna aux Vendéens le titre de géants.

Talleyrand, qui les écoutait en silence, se les rappela si bien, quinze ans plus tard, — que, devenu alors ministre de Louis XVIII, comme il avait été ministre de Bonaparte, un des premiers hommes qu'il désigna au roi pour la pairie fut le général d'Andigné.

Le Consul et le Vendéen se quittèrent sans avoir traité. Les hostilités continuèrent, et d'Andigné fut vaincu, — non par les forces de la République, mais par le génie de Bonaparte.

Celui-ci appréciait trop les Vendéens pour ne pas savoir les gagner. Au lieu de leur envoyer des coups de canon, il leur adressa cet habile et admirable discours : *La guerre a été jusqu'ici légitime, noble et belle; on a eu raison de se battre; mais, depuis mon avénement, ma parole doit suffire pour garantie à tout le monde !*

Et jamais, en effet, parole ne fut tenue plus magnifiquement. Non content de rendre à la Vendée soumise ses églises, ses prêtres, ses gentilshommes, ses biens et ses franchises, Napoléon lui donna son propre nom pour sa capitale, la dota de routes superbes, de villes toutes neuves, de richesses inconnues, combla ses enfants d'honneurs, toutes les fois qu'ils vinrent à lui, — et noya les derniers germes de la guerre civile dans les sentiments de reconnaissance et d'admiration.

Mais, tout en payant ainsi à cette terre du dévouement et de la foi le tribut de l'estime et de l'affection, — que d'Andigné lui-même avait élevées au comble chez le Premier Consul, — le futur empereur s'assura de la personne de son inflexible adversaire, et lui imposa, de 1800 à 1814, au nom de l'impitoyable raison d'Etat, les quatorze prisons dont nous parlions tout à l'heure.

Il fallait entendre le héros nonagénaire, au coin de son feu, raconter les merveilleux épisodes de ses captivités et de ses évasions!

C'est le véritable conte de fées des douleurs, de la patience et de l'audace humaines!

Le 3 décembre 1800, un capitaine de gendarmerie, avec vingt-cinq hommes armés jusqu'aux dents, vient arrêter M. d'Andigné à son château de l'Anjou.

— Tant de monde contre une seule personne! dit-il en souriant.

— C'est que vous êtes entreprenant, monsieur.

— Je ne prétends pas le contraire.

— Je vous préviens qu'à la moindre tentative d'évasion, je vous brûlerais la cervelle.

— Vous avez une consigne, suivez-la.

On le mène, de brigade en brigade, jusqu'à Paris, — où on l'enferme au Temple, avec MM. de Suzannet et de Bourmont, anciens chefs vendéens comme lui.

Là, premier projet d'évasion, qui amène la découverte la plus curieuse.

Il s'agissait de se ménager l'entrée d'une certaine cour, gardée par une sentinelle qu'on eût désarmée, et contiguë à une maison louée d'avance, d'où les amis du dehors eussent jeté des échelles de cordes.

A cet effet, d'Andigné affecte une grande passion de jardinage, et M. Fauconnier, concierge du Temple, lui permet d'enlever de la bonne terre dans la cour.

Or, un jour la bêche d'un prisonnier, creusant le fossé voisin, met à nu un cadavre enterré dans de la chaux vive.

Les chairs étaient entièrement détruites. Il ne restait que le squelette, mince et allongé.

On reconnaissait un grand enfant, — et d'Andigné songea de suite à Louis XVII.

Quel autre corps que le sien, en effet, avait pu être enseveli, ou plutôt caché là, — avec tant de précautions, — à quelques pas du cachot où Simon torturait sa victime?

Un des témoins détacha un petit os, — qu'il jura de conserver comme une relique.

Puis le cadavre fut respectueusement recouvert, et chacun désormais évita de s'en approcher.

Le concierge du Temple étant survenu pendant la découverte, d'Andigné le prit à part et lui dit :

— C'est là probablement le corps de Monseigneur le Dauphin?

M. Fauconnier parut embarrassé de la question, et répondit bientôt sans hésiter :

— Oui, monsieur, c'est bien là le corps du fils de Louis XVI.

D'Andigné voulut, sous la Restauration, constater par une enquête ce fait capital dont les témoins vivaient encore. Il recula devant la douleur de la duchesse d'Angoulême, que cette enquête eût désespérée sans la convaincre.

L'année suivante, après avoir traversé les prisons de Dijon et de Salins, d'Andigné était écroué au fort de Joux (1), toujours avec Suzannet.

Des casemates fortifiées; des sentinelles à toutes les portes; cinq enceintes garnies de canons; — trois cents pieds de rochers à pic! Voilà ce que les captifs entreprirent de surmonter par un travail inimaginable.

Ils se créèrent d'abord des relations extérieures; leurs correspondances s'établirent sous les formes les plus impossibles.

Ils débouchaient une bouteille : le bouchon contenait un billet. Ils découpaient une volaille : elle était farcie de lettres ou d'outils. Des provisions leur arrivaient dans un panier : le double fond dissimulait des cordes ou des couteaux; ou bien les pieds étaient creux, et contenaient des ressorts de montre taillés en scie, pour couper des barreaux de fer massif!

Et comment les captifs dérobaient-ils ces ressorts aux visites journalières des gardiens? En les cachant dans leurs chapeaux, entre le feutre et le maroquin.

D'Andigné fit son plan d'évasion, en se promenant avec ses geôliers sur une terrasse, à trois cents pieds en l'air entre le sol et les nuages. D'un côté, se dressait la tour de Mirabeau, du nom de cet illustre captif. De l'autre côté, la tour de Gramont. A droite et à gauche, des batteries de canon enfilant tous les chemins; et, au-dessous des enceintes de la forteresse, des masses de rochers abruptes, dont l'aspect seul donnait le vertige.

Or, d'Andigné s'aperçut que des enfants qui jouaient en bas se frayaient un passage à travers ces rochers, jusqu'au pied de la dernière enceinte.

— Très-bien! se dit-il; je suis aussi leste que ces enfants; je saurai passer où ils passent.

Mais il lui fallait avant tout un plan du fort. Il y travailla huit mois, — et il parvint à le tracer à peu près.

Alors il gagna le cantinier qui le nourrissait. Cet homme lui mit, chaque matin, un paquet dans son lit, et y trouva le paquet à porter au dehors. Ce fut la première boîte aux lettres de la prison.

Quand le messager arrivait dans le jour, il fallait détourner l'attention du caporal surveillant.

Une fois, d'Andigné avait essayé en vain d'y parvenir.

(1) Prison d'État, sur les frontières de la Suisse, à trois quarts de lieue de Pontarlier.

Le maudit caporal ne quittait pas des yeux le cantinier, à qui Suzannet avait un gros paquet à remettre.

— Tiens! caporal! s'écrie tout à coup d'Andigné, que portez-vous donc là sur la queue?

C'était une plaque de cuivre, indiquant le numéro de chaque demi-brigade.

En même temps, le captif saisit ladite queue, et force le caporal à détourner la tête, jusqu'à ce que le paquet disparaisse avec le messager.

Un autre jour, c'était le chirurgien du fort qui remettait des lettres aux prisonniers, en leur tâtant le pouls. Malheureusement, le commandant l'accompagnait parfois, — et il était plus attentif encore que le caporal.

— Cette casemate n'a que six pas de long, — dit un matin le docteur au commandant.

— Je vous défie de la parcourir en moins de huit pas, répliqua celui-ci.

— Combien pariez-vous?

— Une demi-pistole.

— Soit! Essayons tous deux!

Et voilà ces deux grands corps se fendant et se disloquant à l'envi, — pendant que Suzannet reçoit en passant du bon docteur un billet précieux, — qui était la seule cause de la gageure!

— Je me contenais de mon mieux, disait le général d'Andigné, nous rapportant cette aventure cinquante ans après, mais un spectateur indifférent eût ri aux larmes en voyant notre geôlier perdre avec tant d'efforts sa demi-pistole.

Le billet ainsi escamoté contenait les fameux ressorts taillés en scies et destinés à couper les barreaux des casemates.

Dès le lendemain, Suzannet et d'Andigné étaient à l'ouvrage, — mais quel ouvrage, bon Dieu!

Couper, la nuit, avec des parcelles d'acier, un premier rang d'énormes barres de fer au dedans; — puis en couper de même un second rang au dehors, — et le tout sans en laisser la moindre trace visible le jour, aux yeux des gardiens; — et le tout aussi pour arriver à se suspendre, par une nuit bien sombre, à des draps, à des couvertures et à des rideaux, le long d'une rampe de rochers affreux, au-dessus d'un abîme de plusieurs centaines de pieds!

Voilà le but auquel tendaient les captifs, — comme des âmes du purgatoire au paradis.

Après plusieurs semaines de travail, les barreaux intérieurs furent coupés, et les scies commencèrent à attaquer les barreaux extérieurs.

Chaque soir, les deux captifs jouaient au trictrac, de dix heures à onze environ. Leur partie achevée, ils éteignaient toute lumière, conservaient un peu de feu et masquaient leur fenêtre d'une couverture.

Alors, le travailleur enlevait les barreaux coupés de la fenêtre, se trouvait en dehors dans une espèce de cage de quatre pieds, exposé au givre et à la neige fouettés par le vent, — en regard du corps de garde d'où l'on pouvait le découvrir au moindre souffle et à la moindre lueur. Là, courbé en deux, à tâtons, gelant et grelottant, il sciait le fer avec son ressort de montre; il sciait, sciait, sciait, à petits coups et à petit bruit, avançant d'un millième de ligne par heure, cassant ou perdant son outil à chaque instant, rentrant pour le raccommoder ou en prendre un autre; — jusqu'à ce que n'y tenant plus, couvert de neige, épuisé de froid et de fatigue, il rentrât dans sa chambre et se fît relever par son compagnon.

Puis, avant le jour, il fallait tout cacher et tout remettre en place, et passer des heures encore à rétablir les barreaux coupés, — à force de papier brouillard, de cales de bois, de débris de ressorts, de colle de poudre à friser et de rouille factice pour dissimuler les jointures!

Or, voilà qu'à moitié de ce chemin de Sisyphe, le cantinier inquiet lâche pied, — et supprime lettres et outils d'un seul coup.

Mais d'Andigné savait parer à tout événement. Il rétablit sa correspondance sur les marges des livres qu'il reçoit de Pontarlier; — et il découvre ainsi un nouveau restaurateur qui lui envoie des scies dans des salades, des volailles et des côtelettes, — bravement apportées par l'innocent caporal au cadogan.

Bref, après vingt-deux mois de cette patience et de cette industrie miraculeuses, — après ces travaux de géants et de fourmis, de taupes et de castors, cent fois détruits et cent fois recommencés, — après avoir scié enfin ligne à ligne les barreaux de leur cage, démoli pierre à pierre leurs cheminées avec des clous (1), fabriqué une corde de deux cents pieds avec leurs rideaux, leurs draps, leurs couvertures et tous les bouts de ficelle à leur portée, — Suzannet et d'Andigné réglèrent leurs comptes, et prirent congé de leurs hôtes dans la nuit du 16 août 1802.

Ils déposèrent dans un sac l'argent qu'ils devaient pour leur dépense, — avec une note indiquant chaque chose à payer.

Puis Suzannet commença son trictrac à dix heures, causant à haute voix, comme s'il eût discuté avec son partenaire. Pendant ce temps-là, d'Andigné coupait avec son petit couteau cent trente-cinq mailles de treillage. A onze heures et demie il éteignit toutes les lumières, — et brûla, non sans émotion, le double fond du panier qui avait couvert ses correspondances.

A une heure et demie, par un clair de lune intermittent, les deux captifs se trouvèrent dans leur cage extérieure. Ils attachèrent en double aux barreaux de fer leur immense corde d'étoffes, — et d'Andigné, s'y accrochant à la grâce de Dieu, se lança le premier dans l'abîme de ténèbres... et d'espérance...

A dix pieds au-dessus du sol de la première cour, il s'aperçut que la corde était trop courte...

Il la lâcha néanmoins, tomba sur les marches d'un escalier et roula jusqu'au corps-de-garde, dont sa tête manqua d'enfoncer la porte. Il devait se tuer mille fois dans cette chute. Il se releva sain et sauf, et ressaisit la corde allongée, pour faire descendre son compagnon.

Les voilà réunis à leur première étape. Ils tirent à eux leur échelle d'étoffes, la traînent jusqu'au sommet des rochers, l'attachent à une gouttière, et descendent encore de trente ou quarante pieds. Là, nouvelle et terrible sur-

(1) M. d'Andigné racontait avec un sentiment exquis l'histoire d'une pauvre plante qui fut sa consolation pendant ces épreuves indicibles. C'était un humble pissenlit, qui avait pris racine devant sa fenêtre, à la place même où il travaillait chaque nuit, au milieu des débris de terre et de mortier arrachés de la muraille. « Le plus bel oranger d'une serre royale ne reçut jamais, disait-il, des soins plus assidus et plus minutieux. Je le ménageais autant par attachement pour lui que pour éloigner les soupçons de la garde Avant de recommencer l'ouvrage qui l'avait produit et qui pouvait le détruire, je ne manquais jamais d'en attacher les feuilles ensemble, de le protéger par quelque abri sûr; — puis de le découvrir et de le délier avec précaution, lorsque j'allais le quitter; — de l'arroser même pour lui rendre sa fraîcheur, si j'avais fait quelque chose qui pût l'altérer. Pendant le jour, je le contemplais sans cesse à travers ma fenêtre, — et je lisais comme une espérance dans ses feuilles vertes et prospères. Si je l'avais trouvé flétri ou mort, j'aurais désespéré de mon évasion. » — Ne croyez-vous pas lire un chapitre de la *Picciola*, de Saintine?

prise ! Une partie de la corde s'est rompue et le reste devient inutile ! Il faut s'arrêter en chemin, ou risquer sa vie sur la pente du roc. — Tandis qu'ils délibèrent, une poignée d'orties vient à la main de Suzannet et il roule à quatre-vingts pieds, entraînant un flot de pierres avec lui. D'Andigné le croit mort, et n'entend que l'écho de sa chute... O miracle ! Il reconnaît sa voix qui l'appelle !... Plus d'hésitation ! Il le suit en s'accrochant à tout ce qu'il trouve ; il arrive contusionné, meurtri, les habits en pièces, — mais vivant comme Suzannet. Il le ranime avec un peu de kirschwasser dont il s'est muni ; et tous deux achèvent leur descente jusqu'au pied de la montagne, à l'embranchement des deux routes de Genève et de Neufchâtel.

Un paysan, qui voit ces deux hommes tomber des nues, au milieu d'une avalanche de pierres, s'enfuit épouvanté en faisant le signe de la croix...

Suzannet et d'Andigné le font aussi, mais pour remercier Dieu ; et, bravant toute recherche, avec des passeports datés de Fontainebleau, ils voyagent tranquillement jusqu'à cette ville, — où ils se reposent en sûreté, chez des amis fidèles ; — Suzannet même allant dans le monde et chassant *incognito* dans la forêt de Bonaparte, — tandis que les commandants et soldats du fort de Joux passaient

La marquise de la Rochejaquelein, auteur des Mémoires. Dessin de Fellmann. (Page suivante.)

devant un conseil de guerre, et que la prison vidée si lestement s'ouvrait à un captif aussi historique mais moins heureux : le fameux Toussaint-Louverture, qui mourut, huit mois après, dans la casemate voisine de celle de d'Andigné.

Ab uno disce omnes. Jugez par cet exemple des quatorze prisons du général vendéen. Citons encore pourtant son aventure à Besançon, où il fut écroué en 1804 (1). M. de Bourmont, prisonnier comme lui, mais un peu moins surveillé, put lui faire passer un plan de la citadelle, des ressorts de montre et des cordes. Il n'en fallait pas davantage à d'Andigné, qui mit trois mois à préparer son évasion. La comédie et le drame intervinrent dans ces préparatifs : il avait parié avec le commandant, qui le traitait avec courtoisie, qu'il s'échapperait avant la fin de juillet. Mis en éveil par sa gageure, par quelque soupçon, quelque bruit peut-être, ce commandant arrive un jour à l'improviste dans la chambre de son prisonnier :

— On m'assure, lui dit-il, que vous sciez les barreaux de votre fenêtre.

Le visage de d'Andigné ne trahit pas la moindre émotion.

(1) Aventure racontée par M. de Pontmartin, qui a publié une remarquable biographie de d'Andigné.

— Regardez, et touchez vous-même ! répliqua-t-il.

Le commandant s'approche de la fenêtre, touche deux barreaux, essaye de les ébranler, les trouve intacts, et se retire tranquillisé. Un heureux hasard avait permis qu'il mît la main sur les deux seuls barreaux que le prisonnier n'eût pas encore sciés : le surlendemain, celui-ci s'échappait. Il avait gagné son pari ; mais à quelles conditions ! Il faisait, ce jour-là, un vrai temps d'évasion, si pluvieux et si sombre, que d'Andigné, suspendu sur l'abîme et cherchant à enfoncer un piquet pour se soutenir le long de ce mur à pic, calcula mal ses distances, glissa, et finalement fut forcé de sauter de trente pieds de haut. Il se releva tout en sang, un pied horriblement foulé, le corps meurtri, les mains écorchées jusqu'à l'os. N'importe ! c'est ce que, dans ces temps d'héroïsme, on appelait être sauvé. Il se sauva, en effet, trompa, par le calme de ses réponses, les gendarmes qu'il rencontra, fit, dans cet état, trois lieues à pied, six à cheval, et put gagner un abri sûr (1).

Le chevalier, depuis comte d'Andigné, lieutenant-général et pair de France (Louis-Marie-Auguste-Fortuné), était né à Angers, en 1765, d'une famille qui avait donné des héros à Philippe-Auguste, devant Saint-Jean-d'Acre ; à saint Louis, devant Damiette, — et qui avait fourni jusqu'à quatorze capitaines à l'armée de Henri IV.

D'abord aspirant, puis major de la marine, attaché à l'armée des princes en 92 et 93, officier général en Vendée et en Bretagne, mêlé à tous les grands combats de l'Ouest, de 1793 à 1815, aussi supérieur au conseil qu'à l'action, commandant sage et habile, soldat chevaleresque et impassible, négociateur intègre et consommé, homme du devoir quand même et de la ligne droite inflexible, héros de la tête au cœur, et du premier jour au dernier, — il a emporté avec lui non-seulement une des plus pures gloires, mais encore une des plus hautes vertus de la monarchie française.

(1) Les deux évasions du général d'Andigné (Joux et Besançon), ont été peintes par M. Schopin, avec la plus saisissante fidélité de détails.

Car il est mort à quatre-vingt-douze ans, comme il avait vécu, comme mouraient les *saints de l'Anjou*, ses frères d'armes, comme Bayard et Lesdiguières, comme Bonchamps et Cathelineau ; — s'en allant, disait-il avec un sourire, parce qu'on ne peut pas rester toujours ; prêt au départ, le crucifix aux lèvres, — ainsi qu'il l'était, soixante ans plus tôt, le fusil à la main.

Grand spectacle pour notre génération maladive et d'une ardeur factice, — dit M. de Pontmartin, que ces caractères tout d'une pièce, à la fois simples, tranquilles et robustes, qui, au repos, semblaient presque taciturnes et somnolents à force d'être sûrs d'eux-mêmes, et qui, aux occasions décisives, trouvaient dans leur épargne d'incroyables ressources de vigueur, de patience, de sagacité et de finesse.

David (d'Angers), qui avait étudié la Vendée toute sa vie, a eu raison de la personnifier, en marbre impérissable, dans la magnifique tête du général d'Andigné. Cet homme complet et exceptionnel résumait, en effet, le gentilhomme et le paysan, le chrétien et le guerrier, l'apôtre et le martyr vendéens, avec toutes les saillies et toutes les profondeurs de leurs caractères ; — y compris leur vertu la plus rare et la plus sublime : l'abnégation absolue dans le dévouement.

Aussi, malgré tous les honneurs qu'il reçut sans les chercher, sa longue carrière n'a-t-elle jamais eu qu'une récompense vraiment digne de lui, dans la noble compagne de la seconde moitié de son existence, — âme d'élite et supérieure comme la sienne, que Dieu lui avait réservée pour charmer son repos acheté si vaillamment, et pour assurer à son nom des héritiers capables d'en soutenir la gloire. « Une telle épouse fut le sourire et le rayon de cette vie austère et forte ; la beauté, la grâce, l'esprit et le cœur, toutes les fleurs matinales s'associant à ce beau soir, qui n'avait connu jusque-là que les bruyères de l'Anjou et les pariétaires des prisons. »

PITRE-CHEVALIER.

LA MARQUISE DE LA ROCHEJAQUELEIN (1).

Le rêve d'une aveugle. La vie de dévouement. La cour et la Vendée. 1793. Douleurs héroïques. Hécatombe de famille, 1815-1830. Mots charmants de Mme la Rochejaquelein. Son cœur. Ses mémoires.

Quelle est cette vieille dame presque aveugle que nous apercevons au coin d'une antique cheminée, dans un salon de la ville d'Orléans ? Ses mains sont occupées à tricoter de gros bas de laine, dont on devine la pieuse destination. Elle interrompt son travail, et ses yeux sans regard deviennent immobiles. Elle rêve probablement aux jours passés. Quelle vision de la jeunesse évoque-t-elle ? Sa vie a dû être paisible et heureuse, car de beaux cheveux blancs couronnent sa tête, et ses lèvres ont l'habitude du sourire. Se voit-elle jeune fille, recevant au milieu d'une fête les hommages dus à son rang ou à ses charmes ? Non ; son sourire est doux, en effet, mais sérieux et presque sévère. Revoit-elle l'autel où sa mère l'a conduite pour l'unir à celui qu'elle aimait ? Non. Elle pense sans doute à son premier enfant ? Non encore. Cette rêverie, calme et pure comme un dernier jour d'automne, c'est le souvenir d'une vie tout entière qui n'a eu qu'un but, le dévouement ; qu'une pensée, le devoir ; qu'une espérance, le ciel. C'est le souvenir des combats, des épreuves et de la sainte gloire de la marquise de la Rochejaquelein.

Elevée jusqu'à l'âge de dix-sept ans au milieu de la plus élégante cour de l'Europe (celle de Marie-Antoinette), Mlle de Donissan fut mariée, deux années après, à son cousin M. de Lescure.

L'orage de la Révolution gronda presque aussitôt sur cet heureux ménage. Louis XVI enjoignit à M. de Lescure de rester en France au poste du devoir. Menacé toutefois d'une arrestation à Paris, il partit avec sa femme pour son château de Clisson, près de Nantes.

Bientôt, aux ordres qui leur viennent de la Convention, les populations de l'Ouest s'émeuvent, les villages se soulèvent, et les paysans viennent chercher dans leurs manoirs ces chefs de vingt ans qui doivent en faire des soldats invincibles. La guerre des Géants commence, et les

(1) Morte presqu'en même temps que le général d'Andigné, comme si ces deux grandes âmes de la Vendée eussent pris rendez-vous au ciel.

gars de la Vendée et de la Bretagne vont tenir dix mois en échec les quatorze armées de la République.

C'est dans les *Mémoires de Mme de la Rochejaquelein* (Mlle de Donissan) qu'on doit lire les féeries de cette épopée homérique. C'est là que, sans y songer, peignant des merveilles de courage, elle se montre à la hauteur de ces luttes que le cœur admire et que la raison déplore. C'est là qu'on la voit, conservant la timide pudeur d'une femme, tandis qu'elle puise dans sa foi et dans son dévouement l'audace et l'intrépidité d'un héros. Tantôt elle va à cheval porter des dépêches dans les villages, au milieu des embûches et des dangers de toutes sortes. Tantôt elle panse les blessés, remonte les âmes abattues ; ou, agenouillée devant les calvaires au milieu des hameaux en feu, elle prie pour ceux qui vont mourir. Plus loin, c'est encore elle, marchant à l'avant-garde de l'armée ; sa fille est dans ses bras ; et lorsqu'elle s'arrête, c'est pour relever son mari expirant.

Mais ce n'est pas assez de douleurs ; il faut soustraire aux outrages la dépouille du général ; et, plus encore, il faut la quitter, après l'avoir furtivement ensevelie !

Alors commence une vie impossible pour Mme de Lescure. Soutenant sa mère et sa fille, elle erre à travers les campagnes dévastées, couverte de haillons, souffrant du froid et de la faim. Elle met deux enfants au monde dans une misérable cabane. Plus tard, afin de conserver un asile à celles pour qui elle est tout, elle se livre aux soins des bestiaux et aux plus humbles travaux d'une ferme.

Pendant ces épreuves inouïes, M. de Donissan, son père, après des prodiges de valeur au dernier combat de Savenay, avait été fusillé à Angers par les républicains. Ce n'est rien encore : deux enfants sont enlevés à Mme de Lescure ; un seul lui reste, et il va mourir à son tour.

Cédant alors aux avis de sa mère, l'héroïne se décide à profiter de l'amnistie ; elle rentre dans sa terre de Citran, en Gascogne. Mais, en même temps qu'on la signalait comme un des chefs de l'insurrection, elle était portée, — contradiction barbare, — sur la liste des émigrés ; de sorte qu'il lui faut pendant dix-huit mois, sous peine de mort, chercher un refuge en Espagne.

C'est dans cet exil qu'elle commença à écrire ses *Mémoires*, — simple chef-d'œuvre du cœur, devenus si justement populaires. Après huit ans consacrés à pleurer ses chers morts, Mme de Lescure céda aux instances de sa mère en épousant, en 1802, M. Louis de La Rochejaquelein.

Douze années de repos furent consacrées à l'éducation d'une nombreuse famille, dont faisait partie le marquis de La Rochejaquelein, l'éloquent député de la droite, — aujourd'hui sénateur de l'empire. Mais la foi politique de la veuve de Lescure exigeait de nouveaux sacrifices. Les Cent-Jours venus, Louis de La Rochejaquelein, son mari, s'élance en Vendée ; les vieux soldats de son frère Henri accourent à sa voix ; et, au sanglant combat des Mathes (juin 1815), notre héroïne devient veuve une seconde fois.

La Restauration de 1815 arrivée, elle employa son crédit à soulager les débris de l'armée vendéenne, à laquelle les Bourbons préparaient pour récompense... une amnistie.

Après 1830, Mme de La Rochejaquelein se retira à Orléans. Qu'aurait-elle fait désormais à Paris ? Sa politique, malgré son principe inébranlable, était surtout un sentiment, mais un sentiment qui ne faisait pas taire la raison. Quoique tolérante au dernier point, il y avait chez elle des répugnances insurmontables.

Elle n'aurait jamais consenti, disait-elle avec un esprit charmant, à entrer dans la Terre promise, s'il eût fallu pour cela traverser la mer Rouge.

— C'est dans sa miséricorde, disait-elle une autre fois (vers 1832 sans doute), que le bon Dieu m'a rendue aveugle ; il n'a pas voulu que je visse ce qui se passe autour de moi...

Pendant les vingt-cinq années que Mme de La Rochejaquelein passa à Orléans, Dieu seul put compter les bienfaits de sa main droite, ignorés de sa main gauche. Une suprême douleur l'attendait dans cette retraite ; son second fils, Louis, après avoir tenté la dernière expédition vendéenne, alla mourir loin de la terre de France, pour la cause d'un prince étranger.

Vers les derniers temps, en proie au mal qui la tuait, sa résignation ne l'abandonna pas. Elle avait vu la mort sous tant de formes, et elle savait si bien que c'était le commencement de la vie ! Elle s'éteignit le 15 février 1857, entourée de ses enfants en pleurs, et assistée par Mgr l'évêque d'Orléans, qui n'avait jamais conduit à Dieu une âme plus belle et plus grande. La ville d'Orléans a réclamé en vain, comme une relique, le cœur de l'héroïque Vendéenne, qui aurait trouvé un abri si digne à l'ombre de la statue de Jeanne d'Arc. Suivant sa volonté dernière, ses restes ont été portés en Vendée, dans les caveaux de Saint-Aubin, destinés à recevoir tous les membres de sa famille.

Et maintenant, relisez les *Mémoires* de la marquise de La Rochejaquelein. Aucune biographie ni aucun portrait ne vaudront ces pages si simplement admirables.

LADY JANE.

REVUE DE L'ANNÉE 1857 (1).

LE BARON DESNOYERS, GRAVEUR.

Nous reprenons la revue des morts notables de 1857, et nous donnons le pas au baron Desnoyers. A tout graveur tout honneur..... dans le *Musée des Familles !*

Auguste Boucher Desnoyers naquit à Paris, en 1779, d'une famille honorable et bien posée. Des revers de fortune le poussèrent, — comme pis-aller, — dans un art qui devait l'illustrer et l'enrichir. Il travailla d'abord dans l'atelier de Lethière. Un essai de gravure sur une plaque de fer-blanc attira l'attention du graveur Darcis, qui l'employa à ébaucher quelques-unes de ses planches. Desnoyers n'avait que dix-sept ans lorsqu'il publia, d'après Grévedon, une *Bacchante* qui eut beaucoup de succès. Une autre gravure au pointillé, *Vénus désarmant l'Amour*, valut au jeune artiste un prix de 2,000 francs à l'Exposition de 1799. C'est alors qu'il entra dans l'atelier du graveur A. Tardieu et qu'il entreprit l'étude du burin et de l'eau-forte. Chargé par les administrateurs du Musée de reproduire la *Belle Jardinière* d'après Raphaël, il entreprit cette grande œuvre à vingt-cinq ans, et il entra dès lors dans sa véritable voie. Enfin, la gravure du *Bélisaire* d'après Gérard accrut sa réputation et la popularisa.

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

A part quelques rares exceptions, c'est aux chefs-d'œuvre de Raphaël que Desnoyers consacra désormais son beau talent. Nous citerons les principales planches de ce consciencieux artiste; elles sont, du reste, dans la mémoire de tout le monde : *la Vierge au donataire*, *la Vierge au linge*, *la Vierge à la chaise*, *la Visitation*, *Sainte Catherine d'Alexandrie*, *la Vierge au berceau*, *la Transfiguration*, *la Vierge au rocher* de Léonard de Vinci, *la Vierge de Saint-Sixte* et *les Muses et les Piérides*, d'après Périno del Vaga, etc., etc.

Jamais carrière d'artiste ne fut plus hautement encouragée. M. Desnoyers entra à l'Institut en 1816, fut nommé officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Michel en 1822; premier graveur du roi en 1825 et baron en 1828. N'ayant plus d'honneurs à gagner depuis cette époque, il se borna à devenir millionnaire.

Homme du monde distingué et artiste éminent, chacun applaudissait d'ailleurs à son élévation.

Le 18 février 1857, M. Halévy a énuméré sur sa tombe, dans un excellent discours, ses brillants et solides titres de gloire.

J.-B.-A. LASSUS, ARCHITECTE.

Notre-Dame sauvée, la Sainte-Chapelle restaurée, Saint-Séverin complété, Saint-Germain-l'Auxerrois réparé; Saint-Nicolas, de Nantes et de Moulins, Saint-Pierre, de Dijon, l'église de Belleville, créés de fond en comble : telles sont les œuvres principales de Lassus, le premier architecte religieux de notre siècle. Ces splendides édifices, — surtout Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, Saint-Nicolas de Nantes et de Moulins, — parlent assez haut

Lassus, architecte; de Lacretelle, de l'Académie française; le baron Desnoyers, graveur. Dessin de Franck.

pour nous dispenser de tout éloge. La mort prématurée de Lassus a donc été un malheur pour l'art chrétien.

Cet habile architecte était né à Paris en 1807. Il entra à l'école des Beaux-Arts en 1828, au plus beau moment de la fièvre romantique. Le moyen âge faisait fureur. On l'étudiait à la plume, au crayon, au burin, à la truelle. Lassus le comprit mieux que personne, car il en saisit la véritable grandeur : l'architecture gothique, ogivale. Il l'a défendue et réhabilitée, — contre les préjugés académiques, — non-seulement par ses œuvres de pierre, mais encore par ses publications savantes dans les *Annales archéologiques* de M. Didron.

C'est là, dit M. Alfred Darcel, qu'il a combattu et renversé pour jamais la classique prétention d'imiter les temples antiques avec d'autres matériaux, sous un autre climat, pour une autre civilisation et une autre religion que celles dont ces temples sont les muets témoins. Il prouva, par exemple, que l'église de la Madeleine, construction antique en apparence, n'était dans son essence et son ossature nécessaire et cachée qu'une église ogivale, et se moqua avec raison du prétendu rationalisme de ses adversaires. Aux ordres antiques qu'on lui jetait à la tête, il opposa cette loi des édifices de la période ogivale, loi qu'il avait trouvée, d'après laquelle l'homme aurait servi de module ou plutôt d'échelle à toute la construction. Dans l'architecture antique, que la construction soit grande ou petite, l'unité varie avec les dimensions, de sorte que tout édifice est toujours à peu près le même édifice. Dans l'architecture ogivale, au contraire, les dimensions des parties restent sensiblement les mêmes, leur

nombre seul varie ; de telle sorte que le chapiteau placé sous les yeux et le chapiteau placé à la naissance des voûtes étant de même hauteur, cette hauteur étant une fraction à peu près constante de celle de l'homme, celui-ci peut immédiatement établir un terme de comparaison entre lui et les membres de l'édifice les plus éloignés. De là cette impression de grandeur qui saisit celui qui entre dans une cathédrale gothique, et qui ne lui laisse deviner les dimensions de Saint-Pierre de Rome qu'au moyen de termes de comparaison accidentels.

Nena-Sahib et sa cour, soldats, esclaves (le bourreau à droite, au fond, grande barbe). Dessin de J. Worms. (P. suiv.)

Dès l'année 1835, Lassus visait la Sainte-Chapelle, — son chef-d'œuvre, — et obtenait une médaille d'honneur à l'Exposition par son projet de restauration de cette châsse merveilleuse.

En 1828, à Saint-Germain-l'Auxerrois, il rétablit toutes les traditions gothiques : autels, grilles et stalles, murailles peintes, — vitraux légendaires, etc.

Lassus n'a guère fait qu'une construction civile, et cette

construction est une des curiosités de Paris: c'est l'hôtel du prince Soltykoff, avenue Montaigne, — brique et pierre, style du quinzième siècle, — avec une salle voûtée, à deux nefs, magnifique écrin des bijoux cosmopolites qui forment la collection de l'illustre voyageur.

Ce beau talent n'avait reçu la croix qu'en 1850, — et il n'a été récompensé dignement qu'après sa mort, par son glorieux convoi sous les voûtes de Notre-Dame, d'après les ordres formels de l'archevêque de Paris!

CHARLES DE LACRETELLE.

C'était un des doyens de l'Académie française, qui n'en manque jamais. Il y était entré en 1811, à la place d'Esménard. Richelieu seul occupa le fauteuil plus longtemps; il y dormit soixante annees, sans y apprendre un mot d'orthographe. Le titre littéraire et sérieux de Charles de Lacretelle est son *Histoire du dix-huitième siècle*, œuvre pleine de conscience et de talent. A quatre-vingt-dix ans, il écrivait encore des choses fines et gracieuses, — notamment son épître aux jeunes gens de notre époque, — qui ne savent que jouer au wisth, à la bouillotte ou à la Bourse, — et qui concentrent leurs passions dans le cigare et le porte-monnaie.

Donnez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien!

dit le jeune octogénaire à ces vieillards en cheveux blonds.

LE GÉNÉRAL CAVAIGNAC.

Vous êtes né sous l'étoile des braves; vous êtes sorti au premier rang de l'École polytechnique; vous avez combattu quinze ans en Algérie; vous y avez gagné tous vos grades à la pointe du sabre, et les princes eux-mêmes, quoique républicain, vous ont confié l'épée de la France. Une révolution vous a pris colonel, vous a fait gouverneur, général, ministre, président du Conseil, chef de l'Etat, presque roi. Vous avez sauvé en trois jours Paris et l'Europe contre la plus effroyable tempête du siècle, et vous vous êtes retiré, comme Cincinnatus, sans autre récompense que l'estime publique. Vous n'êtes point tombé du pouvoir, mais vous en êtes descendu, — devant un autre élu du suffrage populaire. Alors le bonheur domestique est venu remplacer la gloire à votre foyer tranquille. Une épouse charmante et dévouée, un enfant qui portera votre beau nom, des amis fidèles et nombreux, les joies de la fortune et de la considération vous entourent dans votre hôtel à Paris, dans votre château à la campagne. Tout à coup, par un beau jour d'automne, vous descendez gaiement les degrés de votre perron, devant le sourire de votre femme et les jeux de votre fils unique; vous faites quelques pas sur les feuilles de vos arbres, entre les dernières fleurs de vos massifs; une défaillance vous prend au cœur; — vous vous affaissez, vous tombez; on vous rapporte à votre épouse et à votre enfant; vous êtes mort d'un anévrisme.

Et, le lendemain, il ne reste plus de l'ancien chef d'Etat que la fumée des mousquets déchargés sur sa tombe, et qui dessine entre ciel et terre cet immuable refrain des choses d'ici-bas:

Sic transit gloria mundi.

Ainsi a vécu et a passé, en effet, Eugène Cavaignac.

Sa veuve, avec un admirable dévouement, n'a voulu confier à personne le soin de ramener de la Sarthe à Paris les restes du général. Ils ont été déposés dans sa chaise de poste, où elle a pris place, ayant en face d'elle M. Piscatory, ancien ministre de France à Athènes. Mme Cavaignac était accompagnée de son tout jeune fils, qui, jetant des regards inquiets sur la dépouille inanimée de son père, disait par instants: « Il me semble que papa dort bien longtemps ce matin. »

Le général Cavaignac était né à Paris le 15 octobre 1802; — il est donc mort à cinquante-cinq ans environ.

PRADEL. LEFÈVRE DEUMIER. CASTIL-BLAZE. LÉON BATTU, etc.

Le célèbre improvisateur Eugène de Pradel était oublié avant de mourir: triste revers de sa brillante profession! Cependant son talent de versificateur était trop réel, — et son nom a fait trop de bruit dans le monde pour qu'il n'en reste pas quelque chose après lui, — ne fût-ce que ce compliment à Béranger, déjà cité dans notre *Mercure*. Le chansonnier, croyant mettre Pradel *à quia*, lui avait donné les mots *chat* et *nuage*.

Pradel répondit immédiatement:

Vous croyez que chat et nuage
S'accoupleront malaisément,
Et vous cherchez sur mon visage
A deviner tout mon tourment.
Les rapprocher n'est pas merveille,
Mon couplet doit vous le prouver:
Quand un *chat* se gratte l'oreille,
C'est qu'un *nuage* va crever.

Quelques jours après, nouveau tournoi. C'était à Fontainebleau. On parlait de la pluie et du beau temps, surtout de la pluie, très-fréquente dans la belle forêt royale. — J'aimerais mieux y être noyé que de m'y promener en parapluie! s'écria Béranger. — Cela se conçoit, répliqua aussitôt Pradel:

Nous savons tous que Béranger,
Ne se sert pas de parapluie.
D'un meuble pourquoi se charger
Quand il fatigue et qu'il ennuie?
A d'autres il laisse le soin
De lui rester toujours fidèles,
Un aigle n'en a pas besoin:
Il peut se couvrir de ses ailes!

M. de Longchamp, qui était témoin, nous adresse ce souvenir, — avec le couplet suivant, improvisé à une fête de l'Hôtel-de-Ville.

On avait lancé à Pradel les mots *génie* et *épinards*. Un ambassadeur se récria sur l'impossibilité, et offrit au poëte, comme dédommagement, le nom de *Napoléon*.

— J'accepte les trois mots, dit Pradel.

Et il chanta, sans même réfléchir:

Napoléon, de race plébéienne,
Ne rêvait pas un si bel avenir;
Quand on le vit écolier dans Brienne,
Nul n'eût pensé qu'il devait tant grandir.
Aiglon lancé dans sa course infinie,
Et de lauriers couvrant nos étendards,
Napoléon révéla son *génie*,
En recevant la graine d'*épinards*.

A Melun, en 1835, il remplit des bouts-rimés, sur le sujet *Dieu Sauveur*:

Sur le mont sourcilleux qui n'a pas de *cratère*,
De sa religion répandant la *chaleur*,
Et fondant son plus beau *mystère*,
Un Dieu voulut mourir à côté d'un *voleur*.

Il dédaigna le sceptre, il honora la *bêche*,
Il jeta sur le monde un grain de *liberté*,
Se fit craindre des rois, au sortir de la *crèche*,
Et vécut dans la *pauvreté*.

Trois ans plus tard, à Troyes, un cercle de jolies femmes lui jette le mot *gouttière*, et reçoit à l'instant cette galante réponse :

Une fleur doit, pour s'embellir,
Etre d'abord bien exposée
Sous les caresses du zéphir
Et sous les gouttes de rosée.
L'Aurore de ses tendres pleurs
Lui prête l'éclat, la lumière...
Je vois ici beaucoup de fleurs
Qui se trouvent sous sa *gouttière*.

Les dernières semaines de 1857 ont enlevé coup sur coup trois noms à la littérature : Lefèvre-Deumier, Castil-Blaze et Léon Battu.

Lefèvre-Deumier avait été du premier cénacle romantique avec Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Henri de Latouche, Soumet, Emile Deschamps.

Il a écrit plusieurs ouvrages très-remarquables : deux romans, *Sir Lyonel d'Arquenay*, et les *Martyrs d'Arezzo*, les biographies de Victoria Colonna et d'Œhlenschlœger, quelques volumes de poésie, l'*Herbier*, les *Confidences*, les *Vêpres de l'abbaye du Val*, les *Promenades d'un solitaire*, et enfin, la veille de sa mort, le *Couvre-Feu*, qui a été son testament.

Ces œuvres, publiées par l'auteur lui-même avec trop de luxe typographique, vont se répandre sous une forme plus accessible, — et placer Lefèvre-Deumier au rang des meilleurs poëtes et des premiers prosateurs de notre époque.

M. Lefèvre-Deumier, dit M. Paul d'Ivoy, était doué d'un cœur généreux et chevaleresque. En 1831 et 1832, il se passionna pour la cause polonaise, se rangea dans l'armée de l'insurrection et fut l'un des aides de camp du général en chef.

Les revers de fortune qui avaient assombri la fin de sa vie n'avaient rien ôté à l'animation et même à l'enjouement de cet esprit distingué et sympathique.

Il était depuis quelque temps bibliothécaire au palais des Tuileries.

On sait que Mme Lefèvre-Deumier est un de nos sculpteurs les plus habiles et les plus gracieux.

— Castil-Blaze était en général un homme de beaucoup de savoir et d'esprit, — et en particulier un de nos librettistes et critiques musicaux les plus compétents.

Il a longtemps fait le feuilleton musical du *Journal des Débats;* il a publié dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux-Mondes* plusieurs séries d'articles fort remarqués, tels que l'histoire de la danse, l'histoire du piano, l'histoire de l'opéra, etc., etc. Il a publié aussi des ouvrages pleins de science et d'intérêt, notamment *Molière musicien*.

Ce qui a le plus contribué à la célébrité de Castil-Blaze, ce sont ses traductions des chefs-d'œuvre de Rossini, de Mozart et de Weber, qu'on lui doit d'avoir fait connaître en France. Moins heureux comme musicien, Castil-Blaze n'a pas eu de succès lorsqu'il a fait jouer son opéra-comique de *Pigeon vole*.

— Léon Battu avait débuté avec éclat dans la littérature dramatique, — par *Jobin et Nannette*, un bijou des Variétés, plusieurs livrets charmants des Bouffes-Parisiens, et enfin la *Reine Topaze*, ce grand succès du Théâtre-Lyrique. Il s'est éteint à la fleur de l'âge et du talent, au milieu des regrets universels. Ses amis, MM. Guinot et Achard, nous révèlent des détails pleins d'intérêt sur ses derniers moments.

Dévoré par la phthisie, à vingt-neuf ans, raconte le premier, son doux et joli visage portait, dès l'hiver dernier, l'empreinte de la mort. Au bal costumé donné par Offenbach, Léon Battu et deux de ses amis avaient eu l'idée de se peindre la figure pour tout travestissement. L'un des amis s'était enluminé de bleu, l'autre de rouge; Battu s'était peint le visage en blanc. Sous cette couche de plâtre, il était si effrayant et avait si bien l'air d'un cadavre, qu'à son entrée dans le salon un frémissement parcourut l'assemblée et une jeune femme s'évanouit.

A son retour de Bade à Paris, au commencement de l'automne, les sinistres pressentiments lui arrivèrent. Ce fut alors qu'il écrivit à un de ses amis, en renonçant à une comédie qu'ils avaient eu le projet de faire ensemble :

« Je donne ma démission de collaborateur dans cette pièce. Nous en ferons une autre cet hiver, à moins que d'ici là je ne donne une démission plus grave. »

Bientôt il ne se fit plus d'illusion et perdit tout espoir. Il voyait le terme fatal et il l'attendait avec une mélancolique résignation. Dans les derniers jours, il disait chaque soir à sa mère :

— Je crois bien que ce sera pour cette nuit, ma bonne mère. Reste auprès de moi; je veux que tu sois là quand je m'en irai.

Il y a trois ou quatre ans, Battu avait échappé à la mort par un singulier hasard.

Après avoir passé l'hiver en Italie, il quittait Naples pour revenir en France, et il avait arrêté son passage et sa cabine sur un des bateaux à vapeur de la Méditerranée.

Le jour du départ de ce bateau, un Anglais et sa femme, qui habitaient le même hôtel que lui, vinrent le supplier de leur céder sa place et sa chambre sur le paquebot complétement occupé.

— Nous ne pouvons pas différer notre départ au delà de cette semaine, lui dirent-ils, et si nous ne partons pas sur le bateau d'aujourd'hui, nous serons obligés de prendre celui qui part vendredi prochain.

— Et, reprit l'Anglaise, l'idée de partir un vendredi me cause d'inexprimables angoisses.

Battu céda sa place avec une gracieuse obligeance.

Le bateau à vapeur sur lequel partirent l'Anglais et sa femme périt dans la traversée. Aucun des passagers n'échappa au désastre.

Le paquebot du vendredi n'éprouva pas le moindre accident, et Battu arriva sain et sauf à Marseille.

Son heure n'était pas venue, mais ne devait pas tarder.

Il y avait plus d'un mois, ajoute Amédée Achard, que Léon Battu, prévoyant sa fin, avait demandé un *Requiem* à son ami Gevaert le compositeur. Gevaert le lui avait promis. Deux fois, il le lui rappela; puis, il ne lui en parla plus. Trois jours avant sa mort, Léon Battu lui prit la main : — Et ce *Requiem*, y as-tu pensé? dit-il... Hâte-toi...

Le *Requiem* a été chanté aux obsèques du poëte, à Saint-Eugène. Gevaert l'avait écrit la veille, les yeux pleins de larmes. Et tout Paris l'a écouté avec un attendrissement facile à concevoir.

NENA-SAHIB.

La formidable insurrection des Indes a éclipsé tous les événements, — l'incompréhensible Nena-Sahib a dominé

tous les personnages de 1857 ; — même l'entrevue de Stuttgard, l'inauguration du Louvre, l'ambassade du schah de Perse, la mort de Béranger, le camp de Châlons, etc., — toutes choses dont nous avons parlé, d'ailleurs, dans nos CHRONIQUES mensuelles.

Place donc à Nena Sahib, — et à son armée, — et à sa cour, et à ses bourreaux, — dessinés par M. Worms, d'après des documents authentiques.

Mais comme Nena-Sahib est une énigme, nous en avons demandé le mot à une dame ; — et voici ce que nous répond ce sphinx de Paris sur le sphinx de l'Inde Orientale. P.-CH.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'étais hier chez la charmante Mme de B..., à laquelle il ne manque, pour être déclarée avec cent autres *la femme la plus spirituelle de Paris*, qu'une de ces choses dont le hasard vous dote en passant : un nom illustré d'une façon quelconque, un million de fortune, une prétention, ou... une aventure.

Douze ou quinze personnes causaient... comme on cause si rarement aujourd'hui.

Après avoir parlé de tout et de mille choses encore, on en arriva à l'insurrection de l'Inde et au fameux Nena-Sahib.

— Qu'est-ce donc que ce Nena-Sahib ? s'écria une jolie dame, fort éprise du merveilleux ; est-ce un prince des *Mille et une Nuits?* Est-ce un barbare et un sauvage ? Est-ce un gentleman anglais ? On a déjà écrit sur son compte vingt notices qui semblent incompatibles.

— Bah ! répondit un sceptique, c'est un mythe que ce héros, c'est un symbole et un nom ! Vous croyez à Nena-Sahib, madame ! Vivent les femmes pour la foi !

Un personnage qui s'était tenu silencieux jusque-là prit alors la parole. C'était un Anglais revenu depuis peu de l'Inde.

— Nena-Sahib existe bien réellement, dit-il ; il y a même deux Nena-Sahib, et je les ai vus l'un et l'autre à Cawnpoor. Je vais donc essayer de satisfaire la curiosité de madame, ajouta-t-il en se tournant vers la jolie questionneuse.

Voici le portrait du premier Nena-Sahib ; il ressemble beaucoup au second.

Nena-Sahib a presque quarante ans ; il ignore lui-même la date précise de sa naissance. Sa taille est petite ; ses cheveux et sa barbe noirs, son front étroit et déprimé, jusqu'à lui donner l'air d'un idiot. Ses yeux, grands et clairs, durs et vifs, ont des regards humides qui sont d'une singulière puissance, surtout quand il sourit. Ses lèvres sont minces et serrées. Sa parole est mordante et ordinairement brève. Mais s'il s'anime, il arrive promptement à l'éloquence ; alors la métaphore orientale abonde, il éblouit, il persuade, il entraîne. L'effet produit, il s'arrête et rentre dans son calme ; on dirait que c'est un autre qui a parlé.

Nena-Sahib fut, tout jeune, adopté comme fils par Badjee-Rao, l'ancien peishawa, qui, dépouillé de ses Etats par la conquête anglaise, vivait à Bithoor d'une pension de cinquante mille livres sterling. Non content de le désigner pour son successeur, le vieux rajah lui avait donné un palais et de somptueux jardins, situés à Cawnpoor, sur les bords du fleuve sacré (le Gange). En retour il ne lui demandait que sa fidélité et ses conseils.

Près de mourir, et voulant laisser une partie de ses biens à son frère Djelid-Rao, le vieillard fit appeler son fils adoptif, le nomma son exécuteur testamentaire, lui confia ses trésors et ses papiers, et expira tranquille sur sa foi.

Le soir même de cette mort, Nena-Sahib quitta la ville, après avoir fait enfermer les héritiers de son bienfaiteur. A la tête d'une bande armée, il alla guetter, sur la route de Benarès, le frère du peishawa qui, informé de sa maladie, accourait avec sa famille.

L'attente dura près de deux jours. Enfin, la caravane paraît, elle approche de la ville, conduite par Djelid-Rao lui-même. Tout à coup une troupe de cipayes fond sur elle, blesse le chef, tue deux de ses enfants, une de ses femmes et quatre de ses serviteurs. Puis les survivants de la troupe sont conduits enchaînés à Bithoor, où ils vont rejoindre dans la citadelle les autres héritiers du rajah.

Le lendemain, un appareil de mort est dressé dans la prison même. Nena-Sahib paraît, suivi du grand juge, qui porte les pièces relatives à la succession.

Les héritiers sont sommés, sous peine de la vie, de reconnaître l'usurpateur pour rajah. Alors celui-ci, saisissant les papiers, les déchire en mille pièces ; et, présentant un acte de renonciation en règle, force les captifs à l'approuver.

Personne n'osa protester et chacun signa.

La scène change aussitôt, l'échafaud préparé est démoli, le bourreau, le juge et le spoliateur disparaissent..., mais les victimes restent en prison.

Depuis, Nena-Sahib s'est vanté de ce coup de main comme d'un exploit glorieux.

Ici le narrateur s'arrêta un instant.

— Voilà pour la moralité du héros, mesdames, reprit-il. Maintenant, il faut que je le relève à vos yeux, et que vous retrouviez le prince des féeries orientales. Nena-Sahib unit le noble courage d'un lion à l'astuce sanguinaire d'un renard.

Un jour, j'assistais, avec lui, à une chasse périlleuse sur les bords du Gange. Un tigre énorme, blessé et furieux, traqué par une foule d'ennemis, se jeta sur Nena-Sahib avec toute la rage du désespoir. Le cheval de l'Indien fut renversé du choc. Celui-ci, se relevant d'un bond, attendit, immobile et l'arme au poing, la seconde attaque de son adversaire. Nous étions tous saisis d'épouvante. Un rugissement formidable partit du nuage de poussière dans lequel les deux champions étaient enveloppés. Quand il se dissipa, on put voir l'Indien souriant, calme et impassible, et le tigre terrassé se roulant sur le sol dans les convulsions de l'agonie. Nena-Sahib lui avait déchargé à bout portant son arme dans la tête.

Je n'oublierai ce tableau de ma vie.

Mais assez d'horreurs ! mesdames. J'ai fini avec le premier Nena-Sahib. Voulez-vous connaître le second ?

— Oui ! oui ! le second ! s'écria tout l'auditoire, fort intrigué.

— Nena-Sahib II, continua l'Anglais, porte avec la dernière élégance le frac et les gants blancs européens. Il figurerait dignement à Hyde-Park ou au bois de Boulogne, monté sur le fringant cheval qu'il conduit avec une grâce achevée. Tous les coursiers d'ailleurs lui vont également et il a gagné vingt prix dans tous les *steeple-chases*. Au pistolet, à l'escrime, au fusil et à l'arc personne n'égale son habileté. Il parle le plus pur anglais, et presque sans accent. Il a traduit en hindou la tragédie d'*Hamlet*. Il adore Shakspeare et lord Byron ; il sait par cœur Victor Hugo, qu'il a lu en français, et il a pris à ses heures des leçons d'italien.

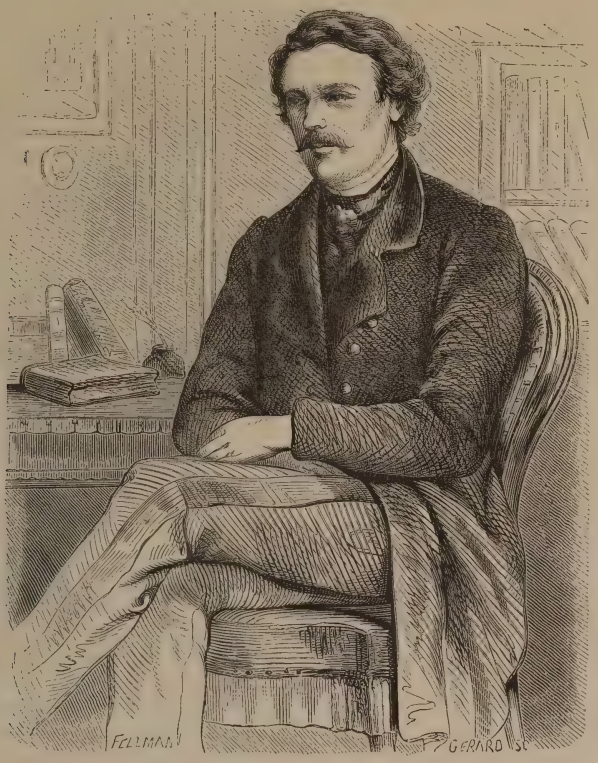
Aimez-vous mieux le voir, mesdames, revêtu du riche costume de sa nation ? Suivons-le au café ou *cercle* de Cawnpoor. C'est un lieu enchanté, où se réunissent les officiers de la garnison. Le Gange passe dans ses jardins ;

la nuit, il s'illumine des feux du Bengale. Voyez Nena-Sahib : il est nonchalamment étendu dans une barque, il écoute, perdu dans une douce rêverie, les accords harmonieux qui lui viennent du salon, ou bien il cause avec les officiers des arts, de la littérature ou de la politique européenne. Dans ces moments-là, sa figure rayonne, il est presque beau.

Préférez-vous encore le retrouver avec moi dans un salon de Lucknow (la ville sainte), où je le vis un soir chez le gouverneur anglais? La conversation roulait sur la musique ; le rajah en parla avec feu. Boïeldieu et Adolphe Adam étaient ses compositeurs de prédilection ; j'en suis fâché, mesdames, pour ceux qui n'aiment pas la musique facile ; mais vous conviendrez qu'aux Indes il est permis d'être un peu arriéré. Je ne vous cacherai pas que Nena-Sahib n'aime pas les symphonistes allemands, et que les mélodies italiennes l'attristent ou lui paraissent bouffonnes.

Il rêve pour son pays une musique nationale, et il nous en parla, ce soir-là, d'une façon saisissante. Puis, comme pour donner une idée de ce qu'il réclamait, nous le vîmes avec stupeur se diriger vers le piano !

Là, après avoir laissé ses doigts errer quelques instants, il exécuta un morceau que j'entends encore. C'était quelque chose de suave, de brillant, de sauvage à la fois. Il y avait comme un reflet de la vie indienne tout entière, de sa nonchalante paresse sous son ciel éclatant, de ses réveils convulsifs et de ses périlleuses aventures. L'audi-



Portrait de Dunglas Home, d'après le *Monde Illustré*. (Page suivante.)

toire était subjugué, enthousiasmé ; et la fantaisie s'acheva au milieu d'applaudissements frénétiques. Le prince et l'artiste jouissaient doublement du succès.

Enfin, mesdames, pour qu'il ne manque rien au portrait que je vous ai esquissé, il me reste à vous montrer le côté de mon personnage qui vous intéressera le plus.

Nena-Sahib est susceptible de tendresse ! Oui, il aima éperdûment une jeune Anglaise, miss Marguerite O'Sullivan, nièce d'un capitaine de Highlanders.

Sa passion le rendait timide et tremblant, c'est à peine s'il osait parler à l'objet de son culte. Assis dans l'embrasure d'une fenêtre, il suivait d'un regard mélancolique chaque mouvement de la jeune Anglaise, et ses yeux se mouillèrent souvent en la contemplant dans une muette extase.

Miss Marguerite était réellement une suave créature. Atteinte de ce mal de poitrine qui met une auréole au front de ses jeunes victimes, elle avait au suprême degré les charmes des filles de notre nation. Ses pieds délicats touchaient à peine la terre, et l'on cherchait à ses épaules des ailes qu'elle semblait avoir repliées par modestie. Ses grands yeux bleus avaient une expression touchante que je n'ai vue qu'à elle seule ; et quand ils tombaient par hasard sur le rajah, celui-ci tressaillait comme au choc d'une étincelle électrique.

Le mal dont elle était atteinte fit tout d'un coup de rapides progrès. Nena-Sahib allait plusieurs fois le jour chercher des nouvelles. Il ne dormait plus, ne mangeait plus, n'abordait plus personne ; ses longues journées s'écoulaient dans des courses folles à travers la campagne.

Un jour on lui annonça que miss Marguerite était morte, et chacun crut qu'il allait mourir à son tour.

Il allait passer des heures entières sur sa tombe, pleurant et se lamentant à la manière des Orientaux. Enfin il tomba gravement malade, et ne reparut qu'au bout d'un mois en public, pâle et défait comme un cadavre : c'est à peine si on pouvait le reconnaître.

Pendant longtemps on l'entendit s'écrier à de courts intervalles et comme involontairement : Pauvre Marguerite ! pauvre Marguerite ! Souvent des larmes coulaient de ses yeux sans qu'il parût s'en apercevoir. Il se récitait à lui-même des vers de Byron peignant l'état de son âme, où il restait plongé dans de silencieuses rêveries (1).

Depuis lors, on ne dit pas que cet homme étrange ait jamais eu d'attachement pour aucune autre femme.

En revanche, les deux Nena-Sahib (qui n'en font qu'un, vous l'avez déjà deviné) ont livré au fer, aux flammes, à tous les supplices les mères et les épouses, les sœurs et les filles des gentlemen qu'ils charmaient au cercle de Cawnpoor et au salon de Lucknow.

Ainsi parla l'Anglais; et ma conclusion, s'il vous la faut, est celle-ci :

Nena-Sahib est un véritable Indien et des plus féroces de l'espèce, qui a revêtu la peau d'un Européen, c'est-à-dire le frac, les gants blancs, la science et les arts, toutes les armes de la civilisation, pour mieux réussir à chasser de son pays la civilisation même et à le replonger dans le fanatisme et l'esclavage, à condition qu'il en deviendra le fétiche et le tyran.

C'est, en un mot, le contraste complet, le rôle retourné du Brutus de l'ancienne Rome.

LADY JANE.

Nous ajouterons à la curieuse lettre de notre collaboratrice un fait rapporté par le célèbre romancier Charles Dickens, — et qui montre, en effet, chez Nena-Sahib, le bout d'oreille indien sous la peau du gentleman.

— Après une visite faite au maharajah, dit l'illustre voyageur, celui-ci m'invita à l'accompagner jusqn'à Cawnpoor. On amena la voiture du Nena. C'était un joli landau de fabrique anglaise; l'attelage était irréprochable, mais les harnais, faits sur les lieux étaient en cuir de qualité inférieure; des cordes réunissaient en plusieurs endroits les parties brisées. Le cocher, mal et salement vêtu, était armé d'un fouet à moitié brisé. Près de lui, une façon de matamore, mi-soldat, mi-valet, armé d'un sabre et d'une dague ; derrière, deux autres gardes ou domestiques.

Le rajah, trois de ses parents et moi nous occupions l'intérieur. Pendant la route, Nena soutint la conversation. Je lui fis compliment de son équipage anglais. — Il y a peu de temps, fit-il, j'avais une voiture et des chevaux bien meilleurs; le tout me coûtait vingt-cinq mille roupies. J'ai fait brûler le landau et abattre les chevaux. — Pourquoi donc ? lui demandai-je. — C'est que, répondit-il, le fils d'un sahib de mes amis se trouvant gravement malade, le père et la mère de cet enfant se décidèrent à l'envoyer changer d'air à Bithoor. Je prêtai mon équipage. Pendant le trajet, le malade mourut, le cadavre fut ramené à Cawnpoor. Vous concevez que je ne pouvais m'en servir désormais.

Il est bon de faire remarquer qu'un Indien regarde comme un malheur d'être obligé de vendre ce qui lui a appartenu. — Mais, dis-je au Nena, que ne donniez-vous voiture et chevaux à un ami, chrétien ou musulman ? — Impossible, répliqua-t-il, le sahib aurait appris la chose; il eût été affecté d'avoir été la cause de la perte que j'éprouvais. Mieux valait brûler l'un et tuer les autres. »

(1) Voyez, pour la confirmation de tous ces faits, le remarquable travail de M. Eugène Pergeaux dans le *Courrier de Paris*.

ENCORE M. D. HOME.

Encore une énigme de 1857 dont on nous demande le mot, — encore un personnage dont on réclame le portrait. Voici le portrait fort ressemblant (le *Monde illustré* et M. Henri Delaage sont notre caution) ; quant au mot de l'énigme, nous n'en savons pas plus aujourd'hui qu'en avril dernier. (Voir notre article de cette époque.)

On nous promet de nous mettre personnellement et directement en rapport avec le célèbre évocateur d'esprits; nous vous promettons, à notre tour, le procès-verbal exact de la séance.

En attendant, voici un des derniers et des plus amusants exploits de M. Home, selon la chronique semi-sérieuse du bois de Boulogne et du faubourg Saint-Honoré.

— Tout le monde, à Paris, connaît M. de X..., et chacun a remarqué l'air soucieux qu'il promène depuis un mois au pré Catelan. Habituellement, la sérénité de son visage témoignait du bonheur qui lui a toujours souri. C'est un homme qui a eu voiture depuis l'âge de discrétion. Dans sa première jeunesse, un léger patrimoine, dont il mit le capital en coupe réglée, lui permit d'avoir cabriolet et tilbury. Plus tard, un riche mariage le mit en mesure de continuer et d'augmenter ce luxe. Il a perdu sa femme il y a environ deux ans, et, telle était la bonne trempe de sa philosophie, que depuis longtemps déjà il avait retrouvé sa sérénité accoutumée. L'épouse défunte lui a laissé toute sa fortune, sous une condition verbale, dit-on. S'il faut en croire les menus propos du monde, elle lui a fait promettre au lit de mort qu'il ne se remarierait pas. Et pourtant, vers la fin de l'automne, on a parlé d'un second mariage qu'il avait en vue et dont il paraissait, en effet, s'occuper très-sérieusement.

M. de X... se trouvait à la dernière séance que donnait, il y a quelques jours, Home, le magicien américain dont on parle tant et toujours. C'était dans un des salons les plus considérables du faubourg Saint-Honoré, et le faiseur de prodiges, qui partait le lendemain pour je ne sais quel pays, voulait se surpasser, afin de laisser des souvenirs profonds et durables. Il mit en jeu tous ses moyens, toute son influence électrique, tous ses prestiges, et jamais il ne s'était montré plus surprenant.

Malgré la merveilleuse habileté de l'opérateur, quelques-uns des assistants ne se laissaient pas convaincre, et dans ce nombre était M. de X... Il se tenait fièrement, sceptique et railleur, le sourire de l'incrédulité sur les lèvres, en face du magicien; puis il s'approcha et dit :

— Moi aussi, je veux faire l'épreuve.

— J'y consens, répondit gravement l'Américain.

— Vous accomplirez pour moi votre grand miracle ; vous me ferez toucher l'invisible main d'une personne morte.

— Volontiers. Mettez votre bras sous le tapis de cette table, et dites-moi quelle main vous voulez presser.

— La main de ma défunte femme, reprit M. de X... un peu étourdiment.

Aussitôt il cessa de sourire, et il pâlit.

— C'est étrange, dit-il, je sens en effet la pression d'une main froide. Mais à quel signe reconnaîtrai-je que c'est la main de ma femme ?

— Vous allez voir, reprit le magicien.

M. de X... jeta un cri de douleur, et fit le geste d'un

homme qui dégage avec effort sa main d'une étreinte obstinée.

Sa main dégagée apparut aux regards des assistants, sillonnée de longues égratignures.

Il avait reconnu la main de la défunte et compris le motif du coup de griffe.

Comment M. Home opère-t-il de pareils tours? C'est son secret. Robert Houdin, de Caston ou Brunnet nous le diront peut-être un de ces jours.

Mais M. de X... n'en est pas moins très-frappé du sortilége. De là son air soucieux, et peut-être aussi la rupture de son projet de mariage. —

REVUE LITTÉRAIRE.

Il a paru en 1857 plusieurs ouvrages importants ou curieux. Ne pouvant les examiner ici d'un seul coup, nous parlerons bientôt avec détail de ceux qui le méritent, et particulièrement de ceux qui s'adressent aux familles. Notre Revue littéraire est en retard sous ce rapport; nous en convenons et nous allons nous remettre au courant. Nous signalerons dès aujourd'hui, parmi les publications de l'année, deux livres d'une actualité saisissante : *Les Anglais et l'Inde*, par M. de Valbezen (chez Michel Lévy), et l'*Histoire de l'empereur Nicolas*, par M. Alphonse Balleydier, notre collaborateur.

L'ouvrage de M. de Valbezen est plein de détails exacts et curieux sur le grand empire qui fixe en ce moment les yeux du monde. On jugera des contrastes qu'il offre à chaque page par le tableau suivant d'une capitale hindoue :

— On voit partout ici, dit-il, la civilisation et la barbarie côte à côte. Voici le dix-neuvième siècle sous les espèces d'un bel équipage et d'une jeune miss parée des dernières modes de Paris; cet Indien à moitié nu, monté sur un char primitif et criard, appartient au siècle du roi Porus et des équipées du dieu Brahma. Le contraste est surtout frappant le jeudi soir à la promenade des bords du Gange. Aux alentours est assemblée une cohue de dandys à cheval, de briskas et de phaétons remplis de femmes élégantes qui savourent à la fois la brise du soir et les mélodies européennes. Appuyez un peu sur la gauche, à cinquante pas d'un chapeau de Mme Laure ou d'un cheval de pur sang, aux bords de la rivière, une foule cuivrée fait ses ablutions dans les eaux saintes; et si vous regardez bien au milieu des flots, vous découvrirez sans doute quelque cadavre d'Hindou qui descend le fleuve du Gange. A quelques pas des plus beaux hôtels sont des huttes misérables et des mares fétides, d'où s'élèvent les miasmes qui déciment les populations.

LA CHAMBRE DE L'EMPEREUR NICOLAS.

L'*Histoire de l'empereur Nicolas*, par M. Balleydier, écrite longuement sur les lieux, fourmille de révélations intimes sur le dernier czar. Nous recommandons à l'auteur pour une édition prochaine la description suivante que nous tenons d'un témoin fidèle, et que nous avons notée pour compléter la biographie de Nicolas, publiée dans le tome XIII du *Musée des Familles*, page 177. C'est un des plus étonnants exemples de la simplicité dans la grandeur.

— La personne qui me servait de guide au palais de Saint-Pétersbourg, écrivait notre touriste, ne m'avait pas dit où nous allions. Elle me fit entrer dans une pièce voûtée, de dimensions très-étroites, éclairée par une seule fenêtre qui donne sur la cour. Cette chambre est à la fois un cabinet de travail et une chambre à coucher. Devant la fenêtre est placé un bureau. Un portefeuille entr'ouvert, un dossier d'Etat, quelques feuilles de papier et des plumes, un mouchoir froissé y gisent en désordre.

Une chaise de paille sert de fauteuil au maître de ce bureau, usé et entaillé de coups de canif.

Près de cette table un vieux canapé de cuir vert étale ses coussins usés. Vis-à-vis, sur une console ornée d'un miroir, on aperçoit un nécessaire de toilette en cuir, dont la simplicité annonce une toilette expéditive. Sur la cheminée, sans glace une petite, pendule en marbre noir, l'*Ariane*, de Danneker, un *Mazeppa* en bronze, une statuette en fer de Napoléon Ier; dans un coin repose un fusil de munition; sur un petit guéridon, un vieux casque de général.

Enfin, près du canapé, parallèlement au bureau, se dresse un lit de camp en fer avec un matelas en cuir et un oreiller de foin; un vieux manteau d'uniforme, un petit tapis troué et une paire de pantoufles en maroquin.

Je contemplais avec surprise cette retraite austère perdue au fond du plus magnifique palais de l'Europe.

— Ceci, me dit le guide, est le cabinet et la chambre de l'empereur Nicolas. A ce bureau il s'assit pendant près de trente ans. Sur ce lit il a rendu le dernier soupir. Ce manteau troué, qu'il portait toujours dans ce salon, a appartenu à son frère Alexandre. Sur ce tapis, il a fait sa prière du soir et du matin pendant tous les jours de son règne. Ces pantoufles, qu'il a portées jusqu'à son lit de mort, lui ont été données par l'impératrice, le jour de son mariage. Avec ce fusil, il a enseigné lui-même l'exercice à ses enfants. Ce casque, on le lui a vu toujours porter dans les rues de Saint-Pétersbourg.

On assure que l'empereur Alexandre a conservé religieusement l'ancienne chambre à coucher de son père.

Si maintenant, après la revue de l'année 1857, vous nous demandez l'horoscope de l'année 1858, nous cédons la parole à l'auteur de *l'Epingle*, de *l'Art d'être malheureux*, de *Mignon*, trois poëmes, trois contes, trois œuvres charmantes que vous ferez bien d'acheter pour étrennes, et dont vous parlera notre prochain numéro (1).

PITRE-CHEVALIER.

L'ALMANACH DE L'ANNÉE 1858.

Vous voulez savoir l'horoscope
Du nouvel an qui va venir;
Mais je n'ai pas le télescope
Qui fait lire dans l'avenir.

Je sais que la source rapide
Vers le vallon suivra son cours,
Et que dans son onde limpide
Le ciel se mirera toujours.

— Mais je ne sais si la jeunesse
Vers le bien suivra son chemin,
Et ne quittera pas la main,
La main que lui tend la sagesse.

Je sais bien que le rouge-gorge
Se plaira toujours dans son nid,
Que pour un grain de blé ou d'orge
Son chant dira : Dieu soit béni !

(1) Trois jolis volumes, à 1 fr. Jules Tardieu, éditeur, rue de Tournon, 13.

— Mais qui sait si la Providence
Contentera les grands esprits,
Et quel affront sera le prix
De tous les biens qu'elle dispense?

Je sais bien qu'un nid d'hirondelle
Tous les ans revient sous mon toit,
Et que le même oiseau fidèle
Au même oiseau garde sa foi.

— Mais les amitiés de ce monde,
Je n'en sais rien pour l'an qui vient,
D'ordinaire, — s'il m'en souvient,
Elles sont stables, — comme l'onde.

Je sais bien que la vigne folle
Ne manquera pas d'un soutien,
Et que sa blonde girandole
Chérit l'ormeau qui la retient.

— Si vous parlez des filles d'Ève,
Je n'en dis rien pour l'avenir,
Mais, l'an passé, leur souvenir
Durait bien — ce que dure un rêve.

Je sais bien que l'astre de flamme
Dans les fruits versera le miel,
Et fêtera l'épithalame
Pour unir la terre et le ciel.

— Mais l'amour et l'amitié sainte
Sauront-ils réchauffer les cœurs,
De l'orphelin sécher les pleurs,
Et du malheur calmer la plainte?

Je sais que la mer caressante
Ira baiser le sable d'or,
Et sur sa vague languissante
Bercer le marin qui s'endort.

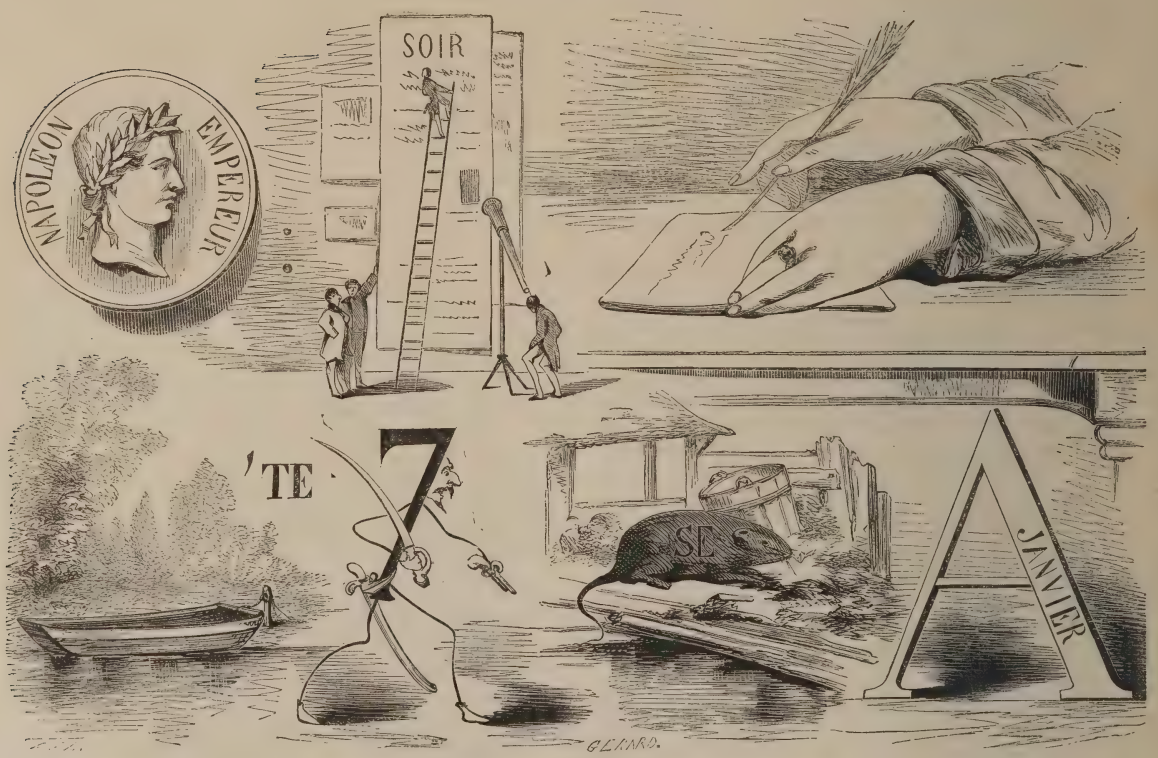
— J'en ai bien vu des équipages
Joyeux se confier au sort!
— Mais ont-ils regagné le port?
Ont-ils compté sans les orages?

Du nouvel an qui va venir
Vous voulez savoir l'horoscope;
Mais je n'ai pas le télescope
Qui fait lire dans l'avenir.

J.-T. DE SAINT-GERMAIN.

Décembre 1857.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.



N. B. Le roman sur l'Inde anglaise, de M. le comte de Bréhat, que nous avons promis à nos lecteurs, est sous presse, pour paraître dans nos prochains numéros, avec des gravures dignes de cet important sujet. Le titre, modifié par l'auteur, sera : *Le capitaine Fitzmoor ou la Révolte des cipayes.*

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

M. ÉMILE AUGIER
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Portrait de M. Émile Augier. Dessin de A. Marc, d'après une photographie de Nadar.

Cette réception était la fête de la jeune littérature.

D'ordinaire, quand un nouvel élu, décoré des palmes vertes, se dresse au banc de l'Institut, devant le pupitre des récipiendiaires, c'est un vieillard en cheveux blancs, voire en perruque, ou tout au moins un personnage mûr, arrivé à la saison de la retraite et du repos. Son discours académique est habituellement son dernier ouvrage, — et il s'endort le lendemain dans son fauteuil du grave sommeil de l'immortalité.

Cette fois, l'assemblée, plus nombreuse et plus brillante

que jamais, a vu se lever, dans le glorieux uniforme, un beau jeune homme aux cheveux bouclés, à la barbe touffue, au regard vif et pur, à la taille souple et vigoureuse, à l'attitude modeste, mais assurée ; — rappelant, — comme l'a remarqué chacun, — la figure historique, — à la fois martiale et goguenarde, — du Béarnais qui devint Henri IV.

Et au lieu de chanter à l'Institut son chant du cygne, celui-là avait livré et gagné la veille une de ses plus grandes batailles : la comédie de *la Jeunesse*, — applaudie à l'Odéon par tous les âges.

Entrer ainsi, à trente-sept ans, à l'Académie française, est un fait aussi curieux dans l'histoire des Quarante que l'entrée de Louis XIV au Parlement dans l'histoire de la monarchie.

Qu'avait donc fait M. Emile Augier pour mériter une gloire si rare et si insigne?

Il avait fait *la Ciguë* et *Gabrielle*. Il avait flétri, dans la langue des anciens et des dieux, les deux grands fléaux de notre époque : la Débauche, mère du Doute et du Suicide ; le Roman conjugal, père des crimes et des malheurs de famille.

A vingt-quatre ans, M. Emile Augier portait *la Ciguë*, comédie en deux actes, en vers, à M. Buloz, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*. M. Buloz, contre son usage, méconnaissait le bijou ; et l'Odéon, l'enchâssant dans un vieux décor grec, obtenait son plus grand succès, après la *Lucrèce* de M. Ponsard. Tout Paris traversa les ponts pour aller saluer le nouveau poëte, et, — comme l'a dit un de ses confrères en rimes opulentes :

Et la distance à tous paraissait exiguë
Quand au bout de la route on trouvait la *Ciguë*.

Clinias, libertin de vingt-cinq ans, annonce à Paris et à Cléon, ses compagnons de plaisir, qu'il va se tuer pour changer de vie.

Voici plus de six mois que j'aspire au moment
De vous dire à tous deux tout cru mon sentiment :
Je le répète donc, nous ne nous aimons guères ;
Et de fait, qu'avons-nous de commun, hors nos verres ?
Quelle fidélité nous sommes-nous fait voir ?
Quel service rendu ? confié quel espoir ?
Vous vous croyez unis, ô débauchés candides !
Par des chansons à boire et des bouteilles vides.
Beaux liens, par Pollux ! Apprenez en deux mots
Que l'amitié se fonde ailleurs qu'autour des pots !

Survient Hippolyte, une belle esclave achetée par Clinias. Il la lègue à celui de ses camarades qui gagnera son cœur. La lutte commence et se continue à travers les péripéties les plus comiques.

Or, qu'arrive-t-il au dénoûment? L'esclave préfère celui-là même qui la donnait aux autres, — et le rattache à la vie en le dérobant au vice, en lui rendant un but et une famille.

CLINIAS, *prêt à boire la ciguë.*

Qui voudrait accepter l'hymen d'un débauché
Et les restes d'un cœur par le vice séché ?
O vous, dont l'âme encor n'a pas de flétrissure,
Vivez longtemps ! vivez tranquille autant que pure.
Et que puissent les dieux.....
Unir à votre part d'heureuse destinée
La part qu'ils me devaient et ne m'ont pas donnée.
Dites-vous quelquefois, au milieu du bonheur,
Qu'en vous voyant plus tôt j'aurais été meilleur,
Que... ; mais je perds courage en cet adieu suprême
Conservez ma mémoire...
(*Il porte la ciguë à ses lèvres.*)

HIPPOLYTE.

Arrêtez ! je vous aime.

CLINIAS, *jetant la coupe.*

Grands dieux ! l'ai-je entendu ?.....
Une famille à moi ! Quelle joie ! Et comment
Ai-je pu jusqu'ici vivre différemment ?
(*A Paris et à Cléon qui entrent.*)
C'est moi, mes chers amis, et j'épouse Hippolyte.
Du monde n'ayant vu que le mauvais côté,
Du monde je m'étais promptement dégoûté ;
Mais, loin de parcourir toute la joie humaine,
Je n'étais pas entré dans son plus beau domaine ;
Et cette route, ouverte au-devant de mes pas,
Est plus longue que l'autre et ne fatigue pas.
Je veux la parcourir lentement avec elle
Et sans vous. Adieu donc, car le bonheur m'appelle.

Quelques crudités de langage déparent seules cette moralité charmante, — premier fruit encore un peu vert, où la saveur de Régnier l'ancien se mêle au parfum d'André Chénier.

GABRIELLE est une Parisienne qui se croit incomprise de son mari, — et que le Roman va conduire à l'abîme, — lorsque la Vérité lui apparaît et la sauve enfin.

Cette noble leçon a reçu de l'Académie française le grand prix décennal.

Le sentiment de la famille a rarement inspiré des vers mieux frappés au coin du cœur que ceux-ci :

JULIEN (*à sa fille, enfant de six ans*).

Mais on peut embrasser son père le dimanche.

CAMILLE, *l'embrassant.*

Oh oui !

JULIEN.

Te voilà belle avec ta robe blanche.

CAMILLE.

C'est ma bonne qui m'a coiffée, — et pas maman,
Parce qu'elle lisait dans un livre.

JULIEN (*à part.*)

Un roman !

CAMILLE.

Pourquoi faire lit-elle après qu'elle sait lire ?

JULIEN.

Ma foi ! je serais bien en peine de le dire !
Car elle a constamment ouvert devant les yeux
Le livre le plus pur et le plus gracieux
Que poëte ait jamais tiré de sa cervelle :
Un enfant rose et blanc, qui grandit autour d'elle.
Tu ne me comprends pas, mais cela m'est égal,
Va, cher petit roman de mon destin banal,
Ma seule rêverie et ma seule aventure,
Ce n'est pas moi qui cherche un bonheur en peinture !
Ta présence suffit à verser largement
La gaîté dans mon cœur et l'attendrissement.
Et la seule chimère à laquelle je tienne,
C'est de jeter ma vie en litière à la tienne !

Et cette définition du devoir et du bonheur de l'homme :

STÉPHANE.

..... L'avenir dont le monde nous flatte
A la tranquillité d'une eau dormante et plate.
Mieux vaut la pleine mer avec ses ouragans,
Ses superbes fureurs, ses flots extravagants,
Qui vous font retomber du ciel jusqu'aux abîmes,
Pour vous lancer du gouffre à des hauteurs sublimes !
Les bonheurs négatifs sont faits pour les poltrons ;
Nous serons malheureux... mais du moins nous vivrons.

JULIEN.

Voilà certe une belle et vive poésie.
J'en sais une pourtant plus saine et mieux choisie,
Dont plus solidement un cœur d'homme est rempli :
C'est le contentement du devoir accompli.

C'est le travail aride et la nuit studieuse,
Tandis que la maison s'endort silencieuse,
Et que pour rafraîchir son labeur échauffant
On a tout près de soi le sommeil d'un enfant.
Oui, nous autres, soyons des pères, c'est-à-dire
Mettons dans nos maisons, comme un chaste sourire,
Une compagne pure en tout et d'un tel prix
Qu'il soit bon d'en tirer les âmes de nos fils,
Certains que d'une femme angélique et fidèle
Il ne peut rien sortir que de noble comme elle!
Voilà la dignité de la vie et son but!
Tout le reste n'est rien que prélude et début;
Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.

On se souvient que l'excellent Régnier, disant ces admirables vers à la Comédie-Française, quelque temps après un deuil paternel, tomba renversé sur le théâtre, au milieu des larmes et des cris de l'auditoire.

Il faut citer encore ce noble et courageux dénoûment:

JULIEN, *à sa femme agenouillée.*

Relève-toi, ma fille; ai-je vraiment le droit
D'être un juge orgueilleux et dur à ton endroit?
Dans ton égarement d'un jour, je me demande
Lequel de nous, pauvre âme, eut la part la plus grande,
Lequel doit s'accuser, — toi qui m'as oublié,
Ou bien sur mon trésor moi qui n'ai pas veillé,
Moi qui, dans mon travail, absorbé sans relâche,
M'imaginant ainsi remplir toute ma tâche,
Sans m'en apercevoir ai perdu, jour par jour,
Les soins et le respect, ces gardiens de l'amour,
Et qui suis devenu, dans ma lutte obstinée,
Un autre homme que l'homme à qui tu t'es donnée!
Tu le vois, mon enfant, dans ce pas hasardeux,
Tous deux avons failli; pardonnons-nous tous deux.

GABRIELLE.

Oh! vous êtes clément comme un Dieu.

JULIEN.

Comme un père.

. . . . . .

GABRIELLE, *lui prenant la main.*

O père de famille, ô poëte, je t'aime!

Voilà pourquoi M. Emile Augier est entré, si jeune et si triomphant, à l'Académie française.

L'école païenne, à laquelle il a donné plusieurs gages, attribuera son succès à *l'Aventurière*, au *Joueur de flûte*, au *Mariage d'Olympe*.

Heureusement, il ne s'est pas trompé sur sa véritable route; et il a continué son œuvre par *Philiberte* (1) et *le Gendre de M. Poirier*, ces belles soirées du Gymnase-Dramatique, dont nous avons rendu compte en leur temps.

On sait que *le Gendre de M. Poirier* avait pour collaborateur M. Jules Sandeau, que M. Augier n'attendra pas longtemps à l'Académie française.

L'auteur de *Gabrielle* n'est qu'un homme de lettres, et n'a jamais voulu être autre chose. Il continue la tradition des écrivains d'autrefois, qui se recueillaient pour produire, travaillaient en silence, et donnaient leurs œuvres quand elles étaient mûres.

M. Emile Augier est né à Valence en 1820, mais il est venu à Paris à huit ans, et il a fait ses études au collége Henri IV; — collége fashionable, dit M. X. Aubryet, où l'on apprenait surtout alors l'art de mettre sa cravate. Cependant M. Augier avoue avoir été *fort en thème*. Dans ce salon de l'Université, il eut la bonne fortune de rencontrer le duc d'Aumale, avec lequel il resta lié et qui fit de lui, quelques années plus tard, son bibliothécaire. La charmante camaraderie d'Alfred de Musset et du duc d'Orléans se renouvela ainsi entre un autre fils de bourgeois et un autre fils de monarque. — Ces amitiés doublent de prix et d'honneur quand elles survivent aux révolutions; c'est ce qui est arrivé entre le duc d'Aumale et M. Emile Augier.

En 1839, l'élève du collége Henri IV quitta le banc d'honneur et entra chez l'avoué, comme tout le monde. Ainsi le désirait son père, avocat distingué à la Cour de cassation, mais amateur littéraire à ses moments perdus. Aussi, voyant son fils pris de la nausée, au milieu des paperasses de l'étude, il lui permit bientôt d'en sortir, et lui donna un an pour choisir un état.

Le jeune poëte choisit la gloire, et écrivit *la Ciguë*, qu'il dédia à Pigault-Lebrun, son grand-père maternel.

Depuis ce jour, il n'a fait que — travailler, — produire — et triompher. — Voilà toute sa biographie.

Un faiseur de notices lui demandait un jour des documents pour écrire son histoire.

— Mon histoire, répondit-il avec une modestie exquise, la voici en quelques mots : *Il ne m'est jamais rien arrivé!*

Il lui est arrivé cependant, en 1852, d'être nommé conseiller général de la Drôme, — honneur accordé rarement aux poëtes, depuis que Pétrarque n'est plus ambassadeur.

Ne comprenant rien à ses hautes fonctions administratives, M. Augier n'a usé de ses pouvoirs d'un moment que pour obtenir la grâce de soixante transportés. « C'est après une faveur aussi insigne qu'il crut ne devoir pas refuser de faire partie de la Commission de colportage, — mandat de confiance extrêmement délicat, qu'il a exercé avec un tact irréprochable. » Grâce à ses travaux et à ceux de ses collègues, l'ivraie et le bon grain littéraires ont été divisés et estampillés; — et les publications saines et honorables ont pu circuler en franchise de Paris au dernier village de France.

Le *Musée des Familles* en remercie pour sa part le nouvel académicien (1).

PITRE-CHEVALIER.

(1) Les jolis vers fourmillent dans *Philiberte*. En voici que l'héroïne adresse à un égoïste qui prétend que le cœur ne peut servir tous les jours :

Et pourquoi donc? Qui peut l'obliger à chômer?
Quelles solennités lui faut-il pour aimer?
La source de tendresse est-elle en nos entrailles
Comme les grands eaux des jardins de Versailles,
Pour jouer seulement dans les jours d'apparat?
Ne peut-elle pas être un ruisseau sans éclat,
Qui coule incessamment sur ses pentes fleuries,
Versant autour de lui la fraîcheur aux prairies?
Le cœur ne peut servir tous les jours, dites-vous?
N'a-t-on pas tous les jours sa mère, son époux,
Sa sœur, le Dieu clément qui nous fit la nature,
Le ciel bleu, le soleil, et l'ombre et la verdure?
Que vous faut-il de plus? La patrie en danger,
Pour que votre grand cœur daigne se déranger?

(1) Les œuvres de M. Emile Augier se trouvent chez Michel Lévy, rue Vivienne, 2 *bis*. Malgré la haute moralité de *la Ciguë*, de *Gabrielle*, de *Philiberte*, de *la Pierre de touche*, du *Gendre de M. Poirier*, et même de *l'Aventurière* et du *Mariage d'Olympe* dans leurs conclusions; ce ne sont point des lectures de famille, à parler rigoureusement, mais ce sont des livres à placer au premier rang dans la bibliothèque des poëtes contemporains.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — ARTS INDUSTRIELS.

LA PORCELAINE CHINOISE. HISTOIRE DE NOS TASSES ET DE NOS POTICHES [1].

III. Fabrication de la porcelaine. Introduction en Europe et abrégé historique. Kaolin; pe-tun-tse; préparation et mélange. Une galette de pe-tun-tse. Achèvement et décoration de la porcelaine; émail, couleurs, dessins. Dénominations bizarres. Habileté des Chinois à imiter les modèles venus d'Europe; leur trop de conscience en cela. Désappointement d'un galant armateur. Craquelure. Cuisson de la porcelaine. Paye des ouvriers. Utilité générale du bambou; son éloge en matière de législation. Chirurgiens de la porcelaine. Le canon des Anglais et la vaisselle du céleste empereur. Voyage à Paris du monarque chinois en compagnie d'un grand nombre de ses sujets. Fête brillante à l'Hôtel-de-Ville. Enthousiasme général; fusion des deux peuples.

Il convient, maintenant, de faire connaître les matières et les procédés employés par les Chinois dans la fabrication de la porcelaine. Mais, auparavant, disons quelques mots sur l'introduction en Europe de leurs précieux ouvrages.

Il y avait seize cents ans environ que les Chinois fabriquaient la porcelaine, lorsque les Portugais en apportèrent chez eux, en 1518. Mais ce fut seulement deux siècles plus tard qu'eurent lieu, en Saxe, les premiers essais de la porcelaine dure.

En France, la fabrication de la porcelaine se divise en deux époques distinctes : l'une comprend la porcelaine tendre, qui précéda de quinze ans celle de Saxe ; l'autre, la porcelaine dure de Sèvres, qui date de 1768 ou 1770.

Toutefois, nos Français, moins stationnaires que les Chinois, n'avaient pu attendre si longtemps pour se mettre à l'œuvre, et s'étaient efforcés d'imiter les échantillons qu'on venait de leur apporter Successivement, l'un parvient à composer une pâte dure qui donne une porcelaine presque semblable à celle de la Chine ou du Japon; un autre découvre le kaolin à Alençon; un troisième indique celui de Saint-Yrieix.

Déjà à Saint-Cloud, à Chantilly, à Vincennes, à Sèvres, on faisait une porcelaine plus agréable à l'œil que celle de Chine, mais en même temps plus rayable, plus fragile.

C'est du 1er septembre 1712 que datent les premières notions exactes parvenues en Europe sur la porcelaine de Chine : ce fut un missionnaire, le père d'Entrecolles, qui les envoya consignées dans une lettre fort intéressante. Le même père, dix ans plus tard, compléta ces détails dans une seconde lettre; mais il ne s'ensuivit pas de résultats immédiats.

Cependant les chimistes, les fabricants de faïence ne demeuraient point inactifs, stimulés qu'ils étaient par l'amour de la science et aussi par l'amour de la fortune. Les matières importées de Chine se refusant à une appréciation exacte, on marcha, de tentatives en tentatives, jusqu'au jour où le sol de la France commença à fournir les éléments dont on avait besoin; alors, seulement, la manufacture de Sèvres put asseoir, au-dessus de toutes les autres, sa réputation qu'elle n'a jamais perdue depuis

A partir de ce moment, la faïence, qui était la plus belle poterie de ce temps-là, celle de Nevers et d'Italie, qui, à tous égards, tenait le premier rang, dut se résigner à ne plus figurer que dans les ménages bourgeois ou bien à aller prendre ses invalides dans les cabinets d'antiquités.

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

En Chine de même qu'en Europe, la porcelaine se compose de deux parties principales : l'une qui donne à la poterie sa transparence, l'autre qui lui communique la force et la solidité. La perspicacité des Chinois a su tirer de ces deux propriétés un parti avantageux en les combinant de la façon la plus pittoresque et la plus originale; sous ce rapport, il nous reste encore beaucoup à apprendre de ce peuple industrieux.

La partie argileuse des pâtes, celle d'où dépend la dureté, se nomme *kao-lin*, ainsi que la montagne qui la fournit. On tire aussi, dit-on, du même endroit la partie vitrifiable, feldspath ou pétro-silex. Le kaolin se rencontre par couches, à peu près comme l'argile, au pied de nos collines; le pétro-silex n'est autre chose que la roche même, brisée et détachée par morceaux.

Mais ces deux matières ne deviennent dignes de leur brillante destination qu'après avoir subi une préparation minutieuse; disons brièvement en quoi elle consiste :

Le kaolin est soumis à des lavages réitérés jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une argile très-blanche, douce au toucher, que l'on met en briquettes et que l'on fait sécher : c'est dans cet état qu'on la livre au fabricant.

La roche fusible exige plus de travail à cause de sa dureté. Après l'avoir brisée et pulvérisée au moyen d'instruments particuliers, on la jette dans un bassin rempli d'eau en l'agitant avec une pelle. La poussière qui surnage s'unit en masse et forme une gelée qu'on recueille précieusement, sous le nom de crème de *pe-tun-tse*, ainsi que je l'ai appelée en commençant cet article. Cette opération se répète autant de fois qu'il le faut pour qu'il n'y ait rien de perdu ; après quoi on la dessèche par briquettes à la manière du kaolin. Néanmoins, ce n'est qu'après de nouveaux lavages destinés à en extraire les moindres parcelles hétérogènes, qu'on les fait entrer dans la composition des pâtes.

Le mélange opéré, on l'introduit dans des bassins pavés et cimentés, où il est foulé avec les pieds, par des hommes et quelquefois par des buffles, car ce travail est très-fatigant.

Il ne reste plus alors qu'à façonner les vases, en se servant du tour ou de moules, suivant la forme qu'on veut donner à la pièce de porcelaine.

Le mélange doit varier selon le degré de dureté qu'on désire obtenir; dans les porcelaines communes, c'est le *pe-tun-tse* qui domine; le contraire a lieu dans les porcelaines de prix.

En Chine, on multiplie moins les proportions qu'en Europe : c'est à Sèvres, en Allemagne et en général dans les manufactures impériales, que la portion argileuse est le moins ménagée : là se confectionne la porcelaine destinée aux rois et aux princes, et on sait qu'il n'y a rien de trop beau pour les grands de la terre.

Lorsque l'on commençait à faire de la porcelaine en Europe, des Anglais et des Hollandais, *hong-wao*, hommes à cheveux rouges (ainsi les désignent les Chinois), rapportèrent de ce pays du *pe-tun-tse*, mais ils oublièrent le *kao-lin* que probablement ils ne connaissaient point. Or, il arriva qu'après avoir employé tout leur talent à façonner des vases de forme élégante et à les décorer ri-

chement, ils ne retirèrent du four que des galettes vitreuses indignes de soutenir la comparaison avec celles qui sortent de chez le pâtissier. En apprenant leur mésaventure, le Chinois qui avait fourni la matière se mit à rire de toutes ses forces.

— Ces barbares, dit-il, voulaient avoir un corps dont les chairs se soutinssent sans os.

Les tours à porcelaine des Chinois ressemblent beaucoup aux nôtres.

S'agit-il de porcelaine moulée, la manière de confectionner, je veux dire de parer les moules, pour me servir de l'expression adoptée, présente beaucoup plus de complications et de difficultés; il devient, en outre, indispensable de les retoucher chaque fois qu'ils ont servi : c'est pourquoi on ne cite à King-Te-Tchin qu'un très-petit nombre d'ouvriers habiles à préparer les moules.

Les ouvrages moulés qu'on destine à l'empereur, par exemple les plaques de paravent, les candélabres, etc., se font ordinairement en deux ou en un plus grand nombre de pièces, qu'on réunit au moyen d'une soudure appelée *barbotine*, dont la chaleur du four fait disparaître la trace : c'est ainsi qu'on ajoute les anses et autres fragments qui ne peuvent s'ajuster du premier coup.

La pièce achevée, on la fait sécher, puis on la confie à

Fabrication des cazettes. (D'après la planche III du *King-Te-Tchin-Thao-Lou.*) Dessin de Fellmann.

l'artiste, qui, après l'avoir mouillée à l'aide d'un pinceau en poil de chèvre, la retouche, y pratique des ciselures ou des découpures à jour.

Après avoir passé par les mains du tourneur, du mouleur, du ciseleur, du racheveur, la pièce, avant de parvenir à la cuisson, doit recevoir la couverte ou l'émail, et ensuite, à moins qu'il ne s'agisse de porcelaine blanche, être ornée de dessins, de peintures, de filets d'or.

C'est ici que la sagacité des Chinois se révèle dans toute sa puissance.

Ce peuple n'a, à proprement parler, aucune connaissance de la chimie, science qui, chez nous, du reste, ne remonte réellement qu'à une époque fort rapprochée. Ils ont dû suppléer à leur ignorance par la pratique, par des essais et des tâtonnements sans nombre. Que d'efforts, que de patience ne leur a-t-il pas fallu pour parvenir à des résultats qui ont fait et qui font encore notre admiration en dépit de nos découvertes et de nos progrès, qui les talonnent sans cesse!

Chez eux, l'émail se désigne par ces mots : *huile de pierre*; c'est un composé liquide de matières calcaires et siliceuses, susceptible de former par l'effet de la chaleur une vitrification mince et parfaitement pure. Ils ne sont parvenus à l'obtenir que par une suite de combinaisons et de mélanges empiriques, tandis que chez nous une roche tirée de la Haute-Vienne, la pegmatite de Saint-Yrieix, simplifie singulièrement les choses, et fournit à elle seule l'émail : ainsi se révèle la puissance de la chimie!

Les Chinois appliquent l'émail sur la porcelaine crue, ce qui les expose à la ramollir et à la déformer. On s'étonne qu'ils n'aient pas songé à un procédé fort simple qui se pratique en Europe, celui de soumettre d'abord la pièce à l'action du feu, qui ôte à l'argile la faculté de se délayer et lui communique celle d'absorber.

C'est ce double phénomène qui a inspiré aux Européens l'idée de n'appliquer l'émail que lorsque la porcelaine a subi le dégourdi, c'est-à-dire une légère cuisson.

La chimie nous rend les mêmes services dans la préparation des couleurs, tandis que les Chinois ne procèdent encore que par des essais, sans autres guides que leur imagination et l'habitude de la pratique. Nos devanciers n'en obtiennent pas moins, il faut en convenir, des tons qu'il nous a été jusqu'ici impossible d'imiter complétement, ce qui fait que leurs produits continuent d'être fort recherchés. La couleur des fonds principalement leur assure encore une supériorité incontestable. Ils donnent à ces teintes des dénominations fort originales, par exemple celle de *phénix volant*, sans parler d'une infinité d'autres non moins singulières.

Quant à la peinture proprement dite, tout le monde connaît la manière de la pratiquer chez les Chinois, et les figures bizarres produites par leur pinceau. Il suffira de faire observer que, pour la décoration de la porcelaine chinoise, chaque ouvrier, chaque artiste a sa spécialité : l'un trace les dessins, un autre se charge de les colorier; il n'y a que les ombres qui manquent; les Chinois n'en comprennent point les effets; c'est pourquoi leurs peintures sont complétement dépourvues de relief et de perspective.

J'ai parlé des dénominations étranges dont se servent les Chinois; je ne puis résister au désir d'en citer encore quelques-unes.

Le kaolin de qualité supérieure se désigne par cette inconcevable qualification : *bouche de toile de chanvre;* celui de deuxième qualité : *bouche de sucre;* de troisième qualité : *bouche de porcelaine;* il paraît que l'expression *bouche* indique l'aspect que présente la cassure de cette matière.

Indépendamment des couleurs que nous avons déjà citées, il y en a d'autres qui prennent les noms de *foie de mulet, poumon de cheval;* ce sont des couleurs nouvelles.

Aux personnes qui refuseraient de croire à de pareils noms, je conseille de donner un coup d'œil à l'étalage de nos marchands de nouveautés. Quoi de plus chinois que les noms inventés par eux pour séduire le public? Il est de ces noms que ma plume se refuse à écrire; pourtant je la contraindrai à rappeler aux lecteurs d'un âge mur une couleur autrefois fort à la mode, celle qu'on désignait par ces mots (que je gaze) : *chair du roi de Rome.*

Malgré le dédain qu'ils affectent pour les barbares, les Chinois se sont pourtant décidés à fabriquer des espèces de porcelaine, en vue de flatter leur goût et d'exciter leur convoitise, témoin les *yang-khi-tso*, vases pour les étrangers, littéralement *vases des mers*. En outre, ils tiennent en réserve, dans leurs manufactures, des couleurs et des fonds destinés à l'Europe, tout cela, bien entendu, de qualité inférieure; tant il est vrai que MM. les Chinois ne nous accordent qu'à contre-cœur ce qu'ils ont de mieux. Ce sera assez bon pour les barbares : telle est leur invariable maxime.

L'appât du gain les a cependant décidés à copier les modèles envoyés par nous; en cela, il faut le dire, ils apportent une exactitude et une conscience qui vont jusqu'à l'extrême; qu'on en juge par la preuve suivante.

Un de nos riches armateurs, se trouvant à Paris, passait la soirée chez une dame à qui il avait fort à cœur d'être agréable. Lorsqu'on servit le thé, il se prit à admirer, en vrai connaisseur, le service de porcelaine qui était d'origine chinoise.

— Hélas! pourquoi renouveler mes douleurs? lui dit la maîtresse de la maison; ne voyez-vous pas que mes domestiques ont eu la maladresse d'ébrécher plusieurs de ces tasses?

— Grâce au ciel, il me sera facile de réparer le mal, répondit galamment l'armateur; confiez-moi seulement celle de vos tasses qui est le plus maltraitée; un de mes vaisseaux est en partance pour la Chine, il vous en rapportera de toutes pareilles dans quelques mois.

On devine que la proposition fut acceptée.

A quelque temps de là arriva une caisse hermétiquement fermée, enjolivée de peintures, de caractères, de fleurs et de tous les indices attestant une provenance de Chine. La dame, au comble de la joie, fit ouvrir sous ses yeux la caisse avec des précautions infinies. Bientôt apparaît un service à thé complet et entièrement neuf, tout pareil à la tasse confiée à l'armateur. Mais, ô désappointement, chaque pièce du service portait une brèche et une fêlure exactement semblables à ce qui se voyait au modèle ajouté à l'envoi, comme preuve d'une imitation parfaite.

Quelques porcelainiers chinois ont eu l'idée de substituer au kaolin une sorte d'argile onctueuse (amphibole blanc) ayant l'apparence du savon. Cette matière donne des vases qui sont à la porcelaine ordinaire ce qu'est le vélin au papier commun. Ces ouvrages sont beaucoup plus séduisants à l'œil, d'une légèreté qui étonne; aussi coûtent-ils plus cher. Mais comme ils sont d'une fragilité extrême et que la cuite n'en réussit pas toujours, on se contente ordinairement d'appliquer une couche de cette matière sur les vases de kaolin.

Disons quelques mots des craquelures, genre de beauté que les amateurs recherchent avec beaucoup d'avidité. On désigne ainsi les vases dont l'émail est fendillé dans tous les sens.

Jusqu'à présent, ce genre particulier n'a pu être obtenu dans nos fabriques que par hasard, que comme un accident de cuisson. Mais les Chinois le produisent à volonté et réussissent à le varier au moyen de certains procédés, soit en combinant l'émail avec du *hoa-chi*, soit en plongeant dans l'eau froide le vase chauffé à un certain degré; puis ils donnent plus d'apparence aux craquelures en y introduisant de la sanguine ou bien de cette encre dont ils ont seuls le secret. Sur les surfaces demeurées polies et intactes auxquelles les craquelures servent de cadre, ils ont la coquetterie d'introduire des dessins coloriés. Ainsi préparés, ces vases acquièrent beaucoup de prix; ils se payent jusqu'à mille onces d'argent (7,500 fr.). Les Japonais surtout en sont très-friands.

Nous ne devons point passer sous silence la partie importante et délicate de la cuisson.

On conçoit que la porcelaine crue est extrêmement tendre, on ne peut plus fragile; que l'action trop vive du feu, le moindre contact, les divers phénomènes de la combustion l'exposeraient à une foule d'avaries. Afin de la préserver, on ne la laisse arriver au four qu'enfermée dans des cazettes, espèces de boîtes fermées que des ouvriers spéciaux fabriquent avec une argile commune dont ils font en même temps des écuelles pour les besoins de leur ménage. Ces appareils protecteurs renferment un ou plusieurs vases, quelquefois des piles entières, le tout rangé

avec le plus grand soin par des ouvriers exercés. Ces cazettes étant superposées se servent mutuellement de couvercle.

Lorsqu'il s'agit de procéder à l'enfournement, on dispose, dans des chambres construites en brique, les cazettes par piles qui s'élèvent jusqu'à dix pieds. On a soin de ménager des ruelles destinées à recevoir le combustible. Cet arrangement est combiné de façon que chaque genre de poterie est soumis au degré de chaleur qui lui convient. Ardente à la partie antérieure du four, cette chaleur devient plus modérée au centre et faible vers le fond.

Le feu étant allumé, on mure la porte après avoir ménagé au sommet un trou par lequel on continue de jeter du bois.

Cette opération dure trois jours, y compris le refroidissement. Dès qu'on s'aperçoit que les cazettes ont atteint la couleur rouge vermillon, le feu cesse, et après un jour et demi on commence à démolir la porte.

Néanmoins les cazettes sont encore brûlantes, ce qui n'empêche pas de les aborder résolûment, pourvu toutefois que les ouvriers chargés de cette périlleuse mission aient la précaution de s'envelopper les mains, les pieds et tout le corps de bandelettes de toile épaisse et mouillée.

Le four encore chaud sert à sécher la porcelaine crue.

Le défournement étant terminé, on applique aux vases qui le réclament les peintures et ornements divers, puis on les soumet à une seconde cuisson plus légère, dans des fours d'un autre genre et ouverts. Des hommes sont chargés de surveiller ce qui se passe à l'intérieur. Lorsqu'ils s'aperçoivent que les couleurs en se vitrifiant ont pris un aspect brillant, c'est signe que l'opération est complète. Comme la cuisson de la porcelaine exige une habitude consommée, il y a des fabricants qui ne confient cette tâche qu'à eux-mêmes ; il en est d'autres qui font leur spécialité de cuire pour autrui. Je ne dirai qu'un mot, en passant, de la paye des ouvriers et autres employés ; qu'il suffise de savoir qu'elle se fait avec une régularité invariable, à des époques déterminées suivant la spécialité de chacun : on remarquera seulement que ces époques dénotent, ainsi que tout le reste, la bizarrerie des Chinois ; ils les fixent, par exemple, au cinquième jour du cinquième mois, du quatrième, au milieu du septième mois, du dixième, etc. Survient-il une difficulté, le chef de la manufacture charge le contre-maître de l'aplanir sous sa responsabilité et à l'aide du moyen dont nous avons parlé, le bambou.

Le bambou, en Chine, est d'un usage universel ; il sert à la construction des maisons, des voitures, des fauteuils, des écrans, des cages à poulet. On en fait des mâtures pour les jonques, des tuyaux de pompe et une multitude de choses, même les plus futiles. En un mot, le bambou a le double avantage d'être la providence des habitants du Céleste Empire et de représenter à lui seul tout le code pénal : c'est sans doute à cause de cela que tout bon Chinois a coutume de baiser le bambou qui vient de lui caresser l'échine.

De même que les militaires qui ont affronté les hasards d'une bataille, toutes les pièces de porcelaine ne traversent point les nombreuses phases de la fabrication sans en rapporter quelques horions, tels que gerçures, fêlures. Aussi ne manque-t-on point de procéder à un examen minutieux. Les blessés sont mis de côté et livrés aux hommes de l'art, par l'intermédiaire de marchands ambulants.

Alors surviennent les chirurgiens, c'est-à-dire des hommes extrêmement adroits, qui font métier de rebouter, de raccommoder la porcelaine, d'en faire disparaître les fissures, d'en effacer les rugosités au moyen de la meule et de recoller les parties ébréchées.

Que deviennent ensuite ces porcelaines de mauvais aloi ? Je suppose que la petite bourgeoisie chinoise en recueille un bon nombre, mais le reste est vendu aux barbares de la mer et peut-être aussi offert en cadeau à des diplomates.

Nos amateurs européens acceptent tout cela comme du neuf, ils enferment précieusement ces objets dans leur cabinet. Fort heureusement que, par respect et de peur de les compromettre, ils ne s'en servent jamais autrement ; ils courraient risque souvent de voir ruisseler sur la table le liquide bouillant.

Je ne terminerai point sans féliciter les Chinois de leurs dispositions merveilleuses, quoique un peu peu tardives, à copier les ouvrages et les différents modèles qui leur sont envoyés par notre pays. En envisageant les choses par le bon côté, on y découvre un commencement de velléité à fraterniser avec les barbares de la mer, un pas décisif vers les mœurs européennes qui leur furent si longtemps antipathiques. Cette heureuse tendance déjà en est venue au point que beaucoup de nos amateurs de porcelaine s'y trompent souvent et prennent pour du *king-te-tchin* ce qui sort de la manufacture de Sèvres.

Toutefois, j'engage nos compatriotes à se consoler de leur désappointement lorsqu'il leur arrive de s'en apercevoir, et à ne le considérer qu'au point de vue de la civilisation !

Cette lutte incessante d'imitation et de contrefaçon entre les porcelainiers chinois et ceux de l'Europe doit amener infailliblement une fusion plus complète. En conséquence, faisons des vœux pour que les marins anglais et leurs alliés ne se pressent pas trop d'aller au milieu de Pékin briser à coups de canon la vaisselle du céleste empereur.

Peut-être nous sera-t-il accordé, à nous qui vivons en ce siècle, d'assister à une splendide fête de l'Hôtel-de-Ville de Paris, où l'on verra les fils de Hien-Fong, peut-être le monarque lui-même, échanger des toasts avec les princes chrétiens pour lesquels ils avaient un si profond mépris.

Je vois couler à pleins bords l'odorante infusion de thé diaprée d'un nuage de lait ; j'aperçois des sorbets glacés, des confitures de tous pays se dresser sur des coupes dont il sera impossible de démêler l'origine ; çà et là des jarres aux mille dessins verser à grands flots le bourgogne et le champagne dans des tasses dont la transparence permettra de distinguer la surface écumante.

Au plus fort de la nuit, notre capitale s'inondera tout à coup des plus belles couleurs de l'arc-en-ciel lancées par un nombre prodigieux de lanternes arrivées la veille de Pékin : on se croira transporté à Pékin même.

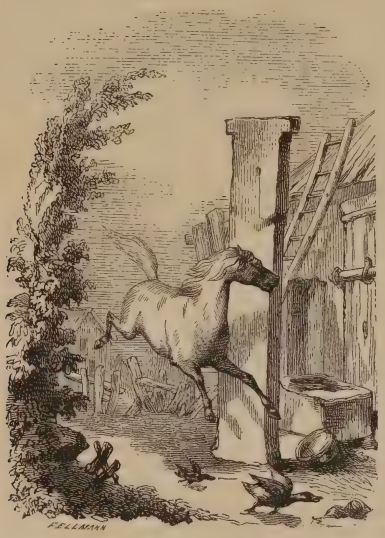
Au milieu de cette féerie se fera entendre un chœur formidable de voix amies célébrant à l'unisson le génie des Français, aux formes gracieuses autant que légères, et celui des Chinois, aux ailes de dragon.

Tout le long des boulevards, dans les rues, sur les places publiques, des Parisiens de tout âge, de tout sexe et de toute condition circuleront bras dessus, bras dessous, avec leurs maîtres en matière de porcelaine ; enivrés de joie et d'enthousiasme, ils s'écrieront à tue-tête : Vive les Français ! Vive les Chinois ! Qui se ressemble s'assemble ; qu'ils soient désormais regardés comme un seul et même peuple !

MAURICE DECHASTELUS.

FIN.

LA MORT DE RACHEL.



Il est arrivé à Paris, le mois dernier, dans la même semaine, presque dans la même journée, quatre nouvelles funèbres : la mort de Réchid-Pacha, le premier homme politique de l'Orient, la mort du maréchal Radetzki, le premier capitaine de l'Autriche, la mort du général Havelock, le héros anglais de l'Indoustan, et la mort de Mlle Rachel, la dernière muse de la tragédie.

On voit que la fille de l'Erèbe s'est donné de riches étrennes, — et qu'elle a fauché, comme Tarquin, les plus hautes et les plus illustres têtes.

A la gloire des lettres et des arts, le nom de Rachel a éclipsé les trois autres. Les Réchid, les Radetzki et les Havelock auront sans doute leur revanche dans l'histoire, où la tragédienne ne laissera que le bruit d'un écho ; — mais tandis que les circonstances feront renaître des généraux et des diplomates plus grands encore que ceux de l'Autriche, de l'Angleterre et de l'Orient, l'art antique, l'art par excellence, retrouvera-t-il une autre Rachel ? C'est fort douteux. Et nous sommes à cet égard de l'avis de M. Théophile Gautier : — Aucune artiste mieux que Mlle Rachel n'a rendu ces expressions synthétiques de la passion humaine, personnifiées par la tragédie sous l'apparence de dieux, de héros, de rois, de princes et de princesses, comme pour mieux les éloigner de la réalité vulgaire et du petit détail prosaïque. Elle fut simple, belle, grande et mâle comme l'art grec qu'elle représentait à travers la tragédie française. Elle garda toute sa vie son attitude de statue et sa blancheur de marbre. Les quelques pièces jouées en dehors de son vieux répertoire ne doivent pas compter, et elle les quitta aussitôt qu'elle le put. Ainsi donc Mlle Rachel n'a exercé aucune influence sur l'art de notre temps ; mais, en revanche, elle n'en a pas subi. C'est une figure à part, isolée sur son socle au milieu du thymélé, et autour de laquelle les chœurs et les demi-chœurs tragiques ont fait leurs évolutions selon le rhythme ancien. On peut l'y laisser, ce sera la meilleure figure funèbre sur le tombeau de la tragédie.

M. Gautier cependant va trop loin en disant que Rachel n'a exercé aucune influence sur l'art de notre époque ; elle en a relevé et soutenu le niveau, quinze ans de suite, à une hauteur que personne ne maintient au théâtre après elle, — témoin ce qui se passe à la Comédie-Française depuis sa retraite. *Melpomène* y est bien enterrée, et il ne reste debout que *Thalie*. Heureusement, *Thalie* est représentée par des talents de premier ordre. La tragédie est morte, vive la comédie !

Voilà pourquoi les obsèques de Rachel ont eu l'éclat d'un convoi royal : chacun savait qu'on avait perdu plus qu'un artiste, qu'on suivait le deuil d'une Muse. Toutes les notabilités des Académies des lettres, des arts, et du monde, escortées de trente à quarante mille curieux, marchaient derrière le corbillard, caparaçonné d'argent et attelé de six chevaux à postillons, comme celui d'une souveraine.

Minée à trente-huit ans par le travail, les voyages et les émotions, la célèbre artiste se savait frappée à mort. En partant pour l'Egypte, elle dit à M. Arsène Houssaye, son ancien directeur :

— Vous souvenez-vous du dîner que nous fîmes chez Victor Hugo, à la suite de la reprise d'*Angelo de Padoue* ? Vous souvenez-vous que nous étions treize ? Il y avait Hugo et sa femme ; vous et votre femme ; moi et Rébecca ; Girardin et sa femme ; Gérard de Nerval, Pradier, Alfred de Musset, Perrée, du *Siècle*, et le comte d'Orsay... Eh bien ! comptez aujourd'hui où sont ces treize convives ? Victor Hugo et sa femme, à Jersey ; votre femme est morte... Mme de Girardin est morte... ma pauvre Rébecca est morte... Gérard de Nerval, Pradier, Musset, Perrée et d'Orsay sont morts ; moi... *n'en parlons plus*... Il ne reste que Girardin et vous ! Adieu, mes amis... Ne riez jamais du nombre treize à table !

L'année précédente, elle écrivait à un ami :

« Houssaye m'a dit que c'est lui qui vous a donné la petite montre Louis XV que vous avez si gentiment arrangée, en remplaçant le verre qui laissait voir les entrailles de la bête, par l'émail où l'on a fait cuire votre servante. Je trouve, et Sarah aussi, le bas de ma figure un peu long. Mais les émails, ou plutôt les émaux, car il y a des *maux* partout, ne se corrigent plus une fois sous le feu. Je crois toutefois que ce n'est une chose à porter que *pour après ma mort. Je suis si patraque que ça pourra bien ne pas traîner beaucoup.* Si Mme de Girardin voulait me faire *un rôle de poitrinaire historique*, s'il y en a (car j'aime à tenir un rôle qui soit un nom) je crois que je le jouerais bien, *et à faire pleurer, car je pleurerais moi-même.* On a beau me dire que ce ne sont que les nerfs, je sens bien qu'il y a du détraqué. Nous parlions de montre ; c'est comme quand on a tourné la clef trop fort, ça fait *crac !* Je sens souvent quelque chose qui fait crac en moi, quand je me monte pour jouer. Avant hier, dans *Horace*, en disant son fait à Maubant, j'ai senti le *crac*... Oui, mon ami, je craquais. Ceci entre nous, à cause de ma mère et des petits. »

Rachel est-elle morte israélite ou catholique ? Les avis sont partagés. Beaucoup affirment qu'elle s'était fait baptiser en secret, ou qu'elle avait l'intention de le faire.

Ces personnes ajoutent qu'elle n'avait plus sa connaissance, lorsque le rabbin juif, appelé par sa sœur, est venu assister son agonie au château du Cannet, près de Cannes.

Le fait est qu'elle a été inhumée selon le rite israélite, dans le caveau où l'attendait sa sœur Rébecca.

Rachel a laissé trois millions de fortune.

Nous publierons une notice détaillée sur la dernière tragédienne. Le *Musée des Familles* a donné trois fois son portrait : de profil, d'après Dantan, t. VI, p. 352 ; de face, d'après G. Staal, t. XIV, p. 333 ; et en pied, dans *Adrienne Lecouvreur*, t. XVI, p. 249.

PITRE-CHEVALIER.

GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES[1].

LE PROCUREUR-SYNDIC.

Violette, Isabeau; La Garde et La Roque sur la route. Dessin de Foulquier.

I. Les deux cavaliers à l'écharpe blanche. Le muguet de 1627. La petite flèche d'argent. Violette. Le lis de Cellé. Voyage en litière. La belle Isabeau. Le procureur-syndic. Maître Pierre et M. Rifflet. La Garde Vallon. Les faux sauniers.

Il y a eu deux cent trente ans à la Saint-Jean dernière; au temps où fleurit le buisson et où les merles recommencent à siffler sous les feuilles leurs refrains joyeux, deux cavaliers de bonne mine, après avoir gravi l'une des pentes les plus rudes de la route de Rodez à Figeac, s'arrêtèrent un beau matin au lieu dit des Trois-Chênes. Là, ils mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux sous l'ombrage, et allant s'asseoir sur le talus gazonné de la route, dans une position qui leur permettait d'explorer à la fois

(1) Voyez, pour la série, la table du tome XXIV.

la campagne et le grand chemin, ils eurent ensemble l'entretien suivant sous les chênes :

— Mon cher baron, dit en débutant le plus âgé, beau cavalier à la royale noire, à la moustache en croc et à l'œil d'aigle, qui avait dû manier bravement l'épée dans les dernières guerres civiles, et combattre pour le Béarnais, car il portait l'écharpe blanche ; mon cher baron de La Roque, tu peux jeter au diable ta sombre mine et ta réserve, et me parler à cœur ouvert, maintenant que nos chevaux seuls peuvent nous entendre, et que tu ne crains pas sans doute leur indiscrétion.

— Vous plaisantez toujours, monsieur de La Garde, dit en soupirant le baron, jeune muguet blondin dont les longs cheveux flottants et les yeux bleus excitaient l'intérêt de tous les vertugadins à dix lieues à la ronde, et la haine de ceux qui portaient la fraise empesée.

— Et pourquoi serais-je triste, mon beau fils d'Apollo *à teste dorée*, comme dirait Ronsard? Est-ce à cause de la blessure que nous a faite au côté gauche la petite flèche d'argent?

— Vous en riez, monsieur de La Garde, et cependant telles blessures sont plus à craindre et plus douloureuses parfois que celles de la guerre!

— Il est possible, mon mignon ; je crois néanmoins, ne t'en déplaise, qu'on aime mieux celles-ci que les autres, et, dans tous les cas, têtebleu! elles se guérissent plus radicalement, et je connais deux chirurgiens qui n'en manquent pas une.

— Et que vous appelez, monsieur?...

— Un prêtre et un tabellion!

— Plût à Dieu! murmura La Roque soupirant de nouveau, que je fusse déjà entre leurs mains!

— On vous y mettra, cher ami ; mais voyons, déclouez vos lèvres et apprenez-moi où en sont les choses : avons-nous du nouveau?...

— Rien, par malheur! Seulement j'ai su que Violette revenait de Paris!

— Ah! ceci est du neuf déjà.

— Elle en revient aujourd'hui même, continua La Roque tout tremblant.

— Et doit passer probablement de ce côté?...

— Oui, monsieur de La Garde, ici même, dans peu d'instants.

— Voilà pourquoi, n'osant l'attendre seul sur le terrain, tu t'es renforcé d'un second?...

— Il est vrai, balbutia La Roque, rouge comme un coquelicot.

— O jeunesse pure et sacrée, que je t'aime dans ta candeur! Tu n'es pas de ce siècle, enfant : mais n'importe, mon noble lis des vallons du Cellé, garde cette crainte timide, j'aurai de l'audace pour toi!

— Justement, les voici, dit La Roque respirant à peine.

— Elles sont deux dès lors.

— Oui, Violette est avec sa tante.

— Et où les vois-tu, mon ami?

La Roque n'aurait pu parler : il étendit la main vers la côte, et montra une litière portée par deux mules qui venaient bon train malgré la montée. La Garde sourit, se leva tranquillement, et allant se poster avec son ami au milieu de la route, il attendit la litière. Arrêter le postillon d'un geste et se présenter à la portière pour saluer ces dames était pour lui l'affaire la plus simple du monde. Il exécuta l'entreprise avec son aisance ordinaire, et fut bien accueilli. Les rideaux de cuir s'ouvrirent à sa voix, et une figure charmante, qu'animait encore un air vif et mutin, se pencha à moitié hors de la litière, et faillit pétrifier de joie et de bonheur le pauvre baron.

Immobile et tremblant, il n'aurait point songé à faire un pas, mais La Garde le prit par la main, et le traînant comme un enfant :

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant avec respect, voulez-vous souffrir que votre très-humble valet vous présente son ami le baron de La Roque?...

— Je le permets d'autant plus volontiers, répondit l'espiègle en se mordant les lèvres, que le présenté, à moi connu, me fera connaître son présentateur.

— Voilà, mon cher, dit La Garde, à quoi ta sotte timidité m'expose! Mais je lui pardonne, mademoiselle, et vous ferez de même, car vous êtes la plus coupable en tout ceci.

— Moi? reprit Violette d'un air surpris.

— Eh! sans doute ; s'il perd l'esprit, vous savez bien pourquoi!

— La Garde, dit alors du fond de la litière une voix forte et railleuse, est-ce pour débiter ces contes à ma nièce que vous nous arrêtez dans la poussière, *à la rage* du soleil?...

— Vive Dieu! s'écria La Garde, c'est la belle Isabeau!

Un gros rire lui répondit, et une femme avoisinant la cinquantaine, mal conformée, presque bossue et d'une laideur remarquable, sauta sans aide sur la route et dit en rabattant ses jupes :

— La Garde, mon ami, vous êtes un fier insolent!

La Garde, ôtant son castor ombragé d'une plume blanche, vint la saluer galamment, et baisa la main qu'elle lui tendait en murmurant :

— Ce sera votre punition!

Pendant ce temps, le baron était au supplice, et maudissait tout bas une circonstance qui eût fait le bonheur d'un autre. Violette, le voyant planté comme un piquet devant la litière, avait eu la malice de l'appeler pour l'aider à descendre, et il frémissait en sentant son bras sur le sien, et n'osait lever les yeux pour la voir. Après s'être amusés quelque temps de son embarras, La Garde et la tante en prirent pitié. Il fut convenu qu'on monterait à pied la première côte (et Dieu sait s'il en manque dans le Quercy et le Rouergue!). Les plus raisonnables ouvrirent la marche, et les plus heureux les suivirent à quelques pas de distance. On chemina ainsi assez longtemps, et, grâce à l'indulgence de la belle Isabeau, qu'on nommait ainsi par antiphrase dans ce pays sarcastique par excellence, un plan de campagne complet fut arrêté dans l'intérêt du baron.

— Jamais mon frère, avait dit en se résumant la vieille fille, ne consentira au mariage de Violette avec votre ami. Non, certes, qu'on puisse lui reprocher rien sous le rapport de la naissance ou de la fortune, mais il a donné parole à son cousin, et la tiendra quand le roi voudrait le contraire.

— Et quel est ce cousin? interrompit La Garde

— Le procureur-syndic des communautés religieuses de Villefranche.

— Comment! cet abominable Marrel?

— Lui-même, mon beau chevalier!

— Mais ce serait un meurtre! et quand il ne s'agirait pas du fils du meilleur de mes amis, j'empêcherais cet odieux mariage, ne fût-ce que par esprit de justice.

Un regard de reconnaissance que lui jeta Violette prouva qu'elle partageait cet avis. La Garde la salua courtoisement.

— Dieu a marié ces deux enfants dans le ciel, reprit-il plus bas, il faut le seconder, belle Isabeau.

— Oui, je ne suis point jalouse, quoique le mariage ait toujours été mon merle blanc.

— Est-il possible que vous ayez eu cette envie?

— Je l'ai encore! mais pas un homme n'a voulu de moi, les uns parce que j'étais trop laide, les autres parce que je n'étais pas assez riche!

— Je vous trouverai un mari, parbleu! Tenez-vous beaucoup à la beauté?...

— Non, je ne tiens qu'à une chose, c'est d'être mariée!

— Eh bien! je vous le jure sur l'honneur! je vous trouverai ce phénix; mais il faut combattre avec nous *unguibus et rostro*, des pieds et des mains!

— Dites, et je ferai tôt tout ce que je puis faire.

— Ecoutez! Vous allez commencer par me faire inviter au festin de la Saint-Jean. Je m'y rendrai avec le baron: le procureur-syndic y sera sans doute, et là je donnerai les cartes pour notre première partie!

— Malgré l'humeur rechignée de mon frère, je peux vous promettre cela, mais voilà tout, au moins.

— Le reste me regarde!

— Et vous tiendrez votre promesse?...

— Oui, je le jure derechef par mon écharpe blanche! Mademoiselle et vous serez mariées le même jour, au même autel.

On se sépara sur cet engagement: les dames, remontant dans leur litière, gagnèrent Figeac, et les deux cavaliers se rendirent au château du baron. Ils n'avaient pas encore fait vingt pas dans le chemin de traverse, que le buisson de la route, s'ouvrant doucement, livra passage à deux hommes qui paraissaient tout effarés. L'un, habillé de gris, était remarquable par son ventre énorme contrastant avec la petitesse de sa taille, et par la mobilité de sa physionomie, que deux yeux gris et un nez retroussé rendaient on ne peut plus originale: l'autre, vêtu de ce *cadis* bleu de ciel si cher au vieux Quercy, et chaussé de gamaches de cuir et de gros sabots malgré la saison, avait la physionomie placide en apparence, endormie et rusée des enfants de l'Auvergne. Le chaudron qu'il portait sur l'épaule révélait son métier, comme le bassin de cuivre jaune et les rasoirs sortant à demi de la poche de sa veste indiquaient celui de son compère.

Après être sortis du buisson, ces deux hommes se regardèrent quelque temps d'un air ébahi. Le barbier, affermissant enfin sur son front le vaste tricorne dont la pointe poignardait l'air, dit vivement au chaudronnier:

— Eh bien! maître Pierre, que dites-vous de tout cela?

— Je dis, mordié! monsieur Rifflet, que votre cousin aura de l'ouvrage!

— Oh! Marrel est bien appuyé! il a du crédit dans sa ville et de l'argent dans sa bourse. Quand on est procureur-syndic de toutes les communautés...

— C'est égal, vertuchoux! il aura une fameuse épine au pied avec ce diable de La Garde!

— Il ne le craint pas plus que moi, qui m'en soucie comme d'un clou!

— A la bonne heure! mais j'aime autant, cap de saint Cristoly! qu'il vous en veuille à vous qu'à moi! Et cependant, s'il m'attaquait, je sais bien ce que je ferais!...

— Et que feriez-vous, maître Pierre?

— Vous savez que tous ces diables qu'il tient dans son château, depuis la guerre, fraudent le roi et la ferme, et vendent le sel au rabais...

— Comment! si je le sais! à telles enseignes que le présidial de Villefranche informe contre eux criminellement et extraordinairement, comme le disait hier encore M. Arnaldy de Monteils, votre capitaine de ville.

— Apprenez donc, monsieur Rifflet, une nouvelle que votre cousin payerait bien deux écus, je pense!

— Et laquelle, compère?...

— C'est que, ce soir même, deux de ces enragés coquins seront au gué de la Sereine, avec un chargement de sel!

— Cap de saint Cristoly! en êtes-vous sûr?...

— Je l'ai entendu de mes propres oreilles, dans le cabaret de *la Croix-Blanche*, à Villeneuve-la-Crémade!

— Cela étant, maître Pierre, voulez-vous gagner les deux écus dont vous parliez?...

— Moi! je le veux bien, vertuchoux!

— Allez ventre à terre à Villefranche, et contez le fait de ma part à mon cousin; Marrel se chargera du reste.

— Et croyez-vous qu'il me payera?

— Oh! je vous en réponds!

II. L'âne du cousin. Feu de la Saint-Jean. Une visite inattendue. Dame Nicole. Le capitaine de ville. Un croquant. La dénonciation. Le crime des trois chênes. M. Belle-Oreille. Une des joies du feu de la Saint-Jean. Vengeance du procureur-syndic. Le présidial de Villefranche. Le perturbateur du repos public. Exécution des soldats de La Garde. Le Balafré. La revanche du gentilhomme.

Le lendemain de ce colloque, un voyageur, monté sur le plus bel âne qui soit jamais sorti des haras de Clermont, faisait son entrée à Figeac. Les cloches de Saint-Sauveur sonnaient à toute volée pour célébrer la fête si chère aux campagnes, et les bons bourgeois, assis devant leurs portes, selon la coutume antique et nationale du midi, se hâtaient d'expédier en public le repas du soir; car MM. les consuls, pour des raisons particulières, se proposaient d'allumer le feu de la Saint-Jean une heure plus tôt que d'habitude. Cette innovation, sans exemple dans les fastes municipaux, était l'objet de critiques amères, lorsque l'apparition du voyageur susdit interrompit toutes les conversations et leur donna sur-le-champ un autre cours.

Jamais peut-être, en exceptant l'ingénieux chevalier de la Manche, homme n'avait paru sur les chemins accoutré de cette façon. Coiffé d'un immense chapeau rabattu, dont les bords flottaient sur deux oreilles de structure extraordinaire et d'une prodigieuse grandeur, et enveloppé d'une soutane de tiretaine noire qui, serrant sa longue et maigre taille, traînait jusqu'à terre, l'étranger était planté droit à califourchon sur son âne et se pliait en deux, avec des grimaces d'effroi et des soubresauts à chaque mouvement brusque de l'animal.

A sa vue, tous les enfants, quittant précipitamment leurs assiettes de terre jaune, s'étaient mis à sa poursuite en jetant des cris capables d'éveiller les morts; et les parents auraient eu fort à faire pour gourmander cette insolence, si l'âne, ombrageux par nature, prenant le mors aux dents, n'eût disparu au galop dans les ruelles du vieux Figeac. Il eut beau courir, cependant, la troupe endiablée, qui le suivait de loin en hurlant, arriva assez tôt pour le voir, à la jubilation générale, lancer son maître sur le pavé devant une maison de la grand'rue, où il s'arrêta tout à coup.

Grâce à la longueur de ses membres, le cavalier désarçonné ne parut pas avoir trop souffert de sa chute, et, se relevant promptement, il alla heurter deux fois avec force

au portail cintré d'une antique habitation qui, avec son auvent rongé par les pluies et ses deux fenêtres en ogive, ressemblait plutôt à un fort ou à une prison qu'à la demeure d'un bourgeois casanier et paisible.

Les deux premiers coups de marteau n'ayant produit aucun effet, il se préparait à redoubler, lorsque le châssis à petits vitraux triangulaires et encadrés dans le plomb s'ouvrit en grinçant, et une petite vieille en cornette de toile ornée d'un ruban noir, plongeant dans la rue ses yeux irrités et bordés de rouge :

— Quel est le mal appris, dit-elle aigrement, qui heurte de la sorte au portail du capitaine de la ville ?...

— Hé ! dame Nicole, c'est moi ! répondit en élevant son fausset glapissant le malencontreux voyageur ; c'est moi ! ouvrez vite !

— Bon ! reprit Nicole tout haut, voici le reste de notre écu ! Il y a des gens qui ont vraiment de la chance et qui ne se rompront jamais le cou pour une bonne fois !

Le nouveau venu fit la sourde oreille, et, loin de paraître fâché, se hâta de dire du ton le plus doux :

— Bonsoir, dame Nicole ; vous êtes toujours droite comme le clocher de Saint-Sauveur !.. Comment se porte le cousin Arnaldy?

— Comme un vieux fou qu'il est ! répondit en grommelant la vieille.

— Et la cousine Violette ?...

— Allez le lui demander vous-même ! Croit-il donc, ce galant, ajouta dame Nicole, dont la mauvaise humeur croissait de moment en moment, que je veuille rester toute la journée sur la porte avec lui et son âne ?

A ces mots accentués fortement et avec colère, elle prit le roussin par le licou, non sans l'accabler de malédictions, et laissa le maître s'engager, toujours impassible, dans le tortueux escalier de pierre qui menait au premier étage. Cet escalier, construit, dans l'origine, dans les vues de précaution que nécessitaient les guerres civiles, était percé de plusieurs meurtrières. Par l'une de celles qui donnaient sur le jardin, le procureur-syndic aperçut la table dressée sous des treilles. Il se dirigea donc de ce côté à pas de loup, et s'arrêta dans le couloir obscur et voûté en forme de chemin couvert, afin de se mettre au courant de la conversation.

D'un coup d'œil furtif, il reconnut le jeune baron de La Roque assis vis-à-vis la porte, et son front se plissa ; la voix de La Garde s'étant élevée sur ces entrefaites, il tressaillit, et d'instinct recula d'un pas. Il n'aurait point quitté ce poste, car l'indiscrétion de la tante amenait la conversation sur son chapitre ; mais le retour de Nicole l'en débusqua et le contraignit d'effectuer son entrée malgré lui.

— Eh ! c'est le cousin Marrel ! s'écria La Garde en voyant sa longue figure effarée ; je m'en doutais aux cris de ces enfants ! Comment se porte votre âne, monsieur le procureur-syndic ?

Le cousin Marrel s'inclina gauchement, sans répondre, à droite et à gauche, fit le salut le plus gracieux à la belle Violette, qui détourna la tête avec froideur, et se précipita dans les bras de M. Arnaldy de Monteils.

Pendant que le brave capitaine de la ville, excellent homme sous son écorce aussi rugueuse et plus dure que celle d'un chêne, le pressait contre son cœur avec affection, mais en grondant, selon l'usage, de ce qu'il arrivait si tard, le jeune baron, feignant de rajuster les rubans de son pourpoint orange, se pencha vers La Garde, et lui dit à l'oreille :

— Quel est donc ce croquant?

— Le procureur-syndic, ou, si vous l'aimez mieux, l'intendant et l'homme d'affaires des communautés religieuses de Villefranche. C'est le cousin de notre amphitryon, et l'un des nombreux prétendants à la main de Violette.

— Qui ? ce mal bâti-là !...

— Si la chose dépendait d'Arnaldy, vous n'auriez pas beau jeu, baron !...

Le jeune baron de La Roque toucha son épée et regarda fièrement Marrel. Celui-ci ne parut pas y faire attention ; mais, dès qu'il eut vidé deux fois son verre plein de vieux cahors, qu'on voyait mousser dans la pimprenelle, prétextant une affaire pressée, il emmena son cousin au fond du jardin, et lui demanda en bégayant s'il ne savait pas que La Garde était décrété de prise de corps.

— Chut ! répondit avec humeur M. Arnaldy de Monteils, je ne sais que trop tout cela ! Les faits et gestes de La Garde ont retenti dans toutes les juridictions et ne tarderont pas à frapper les voûtes de la grand'chambre. Si le Parlement s'en émeut, je vous dirai mon sentiment ; mais, en attendant, mon cousin, retenez votre langue. La Garde est bien en cour, et, puisqu'il faut vous l'avouer, j'ai ordre de fermer les yeux sur ses déportements.

— Sa Majesté se repentira de protéger un pareil mécréant... Mais l'ordre s'étend-il jusqu'au muguet assis à côté de Violette ?...

— Non point, morbleu ! Que prétends-tu m'insinuer par ces paroles ?

— La vérité, cousin, qui vous aurait crevé les yeux sans l'audace de ce La Garde.

— Hein ? est-ce que tu le soupçonnerais ?...

— Hé ! non pas lui, cousin ; c'est le muguet, vous dis-je !

— Qui ? ce page habillé en homme, le jeune La Roque, auquel on donnerait encore le fouet, si nos jeunes gens ne sortaient pas dix ans trop tôt de leur académie !

— Oui, ce jeune homme aime Violette.

— J'ai peine à te croire, cousin...

— S'il vous fallait des preuves, nous en trouverions de formelles. On les a vus hier se promener ensemble aux *Trois-Chênes*, à l'arrivée de ma cousine. Rifflet, caché dans les broussailles, a entendu tout le complot. Isabeau, votre sœur, en est et les seconde !

— Ah ! jour de Dieu ! s'écria le capitaine, voilà pourquoi elle a tant insisté pour me les faire inviter tous les deux !

— Ils sont d'accord ; c'est chose sûre !

M. Arnaldy de Monteils retroussa sa moustache, mit son feutre à grands poils, orné d'un panache rouge, sur l'oreille, et, après avoir repris sa place :

— Monsieur le baron, dit-il à La Roque, quand vous étiez page à la cour, votre gouverneur vous conduisait-il à la comédie ?

— Quelquefois, monsieur, balbutia le baron en rougissant comme de coutume.

— Comment appelle-t-on sur les tréteaux les pères ridicules ? N'est-ce point Argante ou Géronte ?

— Pardon, cher capitaine, interrompit La Garde, à quel propos lui faites-vous cette question ?

— Afin de prouver à lui et à tous que si l'on veut des pères de comédie, il ne les faut point chercher à Figeac, ni sous mon toit, monsieur.

Il y a du Marrel là-dessous, pensa La Garde.

— Expliquez-vous, capitaine, reprit-il de son ton jovial.

— Très-volontiers !... Monsieur le baron, dit-il en se

levant cérémonieusement et mettant son feutre au panache rouge à la main, d'après ce qui s'est passé hier aux *Trois-Chênes*, vous ne m'en voudrez pas si je vous remercie de l'honneur de votre visite...

Le pauvre baron se leva aussi tout confus, et il aurait fait une triste retraite sans l'aisance et la présence d'esprit de La Garde. Feignant de ne rien comprendre aux discours ni à la colère du capitaine, il salua ces dames, dit qu'il sortait pour montrer à son jeune ami le feu de la Saint-Jean, et promit de ne pas partir sans leur apporter ses respects. Dès qu'ils eurent tourné le dos, le capitaine éclata; mais Violette ayant pris la fuite aux premiers flots de sa colère, et sa tante s'étant empressée de l'imiter, il ne resta bientôt plus sous les treilles que le cousin Marrel.

Son premier soin fut, pour éviter le serein, de se coiffer, sous son large chapeau, d'un béguin de toile blanche; puis il se versa de nouveau une ample rasade du vin de la côte du Lot, et, mis en joie par cette libation, entra en se frottant les mains dans la maison du capitaine. Mais son allégresse, un peu rabattue par dame Nicole qui l'appela Judas, lui rentra subitement dans l'âme, quand il se vit seul dans la salle à manger en face de La Garde.

— Ventre-saint-gris! comme disait notre bon roi, fit La Garde à voix basse, vous arrivez à point; je reviens exprès vous chercher!

Et l'autre, reculant comme s'il eût marché sur des vipères:

— Un moment, monsieur Belle-Oreille, donnez-vous

M. Marrel, le procureur-syndic, sur son âne emporté. Dessin de Foulquier.

patience et m'écoutez: vous vous êtes vilainement conduit aujourd'hui; je pourrais donc vous bâtonner jusqu'au sang, puisqu'il s'agit d'un gentilhomme, et n'y manquerais pas pour sûr si nous n'étions gens de revue. Pour cette considération, vous ne tâterez point du bois vert, quant à présent du moins, et pour ce fait; mais je vous préviens que si vous ne tournez à l'instant les talons et s'il vous arrive encore une fois de les poser sur ce carreau, une seule fois, entendez-vous, à l'avenir, aussi vrai que je suis La Garde, sachez que je vous fais mourir sous le cotret!

Le procureur-syndic, l'œil fixe, les cheveux hérissés de peur, se mit à balbutier une supplique pour tâcher d'obtenir la permission de passer au moins cette nuit à Figeac.

— Une nuit, belître! répliqua La Garde; pas une minute, pas une seconde, si tu tiens à tes os mal faits!

Il fallut donc qu'il réenfourchât son âne et qu'il cédât, à son grand regret, le champ de bataille à l'ennemi; ce qu'il fit de la plus mauvaise grâce du monde. Heureux encore si tout se fût borné là! mais il n'était qu'à la préface de ses tribulations. Le hasard ayant voulu qu'il prît, pour abréger, la promenade, il arriva juste au moment où le feu allumé en l'honneur de saint Jean flambait avec le

plus d'ardeur. A la vue de cette figure osseuse et longue, et de l'âne classique, rendu plus extraordinaire par la réverbération rougeâtre des flammes, il s'éleva des huées à faire sonner toutes seules les cloches de Saint-Sauveur.

Aussitôt femmes et enfants se mirent à lui courir sus, en brandissant des bourrées ardentes et des tisons, et il eut beau talonner son âne, il ne put éviter de passer à travers une pluie de feu et d'étincelles sous ces fourches caudines de nouvelle espèce. Sur ces entrefaites, survient un plaisant qui, en donnant l'écu, dépêcha toute la canaille après lui; et, comme si ce n'eût point été assez de son affreux charivari, voilà la garde bourgeoise, à deux pas de la porte, qui, pensant répondre à la joie publique, fait retentir les airs de ses arquebusades.

Pour le coup, la frayeur gagna le grison, et, comme il était grand et fort, malgré la résistance et les cris de Marrel, il l'emporta avec une telle furie qu'à la première descente maître et baudet roulèrent pêle-mêle comme deux billes.

Le pis de tout cela fut qu'en se relevant le procureur-syndic se vit forcé de se dépouiller au plus vite de sa soutane neuve de demi-ostade, qui brûlait par tous les bouts, et de poursuivre en chemise l'âne insurgé à travers champs. Il le rattrapa le lendemain, vers midi, auprès de Villefranche, où ils se traînèrent difficilement tous deux, tant cette nuit les avait éclopés.

Comme il allait se jeter sur son lit, car il tombait d'épuisement et de fatigue, voici le gardien des Cordeliers et le prieur des Chartreux qui viennent lui demander compte, l'un, de dîmes arriérées dont on l'accusait de garder le produit; l'autre, d'une rente établie sur deux maisons baignées par l'Alzou, et que le couvent ne touchait plus. Pris à l'improviste, il se défendit mal et fut sévèrement tancé par les bons pères, ce qui le rendit si furieux que, pour se venger sur quelqu'un, au lieu de se coucher, ainsi qu'il en avait le projet, il courut au présidial où étaient les deux soldats de La Garde, arrêtés la veille par ses soins.

Peu miséricordieux de leur nature et ne prenant que trop à la lettre la rigueur des lois et ordonnances, les conseillers avaient bonne envie de les envoyer au gibet; mais l'image de La Garde, leur apparaissant vaguement entre les fourches, refroidissait leur zèle. Personne ne se souciant de s'attirer l'inimitié d'un homme que rien n'arrêterait, la procédure serait restée en suspens sans l'infernale adresse du procureur-syndic. Sachant parfaitement où était l'obstacle, il imagina de le lever par un mensonge. Déjà le bruit de son retour s'était répandu dans la ville; on savait dans quel équipage il était rentré, et les gloses allaient leur train, quand on le vit accourir tout affairé au présidial.

Le président, le juge mage, le lieutenant principal et le lieutenant particulier se promenaient avec cinq ou six conseillers sous les ormeaux de la cour, et devisaient précisément à son sujet. Marrel les aborde avec mystère, et, saluant jusqu'à terre les justiciers du roi:

— Monsieur le président, dit-il, vous causiez, je le vois, de mon équipée!

— Par ma foi! oui, monsieur le procureur-syndic, et la cour s'étonnait du fait. On rapporte effectivement que vous êtes arrivé à Villefranche en chemise et couvert de poussière.

— Il est vrai, monsieur le président.

— Et à quel propos cette hâte, qui nous paraît inusitée?

— Afin de vous apporter le premier une nouvelle qui ne vous déplaira point, j'en suis sûr.

— Parlez, monsieur, nous écoutons!

— On assure à Figeac, et mon cousin le capitaine me l'a certifié lui-même, que La Garde vient d'être décrété de prise de corps, comme perturbateur du repos public.

— Serait-il possible?...

— Il n'est bruit d'autre chose à Figeac! L'ordre vient, dit-on, de Paris.

— Enfin! s'écria le président, dont un long et bruyant soupir dilata la vaste poitrine; mieux vaut tard que jamais, et nous verrons donc relever la majesté de la justice!

Rien n'est brave comme un poltron qui se croit à l'abri. Contenue jusque-là par la prudence, la colère du présidial tonna comme un orage. Marrel attisait sans cesse le feu, et, quand il les vit au point où il les voulait:

— Et les bandits que vous avez pris hier et qui dépouillaient la ferme par ses ordres, les épargnerez-vous? dit-il en ricanant.

— Non, répondit le président; justice sera faite!

— On prétend, ajouta Marrel, que le présidial a peur de La Garde.

— Ah! l'on prétend cela! Eh bien! pour prouver le contraire, nous allons les juger tout de suite!

Deux vieux conseillers essayèrent en vain de modérer cette fougue; ils étaient d'avis de surseoir et d'attendre la confirmation de la nouvelle; mais on ne les écouta pas. Le présidial se réunit d'enthousiasme; le plus ardent des conseillers fit le rapport, et les deux pauvres soldats de La Garde, convaincus d'avoir contrevenu aux édits et ordonnances en vendant du sel en contrebande, furent jugés séance tenante, condamnés et pendus le jour même.

Tout glorieux de cet exploit, le président envoya sur-le-champ un huissier clouer copie de la sentence au portail de La Garde. Il n'était pas de retour à son château, mais on l'y attendait. Cela fut assez pour que le sergent n'osât s'aventurer dans l'antre du lion. Il se contenta de bailler le parchemin à un paysan, qui le porta, non sans émoi, à Mlle de Vallon (1), mère de La Garde, et prit à travers champs, afin de regagner Villefranche, tant il redoutait la rencontre du châtelain.

Celui-ci ne sut donc la nouvelle que le lendemain au soir; encore y eut-il cent délibérations pour le lui apprendre. Enfin, sa mère s'en chargea. La Garde soupait et s'arrêta court aux premiers mots. Quand sa mère en fut à la condamnation, il pâlit; puis, lorsqu'elle fit entendre le genre de supplice qu'ils avaient subi, il cacha sa tête dans ses mains. Ce recueillement ne fut pas long. Au bout de quelques minutes, il se leva et d'une voix brève:

— Le Balafré!...

Le Balafré vint. C'était un vétéran attaché depuis longtemps à la fortune de La Garde, qui avait gagné consciencieusement son surnom dans toutes les échauffourées de la guerre civile.

— A cheval! lui dit La Garde, et qu'on charge bien les mousquets.

Lestes comme des partisans, en un clin d'œil ses hommes furent prêts. La Garde embrasse sa mère, se jette en selle et part au trot dans la direction de Villefranche.

MARY-LAFON.

(*La fin au prochain numéro.*)

(1) La femme du simple gentilhomme s'appelait *mademoiselle*

POÉSIE.

LE DIABLE A PARIS. — LÉGENDE (1).

I.

Le Diable s'ennuyait aux cités infernales;
Il voulut voir Paris, entassa dans ses malles
Tout ce qui nous perdit ou nous ensorcela :
La pomme d'Ève, amère au cœur, douce à la bouche;
La plume de Volney, le poignard de Cartouche
Et les ciseaux de Dalila.

En quittant ses amis, sa douleur fut profonde :
Il serra tendrement la main de Frédégonde,
Qui regardait Satan comme son frère aîné ;
Il se précipita dans les bras de Tibère ;
Il fit, les yeux en pleurs, ses adieux à Voltaire,
Embrassa Laïs et Phryné.

Il arrive à Paris, franchit d'un pas rapide
La barrière d'Enfer; met un habit splendide
Et des gants blancs; puis coupe avec distinction
Sa barbe, que la flamme a roussie et jaunie ;
Cache son pied fourchu sous la botte vernie :
Le serpent devient un lion.

II.

Comme il aime le feu, la fumée, il achète
Un cigare, et, l'éclair à la bouche, en flânant,
Il voit deux brodequins qui s'en vont cheminant:
Une jeune ouvrière, ange en simple toilette,
Effleurant nos pavés. D'autres, parmi ses sœurs,
Cachent des fronts maudits sous des chapeaux à fleurs ;
Elle, une étoile d'or brille sur sa cornette.

Satan lui dit, avec des mots frottés de miel,
Qu'elle a des millions dans ses yeux bleu de ciel,
Que la moire irait bien à sa taille adorable:
Dans un linceul de soie, en séducteur savant,
Il veut ensevelir sa vertu ; car souvent
Le petit ver à soie est l'ouvrier du Diable !

Puis à la pauvre enfant, qui logeait au grenier,
Satan offre le bras pour descendre au premier;
Lui donne des chevaux qui vont comme la flèche.
Prends garde, pauvre fille, à ces chevaux maudits:
On peut en gros souliers monter au paradis,
Et parfois dans l'enfer on arrive en calèche.

Un autre jour, Satan (ce qui l'épouvantait)
Côtoyait Notre-Dame : une femme en sortait;
Elle avait mieux prié que les saintes phalanges ;
Son cœur, chargé d'amour, rapportait son trésor,
Et, sur son front si pur, il lui semblait encor
Sentir le frôlement des ailes des archanges !

Satan la suit avec ses laquais, noirs marauds,
Gens du démon, nommés les péchés capitaux ;
Et la belle dévote, au ciel faisant faillite,
Bientôt raille, médit, et, pour chasser l'ennui,
Va souffletant l'honneur et la vertu d'autrui,
Avec des doigts encor tout mouillés d'eau bénite !

Puis, au lieu du missel, elle lit un roman,
Livre d'heures du diable, et passe doucement
D'une faute légère aux passions, aux doutes :
Car les vertus, ce sont les perles d'un collier;
Si l'on casse le fil qui venait les lier
Et qu'il tombe une perle, elles s'échappent toutes.

La douce Charité s'enfuit le premier jour,
La Foi partit après; puis un coupable Amour,
Trouvant l'accès facile et la maison déserte,
Dans cette âme si chaste entra comme un voleur;
Car la Foi qui veillait, gardienne de son cœur,
Avait en s'en allant laissé la porte ouverte.

III.

Vers le théâtre, un soir, Satan prit son élan ;
La pièce était honnête, et la salle était vide ;
Mais voilà que Satan s'offre à l'auteur candide
Pour collaborateur. Il va traçant un plan
Avec sa griffe aiguë, et son œuvre infernale
Attire tout Paris... Pour remplir une salle,
Molière ne vaut pas Satan.

(1) *N.-B.* L'auteur dit *légende*, et non pas *histoire*. Il espère avertir chacun, mais il n'entend blesser personne, encore moins damner qui que ce soit. Le premier droit de la légende est de cacher la moralité sous la fiction.

Celle-ci, d'ailleurs, est le grand succès du moment dans les salons de Paris.

Partout où Mme Ségalas a bien voulu la dire, des bravos enthousiastes ont salué au passage les traits si énergiques et si malins, les leçons si opportunes et si éloquentes, les images si brillantes et si précises, qui défilent dans ses strophes rapides, comme des cavaliers armés et resplendissants dans une fantasia orientale.

Mais il ne suffisait pas que chacun sût par cœur à Paris ce nouveau et charmant poëme de notre jeune muse; il mérite certes de faire le tour de France, c'est-à-dire le tour du monde; et, grâce aux flatteuses prédilections de l'éminent auteur pour le *Musée des Familles*, nos lecteurs reçoivent aujourd'hui les prémices inédites du *Diable à Paris*, — comme ils ont déjà reçu celles du *Petit Sou neuf*, des *Démolitions*, des *Cartes de visite*, des *Médisants*; — comme ils recevront bientôt celles des *Fleurs à Paris*, du *Fripon* et du *Voleur*, etc.

P. C.

Le Diable, une autre fois, prit des cartes ; il aime
Leur couleur rouge et noire, et la beauté suprême
D'Argine et de ses sœurs, quatuor doux et cher.
Il sait que les valets de carreau, trèfle, pique,
Sont les valets de chambre, au métier satanique,
Chargés d'introduire en enfer.

D'un coup de pistolet, parti comme la foudre,
Un joueur malheureux fit sauter d'un seul bond
Son âme dans l'enfer, sa cervelle au plafond.
Satan rit et se dit : « Rien ne saurait l'absoudre.
Que les hommes sont fous de chercher savamment
Si la poudre leur vient d'un vieux moine allemand ;
Satan seul inventa la poudre ! »

IV.

Mais tout à coup il met des perles, du corail,
Il devient femme ; il a de blonds cheveux en tresse,
Se nomme Marion, Marco, jamais Lucrèce,
Et pousse dans l'abîme avec son éventail.
Car le démon parfois porte fleurs et dentelle ;
Au lieu d'Ève, il séduit Adam ; des cœurs de fer
Battent pour ses doux yeux : l'étoile la plus belle
S'appelle en même temps Vénus et Lucifer !

Le Diable à Paris. « Tout ce qui nous perdit ou nous ensorcela. » Dessin de Fellmann.

Il sourit tendrement aux passions sonnantes,
Aux soupirs bien dorés, se fondant en écus.
Comme un singe adorable, il a les mains prenantes,
Et, sous ses gants Jouvin, on sent des doigts crochus.

Il ruine deux fois ses courtisans, l'infâme !
Prend leurs biens, abrutit leur cœur et leur raison :
Tandis qu'un créancier vend tout dans leur maison,
Le démon, noir huissier, saisit tout dans leur âme !

Mais bientôt, car le Diable est fort capricieux,
Il jette au vent ses fleurs, sa grâce et ses œillades,
Et, fatigué de voir Paris calme et joyeux,
Il endosse la blouse et fait des barricades.

L'ordre renaît ; Satan est fait échec et mat.
Pour se distraire, il vole une bourse pesante :
Le Diable touche ainsi ses rentes sur l'Etat ;
La poche du passant est sa banque ambulante.

V.

Enfin il veut revoir l'enfer ; il court, léger,
Vers la Bourse ; il bondit sur les marches de pierre :
Au pays des damnés quand on veut voyager,
La Bourse est un embarcadère.

Mais il découvrit là tant d'infernaux esprits,
D'agioteurs, de juifs, de fous, d'âmes félonnes,
Qu'il se fixa, joyeux, dans ce gouffre à colonnes :
C'est l'hôtel du Diable à Paris.

ANAÏS SÉGALAS.

ÉTUDES SUR L'INDE ANGLAISE.

LE CAPITAINE FITZMOOR, OU LA RÉVOLTE DES CIPAYES [1].

Halte sur la route de Vellore. Dacoïts à l'affût. Dessin de Fellmann.

I. — LE COMPLOT.

Un orage près d'éclater pesait sur toute la nature comme un manteau de plomb. Des nuages, épais et lourds, masquant la lueur des étoiles, assombrissaient encore le ciel. Nul souffle d'air n'agitait les arbres. Les hurlements des bêtes fauves troublaient seuls le silence imposant de la nuit.

(1) L'auteur de cette étude a vécu dans l'Inde. On le recon-

Au milieu des jungles, non loin de la route, alors en fort mauvais état, qui conduit de Mysore à Arcot, plusieurs hommes se trouvaient réunis dans une sorte de clairière. Ils se tenaient groupés autour d'un énorme brasier destiné à éloigner les bêtes féroces.

Eclairés par la lueur rougeâtre de ce brasier, enveloppés dans de larges pièces de cotonnade blanche, et complétement immobiles, ces hommes ressemblaient de loin à des fantômes. Ils étaient assis les jambes croisées sous eux à la manière des Orientaux. Quelques-uns fumaient; d'autres causaient; la plupart dormaient. Il y en avait une centaine environ.

Au teint bronzé de ces hommes, à leur costume ainsi qu'à leur attitude, on reconnaissait des Hindous. Leurs figures farouches, leurs barbes incultes, et les armes qui garnissaient leurs ceintures, laissaient deviner des bandits capables de tous les crimes.

Tout près du brasier, presque au milieu du cercle, par conséquent, se tenait un vieillard que les autres semblaient écouter avec autant d'intérêt que de vénération. Il était d'une maigreur effrayante. On eût dit un spectre ambulant. De la fange et des immondices de tout genre couvraient son corps décharné, sa barbe en désordre et sa chevelure pareille à la crinière d'un animal. Constamment tendu dans une position horizontale, son bras droit désormais ankylosé ne pouvait plus prendre une autre position. Il en était de même de sa main droite, fermée aussi depuis plusieurs années. On n'aurait pu la rouvrir qu'en en brisant les doigts. Les ongles, pénétrant dans la chair à une assez grande profondeur, devaient causer de cruelles souffrances au vieillard. Cependant, il ne paraissait nullement s'en apercevoir. Agités par un mouvement continuel, pareil à celui de certaines bêtes fauves, les yeux égarés de cet homme exprimaient l'abrutissement, la folie et la férocité. De la main gauche, il tenait un lourd bâton ferré. Il parlait d'un ton brusque et saccadé, et gesticulait avec une incroyable violence. Ce vieillard était le *saniassy* ou fakir (1) Nanna-Mookerjee, connu dans toute la présidence de Madras par ses austérités, ses prédications furibondes, et sa haine contre les Européens.

A côté de lui, un Hindou d'une quarantaine d'années, qui semblait être le chef de la bande, fumait un *godauk* (mélange de tabac, de confitures sèches et d'opium) dans un riche *houka* (ou pipe à long tuyau). La main appuyée sur la poignée ciselée d'un magnifique sabre de Lucknow, il écoutait d'un air assez distrait les discours du saniassy.

Tout à coup, le glapissement d'un chacal se fit entendre à quelque distance dans le fourré. Sur un signe du chef, chacun resta immobile et garda le plus profond silence. Le même glapissement se reproduisit encore deux fois.

naître à la vérité saisissante des tableaux, des faits et des caractères. Vérité est le mot, car les détails de cette *Révolte des cipayes* à Vellore, en 1806, sont presque tous rigoureusement historiques, et l'on sera frappé de leur ressemblance étrange avec la dernière insurrection de l'Inde. Même futilité apparente de motifs. Là, des barbes coupées; ici, de la graisse dans les cartouches. Même duplicité féroce des Hindous; même héroïsme et mêmes souffrances des Anglais. En lisant les exploits de Fitzmoor et les complots de Radanauth, le guet-apens des jungles et les assauts de Vellore, on croira lire les combats d'Havelock et de Nena-Sahib, les désastres de Cawnpoor, de Delhi, et de Lucknow. (*Note de la Rédaction.*)

(1) A proprement parler, le *saniassy* ou *joghi* (pèlerin) est un sectateur du culte de Brahma : le fakir est le moine musulman. Néanmoins, cette dernière dénomination est la plus connue et l'on s'en sert généralement pour désigner les deux classes de ces religieux, sédentaires ou nomades.

L'homme assis à côté du saniassy laissa tomber le tuyau flexible de son houka, et leva la main. Aussitôt tous les Hindous se dressèrent silencieusement sur leurs pieds. Ils roulèrent leurs couvertures de coton, et les jetèrent en bandoulière sur l'épaule à la manière des plaids écossais. Chacun d'eux saisit ensuite sa lance à manche de bambou et s'assura que son sabre recourbé jouait bien dans le fourreau. Ils se groupèrent autour de leur chef, et attendirent silencieusement les ordres de ce dernier.

Dix minutes après, quatre hommes habillés comme ceux qui étaient groupés autour du brasier débouchèrent du bois. Au milieu d'eux marchait un Hindou de haute taille. A la tournure martiale du nouveau venu, et surtout à sa démarche plus roide et plus ferme que ne l'est d'habitude celle des Hindous, on devinait un militaire. Il portait cependant le costume habituel des riches indigènes. On lui avait enlevé sa ceinture dont on s'était servi pour lui bander les yeux. Ses deux mains étaient liées derrière le dos par une longue corde qui faisait plusieurs tours, et dont les gardiens tenaient l'extrémité. Malgré sa triste position, le prisonnier marchait la tête haute et ne paraissait nullement intimidé.

— Mes hommes t'ont surpris rôdant autour de notre camp, dit Narain-Bissumbhur. Tu venais nous espionner.

— La preuve du contraire, c'est que je les ai entendus se glisser autour de moi et que, loin de fuir, je les ai attendus.

— Que venais-tu faire ici alors?

— Est-ce toi le chef?

— Oui.

— Eh bien, écoute. Ce que j'ai à te dire ne peut être entendu que de toi.

Narain s'approcha du prisonnier.

— Donne-moi ta main, reprit celui-ci.

Bissumbhur posa l'une de ses mains sur celles du prisonnier. Tout à coup la figure du chef se détendit. Il enleva lui-même la ceinture qui couvrait les yeux de l'Hindou et détacha ses liens. Puis il fit signe à ses hommes de se tenir à une certaine distance.

— Puisque tu es, comme moi, un serviteur de Kalee, reprit Bissumbhur, sois le bienvenu au camp des Dacoïts. Que veux-tu de nous?

— Dans quelques jours des chariots contenant un *lac* et demi de roupies (1) partent de Mysore à la destination de Vellore. Ils doivent passer à deux ou trois *coss* (2) d'ici.

— De combien d'hommes se compose l'escorte de ces chariots?

— Environ cent hommes, c'est-à-dire une compagnie tout entière du 9me cipaye. Etes-vous assez nombreux pour les attaquer et les battre?

— S'ils restent réunis, non; s'ils se divisent, oui.

— Je ferai en sorte qu'ils se divisent.

— Comment?

— C'est mon affaire. Combien as-tu d'hommes sous tes ordres?

— Cent quarante.

— Bon... Ce n'est pas tout. Le lieutenant-colonel Mac-Slane, qui commande à Mysore, a profité de cet envoi d'argent pour mettre sous la protection de l'escorte sa fille Wilhelmina. Elle se rend à Vellore où demeure sa tante mistress Cavendish. Si, grâce à moi, vous vous emparez de l'argent et de la jeune fille, je veux que personne

(1) Un *lac* vaut cent mille roupies; la roupie vaut 2 francs 50 cent.

(2) Le *coss* vaut près de cinq kilomètres.

de vous ne touche à la *blanche* aux cheveux d'or. Elle me sera livrée.

— J'y consens.

— Il me faut aussi une part du butin.

— Combien demandes-tu ?

— Quarante mille roupies (cent mille francs).

— C'est trop.

Un débat s'engagea entre les deux hommes. Ils finirent par fixer la part de l'inconnu à vingt mille roupies (cinquante mille francs).

— Quel est l'endroit le plus favorable pour une embuscade? demanda ce dernier au Mahratte.

— A quatre coss d'ici se trouve un passage entouré de marais et de fondrières. Je ferai défoncer un peu la route en enlevant les troncs d'arbres qui soutiennent le sol. L'escorte sera forcée de se débander. Cela mettra d'autant plus de désordre qu'il y a des deux côtés du chemin des marécages où l'on enfonce jusqu'aux épaules.

— Tu m'indiqueras cet endroit.

— Oui.

— Je ferai en sorte qu'on y arrive à la chute du jour, et je t'enverrai un messager au moment où les chariots partiront.

— Soit : mais, à mon tour, je désire savoir qui tu es, et comment tu feras pour tenir ta promesse de diviser l'escorte.

— Si je refuse de le dire ?

— Je te ferai ouvrir le ventre.

Pendant que les deux hommes causaient ensemble, le fakir s'était approché peu à peu de manière à pouvoir entendre leur conversation. Il s'avança vers Bissumbhur et lui dit d'une voix ferme :

— Suis les conseils de cet homme. Je sais qu'il est capable de faire ce qu'il te promet.

— Tu me connais? dit l'Hindou avec un mouvement de surprise et presque de menace.

— Oui, je te connais. Tu es...

— Parle plus bas, interrompit le natif.

— C'est bien, reprit le saniassy en se penchant à l'oreille de l'Hindou. Tu es Gopaul Radanauth, le...

— Silence! fit Gopaul en posant un doigt sur ses lèvres.

— Sois tranquille.

— Comment me connais-tu ?

Nanna-Mookerjee prit la main de Gopaul dans sa longue main décharnée. Tandis qu'il la serrait, son doigt traçait un signe mystérieux sur la paume de la main de l'Hindou.

— Je sais que tu as été et que tu es encore au fond du cœur un fidèle serviteur de Kalee, reprit le fakir, en laissant retomber le bras de Gopaul dont les sourcils froncés s'étaient détendus. Tu hais les Anglais, et je les hais encore plus que toi. Ils seront tous massacrés, n'est-ce pas?

— Tous!

— Que Siva et Bowhanee te favorisent ! Compte sur moi pour te seconder. Je vais te conduire à l'endroit dont te parlait Bissumbhur.

— Attends, dit celui-ci. Puisque cet homme est ton ami, je veux que le *pawn* lui soit offert.

Sur un signe du chef des Dacoïts, un *khitmutgar* (domestique servant à table) apporta trois petites boîtes contenant de la noix d'arec, de la chaux et des feuilles de bétel. Ces trois éléments indispensables du *pawn* furent offerts à Gopaul. Celui-ci enveloppa une pincée de chaux et un morceau de noix d'arec dans une feuille de bétel et mit le tout dans sa bouche. Tout en *chiquant* voluptueusement cet abominable mélange, il acheva de convenir avec Bissumbhur des diverses mesures à prendre pour assurer le succès de leur criminelle entreprise. Il fuma ensuite un dernier houka et partit avec le fakir qui marmottait des prières qu'il interrompait à chaque instant par des cris sauvages et des hurlements dignes d'une bête fauve.

Quant à Bissumbhur, il regagna la tente épaisse qui lui servait de *zenanah* (harem), et que gardaient six Dacoïts armés jusqu'aux dents.

II. — SIR GEORGES THOMPSON.

En 1806, époque à laquelle se passaient les faits que nous racontons, le 9me régiment d'infanterie indigène tenait garnison dans la ville de Mysore. Le colonel étant absent, comme il l'est toujours dans l'armée anglaise, ces cipayes avaient pour chef le lieutenant-colonel Mac-Slane. Il demeurait dans une grande et belle maison à dix minutes tout au plus de la ville.

C'était un brave militaire, têtu comme un Ecossais, fort violent, mais franc et loyal.

Il méprisait les Indiens, détestait les Portugais, estimait les Irlandais, aimait les Anglais et déifiait les Écossais. Le *sherry*, le porto, le *claret* et le rhum avaient de grands charmes pour lui; la chasse et la guerre encore plus.

Veuf depuis quatorze ans, ce digne officier avait concentré toutes ses affections sur sa fille unique, la belle Wilhelmina. Dans toute la présidence de Madras, on ne la connaissait que sous ce nom. C'était vraiment une des plus jolies personnes de toute la contrée.

Il fallait que cette jeune fille eût un admirable naturel et un bien bon cœur pour avoir résisté à l'éducation qu'elle avait reçue. Son père l'avait élevée comme un garçon. Si on eût laissé faire le brave officier, il eût appris à sa fille à fumer, à faire des armes et peut-être même à se griser.

Par bonheur, mistress Cavendish, la sœur du colonel, était venue passer quelques mois auprès de la jeune fille. Avant de repartir pour Agra où résidait alors son mari, elle avait installé près de Wilhelmina la veuve d'un lieutenant irlandais. Cette dernière, mistress Fanny Higgins, était une bonne créature, dont les quarante ans, le veuvage et les autres malheurs n'avaient altéré ni la santé, ni la sensibilité, ni l'appétit. Elle avait des couleurs comme un squire du Warwickshire, et ses deux larges pieds supportaient vaillamment un poids de plus de quatre-vingts kilogrammes. Toujours prête à s'attendrir sur la moindre infortune de son prochain, le récit du plus léger malheur la faisait sangloter au milieu d'un grand dîner, sans qu'elle en perdît un coup de dent. Plus d'une fois, on avait vu la digne femme, tenant son mouchoir de la main gauche et sa fourchette de la main droite, se servir aussi consciencieusement de l'un que de l'autre. Son bon cœur et sa profonde affection pour Wilhelmina faisaient oublier tous ses petits ridicules.

Sur les vingt-cinq officiers européens de la garnison de Mysore, quinze au moins étaient idolâtres de la belle Wilhelmina.

Quant aux collecteurs, juges, magistrats et *assistants* (adjoints), leur dénombrement n'en finirait pas.

Quoiqu'un peu fantasque et légèrement railleuse, Wilhelmina se montrait bienveillante pour tout le monde; mais si elle ne repoussait aucun aspirant, il faut bien dire aussi qu'elle n'en préférait aucun d'une manière particulière.

Depuis un certain temps, néanmoins, quelques observateurs prétendaient, à tort ou à raison, que les yeux de la jeune fille se reposaient avec une certaine complaisance sur un beau lieutenant de cipayes, nommé sir Georges

Thompson. Fils d'un officier supérieur membre du Conseil suprême, ce jeune homme avait devant lui un superbe avenir. En arrivant à Mysore, il s'était promis de demander promptement un congé. La vue de miss Mac-Slane et quelques soirées passées avec la jeune fille n'avaient pas tardé à modifier complétement les projets de Thompson. Voyant désormais tout en rose, il n'eût pas changé le séjour de Mysore pour celui de Madras et même de Calcutta.

Huit jours après l'entrevue de Gopaul et du chef des Dacoïts, une compagnie de cipayes se trouvait réunie devant la maison du lieutenant-colonel Mac-Slane.

Il est bon de dire ici que, dans l'armée anglaise, le lieutenant-colonel est le véritable chef du régiment. Le colonel est une sorte de général, avec lequel on n'a guère de rapports que pour l'administration supérieure, et qui gagne de vingt à cinquante mille francs par an sur les fournitures du régiment.

A quelques pas du perron donnant sur la cour, un *syce* (palefrenier), portant la livrée du colonel, tenait par la bride

Le fakir Nanna-Mookerjee. Dessin de J. Worms.

un charmant cheval arabe blanc à reflets nacrés. Le bel animal mâchait bruyamment son mors d'acier, frappait du pied et lançait de tous côtés de blancs flocons d'écume. La selle indiquait qu'il était destiné à servir de monture à une dame. Un autre cheval de femme, plus calme et moins brillant, attendait philosophiquement le moment du départ, la tête appuyée sur l'épaule de son syce.

Ce coursier pacifique devait avoir l'honorable, mais lourde tâche, de porter mistress Higgins.

Assis à l'entrée du vestibule sur les bras du palanquin qu'ils allaient porter à tour de rôle, huit *bearers* (porteurs) conservaient une immobilité de statue.

De l'autre côté de la cour, un cocher hindou se pavanait sur le siége d'un *palanquin-carriage* (voiture à quatre roues dont la caisse ressemble à celle du palanquin) attelé de deux vigoureux chevaux des *hauts* (on désigne ainsi la partie septentrionale de l'Hindoustan). Devant l'attelage, se tenaient deux syces, armés chacun d'un bambou et d'un chasse-mouches. Sous un grand hangar couvert, formé d'un toit soutenu par des piliers et fermé d'un seul côté, des *mussaulchis* (porteurs de torches), des *khitmutgars*, des *behras*, des *péous*, des *jemmadars*, et autres domestiques, au nombre d'une vingtaine, causaient à voix basse, les yeux toujours fixés sur le perron. Tout ce monde de serviteurs faisait partie de la suite de miss Mac-Slane.

Bientôt un mouvement se fit dans l'intérieur de la maison. Plusieurs personnes se montrèrent sur la verandah (sorte de large balcon, ou galerie extérieure) garnie de fleurs et d'arbustes.

Appuyée sur le bras de sir Thompson, Wilhelmina Mac-Slane jetait un coup d'œil sur les préparatifs du départ, et causait avec le jeune officier. Malgré son amabilité, ce dernier paraissait inquiet et préoccupé. A côté d'eux, le colonel Mac-Slane donnait quelques instructions au *soubadhar* (1) qui devait commander l'escorte. A ce moment, l'*assistant-surgeon* (aide-major) s'approcha du colonel et lui dit quelques mots. Le vieil officier fit un geste de contrariété que remarqua Thompson, dont la bonne humeur revint aussitôt.

— Voici un fâcheux contre-temps qui nous arrive, dit Mac-Slane en s'adressant à sa fille. Le capitaine Molloy, qui devait commander l'escorte, vient de tomber malade; M. Folstone dit qu'il est incapable de se mettre en route. Tous ses collègues sont absents, sauf M. Shawness qui n'a pas quitté le lit depuis trois mois. Je suis dans un cruel embarras.

— Colonel, dit Thompson en s'avançant, si vous consentiez à me laisser remplacer le capitaine, je vous serais très-reconnaissant de cette faveur.

— La route est bien dangereuse, murmura le vieil officier, et vous connaissez bien peu ce pays pour être au fait de toutes les ruses de ces coquins de Dacoïts.

Le colonel se mit à marcher sur la verandah avec toutes les allures d'un homme indécis et contrarié.

— Ne direz-vous pas un mot en ma faveur? murmura Georges en s'adressant à Wilhelmina. Je serais si heureux de vous accompagner et de veiller sur vous!

Miss Mac-Slane rougit un peu et ne répondit que par une plaisanterie. Un instant après, cependant, elle trouva moyen de se rapprocher de son père et d'appuyer indirectement la demande de Thompson.

— Je ne doute ni de sa bonne volonté, ni de sa bravoure, dit le colonel; malheureusement, tout cela ne remplace pas l'expérience. Ah! si le capitaine Fitzmoor était ici!

— Oui, mon père; mais puisqu'il n'y est pas...

— Eh! je ne le sais que trop! Enfin, puisqu'il le faut, je vois bien que je vais être obligé de remplacer le nom de Molloy par celui de Thompson; mais cela me contrarie excessivement.

Tandis que le colonel rentrait dans l'intérieur de la maison, Wilhelmina s'approcha de Thompson, qui causait avec l'*assistant-surgeon*.

— Etes-vous content de nous, Thompson ? lui disait en riant le chirurgien.

— Merci, monsieur Folstone, répondit Georges; si jamais je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi, je vous en prie. Remerciez aussi pour moi le capitaine Molloy. Sérieusement, comment va-t-il ?

— Très-bien; mais il fera semblant de garder le lit aujourd'hui.

— Thompson, dit le *surgeon*, regardez.

(1) Officier indigène ayant rang de capitaine. C'est le grade le plus élevé auquel puisse atteindre un natif : mais le plus capable des soubadhars est encore au-dessous du moindre lieutenant européen.

Il lui montrait du doigt un cavalier qui descendait, ventre à terre, la côte rapide de Mysore, en se dirigeant vers le *bungalow* (maison) du colonel. Thompson se frappa le front avec colère.

— Lui !... C'est bien lui ! dit-il. Je vais à sa rencontre ; c'est le seul moyen...

— Où courez-vous donc ? lui demanda Wilhelmina.

— Empêcher qu'on ne m'enlève le bonheur de vous accompagner ! repondit-il précipitamment.

Il descendit l'escalier quatre à quatre, s'élança sur son cheval, et partit au galop dans la direction de Mysore.

La jeune fille fit quelques pas sur la verandah. En se penchant sur la balustrade, elle aperçut, à un mille à peu près du bungalow, le cavalier que le chirurgien venait de signaler à sir Thompson.

III. — LE CAPITAINE FITZMOOR.

Ce cavalier était un homme de trente-cinq ans environ, de haute taille, mais excessivement maigre et un peu voûté. Le soleil avait bronzé son teint naturellement pâle et jauni par un long séjour dans des climats insalubres. Lorsqu'on l'examinait dans ses moments d'inaction, avec ses traits creusés, ses yeux cernés d'un cercle bleuâtre et son regard fatigué, on l'aurait pris pour un homme n'ayant plus que quelques mois à vivre. Une fois en action, cet homme se transformait complétement ; tout en lui semblait se réveiller. Sous cette apparence maladive se révélaient tout à coup des muscles d'acier ; une indomptable énergie animait ses yeux éteints. Ses traits, peu réguliers et accentués par la maladie, avaient dans leur ensemble une remarquable expression d'intelligence et de résolution. On voyait que le climat dévorant de l'Inde, le travail et les soucis avaient usé le corps de cet homme, sans diminuer en rien son courage et sa force morale.

Il portait l'uniforme de capitaine au service de la Compagnie.

Courbé sur son cheval, dont il fouillait les flancs avec les molettes déjà sanglantes de ses éperons, cet officier descendait la côte escarpée avec une rapidité effrayante. Bien loin derrière lui, on apercevait deux syces qui le suivaient en courant.

Rendu à quelques pas du capitaine, Thompson arrêta son cheval.

— Capitaine Fitzmoor, dit le jeune officier, voulez-vous me permettre de vous...

— Le convoi est-il parti? interrompit Fitzmoor d'une voix brève.

— Non, capitaine ; c'est justement à cause de ce convoi que je désire avoir recours à votre obligeance.

— Continuons notre route, dit Fitzmoor ; tout en galopant, vous m'expliquerez en quoi je puis vous être agréable.

Après quelques circonlocutions, Thompson raconta ce qui venait de se passer à propos de l'escorte, entre le colonel et lui.

— Si le colonel vous aperçoit, continua Thompson, il va s'empresser de vous confier le commandement de l'escorte : or, j'ai des raisons particulières pour tenir à ce voyage.

— Eh bien?

— Eh bien ! capitaine, nous partons dans une heure. Si vous pouviez différer jusqu'à cette après-midi votre visite au colonel...

— Je suis désolé de vous refuser, sir Thompson, répondit le capitaine avec une nuance d'embarras, mais des affaires urgentes m'appellent moi-même à Vellore.

— Tenez, capitaine, si vous saviez...

— Je ne veux rien savoir, interrompit Fitzmoor.

— Ainsi vous me refusez? reprit Thompson, qui contenait avec peine son dépit.

— Demandez-moi tout autre service ; je serai heureux de vous le rendre ; mais pour celui-ci...

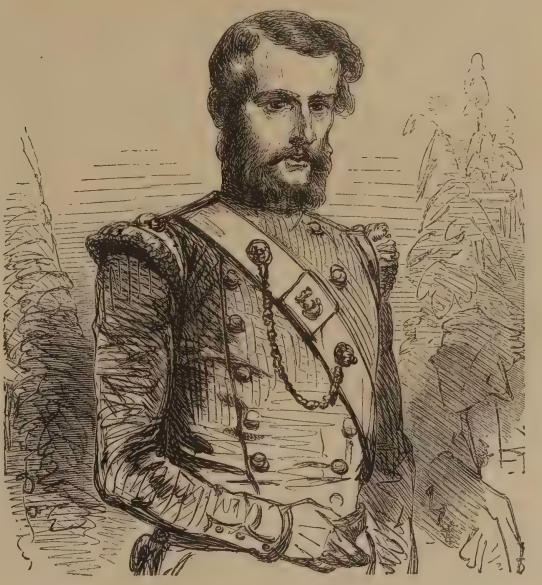
Sans écouter le reste de la réponse, Georges enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et devança le capitaine, moins bien monté que lui.

— Tiens ! voilà le capitaine Fitzmoor ! s'écria le colonel qui venait de remonter sur la verandah. Quelle bonne étoile nous l'amène ?

Le capitaine jeta la bride de son cheval à l'un des syces, et monta sur la verandah.

— Colonel, dit-il à Mac-Slane, la mission dont vous m'aviez chargé est accomplie.

— Déjà ! fit le vieil officier avec une joyeuse surprise.



Le capitaine Fitzmoor. Dessin de J. Worms.

— J'arrive de Nellandabad. La bande du Khytaghat est détruite. Sur cent vingt-sept hommes dont elle se composait, trente-quatre ont été tués ; cinquante-deux sont prisonniers. Le chef, Naffier-Aly, a péri dans le combat.

— Recevez mes compliments, capitaine. Je reconnais là votre vigueur et votre habileté. Quand a eu lieu ce combat?

— Hier, dans l'après-midi.

— Et vous voilà déjà? Vous avez donc galopé toute la nuit?

— Oui, colonel.

— Alors il faut que je renonce à mon projet. En vous apercevant, ma première idée avait été de vous confier le commandement de l'escorte que vous voyez là...

— Je suis prêt à partir, colonel.

— Après avoir fait soixante milles à franc étrier?

— Peu importe, colonel. En passant à Mysore, j'ai appris le départ de ce convoi. J'ai pensé que vous auriez peut-être besoin de moi, et me voici. Mes syces et mon behra vont arriver dans un instant avec des chevaux frais

et des vêtements de rechange. Je vous demande un quart d'heure et la première chambre venue pour terminer mes préparatifs.

— Prenez une heure, capitaine. Vous me ferez le plaisir de déjeuner ici. Je vais donner mes ordres. Sur mon honneur, Fitzmoor, je suis heureux de vous voir et de confier ma fille à votre garde ; cela m'évitera bien des inquiétudes. Voici miss Mac-Slane : venez, que je lui annonce cette bonne nouvelle.

Wilhelmina, qui venait de causer avec Thompson, paraissait fort loin de partager la prédilection de son père pour le capitaine Fitzmoor. En saluant ce dernier d'un air glacial, elle enveloppa d'un regard railleur et hautain toute la personne du pauvre capitaine.

Fitzmoor, en effet, était loin d'avoir une tenue de bal ou de revue. La poussière et la boue séchée par le soleil couvraient son uniforme déchiré. La fatigue de la route et d'une nuit passée à cheval assombrissait encore sa figure triste et amaigrie.

— J'ai fait cinquante-sept milles à franc étrier cette nuit, dit avec douceur Fitzmoor, qui comprit le reproche qu'exprimaient les yeux de la jeune fille ; l'empressement que j'ai mis..

Elle tourna la tête sans le laisser achever, et s'éloigna après lui avoir fait une révérence assez dédaigneuse. Les regards et l'accent de la jeune fille trahissaient tellement sa mauvaise humeur que le colonel, peu clairvoyant de sa nature cependant, s'en aperçut.

— Au diable ces petites filles, avec leurs caprices et leurs préférences ! murmura-t-il ; je vais la gronder tout à l'heure...

Dans ses monologues, le digne officier disait à sa fille une foule de choses fort sévères ; mais, lorsqu'il s'agissait d'adresser directement ces reproches à Wilhelmina, le pauvre père n'était plus aussi vaillant. Un sourire, une cajolerie suffisaient pour le désarmer. Ses plus grandes colères n'avaient jamais résisté au premier baiser de la volontaire jeune fille. Elle ne le savait que trop et en abusait un peu.

Cette fois encore, le colonel se contenta de grommeler en haussant les épaules.

— Permettez-moi, colonel, dit Fitzmoor, d'inspecter un peu l'escorte et le convoi. Qui a dirigé les préparatifs ?

— Le soubadhar Gopaul Radanauth, son *jemmadar* (lieutenant natif) Goorun-Aly et les *havildars* (sergents) de la compagnie.

Le colonel tendit la main à Fitzmoor et rejoignit sa fille. Quant au capitaine, il descendit dans la cour du bungalow.

En voyant de loin arriver Fitzmoor, Gopaul eut un mouvement de vive contrariété. Néanmoins, avec le talent de dissimulation commun à tous les Hindous, il n'en laissa rien paraître.

Du premier coup d'œil, le capitaine reconnut que bien des choses laissaient à désirer, et qu'on avait pris fort peu de précautions pour un transport de cette importance.

Il envoya chercher d'autres munitions, fit augmenter le nombre des lascars (hommes de peine) attachés aux armes et aux chariots, et répara enfin toutes les négligences commises.

— Veillez à tout cela, soubadhar, dit-il à Radanauth, toujours impassible ; si, dans une heure, tout n'est pas en ordre, vous pouvez compter sur une punition.

Fitzmoor passait à juste titre pour l'officier le plus aimé des natifs dans le régiment ; mais sa sévérité était aussi connue que sa justice et sa bravoure.

En un clin d'œil, tout le monde fut sur pied pour exécuter ses ordres.

Quant à lui, une demi-heure lui suffit pour terminer son déjeuner et sa toilette. A l'exception de ses yeux rougis par l'insomnie, sa figure n'offrait presque plus de traces de fatigue. Il passa une nouvelle et minutieuse revue de l'escorte ; puis il revint annoncer au colonel qu'il n'attendait plus que ses ordres pour partir.

— En route alors, dit le colonel en poussant un gros soupir ; je vous accompagnerai jusqu'à l'aldée (village) de Nalpore.

La chaleur étant encore supportable, Wilhelmina désira commencer la route à cheval.

Au moment où la petite caravane se mettait en route, un vieillard de haute taille et d'un aspect repoussant, qui se tenait sur le bord du chemin, étendit les bras comme pour la maudire.

— Que veut ce drôle ? s'écria Thompson, qui lança son cheval sur l'Hindou et leva sa cravache.

Le vieillard resta immobile, fixant sur le lieutenant des yeux égarés et tenant toujours horizontalement tendu son bras nu et décharné.

— Ne frappez pas, Thompson, dit le colonel ; c'est un fakir.

— Quel affreux magot ! fit Thompson, qui revint en riant ; les élèves chirurgiens de Calcutta payeraient bien cher un pareil squelette vivant !

Dès que tous les soldats eurent disparu, le fakir fit entendre une espèce de sifflement. Aussitôt un Hindou, nu des pieds à la tête, sauf le *langouti* (1), qui se tenait couché à plat ventre de l'autre côté du talus, se dressa à deux pas du vieillard. Ce dernier, qui n'était autre que notre connaissance Nanna-Mookerjee, adressa rapidement quelques instructions au natif, debout devant lui. L'Hindou fit un signe d'obéissance et disparut en courant à travers champs, à peu près dans la même direction que le détachement des cipayes.

Mookerjee le suivit presque aussitôt, mais d'un pas plus lent, quoique singulièrement rapide encore pour un homme de son âge et de son apparence.

Rendus à Nalpore, le colonel, Thompson et deux autres officiers, qui avaient accompagné jusque-là miss Mac-Slane, prirent congé de la jeune fille. Le colonel la recommanda de nouveau à Fitzmoor.

— C'est la dernière espérance de votre vieux colonel, lui dit-il ; si je la perdais, que deviendrais-je ?

— Soyez tranquille, colonel, répondit Fitzmoor d'une voix presque aussi émue que celle du vieil officier ; je vous jure que miss Mac-Slane ne courra aucun danger tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines.

— Je le crois, mon ami, dit le colonel ; que Dieu vous protége tous les deux et vous conduise à bon port.

Il embrassa sa fille une seconde fois et donna le signal du départ.

IV. — DANS LES JUNGLES.

Une heure après, le convoi et son escorte cheminaient lentement au milieu des rizières, que les jungles ne tardèrent pas à remplacer.

Miss Mac-Slane descendit de cheval et monta dans le palanquin-carriage avec mistress Higgins. Fitzmoor essaya deux ou trois fois de s'approcher de la portière pour

(1) Sorte d'écharpe en étoffe de coton passée entre les cuisses.

causer avec la jeune fille ; mais Wilhelmina lui répondit avec tant de froideur qu'il ne tarda pas à s'éloigner.

— Vous traitez bien mal ce pauvre capitaine, dit mistress Higgins à sa compagne de route.

— Il me déplaît, répliqua miss Mac-Slane avec impatience.

Il y avait un peu d'exagération dans les paroles de Wilhelmina. Elle parlait sous l'influence d'un sentiment de mauvaise humeur.

Il eût été difficile de trouver un cœur plus aimant, plus dévoué à ses amis, et plus courageux que celui de cette jeune fille. La nature avait tout fait pour elle ; malheureusement on l'avait un peu gâtée. Son père, qui l'adorait, ne voyait que par ses yeux. D'un autre côté, son esprit et sa beauté auraient suffi pour lui attirer les hommages de tous les officiers du régiment, lors même qu'elle n'eût pas été la fille du colonel. Avec tout cela, comment n'eût-elle pas été un peu volontaire et un peu capricieuse, la jolie Wilhelmina ?

Tout bien considéré, miss Mac-Slane n'avait pour Thompson que cette préférence en quelque sorte instinctive, accordée par la plupart des femmes à tout homme jeune, beau, bien élevé, riche et aimant le plaisir. Effrayée de l'ennui qu'elle allait éprouver durant quinze jours de voyage, elle avait été fort heureuse de la perspective d'un compagnon de route aussi aimable et aussi gai que Thompson. L'arrivée de Fitzmoor ayant renversé les projets de l'enfant gâtée, elle en gardait rancune au pauvre capitaine. Ce dernier cependant veillait sur elle avec un soin infini. Une mère n'aurait pu avoir pour miss Mac-Slane plus d'attentions et de prévenances que n'en avait Fitzmoor. Mais, loin de chercher à les faire remarquer, il semblait s'étudier à les dissimuler, et se tenait constamment à l'écart.

On sait que les mœurs anglaises accordent aux jeunes filles beaucoup plus de liberté qu'aux femmes mariées. Dans l'Inde, par suite des nécessités habituelles de la vie de garnison, cette liberté est plus grande encore. Hâtons-nous de dire qu'il est bien rare qu'on en abuse.

La réserve toute naturelle de Fitzmoor froissait d'autant plus Wilhelmina qu'en dépit de ses préventions et du peu de durée de ses conversations avec le capitaine, elle commençait à reconnaître chez ce dernier des qualités qu'elle était à cent lieues de lui soupçonner. Non-seulement il était plein de droiture et fort instruit, mais il avait de l'esprit. Sa parole était sobre, mais nette et souvent animée. Il racontait fort bien, quoique d'une manière un peu trop concise et quelquefois trop sèche. Au milieu de cette froideur apparente, il avait des élans singuliers ; mais un rien, un sourire, un regard, une plaisanterie suffisaient pour glacer tout à coup son enthousiasme.

Suivant l'usage adopté par les Anglais de l'Inde, lorsqu'ils voyagent, miss Mac-Slane avait emmené avec elle tout un monde de serviteurs, depuis le *khansama* ou maître d'hôtel, jusqu'au *bheesty* ou porteur d'eau. A l'heure du déjeuner et du dîner, Wilhelmina descendait de cheval, quittait son palanquin ou descendait de sa voiture. Les serviteurs plantaient une tente et dressaient la table, qu'on recouvrait de linge blanc, de cristaux et de porcelaines, absolument comme à Mysore ou bien à Calcutta. Le repas terminé, Wilhelmina et mistress Higgins passaient dans une autre tente pour changer de toilette ou pour se coucher. A chaque halte, c'est-à-dire environ trois fois par jour, on dressait les tentes et le couvert. C'est ainsi que voyage tout gentleman dans ce pays de luxe et de mollesse.

De temps en temps, on rencontrait quelque bungalow, sorte d'hôtellerie bâtie par le gouvernement sur les routes de poste. On y trouvait cinq ou six chambres, quelques meubles, une cour fermée et deux ou trois domestiques.

En se séparant de sa fille, le colonel lui avait recommandé d'inviter le capitaine à dîner le plus souvent possible.

— Fitzmoor n'a pas eu le temps de faire ses préparatifs, avait ajouté le colonel, et peut-être même n'a-t-il pas tous ses gens avec lui ; ainsi n'oublie pas ma recommandation.

Malgré cet avertissement, Wilhelmina laissa passer le premier jour sans inviter M. Fitzmoor. Le deuxième jour, une sorte de mauvaise honte de son retard fut cause qu'elle fit son invitation d'un air gauche, et comme presque malgré elle. Au fond, pourtant, elle désirait très-vivement que Fitzmoor acceptât ; mais le capitaine s'excusa sous je ne sais quel prétexte, et déclina l'invitation. En véritable enfant gâtée, Wilhelmina lui tourna le dos et bouda toute la journée.

Une personne plus sagace et plus adroite que mistress Higgins aurait pu faire cesser bien plus tôt ce petit malentendu entre deux êtres bons et spirituels tous les deux. Mais la veuve ne comprenait rien à ce qui se passait. Elle s'était mis dans la tête que Wilhelmina adorait le beau Thompson ; cela lui expliquait suffisamment les caprices et la mauvaise humeur de la jeune fille. Elle s'attendrissait de confiance sur le chagrin présumé de Wilhelmina, impatientait la jeune fille avec des phrases de roman et lui racontait d'interminables histoires de sentiment que Wilhelmina se gardait bien d'écouter.

Depuis quelque temps on traversait des rizières et des terres cultivées ; bientôt on retrouva les jungles. On était arrivé aux passages les plus dangereux, aux bois du Mirbhani, repaire favori des Dacoïts et des tigres, alors bien plus communs qu'à présent.

Pour ne pas tourmenter la jeune fille, le capitaine ne lui parla pas du danger, mais il redoubla de vigilance.

Une nuit, la neuvième après le départ, Fitzmoor se leva avant que personne fût encore éveillé dans le camp. Au moment où il rentrait dans sa tente, après s'être assuré que tout était en ordre, il lui sembla distinguer une forme humaine qui surgissait des jungles, à dix pas de lui tout au plus. Il s'élança de ce côté, mais tout avait disparu. Son premier mouvement fut de courir à la tente de miss Mac-Slane. Il resta près d'une heure caché derrière un arbre et les yeux fixés sur la tente. Il ne vit ni n'entendit rien.

Cette fois le capitaine attendit le lever du soleil pour donner le signal du départ. Tandis que le convoi se remettait en marche, il alla examiner de nouveau l'endroit où durant la nuit il avait vu quelqu'un.

Au bout de cinq minutes de recherches, il distingua des traces de pieds qu'il suivit assez longtemps. Comme elles s'enfonçaient fort loin dans les jungles, il fut obligé de les abandonner.

Il revint tout soucieux sur ses pas, et rejoignit la colonne, qui avait déjà sur lui une grande avance. Puis, n'emmenant avec lui qu'un *havildar* auquel il fit donner un cheval, il dépassa l'avant-garde et galopa plus d'une lieue sur la route. Ses yeux de lynx ne purent rien découvrir de suspect. Oppressé par une vague inquiétude, le capi-

tine tourna bride vers l'escorte et vint se mettre à côté de miss Mac-Slane. La jeune fille était de fort mauvaise humeur; elle s'ennuyait beaucoup. Puis, au fond du cœur, elle en voulait au capitaine de sa réserve et de sa taciturnité. Loin de s'avouer ses torts, elle éprouvait, comme bien des gens, le besoin de faire partager son dépit à ceux qui l'entouraient. Dans ces dispositions, elle se laissa deux ou trois fois entraîner à dire des choses, toujours fort polies en apparence, qui offraient un sens détourné facile à saisir et fort désagréable pour le capitaine. Il ne répondit rien, mais ses yeux se fixèrent sur ceux de la jeune fille avec une telle expression de tristesse et de reproche que Wilhelmina se sentit tout émue. Elle eût donné tout au monde pour retirer ce qu'elle avait dit, mais il était trop tard. Si elle n'eût été retenue par une sorte de pudeur, la mobile jeune fille eût mis tout amour-propre de côté, et demandé franchement pardon au capitaine.

Ce dernier portait trop haut le sentiment de sa dignité pour s'exposer à de nouvelles blessures. Il salua tristement miss Mac-Slane et s'éloigna.

Quant à Wilhelmina, mécontente d'elle-même et tout affligée du chagrin qu'elle venait de causer au digne officier qui veillait sur elle avec tant de soin et de dévouement, elle fit arrêter la voiture, et monta dans son palanquin afin d'être seule. Là, elle se fit les plus cruels reproches et chercha inutilement le moyen de pallier ce qu'elle avait dit au capitaine. Puis elle se prit à maudire les ennuis du voyage et l'absence de son père et de sa sœur. Le tout finit par une crise de larmes après laquelle Wilhelmina s'endormit dans le palanquin.

Le complot. Bissumbhur, Gopaul et le fakir. Dessin de J. Worms.

Pendant ce temps, Fitzmoor et le soubadhar écoutaient le rapport d'un cipaye qui venait d'arriver en courant de l'arrière-garde. Il annonçait qu'on avait aperçu au loin sur la route une bande d'hommes armés.

— Nous les avons vus du haut de la côte, dit le cipaye, qui était un Mahratte du nom d'Ameer Hooesein. Ils sont encore à peu près à deux coss (dix kilomètres) de nous, mais ils gagnent rapidement.

— Combien sont-ils? demanda le capitaine.

Le Mahratte répondit, après avoir échangé un coup d'œil avec le soubadhar :

—Il y a bien une centaine d'hommes, je suppose, parmi lesquels plusieurs cavaliers.

— Il faut faire halte et se mettre en défense, dit Fitzmoor. Malheureusement cet endroit est bien défavorable pour nous.

— Capitaine, dit Gopaul, à un coss d'ici tout au plus, se trouve une petite colline de rochers dont le sommet forme un plateau de trois à quatre cents *coudées* (1) de surface. On ne peut arriver à ce plateau que par un seul côté. Des rochers à pic et des fourrés impénétrables en défendent les autres abords. Ce que Votre Seigneurie pourrait faire, ce serait d'installer le convoi sur le plateau. Dans cette position, il serait facile de se défendre contre les bandits.

— S'ils sont à cheval, ils nous auront rejoints auparavant.

— Hoosein dit qu'il n'y en a qu'une partie. Du reste, laissez miss Mac-Slane et les chariots aller en avant avec une douzaine d'hommes seulement. Envoyez à l'arrière-garde des renforts avec lesquels il lui sera facile de rete-

(1) La *coudée* indienne vaut environ six 6 mètres 47 cent.

nir quelque temps les bandits, surtout si les cipayes vous voient auprès d'eux. On pourrait laisser une vingtaine d'hommes entre l'arrière-garde et l'avant-garde, de manière à former un corps d'armée sur lequel on se replierait en cas de besoin.

Il était impossible de rien voir de mieux conçu et de mieux exécuté que le plan du soubadhar. Mais le capitaine connaissait trop bien le caractère hindou pour ne pas être toujours sur ses gardes, même contre ses propres soldats. Son regard clair et perçant fouilla comme un scalpel chacun des traits impassibles du soubadhar. Ce dernier ne sourcilla pas. Le capitaine réfléchit un instant. Malgré son apparente indifférence, Gopaul haletait d'anxiété... Enfin le capitaine releva la tête.

— Je crois, en effet, que votre plan est le meilleur que nous puissions suivre, dit Fitzmoor. Prenez vingt hommes et partez en avant avec les dames et le trésor. Votre jemmadar Goorun-Aly restera avec la réserve. Moi je vais à l'arrière-garde.

Gopaul Radanauth s'inclina jusqu'à terre et courut exécuter les ordres du capitaine.

Dix minutes après, l'escorte se fractionnait en trois par-

Wilhelmina en palanquin, avec sa suite. Dessin de J. Worms.

ties, et Fitzmoor, se dirigeant vers l'arrière-garde, laissait Wilhelmina à la merci du perfide soubadhar. La fusillade ayant déjà commencé, le capitaine fit hâter le pas à sa bande et disparut bientôt dans les jungles.

V. — L'ATTAQUE ET LE COMBAT.

Gopaul recommanda au jemmadar, Goorun-Aly, de marcher fort lentement et de se tenir le plus près possible de l'arrière-garde. Quant à lui, au contraire, il fit doubler le pas à ses soldats, de manière à gagner une grande avance. Dès qu'il eut mis une certaine distance entre lui et le corps d'armée, Gopaul respira plus librement. Il partit en avant et resta absent pendant une dizaine de minutes. Puis il revint à côté du palanquin de Wilhelmina et ne le quitta plus.

Tout à coup, au moment où l'on traversait un passage étroit et marécageux dans lequel les chariots enfonçaient jusqu'à l'essieu, des cris sauvages éclatèrent de tous côtés. Des Dacoïts s'élancèrent de la forêt et se ruèrent sur la petite escorte, le sabre et la lance au poing La lutte

ne fut pas de longue durée. Malgré les courageux efforts d'un vieux sergent irlandais, les cipayes lâchèrent pied. Ceux qui n'eurent pas le temps de fuir se jetèrent la face contre terre.

Prudent comme un Hindou, Gopaul avait feint jusqu'au dernier moment de défendre le convoi. Dès qu'il vit le succès des Dacoïts assuré, il leva le masque. Son premier mouvement fut de courir au palanquin de Wilhelmina. La jeune fille, réveillée en sursaut par le tumulte du combat, allait s'élancer sur son cheval pour essayer de prendre la fuite. Gopaul la saisit dans ses bras et lui arracha la bride des mains. Wilhelmina le repoussa violemment et le frappa à la figure avec la pomme en argent de sa cravache. Quoique le sang coulât sur sa joue meurtrie, Gopaul ne lâcha point prise.

— Tu me payeras cela plus tard, belle blanche aux yeux bleus, dit-il à la jeune fille avec un sourire infernal. Rien ne peut désormais t'arracher à moi. La fille de l'orgueilleux colonel ne quittera plus mon zenanah.

— Je me tuerai plutôt ! s'écria-t-elle avec énergie. Au secours ! à moi ! à moi !

A ce moment, les branches des jungles s'agitèrent, et l'on entendit un léger bruissement causé par le passage rapide de plusieurs personnes qui se glissaient à travers bois. Comme ce bruit venait du côté opposé à l'arrière-garde, le seul par lequel il craignît une attaque, Gopaul crut que c'étaient des Dacoïts qui rejoignaient leur chef. Tout à coup Fitzmoor, suivi d'une vingtaine de cipayes, surgit des jungles à deux pas de Wilhelmina.

Lorsqu'il vit le capitaine l'ajuster avec un pistolet, Gopaul prit la fuite, en ayant soin de maintenir Wilhelmina entre lui et les cipayes.

— Ne tirez pas ! cria le capitaine, qui craignait qu'une balle mal dirigée ne frappât la jeune fille.

Il courut à elle.

— N'avez-vous aucun mal ? lui demanda-t-il d'une voix si émue, si tremblante que miss Mac-Slane en fut touchée jusqu'au fond du cœur.

— Non, capitaine ; grâce au ciel, vous êtes arrivé à temps.

— Dieu soit loué ! dit-il avec une joie profonde.

Il mit la jeune fille sous la garde de dix cipayes, commandés par un vieil havildar dans lequel il avait une entière confiance.

— Vous m'en répondez sur votre tête, dit-il aux cipayes. Cent roupies de bochsis (récompense), si je la retrouve saine et sauve ; fusillés, s'il lui arrive un accident.

Il rallia le reste de ses hommes, et leva son épée en poussant à deux reprises un cri aigu qui domina le tumulte. Rangés autour de Narain-Bissumbhur, les Dacoïts, au nombre d'une centaine environ, s'élancèrent sur la petite troupe de Fitzmoor.

Au même instant, le reste de l'escorte apparut tout à coup sur la route, du côté opposé au capitaine, et chargea brusquement les Dacoïts pris entre deux feux. Néanmoins, soutenus par la voix de leur chef et par la vue du trésor qu'ils avaient déjà commencé à piller, les bandits se battirent vaillamment. Un instant même le résultat de la lutte sembla indécis. Malgré sa frayeur et malgré le danger auquel elle était exposée, Wilhelmina ne pouvait détourner ses yeux du combat. Son regard cherchait Fitzmoor. Elle l'aperçut bientôt, monté sur un cheval qu'il venait d'enlever à l'un des chefs des Dacoïts. Au même instant, Gopaul tua le sergent européen qui commandait l'arrière-garde. Démoralisés par cette perte, les cipayes hésitèrent un instant : quelques-uns même prirent la fuite. Fitzmoor poussa un cri de fureur et se dressa sur ses étriers, en brandissant son sabre. Puis, enfonçant les éperons dans le ventre de son cheval, il s'élança sur les Dacoïts, en renversant tous ceux qui essayaient de l'arrêter. Il traversa ainsi toute la ligne ennemie, et tua d'un coup de pistolet un cipaye rebelle qui venait de lui tirer un coup de fusil presque à bout portant. Au moment où il arrivait auprès de l'arrière-garde, son cheval, couvert de blessures, s'abattit sous lui. Les Dacoïts accoururent, mais le capitaine se releva d'un seul bond. Quelques secondes après, il était au milieu de ses soldats.

Guidés par un chef européen, les cipayes se battent vaillamment. La vue du capitaine suffit pour les rallier. On rendit à Fitzmoor son cheval qu'il n'avait pu emmener à travers les jungles. Puis les cipayes s'élancèrent à leur tour sur les Dacoïts.

— Au capitaine ! au capitaine ! crièrent Narain et Gopaul, qui comprirent que le sort du combat dépendait de la vie de Fitzmoor.

Sept ou huit Dacoïts se suspendirent à la bride et à la crinière du cheval de l'officier.

Couvert de sang et l'œil en feu, Fitzmoor enfonçait ses éperons dans les flancs de son cheval qui se cabrait à pic, enlevant deux ou trois Dacoïts suspendus à la bride. Les bandits retombaient bientôt la poitrine traversée d'un coup de sabre ou le crâne fendu d'un coup de crosse de pistolet. D'autres les remplaçaient pour subir le même sort.

En ce moment, Fitzmoor était superbe à voir. Il sentait sur lui les regards de miss Mac-Slane, qui admirait de loin la bravoure inouïe du capitaine.

Un instant, la jeune fille crut Fitzmoor perdu. Un Hindou s'était élancé sur la croupe de son cheval. D'une main, il avait saisi l'officier par le cou ; de l'autre, il cherchait à le poignarder. En même temps, Narain-Bissumbhur arrivait au galop et le sabre levé pour frapper le capitaine. Wilhelmina poussa un cri perçant et lança instinctivement son cheval vers Fitzmoor. Malgré le tumulte du combat, le capitaine entendit le cri de la jeune fille. Il se retourna en faisant bondir son cheval, saisit par le bras l'Hindou ébranlé, l'enleva de la selle et le jeta à terre avec une force irrésistible. A peine était-il débarrassé de cet adversaire que Bissumbhur lui assena un terrible coup de sabre. Par bonheur, la lame glissa sur les ornements en métal du schako. Fitzmoor riposta par un coup de sabre qui blessa grièvement le Dacoït. Les Mahrattes sont généralement de fort habiles cavaliers. Narain-Bissumbhur avait en outre servi, en qualité de *duffadar*, dans un corps de cavalerie irrégulière. En cette circonstance, il avait d'ailleurs le grand avantage de monter un cheval plus frais que celui de son adversaire, et d'être mieux équipé pour combattre à cheval. Mais, en ce moment, nul homme n'aurait pu résister au capitaine. Sa nature énergique et nerveuse, violemment surexcitée, lui donnait une force, une agilité incroyables. Malgré les Dacoïts qui s'étaient de nouveau jetés sur lui, il atteignit le Mahratte et lui plongea son sabre dans le ventre. Le bandit tomba sur la crinière de son cheval qui l'emporta, et qui jeta bientôt sur la route le corps inanimé de son cavalier.

En voyant tomber leur chef, les Dacoïts perdirent courage. Le capitaine s'élança au milieu d'eux. Il cherchait surtout à rejoindre Gopaul, qui faisait tous ses efforts pour empêcher la fuite des Dacoïts. Autour du soubadhar combattaient quelques cipayes que Gopaul avait entraînés dans sa trahison. Lorsque ceux-ci virent arriver le capitaine, ils n'eurent pas le courage d'attendre l'attaque de leur an-

cien maître. Ils se débandèrent au premier choc, jetèrent leurs armes et se sauvèrent dans toutes les directions.

Démoralisés par la mort de leur chef et par la fuite des cipayes, les Dacoïts ne résistèrent plus. Ils prirent la fuite et disparurent dans les jungles. Gopaul, resté presque seul, s'élança sur un cheval et partit ventre à terre. Fitzmoor voulut le poursuivre ; mais le cheval du capitaine, brisé de fatigue et couvert de blessures, était trop épuisé pour fournir une plus longue carrière.

D'un autre côté, les cipayes qui étaient venus au pas de course succombaient à la fatigue. Le capitaine fut obligé de revenir sur ses pas.

Il réunit sa petite escorte et félicita les cipayes auxquels il promit une récompense. Puis, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur mis Mac-Slane et s'être assuré qu'elle n'avait reçu aucune blessure, il s'occupa de prendre les arrangements et les précautions nécessaires pour mettre le trésor et l'escorte à l'abri d'une nouvelle attaque. Sous son intelligente direction, les cipayes creusèrent un fossé et formèrent une sorte de fortification avec des branches et de la terre. Tout en surveillant leurs travaux, Fitzmoor visitait les chariots. Sur le lac et demi de roupies, il ne manquait que trois sacs contenant chacun mille roupies. Un de ces sacs fut même retrouvé quelques heures plus tard dans le bois. Comparativement au montant du trésor, la perte était minime. On devait s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché.

Pendant que le capitaine oubliait ses fatigues et ses blessures pour remplir jusqu'au bout sa tâche de commandant, la jeune fille racontait à mistress Higgins, éplorée, tous les incidents dont elle avait été témoin. Fidèle à sa mission, la veuve n'avait point quitté sa pupille : mais, effrayée de ce qui se passait autour d'elle, mistress Higgins avait fermé les yeux pendant tout le combat.

Wilhelmina envoya inviter le capitaine à dîner. Il refusa, en disant qu'il était occupé de soins importants.

— Me garderait-il rancune de ce que je lui ai dit hier? se demanda la jeune fille. Il aurait raison, après tout. J'ai été si injuste et si cruelle envers lui !

Cette idée la tourmenta pendant tout le dîner. Rendue au dessert, elle ne put y résister davantage. Elle jeta sa serviette et sortit sur le seuil de la tente.

Après avoir vainement cherché Fitzmoor du regard, Wilhelmina fit quelques pas dans le camp.

— Ton maître a-t-il dîné? demanda-t-elle au khitmutgar du capitaine qu'elle rencontra par hasard.

— Non, dit le khitmutgar, le sahib (seigneur) n'a pas dîné. Il est là, continua-t-il en désignant une touffe d'arbustes située à quelques pas.

VI. — DEUX COEURS FAITS POUR SE COMPRENDRE.

Wilhelmina se dirigea d'abord d'un autre côté ; mais, sans s'en rendre compte, elle arriva tout près de l'endroit que venait d'indiquer le khitmutgar. Elle aperçut alors le capitaine couché sur la terre, à quelques pas du fossé que l'on creusait. Il dormait d'un profond sommeil. Il avait encore ses vêtements poudreux et sanglants. Ses traits amaigris, détendus, rassérénés par le repos, avaient une admirable expression de tristesse et de bonté. On voyait qu'il avait lutté jusqu'au dernier moment contre la fatigue et le sommeil.

Il serait impossible de rendre toutes les pensées qui traversèrent en un instant le cœur de la jeune fille. Ses yeux, fixés sur le dormeur, se remplirent de larmes. Elle ne s'en apercevait pas. Pourquoi pleurait-elle? Elle-même n'aurait pu se rendre compte bien clairement du motif de ses larmes. Dans son émotion, il y avait un peu de tout : de la compassion, de la reconnaissance, des remords, de l'intérêt ; que sais-je enfin ?

Fitzmoor se réveilla tout à coup. Prise à l'improviste, aussi troublée que si elle-même venait de se réveiller en sursaut, Wilhelmina resta devant lui toute confuse et tout interdite.

— Miss Mac-Slane ! s'écria le capitaine en se levant précipitamment. Qu'y a-t-il ? Courez-vous quelque danger?

— Non, capitaine, répondit la jeune fille, vivement touchée de l'inquiétude et du profond intérêt que révélaient les paroles de Fitzmoor. Mais, puisque vous dédaignez de venir recevoir mes remerciements, il faut bien que je vous les apporte, ajouta-t-elle avec un sourire de doux reproche.

— Je m'occupais de votre sûreté, répondit Fitzmoor en baissant les yeux.

— Je le sais... Tenez, capitaine ! s'écria la jeune fille incapable de se contenir plus longtemps, vous êtes un brave et noble cœur, et moi je suis une sotte et une ingrate. Donnez-moi la main et laissez-moi vous demander pardon.

En achevant ces paroles d'une voix tremblante et très-émue, Wilhelmina saisit la main de Fitzmoor et la serra vivement entre ses deux jolies mains blanches.

Une larme silencieuse scintilla sous les paupières gonflées de Fitzmoor.

— Vous n'avez aucun pardon à me demander, murmura-t-il en essayant de raffermir sa voix.

— Si, capitaine, si. J'ai été bien injuste à votre égard et je m'en repens sincèrement, car je ne connais pas d'homme qui m'inspire plus d'estime que vous.

Il y eut un moment de silence. Sans regretter les paroles qu'elle venait de prononcer dans un premier moment d'entraînement, Wilhelmina se sentait un peu embarrassée. Sa réserve de jeune fille luttait avec sa franchise et le besoin qu'elle éprouvait de réparer ses torts envers le capitaine. Elle ne savait plus comment retirer sa main que, par par un mouvement involontaire de reconnaissance, Fitzmoor avait prise entre les siennes et qu'il n'osait ni retenir ni serrer. Enfin Wilhelmina fit un pas en arrière et dégagea doucement sa main, en adressant au capitaine un sourire doux et affectueux qui semblait presque une compensation.

— Mademoiselle, dit Fitzmoor, permettez-moi de vous engager à ne pas rester ici davantage. Nous sommes à deux pas des jungles. Des Dacoïts pourraient bien être cachés dans le bois et vous envoyer quelque balle ou quelque flèche. Je vous en prie, rentrez dans votre tente.

— A une condition alors.

— Laquelle ?

— Vous allez m'accompagner et vous dînerez avec mistress Higgins et moi.

— Je vous remercie, mademoiselle ; mais j'ai...

— Capitaine ! interrompit Wilhelmina qui le menaça du doigt en souriant, ne mentez pas. Je sais que vous n'avez pas dîné.

— Qui vous l'a dit ?

— Je le sais.

— Mais vous-même, mademoiselle, vous avez déjà dîné.

— A votre tour, comment le savez-vous ?

— Je le sais, répondit le capitaine en imitant l'inflexion de voix de la jeune fille.

Au milieu de ses graves préoccupations, il avait su, en

effet, trouver le temps de s'informer de ce détail, et de s'assurer que le cuisinier de miss Mac-Slane avait des provisions suffisantes pour le dîner de sa jeune maîtresse. Wilhelmina devina cette attention, et, presque à son insu, son regard en remercia le capitaine.

— C'est vrai, dit-elle, mais j'étais encore tellement bouleversée, que je n'ai pu manger. Je vous assure que maintenant j'ai grand appétit... Si vous me refusez encore, ajouta-t-elle, je croirai que vous me gardez rancune.

Elle insista tellement et d'une manière si gracieuse, que Fitzmoor fut obligé de céder; au fond du cœur, il ne demandait pas mieux.

Une heure après, un nouveau dîner était servi dans la tente de miss Mac-Slane, qui en prenait gaiement sa part. L'appétit de la jeune fille était revenu avec sa bonne humeur. Quant à mistress Higgins, qui avait déjà fort bien dîné, elle se mit à table uniquement pour tenir compagnie aux deux jeunes gens; aussi ne mangea-t-elle que le double de sa pupille et du capitaine.

Ceux-ci causaient plus qu'ils ne mangeaient. Tous deux commençaient à se comprendre et à se mieux juger. Sous les apparences de coquetterie et de caprice de Wilhelmina, le capitaine découvrait un cœur excellent, et un jugement plus sain et plus droit qu'il ne se l'était figuré. Quant à la jeune fille, pour la première fois peut-être, elle voyait Fitzmoor se livrer et causer avec confiance. A chaque instant, elle reconnaissait en lui de nouvelles qualités qu'elle avait jusque-là regardées comme incompatibles avec l'extérieur froid et sévère du capitaine.

Ce dernier lui raconta comment il avait fait pour arriver si à propos à son secours. Se défiant de Gopaul Radanauth, il avait ordonné aux cipayes qu'il emmenait avec lui de suivre l'avant-garde d'aussi près que cela se pourrait sans risquer d'en être aperçu. Quant à lui, il était parti ventre à terre pour se rendre compte de ce qui se passait à l'arrière-garde. Il avait bien vite deviné une attaque simulée. Il était revenu en toute hâte sur ses pas, et avait pris à travers bois avec les cipayes. Grâce à leur diligence, ils étaient parvenus à dépasser la colonne. Ils avaient continué à la devancer ainsi, ne s'en éloignant qu'autant qu'il le fallait pour que Gopaul ne pût se douter de leur voisinage.

Le capitaine voulait être à même d'accourir au premier coup de feu; mais il avait malheureusement été forcé de faire un détour pour éviter les troupes de Narain-Bissumbhur, dont il avait entendu de loin la marche à travers le bois. Retardé par cet incident, il n'était arrivé que juste à temps pour sauver le précieux dépôt que lui avait confié le colonel.

Tout cela fut raconté simplement, sans vanité, comme sans fausse modestie. Il était évident que Fitzmoor, avant comme après le combat, n'avait pas un seul instant songé à lui-même. Toutes ses pensées s'étaient concentrées sur miss Mac-Slane. Le bonheur de la voir saine et sauve était la seule récompense qu'il ambitionnât.

Cette soirée s'écoula comme un songe pour les deux jeunes gens. Il en fut de même les jours suivants. Aucun nuage ne vint troubler leur intimité et le plaisir qu'ils trouvaient à causer ensemble.

Deux jours avant d'arriver à Vellore, la tristesse du capitaine reparut. Il témoignait toujours le même empressement pour causer avec Wilhelmina, il l'entourait des mêmes soins; mais il ne souriait plus. Ses yeux restaient souvent fixés dans le vide avec une profonde expression de découragement.

— Qu'avez-vous donc? lui demandait alors miss Mac-Slane.

— Rien, répondait-il.

Il songeait que, dans quarante-huit heures, il lui faudrait quitter sa jolie compagne de route. Son cœur se serrait à cette pensée.

Wilhelmina s'en doutait un peu. Cependant, il y avait dans la conduite du capitaine des contradictions qu'elle ne pouvait s'expliquer. Ses regards, son dévouement, ses attentions continuelles, tout en lui révélait un sentiment profond. D'un autre côté, il ne laissait jamais échapper un seul mot qui trahît le secret de son cœur.

Rassurée par la réserve du capitaine, Wilhelmina était en même temps vivement intriguée par l'incertitude dans laquelle la jetaient ces contradictions qui existaient entre les actions et le silence de Fitzmoor. Elle se laissait quelquefois entraîner par sa curiosité, et tendait des piéges à l'officier; mais ses petites ruses féminines ne lui servaient à rien. Chaque fois que la conversation amenait Fitzmoor à faire une réponse de nature à révéler l'état de son âme, il tournait la difficulté ou ne répondait pas.

Seulement, son visage prenait alors une expression de tristesse qui portait à son comble la curiosité de miss Mac-Slane.

Dans la nuit qui précéda l'arrivée du convoi à Vellore, des Bheels (1) se glissèrent dans le camp et commirent quelques vols de peu d'importance. Un d'eux fut arrêté par le havildar : les autres se sauvèrent à travers champs. Fitzmoor les poursuivit.

Comme il resta assez longtemps sans revenir, on commençait à s'inquiéter pour lui. Lorsqu'il arriva enfin, vers neuf heures du matin, Wilhelmina lui reprocha vivement son imprudence.

Il parut touché de l'intérêt que lui témoignait la jeune fille, et l'en remercia vivement : mais il ajouta avec un profond sentiment de tristesse :

— Maintenant, ma tâche est terminée. Dans quelques heures, vous aurez rejoint votre tante et vos amis. Peu m'importe d'être tué désormais!

— Et votre famille? dit Wilhelmina, émue de l'accent du pauvre officier.

— Je n'ai que des parents éloignés qui se soucient fort peu de moi.

— Vos amis?

— J'en avais un, ce pauvre O'Neill, du 12me cipaye. Il est mort l'année dernière de la fièvre des jungles. Il était jeune, riche, aimé. Il avait enfin tout ce qui peut rendre la vie heureuse. Pauvre garçon! pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas pris à sa place?

— Vous êtes donc malheureux? dit Wilhelmina de sa voix la plus douce.

— Personne n'est content de son sort en ce monde, répondit le capitaine, en essayant de sourire et de généraliser l'entretien.

— Vous évitez de me répondre, capitaine, reprit Wilhelmina; ce n'est pas bien. Doutez-vous de ma discrétion, de mon amitié?

— Oh non! mais, ce soir, nous allons nous séparer peut-être pour toujours.

— Il faut espérer que non, dit vivement la jeune fille. Ma tante et mon oncle seront trop heureux de pouvoir vous remercier de toutes les bontés que vous avez eues pour moi. De mon côté, capitaine, croyez bien que je

(1) Voleurs qu'on pourrait appeler les *filous* indiens par rapports aux Dacoïts.

n'oublierai jamais que je vous dois la vie et l'honneur. Vous serez toujours mon meilleur ami.

Il secoua tristement la tête.

— Vous doutez de moi! s'écria-t-elle avec vivacité.

— Non, miss Wilhelmina : mais, tôt ou tard, il arrive dans la vie d'une jeune fille un jour où toutes ces vieilles amitiés s'effacent, et doivent s'effacer, devant un autre sentiment plus puissant et plus jaloux. Bonne, aimable et belle comme l'êtes, vous serez entourée d'hommages à Vellore, comme vous l'étiez à Mysore. Tôt ou tard votre cœur parlera... s'il n'a déjà parlé, ajouta-t-il avec une émotion contenue.

— A qui voulez-vous faire allusion? dit Wilhelmina qui avait rougi jusqu'au blanc des yeux.

— A personne en particulier, mademoiselle, reprit Fitzmoor d'un ton plus calme. Je ne me permettrais pas...

— Je vous demande pardon, capitaine, interrompit-elle, vous pensiez à quelqu'un. Je l'ai bien vu dans vos yeux.

— Ah! si vous pouviez lire dans mes yeux tout ce que je pense! s'écria-t-il avec un élan plus fort que sa volonté.

— Eh bien? dit-elle d'une voix un peu tremblante avec un mélange de crainte et de curiosité.

Mais le capitaine avait déjà repris son empire sur lui-même.

— Ce serait dangereux pour moi, répondit-il en essayant de sourire et de tourner la chose en plaisanterie.

— C'est bien, dit la jeune fille qui feignit d'être froissée de la réserve du capitaine. Je vois que vous me traitez comme une enfant, et que vous dédaignez l'intérêt que je vous témoigne. N'en parlons plus alors. Causons de choses indifférentes, de parures et de bals, puisque vous ne me croyez capable de causer que de pareils sujets.

ALFRED DE BRÉHAT.

(La fin au prochain numéro.)

CHRONIQUE DU MOIS.

GRAND-OPÉRA. 14 JANVIER.

L'Académie impériale de musique donnait, ce jour-là, une représentation au bénéfice de M. Massol.

La Providence a ouvert le spectacle par une représentation au bénéfice de la société, avec des incidents plus miraculeux les uns que les autres, — et qui doivent rester dans la mémoire de la France et du monde, comme une manifestation admirable et inouïe du doigt de Dieu.

L'imagination du poëte le plus hardi ne parviendrait jamais à réunir tant de contrastes saisissants, de rapports étranges et d'étonnants coups du ciel.

C'est l'anecdote édifiante de ce grand événement, et c'est à ce titre qu'il rentre dans notre modeste cadre.

L'affiche portait : *la Muette de Portici* (*Masaniello*), *Guillaume Tell*, *Gustave III* et *Marie Stuart*; l'histoire de quatre victimes royales, la mise en scène de quatre assassinats.

L'Empereur et l'Impératrice devaient assister à la représentation.

A huit heures, la salle était comble, et le spectacle commencé, — lorsqu'on entend au dehors un bruit terrible, une espèce de coup de canon.

Toutes les dames poussent un cri; tous les hommes sortent des loges.

On se rappelle la catastrophe de Saint-Sulpice, et l'on croit à une explosion du gaz.

Un second et un troisième coup de canon retentissent, et l'anxiété des trois mille spectateurs se convertit en épouvante. Chacun est debout; chacun veut s'élancer. On parle des plus affreux désastres, de l'écroulement du théâtre, de l'assassinat de l'Empereur, etc.

Tout ce qu'il y eut d'angoisses dans cette minute est impossible à rendre.

Les trois mille regards convergeaient sur la loge impériale, où le duc de Saxe-Cobourg était seul encore.

Soudain, la respiration suspendue de la foule jaillit en un soupir immense de soulagement, — puis en un cri de joie triomphale et de reconnaissance intraduisible.

Une figure calme, impassible et souriante vient d'apparaître dans la loge.

C'est la figure si connue de l'Empereur, accompagné de l'Impératrice, — tous deux sains et saufs, radieux de la protection divine, et remerciant l'auditoire, qui les acclame avec transport.

Alors, au milieu des applaudissements et des vivats, des larmes essuyées et des mouchoirs flottants, on se passe de bouche en bouche, avec une sorte de fièvre électrique, les détails du crime et du prodige qui viennent de s'accomplir.

Trois bombes infernales, lancées par des assassins, ont éclaté sous la voiture de l'Empereur devant le péristyle, l'ont criblée de quarante-trois trous énormes, ont mis en pièces l'avant-train, ont tué sur place les deux chevaux, ont balafré l'Opéra et les maisons voisines, ont massacré ou blessé près de deux cents personnes, sans égratigner seulement l'Impératrice et Napoléon, — dont un projectile a traversé le chapeau!

Les particularités qu'on ajoute ne sont pas moins providentielles que l'événement lui-même.

L'inspecteur, chargé d'éclairer la route de l'Empereur, étant malade, s'était fait remplacer au dernier moment par M. Hébert. Celui-ci, précédant Sa Majesté, avise au coin de l'Opéra une figure suspecte, et fait arrêter, cinq minutes avant l'attentat, un des chefs qui eût achevé, par le poignard, l'œuvre des bombes régicides. Or, l'inspecteur malade ne connaissait pas cet assassin! et M. Hébert était le seul qui le connût à Paris!

Au moment même de l'explosion, un homme armé, couvert de sang, ouvre la portière impériale, et les deux souverains croient naturellement voir un meurtrier prêt à leur donner le coup de grâce : c'était un de leurs gardiens les plus fidèles et les plus braves, le Corse Alessandri, que vingt blessures n'avaient pu écarter de son poste d'honneur.

M. Hébert, écharpé aussi, arrive au même instant.

— Votre Majesté est-elle atteinte? demande-t-il avec anxiété.

— C'est vous-même qui l'êtes, monsieur, regardez-vous bien, répond l'Empereur avec intérêt, en descendant, du plus grand sang-froid.

Vingt bras s'offrent à l'Impératrice, qu'on craint de voir tomber évanouie sur ce pavé trempé de sang, jonché de cadavres et de blessés.

— Montrons-leur que nous avons plus de courage qu'eux! répond-elle en gravissant d'un pas ferme l'escalier du péristyle.

Le peloton de lanciers qui formait l'escorte n'avait pas bougé au milieu de la boucherie, sauf les cavaliers tués ou renversés par l'explosion.

— Y a-t-il à cheval quelqu'un de blessé? demande le chef après avoir fait relever les victimes.

— Moi! répond un jeune brave, qui n'avait pas fléchi sur la selle.

En même temps, il tombe épuisé, — et il était mort dans la nuit.

Quelques instants après, tandis que le spectacle suivait sa marche à l'Opéra, on jouait au Palais-Royal, chez le prince Napoléon, une comédie du comte de Vigny intitulée : *Quitte pour la peur*.

Après être restés dans leur loge jusqu'à la fin de la représentation, l'Empereur et l'Impératrice ont trouvé Paris illuminé en rentrant au palais des Tuileries.

Le lendemain, une calèche découverte et sans gardes traversait les rues : c'étaient Leurs Majestés qui allaient secourir les victimes de leurs assassins.

La comédie se mêle toujours au drame ici-bas. Un bon ecclésiastique, un aumônier de la flotte, nous dit-on, avait montré tant de courage et de dévouement sur le champ de carnage de la rue Lepelletier, qu'un haut fonctionnaire le fit demander dans la salle de l'Opéra, où le retenaient son devoir et ses blessures. Le digne abbé se rend à cet honorable appel, enfile les couloirs de l'Académie impériale, se perd dans leurs détours inconnus et arrive enfin, devinez où? en pleine coulisse de la danse, au beau milieu du corps de ballet! Il s'enfuit éperdu, et court encore.

LES NOUVEAUTÉS DRAMATIQUES.

Cet événement du 14 janvier a fait pâlir toutes les vanités littéraires et dramatiques.

Plusieurs beaux succès cependant ont marqué ces dernières semaines ou vont marquer celles qui suivront : *la Magicienne*, de M. F. Halévy, au Grand-Opéra, c'est-à-dire les brillantes soirées de *la Juive* et de *Charles VI*, revenues sous la baguette de notre illustre compositeur; — *Feu Lionel*, ou *Qui vivra verra*, un bijou étincelant de MM. Scribe et Potron, à la Comédie-Française; *la Jeunesse* triomphante de M. Emile Augier, à l'Odéon (voir le premier article de ce numéro); *les Désespérés*, de M. Bazin, à l'Opéra-Comique, où Sainte-Foy et Berthelier luttent de verve, d'esprit et de gaieté irrésistible; la nouvelle pièce de M. Dumas fils, au Gymnase-Dramatique, pièce vive et petillante, audacieuse et réussie, comme toutes les œuvres de cet habile auteur, — auquel nous reprocherons toutefois son sujet même et sa conclusion antisociale : un fils que son père veut reconnaître trop tard et qui lui dit, en épousant sa nièce : — Gardez votre nom, *mon cher oncle*, je garde celui que je me suis fait et qui vaut mieux que le vôtre. — Cela peut être une vaillante ironie, un paradoxe original, mais cela n'est point une moralité, au contraire! — Enfin, l'apothéose musicale de Molière, au Théâtre-Lyrique, avec *le Médecin malgré lui*, arrangé respectueusement par MM. Barbier et Carré, noté magistralement par M. Charles Gounod, et parfaitement joué et chanté par M. Meillet.

Ce n'est pas la première fois que Molière est mis en musique. Son *Pourceaugnac* seul l'a été trois fois; sa *Psyché* deux fois; son *Amphitryon*, une fois, et *le Médecin* lui-même en est à sa seconde épreuve. La première était de Désaugiers (1792).

Tout le monde connaît la bouffonnerie charmante du *Médecin malgré lui*, mais tout le monde n'en connaît pas la source gauloise : le fabliau du douzième siècle, intitulé *le Vilain Mire* (le villageois médecin). M. Chadeuil rapporte une scène de l'original, qu'on est surpris de ne pas retrouver sous la plume de Molière, car il en eût tiré un parti merveilleux.

— Dans *le Médecin malgré lui* et dans *le Vilain Mire*, en effet, les situations sont identiques. On voit une femme battue par son mari. Afin de se venger, la femme le fait passer pour médecin, ayant bien soin d'ajouter qu'il est on ne peut plus original, et qu'il ne soigne les malades qu'après avoir reçu quelques rudes volées de bois vert. Le pauvre diable prend donc le parti d'avouer qu'il sera tout ce qu'on voudra, même un grand docteur. On le conduit auprès de la fille malade d'un roi. Il la guérit. Et c'est ici que commence l'aventure piquante négligée par Molière. Le bruit de cette cure merveilleuse se répand aussitôt dans le pays, et de tous les points du royaume on voit accourir des infirmes qui remplissent les appartements du palais.

Sa Majesté, pour se soustraire aux importunités de cette armée de souffreteux, ne trouve rien de mieux à faire que d'ordonner au prétendu médecin de les guérir tous.

— Sire, répond le faux docteur, c'est impossible, à moins que Dieu ne s'en charge avec moi.

Le roi ordonne alors qu'on donne la bastonnade au récalcitrant.

Le malheureux se résigne.

— Mais, dit-il au roi, sire, votre présence me gênerait.

Le roi se retire.

Il ne reste dans la salle que les malades et le médecin.

Le médecin attise le feu qui flambe dans la cheminée. Quand le brasier est devenu ardent, il dit à ses nombreux clients:

— Ecoutez bien, mes amis : je vais choisir le plus malade d'entre vous; je le placerai parmi les bûches de ce foyer, et, quand il sera consumé, je prendrai ses cendres pour les faire avaler aux autres. Le remède est violent, j'en conviens, mais il est sûr, et je réponds de votre complet rétablissement.

Les auditeurs se regardent avec effroi.

Alors le médecin s'adresse à l'un d'eux :

— Tu me parais pâle et faible, lui dit-il; je crois bien que c'est toi qui vas devenir médicament.

— Du tout, du tout; je me sens tout à fait soulagé depuis un moment, et je reconnais même que je ne me suis jamais si bien porté.

— Comment! coquin, tu te portes bien? Que fais-tu donc ici?

Et l'homme s'élance vers la porte.

Le roi est en dehors, attendant l'événement, ayant à ses côtés ses sergents armés de bâtons, pour faire rosser le *Vilain Mire* s'il n'accomplit pas bien sa mission.

— Es-tu guéri? demande-t-il au fuyard.

— Oui, sire.

Un instant après, il en voit passer un second. Même question, même réplique. Puis un troisième, un quatrième, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Et voilà comment le *Vilain Mire* se tire d'un cas très-dangereux. — N'est-ce pas du plus haut comique?

UN GENTLEMAN INDIEN.

Voulez-vous savoir quelle a été jusqu'à ce jour l'action de la civilisation européenne sur les naturels de l'Inde? Voici un exemple aussi frappant que l'histoire de Nena-Sahib, racontée dans notre dernière livraison. Au commencement de ce siècle, les missionnaires anglais avaient amené à Londres un jeune Caraïbe qu'on éleva dans la foi protestante, auquel on donna une éducation complète, et qui devint, au bout de quelques années, un gentleman accompli. Un beau jour, notre gentleman, fatigué des brouillards de la Tamise, tombe dans une rêverie nostalgique et monte sur un bateau qui se dirigeait vers le pays du soleil. A l'aspect des rivages où il a passé ses premières années, son cœur se dilate et chante l'hymne des jeunes souvenirs. Il aborde, et la première chose qu'il fait, ce gentleman accompli, c'est de se dépouiller de ses habits et de se peindre le corps et le visage de jaune et de vermillon, puis il va rejoindre sa tribu et se rejette dans les rudes fantaisies de la vie anthropophage.

Aujourd'hui, probablement, il est enrôlé parmi les *Étrangleurs d'Anglais.*

ANECDOTE SUR Mlle RACHEL.

Peu de jours après la mort de Louis-Philippe, raconte le chroniqueur André, si bien informé des mystères parisiens et autres, le prince de Joinville apporta à sa mère un dessin qu'il venait de finir. Ce dessin, merveilleusement fait à l'encre de Chine, représentait une allégorie. Dans le haut, on voyait à droite saint Louis recouvert de son manteau fleurdelisé, à genoux devant la Vierge, protectrice du royaume de France. Au loin, et sous la forme presque immatérielle d'un ange vaporeusement estompé dans l'éther, on apercevait l'âme du roi s'envolant dans l'espace qui mène aux cieux. Et sous le nuage, l'Océan... l'Océan courroucé, portant le vaisseau de la France battu des flots... (1830-1848.)

Cette œuvre de piété filiale avait été envoyée à Paris par l'auguste veuve de Louis-Philippe pour être gravée. Le royal artiste l'avait destinée au livre d'heures de sa mère; mais la reine avait désiré en obtenir quelques reproductions par le burin. Un des meilleurs graveurs de Paris reçut cette mission de confiance, et vingt épreuves seulement avaient été tirées.

Les ordres de Marie-Amélie furent réalisés avec une religieuse bonne foi, une rigueur absolue. Les vingt exemplaires partirent pour Londres avec la planche, et le graveur n'osa même pas garder une épreuve pour lui! Derrière la gravure on lisait le *fac-simile*, en lettres rouges, des lignes que la reine avait écrites sous le dessin de son fils, paroles tirées des saintes Ecritures : « Le roi disparaîtra dans sa force et dans sa gloire, et les peuples seront couverts de deuil. »

Mlle Rachel apprit, on ne sait comment, toutes ces circonstances. Elle désira ardemment posséder une de ces rares épreuves, et elle en écrivit au général de Rumigny. La reine Amélie fit répondre : « Mlle Rachel aura le dessin de mon fils, quand elle se convertira au catholicisme. »

Or, quelques personnes déclarent avoir vu un exemplaire de ladite gravure aux mains de la tragédienne!

L'avait-elle obtenu par une conversion secrète? On n'ose l'espérer, — sans pouvoir le nier tout à fait, — après avoir vu ses funérailles accomplies suivant le rite israélite, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Cette cérémonie, d'ailleurs, étant peu connue, nous l'avons notée avec soin pour la rapporter ici exactement.

Lorsque le corps de Mlle Rachel a été déposé à terre, le grand-rabbin a dit en hébreu et en français la prière de la résurrection :

« Loué soit le Seigneur notre Dieu qui vous a créés avec justice, et qui avec justice vous a soutenus sur la terre, puis retranchés du milieu des vivants, et qui, avec justice aussi, conservera le souvenir de vous tous pour vous relever un jour et pour vous rappeler à la vie! Loué soit le Seigneur qui fait revivre les morts! »

Le grand-rabbin a ensuite récité le psaume XCI, tandis que l'on portait le cercueil vers la tombe.

C'est alors que des discours ont été prononcés par MM. Auguste Maquet, Bataille et Jules Janin.

Le grand-rabbin a jeté ensuite une pelletée de terre sur le corps, et a prononcé en français les paroles suivantes qu'il a répétées en hébreu :

« Tu viens de la poussière et tu retournes à la poussière. La poussière va à la terre d'où elle est venue, et l'âme retourne vers Dieu, dont elle émane. »

Après cette prière, les parents et les assistants ont jeté à leur tour de la terre sur le cercueil; puis on s'est retiré.

D'après les prescriptions du culte israélite, des prières ont été dites par un rabbin, seize jours durant, à huit heures du matin et à quatre heures du soir, dans la demeure d'où était parti le corps de Mlle Rachel, l'ancien et superbe hôtel Nicolaï, place Royale, nº 9.

LE PÈLERINAGE DE CHILD-HAROLD,

De lord Byron, traduit en vers français (fragments inédits).

Un poëte d'un talent réel, un traducteur d'une patience exemplaire, a entrepris et mené à bien ce travail considérable. Nous déclarons hautement que nous ne connaissions pas le chef-d'œuvre de lord Byron, — avant de l'avoir lu tout entier dans l'exacte et brillante version de M. Eugène Quiertant. Traduire un poëte en prose, lui enlever le rhythme, le nombre et la rime, c'est lui couper les ailes et lui ôter la voix. M. Quiertant les a rendues à lord Byron, comme Delille et Barthélemy les ont rendues à Virgile. Ce livre, encore inédit, paraîtra bientôt, sans doute, et entrera dans toutes les bibliothèques sérieuses. Que nos lecteurs en reçoivent les prémices, — et que les experts en jugent par deux courts fragments, — trop courts à notre regret, — mais qui éveilleront l'attention publique et donneront la mesure de l'auteur.

A une époque d'improvisations sans base et sans avenir, le premier devoir de la critique est de signaler des œuvres de cette importance et de cette valeur littéraires.

PITRE-CHEVALIER.

UN COUCHER DE SOLEIL EN ITALIE.

La lune brille aux cieux, bien qu'il soit jour encore :
Tout l'orient s'argente et l'occident se dore.
D'océans lumineux, sur leurs flancs débordés,
Les monts bleus du Frioul paraissent inondés,
Et sur le firmament, qui n'a pas un nuage,
De toutes les couleurs l'éclatant mariage
Semble un vaste arc-en-ciel à l'occident jeté,
Comme un pont où le jour passe à l'éternité;
Tandis qu'à l'autre bout, comme une île bénie,
Diane se balance en la sphère infinie.

Une étoile est près d'elle, et leurs feux argentés
Sur la moitié du ciel unissent leurs clartés.

Au fond, toujours la mer, roulant comme des flammes,
Sur les pics de Rhétie étend l'or de ses lames.
On sent lutter ensemble et la nuit et le jour;
Mais bientôt chacun d'eux aura repris son tour.
La profonde Brenta, de leur teinte empourprée,
Déroule en gazouillant sa nappe diaprée;
De la rose naissante elle a pris les couleurs,
Et son onde sourit comme un parterre en fleurs!

De la face du ciel la rivière est remplie;
C'est un miroir magique où tout se multiplie,
Où le soleil encadre harmonieusement
L'étoile qui se lève au bleu du firmament.
— Mais voici que tout change; on sent que la nuit gagne;
L'ombre de plus en plus s'étend sur la montagne;
Le jour baisse et s'en va... Tel, dit-on, le dauphin,
Dans les convulsions qui précèdent sa fin,
Passe, avant d'expirer, par des couleurs sans nombre,
Dont l'éclat croît toujours; puis... c'est fait... tout est sombre!

LE GLADIATEUR.

Là, blessé, sous mes yeux est un gladiateur:
Il accepte la mort sans faiblesse et sans peur;
D'une main il soutient tout son corps qui succombe;
Sa tête par degrés penche, faiblit et tombe.
Par la rouge ouverture où le fer l'a percé,
Le reste de son sang, goutte à goutte versé,
S'échappe lentement, ainsi que d'un nuage
Tombe une lourde pluie au début d'un orage.
Le sol tourne à ses yeux; son âme est loin déjà,
Qu'on applaudit encor celui qui l'égorgea!

Mais que lui fait à lui leur clameur inhumaine!
Ses yeux comme son cœur sont bien loin de l'arène!
Sans regret de la vie et d'un futile honneur,
Il rêve à son Danube, à ses jours de bonheur!
Il voit, sur le gazon qui borde sa chaumière,
Ses petits Daces blonds, jouant près de leur mère!
Lui, leur père! on l'égorge en spectacle aux Romains!
Debout! oh! vengez-le! debout! Goths et Germains!
— C'en est fait! la lumière à ses yeux est ravie;
La douce vision s'échappe avec sa vie.

(*Child-Harold*, quatrième chant.)

EUGÈNE QUIERTANT.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER DERNIER.

« *Avant demain au soir, toute cette armée sera à moi.* »
Paroles de Napoléon, la veille de la bataille d'Austerlitz.

(Avant 2 mains, haut *soir* — toue — *te* — 7 armé — *se* rat — A mois.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ÉTUDES SUR L'INDE ANGLAISE.

LE CAPITAINE FITZMOOR, OU LA RÉVOLTE DES CIPAYES [1].

Palais de Vellore. Dessin de A. de Bar.

VII. — L'ARRIVÉE ET L'ADIEU.

Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui soient de force à lutter contre la curiosité d'une femme, surtout lorsque cette curiosité provient d'un sentiment réel d'intérêt et d'affection.

Au bout d'un quart d'heure d'entretien, Wilhelmina

(1) Voyez, pour la première partie, le précédent numéro.

avait amené le capitaine à lui raconter toute son histoire. Cette histoire, fort simple du reste, était celle de bien d'autres officiers.

Le père de Fitzmoor, riche négociant d'Aberdeen, était mort de chagrin, après avoir perdu toute sa fortune dans la faillite de la fameuse maison Balker et compagnie, de Calcutta. Un ami de la famille avait fait obtenir à Williams Fitzmoor une commission d'enseigne au 9me régiment de cipayes. Dans l'armée de la Compagnie, l'avancement n'a lieu qu'à l'ancienneté et dans le même régiment. Depuis quelques années seulement, des brevets spéciaux, fort bornés encore, permettent de récompenser les actions d'éclat. En 1806, ces brevets n'existaient pas encore, et Fitzmoor, qui venait d'être nommé capitaine depuis quelques mois, avait par conséquent bien longtemps à attendre pour atteindre au grade de major, son baton de maréchal. Quelques officiers, il est vrai, obtenaient des emplois civils, tout en continuant à figurer sur la liste d'avancement de leur corps, et ces emplois étaient largement rétribués, mais Fitzmoor n'avait aucune protection.

Il se plaignit avec tristesse, mais sans amertume, d'être obligé de rester dans cette sphère bornée, sans qu'il lui fût possible de rien faire pour modifier son avenir.

— Vous êtes donc ambitieux? lui demanda miss Mac-Slane.

— Oh oui! s'écria-t-il. Maintenant plus que jamais. Malheureusement, je ne puis rien espérer.

— Qui sait ce que nous réserve la Providence? dit la jeune fille. Quelque jour, nous vous verrons officier supérieur.

— Il sera trop tard, répondit-il comme involontairement.

— Pourquoi trop tard? demanda miss Mac-Slane, qui se sentit rougir et qui regrettait déjà son indiscrète question.

Fitzmoor la regarda fixement. Il fut évidemment sur le point de répondre la vérité, mais il se contint. Il baissa les yeux et fit une réponse évasive. Puis, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et marcha silencieusement à côté de la jeune fille.

Celle-ci était à son tour devenue toute pensive.

Tandis qu'elle interrogeait l'état de son cœur, non sans jeter à la dérobée quelques regards sur son taciturne compagnon de route, trois cavaliers escortant deux amazones firent leur apparition sur la route. Ces cavaliers portaient l'uniforme des officiers des troupes royales. Ils venaient de Vellore. Une des amazones aperçut miss Mac-Slane, et poussa son cheval en avant, en agitant joyeusement son mouchoir.

— Ma tante! s'écria Wilhelmina.

Par un mouvement instinctif, elle jeta les yeux sur Fitzmoor. Il avait l'air si triste et si abattu, que la jeune fille en fut émue.

— Comme vous êtes triste! lui dit-elle de sa voix la plus douce. Voyons, chassez toutes ces vilaines pensées qui vous obsèdent; donnez-moi la main, et laissez-moi vous remercier encore de votre dévouement et de vos soins que je n'oublierai *jamais*, entendez-vous bien? *jamais*.

Elle appuya fortement sur ce mot, que son regard et la pression de sa main soulignèrent encore.

Puis, toute honteuse de son émotion et des larmes qui venaient de briller dans ses yeux, elle rendit la bride à son cheval, qui partit au galop. Le capitaine la suivit, le cœur serré encore par l'idée de leur séparation prochaine, mais plein d'émotion et de reconnaissance pour les paroles de la charmante jeune fille. Celle-ci le présenta à sa tante, mistress Edith Cavendish, ainsi qu'à son oncle, major du 3me régiment de l'armée royale, alors en garnison à Vellore.

Elle s'empressa de raconter à ses parents toutes les obligations qu'elle avait au capitaine. Elle fit un grand éloge de son infatigable vigilance et de son courage durant le combat. M. et mistress Cavendish remercièrent vivement le capitaine. Le major ajouta qu'il avait souvent entendu parler de Fitzmoor de la manière la plus flatteuse, et qu'il était doublement heureux de faire sa connaissance.

— J'espère, continua-t-il, que nous aurons le plaisir de vous voir quelquefois, maintenant; car, voilà votre régiment qui vient prendre garnison à Vellore. Le général, qui était hier ici, nous l'a annoncé.

Les yeux du capitaine et ceux de miss Mac-Slane se rencontrèrent.

— Quel bonheur! s'écria la jeune fille. Je pourrai donc rester auprès de vous, ma bonne tante, sans être séparée de mon père.

— Je sais une autre personne qui ne sera pas fâchée de ce changement de garnison, dit à demi-voix mistress Cavendish en regardant sa nièce.

— Qui donc? fit Wilhelmina, pensant au capitaine.

— Tu as si bien deviné, répondit sa tante en riant, que tu as rougi. Je veux parler d'un beau lieutenant du 9me qu'on dit fort épris de toi et qui ne s'en cache pas.

— M. Thompson? Eh bien! je vous assure que je n'y étais pas du tout.

— A qui pensais-tu donc, alors?

Prise au dépourvu par cette question, Wilhelmina se mit à rire, et rougit encore davantage. En levant les yeux qu'elle avait baissés, peut-être pour qu'on ne pût y lire sa pensée, elle rencontra le regard du capitaine fixé sur elle. Ce regard avait une telle expression de tristesse que Wilhelmina devina que Fitzmoor avait entendu les paroles de mistress Cavendish et probablement interprété comme celle-ci la rougeur de la jeune fille. Emportée par cette spontanéité d'impression qui formait le fond de son caractère, elle fut sur le point de répondre par un signe de tête négatif à la pensée qu'elle lisait sur la physionomie de Fitzmoor. Elle se retint juste à temps, et rougit encore davantage.

A ce moment, Cavendish se rapprocha du capitaine avec lequel il se mit à causer du général Cradock qui venait de passer trois jours à inspecter la garnison de Vellore.

— Il a publié un ordre du jour qui met les cipayes en fureur, dit le major.

— A quel propos?

— Vous ne le devineriez jamais. Il s'agit tout bonnement de la tenue. Le général ordonne aux cipayes de se raser le menton, de couper leurs monstaches en brosse, et de porter un turban d'un autre modèle que leur béret actuel. Puis il supprime les boucles d'oreilles et les colliers. Tous ces moricauds sont désespérés. Le *baboo* (natif d'un certain rang) Kishtopursaud Bannerjee nous disait gravement hier que cette mesure était capable de causer une révolte.

— Une révolte à propos de barbe, ce serait original! dit un des officiers en riant.

Les autres firent chorus.

— Peut-être a-t-il raison, dit Fitzmoor. Dans le 22me natif que vous avez maintenant en garnison, de même que dans mon régiment, il y a beaucoup de Rajpoots et de Mahrattes. Les Rajpoots surtout sont très-fiers et très-sus-

ceptibles pour ces sortes de choses. Si quelque brahmine parvient à leur persuader que cette mesure porte atteinte à leur religion, ils sont capables de tout.

— Bah ! répondit le major en riant, tant stupides qu'ils soient, ils ne portent pas la bêtise jusqu'à se faire tuer pour une moustache de plus ou de moins.

Fitzmoor ne répondit rien, mais il ne parut pas convaincu de l'opportunité de la mesure prise par le général Cradock.

Au bout de quelques minutes de conversation, M. et mistress Cavendish et leurs amis dirent adieu au capitaine et prirent les devants. Ils emmenèrent avec eux Wilhelmina, qui vint une dernière fois serrer la main de Fitzmoor.

Malgré le plaisir de se trouver avec sa famille, elle se sentit toute triste en quittant le brave officier qui lui avait donné tant de preuves d'amour et de dévouement. Elle eût voulu dire à Fitzmoor quelques mots d'adieu et de remercîment, afin de relever son courage, mais la présence de sa tante l'en empêcha.

Au moment de tourner un bouquet de bois qui allait la dérober complétement à la vue du capitaine, elle se retourna sur sa selle, et agita son mouchoir en signe d'adieu. Avant de reprendre sa position, elle eut le temps de voir Fitzmoor la saluer à son tour en élevant son épée en l'air. Quelques secondes plus tard, tous deux s'étaient perdus de vue.

VIII. — UN BAL A VELLORE.

Vellore est une des villes les plus pittoresques de l'Inde. Ses maisons de construction mauresque, ses remparts noircis, les énormes fossés qui entourent ses murs crénelés et dans lesquels se jouent des centaines de caïmans, tout se réunit pour lui donner un aspect étrange. C'est un poste militaire fort important, car il commande les principaux défilés des *Ghattes* orientaux. Les fils de *Tippoo-Sahib* habitaient alors le fort de Vellore, dans lequel la Compagnie les retenait prisonniers depuis la mort du célèbre sultan de Mysore.

La garnison chargée de veiller sur eux et de défendre la ville se composait de deux régiments de cipayes, et d'un régiment d'infanterie royale.

Le 9me régiment, auquel appartenait Fitzmoor, ne tarda pas à arriver, ainsi que l'avait annoncé le major Cavendish. Le lieutenant colonel Mac-Slane ne put accompagner ses soldats. On l'avait appelé momentanément à commander un autre régiment dont tous les officiers supérieurs étaient absents ou malades. Le major Wardell devait le remplacer pendant ce temps à la tête du 9me régiment d'infanterie indigène.

Ainsi que l'avait prévu Fitzmoor, les nouvelles mesures prescrites par le général Cradock, à l'égard de la tenue, exaspérèrent les cipayes. Il n'y eut pas de résistance cependant, mais un esprit d'insubordination se glissa dans les rangs, et nécessita de sévères punitions. Pour un homme aussi observateur et aussi au courant du caractère hindou que Fitzmoor, il était évident qu'un sourd mécontentement régnait parmi les Rajpoots et les Mahrattes. Il en parla au major, mais ce dernier sortait d'un régiment presque entièrement composé de soldats du bas Bengale. Il ne se rendait nullement compte de la différence qui existe entre les Bengalis, mous et efféminés, et les fiers Rajpoots ou les turbulents Mahrattes. Il accueillit assez mal les avis du capitaine, et lui dit d'un ton mécontent qu'il était trop prompt à s'alarmer, ainsi qu'à donner des conseils à ses chefs. Comme Fitzmoor n'avait aucun fait certain à citer à l'appui de ses craintes qui n'étaient presque que des pressentiments, il ne répondit rien et se retira.

Il est bon de dire aussi que le major Wardell était mal disposé à l'égard du capitaine ; voici pourquoi.

Il avait remarqué la rivalité qui existait entre Fitzmoor et Georges Thompson à propos de miss Mac-Slane. Le père de Georges jouissait d'une grande influence auprès du gouverneur et du gouvernement suprême. Le major n'ignorait pas non plus toute l'affection que sir Thompson avait pour son fils, et son empressement à protéger les amis de ce dernier. Or, Wardell désirait obtenir un emploi civil pour refaire sa fortune un peu ébréchée par la vie ruineuse de l'Inde. C'était, en outre, un homme de plaisir plutôt qu'un vrai militaire ; aussi était-il un peu jaloux de la supériorité du capitaine Fitzmoor, supériorité qu'il ne s'avouait pas, mais qu'il sentait instinctivement.

Depuis l'arrivée de Thompson, la lutte s'était en effet établie entre ce dernier et le capitaine Fitzmoor, à propos de miss Mac-Slane. Il n'y a pas d'endroits où l'on fasse plus de remarques et de conjectures que dans ces villes indiennes de garnison, où le temps s'écoule si lentement et sans aucune espèce de distraction. Quelque maître de lui que fût le capitaine, on n'avait pas tardé à s'apercevoir de son penchant pour Wilhelmina. D'un autre côté, la jeune fille le traitait avec une distinction toute particulière. Comme elle le savait timide et ombrageux, elle cherchait toutes les occasions de lui prouver son amitié, et le cas qu'elle faisait de son noble caractère. Fitzmoor lui en était profondément reconnaissant ; mais, modeste et rempli de méfiance contre lui-même, il craignait toujours de s'abuser à son propre avantage.

Les assiduités de Thompson surtout inquiétaient beaucoup le pauvre capitaine.

Peu au fait des symptômes du cœur, il interprétait de la manière la plus défavorable pour lui-même la manière dont miss Mac-Slane accueillait les hommages du beau lieutenant. En les voyant rire et causer ensemble, il trouvait que miss Mac-Slane y mettait un entrain et une gaieté qu'elle n'avait pas auprès de lui.

— C'est de la reconnaissance qu'elle éprouve pour moi, se disait-il, voilà tout. Souvent, je vois bien qu'elle a l'air de s'ennuyer auprès de moi. Elle ne dit rien et paraît tout absorbée. Avec lui, au contraire, elle cause toujours si gaiement !

Les remarques du capitaine étaient vraies, mais les conséquences qu'il en tirait étaient complétement fausses.

Il faut bien l'avouer, cependant, il y avait peut-être encore un peu de coquetterie dans la conduite de miss Mac-Slane envers Georges Thompson.

Ce dernier était le plus brillant officier de la garnison. Grâce à sa fortune, à son nom et à la position élevée de son père, il luttait avantageusement contre les officiers de l'armée royale. Beau cavalier, excellent danseur et chasseur intrépide, il était à la tête des *dashing* (brillants) de Vellore. Aux courses, on pariait volontiers pour lui. Il avait de grands succès dans les bals que donnaient de temps à autre le major ou quelque *civilian* (employé civil). On s'exagère toujours l'importance des avantages dont on est privé soi-même, et Fitzmoor se jugeait bien inférieur à son rival pour plaire à miss Mac-Slane.

Wilhelmina seule aurait pu le rassurer, mais cela était bien difficile pour une jeune fille, surtout avec un homme comme Fitzmoor, qui ne prenait toutes les petites préférences de miss Mac-Slane que pour des preuves d'estime, ou quelquefois même pour des consolations.

D'un autre côté, malgré le changement qui s'était opéré

dans son caractère depuis quelques mois, Wilhelmina ne pouvait se défendre d'un peu de coquetterie. Comment ne pas être flattée de la cour d'un cavalier aussi recherché que l'était Thompson? Comment résister au désir de prouver son empire, en enlevant le beau lieutenant aux autres femmes qui le regardaient avec tant d'intérêt? Puis, Thompson était si gai, si amusant!

Quand, après un entretien un peu animé avec Thompson, elle s'apercevait du chagrin de Fitzmoor, elle se repentait de sa coquetterie. Elle cherchait alors à consoler le capitaine en lui sacrifiant son rival; mais, comme nous l'avons dit, Fitzmoor ne comprenait pas les véritables motifs qui faisaient agir la jeune fille. Comme il ne se plaignait jamais et souffrait en silence, Wilhelmina ne pouvait se justifier ni lui dire bien des choses qu'elle avait quelquefois sur les lèvres.

Un soir de bal chez le major Wardell, Wilhelmina dansait avec Thompson. Ce dernier lui racontait quelque anec-

Un cipaye. Dessin de J. Worms.

dote piquante, et Wilhelmina s'en amusait beaucoup. Fitzmoor, qu'elle n'avait pas vu entrer, la regardait de loin. Grâce à sa jalousie, qui lui faisait tout interpréter contre lui, il fut douloureusement peiné de l'attention que miss Mac-Slane accordait à son danseur. Se sentant incapable de cacher ce qu'il éprouvait, il quitta l'appartement, et sortit de l'hôtel. Pendant plus de deux heures, il erra dans les rues de Vellore, dévoré de jalousie et de tristesse. Au moment où il se disposait enfin à rentrer, il rencontra un groupe formé de cinq ou six natifs parmi lesquels il lui sembla reconnaître Gopaul Radanauth et le fakir Mookerjee. Il s'avança vers eux, mais les natifs se séparèrent aussitôt et se perdirent dans l'obscurité. Un peu plus loin, Fitzmoor rencontra encore un autre groupe qui se dispersa de la même manière.

Il revint tout soucieux à l'hôtel du major, et rentra dans la salle de bal. Wilhelmina, qui le cherchait des yeux depuis longtemps, le vit entrer, mais elle détourna aussitôt la tête. A peine même répondit-elle à son salut. La veille elle lui avait promis un quadrille. On venait de le danser et Fitzmoor ne s'était point présenté. Cela avait froissé la jeune fille. Au moment où Fitzmoor ouvrait la bouche pour s'excuser de son absence, Thompson vint chercher miss Mac-Slane pour le cotillon. Aussitôt, elle prit le bras du jeune homme, et s'éloigna en faisant un salut cérémonieux au capitaine.

Fitzmoor, tout désolé, se mit dans un coin en se jurant de quitter le bal au bout de cinq minutes. Une demi-heure après, le pauvre garçon y était encore. Il avait l'air si sombre que Wilhelmina en fut touchée. Elle vint le chercher pour une des figures.

— Je ne valse pas, répondit-il avec tristesse.

— Venez toujours, reprit-elle. Pendant que les autres feront la figure, nous causerons. Je suis fort en colère contre vous.

— Contre moi?

— Oui, monsieur! oublier la contredanse que je vous avais promise! où étiez-vous donc, s'il vous plaît?

— Je veillais à votre sûreté, répondit Fitzmoor en attachant sur la jeune fille son regard doux et triste

Ces mots rappelèrent tout à coup à Wilhelmina la réponse que lui avait faite le capitaine le jour où tous deux s'étaient réconciliés au début du voyage. Mille autres souvenirs assaillirent en même temps le cœur de la jeune fille. En un instant, elle eut oublié son petit mouvement de mauvaise humeur pour ne songer qu'au dévouement et à la profonde affection du brave capitaine.

— J'aurais dû m'en douter, dit-elle avec vivacité; mais je ne suis pas aussi ingrate que vous le croyez peut-être en ce moment. Votre absence m'avait contrariée. C'est pour cela que je vous ai accueilli tout à l'heure d'un air si maussade. Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas?

— Je ne vous en ai jamais voulu, mademoiselle.

— Vous avez tort, interrompit la jeune fille avec impatience; ma mauvaise humeur n'avait pas le sens commun, et vous deviez m'en vouloir. Je suis sûre que vous me jugez fort mal.

— Moi, grand Dieu!

— Oui, monsieur; vous me prenez pour une ingrate, pour une coquette. Eh bien, je ne suis ni l'une ni l'autre. Cela me fait d'autant plus de peine que vous êtes la personne à l'estime et à l'affection de laquelle je tiens le plus.

Par un mouvement irréfléchi, plus fort que sa volonté, Fitzmoor regarda Thompson qui passait en valsant auprès d'eux. Wilhelmina suivit la direction de son regard.

— Eh bien, oui, dit-elle avec vivacité, en répondant ainsi à la pensée inavouée du capitaine, oui, personne; entendez-vous, capitaine? personne, je vous le jure... Vous doutez encore, je le vois bien à votre physionomie. Eh bien! si vous voulez, je vais dire à sir Thompson que je suis fatiguée, et je ne danserai plus. Cela vous convaincra-t-il enfin, monsieur l'incrédule?

Elle dit cela en riant, mais une larme brillait dans ses jolis yeux bleus. Cette petite larme fit plus que toutes les paroles du monde pour persuader le capitaine.

— Vous êtes un ange de bonté, lui dit Fitzmoor...; mais cela serait remarqué, ajouta-t-il avec douceur, et je trouverais ce moment de bonheur trop chèrement payé, s'il risquait de vous occasionner la moindre contrariété. D'ailleurs, je vais quitter le bal.

— Vous partez? fit-elle en attachant un œil inquiet sur le capitaine. Où allez-vous donc? Vous redoutez quelque danger, j'en suis sûre.

Comme il allait répondre, Thompson revint chercher sa danseuse. Celle-ci jeta sur Fitzmoor un dernier regard, qui semblait renouveler sa proposition de ne plus

danser. Il refusa encore par un sourire reconnaissant, et sortit presque aussitôt pour se rendre au quartier des cipayes.

IX. — LE LENDEMAIN.

Une demi-heure tout au plus après son départ, un tumulte effroyable ébranla soudain l'hôtel du major. Les domestiques accoururent dans la salle de bal, en poussant des cris de terreur. Des coups de fusil résonnèrent dans la cour, et même dans l'escalier. Puis, tout à coup, écartant de la main les domestiques qui s'enfuirent en désordre, le fakir Nanna-Mookerjee apparut comme un spectre à la porte du salon. Nu comme un ver, couvert de boue et de sang, les cheveux hérissés, les yeux hagards, il était horrible à voir. Il étendit son bras décharné vers les danseurs effrayés, en poussant un cri frénétique de fureur et de malédiction. Au même instant, débouchèrent derrière lui une centaine de cipayes armés de fusils, de sabres, de lances, et hurlant comme des bêtes fauves.

A leur tête, était le soubadhar Gopaul Radanauth.

D'autres cipayes pénétraient en même temps dans le salon; les uns par la verandah, les autres par la salle à manger.

Au moment où ils envahissaient ainsi la demeure du major, on entendit plusieurs décharges d'artillerie. Un autre détachement de soldats indigènes venait de tourner les canons de la place contre la caserne où était renfermé le régiment de l'armée royale.

En un clin d'œil, la salle de bal devint le théâtre d'un affreux carnage. Quoique leurs ennemis fussent vingt fois plus nombreux, les officiers se défendirent bravement. Quelques-unes des femmes étaient parvenues à se réfugier dans un coin de l'appartement. Les hommes leur firent un rempart de leurs corps, mais, à chaque instant, quelque Européen tombait sous les balles ou sous les baïonnettes des cipayes. Quant à ceux qui avaient essayé de fuir, ils avaient été massacrés dans l'escalier ou dans la rue.

Les rangs des Européens diminuaient de plus en plus. Sur deux cents personnes peut-être qu'il y avait au bal, à peine en restait-il une trentaine. Parmi elles, se trouvaient Wilhelmina, sa tante, son oncle, Thompson, le major Wardell, et quatre dames européennes. Thompson s'était placé devant miss Mac-Slane, et la défendait héroïquement. Quant à mistress Cavendish, connaissant le terrible sort que les Hindous réservent aux femmes qui tombent en leur possession, elle avait fait jurer à son mari de la tuer, dès que tout espoir serait perdu. Wilhelmina fit la même demande à son oncle.

Tout à coup, on entendit dans la rue une décharge de coups de fusil, faite avec cet ensemble et cette régularité qui caractérisent les manœuvres de l'infanterie anglaise.

— Mes soldats! nous sommes sauvés! s'écria Cavendish avec joie.

Au même instant, une voix retentissante domina le tumulte et donna le signal de la charge. En un instant, les cipayes qui se trouvaient dans l'appartement furent repoussés par les baïonnettes d'un peloton de soldats européens qui s'avançaient en bon ordre, serrés les uns contre les autres, comme à la parade. A leur tête, marchait Fitzmoor. Du premier coup d'œil, il aperçut Wilhelmina qui agitait son mouchoir. Il s'élança comme un tigre sur les cipayes qui lui barraient le passage. Les soldats, électrisés par son exemple, le suivirent avec impétuosité. Culbutés, écrasés par cet élan irrésistible, les révoltés prirent la fuite par les fenêtres et par les autres pièces de l'hôtel.

Gopaul, qui avait vainement tenté d'avancer jusqu'à miss Mac-Slane, tira un coup de fusil sur le capitaine; mais il le manqua. Alors il s'élança sur la verandah et se sauva avec les autres.

— Vous n'êtes pas blessée? demanda le capitaine à miss Mac-Slane, qui lui tendit la main et le rassura par un signe.

Cavendish voulut adresser quelques questions au jeune officier, mais Fitzmoor l'interrompit aussitôt.

— J'ai avec moi une trentaine d'hommes, dit-il; c'est probablement tout ce qui reste de votre malheureux régiment. La ville entière est révoltée. Il faut la quitter au plus vite. Mettons les femmes et les vieillards au milieu, et gagnons la campagne.

En arrivant au bas de l'escalier, couvert de cadavres et de sang, les Européens se comptèrent avant de sortir dans la rue. Ils n'étaient plus que quatorze, sans compter les vingt-cinq hommes de Fitzmoor. On se mit en route. Tout en marchant, le capitaine raconta au major Cavendish qu'aux premiers coups de fusil, il avait couru à la caserne

Gopaul Radanauth. Dessin de J. Worms.

du régiment européen. La trouvant déjà cernée et ne pouvant y pénétrer, il s'était rendu au poste de la grande place, où il avait eu le bonheur de trouver les vingt-cinq hommes qu'on y plaçait chaque nuit.

A moitié chemin du rempart, Cavendish dit tout bas à Fitzmoor qu'il allait se diriger vers la caserne de son régiment. Toutes les représentations du capitaine et toutes les supplications de mistress Cavendish ne purent arrêter le brave officier.

— C'est mon devoir, répondait-il simplement à toutes les objections de ses amis.

Il s'arracha des bras de sa femme éplorée, embrassa sa nièce et s'éloigna avec un officier de son régiment. Pendant ce temps, les fugitifs se hâtaient de gagner les remparts. Malheureusement, ils ne tardèrent pas à être poursuivis. Ils continuèrent néanmoins à se retirer en bon ordre. Un peu avant d'arriver aux remparts, deux officiers qui marchaient en avant-garde se replièrent précipitamment. Ils annoncèrent qu'une bande de deux à trois cents cipayes leur barrait le chemin. Fitzmoor, qui

marchait à l'arrière-garde, avait entendu, de son côté, le bruit d'une autre troupe de cipayes qui accourait à leur poursuite. Déjà les coups de fusil commençaient. Les malheureux Européens étaient pris entre deux feux.

— Il n'y a plus qu'un moyen de nous sauver, dit Fitzmoor. Nous sommes à deux pas d'une des portes de la ville, celle d'Arcot. Montons sur la plate-forme; elle est voûtée. Nous pourrons du moins nous y défendre encore pendant quelque temps, et surtout y attendre le jour.

Dans la situation critique des malheureux Européens, ce parti était à peu près le seul qu'on pût prendre. Un quart d'heure après, la petite troupe se trouvait réunie sur la plate-forme.

Là encore, on dut se compter. On avait perdu cinq personnes dans le trajet. Le major Wardell avait été tué en sortant de son hôtel. Il ne restait aucun des officiers supérieurs ; on les avait massacrés, soit chez le major, soit dans leurs maisons. Le commandement fut dévolu au capitaine Fitzmoor, mais on le chercha vainement. Il n'était pas entré avec ses compatriotes. Etait-il mort ou prisonnier? S'était-il réfugié dans quelque autre maison? Personne n'en savait rien. Un soldat dit que le capitaine était venu jusqu'à la porte, et que là il avait disparu.

— Il est mort ! se dit miss Mac-Slane.

A cette pensée, il se fit un tel vide dans le cœur de la jeune fille, qu'elle comprit toute la part que Fitzmoor occupait dans sa vie. Si elle n'avait pas eu sa tante à consoler, elle se fût mise dans un coin et eût attendu la mort, sans faire un pas pour l'éviter.

Trois heures s'écoulèrent, heures de désespoir et d'angoisse. Les cipayes avaient entouré la porte, excepté du côté du rempart par lequel elle était inaccessible. Seulement, ne sachant pas au juste à combien d'ennemis ils avaient affaire, ils n'osaient se risquer à les attaquer dans l'obscurité. Ils se contentaient de tirer de temps en temps quelques coups de fusil sur la plate-forme. Il n'y eut qu'un seul soldat anglais de blessé. Quant aux Européens, ils ne ripostaient pas et gardaient précieusement le peu de munitions qui leur restait encore. L'inspection des gibernes constata que chaque soldat n'avait que quatre coups à tirer. On manquait aussi de provisions. L'avenir se présentait sous les couleurs les plus sombres.

Exaspéré par cette affreuse situation, un officier de l'armée royale se prit à maudire le capitaine qui les avait conduits sur cette plate-forme.

— Il aurait mieux valu forcer le passage, dit-il ; nous avions du moins une chance d'échapper.

Ainsi qu'il arrive toujours en pareille circonstance, bien des gens firent chorus. Quelqu'un ajouta même :

— Après nous avoir mis dans cette position désespérée, le capitaine, lui, s'est sauvé.

A ces mots, Wilhelmina se leva par une impulsion plus forte que sa volonté. L'œil en feu, elle défendit le capitaine et reprocha à celui qui venait de parler son ingratitude et son injustice.

— Tous, tant que nous sommes ici, nous devons la vie au capitaine Fitzmoor, dit la jeune fille. C'est lui qui nous a sauvés.....

Elle ne put achever. Sa voix s'éteignit dans les larmes, mais elle étouffa ses sanglots.

Thompson prit chaudement le parti de Fitzmoor. Cela était d'autant plus généreux de sa part, qu'il commençait à voir que le capitaine lui avait enlevé le cœur de miss Mac-Slane. Celle-ci le remercia avec effusion de ses nobles et chaleureuses paroles en faveur de Fitzmoor.

Presque au même instant, un caillou lancé par une main vigoureuse vint rouler au milieu des Européens groupés sur la plate-forme. Un soldat le ramassa.

— Il y a un papier attaché sur la pierre... et une corde, ajouta-t-il.

— Une lettre ! s'écria Wilhelmina, qui pensait au capitaine Fitzmoor.

Un des officiers avait un briquet. On alluma un morceau de papier qu'on mit dans le shako d'un soldat, pour que la lumière ne servît pas de point de mire aux assiégeants. A sa lueur éphémère, on lut les mots suivants, tracés au crayon sur la lettre qui enveloppait le caillou.

« Nous sommes sept sur un radeau au pied de la porte. « Tirez à vous la ficelle attachée à la pierre ; elle vous « amènera des cordes. Fixez-en solidement l'extrémité « aux créneaux. Nous nous en servirons pour monter « jusqu'à vous. Je ramène un ami que nous croyions perdu « pour nous. Préparez sa femme à la joie de revoir le « major *et veillez à votre sûreté.* »

Ces mots étaient encore soulignés. Wilhelmina seule en comprit le motif. Ils lui rappelaient de doux souvenirs.

Wilhelmina sentit que le capitaine les avait mis à dessein pour elle, et pour lui prouver que sa pensée le suivait partout.

Au bas du billet étaient ces mots tracés dans l'obscurité, comme tout le reste, et plus précipitamment encore :

« *Hâtez-vous, on nous poursuit.* »

X. — LE SIÉGE DE LA PLATE-FORME.

Chacun se mit à l'œuvre. Quelques coups de fusil, partis des remparts et dirigés sur les fossés, activèrent encore les efforts des assiégés. En moins de cinq minutes, les sept Européens étaient auprès de leurs compatriotes.

Parmi eux se trouvaient le major Cavendish, deux *assistants-surgeons* (aides-majors), un lieutenant de l'armée royale, un *enseigne* et un soldat. Fitzmoor, qui monta le dernier, faisait le septième. Malheureusement le lieutenant et le soldat avaient été grièvement blessés, l'un dans le trajet, l'autre au moment de toucher le sommet de la plate-forme. Ce dernier succomba au bout de quelques heures. Quant au lieutenant, il était incapable de rendre aucun service pour la défense des assiégés.

Tous étaient chargés de vivres. Fitzmoor, Cavendish et l'enseigne portaient, en outre, une certaine quantité de munitions.

Tandis que Cavendish embrassait sa femme et sa nièce, tout le monde pressait Fitzmoor de questions. Il raconta alors ce qu'il avait fait, mais ses compagnons furent obligés de compléter plusieurs fois son récit, parce que, avec sa modestie habituelle, il passait sous silence les circonstances qui lui faisaient le plus d'honneur.

Au sortir du bal, au moment où ses amis montaient l'escalier conduisant à la plate-forme, Fitzmoor avait songé aux vivres et aux munitions. Il s'était dirigé en toute hâte vers l'arsenal. Les cipayes l'avaient déjà pillé. Néanmoins, à force de recherches, le capitaine était parvenu à trouver quelques cartouches, de la poudre, six pistolets, trois sabres et deux fusils. Il avait caché ces divers objets sous un amas de pierres. Puis il s'était affublé de l'uniforme d'un cipaye, dont il avait trouvé le cadavre dans la cour de l'arsenal que quelques soldats européens avaient assez longtemps défendue contre les rebelles.

Sous ce déguisement, le capitaine, qui parlait fort bien l'hindoustan et le *canarèze*, avait pu, grâce à l'obscurité, circuler sans danger dans les rues de Vellore. Pensant que s'il y avait parmi les assiégés des personnes malades

ou blessées, on ne pourrait les soigner, Fitzmoor avait couru à l'hôpital où il espérait trouver quelques provisions. Au moment où il entrait dans la cour de cet établissement, deux Européens, trompés par son costume, avaient failli le tuer. Ces Européens, qui n'étaient autres que les deux *assistants-surgeons*, avaient heureusement reconnu leur erreur, grâce au sang-froid du capitaine.

Cachés sous un tas de fagots depuis plusieurs heures, les pauvres jeunes gens ne savaient que devenir. Ils acceptèrent avec empressement la proposition que leur fit le capitaine de les mener auprès de leurs compagnons réunis sur la plate-forme. Mais Fitzmoor ne regardait pas encore sa tâche comme terminée. Il s'était mis à la recherche du major Cavendish, en se disant que si le brave officier vivait encore, il serait probablement à rôder dans les environs de la caserne de son régiment. Tandis que Fitzmoor se dirigeait de ce côté, les deux aides-chirurgiens faisaient tous leurs efforts pour réunir des provisions et quelques munitions. L'un d'eux, de résidence habituelle à l'hospice, possédait un moule à balles dans sa chambre. C'était une ressource précieuse. Tous deux avaient ensuite fait leurs efforts pour se procurer du plomb, en enlevant des tuyaux et des plaques de ce métal.

L'hôpital se trouvant entre la caserne du régiment de l'armée royale, et la porte où s'étaient réfugiés les Européens, Fitzmoor avait promis de revenir pour emmener les deux aides-majors.

De tous les soldats européens renfermés dans la caserne, un seul avait échappé aux égorgeurs en se cachant dans un matelas dont il avait ôté la plus grande partie du contenu. Malgré l'obscurité et le costume de Fitzmoor, il le reconnut pour un Européen à sa manière de marcher, et courut à lui. Il dit au capitaine qu'une heure ou deux avant son arrivée, deux autres officiers étaient entrés dans la caserne, et qu'ils devaient y être encore. Fitzmoor et le soldat se mirent à leur recherche. Au risque de ce qui pouvait en résulter, il fallut les appeler à haute voix. A la fin, ils répondirent. C'était le major Cavendish et le lieutenant qui était parti avec lui. Fitzmoor avait réussi à faire comprendre au malheureux major que son devoir l'appelait auprès de sa femme et de ses compatriotes. Un défenseur de plus ou de moins était d'une grande importance en ce moment pour résister aux assauts qui auraient lieu probablement aussitôt le lever du soleil. Le major et le lieutenant s'étaient laissé convaincre. Ils avaient suivi Fitzmoor en emportant quelques provisions et quelques munitions recueillies au milieu des débris de la caserne. En passant à l'hôpital, on avait repris les deux assistants-surgeons. Puis on s'était dirigé vers la porte d'Arcot. Jusque-là tout avait assez bien marché, grâce au désordre qui régnait parmi les rebelles. Mais, en approchant des remparts, on avait rencontré des bandes de cipayes. Bientôt on s'était trouvé cerné. Au moment où la petite troupe se croyait perdue, un des surgeons avait eu l'idée de gagner la porte par les fossés. Faute de bateaux, on avait pris, dans un corps-de-garde abandonné, une grande table, quelques planches, des cordes et enfin des buffleteries qu'on avait découpées en lanières. Avec cela, on avait construit précipitamment une sorte de radeau.

Le trajet de cet endroit à la porte d'Arcot n'était pas long. Malheureusement le bruit qu'on avait fait pour descendre le radeau dans les fossés avait éveillé l'attention de quelques cipayes. Ils avaient tiré sur les fugitifs. Un enseigne, caché dans une maison voisine, était accouru au moment où le radeau quittait le bord et s'y était jeté, malgré l'obscurité, au risque de se fendre la tête ou de se noyer. Il était tombé à l'eau, en effet, mais si près du radeau que le lieutenant avait pu le saisir par son uniforme. Avec les crosses des fusils, ainsi qu'avec des débris de planches emportés du corps de garde, les fugitifs avaient poussé leur fragile esquif le long des remparts.

L'obscurité les protégeait en empêchant les cipayes, fort mauvais tireurs du reste, de viser le radeau. Néanmoins deux personnes avaient été blessées, comme nous l'avons raconté plus haut.

Lorsque le capitaine eut terminé son récit, qu'il fit aussi brièvement que possible, chacun vint lui serrer la main et le remercier. Ceux même qui l'avaient accusé furent, comme toujours, les plus chaleureux. Quant à mistress Cavendish, oubliant tout le *cant* (décorum) britannique, elle ne trouva d'autre moyen de remercier Fitzmoor de lui avoir ramené son mari que d'embrasser le capitaine avec une effusion reconnaissante.

De tous les remercîments, celui qui eut le plus de prix pour Fitzmoor fut celui de Wilhelmina. Elle ne fit pourtant que lui serrer la main en lui disant :

— Merci pour ma tante et pour moi, monsieur Fitzmoor.

Mais le regard qui accompagna ces simples paroles descendit, comme un rayon de soleil, jusqu'au fond du cœur du brave officier.

Une fois le premier mouvement d'émotion passé, il fallut réfléchir à la situation. Quoique bien améliorée par l'arrivée des provisions et des munitions, elle était encore fort triste. Le jour allait paraître. Une multitude d'ennemis entouraient la petite forteresse improvisée. Il y avait des provisions pour deux jours tout au plus. Quant aux munitions, si les attaques se multipliaient, on en serait bientôt à court. Néanmoins on se prépara à faire une énergique résistance. Il n'y avait pas à songer à une capitulation. On savait que les cipayes promettraient tout ce qu'on voudrait, mais on connaissait trop la mauvaise foi indienne pour qu'on leur accordât la moindre confiance. Il n'en fut même pas question. Le capitaine, qui pensait à tout, avait, en montant le dernier, laissé deux cordes amarrées au radeau. Au moyen de ces cordages, on s'était hâté de hisser les planches qui le composaient. Ces planches servirent les unes à faire du feu pour fondre des balles, les autres à établir une sorte d'abri pour les femmes. Celles-ci se mirent à fabriquer des cartouches.

On distribua les postes. Le major Cavendish, l'officier le plus élevé en grade, prit le commandement. Quant à Fitzmoor, qui semblait rouler en tête quelque nouveau projet, il n'accepta aucun poste spécial.

Aux premiers rayons du soleil, la fusillade commença. Douze cents cipayes au moins assiégeaient la porte du côté de la ville. Cinq ou six cents autres se tenaient de l'autre bord du large fossé. Protégés par leur position, les Européens se défendirent avec succès. La plupart de leurs coups portaient juste et abattaient un ennemi.

Les cipayes livrèrent trois assauts, fort peu énergiques il est vrai, et furent chaque fois obligés de battre en retraite. Ils se contentèrent bientôt de tirailler de loin sur les assiégés en ayant soin de se tenir eux-mêmes à couvert. La journée se passa ainsi.

Dix-huit cents natifs qui, huit jours auparavant, s'étaient bravement battus sous la conduite de leurs officiers européens, ne trouvèrent pas le courage, une fois livrés à eux-mêmes, d'attaquer franchement une trentaine d'Anglais. Tous ces hommes étaient cependant des cipayes bien armés et possédant une certaine habitude de l'état militaire ; ajoutons encore qu'ils avaient de l'artillerie. Heu-

reusement pour les Européens, on avait, dans ce temps-là, la précaution de ne pas apprendre aux soldats indigènes à charger les canons. Les soldats natifs d'artillerie eux-mêmes n'étaient initiés qu'à une partie de la manœuvre. Si les rebelles avaient pu tirer sur la caserne du régiment européen, c'est qu'ils avaient trouvé quelques canons tout chargés et que trois d'entre eux savaient, tant bien que mal, se servir des gargousses préparées. Par bonheur, un de ces hommes avait péri dans l'explosion d'une pièce, probablement mal chargée ; un autre fut victime d'un accident du même genre ; quant au troisième, effrayé par le sort des deux autres, il se sauva prudemment et les assiégeants ne purent le retrouver.

Malgré la lâcheté des cipayes, la position des Européens devenait de plus en plus critique. Les munitions commençaient à s'épuiser. Trois soldats avaient été grièvement blessés. Un d'eux succomba dans l'après-midi.

XI. — LES MIRACLES DU CŒUR.

Au moment où le soleil disparaissait à l'horizon, derrière ce voile de brouillards qui, dans l'Inde, accompagne presque toujours son lever et son coucher, il y eut encore un moment de répit. On en profita pour tenir conseil. Fitzmoor manquait à l'appel ; on le trouva écrivant dans un coin. Il rejoignit ses amis quelques minutes après. Chacun avait une telle opinion de son courage et de sa capacité, que tous les regards se tournèrent vers lui comme pour lui demander son avis.

— J'ai fait tout à l'heure le compte de ce qui nous res-

Wilhelmina Mac-Slane. Dessin de J. Worms.

tait de munitions, dit-il ; à peine en aurons-nous pour la journée de demain. Il est impossible de résister longtemps au nombre des misérables qui nous entourent. Notre seul espoir est dans la garnison d'Arcot.

— Nous y avons tous pensé, dit le jeune enseigne, mais comment la prévenir de notre situation ?

Cavendish lui fit signe de se taire et de laisser parler le capitaine.

— Il n'y a qu'un moyen, reprit ce dernier. Il est presque impraticable, je le sais ; mais, avec la grâce de Dieu, je vais l'essayer.

Il se fit un silence solennel. Pressentant quelque nouveau trait de dévouement du capitaine, Wilhelmina devint pâle et se rapprocha de lui.

— Je vais, dit Fitzmoor, profiter de l'obscurité pour descendre dans les fossés. La barque avec laquelle les cipayes nous ont poursuivis hier soir ne doit pas être bien loin. Je tâcherai de la retrouver.

— Et les caïmans ? s'écrièrent Cavendish et sa femme.

— J'ai dit « avec la grâce de Dieu, » répondit Fitzmoor avec une noble simplicité. C'est sur la protection de la Providence seule que je compte pour échapper à ce danger.

— Et les cipayes qui gardent toutes les issues de l'autre côté des remparts ? dit Cavendish... ; sans compter ceux qui seront postés sur la route d'Arcot.

— A la grâce de Dieu ! répéta encore le capitaine. Vous devez comprendre vous-même qu'il n'y a pas d'autre moyen de nous sauver.

— Vous avez raison, s'écrièrent à la fois Thompson et l'un des surgeons ; mais vous êtes trop nécessaire ici pour

qu'on vous laisse partir; c'est à nous de nous dévouer.

Une vive discussion s'éleva entre ces deux braves jeunes gens. Chacun d'eux revendiquait l'honneur de cette périlleuse mission.

— Connaissez-vous l'un ou l'autre la langue du pays? leur demanda Fitzmoor.

Ils ne répondirent que par leur silence.

— Moi, je la sais, s'écria un vieux lieutenant, et c'est moi qui partirai.

— Nous partirons tous deux, dit Fitzmoor; la vie de vingt-cinq personnes dépend du succès de notre tentative, et deux chances valent mieux qu'une. Vous allez faire une sortie, continua-t-il, en s'adressant à ses compagnons d'infortune. Cela vous permettra peut-être de recueillir quelques munitions dans les gibernes des cipayes qui ont été tués, et dont les rebelles n'ont pas encore osé enlever les cadavres. Le lieutenant Duncan et moi nous profiterons de cette sortie pour nous glisser dans la ville et de là

L'assaut de la plate-forme. Dessin de J. Worms.

dans les fossés. Nous aurons soin de nous diviser pour multiplier les chances. Puis chacun fera de son mieux, sans s'occuper de son compagnon.

Il y eut encore un moment de silence solennel. Chacun sentait que le moyen proposé par le capitaine était le seul qui offrît quelques chances de salut, mais ces chances étaient si faibles qu'elles leur mettaient pour ainsi dire sous les yeux toute l'horreur de leur situation. Puis on ne pouvait regarder sans un profond serrement de cœur ces deux braves officiers qui allaient s'exposer à une mort presque certaine pour sauver leurs amis.

— Hâtons-nous, dit le capitaine; les moments sont précieux. Je vais revêtir mon costume de cipaye et je conseille à M. Duncan de suivre mon exemple. Adieu, mes amis. Que chacun retourne à son poste. Ne vous laissez pas surprendre et priez Dieu pour le succès de notre tentative.

Chacun vint serrer la main des deux officiers, et leur dire adieu. Tous ces hommes à figure martiale pleuraient comme des enfants.

— J'ai une femme et un fils, dit le vieux lieutenant d'une voix émue. Si je succombe, je les recommande à

ceux d'entre vous qui auront le bonheur de se sauver. Vous direz à mon fils que je suis mort en brave, et que je compte sur lui pour porter dignement mon nom. Quant à ma pauvre femme, dites-lui qu'avec mon fils, elle aura ma dernière pensée.

Il détourna la tête pour cacher une larme qui roula lentement sur ses longues moustaches blanches, et il s'éloigna d'un pas ferme pour faire ses derniers préparatifs.

Quant au capitaine, plus maître de lui, il disait adieu à chacun avec un calme extraordinaire. En ce moment, sa figure, éclairée par le feu sacré qui rayonnait de son cœur, était vraiment noble et belle. Il cherchait des yeux miss Mac-Slane, mais il n'aperçut ni elle ni sa tante. Toutes deux l'attendaient dans un coin obscur de la plate-forme. Incapable de dissimuler les sentiments que lui inspirait le capitaine au moment où elle allait le voir peut-être pour la dernière fois, miss Mac-Slane avait tout avoué à sa tante.

En voyant approcher Fitzmoor, Wilhelmina s'élança vers lui et lui tendit la main. Elle voulut parler, mais les larmes lui coupèrent la parole. Mistress Cavendish fit un mouvement pour emmener sa nièce ; mais, en regardant ces deux jeunes gens dont c'était peut-être la dernière entrevue, elle n'eut pas le courage d'interrompre leur entretien.

— Vivez ! vivez... pour moi ! dit enfin miss Mac-Slane, à travers un sanglot.

Cette fois, le capitaine ne put conserver son empire sur lui-même. Les larmes jaillirent de ses yeux.

Il ne put que murmurer tout bas :

— Chère, bien chère Wilhelmina !

Puis il la ramena doucement auprès de mistress Cavendish.

— Adieu, lui dit-il, adieu miss Wilhelmina. Que je meure ou que je vive, soyez bénie pour le bonheur que vous venez de me donner.

Il prit la main de mistress Cavendish, et lui glissa un billet.

— Si demain, à deux heures, je ne suis pas de retour, lui dit-il à voix basse, remettez cette lettre à votre nièce. Ce sera le dernier adieu d'un homme mort en cherchant à la sauver.

Puis il la regarda d'un air si suppliant, que la femme du major comprit son désir et n'eut pas le courage de lui refuser la dernière satisfaction qu'implorait ce regard.

— Embrassez-nous, lui dit-elle en s'avançant vers lui. C'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons en ce monde, ajouta-t-elle plus bas, comme pour s'excuser envers elle-même.

Fitzmoor embrassa mistress Cavendish et la pauvre Wilhelmina, folle de douleur. Puis il remit la jeune fille aux bras de sa tante et courut rejoindre ses compagnons.

Quelques minutes plus tard, les assiégés firent une sortie à la faveur de laquelle Fitzmoor et Duncan se glissèrent au milieu des rangs ennemis. Les Européens s'emparèrent de quelques gibernes pleines de munitions, et rentrèrent dans la porte, n'ayant perdu qu'un seul homme. Ils remontèrent aussitôt sur la plate-forme.

Leurs yeux, fixés sur les fossés, cherchaient à percer l'obscurité, leurs oreilles attentives épiaient chaque bruit venant de ce côté.

Au bout d'une heure environ, deux coups de pistolet, bientôt suivis d'un cri déchirant, partirent des remparts à quelques centaines de pas de la porte. On entendit confusément le bruit d'une lutte ; puis la chute d'un corps pesant fit retentir les eaux profondes des fossés. Quelques sillons blanchâtres qui brillaient dans l'obscurité révélèrent le sillage des caïmans qui se précipitaient de ce côté. On les entendit bientôt se battre autour de leur proie.

Un silence de mort régnait parmi les Anglais placés sur la plate-forme. Le sang se glaçait dans leurs veines. C'était évidemment un Européen qui avait crié : mais était-ce le capitaine Fitzmoor ou le lieutenant Duncan ? nul n'aurait pu le dire. On écoutait toujours. Bientôt les cris de quelques sentinelles indigènes s'élevèrent des deux côtés du fossé, tout auprès de la porte. Plusieurs coups de fusil retentirent. Des lumières s'agitèrent. Comme la première fois, on crut entendre un cri d'angoisse, puis un corps qui tombait à l'eau. Les caïmans se précipitèrent encore de ce côté, tandis que les cipayes poussaient un cri sauvage de joie et de triomphe.

Les heures s'écoulèrent sans qu'on entendît autre chose que la voix des sentinelles indigènes, et quelques coups de fusil que les cipayes tiraient de temps en temps sur les assiégés.

On l'a dit souvent, le malheureux qui se noie s'accroche à un brin d'herbe. Il en était de même pour les assiégés. Tout se réunissait pour leur prouver la mort des deux officiers qui s'étaient dévoués au salut de leurs compatriotes. Cependant on doutait encore, ou du moins on essayait de douter.

Une journée de marche sépare Vellore d'Arcot. Le capitaine Fitzmoor et le lieutenant Duncan étant, l'un brisé de fatigue, l'autre alourdi par l'âge et par les blessures qu'il avait reçues dans maints combats, on se dit qu'ils avaient sans doute marché fort lentement. Puis, ils avaient probablement été forcés de faire des détours pour échapper aux rebelles postés sur la route. Au moyen de ces raisonnements et d'autres du même genre, on conserva quelques illusions durant la première partie de la journée. Soutenus par l'espoir d'un secours prochain, les assiégés repoussèrent trois assauts. Malheureusement les munitions tiraient à leur fin, les provisions aussi. Le jour avançait. L'inquiétude augmentait de moment en moment.

Un régiment de cavalerie tenait garnison à Arcot. On avait calculé qu'il pourrait arriver à midi au secours des assiégés. Trois heures, puis quatre, puis cinq sonnèrent successivement. Les yeux des malheureux Européens interrogeaient vainement l'horizon. Rien ne paraissait sur la route d'Arcot.

Depuis longtemps, l'heure que Fitzmoor avait fixée pour son retour était passée. Mistress Cavendish, espérant toujours, inventait à chaque instant un nouveau prétexte pour retarder le moment de remettre à Wilhelmina la lettre du capitaine. Cependant, il vint une heure où elle se crut obligée de tenir sa promesse. Miss Mac-Slane, d'ailleurs, avait vu le mouvement du capitaine. Devinant que sa tante avait une lettre pour elle, la jeune fille suppliait continuellement mistress Cavendish de la lui remettre.

Voici ce que contenait cette lettre que Wilhelmina ouvrit d'une main tremblante, et dont ses larmes la forcèrent plus d'une fois d'interrompre la lecture :

« Je vous aime depuis deux ans, miss Wilhelmina. Vous « ne vous en êtes jamais doutée. Au milieu des brillants « officiers et des riches *civilians* qui vous entouraient, « comment auriez-vous fait attention à un pauvre capitaine « sans fortune et sans avenir ? Moi, je vous aimais de « toute mon âme ; mais je sentais ma position, et j'étais « trop fier pour trahir mon secret. Mon seul bonheur était « de vous regarder de loin et de veiller sur votre père et « sur vous.

« Le hasard m'avait appris que vous alliez partir pour « Vellore. Je savais que la route était dangereuse et que

« la plupart de mes collègues étaient absents. Je me suis « empressé d'accourir. Vous m'avez accueilli bien du- « rement, vous en souvient-il? Pourtant je vous aimais « toujours. Vous m'eussiez brisé le cœur, vous m'eussiez « foulé sous vos pieds, que je vous aurais aimée malgré « tout.

« J'ai été bien heureux pendant ce voyage. Que de fois « j'ai failli tomber à vos genoux et vous dire à quel point « je vous aimais! A la fin surtout, lorsque j'ai vu que vos « sentiments pour moi avaient changé, oh! que j'aurais « voulu vous remercier! Mais c'eût été mal à moi, c'eût « été abuser de la confiance de votre père. Qu'avais-je à « vous offrir, à vous si belle et si recherchée?... rien... « J'ai refoulé mon secret dans mon cœur et j'ai continué « à vous aimer en silence.

« Maintenant je pars pour une expédition bien péril- « leuse. En reviendrai-je?... J'ose à peine l'espérer... Si « je meurs, je veux au moins que vous sachiez combien « je vous ai aimée.

« Durant les derniers temps que nous avons passés en- « semble, je me suis figuré que vous aussi vous commen- « ciez à m'aimer. Peut-être n'était-ce de votre part que « de l'amitié, de la reconnaissance. N'importe; cette idée « m'a rendu bien heureux. Soyez bénie pour tout le bon- « heur que votre regard affectueux et votre doux sourire « m'ont donné quelquefois. Et maintenant, adieu, chère, « bien chère Wilhelmina. Quel que soit le sort qui m'at- « tend, votre nom bien-aimé sera le dernier que prononce- « ceront mes lèvres. N'oubliez pas le mien et conservez « une pensée pour le pauvre capitaine qui vous aimait « tant et qui est mort en cherchant à vous sauver. »

Lorsqu'elle eut achevé la lecture de cette lettre, Wilhelmina la remit à sa tante.

— Lisez, lui dit-elle, et voyez si j'avais raison de l'aimer. Quant à moi, je jure ici devant Dieu, aux pieds duquel je vais probablement paraître avant peu, je jure de ne jamais épouser un autre que le capitaine Fitzmoor.

Elle leva ses grands yeux vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de son serment. Puis elle laissa retomber sa tête sur l'épaule de mistress Cavendish et se prit à pleurer en étouffant les sanglots qui faisaient tressaillir tout son corps.

Depuis quelque temps on s'était aperçu que les cipayes tiraient beaucoup moins. On eut bientôt l'explication de leur apparente tranquillité. On vit revenir une bande de natifs portant des haches, des pioches et des échelles. Ils avaient fabriqué avec des planches et de larges pierres plates une sorte de toiture mobile ou de vaste bouclier, à l'aide duquel ils s'approchaient à couvert jusqu'au pied de la porte. D'autres cipayes amenaient deux pièces d'artillerie. On avait sans doute retrouvé le natif qui savait charger les canons, car ces deux pièces ouvrirent bientôt un feu, assez mal dirigé, il est vrai, contre la porte que les assiégés avaient barricadée en dedans avec des pierres et des pièces de bois.

Cette fois, tout espoir était perdu. Il ne restait plus que deux cartouches par homme. L'enseigne, un des chirurgiens et quatre soldats étaient tombés sous les balles des cipayes. Plusieurs autres soldats avaient été blessés dans les sorties qu'on s'était vu obligé de faire pour se procurer des cartouches, en enlevant les gibernes abandonnées sur les cadavres des cipayes. La porte venait de voler en éclats, ainsi que les objets placés derrière elle pour barricader l'entrée. On vit alors les cipayes se rassembler pour un assaut qui ne pouvait manquer d'être le dernier. Cavendish réunit sa femme et sa nièce dans une suprême étreinte. Toutes deux lui rappelèrent sa promesse de les tuer plutôt que de les laisser tomber vivantes entre les mains des cipayes. Il remit à chacune d'elles un pistolet chargé, et leur montra les fossés remplis d'eau par un geste dont rien ne saurait rendre la poignante douleur.

—Gardez cela pour le cas où je serais tué avant de pouvoir revenir ici, leur dit-il. Que Dieu vous protége, mes pauvres enfants!

A ce moment, une terrible explosion fit voler les derniers débris de la porte. Les cipayes se précipitèrent en foule par cette ouverture. Entassés dans l'escalier, les assiégés s'y défendirent avec l'énergie du désespoir.

Mistress Cavendish, sa mère, sa sœur et cinq autres dames s'étaient réfugiées au sommet de la plate-forme. A demi mortes de frayeur, elles écoutaient avec angoisse les clameurs des combattants, et priaient Dieu en pleurant.

Tout à coup, elles entendirent du bruit en dehors de la plate-forme. Les plus courageuses accoururent voir ce que c'était, et se penchèrent sur le parapet. Elles reculèrent en poussant un cri d'effroi. Une douzaine de cipayes avaient dressé contre les murs des échelles, heureusement un peu trop courtes, et cherchaient à monter ainsi sur la plate-forme.

Wilhelmina reconnut dans l'un d'eux le soubadhar Gopaul Radanauth.

— Ma tante, dit la noble jeune fille, en embrassant mistress Cavendish, faisons notre dernière prière et sauvons-nous du déshonneur.

Par un mouvement instinctif que lui inspirait sans doute une pensée donnée dans ce moment suprême à celui qu'elle aimait, Wilhelmina jeta les yeux sur la route d'Arcot. Elle aperçut un cavalier qui arrivait à toute bride. Puis, au milieu du tumulte de l'assaut, il lui sembla entendre dans le lointain le son des trompettes d'un régiment de cavalerie. Elle poussa un cri de joie.

— Le capitaine Fitzmoor! dit-elle à sa tante en lui montrant du doigt le cavalier qui approchait rapidement. Nous sommes sauvés... et sauvés par lui! ajouta-t-elle avec une joie profonde dans laquelle se révélait toute son âme.

XII. — REPRÉSAILLES ET RÉCOMPENSES.

Cinq minutes après, Fitzmoor, car c'était bien lui, arrivait au bord du fossé du côté opposé à la porte. Au même instant, Gopaul et quelques autres cipayes dressaient contre la porte assiégée de nouvelles échelles ajoutées les unes aux autres et cette fois de longueur suffisante. Dans le lointain, bien loin, bien loin encore, le son des trompettes d'un régiment de cavalerie devenait de plus en plus distinct. Malheureusement il était à craindre qu'il n'arrivât trop tard pour les assiégés.

Wilhelmina, debout sur le parapet, regardait tour à tour le capitaine et Gopaul.

L'un apportait le salut : l'autre la mort. Qui arriverait le premier?

Gopaul commençait à monter à l'échelle. A ce moment, le capitaine saute à bas de son cheval. Il ôte son habit, prend son sabre entre les dents, et s'élance de toute la hauteur du rempart extérieur dans les eaux profondes du fossé. Au bruit de sa chute, les caïmans s'élancent vers lui en faisant claquer leurs mâchoires. Il les écarte par ses cris et par de brusques mouvements. Il nage au milieu d'eux et se dirige en droite ligne vers la porte des assiégés. Cinquante cipayes tirent à la fois sur lui. Par bonheur, leurs balles, mal dirigées comme d'habitude,

frappent l'eau autour du capitaine. Au milieu de tous ces dangers, Fitzmoor arrive enfin au pied du rempart, au-dessous de la porte. Wilhelmina lui jette une corde. Il monte main sur main. Enfin il touche au sommet de la plate-forme. Gopaul, qui arrive en même temps que lui, tranche la corde d'un coup de sabre. Mais le capitaine s'est déjà cramponné aux pierres du parapet. Wilhelmina lui tend sa main qu'il saisit.

Par un élan suprême, il met le pied sur la plate-forme. Un flot de cipayes le renverse, tandis que Gopaul enlève Wilhelmina dans ses bras nerveux et l'emporte malgré sa résistance désespérée. Fitzmoor se relève comme un lion blessé. Sous son regard étincelant, les cipayes hésitent et reculent.

— Arrière !!! leur crie-t-il de cette voix tonnante qui les a tant de fois entraînés au combat.

Puis il s'élance au milieu d'eux, traverse leurs rangs et rejoint le soubadhar. Ce dernier se retourne et décharge à bout portant sur le capitaine un fusil dont il vient de s'emparer. Du bras gauche, Fitzmoor saisit la baïonnette à pleine main et détourne le coup. Il arrache le fusil des mains du soubadhar que la secousse jette en avant, puis il lui fend le crâne d'un coup de sabre et l'étend à ses pieds.

Craignant pour Wilhelmina les balles des cipayes qui les entourent encore, Fitzmoor pousse la jeune fille dans un angle et se met devant elle. Seul, il fait tête à cinquante ennemis qui n'osent l'attaquer de front.

— A moi, mes amis, à moi! s'écrie-t-il. Voici les dragons!

Sa voix retentit jusque dans l'escalier et rend le courage aux Européens. Quelques-uns d'entre-eux remontent et chargent bravement les cipayes qui se pressent sur la plate-forme. Tout à coup, sur l'autre bord, retentit le galop des chevaux. Un régiment de cavalerie arrive en face de la porte. Tout a fui devant eux de ce côté des fossés. Une pièce de canon les suit : on la dirige vers la porte même au-dessus de laquelle sont réfugiés les Européens.

Au premier coup de canon, les cipayes prennent la fuite. Le pont-levis s'abaisse. Les dragons se précipitent au galop dans la ville et sabrent tout sur leur passage. Les cipayes fuient de tous côtés, mais on les poursuit jusque dans les maisons. Alors commence un affreux carnage. Exaspérés par la vue des cadavres mutilés de leurs compatriotes qu'ils rencontrent à chaque pas sur leur route, les Anglais n'accordent aucun quartier.

Six ou sept cents rebelles s'étaient réfugiés dans la cour du jeu de paume où ils s'entassèrent bientôt comme un troupeau de moutons. Des pièces d'artillerie, chargées à mitraille, furent braquées sur la cour du jeu de paume. Tous les cipayes périrent jusqu'au dernier.

Le fakir Nanna-Mookerjee fut trouvé parmi les morts.

Tandis que les vainqueurs se livraient à ces sanglantes représailles, plusieurs officiers, restés auprès des assiégés, embrassaient en pleurant les amis qu'ils avaient perdu l'espoir de retrouver. Ceux-ci remerciaient avec effusion leurs sauveurs, et surtout le brave capitaine Fitzmoor.

Quant à ce dernier, que tout le monde entourait et félicitait, il répondait machinalement à chacun, mais il n'écoutait et ne regardait que miss Mac-Slane. Agenouillée devant lui, la jeune fille aidait le chirurgien à panser trois blessures que Fitzmoor avait reçues, l'une au bras, les deux autres à la poitrine. Aucune ne paraissait dangereuse.

Le colonel Mac-Slane vint serrer la main du capitaine avec une profonde reconnaissance.

— Mon brave Fitzmoor, dit le vieil officier, les larmes aux yeux, comment ferai-je pour vous remercier?

Fitzmoor ne répondit pas; mais son regard s'arrêta sur Wilhelmina, qui lui serra furtivement la main.

— Je crois que cela ne vous sera pas difficile, mon frère, répondit mistress Cavendish à demi voix.

— Comment? demanda le colonel.

— M. Fitzmoor aime Wilhelmina, et je crois que votre fille ne se fera pas longtemps prier pour devenir la femme du plus brave officier de l'armée.

— Est-ce vrai? reprit Mac-Slane, dont le regard étonné se fixait tour à tour sur le capitaine et sur sa fille.

Wilhelmina se jeta dans les bras de son père, et lui dit tout bas en l'embrassant :

— C'est vrai, mon père.

— Il t'aime?

— Oh! oui, mon père!

— Et toi?

— S'il était mort, je ne lui aurais pas survécu! répondit-elle d'une voix émue.

Le colonel consulta du regard sa sœur, pour laquelle il avait beaucoup d'affection et de déférence. Elle lui fit un signe affirmatif et vint prendre la main de Fitzmoor. Mac-Slane prit celle de Wilhelmina et la mit dans la main du blessé.

— Sommes-nous quittes, monsieur Fitzmoor? lui demanda mistress Cavendish en souriant.

Il lui serra la main avec effusion; mais il était trop ému pour parler.

Mac-Slane et sa sœur s'éloignèrent de quelques pas.

— Est-ce bien vrai que vous m'aimez? demanda tout bas Fitzmoor à la jeune fille.

— Oui, répondit-elle, oui, mon ami; et je serai fière de porter votre nom.

— Oh! si vous saviez combien je vous aime, moi! dit-il avec un accent parti du cœur.

Quelques personnes survinrent. Wilhelmina serra une dernière fois la main de son ami et partit avec son père et sa tante. M. et mistress Cavendish exigèrent que Fitzmoor fût transporté chez eux.

Ses blessures furent promptement cicatrisées. Chacun s'entremit pour qu'il obtînt le plus vite possible les papiers nécessaires à son mariage, qui ne tarda pas à être célébré.

Thompson, qui était allé rejoindre son père à Calcutta, agit en rival généreux. Il fit un tel éloge du capitaine que le gouverneur nomma Fitzmoor au poste important et splendidement rétribué de résident auprès du Nizam.

Lorsque le colonel Mac-Slane se décida à prendre sa retraite, il vint demeurer chez son gendre, avec lequel il retourna plus tard en Angleterre.

ALFRED DE BRÉHAT.

FIN.

N.-B. Dans toutes les gravures qui accompagnent cette étude, les figures, les costumes, les uniformes, les détails d'architecture et de localité ont été dessinés d'après les documents anglais les plus authentiques et d'après le grand ouvrage sur l'Inde du prince Alexis Soltikof.

(*Note de la Rédaction.*)

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

LE POETE GILBERT.

AVIS DE LA RÉDACTION.

Le portrait qui accompagne cette notice est un des derniers dessins, un des derniers chefs-d'œuvre de Tony Johannot. Le *Musée des Familles* devait recevoir ce legs d'un talent inimitable, enlevé à l'art au moment où il venait d'illustrer pour nous le *Château de Montsabrey*, de M. Jules Sandeau. Triste et touchante coïncidence ! le dernier coup de crayon de Johannot a retracé le dernier chant de Gilbert. Le dessinateur semble avoir partagé l'illusion qui fait mourir le poëte à l'hôpital. Nous avons dû respecter cette erreur, — encore presque universelle aujourd'hui, — mais que rectifie avec tant d'intérêt et d'autorité la plume de M. Victor Fournel. P. C.

I. — LES DÉBUTS DE GILBERT.

e moment est venu de dire la vérité sur Gilbert. S'il est un nom qui soit resté populaire dans l'histoire de notre littérature, c'est celui de ce malheureux poëte, qui mourut fou, à vingt-neuf ans, en plein épanouissement de sa verve, et au seuil de la gloire. A combien de mères n'est-il pas arrivé de dire, ou de penser du moins, en lisant les premiers vers de leurs fils, avec une secrète angoisse qui troublait la joie de leur orgueil :

— Mon Dieu ! il mourra comme Gilbert, à l'hôpital.

Malheureusement, — heureusement plutôt, — l'histoire n'est pas aussi vraie qu'elle est pathétique ; cette légende dorée repose sur des pieds d'argile. Il y a ainsi, dans les annales littéraires, des fictions reçues, affermies par une sorte de prescription respectueuse, que l'impitoyable critique a le droit, et souvent le devoir, de réduire en poussière. Rayons du long martyrologe, si souvent étalé comme un drapeau par ces bohêmes qui se croient du génie pour avoir de longues barbes incultes et des paletots déchirés, rayons-en Chatterton, cet enfant égoïste tué par un effroyable orgueil, et qui désespéra à l'âge où l'on commence à peine à comprendre ce que c'est que l'espoir ; Escousse et Lebras, pâles décalques du poëte anglais, deux Chattertons moins le génie, dont la mort ne mérite que cette pitié profonde qu'on a pour les insensés ; Malfilâtre qui, en dépit du vers fameux de notre poëte :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré,

mourut dans l'aisance, et avec une réputation au moins égale, sinon supérieure à ses œuvres. Faudra-t-il aussi en rayer Gilbert ? Pas tout à fait sans doute ; mais, sur le grand point de la misère matérielle du poëte, du moins à l'époque de sa mort, nous serons forcé de toucher à la légende (1). Quel que soit le charme de ces émouvantes histoires, qui ont été le culte et l'attendrissement de notre jeunesse, les droits de la vérité sont plus sacrés encore.

Né en 1751, à Fontenay-le-Château, près Remiremont, d'une famille de cultivateurs, Nicolas-Joseph-Laurent Gilbert prit les premières teintures du latin chez un curé de campagne, puis entra au collége de Dôle. J'en suis fâché pour les amateurs de pronostics, mais ce ne fut, en aucune façon, un enfant prodige. Son professeur disait souvent en se frottant les mains :

— Je peux me vanter d'avoir fait des poëtes de tous mes élèves, — un certain... Gilbert excepté, — ajoutait le bonhomme avec une expression de regret.

A dix-huit ans, Gilbert vint s'établir à Nancy, où il donna quelques leçons pour vivre. Il se délassait de ses études et de ses travaux, déjà ambitieux, — car l'année suivante, en 1770, il publiait un roman en deux volumes, tiré de l'histoire persane, — dans les agréables soirées du comte de Lupcourt, chez qui l'on jouait aux charades et aux bouts-rimés. Peut-être fut-ce là, au milieu de ces jeux d'esprit innocents, que s'éveillèrent ses facultés poétiques. Quoi qu'il en soit, on prétend, — et c'est ici que les amateurs de pronostics vont prendre leur revanche, — qu'ayant donné un jour une phrase à l'un des invités pour qu'il en fît l'anagramme, celui-ci y trouva :

— Tu mourras fou !

Gilbert jugea la chose fort drôle, et en rit de tout son cœur.

Cependant l'ambition s'étendait peu à peu dans l'esprit du jeune homme : il préparait à la fois des élégies, des odes, des satires, qui ne le faisaient pas vivre. Le directeur des fermes de Lorraine, M. Darbès, lui offrit un emploi de douze cents francs, qu'il refusa pour ouvrir à l'hôtel de ville un cours public de littérature, où il ne vint presque personne. Gilbert, découragé, poursuivait ses leçons dans la solitude. Un jour pourtant, en montant en chaire, il tressaillit de joie : la salle débordait de monde ; la curiosité et l'attention se peignaient sur toutes les figures.

— Je perce donc enfin, se disait-il ; on commence à m'apprécier.

Je vous laisse à penser la belle leçon qu'il fit ce jour-là, et comme l'éloquence coulait à flots de ses lèvres. Les ailes de la poésie et de l'enthousiasme le soulevaient jusqu'au troisième ciel : il se sentait devenir sublime. Tout à coup un des auditeurs se lève, s'approche de l'orateur, et se penchant à son oreille :

— Pardon, monsieur, dit-il, est-ce que vous n'allez pas bientôt montrer les figures de cire ?

Les figures de cire étaient alors un spectacle en vogue ;

(1) Si l'on joint aux noms de Gilbert et de Chatterton celui d'André Chénier, qui ne mourut pas victime de la poésie, mais de la politique, on verra que les trois exemples choisis par M. A. de Vigny, dans *Stello*, ne sont pas heureux, et qu'il n'en est pas un seul des trois qui lui reste.

on les voyait dans la salle voisine. La foule s'était trompée de porte, et elle avait écouté Gilbert pendant un quart d'heure, prenant son discours pour la harangue prononcée par le démonstrateur, avant de lever la toile.

Le même jour, le jeune homme descendait de sa chaire pour n'y plus remonter, et, quelques mois après, orphelin de père et de mère, encouragé d'ailleurs, — comme le sont si facilement les jeunes gens, toujours ouverts aux larges espoirs, — par l'accueil bienveillant de la dauphine Marie-Antoinette, qui, en passant par Nancy, avait accepté avec grâce un épithalame de sa composition, il partit pour Paris. A cette époque où la centralisation littéraire était loin d'exister au même degré qu'aujourd'hui, il était encore possible de se créer un nom en province, et celui de Gilbert était précédé de quelque notoriété quand il arriva dans la grande ville.

II. — LA LUTTE ET LE SUCCÈS.

« Que ferais-je à Rome? disait Juvénal. Je ne sais pas mentir. » Il ne savait pas mentir non plus, notre Juvénal lorrain, qui eût égalé l'autre, si la mort l'eût permis. Incapable de déguiser sa foi, il se trouvait jeté, avec ses sentiments chrétiens, au milieu d'un monde incroyant qui n'avait plus de culte que pour le plaisir. Toutes les places étaient prises, toutes les avenues littéraires occupées par les ennemis de la religion : les encyclopédistes trônaient partout, dans les salons, à l'Académie, sur le théâtre, au pouvoir même, — « fanatiques armés contre le fanatisme, » — écrasant de leurs sarcasmes ou repoussant dans l'obscurité quiconque ne pensait pas comme eux. Voltaire et le duc de Fronsac étaient les deux divinités du jour. Pour Gilbert, en un tel état de choses, la lutte était seule possible; par la lutte seulement, et par la lutte la plus décidée, il pouvait arriver à conquérir sa place au soleil.

Recommandé à d'Alembert, et froidement reçu par lui, on le voit, dès lors, se livrant avec une sorte de violence à l'inspiration, et chantant *le Poëte malheureux,* avec une sincérité d'accent incontestable :

N'est-ce donc point assez des tourments que j'endure?
Quoi! je porte un cœur noble, et d'un œil plein d'effroi
Je lis sur tous les fronts le mépris et l'injure.
Le dernier des mortels est plus heureux que moi!
Ah! brisons ces pinceaux! tombe, lyre inutile!
Périsse un monde injuste! et toi, qui m'as perdu,
Gloire, fantôme ingrat, à la brigue vendu,
Va, je perds sans regret ta couronne futile!

Tout cela était bien de saison dans une pièce envoyée, au concours de l'Académie ! Aussi n'obtint-elle même pas une mention. Voilà à quel diapason l'âme de Gilbert était montée dès l'abord, et ce diapason ne fera que s'élever bientôt dans ses *Quarts d'heure de misanthropie :*

Fiers souverains des bois, souffrez qu'en vos repaires,
Délaissé par les miens, des mortels rebuté,
Je vienne parmi vous chercher l'humanité;
Vous êtes, moins que l'homme, et durs et sanguinaires...
Tigres, *daignez* m'ouvrir vos séjours ténébreux,
Je veux vivre avec vous.....
J'eusse aimé les humains s'ils aimaient la vertu!

Plus tard, cette note, où l'emphase et la déclamation dominent plutôt que la vigueur, est bien dépassée encore :

Malheur à ceux dont je suis né!
Père aveugle et barbare, impitoyable mère,
Pauvres, vous fallait-il mettre au monde un enfant
Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence?
Encor, si vous m'eussiez laissé votre ignorance,
J'aurais vécu paisible, en cultivant mon champ...
Mais vous avez nourri le feu de mon génie;
Mais vous-mêmes, du sein d'une obscure patrie,
Vous m'avez transporté dans un monde éclairé.
Maintenant, au tombeau vous dormez sans alarmes,
Et moi, sur un grabat arrosé de mes larmes,
Je veille, je languis, par la faim dévoré.

Sans doute, il ne faut pas prendre tout à fait à la lettre ces plaintes déchirantes d'un poëte, où l'imagination et l'entraînement du vers entrent toujours pour leur part. Nous en pourrions citer plus d'un qui, semblable à Sénèque écrivant sur un pupitre d'or l'éloge de la pauvreté, s'apitoyait avec bonne foi sur sa grasse indigence. Mais il y a ici un ton de vérité, un lamentable cri du cœur auquel on ne peut se méprendre. Gilbert, qui devait plus tard arriver à l'aisance, méconnu et persécuté alors, végétait dans cette misère qu'ont connue plus ou moins tous ceux qui vivent de leur plume. Si l'on doit même en croire des récits, qu'on n'a pas de raisons suffisantes pour révoquer en doute, il lui fallut plusieurs fois, faute d'asile, passer la nuit près du corps de garde de la statue d'Henri IV, sur le Pont-Neuf. Sans le secours de Baculard d'Arnauld, qui le soutint de sa bourse, et que le poëte remercia avec une noble humilité, peut-être serait-il mort de faim. Ces rudes épreuves ne faisaient que tremper plus énergiquement encore sa colère, et accroître l'amertume dont débordait son cœur.

Le premier échec de Gilbert au concours de l'Académie fut suivi d'un second. Et cependant sa nouvelle pièce : *le Jugement dernier,* avait des beautés éclatantes, et se terminait même par quelques vers sublimes. Il se vengea par ses *Diatribes sur les prix académiques,* dirigées surtout contre La Harpe, le despotique Aristarque d'alors. Malgré ce soulagement accordé à sa colère, son âme resta ulcérée : c'était une de celles où le temps, au lieu de les adoucir, ne fait que creuser plus profondément les blessures.

Aussi personne ne fut-il étonné quand, après ces escarmouches d'avant-garde, la guerre éclata avec une décision qui ne permettait plus de revenir en arrière. Gilbert brûla ses vaisseaux et lança dans les rangs ennemis, comme une bombe, sa grande satire sur le dix-huitième siècle, la plus éloquente et la plus vigoureuse peut-être qui existe dans notre langue. Cette fois, comme Juvénal, l'indignation l'avait sacré poëte, — une indignation honnête, loyale, courageuse, à laquelle le dépit de l'écrivain persécuté n'enlevait rien de sa sincérité et de sa grandeur. Il fouetta d'un vers sanglant tous ces grands hommes d'un jour, tous ces beaux esprits libertins, ces

Sophistes pesants,
Apostats effrontés du goût et du bon sens;
Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante;
Qui, du nom de poëme ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les saisons;
Et ce vain Beaumarchais, qui, trois fois, avec gloire,
Mit le mémoire en drame, et le drame en mémoire;
Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
Qui passe pour sublime à force d'être obscur;
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme, et fit une préface,
Et tant d'autres encor, dont le public épris
Connaît beaucoup les noms et fort peu les écrits.

Ecoutez aussi, dans *Mon Apologie,* ces vers piquants et

vigoureux qui sont, pour ainsi dire, devenus proverbes :

Au lieu de d'Alembert faut-il donc que je dise :
C'est ce joli pédant, géomètre, orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur,
Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères ;
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires.
Si j'évoque jamais, du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal,
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire :
C'est un petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba, de chute en chute, au trône académique ?

Combien d'autres vers aussi admirablement frappés pourrions-nous citer encore ? Parfois, sans doute, dans l'enivrement de sa colère vengeresse, le satirique dépassait le but, mais du moins cette colère était sincère et légitime : il frappait juste, même en frappant trop fort. Du reste, une petite anecdote peu connue prouve assez que son indignation était sincère, et qu'il ne craignait pas de la manifester en dehors du cabinet, même lorsqu'elle pouvait avoir ses dangers.

C'était après l'ovation faite à Voltaire, à la représentation d'*Irène*, au milieu de l'enthousiasme et du délire universels : « Il n'y a, raconte la *Correspondance secrète*, que le sieur Gilbert, auteur satirique auquel on ne peut refuser du talent, qui ait désapprouvé de pareils transports. En sortant du spectacle, il s'est écrié qu'il n'y avait plus de mœurs, plus de religion, enfin que tout était perdu. Il est vrai que ce prédicant *a manqué d'être assommé* par les assistants. »

C'était là le véritable ennemi, le plus redoutable et le plus redouté fléau du philosophisme. Palissot, Clément, Fréron, l'abbé Guénée lui-même, dont la mordante ironie troubla cependant plus d'une fois le sommeil de Voltaire, n'assenèrent jamais des coups aussi dangereux. Aussi n'épargna-t-on rien pour le corrompre ou pour l'intimider : aux tentatives de séduction, il répondit par le mépris ; aux insultes et aux menaces, en préparant de nouvelles satires. La Harpe, qui avait la rancune opiniâtre, ne se fit pas faute de l'injurier, dans son *Cours de littérature*, quand il n'était plus là pour répondre. Mais on doit remarquer, comme preuve de la puissance réelle et de la terreur qu'inspirait Gilbert, qu'il est le seul peut-être, parmi les champions du christianisme, que les encyclopédistes, si prodigues de sarcasmes envers leurs ennemis, n'aient pas essayé de rendre ridicule, tant ils sentaient l'impossibilité de répondre à ces grands coups d'épée par de petits coups d'épingle.

Dans cette lutte acharnée, notre poëte eut ses protecteurs et ses amis. L'archevêque de Paris surtout, Mgr de Beaumont, le soutint de ses conseils et de sa généreuse affection ; il avait souvent avec le jeune homme des entretiens où il relevait son courage et excitait son ardeur. Mais là encore, les mécomptes ne manquèrent pas à Gilbert, et qui sait s'ils ne contribuèrent pas à développer dans ce cœur aigri et prompt à désespérer les germes de la maladie fatale qui, aidée d'un accident funeste, allait éclater par la folie. Un jour, en sortant, il se croisa à la porte du cabinet archiépiscopal avec une personne qui ne le connaissait pas. Gilbert était proprement vêtu, mais d'une manière qui se ressentait de la gêne où il vivait alors.

— Ce jeune homme paraît vigoureux, dit le nouvel arrivant.

Le poëte, s'apercevant qu'on parle de lui, prête instinctivement l'oreille.

— Votre Grandeur, ajouta la voix, a sans doute l'intention de le choisir pour valet de chambre ?

Une humiliation plus profonde ne dut pas pénétrer le cœur de Chatterton, le jour où le lord-maire lui proposa de porter la livrée dans son antichambre.

Une autre fois, l'archevêque l'avait invité à dîner. Il s'était rendu avec empressement au palais et se trouvait au salon avec une assemblée brillante et titrée. L'heure du repas était arrivée et il remarquait, sans y rien comprendre, qu'on semblait le regarder avec étonnement et embarras. Enfin, un des conviés s'approche et lui explique à l'oreille, aussi poliment que possible, qu'il s'est mépris et que ce n'est pas à la table de l'archevêque, mais à l'office qu'on l'a invité. L'étiquette ne permettait pas à un grand poëte de s'asseoir côte à côte avec des gens de qualité, qu'eût honorés sa présence et que défendait son talent. Il descendit donc, le rouge au front, dévoré d'indignation et de honte.

C'était sans doute au sortir de ces humiliations, d'autant plus cruelles qu'il les trouvait même chez des amis, que sa misanthropie le ressaisissait avec une plus farouche violence et qu'il jetait ces cris désespérés, dont il serait injuste de juger froidement la déchirante éloquence.

Du moins, vers la fin de sa vie, Gilbert fut, grâce à ses protecteurs, à l'abri du besoin. Ce qu'on ne sait pas assez, quoique ces détails aient déjà été révélés au public (mais il faut longtemps pour détruire une erreur reçue), c'est qu'il jouissait alors de diverses pensions : une de cinq cents livres sur la caisse épiscopale des économats ; une autre de huit cents livres sur la cassette du roi, qui n'aimait pas les philosophes ; une autre encore de trois cents livres sur le *Mercure de France ;* en outre, chaque année, à l'époque des étrennes, il recevait de Mesdames, tantes du roi, un cadeau de deux cents écus, ce qui faisait en tout deux mille deux cents livres de revenu, somme considérable pour le temps et qui équivalait alors à plus du double de ce qu'elle vaudrait aujourd'hui (1). Si ce n'est pas là l'opulence, c'est encore moins la pauvreté, surtout pour un célibataire. On voit que la légende reçoit ici un premier coup qui suffirait à la renverser.

III. — LA MORT DU POETE.

Mais Gilbert ne devait pas jouir longtemps de cette réparation de la fortune. *Mon Apologie* fut le dernier morceau qu'il fit imprimer. Chaque jour son talent croissait en force et en perfection, quand la mort l'arrêta en route et brisa dans ses mains cette férule vengeresse dont il cinglait si vigoureusement le troupeau éperdu des encyclopédistes. Les novateurs audacieux qu'il avait promis de ne plus laisser dormir « qu'en lisant leurs écrits » purent enfin se reposer à l'aise. C'est ici que redouble l'obscurité historique. Du chaos des versions contradictoires il y a néanmoins quelques faits qui semblent surnager à l'abri de toute contestation.

Le poëte revenait d'une promenade à cheval, — sur un cheval à lui, — lorsqu'une chute terrible lui brisa le crâne. Il fallut trépaner le blessé : le chirurgien Desault, chargé de cette cruelle opération, le fit, dit-on, transporter à l'Hôtel-Dieu où, suivant d'autres, à Charenton. Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'il revint ensuite à son domicile, rue de la Jussienne, et que ce fut là, en dépit des dra-

(1) *Mémoires de la marquise de Créquy*, par de Courchamp ; *Poëtes et romanciers de la Lorraine*, par de Puymaigre.

matiques récits qui le font mourir à l'hôpital, qu'il rendit le dernier soupir, le 12 novembre 1780.

Le goût prononcé de Gilbert pour l'équitation, le cheval de prix sur lequel il était monté lors du fatal accident, la chemise fine dont il était revêtu et qui, passée à ses héritiers, se conserve aujourd'hui encore comme une précieuse relique, enfin certaines clauses du testament trouvé chez lui, ce sont là autant de nouvelles preuves qui s'ajoutent aux précédentes pour achever de détruire la légende. Il léguait, entre autres, dix louis à un jeune soldat, qui avait pour camarade de lit un de ses amis et compatriotes : ce legs porta bonheur au soldat, qui s'appelait alors Bernadotte et qui s'appela depuis Charles-Jean XIV, roi de Suède.

On a voulu contester, mais cette fois sans preuves, la folie qui, dans ses derniers jours, s'empara du cerveau de Gilbert. De graves témoignages, auxquels on n'oppose rien de précis, ne permettent guère d'en douter, malgré l'incertitude qui enveloppe d'un épais brouillard la plus grande partie de cette douloureuse histoire, et qui nous oblige à marcher à tâtons, comme dans une nuit profonde à peine traversée d'un faible clair de lune. Il est probable toutefois que ce fut cette chute et la terrible opération du trépan qui achevèrent d'ébranler la raison du poëte, déjà bien rudement secouée par sa misère antérieure, les fantômes d'une imagination ardente, sa lutte de chaque jour, ses colères, les humiliations et les révoltes d'une fierté légitime.

Un matin, le soleil à peine levé, un homme jeune encore, à la figure régulière, aux yeux grands et expressifs, mais brillant d'un feu étrange, aux cheveux épars, aux habits en désordre, entrait chez l'archevêque d'un pas chancelant et précipité, en répétant à mi-voix des mots sans suite, entrecoupés d'exclamations bizarres. Les valets

Les Joies du Printemps. Tableau de Watteau. Dessin de Fellmann.

reconnurent ce singulier jeune homme qui avait, quelque temps auparavant, dîné avec eux à l'office. Il se dirige vers le cabinet de l'archevêque : on veut l'arrêter, mais il insiste avec tant de force, qu'on le laisse enfin poursuivre sa route.

Le vieux prélat était assis, en grand costume pontifical, dans un large fauteuil de velours. Il leva la tête, étonné, en entendant sa porte s'ouvrir brusquement, et vit Gilbert qui, traversant la pièce d'une enjambée, accourut se précipiter à ses pieds :

— Ah! monseigneur, cria-t-il de cette voix saccadée que donne la folie, vous qui m'avez toujours protégé, vous ne me refuserez pas la grâce que je viens vous demander, n'est-ce pas?

— Qu'y a-t-il, mon enfant? dit le vieillard, prenant dans ses mains ridées les mains tremblantes du poëte. Calmez-vous d'abord.

— Je vais mourir, monseigneur, donnez-moi les sacrements! Je ne suis pas un ennemi de l'Eglise, moi. J'ai combattu les impies, vous savez. Voltaire est mort sans sacrements. Maintenant, c'est mon tour. J'ai peur ; et pourtant, monseigneur, je suis un bon chrétien. Vous le direz, n'est-ce pas? Oh! vite, vite ; ne me refusez pas comme l'autre.

— Quel autre? fit machinalement l'archevêque, qui avait écouté avec effroi ces paroles bégayées dans l'exaltation de la fièvre chaude.

— L'autre, eh bien! oui, le curé de ma paroisse. J'ai été à lui, je lui ai dit (ici Gilbert se leva et prit une voix solennelle) : « L'ange de Dieu m'est apparu dans les ténèbres, et m'a averti que mon temps est proche. » Mais ce prêtre était gagné par mes ennemis. Vous, monseigneur, ne les croyez pas. Ils essayeront de vous gagner vous-même : ils essayent de gagner tout le monde. Moi aussi..., ils m'ont

apporté de l'or. Mais vous savez comme je leur ai répondu. Ah ! ah !

Ici la pensée du pauvre fou s'en fut à la dérive ; il s'assit, le regard fixe, sa belle et fine bouche entr'ouverte par un vague sourire, l'esprit absorbé dans le souvenir de ses luttes et de ses victoires. Bientôt l'œil brilla, le sourire s'étendit, et il se prit enfin à éclater par degrés en un ricanement de triomphe, retentissant et désordonné :

— Bien touché ! criait-il, se parlant à lui-même. Attendez, attendez, messieurs de l'*Encyclopédie !*

Mgr de Beaumont, épouvanté, étendit la main vers une sonnette ; mais, avant qu'il eût pu y atteindre, d'un bond Gilbert était suspendu à son bras :

— Puisque vous sonnez, dit-il, commandez qu'on m'apporte la communion, — vite, bien vite, — avant qu'ils aient aussi prévenu Dieu contre moi.

— Mon enfant, laissez-moi appeler ; vous êtes malade.

— Vous voyez bien. Que vais-je devenir, si vous me refusez ?... Seul contre tous..., tous contre moi ! Ne me quittez pas, monseigneur. Au nom de Dieu, le saint viatique !

Le dernier chant de Gilbert. Dernier dessin de Tony Johannot.

Il embrassait, en sanglotant, les genoux du prélat. Son exaltation croissait. Enfin, il tomba dans une prostration profonde qui ressemblait à un évanouissement. Il fallut l'emporter à son domicile.

La fièvre ne le quitta plus. Le délire envahit cette tête vigoureuse, — le délire, la grande maladie des poëtes ! Il mêlait, dans ses paroles confuses, le rire et les larmes, l'indignation et la plainte, les sarcasmes et les raisonnements, les calembours, ressouvenirs de son *Carnaval des auteurs*, et les imprécations brûlantes de ses grandes satires. Sa garde et quelques personnes qui venaient parfois s'asseoir à son chevet entendaient sortir de sa bouche les tirades les plus incohérentes et les plus contradictoires :

— Ah ! ah ! comme je les ai étrillés : Voltaire, — Vole-à-terre, — Froid Lambert, — et ce petit M. du Luth (La Harpe), — du Luth, comprenez-vous ?... C'est cela qui est joli !... Ils se vengeront. . Ils m'ont empoisonné... Oh ! que je souffre !

Ma Muse est vierge encore, et mon nom respecté
Peut être ira sans tache à la postérité.

— A la postérité ! répétait-il en se recueillant, comme pour savourer ce mot.

Et tout à coup son œil s'animait, il étendait la main avec un geste impérieux :

— Prenez garde, surveillez-les. Ils veulent me voler ma gloire, — mes manuscrits ! Mettez-les à la porte ! Au voleur !

Cette dernière crainte finit par obséder entièrement son esprit. Il avait voulu avoir sans cesse auprès de lui, sous son chevet, la cassette qui renfermait ses vers, et il n'en quittait plus la clef, toujours serrée sur sa poitrine. Un jour que le délire avait redoublé de violence, on le vit porter brusquement la main à sa bouche, puis sa poitrine parut contractée par des efforts douloureux. Enfin, un rire convulsif et sourd, entrecoupé d'une sorte de râle, s'échappa de son gosier et passa comme un tourbillon sur sa figure amaigrie.

— Bon ! bégayait-il, qu'ils viennent maintenant, ils seront bien attrapés. Je n'ai plus peur d'eux.

Gilbert avait avalé la clef de sa cassette.

Quelques heures après il se sentit étouffer. Ne pouvant plus parler, il porta à plusieurs reprises la main à son cou et à sa poitrine. Ce geste ne fut pas compris. L'agonie du poëte s'écoula au milieu des tortures et de l'isolement, car les *amis* oublient vite celui qui souffre et dont ils n'ont plus besoin. Et puis la souffrance s'apaisa tout à coup pour faire place à ce moment de calme qui précède la mort. Ranimé par un dernier élan de vie comme par une commotion galvanique, Gilbert se leva, les yeux étincelants d'un feu sombre et le cerveau bouillonnant sous l'inspiration suprême. Il parvint à se traîner jusqu'à sa table, et là, — contraste douloureux ! — devant le dessin de Watteau, *les Joies du Printemps*, gravé ci-contre, il écrivit fiévreusement pendant quelques minutes.

Une nouvelle faiblesse le reprit alors. On le reporta sur son lit. Il y resta comme dans l'assoupissement de la mort. Ne l'entendant plus respirer, la garde s'approcha, et se préparait à lui fermer les yeux, quand il se dressa sur son séant, semblable à un squelette qui soulèverait la pierre de sa tombe, et, d'une voix rauque, levant ses bras au ciel, il cria au milieu du silence :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs....

Il retomba épuisé. Une heure après ce n'était plus qu'un cadavre.

On trouva dans sa main droite, contractée avec force, un petit papier sale que recouvraient quelques vers griffonnés au crayon, en caractères à peine lisibles. C'était le chant du cygne ; c'était cette ode d'une simplicité grandiose et d'une poignante émotion ; testament sublime où Gilbert, léguant son âme à Dieu et à l'avenir, saluait la nature d'un suprême adieu, pardonnait à ses ennemis acharnés, et donnait sa dernière pensée à ses amis oublieux :

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence :
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance.
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui !

Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit, en père :
Leur haine sera ton appui....

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !...

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis, sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

Rien n'a jamais égalé la navrante éloquence de cette dernière strophe, de ce dernier souhait. Le sublime de la résignation et du pardon ne peut s'élever plus haut, et je ne sais quels yeux liront ces vers divins sans se mouiller de larmes. Pauvre et grand poëte, vaillant esprit, cœur déchiré ! Son nom, du moins, protégé par la pitié, par la justice de l'incorruptible avenir, qu'il invoquait à son chant de mort, restera toujours au nombre de ceux que l'on aime autant qu'on les admire.

VICTOR FOURNEL.

POÉSIE.

LE CYGNE ET LE CORBEAU.

FABLE.

Sur un lac d'Italie, aux bords mélodieux,
Tout étoilés de fleurs nouvelles,
Un cygne naviguait sous la brise des cieux,
Aux caresses de l'onde ouvrant ses blanches ailes.
Quelle grâce à la fois et quelle majesté !
Dans tous ses mouvements voyez quelle souplesse !
Comme son cou tantôt ondule avec mollesse
Et puis se dresse avec fierté !
Il a quitté du ciel les campagnes vermeilles
Où son vol a tracé de lumineux sillons,
Et maintenant il vient, à l'ombre des vallons,
Murmurer au lac bleu les diverses merveilles.
Dans ce moment un corbeau l'aperçut ;
Il venait de sortir de sa caverne obscure,
Et l'éclat du cygne déplut
A l'oiseau croassant et de mauvais augure.
Pourtant il voulut bien s'en approcher un peu.
— Quel mérite, dit-il, que sa blancheur extrême ?
Il se baigne toujours ; ce n'est vraiment qu'un jeu :
Je vais le lui prouver en me baignant de même.
Et le voilà faisant coup sur coup le plongeon,

Passant son bec sur chaque plume
Avec l'eau qu'il met en écume,
Et qui lui semble du savon;
Et les lavandières d'en rire,
Et lui, tout ruisselant, et tout penaud de voir
Qu'au lieu de le blanchir, l'eau l'a rendu plus noir.
— Ainsi donc contre moi, gens et flots, tout conspire;
On me hue... et, là-bas, ce piètre et triste sire,
Ce vieil oison poudré, plus orgueilleux qu'un paon,
Cette boule de neige au long cou de serpent,
Qui ne fait rien, ne sait rien dire ni prédire,
On le choie, on le loue, on l'exalte, on l'admire!...
Oh! je me vengerai de ce fat impuissant.
Il dit, et tout gonflé de rage et de délire,
Il gagne, hors du lac, un bourbier croupissant,
Dont l'odeur infecte l'attire,
S'y vautre, et, par derrière, en traître s'élançant,
Il couvre de limon le cygne éblouissant.
Mais un instant sali par cette boue immonde,
Qu'en croyant le noircir lui jette le corbeau,
L'oiseau chéri des dieux se plonge au sein de l'onde
Et reparaît encor plus brillant et plus beau.

En vain les envieux, dont cette terre abonde,
Dénigrent la vertu, le talent, le savoir:
Le cygne est toujours blanc, le corbeau toujours noir.

SIMÉON PÉCONTAL.

LA FLEUR SANS NOM.

Pourquoi te blottir sous la mousse,
Fleur mignonne que j'entrevois
Dans ce lieu champêtre où me pousse
L'amour du silence et des bois?
Serait-ce par coquetterie?
Et, dans ce séjour écarté,
De toute autre plante fleurie
Fuirais-tu la rivalité?

De ton nom, petite merveille,
Mon savoir n'est pas curieux;
Peut-être est-il dur à l'oreille,
Ta vue est si douce à mes yeux!

La grâce dont tu fus pourvue
Me plaît mieux dans ce frais bosquet;
Elle échapperait à la vue
Sous l'opulence d'un bouquet.

Le soleil jusqu'à toi se glisse,
T'effleurant d'un tiède baiser,
Illuminant sur ton calice
L'insecte qui vient s'y poser.

Ta couleur est d'un bleu si tendre,
Son éclat est si radieux,
Qu'à notre terre tu veux rendre
L'azur que tu reçois des cieux.

En ce lieu, seulette et cachée,
Exhalant ton parfum exquis,
Tu ne seras point arrachée
A cette mousse où tu naquis.

Ce n'est pas pour être cueillie
Que la nature te forma,
Et si le monde ici t'oublie,
Mignonne, c'est qu'elle t'aima.

J. PETITSENN,
De l'Institut de Genève.

GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES.

LE PROCUREUR-SYNDIC [1].

III. Une nuit d'été. Les fourches patibulaires. Le chemin creux. Voyage de nuit. L'habit blanc. L'hôtellerie de *la Tête de More*. Les compères de La Garde. Le fifre de Rifflet. Singulière partie de cartes. Au gibet. Le baron de La Roque. L'inscription à la craie. Arithmétique du syndic. Chanson de la vieille. Le cauchemar du cousin. Le garde de la porte. Double vengeance de La Garde. Le pilori de Figeac. Exploits du Balafré. Le vétéran des guerres civiles. Entrevue matinale des deux cousins. Les bourgeois de Figeac. Opération délicate. Adresse de Rifflet. Une demande en mariage. Le nouveau gendre. Double succès du seigneur de La Garde.

La nuit était superbe. Une brise douce, imprégnée de tous les aromes de la campagne, plus forte et plus balsamique dans les pays à base siliceuse comme celui qu'ils parcouraient, roulait au côté gauche de la route sur les prés fauchés et les champs en pleine moisson. En passant à travers les arbres, elle les agitait par intermittences de ce frémissement tantôt saisissable à peine, tantôt bruyant et précipité, qui donne à leur feuillage une voix si mélancolique. Puis, par ce beau clair de lune, c'eût été plaisir pour La Garde, s'il n'eût pas eu de l'amertume sur le cœur, de voir apparaître et fuir tour à tour, comme dans un panorama, les carrés de seigle mûr, entourés de haies d'un vert noir à force d'être foncé, l'eau des ruisseaux éblouissante de lumière, les bouleaux des prairies, les bouquets de châtaigniers, éclairés au pied, et dont les branches énormes, arrondies en boule, restaient immobiles et sombres. Car tout plaît dans les courses nocturnes au milieu des champs. Il n'y a pas jusqu'aux aboiements du chien de ferme, au cri sourd de la chouette dans son trou, au bruit que font en s'envolant les alouettes réveillées, qui ne nous soit chose agréable.

En roulant ses noires pensées et ses projets de vengeance, La Garde arriva au confluent de l'Alzou et de l'Aveyron. De là, on découvrait sur le penchant de la colline Villefranche, hermétiquement barricadée comme une peureuse qu'elle était, et dormant d'un profond sommeil. Si on eût observé La Garde, à sa pâleur, au tremblement de sa lèvre inférieure, on eût compris quelle soif de vengeance éveillait dans son âme la vue de cette odieuse cité. Il n'en témoigna rien, cependant; et en homme qui sent le prix du temps et qui tire une nouvelle force du fond même de la tâche la plus pénible, il descendit de cheva

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

et, laissant sa troupe au bord de la rivière, il s'achemina seul vers la ville.

Nous venons de dire qu'elle est bâtie à mi-côte d'une colline. Sur le point culminant du plateau où monta La Garde, s'élevaient les fourches patibulaires. Il n'y a vraiment que les juges pour inventer de tels contrastes. Ce lieu formait un charmant point de vue : des vignes l'entouraient de leur dentelure verte et gracieuse. De là, l'œil embrassait à la fois les murailles grisâtres et le haut clocher de Villefranche se mirant à la fois dans trois rivières : au sud dans l'Aveyron et l'Alzou, au sud-ouest dans le ruisseau de Notre-Dame ; et puis les mille jardins qui se groupent le long des bords de ce ruisseau, et puis encore une campagne accidentée de la manière la plus pittoresque.

Eh bien ! les justiciers rouergats n'avaient rien trouvé de mieux que de rendre ce lieu horrible et maudit à jamais en y plantant deux lourds piliers de pierre surmontés d'une barre transversale, à laquelle La Garde trouva suspendus les corps de ses gens : la même brise embaumée qu'il avait sentie en chemin et qui faisait bruire le feuillage balançait ces cadavres. La Garde les détacha avec émotion et les descendit sur ses épaules à l'endroit où l'attendait son monde. Il n'était jamais en peine d'expédients. Un quart d'heure après, et sans qu'il eût rencontré la moindre résistance, les morts étaient couchés dans une charrette traînée par deux vigoureuses mules. Il les précédait de quelques pas à cheval, et les autres fermant la marche, ce convoi improvisé se dirigeait rapidement sur Vallon.

A cette heure indue, ils ne pouvaient s'attendre à rencontrer personne. Cependant, au bout d'une montée peu distante de Saint-Venza, La Garde fit halte et recommanda le silence.

On entendit, dans le chemin profondément encaissé et couvert de grands chênes, dont les branches se rejoignaient à cet endroit en voûte naturelle, on entendit dans le lointain le bruit de plusieurs voix :

— Dites donc, sire Pierre, combien donneriez-vous pour que La Garde sût l'affaire ?...

— Quelle affaire ?

— Hé ! hé ! celle dont nous parlions !...

— Que c'est moi qui ai dénoncé ses soldats au procureur-syndic ?...

— Hé ! oui !

— Vertuchoux !

— Il donnerait, reprit un autre, ce que vous donneriez vous-même pour qu'on dit devant La Garde : C'est Rifflet qui accompagna vos soldats aux fourches en jouant du fifre !...

— Cap de saint Cristoly ! s'écria un quatrième, je ne voudrais pas être dans vos chausses pour bien de l'argent !

— Oh ! oh ! je ne le crains pas ; avec l'appui de mon cousin le procureur-syndic, je me moque comme d'un clou de tous les nobles du pays.

Tout en devisant ainsi, les arrivants avaient atteint le haut de la côte. Ils aperçurent alors la charrette et s'écrièrent à la fois :

— Ohé ! l'habit blanc ! crois-tu donc que l'on ait fait le chemin pour toi seul ? Range donc tes mules !

— Un moment, reprit La Garde d'une voix aussi calme que les leurs étaient impatientes ; n'êtes-vous pas de Villefranche ?

— Oui, nous en sommes ; et après ?...

— Après, nous verrons ; mais pour le présent vous allez me faire le plaisir de revenir avec moi à *la Tête de More*.

A ces paroles, les chaudronniers, reconnaissant la voix de La Garde, se retournèrent promptement dans l'intention de prendre la fuite. Mais ils se trouvèrent nez à nez avec le Balafré et un de ses compagnons, qui avaient prévu leur dessein, et, pris entre l'épée et l'arquebuse, il fallut obéir et retourner à *la Tête de More*.

C'était un petit cabaret situé à deux lieues ou environ de Saint-Venza, et qui, outre la face de nègre peinte sur une planche, portait écrit en grosses lettres au mur de sa façade :

TAVERNE PAR LA PERMISSION DU ROY.

Et au bas, en caractères plus modestes :

DINÉE DU VOYAGEUR A PIED SIX SOLS ; COUCHÉE DU VOYAGEUR A PIED HUIT SOLS.

La Garde monta avec ses gens et les chaudronniers dans la salle, fit apporter du vin et des cartes, et, s'asseyant à une table où étaient deux verres :

— Compères, dit-il, nous avons un petit compte à régler ensemble et il faut s'en occuper sans retard. Mais je ne serai point injuste, j'accomplirai à la lettre le précepte du Livre : œil pour œil, dent pour dent. Vous ne m'avez pris que la vie de deux hommes, je n'en prendrai pas davantage à la ville. Encore y mettrons-nous plus d'équité que les juges du présidial. Ainsi, par exemple, vous voilà onze : pas un qui n'ait applaudi à la sentence, qui n'ait trempé de fait ou d'intention soit dans le guet-apens où mes pauvres soldats furent pris, soit dans leur condamnation, soit dans leur exécution... Il me serait donc fort difficile de démêler les deux plus coupables, tandis qu'en s'en rapportant au jugement de Dieu, qui oserait craindre une erreur ?... Je vais, par conséquent, jouer une partie avec chacun de vous. Ceux qui me gagneront seront libres, comme il est juste ; ceux que je gagnerai seront condamnés sans appel. Vous autres, continua-t-il en s'adressant au Balafré et à ses camarades en faction à la porte, l'arquebuse haute ! et si quelqu'un bouge, feu !... Au reste, pour que la chose soit plus gaie, quel est celui qui s'appelle Rifflet ?...

On lui désigna le chirurgien-barbier, qui avait perdu toute son audace.

— Ici, monsieur de la Musique, lui dit-il en le toisant des pieds à la tête d'un air peu bienveillant. Venez ici et veuillez, s'il vous plaît, souffler dans votre fifre de manière à nous amuser. Nous verrons tout à l'heure à récompenser vos talents.

Dès lors, le cabaret de *la Tête de More* fut le théâtre de la plus étrange scène qui se puisse imaginer. Cet homme assis en face de La Garde et agité d'un tel tremblement qu'il avait peine à tenir les cartes ; ce fifre pâle, égaré, qui s'efforçait avec ses lèvres contractées par la frayeur de jouer les airs les plus gais ; tous ces personnages, placés chacun sous le poids d'une terreur diverse, d'un péril divers, présentaient une situation puissante et dramatique au dernier degré.

Le premier perdit : c'était le sire Pierre. La Garde lui fit signe de se retirer au fond de la chambre et passa à un autre. Bientôt il ne resta plus que Rifflet, qui faillit s'évanouir quand vint son tour. Le cousin du capitaine de Villefranche, le protégé du présidial, qui se souciait un quart d'heure auparavant comme d'un clou de La Garde et de tous les nobles, était demi-mort en s'asseyant à la table fatale. Un silence lugubre régnait dans la chambre. En trois coups, son sort fut décidé ; Rifflet avait perdu. La Garde jeta un écu sur la table, fit attacher les deux perdants, et,

après avoir enjoint à ceux qui restaient de passer la nuit à *la Tête de More*, et à deux soldats de conduire les deux morts à Vallon, il revint sur ses pas, accompagné du Balafré et des patients.

Comme les hommes gâtent et corrompent tout, ici-bas! Le clair de lune le plus argenté rayonnait en vain dans les arbres; des milliers d'étoiles et la blanche et fantastique voie lactée étincelaient en vain au ciel. Ni l'air qui, en sortant des champs de blé et des verts sillons du maïs, pénétrait d'une fraîcheur douce et suave; ni le bruit des flots de l'Aveyron, qui roulaient tantôt avec un murmure imperceptible, tantôt en clapotant et battant le roc de ses rives; ni ce silence et cette universelle paix de la nature ne pouvaient adoucir les pensées sanglantes dans le cœur humain. Pour venger deux cadavres, deux hommes pleins de vie et de force allaient mourir.

Au bout de quelque temps d'une marche pénible pour les condamnés à cause de sa rapidité, et affreuse pour leur moral en considérant son but, une grande masse noire apparut devant eux : c'était Villefranche.

En entrant dans le sentier qui menait aux fourches, Rifflet et le chaudronnier sentirent leur cœur faillir, et il leur fut impossible de pousser plus loin. Ils étaient si abattus, tellement brisés par l'agonie anticipée qu'ils avaient eue à subir en chemin, que si la vue du gibet n'eût rallumé la fureur de La Garde, je ne doute pas qu'ils n'en eussent été quittes pour la peur et une rude réprimande; mais le supplice des deux infortunés soldats criant vengeance étouffait la pitié. Il leur commanda d'un ton bref de marcher, et le Balafré les y força. Moitié se traînant, moitié traînés par le vieux reître, ils arrivèrent sous les fourches.

La lune, resplendissant de tout son éclat, illuminait alors les toits anguleux de la ville et traçait en se jouant de gracieux méandres sur les eaux de l'Aveyron, pures comme un miroir.

L'amour de la vie, l'amour du pays, les liens du sang excitèrent en ce moment une violente réaction dans l'âme de ces malheureux; l'énergie leur revint, ils retrouvèrent la force et la voix, et, se jetant aux genoux de La Garde, ils demandèrent grâce avec des supplications déchirantes. La Garde, le meilleur homme du monde au fond, com-

Le Balafré. Dessin de Foulquier.

mençait à s'émouvoir, lorsque le galop précipité d'un cheval retentit sur les bancs calcaires de la route, et, en détournant son attention, allongea encore le répit donné aux victimes. C'était le baron de La Roque qui venait en telle hâte, qu'il fut obligé de laisser son cheval au bas de la montagne et de gravir à pied jusqu'au sommet où il parvint enfin hors d'haleine.

— La Garde, La Garde! s'écria-t-il tout essoufflé du plus loin qu'il le vit; accordez-moi la vie de ces hommes!

— Eh quoi! c'est vous, baron, à cette heure?

— Sauvez-les, je vous en conjure!

— Et mes soldats?

— Un meurtre ne peut vous les rendre!...

— Eh bien, qu'ils vivent! Seulement, ils vont prendre pour cette nuit la place de mes gens, afin que leurs concitoyens sachent demain que je suis passé près de la ville. Il appela en même temps le Balafré, et celui-ci, mis au fait en deux mots, les suspendit à la traverse des fourches d'où venaient d'être ôtés ses camarades, et tandis qu'il terrifiait le chaudronnier d'abord et puis Rifflet en feignant de leur nouer la corde au cou au lieu de la leur serrer sous les bras, comme il lui était prescrit, La Garde écrivait à la craie sur un des poteaux de pierre du gibet :

AU LACHE MARREL.
TA MAISON EN CENDRES, TON PÈRE PENDU ET TOI ROUÉ.
TON ENNEMI MORTEL : LA GARDE.

Il s'écoula une quinzaine de jours sur cet événement qui avait terrifié le présidial et Villefranche. Caché dans sa métairie et s'y croyant bien à couvert des vengeances de La Garde, Marrel s'occupait paisiblement d'arrondir son bien aux dépens de celui de l'Eglise. Sa table était encombrée de papiers, de tailles de bois, quittances ordinaires des vassaux ruraux, et de livres terriers où étaient consignés les droits des communautés dont il administrait les revenus. Coiffé d'un bonnet de laine et enveloppé d'une longue soutane de serge noire à plis roides et anguleux, il

écrivait avec une rapidité fiévreuse et entassait chiffre sur chiffre d'un air d'avidité qui ne trahissait que trop clairement le but de son arithmétique.

Si les signes de la numération pouvaient crier au voleur quand on les groupe d'une certaine manière, on aurait entendu en ce moment un terrible concert. Funeste soirée que celle-là pour les Cordeliers, les Capucins, les Augustins et les Chartreux que le mandataire infidèle dépouillait sans scrupule! Mieux eût valu essuyer incendie, inondation et grêle que ces additions équivoques! L'honnête syndic, en ayant récapitulé le total officiel, jeta un coup d'œil sur sa feuille secrète et s'y vit si bien partagé qu'un éclair de joie traversa ses yeux gris et fauves, et il se frotta les mains en fredonnant :

Je demanday à la vieille
Quelle jupe elle vouloit...
La vieille m'a respondu
Du beau velours s'il y en avoit!
Vous en aurez, vieille,
Vous en aurez donc!
Requinquez-vous, vieille,
Requinquez-vous donc!...

— Ah! ah! dit-il ensuite, le sourire du bonheur sur les lèvres, ceci ne va pas mal. Encore deux années pareilles, et la cousine Violette portera chaperon de velours.

Requinquez-vous, vieille,
Requinquez-vous donc!...

Le jeune freluquet de La Roque est bien bas dans l'estime de mon cousin ; les faux sauniers de son ami ont connu le bois de nos fourches ; dans quelques jours ma jolie cousine sera ma femme malgré elle et ce vieux monstre d'Isabeau ; alors que me manquera-t-il pour être heureux? Rien! Toutes ces choses cependant sont assurées. Pourquoi donc ne suis-je pas heureux maintenant? « Au lâche Marrel : ta maison en cendres, ton père pendu, et toi roué. Ton ennemi mortel : La Garde. » Voilà le poids qui m'écrase et que ma poitrine ne peut secouer! Voilà le fantôme qui me suit partout! Ces mots sinistres, je les entends à toute heure comme un tocsin, comme le glas des morts! Cet homme effrayant, je le retrouve sans cesse. Eveillé ou dans le sommeil, il ne me quitte pas! Son image, son souvenir seuls me poignent et me glacent. Il suffit, pour que toute satisfaction se dessèche à l'instant dans mon âme, pour qu'une sueur froide mouille mon front, il suffit que la pensée de cet homme se présente à mon esprit. J'ai de l'argent dans ce coffre, la moitié de ce qu'il contient ferait la fortune d'un honnête artisan, d'un laboureur qui n'aurait ni peur, ni scrupules! Et, du reste, il me serait enfin permis de jouir en paix!

— Misérable!

Cette exclamation, proférée à voix haute et d'un ton d'indignation profonde, interrompit son monologue. Il leva la tête. Sa tête resta immobile comme frappée d'apoplexie, comme si elle eût été pétrifiée par la terreur. Il était face à face avec La Garde! Sans lui laisser le temps de se reconnaître, le seigneur de Vallon d'un côté, le Balafré de l'autre l'enlevèrent comme un enfant. En un clin d'œil, il fut descendu, attaché, jeté sur un cheval, et il galopa sur la route de Figeac entre ses ravisseurs. En arrivant à la porte tournée vers Villefranche, La Garde tira son poignard et lui dicta, non sans effort, car il était plus mort que vif, le colloque suivant :

— Eh! eh! l'homme de la porte?

— Qui m'appelle?

— C'est moi! voulez-vous m'ouvrir?

— Ouvrir! A la bonne heure! Vous ne savez donc pas que minuit est sonné à l'horloge de Saint-Sauveur?...

— Qu'importe? Vous me connaissez bien!

— Non, ma foi!

— Je suis Marrel de Villefranche, le cousin du capitaine de la ville.

— Et bientôt son gendre, à ce qu'on prétend. Monsieur Marrel, il me fâche de vous refuser, mais je ne le puis en conscience! Non! je ne le puis! Que dirait-on à l'hôtel de ville? Que diraient les consuls, si Pierre le chaudronnier manquait à son devoir cette nuit. Ce serait un bel esclandre dans Figeac! Et les voisins! Et la corporation! Non! non, je ne puis faire cela!

— Laissez-vous gagner, maître Pierre!

— Du tout! du tout! Chacun sait comment le mal vient, personne ne pourrait dire comment il s'en ira! J'ai failli déjà m'échauder en me mêlant de vos affaires! Vertuchoux! Il m'en souviendra longtemps de ce démon incarné de La Garde et de l'auberge de *la Tête de More!*...

La Garde se pencha vers Marrel, et celui-ci reprit :

— Pierre, ouvrez-moi, et je vous donne trois pistoles!

— Mon dieu! si on venait à le savoir!

— N'ayez pas peur!

— Attendez un moment! Il est bien sûr que si je ne vous connaissais pas pour un honnête homme et si le commerce allait mieux, je ne vous aurais pas ouvert.

Tandis que le soldat du guet ôtait les verroux et les barres de fer le plus doucement possible, La Garde articulait tout bas à l'oreille de Marrel qu'au moindre cri il lui fermerait la bouche avec son poignard, et le Balafré se tenait prêt. Dès que la porte s'entr'ouvrit, et avant qu'il pût voir que Marrel n'était pas seul, le chaudronnier fut saisi, enveloppé par le vieux reître dans son chaperon, et lié avec les courroies de son cheval, de façon à lui laisser tout juste assez d'air pour qu'il n'étouffât pas, mais à l'empêcher de donner l'alarme... De là ils coururent sur la place où demeurait le capitaine, et quand ils furent sous les croisées de son logis, La Garde, s'adressant au procureur-syndic prêt à trépasser de frayeur :

— A nous deux, dit-il, réglons nos comptes.

Et après lui avoir reproché sa trahison et l'assassinat des deux soldats à Villefranche :

— Fais ta prière, misérable, ajouta-t-il, je t'épargne la roue!

Celui-ci, les lèvres décolorées, les yeux vitreux, les genoux tremblants, et ne pouvant parvenir, dans sa terreur mortelle, qu'à bégayer imparfaitement le mot de miséricorde! miséricorde! qu'il répétait sans cesse, inspira tant de mépris à La Garde qu'il consentit à lui faire grâce.

— Mais j'y mets une condition, dit-il.

Agenouillé et les mains jointes, Marrel jura, par d'exécrables serments, de l'observer à la lettre, quelle qu'elle fût, et on ne sait véritablement ce qu'il n'aurait pas accepté et juré dans ce moment-là.

— La condition que je mets à ta grâce, lui dit-il, c'est que tu épouseras ta cousine, la belle Isabeau, et cela dans trois jours, sans que jamais mon nom soit prononcé. Si, au terme de ce délai, le mariage n'est pas conclu, nous nous reverrons!

— Il le sera, monsieur! Je vous le promets par le Christ et la tombe de ma mère!

La Garde dit quelques mots tout bas au Balafré, lui donna les deux clous qu'il avait arrachés comme souvenir

du gibet de Villefranche, et s'éloignant à grands pas, se rendit à l'hôtellerie du baron de La Roque.

Le Balafré attendit qu'il eût tourné la rue. Puis, quand le bruit de ses pas cessa de retentir sur le pavé, il fouilla dans la poche de côté de sa jaquette, doublée de cuir, en retira un marteau qu'il entoura de chiffons, pour amortir l'éclat des coups, et, saisissant fortement le procureur-syndic, il l'amena au pied du pilori placé en face de la maison du capitaine, et l'y colla en appuyant un genou sur lui. Tout cela avait eu lieu dans le plus grand silence de part et d'autre; mais Marrel, qui suivait d'un œil inquiet ces préparatifs et n'y voyait point de fin, s'en alarma sérieusement.

— Que comptez-vous donc faire? dit-il à voix basse au Balafré.

— Te clouer à ce pilori par les oreilles, répondit l'autre sur le même ton.

Une exclamation à demi étouffée échappa au procureur-syndic.

Le Balafré mit son poignard entre ses dents, et protestant qu'au moindre cri il le lui planterait dans la gorge, ce qui était certain, il continua lentement à prendre ses dispositions.

Figurez-vous, à présent, le cousin Marrel avec sa longue et pâle figure tout effarée, ses monstrueuses oreilles que le reître dégage émerveillé du bonnet de laine, les mains liées derrière le dos, et touchant des joues et des lèvres, lorsqu'il veut faire un mouvement, l'acier glacial du Balafré! Grâce à ce dernier correctif, l'opération s'accomplit sans tumulte. Tout aussitôt le vétéran huguenot prit congé du patient avec ces paroles bibliques:

— Mon fils, fais maintenant ceci et te délivre, puisque tu es tombé entre les mains de ton intime ennemi. Va! prosterne-toi et encourage tes amis!

Ne donne point de repos à tes yeux et ne laisse pas sommeiller tes oreilles, car ce sont elles qui ont péché! Surtout, mon fils, tiens-toi tranquille jusqu'au jour et ne pousse point de clameur, car le jugement serait proche et grave.

Conformément à cette injonction, Marrel se contint longtemps. Mais dès que les premiers rayons de l'aube colorèrent les toits, soit qu'il tremblât à l'idée de se voir exposé en cet état aux yeux des habitants, soit que l'air frais du matin irritât ses douleurs, il commença un tapage infernal et se mit à invoquer à grands cris le secours du capitaine.

M. Arnaldy, réveillé en sursaut, écouta d'abord, puis ouvrit les volets, mais ne vit rien parce qu'un auvent assez large régnant le long de la façade couvrait les croisées; cependant, comme les cris redoublaient d'instant en instant, il crut devoir descendre en robe de nuit, armé de son épée et de ses pistolets. Qu'on juge de sa surprise, en trouvant Marrel au pilori dans cette position et ce costume!

— Que diable faites-vous là?...

— Hélas! mon cousin; j'ai eu une terrible aventure cette nuit.

— Mais entrez donc, s'écria M. Arnaldy à tue-tête, voulez-vous attrouper la ville avec cet habit de carnaval?...

En même temps il le prenait, pour l'entraîner, par le collet de sa houppelande; celui-ci jeta les hauts cris, et le capitaine se fâcha tout rouge.

— Mais regardez donc ma position!

M. Arnaldy de Monteils s'approcha, et au petit jour qui pointait sur la place, il aperçut l'œuvre du Balafré. Non! il n'existe pas de mots assez forts pour peindre l'effet que produisit sur lui cette découverte: ce n'était pas de la colère, c'était de la rage, de la fureur poussée à son plus violent paroxysme. Il blasphémait, il écumait, il hurlait. Ses vociférations bruyantes mirent en émoi toute la rue.

En un moment l'infortuné Marrel fut entouré d'un triple cercle de curieux plus ou moins bien disposés à compatir à son désastre, et chacun donnait son avis tant sur l'énormité de l'attentat que sur les moyens de déclouer le patient. Un bourgeois goguenard, le même qui avait naguère sacrifié un écu afin de mettre la canaille à ses trousses, opinait pour qu'on lui coupât les oreilles avec un rasoir. C'était, selon lui, le seul expédient praticable.

Au milieu des peurs comiques du cousin, du choc des conseils divers, des rires des assistants et des emportements du capitaine, Rifflet, qu'on avait mandé, arriva, fier, affairé, important comme le voulait sa double et honorable profession de chirurgien-barbier. Mais à la vue du procureur-syndic cloué ainsi au pilori, toute sa morgue disparut, son front se plissa subitement, il se mit à jeter partout des regards effarés, et s'approchant de la victime:

— C'est lui! n'est-il pas vrai, cousin? murmura-t-il bien bas.

Un clignement d'yeux où éclatait la terreur fut la seule réponse de Marrel.

— Alors, repartit toujours à voix basse le chirurgien, excusez-moi, cousin, mais je ne me mêle point de cette affaire.

Il allait regagner, en effet, la maison où pendaient le bassin argenté et les trois palettes de cuivre jaune, mais le capitaine, heureux de trouver quelqu'un sur qui pût se décharger sa furie, lui ordonna de procéder sur-le-champ à son office et protesta que, s'il y mettait le moindre retard, il lui passerait, lui Arnaldy, son épée au travers du corps.

Le bouillant vétéran étant homme à tenir parole, des deux maux Rifflet choisit le moindre et s'exécuta en soupirant.

Après bien des protestations, après avoir hoché plus d'une fois la tête, il étala par terre ses instruments, dont l'aspect agita Marrel d'un frisson glacial, et, lui ayant fait avaler un grand verre de vin pour lui rendre du cœur, par deux incisions assez adroitement pratiquées il le délivra.

Le capitaine emmena la victime, et quand ils furent dans la maison, il s'empressa de le tirer à part pour demander le nom des coupables, promettant un châtiment dont il serait parlé dans trente années!

— Laissons cela, mon cousin, répondit Marrel avec non moins de hâte, j'attends une autre grâce de vous.

— Il n'est rien que je vous refuse aujourd'hui.

— Eh bien! accordez-moi la main de la belle Isabeau!...

M. Arnaldy de Monteils était un homme grave; à cette requête imprévue, il se redressa et regarda fixement le syndic.

— Je vous comprends, reprit celui-ci très-vite et d'un ton larmoyant, vous êtes étonné de ma demande.

— Au point que je doute même si je suis éveillé, et si l'être qui me parle ou semble me parler n'est pas un fantôme!

— Hélas! mon cher cousin, je ne suis que trop moi, et si vous étiez à ma place, les douleurs cuisantes...

— Alors, interrompit brusquement le capitaine, vous êtes en démence!

— Pas davantage, mon cousin!

— Hem! vous me soutenez cela, et voulez épouser ma sœur!...

— Il est des circonstances dans la vie qui nous obligent à bien des choses.

— Isabeau est ma sœur, c'est vrai, mais elle n'a rien ou à peu près.

— Je ne suis point intéressé, balbutia le procureur-syndic avec une grimace pitoyable.

— Elle n'est plus jeune !

— Je le sais.

— Elle n'est pas belle !

Un hochement de tête significatif du syndic appuya ces paroles.

— Alors, pourquoi diable la préférez-vous à ma fille ?

— Je vous le dirai plus tard, mon cousin ; pour le présent, au nom du ciel ! ne me contrecarrez pas, vous seriez peut-être cause d'un grand malheur !

— Eh quoi ! iriez-vous vous jeter dans l'Aveyron de désespoir ?

— On ne sait ce que je serais capable de faire !

— A votre aise alors, procureur ! Si ma sœur s'en réjouit, ce que j'ignore, ma fille n'en pleurera pas. Les choses étant ainsi, je peux vous parler franchement. La vérité est que Violette ne cédait, en vous épousant...

— Qu'à la force, articula derrière lui une voix énergique, et au respect qu'elle témoignera toujours au plus digne des pères !

Arnaldy de Monteils se retourna et vit La Garde qui,

Rifflet délivrant Marrel du pilori. Dessin de Foulquier.

malgré l'heure matinale, était déjà en costume de ville.

— Eh bonjour, mon ami, quel bon vent vous envoie si matin ?

— Je vous amène un gendre, reprit La Garde riant d'un œil et clouant de l'autre le procureur-syndic sur place.

— Ah ! diantre, et où est ce phénix ?...

— Le voici, dit La Garde.

Et il présenta gracieusement à son ami le jeune La Roque dont les joues étaient rouges comme deux bouquets de cerises.

M. Arnaldy de Monteils réfléchit quelque temps : se redressant ensuite avec la dignité d'un homme qui sent son importance et a pris son parti :

— Baron, dit-il gravement, j'agrée votre recherche : ma parole étant engagée, il m'avait été impossible de répondre à vos vœux. Libre aujourd'hui, j'y souscris avec d'autant plus de plaisir que ce n'est pas la première fois qu'il y a union et alliance entre nos deux maisons.

Les préliminaires réglés, on envoya quérir les dames. En fille obéissante, Violette se soumit sur-le-champ aux volontés de son père. La belle Isabeau fit bien un peu la moue, en disant à La Garde qu'il n'était guère généreux, et tenait maigrement parole ; mais comme son plus grand désespoir était de coiffer sainte Catherine, elle passa sur les défauts et la laideur de son futur, qui, toute sa vie (et tout le monde sait à Villefranche qu'elle fut longue), en voulut mal de mort au seigneur de La Garde.

FIN. MARY-LAFON.

L'ART ET LES ARTISTES EN FAMILLE (1).

M. BERTHELIER, DE L'OPÉRA-COMIQUE.

La vogue du *Spectacle en famille*. Le *Musée* prophète. Le Mardi gras au collége de... *Les Deux aveugles*. Confidence de mon voisin. La vie de Berthelier. Le *Roman comique*. L'Ecole normale. Bonnassieux. *Tapamore*. La route du Conservatoire. Ténor! Un duo-solo. Retard en chemin de fer. Au café-concert Contrescarpe. Berlall Mme Orfila. Clapisson. Prologue d'un théâtre nouveau. Francisque et Berthelier. A l'Opéra-Comique, *Maître Pathelin*. L'artiste dans les salons.

Nous ne saurions reprendre et continuer avec plus d'à-

Berthelier dans Aignelet, de *Maître Pathelin* : « Faut que j'allions trouvais une espèce de manière d'avocat pour défendre mon bon droet. » Dessin de Stop.

propos cette histoire, à la plume et au crayon, des artistes qui appartiennent au théâtre et au public par leur talent et leur renommée, — aux salons et aux familles par leur personne et leurs relations.

Lorsque nous inaugurions ici même, il y a neuf ans, le *Spectacle en famille;* lorsque nous en signalions l'importance, comme complément d'éducation intellectuelle et mondaine ; lorsque nous citions les illustres autorités qui en ont consacré la pratique, depuis les confréries des anciens mystères jusqu'aux conservatoires et aux lycées modernes, depuis Rollin, Fénelon et du Cerceau jusqu'aux établissements-modèles des jésuites (2); lorsque

(1) Voyez, pour la série, la Table générale des vingt premiers volumes et les tables des tomes XXI à XXIV.

(2) C'est sans raison qu'on fait aux exercices dramatiques et musicaux le reproche de donner le goût du théâtre aux gens du monde et de les disposer à quitter les salons pour les planches Ils n'ont cet inconvénient que lorsqu'ils restent à l'état d'exception rare et de tentation passagère. Leur unique danger disparaît devant leurs nombreux avantages, dès qu'ils deviennent fréquents, usuels et réguliers. L'exemple des jésuites est ici péremptoire et irréfutable. Leurs colléges, si justement célèbres, sont ceux où l'on enseigne avec le plus de suite la diction et le maintien, l'action oratoire et théâtrale, la lecture à haute voix, la musique et le chant, voire la gymnastique, le tir et l'escrime.

nous appelions et prédisions la vogue croissante des exercices dramatiques et musicaux dans le monde proprement dit, — nous ne croyions certes pas être si habile ou si heureux prophète, — et voir si promptement notre exemple suivi par tous les journaux, nos leçons mises en pratique dans toutes les réunions.

Il n'est presque pas de salons en ce moment où l'on ne joue la comédie, où l'on ne chante l'opéra en famille, avec ou sans théâtre, en petit ou en grand comité.

C'est donc l'heure ou jamais de passer en revue, de montrer et d'expliquer aux amateurs les artistes qui sont à la fois les modèles et les rois du spectacle en famille.

Un des plus applaudis et des plus aimés est, sans contredit, M. Berthelier, de l'Opéra-Comique. On le recherche non-seulement à la cour des Tuileries et dans les hôtels de l'aristocratie et de la finance, mais encore dans les graves pensionnats et jusque dans les communautés d'éducation; — digne récompense de sa mesure parfaite et de sa fine distinction, même dans les charges les plus étourdissantes.

La dernière fois que nous l'avons entendu, en effet, c'était le jour du mardi gras, devant les quatre cents élèves confiés par les plus honorables familles au premier établissement religieux de Paris.

Il jouait avec M. Sainte-Foy la fameuse opérette des Bouffes: *les Deux aveugles*, musique très-jolie de M. Offenbach, paroles très-divertissantes de M. Moineaux (chez Lévy).

Scène : un pont quelconque ; sujet : deux faux aveugles se disputant une place au soleil, ou plutôt au vent.

Et quel vent ! Au lever du rideau, on l'entend siffler avec violence. Patachon, portant sur l'estomac une pancarte avec ces mots : AVEUGLE DE NESSANCE, est assis sur un pliant le long du parapet ; il retire de ses lèvres un trombone dont il vient de jouer ; il essaye plusieurs fois d'éternuer et n'en peut venir à bout ; il crie enfin : — Ayez pitié d'un pauvre aveugle qui n'y voit pas clair... Gueux de vent ! J'ai la figure coupée en zigzag. Buvons une petite goutte, ça me réchauffera... (*Il boit et fait claquer ses lèvres.*) Ayez pitié d'un pauvre aveugle ! (*Il entr'ouvre les yeux et regarde autour de lui.*) Pas un chat ! (*Il ouvre les yeux tout grands.*) Je ne m'étonne plus si je n'étrenne pas. (*Il se lève.*) V'là une heure que je m'égosille à chanter pour rien ; personne ne traverse les ponts d'un temps pareil... Ah ! j'aperçois un monsieur bien mis qui se dirige de ce côté.

Il retourne s'asseoir, prend son trombone et chante en coupant ses mots par une note de trombone :

Dans sa pau... vre vi' mâlhûreuse,
Pour l'aveugle point de bonheur ;
Toujours sous... les ténèbr's affreuses
Ah ! combien qu'il a de malheur ;
Que les cha... (*note de trombone*) ritables personnes
Jett'nt une au... (*idem*) mône au mâlhûreux.
L'aveugle à qui qu'on fait l'aumône
N'est point-z-un faux nécessiteux,
N'est point-z-un faux né... (*idem*)
Un faux né... (*idem*) un faux nécessiteux.

Il est censé jouer la ritournelle sur son trombone ; à la fin, il fait des efforts pour tirer des sons de l'instrument ; il se cramponne au sol avec les pieds, s'enfle les joues, etc., etc.; le trombone se tait ; il le ferme, secoue l'eau par l'embouchure, puis le pose à terre ; alors un trombone de l'orchestre donne la note qu'aurait dû rendre celui de Patachon.

PATACHON, *tressaillant et regardant l'instrument d'un air ahuri.* Mon trombone qui joue tout seul ! V'là ce que c'est que de souffler dans un instrument, les yeux fermés ; mes notes sortent un quart d'heure après... (*Criant.*) Ayez pitié d'un pauvre aveugle qui n'y voit pas clair !

GIRAFFIER, *en dehors, criant aussi* (Giraffier, c'est Berthelier.) : Ayez pitié d'un pauvre aveugle atteint de cécité et même privé de la lumière ! (*Le vent redouble.*) Scélérat de temps ! (*Il entre en scène par la gauche; il tient un pliant et une mandoline et porte sur l'estomac une pancarte avec ces mots :* AVEUGUE PAR AXIDANS.) Ayez pitié... (*Il éternue.*) Allons, bon ! me v'là pincé... Ayez... (*Nouvel éternuement. — Le vent lui enlève son chapeau, qui passe par-dessus le parapet et disparaît.*) Ah ! bon ! bien ! voilà ma cloche dans l'eau... (*Il regarde par-dessus le parapet.*) Allons, il va passer sous le bateau des blanchisseuses. (*Criant.*) Hé ! là-bas... mon chapeau... attrapez-le... Ah ! l'imbécile ! il l'a laissé passer. Me v'là sans chapeau... Ça se trouve bien, avec mon rhume de cerveau... (*Il essaye d'éternuer.*) Impossible !... (*Criant.*) Ayez pitié d'un pauvre aveugle atteint de cécité et même privé de la lumière. (*En tâtonnant, il assène un coup de bâton sur le chapeau de Patachon.*)

PATACHON. Aïe, animal ! (*Il lui flanque un coup de bâton dans les jambes. — Il se lève.*)

GIRAFFIER. Faites donc attention, imbécile !

PATACHON. Faites attention plutôt, vous ; moi je suis aveugle.

GIRAFFIER. Moi aussi.

PATACHON, *à part.* Un confrère ! que le diable lui torde le cou ! Hier encore, affligé de deux béquilles et installé sur le pont Saint-Michel, j'avais un concurrent privé d'un bras ; comme il me faisait du tort, je me fais aveugle. Je viens ici, et me voilà encore un concurrent... Que la peste l'étouffe !

GIRAFFIER, *qui pendant cet aparté a placé son pliant.* Un confrère... c'est fait pour moi ; j'en avais un sur le pont Saint-Michel ; je retire de ma manche mon bras plié en deux, je m'établis aveugle, je viens ici croyant être seul de mon état, et pas du tout, en voilà un autre ! Que le diable le patafiole ! (*Il s'assied à quelques pas de Patachon.*)

PATACHON, *à part.* Il s'installe à côté de moi. (*Giraffier accorde sa mandoline.*) Il joue d'un instrument à cordes... dépêchons-nous de jouer de mon instrument *avant*. (*Il joue du trombone. — Giraffier joue de la mandoline ; puis, étouffé sous les sons du trombone, il gratte avec rage.*)

GIRAFFIER. Ah ! c'est comme ça... tu abuses de ton cuivre... Je vais chanter ma romance de Bélisario. (*Il chante.*)

Justinien, ce monstre odieux,
Après m'être couvert de gloire
Il m'a dépouillé de mes yeux ;
Plaignez-moi, je n'y peux plus voire.

Patachon prend un air satisfait et semble dire qu'il va chanter mieux que cela :

Sur le pré fleuri, venez, fillettes et garçons.

ENSEMBLE.

GIRAFFIER :	PATACHON :
Justinien, ce monstre, etc.	Sur le pré fleuri, etc.

Ils forment ainsi des prédicateurs, des avocats, des lecteurs habiles, des amateurs distingués dans tous les arts, et surtout des hommes du monde accomplis pour les diverses positions sociales. Et qui oserait soutenir que le système d'éducation des Jésuites produit des acteurs, des chanteurs d'opéra et des spadassins ?

Après cet ensemble assourdissant, les deux aveugles se demandent leurs noms et qualités : — Prix du Conservatoire. — Je le croyais *pris* de vin. — J'ai entendu cette voix quelque part! — Voilà une organe qui ne m'est pas étrangère! (Ils se croisent en tâtonnant avec leurs bâtons, et se trouvent courbés et dos à dos.) — C'est un Prussien! — C'est un Turc! — Puis ils se racontent comment ils ont perdu la vue.

Giraffier. Attends! je te vas coller un fagot. (*Avec volubilité.*) Né de parents Auvergnats, mais honnêtes, j'étais dans le commerce des raccommodages de parapluies, quand, entraîné par mon goût pour la botanique, je fus chargé par une Société d'apothicaires d'aller à Constantinopolitanischertudelsacfaifermaistertchernaïa...

Patachon. Dieu vous bénisse!

Giraffier. Merci!... Etudier les propriétés du bleu de Prusse et la galvanisation des paratonnerres. Jugez de ma surprise et de ma douleur! la Bérésina était prise; les crocodiles s'avançaient en silence. L'ennemi, dans un élan de désespoir et de bravoure, digne d'un meilleur sort, enfonce le bataillon carré. Ce fut une mêlée affreuse. Dans l'eau, un mètre par-dessus la tête, pendant près de cinq mois, en vain je suppliai le jeune esclave de m'ouvrir la porte dérobée du jardin, vainement je tentai de le corrompre à force d'or; mon chien, désolé, se répandait en aboiements plaintifs, la pauvre bête! Quand je revins à moi, j'avais tout perdu; les crocodiles avaient dévoré mes parapluies, mon oncle m'avait maudit. Le jeune esclave m'avait donné un tel renfoncement sur mon chapeau, qu'en le retirant je me brisai l'*écarquillage* du nez communiquant aux fibres de l'œil par la moelle *pépinière*, et j'étais aveugle, monsieur! Oui, Patachon, j'étais aveugle!

Patachon, *à part.* Ah! tu me fais poser!... Attends, mon bon, attends! (*Haut.*) C'est poignant! c'est poignant! (*Avec volubilité.*) Et moi, Giraffier, moi qui vous parle, touriste passionné pour les arts et la numismatique, après avoir dévoré cinq cent cinquante mille francs, tout mon patrimoine, pour me procurer un napoléon du règne de Cléopâtre, je m'engageai comme simple soldat dans le 14me plongeurs... à cheval; accroché par mes éperons à un fil sous-marin, je m'avançai au-devant de la reine, avec ce calme que vous me connaissez; vainement le Vésuve tonnait et envoyait dans les airs des flots de lave brûlante, dévorant les moissons, les bestiaux, les cabanes et les bergers; rien ne pouvait m'intimider; j'entrai dans le cratère béant, mon pied glissa sur une pelure de pêche, et j'allai passer par une fissure communiquant à la mer Adriatique. (*Souriant et plus lentement.*) Là, le jeune prince m'attendait; il m'envoie un formidable coup de pied dans l'abdomen; je me retourne, le coup porte; les basques de mon habit étaient déchirées, le coup m'avait ravi la lumière. J'étais aveugle, Giraffier! (*Moment de silence.*) Je regardais avec une stupéfaction mêlée d'étonnement ces braves gondoliers norvégiens, à la figure franche et basanée, qui me faisaient des signes, ne connaissant pas ma langue. (*Avec désespoir.*) J'étais aveugle! aveugle! aveugle! (*A part.*) Mon histoire vaut bien la tienne.

Un passant survient, — et voilà la guerre allumée! Les deux aveugles se disputent le sou jeté sur le pont. Patachon observe et crie qu'il n'est pas marqué! — Cartel en règle. — Vos armes, monsieur! dit Giraffier. — Le canon! à cent pas! dit Patachon. — Voici ma carte : Champs-Elysées, arbre n° 19,999. — Voici la mienne : Rue des Saints-Pères. — Des cinq paires de quoi? etc.

Autre passant; autre lutte musicale. Les deux aveugles chantent le même boléro. — Tais-toi! c'est mon boléro! — Non, c'est le mien! — Je l'ai rapporté de Séville. — Lesquelles? — Lesquelles quoi? — Lesquelles villes? — Séville, quoi! en Turquie.

La lune brille,
La nuit scintille,
Suis ton Pedro,
Dro, dro, dro, dro.

Mais le passant... passe; et pas un sou! Ils ont chanté pour le roi de Prusse.

Plus le râtelier est vide, plus les chevaux se battent. — Pourquoi venez-vous sur ce pont?... Vous avez le Pont-Neuf, qui est libre. — Le Pont-Neuf! Il n'y est plus; je viens de la Vallée. — Vous venez de l'avaler? Quel estomac!... Et ainsi de suite!!!

Alors se joue la mirobolante partie de cartes. Les deux aveugles y voient si bien qu'ils se volent réciproquement, en faisant sauter la coupe, filer la carte, tourner le roi, etc.

Giraffier. Le roi, le point et la vole, quatre!

Patachon, *se levant en colère.* Quatre, filou! tu crois que je n'ai pas vu ton petit manége? Tu n'es qu'un malheureux! un escroc!

Giraffier. Toi-même n'es qu'un grec; mais je te reconnais, tu es l'homme aux béquilles du pont Saint-Michel.

Patachon. Je te reconnais aussi, tu es le manchot du même pont!

Giraffier. Mon rival!

Patachon. Mon concurrent!

Tous deux saisissent leurs pliants.

Giraffier. Ah! canaille!

Patachon. Ah! malotru!

Ils s'enfoncent mutuellement leurs pliants sur la tête et se bousculent.

Giraffier. Ah! faux béquillard!

Patachon. Tiens, faux Bélisaire.

Tous deux. Quelqu'un vient!

Ils se dégagent vivement. Patachon prend par méprise la guitare, Giraffier le trombone; tous deux reprennent à tue-tête leur refrain pendant qu'un passant traverse le pont.

La lune brille,
La nuit scintille, etc.

Le rideau tombe.

Il faut voir Berthelier et Sainte-Foy dans cette bouffonnerie, pour se figurer jusqu'où peut aller l'éclat de rire homérique.

Les quatre cents élèves et les bons Pères du collége de..... riaient encore à s'en tenir les côtes, lorsque mon voisin de banquette me raconta l'histoire de M. Berthelier, curieux chapitre à joindre au *Roman comique*.

En 1841, on distribuait les prix de l'école normale du village de Panissières (Loire), près de Lyon. Un enfant de onze ans, qui avait obtenu toutes les couronnes, — le fils du notaire royal de l'endroit, œil spirituel, mine gracieuse, voix fraîche et vibrante, joua le rôle du petit Nicolas dans le *Bourgeois gentilhomme* du Molière enfantin, — avec tant d'intelligence, de naturel et de gaieté, qu'un des témoins de la représentation lui annonça un brillant avenir dramatique et conseilla à sa famille de l'envoyer au Conservatoire de Paris.

Cet enfant était le jeune Berthelier. Et ce prophète était M. Bonnassieux, le grand prix de Rome, un de nos premiers sculpteurs.

Sans oublier cette prédiction, le lauréat de l'école entra,

quelques années après, chez un libraire de Lyon, qui dînait de la littérature et soupait du théâtre, — où il jouait les tyrans de mélodrame; — honnête et digne homme d'ailleurs, que son ancien commis singe à ravir dans la chanson du *Sombre Tapamore :*

(*Parlé, avec bonhomie.*) Je suis sûr qu'en me voyant vous dites : Voilà une bonne tête, une figure de brave homme. (*D'un air farouche.*) C'est possible ! Demandez aux gamins du boulevard qui disent quand ils me voient passer : — Tiens ! c'est môsieur Tapamore, l'assassin de l'autre soir ! Ah ! le coquin ! Est-il chouette dans *Chose !* Et dans son rôle de bravo, en reçoit-il ! — On est avantageusement connu !

Tu ! tu ! tu ! tue !
A tuer je m'évertue.
Le feu, le fer, le poison,
Tout m'est bon ! bon ! bon ! bon !
Mais en somme,
Très-brave homme,
Je suis vraiment
Bon enfant !

Depuis dix ans, j'ai grandi ;
Dans le sang trempant mes manches
Assassinant les dimanches,
Rassassinant le lundi ;
Si bien qu'à mes armes blanches
Je remettais le mardi
Des lames à tous les manches,
Pour frapper le mercredi !
Tu ! tu ! tu ! tue ! etc.

Oui, pour doter mes enfants,
Mes deux filles que j'adore,
Hélas ! il me faut encore
Assassiner bien des gens !
Et je me ris des gendarmes,
Car tous ceux que j'ai tués
Se portent comme des charmes...
Ils y sont habitués...

(*Parlé.*) Nous faisons notre domino tous les soirs.

Tu ! tu ! tu ! tue ! etc.

Berthelier quitta bientôt ce farouche patron et se mit en route pour le Conservatoire, à la façon des écoliers.

O caprice des destins et des voix ! Ce trial joyeux fut d'abord un ténor charmant. Cet homme, qui devait tant faire rire, fit pleurer au café-concert et au théâtre de Poitiers. Il joua Fernand, et avec succès, dans *la Favorite !* Il chanta le fameux duo : *O transport ! mon beau rêve éperdu,* etc.; il chanta même un jour les deux rôles, l'homme et la femme, à lui tout seul, et voici comment :

Il avait repris le chemin du Conservatoire, c'est-à-dire le chemin de fer de Tours à Paris, — avec un billet à moitié prix, en sa qualité d'artiste. Or, qu'apprend-il à Orléans ? Qu'il faut payer place entière jusqu'à la capitale, les deux chemins ayant alors deux administrations. Payer ! c'était facile à dire, mais quand on n'a en portefeuille que son répertoire !... Notre pèlerin s'en tira avec autant d'honneur que d'esprit. Il organise une soirée à Orléans, — chante Léonor et Fernand d'une seule voix, — et gagne en deux heures... de quoi gagner Paris !

Le voilà dans la grande ville, avec vingt-trois sous dans sa poche. Que fait-il de ces vingt-trois sous ? Va-t-il dîner au *Banquet d'Anacréon ?* O vocation irrésistible ! il supprime son dîner, et achète un billet de parterre à la Porte-Saint-Martin !

S'il déjeuna le lendemain, il ne s'en souvient plus.

Mais voici ce que mon voisin tenait de bonne source.

En 1854, au café-concert Contrescarpe, dans le quartier latin, un homme d'esprit, que vous connaissez tous par son crayon, le charmant illustrateur des œuvres de Balzac, et parfois, — trop rarement, — du *Musée des Familles,* M. Bertall (puisqu'il ne faut pas l'appeler par son nom) remarqua, en prenant une demi-tasse, un jeune chanteur comique, plein de verve et de finesse, de trait naïf et d'originalité. Il apprit qu'il se nommait Francisque, et il résolut de le tirer de la foule. Il le retrouva quelques jours après dans un salon, où sa personne lui sembla aussi distinguée que son talent. Il l'attira alors dans son propre cercle, où se réunit l'élite du meilleur monde. Francisque y produisit le plus grand effet, et y reçut le premier baptême de la notoriété. Bientôt, M. Bertall le présenta dans le salon de Mme Orfila. C'était le présenter au succès et à la renommée. L'un et l'autre lui sourirent par l'oracle infaillible de l'illustre patronne des arts, — et, huit jours après, Francisque était ce qu'on appelle *lancé* à Paris.

Un excellent maître, il est vrai, avait passé par là : M. Clapisson, l'éminent compositeur, aujourd'hui membre de l'Institut. Lui aussi avait deviné l'artiste chez M. Guérin de Littau, l'avait produit chez lui-même devant M. Perrin, directeur de l'Opéra-Comique; et, depuis plusieurs mois, lui donnait chaque jour, à six heures du matin, en hiver, ces leçons et ces conseils qui fécondent l'avenir.

Bref, après un retour filial au pays, et un stage brillant au Casino de Lyon, toujours en route... détournée vers le Conservatoire, Francisque Berthelier (car les deux ne faisaient qu'un) alla tout droit, un beau matin, s'offrir à un spirituel directeur, près d'ouvrir un nouveau théâtre. Celui-là comprit, lui aussi, Berthelier, — qui se présentait enfin sous son vrai nom ; mais, en lui proposant cent francs par mois, il le chargea, lui qui courait les cafés-concerts, de lui procurer un certain Francisque, dont il ne connaissait le talent que de réputation, mais auquel il s'engageait à donner, — sauf audition, — trois ou quatre mille francs par an. Vous jugez si Berthelier sourit dans sa fine moustache. Il promit au directeur de lui amener son ami Francisque, — et, à quelques soirs de là, un prologue digne de la scène se passa chez l'*impresario*

Berthelier, *déguisé et grimé en* Francisque, *une lettre à la main, saluant le directeur, armé de son lorgnon.* — Monsieur, je suis Francisque et voici un mot de Berthelier qui m'adresse à vous.

Le Directeur, *lisant le billet et observant le visiteur.* (*A part.*) — On ne m'avait pas trompé ; bonne tête, œil malin, geste franc et naïf, physionomie vive et mobile. Berthelier a du bon sans doute, mais celui-ci doit être excellent ! (*Haut.*) Vous désirez entrer à mon théâtre, monsieur ? On m'a dit beaucoup de bien de vous ; voyons, chantez-moi quelque chose.

Le directeur se met au piano et l'acteur dit et joue la chanson des *Gestes :* réunion de tous les effets de pantomime et de tous les jeux d'expression imaginables. Il en fait un chef-d'œuvre, un vrai tour de force... L'*impresario* est enthousiasmé, le lorgnon lui en tombe de l'œil ; bref, il engage Francisque à cent écus par mois.

— Quelle différence avec Berthelier ! s'écrie-t-il en lui-même ; celui-ci est à cent vingt-cinq pieds au-dessus !

Berthelier, *après avoir signé l'engagement :* — Je vous remercie, monsieur, et pour Francisque et pour Berthelier.

Le Directeur. Vous êtes tous deux bons amis?

Berthelier. Les meilleurs amis du monde; nous ne nous quittons jamais; à vrai dire, nous ne faisons qu'un.

Le Directeur. Alors pourquoi n'est-il pas venu avec vous? J'aurais été bien aise de comparer. En tout cas, donnez-lui des leçons; je crois qu'il en a besoin...

Berthelier. Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est qu'il est venu avec moi, c'est que vous nous avez entendus... et engagés l'un et l'autre, car je suis en même temps Francisque et Berthelier.

Le Directeur, *s'exécutant en homme d'esprit et se félicitant comme homme d'affaires.*—Bravo! bravissimo! c'est joué, grimé et pantomimé admirablement! Puisque je n'ai pas reconnu Berthelier dans Francisque, j'ajoute les appointements du premier, comme feux, aux trois cents francs par mois du second!

On conçoit le triomphe aux Bouffes-Parisiens d'un tel artiste aux mains habiles de M. Offenbach. Berthelier attira tout Paris aux *Deux Aveugles*, à *Bataclan*, à *la Nuit blanche*, au *Violonneux*, à *Perrinette*, à *la Pleine eau*, au *Duel de Benjamin*, au *Songe d'une nuit d'été*.

Ce fut dans cette dernière pièce que MM. Auber et Adam le remarquèrent. Dès le lendemain, ils le signalèrent à M. Perrin, qui se rappela la soirée de M. Clapisson et l'engagea à l'Opéra-Comique.

Le traité ne fut pas long à rédiger.

— Combien voulez-vous?

— Sept mille deux cents francs?

— Vous les aurez, et vous débuterez dans *Maître Pathelin*.

Berthelier était tellement à la mode, à cette époque,— qu'une noble Anglaise, dit-on, voulut l'enlever... au célibat. Mon voisin prétend qu'il la guérit de sa passion avec infiniment d'esprit, en chantant et mimant un soir devant elle tout ce qu'il savait de plus extravagant, de plus supercoquentieux, de plus violemment satirique, en fait de rôles anglais, de baragouinages et d'excentricités d'outre-Manche. Le patriotisme de notre lady se révolta et délivra son cœur du servage. C'est ainsi que Lekain s'affranchissait de la coquetterie des *lionnes* de son temps.

Comment Berthelier entrerait-il dans la peau du berger Aignelet, de cet illustre type de la comédie gauloise, de ce niais madré, de ce triple Bas-Normand, qui provoque, depuis cinq siècles, en France,

Ce rire d'autrefois, ce rire des aïeux,
Qui jaillissait du cœur, comme un flot de vin vieux?

Comment soutiendrait-il, dans l'immortelle *farce de l'Avocat Pathelin*, — non-seulement les souvenirs de La Fontaine, de Molière et de Brueys, non-seulement les traits de gaieté sublime passés en proverbe dans notre langue, — mais encore la tradition des plus fameux artistes de la Comédie-Française?

C'était là une question de vie ou de mort, de gloire ou de honte pour le trial de vingt-cinq ans.

Tout Paris courut, ce soir-là, à l'Opéra-Comique, — et tout Paris fut subjugué, entraîné, désarmé par l'éclat de rire, au premier aspect, au premier mot, au premier geste de Berthelier, dans l'entrevue du berger voleur et du patron Josseaume.

Ce n'était pas un acteur, en effet; c'était la Normandie tout entière incarnée, physionomie, costume, pantomime et langage :

Un homm' noir m'a r'mis c' griffonnage
Où s' qu'on dit que, pour mon usage,
(*Montrant la boutique du drapier Josseaume.*)
De ses brebis et d'ses agneaux
J' fais des cot'lett's et des gigots...
C'est un mensonge ben horrible!
Car j'ons le cœur si doux, si sensible,
Que, quand on frappe un animal,
Ça me fait mal, ça me fait mal!

Le drapier, qui l'a cité devant le juge, s'avance et l'apostrophe :

— Ouais! tu fais l'imbécile; mais je te jure que tu ne tueras plus mes moutons!

— Hé! mon doux maître, ne croyez point les médiseux...

— Ne t'ai-je pas surpris moi-même, cette nuit, tuant un de mes agneaux?

— C'était pour l'empêcher de mouri'!

— Le tuer pour l'empêcher de mourir!

— De mouri' de la clavelée..., à cause, ne vous en déplaise, que, quand ils mourioni de ce vilain mal, ils ne sont plus bons ni à bouillir ni à rôtir.

— Six vingts moutons en un mois!

— Ils gâtiont les autres, par ma fi!

— Nous verrons ça ce soir devant le juge! Tu seras pendu, gredin, pendu haut et court!

— Le ciel vous le rende!

— Coquin! scélérat! voleur!

— Dieu vous tienne en joie!

Josseaume, furieux, rentre chez lui, — et Aignelet prononce ce monologue célèbre :

— Il faut que j'allions trouvais une espèce de manière d'avocat pour défendre mon bon droet! C'est ça! Ah! les honnêtes gens ont bé d' la peine à vivre au jour d'aujourd'hui!

Avec ces simples mots, qui résument le Cotentin et la vallée d'Auge, Berthelier fit crouler la salle d'applaudissements.

Sa scène avec Pathelin l'avocat eut le même succès.

— Contre qui plaides-tu?

— Contre mon doux maître.

— Et quel est-il?

— Dame! c'est mon doux maître.

— Tu le nommes?

— Mon doux maître.

— Un idiot..., un crétin... Voyons, conte-moi ton affaire...

— C'est donc pour vous dire, révérence parler, que mon doux maître me paye chichement mes gages, et que, pour m'indommager de ça, je faisons quelque petit commerce avec un boucher, bravé et digne homme du pays... Sauf votre respect, j'empêchons les moutons de mouri' de la clavelée...

— Je comprends; tu les tues, tu les vends, et tu gardes l'argent pour toi.

— Par ma fi! c'est ce que dit mon doux maître..., à cause que l'autre nuit il m'a vu prendre un gros mouton et lui mettre tout doucement mon couteau sous la gorge. Alors mon doux maître m'en a donné, m'en a donné sur la tête avec son bâton, tant et tant, qui faudra, ben sûr, me trépaner.

— Bon! bon! voilà des coups qui te sauveront de la corde... Tu me payeras bien? Tu as de l'argent?

— De bons petits jaunets dans un boursicot de cuir...

— Eh bien! tu ne répondras autre chose au juge que le cri de tes moutons, *bée! bée! bée!* — voilà tout. Mais tu me payeras?

— Oh ! par ma fi ! allais ! marchais ! je connais la langue de mouton !

Bref, voilà les parties devant le juge. Josseaume, reconnaissant dans l'avocat Pathelin le drôle qui lui a volé six aunes de drap, s'entortille au milieu de sa double marchandise ; il réclame six aunes... de mouton, et raconte qu'on lui a égorgé... son drap la nuit ; si bien que chacun lui crie à tue-tête : — A vos moutons, plaideur ! revenez à vos moutons ! Aignelet lui donne le coup de grâce avec les *bée ! bée !* qu'il bêle à toutes les questions. Le maître avoue qu'il l'a battu. L'avocat prouve en trois points qu'il lui a fêlé la cervelle, — et le juge condamne le drapier aux dépens.

Cette scène serait l'idéal du comique, si elle n'était dépassée encore par la suivante. Lisez l'original du quinzième siècle :

Maître Pathelin s'approche d'Aignelet qu'il a sauvé, — et, le sourire aux lèvres, la main tendue, il réclame ses honoraires, les petits jaunets du boursicot. Or, le trompeur doit être trompé à son tour, et le voleur de drap puni par le voleur de moutons. C'est la haute moralité du fabliau. Donc, le berger, fidèle à la leçon de l'avocat, ne lui répond que comme il l'a fait répondre au juge.

PATHELIN.

... Viens çà, viens !

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Ta partie est retraite,
Ne dis plus : bée ; il n'y a force.
Luy ai-je baillé belle estorse,
T'ai-je point conseillé à poinct ?

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Ne dea, on ne t'orra point :
Parle hardiment, ne te chaille.

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Il est ja temps que je m'en aille.
Paye-moy !

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Quel bée ? Il ne le faut plus dire.
Paye-moi bien doucement.

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Est-ce moquerie ?
Sur mon serment ! tu me payeras !
Entends-tu, si tu ne t'envoles.
Ça, argent !

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Tu te rigoles.
Comment ! n'en auray-je autre chose ?

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Maugrebleu ! n'ai-je tant vescu,
Qu'un berger, un mouton vestu,
Un vilain paillard me rigole ?

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Par saint Jean ! tu as bien raison ;
Les oysons menent les oyes paistre ;
Or cuidois estre sur tous maistre
Des trompeurs d'icy et d'ailleurs,
Et un berger des champs me passe ! (1)

Dans les fameux *bée* et dans la mystification du dénoûment, Berthelier fut réellement prodigieux et fit rire notre génération, — comme riaient nos ancêtres, dans la Grand'Salle du palais, — à la mirifique représentation de *Maistre Pathelin*.

Le Mariage extravagant, d'après Désaugiers, — et tout récemment *les Désespérés*, des mêmes auteurs que *Pathelin* (chez Michel Lévy) ont achevé de placer l'amusant trial à côté de Sainte-Foy, c'est-à-dire au premier rang des comiques parisiens. A la reprise de *Jeannot et Colin*, avec les quatre mots de son rôle de Blaise, il a eu les honneurs de la soirée.

Berthelier est aujourd'hui un des maîtres les plus savants et les plus accomplis du spectacle en famille, — dans tous les salons de Paris, comme chez les Pères du collége de...

Pour voir jusqu'où peut aller la gaieté, sans jamais sortir des convenances, il faut lui entendre dire *les Gestes*, *le Vieux Braconnier*, *les Ficelles dramatiques*, *C'est ma fille ! Ça m'agace*, l'air anglais du *Songe*, *les Jolis pantins*, publiés par Heugel, etc., etc.

Aux acteurs de nos proverbes et de nos charades, qui aspireraient à l'imiter, nous devons dire qu'il a la voix juste, fraîche et vibrante, la méthode simple et naturelle, que tout en lui, regard, physionomie et geste, est à la fois naïf et inattendu, franc et gracieux, varié, original et sympathique, — retenu et charmant jusque dans les plus grands écarts, toujours saisissant et jamais exagéré.

Ajoutons qu'avec tant de talent et de succès, il est modeste et laborieux comme à ses débuts, et l'on comprendra pourquoi tout le monde l'aime en l'applaudissant.

Ses relations continuelles avec les salons lui en ont donné la tenue, les manières et le langage. Quand il s'installe à côté du piano, on le prendrait pour un habitué de la maison, si l'on pouvait l'observer et l'écouter sans rire.

Lors du fameux congrès de Paris, Berthelier-Giraffier fut appelé à la cour et dérida toute la diplomatie des quatre nations, avec une aisance et une verve qui ont rendu son nom européen... Gare aux offres de l'Angleterre, de la Sardaigne, de l'Autriche et de la Russie !

Un témoin oculaire nous rapporte un exemple du tact et de l'esprit de cet aimable artiste.

C'était à Passy, l'an dernier, à un concert pour les pauvres. Rossini, l'illustre Rossini y assistait, — et personne n'avait eu l'idée d'ajouter au programme un mor-

(1) La *Farce de Maistre Pathelin*, attribuée à Pierre Blanchet, à Villon, à Clément Marot, est une des œuvres les plus populaires de la vieille France. Elle a eu plus de cent éditions, traductions et imitations. La pièce de Brueys, quoique insuffisante, est restée à la Comédie Française ; et celle de MM. de Leuven et Langlé, musique de M. Bazin, restera plus justement à l'Opéra-Comique, où MM. Couderc, Lemaire et Prilleux en ont, avec M. Berthelier, consacré le succès unanime. Livret chez Tresse, au Palais-Royal ; partition, chez Escudier, rue de Choiseul.

On s'étonne et on regrette que Molière n'ait pas mis son cachet à cette farce gauloise. La Fontaine la savait par cœur et y a pris la fable : *le Renard et le Corbeau*. Elle est d'ailleurs passée presque entière dans notre langue, où tous ses types, tous ses mots, tous ses traits sont restés à l'état de proverbes. A ce titre seul, c'est un de nos plus curieux monuments littéraires.

ceau du grand homme. A minuit, arrive Berthelier, qui enlève la paille avec ses chansonnettes. Après son fameux air anglais, on lui crie : *Bis!* Rossini mêle ses bravos à ceux de la salle, mais, au lieu de dire *bis*, il demande *autre chose!* Que fait le chanteur? Il cherche dans sa tête, en une seconde, le moyen de réparer l'oubli du programme, à l'endroit du maestro. Il entonne : *C'est ma fille!* et, au milieu des noms de compositeurs qu'il lance au public, il intercale et fait ressortir avec habileté le grand nom de Rossini! La réparation fut complète et l'ovation étourdissante. L'auteur de *Guillaume Tell* en fut tellement ému, qu'il s'écria :

— Je n'oublierai de ma vie cette soirée!

— Après tout cela, demandai-je à mon voisin de banquette, Berthelier, parti de son village pour le Conservatoire de musique... est-il entré réellement au Conservatoire de musique?

— Jamais, répondit, en riant, mon voisin ; mais il est entré au Panthéon Comique, illustré par Stop, — et je vous engage à le *croquer* dans le *Musée des Familles*. Cela réjouira beaucoup, entre autres deux cent mille lecteurs les Révérends Pères et les quatre cents élèves du collége de...

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

LA REINE D'OUDE A PARIS.

Étrange destinée. Les mystères de Brahma. La malade invisible. Pleurs et sanglots. L'embaumement. Les funérailles. Curieuses cérémonies.

Lorsque nous avons publié ici (tome XXIV, page 221) la notice et le portrait de la reine d'Oude, lorsque nous avons annoncé son prochain voyage à Paris, nous étions loin de nous douter qu'elle viendrait y mourir, — et reposer au Père-Lachaise.

Etrange destinée d'une souveraine chassée du plus féerique royaume doré par le soleil, venant en marchander le prix à ses vainqueurs dans les brumes de leur capitale, près d'y rentrer elle-même en triomphe, à la suite d'une immense insurrection, et terminant tout à coup cette odyssée par une mort obscure dans un hôtel de la rue Laffitte!

Les derniers jours et les obsèques de la reine d'Oude ont composé le plus curieux spectacle de l'hiver à Paris, — et forment un chapitre plein d'intérêt à joindre à notre article de l'an dernier, — et à l'histoire pittoresque des mœurs et coutumes de l'Indoustan.

Le chroniqueur le mieux informé, M. Paul d'Ivoi, semble avoir été admis seul à l'initiation de ces mystères funèbres du brahminisme. C'est donc lui que nous consulterons et citerons de préférence dans notre récit abrégé de la mort et des funérailles de la reine d'Oude.

Sa Majesté Malka-Kachwar était venue à Paris pour y rétablir sa santé détruite par le climat de Londres. Elle occupait avec sa cour tout le premier étage de l'hôtel Papy, rue Laffitte.

Deux des jeunes princesses ont seules couché dans un lit, mais en alternant, la tête aux pieds et les pieds à la tête.

Les docteurs même appelés près de Sa Majesté hindoue, MM. Cabarrus et Rayer, premier médecin de l'empereur, n'ont pu parvenir à voir la figure de leur auguste malade avant son dernier soupir. Il faut donc s'en tenir au portrait que nous avons eu le privilége de donner à nos lecteurs.

Il est impossible, dit M. d'Ivoi, de se faire une idée de la douleur démonstrative, des cris et des sanglots qui ont éclaté autour de la reine morte.

Dans la nuit, le prince Mirza, fils de la défunte, dont nous avons donné aussi le portrait, était arrivé à l'hôtel, et il a ordonné l'embaumement solennel de sa mère.

Posé sur une planche à quatre supports, le corps a été soumis à un savonnage complet et parfumé des pieds à la tête. Les dames d'honneur se sont approchées, et chacune d'elles a versé sur la souveraine une cruche d'eau pure, avec force prières, génuflexions et signes de douleur. Le corps a ensuite été entouré de bandelettes de fine mousseline et d'un cachemire de la plus grande beauté.

La table à quatre pieds a été recouverte d'un drap de soie rouge, brodé d'or, et le corps a été ainsi exposé toute la nuit, gardé par les dames d'honneur, qui psalmodiaient quelques chants indiens. Dans la cour de l'hôtel, au pied de la fenêtre royale, un grand feu de bois avait été allumé, et tous les Indiens, rangés autour, ont passé la nuit en psalmodiant et brûlant des parfums qui se répandaient dans tout l'intérieur de l'hôtel.

Le lendemain, ont eu lieu les funérailles.

Le cortége, précédé d'un très-beau catafalque blanc constellé d'étoiles d'argent et traîné par six chevaux blancs de main, tout caparaçonnés d'étoffes frangées d'argent, le premier monté par un piqueur en selle, s'est mis en marche par la rue Laffitte et a traversé tous les boulevards jusqu'au cimetière du Père-Lachaise, à l'extrémité duquel se trouve un petit terrain séparé et enclos de murs. C'est le cimetière des Orientaux. Au milieu s'élève une mosquée d'un style byzantin.

Douze voitures fort riches complétaient le cortége ; mais, entre elles et le catafalque, suivait à pied, navré de douleur, le prince Mirza-Ally-Ackhbar-Khan-Bahadore, fils de la défunte, soutenu par l'ambassadeur de la Sublime-Porte, et par le général d'Orgoni.

Quatre à cinq mille spectateurs attendaient à l'entrée du cimetière réservé ; mais un certain nombre de personnes, venues dans les voitures de deuil, ont seules été admises.

Là ont eu lieu des scènes de l'intérêt le plus étrange et le plus touchant. Le corps, descendu du catafalque et recouvert de son drap d'or, a été placé en travers de la porte de la mosquée. Les prières et les chants ont commencé dans une langue qui nous est complétement inconnue, mais dont les paroles ont vivement impressionné les assistants. Pendant ces psalmodies, où le nom d'Allah a été souvent prononcé, le prince avait été dépouillé de ses chaussures, de son manteau noir brodé d'argent, de sa couronne de velours rouge et d'or surmontée d'une aigrette blanche, et, pieds nus, il s'est tenu debout, fondant en larmes, essuyant son visage avec un mouchoir,

tout le temps que ces psalmodies et ces chants ont duré.

Ensuite, un immense drap blanc a été étendu à terre; on a remis au prince sa couronne, sa chaussure et son manteau, et tous les Orientaux, lui en tête, sont venus se ranger et s'asseoir en cercle sur le tapis improvisé. Quelques personnes habillées à la française, entre autres le général d'Orgoni et plusieurs personnages de l'ambassade ottomane et russe, ont été invitées à venir prendre place sur ce tapis et s'y sont assises le chapeau sur la tête. Cette scène a duré de quinze à vingt minutes, par un froid au-dessous de zéro. Le silence le plus complet régnait partout; seulement on entendait au fond de la mosquée quelques psalmodies lugubres. Les imans qui étaient entrés dans ce lieu, où personne d'ailleurs n'a pénétré, avaient laissé leurs sandales à la porte.

C'est alors qu'on a procédé à la cérémonie de l'enterrement. Quatre longs bâtons en bois, recouverts de velours rouge, avaient été apportés; on a attaché à chacun d'eux les quatre coins d'un immense drap lamellé d'or et on a improvisé une sorte de dais qui a été placé sur la fosse ouverte. Les cordes d'or qui avaient servi à attacher les coins du drap ont été attachées à des pieux de bois fichés en terre, de manière à le maintenir comme une tente en équilibre. Le cercueil a été approché et, après beaucoup d'hésitation et de difficultés, descendu dans la tombe au moyen de cordes; car, bien que les aides des pompes funèbres fussent présents, tout a été fait par les musulmans eux-mêmes, et nul chrétien n'a mis la main au cercueil. Un autre large drap blanc a aussitôt été jeté sur la fosse béante; deux femmes qui faisaient partie de la suite, et qui jusqu'à ce moment n'avaient pas été remarquées, se sont avancées au bord de la tombe; on leur a ôté leur toque de velours, leur manteau, tous les bijoux qu'elles portaient sur elles, et elles se sont glissées sous le drap, dans le fond de la fosse, emportant avec elles une urne d'argent et un petit vase que l'on a supposé contenir des parfums. Personne n'a vu ce qu'elles ont fait dans la tombe, car le drap, toujours étendu, les a constamment dérobées aux yeux.

Le prince s'est ensuite avancé au bord de la fosse, toujours soutenu et pleurant; une dernière fois, il a regardé au fond du sépulcre par un coin du drap qui avait été relevé pour lui seul, et on l'a emporté fondant en larmes. Ç'a été la dernière cérémonie de cette histoire funèbre. Les deux femmes sont remontées, se sont habillées, ont repris leurs bijoux, et chacun des Indiens présents a commencé à jeter la pelletée de terre sur la tombe de cette majesté éteinte. Tout le monde s'est ensuite retiré silencieusement.

Une particularité très-curieuse, ajoute le chroniqueur, est celle-ci : le cercueil dans lequel a été enfermée la reine d'Oude n'est pas une bière ordinaire ; c'est une énorme caisse oblongue de deux mètres de longueur et de quatre-vingt-cinq centimètres de hauteur sur quatre-vingts centimètres de largeur. M. Everickx, l'emballeur breveté de S. M. l'impératrice, qui avait été chargé de l'exécuter, a dû recommencer deux fois son ouvrage, parce qu'il avait assemblé ses planches avec des *clous*, et qu'aucun métal, d'après les lois liturgiques du pays, ne peut entrer dans la confection des sépultures. Cette caisse a été chevillée en bois, remplie de coton, et Sa Majesté y a été placée presque assise dans le riche costume que nous avons décrit.

Il nous reste à vous raconter deux piquantes anecdotes sur cette bière et sur le prétendu luxe indien.

L'acte de décès a été inscrit à la mairie du deuxième arrondissement, sous cette formule :

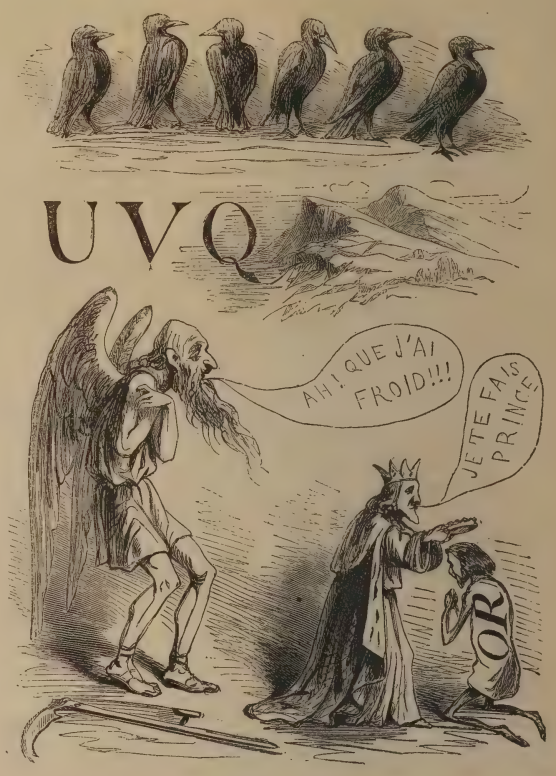
« S. M. Malka-Kachwar, reine du royaume d'Oude, décédée rue Laffitte, à l'âge de cinquante-trois ans. »

— Dieu seul est grand ! disait Massillon, devant le cercueil de Louis XIV.

N'est-ce pas le cas de répéter ce mot devant le cercueil de la reine d'Oude ? P.-C.

N. B. Notre prochaine *Chronique* contiendra la *Revue des fêtes de l'hiver à Paris.*

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.



EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER DERNIER.

« Soldats ! je suis content de vous; vous avez rempli mon attente. » Paroles de Napoléon à son armée, après la victoire de Lutzen. (Sol d'age—*Su*—*i*—comte en 2 *vous*—*v*—houe—*za*—verre empli—*mon* attend-*te*.)

N. B. Nous publierons prochainement une seconde *Étude sur l'Inde anglaise* : Eléphants et monstres, *épisode de l'insurrection actuelle*, par M. Méry ; — et nous continuerons bientôt les *Voyages sur les chemins de fer français*, par Une Saison a Trouville, de M. Pitre-Chevalier, — et De Paris aux Pyrénées, de M. Alfred des Essarts, — avec un article spécial sur Bordeaux et les Landes.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LE COUSIN DE LA LUNE.

CHARADE DE CARNAVAL EN TROIS ACTES.

La mosquée du grand harem. Dessin de A. de Bar.

AVIS AUX ACTEURS.

Voyez, pour la simplification de la mise en scène des Proverbes-Charades, l'avis général à nos lecteurs, tome XXIII du *Musée*, note au bas de la page 378 (livraison de septembre 1856). Il va sans dire que *le Cousin de la Lune* doit être monté et joué sur le ton de la charge complète, à la façon de *l'Ours et le Pacha* et du *Tigre du Bengale*.

PERSONNAGES.

LI-DABOUN, schah de Perse.	OSCAR.
OSMAN, son capitaine.	ALFRED.
ALI-POUSH, son lettré.	EDMOND.
ANDRÉ, capitaine d'un navire.	ARMAND.
OUIST, nègre.	AUGUSTE.
AHMET, jeune noble persan.	
ROSE.	CAMILLE.
ZAÏDA.	ANNA.

La scène est en Perse pour les deux premiers actes ; à Paris pour le dernier.

PREMIER ACTE. PREMIÈRE SYLLABE.

Un jardin près de la mosquée du grand harem, à Ispahan.

SCÈNE I.

ROSE, seule, relisant un billet.

« Courage! Le temps de la délivrance approche! Mais « surtout, quelle que soit la personne qui se présente à vos « yeux, pas un cri, pas un regard, trahissant l'émotion ou « la surprise ; votre vie et celle d'un autre en dépendent! » D'où me peut venir cet avis? L'écriture ne m'en semble pas absolument inconnue. Ah! n'importe! de quelque part qu'il vienne, puisqu'il m'annonce la fin de mon esclavage, qu'il soit béni! (*Elle baise la lettre et la glisse dans sa robe.*)

SCÈNE II.

ZAIDA, ROSE.

ZAÏDA, *ne s'avançant qu'avec de grandes précautions.* La jolie Française doit rentrer vite, bien vite, dans le harem ; sinon, le vilain nègre Ouist ferait son rapport au grand et illustre schah, Li-Daboun, et la jolie Française irait au fond du lac bleu avec une grosse pierre au cou!

ROSE. Les horribles coutumes que celles de votre pays, Zaïda!

ZAÏDA. Mais non ; pour la femme obéissante, la vie est douce, en notre pays : se parfumer, se parer, mâcher le délicieux bétel, tirer de la chibouque de fraîches aspirations et de doux rêves, s'étendre sur de moelleux tapis, chanter parfois et parfois danser, les bras arrondis sur nos têtes ou faisant onduler dans les airs la gaze de nos écharpes azurées ; qu'y a-t-il de mieux dans les tristes contrées où se va coucher le soleil?

ROSE. D'abord ce ne sont pas de tristes contrées ; ensuite, les femmes de ces contrées, loin de perdre leurs jours en de molles rêveries, tiennent à honneur d'être de moitié dans les soucis de l'homme et dans ses travaux.

ZAÏDA. Seraient-elles toutes esclaves?

ROSE. Chez nous, il n'y a point d'esclaves.

ZAÏDA. Point d'esclaves ; pays étrange! Qui donc vous prépare les pipes et le café?

ROSE. Les femmes de France ne fument point. (*A part.*) Et plût au ciel que les hommes en fissent autant!

ZAÏDA. Pauvres créatures!

ROSE. Quant au café, les filles et les épouses le préparent fréquemment pour leurs époux et leurs pères.

ZAÏDA. Que de fatigue! Grâces soient rendues à Allah, qui m'a fait naître sur les bords de l'Indus et qui m'a donné ensuite pour demeure le doux harem du grand et redouté schah, Li-Daboun! Mais venez, ma Rose jolie, rentrons ensemble ; je vous aime pour la grâce de votre sourire et pour les histoires singulières qui se pressent sur vos lèvres, comme les flots argentés sur le sable vermeil ; aussi je ne veux pas que vous encouriez la colère du maître en transgressant plus longtemps la défense qui nous est faite de pénétrer dans ce jardin de la mosquée du harem, tant que l'astre du jour n'a pas doré les cieux de ses derniers rayons. Venez!

SCÈNE III.

LES MÊMES, OUIST.

OUIST. Trop tard!

ZAÏDA. Le méchant nègre nous épiait!

OUIST. Toujours!

ZAÏDA. Mon collier d'ambre était tombé au pied de ce platane et nous sommes descendues l'y chercher.

OUIST. Le maître ne compte pas les colliers d'ambre qu'il donne en présent à ses femmes.

ZAÏDA. A celui-là est attaché le don de rester belle jusqu'à la dernière heure.

OUIST, *sombre.* Et jusqu'à la dernière heure, vous serez restée belle!

ZAÏDA. Ouist, vous ne pouvez porter contre moi de faux témoignage?

OUIST. Je ne dirai que ce que mes yeux ont vu.

ZAÏDA. Vous savez bien que ma tendresse pour l'illustre schah, Li-Daboun, qu'Allah garde! est inaltérable et qu'elle est profonde comme les eaux du grand Océan.

OUIST. Je dirai qu'à l'heure où le soleil est à son zénith, je vous ai trouvées, l'une et l'autre, sans voiles dans ces jardins.

ZAÏDA. Ouist, laisse-nous rentrer ; je ne me détournerai plus de toi avec horreur ; j'éprouverai même une douce satisfaction à laisser mes regards tomber sur ton front.

OUIST. La peau d'Ouist est trop rude pour que les regards, bienveillants ou cruels, arrivent jusqu'à son cœur.

ZAÏDA. Je te donnerai la moitié de mes perles précieuses, de mes bleus saphirs et de mes blondes topazes.

OUIST. Ouist dira cela au fils d'Allah, et le fils d'Allah dira : Zaïda est coupable, puisqu'elle voulait acheter le silence de Ouist.

ZAÏDA. Ouist, au nom de ta mère!

OUIST. On m'a arraché de ses bras, que je me nourrissais encore de son lait ; Ouist ne connaît pas sa mère!

ZAÏDA. Au nom de la femme que tu as aimée!

OUIST. Ouist n'a jamais aimé.

ZAÏDA. Ouist!

OUIST. Suivez-moi!

ZAÏDA. Je t'en conjure!

ROSE. Ne vous abaissez point davantage à supplier cet homme, Zaïda ; je ferai connaître à Li-Daboun le généreux motif de votre désobéissance, et, si c'est du sang humain qui coule dans ses veines, il ne vous sera fait aucun mal.

OUIST. La femme aux cils blonds serait prudente de réserver pour elle-même l'éloquence de ses prières... Mais le fils d'Allah vient de ce côté, la sagesse de Salomon va parler par sa bouche.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, le schah LI-DABOUN, OSMAN.

LE SCHAH. Que vois-je?

OUIST, *après s'être prosterné.* Lumière et félicité de la

Perse, frère du soleil, parfum des roses, fils aîné d'Allah, ces deux femmes...

Rose, *s'avançant.* Seigneur, fille libre, née dans un pays libre, d'où m'ont enlevée les pirates auxquels vous m'avez achetée, il m'arrive d'oublier fréquemment les entraves imposées ici à vos femmes ; ce matin, enivrée par les parfums qui montaient de vos jardins jusqu'à moi, attirée par ces ombrages, où l'air pur se joue et où les oiseaux chantent le soleil et la liberté, je suis descendue sans autre arrière-pensée que la naturelle envie de jouir de ces présents du ciel ; alors Zaïda, amie trop dévouée, s'est hâtée de me suivre pour me faire ressouvenir de vos ordres, et, docile, j'allais rentrer au harem sur ses pas, lorsque cet homme nous a méchamment retenues en ces lieux, nous exposant ainsi aux suites funestes de votre courroux. Je demande que votre justice s'appesantisse sur le nègre !

Li-Daboun. Hein ! l'accusée qui devient accusatrice ! Que dites-vous de cela, Osman ?

Osman, *grandes moustaches.* Ce qu'il plaira à Sa Hautesse.

Li-Daboun. Il me plaît de le trouver impertinent.

Osman. Je le trouve fort impertinent.

Li-Daboun. Après tout, vu d'un certain côté, c'est néanmoins assez... drôle.

Osman. C'est extraordinairement drôle.

Li-Daboun. Il faut avouer cependant que ces Françaises semblent ne douter de rien ; cela parle à un schah de Perse comme à un principicule de leur nation.

Osman. Cela ne comprend point la majesté d'un schah !

Li-Daboun. Si j'envoyais celle-ci l'apprendre au fond du lac ?

Osman. Ce serait le moyen qu'une autre fois elle ne se rendît plus coupable d'une semblable énormité.

Li-Daboun. Vous dites des bêtises, Osman.

Osman. Le grand schah, Li-Daboun, frère du soleil et fils d'Allah, ne saurait se tromper.

Li-Daboun. D'ailleurs, il fait bon quelquefois tâter de la clémence. Que l'on soit tout oreilles ; je vais parler ! Prenant en considération l'ignorance de cette petite et le dévouement de sa compagne, nous ferons une infraction à nos lois, et, fermant l'œil de notre justice, nous tiendrons ouverte la porte du harem et ne les y regarderons point rentrer.

Rose, *avec reconnaissance.* Seigneur !

(Zaïda s'incline très-bas, les mains croisées sur sa poitrine.)

Ouist. Le fils d'Allah est grand et sa bonté infinie ; mais veut-il demander à la femme aux yeux pâles si ce sont des versets du Coran qu'elle a tout à l'heure glissés parmi les plis de sa tunique ?

Li-Daboun. Des versets du Coran !

Rose, *à part.* Maudit espion ! (*Haut.*) Je ne sais ce que veut dire cet homme, seigneur.

Ouist. Une lettre était tout à l'heure dans ses mains ; elle l'a baisée avec transport et cachée dans son corsage.

Rose. Il ment !

Li-Daboun. Esclave, c'est toi qui mens !... Le fils d'Allah a failli être pris aux subtilités de ta langue ; tremble ! son courroux va s'appesantir sur ta compagne et sur toi !

(Douleur et terreur de Zaïda.)

Rose. Je...

Li-Daboun. Cette lettre !

Rose. Seigneur...

Li-Daboun. Cette lettre !

Rose. Mais...

Li-Daboun. Cette lettre, cette lettre, cette lettre !

Rose. Eh bien, non, au fait, non, jamais !

Li-Daboun. Quelle audace ! Osman, arrachez-la-lui.

(Osman se met en devoir d'obéir ; Rose se débat, mais, voyant que la résistance est impossible, elle prend elle-même la lettre et la jette aux pieds du capitaine ; Ouist la ramasse et la présente au schah.)

Li-Daboun. Osman, ouvrez ce papier ; que dit-il ?

Osman. Ce sont des caractères étrangers, seigneur.

Li-Daboun. Qu'on m'aille quérir mon lettré. (*Ouist frappe la terre de son front et sort en courant.*) Vous, Osman, ne perdez point des yeux ces deux femmes.

(Zaïda est accablée de douleur ; Rose la soutient ; elles forment un groupe, à gauche du spectateur, au deuxième plan. Au premier plan, à droite, le schah s'assied à l'orientale, sur un tapis qui s'y trouve, et tire de sa ceinture une longue chibouque qui y est enroulée.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, ALI-POUSH, OUIST.

(Ouist s'empresse de présenter le feu à la pipe du schah ; Ali, coiffé d'un grand bonnet, s'est profondément incliné.)

Li-Daboun. Ali-Poush, vous que je comble de mes dons, non pas pour que vous soyez la joie de mes yeux, vous êtes pour cela trop laid, mais afin que vous résolviez tout problème qu'il me plaît de vous soumettre, et que vous me déchiffriez tout grimoire, lisez-nous ceci.

Ali, *retournant le papier en tous sens.* Ceci, seigneur ? C'est que... ceci... c'est un fragment de la langue hiéroglyphique, que choisissaient les Pharaons d'Egypte pour leurs inscriptions !

(Après avoir exprimé l'effroi, Rose ne peut s'empêcher de sourire.)

Li-Daboun. Eh bien, traduisez-le-nous.

Ali. Certes, je suis en tout temps prêt à répondre à la haute confiance dont m'a investi Votre Sagesse ; mais cette langue hiéroglyphique a des sens divers, et, si l'on ne veut tomber dans quelque grave erreur, il faut se donner de garde de se prononcer, qu'on n'y ait songé mûrement trois mois, trois jours, trois heures, trois minutes et trois secondes.

Li-Daboun. Mon cher lettré, vous êtes un âne ; ce n'est pas dans trois mois, trois jours et trois heures qu'il me faut la traduction de ce qu'il y a là d'écrit ; c'est à l'instant même, ou le pal !

Ali, *frémissant.* Les désirs du schah sont des lois et son serviteur est à ses ordres.

Li-Daboun. J'écoute donc.

Ali. Sur ce papier... apporté sans doute par quelque messager céleste, dans les mains du fils d'Allah ?

Li-Daboun. Ceci ne fait rien à l'affaire ; allez toujours.

Ali. Je vois..... Il faut que les caractères inscrits sur ce papier proviennent de quelqu'un des rouleaux prophétiques que dérobe, aux yeux des profanes, la pyramide de Chéops.

Li-Daboun. Qu'importe !

Ali, *troublé.* Attendu que... j'y vois... oui... non... si !

Li-Daboun. Eh bien ?

Ali, *la tête perdue.* J'y vois que le schah Li-Daboun, frère du soleil et fils d'Allah, est le plus grand monarque du monde ; que de longs jours, tissus d'or, lui sont dévolus ; que c'est pour lui que la terre s'émaille d'étoiles et que le ciel se couvre de fleurs ; je me trompe, c'est pour lui que le ciel... que la terre... que les eaux... Enfin, j'y

vois que la Perse n'a jamais eu, parmi ses schahs les plus illustres, de schah comparable au schah sous le règne duquel nous avons le bonheur de vivre...

LI-DABOUN. Et sous le règne duquel vous aurez le bonheur d'en finir avec les hiéroglyphes et les inscriptions!... Le pal pour Ali-Poush, l'homme à la science menteuse, le timbre qui sonne faux, l'arbre qui s'abreuve à la source de nos libéralités et ne donne, en retour, ni fleurs ni fruits.

ALI. Seigneur, la vérité est sortie de mes lèvres.

LI-DABOUN. Pour te croire, il faudrait que je n'eusse vu ni la pâleur de ton front, ni l'éclair de malice qui, alors que tu parlais, a passé dans les yeux de cette Française; il faudrait que je n'eusse point entendu le claquement d'effroi de tes dents, ni le craquement de tes vieux genoux qui, à chacune de tes paroles, se heurtaient comme on dit que se heurtent au vent les squelettes des pendus. Ou tu m'as trompé sciemment, ou ces caractères te sont inconnus; dans l'un ou l'autre cas, le pal! Osman, emmenez cet homme. (*Ali chancelle; Osman l'entraîne.*)

Li-Daboun, schah. Dessin de Bertall.

Ouist, faites venir en ces lieux l'étranger pris hier dans nos murs.

(Ouist sort; le schah fume.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, OUIST, ANDRÉ.

(Tressaillement réprimé de Rose.)

LI-DABOUN, *lui montrant le billet*. Connais-tu cela?

ANDRÉ, *calme*. Non; mais, pour le connaître, il me suffira d'y jeter les yeux. Ce sont des caractères chinois.

(Rose ne quitte point André du regard; André reste froid et à l'aise.)

LI-DABOUN. Lis.

ANDRÉ, *lisant*. « C'est au sein de la terre que le feu « couve; la flamme partira de l'orient et de l'occident, du « sud et du septentrion; l'Océan pouvant être le salut, il « sera bon de continuer à inspirer au grand cèdre l'hor- « reur de l'Océan. »

LI-DABOUN. Ce que tu dis se trouve écrit là?

ANDRÉ. Si vous daignez en prendre la peine, et que vous sachiez le chinois, vos yeux le pourront constater.

LI-DABOUN. Bon! Mais que signifient ces paroles? Elles semblent avoir un sens caché.

ANDRÉ. En effet.

LI-DABOUN. Le peux-tu interpréter?

ANDRÉ. L'homme qui attend la mort n'aime point à détacher son regard de la tombe qui s'entr'ouvre, pour le reporter sur les intérêts de ce monde.

Le capitaine Osman. Dessin de Bertall.

Le lettré Ali-Poush. Dessin de Bertall.

LI-DABOUN. Je te donne la vie, pour l'explication des choses que tu m'as lues!

ANDRÉ. Soit. « C'est au sein de la terre que le feu couve. » Cela ne signifierait-il point qu'au centre de la Perse, à Ispahan même, une conspiration se trame? « La flamme partira de l'orient et de l'occident, du sud et du septentrion. » Cela ne veut-il pas dire que, des quatre points cardinaux, la conspiration éclatera? Enfin, conti-

nuer à inspirer au grand cèdre l'horreur de l'Océan, attendu que l'Océan est le salut, n'est-il pas clair que, par ces paroles, il est ordonné d'employer tous les moyens et toutes les ruses pour vous retenir à Ispahan, où vous devez périr, tandis que, si vous parveniez à vous éloigner du foyer de la trahison, à gagner quelque port voisin, vous échapperiez à la mort?

LI-DABOUN. Oui-dà!

Rose. Dessin de Bertall.

Zaïda. Dessin de Bertall.

ANDRÉ. Voilà, selon moi, le sens des caractères inscrits sur ce papier.

LI-DABOUN. Qui me sera garant de ta véracité?

ANDRÉ. Le peu d'intérêt que j'ai à vous tromper.

LI-DABOUN. Hum! — Alors, ces femmes, dans les mains desquelles un si dangereux écrit se trouve, feraient partie de la conspiration qui s'ourdit contre moi?

ZAÏDA. Seigneur!

LI-DABOUN. Paix!

(Rose écoute avec anxiété ce que va répondre André.)

ANDRÉ. Oui, seigneur!

(Mouvement de Rose, réprimé par un regard d'André.)

ZAÏDA. Seigneur, seigneur, j'atteste Allah!

LI-DABOUN, *à lui-même.* Que croire et que résoudre?... Ah bah!... (*Haut.*) Je quitterai Ispahan, mais auparavant ces deux femmes auront été retrouver mon lettré dans le royaume des ombres.

ANDRÉ. Ce sera justement que sévira votre rigueur.

(Zaïda pleure; stupéfaction de Rose.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, OSMAN.

OSMAN. Ali-Poush a vécu, seigneur!

LI-DABOUN. Bon! Maintenant, Osman, procurez-vous deux sacs de dimension égale, deux cordes neuves, et deux pierres de semblable poids; vous...

(Les femmes tressaillent; Zaïda se serre contre Rose, Rose fait un pas vers André, qui la regarde sans sourciller.)

Le nègre Ouist. Dessin de Bertall.

ANDRÉ, *bas au schah.* Que la prudence du fils d'Allah ait l'œil ouvert! cet homme est peut-être l'un des chefs du complot, et peut-être que le signal du supplice de ces deux femmes serait celui de votre dernière heure!

LI-DABOUN, *frissonnant.* Hein?

OSMAN. Le fils d'Allah daignera-t-il achever de m'expliquer sa volonté sacrée?

ANDRÉ, *bas au schah.* Admirez-vous son empressement, et ne dirait-on pas qu'il lui tarde que cent poignards soient levés sur votre tête auguste?

LI-DABOUN. Brrrr!

ANDRÉ, *de même.* Qu'il plaise à Votre Sagesse de l'éloigner, lui et le noir; un moyen de salut, lequel est aussi un moyen de vengeance, m'est inspiré.

LI-DABOUN. Osman, et vous, Ouist, rentrez au palais; il me plaît de rester seul ici, avec ces deux femmes et cet étranger.

(Osman et Ouist s'inclinent et s'éloignent.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins OUIST et OSMAN.

LI-DABOUN. J'écoute!

ANDRÉ. Seigneur, le supplice de ces deux femmes est écrit! Il ne s'agit point de l'éluder; m'en préserve Allah! mais de l'ajourner. (*Grande attention de Rose.*) Votre sûreté exige, vous l'avez reconnu, que vous alliez, momentanément, demander à l'Océan la sécurité que ces lieux vous refusent; emmenez avec vous ces deux femmes; et du bâtiment où vous irez mettre à l'abri des méchants votre tête sacrée, ainsi que vos trésors les plus précieux...

LI-DABOUN. Mes trésors! vous croyez qu'il est nécessaire?...

ANDRÉ. Que Votre Hautesse se munisse d'argent? Je suis d'un pays où l'homme qui se trouve sans argent est un milan sans griffes, un cadran sans aiguilles, un pantin sans ficelle; voilà pourquoi j'ai parlé dans ce sens; le fils d'Allah jugera!

LI-DABOUN. Bon! après.

ANDRÉ. Une fois à bord de quelque navire que ce soit, les sacs, les pierres, les cordes, tout sera de saison; et le frère du soleil pourra même assister au spectacle du plongeon de ces dames, pendant qu'à terre, ses amis réduiront les traîtres à néant.

LI-DABOUN. Hé! hé!

ANDRÉ. Ce projet sourit à Votre Hautesse?

LI-DABOUN. Assez.

ANDRÉ. Il est d'une exécution facile.

LI-DABOUN. Partons!

ANDRÉ. Les ombres du soir en assureraient le succès.

LI-DABOUN. Soit. Du reste, vous accompagnerez mes pas. Faites de secrets préparatifs, et, dès que le soleil aura disparu à l'occident, trouvez-vous en dehors de ce mur; ces femmes et moi, nous vous y attendrons. J'aurai pris autant d'or qu'il est matériellement possible à un schah d'en porter.

ZAÏDA, *s'avançant.* Seigneur, partager vos destins me serait glorieux, mais la pensée que votre courroux pèse sur ma tête...

ROSE, *bas et vite.* Chut! Je devine tout; nous marchons non à la mort, mais à la liberté!

LI-DABOUN. Hein! qui donne aux condamnées cette audace d'élever la voix devant nous? (*A André.*) L'heure passe; voici un anneau qui protégera vos pas; hâtez-vous, et prenez des provisions de bouche!

DEUXIÈME ACTE. SECONDE SYLLABE.

La scène se passe en rade dans le trois-mâts d'André. Le théâtre représente un petit salon, avec table et siéges fixés au plancher. Portes latérales.

SCÈNE Ire.

ANDRÉ, ROSE.

ANDRÉ. Enfin, il m'est possible de t'embrasser!

ROSE. Cher frère!

ANDRÉ. J'ai enfermé le schah dans ma cabine; nous pouvons causer.

ROSE. Quelle entreprise hardie que la tienne, André! Je frémis à l'idée des dangers que tu as courus!

ANDRÉ. Bah! escapade de mousse! chercher les moyens de pénétrer jusqu'à toi, et, pour cela, me laisser prendre par les sbires du cousin de la lune; ce n'était que l'*a-b-c* de mon rôle.

ROSE. Tu risquais ta vie!

ANDRÉ. J'avais confiance en mon étoile. Ce n'était pas pour rien que la Providence avait permis que mon navire arrivât à Marseille, peu après que s'en était enfui ton audacieux ravisseur; ce n'était pas pour rien que j'avais pu suivre sa trace, à travers la mer Atlantique et le grand Océan, ne le gagnant point de vitesse, il est vrai, mais le tenant toujours au bout de ma lunette; ce n'était pas pour rien, enfin, que j'avais pu mouiller dans cette rade inhospitalière, où, d'habitude, les étrangers sont priés, non poliment, de virer de bord, et que j'étais parvenu à endormir la vigilance des gardes-côtes, obtenant qu'ils détournassent les yeux du point où *l'Armorique* s'asseyait tranquillement sur ses ancres; toutes ces chances devaient forcément aboutir à la pilule métaphorique que cet imbécile de schah s'est laissé administrer, et, par conséquent, à ta liberté.

ROSE. Mais, à présent, cher André, quelle va être ta conduite?

ANDRÉ. Simple; partir ce matin, à l'heure de la brise.

ROSE. Et le schah?

ANDRÉ. Nous lui procurons un voyage d'agrément.

ROSE. Tu veux?...

ANDRÉ. Cela lui fera passer le goût du fruit défendu.

ROSE. Une fois en France, que deviendra-t-il?

ANDRÉ. Négociant en pastilles du sérail. Je consacrerai une partie de son or à lui élever une splendide échoppe, sur le boulevard du Crime, à Paris; le reste servira à équiper un croiseur, avec mission de courir sus à tout pirate.

ROSE. Pauvre schah!

ANDRÉ. Plains-le!

ROSE. Et pauvre Zaïda!

ANDRÉ. Elle ne te quittera point; nous la traiterons en sœur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ZAIDA.

ZAÏDA, *accourant.* Un grand bruit se fait entendre, là où s'est retirée Sa Hautesse.

ANDRÉ. Le schah aurait-il soif?

ROSE. Soif de notre supplice!

ANDRÉ. Cela l'affriandait; il faut que nous lui expliquions l'état des choses; je vous l'amène.

SCÈNE III.

ROSE, ZAIDA.

ZAÏDA. La jolie Française me mettra-t-elle au fait de ce qui se passe? Me dira-t-elle si je dois chanter les versets de la mort ou ceux de l'allégresse? Hier, nous quittons Ispahan sur des chevaux rapides; descendues de nos chevaux, on nous entraîne dans un frêle esquif, que cent fois les vagues menacent d'engloutir; de l'esquif, on nous fait passer sur ce bâtiment, auquel il ne manque que des jardins pour ressembler à un palais, et où devait luire notre dernier soleil. A chaque heure qui s'écoule, je m'attends à mourir; je cherche autour de moi les gardes farouches; je cherche l'épouvantable sac et les horribles cordes: je ne rencontre que de bienveillantes figures; je suis libre, et c'est le fils d'Allah qui est prisonnier!

ROSE. Vous plaignez-vous de ces changements du sort?

ZAÏDA. Non, si aucune atteinte n'est portée à la vie du fils d'Allah, et si la liberté lui doit être rendue.

ROSE. Rassurez-vous et bénissez Dieu !

ZAÏDA. Ainsi, cet étranger que vous nommez André ?...

ROSE. Est le souverain maître de ce navire. Nous ne sommes plus en Perse, terre de sacs et de cordes ; nous sommes en France, pays de la justice et des lois !

ZAÏDA. Et ?...

ROSE. Et vous allez pour jamais dire adieu au harem.

ZAÏDA, *stupéfaite*. Allah !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANDRÉ, LI-DABOUN.

LI-DABOUN, *à André*. Chien, pourquoi cette porte fermée ? Pourquoi n'a-t-on pas répondu à mon premier appel ?

ANDRÉ. Schah, soyez plus poli, ou j'use de représailles.

LI-DABOUN. Qu'entends-je ! Misérable, oublies-tu que c'est au fils d'Allah que tu parles ?

ANDRÉ. Nous sommes tous les fils d'Allah, et devant sa puissance les créatures ne diffèrent que par leur plus ou moins de vertu ; trouvez-vous que votre place soit dans la chambre ou sur le gaillard d'avant, au premier ou bien au dernier degré de l'échelle ?

LI-DABOUN. Je trouve qu'il faut un conducteur à ces femmes pour les guider au fond de l'Océan, et que c'est à toi qu'appartient cet honneur. Holà !

ANDRÉ. Vous appelez en vain.

LI-DABOUN. Ne suis-je pas ici sur un bâtiment à moi, au milieu de mes sujets fidèles ?

ANDRÉ. Vous êtes sur un bâtiment français, dont le capitaine est devant vous.

LI-DABOUN. Terre et ciel !

ANDRÉ. Shah Li-Daboun, en votre nom, l'on s'est servi de la ruse pour enlever une jeune fille à sa mère et à sa patrie, et chaque jour, en votre nom, pour satisfaire aux besoins de votre oisiveté, de semblables crimes se commettent ; l'heure est venue d'en porter la peine !

LI-DABOUN. Que dit-il ?

ANDRÉ. Que vous allez pour jamais perdre ces côtes de vue ; que vous n'avez plus de royaume ; que vous êtes à ma discrétion.

LI-DABOUN. Tu mens par ta gorge de maudit !

ANDRÉ. Un signe de moi, et vous êtes lié de cordes et jeté dans un noir cachot !

ZAÏDA, *s'avançant*. Vous ne ferez pas cela, seigneur !

ANDRÉ. Je ne veux point que meure le pécheur, mais qu'il se soumette et se taise.

LI-DABOUN. Ce qui se passe est certainement un affreux cauchemar !

ANDRÉ. C'est le jour de la justice qui se lève ! Schah Li-Daboun, tournez les yeux de ce côté : là, sont de généreuses terres qui, sous votre oppression, sont restées incultes ; des peuples sans nombre, que votre oppression a maintenus dans l'ignorance et l'abaissement ; vous avez fermé les yeux sur les nobles exemples que vous ont légués quelques-uns de vos aïeux, et n'avez marché que dans les voies de la mollesse et de l'égoïsme. Votre couronne va passer en d'autres mains ; je suis l'instrument de la colère céleste, et je vous condamne, pour le restant de vos jours, au travail et à l'obscurité !

(Li-Daboun tombe assis et accablé.)

ZAÏDA. Seigneur, seigneur ! vous rétracterez cet arrêt terrible !... Et puis, de quel droit vous instituer son juge ?

ANDRÉ. Du droit du plus fort.

ZAÏDA. C'est un droit contestable, si j'ai bien compris vos paroles.

ANDRÉ. La modération et l'équité le consacrent.

ZAÏDA. Est-il invoqué par les grands cœurs ?

ANDRÉ. Eh ! mais...

ZAÏDA. Seigneur, une fille de votre nation avait été ravie à ses foyers ; mais la porte de sa maison peut se rouvrir ; la voilà libre d'y rentrer. Punirez-vous le crime par le crime ? Pour venger l'une, enlèverez-vous l'autre ? M'enlèverez-vous à la contrée que j'aime et aux coutumes qui me sont chères ?

ANDRÉ. Si vous ne faites point de cas de la liberté, si vous méconnaissez le bienfait qui vient à vous, parlez, madame ; une chaloupe va être mise à vos ordres.

ZAÏDA. Le fils d'Allah y descendra-t-il avec moi ?

ANDRÉ. Le fils d'Allah vendra des pastilles d'Orient, fabriquées à Paris, aux merveilleuses de nos faubourgs.

ZAÏDA. C'est votre dernier mot, seigneur ?

ANDRÉ. C'est mon dernier mot.

ZAÏDA. Alors je m'attache à ses pas !

ANDRÉ. Ce dévouement...

ZAÏDA. Je mourrai sous votre ciel brumeux, mais je mourrai fidèle au malheur.

ROSE. André, je te demande la liberté du schah.

ANDRÉ. De cet instigateur du mal ?

ROSE. Ce n'est pas sa faute si les saines lumières n'ont jamais éclairé son esprit.

ANDRÉ. C'est du moins une raison pour que ses sujets soient débarrassés d'un tel schah.

ROSE. Celui qu'ils éliront vaudra peut-être moins encore.

ANDRÉ. Ta clémence m'étonne.

ROSE. Tu ne demandais que ma liberté ; grâce à toi, elle nous est acquise. Laissons la vengeance aux cœurs ulcérés ; que cet homme soit libre ; sa vue me gâterait les joies de ma délivrance.

ZAÏDA. La jolie Française a des paroles plus douces que les notes perlées du bengali !

ROSE. Cette faveur est la première que je te demande, André !

ANDRÉ. Le frère du soleil eût été curieux à voir pourtant, distribuant aux gamins sa marchandise à un sou.

ROSE. André, le vent fraîchit dans la rade ; les vagues murmurent sourdement la chanson du départ ; fais conduire à terre l'aimable Zaïda et son schah.

ZAÏDA. Ah ! seigneur, il n'y aura point de bénédictions que je n'appelle sur votre tête !

ROSE. Mon frère !

ZAÏDA. Seigneur !

ANDRÉ. Allons, quoi qu'il m'en coûte, que votre volonté soit faite !

ROSE et ZAÏDA. Merci !

ANDRÉ. Schah Li-Daboun, à la prière de ces deux jeunes femmes, condamnées par vous à la mort, votre liberté vous est rendue. Il n'y a contre vous aucune espèce de conspiration : la lettre chinoise était une lettre française. Vous pouvez retourner à Ispahan en toute sécurité ; suivez-moi, et puissiez-vous ne pas abuser du pouvoir que je vous restitue !

ROSE. Et vous, chère Zaïda, puissiez-vous ne pas regretter de n'avoir point laissé briser vos chaînes !

ZAÏDA. Le palmier doit vivre et mourir sur le sol où il est né !

(Les deux jeunes femmes se tiennent embrassées ; Li-Daboun est debout et va suivre André ; la toile baisse.)

TROISIÈME ACTE. LE MOT ENTIER.

Le théâtre représente un petit salon, où sont épars quelques-uns des costumes des rôles précédents.

SCÈNE Ire.

OSCAR, ALFRED, EDMOND, ARMAND, AUGUSTE, CAMILLE, ANNA.

(Les uns en costume, les autres à demi-déshabillés.)

OSCAR. Ça, notre charade n'a pas trop mal été ; j'étais beau, n'est-il pas vrai, dans ma robe du cousin de la lune ?

ALFRED. Et moi, avec mes farouches moustaches !

ARMAND. Eh bien, et moi donc, sous mon joli costume de marin !

AUGUSTE. Quant à moi, je suis sûr que mon masque noir a fait peur aux petites filles, et que les dames nerveuses en auront été émues.

CAMILLE. N'ai-je pas débité mon rôle un peu vite ?

ANNA. Et moi le mien avec trop de lenteur ?

OSCAR. Non ; chacune de vous a gardé la physionomie de son personnage ; les femmes du harem ne peuvent s'exprimer avec la volubilité des femmes de Paris. — M'avez-vous trouvé assez majestueux ?

ALFRED. Au superlatif. — Ai-je paru assez stupidement servile ?

EDMOND, *avec intention*. Il n'y avait rien au delà.

CAMILLE. Anna, votre costume était charmant.

ANNA. Ma tante m'avait prêté un thibet véritable ; mais le vôtre, chère Camille, ne laissait rien à désirer.

André condamnant Li-Daboun à vendre des pastilles. Acte II, scène IV. Dessin de Bertall.

ARMAND. Au salon, nos noms doivent être dans toutes les bouches.

AUGUSTE. Ce n'est pas douteux.

OSCAR. Je vais me glisser adroitement parmi les groupes, et surprendre ce qui s'y dit.

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins OSCAR.

ALFRED. Oscar s'imagine faire une moisson de lauriers ; gare aux couleuvres !

AUGUSTE. Il s'est trouvé majestueux ; il n'était que lourd.

ARMAND. Ce qui ne l'empêchera pas de s'adjuger la dose entière du succès ! Voyons donc ce qui en est, je reviendrai vous en faire part.

SCÈNE III.

CAMILLE, ANNA, AUGUSTE, EDMOND, ALFRED.

AUGUSTE. Cette dose entière du succès, Armand ne l'avoue pas, mais, dans son âme et conscience, il croit ingénument que c'est à lui qu'elle est due.

EDMOND. Ce n'est ni à lui, ni à Oscar.

CAMILLE ET ANNA. A qui donc ?

EDMOND. A mon bonnet !

CAMILLE. Ah ! bah !

EDMOND. Ma parole, tous tant que vous êtes, je vous admire ; la robe d'Oscar, vos moustaches, Alfred, et toi, Auguste, ton masque noir, vous ont brouillé la cervelle ; chacun de vous ne voit que soi, et est bouffi de son im-

portance, au point d'en crever, comme la grenouille de la fable.

CAMILLE. Tandis que, véritablement, si nous avons amusé nos indulgents amis, il me semble que le mérite en revient...

EDMOND. A mon bonnet, mademoiselle ; oui, à mon bonnet ! Lorsque nous avons paru, mon bonnet et moi, n'avez-vous pas entendu ces exclamations étouffées qui sortaient de toutes les bouches, et ces petits rires argentins qui dansaient sur toutes les lèvres ? N'avez-vous pas vu que tous les yeux se braquaient sur nous ? Qu'il est étrange ! disaient les uns. Qu'il est pointu ! disaient les autres. Comment le peut-on maintenir en équilibre, se demandaient les troisièmes ? Il va heurter le lustre ; il va prendre feu aux bougies ; jamais on ne vit bonnet pareil ; c'est un bonnet phénoménal ; ce bonnet fera envie aux artistes des théâtres impériaux ; je demanderai à le photographier ; je le moulerai ; c'est un bonnet qui en dit long ! il ren-

Ahmet et les acteurs de la charade. Acte III. Scène v. Dessin de M. Bertall.

ferme plus de malice qu'il n'a de capacité. Enfin, à l'aspect de mon bonnet, le succès, jusqu'alors indécis, est devenu certain.

ALFRED. C'est un peu fort !

ANNA. Alfred réclame pour ses moustaches.

ALFRED. Mon esprit de justice se soulève contre des prétentions... outrecuidantes.

EDMOND. Hein ?

ALFRED. Je maintiens le mot.

EDMOND. Monsieur !

CAMILLE. Messieurs, à quoi pensez-vous ? Si Mme de Kélac vous entendait, elle qui met avec tant de grâce son hôtel et ses armoires à notre disposition, je suis sûre qu'il nous faudrait renoncer à jouer jamais proverbes, comédies ou charades !

AUGUSTE. D'ailleurs, il est un moyen de savoir au juste l'opinion de notre public ; suivons l'exemple de ces messieurs, glissons-nous au salon.

ANNA. Inutile ; eux-mêmes reviennent de ce côté.

CAMILLE, *bas à Anna*. Ils diront tout ce qu'ils voudront ; néanmoins, sans nous !...

ANNA, *de même*. Evidemment, mais ils ne l'avoueraient pas.

CAMILLE, *de même*. On parle de la vanité des femmes !

ANNA, *de même.* Ma chère, je découvre tous les jours que celle des hommes est insatiable et incommensurable !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, OSCAR, ARMAND.

(Oscar et Armand rentrent, l'oreille basse.)

ALFRED, EDMOND, AUGUSTE. Eh bien ?

OSCAR. Des gens sans goût !

ARMAND. Prenez donc la peine d'apprendre par cœur des cinq cents lignes, de les répéter le matin, huit jours durant, devant votre glace, et, le soir, devant votre valet de chambre !...

OSCAR. De vous pénétrer d'une situation, de vous composer un visage !...

ARMAND. De suivre tous les marins que vous rencontrez dans les rues, afin de surprendre et de vous approprier leurs plus fugitives allures !...

CAMILLE, *feinte commisération.* Ce n'est pas à vous que la palme a été adjugée ?

OSCAR. Si ce n'était que cela !

EDMOND. Eh ! quoi donc ? (*A part.*) Je suis sûr que mon bonnet était dans toutes les bouches !

ARMAND. Pas même la plus insignifiante critique !

ANNA. Des critiques ! Etaient-ce donc des critiques que vous alliez chercher ?

ARMAND. A défaut de louanges, la critique est, du moins, une preuve que l'on préoccupe les esprits.

EDMOND. Et la critique même vous a fait défaut ?

OSCAR. Mon cher, cet air avantageux vous sied mal ; si, au salon, on ne songe point à nous, on ne s'y occupe pas de vous davantage ; pièce, acteurs, costumes, décors, tout a été, trouve-t-on, suffisamment applaudi ; et, dès lors, les têtes se sont tournées vers d'autres idées ; d'un bout du salon à l'autre, les paroles qui s'échangent sont des invitations à danser ; (*avec amertume*) la charade a vécu, vive le bal !

CAMILLE. Chut !

AUGUSTE. Qu'est-ce que ce bruit ?

AHMET, *du salon.* Il faut que j'entre ; il le faut ; je tiens à les convaincre d'erreur !

SCÈNE V ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, AHMET (prononcez AKMET) ; celui ci porte un volume in-folio. Costume splendide.

(Stupéfaction des acteurs en scène.)

OSCAR. Monsieur, j'aurai l'honneur de vous faire observer...

AHMET. Que pénétrer ainsi dans le cénacle est fort impertinent, peut-être ? Je le sais, et j'en fais mes excuses à ces dames ; mais il s'agit ici de bien plus que d'un manque de convenance ; il s'agit de calomnies, d'atteintes graves à la dignité de choses respectables, et je viens, messieurs, vous demander une rétractation authentique !

EDMOND. Des calomnies ?

ALFRED. Des atteintes à la dignité de quelque chose ou de quelqu'un ?

OSCAR. Nous ne vous comprenons point, monsieur, vous le voyez ; ayez donc l'obligeance de vous expliquer.

AHMET. Je suis Ahmet-Ben-Abassoum !...

ANNA, *avançant un siége.* Seigneur Ahmet-Ben-Abassoum, veuillez prendre la peine de vous asseoir.

AHMET, *geste de refus.* Je vous suis obligé, madame. (*Continuant.*) Cousin, au quatorzième degré, de Sa Hautesse le schah, actuellement régnant en Perse.

AUGUSTE. Recevez-en nos félicitations, seigneur.

AHMET. Vos félicitations ont quelque chose d'ironique dont la raison m'échappe, monsieur.

CAMILLE, *bas à Anna.* Le petit schah montre la griffe.

ANNA, *bas à Camille.* Mais où veut-il en venir ?

OSCAR, *sérieux.* Nous vous écoutons, monsieur.

AHMET. Lorsque des amis obligeants m'ont amené ce soir dans ce palais, j'y suis entré, le cœur épanoui et la douce lumière de la satisfaction dans les yeux, ne m'attendant point à y rougir, non pour mon compte, mais pour le compte de ceux qui comprennent si mal les saintes obligations de l'hospitalité, qu'en face de l'étranger qu'ils ont accueilli sous leur toit, ils raillent et foulent aux pieds ce qu'il tient pour cher et sacré ! (*Tout le monde se regarde avec étonnement.*) Comme dans vos pays d'Occident, le témoignage d'un homme a souvent besoin d'être appuyé de documents irréfutables, dès que votre rideau a été baissé, je me suis fait conduire chez moi, j'y ai pris ce précis historique de la Perse ancienne et moderne, et je vous l'apporte afin de vous convaincre, pièces en mains, que, grâces en soient rendues à Allah ! depuis des années plus nombreuses que les grains de tout un champ d'épis, la Perse n'a jamais eu, parmi ses souverains, de tyrans imbéciles comme votre Li-Daboun, pas plus que, parmi ses lettrés, d'ignorants semblables à votre Ali-Poush ! Voyez plutôt !

(Il ouvre son in-folio ; nouveaux regards d'étonnement, puis, les rires, contenus d'abord, éclatent.)

AHMET. Je ne me croyais pas le don d'être plaisant à ce point !

EDMOND, *riant.* Mais, monsieur !...

AUGUSTE. Mais, cher monsieur !...

AHMET, *très-froid.* Chez vous, rire, est-ce donc s'expliquer ?

OSCAR. Que voulez-vous qu'on fasse devant une méprise aussi étrange ?

AHMET. Je ne puis révoquer en doute le témoignage de mes oreilles et de mes yeux !

OSCAR, *avec une solennité comique.* Y a-t-il longtemps que vous êtes en France, monsieur ?

AHMET. Trop, puisqu'en ce jour je sens décroître mon estime pour une nation que j'aimais.

CAMILLE, *aimable.* Permettez-nous d'espérer que vous reviendrez sur ce point.

ANNA, *de même.* Ce que vous avez vu n'était qu'un jeu ; cela ne touche en rien à la haute opinion que l'on professe ici pour les schahs passés ou présents.

AHMET. Cette haute opinion, permettez-moi de la révoquer en doute ; on ne s'attaque point à ce qu'on vénère.

OSCAR. Monsieur, n'allez-vous jamais au théâtre ?

AHMET. Pardon, je vais à l'Opéra lorsqu'on y danse ; mais quel rapport ?...

OSCAR, *de plus en plus solennel et comique.* Si vous aviez un peu plus fréquenté les théâtres, monsieur, vous sauriez qu'en même temps que certains d'entre eux sont des écoles de mœurs, d'autres sont des endroits privilégiés, où l'honnête plaisanterie a élu domicile, et où l'on peut dire et faire cent choses qui ne tirent à conséquence ni pour ceux qui les disent, ni pour ceux qui les écoutent ; le nôtre, si tant est qu'il mérite ce titre, est de ces derniers ; Li-Daboun est un tyran et un idiot ; Ali-Poush est un âne ; cependant vous êtes le seul, j'en suis assuré, qui ayez vu là-dedans des allusions dont la Perse, de quelque époque que ce soit, se puisse offenser.

AHMET. Cependant, monsieur !...

OSCAR. Monsieur, nous honorons tout ce qui est honorable, et votre extrême susceptibilité vous acquiert notre estime ; cependant la pousser plus loin serait dépourvu de raison, permettez-moi de vous le dire ; quand nos usages vous seront devenus plus familiers, vous comprendrez que ce soir, par exemple, nous avons obéi à de tyranniques syllabes, lesquelles nous ont conduits en Perse, comme elles auraient pu nous conduire en Chine, au Japon, à Saint-Malo ou à Nanterre.

AHMET. Alors, monsieur, vous allez vous rétracter?

EDMOND, *bas à Alfred.* C'est agréable de parler le français à un Persan ; il saisit tout de suite !

OSCAR, *à Ahmet.* Oui, monsieur, oui, nous allons nous rétracter... dans la salle du bal, en polkant et en mazurkant ; nous prenons tous l'engagement solennel : les messieurs, de dire à leurs danseuses, les dames à leurs danseurs, qu'Ali-Poush et Li-Daboun sont des êtres fictifs, et que, — charade à part, — les souverains et les savants de la Perse, comme les souverains et les savants de partout, ont droit à nos respects.

AHMET. Je ne sais !...

CAMILLE. Allons, monsieur, allons, cela vous doit suffire ; laissez là cet in-folio et permettez-moi de vous demander votre main pour me rendre au salon.

ANNA, *aux jeunes gens.* Voilà un succès sur lequel vous ne comptiez pas !

EDMOND. Et qui ne peut que nous flatter !

ALFRED. Au bal ! au bal !

(Il prend la main d'Anna ; tous sortent sur une joyeuse musique. Le bal commence.)

ADAM-BOISGONTIER.

FIN.

(*Le mot de la charade au prochain numéro.*)

REVUE LITTÉRAIRE.

MIGNON, LÉGENDE

Dédiée à M. Étienne Catalan par J.-T. de Saint-Germain (1).

Il y avait une fois une jeune fille sans mère, élevée aux Augustines de Saint-Germain-en-Laye. Elle était si jolie de visage et si charmante de caractère que, d'une seule voix, ses compagnes l'avaient appelée Mignon. Comment elle justifiait ce nom gracieux ? demandez-le à M. J. T. de Saint-Germain, qui vient d'ajoûter cette légende exquise à celles de *l'Épingle* et de *l'Art d'être malheureux.*

Un des chefs-d'œuvre du cœur de Mignon, ce fut de choisir, entre les pensionnaires du couvent, la plus chétive et la plus misérable, la pauvre Graziella, de l'adopter pour fille et de développer, à force de caresses et de soins, cette nature engourdie par l'abandon.

Graziella, fille d'un grand sculpteur, avait dans sa tête le germe de l'art. Ce germe apparut un jour chez l'enfant, à travers les ombres de l'idiotisme. Ecoutez l'histoire de ce prodige ; elle est ravissante de simplicité.

LE GÉNIE DE L'ART.

Nous sommes dans le préau de la récréation. Voici Mignon, grandie et embellie, — et voici Graziella sur les pas de sa *petite mère.* Mais quel heureux changement ! il ne lui manque plus que la parole. Est-ce donc encore Mignon qui a fait ce miracle ? Oui, Mignon a triomphé de cette apathie, a deviné un goût, une passion à Graziella, a ouvert une voie à cette intelligence ; le cœur est un si habile maître !

Mignon, qui avait pris au sérieux ses fonctions de mère, surveillait les devoirs de Graziella.

Quel joli groupe tout naturel et naïf : le sérieux de la grande fille, l'air mutin de l'enfant, un baiser de temps en temps servant d'intermède à un précepte. L'artiste qui les aurait surprises ainsi aurait pris ses crayons pour en garder le souvenir.

Mais Mignon était quelquefois fâchée, oui, bien fâchée. Elle avait accoutumé Graziella à prendre soin de sa tenue, à ne plus salir ses mains et son visage, et remarquait quelques progrès dans sa petite révoltée. Or, un jour Graziella se mit à écrire avec des mains couvertes d'une terre jaunâtre, et, comme elle avait touché à sa figure, elle avait le front et les joues bariolés de lignes jaunes ; elle était vraiment effrayante, et la pauvre Mignon était découragée.

— Mon enfant, lui dit-elle, bien sûr, vous n'aimez plus votre mère. Vous voilà aussi mal arrangée que le jour où je vous ai trouvée au pied du grand platane, les mains dans la terre. Votre robe en est encore couverte, et si vous pouviez voir votre figure ! Allez, vous ne m'aimez plus.

Graziella, tout affligée, se mit à genoux pour demander pardon. Puis elle parut avoir une nouvelle idée, posa un doigt sur ses lèvres et sortit en courant.

Mignon ne comprenait rien à son absence, quand elle la vit revenir avec précaution, portant un petit panier d'où elle tira diverses figures, modelées dans une terre grossière. On y distinguait une religieuse se promenant en tenant un livre dans lequel elle lisait avec attention. Dans un autre personnage, on ne pouvait méconnaître la vieille tourière à la taille contournée et à la figure rébarbative qui comptait son trousseau de clefs.

Et puis Graziella prit avec respect un petit sujet qui représentait une femme couchée et un petit enfant priant à genoux près d'elle, et elle regarda Mignon en disant tristement : *Mère!*

Et puis... et puis elle fit un signe de la main, comme pour annoncer quelque chose de plus lugubre, et elle tira encore du panier un autre objet. Il représentait un tertre de gazon avec quelques buissons de cyprès finement étudiés ; le tertre était surmonté de deux petites croix, et Graziella, prenant la main de Mignon, lui fit lire au bas du socle cette inscription : *A mon père, à ma mère!* et l'enfant courageuse se retenait de pleurer.

— Pauvre enfant ! pauvre petite ! dit Mignon ; c'est toi qui as fait, qui as pensé tout cela ! Et qui t'a appris ? comment as-tu fait ?

(1) Auteur de *l'Épingle* et de *l'Art d'être malheureux.* 2e édition, 1 vol. gr. in-18. 1 fr. Chez J. Tardieu, rue de Tournon, 13.

Graziella se releva et montra son front avec fierté, puis mit sa main sur son cœur avec tristesse; puis, fouillant encore au fond de son cher panier, elle en tira comme un trésor un petit tas de terre brune et humide qu'elle tenait précieusement sur sa poitrine en se salissant plus que jamais.

Oui, c'était bien le désir secret, le goût passionné de l'art qui occupait cette jeune intelligence qu'on croyait éteinte; c'était le besoin d'imiter le travail de son père qui avait captivé, absorbé tous ses instincts; c'était comme un culte caché rendu au foyer éteint!

Mignon était trop heureuse. Elle releva Graziella et l'embrassa avec tendresse sans s'occuper de ses mains terreuses et de sa figure barbouillée.

— Chère enfant, lui dit-elle tout émue, tu l'aimais bien ton bon père? et moi aussi j'ai tout perdu, tout! Nous sommes deux abandonnées; nous devons bien nous aimer. C'est pour penser toujours à lui, n'est-ce pas, chère petite, que de ta main inexpérimentée tu as voulu essayer ce que tu lui voyais faire? Quelle bonne inspiration! Il faut prendre courage, je t'aiderai. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt, méchante?

Et puis elle l'embrassait encore; puis elle examinait avec plus d'attention les petites figures qui étaient devant elle, et elle restait étonnée de ce que la volonté, de ce que le cœur peut faire presque sans ressources.

Dès lors Mignon, qui dessinait avec goût, donna tous les jours à la petite muette des leçons de dessin, lui procura de la cire à modeler, de la terre de potier, des ébauchoirs de toute sorte, des petits modèles en terre cuite à copier; elle obtint de la bonne supérieure, qui se prêta de grand cœur à tous ses desseins, que Graziella aurait son petit atelier dans une remise abandonnée qui donnait dans la cour des platanes.

Depuis ce temps, Graziella était bien changée; elle n'avait plus son air en dessous; elle n'avait plus les mains sales, elle se servait avec adresse de ses ébauchoirs pour donner toutes les formes à cette précieuse terre brune dont on ne la laissait pas manquer.

Le jour de la fête de Marie, qui est un grand jour au couvent des Augustines, elle donna une preuve touchante de son intelligence et de son savoir-faire. Ce jour-là, c'était la coutume d'élever un beau reposoir dans le verger réservé, au fond de la cour des platanes, et d'y faire une procession solennelle.

Or, on avait bien dépouillé les buissons de la forêt pour étendre un épais tapis vert jusqu'au reposoir; on avait bien paré la Vierge d'une splendide robe de brocart; on avait bien décoré son front d'un diadème étincelant; mais la tête de Marie, il faut bien le dire, avait souffert de l'intempérie des saisons.

Ce fut donc une grande surprise quand on vit, le matin de l'Assomption, sous la couronne de la Vierge, une belle figure angélique qui semblait regarder avec un doux sourire. Ce fut un grand événement : la vieille tourière commençait à crier au miracle; mais ce n'était que le miracle de l'amitié et de la volonté. Graziella, aidée de quelques compagnes et d'une religieuse qui étaient dans le secret, avait remplacé la tête avariée par une charmante figure qui rappelait un peu les traits nobles et doux de Mignon. C'était le type le plus pur que son cœur lui avait désigné pour représenter la Vierge sainte. Tout faisait donc prévoir que Graziella, par ses efforts et par ses progrès, deviendrait une véritable artiste. —

Vous trouvez cet épisode intéressant? Eh bien! *Mignon* fourmille de pages semblables. Nous en citerons une encore, — qui charmera particulièrement nos lectrices et leur donnera l'idée d'un jeu aussi amusant qu'instructif. Jamais le tableau vivant et la charade en action ne furent employés avec tant de bonheur, ni enseignés avec tant d'éloquence. C'est le spectacle en famille... à la campagne.

La scène est dans la belle forêt de Saint-Germain, — et vous pouvez la répéter demain partout, — partout où il y aura des roses. Car le jeu s'appelle cette fois *le Miracle des Roses*, et reproduit un délicieux chapitre de la vie de sainte Elisabeth de Hongrie. Toute l'histoire, toute l'hagiographie, tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain peuvent se représenter de la même façon. Ecoutez, comprenez et *imitez* l'héroïne de M. de Saint-Germain.

LE MIRACLE DES ROSES.

La bonne supérieure, avec son esprit juste et droit, se plaisait à voir, dans la retraite du couvent ou dans les profondeurs de la forêt, ces jeunes intelligences, sans aucun apprêt de costume ou de mise en scène, aux prises avec une situation donnée. Il lui semblait que ces essais innocents leur apprenaient à se rendre compte de la pensée, à la condenser en quelques mots, à l'exprimer avec clarté; elle aimait à les voir, pour se reposer de leurs jeux bruyants, reproduire des pastorales naïves, comme celles que Paul et Virginie essayaient, sous les bananiers, devant Mme de La Tour et Marguerite.

Mignon excellait dans ces improvisations, parce qu'elle était instruite, mais surtout parce qu'elle était simple et naturelle. La timidité vient le plus souvent de l'amour-propre et du désir exagéré de produire beaucoup d'effet.

Nous nous souvenons lui avoir vu représenter une scène intéressante dans laquelle se révélait toute sa grâce. Le théâtre était comme fait exprès, et les accessoires ne manquaient pas. Cela s'appelait *le Miracle des Roses*.

Pour exécuter cette scène bien simple, et qui amusait toujours les enfants, il fallait d'abord mettre en campagne toute la bande joyeuse. C'était la grande moisson des églantiers. Mais les buissons sont si généreux! Les petites roses des bois offrent à chaque détour leur radieux visage. Et combien de ces belles étoiles blanches ou roses ou jaspées ne seront jamais vues, jamais regardées! Elles sont voilées sous la sombre ramée, aussi rayonnantes, aussi parfaitement exécutées par la main divine, que si chacune d'elles devait être examinée et admirée comme un chef-d'œuvre, et personne ne les aura vues; mais Dieu les a semées sans compter, comme il a semé les pâquerettes dans les prés, les bluets dans les blés, les bons instincts dans les cœurs, les étoiles dans le ciel.

Or, ce jour-là, pas de grâce pour les églantiers. Oh! la belle récolte! cueillez, cueillez, jeunes filles! portez entre vos bras les gerbes d'étoiles blanches; il en restera encore, il en restera toujours, comme aussi des sourires et des baisers de vos mères; il en restera toujours, Dieu donne sans compter. Cueillez, cueillez, jeunes filles!

Mais la récolte est faite; la pièce va commencer; les spectateurs sont placés, les personnages sont dans les vertes coulisses; trois coups sont frappés dans la main.

On voit d'abord sainte Élisabeth de Hongrie, suivie de ses femmes, distribuer aux pauvres et aux infirmes du pain et des vêtements en leur adressant des paroles consolantes.

Élisabeth n'est autre que la douce Mignon. Son beau front est orné d'une couronne de roses; la queue de son

manteau est portée par son page Graziella. Les pauvres et le malades se retirent en la bénissant.

Au même instant paraît son auguste époux, représenté par une grande jeune fille à la démarche assurée; sa coiffure est ornée d'une branche de cyprès, une baguette de coudrier est sa puissante épée. Le landgrave parle haut, il reproche à Élisabeth ses prodigalités. Il se plaint de voir tous ses biens disparaître, et il recommande qu'à l'avenir aucune distribution de secours n'ait lieu sans son autorisation.

Élisabeth plaide avec chaleur et d'une voix suppliante la cause de l'infortune. Son époux est inflexible et se retire en répétant ses ordres. Élisabeth, restée seule, déplore la sévérité cruelle du landgrave et adresse une prière à Dieu pour qu'il daigne le rappeler à de meilleurs sentiments.

Cependant une de ses femmes vient l'informer qu'une bande de pauvres gens, ayant tout perdu dans l'incendie de leur village et mourant de faim, errent encore à la porte du château en demandant du pain.

— Mon Dieu! dit Élisabeth, c'est toujours vous qui me les envoyez, Seigneur! Vous ne voulez pas que je les laisse périr sans secours à la porte d'un château où règne l'abondance. Vous me pardonnerez peut-être de désobéir encore à mon époux. Je lui prouverai ma soumission en toute autre circonstance, et je me priverai de tout pour compenser cette libéralité.

Puis elle ordonne à son page d'apporter une grande quantité de pain, de réunir adroitement tout ce qu'il en pourra trouver dans le château. Ses ordres sont exécutés, et ce pain, qui est celui du goûter des élèves, est apporté aux pieds d'Élisabeth.

Elle en remplit ostensiblement le pan de son manteau, elle ordonne à ses femmes d'en cacher sous leurs vêtements; puis, adressant encore une prière au Seigneur, et passant derrière un buisson qui se trouve sur le côté du théâtre, elle regarde avec précaution si elle n'est pas observée et se dispose à sortir en donnant ordre à ses femmes de la suivre pour porter un prompt secours aux affligés.

C'est alors que paraît de nouveau le terrible landgrave.

— Arrêtez, s'écrie-t-il, épouse révoltée! vous vous préparez encore, je le sais, à trangresser, à mépriser mes ordres. La charité vous sert de prétexte pour manquer au premier de vos devoirs; mais, si vous avez osé me désobéir, redoutez mon ressentiment.

Terreur générale. Les femmes restent immobiles et silencieuses.

— Que portez-vous encore dans votre manteau? dit d'une voix sévère le landgrave en s'adressant à une des suivantes qui paraît plus chargée que les autres.

— Monseigneur, dit la suivante avec embarras, après avoir cherché le regard d'Élisabeth, ce sont des roses que nous avons cueillies pour faire des parfums.

— Voyons donc ces belles roses, dit avec ironie le landgrave en secouant rudement le manteau de la suivante.

Et, au lieu des pains, en effets, ô prodige! des églantiers fleuris tombent à grands flots sur ses pieds. Élisabeth et toutes les femmes, paraissant bien étonnées, déploient avec crainte leurs manteaux, et une pluie de fleurs couvre la scène comme une neige abondante.

Le landgrave se retire dans une grande confusion, et sainte Élisabeth, qui se croyait perdue, se jette à genoux avec ses suivantes pour remercier Dieu de la protection qu'il lui a accordée par *le Miracle des Roses.*

Eh bien! certes, le résultat est prévu. Les enfants ont prêté leur pain, ont cueilli les églantiers; ils ne peuvent douter de la substitution qui a eu lieu en passant derrière le buisson; et pourtant l'effet était immense sur ce jeune auditoire, quand la belle et rayonnante figure de Mignon remerciant Dieu se perdait jusqu'aux genoux dans un nuage de roses blanches; tous les enfants battaient des mains et étaient heureux de voir ainsi la généreuse Élisabeth échapper à la fureur du terrible landgrave; et puis chacun reprenait son pain pour le manger.

Mais ce jour-là Mignon trouva dans son cœur une autre inspiration, et, ayant parlé bas à la supérieure comme pour demander permission, elle annonça qu'elle allait faire encore un miracle.

Elle avait remarqué derrière les arbres une famille errante et misérable qui regardait leurs jeux avec tristesse; elle reparut donc portant dans sa robe un lourd fardeau d'où l'on voyait s'échapper une quantité de roses, et elle fit signe à la pauvre femme, qui s'était approchée lentement de l'allée, de venir jusqu'à elle. C'était une jeune femme de l'Alsace qui paraissait toute fatiguée; elle portait un petit enfant, un autre suivait avec peine en tenant sa robe en lambeaux; deux petites filles marchaient en avant. Comme tous ces pauvres êtres avaient déjà souffert!

— Ma belle petite, voulez-vous des roses des bois? dit Mignon de sa douce voix en embrassant la plus grande avec pitié.

— Oh! des roses des bois, madame, dit tristement la petite fille aux cheveux blonds comme les blés mûrs, il y en a beaucoup le long des chemins; mais c'est du pain qu'il nous faudrait. Notre père est malade, nous avons encore bien du chemin à faire pour le rejoindre, et nous avons bien faim.

— Eh bien! enfant, dit Mignon, pourquoi douter de la Providence? soufflez seulement sur les roses.

L'enfant, regardant Mignon avec la confiance qu'inspirait toujours sa charmante figure, mais paraissant douter encore, souffla sur le manteau en souriant.

Alors Mignon déploya les longs plis de sa robe, et douze morceaux de pain, — goûter des élèves, — tombèrent à ses pieds parmi les roses, avec une bourse contenant quelques pièces de monnaie qui devaient aider la malheureuse famille à continuer sa route.

On applaudit encore bien plus pour ce nouveau miracle. La pauvre femme remercia le bon ange qui lui donnait le pain du jour. Elle salua les religieuses et les jeunes filles en élevant vers elles son petit enfant qui souriait; et Mignon trouvait ainsi l'occasion de laisser voir, même dans ses jeux, les trésors de son cœur.—

N'avions-nous pas raison de vous dire : — Faites comme Mignon?

Et avons-nous besoin d'ajouter : Lisez la légende de *Mignon;* cherchez-y toutes les surprises du drame attachant que nous ne voulons pas déflorer par la sécheresse d'un compte rendu, et placez ce livre-bijou dans vos bibliothèques, à côté de *l'Epingle* et de *l'Art d'être malheureux*, les deux premières perles du riche collier de M. de Saint-Germain.

LA JEUNESSE,

COMÉDIE DE M. ÉMILE AUGIER (1).

La Jeunesse obtient le même succès à la lecture qu'à la représentation; — et c'est véritablement justice. Au

(1) Un volume in-18. 2 fr. Michel Lévy, rue Vivienne.

milieu de ce tourbillon de vers éblouissants, on n'a pas le sang-froid d'examiner si le sujet est traité ou éludé, si l'action est ou n'est pas suffisante, si le caractère du héros est complet et celui de sa mère honorable, si l'œuvre manque de logique et de conclusion propre. Quant à la moralité générale, elle est incontestable, et tous les nobles sentiments ressortent du détail et de l'ensemble. Vous allez en juger par l'analyse.

Philippe Huguet de Champsableux, jeune avocat sans cause, voudrait bien épouser Cyprienne, sa cousine, jeune fille accomplie, qui ne demande pas mieux que de lui donner sa main. Rien de plus simple jusque-là, et de si facile à arranger ; mais, — car il y a toujours un *mais* au théâtre comme à la ville, — les dots réunies de Philippe et de Cyprienne ne se monteraient guère à plus d'une centaine de mille francs. Cette somme, dit un critique, nous eût semblé, pour attaquer la vie, surtout il y a quelque dix ans, un enjeu des plus raisonnables; mais Philippe, qui n'est ni vous ni moi, ni même jeune, ne voit pas les choses ainsi. Sa mère l'a si bien élevé dans l'esprit des mœurs actuelles et dans le respect de leurs tyrannies, qu'au lieu de confier son bonheur à son courage et à la Providence, il voudrait préalablement et sans travail avoir fait fortune. Si ce calcul et d'autres non moins positifs ont droit de surprendre chez un jeune homme, ce n'est pas sa faute, s'écrie-t-il,

C'est le vice du siècle, en somme, et non le mien!
Des excès de l'argent voilà ce qui résulte :
Dès l'âge de raison on nous dresse à son culte,
Et dans le monde ainsi nous entrons convaincus
Qu'il n'est rien ici-bas de vrai que les écus!
Quand on a de richesse enfiévré tous nos rêves,
On nous glace au réveil par ces paroles brèves :
« Tâche de n'avoir plus besoin de tes parents ;
« Ils n'ont pas trop pour eux du pain que tu leur prends. »
Et nous mettant aux mains un diplôme, arme vaine,
On nous pousse au milieu de la mêlée humaine,
Apres, seuls, impuissants, à percer résolus...
Et l'on s'étonne après que nous ne dansions plus!
C'est la société qui nous force d'être hommes
A vingt-cinq ans : tant pis pour elle! nous le sommes!

— Non, répond à Philippe son beau-frère Hubert, le raisonneur de la comédie, homme d'esprit et de cœur qui a mieux aimé vivre à la campagne dans l'aisance d'un gentilhomme-fermier, que de se débattre avec les misères du faux luxe de Paris.

Non! vous ne l'êtes pas, sois-en bien convaincu ;
Vous êtes des vieillards qui n'avez pas vécu.
Votre perversité n'est pas l'expérience,
Tas de gamins grimpés sur l'arbre de science ;
Maraudeurs maladroits qui franchissez les murs
Et dérobez les fruits véreux pour les fruits mûrs!
Vous comprendrez plus tard, imprudents que vous êtes,
Que le meilleur calcul est encor d'être honnêtes.
Je pourrais t'en citer de ces jeunes roués
Que la nature avait prodiguement doués,
Mais qui, pour parvenir plus tôt à la fortune,
Ont pris à travers champs, par une nuit sans lune,
Et, premiers arrivés dans le temple promis,
Sont trop crottés pour être aux premiers rangs admis.

La lutte s'établit entre ces deux influences : de Mme Huguet et de son gendre, entre la doctrine du monde et la doctrine de la nature, entre la ville et la campagne, entre le mensonge et la vérité.

On conçoit que Philippe soit entraîné d'abord par sa mère, — qui lui expose ses motifs avec une éloquence déchirante. Cette scène est la plus hardie de la pièce et, comme difficulté vaincue, une des mieux réussies du théâtre moderne :

PHILIPPE.

Oh! tu vas m'accabler de ta phrase éternelle,
Que la pauvreté froide à l'amour est mortelle!
Si c'est vrai, ce ne l'est que pour les cœurs frileux,
Qui n'ont pas un foyer assez puissant en eux :
Mais moi! moi, je me sens! je suis fils de mon père,
C'est son sang généreux qui bat dans mon artère,
Et je triompherai, comme il en triomphait,
Des angoisses du sort que je me serai fait.
J'ai pour m'encourager l'exemple de sa vie.
S'est-il pas marié comme je me marie?
Tu n'étais pas, je pense, un plus riche parti
Que Cyprienne : eh bien! s'en est-il repenti?
Oui, oui, baisse les yeux! tu n'as rien à répondre,
Et ton exemple seul suffit à te confondre.

Mme HUGUET.

Si jamais couple fier s'est vaillamment jeté
Dans ce rude labeur qu'on nomme pauvreté,
Ce fut ton père et moi; nous pouvions l'un et l'autre
Former une union plus riche que la nôtre,
Et pour nous épouser nous avons en vrais fous
Refusé deux partis inespérés pour nous!
Comme nous nous aimions! comme nous étions braves!
Quel superbe dédain des mesquines entraves!
Nous n'admettions alors, comme vous aujourd'hui,
Ni bonheur sans l'amour, ni malheur avec lui.
Aussi quel heureux temps de joie et de courage,
D'exquise pauvreté dans notre humble ménage,
D'élégance frugale, et de grâce et de soin,
Le seul luxe en effet dont l'amour ait besoin!

PHILIPPE.

Ah! je le savais bien, parbleu! que ta jeunesse
Serait le démenti de ta fausse sagesse!
Le bonheur domestique est le premier des biens ;
Courage, souviens-toi, mère.

Mme HUGUET.

Je me souviens.
La maternité vint bientôt... Que te dirai-je?
Les riches ont vraiment un noble privilége
Que leur doit envier tout être intelligent
Et qui donne raison à l'orgueil de l'argent :
C'est de pouvoir exclure et tenir à distance
Les détails répugnants et bas de l'existence,
Et de ne pas laisser leur contact amoindrir
Les grandeurs que la vie à l'homme peut offrir.
Par exemple, une mère est chez eux une femme
Dont la maternité ne fait qu'étendre l'âme ;
Elle ne lui prend rien de son premier bonheur
Et le double, au contraire, en lui doublant le cœur.
C'est qu'elle a le loisir d'être encore une épouse,
Elle reste charmante et de plaire jalouse ;
L'office maternel qu'elle s'est réservé,
C'est de gâter l'enfant par d'autres mains lavé.
Chez nous elle devient esclave. Elle abandonne
Les soins de son esprit et ceux de sa personne.
La grâce disparaît d'elle et de sa maison,
Et l'amour suit la grâce, et l'amour a raison.

PHILIPPE.

Eh quoi! mon père alors t'aurait-il moins aimée!

Mme HUGUET.

Non, le mot n'est pas juste ; il m'a plus estimée.
Comprends-tu la nuance?

PHILIPPE.

Oui.

Mme HUGUET.

Notre affection
Perdit en peu de temps sa fleur d'illusion.

PHILIPPE.

Eh bien ! elle en devint plus ferme et sérieuse.
C'est là surtout que c'est chose victorieuse,
Cet amour conjugal, cet amour où les cœurs
Se donnent tous leurs fruits après toutes leurs fleurs.

Mme HUGUET.

Deux ans après, ta sœur vint au monde. Ton père
Gagnait quinze cents francs alors au ministère,
Qui nous faisaient, avec nos revenus à nous,
Six mille cinq cents francs pour joindre les deux bouts.
Ma santé m'empêchant de remplir mon office,
Il fallut à l'enfant donner une nourrice.
Tu grandissais toi-même et coûtais déjà cher.
Pour nous commence alors la pauvreté de fer.
Non plus l'inélégance avec le nécessaire,
Mais la misère !...

PHILIPPE.

Hé quoi...

Mme HUGUET.

N'est-ce pas la misère,
La pire, celle-là qui vole à ses besoins
De quoi se déguiser aux regards des témoins,
Et qui, sous peine, hélas ! d'être une déchéance,
Doit rogner sur son pain pour nourrir l'apparence ?
Lutte de tous les jours, dans laquelle l'esprit
En menus désespoirs se fatigue et s'aigrit !

PHILIPPE.

Assez !

Mme HUGUET.

Fatalement il change d'habitude,
De la parcimonie il se fait une étude ;
Les petits intérêts, qu'il méprisait jadis,
L'absorbent peu à peu par le besoin grandis ;
Et les nobles élans, les sublimes chimères,
Qui nous ont amenés à ces heures amères,
Se trouvent remplacés, au cœur désenchanté,
Par un âpre regret de ce qu'ils ont coûté.
Un jour, ton père...

PHILIPPE.

Assez, de grâce ! Un jour, mon père ?

Mme HUGUET.

Ton père un jour rentra plus froid qu'à l'ordinaire,
Et, d'un air singulier, regardant mes habits :
« Prends donc plus soin de toi, me dit-il ; tu vieillis. »
Il venait d'entrevoir riche, heureuse et soignée,
La femme qu'autrefois il avait dédaignée !

PHILIPPE.

Au nom du ciel, tais-toi !

Mme HUGUET.

Je ne l'accuse pas :
Ce fut sa seule plainte en vingt ans de combats.
Mais qu'importe la forme, hélas ! ce dur reproche
De la désunion était le coup de cloche.

PHILIPPE.

Ce n'est pas vrai ! tu veux... Vous vous aimiez toujours ;
Tu veux me détourner par tes sombres discours,
Mais contre ton récit tout mon être proteste.
Ma Cyprienne ! un ange ! une fille céleste !
Non, non, pour mon bonheur le ciel qui la forma...

Mme HUGUET.

J'étais un ange aussi quand ton père m'aima,
Et je suis devenue, au souffle des misères,
Un être positif comme un homme d'affaires !
Ce que la pauvre enfant deviendrait, tu le vois !
Il ne me reste rien de mon cœur d'autrefois...
Hors l'amour maternel qu'aucun souffle n'effleure,
Et c'est lui seul qui parle et t'exhorte à cette heure !
Au nom de mes travaux, au nom de mes ennuis,
Par tout ce que j'étais et tout ce que je suis,
Ne t'aventure pas dans cette rude vie
Où mon âme à ce point s'est usée et meurtrie !
Enfin, songe à tes fils ! Affranchis-les, crois-moi,
Du joug que notre erreur appesantit sur toi ;
Et qu'ils aiment un jour sans que leur pauvre mère
Leur doive les leçons d'une sagesse amère.
Ne leur prépare pas pour un moment pareil
Ce terrible récit, ce terrible conseil !

Jamais on n'accomplit mieux ce tour de force d'exposer un système odieux sans enlever l'intérêt au personnage exposant.

Philippe, vaincu, renonce à sa jeunesse, abandonne Cyprienne et court après la fortune. Il arrive, d'affaire en affaire, à la ruine, — et va échanger les restes de son cœur contre la dot d'une inconnue, — lorsqu'il vient dire adieu à sa famille dans le domaine de son beau-frère.

C'est là que l'attendait la nature, l'*alma parens*, — et la pauvre Cyprienne avec la vraie richesse.

Cet effet de printemps est aussi vivement rendu au moral par M. Augier, qu'il l'est au physique par M. Chéret, l'habile décorateur de l'Odéon.

Sur la lisière d'un bois, près d'un pont jeté sur un ruisseau, entre les fleurs épanouies à l'ombre et les jeunes blés verdoyant au soleil, — la famille Huguet cause en attendant des nouvelles de Philippe.

Hubert prêche d'exemple à sa belle-mère la douce vie des champs.

..... Je passe mes journées
A la fraîche senteur des terres retournées ;
Aux prochaines moissons je travaille avec Dieu,
Des puissances d'en bas je m'inquiète peu.
Toute servilité de ma vie est exclue,
Et mes blés mûriront sans que je les salue.
Comment le temps charmé passe-t-il ? — Je ne sais ;
La journée est trop courte à tout ce que je fais.
Je rapporte à ma femme, heureuse et souriante,
La fatigue des champs saine et fortifiante ;
Et riche le matin, le soir plus riche encor,
(*Indiquant sa fille.*)
Sur son frais oreiller j'admire mon trésor.

Ebranlée par ce tableau charmant, Mme Huguet objecte que, si Philippe avait neuf mille francs de rente à la campagne, il en pourrait gagner quarante mille à Paris.

MATHILDE (Mme HUBERT).

Crois-tu qu'il en sera plus riche ?

Mme HUGUET.

Oui, je le crois.

MATHILDE.

Sur nos neuf mille francs nous en épargnons trois.

Mme HUGUET.

Bah ?

MATHILDE.

Rien ne coûte ici des choses de la vie ;
Notre table est toujours abondamment servie :
C'est la chasse qui paye, avec la basse-cour.
Nous avons neuf chevaux, des chevaux de labour
Si tu veux, mais qui vont encore à la voiture,
Et même n'y font pas trop mauvaise figure.
Nous avons cinq valets, valets de ferme, soit !
Mais dont le dévouement à rien n'est maladroit.
Le pain se fait chez nous, et chez nous la lessive ;
Et la terre est si bonne envers qui la cultive,
Qu'elle nous donne encore, outre tous ses produits,
Notre provision de bois, de vin, de fruits.
Enfin notre maison est assez spacieuse
Pour laisser croître en paix la plante précieuse,
Celle qui manque d'air sous vos plombs étouffants,
L'ornement du foyer, le respect des enfants.
Mon pauvre frère, avec le produit de sa charge,
Aura-t-il à Paris une vie aussi large ?

Mme Huguet ne sait trop que répondre. On sent qu'elle finira par céder, et que les quatre mois passés par elle à la campagne ont un peu rafraîchi sa vieille cervelle. Elle résiste encore cependant, et son gendre, pour la convaincre, lui esquisse, en regard de la vie qu'il mène, celle qui est réservée à Philippe, avoué et marié à une Parisienne : — La fortune, dit-il,

Est un leurre en ce cas !
Sa femme aura du luxe et lui n'en aura pas.
Elle passe son temps, pour se tenir en joie,
A lire des romans sur des meubles de soie ;
Quant au pauvre avoué, son riche appartement
Ne lui sert que la nuit... à dormir seulement.
Il habite le jour dans un cabinet sombre
Que de sa nudité la paperasse encombre ;
Esclave d'un client ergoteur et mesquin,
Trop heureux s'il n'a pas à servir un coquin,
Il passe une moitié du jour en robe noire,
Triste harnais, et l'autre autour d'un écritoire ;
Enfin, par la fatigue au manœuvre pareil,
Quand il rentre le soir pour son riche sommeil,
Dans ce lit sans bonheur dont le luxe l'irrite,
Il se trouve indigent et s'endort au plus vite

La famille s'éloigne pour aller au-devant de Philippe, — mais le voici qui arrive seul par un autre chemin.

J'approche... arrêtons-nous sous ce bois un moment.
Je suis comme enivré d'air et de mouvement ;
Il semble, traversant les campagnes sonores,
Que le printemps pénètre en moi par tous les pores !
Tout le long du chemin les beaux jours oubliés
Comme un vol de perdrix se levaient sous mes pieds ;
Ici même, oui, c'est là, je reconnais la place,
C'est là qu'un soir d'été Cyprienne un peu lasse...
Comme elle se troubla lorsque je la surpris
Baignant dans le flot clair ses petits pieds meurtris !
Ce jour fit dans mon cœur une métamorphose,
Et je crois voir encor dans l'eau ce marbre rose !...
Est-ce pour m'accuser de lui manquer de foi
Que ma jeunesse ainsi se dresse devant moi ?
Hélas ! il est trop tard, laisse-moi, doux fantôme !
Aux basses régions j'ai choisi mon royaume.
— Allons, pas d'élégie ! En route ! Le printemps
Est mauvais conseiller à prendre en notre temps !

Vous devinez le dénoûment. Au bord de cette source, où revit la jeunesse, — apparaît Cyprienne plus charmante et plus fidèle que jamais.

Philippe, régénéré et sauvé, tombe à ses genoux, renonce aux aventures et aux cent mille écus de l'inconnue, demande et obtient le pardon de sa cousine avec sa main, — et se fait campagnard et travailleur comme sa sœur et son beau-frère.

Cyprienne lui demande s'il ne se repentira pas de sa vertu ?

CYPRIENNE.

Je donnerais beaucoup pour te croire, et je n'ose ..

PHILIPPE.

Quel serment te faut-il de ma métamorphose ?
Eh bien ! par la beauté de la terre et des cieux,
Par le printemps en fleur, par l'été radieux...
Mais non, par ma jeunesse à la fin déchaînée,
Non ! non ! par tes douleurs, ô douce résignée,
Je jure qu'il n'est plus, ce vieillard, ce pervers,
Qui cherchait d'autres biens que toi dans l'univers !
Moi, je suis un jeune homme heureux et sans envie,
Ne demandant à Dieu que de gagner ta vie,
Et défiant le sort d'atteindre son bonheur,
Enfoui désormais tout entier dans ton cœur !
Me crois tu maintenant ?
(*Elle lui tend la main en souriant.*)
Soyez témoins pour elle,
Bois plein d'ombre et de mousse où rit la tourterelle !

CYPRIENNE.

Soyez témoins pour lui, vous qui portez conseil,
O champs laborieux sous le poids du soleil !

Hubert et Mathilde ont déjà résumé en vers non moins admirables la plus haute moralité de l'ouvrage :

HUBERT.

Belle morale ! Eh bien, c'est ainsi qu'à Paris
Sont contraints de penser les plus sages esprits.
La cause ? Encombrement des carrières civiles !
La cause ? Emportement de nos champs vers les villes,
Des villes vers Paris ! Le fermier, de son fieu
Fait orgueilleusement un robin de chef-lieu ;
Le robin, enhardi par un succès facile,
Envoie imprudemment son fils dans la grand'ville.
La France s'y bouscule, et le Parisien,
Après s'être épuisé pour vivre, dit au sien :
« Je ne peux rien pour toi, la route est obstruée ;
« Si tu n'es pas de force à faire ta trouée,
« Il faut te faufiler, être mince et glissant,
« Autour de toi ne rien garder d'embarrassant.
. . . . . .
« Courage, mon garçon, de toi-même vainqueur,
« Pour faire argent de tout, commence par ton cœur !
« Sois malheureux, plutôt que d'être misérable,
« Car la pauvreté seule est un mal incurable ! »

Mme HUGUET.

Je déplore avec vous un tel encombrement ;
Mais trouvez un moyen d'en sortir autrement !

MATHILDE.

Et comment se fait-il, voilà ce que j'admire,
Qu'aucun père à son fils ne s'avise de dire :
« Paris est encombré de hardis compagnons ;
« Retourne aux champs déserts, aux champs d'où nous [venons.
« Portes-y ta jeunesse et tes saines idées ;
« Qu'elles jouissent là de leurs franches coudées,
« Et qu'au lieu d'épuiser en d'arides travaux
« La source des vrais biens pour en payer de faux,
« Loin des servilités dont la ville te somme,
« Tu puisses te donner le luxe d'être un homme ! »
(*A sa mère.*)
Tu cherches une issue à l'enfer de Paris
On t'en offre une, et c'est la seule.

Mme HUGUET.

A ton avis.

HUBERT.

N'en doutez pas, madame, et qu'un jour cette issue
De tous les bons esprits ne doive être aperçue.
Montrons-en le chemin à ce siècle emporté :
C'est là qu'est le salut de la société !
Remettez en honneur le soc de la charrue,
Repeuplez la campagne aux dépens de la rue ;
Grevez d'impôts la ville, et dégrevez les champs,
Ayez moins de bourgeois et plus de paysans !
(*A Philippe.*)
Oui, Philippe, suivons l'ordre de la nature,
Réglons nos vêtements sur la température ;
La jeunesse et l'été n'ont pas besoin d'habit,
Puisqu'ils ont le soleil et l'amour au zénith ;
Qu'ils gardent simplement les moutons dans la plaine,
La vieillesse et l'hiver trouveront de la laine !

Si M. Emile Augier n'était pas de l'Académie française, de tels vers et de telles leçons auraient obtenu pour la seconde fois le grand prix décennal.

PITRE-CHEVALIER.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

HISTOIRE D'UNE BALLE ÉLASTIQUE. MONOGRAPHIE DU CAOUTCHOUC.

Le capitaine ***, les joueurs de balle et le zouave. Dessin de Gustave Roux.

Influence du costume. Blessure causée par une balle... élastique. Un dérivatif ingénieux. L'alerte, le héros et le bonnet de coton. La chanson des zouaves. Suite du dérivatif. Le capitaine dans le caoutchouc. Les Diafoirus sauvages. Un homme dépareillé. Avantages de la laideur. La fabrique des Ternes. Détails scientifiques obligés. La maison et l'ameublement en caoutchouc. Le concert et les choristes de caoutchouc. La correspondance par le caoutchouc. La morale du caoutchouc. Les ballons souterrains. Avis aux voyageurs : 2,400 lieues en vingt-quatre heures.

Il y a quelques matinées, j'étais assis sur un des bancs qui entourent le grand carré du Luxembourg, et je regardais machinalement une vive partie de balle engagée entre plusieurs jeunes gens, lorsque mes yeux furent attirés par le costume éclatant d'un zouave, qui s'avançait vers le carré, en se dandinant.

Aussitôt, par un bond inattendu, ma pensée se lança dans des considérations philosophiques sur l'influence du costume. Ce zouave était un beau jeune homme, au regard limpide, au nez aquilin, aux lèvres minces, à la moustache retroussée; et, sans doute, s'il avait été sanglé dans l'uniforme de l'école de Saint-Cyr, ou dans celui des

officiers de marine, il aurait eu l'air poli, rangé, savant, de quelqu'un dont le métier consiste à tuer l'ennemi suivant les formes les plus civilisées ; mais avec ses étroits jambarts jaunes, son large pantalon rouge flottant comme un jupon, sa veste bleue soutachée, son cou nu, son turban blanc, mon zouave avait une certaine physionomie déhanchée, bronzée, janissaire, à faire frissonner une honnête mère de famille.

Il s'approchait cependant, regardant autour de lui avec l'assurance d'un homme qui en a vu bien d'autres, lorsqu'une balle élastique, lancée horizontalement, vint lui fouetter le visage. Il s'arrêta court, devint rouge, puis d'une pâleur livide, et jetant autour de lui un regard qui aurait intimidé le plus vieux lion de l'Atlas, il découvrit, à peu de distance, un tout jeune homme, qui paraissait contempler l'effet produit par son projectile avec plus de curiosité que d'étonnement ou de regret. Le zouave avait fait brusquement un pas de ce côté, et Dieu sait où allait s'égarer la colère du nouvel Ajax, lorsqu'il se trouva en face d'un grand vieillard, portant à sa boutonnière la croix d'officier de la Légion d'honneur, tenant son chapeau à la main, et laissant voir ainsi de beaux cheveux blancs, qu'accompagnaient une moustache et une impériale également blanches.

L'homme aux cheveux blancs, — expert en l'art des diversions, comme vous allez voir, — mit familièrement la main sur l'épaule du zouave, en lui disant :

— Mon camarade, vous êtes bien jeune pour me connaître ; mais vous avez peut-être entendu parler du capitaine ***?

— Oui, mon capitaine, fit l'autre en s'inclinant respectueusement, tandis que la pensée de la balle s'éloignait déjà de son esprit.

— Ah! les braves! ils ne m'ont donc pas oublié. En quelle année avez-vous été incorporé dans les zouaves?

— En 1852.

— Et moi en 1831. J'y étais quand on a employé pour la première fois la sonnerie de nuit (1). J'y étais encore pendant la campagne de 1844, quand nos farceurs de zouaves ont fait leur chanson, tout comme les étudiants de ce quartier-ci ;

As-tu vu,
La casquette,
La casquette...

— Écoutez cela, vous autres, dit le capitaine en s'interrompant, ou plutôt en continuant l'application de son dérivatif, et en s'adressant au joueur de balle et à deux jeunes garçons qui s'étaient rapprochés du zouave ; c'est une histoire qui mérite d'être racontée par les historiens les plus illustres. Une nuit, tandis que nous dormions sous nos tentes-abris, les réguliers de l'émir Abd-el-Kader, trompant la vigilance de nos postes, vinrent faire sur le camp une décharge meurtrière. Le feu fut un moment si vif que nos soldats surpris hésitaient à se relever ; il fallut que les officiers leur donnassent l'exemple. Le maréchal Bugeaud était arrivé des premiers ; deux hommes qu'il avait saisis de sa vigoureuse main tombent frappés à mort. Bientôt, cependant, l'ordre se rétablit, les zouaves s'élancent et repoussent l'ennemi. Le combat achevé, le maréchal s'aperçut, à la lueur des feux du bivouac, que tout le monde souriait en le regardant; il porte la main à sa tête et reconnaît qu'il était coiffé comme le roi d'Yvetot de Béranger. Il demande aussitôt sa casquette, et mille voix de répéter : « La casquette, la casquette du maréchal! » Or cette casquette, un peu originale, excitait depuis longtemps l'attention des soldats. Le lendemain, quand les clairons sonnèrent la marche, le bataillon des zouaves les accompagna, chantant en chœur :

As tu vu
La casquette,
La casquette ?
As-tu vu
La casquette
Du père Bugeaud ?

Depuis ce temps la fanfare de la marche ne s'appela plus que *la casquette*, et le maréchal, qui racontait volontiers cette anecdote, disait souvent au clairon de piquet : « Sonne la casquette. » (1). Les zouaves ne se rappelaient pas l'anecdote avec moins de plaisir que le maréchal, et j'ai souvent entendu siffler cet air-là dans des endroits où les balles sifflaient diantrement aussi.

— Je n'en doute pas, capitaine, dit le zouave ramené à son fait personnel, mais, sacrebleu ! c'étaient des balles de plomb, et elles ne vous ont pas frappé au visage.

— Ah! mon camarade, je suis sûr qu'il y a quelque part une jeune fille qui serait bien fâchée qu'une balle de plomb vous labourât la figure. D'ailleurs, ne dites pas de mal de la gomme élastique ; ce serait à moi que vous auriez affaire ! Apprenez, sergent, que si j'ai sauvé du déshonneur le nom de mon père, c'est au caoutchouc que je le dois. Mais savez-vous seulement ce que c'est que le caoutchouc? Voyons ! asseyez-vous là, à côté de moi ; le récit est un peu long, et je ne suis pas aussi solide sur mes jambes que je l'étais à Isly ; dame ! il y a onze ans de cela. J'étais donc là-bas, poursuivit le capitaine qui avait achevé de s'emparer du zouave en l'appelant SERGENT et en lui promettant une histoire intéressante, j'étais là-bas, à m'écorcher les jambes dans les palmiers nains ; j'apprends la mort de mon frère cadet, qui était associé avec mon père pour une fabrique de gomme élastique : il laissait trois enfants et une veuve sans fortune. L'entreprise était bonne au fond, mais elle n'était pas encore lancée ; elle ne donnait pas de profits, et elle entraînait des frais énormes pour l'établissement des machines. Comme un malheur ne vient jamais seul, mon pauvre père tombe malade aussi, de chagrin, de fatigue, d'inquiétude. J'obtiens un congé, j'accours près de lui, j'entends le récit de ses espérances pour l'avenir, de sa détresse dans le présent : il était exposé à faire faillite, et cette idée, augmentant sa maladie, je le vois bientôt mourir dans mes

(1) Quoique les zouaves aient inventé bien des choses en Afrique et surtout en Orient, ils ne furent pas cependant les premiers à accompagner de leurs clairons la marche de nuit de leurs tambours. La marche de nuit d'un régiment est une certaine batterie de tambour, différente pour chaque corps, qui permet aux soldats de retrouver leur drapeau au milieu de la nuit, ou de savoir si un signal donné par les caisses s'adresse à eux ou à un autre corps. La marche de nuit du 2e léger fut la première qui fut mise en musique, et les brillants services de cet intrépide régiment le rendirent bientôt populaire dans l'armée. Ceux qui ont assisté au combat du col de Mouzaïa, en 1840, se rappellent encore aujourd'hui, avec émotion, le moment où la colonne du général Duvivier, chargée d'enlever le pic principal, ayant disparu dans le brouillard, on entendit, au milieu d'une effroyable fusillade, la marche du 2e léger. Le bruit des tambours et des clairons qui montait au milieu de la nuée apprenait seul que nul obstacle n'arrêtait nos soldats.

(*Les zouaves et les chasseurs à pied.* Esquisses historiques.)

(1) *Les zouaves et les chasseurs à pied.* Esquisses historiques.

bras. Mon camarade, vous ne savez pas ce que c'est que la mort, si vous ne l'avez vue qu'à la guerre. Tomber sur un champ de bataille, au bruit des trompettes et du canon, qu'est-ce que cela, auprès d'une agonie soufferte dans son lit, au milieu d'une famille qui sanglote, et qu'on laisse sans ressources! Ne parlons pas de cela, sergent. Il me restait sur les bras ce gamin-là qui n'a pas seize ans, et deux petites filles. De plus, il fallait faire honneur aux dettes de mon père. J'écrivis à mon colonel, et je lui peignis ma situation. Il m'engagea à continuer la fabrique, et me prêta cinquante mille francs sans autre garantie que ma parole.

— Sacrebleu! c'est bien, cela.

— N'est-ce pas, mon camarade? Eh bien! me voilà donc dans le caoutchouc, à la tête de cent ouvriers et de trois enfants. J'aurais mieux aimé avoir affaire à une demi-douzaine d'Arabes.

— Je le crois, pardieu bien! dit le zouave en jetant sur son jeune antagoniste un regard farouche, et en serrant dans sa main la balle qu'il avait rattrapée, je ne sais comment.

— Je suis sûr que vous ne connaissez pas l'histoire du caoutchouc, reprit le capitaine en s'emparant doucement du corps du délit. Cette petite balle-là fera peut-être un jour, dans le monde industriel, une révolution aussi grande que la balle de plomb dans le monde guerrier. Faites-moi le plaisir de regarder cela, sergent (jusqu'alors le zouave avait tenu ses yeux attachés sur le jeune homme avec une fixité gênante); cette gomme élastique, noircie par la fumée d'un feu au-dessus duquel on l'a mise sécher, se tire de plusieurs espèces d'arbres qui croissent dans l'Amérique méridionale et dans l'Inde. Les sauvages de l'Amazonie l'emploient depuis un temps immémorial à différents usages, l'un desquels leur a valu, de la part des premiers colons portugais du Para, le nom de *seringueiros;* je ne vous ferai pas l'injure de vous expliquer ce que cela veut dire. Depuis, et à leur imitation, les Brésiliens fabriquèrent un grand nombre d'ustensiles domestiques avec le suc d'un arbre qui croissait naturellement dans leurs forêts, et qu'ils appelaient le *pao syringa*.

Vers le milieu du siècle dernier, l'usage du caoutchouc était encore inconnu en Europe, lorsqu'un ingénieur français, employé à la Guyane, s'efforça de doter la colonie d'une exploitation qu'il croyait avec raison pleine d'avenir.

La première chose à faire, c'était de trouver dans les forêts désertes l'arbre qui produit la gomme, et sur lequel, hors du Brésil, on n'avait que des renseignements vagues. Notre ingénieur avait été poussé vers cette recherche par une cause que je vous donnerais à deviner en dix mille. Avez-vous lu, dans le *Musée des Familles* de janvier 1848 l'histoire d'un *couple affreux*, cette charge supercoquentieuse de M. Méry?

— Oui, mon capitaine.

— Eh bien! comme M. Elphège, l'ingénieur Fresneau était doué d'une laideur monumentale, scandaleuse, phénoménale, paradoxale, impossible. Sa physionomie ressemblait à celle d'un sanglier; et, soit que ses penchants rivalisassent aussi avec ceux du quadrupède habillé de soies (magnifique triomphe pour Lavater!), soit que les railleries des autres hommes lui fissent rechercher la solitude, il s'isolait le plus qu'il pouvait, au sein des forêts vierges et indulgentes de la Guyane. Là, aucune guenon ne le montrait du doigt, en détournant la tête avec une grimace; aucun macaque ne le toisait d'un air dédaigneux; les serpents et les chacals fuyaient à son approche, tout comme devant l'exemplaire le plus parfait du chef-d'œuvre de la création. Quoiqu'il fût devenu un habile botaniste, il avait cherché vainement l'arbre dont le tronc blessé laisse suinter le caoutchouc, lorsqu'il rencontra une troupe d'Indiens maraudeurs, venant des possessions portugaises. Ces sauvages auraient certainement fait rôtir Adonis ou Antinoüs: ils respectèrent un homme encore plus laid qu'eux. Ils lui donnèrent même des renseignements sur les régions où se trouvait le végétal enchanté. Leur chef, qui avait été élevé par les missionnaires jésuites, dessina la forme d'une feuille de l'arbre qu'on appelle maintenant *hevea guyanensis;* puis, au milieu des éclats de rire de toute la troupe, il modela en terre glaise son fruit triangulaire. C'était une révélation pour le capitaine Fresneau. Il ne s'agissait plus, pour accomplir son utile dessein, que de s'enfoncer dans les forêts immenses de la Guyane, et de courir la chance d'y périr par la faim, ou par la fièvre jaune, ou par la piqûre des reptiles, ou par la dent des bêtes féroces, ou par la hache des Indiens, ou par la balle des Portugais. Mais que peut craindre un homme qui porte sur ses épaules la hure d'un sanglier? A la fin de 1749, notre indomptable ingénieur avait découvert des forêts entières d'*hevea;* il en avait tiré lui-même une quantité notable de gomme élastique; il avait fabriqué des seaux, des chaussures imperméables; enfin il avait reconnu toutes les propriétés du caoutchouc, et annoncé la plupart des usages auxquels il a été employé depuis. Cependant, malgré les mémoires adressés par l'habile ingénieur à l'administration française; malgré l'appui que lui donna l'académicien La Condamine auprès des sociétés savantes de l'Europe, l'usage de la nouvelle substance ne put d'abord se faire accepter. Nos aïeux, presqu'aussi routiniers que les Chinois, se contentèrent pendant longtemps d'en faire des balles élastiques ou des petits carrés, propres à effacer le crayon de mine de plomb. Il n'y a pas plus de trente ans que le caoutchouc est employé d'une manière vraiment industrielle; mais aussi, depuis lors, ses applications ont pris un développement prodigieux, et je me fatiguerais à vous en réciter l'interminable litanie.

D'ailleurs, il n'y a pas de description qui puisse remplacer la vue, et c'est la fabrique qu'il faut voir! Vous êtes ici pour vous promener, n'est-ce pas, mon camarade? Vous allez venir déjeuner avec nous, et je vous montrerai comment on gagne les batailles de l'industrie. Allons, Édouard, donne le bras au sergent, et demande-lui de te conter des histoires d'Algérie. Croiriez-vous que ce gamin-là parle tous les jours de s'enrôler dans les zouaves? mais je n'entends pas cela, moi; je suis vieux, et il est bientôt temps qu'il me relève; il faut qu'il travaille à son tour pour ses petites sœurs.

Le zouave, vaincu par ce dernier mot, tendit la main au jeune homme, qui la serra franchement, et tous les trois s'éloignèrent en fredonnant à demi-voix:

As-tu vu
La casquette,
La casquette,
As-tu vu
La casquette
Du père Bugeaud?

— Encore un heureux effet du caoutchouc! dit en souriant le vieux militaire. Si la balle de mon neveu n'eût pas été en gomme élastique, je n'aurais pas eu d'histoire intéressante à vous conter, et, au lieu de vous réconcilier, vous vous seriez coupé la gorge.

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs. non point une vue de l'usine fantastique du capitaine ***, mais un croquis pris dans un des ateliers de la fabrique très-réelle et très-utile de MM. Rattier et compagnie. Cette fabrique, située aux Ternes, près de Paris, emploie, depuis nombre d'années, plus de deux cents ouvriers.

Nous croyons également devoir ajouter ici quelques détails, trop techniques pour entrer dans l'historiette qu'on vient de lire.

Le mot caoutchouc, en indien, signifie *suc d'arbre*. Les plantes qui le produisent ne croissent guère jusqu'à présent qu'entre les tropiques. Elles appartiennent cependant à des familles très-diverses et qui ont des représentants dans nos climats : telles sont celles des euphorbes, des figuiers, des orties.

La gomme élastique la plus pure provient du Brésil, mais il en arrive aussi de Java, de la Cochinchine, d'Assam et de plusieurs autres contrées. Ce sont des sauvages presque nus ou des colons à peine plus vêtus et plus civilisés qui la recueillent. Semblables aux résiniers de notre département des Landes, ils parcourent incessamment leurs forêts gigantesques, fendant l'écorce des arbres qu'ils connaissent par expérience, et recueillent dans de petites calebasses le suc visqueux et jaunâtre qui en découle. Ils étendent ce suc avec un pinceau sur un moule de terre, ordinairement en forme de bouteille ; ils font sécher chaque couche à la fumée d'un feu résineux, puis ils cassent le moule et livrent la poire de gomme aux trafiquants. Depuis quelques années seulement on apporte en Europe des masses informes de caoutchouc qui pèsent plusieurs kilogrammes.

A son arrivée dans nos fabriques, le caoutchouc est d'abord découpé en disques ronds. Ces disques, fixés sur une espèce de tour de potier, reçoivent un mouvement de rotation, en même temps qu'ils sont poussés vers une lame d'acier qui les débite en lanières. Chaque lanière, à son tour, est divisée par plusieurs paires de scies en fils carrés qui s'enroulent, à mesure qu'ils se séparent, sur autant de bobines que le comporte la largeur de la lanière. Enfin ces fils (soit dans leur état naturel, soit entourés d'une spirale de coton, soit soumis à une tension considérable qui leur fait perdre leur élasticité) sont tissés avec du coton, de la laine ou de la soie, pour former diverses étoffes. Une chose remarquable et fort commode, c'est que, pendant tout ce travail de la fabrique, il suffit de placer bout à bout deux morceaux de gomme coupés proprement, pour qu'ils se recollent à l'instant.

Cependant une énorme quantité de débris résultent des différentes opérations, comme de l'état d'imperfection de certaines gommes ; mais ces débris ne sont pas perdus : on les met dans un bain d'essence de térébenthine, d'huile de houille ou d'alcool mélangé de sulfure de carbone ; cela forme une masse pâteuse qu'on peut encore transformer en fils, soit en la laissant durcir et en opérant comme ci-dessus, soit en la mettant dans un corps de pompe, percé comme une écumoire à la partie inférieure, et en chargeant le piston d'un poids énorme, de manière à forcer la gomme liquide à sortir par en bas avec l'apparence d'un vermicelle. La même pâte peut être étendue par couches successives sur une étoffe, ou bien entre deux étoffes, ou bien encore sur des moules de toutes les formes. Ce n'est pas tout : on peut faire subir au caoutchouc une autre opération qui porte le nom de *vulcanisation* ou de *volcanisation*, car l'un et l'autre se dit, ou se disent. En le plaçant dans une étuve avec une certaine quantité de soufre, on rend son élasticité indépendante des variations de la température, de sorte qu'on ne craint plus de le voir fondre sous le soleil des tropiques, ni durcir sous les neiges du pôle. Enfin, si l'on ajoute un peu de poudre de magnésie à la préparation qui donne du caoutchouc vulcanisé, on obtient un corps dur et susceptible de prendre le poli, comme la corne ou le bois.

Grâce à de si incroyables transformations, cette matière protée aspire à remplacer un jour toutes les autres substances dont nous faisons usage. On prétend même qu'un riche fabricant de caoutchouc américain, M. Somebody, a déjà presque entièrement réalisé ce problème dans sa somptueuse demeure.

Pour vous annoncer chez lui, tirez ce bouton de caoutchouc durci dont la ciselure est si élégante. Le cordon, en caoutchouc vulcanisé, agit sur un ressort de sonnette de la même substance. Les ressorts de la serrure, ceux qui font refermer la porte sont également en gomme élastique. Vous entrez dans le cabinet du savant industriel, vous y voyez des objets de tous les genres, mais toujours en caoutchouc : des fusils, des pistolets, des cannes, des cravaches, des filets, des lignes, des machines électriques, des instruments d'optique, de physique, de chirurgie, d'apothicairerie (ces derniers feraient tomber à genoux les naïfs *seringueiros*). Là sont des clapets pour les machines à vapeur ; des tampons et des anneaux élastiques pour adoucir le choc des wagons ; des rouleaux pour distribuer l'encre ou la couleur dans les impressions textiles, typographiques, lithographiques, lithochromiques ; des pompes hydrauliques ; des tubes flexibles, de toutes dimensions, pour les conduits d'eau et de gaz ; des vases inaltérables par les acides et par les alcalis les plus redoutables ; des appareils de plongeur ; des modèles de canots insubmersibles ; des bateaux pontons ; des mastics et des feuilles de caoutchouc qui remplacent avantageusement le cuivre dans le doublage des navires ; enfin, sur les murailles, des cartes de géographie, et, dans la bibliothèque, des livres imprimés sur caoutchouc vulcanisé, et dont les cadres et la reliure sont en caoutchouc durci.

La personne qui vous a introduit applique sa bouche à une embouchure de caoutchouc durci, laquelle pend à un tuyau de gomme élastique, puis elle porte cette embouchure à son oreille et vous invite à la suivre au salon. En effet, M. Somebody s'y trouve en ce moment, et vient de répondre par ce conduit acoustique. Vous traversez plusieurs pièces, et vous arrivez enfin dans une salle magnifique, où le parquet, les moulures des portes et du plafond, les cadres des tableaux, les divans, les fauteuils, les pendules, les vases, les candélabres, les guéridons, les étagères, les statuettes, les coffrets, les chinoiseries, et jusqu'aux jouets d'enfants, sont en caoutchouc. Le maître de la maison s'avance au-devant de vous ; il soulève une casquette en caoutchouc ; il porte des souliers de la même substance. Nous ne parlerons pas de son mackintosh, de ses bretelles, de ses guêtres ; mais son lorgnon, son porte-cigares, sa bourse, son portefeuille sont en caoutchouc. Mistress Somebody quitte le divan, gonflé d'air, qui ne garde point son empreinte ; vous admirez sa démarche souple et gracieuse ; c'est bien naturel : au lieu du corset guindé, au busc roide, aux inflexibles baleines, elle porte un appareil de caoutchouc épuré, qui contient, sans les froisser, les organes les plus délicats et les plus charmants ; qui s'élargit, comme les muscles de la poitrine, chaque fois que l'air gonfle les poumons ; qui cède momentanément aux torsions du corps, pour reprendre ensuite les formes consacrées par la statuaire. Quant aux plis majestueux de cette jupe, ce n'est pas la crino-

line anguleuse et criarde qui parviendra jamais à les draper ainsi, il n'y a pour cela que le caoutchouc. Nous ne chercherons point à pénétrer dans des mystères encore plus intimes, ni à connaître les services que certaines ceintures hypogastriques peuvent rendre à une jeune dame. (La fameuse ceinture de Vénus était-elle en caoutchouc, par hasard?) Admirez plutôt la coiffure de mistress Somebody ; son peigne (1), les fleurs placées dans ses cheveux, ses épingles à l'italienne, ses bracelets, ses breloques ; caoutchouc, toujours caoutchouc ! Plaise à Dieu que son cœur ne soit point de caoutchouc, comme tout le reste.

Vous êtes venu pour demander un renseignement à M. Somebody ; il ne peut l'obtenir que d'un de ses correspondants, établi à l'autre bout des États-Unis, à un millier de lieues ; veuillez attendre un peu, vous allez avoir la réponse au moyen d'un fil télégraphique, enduit, non point de caoutchouc, je l'avoue, mais de *gutta-percha*. Or, la gutta-percha est cousine germaine du caoutchouc ; elle s'extrait de l'*isonandra percha*, et n'est point élastique ; voilà toute la différence.

Silence ! Mistress Somebody se dispose à faire de la musique. Elle s'assied devant une espèce de piano. Quelle admirable harmonie ! quelle suavité ! quelle amplitude de son ! Ne vous en étonnez point ; c'est un orgue en caoutchouc, et grâce aux lentes vibrations de la gomme, un tuyau d'un mètre donne le même son qu'un tuyau d'orgue de trente-deux pieds. D'ailleurs le velouté de cette espèce de larynx imite parfaitement la voix humaine, ce qui permettra sans doute quelque jour de supprimer les choristes à l'Opéra. L'art n'y gagnera peut-être pas grand'chose, mais quel profit pour la morale ! En attendant les chœurs en caoutchouc, voici un concert qui s'organise : le père prend sa flûte de caoutchouc ; les enfants s'emparent cha-

Objets de caoutchouc. Dessin de Fellmann.

cun d'un instrument de la même matière. C'est une contrefaçon élastique du concert de famille de Watteau.

Le correspondant a fait une réponse instantanée, mais cela ne vous suffit point ; il vous faudrait des plans, des échantillons : malheureusement vous devrez attendre l'envoi par le chemin de fer, et c'est une voie bien lente ! Si la dernière invention était réalisée, vous auriez eu votre affaire dans la journée, car alors tous les objets légers, enfermés dans un ballon de caoutchouc, voyageront avec une vitesse de cent lieues à l'heure. Voici comment : on établira deux passages tubulaires, courant parallèlement d'une extrémité à l'autre d'une distance donnée. Ces tuyaux peuvent être placés soit au-dessous du sol, soit à la surface, et construits indifféremment en métal, en bois ou en briques.

(1) Les peignes et démêloirs en caoutchouc durci, lorsqu'on en fait usage, dégagent des cheveux infiniment plus d'électricité que les peignes ordinaires. Ne pourrait-on pas trouver là un moyen thérapeutique dans certains cas de névralgies ?

A chacune des extrémités de la ligne, et à des stations intermédiaires, si on le juge nécessaire, une pompe mue par une machine à vapeur aspirera l'air dans l'un des tubes et le refoulera dans l'autre, de manière à produire un courant très-rapide et continu. Les lettres et les paquets seront renfermés dans des ballons de caoutchouc, d'un diamètre un peu moindre que celui des tubes. Ces ballons, entraînés par le courant d'air, toucheront rarement les parois, et, dans tous les cas, reprendront toujours leur forme primitive. Aux différentes stations se trouveront des espèces de boîtes, formées de verre épais, de façon à ce qu'on puisse voir du dehors ce qu'elles contiennent. Des portes glissantes, percées de trous, pour le passage de l'air, permettront d'ouvrir et de fermer, suivant le besoin, ces réceptacles transparents. Aussitôt qu'un ballon y arrivera, il fera mouvoir une sonnette, et l'employé de service s'empressera de le prendre, soit pour le remettre au destinataire, soit pour l'introduire dans un autre passage, et lui faire continuer

son chemin. Il paraît que la dépense de ce mécanisme ne serait pas fort considérable, et probablement on en fera l'essai d'ici à peu.

Espérons qu'on n'en viendra pas à enfermer les voyageurs eux-mêmes dans ces ballons de caoutchouc, pour les expédier, dans un tube souterrain, avec une vitesse de cent lieues à l'heure, soit deux mille quatre cents lieues dans la journée. P. GROLIER.

POST-SCRIPTUM.

L'extraction du caoutchouc. Lavage. Coagulation. Le rhum et le jus de citron. Composition des plaques. Le caoutchouquier. Un poison. Filature et tissage du caoutchouc. O Jacquart! Les fusils caoutchouqués. Le pavage en caoutchouc, etc.

Depuis que cet article est composé, nous avons réuni sur la récolte et l'exploitation du caoutchouc des détails qui compléteront l'œuvre de notre collaborateur.

Voici comment s'opère l'extraction du caoutchouc dans les forêts de la province de Carthagène (Nouvelle-Grenade), — suivant un rapport de M. Anthoine à la Société d'agriculture.

Après avoir incisé l'arbre, les Indiens en laissent couler le suc laiteux, à son pied, dans un trou du sol garni de feuilles de latanier. Un bon arbre donne facilement de quinze à dix-huit litres à chaque saignée, qui peut se renouveler plusieurs fois dans la saison. On a reconnu, après un examen attentif, que ce suc laiteux se compose de trois principes parfaitement distincts : le caoutchouc proprement dit, matière sans saveur ni couleur ; une eau de végétation abondante, et une gomme résine, qui devient noire par l'effet de la lumière. On parvient à maintenir le suc à l'état liquide en l'agitant deux ou trois fois par jour avec un bâton. Le rhum est un moyen très-économique pour faire instantanément coaguler le caoutchouc. Environ un trentième de cette liqueur, versée et agitée dans le suc laiteux, produit un effet identique à celui de la présure dans le lait. Le rhum à Carthagène vaut vingt centimes le litre. Le jus de citron offre cette autre particularité : il enlève complétement les taches noires produites sur le linge et détache les parcelles de caoutchouc, qui, dans la manipulation du suc laiteux, se sèchent aux poils des mains et des bras. Ce résultat ne s'obtient avec aucune espèce de savon.

En mélangeant le suc laiteux à dix fois son volume d'eau, le caoutchouc remonte à la surface parfaitement pur et incolore, de telle façon qu'on peut l'appliquer entre deux étoffes légères de soie blanche et rose, sans marquer l'extérieur de la moindre souillure. Le lavage doit se faire dans des vases à goulot allongé, afin d'obtenir une certaine couche de caoutchouc. On le conserve liquide de la même manière que le suc laiteux, mais pour fort peu de temps. C'est alors qu'on lui donne, par l'addition d'une petite quantité d'eau chargée de couleur, la teinte que l'on désire, teinte qu'il conserve indélébile dans la coagulation. Pour séparer le caoutchouc des corps qui lui sont étrangers, on fixe, sur trois traverses espacées de soixante-quinze centimètres et enterrées au niveau du sol, des cadres de deux mètres cinquante centimètres de longueur, un mètre de largeur et cinq centimètres de hauteur. Ces cadres étant remplis d'un sable fin, on pose sur le sable une toile de coton quelconque. Cette toile est tendue au moyen d'un autre cadre, de même dimension que le premier, mais dont les bords intérieurs sont légèrement évasés jusqu'au tiers de leur hauteur, de manière que, posé sur l'autre, ce cadre forme un rebord d'environ trois centimètres. On verse ensuite le suc laiteux (dix litres pour environ deux millimètres d'épaisseur de caoutchouc) ; l'eau de végétation est absorbée par la toile et le sable : douze ou quatorze heures après, on lève le cadre supérieur, auquel la toile reste attachée par le caoutchouc collé sur ses bords ; on le laisse deux heures à l'air libre pour faire sécher le caoutchouc que l'humidité du sable a pu conserver à l'état pâteux, et l'on détache enfin la feuille de caoutchouc, qui est parfaitement homogène et prête pour l'exportation. On obtient ainsi chaque jour autant de feuilles de caoutchouc de trois kilogrammes, et même plus, que l'on a de moules et de cadres. Cette fabrication en feuilles a donné l'idée, en les coupant en bandes de largeur convenable, d'appliquer le caoutchouc entre les bordages d'une embarcation ; puis, serrant au moyen d'écrous et clouant le bordage, de remplacer avec économie la longue et imparfaite opération du calfeutrage. Cet essai a réussi on ne peut mieux, et serait applicable à de grands navires.

Le caoutchouquier atteint, dans les forêts qui bordent la rivière Sinée, une grosseur moyenne de cinquante à soixante centimètres de diamètre sur une hauteur de fût de seize à vingt mètres. C'est le *ficus elastica*, vulgairement appelé *cara sucia*. Son port est celui d'un beau platane ; ses feuilles sont alternes, de la forme de celles du châtaignier, mais plus grandes et garnies en dessous d'un duvet fauve. Il les perd en décembre et en janvier et produit une figue petite et nombreuse.

Le caoutchouc pur, liquide, quoique sans saveur, est un poison. Un singe, en ayant pris pour du lait, mourut dans les vingt-quatre heures, sous les yeux de M. Anthoine.

Avis aux parents qui donneraient des joujoux de caoutchouc à leurs enfants. Ils feront bien de s'assurer si, même à l'état solide, cette substance n'offre pas de danger à la succion.

Le tissage de la gomme élastique a traversé des phases difficiles, pour arriver aux prodiges du travail actuel.

Dans l'origine, on se procurait le fil de caoutchouc en découpant les poires à la main avec des ciseaux ; un seul homme pouvait produire par jour de quatre-vingt-dix à cent mètres de ce fil. On coupait d'abord la poire en spirale, puis on divisait chaque bande obtenue en deux ou plusieurs fils plus fins. Pour obtenir ces derniers, on imagina de détacher les différentes couches qui forment les poires et de les découper ensuite comme nous venons de le dire. On parvint à obtenir des fils plus déliés encore en ramollissant les poires dans l'eau bouillante, et en les gonflant à l'aide d'une pompe de compression ; après avoir reposé en cet état pendant plusieurs jours dans un lieu aussi froid que possible, le caoutchouc, qui ne revient plus sur lui-même, se laisse découper en fils d'une extrême ténuité. Plus tard, on remplaça le procédé coûteux du découpage à la main par l'action de machines à diviser aussi simples qu'ingénieuses. Mais il est nécessaire avant tout de diviser le caoutchouc en disques d'une épaisseur parfaitement régulière. Deux machines différentes sont ensuite employées à transformer ce disque en fils fins ; l'une le découpe en un ruban très-mince d'une largeur égale à l'épaisseur du disque, l'autre divise ce ruban en plusieurs bandes parallèles. Avant que les fils ainsi obtenus puissent servir au tissage des étoffes, il est indispensable de leur faire perdre leur élasticité, qui rendrait presque impossible tout travail ultérieur. A cet effet, on les reçoit immédiatement au sortir de la fonderie dans

des vases pleins d'eau chaude où ils se ramollissent ; alors un ouvrier les étire jusqu'au quintuple ou décuple de leur longueur, pendant qu'un second les enroule sur un dévidoir. On place ensuite ces dévidoirs dans une chambre dont la température est maintenue aussi basse que possible. Au bout de quelques jours, on peut dévider les fils sans craindre de les voir reprendre leur forme primitive. Ils possèdent alors une roideur suffisante pour le tissage.

Le plus souvent, on enveloppe le fil de caoutchouc ainsi obtenu, au moyen d'un métier à lacets, de six à sept fils qui l'entourent entièrement et servent surtout à le protéger contre les dents du peigne à tisser. Dernièrement on a imaginé d'employer pour le tissage de ces fils de caoutchouc un le métier à la Jacquart, en prenant soin de le masquer complétement dans l'étoffe fabriquée, ce qui permet de broder sur le tissu des fleurs et autres ornements. Les longues lanières que l'on obtient par ces divers procédés sont sans élasticité ; on leur rend cette propriété en passant à leur surface un fer convenablement chauffé ; le caoutchouc tend à l'instant même à reprendre sa forme primitive, et, par suite, l'étoffe diminue de près d'un tiers en longueur.

O pauvre Jacquart, toi qui eus tant de peine à obtenir l'application de ton merveilleux système aux fils de chanvre, de soie et de lin, tout préparés par le bon Dieu, que dirais-tu en voyant aujourd'hui tisser à ton métier des fils de gomme taillés dans une poire massive ?

Au fait, notre siècle, qui ne doute de rien, est bien parvenu à filer et à tisser le verre, lui ôtant sa fragilité sans lui retirer son éclat !

— Un Anglais, dit le *Practical Mechanic's Journal*, vient de trouver une nouvelle application du caoutchouc, qui a déjà tant d'usages différents dans l'industrie. Pour éviter, soit aux chasseurs, soit aux soldats, le choc et, quelquefois, la douleur causée à l'épaule par le recul du fusil après le départ de la balle, il termine la crosse, ou plutôt il lui forme un talon ou plaque métallique disposée de telle sorte, qu'au moyen d'une tringle très-mince qui y est fixée par le milieu, et pouvant jouer à volonté dans la coulisse qui lui est faite dans le bois, les coussins en caoutchouc, renfermés entre le bois de la crosse et la plaque métallique qui la termine, se pressent les uns contre les autres comme les tampons qui sont aux extrémités des waggons sur les chemins de fer, et, comme eux, amortissent le choc.

Enfin, les Anglais et les Américains ont proposé pour les petites voies de communication le pavage en caoutchouc ; les essais qui ont été tentés dans les cours et allées du château de Windsor et dans les écuries de l'arsenal de Woolwich ont très-bien réussi ; malheureusement le prix du caoutchouc est trop élevé pour qu'on puisse songer à établir ce pavage, même dans les cours des maisons particulières.

Voilà tout ce qu'on fait aujourd'hui, et Dieu sait tout ce qu'on fera bientôt, avec une matière qui ne servait, il y a peu d'années (et l'on trouvait déjà ceci fort curieux), qu'à confectionner des bretelles et à effacer le crayon sur le papier !

C. DE CHATOUVILLE.

LE BAL D'ENFANTS. VACANCES DE PAQUES

A JACQUES VALNAY.

Riez, dansez, belle enfance ravie ;
Heureux mignons, bondissez triomphants !
Tout le bonheur qu'on cherche dans la vie
Danse avec vous parmi le bal d'enfants.

Quels jolis noms s'appellent, se répondent !
Quels cris joyeux ! quels rires infinis !
Les Gros-Bibis et les Totos abondent,
Que de Loulous, de Gagas, de Ninis !

En attendant l'heure des contredanses,
Les cavaliers, caressant leurs cheveux,
Pour vis-à-vis cherchent des connaissances
En se montrant les plus belles pour eux.

Un peu plus loin d'innocentes coquettes,
Jetant partout des regards connaisseurs,
Vont s'adjugeant la palme des toilettes,
Et de pied ferme attendent les danseurs.

Enfin voici le signal que l'on guette !
Pour déchaîner l'orchestre aux mille voix
Strauss a levé sa magique baguette ;
Les petits pieds s'élancent à la fois.

Chaos charmant, où la mère orgueilleuse
A tout instant, l'œil fier et l'air vainqueur,
Dans les détours de la danse joyeuse
Voit dominer le front cher à son cœur !

Les grand'mamans, tournant leur tabatière,
Les grands-papas, sur leur canne appuyés,
Croient se revoir soixante ans en arrière,
Dans l'avenir qui s'agite à leurs pieds...

Jules, de qui l'on vantait la réserve,
Marche en zigzags et dit des mots affreux ;
C'est qu'en partant, pour allumer sa verve,
Il a vidé deux flacons de vin vieux !...

Une Mimi, qui deviendra duchesse,
Galope avec un futur boutiquier :
L'égalité, qu'on invoque sans cesse,
Au bal d'enfants vient se réfugier !

Un vieux poëte, amant de la nature,
Parrain-gâteau de deux enfants gâtés,
Nomme ce bal : « Un monde en miniature,
« Dont on ne voit que les plus beaux côtés... »

« — Hélas ! dit-il, la vie est une guerre,
« Ces chérubins un jour s'y combattront,
« Sans se douter qu'ils s'embrassaient naguère !...
« En attendant, enfants, dansez en rond !

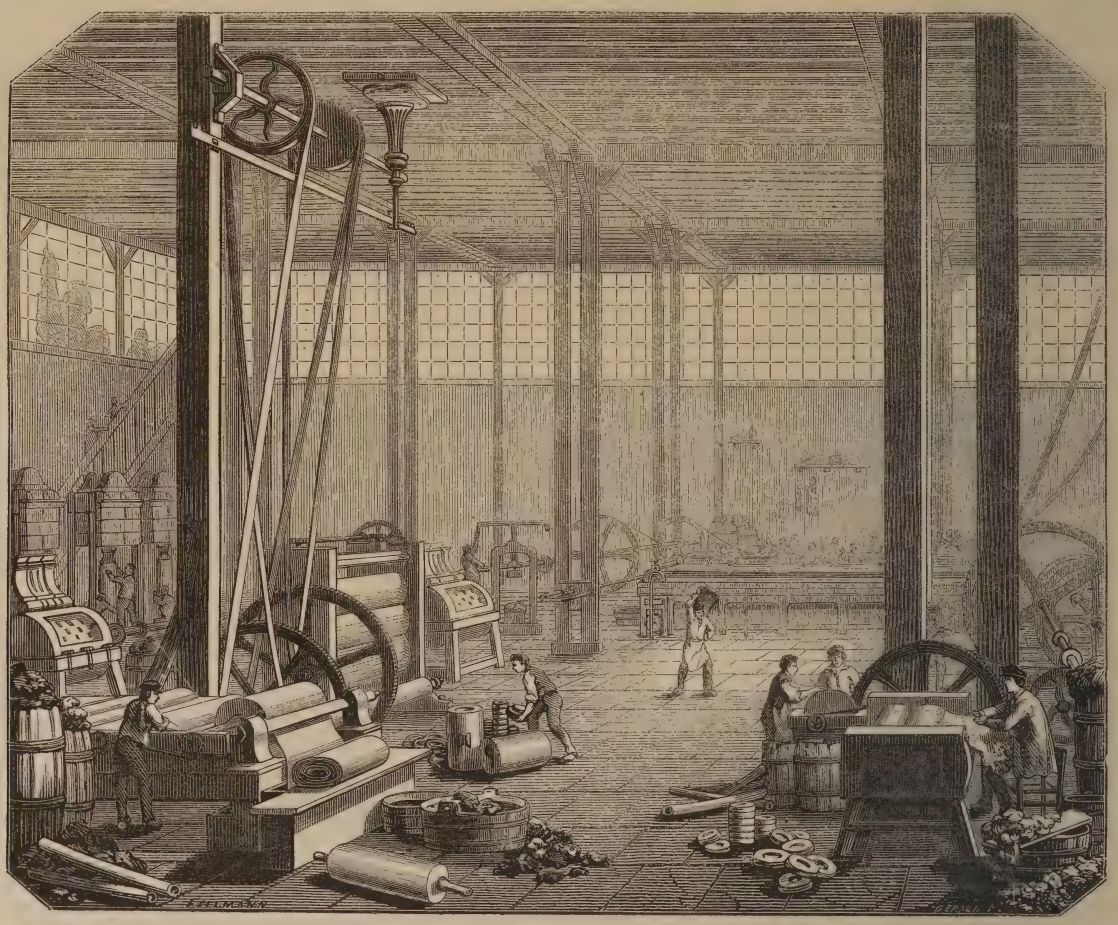
« Mais toi, blondin, et toi, brune pouponne,
« Qui ne pouvez à présent vous souffrir,
« Vous connaîtrez l'amour pur que Dieu donne,
« Et vous voudrez, unis, vivre et mourir !... »

Un grand dadais, en sixième au collége,
A fait danser la volage Nini,
Qui savait bien que ce doux privilége
Était promis à son cousin Bibi.

Bibi voit tout. Or, lui-même à Ninette
Avait offert pour ce bal un bouquet ;
Le collégien y prend une fleurette,
Qu'il garde en main d'un petit air coquet !

Bibi rugit comme un tigre en démence,
Et, sans respect pour l'Université,
Par un soufflet, qui fait un bruit immense,
Il a flétri le fat épouvanté.

On se battra ! L'affaire est assez grave...
On se bat même, à l'instant, dans le bal !
Dieu ! s'ils mouraient ! Tous deux ont le cœur brave !...
(Bien entendu, Nini se trouve mal.)



Le travail du caoutchouc dans la fabrique Rattier. (Pages précédentes.) Dessin de Fellmann.

Aucun ne meurt ; tout s'explique et s'arrange ;
Bibi ne peut reprendre son soufflet,
Mais noblement le collégien se venge
En emmenant son rival au buffet...

Quoi ! Paul s'endort un bonbon dans la bouche !
Charle et César ronflent à qui mieux mieux !
Et les héros, qu'à neuf heures l'on couche,
Disent qu'ils ont du sable dans les yeux...

Dormez ! c'est l'heure où s'endorment les roses :
Diables charmants, faites des songes d'or ;
Reposez-vous, chers bandits, monstres roses,
Qu'au prochain bal on vous répète encor :

Riez, dansez, belle enfance ravie ;
Heureux mignons, bondissez triomphants !
Tout le bonheur qu'on cherche dans la vie
Danse avec vous parmi le bal d'enfants !

ÉDOUARD PLOUVIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

Les fêtes de Paris : la musique et la comédie au salon : M. Just Géraldy, Mme Gaveaux-Sabatier, M. Paul Malézieux.
Dessin de Stop.

LES PRÉDICATEURS DU CARÊME.

La station du carême a été dignement prêchée et religieusement suivie, dans toutes les églises de la capitale, — depuis la chapelle impériale des Tuileries jusqu'à la moindre paroisse des faubourgs.

Aux Tuileries, — où les Petits-Carêmes de Massillon, interrompus depuis MM. de Frayssinous et de Forbin, avaient été rouverts avec tant d'autorité et d'éclat par M. l'abbé Le Courtier, il y a quatre ou cinq ans (voir notre tome XXI, page 219), c'était, cette année, Mgr l'archevêque de Troyes, l'abbé Cœur, un de nos plus illus-

tres orateurs sacrés, qui parlait au nom de Dieu à l'Empereur et à la cour (1).

Le prélat avait encore mûri et fortifié son éloquence pour cet auguste auditoire. Plus persuasif que pittoresque, nous dit un de ses fidèles, sobre d'images et d'artifices oratoires, il a cherché à convaincre plutôt qu'à frapper. Il a su être concis sans rien sacrifier de la clarté, se résumant toujours dans des épilogues nets et concluants. Sans emphase, sans recherche, il a fait marcher de front, dans des conférences qui n'étaient plus des discours et n'étaient pas encore des sermons, la morale et la religion, l'homme et le chrétien, l'Évangile et la civilisation.

A Notre-Dame de Paris, le Père Félix a retrouvé, plus nombreuse que jamais, l'affluence grave et recueillie des penseurs, des écrivains, des artistes et des hommes du monde. Le savant jésuite a complété la thèse qu'il avait entreprise dans une vaste trilogie sur le *progrès*. Dans les deux stations précédentes, il en indiquait les obstacles. Il a désigné cette fois la puissance qui, seule, doit les aplanir et en triompher : le christianisme.

Le Père Félix a déjà une place éminente parmi les orateurs contemporains, et nous ne tarderons pas à mettre son portrait dans notre galerie. Sa parole, entraînée par une conviction profonde chez le théologien, devient parfois emportée, selon M. de Lauzières. Il y a des moments où elle est rude et terrible : la conférence prend alors le style et l'allure de la remontrance ; mais, l'élan dompté, la phrase se radoucit graduellement, et la sympathie, un instant ébranlée, se rétablit entre l'orateur et l'auditoire. En général, les conférences du Père Félix sont, pour ainsi dire, coupées en deux ; elles rappellent ces tableaux que les maîtres commençaient et qu'ils faisaient achever par leurs élèves ; on dirait qu'une moitié du sermon appartient au théologien, au philosophe, à l'apôtre ; l'autre à l'orateur, au moraliste ; l'une l'emporte par le fond, l'autre par la forme. Est-ce parce qu'il veut à la fois convaincre et frapper son auditoire, qu'il veut parler aux intelligences, et qu'il s'adresse successivement aux unes et aux autres, plutôt que de choisir un langage commun aux deux classes ?

Quoi qu'il en soit, le tableau que le Père Félix a tracé de la sainteté idéale, démontrée dans la vie et dans l'histoire du christianisme et du chrétien, forme une des plus grandes et des plus belles leçons qui soient descendues de la chaire de vérité, — abstraction faite des accessoires du style, dont l'orateur se préoccupe médiocrement.

Les églises de Sainte-Clotilde et de Saint-Thomas-d'Aquin ont offert un contraste saisissant :

A Sainte-Clotilde, le Père Petetot, de l'Oratoire, a distillé le miel pur de l'Évangile ; il a conseillé, éclairé, consolé doucement ; il s'est fait écouter sans s'écouter lui-même (ce bel éloge a été consigné dans le journal *le Réveil*) ; — il a parlé en ami, en père, il a rendu la piété aimable ; il a démontré les charmes de la vertu.

A Saint-Thomas-d'Aquin, le Père Lavigne a été le « torrent près du lac. » Il a surpris, il a terrifié ; il a été vigoureux et entraînant ; il a joint au discours impétueux et coloré le geste vif et l'action magistrale « du Christ chassant les marchands du temple. » A-t-il atteint le même but que le Père Petetot ? C'est possible. Mais il l'a atteint par un moyen contraire, et c'est le cas de répéter le proverbe : Tout chemin mène à Rome — et à l'Église.

Le Père Lefebvre a tenu le milieu entre ces deux extrêmes, à Notre-Dame-de-Lorette. Il a instruit simplement et franchement. Il a montré les deux chemins, celui du vice et celui de la vertu, et il a dirigé vers le second l'âme de ses auditeurs captivés.

On connaît la science profonde, le talent d'exposition, la philosophie transcendante, le style noble et imposant de l'abbé Beautain, l'illustre professeur de la Sorbonne (voyez son portrait et sa notice, tome XVII, page 220 du *Musée*). Il a déployé toutes ces qualités et toutes ces magnificences à l'église Saint-Germain-des-Prés.

A côté des prédicateurs extraordinaires, les curés ont eu leurs stations et leurs retraites habituelles. Celle de Saint-Merri, par M. l'abbé Gabriel, et celle de Notre-Dame, par M. l'abbé Le Courtier, ont rappelé la force et l'onction, la hauteur et la finesse, l'énergie et la grâce, — que nous avons déjà étudiées dans ces deux maîtres de la chaire.

Nous ne savons si M. Le Courtier parlera demain encore à l'association des artistes musiciens, — exécutant dans sa vieille métropole la grande et belle messe de M. Gounod, — mais nous n'oublierons jamais et nous citerons ici les suaves paroles qu'il leur adressait l'année dernière, à pareil jour. Jamais la religion n'a emprunté ou plutôt n'a relevé avec plus de bonheur la langue de l'art et de l'imagination.

— La musique vient de Dieu !

Aux temps antiques, écoutez Isaïe : *quand il a vu la gloire de Dieu*, il lui a été donné d'entendre les séraphins qui chantaient à deux chœurs, et qui se répondaient d'un bout du ciel à l'autre : *Saint, Saint, Saint, est le Seigneur, le Dieu des armées.*

Dans la plénitude des temps, le ciel s'est ouvert sur un berceau de paille, une lumière immense a ruisselé sur Bethléem, un ange chantait la joie de la naissance d'un Dieu. Et après ce *solo*, voilà que toute l'armée céleste faisait entendre le plus beau des concerts : *Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté !* — Cet hymne nous est resté ; pourquoi la terre n'a-t-elle pu en noter la symphonie ? Ce serait pour vous, messieurs, l'archétype du vrai, du grand, du beau, ce serait la mesure de la perfection de l'art.

Faites donc de la musique sans Dieu ! S'il n'avait pas créé cet instrument immense dont il a bandé lui-même les cordes pour répercuter le son, et qu'il a monté partout, dans les espaces de l'air, au diapason convenable !

Faites donc de la musique sans Dieu ! S'il n'avait pas donné à certains corps l'élasticité, qui est comme l'archet ou la pulsation qui va ébranler les ondulations du grand instrument !

Faites donc de la musique sans Dieu ! Si, se contentant de donner le chant à l'oiseau pour charmer notre oreille, il n'avait pas ciselé et velouté de sa main divine cette spirale élastique, cette *trachée* du corps humain qui roule et déroule la parole et le chant !

Faites donc de la musique sans Dieu ! S'il n'avait pas articulé lui-même d'une façon si délicate et si flexible cette main de l'homme, dont les doigts, au toucher presque divin, frémissent de toutes les sensations de l'âme !

Faites donc de la musique sans Dieu ! S'il ne vous en avait pas donné les fonds d'harmonie dans les grandes voix de la nature, dans le bruit majestueux des vents, des forêts, de l'Océan, des cataractes et du tonnerre !

Après cela, que vous dirai-je, messieurs ? — qu'une foule de *biens parfaits* descend sur la terre avec ce don de Dieu : c'est le chagrin adouci, le mauvais esprit chassé, le travail charmé, le devoir encouragé, la jouissance fé-

(1) Voyez le portrait et la notice de l'abbé Cœur, t. XIV du *Musée*, p. 221.

condée par la règle et l'harmonie, l'élan patriotique porté à sa dernière inspiration, la valeur doublée dans les combats, l'énergie devenant héroïque dans les sacrifices, le culte divin surtout vivifié par des élans célestes. — Oui, la musique vient de Dieu.

Mais la musique conduit à Dieu. — C'est le nuage soulevé de la surface des mers, qui ne s'abaisse en fleuve que pour retourner à l'Océan.

L'entendez-vous qui commande au mauvais esprit, qui apaise les irritations soulevées dans le cœur de l'homme à la vue des déceptions, des ingratitudes et des injustices de la terre ? — La politique elle-même le sait bien, elle ne craint plus la multitude qui chante. Ce qu'elle redoute comme fermentation menaçante, c'est le silence des peuples, silence qui n'est pas seulement la leçon des rois, qui en est la terreur ; — parce que le calme lourd qui pèse sur la nature fatiguée est précurseur de l'orage ; pas une feuille ne remue sur l'arbre, les oiseaux se taisent, et..... quelques instants après..... les chênes sont déracinés.

En donnant la paix et la résignation au cœur, la musique élève l'âme au-dessus des intérêts matériels, et par conséquent la rapproche de Dieu. — Chez l'artiste il y a, en général, abnégation, détachement de la terre, goûts élevés, libéralité jusqu'à la profusion, jusqu'à l'insouciance : c'est l'insouciance de l'oiseau. — Et dans un siècle où l'argent est presque le seul mobile, j'allais dire le seul Dieu, la religion est réduite à vous féliciter, messieurs, des défauts de vos qualités : et sans vous proclamer parfaits, à vous honorer encore comme des cœurs que la boue ne possède pas.

Mais voici le triomphe divin de votre art : il enfante l'harmonie morale, et la religion est cette harmonie par essence. — Harmonie qui relie Dieu à l'homme par des bienfaits, et l'homme à Dieu par des devoirs. — Harmonie qui constitue Dieu le plus généreux créancier, et l'homme le débiteur le plus fidèle ; car la religion est là tout entière : ce que Dieu a fait pour nous, et ce que nous devons faire pour Dieu. — Harmonie enfin qui résulte du triple devoir rempli envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

Ah ! qui mieux que vous devrait comprendre cette belle harmonie ? qui mieux que vous devrait y revenir si elle était délaissée ? — Permettez-moi de bégayer les mots de votre art, quoique j'en ignore la méthode, et de vous dire, pour être mieux compris : Messieurs, s'il y avait du désaccord dans nos âmes, *sauvons les dissonances*, en rentrant avec bonheur dans l'*accord parfait*. —

En même temps qu'ils parlaient à leurs ouailles dans la chaire, l'abbé Gabriel et l'abbé Beautain s'adressaient au monde par la plume, en deux ouvrages remarquables à des titres divers.

DE LA VIE ET DE LA MORT DES NATIONS,

PAR L'ABBÉ GABRIEL, CURÉ DE SAINT-MERRI (1).

Ce livre est la digne suite de la *Théodicée pratique*, dont nous avons cité une page si éclatante. Trop savant et trop profond pour être analysé ici, s'adressant par son sujet même aux grands et forts esprits de notre époque, il saisira tout le monde, et les ignorants eux-mêmes, par la vigueur de la logique, par l'énergie du sentiment et par l'éloquence de la forme. C'est une de ces œuvres complètes et harmonieuses qu'on peut juger sur un fragment, comme on reconnaît, à un seul membre, les chefs-d'œuvre de la statuaire antique. Lisez donc et admirez ce passage sur l'*amour chrétien, vie des nations :*

— Qui voudrait prétendre que la loi du Christ et de l'Eglise ne doit jamais s'accomplir dans sa plénitude, et qu'elles sont vaines ces paroles du divin Maître : « J'ai vaincu le monde et j'attirerai tout à moi ! » Quoi ! l'Eglise primitive, ce berceau divin du christianisme, aurait pu réaliser spontanément, dès la première heure, cette suprême perfection, et elle deviendrait impossible après dix-neuf siècles de préparation chrétienne ! Non, non, perpétuée dans les déserts de l'Egypte et dans les communautés monastiques, elle a progressivement dilaté et agrandi son moule à la mesure de l'humanité. Si l'amour nous illuminait d'un rayon de sa lumière, nous suivrions pas à pas, siècle à siècle, ce long travail d'élaboration qu se cache à ceux qui ne savent pas aimer. C'est au moment où tout semblera perdu que tout sera renouvelé, régénéré. Ouvrez les annales du genre humain, et vous verrez que toujours il en a été ainsi. Considérez le monde à l'époque de l'invasion des barbares : tout est sauvé lorsque tout semblait perdu. « Les barbares sont à nos portes, » a-t-on dit. Eh bien, oui ; mais au moment où la Rome humaine croulera sous leurs coups, c'est alors que la Rome divine se relèvera dans toute sa splendeur. Ignorez-vous donc comment Dieu sait tirer la plénitude du bien de l'excès même du mal ? Là où l'homme fait défaut, Dieu se manifeste. Pour nous, qui jugeons toutes choses d'un point isolé de l'espace et de la durée, nous disons que le soleil a disparu lorsqu'un nuage a voilé l'horizon borné de notre vue. Mais le nuage passe, et le soleil éclate plus éblouissant encore, en reflétant sur la nue ses rayons de feu. Les prophètes du Nouveau comme de l'Ancien Testament ont annoncé le règne du divin soleil des âmes. Avez-vous plus que la science des prophètes ? Avez-vous plus que la puissance du Christ, qui nous affirme qu'un jour il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur ?...

..... La grandeur des nations elles-mêmes est en raison directe de la conscience qu'elles ont de cette loi de la solidarité, et leur décadence en raison de l'oubli qu'elles en font. Pourquoi la France, par exemple, est-elle demeurée le centre des peuples et a-t-elle encore quelque chose de ce grand rôle d'initiative qui, depuis douze siècles, en fait le cœur de l'humanité ? C'est que, malgré son affaissement et ses longs écarts, elle n'a jamais complétement perdu jusqu'ici le sentiment d'amour et de solidarité universelle, séve de l'esprit chrétien. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, chacun des peuples de l'ancien et du nouveau continent, dit *moi ;* la France dit *nous*, embrassant dans sa pensée et dans son sentiment toutes les nations. Elle semble ne faire corps que pour le service de l'humanité. De Clovis à Charlemagne, du vainqueur des Saxons au héros des croisades, de saint Louis à la révolution de 1789, des guerres qui la suivirent jusqu'à Navarin, à la conquête d'Alger et à la prise de Sébastopol, partout et toujours la France s'est faite solidaire de tous les peuples et responsable pour eux, reversant sur leurs têtes tout le fruit de ses conquêtes, depuis sa langue jusqu'à ses idées civilisatrices ; toujours et partout elle a fait ainsi acte d'amour et d'abnégation, « assez riche pour payer sa gloire, » même sous le gouvernement le moins initiateur. Toute la grandeur, tout le passé de la France est là ; et du jour où son cœur cessera d'être le foyer vivant de cet amour universel qui fait circuler la vie dans les artères de l'humanité, de ce jour elle cessera d'être comme nation. —

(1) Un volume in-8, 5 fr. Chez Pélagaud, imprimeur-libraire.

LA BELLE SAISON A LA CAMPAGNE.

CONSEILS SPIRITUELS, — PAR L'ABBÉ BEAUTAIN (1).

Chose rare et délicieuse ! le fond et la forme, l'ensemble et les détails, le précepte et le récit, tout est neuf dans ce petit livre, — qui manquait réellement à la religion, à la morale et à la littérature. Un plan de vie à la campagne ! n'est-ce pas le plan de la vie par excellence ? Et personne n'y avait songé encore ! et nous n'avions que des *Guides du bon Jardinier* pour cette moitié de notre existence, en face de la nature et de Dieu ! Quelle heureuse et féconde idée, — noble à la fois et pratique, a eue là l'éminent et spirituel abbé Beautain ! — Et que de gens vont emporter dans leurs bagages des champs ce précieux bréviaire de *la belle saison !*

Un homme du monde, ayant hôtel à Paris et château en Bretagne, n'aurait pas mieux prêché que l'illustre théologien l'art d'employer à la campagne, utilement et agréablement (*utile dulci*), ce trésor d'ici-bas qui s'appelle *le temps*. Quelle puissance a la religion, — parlant ainsi leur langage à tous et à chacun, se faisant poétique avec le poëte, savante avec le savant, artiste avec le peintre et le musicien, familière avec le père et les enfants, guidant la famille entière dans ses travaux, dans ses devoirs et dans ses plaisirs, — sans jamais oublier, mais sans jamais rendre amère, la leçon chrétienne, mêlée à juste dose au miel de la coupe humaine ! La règle des heures du lever au coucher, la prière, la lecture, la correspondance, les occupations matérielles, la conversation, la tenue, la promenade, les parties de campagne, la chasse, la pêche, les visites à l'église et au curé, aux pauvres et aux malades, aux écoles, aux voisins, la danse même et le *spectacle en famille*, tout cela est exposé, traité et résolu, sous forme de lettres attachantes, par l'ancien vicaire général de Paris, avec une compétence, une autorité, une finesse d'aperçus, une sûreté de pratique, une grâce de détails inimaginables : c'est l'apôtre au milieu du salon et à travers les beautés de la nature.

Oui, le *spectacle en famille* (et nous en sommes fiers, nous qui le prêchons aussi en l'amendant), M. Beautain l'entend ainsi que nous-même et en parle en termes qui coïncident presque avec les nôtres.

Après avoir proscrit, comme nous, la représentation en famille des pièces écrites pour le théâtre, et toujours trop libres ou trop émouvantes, il recommande les proverbes faits exprès, les charades et les tableaux en action, tels que s'efforce d'en publier le *Musée des Familles*.

« Ainsi, pour me résumer, dansez tant que vous voudrez, ou plutôt laissez danser votre jeunesse, quand cela lui fera plaisir. Jouez la comédie (celle des théâtres) le moins que vous pourrez, mais abrégez les soirées d'automne par la musique et le chant, par une lecture commune quand la société est plus restreinte, et, si elle est nombreuse, par des proverbes, des charades en action, des tableaux vivants ou autres petits jeux plus ou moins ingénieux, qui occuperont tout le monde, et ceux qui y prennent part par les préparatifs nécessaires et la mise en œuvre, et ceux qui les regardent, d'abord par l'attente de ce qu'on va leur montrer et ensuite par le spectacle même. »

— Ne quittons pas le chapitre des orateurs sacrés sans rendre justice à M. l'abbé Roque, chapelain de Sainte-Geneviève, qui a prononcé un discours très-remarquable à Saint-Eustache, à la grand'messe en musique du frère Léonce, au profit des Écoles gratuites du troisième arrondissement. Nous avons déjà signalé, comme exemple à suivre, cette œuvre noble et féconde, qui donne le pain intellectuel à tant de milliers d'enfants. Cette année, comme les années précédentes, toutes les notabilités de Paris s'étaient rendues dans la cathédrale du commerce, à l'appel du maire de ce populeux quartier, M. Decan de Chatouville.

L'immense église était comble, lisons-nous dans le *Journal des Débats*. M. Roulland, ministre de l'instruction publique, était assis dans le chœur entre le maire et le général marquis de Lavœstine, au milieu de son état-major et de la garde nationale.

Le cardinal-archevêque de Paris officiait pontificalement, escorté de l'élite du clergé parisien.

L'orchestre des Italiens était là tout entier, entouré des chœurs de tous les enfants des écoles, les jeunes filles en robes blanches, groupés autour de l'orgue : près de cinq cents voix fraîches, justes et parfaitement dirigées.

L'abbé Roque a parlé avec une chaleur et une poésie entraînantes de tout ce que font la famille, la patrie et l'Église pour l'enfance et la jeunesse de Paris. Puis les quêteuses ont reçu de la foule le meilleur éloge de son discours : près de 10,000 francs en quelques minutes !

Enfin, un gracieux détail a terminé la cérémonie. Pendant la bénédiction du cardinal-archevêque, les filles des écoles, en robes blanches, avec leurs petites corbeilles au cou, ont distribué aux notabilités du chœur et à toute l'assistance des branches de myosotis (souvenez-vous) que ministres, généraux, artistes, prêtres et fidèles ont emportées à leur boutonnière.

LES FÊTES DE L'HIVER.

L'histoire des fêtes de Paris remplit maintenant tous les journaux. C'est une branche de plus qui a poussé au grand arbre de la presse, où une femme supérieure, Mme Emile de Girardin, l'avait greffée la première, il y a douze ou quinze ans. Les feuilletonistes par excellence sont aujourd'hui les chroniqueurs mondains. Ils balancent les critiques de théâtre, ils chassent sur leurs terres, — et ceux-ci font, en revanche, des battues dans les salons. Toutes les feuilles importantes ont leurs *Courriers de Paris* chaque semaine ; quelques-unes, par un tour de force, l'ont chaque jour. Le grave *Journal des Débats*, lui-même, chronique (le mot est consacré) d'une quinzaine à l'autre. Plusieurs journaux se consacrent exclusivement à ce genre, qui est évidemment la passion de l'époque, — et qui remonte, après tout, aux premières gazettes françaises et étrangères. Rien de nouveau sous le soleil, pas même les caprices de la mode et de la curiosité.

Le *Musée des Familles* doit suivre ce mouvement et satisfaire à ce goût, avec la mesure et la convenance qui sont sa première loi.

Il faudrait les ailes de Mercure pour suivre toutes les fêtes qui se donnent à Paris depuis cinq mois, — et la présence d'esprit de César pour en dicter le récit à quatre secrétaires.

Deux tableaux d'abord nous ont frappé dans cette galerie de diamants, de lumières et de féeries : l'inauguration du nouvel hôtel de M. le président B***-C***, rue de la Chaussée-d'Antin, et le bal de M. le marquis d'Hautpoul, grand référendaire du Sénat, au palais du Luxembourg.

L'hôtel de M. le président B***-C*** est un vrai chef-d'œuvre du goût le plus exquis, le plus élevé, le plus courageux. Nous disons courageux parce que nous n'y

(1) Un vol. in-18. Chez Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14.

avons pas aperçu d'or, — chose admirable, spirituelle, unique et rassurante enfin pour notre siècle galvanoplastique ! Il appartenait à un magistrat de cette autorité, à un homme et à une femme du monde en cette position de dire enfin à l'océan de la dorure : Tu n'iras pas plus loin ! L'or, en effet, n'est pas de la richesse, pas même du luxe, encore moins de l'art. La richesse, le luxe et l'art,—ce sont les distributions élégantes de l'hôtel de M. B***-C***, son style pur et savant, ses ornements sobres et délicats ; c'est cette antichambre féerique, ornée de médaillons dans le style de Lucca della Robbia, exécutés par un jeune artiste d'avenir, M. Devers ; c'est cette double fontaine jaillissante, en faïence antique, au milieu de la verdure et des fleurs, avec la susurration de l'églogue de Virgile ; c'est cet escalier blanc, aux rampes de velours, à la double montée, encadrant un grand vitrail transparent, chef-d'œuvre de Maréchal, de Metz, et conduisant à travers des flots de lumière, des salons où la danse tourbillonne aux calmes rendez-vous du whist et de la causerie. Pendez-vous, ô *manieurs d'argent*, ô millionnaires de la hausse

Les fêtes de Paris : la scène du menuet (M. J. Lefort et Mme Lefébure-Wély) dans *l'Héritier sans le savoir*, opéra de Mlle Pauline Thys. Dessin de V. Foulquier.

et de la baisse ! un magistrat et une femme de goût ont construit sans or et sans tapage, sans astragales et sans réclames, un simple hôtel plus beau et plus admiré que tous vos palais... Ruolz !

M. le marquis d'Hautpoul avait, lui aussi, compris le véritable luxe au palais du Luxembourg et merveilleusement décoré ce splendide monument des Médicis. C'est la plus royale fête de l'hiver sans contredit, en dehors des Tuileries impériales. Nos souvenirs, troublés par l'éblouissement, se retrouvent très-exacts dans le compte rendu du nouveau et brillant journal *les Salons de Paris*.

Toutes les sommités de Paris, et même de l'Europe, et même du monde, — y compris les lettrés de la Perse et de l'Inde, — s'étaient rendus à l'invitation du marquis et de la marquise d'Hautpoul, ayant à leur tête S. A. I. le prince Napoléon et S. A. R. le prince de Danemark. Cinq salons étaient disposés pour la fête. La galerie était merveilleuse d'illuminations. Les glaces, encadrées de fleurs et de verdure, multipliaient les groupes de femmes élégamment parées ; l'orchestre du bal était dirigé par Strauss, et en face de l'orchestre était une estrade réservée aux princesses, aux femmes de ministres, aux am-

bassadeurs, estrade entourée de massifs d'orangers et d'arbustes verts. L'immense vestibule sur lequel la vue plongeait du haut de cette estrade avait été transformé en jardin. Le plafond, pour rendre l'illusion plus grande, était peint couleur d'azur avec des nuages vaporeux; d'une vasque de marbre blanc s'élançait un jet d'eau retombant en pluie légère dans un bassin où glissaient et jouaient des poissons aux écailles nacrées. Une pelouse naturelle, bordée de tulipes et d'immortelles, s'étendait autour, coupée par d'énormes vases remplis de fleurs tropicales qui étalaient orgueilleusement leurs corolles de pourpre, leurs étamines d'argent ou de longue soie blanche, et des calices de neige d'où s'échappaient ces parfums saisissants qui transportent dans le monde des rêves. Les murs, garnis d'arbustes verts, disparaissaient de distance en distance derrière des glaces en galerie; les banquettes étaient adossées à des bosquets de camellias. C'était un luxe de fleurs, de parfums, un paradis d'arbustes, de feuillages, et au milieu de ces merveilles une lumière magique et les plus ravissantes femmes de Paris. Le jardin conduisait à une rotonde décorée en bosquet. Sous un berceau de camellias se montrait une nymphe de marbre, merveille de l'art au milieu des merveilles que donnent les serres les plus riches; des glaces reflétaient ces jardins enchantés et multipliaient autour des invités un coup d'œil qui eût ravi l'auteur de *Cyrus*. Jamais Mlle de Scudéry n'eût eu plus de raison de dire : — Ce n'étaient que festons...

Le bal a commencé à dix heures. A minuit, plus de mille personnes ont pris part à un somptueux banquet, et la fête s'est prolongée jusqu'à quatre heures du matin.

Un escadron de jeunes commissaires, fleuris de camellias roses, aidaient les nobles amphitryons à faire les honneurs de cette mille et... deuxième nuit.

Il va sans dire que les réceptions des Tuileries, de l'Hôtel-de-Ville, des grands ministères et des ambassades ont été plus splendides que jamais, — et hors ligne par le matériel et le personnel de ces hauts lieux.

L'événement du bal travesti de M. Fould a été l'entrée de la comtesse T*** de La P*** en marquise Pompadour, dans une chaise à porteurs, avec valets, nègres et tous les accessoires du temps. Vous jugez l'effet d'une telle surprise au milieu de tous les costumes de l'ancienne monarchie, de Clovis à Napoléon III. La comtesse, après avoir parcouru les salons, a quitté sa chaise et a dansé le menuet de sa grand'mère. L'illusion était complète et délicieuse.

Chez M. Mirès, on a dansé dans une partie du jardin, transformée en palais. Vers une heure du matin, un signal a été donné : une glace immense s'est déplacée derrière l'orchestre, et a laissé voir l'autre moitié du jardin, éclairée aux flammes du Bengale. On eût dit le rideau de l'Opéra se levant sur le dernier tableau d'un ballet féerique. Seulement c'était nature.

Les bals de la marquise de Livry, de M. Offenbach et de Mme Ségalas, les soirées musicales de M. F. Pigeory, de M. Dantan, de Mme P. Pil***, ont aussi beaucoup occupé les chroniqueurs. On y a déployé autant de grâce que de richesse; l'esprit y a étincelé à l'égal des diamants.

Mme Orfila a donné un opéra nouveau de MM. Galoppe d'Onquaire et Paul Bernard, intitulé *Bredouille*, simple cadre à un charmant dialogue, à une musique exquise, et au jeu, au chant si remarquables de M. Jules Lefort et de Mme Gaveaux-Sabatier. Nous reparlerons de cette opérette, — conquête précieuse du spectacle en famille.

M. Bertall, notre spirituel dessinateur, et notre confrère non moins spirituel, — à en juger par sa *Bourse des arts* du *Journal Amusant*, rédigée et dessinée par lui avec une malice profonde, — M. Bertall a repris *la Volière* de Nadaud, avec MM. Biéval, A. J... et Mme Damoreau-Cinti, — et *les Deux aveugles*, d'Offenbach, avec Sainte-Foy et Berthelier, — précédés d'un prologue en vers excellents de M. Eugène Tourneux.

Mlle Pauline Thys, la muse qui a trois cordes à sa lyre : la poësie, la musique et le chant, — sans compter la grâce personnelle, — a écrit, tout exprès pour les salons, un petit opéra : *l'Héritier sans le savoir*, qui est à la fois un conte touchant et une fine moralité.

L'HÉRITIER SANS LE SAVOIR.

Il y avait une fois, — et c'était hier, c'est aujourd'hui même, ce sera encore demain, hélas! — un cousin et une cousine, Léonce et Hélène, qui s'aimaient depuis l'enfance, sous l'aile d'une tante pleine d'esprit et de cœur, riche à proportion et marquise inflexible à l'endroit des principes et des manières. Hélène écouta et suivit ses charmants conseils, et devint une personne accomplie au physique et au moral. Léonce, au contraire, secoua le joug et se lança dans les excès de la vie moderne, dans le cigare, dans la tenue excentrique, dans le club et le steeple-chase., etc., etc. La marquise, mourant sur les entrefaites, déshérita son neveu et laissa toute sa fortune à sa nièce, — mais avec un codicile secret ainsi conçu :

« Hélène pourra rendre à son cousin la moitié de sa fortune, le jour où, sans l'y forcer et sans lui annoncer sa récompense, elle lui fera revêtir l'habit rococo de son bisaïeul et danser le menuet de sa grand'mère. »

Vous devinez la gracieuse et décisive leçon qui se cache sous cette épreuve outre-tombe de la bonne tante.

Voilà donc Hélène dans le château de la marquise, seule avec un vieux domestique, seule et rêvant à Léonce, dont son cœur n'a jamais désespéré. Justement, on lui annonce sa visite, après des années d'absence. Or, elle ne veut pas être reconnue de lui, ou elle veut voir s'il la devinera sous le travestissement qui a son but. Elle se déguise en vieille marquise et habille son domestique en femme de chambre. Léonce arrive alors et est assez mal reçu et malmené par la fausse camériste, qui boit son cordial de voyage, dérobe et lit son journal, et le fait enrager de mille manières. Resté seul, le jeune homme se désole de ne point trouver sa cousine, — et le remords, amené par le souvenir, commence à rentrer dans son âme. Tout ce qu'il a cherché, tout ce qu'il a trouvé, dans ses fougueux caprices, valait-il ce bonheur calme et doux, personnifié en son amie d'enfance?

Là-dessus paraît Hélène, sous sa perruque et sa mante de vieille, — et une scène délicieuse se déroule entre les deux personnages. Avec l'autorité que lui donne son âge, la douairière confesse le jeune homme. On croirait entendre la défunte marquise, tant il y a d'esprit et de malice dans ses critiques, de charme et de douceur dans ses conseils! Léonce, battu pied à pied, rentre les poignards de sa cravate, rabat les crocs gommés de sa moustache, renonce à l'infection du cigare et aux extravagances du sport, — trouve la vieille aussi charmante qu'il se trouve lui-même ridicule, et écoute avec ravissement le tableau qu'elle lui trace des nobles habitudes et des façons galantes du temps passé.

— Le menuet, par exemple! quelle danse exquise, à côté de vos affreuses polkas!

Et la voilà prête à lui démontrer la chose. Et Léonce, fasciné, accepte la leçon de menuet.

— Mais vous ne pouvez le danser dans ce vilain frac noir. Il vous faudrait un bel habit d'autrefois. — Ah ! tenez ! j'ai justement là un costume de grand-père.

Et elle le tire d'une armoire, — et Léonce l'endosse en riant, — et il se trouve parfait, car il plaît à la fée. La vieille en est une à ses yeux éblouis, à son cœur captivé par tant de grâces !

Bref, il lui donne la main, et tous deux dansent le fameux menuet, tant et si bien, qu'un papier tombe de la poche de l'habit du grand-père, et que la vieille, en le ramassant, laisse choir sa perruque, — et que Léonce enfin reconnaît son adorable cousine !

Vous devinez le dénoûment, aussi aimable que toute l'histoire.

Le papier tombé est le codicile de la tante. Léonce a reconquis sa fortune, en portant le vieil habit et en dansant le menuet symbolique. Il épousera Hélène, — et il sera digne d'elle, car il lui dit en pressant sa main :

— J'ai compris et je suivrai la dernière leçon de notre tante. J'ai dépouillé les folies du jour en revêtant ce costume, — et je garderai en le quittant la raison et les vertus dont il est l'emblème.

Figurez-vous un tel cadre rempli par un dialogue spirituel et tendre, — par une musique fraîche et originale ; ajoutez Mme Lefébure-Wély disant comme on dit à la Comédie-Française, M. Jules Lefort nuançant à merveille son double rôle, l'un et l'autre chantant et dansant à ravir la jolie scène du menuet — dessinée ci-contre, — complétez l'effet par M. Malézieux, dans son accoutrement féminin, semant l'éclat de rire à travers les péripéties sentimentales, et vous comprendrez que tous les salons vont se disputer ce bijou, — déjà enchâssé avec tant de succès chez Mme d'A*** et chez Mme la comtesse de C***.

Encore deux mots, deux anecdotes de salon.

On connaît au bal la galanterie des hommes. Ils sont groupés aux portes, et, aussitôt que les plateaux de glaces, de rafraîchissements et de gâteaux arrivent, ils fondent dessus comme une nuée de moineaux affamés ; aussi les plateaux sont vides quand ils pénètrent dans les salons : les pauvres femmes, seules entre elles, n'ont qu'à mourir de soif.

Eh bien ! chez M. C... cela n'est pas arrivé. Les glaces sont parvenues aux dames, ainsi que les gâteaux. C'est que pour les saisir au passage, cette fois, les hommes auraient dû avoir des ailes comme les moineaux auxquels je les comparais. Les plateaux étaient portés par le géant écossais du boulevard du Temple. Les hommes les plus grands, en montant sur des chaises, n'auraient pas pu y atteindre. Le géant passait fièrement sans se soucier des sauts de ces lilliputiens qui ne lui allaient pas à la ceinture, et dont quelques-uns ne lui allaient pas au genou. Puis, entré dans le salon, il se penchait, abaissait le plateau bienheureux à la hauteur des femmes assises, et, sans changer de place, rien qu'en allongeant et retirant le bras, en lui faisant décrire des cercles, il offrait la manne rafraîchissante à toutes les dames. Tantales en habit noir, les hommes ont été forcés d'attendre leur tour.

Cette nouveauté a beaucoup réussi. Désormais les géants ont une profession toute trouvée : ils serviront les glaces dans les bals.

Un chroniqueur cite cet exemple prodigieux de l'adresse de M. Brunet, l'élégant escamoteur :

Il y a quelques jours, Brunet fit prendre seize fois de suite à une dame le valet de carreau mêlé dans un jeu de cartes, et notez qu'il avait galamment prévenu la dame de se tenir sur ses gardes. Toute la soirée, elle n'avait pu toucher une carte sans tomber sur ce maudit valet de carreau. Lassée de la sempiternelle poursuite de ce valet, elle s'empare tout à coup d'un sept de trèfle.

— Pour cette fois, dit-elle, vous êtes battu.

Le sorcier prend la carte, la retourne, et la dame, écarquillant les yeux, reconnaît le valet de carreau.

— Rendez-moi maintenant le sept de trèfle, s'écrie-t-elle.

— Rien de plus aisé : j'efface le rouge, je mets du noir, je retire la figure, je marque sept points, je souffle..., et voilà le sept de trèfle.

La dame regarde, reconnaît le sept de trèfle primitif, tend la main pour s'en emparer, et saisit... le valet de carreau !

— Nous bornons ici cette *Revue des fêtes de l'hiver*, — sauf à la continuer pour les fêtes du printemps. N'en avons-nous pas d'ailleurs résumé les plaisirs les plus relevés et les plus délicats par la gravure placée en tête de cet article ? — Qui représente mieux que M. Géraldy la grande et belle musique ; — mieux que Mme Gaveaux-Sabatier la musique fine et gracieuse ; mieux que M. Malézieux, la diversion comique et la gaieté des salons ?

DEUX COMÉDIES A L'HOTEL LAFFITTE.

Le fils de la reine d'Oude est venu la rejoindre dans sa tombe au Père-Lachaise, — et Paris a eu, pour la seconde fois, le spectacle des funérailles indiennes, décrites dans notre précédente livraison.

Or, le lendemain de ces deux tragédies lamentables, deux comédies fort piquantes se sont passées à l'hôtel Laffitte. Telle est la vie humaine partout, — en France comme dans l'Hindoustan.

La maîtresse de cet hôtel, avant de recevoir Leurs Majestés des *Mille et une Nuits*, rêvait sans doute, comme tout le monde, des souverains assis au milieu d'un paradis d'escarboucles, entourés d'omrahs, de bayadères, de devedaschis, de toutes ces prêtresses qui offrent l'atac et l'eau de rose. Elle voyait des cortéges s'avançant au bruit des cymbales et des trompettes, des files d'éléphants couverts de caparaçons de soie et d'or, et chargés de tours d'ivoire. Les yeux éblouis de son imagination se fermaient devant cette prodigalité de lumière et de luxe, devant ces scandales de richesse, devant ces fantaisies sans fin, devant cette séve bouillonnante de végétations distillant tous les parfums, épuisant toutes les formes et toutes les couleurs.

Or, jugez de la mystification de cette bonne dame en s'apercevant, — au quart d'heure de Rabelais, — que les maîtres éblouissants de l'Inde n'avaient pas même la propreté, cette demi-vertu des pauvres de l'Europe, et qu'il lui faudrait, après leur résidence de quelques jours, remettre à neuf le premier étage de sa maison.

Les dames d'honneur de la reine d'Oude et les seigneurs de sa suite vivaient, nous l'avons déjà dit, sur les tapis de leurs appartements ; ils s'y couchaient, ils s'y asseyaient, ils y causaient ; mais aussi ils y faisaient leur cuisine, jetant nonchalamment dans tous les coins les épluchures de leurs légumes et les débris de leurs repas. Ce n'est pas tout. On connaît l'adresse extrême des Indiens. Leurs jongleurs et leurs prestidigitateurs en remontreraient à ceux du monde entier. Cette adresse, ils s'en servent habituellement et pour leurs besoins particuliers. Ainsi ils perdaient ou ils oubliaient les clefs de leurs portes, de leurs commodes ou de leurs armoires à glace, et, au lieu de faire quelques pas pour les chercher, ils trouvaient beaucoup plus naturel d'ouvrir les serrures

avec la pointe de leur couteau ou de leur candjiar, et toujours avec une dextérité merveilleuse.

Bref, les pièces occupées par ces nobles hôtes ont été laissées par eux dans un état complétement inhabitable... Comme on le pense bien, on leur a demandé de payer les frais nécessités par ces dégâts. Ils ont trouvé le chiffre de la réclamation trop élevé ; un architecte expert a été nommé, et, après examen des lieux, il a déclaré qu'il fallait au moins quinze jours de travaux pour remettre l'hôtel en état. Bref, le prince Mirza et sa suite ont été obligés de payer, en sus de leur note, une somme de trois mille francs d'indemnité. Cette somme ne paraîtra pas trop élevée, lorsqu'on saura que les Indiens occupaient trente chambres, c'est-à-dire la plus grande partie de l'hôtel.

La seconde comédie a été l'œuvre d'un charmant écrivain de notre connaissance.

Nous avons dit qu'un premier cercueil avait été refusé pour la reine, — comme chevillé avec des clous. La Compagnie des pompes funèbres fut priée de le reprendre en déduction de compte ; mais elle s'y refusa, le cercueil, suivant la règle, devant être fourni avec le corbillard, que l'on s'en serve ou non.

Or, la bière en litige était restée debout dans un coin de la salle où avait été exposé le corps de la reine.

Ce qu'ayant appris, un de nos journalistes les plus gais, les plus spirituels et les mieux portants, qui habite l'hôtel, a demandé à voir le cercueil, et, le trouvant cossu et bien conditionné :

— Si l'administration ne reprend pas sa bière, dit-il, je la garde pour mon compte ; je ne suis pas fâché de m'assurer d'avance une douillette de cette façon.

Voici donc l'un des plus méritants de nos confrères de la presse assuré d'avance d'avoir une bière destinée d'abord à la reine d'Oude.

D'ici au moment où elle lui deviendra nécessaire, et il y a longtemps à attendre, Dieu merci, notre prévoyant collègue se servira de son cercueil comme d'un coffre à habits. Ce sera commode et édifiant, dit le révélateur de cette anecdote.

LA MAGICIENNE A L'OPÉRA.

Cette œuvre de notre grand maître, M. F. Halévy, a réalisé les merveilles annoncées depuis plusieurs mois. Livret, musique, décors et ballet forment un des plus magnifiques spectacles qu'ait jamais donnés l'Académie impériale. La prière du premier acte, les chœurs, les duos de Gueymard avec Mme Lauters et Mme Borghi-Mamo, le trio du troisième acte, — tout le quatrième et tout le cinquième, sont dignes de l'auteur de *la Juive* et de *la Reine de Chypre*, et c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.

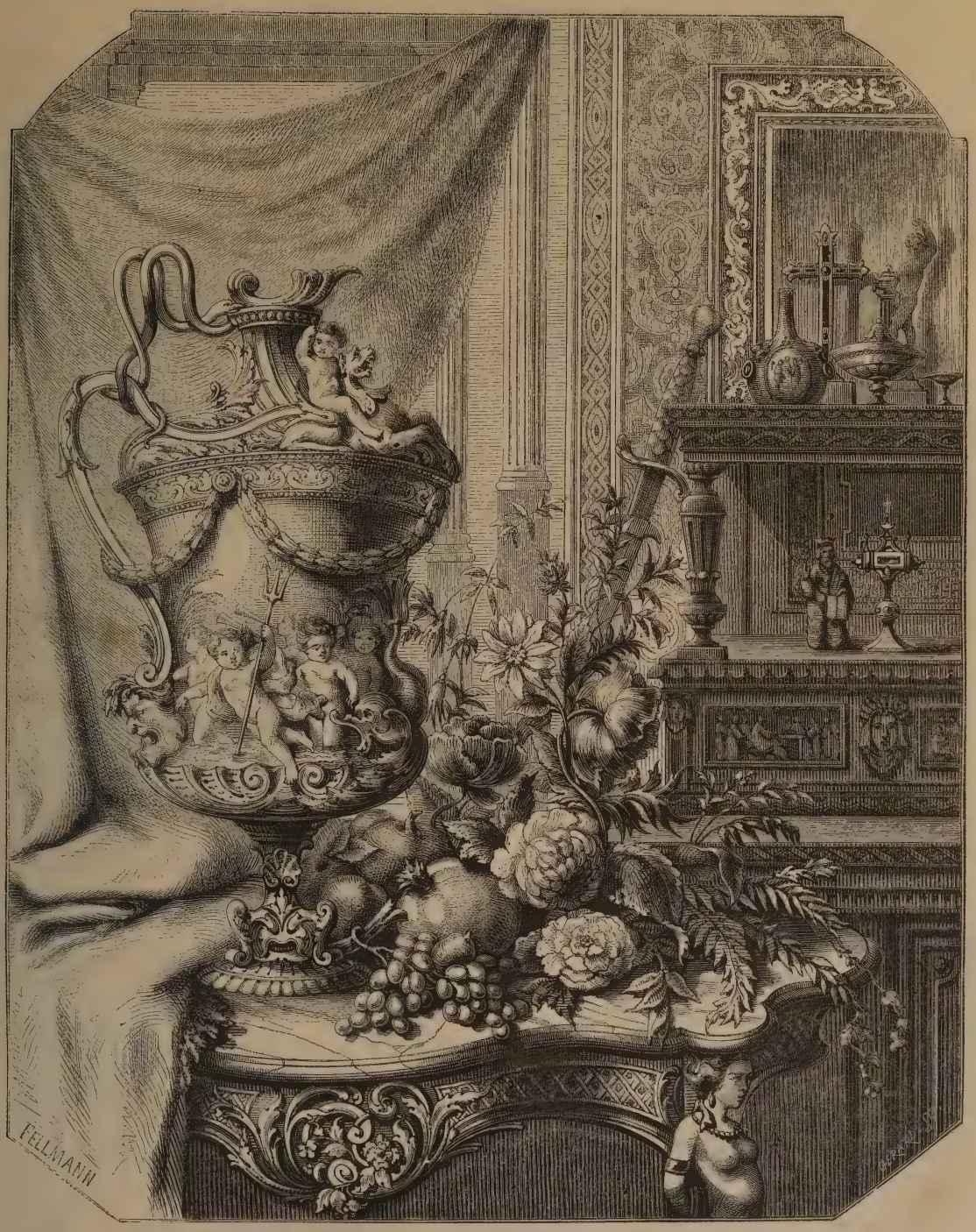
EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS DERNIER.

« Si Corneille eût vécu de mon temps, je l'aurais fait prince ! » Opinion de Napoléon Ier sur l'auteur de *Cinna* et de *Polyeucte*. (Six corneilles — U V Q — deux monts — temps gèle — *or* est fait prince.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

CAUSERIES, SOUVENIRS ET ANECDOTES.

CURIOSITÉS ET BRIC-A-BRAC.



Objets d'art : Vase de Lepautre. Bouquet de Baptiste. Meubles et glaces du musée de Cluny. Dessin de Fellmann.

Les musées du bric-à-brac. L'histoire en famille. Anecdotes. Les trésors du docteur L***. Vivier. Le cigare impérial. Un plan de Paris. Le sansonnet ... recherché par la police. Le mannequin. Une comédie en omnibus. Les reliques apocryphes. Une canne de Walter Scott. Le cachet de Michel-Ange et le grain d'émétique. La collection de M. Roger. *Tout casse; tout passe.*

Parlons curiosités et bric-à-brac, puisque le gracieux crayon de M. Fellmann nous y invite, et puisque c'est là une des belles passions de notre siècle.

Le bric-à-brac, en effet, a un Musée officiel, et un des plus riches Musées de la France, celui de l'hôtel de Cluny. Il en a même deux : il en a même huit ou dix, en comptant bien ; car, qu'est-ce que le Musée des Souverains au Louvre, le Musée Maritime, le Musée Chinois, le Musée Mexicain, Egyptien, etc.? Qu'est-ce que le Musée du Conservatoire des arts et métiers, — celui des Gobelins et celui de Sèvres? Qu'est-ce que ces splendides galeries d'anciens meubles à Versailles, à Fontainebleau, à Saint-Cloud, à Meudon, etc., etc.? C'est du bric-à-brac historique et royal.

Les amateurs et collectionneurs de curiosités font donc de l'histoire à leur manière ; — les uns magnifiquement et au grand jour, comme le prince Soltykoff, MM. Labarthe, Le Carpentier, Hénin, Aguado, Véron, Roger, Maxime du Camp, Lenoir, et tous ces princes du *bibelot*, que nous visiterons quelque jour ; — les autres modestement et dans leur coin, comme vous, comme moi, comme lui, comme tous ces chasseurs de bouquins, de bois sculptés, de porcelaines, de cristaux, etc., qui forment lentement et laborieusement ce qu'on pourrait appeler du nom même de ce recueil : des petits *Musées des Familles*.

Qui dit *musée* dit *amusant*. Et rien d'amusant au fait non-seulement comme les collections, mais aussi comme les collectionneurs. Après que leurs trésors ont comblé leur joie en cette vie, leurs aventures divertissent encore la postérité après leur mort.

Les anecdotes sont innombrables sur leur compte. Voici celles qui nous reviennent aujourd'hui à la mémoire.

Tout dernièrement, les journaux ont fait une réputation européenne au docteur L***, en racontant ses sollicitudes posthumes pour sa galerie de tableaux et de curiosités.

Le docteur L*** est mort en 1824. Avant de quitter ce monde, il voulut assurer le sort de sa collection d'objets d'art. Le moment de la réhabilitation n'était pas arrivé pour eux, mais le docteur sentait bien que ce moment-là viendrait. Il voulut être certain que sa galerie ne serait vendue que lorsqu'elle aurait retrouvé sa valeur réelle. Il songeait beaucoup moins à ses héritiers en cela, qu'à ses tableaux, qu'à ses meubles bien-aimés.

Que fit-il? il loua un appartement avec un bail de trente-quatre ans; il paya d'avance les trente-quatre années de loyer ; il enferma tous ses trésors, soigneusement enveloppés de toiles fines, dans de grandes caisses ; il plaça ces caisses dans l'appartement loué par lui ; il poussa la précaution jusqu'à prévoir le cas où la maison devrait être démolie pour cause d'expropriation forcée. Il fit ensuite son testament, par lequel il défendait expressément que l'appartement, ni les caisses fussent ouverts avant l'année 1858. Puis, ces dispositions prises, sûr de laisser sa galerie en sûreté, il rendit son âme à Dieu.

Or, il y a quelques semaines expirait l'époque fixée par lui pour l'ouverture de l'appartement. On a pénétré dans ce mystérieux sanctuaire où dormaient depuis trente-quatre ans ces nobles objets qui, grâce aux progrès du goût, ont depuis longtemps obtenu la justice qu'ils méritent.

On a trouvé d'abord un grand pli cacheté contenant des instructions sur la manière d'ouvrir les caisses. Le docteur L*** y recommandait de les déclouer avec précaution, de débarrasser les peintures des toiles qui les enveloppaient, d'épousseter les cadres, d'en avoir grand soin, et de laver aussitôt les tableaux avec légèreté, au moyen d'une éponge fine trempée dans l'eau pure. Des indications non moins minutieuses concernaient les curiosités diverses.

On a suivi ces prescriptions avec respect, et jugez quel éblouissement : on a trouvé dans les caisses, entre autres choses de très-haut prix, une réunion complète de tous les peintres charmants du dix-huitième siècle, depuis les plus grands, depuis Watteau, Greuze et Chardin, jusqu'aux plus légers, aux plus coquets, toujours aimables et précieux, quoique d'un ordre moins élevé.

Cette galerie enfin, c'était toute une fortune!

Une fortune qui tombait des nues à un brave lieutenant de la garde impériale qui ne s'y attendait guère.

La collection du docteur L*** a été vendue cet hiver à Paris, et a produit des sommes considérables.

N'est-ce pas que cette histoire est intéressante, que cet homme était un vrai connaisseur, un amateur hors ligne, et que ses soins pour ses objets d'art ont quelque chose de touchant au dernier point?

— Un amateur original par excellence, c'est Vivier, notre célèbre corniste, l'ami intime du roi de Prusse, — et peut-être de l'empereur des Français, depuis son aventure à Plombières.

Un jour, l'empereur était seul et fumait.

Vivier entre avec la liberté qui lui était permise. L'empereur lui offre une cigarette. Vivier refuse.

— Pourquoi me refusez-vous? demande l'empereur. Vous fumez, cependant?

— Oh ! sire, répond le corniste, je n'ose prendre cette liberté... Je me connais : si j'acceptais une cigarette aujourd'hui, j'oserais vous demander un cigare demain ; puis un paquet de cigares après-demain ; puis, qui sait si je ne finirais pas par vous demander un bureau de tabac!...

Vivier fait collection de sansonnets, de salamandres, de tarentules, de serpents à sonnettes, de mannequins et de plans de Paris.

Il fait aussi une collection de tabatières, — mais ce sont les souverains de l'Europe qui se chargent de la compléter.

Voici une de ses manières de se procurer des plans en détail de certains quartiers.

Il y a quelque temps, Vivier entre chez un horloger, rue Tronchet.

— Monsieur, lui dit-il, seriez-vous assez bon pour m'indiquer le chemin à prendre pour aller à la rue de la Paix?

— C'est bien aisé, monsieur ; allez jusqu'à la Madeleine, tournez à gauche, suivez le boulevard, la cinquième rue à droite est la rue de la Paix. Vous y verrez une grande colonne qui ne vous permet pas de vous méprendre.

— Pardon, monsieur, mais j'ai une très-mauvaise mémoire ; si vous pouviez me tracer un petit bout de plan sur ce morceau de papier?

— Mais c'est inutile, vous ne pouvez pas vous tromper ; le boulevard à droite et la cinquième rue à gauche.

— J'ai une si mauvaise mémoire... Un petit bout de plan m'aurait tiré d'affaire.

— Au fait, mon ami, dit la femme de l'horloger, fais ce petit bout de plan à monsieur, puisqu'il le demande.

L'horloger prend un morceau de papier et trace le plan le plus consciencieux du monde.

Vivier le prend, le considère, puis dit très-sérieusement :

— Ce plan est incomplet, cher monsieur : vous avez oublié d'y indiquer la rue de Sèze, la rue de la Ferme-des-Mathurins, la rue Godot, la rue Caumartin, le passage Sandrié et les concerts Musard. Ensuite, comme je vais au numéro 8, à côté de la caserne des pompiers, vous auriez dû m'indiquer que le chemin le plus court est par la rue de Sèze et la rue Neuve-des-Capucines.

En disant cela, Vivier salue, emporte le plan et laisse l'horloger ébahi et ne comprenant pas bien encore la *charge* dont il a été victime.

Vivier se fait accompagner dans ses voyages d'un sansonnet de sa collection.

L'été dernier, un de ses amis, M. Edouard ***, lui avait donné rendez-vous à Bade.

Tous les matins, il allait le guetter au débarcadère du chemin de Strasbourg, parmi les flots de touristes qui dégorgent des waggons encombrés. Après une semaine d'attente inutile, un jour enfin il aperçut de loin un voyageur assez drôlement vêtu, descendant de diligence avec plusieurs boîtes et paquets sur les bras.

Ce voyageur avait l'air extraordinairement affairé ; il se démenait d'une façon étrange ; il criait à tue-tête après les porteurs de bagages et les cochers de *drostche*, afin qu'ils vinssent le débarrasser du fardeau sous lequel il ployait. Comme les jeunes Maures, cicerones empressés des Européens dans la ville d'Alger, se sont fait un dictionnaire semi-turc, français-arabe et italien, à l'usage de tous les peuples, de même les cochers allemands, philologues par état, faisaient mille efforts pour comprendre l'étranger et s'en faire comprendre ; mais ils n'y pouvaient point réussir ; c'est qu'aussi l'idiome de pure fantaisie employé par l'artiste n'appartenait à aucune langue connue dans le monde.

Cette scène grotesque avait attiré l'attention de M. Edouard ***. Il s'approcha du voyageur et de ses bagages. Dans l'une de ses boîtes (une boîte grillée), il aperçut un oiseau ; et, dans l'homme à l'oiseau, il reconnut son camarade Vivier. Quant à l'oiseau, c'était un sansonnet, l'oiseau favori du virtuose. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Je parle des deux amis ; le sansonnet se contenta de battre des ailes.

Tous les deux, ou plutôt tous les trois, s'acheminèrent vers l'hôtel de ***. Le lendemain, on envoya la feuille sur laquelle tout étranger nouvellement débarqué à Bade doit inscrire ses titres, ses qualités, ses noms et sa résidence ordinaire. L'artiste prit la plume et écrivit en grosses lettres, dans la première colonne, son nom : Vivier, homme de *corps*.

Il s'était dit : l'orthographe n'est pas de rigueur dans le grand-duché de Bade.

Puis, à la seconde colonne, réservée aux *gens de la suite*, il inscrivit : Sansonnet.

Ce qui causa des recherches et des perplexités inouïes à l'ombrageuse police badoise, acharnée à découvrir la personne, les antécédents et les occupations ... du sansonnet de la suite de Vivier.

On nous assure que le spirituel corniste a fait parfois l'usage suivant de sa collection de mannequins.

Il demeure à Batignolles, près d'une station d'omnibus. A la nuit tombante, il prend un de ses personnages figurant un bourgeois quelconque ; il l'introduit dans la voiture publique, l'assied sur le strapontin du fond, — et s'installe lui-même à l'autre bout, près du conducteur. Les voyageurs montent, l'omnibus part, et l'automédon recueille le prix des places. Chacun cause ou regarde son voisin, ou ferme les portières. Le *monsieur du fond* garde seul une immobilité complète.

— Eh ! monsieur ! votre place ! lui crie le conducteur.

Pas de réponse.

Les voyageurs commencent à faire des réflexions comiques sur leur compagnon de route.

— Votre place ! reprend le conducteur.

— Votre place ! redit en chœur le personnel ambulant.

Toujours l'immobilité et le silence.

Des réflexions on passe aux apostrophes, aux prières, aux éclats de rire, aux menaces, aux terreurs.

— Il est sourd !

— Il est muet !

— Il est mort !

— C'est un cosaque !

— C'est un conspirateur !

— C'est un fou évadé !

— C'est un suicide !

— C'est un cadavre !

— C'est le fruit d'un crime ! etc., etc., etc.

La comédie va croissant et s'animant, — et Vivier, pour ses trente centimes, en jouit dans sa stalle, comme d'un spectacle au théâtre.

Enfin, le scandale éclate et ameute les voyageurs, puis les passants, puis la foule amassée...

Les uns se fâchent, et les autres s'enfuient ; les dames se trouvent mal, les hommes se tordent les côtes ou se livrent aux voies de fait. Le tumulte est à son comble, la circulation est arrêtée ; on appelle la garde qui accourt, — et Vivier assiste jusqu'au bout à la scène dont vous jugez les péripéties, — et le dénoûment : la découverte d'un simple mannequin !

Nouvelle comédie alors sur des points d'interrogation.

— D'où vient-il ? Qui l'a mis là ? Dans quel but ? Est-ce une mystification ? Est-ce un acte de démence ? Est-ce une machine infernale ? Quel est ce mystère étrange et inimaginable ?...

Descente de la police, — enquête, procès-verbal, etc.

Et, pour couronner le divertissement, citation de Vivier en justice, comme témoin, avec tous les voyageurs, pour arriver à la solution du problème par toutes les voies de droit !

—L'histoire des reliques apocryphes joue un terrible rôle sur la scène des curiosités. Voltaire n'avait qu'un fauteuil, et il y a par le monde cent fauteuils de Voltaire. Le véritable est au château du marquis de Vilette, près Pont-Sainte-Maxence, où nous l'avons vu de nos yeux et touché de nos mains.

Qui pourrait nombrer les cannes de Walter Scott, apportées des pèlerinages d'Abbotsford ?

Nous avons lu quelque part les aventures d'une de ces cannes, — de la race des canards.

M. Angelo de Sorr revenait d'Ecosse, et tous ses amis l'interrogeaient sur son voyage. L'un lui demandait s'il avait visité les propriétés de Lucie de Lamermoor, l'autre, s'il est vrai que le wiskey réchauffe assez pour tenir lieu de gilet de flanelle.

— Mais, lui dit l'un d'eux, vous n'avez donc rien rapporté de là-bas ?

— Si, messieurs, répliqua-t-il mystérieusement.

Et il leur montra un vieux bâton noueux, avec pomme en corne de cerf, sur laquelle étaient gravés quelques emblèmes maçonniques, ou bien un *v* double.

— Eh bien ! qu'est-ce ? lui dit-on.

— Ce que c'est, messieurs ?... D'abord, découvrez-vous.

Tous ôtèrent leur gibus.

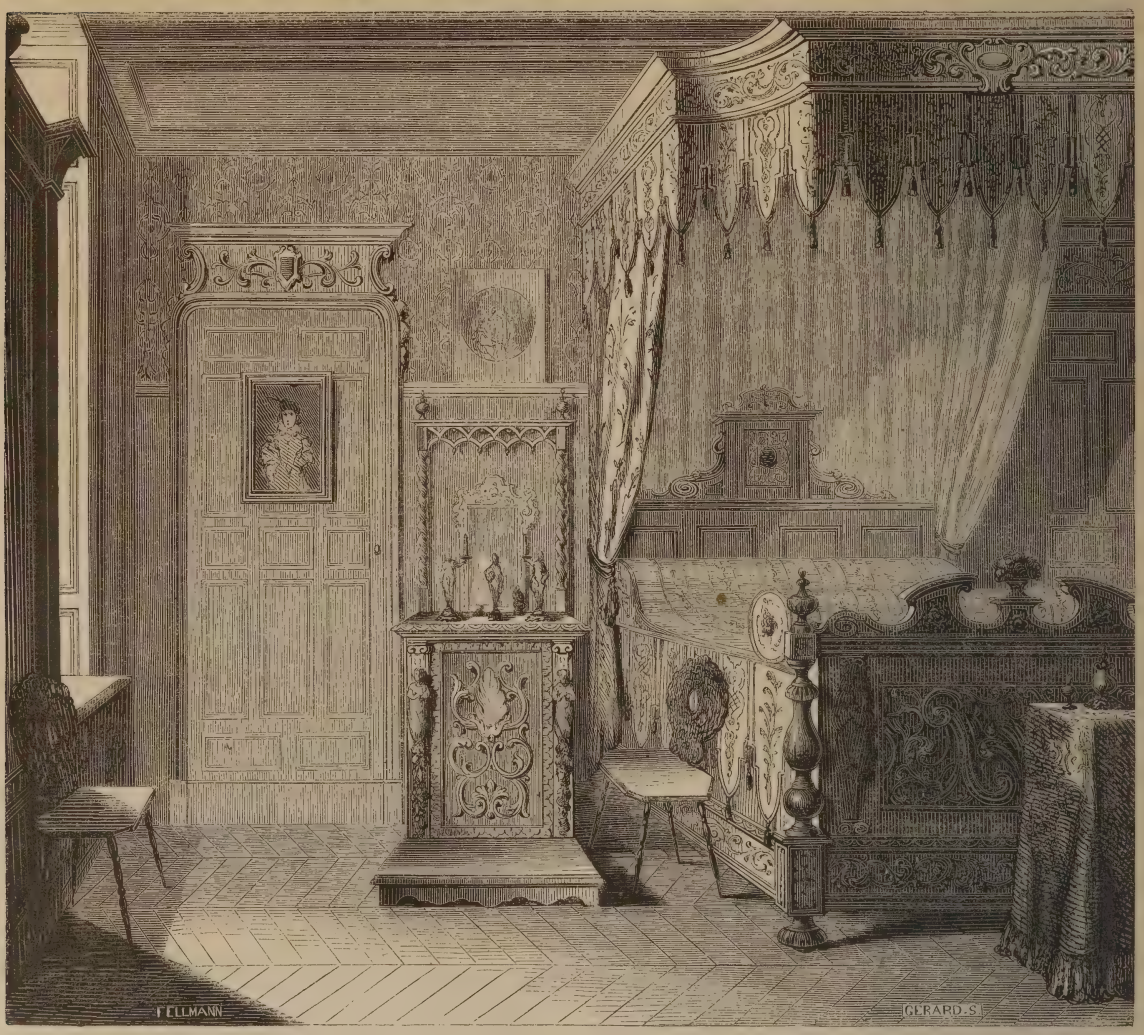
— Messieurs, cette canne est une relique.

— Ah ! bah...

— C'est la canne de Walter Scott ; je l'ai payée très-cher à la gardienne du château d'Abbotsford.

Depuis ce jour, la nouvelle que le bâton de vieillesse de l'auteur d'*Ivanhoé* était à Paris se répandit dans le monde littéraire. Pour fuir les curieux, M. de Sorr fut forcé de déménager trois fois.

Or, il comptait parmi ses amis un jeune romancier de talent, Charles M***. L'appartement de M*** est un musée ; on y trouve mille curiosités, depuis un morceau de la tu-



Curiosités et objets d'art de la collection de M. Roger. Dessin de Fellmann.

nique d'Homère jusqu'à une plume de Kock (Charles-Paul). En un mot, chaque jour et sans cesse, Charles M*** tournait près de M. de Sorr, nourrissant des desseins perfides.

— Ah ! ça, voyons, lui dit-il un matin, il y a assez longtemps que vous possédez le *stick* de Scott.

— Mais, mon cher ami, puisque je l'ai payé, il m'appartient, je crois.

— Pas du tout, et la preuve c'est que vous allez me le céder. Que diable, j'ai une collection à entretenir !... Et d'ailleurs, il n'est pas juste que vous soyez le seul possesseur de cet objet, tout le monde a la canne de M. de Voltaire.

— Permettez, je ne l'ai pas.

— Parce que vous l'avez usée. Allons, combien avez-vous payé cette canne ?

— Huit livres.

— Eh bien ! je vous en donne dix francs ; c'est quarante sous pour les frais de transport et de douane.

— Ah ! ça, mais dites donc, c'est huit livres sterling.

— Et cela fait en monnaie de France?

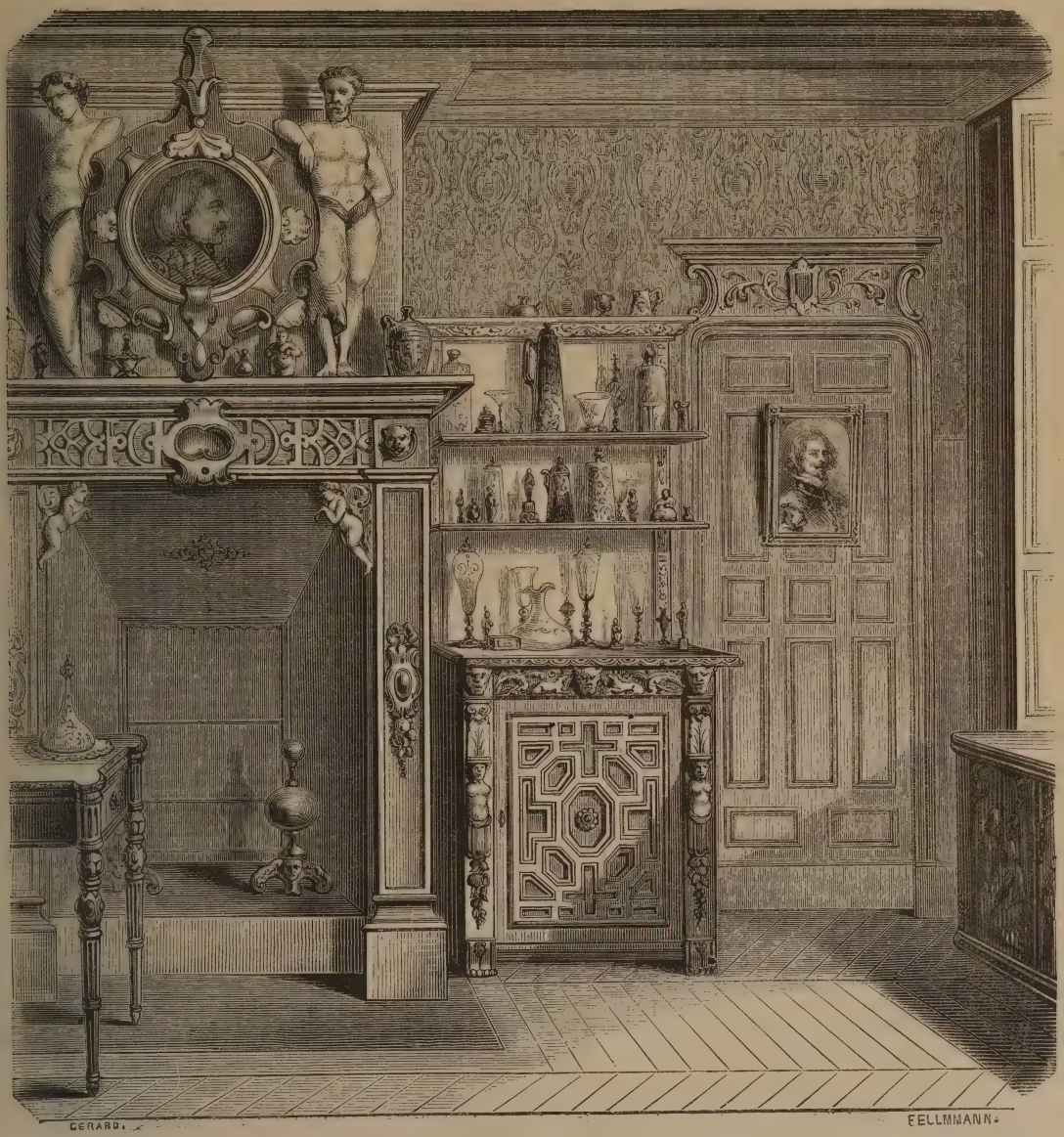
— Deux cents francs.

— Deux cents francs!... Vous avez donné deux cents francs!... C'est magnifique!... — Eh bien! c'est une folie peut-être aux yeux de bien des gens, mais aux vôtres ce sera une excellente affaire. — Voici douze louis.

Charles M*** emporta la canne.

Or, il est temps de le dire, cette canne était apocryphe!.. Et voici son histoire, avouée par M. de Sorr lui-même :

— Quelques mois avant mon voyage, a-t-il raconté depuis, un de mes intimes, Alfred de Marsac (je puis le nommer, car il n'est plus de ce monde, il habite l'Amérique),



Curiosités et objets d'art, de la collection de M. Roger. Dessin de Fellmann.

de Marsac m'emprunta vingt pistoles, et me fit en même temps cadeau d'une vielle canne ayant, disait-il, appartenu à son père. A mon retour de la terre d'Ossian, je n'entendis plus parler de mon ami ni de mes dix louis ; la vieille canne seule formait un angle disgracieux dans un coin de ma chambre. J'utilisai ce soutien des vieux jours du père de de Marsac, et le présentai comme ayant servi d'appui à l'empaumure de Walter Scott. Enfin, grâce à Charles M***, je rentrai dans mes fonds, les intérêts compris.

Mais il y avait à peine une quinzaine que M*** était devenu le propriétaire de cette rareté artistique, lorsque M. de Sorr reçut en un mandat ses deux cents francs qu'Alfred de Marsac lui expédiait de Londres.

Depuis cette restitution, sa conscience lui reprocha la plaisanterie de la canne. Aussi, un matin, douze louis dans sa poche, il courut chez M***, et lui avoua tout.

Charles M***, les yeux écarquillés par l'atrocité de cette mystification, demeura un moment hébété.

— Où est-elle?... lui cria son ami.

— Mon cher, je l'ai cédée, la semaine dernière, à André T***, pour treize louis!

Tous deux coururent chez André T***, — qui les renvoya à Paul de R***, — qui les renvoya à M. Jules de S***, — qui les renvoya à M. Louis B***. — La canne fantastique avait marché comme une botte de sept lieues!

— La canne de Walter Scott?... demande Charles M*** au dernier possesseur.

— Mon cher monsieur, j'étais sans le sou. Je l'ai déposée chez un marchand de bric-à-brac de la place du Carrousel. Elle est en vente.

— Malheureux, elle est fausse!...

Tous les propriétaires successifs coururent avec la vélocité d'un *cab* vers la boutique du revendeur.

— La canne!... cria Louis B***, qui précédait ses compagnons.

— Ah! j'allais chez vous, dit le marchand.

— Elle est fausse!...

— Non, elle est vendue.

— Vendue!... firent les amateurs.

— Quatre cents francs, à un jeune Anglais qui se dit neveu de l'auteur de *Rob-Roy*. Vous disiez donc qu'elle est fausse?... En ce cas, elle n'en est que mieux payée.

Quelques semaines après, M. de Sorr reçut la lettre suivante datée d'Edimbourg:

« Mon cher ami,

« J'arrive d'Abbotsford, résidence de Walter Scott. Parmi les curiosités qu'on m'a montrées est une canne qu'on m'a assuré avoir appartenu au baronnet écossais. Mon cher ami, cette canne est celle de mon père, la même que je vous donnai dernièrement à Paris! Je ne sais comment expliquer ce fait. J'ai demandé des détails. Mais le gardien, qui d'ailleurs a, depuis peu de temps, succédé à une vieille femme décédée, m'a appris que cette canne avait été vendue à un visiteur, et que, par le plus grand des hasards, elle était tombée entre les mains du neveu du célèbre romancier!!! Quel est donc ce mystère???... Répondez-moi à ce sujet.

« Alfred de Marsac. »

— Hélas! s'écriait M. de Sorr, il nous est pénible de troubler ainsi la religion des touristes. Mais pourquoi aussi de Marsac avait-il mis tant de temps à me restituer mes dix louis!...

Ne trouvez-vous pas impayable cette canne quelconque d'un brave monsieur, devenue par plaisanterie la canne de l'auteur d'*Ivanhoé*, volant à ce titre, d'enchère en enchère, de cabinet en cabinet, et rentrant enfin en triomphe au château d'Abbotsford, sous la garde respectueuse du neveu de Walter Scott?

—Au chapitre des amateurs que la passion conduit au vol, nous trouvons la fameuse anecdote du cachet de Michel-Ange, rapportée par M. Chabouillet dans le *Catalogue* des pierres et camées de la Bibliothèque impériale.

Au commencement du siècle dernier, une société nombreuse visitait le cabinet des antiques, conduit par l'académicien Hardion, conservateur de ce trésor. Tout à coup on s'aperçoit qu'une des pierres que l'on venait d'admirer, le cachet de Michel-Ange, a disparu (merveille de cornaline entaillée, représentant une Bacchanale). Péniblement affectés de cette étrange aventure, les visiteurs demandent que toutes les poches soient fouillées et retournées. Un examen minutieux ne produit aucun résultat : la médaille absente n'a pas reparu. Mais pendant l'opération, le conservateur, vraiment digne de ce nom, avait scruté les physionomies d'un regard incisif, et s'adressant à l'un des assistants, un Anglais nommé le baron de Stosch :

— Monsieur, lui dit-il, vous me paraissez indisposé.

— Moi? du tout, répond l'Anglais.

— Je vous demande pardon; je suis un peu médecin, et je vois clairement que votre estomac est trop chargé. Il me paraît indispensable que vous preniez ce grain d'émétique, — ajoute le conservateur en présentant au baron le breuvage que sur son ordre, donné secrètement, un garçon de service venait d'apporter.

Le baron est obligé de s'exécuter; la potion produit son effet, et l'amateur peu délicat restitue le cachet de Michel-Ange qu'il avait avalé.

Une des plus riches et des plus belles collections de curiosités qu'il y ait à Paris est, sans contredit, celle de M. Roger, notre illustre chanteur — et notre éminent confrère, ajouterons-nous, car il est aussi profondément versé dans tous les arts que dans la musique, — et il écrit la prose et les vers à rendre des points à ceux qui en font leur métier, — témoin sa magnifique traduction des *Saisons* d'Haydn, — et ses poésies charmantes, insérées dans le tome XIX, p. 98, du *Musée des Familles*.

M. Roger a bien voulu autoriser notre dessinateur à reproduire quelques bijoux artistiques de son hôtel de la rue Turgot, — bijoux qu'aucun recueil illustré n'a publiés encore, et sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir, — quand nous donnerons le portrait et la notice de ce maître de l'Académie impériale.

Ce lit gothique — renaissance, ces meubles aux ciselures exquises, ces tableaux et ces médaillons avec leurs caryatides, cette cheminée à la fois délicate et monumentale, ces porcelaines et ces cristaux d'une finesse si rare n'ont pas besoin de commentaires et parlent d'eux-mêmes, sous le burin du graveur.

C'est au sujet de ces porcelaines, — trésor royal de la Saxe, que M. Roger écrivait, avec tant de grâce et d'esprit, en 1849 ou 1850, sur l'album de Devrient, le-Talma de l'Allemagne :

Tout casse? Il est trop vrai, je le dis avec peine;
C'est un cruel dicton qu'on ne peut effacer!
Et notre répub..... et les biens qu'elle amène,
Et ma voix de ténor avec ma porcelaine...
Tout doit un jour casser!

Tout passe, dites-vous? Ah! que Dieu vous entende!
Dans ma malle avec soin j'irais vite entasser
Vos émaux de Meissen, votre Sèvre allemande,
Au nez de la douane et sans payer d'amende,
Si tout devait passer!

PITRE-CHEVALIER.

QUATRE MILLIONS.

I. — PEINTURE ET MUSIQUE.

— Georges, tu me caches mon moulin, disait, un jour de l'été dernier, Angélique Pinchon à son frère, lequel, une feuille de papier rayé d'une main, et, de l'autre, un crayon, allait et venait dans le petit salon de leur père, tour à tour écrivant quelques notes, puis les solfiant, sans remarquer que ses allées et venues et ses gestes pouvaient quelque peu gêner Angélique,

Celle-ci avait entrepris le dessin du paysage auquel la maison de M. Pinchon faisait face, M. Pinchon, ex-libraire, ami du pittoresque, ayant préféré que sa maison regardât une belle et vaste campagne plutôt que la ville de Rennes, à l'une des extrémités de laquelle elle était située.

— Mi, mi, ré, mi, do, si, do, sol, la, continua le jeune homme, se rendant néanmoins à l'invitation de sa sœur.

— Un peu plus à gauche, je te prie. Voilà que je n'aperçois plus le château de la Saulnaye! Si tu ne peux faire, assis et tranquille, ta détestable musique...

— Angélique, je n'insulte point à vos tartines d'épinards; laissez en paix ce qu'il ne vous est pas donné de comprendre.

— Tartines d'épinards! fit à son tour Angélique, avec une indignation comique; ô peinture!

— O musique! répéta Georges. Nul n'est prophète en son pays, ajouta-t-il; tu le prouves une fois de plus, ma sœur : dans celui qu'on a vu courir en jaquette, on ne s'habitue à reconnaître un général d'armée ou un artiste qu'alors qu'on le revoit avec les épaulettes ou la couronne d'or! Eh bien, je reviendrai à Rennes avec une couronne d'or!

— Pour revenir, il faudrait préalablement partir, mon très-cher frère, et ce congé-là, nos parents n'ont aucune envie de te l'octroyer.

— Quelque chose qu'on veuille faire de moi, je suis et ne saurais être qu'un compositeur, dont on peut rendre la vie misérable, mais qui, à son dernier jour, balbutiera les suprêmes prières et les adieux suprêmes en fa dièze ou en la mineur!

— On connaît la raison d'être de cette irrésistible vocation, répliqua la jeune fille. On sait pourquoi, depuis quelques semaines, vous assistez si ponctuellement aux leçons que M. de La Saulnaye veut bien donner céans à sa fille et à moi.

— Quelle idée! dit Georges avec embarras; si je me trouve présent à vos leçons, c'est un pur effet du hasard.

— Georges, poursuivit sérieusement Angélique, M. de La Saulnaye professe une grande estime pour notre père, une amitié sincère pour nous; cependant, Camille ne saurait devenir ta femme!

— Parce que je m'appelle Georges Pinchon! dit le jeune homme avec quelque amertume.

— Non; M. de La Saulnaye fait moins de cas du nom que de celui qui le porte; mais, s'il n'a pas cet entêtement, il en a un autre.

— Eh! je ne l'ignore point; il voudrait dégréver le château de la Saulnaye des hypothèques qui le rongent!

— Et il cherche, à cet effet, un riche mariage pour sa fille; tel est, cher Georges, le secret de ta vocation. Tu rêves la fortune de Rossini et de Meyerbeer.

— Oh! métal exécrable, s'écria Georges, pourquoi si rare en de certaines poches et si abondant en de certaines autres?

— Parce qu'il est soumis à la loi des courants, parce qu'il suit les pentes, répondit M. de La Saulnaye, entré avec sa fille sur les dernières paroles de Georges.

— Que ne puis-je alors servir de barrage aux courants, dit le jeune homme avec gaieté, en avançant des siéges!

Camille et Angélique installées devant leurs chevalets, M. de La Saulnaye, tout en corrigeant le travail de ses deux élèves d'adoption, reprit la conversation que son arrivée avait interrompue.

— Georges, dit-il, d'ordinaire on maudit l'argent avec d'autant plus d'énergie qu'on en a plus grand besoin; j'en augure, et je suis assez votre ami pour parler ainsi, j'en augure que vous avez un vide effrayant à combler et quelque grand désir à satisfaire.

— En effet, monsieur, je voudrais aller à Paris étudier la musique sous les maîtres.

— Et en faire? demanda M. de La Saulnaye.

— Oui, monsieur.

— Ah! ah! cher Georges, nous rêvons les grosses cloches de la publicité? Je vous approuve; j'ai toujours eu un faible pour les téméraires!

— Eh bien! voulez-vous me donner un conseil? Je le suivrai.

— Georges, savez-vous un métier? demanda M. de La Saulnaye, plus sérieux.

Et, comme le jeune homme ne répondait point et le regardait d'un air très-surpris:

— Vous ne savez point de métier, poursuivit-il; c'est dommage! Si vous aviez su un métier, voici quel eût été mon conseil : se rendre à Paris, sans nul doute; y faire deux parts de son temps : l'une, consacrée au métier, c'est-à-dire au pain quotidien; l'autre, à l'étude de prédilection. Du moins, êtes-vous solide sur les principes de votre art? lisez-vous, avec fruit, les œuvres des maîtres? y voyez-vous, à côté de l'inspiration qui émane des cieux, la science, qui ne s'acquiert que par un travail ingrat et incessant?

— Vous êtes musicien, mon cher monsieur. Je vais vous chercher mes albums.

Et, sans que M. de La Saulnaye le pût arrêter, l'enthousiaste courut vers le petit pavillon qu'il occupait, en même temps qu'Angélique, qui lisait jusque dans le fond de son âme, secouait tristement la tête et soupirait, et que Camille de La Saulnaye, émue un peu plus que de raison peut-être, mêlait sur sa toile les tons les plus étranges et les plus disparates.

— Camille, reprit M. de La Saulnaye, qui devinait Georges et craignait de deviner sa fille, que fais-tu donc? qu'est-ce que c'est que ça? Nos tourelles enjolivées d'un éblouissant badigeon! Ce n'est point là ce que réclament ces nobles ruines, continua-t-il, appuyant sur les mots et regardant Camille, qui rougit et baissa les yeux; ce sont de solides étais, qui leur permettent de traverser encore des siècles; c'est de plus, c'est surtout le droit de rester château de la Saulnaye! Tu me comprends!

La jeune fille comprenait si bien que, sans l'arrivée assez bruyante de M. Pinchon, beau vieillard, au visage plein et ouvert, M. de La Saulnaye eût pu voir deux grosses larmes rouler silencieusement sur ses joues.

II. — L'ONCLE DE... SERINGAPATAM.

— Madame Pinchon ! madame Pinchon ! criait M. Pinchon, une lettre de dimensions peu communes à la main ; pour l'amour de Dieu, qui me dira où se dérobe Mme Pinchon ?

— Me voici, me voici, monsieur Pinchon, fit une petite vieille dame, toute ronde et avenante, et courant en trottinant ; du calme ! du calme !

— Du calme ! reprit M. Pinchon exalté ; du calme ! lorsque ce papier contient une révélation à rendre fou !

— Serait-ce votre nomination d'adjoint au maire de Rennes ?

— Fi ! madame Pinchon, que votre esprit est terre-à-terre !

— Expliquez-vous, alors, monsieur Pinchon.

— Lisez ! fit solennellement le digne homme, tendant à sa femme la lettre ouverte.

— Ciel ! s'écria tout à coup Mme Pinchon ; mon flacon ! une chaise ! de l'air !

— Cette lettre, fit M. Pinchon à M. de La Saulnaye, pendant que les deux jeunes filles s'empressaient autour de Mme Pinchon, cette lettre m'annonce que je suis héritier de quatre millions de fortune, clairs comme de l'eau de roche, et dont les intérêts courent, pour moi, à partir de février dernier !

— Quatre millions ! s'écrièrent à la fois tous les assistants.

— Oui, madame Pinchon, reprit le nouvel héritier ; oui, monsieur de La Saulnaye ; oui, mes enfants, quatre millions !

Et comme Angélique murmurait quelque chose à l'oreille de Camille, et l'entraînait au jardin :

— Envoie-nous Georges, lui dit son père. Madame Pinchon, reprit-il avec un sourire, croyez-vous qu'on m'accordera enfin cette place d'adjoint au maire que vous me faites solliciter depuis six mois ?

— Monsieur Pinchon, riposta la dame sur le même air, croyez-vous que la joie des deux *notairesses* sera grande et surtout sincère, elles qui me saluaient à peine parce que je n'avais pas, tous les trois mois, un chapeau neuf ?... Monsieur de La Saulnaye, un peintre de vos amis a fait les portraits de Leurs Majestés grands comme nature ; les *notairesses* n'ont les leurs que grands comme la main ; ne pourrions-nous avoir les nôtres plus grands que nature ? cinquante francs de plus ou de moins ne nous arrêteront pas !

M. de La Saulnaye, qui étudiait cette scène en philosophe, sourit et s'inclina en signe d'adhésion.

— Quatre millions ! voisin, dit à son tour M. Pinchon. Il me semble voir de l'or en lingots, de l'or en vaisselle, de l'or en bijoux ! Il me semble voir dix portefeuilles gonflés d'actions de toutes les couleurs.

— Monsieur Pinchon, s'écria Mme Pinchon, monsieur Pinchon, nous ferons bâtir ! Nous donnerons des fêtes, avec du punch et des glaces ! Les *notairesses* n'offrent jamais que des sirops ; elles enrageront !

— Nous bâtirons et nous donnerons des fêtes, madame Pinchon.

— Je vois, fit M. de La Saulnaye en souriant, que vous allez mener grand train et faire grande figure.

— Avec deux cent mille livres de revenu ! ne serait-ce point votre avis ?

— Avouez que je serais mal reçu à dire le contraire ?

— Par exemple ! J'ai toujours tenu à l'approbation de mes amis.

— Elle ne vous manquera pas, monsieur Pinchon ! Quand on a deux cent mille livres de rente, on peut mettre son habit à l'envers et son gilet par-dessus ; on ne saurait soulever de critique !

— Je vous ai toujours soupçonné de philosophie, voisin ; cette philosophie, je me sens fort tenté de la mettre à l'épreuve ! Est-il permis de s'enquérir du chiffre des hypothèques dont est frappé le château de La Saulnaye ?

— Trois cent cinquante mille francs, hélas !

— Et il y aurait de réparations nécessaires ?...

— Pour une centaine de mille francs.

— Voisin, un demi-million pour la Saulnaye induirait-il votre philosophie à voir, sans trop de chagrin, Mlle de La Saulnaye devenir un jour Mme Georges Pinchon ?

— Voisin, vous savez bien que, de tout temps, le nom d'un honnête homme a été regardé par moi comme ne pouvant qu'honorer sa femme.

— C'est que ces jeunes gens s'aiment, savez-vous, monsieur de La Saulnaye ? dit Mme Pinchon ; M. Pinchon et moi, nous nous en étions aperçus, et c'était notre désespoir !

— Vous n'ignorez pas non plus quelle a été la préoccupation de ma vie, continua M. de La Saulnaye, après s'être incliné du côté de Mme Pinchon ; donc, vous ne me croiriez point si je vous disais que, riche ou pauvre, j'eusse accepté Georges pour gendre ; mais, les événements étant ce qu'ils sont, je dois avouer que je suis touché de la spontanéité de votre offre, et que j'y souscris avec un véritable plaisir.

M. et Mme Pinchon avaient eu à peine le temps d'exprimer leur joie, lorsque revint Georges, tout courant.

— Hein ? comment ? ce n'est pas un conte des *Mille et une Nuits ?* disait-il. Angélique ne s'est pas amusée à mes dépens ? Il nous tombe comme cela quatre millions, on ne sait d'où ?

— Parlez avec plus de révérence, mon fils, répliqua M. Pinchon ; cet héritage nous vient d'un grand oncle paternel décédé à Seringapatam, en février dernier

— Dieu ait son âme ! mon père ; nous lui ferons chanter des messes, dont je composerai la musique.

— Pendant que vous y serez, mon cher Georges, fit M. de La Saulnaye, la main sur l'épaule du jeune homme, il est une autre messe à laquelle aussi vous pourrez rêver, mais en substituant le majeur au mineur, les chants d'allégresse aux chants de deuil !

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— A moins que vos parents et moi nous étant mépris sur les sentiments que vous inspire Mlle de La Saulnaye, il ne doive plus être parlé de la susdite messe.

— Oui, mon enfant, dit Mme Pinchon, M. de La Saulnaye veut bien t'accorder la main de sa fille.

— Mon Dieu ! s'écria le jeune homme, se soutenant à peine.

Et, lorsqu'à plusieurs reprises on lui eut confirmé son bonheur, lorsque par de vifs élans il eut exprimé les sentiments d'ineffable joie et de reconnaissance dont son âme était pleine, lorsqu'il eut cent fois serré les mains de MM. Pinchon et de La Saulnaye, et couvert de baisers le cou et les joues de sa mère, il s'élança dans le jardin, à

la recherche d'Angélique et de Camille, ayant sur ses pas M. de La Saulnaye et Mme Pinchon.

M. Pinchon se trouva empêché de les suivre par un visiteur qui lui survenait.

III. — A NOTAIRE, NOTAIRE ET DEMI.

— Mes salutations très-humbles, disait ce survenant, petit homme vif, notaire à Rennes, en concurrence avec son opposé le plus absolu, un homme grand, fort, et lourd de parole autant que de mouvement ; mes salutations très-humbles. Je pénètre jusque céans sans m'être fait annoncer, par l'excellente raison qu'il n'y a personne en bas, votre bonne courant les rues de Rennes, et répétant à tout venant la nouvelle surprenante dont j'ai voulu être un des premiers à vous congratuler. Du reste, la fortune ne pouvait venir à de plus dignes, continua le petit homme, auquel M. Pinchon avait offert un siége ; nous le disions à l'instant, Mme Descombes et moi.

Et comme M. Pinchon souriait, s'inclinait et essayait de l'interrompre :

— Je n'ai jamais eu d'autre langage, monsieur Pinchon, reprit M. Descombes, chacun le sait. Mais, dites-moi, si, en attendant que vos banquiers vous fassent par-

M. de La Saulnaye, M. et Mme Pinchon. (Chap. II). Dessin de Foulquier.

venir des fonds, quelque argent vous était nécessaire, j'ai une vingtaine de mille francs tout à fait à votre disposition.

— C'est trop d'obligeance, put enfin glisser M. Pinchon.

— Vous acceptez ; fort bien ! Cinq minutes pour courir chez moi et revenir mettre ces fonds en vos mains.

— Mais !...

— Des scrupules ! Vous me les rendrez dans un mois. Ce sont des fonds destinés à certaine ligne de Rennes à Saint-Malo, qui sera bien la meilleure spéculation ! Motus sur ceci, cher monsieur Pinchon ! La chose se bâcle à la sourdine, entre huit ou dix actionnaires, moins même ; car il ne faut que quinze cent mille francs pour décupler la prospérité de la province, et notre capital du même coup !

— Diable ! dit M. Pichon vivement intéressé, le fait est que cette petite ville de Saint-Malo est très-riche et très-commerçante.

— Chut ! chut ! Je ne sais comment je me suis laissé aller à m'ouvrir sur tout ceci.

— Il y aura des difficultés de terrain ?

— Résolues d'avance !

— De grands propriétaires à indemniser !

— Deux, MM. de La Roche-Bernard et de Kergolan ; ils sont des nôtres !

— Ah ! bah ! Et où en êtes-vous de votre million et demi, cher notaire?

— Aux deux tiers, et j'ai presque parole pour les cinq cent mille restant, répondit M. Descombes d'un air détaché.

— Monsieur Descombes ! dit M. Pinchon, poussant le notaire du coude et avec un sourire fort expressif.

— Monsieur Pinchon? riposta M. Descombes, accentuant ses paroles d'un candide point interrogatif.

— Attacher son nom à une œuvre si éminemment utile, ce serait débuter noblement dans son rôle de Crésus.

— Sans doute, sans doute, et en bonne compagnie ; mais...

— Ce n'était pas promis enfin, m'avez-vous dit ?

— Non.

— Eh bien ! je m'empare de ces cinq cent mille francs ! Ne voudriez-vous point me faire ce plaisir ?

— Que vous connaissez bien mon faible, monsieur Pinchon !

— Est-ce entendu ?

— Puisque c'est vous qui ordonnez céans !

— Ouf ! faisait M. Pinchon, comme ayant remporté une victoire, lorsque la porte s'ouvrit pour le second notaire de la ville de Rennes, M. Losthe, au grand dépit de son confrère et au naïf étonnement de M. Pinchon, dont ces messieurs n'étaient pas les visiteurs habituels.

— Monsieur Pinchon, dit M. Losthe de son ton mesuré, j'allais vous écrire de vouloir bien prendre la peine de vous rendre à mon étude, lorsque, passant devant chez vous, j'ai fait la réflexion que, cette peine, je pouvais vous l'éviter.

Et pendant que M. Losthe reprenait haleine :

— S'il croit que je m'en vais lui céder la place ! murmurait M. Descombes à part lui.

— Ne vous dérangez pas, cher confrère, reprit Losthe à Descombes, comme s'il l'eût entendu ou deviné ; l'offre de service que je viens transmettre à M. Pinchon est si bien la récompense due à ses mérites que j'y voudrais cent témoins...

— Une offre de service ! fit le nouveau millionnaire stupéfait.

— Voici la chose en deux mots, poursuivit M. Losthe avec flegme ; vous n'êtes pas, monsieur Pinchon, sans connaître la petite ferme de la Prévallée ?...

— Qui, ne tirant de ses laiteries qu'une soixantaine de livres de beurre par semaine, trouve cependant le moyen d'en expédier des milliers de kilos par mois? répondit M. Pinchon.

— Précisément. Eh bien ! le propriétaire de la petite ferme de la Prévallée et des vingt autres qui en dépendent étant mort, son successeur veut, ou vendre, ce qui serait dépourvu de raison, ou trouver un intendant honnête et capable. Les avantages seront grands ; vous avez quitté les affaires avec un médiocre revenu, vous êtes l'homme qu'il nous faut. Monsieur Pinchon, voulez-vous de la place ?

— Moi ! s'écria M. Pinchon, alors que M. Descombes s'abandonnait à un fou rire.

— Quelle réponse, continua imperturbablement M. Losthe, quelle réponse dois-je reporter à M. le vicomte de La Prévallée ?

— Quelle réponse ? fit M. Pinchon, abasourdi. . Que je...

Et M. Descombes se remettant à rire de plus belle, M. Pinchon se laissa aller à l'imiter franchement, tandis que les muscles du visage de M. Losthe ne subissaient pas la plus légère altération.

— Je ne croyais pas, dit-il, que ma proposition fût si gaie.

— Elle l'est au superlatif ! répliqua Descombes ; quoi ! vous ignorez donc ?...

— Il ignore... dit M. Pinchon, vous le voyez bien !

— Une place d'intendant à M. Pinchon !!!

— A moi !!! Monsieur Losthe, combien vendrait-on la ferme de la Prévallée et ses dépendances ?

M. Descombes dressa l'oreille.

— Huit cent mille livres, dit-il.

— Monsieur Losthe, si M. le vicomte veut traiter avec moi pour l'acquisition de ce bien, c'est une affaire qui se pourra promptement conclure.

M. Descombes ne riait plus.

— Vous dites...? fit M. Losthe, comme s'il n'avait pas bien compris.

— Qu'il m'est advenu un *petit héritage*, cher monsieur Losthe (M. Pinchon prononça les mots : petit héritage, d'une façon aussi leste qu'il disposait lestement d'un bien qu'en fin de compte il ne tenait pas encore) ; qu'il m'est advenu un petit héritage, et que je me porte comme acquéreur des biens de la Prévallée, au cas où M. le vicomte ne trouverait point cette perle d'intendant qu'il souhaite.

M. Descombes fit un mouvement ; M. Losthe se pencha vers lui, et rapidement :

— Confrère, lui dit-il, il ne suffit pas de se lever matin !

— Il savait tout ! pensa Descombes.

Et il s'inclina devant M. Losthe.

— Lisez ceci, dit l'ex-libraire, produisant la lettre officielle.

— Monsieur, je vous félicite, dit le notaire après avoir lu, et je retire ma proposition.

— Mais, moi, je maintiens la mienne.

— Je la transmettrai à qui de droit, mais je ne vous promets point de l'appuyer ; les intérêts de mes clients avant tout ! M. de La Prévallée ne vendra qu'à mon corps défendant !

— Quel homme ! s'écria M. Pinchon émerveillé, mais d'autant plus tenace.

— Je parie, se disait à part lui M. Descombes, que l'acte de vente est tout dressé dans quelque recoin de son étude !

Et il allait se retirer, lorsque, voyant son collègue le suivre avec lenteur, il revint sur ses pas.

— Outre l'action de cinq cent mille francs, je vous apporterai encore, cher capitaliste, dit-il d'un air satisfait à M. Pinchon, certaine nomination d'adjoint, qui se rédige à l'heure qu'il est.

— Adjoint ! Peuh ! firent dédaigneusement M. Pinchon et M. Losthe, en regardant M. Descombes.

— Lorsque la première place est à soi, reprit M. Losthe, si la chose agrée, pourquoi s'inquiéter de la seconde? La santé de M. Desvignes, le maire actuel, nécessite un voyage aux Pyrénées, et lui-même me disait hier que, si je lui trouvais un digne successeur, il n'hésiterait pas à donner sa démission.

— Autre tuile ! pensa Descombes, en même temps que le visage de M. Pinchon rayonnait d'une naïve convoitise.

— Je n'aime pas à me mêler de ces sortes d'affaires,

reprit M. Losthe ; cependant je ferai mes efforts, je me détournerai de ma route, et dans une heure M. Desvignes vous aura désigné pour maire de Rennes !

— Vous ferez cela ? s'écria M. Pinchon.

— Cela équivaut à *fait*.

M. Descombes était atterré.

— Mes amis, reprit M. Pinchon, dans la plénitude du bonheur, revenez dîner ici, à vos risques et périls...

— De bon cœur ! s'empressa de répondre M. Descombes.

— J'y ferai mon possible, dit M. Losthe, toujours froid.

Et cette fois les deux notaires sortirent.

— Quatre millions et la mairie ! et Georges marié à Mlle de La Saulnaye ! murmurait M. Pinchon, assis et comme accablé sous les mille émotions qui se disputaient son cœur ; qui, ce matin, se serait douté de tant de bonheur ?

IV. — LA CHUTE DU POT AU LAIT.

Quelques heures après ce qui précède, une des portes intérieures du salon de M. Pinchon s'ouvrait avec fracas, et Camille, Angélique et Georges y faisaient irruption.

— Pendant qu'autour du café les gens graves, d'un ton grave, causent de choses graves, disait en riant Angélique, échappons-nous !

— La bonne idée qu'a eue notre mère de vous retenir à dîner ! fit Georges, désignant des siéges.

— Tout me semblait exquis et souriant, dit Mlle de La Saulnaye ; il n'y a pas jusqu'à M. Descombes qui ne m'ait paru charmant !

— Camille, tout cela n'est-il point un rêve ? fit Georges en pressant sa main, après un silence de quelques secondes.

— J'en ai peur ! répliqua Mlle de La Saulnaye.

Et ils se rassurèrent en prolongeant la conversation sur leurs souvenirs d'enfance.

— Que dites-vous donc ? demanda tout à coup Angélique, avançant entre eux sa mine curieuse.

— Que c'est Christophe Colomb qui a découvert l'Amérique, riposta Georges avec une solennité plaisante.

Et les trois jeunes gens partirent d'un franc éclat de rire, qu'interrompit l'arrivée des autres convives de M. Pinchon.

— Comprenez-vous, voisin, disait Mme Pinchon à M. de La Saulnaye, alors que, dans un autre coin du salon, M. Pinchon et M. Descombes terminaient sur le papier l'affaire des cinq cent mille francs d'actions, comprenez-vous que ce notaire Losthe ne se soit pas empressé de se rendre à l'invitation de M. Pinchon ?

— Ah ! voisine, répondit M. de La Saulnaye avec son fin sourire, que vous entrez vite dans votre rôle !...

Et, tandis qu'on préparait le feu et la musique :

— Georges ! continua-t-il, faites donc chanter aux touches de votre piano ce qui en cet instant chante dans votre cœur.

— Cela est intraduisible, monsieur, répliqua le jeune homme.

Alors enfin, avec sa démarche grave et son masque de glace, entra M. Losthe.

Il écouta, sans sourciller, les reproches aigres-doux de Mme Pinchon, refusa par un geste de s'asseoir, et dit à M. Pinchon qu'il avait à lui faire une communication de la dernière importance.

M. Pinchon, s'imaginant qu'on lui apportait les fermes de la Prévallée, dit à M. Losthe qu'il pouvait parler en toute sécurité.

— Monsieur Pinchon, je crois qu'il conviendrait mieux...

— Parlez donc ! que de cérémonies !

— Je vous répète, monsieur...

— Parlez, vous dis-je ; nous sommes tous ici en famille.

— Vous m'y forcez, monsieur !

— C'est cela ! je vous y force.

— J'ai constamment dit, fit alors M. Losthe, toujours debout et après s'être éclairci la voix, et je le dirai dorénavant avec plus d'autorité que jamais, que la similitude des noms est une source de perturbations sociales et domestiques.

Ici, tous les regards se portèrent avec étonnement sur M. Losthe.

— Les astronomes, poursuivit-il, perdent leurs nuits et leurs yeux à chercher dans l'espace quelque planète dont ils puissent être les parrains ; les chimistes de nos jours, comme les alchimistes des temps passés, s'essayent à faire de l'or ; les horticulteurs travaillent à la rose bleue ; les légistes refont le Code ; les contemplatifs creusent des utopies ; personne ne songe à remédier à la lèpre de l'homonymie !

Le mot est fort, continua-t-il, à un mouvement qui se produisit dans son auditoire, mais je le maintiens ! En effet, on s'appelle Anastase-Ludovic-Georges Pinchon...

— Mes noms et prénoms ! s'écria M. Pinchon.

— Anastase, ce n'est point là un nom ordinaire ni harmonieux, poursuivit imperturbablement M. Losthe ; on a quelque raison de se croire seul à le porter, eh bien ! l'on a tort !

Tout le monde tressaillit, et M. Descombes plus que personne.

— Il peut y avoir de par le monde, reprit M. Losthe, un autre Anasthase-Ludovic-Georges, réclamant la parenté et les millions du défunt de Seringapatam...

— Grand Dieu ! s'échappa-t-il de toutes les bouches.

— Et manquant si peu de preuves pour appuyer son dire, que le premier Anastase...

— N'achevez pas ! s'écria M. Pinchon, alors que les regards avides de chacun, et en particulier ceux de M. Descombes, dardaient sur les lèvres de M. Losthe, comme si les paroles devaient y être visibles. — Mes amis, fit avec effort l'ex-libraire, monsieur et moi, nous avons besoin d'être seuls !

— Maintenant, achevez, monsieur, ajouta M. Pinchon, tous s'étant retirés, quelle que fût la curiosité de chacun ; achevez, j'avais peur de leur désespoir !

— Vous m'avez deviné, monsieur, reprit M. Losthe ; vous avez compris qu'aux affaires étrangères, il y a eu erreur d'adresse, causée par la similitude des noms ; vous avez compris enfin que vous n'êtes pas le Pinchon qui hérite !... Je tiens la nouvelle de M. Desvignes, à qui j'allais parler de votre nomination, et j'ai compris que plus tôt vous seriez éclairé...

— Cependant, monsieur, dit M. Pinchon, essayant de se roidir contre l'événement, de tout temps les Pinchon ont eu un oncle à Seringapatam.

— C'est un avantage dont, à ce qu'il paraît, vos homonymes se glorifient également, monsieur.

— En remontant à la troisième génération, monsieur, vous en trouverez un qui a fondé, là-bas, la première tannerie et corroirie qu'on y ait connue ; un autre, habile chimiste, qui s'y occupa de la distillation des parfums ; le dernier, enfin, qui y porta une immense cargaison de bonneterie et de mercerie, laquelle, à force de transformations successives, pouvait bien avoir produit...

— C'était plausible, monsieur ; mais l'oncle des autres Pinchon, géologue distingué, ayant découvert là-bas non un piètre filon d'or, mais une couche de platine, le chiffre de son héritage peut sembler tout aussi admissible. Du reste, mon cher monsieur, le fait va vous être communiqué dans la forme légale ; si j'ai devancé la dépêche officielle, ce n'était que pour vous épargner quelque engagement hâtif.

M. Pinchon tressaillit à ces mots.

— J'aime à croire, ajouta M. Losthe, que vous ne l'imputerez pas à mal, et sur ce, monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

V. — Mlle de La Saulnaye.

L'anéantissement de M. Pinchon était tel, qu'il laissa M. Losthe s'éloigner seul, et que quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il lui fût possible de réunir ses idées.

— Un engagement hâtif, murmura-t-il enfin ; oui, un engagement de cinq cent mille francs, que, la main levée, a signé M. Pinchon, rentier à six mille livres!... Et les fermes de la Prévallée, dont il était tout prêt à se rendre l'acquéreur! Et cet autre demi-million promis pour le grattage et le replâtrage du château de la Saulnaye! Ah! il en usait largement, M. Pinchon!... Misérable! s'écria-t-il soudain ; tout croule! Le démon m'a porté sur un faîte ; là, il ne m'a pas dit : Tout cela peut être ; il m'a dit : Tout cela est à toi! Et le voilà qui me précipite de ce faîte, et qui maintenant me dit : Rien! plus rien... Encore si je retombais seul, ajouta-t-il avec une expression déchirante ; mais tous, tous retombent avec moi!... Pauvre Georges!

— Vous me plaignez, mon père, dit Georges, entré sur ces derniers mots ; alors tout est perdu?... Un autre?... Eh bien! mon père, du courage, poursuivit le pauvre garçon ; si vous n'êtes plus M. Pinchon le millionnaire, vous restez M. Pinchon l'honnête homme ; du courage!

— Et c'est de sa bouche que la consolation me vient, fit M. Pinchon! Cher enfant, mais c'est sur toi que je pleure! T'avoir dit : Les joies que tu rêvais t'appartiennent! Puis, te venir dire... Ah! le bon Dieu ne s'est pas souvenu que je suis père!

Les sanglots étouffaient M. Pinchon ; le courage de Georges faiblit ; tous deux s'embrassèrent et laissèrent couler leurs pleurs.

— C'est fait, reprit le jeune homme, se redressant le premier, n'en parlons plus.

— M. de La Saulnaye s'est-il déjà prononcé? demanda M. Pinchon en hésitant.

— Non, mon père.

— C'est un homme inflexible dans ses idées!

— Je le sais! je le sais! aussi, soyez tranquille ; aucune prière indigne ne sortira de mes lèvres.

— Où est-il?

— Dans la chambre de ma mère.

— Allons l'y rejoindre ; quand le malheur vient, il le faut prendre corps à corps, afin de savoir tout de suite de quel poids il pèsera sur nous.

Mais M. Pinchon fut prévenu dans son dessein par M. de La Saulnaye lui-même.

— Nous nous rendions auprès de vous, monsieur, dit M. Pinchon à M. de La Saulnaye.

— Ce qui me prouve, répliqua celui-ci, que vous sentez comme moi la nécessité d'un entretien.

— En effet.

— Alors, vous m'excuserez si j'entre immédiatement en matière. Cher monsieur Pinchon, les espérances dont, pendant quelques heures, nous avons laissé se bercer nos enfants, ont besoin d'être tranchées dans le vif.

— Oui, voisin, fit le pauvre M. Pinchon avec un profond abattement.

— Vous reconnaissez, cher voisin, je le vois, que je ne puis mentir à ce qui a été l'incessante préoccupation de ma vie?

— Sans doute! sans doute!

— J'aime à croire que vous comprenez également que, forcé d'abandonner un projet qui m'était cher à divers titres, mon estime et mon amitié pour vous n'en restent pas moins inaltérables?

— Oui, voisin, oui, répondit M. Pinchon, le cœur gros, votre estime et votre amitié pour moi...

— Seulement, reprit M. de La Saulnaye, les choses ayant été amenées au point où elles se trouvent, je dois ajouter, et avec un chagrin véritable, monsieur Pinchon, que nos relations ne peuvent plus être ce qu'elles ont été par le passé ; nous aimons nos enfants, nous devons leur épargner des luttes et des douleurs.

— Rassurez-vous, monsieur, fit Georges dont, pendant ce qui précède, le visage avait plusieurs fois changé de couleur ; rassurez-vous et n'apportez aucune modification dans vos rapports avec mon père, si tel est son désir et le vôtre ; avec votre agrément, mon père, demain soir je serai à Paris.

— Et qu'y feras-tu, mon pauvre enfant? De la musique?

— J'y tiendrai les livres de l'un de vos anciens correspondants.

M. Pinchon serra la main de son fils.

— La noblesse de votre cœur, mon cher Georges, dit M. de La Saulnaye, me fait vivement regretter...

— Quoi donc, mon père? se permit de demander Mlle de La Saulnaye, qui accourait, pressée par une inquiétude facile à comprendre.

— Mlle de La Saulnaye n'y ayant point été mandée aurait dû s'abstenir d'entrer céans, fit M. de La Saulnaye avec un regard froid et sévère.

— Pardon, mon père, reprit la jeune fille rougissante et les yeux baissés ; mais c'est qu'il me semble, à je ne sais quelle crainte dont je me sens agitée, que mon bonheur est en jeu.

— Votre bonheur est sauvegardé puisqu'il est dans mes mains, veuillez n'en prendre aucun souci et suivez-moi à la Saulnaye.

— A la Saulnaye! mais... mais... mon cher père n'a donc pas deviné que le malheur a pénétré dans cette maison?

— Je sais tout, et je me suis expliqué avec M. Pinchon, répliqua M. de La Saulnaye, qui, on le voyait, faisait un violent effort pour parler ainsi.

Les larmes de M. Pinchon inondaient ses joues ; Georges se cachait le visage dans ses mains.

— M. Pinchon apprécie ma conduite, reprit M. de La Saulnaye ; quelque rigide qu'elle soit, il sait que cette rigidité a sa raison d'être.

— O mon père! est-il une raison au monde capable de séparer, dans l'heure de l'épreuve, ceux qui doivent être unis pour l'éternité?

— L'homme bâtit sur le sable, fit M. de La Saulnaye ; l'union projetée ce matin, le sort la brise!

— Mon père!

— Silence, Camille! nous reprendrons ces débats à la Saulnaye ; ici, et devant ces messieurs, ils sont plus qu'inconvenants.

— Non ! c'est ici ; c'est ici, mon père, c'est devant leur désolation qu'il me faut attaquer votre cœur !

— De grâce, mademoiselle ! fit Georges, que notre douleur ne soit pas mise en ligne de compte ; vous voyez que nous ne nous plaignons point !

— Ah ! laissez là votre orgueil, Georges, dit la jeune fille avec un irrésistible élan, un de ces élans que certaines situations font naître et justifient, et qui seraient blâmables hors de là ; venez bien plutôt avec moi vous jeter aux pieds de mon père ! son cœur, je le sais, a des tendresses ineffables ; il ne pourra nous condamner au désespoir !

— Vous savez bien, Camille, fit M. de La Saulnaye avec une émotion dont il commençait à ne pouvoir plus rester maître, vous savez bien que s'il m'était possible de ne consulter que mon amour !...

— C'est cela, mon cher père, s'écria Camille, ne consultez que votre amour ! La Saulnaye ne sera point relevé, sans doute ; mais, de quelles adorations nous vous entourerons pour adoucir de justes regrets !

M. de La Saulnaye soupira ; ses regards se portèrent vers les nobles ruines.

— J'aurais, pendant soixante ans, caressé cette idée pour y renoncer aujourd'hui ! murmura-t-il.

Mettre le fait en doute, c'était se déclarer vaincu ; Camille le sentit et redoubla de douces paroles ; ses caresses, la douleur muette et digne de Georges, l'abattement de M. Pinchon, c'étaient trop d'adversaires à la fois ;

M^lle de La Saulnaye. Dessin de Foulquier.

M. de La Saulnaye n'y tint plus ; il se jeta dans les bras de son vieil ami et poussa la jeune fille vers son fiancé, tout en maugréant contre ce qu'il appelait son insigne faiblesse.

— Je leur donnerai le tiers de mon revenu, fit l'excellent M. Pinchon, dès que sa voix se fut un peu affermie ; deux mille livres de rente, c'est le pain quotidien.

— Merci, mon bon père, dit Georges ; M^lle de La Saulnaye ni moi ne pourrions accepter ce sacrifice ; que Camille consente à m'attendre deux ans, je l'aurai gagné, ce pain quotidien, et je le viendrai offrir à ma femme. Camille, voulez-vous m'attendre deux ans ?

— Toujours ! répondit M^lle de La Saulnaye, cachant sa tête sur le sein paternel.

— Mon père, fit à ce moment Angélique, M. Descombes veut se retirer, et maman vous en fait avertir.

— Il est parti, ajouta M^me Pinchon, entrant sur les pas de sa fille.

VI. — UN MOYEN DE SALUT.

M. Pinchon tressaillit ; il pensait à l'acte qu'il avait signé avec un si fatal empressement.

— Il te prie de ne point concevoir d'alarmes de son prompt départ, continua M^me Pinchon. Ne mettant pas notre désastre en doute, il lui est venu, m'a-t-il dit, un excellent moyen d'y parer.

— Quoi ! s'écria M. Pinchon, il y aurait ?... Mais, non, non !

— Il paraît que si ! Ce moyen même semblait beaucoup lui sourire ; il allait et venait dans ma chambre, se frottant les mains et laissant échapper des paroles incohé

rentes. — Oui, je ne vois là rien que de fort possible, s'écriait-il ; l'enfant est charmante, et avec le moindre cousinage... Oui, oui, tout peut être sauvé ! Et là-dessus, bonsoir ; il court encore.

— Ne voyez-vous pas là-dedans quelque chose de particulier, voisin, demanda, après un court silence, M. Pinchon à M. de La Saulnaye ?

— En tous cas, répondit M. de La Saulnaye, moins prompt que M. Pinchon à se reprendre à quelque espoir, j'y vois l'imagination en travail d'un notaire qui voudrait retenir et qui sent lui échapper un bon client.

Ces paroles étaient achevées à peine que M. Descombes revenait, tout courant, chez M. Pinchon.

— Je l'aurais parié ! criait-il.

— Quoi ?

— Que vous êtes cousins.

— Cousins ?

— Vous et les Pinchon qui héritent, parbleu ! et que le Pinchon qui a testé était votre oncle comme le leur. Je viens de m'en convaincre chez M. Desvignes. Suivez mon raisonnement, je vous prie : ainsi que vous, ils sont de Noyal-sous-Bazouges, que vous avez quitté mais qu'ils habitent toujours ; la population de Noyal-sous-Bazouges est de trois cent soixante-quinze âmes ; dans une population de trois cent soixante-quinze âmes, on ne porte pas le même nom sans être cousins ; je me résume, vous êtes cousins !

— Et quand nous serions cousins, fit M. Pinchon, si c'est en leur faveur que le défunt a testé ?

— De plus, ils ont un fils, reprit avec volubilité le notaire, Anastase-Ludovic-Georges, comme vous et comme son père, et devant hériter à son défaut ; me saisissez-vous ?

— Non ! Oui ! firent à la fois MM. Pinchon et de La Saulnaye.

— S'ils ont un fils, vous avez une fille ! dit M. Descombes à M. Pinchon.

— Tiens ! tiens ! pensa Mlle Angélique Pinchon, je n'aurais pas cru tant d'imagination à un notaire !

— C'est un rêve ! répliqua M. Pinchon, qui n'eût pas mieux demandé que de voir ce rêve se tourner en réalité.

— Voulez-vous m'abandonner la conduite de cette affaire ?

— En vérité !...

— Si mon cousin n'est pas spirituel, aimable, accompli, se permit d'articuler très-nettement Mlle Angélique, moi, d'abord, je refuse ma signature au traité !

— Est-ce dit ? insista M. Descombes.

— Mais quelles batteries mettre en jeu ?

— Donnez-moi carte blanche.

— Je ne sais, vraiment...

— Allons !

— Que risquez-vous ? fit observer M. de La Saulnaye.

— Je vous réponds que toute dignité sera sauvegardée, ajouta Descombes.

— Eh bien !... eh bien !... agissez donc !

Ce congé n'était pas sorti des lèvres de M. Pinchon que, tout joyeux, le notaire se disait à part lui :

— Un mariage et un partage ; ou le testament infirmé et un procès ; le choix ne saurait être douteux ! Je ne prends aucun engagement, ajouta-t-il tout haut ; mais, après-demain, avant que midi sonne, vous aurez de mes nouvelles !

Et il s'éloigna aussi rapidement qu'il était venu, laissant derrière lui un monde de pensées et d'inquiétudes.

Le surlendemain, un peu avant midi, nous retrouvons Georges, dans le salon de son père, assis devant une montagne de feuillets couverts de triples croches et plongé dans une profonde rêverie, dont, seule, l'arrivée d'Angélique et de Camille vient l'arracher.

— C'est vous, dit Georges, tressaillant et debout. Eh bien ! constituons-nous immédiatement en comité, voulez-vous ? Il s'agit de décider quelle est pour moi la voie la plus courte pour arriver au bonheur, du commerce comme spéculateur à mon compte, ou de la musique comme compositeur.

— Pauvre Georges ! fit Mlle de La Saulnaye.

— Ne me plaignez pas, s'écria le jeune homme ; si chacun de nous, en commençant la vie sérieuse, avait pour but et cause de ses actions la conquête d'un Eden, pas un ne resterait en route ou ne dévierait du droit chemin !

Un court silence suivit ; les trois jeunes gens étaient pensifs.

— Fais des opéras ! dit la première Angélique, d'un ton résolu. Autrefois j'avais mes raisons pour t'enrayer, aujourd'hui j'en ai pour te pousser en avant ; fais donc des opéras, mais fais-les jouer ! Je voudrais être aussi certaine de mon talent en peinture, que je le suis du tien en musique ; mes toiles vous deviendraient de puissants auxiliaires !

— Mais, dit Georges devant le chevalet de sa sœur, posé dans un coin du salon, tu peins fort joliment ; ceci est du Calame tout pur !

— Les appréciations se suivent et ne se ressemblent pas, fit observer Angélique, se rappelant les *tartines d'épinards*.

— Ce qui me plaît dans ta manière, poursuivit Georges, c'est le fondu et la transparence des couleurs !

— Quand tu veux émouvoir, on pleure !

— L'air circule dans tes vieux chênes !

— Quand tu veux terrifier, l'on tremble !

— Tes rivières coulent et murmurent !

— Et la chanson, comme tu l'enlèves !

— Et tes moutons, comme ils bêlent !

— Et nos langues, comme elles s'en prodiguent de cet encens ! fit Angélique, partant soudain d'un grand éclat de rire. Mais, ajouta-t-elle, quels que soient nos talents de compositeur et de peintre, notre vraie planche de salut est encore mon mariage.

— Tu avais promis d'être sérieuse, fit Georges.

— Je ne le suis pas, peut-être, ni dévouée non plus ? reprit la jeune fille. J'avais posé hier des exigences : eh bien ! à cause de vous, je les retire ; quand mon prétendu loucherait, je fais serment de le suivre à l'autel, s'il vous fait riches, bien entendu !

— Georges, insinua Camille, une charmante nuance d'incarnat se répandant sur ses joues, la ferme de la Saulnaye est à fin de bail, on pourrait ne le pas renouveler.

— Et nous serions nous-mêmes nos fermiers, s'écria Georges, embrassant d'un coup d'œil la portée de cette ouverture et enivré de l'idée qu'un jour béni s'en verrait rapproché d'autant.

— M. Descombes est-il de retour ? demanda en ce moment M. de La Saulnaye qui arrivait du jardin.

— Rien encore ? fit également M. Pinchon sortant de chez lui, suivi de Mme Pinchon, tous deux le visage pâli par leurs communes angoisses.

— Il n'est que midi, mon bon père, fit observer Angélique.

— Midi et quatre minutes, répliqua M. Pinchon.

— Quelle folie ! quelle folie ! pourtant, ajouta-t-il, que

de se rattacher à cette idée! Croiriez-vous, voisin, que je n'en puis manger ni dormir?...

— Il y a une chose dont je suis particulièrement tourmentée, moi, dit l'excellente Mme Pinchon, c'est de ce que peuvent être les façons de ce futur gendre.

— On les polira! riposta Mlle Angélique, d'un air dégagé.

— Si ça allait être une bête de somme!

— On l'ornerait d'un licou!

— Nous ne voulons pas te sacrifier, au moins. Qu'il t'inspire quelque répulsion, et tout est dit.

— J'en raffole déjà!

Angélique n'avait pas émis cette proposition hasardée que M. Descombes, défait et morne, entrait à pas lents, tout en demandant si l'on pouvait entrer.

— Vous! Lui! s'écria-t-on de tous côtés.

— Moi! répondit-il d'une voix caverneuse.

— Quatorze mois! reprit-il après un silence que personne n'osait rompre; il n'a que quatorze mois!

— Qui?

— L'unique héritier de l'Anastase-Ludovic-Georges, de Noyal-sous-Bazouges!

— Quatorze mois!

— Quatorze mois; les âges m'ont semblé inconciliables; j'ai compris tout de suite, et vous comprenez comme moi, qu'il n'est plus possible de songer à un mariage!... Ce moyen nous échappant, j'ai essayé de faire vibrer les cordes de la parenté : c'étaient des câbles! J'ai évoqué les ombres de nos aïeux qui étaient frères; j'ai dit que le gâteau était assez large pour que tout cousin y pût mordre; éloquence perdue! De bon gré ils ne se dessaisiront pas d'un centime!

La consternation était générale.

— En avant le procès! s'écria alors M. Descombes, reprenant sa manière d'être habituelle. Nous attaquerons le testament. N'avons-nous par le vaste champ des vices de forme? Ce serait bien le diable si, à Seringapatam, on avait pu faire un acte qui n'offrît quelque point discutable!

— Pas de procès, je vous en prie! fit M. Pinchon accablé et se laissant aller sur un siége.

— Je me chargerai de tout, reprit Descombes; la question est simple, je vous la montrerai claire comme le jour.

— Non, non, c'en est fait, j'y renonce, je renonce à tout!

— Si vous étiez seul au monde, monsieur Pinchon, insista le notaire, une telle détermination se concevrait, à la rigueur; mais vous avez une femme, vous avez des enfants!

— Et j'ai quelque part une signature à laquelle vous souhaiteriez me voir faire honneur! ajouta le pauvre M. Pinchon avec amertume.

— Cela n'est pas défendu, monsieur.

— Ce procès, nous le perdrions, monsieur.

— Je le gagnerais, monsieur.

— Eh! monsieur, fit à son tour M. de La Saulnaye, vous le perdriez sans nul doute; ce n'est pas parce que mon voisin porte mon nom, que j'ai le droit de fourrer mon nez dans sa vendange.

— Ils sont cousins, monsieur!

— Qu'importe, si ce sont les autres qui sont institués légataires?

— Voilà la chose, dit un survenant que l'on n'avait point entendu entrer, c'est que, justement, ils ne sont pas légataires.

VII. — DE LA CAVE AU GRENIER.

On comprend la stupéfaction dont furent suivies ces paroles, prononcées par M. Losthe lui-même, agité, poudreux, animé, comme on ne l'avait vu de sa vie.

Le point interrogatif est discret auprès des questions qui ne tardèrent pas à tomber sur lui, drues comme grêle.

Un seul des assistants, et non le moins intéressé, se tint à l'écart et se tut; c'était M. Pinchon: ces différentes alternatives le brisaient; il arrivait à ne plus distinguer s'il dormait ou veillait; il se croyait la proie de quelque cauchemar, et, d'un instant à l'autre, il s'attendait à en être délivré et à pouvoir reprendre le courant de sa modeste existence.

Cependant, sans tenir aucun compte des questions et des questionneurs :

— S'il vous plaît, disait M. Losthe, un verre de vin et une tranche de n'importe quoi; je suis sur les dents, j'arrive de Paris, je n'ai rien pris depuis hier.

— De Paris! de Paris! répétait Mme Pinchon, tout en expédiant Georges à la cave et sa fille à l'office, et tout en disposant un petit couvert sur la table de jeu auprès de laquelle s'était assis M. Losthe; et qu'alliez-vous faire à Paris, mon cher monsieur? Ce voyage à Paris nous concerne donc?

Mais M. Losthe, devant lequel on avait posé un pâté, du vin, du fromage, le reste d'un énorme roastbeef, mangeait, buvait, ne levait pas le nez de dessus son assiette et semblait avoir à cœur de justifier le proverbe : ventre affamé n'a pas d'oreilles!

— Cet homme est creusé jusqu'à l'orteil, murmurait M. Descombes, regardant manger son collègue avec une visible impatience.

— Encore un peu de ce pâté, disait Mme Pinchon, comprenant qu'on ne tirerait rien de M. Losthe qu'il ne fût rassasié, et poussant à ce qu'il le fût au plus vite; une tranche de ce roastbeef, un fruit.

— Je vous en fais le sacrifice, madame, dit enfin M. Losthe, se levant avec un salut courtois et s'essuyant la bouche.

A cet instant, un grand silence régna; on sentait que l'heure de la révélation était venue, et l'on n'aurait pas voulu que même une exclamation de contentement la retardât.

— Monsieur Pinchon, fit M. Losthe, se tournant vers ce dernier qui semblait le regarder sans le voir, avant-hier, en vous quittant, ému de votre douleur, bien que peut-être il n'y parût point à mon visage, je réfléchis et me demandai si le dernier mot de cet héritage était dit. Le résultat de mes réflexions fut de me conduire à la voiture de Mayenne, puis de la voiture de Mayenne à Paris, par le train express. A Paris, monsieur Pinchon, je n'ai vu ni le boulevard de Sébastopol, ni les nouveaux pavillons du Louvre; je me suis, pendant toute la journée d'hier, promené de bureau en bureau dans le ministère des affaires étrangères, jusqu'à la découverte du dossier concernant la succession de Seringapatam.

Ici, le groupe se resserra autour de M. Losthe, toujours à l'exception de M. Pinchon, qui ne sortait point de son immobilité.

— Mis à même de ce dossier, grâce à des efforts surhumains de poumons, continua M. Losthe, j'ai appris ceci, dont j'ai dressé un acte que j'ai fait enregistrer et que je vous apporte, c'est que le Pinchon mort est Anastase-Ludovic-Georges, chef de la branche cadette des Pinchon, représentée actuellement, en ne nommant que les mâles,

par Anastase-Ludovic-Georges, ici présent, et son fils, Georges-Ludovic, et non point Anastase-Georges-Ludovic, comme le dernier des Pinchon de la branche aînée, domiciliée, en ce jour, à Noyal-sous-Bazouges-la-Pérouse, département d'Ille-et-Vilaine. De plus, a signé l'acte de décès, comme témoin et cousin au sixième degré, un Pinchon vivant, exploitateur des couches platinifères, situées non loin de Seringapatam, lequel est le chef de l'autre branche des Pinchon, de ceux de Noyal, et leur pourra, un jour aussi, laisser quelque bel héritage, si sa femme, huit enfants et leurs héritiers venaient à être rayés de la liste des vivants.

— L'équivoque n'est plus possible ! s'écria Georges.

— Confrère, décidément vous me dépassez de cent coudées ! murmura Descombes à l'oreille de M. Losthe.

— Vos bans se publieront dimanche, dit Mme Pinchon à Georges et à Camille, le bonheur de ses enfants étant celui, surtout, qui lui tenait au cœur.

— Et si tu veux être ton fermier, tu ne le seras qu'en amateur, ajouta Angélique à son frère.

— Vous ne dites mot, monsieur Pinchon ? demanda M. Losthe à l'ex-libraire.

— Désormais, si je ne touche, je ne crois, répondit M. Pinchon, qui, néanmoins, galvanisé par toute cette joie qui l'entourait, sortait peu à peu de sa torpeur.

— Voici donc de quoi entamer votre incrédulité, poursuivit M. Losthe ; c'est l'acte de vente des biens de la Prévallée, tout signé du vicomte, et prêt à recevoir votre signature !

— L'acte de vente ?

— Avec...

Les deux notaires. Dessin de Foulquier.

— La mairie ! s'écria M. Descombes, interrompant M. Losthe.

— Vous l'avez dit, fit M. Losthe.

Cette fois, l'évidence était notoire ; le maire de Rennes et l'acquéreur des biens de la Prévallée ne pouvait être que M. Pinchon le millionnaire ; M. Pinchon se rendit.

Après les premières et ardentes effusions d'une juste reconnaissance :

— Monsieur, dit M. Pinchon à M. Losthe, nous ferez-vous l'honneur de rédiger le contrat de mariage de Mlle de La Saulnaye et de M. Georges Pinchon ?

Ce contrat, M. Descombes en souhaitait la rédaction, comme le simple garde national souhaite les dignités et ce qui s'ensuit.

— C'est à prendre ses casiers sur son dos, et à partir pour Seringapatam ! fit-il à part lui.

— Mon cher, lui glissa dans l'oreille M. Losthe, généreux dans le triomphe, deux notaires ne seront point de trop à la rédaction d'un contrat, où les unités auront six zéros pour avant-garde ! Monsieur Pinchon, ajouta-t-il tout haut, nous annexerons à ce contrat, comme clause essentielle, l'obligation, pour les enfants à naître, de noms de baptême sans homonymes dans la famille des Pinchon !

— C'est cela, fit Angélique : Polycarpe, si c'est un garçon, et, si c'est une fille, Perpétue !

— Et vous leur enseignerez à tous deux, ajouta M. de La Saulnaye, qu'il ne faut pas trop se hâter de croire même au bien qui vous vient en dormant.

ADAM-BOISGONTIER.

FIN.

POÉSIE.

LES FLEURS DE PARIS.

Printemps et fleurs, frère et sœurs, d'après le tableau de Lancret. Dessin de Fellmann.

Le printemps, qui verdoie en dehors des barrières,
Vient entourer nos murs, avec ses bataillons
De hannetons dorés aux cuirasses guerrières,
D'abeilles, régiment tout armé d'aiguillons.
Hors des fossés qu'il reste !
Car ce printemps céleste,
Avec ses prés fleuris,
Ses buissons, ses broussailles,
Abattrait nos murailles,
S'il entrait dans Paris.

Mais si du conquérant nous craignons les victoires,
La bouquetière au moins peut venir sans péril :
Du printemps, roi des fleurs, ce ministre aux mains noires
Donne avec le lilas des nouvelles d'avril ;
L'œillet, fleur printanière,
Rougit la boutonnière,
Sans note au *Moniteur ;*
Chevaliers qu'il décore,
Pour vous mai fait éclore
Sa Légion d'honneur.

Comme les voyageurs arrivant des provinces,
Les fleurs viennent chez nous des prés, des champs, des bois;
Le vase du Japon est leur *Hôtel des Princes*.
Dans les marchés aux fleurs leur sort est plus bourgeois :
Ces beautés du parterre,
Dans l'affreux pot de terre,
Logent, cruel destin !
On croit, dans des chaumières,
Voir des princesses fières,
En robes de satin.

Ce marchand dans un verre a mis une jacinthe;
Car auprès des ballots, des chiffres, du labeur,
Un peu de poésie est chose bonne et sainte :
Dans l'arrière-boutique il faut avoir sa fleur.
La grisette champêtre
Suspend à sa fenêtre,
Le parc de son logis,
Tout un jardin qui trône :
De notre Babylone
C'est la Sémiramis.

Ces fleurs vont égayer le bureau d'un poëte,
Et lui dire : « Bonjour, frère, nous implorons
Tes chansons : ce Paris n'a pas une fauvette;
Tu seras notre oiseau. Va, nous t'inspirerons.
Nous te parlerons, frère,
Du soleil, notre père,
Des forêts et des champs;
Nous, lis, héliotropes,
Les fraîches Calliopes,
Les muses du printemps. »

Ce bouquet, lui, s'en va dans un bal, et s'étonne
De voir ce ciel de plâtre, où l'on pend un soleil;
Ces coquettes, qu'un flot d'habits noirs environne.
Ces fleurs ne connaissaient jusque-là de pareil
Que la rose, leur reine,
Petite Célimène
Des seigneurs papillons;
Les polkas de la guêpe,
Et sa robe de crêpe,
L'orchestre des pinsons.

D'autres fleurs vont fêter Pierre, Paul, Anne ou Claire,
Et du calendrier font un jardin. La sœur
Vient apporter au frère, et l'enfant à la mère,
Le jasmin du bouquet, le souvenir du cœur.
Dans ce Paris qui brille,
Maintenez la famille,
Mes bons petits bouquets;
Vous l'unirez sans peine
Par votre ferme chaîne
D'iris et de muguets !

Mais vous, au Luxembourg, frais lilas poétique,
Qui ne devez songer qu'à la pluie, au beau temps,
A côté du Sénat parlez-vous politique ?
Les fleurs le font parfois : quels feuillets palpitants
Et pleins de sombres choses,
Écrits avec *deux roses !*
Fleurs des prés, des coteaux,
Les factions rivales,
Jusque dans vos pétales
Se taillent des drapeaux.

De saintes fleurs, cherchant la retraite profonde,
Laissant le papillon, leur bel adorateur,
Dans un vase d'autel se retirent du monde,
Ou, pour la Fête-Dieu, viennent joncher le chœur :
Les recluses fleuries
Meurent loin des prairies,
Près des cierges en feu,
Et, pour l'autel écloses,
Ces carmélites roses
S'effeuillent devant Dieu.

Ces immortelles sont les cartes de visite
Que nous laissons aux morts. Près d'elles on a mis
Quelque fraîche pensée ou quelque marguerite,
S'ouvrant sur les tombeaux des amis endormis.
On n'a plus l'urne ancienne
De la douleur païenne;
Mais, transformant le corps,
La fleur, qui sur lui germe,
Est l'urne qui renferme
Les cendres de nos morts.

Oh ! restez dans Paris, douces fleurs, pour qu'on voie
Une œuvre du Seigneur dans ces murs faits par nous !
Restez... Dieu nous écrit sur vos pages de soie :
« Je suis là, mes enfants, je travaille pour vous. »
Belles fleurs qu'il fait vivre,
Vous êtes un saint livre
Qui parle du bon Dieu.
Nous voulons, dans la ville,
Lire votre évangile
Au feuillet rose ou bleu.

ANAÏS SÉGALAS.

L'OIE, FABLE.

Des animaux je suis le premier, sur ma foi,
Disait une oie en gonflant son plumage;
Je marche, je vole, je nage,
Et tous les éléments sont surmontés par moi !
— C'est bien à tort que tu te vantes,
Dit un rusé moineau, sur un ton goguenard;
Ton vol est des plus lourds, ta marche est des plus lentes,
Et pour nager, ton maître est le canard.
A quoi te sert ta triple voie
Pour avancer si peu, si mal,
Comme le plus gauche animal ?
Pauvre sotte, apaise ta joie;
Dans l'air, dans l'eau, sur terre, hélas ! tu n'es qu'une oie !

Ceci s'adresse à vous, écrivains de nos jours,
Qui, sur mille sujets, composez des discours
Dont toute logique est absente;
Suivez de ce moineau le conseil opportun;
Il vaut mieux raisonner dans un,
Que déraisonner sur cinquante.

J. PETITSENN,
De l'Institut de Genève.

QUELQUES TOMBES DU PÈRE-LACHAISE [1].

ANDRIEUX.

A côté de Fourier, de ce géomètre-philosophe, qui dut sa renommée à la force de son intelligence, je retrouve un des hommes qui doivent leur talent à une imagination riante, et qui embellissent la raison de tous les charmes de l'esprit. Andrieux (2) repose sous ce marbre, Andrieux, l'auteur de la comédie des *Étourdis*, de *Molière avec ses amis*, et de *la Comédienne*. Le Théâtre-Français en a joué d'autres, comme *le Trésor*, *le Vieux Fat*, *le Manteau*. Elles ont eu moins de succès, mais on les lira toujours comme des modèles de style comique ; c'est l'esprit français dans toute sa grâce, dans toute sa finesse, une gaieté naturelle, une plaisanterie délicate, une malice innocente. Ce n'est point la verve de Regnard, mais c'est son école, c'est sa manière adoucie par une aménité de caractère que n'ont altérée ni les événements, ni les hommes de son époque. Il a passé à travers un siècle d'égoïsme, d'ambition et de jalousie sans connaître un seul de ces vices. Il n'eut pas de meilleur ami que le poëte Collin d'Harleville, et ils avaient débuté dans la même année sur la scène française. Les succès contemporains de Ducis et de Picard le comblaient de joie. Il aima toujours à les louer, et il a déposé dans de charmantes poésies les sentiments que lui inspiraient ces rivaux de gloire. Ses contes délicieux se distinguent par la finesse des aperçus, par une versification élégante et pure, par des pensées toujours justes, par une critique piquante des ridicules de son temps et des travers perpétuels de la nature humaine. Collaborateur de *la Décade philosophique*, il a enrichi ce recueil de fragments et d'opuscules où respirait le besoin de prêcher la justice et la morale, le désir d'améliorer l'espèce humaine. Sa vie littéraire fut fréquemment troublée par des honneurs qui venaient le chercher malgré lui. On en fit tour à tour un avocat, un conseiller à la Cour de cassation, un député, un membre du tribunat, et il se distingua dans ces carrières diverses par son savoir, par sa loyauté, par sa noble indépendance ; mais, quand le caprice des électeurs ou du pouvoir le rendait à lui-même, il rentrait avec une joie d'enfant dans sa vie de poëte et d'académicien. La modicité de sa fortune le contraignit enfin d'accepter le professorat littéraire ; et dans la chaire de l'École polytechnique, comme dans celle du Collége de France, il se fit admirer des hommes de goût et adorer par ses élèves. Ce fut un bonheur pour son siècle, une gloire nouvelle pour lui-même.

(1) Ces remarquables fragments de la *Promenade philosophique au Père-Lachaise*, publiée en 1824 par M. Viennet, remaniée en ce moment et continuée par lui jusqu'à nos jours, font partie d'une nouvelle édition des œuvres de l'éminent et spirituel académicien, dont il veut bien nous communiquer les épreuves. Dans cette revue des morts, comme dans les *Fables* et les *Épîtres*,—nos lecteurs applaudiront la franchise indépendante, le coup d'œil profond et sûr, le style net, souple et varié, la verve intarissable de ce talent toujours jeune et fécond, qui grandit encore à l'âge où les autres s'arrêtent, se reposent ou s'éteignent. (*Note de la Rédaction.*)

(2) Né à Strasbourg en 1759, mort à Paris en 1833.

Jaloux tout à la fois et d'instruire et de plaire,
Il avait l'art de cacher sous des fleurs
La morale la plus austère,
Ne voyant dans ses auditeurs
Que des enfants dont il était le père.
Il aimait la jeunesse, et, pour former ses mœurs,
Lui faisait admirer dans nos plus grands auteurs
Du sublime et du vrai le double caractère.
Andrieux enseignait aux fils de l'Hélicon
A plier leur génie au joug de la raison,
A fuir les vains succès que donne le scandale
Gourmandait un public trop follement épris
De ces drames, de ces écrits
Qui, blessant à la fois le goût et la morale,
Corrompaient hautement les cœurs et les esprits ;
Et, de notre pays rappelant les misères,
Il disait à ce peuple, ainsi qu'aux potentats,
Que des désordres littéraires
Naît le désordre des États.

Andrieux oubliait dans cet apostolat la faiblesse de sa constitution, l'avénement de sa vieillesse, l'altération de sa santé, l'extinction progressive d'une voix que, suivant un homme d'esprit, on n'entendait plus qu'à force d'écouter. Ses amis s'en alarmaient, lui conseillaient le repos : — Non, disait-il, un professeur doit mourir à son poste ; je n'ai plus que ce moyen d'être utile ; et, quelques jours après, les élèves qu'il ne voulait point abandonner pleuraient sur son cercueil, et le conduisaient avec nous à sa dernière demeure.

BRUIX ET RIGNY.

Quelle statue plus belle n'eût pas obtenue de la reconnaissance de Napoléon l'amiral qui repose sous l'obélisque voisin de la tombe de Belliard, si les deux mille galères qu'il commandait à Boulogne avaient pu toucher les rivages de l'Angleterre ? Mais cet armement fastueux, ces apprêts formidables qui rappelaient les expéditions d'Agamemnon et de Xerxès, de César et de Philippe-Auguste, s'évanouirent comme le rêve d'une imagination héroïque, et, privé d'une gloire qui n'avait à ses yeux rien de chimérique et d'insensé, l'amiral Bruix (1) s'en vint mourir dans la retraite et presque dans l'obscurité. Je l'avais trouvé, il y a vingt ans, sous une tombe plus humble, dans la région la plus écartée de cette vaste nécropole. Le délabrement de cette première sépulture m'avait affligé. Jamais la fragilité des grandeurs humaines n'avait plus vivement frappé mon imagination. Je me rappelais que je l'avais vu, pendant son ministère, environné de sollicitations et d'hommages, dispensant les honneurs et les récompenses. Je l'avais vu dans le port de Brest entouré de tout l'appareil de sa puissance ; les flottes de France et d'Espagne étaient réunies sous son pavillon ; soixante vaisseaux de ligne se mouvaient à son commandement ; et plus tard à son signal s'animait cette flottille immense dont les mille et mille banderoles couvraient les rivages de la Flandre, et je ne voyais plus qu'une tombe dégradée, entourée de broussailles et de ruines, et

(1) Né à Saint-Domingue en 1759, mort à Paris en 1805.

je ne pouvais concevoir cette coupable indifférence, cette ingratitude pour la mémoire d'un homme à qui trois grandes expéditions maritimes avaient acquis une juste célébrité. Ma voix a été entendue, une tombe plus digne renferme aujourd'hui la cendre du plus illustre des amiraux de son époque. Élève de l'ancienne marine, Bruix n'avait point suivi ses chefs sur la terre étrangère, il était resté fidèle à sa patrie ; et ses talents et son courage étaient faits pour relever la gloire du pavillon français. Sa noble ambition et ses conseils seraient devenus redoutables aux flottes britanniques, si le héros qui présidait alors aux destinées de la France eût tourné vers la mer sa puissance d'organisation et ses regards de conquérant, s'il n'avait eu le désir, le besoin peut-être de justifier son élévation par l'éclat d'une gloire personnelle.

C'est par là qu'il devait affermir sa puissance,
C'est là que grondait la vengeance
De ses plus mortels ennemis.
Il devait sur le Rhin assurer nos frontières,
De vingt peuples vassaux entourer son pays ;
Et bordant nos confins de ses bandes guerrières,
Imposer sans combattre à ses rivaux soumis.
Maître alors d'envahir l'empire de Neptune,
Il devait y lancer sa gloire et sa fortune,
Attaquer sur les mers les destins d'Albion.
Sa voix eût enfanté des Suffrens, des Duquesnes.
La gloire de nos capitaines
Eût de nos amiraux ému l'ambition.
Ils nous auraient vengés, sur les humides plaines,
Des exploits de Rodney, des lauriers de Nelson ;
Et de nos flottes souveraines
Le Gange eût dans ses ports revu le pavillon.
Mais satisfait du sceptre de la terre,
Et fier de commander aux rois du continent,
Napoléon livrait à l'avide Angleterre
Le vaste empire du trident,
Et c'est là que l'Europe a forgé le tonnerre
Dont elle a frappé le géant.

Peut-être pensait-il que les vents et les flots n'auraient point obéi à cette voix qui détrônait les dynasties et renversait les empires. Il voulut un jour leur commander, et il reconnut son impuissance. Bruix était assis auprès de lui, sur l'arrière d'une frêle embarcation ; l'empereur ordonnait que la flotte entière mît à la voile, et l'amiral lui prédisait une horrible tempête. La lutte était vive, et la science se montrait aussi opiniâtre que l'autorité. Un jeune enseigne était debout à la proue : « Prenez l'avis de ce jeune homme, » dit l'amiral à Napoléon ; et l'enseigne répondit : « qu'il était plus prudent de faire rentrer les vaisseaux qui étaient sous voiles que de faire sortir les autres. » L'empereur insista ; la tempête survint, et la flottille dispersée eut peine à trouver des abris contre la fureur des vents. Cet enseigne repose maintenant dans le mausolée voisin, sous le nom de l'amiral de Rigny (1). Il avait débuté sous les ordres de Bruix, dans cette flotte qui, partie de Brest pour ravitailler la ville de Gênes, prit à Cadix la flotte espagnole et rentra avec elle au port de Brest, en trompant par ses savantes manœuvres les escadres dont l'Angleterre couvrait les deux mers. Appelé à Boulogne, après avoir assisté au combat d'Algésiras, attaché aux marins de la garde impériale, Rigny la suivit en Allemagne, prit part aux journées d'Iéna, de Pultusk, et plus tard à celle de Wagram, après avoir fait dans l'intervalle une course en Espagne dans l'armée du duc d'Istrie. L'empereur le retrouve sur l'Escaut, et, choisissant sa frégate pour visiter la flotte qu'il avait créée, il voulut prendre le porte-voix et commander la manœuvre : « Pardon, sire, dit Rigny, le temps est menaçant, la mer est agitée ; permettez que je commande : je suis chargé d'un dépôt trop précieux pour m'en fier à d'autres qu'à moi ; » et le porte-voix lui fut rendu par celui qui n'obéissait à personne. La fortune semblait se plaire à placer Rigny dans des situations qui mettaient en relief toute la noblesse, toute l'énergie de son caractère. C'est surtout pendant les huit campagnes de l'Archipel qu'il en déploya les qualités éminentes. C'était pendant la lutte des Grecs et des Turcs. L'acharnement des deux partis était extrême, les représailles étaient horribles, la mer était en proie aux pirates. Rigny était partout, détruisant les forbans, protégeant le commerce des nations qu'ils dépouillaient, se jetant au milieu des insurrections et des batailles, pour imposer aux deux partis la clémence et la paix, offrant sur ses vaisseaux un refuge à tous les vaincus, tenant d'abord entre les deux une balance égale, et s'unissant enfin aux Anglais et aux Russes pour détruire à Navarin celui des deux que repoussaient la justice, la liberté et le christianisme. Un historien, plus brillant que véridique, a prétendu que le remords de cette action avait conduit Rigny au tombeau. Je fus son ami, le confident de ses pensées, je l'ai vu constamment se glorifier de cette victoire, où son courage et son habileté avaient jeté un si vif éclat. Rigny pouvait se rappeler sans regret tous les jours, toutes les heures de ces huit années où ce marin intrépide s'était fait connaître en même temps comme le plus adroit des négociateurs. La calomnie ne l'a point épargné, mais l'histoire ne doit pas se faire l'écho de ses mensonges.

Il fut des jours où la sinistre voix
Des apôtres de l'anarchie
Attaquait sans pudeur les défenseurs des lois,
Les soutiens de la monarchie.
Les rois mêmes, livrés au sarcasme, au mépris,
Ne trouvaient dans les lois qu'une vaine défense ;
Et, de leurs détracteurs dévorant les écrits,
Les plus honnêtes des partis
Applaudissaient à l'insolence
Des factieux qui mettaient en débris
L'ordre, le trône et la puissance.
On a vu quels malheurs a produits leur démence,
Et ce qu'est devenu leur règne passager.
Mais à qui sert l'expérience ?
Les lois, les potentats peuvent changer la France,
L'esprit français ne peut changer.

Rigny ne devait point échapper à la calomnie ; il était ministre de Louis-Philippe, et il avait refusé de l'être de Charles X, pour ne point s'associer aux fautes qui allaient perdre la Restauration. Les démolisseurs ne lui tinrent compte ni de cet acte de loyauté, ni de sa victoire de Navarin ; ils savaient trop bien quelles étaient la sûreté de ses conseils, l'énergie de ses mesures, les ressources de son esprit, et cette science du gouvernement que lui avait donnée l'habitude du commandement et des périls. Ce fut un grand malheur pour la dynastie nouvelle que la fin prématurée de cet homme, qui la servait sans faiblesse, mais avec le dévouement d'un citoyen, car il en confondait les intérêts avec les intérêts de sa patrie.

(1) Né à Toul en 1783, mort à Paris en 1835

PICARD.

Il ne connut point les disgrâces éclatantes, le nouvel illustre qui m'arrête à trente pas de la tombe de Marescot, quoiqu'il ait eu affaire à un despote plus difficile et surtout plus capricieux que Napoléon. Mais le parterre n'eut presque jamais que des faveurs pour cet auteur comique, qui a fait rire la France dans un temps où elle ne riait guère. Le joyeux Picard (1) est là, sur le bord de ma route, au pied d'une plaque de marbre qui porte son nom, et entre les deux femmes qui ont ajouté au bonheur de sa vie. Quatre-vingts comédies, opéras ou vaudevilles, ont attesté la fécondité de son génie, la causticité de sa verve, et la finesse de cet esprit observateur dont sa physionomie était empreinte. Il a rarement demandé des inspirations à ce monde idéal dont on ne fait adopter qu'à force d'esprit les personnages fantastiques. Picard était de l'école de Molière. Mais une société nouvelle posait devant lui, plus difficile à saisir parce qu'elle était plus effacée, plus nivelée. La bourgeoisie était partout, elle avait tout envahi; et, pour être encore quelque chose, les hautes classes étaient descendues à son niveau. Ses grands ridicules touchaient à la politique; et Picard ne tenait pas plus à entrer dans ce champ fertile, qu'il n'était tenté des grandeurs qu'on y moissonnait. Il en a seulement effleuré les bords; et le succès de *l'Alcade de Molorido*, des *Marionnettes*, et surtout de *Médiocre et rampant*, aurait dû l'encourager; mais il aimait à se tenir dans les limites de la société civile, dont il savait si bien mettre en relief toutes les nuances; et l'invention dramatique dont la nature l'avait doué, la vérité de ses portraits, la variété de ses caractères, la vivacité de son dialogue, sa gaieté intarissable, faisaient disparaître cette fatigante uniformité que la Révolution avait imprimée à la France nouvelle. Le public se reconnaissait dans ses tableaux; et si l'amour-propre de certains spectateurs se refusait à l'évidence, ils ne méconnaissaient jamais leurs voisins. Les provinciaux riaient de *la Grande Ville*, et les Parisiens de *la Petite;* mais personne ne craignait de rire au *Collatéral*, aux *Conjectures*, aux *Amis de collége*, à *M. Musard*, à tant d'autres comédies qui ne peignaient pas même des vices, et auxquelles le poëte n'en imprimait pas moins le cachet d'une piquante originalité. Son style était naturel et vrai comme ses créations; il avait cet art, si difficile depuis Voltaire et Beaumarchais, de s'effacer soi-même pour ne laisser voir que ses personnages. Aussi, rien de forcé dans leurs attitudes comme dans leur langage. Le comique ressortait de leur situation bien plus que de leurs paroles, et la simplicité des mots ajoutait à l'effet de la scène. Il savait s'élever, cependant, quand il rencontrait un de ces vices hardis qui mènent souvent à la fortune, et qu'une société corrompue ne flétrit que lorsqu'ils échouent. Sa comédie de *Duhautcours*, celle de *l'Agiotage* attaquent cette fièvre brûlante que nous donne la soif de l'or, et qui fait courir à la Bourse les magistrats et les femmes perdues, l'enfant de famille et son père, l'industriel honnête et le chevalier d'industrie.

Mais les Molière, les Picard,
Et tous ceux qu'après eux la France peut produire,
Ne sauraient arrêter cet ignoble délire,
Ce besoin de livrer sa fortune au hasard,
De jouer sans rougir son paternel domaine,
Le bien de ses enfants, son repos, son honneur,
De tout sacrifier à l'espoir corrupteur,
A la soif d'amasser en moins d'une semaine
Plus d'or que, dans trente ans à peine,
N'en donne à l'honnête homme un honnête labeur.
Heureux que le mensonge ou la ruse ou l'adresse
N'y tende à l'innocence un piége séducteur;
Que l'intrigue à ce jeu n'exploite sans pudeur
Et l'ignorance et la jeunesse!
Mais vienne la fortune, et le monde oublîra
Quelle en fut l'origine impure :
A l'heureux parvenu la foule applaudira.
Il n'est rien qu'à ses yeux la richesse n'épure;
Et Paris, se pressant dans ses salons dorés,
Louant de ses festins le faste et l'abondance,
Au bruit des chants et de la danse
Rira des malheureux qu'il aura dévorés.

(1) Né à Paris en 1769, mort en 1828.

L'ABBÉ SICARD.

Ce prêtre vénérable qui dort sous un tapis de gazon au-dessus de Beurnonville, et à droite de la sépulture de l'ambassadeur comte de Bourke, est l'abbé Sicard (1), descendu dans la terre au bruit des éloges et des sanglots. Digne continuateur de l'abbé de L'Épée, il fut comme lui l'instituteur, le soutien, le père, la seconde providence des sourds-muets, de ces jeunes infortunés qui n'ont pas besoin de naître pour subir les infirmités humaines, et qui ne peuvent entendre la voix de leur mère, ni répondre aux douces expressions de sa tendresse.

Ces malheureux enfants, ces êtres imparfaits
Arrosaient de leurs pleurs la triste sépulture
Du vieil ami dont les bienfaits
Réparaient envers eux les torts de la nature.
Hélas! si l'Éternel, dont ses efforts pieux
Leur avaient révélé la gloire et la puissance,
Eût exaucé les vœux de leur reconnaissance,
La mort eût respecté le maître ingénieux
Qui s'était fait connaître à leur intelligence;
Le protecteur de leur enfance
De ses destins jamais n'aurait fini le cours :
Pour prolonger son existence,
Ils auraient à l'envi sacrifié leurs jours.
Ils se pressaient en foule autour de cet abîme,
Où s'engloutissait la victime
Du temps, qu'ils n'avaient pu fléchir.
Ces tristes orphelins ne savaient que gémir;
La parole manquait à leur folle tristesse,
Leur douleur s'exhalait en efforts superflus;
Mais leurs sanglots, leurs signes de détresse,
Leurs regards de pitié, de respect, de tendresse,
Disaient à l'univers : Notre père n'est plus.

L'abbé Sicard ne vivait que pour eux; il nous parlait

(1) Né à Toulouse en 1742, mort à Paris en 1822.

sans cesse de leur infortune, de leurs habitudes, de leurs plaisirs, de leurs progrès. Il se plaisait à montrer le développement de leur intelligence, à dévoiler le mécanisme de son muet enseignement; il aimait à les produire dans le monde. « Vous savez, disait-il, ce qu'en avait fait la nature; vous voyez ce que j'en ai su faire. » On a pris quelquefois ce langage pour de l'orgueil, ce n'était que de la simplicité : toujours prêt à louer les autres, il ne se doutait pas qu'on pût rougir de se louer soi-même. Cet homme si bienveillant pour tous ne savait ni blâmer ni contredire; et ceux qu'une heure d'entretien aura mis à même d'apprécier ce modèle de douceur et de complaisance s'étonneront que les vainqueurs du 18 fructidor aient eu le courage de le proscrire. Il ne savait peut-être pas ce que c'était qu'une opinion politique, et ce que voulaient les deux partis. Je crains, madame, que ce portrait ne vous fasse douter de son esprit. Je me hâte d'ajouter que l'abbé Sicard siégea dans l'Académie française, et fut digne d'y siéger. Les nombreux écrits où il a développé ses études physiologiques attestent une observation profonde et une grande connaissance de la langue, dont il avait si bien apprécié les avantages dans ses *Éléments de grammaire générale.*

LARREY.

En face de tous ces guerriers de l'Empire, à gauche de ma route, est venu se reposer un homme qui les a suivis sur tous les champs de bataille, qui a couru les mêmes périls, et qui ne s'est servi du fer que pour soigner leurs blessures et prolonger leur glorieuse existence. C'est l'homme que le captif de Sainte-Hélène nommait *le vertueux Larrey* (1), et que notre armée d'Égypte surnommait *la Providence du soldat.* Son apprentissage de chirurgien militaire fut fait sur un vaisseau et dans les hôpitaux de Brest; mais du jour où, attaché à l'armée de terre, il vit un champ de bataille couvert de morts et de blessés, il se dévoua tout entier aux victimes du fléau dont il déplorait les ravages. On le vit dès ce moment, et pendant tout le cours de nos guerres, s'élancer au milieu des boulets et de la mitraille pour secourir les blessés, pour les emporter hors de la mêlée. Il créa ces voitures légères qu'on nomma des ambulances volantes, et qui le suivaient partout où l'appelait sa mission divine.

Pour rendre à ces mortels un digne et juste hommage,
Il faut avoir vécu dans les champs du carnage,
  Et parcouru ces théâtres sanglants
    Où les blessés et les mourants
Sur une terre humide attendent leur passage,
Quand la gloire a cessé d'animer la valeur,
  Quand, assailli par mille craintes,
De la mort qui l'entoure observant la pâleur,
Et redoutant pour lui ses cruelles atteintes,
Le guerrier mutilé laisse échapper les plaintes
Qu'à son âme affaiblie arrache la douleur.
Un enfant d'Esculape à ses yeux se présente :
    L'espoir est rentré dans son cœur ;
    Et le mortel consolateur,
Qui porte sur sa plaie une main bienfaisante,
    Est pour lui l'image vivante
Du Dieu dont les regards veillent sur le malheur.

Bonaparte prit Larrey en Italie, et l'associa à la gloire de toutes ses campagnes. Dans la retraite de Syrie, Larrey ne marchait qu'à l'arrière-garde pour recueillir les malheureux qu'abattaient la fatigue, la douleur, la peste même. A Eylau, des blessés qu'il pansait sur une couche de neige essayaient de se lever et de fuir à l'approche d'une colonne ennemie : « Restez là, disait Larrey; on respectera votre malheur, ou je mourrai à vos côtés. » Le titre de baron lui fut donné sur le champ de bataille de Wagram, pendant qu'il amputait trois généraux sous une grêle de mitraille. Dans la sanglante journée de la Moscowa, Larrey pourvut à tous les besoins; et les vainqueurs et les vaincus furent également secourus par son infatigable philanthropie. Les rois de l'Europe le savaient, et le paraient de leurs décorations. Les soldats le payaient en témoignages de respect et d'amour. Sur le pont volant de la Bérésina, quand le plus hideux égoïsme s'était emparé de tous les cœurs, lorsque, à part quelques hommes d'élite, ils n'étaient tous animés que du sentiment de leur conservation, Larrey fut reconnu dans la foule, et à son nom cette foule s'écarta pour lui faire place. On lui tendait les mains pour le soutenir, on s'oubliait pour lui; on sauvait celui qui s'oubliait partout pour sauver les autres. Une pension de trois mille francs fut la récompense de la plus belle action de sa vie. Après les batailles de Lutzen et de Bautzen, on remarqua une étonnante quantité de doigts mutilés, et l'on fit croire à l'empereur que les jeunes soldats se mutilaient eux-mêmes pour se dérober au service. Larrey s'indigna de cette calomnie, et voulut la détruire. Il brava la colère de Napoléon; il vit tous les blessés, il interrogea leurs consciences et leurs plaies. Il reconnut l'effet de l'inexpérience, de l'insuffisance d'une instruction trop rapide, et força l'empereur de le reconnaître, de rougir même de son erreur. C'est dans ces retours que se révélait le grand homme.

« Un souverain est bien heureux, s'écria-t-il, d'avoir auprès de lui des hommes tels que vous ! » Et la pension fut accompagnée d'un magnifique portrait enrichi de diamants.

BEAUMARCHAIS.

Je concevais le désir qu'avait eu Larrey de reposer au milieu de tous ces hommes de guerre ; ils avaient tous été ses amis. Mais j'allais me demander ce qu'y faisait le plus populaire de nos auteurs dramatiques, lorsque, en examinant cette large pierre qui portait son nom, je reconnus qu'il les y avait devancés tous de plus de vingt ans.

C'était de Figaro l'ingénieux auteur,
  Ou plutôt Figaro lui-même,
Qui, résumant en lui le dépit et l'humeur
D'un peuple mécontent, indocile et frondeur,
Courtisan par orgueil, factieux par système,
Des vices du vieux monde intraitable railleur,
Osa l'en divertir, à son heure suprême,
Entre la Vaubernier et l'affreuse Terreur.

C'est cette joyeuse et fatale époque de la société française, ce moment où Beaumarchais (1) vint la dénigrer et la précipiter peut-être, qui a influé sur les jugements contradictoires de ses contemporains. L'éloge a été exagéré comme la censure. On l'a accusé de corrompre l'art et le goût, comme si La Chaussée et Marivaux n'avaient pas fait pis que lui. Son genre de comédie n'était pas nouveau; il avait déjà produit *Turcaret* et *le Festin de Pierre.* Transportez Le Sage du commencement à la fin

(1) Né près Bagnères en 1766.

(1) Né à Paris en 1732, mort en 1799.

de son siècle, il inventera *Figaro*, et, quelques années plus tard, *Robert Macaire*. Personne, il est vrai, n'avait montré cette verve de style, ce flux intarissable de sarcasmes qui animent les comédies de Beaumarchais, qui égayent même ses drames, et qui lui assurent une longue et brillante renommée. Mais, en fait de libertinage et d'immoralité, ses personnages n'avaient pas l'effronterie de don Juan et de l'entourage tout entier de *Turcaret*. Il n'y a là ni honnête homme ni honnête femme. Grands et petits, maîtres et valets, tous les acteurs de Le Sage sont imprégnés de vices; et c'est en cela qu'il était plus vrai, parce qu'il n'était point travaillé par cette idée politique de ne voir, de ne montrer de vertus que dans le peuple. Antonio, Suzanne, Figaro, le peuple fait homme, sont seuls moraux, seuls honnêtes. C'est ici que commence cette série de drames où le pauvre sera exalté aux dépens du riche, le supérieur foulé aux pieds du subalterne, les rois mêmes sacrifiés à leurs sujets. Mais, à part cette funeste tendance à élever ce qui est en bas, à rabaisser ce qui s'élève, qui osera dire que les personnages de Beaumarchais ne s'agitaient pas autour de lui, que les modèles n'étaient pas sous les yeux du peintre, qu'il n'existait enfin ni préjugés en faveur, ni vices puissants, ni abus privilégiés ? Qui se plaignait alors? Ceux qui vivaient de ces abus, de ces vices, de ces préjugés.

Malheur à l'écrivain dont la verve comique,
Des travers de son siècle égayant ses tableaux,
Ose des grands du monde exposer les défauts ;
Qui, jetant sur les cours un regard satirique,
Attaquera sur leurs tréteaux
Les charlatans du monde politique !
Ses traits soulèveront tous les originaux
Qu'aura su copier son pinceau véridique.
La sottise et l'orgueil uniront leurs clameurs ;
L'hypocrisie armera sa cabale ;
Les vices démasqués blâmeront le scandale
Dont ils sont les premiers auteurs ;
Et c'est au nom de la morale
Que chacun défendra ses détestables mœurs.
On chatîra le peintre et non pas le modèle ;
Et si l'opinion n'arrêtait les pervers,
Ils briseraient la peinture fidèle
Qui les force à rougir de leurs propres travers.

Molière a lutté toute sa vie contre les défenseurs intéressés des vices et des ridicules qu'il mettait en scène ; ils soulevaient contre lui tous les intérêts politiques, tous les principes conservateurs des Etats. A les entendre, l'autel et le trône étaient en péril. On le traitait d'impie, d'athée, de démon; et l'admiration publique ne l'eût point sauvé de la colère de ses ennemis, si le grand roi ne l'avait couvert de sa protection puissante. Beaumarchais entendit gronder les mêmes passions ; il était perdu si, en fait d'intrigue, il n'eût valu à lui seul une légion de courtisans. Mais il mit de son côté les rieurs du parterre, et se moqua de ses critiques, jusqu'au moment où le peuple qu'il avait exalté, devenu maître de l'Etat par l'effet d'une révolution qu'il se vantait d'avoir provoquée, s'en vint à lui le glaive à la main, la face rougie de vin et de sang, dans toute la hideur de son triomphe, et le jeta dans ses charniers comme un traître. C'était le premier jour de septembre, et le lendemain... Il n'y avait pas de lendemain pour lui, si Manuel, ce procureur de la Commune qu'il avait bafoué, mais qu'il avait fait rire, ne l'eût arraché cette nuit même à une mort certaine. Trois ans après, Figaro n'était plus qu'un homme sombre, taciturne, affligé d'une vieillesse précoce ; mais si les hommes de l'ancien temps venaient l'accuser d'avoir causé tous ces maux par l'immoralité, par le caractère frondeur de ses pièces : « Taisez-vous ! s'écriait le vieillard ; c'est cela même que vous applaudissiez, c'est là ce qui a fait ma fortune. Ceux qui criaient au scandale dans le monde couraient au théâtre pour en jouir; et le siècle qui m'a servi de modèle, qui devenait en me louant le complice de mes licences, a perdu le droit de me blâmer. »

GIRODET.

Auprès de ce lieutenant de l'empereur (Brayer) repose un éminent artiste qui retraça sur la toile deux épisodes de son immense gloire, *la Révolte du Caire* et *la Prise de Vienne*. C'est vous nommer le peintre Girodet (1), dont le buste, frappant de ressemblance, rappelle toute l'énergie de son âme. Sa famille voulait en faire un soldat, et, dans un temps où tous les Français allaient le devenir, il ne voulut être qu'artiste. Sa première étude fut un chef-d'œuvre, et son maître David s'écria que Girodet serait son plus bel ouvrage. Plus tard, quand parut sa magnifique scène du *Déluge*, le même maître prédit qu'on viendrait l'étudier un jour, comme un tableau de Michel-Ange. C'est ce tableau qui fut placé au premier rang par le jury des prix décennaux.

C'était une pensée, en chefs-d'œuvre fertile,
Qui rappelait ces jeux et ces nobles concours
Où, devant les Grecs des vieux jours,
Sophocle luttait contre Eschyle ;
Où les disciples de Zeuxis,
De Phidias, de Praxitèle,
De l'art qu'ils honoraient se disputaient le prix,
Où, du vieil Hérodote écoutant les récits,
On couronnait son front d'une palme immortelle.
Ces concours solennels, ces honneurs décennaux,
Auraient excité le génie,
Dirigé ses élans, ennobli ses travaux ;
On n'eût point vu dans ma patrie
Les arts transformés en métiers,
Les artistes en ouvriers,
La scène de Corneille en sordide industrie,
La richesse partout préférée aux lauriers.
Mais ce ne fut, hélas ! que le rêve d'un maître
Qui de son seul éclat voulait nous éblouir :
Un caprice l'avait fait naître,
Un caprice nouveau le fit évanouir.

Girodet n'eut que la gloire d'être proclamé par ses pairs; mais ce fut assez pour lui, car il n'y avait que de nobles sentiments dans son âme. Son *Endymion*, son *Hippocrate*, ses *Funérailles d'Atala* avaient précédé ce triomphe ; il fut suivi de *Pygmalion*, des portraits de Bonchamp et de Cathelineau. C'était toujours la même pureté de dessin, la même verve, la même force d'exécution, et ce mélange de délicatesse et d'énergie qui caractérisait son pinceau. Ces deux qualités brillaient dans sa conversation, dans sa conduite, dans les jugements qu'il portait sur ses rivaux. Il savait nuancer sa bienveillance, mais il n'en manquait jamais envers personne, et ne faisait pas même sentir sa supériorité. Girodet était aussi poëte, comme l'avait été Salvator Rosa. On a imprimé de lui une traduction d'Anacréon, et il a laissé un poëme sur les délices de la peinture. Je ne crois pas qu'on puisse

(1) Né à Montargis en 1767, mort en 1824.

exceller dans un art sans avoir le sentiment des autres ; et une imagination aussi vive que celle de Girodet devait aller au delà. Ses tableaux vivront cependant plus que ses vers ; mais que vivront ses tableaux ? Où sont ceux de Zeuxis et d'Apelle ? où sont les statues de Phidias ? où sont les chants d'Orphée ? La poésie a de grands avantages sur ses rivales. Homère, Euripide, Virgile sont encore vivants ; et, depuis la découverte de l'imprimerie, ils sont encore plus sûrs de leur avenir.

L'ABBÉ CHAPPE.

En me retournant vers le midi, je remarquai, à dix pas de Caulaincourt et de Durosnel, une roche noire et brute que surmontait un télégraphe ; et, en m'approchant de cet étrange sépulcre, je vis qu'il appartenait, en effet, au créateur de cette ingénieuse machine. Le nom de Chappe (1) fut proclamé par la Convention avec l'enthousiasme qu'y excitaient à la fois la reprise de Condé sur les Autrichiens, et la rapidité avec laquelle cette nouvelle lui était apportée. Mais la joie de l'inventeur fut bientôt troublée par les rivalités puissantes qui lui contestèrent sa découverte et sa gloire.

C'est ainsi trop souvent que par des injustices
Les Français, ingrats et jaloux,
Ont de leurs bienfaiteurs acquitté les services.
Un inventeur d'abord est mis au rang des fous,

Tombeaux de : Andrieux, Girodet, Parmentier, Beaumarchais. Dessin de Fellmann

On le bafoue, on l'injurie.
Que veut ce charlatan ? Qu'il porte à Charenton
Son système et sa théorie !
C'est Salomon de Caus, c'est Ruolz, c'est Fulton !
Réduit-il au silence une tourbe incrédule,
Fait-il aux yeux de tous briller la vérité,
Il a volé sa gloire, il n'a rien inventé ;
Son importance est ridicule ;
Son secret est connu de toute antiquité.
Et grâce aux envieux, dans ce pays de France,
Qui de la nouveauté fait sa religion,
On jouit d'une invention
Sans subir le fardeau de la reconnaissance.

Pour atténuer le mérite de l'abbé Chappe, on remonta jusqu'au feu du mont Ida, répété par le mont Athos, aux bûchers allumés sur les montagnes de la Gaule ; on exhuma les signaux mobiles de l'Anglais Hooke et du Mayençais Hoffmann, la machine de l'avocat Linguet, etc., etc. C'était vrai ; l'art de correspondre par des signaux à de longues distances était connu même des Romains. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, a dit Salomon, il y a près de trente siècles ; et nous ne faisons peut-être que rajeunir de vieilles idées par des formes nouvelles ; mais si cette découverte était sous la main de tout le

(1) Né à Toulon en 1765, mort en 1805.

monde, pourquoi n'a-t-on pas devancé l'abbé Chappe? L'infortuné prit au sérieux ces critiques de l'envie; ses jours furent abreuvés d'amertume, et la douleur le conduisit au tombeau dans toute la force de l'âge. S'il eût vécu jusqu'à nous, et cela pouvait être, sa vieillesse eût été accablée par un ennemi plus dangereux que tous les autres : le fil électrique a démoli le télégraphe. La parole, qu'il mettait une heure à transmettre d'un bout de la France à l'autre, y arrive maintenant au moment où elle est prononcée; et dans dix ans, le souverain de la France causera peut-être avec l'empereur de la Chine.

PARMENTIER.

Parmentier (1) avait devancé Gassicourt dans sa mission de philanthrope, et il l'a précédé encore sur ce tertre où

Groupe de tombeaux. 1er plan : La Fontaine, Molière, Sicard, Nodier. 2e plan : Balzac, Larrey et Chappe. Dessin de Fellmann.

ils dorment l'un près de l'autre. Le buste de Parmentier décore la tombe modeste de cet homme de bien, qui commença sa carrière dans les hôpitaux de l'armée de Hanovre, et que la Révolution prit dans le laboratoire des Invalides, pour le mettre à la tête des pharmaciens de ses armées. La nourriture et la santé de l'homme furent les objets constants de ses études : il décomposa le lait et le sang, pour connaître les aliments les plus propres à renouveler ces deux fluides les plus importants de l'économie animale. Il tourna ses regards vers l'agriculture, cette science nourricière des peuples. Ses analyses suivirent le froment depuis le semoir du laboureur jusqu'à l'officine du boulanger. Ses conseils en dirigèrent la semence, la végétation, la coupe, la conservation, la mouture et l'em-

(1) Né à Montdidier en 1737, mort en 1813.

ploi, et s'attachèrent à multiplier de toutes parts les richesses agricoles de la France. Des couronnes et des médailles lui furent décernées par les états provinciaux et par les académies ; et son zèle fut encore augmenté par ces honorables récompenses. L'heureuse découverte de la vaccine lui fournit bientôt l'occasion d'en donner de nouvelles preuves.

Un horrible fléau, jeté sur nos rivages,
Moissonnait dès longtemps les générations.
D'un tribut annuel il frappait tous les âges,
Et dépeuplait les nations.
Nul mortel n'échappait à sa triste puissance;
Sa cruauté surtout s'acharnait sur l'enfance;
De la beauté flétrie il était la terreur.
Les mères frémissaient à son nom redoutable,
Et de ce mal impitoyable
L'art d'Esculape en vain combattait la fureur.
Dieu prit enfin pitié de la race mortelle.
L'animal nourricier dont le nom nous rappelle
La fuite et les amours d'Io
Cachait sous sa vaste mamelle
Le remède inconnu de ce cruel fléau.
Dieu fit choix de Jenner pour en purger la terre.
Vers les vallons de l'Angleterre,
Que paissait dans l'oubli l'animal bienfaiteur,
Jenner fut amené par la bonté céleste.
Le vaccin fut conquis ; et de l'horrible peste
L'agile Renommée annonça le vainqueur.
Mais aux cris de l'Europe, à sa joie unanime,
L'implacable artisan des maux de l'univers,
Le père de l'erreur, du mensonge et du crime,
S'élance en rugissant du gouffre des enfers.
« Arrêtez ! disait-il dans sa rage impudente :
« C'est un affreux poison que Jenner vous présente ;
« Il mêle à votre sang un germe destructeur. »
Sa voix contre Jenner arme la politique ;
La superstition seconde l'imposteur,
Le préjugé s'y mêle, et du nom d'*empirique*
Ose du genre humain flétrir le protecteur.
Parmentier dans Paris embrasse sa querelle.
Cent athlètes nouveaux s'unissent à son zèle ;
De la ligue infernale ils trompent les desseins.
L'enfer a repris son ministre ;
La vaccine triomphe, et le fléau sinistre
Laisse respirer les humains.

Ce bienfait répara les pertes qu'une guerre longue et terrible faisait éprouver à l'humanité. L'accroissement de la population devint si prodigieux, que Parmentier en fut alarmé lui-même ; et la crainte de la famine excita son génie à créer de nouvelles ressources. La pomme de terre fut à ses yeux l'espoir de l'agriculture et la providence d'une population toujours croissante. Ce tubercule, présent du nouveau monde, n'était d'abord considéré en France que comme un objet de curiosité. Notre dédaigneuse opulence méprisait cet aliment ; le préjugé le repoussait comme une substance fade et dangereuse ; et cette erreur s'était glissée jusque dans l'*Encyclopédie*, qui attaquait tous les préjugés. Parmentier la prit sous sa tutelle ; il en démontra les bienfaits, il en popularisa l'usage. Louis XVI donna l'exemple, les courtisans l'imitèrent ; la table du riche en fut ornée, la table du pauvre en fut enrichie ; et la reconnaissance publique donna le nom de *parmentière* à la racine bienfaisante dont il avait propagé la culture. Par un ingénieux hommage, on cultive la pomme de terre autour de sa tombe. Au pampre du tubercule s'unissent les épis du froment qui fut l'objet de ses premières expériences ; et autour de la grille qui l'environne rampent les verts rameaux de la vigne, où ses dernières analyses avaient trouvé le sucre que les colonies ne fournissaient plus à la métropole. J'étais heureux de contempler ces témoignages du souvenir des hommes pour celui qui s'était si longtemps occupé de leurs besoins. Je m'éloignais lentement de ce tombeau, je me détournais pour y reporter mes regards ; et, pour mieux savourer les idées consolantes qu'il m'inspirait, je m'assis sur une motte de terre d'où je pouvais l'apercevoir encore : mon corps et mon imagination avaient besoin de ce repos, et le sommeil ne tarda point à me surprendre.

LA FONTAINE ET MOLIÈRE.

Mais à peine sur ma paupière
Morphée à pleines mains répandait ses pavots,
Qu'en un bois de lauriers, dont les épais rameaux
Ne laissaient pénétrer qu'une faible lumière,
Je crus voir deux mortels d'une allure étrangère.
Un souvenir confus me rappelait leurs traits ;
Et, les regardant de plus près,
Je reconnus La Fontaine et Molière.
Ils se promenaient lentement,
Ils discouraient paisiblement
Sur les travers de l'homme ; et sur cette matière
On peut discourir longuement.
« Crois-tu, cher Poquelin, disait le fabuliste,
« Qu'on se souvienne encor de ton nom et du mien,
« Que nos écrits sur l'homme aient produit quelque bien?
« J'en doute fort souvent, et ce doute m'attriste. »
« — Non, mon cher La Fontaine, on ne peut t'oublier, »
Répondait en riant l'auteur du *Misanthrope*,
« On parlera de toi comme on parlait d'Esope.
« Mais le cœur des humains est rude à manier,
« L'homme est de sa nature un être singulier,
« Un mélange affligeant de force et de faiblesse.
« Il pense noblement, il parle avec sagesse.
« Il est bon juge, excellent conseiller ;
« Mais quand il faut agir, sa raison le délaisse,
« Et ce n'est plus qu'un écolier.
« Tes écrits cependant feront plus que les nôtres.
« Tes aimables leçons n'ont pas été sans fruit.
« Prenant l'homme au berceau, tu fais plus que les autres,
« Et c'est en l'amusant que ta muse l'instruit.
« — Je ne le croyais pas, répliquait le bonhomme.
« Ces vers que je rimais sans trop y réfléchir,
« L'enfance les redit sans les approfondir.
« Le petit garçon devient homme ;
« Les passions s'emparent de son cœur :
« Une robe, un coursier, un glaive,
« Une femme, un coup d'œil emporte mon élève,
« Et je ne suis qu'un radoteur ;
« Tandis que sur la scène, où tu régnais en maître,
« On allait chaque jour te voir et t'écouter.
« Des traits qu'il applaudit l'homme doit profiter,
« Et dans son cœur ému ta morale pénètre.
« — Non, répliquait Molière, il faut y renoncer.
« Mes traits ne portent point, ils ne font que glisser ;
« Et l'homme est insensible aux leçons que je donne.
« L'intérêt et l'orgueil l'entraînent malgré lui
« Dans les mêmes défauts qu'il reprend en autrui ;
« Et, qu'on me damne ou bien qu'on me couronne,
« Mes vers n'ont perverti ni corrigé personne.

« Le monde jusqu'au bout aura des Trissotins,
« Des Tartufes surtout, et de plus d'une espèce,
« Des jaloux maladroits, de méchants médecins,
« Des vieillards grippe-sous, de jeunes libertins,
« Des sots infatués de leur pauvre noblesse,
« Des bourgeois vaniteux courant les parchemins.
« Les derniers de nos fils feront comme nos pères.
« On réforme les lois, mais non les caractères ;
« Et les disciples d'Harpagon,
« Les coquettes et les pédantes,
« Les Tartufes, les sots, les vieilles médisantes,
« Ne feront que changer d'habit et de jargon.
« Mais on en rit du moins : c'est toujours quelque chose;
« C'est autant de gagné sur l'ennui que me cause
« L'impertinence des humains.
« Nul ne se reconnaît aux portraits que j'expose,
« Et chacun rit de ses voisins.
« — Et l'on rira longtemps, car tu m'as fait bien rire
« Avec ton Sganarelle, et ton vieux Pourceaugnac,
« Et ton Géronte dans un sac,
« Et ton Mamamouchi... — Que diable vas-tu dire ? »
Interrompit Molière en riant aux éclats.
« Si Boileau t'écoutait, tu n'échapperais pas
« Aux traits mordants de la satire.
« Mon cher ami, tu ne t'y connais pas.
« Tu n'as que du génie, et ne t'en doutes guère.
« Tu juges comme le vulgaire,
« Et tu me fais rougir pour mon siècle et pour moi.
« Je croyais influer sur le goût du parterre,
« Le parterre m'a fait la loi.
« Sans le secours de Sganarelle,
« *Le Misanthrope* était perdu ;
« Et, pour y ramener le public infidèle,
« Au niveau du public Molière est descendu. »
— Nous ne valons pas mieux, m'écriai-je moi-même.
Le mauvais goût domine, et les sots de nos jours
N'ont fait que changer de système.
Au public de mon temps il faut des calembours,
Des farces, des danseurs, des romans historiques,
Des vampires sanglants, des bourreaux, des combats,
Des mélodrames, du fracas.
Les vers simples et vrais sont des vers narcotiques :
On veut être étourdi par ses émotions.
On n'ira bientôt plus aux chefs-d'œuvre tragiques
Que pour les décorations.
De Racine et de toi, de l'auteur des *Horaces*,
Des baladins triomphent tous les jours ;
Et Paillasse bientôt, quittant les carrefours,
Osera sur la scène étaler ses grimaces.

J'aurais poussé plus loin ma boutade satirique ; mais ma colère finit avec mon rêve, et je cherchai vainement le bois de lauriers et les grands hommes que j'avais cru voir et entendre. Je ne vis plus que leurs tombeaux ; ils étaient sur une terrasse qui s'élevait en face de moi ; et leur simplicité déshonorante contrastait avec l'orgueilleuse magnificence de la plupart des tombes qui les avoisinaient.

CHARLES NODIER.

Je m'arrête à temps; car je suis en face du plus grand sceptique de notre siècle. Je viens de rencontrer, au delà d'un sentier qui part de l'extrémité de la grande avenue, le sarcophage de Charles Nodier (1), et son buste semble s'empreindre d'ironie pour se moquer d'un enthousiaste qui croit encore aux progrès de la civilisation et à la sagesse des peuples. Nodier n'y croyait plus, et ne prenait plus rien au sérieux; il jouait avec les faits, les opinions et les passions; il se jouait de la crédulité de ses lecteurs, de leur admiration même. On l'a dit républicain, c'est possible : l'indépendance de son caractère a pu le lui faire croire; et d'ailleurs qui ne l'est pas au sortir du collége ? Mais à peine compte-t-il dans le monde, qu'il est signalé parmi les royalistes. Dès que l'Empire lui apparaît, il lui lance une vigoureuse philippique sous le titre de *la Napoléone*, dont la couleur est fort équivoque. C'est au nom de la liberté qu'il parle à celui qui veut l'étouffer, et les deux partis se servaient alors de ce nom magique. Ce qui n'était pas douteux, c'était le talent que révélait cette ode; la colère l'élevait même jusqu'au sublime. Ce qu'elle révéla encore, c'est la noblesse de son caractère. Il n'a point signé ses vers; mais on persécute des innocents, et alors il se nomme; il se dévoue à toutes les vengeances du terrible ennemi qu'il a blessé. La prison, l'exil, les privations d'une vie errante, il subit tout; mais cet exil, ces privations, il se les impose pour ne pas retomber sous les influences qui l'ont poussé au seul trait d'audace de sa vie. Son désenchantement a commencé, il cherche des distractions dans l'étude : s'il rencontre des livres, il les dévore, il les commente; si les livres lui manquent, il étudie les insectes, et il publiera plus tard des mémoires sur l'entomologie. Ses amis s'inquiètent de son sort; il était fait pour en avoir, car il n'était au fond l'ennemi de personne. On veut en faire un professeur, idée bizarre comme sa destinée : l'Université le repousse, et sa colère ne se réveille plus. Il est désabusé de tout; mais, en courant après une bibliothèque au fond de l'Illyrie, il tombe dans le cabinet d'un lieutenant de Napoléon, et il y reste comme le secrétaire intime d'un régicide converti et transformé en grand seigneur. L'intimité du duc d'Otrante n'était pas faite pour le guérir de son scepticisme. Cependant, à la chute de l'Empire, Nodier revint à Paris confesser son amour pour la dynastie qu'avait relevée la fortune, et dont il n'obtint, au bout de dix ans, que la direction d'une bibliothèque. Il s'était fait dans l'intervalle journaliste, philologue et romancier pour vivre, et sa réputation avait grandi. Mais n'exigez pas de lui que son esprit se renferme dans les limites d'un sujet. Que lui fait le titre de ses livres, de ses biographies? Il va où son imagination l'entraîne; sa pensée vague au hasard, mais toujours à la recherche d'un monde idéal qu'il ne peut définir. Il ne veut point de ce qui est, il s'indigne contre le passé, s'ennuie du présent et s'impatiente contre un avenir qui ne répond pas à sa fantaisie. Il devient romantique en littérature, parce que cette école est en quête de quelque chose qui ne soit pas ce qui a été. Il lui ouvre son salon, il la loue de ce qu'il en espère, et rit ailleurs de ce qu'il applaudit chez lui. Mais ses écrits, sa parole sont d'un esprit original, brillant; les traits piquants y abondent comme les surprises. Il a donné à son siècle ses lectures les plus amusantes; mais ne lui prêtez pas de convictions. Il a injurié l'Académie, et il a voulu en être ; et l'Académie l'a reçu, non pour arrêter ses sarcasmes, ce n'était au pouvoir de personne, mais pour jouir de son esprit, pour profiter de son érudition. Son bonheur était de soutenir des paradoxes; et il les soutenait avec une dialectique si merveilleuse, une élocution si facile, si figurée, un accent si vrai, si pénétré, qu'après deux ou trois sourires d'une surprise incrédule, nous l'écoutions comme s'il eût dé-

(1) Né à Besançon en 1783, mort en 1844.

veloppé la vérité la plus évidente. Sa place était au Vatican, dans les procès de canonisation, où jamais avocat du diable ne l'aurait égalé. Il est mort aimé, regretté de tous; mais le jour où sa ville natale lui a voté une statue, son ombre a dû bien rire de ses concitoyens.

H. DE BALZAC.

A cinq pas de sa tombe et sur la même ligne, une pyramide de marbre, surmontée d'un buste de bronze, renferme la dépouille d'un écrivain moins frivole, mais qui a souvent présenté notre siècle sous des couleurs si affreuses, que, pour ne pas fuir le monde, on a besoin d'accuser le peintre d'exagération et de calomnie. Cet écrivain, ce peintre est Honoré de Balzac (1), qu'une mort imprévue a ravi dans la force de l'âge aux jouissances d'une réputation qu'il avait enfin établie par une lutte incessante contre les caprices de la fortune et les vicissitudes de l'opinion littéraire. Son œuvre a plus d'harmonie et de suite que sa vie si bizarrement contrastée de cynisme et de faste. Cet œuvre se compose de soixante romans ou nouvelles, satires animées d'une société où cependant il aimait à vivre. Byron l'avait gâté comme tant d'autres; mais la sauvage misanthropie du poëte anglais était réelle : nos Byrons ne sont que des parodistes. Balzac a donné à l'ensemble de ses compositions le titre de *Comédie humaine*. Ses innombrables personnages appartiennent à tous les degrés de l'échelle sociale, depuis la duchesse jusqu'au forçat. Ils reparaissent un à un, çà et là, sous les noms qu'il leur a donnés, mêlés à de nouveaux venus qui renouvellent les sujets et les détails de ses créations, et qui en varient l'intérêt. Les grands noms de notre temps y sont jetés parfois comme des termes de comparaison, pour donner une apparence de réalité à ses fictions. Il y a là des êtres bizarres, des types sans analogues dans le monde, des caractères impossibles; un père dont il veut faire un modèle, et qui est heureux et fier d'aider à la corruption de ses filles; un colonel de l'Empire qu'il transforme en spadassin, au service d'un échappé des galères. On a voulu imputer ce dernier trait à sa haine pour les soldats de Napoléon, à son amour pour la dynastie bourbonienne; mais il n'épargne ni Louis XVIII, ni ses ministres. Sa causticité s'exerce sur tout, sur nos lois, sur nos institutions, sur les rois de toutes les époques, sur les fondements mêmes de toutes les sociétés. Ses banquiers sont presque tous des faillis; la plupart de ses femmes sont des Ninons effrontées, dont l'amour est l'unique vertu. Les hautes classes sont livrées au mépris, à la haine des classes pauvres, dont il ne déguise cependant ni les vices, ni l'abjection. C'est dans la bouche d'un forçat qu'il met l'effrayante peinture de la société moderne. Il affectionne ce Figaro qui a passé par le bagne, et que plus tard il osera exposer sur la scène dans tout le cynisme de son infernale nature. Eh bien! ce sont ces exagérations, ces immoralités, ces blasphèmes, ce dévergondage d'un esprit malade qui feront sa renommée, sa vogue, sa gloire. Il a flatté les passions du jour, et les passions l'ont applaudi. Mais il n'avait pas besoin de tout ce cortége de vices pour se faire un nom. Il y a dans son œuvre une étude profonde du cœur humain, de ses caprices, de ses erreurs, de ses convoitises, de ses entraînements; des scènes admirablement racontées, des caractères saisis, tracés, suivis avec un art prodigieux; des créations ravissantes, des pages d'une éloquence irrésistible, des livres qu'on dévore avec du rire et des larmes. On oublie alors les impatiences que provoquent par intervalles des phrases emphatiques, des expressions hasardées, des métaphores incohérentes, des paradoxes insoutenables, des rapprochements d'une impertinence révoltante. Mais ce sont des lignes, tandis que les beautés remplissent des pages entières, des chapitres et des volumes. Balzac est un inventeur, un peintre. Il ne demande à l'histoire ni ses sujets, ni ses personnages. Il crée lui-même une histoire, et la variété de ses tableaux atteste la richesse de son imagination. N'élevons pas pourtant son génie au niveau de sa vanité : elle était sans horizon et sans limite; mais il fut tout ce qu'un romancier peut être, et l'un des plus brillants de notre époque.

(1) Né à Tours en 1799, mort en 1850.

CASIMIR DELAVIGNE.

Je demande pardon à cette vanité exubérante de ne pas l'égaler au grand poëte dont la tombe s'élève au-dessous de la sienne. La muse de la tragédie est figurée pleurant sur ce sépulcre, et elle a raison de déplorer une perte aussi fatale, aussi prématurée. Casimir Delavigne (1) méritait de longs jours. Ses talents et son caractère auraient dû fléchir la destinée ; il n'aurait pas su maudire la société ni s'insurger contre elle, et le ciel a été juste en lui rendant la gloire facile et douce. Ce sera l'éternel honneur de ses jeunes condisciples, de l'avoir adopté au sortir du collége, de l'avoir présenté à leur siècle comme une de ses gloires.

Ses premiers chants furent pour la patrie.
En célébrant sa gloire, il charmait ses douleurs
Et les nobles accents de sa muse attendrie
Nous consolaient de nos malheurs.
Au bruit de nos exploits son enfance bercée
Bégayait les grands noms des héros de son temps :
A qui lui racontait nos combats de géants,
Il prêtait avec joie une oreille empressée.
Nos triomphes inspirateurs
De l'amour de la gloire enflammaient sa pensée;
Ses vers harmonieux les gravaient dans nos cœurs,
Et, loin d'être l'écho d'une haine insensée,
Noyaient dans les reflets de leur grandeur passée
Le vain éclat de nos vainqueurs.

Ses dithyrambes, qu'il nommait des *Messéniennes*, révélèrent un poëte à la France, et d'éclatants succès accueillirent ses tragédies. *Les Vêpres siciliennes*, *le Paria*, *les Enfants d'Édouard*, sans être des chefs-d'œuvre, renfermaient des beautés du premier ordre. Son style était celui des maîtres de la scène. Brillant, énergique, harmonieux, il le soutenait constamment à la hauteur où il l'avait d'abord élevé. Son talent semblait grandir avec sa renommée; mais cette pompe de style ne convenait pas à la comédie, et en l'applaudissant dans *l'École des Vieillards*, on regrettait l'absence de cette gaieté que rien ne remplace. Il avait été mieux inspiré par le dépit, en livrant à la risée du parterre les comédiens qui avaient méconnu son génie. Je le louerai surtout de n'avoir cédé qu'une fois à l'influence des novateurs, en mêlant des danses grotesques aux terribles allures de Louis XI. La pureté de son goût, le respect de son art l'ont garanti de ces fantaisies; il faut les laisser à ceux qui prennent les

(1) Né au Havre en 1794, mort en 1844.

règles pour des entraves, et qui, ne pouvant imiter les maîtres, trouvent plus facile de les renier.

Cette confusion de genres et de styles
De nos réformateurs est le fâcheux travers.
Aux leçons de Boileau fièrement indociles,
De peur de l'écouter, ils dédaignent ses vers.
Clio s'élève au ton de Pindare et d'Homère,
Thalie abdique sa gaîté,
Tandis que, dépouillant cothurne et dignité,
Melpomène, affectant une allure étrangère,
A pris des airs bourgeois, un langage vulgaire,
Pour déguiser sa majesté.
L'anarchie après nous envahit le Parnasse;
C'est l'image d'un monde où rien n'est à sa place,
Où chacun veut toucher à tout,
Où rien ne peut tenir debout
Entre le caprice et l'audace.
Mais, à part une erreur que tant de gloire efface,
Delavigne est resté fidèle au dieu du goût.
Il sut régler l'essor de ses brillantes ailes,
Et d'une fausse gloire éviter les appas.
Il n'alla point se perdre en des routes nouvelles;
Fit des maîtres de l'art ses guides, ses modèles,
D'un pied libre et hardi s'élança sur leurs pas,
Et sur leurs traces immortelles
Moissonna des lauriers qui ne périront pas.

VIENNET
(de l'Académie française).

Tombeau de Casimir Delavigne. Dessin de Fellmann.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE BOULEVARD DE SÉBASTOPOL.

Voici ce que Voltaire, le Parisien par excellence, écrivait, il y a cent dix ans, en 1749 :

« Nous possédons dans Paris de quoi acheter des royaumes; nous voyons tous les jours ce qui manque à notre ville, et nous nous contentons de murmurer. On passe devant le Louvre, et on gémit de voir cette façade, monument de la grandeur de Louis XIV, du zèle de Colbert et du génie de Perrault, cachée par des bâtiments de Goths et de Vandales. Nous rougissons avec raison de voir les marchés parisiens, établis dans des rues étroites, étaler la malpropreté, répandre l'infection et causer des désordres continuels. Des quartiers immenses demandent des places publiques, et tandis que l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis et la statue équestre de Henri le Grand, ces deux ponts, ces deux quais superbes, ce Louvre, ces Tuileries, ces Champs-Elysées égalent ou surpassent les beautés de l'ancienne Rome, le centre de la ville, obscur, resserré, hideux, représente le temps de la plus honteuse

barbarie. Il est temps que ceux qui sont à la tête de la plus opulente capitale de l'Europe la rendent la plus commode et la plus magnifique. Qu'on ose élever son esprit, et on fera ce qu'on voudra. Je ne demande autre chose, sinon qu'on veuille avec fermeté. Il faut des marchés publics, des fontaines qui donnent en effet de l'eau, des carrefours réguliers, des salles de spectacle ; il faut élargir les rues étroites et infectes, découvrir les monuments qu'on ne voit point, et en élever qu'on puisse voir. Bien loin que l'Etat perde à ces travaux, il y gagne ; tous les pauvres alors sont utilement employés, la circulation de l'argent en augmente, et le peuple qui travaille le plus est toujours le plus riche. Mais où trouver des fonds ? Et où en trouvèrent les premiers rois de Rome, quand, dans les temps de la pauvreté, ils bâtirent ces souterrains qui furent, six cents ans après eux, l'admiration de Rome riche et triomphante ? Y a-t-il moins d'argent dans Paris qu'il n'y en avait dans Rome moderne quand elle bâtit Saint-Pierre, qui est le chef-d'œuvre de la magnificence et du goût, et quand elle éleva tant d'autres beaux morceaux d'architecture, où l'utile, le noble et l'agréable se trouvent ensemble ? Manquons-nous d'argent, quand il faut dorer tant de cabinets et d'équipages, et donner tous les jours des festins qui ruinent la santé et la fortune, et qui engourdissent toutes les facultés de l'âme ? Si nous calculions toute la circulation d'or que le jeu seul opère dans Paris, nous serions effrayés ! Encore une fois, il faut vouloir. Le célèbre curé de Saint-Sulpice voulut, et il bâtit, sans aucuns fonds, un vaste édifice. Il nous sera certainement plus aisé de décorer notre ville avec les richesses que nous avons, qu'il ne le fut de bâtir avec rien Saint-Sulpice et Saint-Roch. Le préjugé qui s'effarouche de tout, la contradiction qui combat tout, diront que tant de projets sont trop vastes, d'une exécution trop difficile, trop longue. Ils sont cent fois plus aisés pourtant qu'il ne le fut de faire venir l'Eure et la Seine à Versailles, d'y bâtir l'Orangerie et d'y faire les bosquets.

« Quand Londres fut consumée par les flammes, l'Europe disait : « Londres ne sera rebâtie de vingt ans, et « encore verra-t-on son désastre dans les réparations de « ses ruines. » Elle fut rebâtie en deux ans, et le fut avec magnificence. Quoi ! ne sera-ce jamais qu'à la dernière extrémité que nous ferons quelque chose de grand ? Si la moitié de Paris était brûlée, nous la rebâtirions superbe et commode ; et nous ne voulons pas lui donner aujourd'hui, à mille fois moins de frais, les commodités et la magnificence dont elle a besoin ? Cependant une pareille entreprise ferait la gloire de la nation, un honneur immortel au corps de ville de Paris, encouragerait tous les arts, attirerait les étrangers des bouts de l'Europe, enrichirait l'Etat, bien loin de l'appauvrir, accoutumerait au travail mille indignes fainéants qui contribuent encore à déshonorer notre ville ; il en résulterait le bien de tout le monde, et plus d'une sorte de bien. Voilà, sans contredit, l'effet de ces travaux qu'on propose, que tous les citoyens souhaitent et que tous les citoyens négligent. Fasse le ciel qu'il se trouve quelque homme assez zélé pour embrasser de tels projets, d'une âme assez ferme pour les suivre, d'un esprit assez éclairé pour les diriger, et qu'il soit assez accrédité pour les faire réussir ! Si, dans notre ville immense, il ne se trouve personne qui s'en charge, si on se contente d'en parler à table, de faire d'inutiles souhaits, ou peut-être des plaisanteries impertinentes, il faut pleurer sur les ruines de Jérusalem (1). » (Œuvres de Voltaire, tome XXXVIII, page 41 ; Embellissements de Paris, 1749.)

Supposez maintenant que Voltaire eût assisté, l'autre jour, du haut de la gare de l'Est, à l'inauguration du boulevard de Sébastopol, et qu'il fût revenu aux Tuileries par la rue de Rivoli et le Louvre achevé, — quel cri d'admiration n'eût-il pas poussé devant le magique accomplissement de ses prophéties et de ses vœux !

Au fait, son ombre était là peut-être, entre l'empereur et le corps municipal, — lorsque le signal, donné par le préfet de la Seine, a fait abaisser l'immense *velum* en étoffe d'or mat, semé d'étoiles d'or bruni, et orné d'un réseau de guirlandes de fleurs, qui, supporté par deux élégantes colonnes, fermait, jusqu'à vingt mètres d'élévation au-dessus du sol, le nouveau boulevard, à l'intersection du boulevard Saint-Denis ; — lorsque s'est montrée pour la première fois dans toute son étendue, c'est-à-dire sur un développement de près de deux mille cinq cents mètres, cette immense voie, large de trente mètres, plantée d'arbres, munie de ses candélabres, et déjà bordée d'un grand nombre de maisons magnifiques ; — lorsque ces mâts gigantesques, portant des flammes tricolores et vertes et or alternées, traçaient dans l'air la double ligne de l'avenue, terminée par l'architecture hardie du débarcadère de Strasbourg, pavoisé pour la circonstance ; — et lorsqu'enfin, entre les deux haies étincelantes de la garde nationale, de la garde impériale et de la ligne, entre les trottoirs couverts par la foule, et les maisons neuves pavoisées de drapeaux flottants et de visages radieux, le superbe équipage de la Ville, occupé par l'empereur, les préfets et les ingénieurs en chef, a inauguré la voie triomphale avec toutes les splendeurs du cortége qui l'ouvrait à l'activité, à la salubrité et à la prospérité communes.

Le boulevard de Sébastopol est la grande artère du vieux Paris, — qu'il traverse et dégage d'un bout à l'autre, en y faisant entrer l'air et le soleil, — depuis le sommet du faubourg Saint-Denis jusqu'au carrefour de l'Observatoire, où il se terminera dans quelques années.

Il aura alors quatre mille trois cent cinquante mètres, — c'est-à-dire quatre kilomètres et demi de long.

Et dans quel chaos cette large avenue a porté l'ordre et la lumière ! — des rues immondes, infectes, obstruées, comme la rue Guérin-Boisseau, le passage Basfour, les rues Grenétat, du Grand-Hurleur, aux Ours, de la Cossonnerie, des Lombards, de la Tuerie, Mâcon, Percée et Poupée, etc., etc., — cloaques séculaires, tout étonnés de déboucher en plein ciel, s'ils ne disparaissent pas complétement.

Les grandes et belles haltes de la nouvelle voie sont le boulevard Saint-Denis, la rue Rambuteau, la rue de Rivoli, la tour Saint-Jacques, la splendide avenue Victoria aboutissant à l'Hôtel-de-Ville, la place du Châtelet dont la fontaine-colonne, soulevée d'un seul bloc, va se déplacer pour gagner l'axe du carrefour, — le Pont-au-Change, qui va quitter ses vieilles assises pour se ranger aussi dans la ligne du boulevard, — le Palais-de-Justice, dominé par la flèche d'or de la Sainte-Chapelle ; — et bientôt la magnifique place des Ecoles, entourée des Thermes et de l'hôtel de Cluny, et l'intersection du boulevard Saint-Germain qui reproduira sur la rive gauche les avenues de la rive droite.

Un tel ensemble sera, sans conteste, la merveille de Paris, c'est-à-dire du monde, et n'aura de rivale que la ligne des Champs-Elysées et de la rue de Rivoli.

Et pourtant ce qu'on en voit est encore moins étonnant que ce qu'on n'en voit pas. Le boulevard souterrain surpasse en prodiges le boulevard en plein soleil. Sous cette chaussée bordée de magasins éblouissants et sillonnée

d'équipages et de toilettes, court un immense égout, — véritable travail de géant qui dépasse les conceptions romaines, — et qui porte en ses larges flancs les conduits d'eau et de gaz de la ville, — en attendant qu'il reçoive des rails et des waggons pour aménager et déménager sans bruit les Halles centrales, — ce ventre affamé du Gargantua parisien!

Nous ferons quelque jour une promenade historique et pittoresque le long du boulevard de Sébastopol.

NOTRE-DAME-DES-ARTS.

Encore une fête de Paris qui mérite une place à part.

Ecoutez cette simple histoire, et dites ce que vous en pensez... à qui de droit.

Nous connaissons une grande dame, grande par la naissance et la fortune, grande par le cœur et par l'esprit.

Elle s'appelle, ou plutôt elle s'apppelait Mme la vicomtesse d'Anglars de Bassignac.

Ayant perdu un jour tout ce qui l'attachait à la vie, elle se demanda : — Que puis-je faire en ce monde?

Alors un des anges qui veillent au salut et au rachat de la société se fit son ange gardien, et lui dit à l'oreille et au cœur :

— Quand un soldat meurt sur le champ de bataille, quand il accomplit dignement sa carrière jusqu'à l'âge de la retraite, l'État donne à sa vieillesse une joie vive et une récompense inestimable; il se charge de l'éducation de ses enfants; ses fils vont au prytanée de la Flèche, ses filles à la maison impériale de Saint-Denis.

C'est un beau privilége que la France accorde à d'utiles serviteurs, et la charité chrétienne, qui n'est pas exclusive, se dit : Pourquoi clore si vite la liste des protégés de l'État? Le service militaire est une des formes les plus respectables du dévouement, et vous avez raison de lui payer le loyer qu'il mérite. Mais le soldat est-il le seul citoyen qui se dévoue au bien public? Le peintre, le sculpteur, l'homme de lettres, n'apportent-ils pas à la grande œuvre de la civilisation et du progrès une part immense d'activité et de talent? La plume, le ciseau, le pinceau ne sont pas moins nobles que l'épée, parce que ceux qui les manient oublient le plus souvent leur intérêt personnel pour se consacrer au culte désintéressé de l'art et de l'intelligence.

En général, ils restent pauvres, comme les soldats, et les enfants d'un père illustre sont souvent menacés de la misère. N'est-ce pas là un grand malheur auquel il serait bon de porter remède?

Et d'autre part, cette immense armée de fonctionnaires, exacts, diligents, aussi utiles que modestes, qui, pour un mince salaire, font quarante ans les affaires de la nation, n'ont-ils pas aussi des titres à la reconnaissance générale? Ne serait-il pas juste que le pays fournît à leurs enfants sans fortune les bienfaits d'une éducation libérale, gratuite ou peu coûteuse.

L'État, accablé de tant de charges, ne peut pourvoir à tout, nous le savons, et c'est un surcroît de dépenses que le Trésor public ne saurait s'imposer. Eh bien! en attendant que la protection officielle de la société puisse s'étendre sur tous les hommes utiles, que la charité chrétienne prenne cette glorieuse initiative : que la bienfaisance privée institue, à côté du Saint-Denis militaire, un Saint-Denis civil, où les filles des artistes, des hommes de lettres, des fonctionnaires publics trouveront un asile et recevront, à peu de frais, une éducation distinguée et de pieux exemples. —

Ainsi raisonna la grande dame, et le lendemain elle quitta le monde où elle était reine, elle prit la robe et le voile des sœurs de Saint-Joseph-de-Lavaur; elle donna sa fortune entière à l'œuvre de son choix, — qu'elle appela *Notre-Dame-des-Arts;* — elle fonda le Saint-Denis civil, littéraire et artistique, — complément du Saint-Denis militaire de Napoléon Ier, du Saint-Cyr aristocratique de Louis XIV et de Mme de Maintenon.

Déjà l'établissement florissait dans le Quercy, sur les terres de la vicomtesse, — devenue supérieure de son couvent, — lorsqu'un incendie dévora en un jour deux cent mille francs de constructions!

Vous croyez que Mme d'Anglars désespéra? Nullement. Elle prit le reste de ses trésors et vint rebâtir *Notre-Dame-des-Arts* à Paris, rue du Rocher, où ses chères élèves ont retrouvé un asile et une éducation complète.

Mais à l'œuvre ébranlée il fallait un appui. Le comité laïque qui la dirige prit pour président un grand nom et un grand talent, une grande âme et une grande influence, M. Gudin, notre illustre peintre de marine.

Dès lors, *Notre-Dame-des-Arts* a vu sa popularité croître de jour en jour, et M. Gudin vient de la faire comprendre et aimer, appuyer et applaudir de tout Paris, c'est-à-dire du monde entier, par l'admirable fête qu'il a donnée, au profit de cette institution admirable, dans son féerique palais de la Folie-Beaujon, peint par Boucher et achevé par..... Gudin.

Les maîtres de la science, des lettres et des arts, — M. Saint-Marc-Girardin en tête, dans *le Journal des Débats*, — avaient fait appel à la France et à l'Europe, — qui se sont disputé, à vingt francs, à cent francs, à mille francs, dit-on, les charitables billets roses de Mme Gudin.

Aussi rien ne peut donner l'idée de cette soirée du 9 avril, — où toutes les sommités du monde s'unissaient à toutes les gloires des arts (1), — au milieu de toutes les splendeurs d'un jardin d'Armide et des rayonnements de la lumière électrique, inondant le Roule et les Champs-Élysées.....

Un seul détail du programme fera juger de l'ensemble. L'excellente troupe du Gymnase dramatique a joué une pièce inédite et faite exprès, de M. Dumas père, dont M. Dumas fils avait suivi les répétitions, et dont M. Émile Deschamps avait écrit et a dit le prologue en vers exquis.

Et les bravos, condensés en pluie d'or, ont assuré l'avenir de *Notre-Dame-des-Arts*.

Grâce à la noble sœur de Saint-Joseph, grâce à M. et à Mme Gudin, — grâce à cette fête chrétienne et parisienne par excellence, les ombres de Louis XIV et de Napoléon applaudiront, du fond des Invalides et du haut de Saint-Denis, aux progrès de l'institution qui complète les deux chefs-d'œuvre de leur génie, et, mieux encore, de leur cœur.

PITRE-CHEVALIER.

(1) On a entendu là, en deux heures : Mario, Bélard, Mmes Alboni, Grisi, Cambardi, Nantier-Didier, Just Géraldy, F. Godefroid, P. Malézieux, les frères Lyonnet, Gleichauff, etc.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL DERNIER.

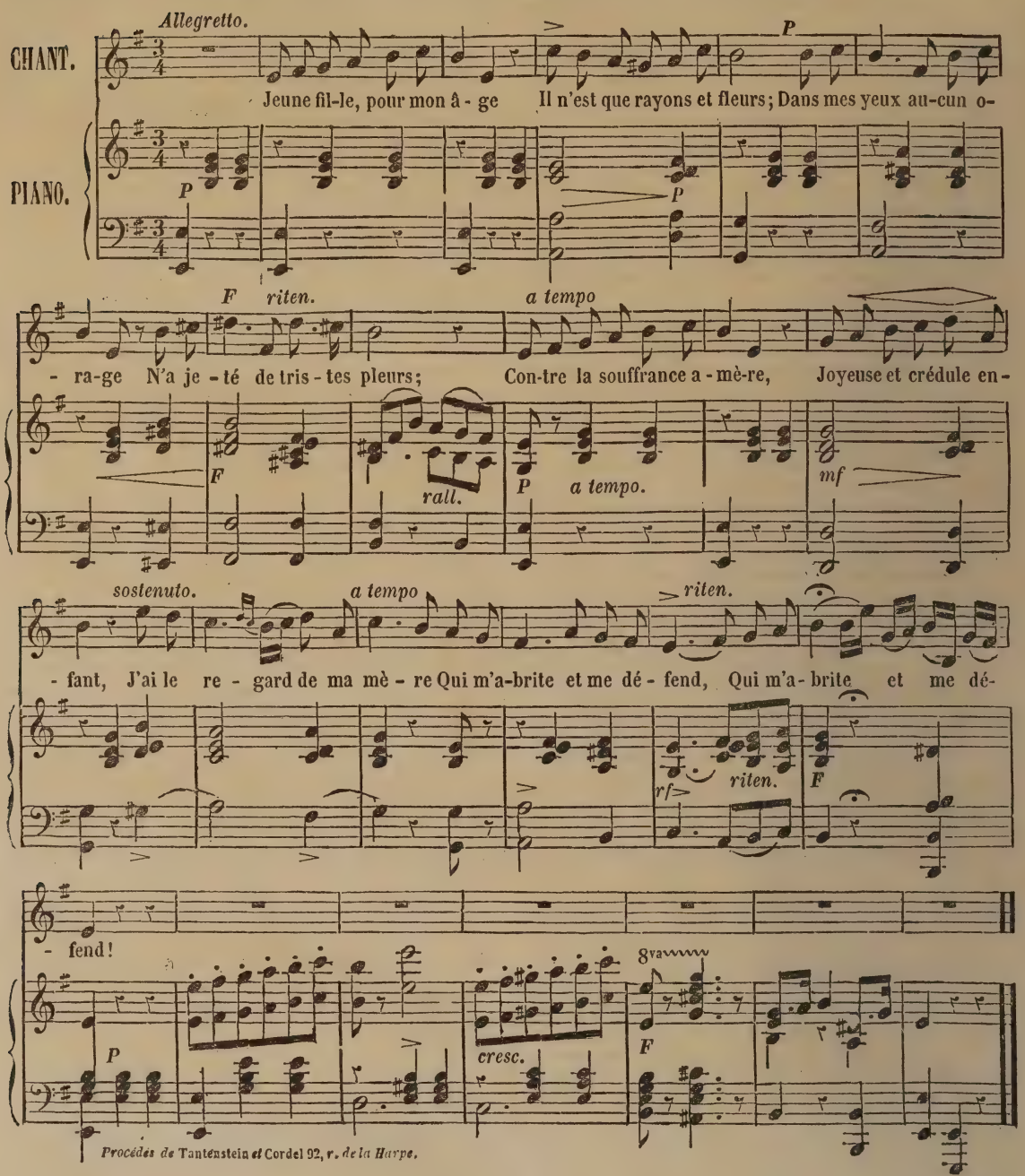
« Un écu par jour et un cheval, voilà tout ce qu'il me faut pour vivre. » Mot de Napoléon à l'île d'Elbe.

Le mot de la charade d'avril est : *Charade* (schah-rade).

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

CHANSON DE MA FILLE.

MÉLODIE RUSSE. PAROLES DU COMTE EUGÈNE DE LONLAY.



II.

Des tempêtes de ce monde
Que m'importe la fureur?
Contre la foudre qui gronde
Un ange garde mon cœur.
Quand la clarté fuit la terre
Je sens un bras caressant,
Et c'est celui de ma mère
Qui m'endort en me berçant. (*Bis.*)

III.

Comme une source limpide
Dont rien ne trouble le cours,
A travers le monde aride
En paix s'écoulent mes jours.
Comme l'aube après la pluie
Relève le front des fleurs,
Un baiser de mère essuie
Jusqu'aux traces de nos pleurs. (*Bis.*)

UNE CROIX D'AUSTERLITZ.

La veille d'Austerlitz. Tableau de M. J. Gigoux. Salon de 1857. Dessin de M. J. Duvaux.

Tout le monde a vu et admiré ce grand tableau de M. Gigoux : *la Veille d'Austerlitz*, qui, à la dernière Exposition, jetait un si vif éclat, au sommet de l'escalier d'honneur du Palais de l'industrie.

Voici ce que disait le livret, d'après l'*Histoire* de M. Thiers :

«La veille de la bataille d'Austerlitz (1er décembre 1805), après avoir passé la journée au bivouac avec ses maréchaux, Napoléon voulut visiter ses soldats et juger par lui-même de leur disposition morale.

« Les premiers grenadiers qui l'aperçurent, résolus d'éclairer ses pas, ramassèrent la paille de leur lit de camp, et en formèrent des torches enflammées qu'ils placèrent au bout de leurs fusils.

« En quelques minutes, cet exemple fut imité par toute l'armée, et, sur le vaste front de notre position, on vit briller cette illumination singulière.

« Les soldats suivaient les pas de Napoléon aux cris de *Vive l'Empereur!* lui promettant de se montrer le lendemain dignes de lui et d'eux-mêmes. L'enthousiasme était dans tous les rangs. »

Telle est la scène qu'a rendue M. Gigoux avec son talent magistral.

Quant à nous, c'est un simple épisode, — épisode inconnu, — que nous allons détacher de ce glorieux tableau; c'est l'histoire d'un de ces grenadiers qui éclairaient avec tant de joie la marche du vainqueur de l'Europe.

Guillaume D***, tout jeune encore, et déjà cité aux ordres du jour, était la forte tête et l'orateur de son bivouac...

— Mon vieux, disait-il à son sergent, savez-vous comment s'appellera la bataille de demain?

— La journée d'Austerlitz.

— Non pas; mais l'anniversaire du couronnement et le combat des Trois-Empereurs.

Napoléon avait été couronné, en effet, le 2 décembre, et trois empereurs allaient se mesurer en personne: lui, d'abord, à la tête de soixante-cinq mille hommes, et Alexandre de Russie et François d'Autriche, avec près de cent mille combattants.

— Le plan du *petit Caporal* est magnifique, poursuivit Guillaume, écouté comme un oracle par la chambrée; nous faisons semblant d'attendre l'ennemi devant Brunn. Son aile droite s'avance, et Soult et Murat la coupent en deux. Sa gauche vient ensuite et se brise contre Lannes et Bernadotte... Il ne nous reste plus qu'à enfoncer le quartier général des deux empereurs, et c'est notre affaire, à nous grenadiers, si la redingote grise nous fait seulement un signe...

— Où diable as-tu vu tout cela? demande alors une voix dans l'ombre, derrière le discoureur.

— Dans votre proclamation, Sire, répond Guillaume, qui a reconnu l'Empereur faisant sa tournée.

Et après un hourra de vivat, allumant un bouchon de paille, le soldat montre cette phrase dans l'ordre du jour:

Pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc..., et cette victoire finira notre campagne.

Deviné, en effet, dans ses trois idées capitales, et enchanté de tant d'intelligence et d'aplomb, Napoléon observe lentement Guillaume, et dit en reprenant sa marche:

— Demain sera un coup de tonnerre pour la coalition, si mes généraux y voient aussi clair que ce soldat!

— Ce n'est pas une raison pour que Votre Majesté n'y voie goutte cette nuit, reprend gaiement le grenadier, en éclairant l'Empereur de sa torche de paille.

Et, par une inspiration électrique, tous ses camarades faisant comme lui, — puis l'armée entière, de proche en proche, imitant son exemple, l'illumination décrite par M. Thiers et peinte par M. Gigoux se trouve improvisée en quelques instants sur toute la ligne suivie par Napoléon.

— A demain, mon brave, dit-il à Guillaume en le quittant.

— A demain..., si j'y suis encore!

— Et si *notre* plan réussit, tu en auras la récompense.

— La croix ou la mort, Sire! dit hardiment le grenadier.

Le lendemain, à une heure, la prophétie de Guillaume était réalisée de point en point.

Le dénoûment seul fut imprévu dans ce chef-d'œuvre des batailles, — et compléta « le coup de tonnerre » organisé par Napoléon.

Après des miracles de bravoure, la fameuse garde russe était en déroute. Sous les yeux mêmes des deux empereurs, le régiment du grand-duc Constantin semait la retraite de ces morts illustres « qui devaient coûter tant de larmes de sang à Saint-Pétersbourg. »

L'aile gauche presque entière s'enfuit par les digues et les glaces du lac Mœnitz. Tout à coup, soit effet du canon, soit effet de la charge, le vaste miroir s'entr'ouvre et engloutit les régiments entiers, armes et bagages, hommes et chevaux, artillerie et fourgons. Dix mille soldats tués ou noyés, autant de blessés; vingt mille captifs; quatre-vingt-six canons, quatre cents caissons de poudre, etc.; une des plus formidables catastrophes dont la guerre ait jamais offert le spectacle!...

Quelques heures après, Napoléon visitait ses grenadiers vainqueurs.

Il en remarqua un qui se tenait encore sur ses jambes par une sorte de miracle, car il était criblé de vingt blessures et, à la lettre, inondé de son propre sang...

— Ah! c'est toi, lui dit-il, en reconnaissant Guillaume D***; eh bien! *notre* plan était bon, et voici la récompense promise. Garde ce cataplasme sur ta poitrine, va te faire panser à l'ambulance, et souviens-toi que *je ne veux pas que tu meures!*

Napoléon détacha de son habit sa croix d'honneur, dont une balle avait arraché la pointe, et l'attacha de sa main sur l'uniforme du soldat...

— Vive l'Empereur! cria Guillaume, électrisé.

Et ses camarades l'emportèrent évanoui à l'ambulance.

Mais Napoléon lui avait défendu de mourir... Quelques semaines après, il était à son rang, sa croix écornée sur la poitrine...

Dix années s'écoulèrent, — c'est à-dire de nouveaux triomphes, la conquête de l'Europe, puis le désastre de l'Espagne, le cataclysme de Moscou, la première invasion, la chute de l'aigle, l'abdication de Fontainebleau et la restauration de Louis XVIII.

Dans les premiers jours de mars 1815, le bruit court à Lyon que Napoléon a quitté l'île d'Elbe et qu'il arrive à pas de géant, ramenant le drapeau d'Austerlitz. Le duc d'Orléans et le comte d'Artois s'apprêtent à défendre contre lui la seconde ville de France, et vont faire couper le pont Morand et le pont de la Guillotière...

En attendant, les troupes royales sont massées sur ce dernier point, — et un grenadier fait sentinelle au bout du pont, — qui sera la clef de l'empire ou de la monarchie.

Ce grenadier porte la cocarde blanche; mais quels sentiments se disputent son cœur? C'est ce que lui-même peut-être ne saurait dire.

Tout à coup, à l'improviste, — comme un éclair jailli d'un nuage, — un cavalier se détache d'un tourbillon de poussière, et s'avance jusqu'à la tête du pont, seul et confiant en son étoile...

Le grenadier l'observe, le reconnaît et frémit jusqu'aux entrailles...

C'est Napoléon en personne.

Le premier mouvement du soldat est pour la consigne.

— On ne passe pas! dit-il d'une voix sourde, en croisant la baïonnette.

L'Empereur s'arrête et le regarde dans les yeux.

Il l'a reconnu aussi, et il lui parle à son tour.

Il lui cite toutes les campagnes qu'ils ont faites en-

semble, toutes les batailles qu'ils ont gagnées, tous les mots qu'ils ont échangés en passant, — toutes les capitales qu'ils ont ouvertes, — toutes les couronnes qu'ils ont enlevées et perdues...

Enfin, le souvenir d'Austerlitz surgit comme un soleil dans cette nuit des souvenirs...

— Guillaume D***, s'écrie Napoléon, — qu'as-tu fait de la croix que je t'ai donnée après la bataille des Trois Empereurs?

La poitrine du militaire était, en effet, sans décoration.

— On me l'a prise en Russie, où je suis resté prisonnier à la Bérésina, répond le grenadier, dont les yeux retiennent deux grosses larmes...

— Et tu n'as pas voulu en porter d'autre? A la bonne heure! Eh bien, nous retournerons, si tu le veux, la chercher ensemble!

La baïonnette du soldat s'abaisse, et Napoléon éperonne son cheval...

— On ne passe pas! reprend le grenadier, mais cette fois avec un sanglot...

— Tu pleures? Ah! je te retrouve enfin, dit le cavalier.

Et se redressant sur sa monture, prenant le ton et l'attitude du commandement, de cette voix qui a fait obéir neuf ans des millions d'hommes :

— Arme au bras! dit-il au factionnaire. Portez arme! Présentez arme! et vive l'Empereur!

— Vive l'Empereur! répète le soldat vaincu, — ou plutôt triomphant, — et avec une telle force, une telle énergie, une telle exaltation, que tout son régiment l'entend et accourt éperdu, et lui fait écho de rang en rang, et se jette avec Guillaume aux genoux de Napoléon, et lui baise les pieds et les mains avec larmes, et le porte à travers la ville de Lyon, dont la garnison tout entière l'entraîne vers Paris (1).

Le grenadier n'eut pas le temps d'aller chercher sa croix en Russie avec son empereur; il n'eut que le temps de le voir retomber, au bout des Cent-Jours, dans la plaine de Waterloo, sous les coups des vaincus d'Austerlitz.

Mais il ne devait pas mourir sans retrouver sa croix écornée, — et c'est le dernier et le plus touchant épisode de cette simple histoire.

Comprenant toutes les gloires et tous les dévouements, la Restauration ouvrit à Guillaume D***, en 1829, l'asile royal des Invalides.

Il s'y consola de ne plus se battre en racontant ses batailles, — et surtout, on le comprend, l'aventure de sa croix d'Austerlitz.

Des larmes tombaient toujours sur sa moustache blanche, lorsqu'il arrivait à ce qu'il nommait le « vol de son trésor, » pendant sa captivité en Russie.

Sa mère le rappelait à son lit de mort, en lui envoyant pour sa rançon tout ce qu'elle possédait.

Mais le maître de son sort, le colonel Ouzoff, ne lui rendit la liberté que contre l'étoile de Napoléon, — inestimable joyau envié par son écrin militaire.

Guillaume, avec des pleurs de sang, donna la croix écornée... et revint embrasser sa mère, en lui restituant le pain de sa famille...

Parmi les auditeurs passionnés de ce récit, figurait souvent, dans ces dernières années, le jeune Alexandre, neveu de Guillaume, qui ne manquait jamais de s'écrier à la fin :

— Oh! si je pouvais aller en Russie à la recherche de la croix d'Austerlitz!

Là-dessus éclata la guerre d'Orient. Alexandre s'engagea dans les zouaves, et partit pour la Crimée.

Chaque semaine, pendant deux ans, Guillaume reçut une lettre de son neveu, et fut tenu ainsi au courant des souffrances et des gloires de l'Alma, d'Inkermann et de Malakoff.

Arrivé à ses derniers jours, et prêt à se rendre au suprême appel, il ne demandait à Dieu que de mourir... après la chute de Sébastopol...

La Providence combla ses vœux au moment où il n'y comptait plus...

On se souvient de cet héroïque assaut, où périt le brave de Lourmel, — après avoir pénétré un instant dans la ville russe. Peu de temps après, un vieux soldat allait expirer dans le dortoir des Invalides.

C'était Guillaume D***. Déjà l'aumônier lui avait remis sa « feuille de route », et il ne demandait plus au ciel qu'une grâce : des nouvelles de son neveu et de la Crimée.

Tout à coup, au milieu des prières de l'agonie, une lettre et un paquet arrivent au moribond.

Voici la lettre, qu'on lut à Guillaume :

« Mon cher oncle, il y a un Dieu pour les braves. A preuve, ce qui m'est advenu hier. Nous étions entrés jusque dans la place avec le général de Lourmel. Je me trouve avec ma compagnie chez un officier russe, — qui croit la ville prise, et se rend à discrétion avec sa famille. Nous allions peut-être nous venger de deux ans de souffrances, lorsque j'apprends le nom de nos prisonniers : Ouzoff! — Vous jugez de ma surprise! Mais comprenez ma joie! Dans un cadre d'or pendu au mur j'aperçois une croix de la Légion d'honneur, écornée d'une branche, votre croix d'Austerlitz, la croix de Napoléon, avec l'attestation de votre main! J'étais chez le fils du colonel Ouzoff, chez l'héritier de votre glorieuse relique, — qui espérait vaincre toujours par ce signe, comme son patron Constantin!

« — Gardez votre vie et vos trésors! dis-je aux Russes qui m'offraient un tas d'or et de bijoux; voilà votre rançon, et je m'en contente!

« Je prends et j'emporte la croix, — et nous rentrons au quartier, — avec notre général mort, hélas! — On ne peut pas tout enlever d'un coup. Aujourd'hui la croix d'Austerlitz! demain, la tour Malakoff!

« Je vous adresse la croix, — de peur qu'on ne me la reprenne avec ma vie, et pour que vous ne mouriez pas sans la revoir.

« Dieu vous devait un miracle; le voilà, mon oncle!

« Devant Sébastopol.

« Alexandre D***. »

Le paquet contenait, en effet, le bijou du soldat. — Guillaume reconnut de son dernier regard l'étoile de l'Empereur, et lui donna son dernier soupir le soir même de ce jour, — pendant que le canon des Invalides annonçait à la France et au monde la chute de Sébastopol.

Le télégraphe avait apporté la grande nouvelle une heure après le message d'Alexandre.

Le lendemain, on enterrait aux Invalides un vieux soldat; et son drap mortuaire portait une croix ébréchée, dont chacun écoutait l'histoire avec admiration.

Alexandre est revenu officier de Sébastopol. Il a hérité de l'étoile d'Austerlitz, qui vaut pour lui — et qui lui fera gagner peut-être — le bâton de maréchal de France.

C. de CHATOUVILLE.

(1) Voir les détails de cette prodigieuse ovation dans toutes les *Histoires de l'Empire*, notamment dans le *Plutarque français*, tome VI, page 372, notice d'Alexandre Dumas.

LA SCULPTURE ET LES SCULPTEURS FRANÇAIS [1].

AUGUSTIN PAJOU.

Bossuet, statue de Pajou (Institut). Dessin de A. Pajou, son petit-fils.

I. — COUP D'ESSAI, COUP DE MAITRE.

Le cabaret du *Plat-d'Etain* retentissait ce jour-là de joyeux éclats de rire, et les gobelets, s'entre-choquant à la ronde, disaient aux passants du faubourg Saint-Antoine que maître Alain, le sculpteur, venait de payer ses élèves, ce samedi de novembre, an de grâce 1744.

Et pendant que le broc de cidre, passant de main en main, versait à chacun sa mousse petillante, pendant les gais devis et les menus propos, un enfant s'était assis sur un escabeau de chêne, grignotant à belles dents une pomme de Normandie, ce qui ne l'empêchait pas d'écouter de toutes ses oreilles la causerie animée des buveurs.

— Qui de nous remplacera Samuel? demandait une voix.

— Ce ne sera pas moi, répondait quelqu'un de la troupe; Samuel était sans contredit le plus habile de nous tous, et personne n'a su manier plus légèrement l'ébauchoir.

— Ce ne sera pas moi non plus, disait un autre.

— Ni moi.

— Ni moi.

(1) Voyez, pour la série, la *Table Générale* des vingt premiers volumes, et les Tables des tomes XXI à XXIV.

L'enfant, pendant ce dialogue, s'était levé, et déjà il tirait par la manche de son justaucorps le plus rapproché de la bande, lorsque soudain une fenêtre de la maison d'en face s'ouvrit, et maître Alain appela ses élèves d'une voix de stentor.

Alors chacun quitta précipitamment la place, et bientôt le dernier disparut par la petite porte basse qui menait à l'atelier de maître Alain.

C'était un terrible homme, d'un aspect sauvage et de manières peu engageantes, que le sculpteur Alain ; aussi était-il redouté de ses élèves, qui ne l'abordaient qu'en tremblant.

Portrait du sculpteur Augustin Pajou. Dessin de A. Pajou, son petit-fils.

La stupéfaction fut donc à son comble, lorsque, quelques minutes après leur bruyante sortie du cabaret, les élèves de maître Alain virent entrer fièrement, son bonnet de laine sur la tête, l'enfant qu'ils avaient à peine remarqué l'instant d'avant.

Et maître Alain lui-même ne fut pas médiocrement surpris de l'assurance du nouvel arrivant; ce fut d'un ton qu'il s'efforça de rendre moins bourru, qu'il lui adressa la parole :

— Qui es-tu ? Que veux-tu ?

— Maître, dit l'enfant, on racontait tout à l'heure que votre meilleur élève vous avait quitté : je viens m'offrir à sa place.

Le premier étonnement passé, ce fut d'un bout de la salle à l'autre un éclat de rire formidable qui déconcerta un peu le candidat.

La voix terrible du patron vint étouffer cette explosion de gaieté.

— Silence ! s'écria-t-il, le premier d'entre vous qui rira ne remettra plus les pieds ici.

Puis il toisa d'un coup d'œil le jeune sculpteur.

Le silence se fit par enchantement, et maître Alain, rendu plus bienveillant encore par le rapide examen qu'il venait de faire, continua son interrogatoire :

— Ton nom ?

— Augustin.

— Ton âge ?

Ici l'enfant hésita, rougit et finit par répondre qu'il n'en savait rien ; son embarras visible ramena plus d'un sourire sur les lèvres.

— Tu veux être sculpteur?

— Oh ! oui, maître !

— As-tu déjà travaillé ?

— Oui, maître, et j'ai la volonté ferme d'arriver.

— Mon ami, tu me plais, dit maître Alain après un moment de silence, et, malgré ta prétention de remplacer ici mon meilleur élève, je veux te mettre à l'épreuve, car il me semble que tu devras réussir. Prends ce bloc de terre, ramasse cet ébauchoir, regarde ce modèle et fais pareil, ou mieux si tu peux. — Maintenant, vous autres, à la besogne, et que personne ne parle.

Et maître Alain, soulevant un rideau, entra dans le sanctuaire où lui seul pénétrait, dans le petit atelier qu'il s'était construit à l'angle de la grande salle où se tenaient ses élèves.

La crainte retenait les langues, mais les yeux malins se braquèrent sur le pauvre apprenti, tout suffoqué de cette scène, et qui s'était laissé choir sur le banc en face de son morceau d'argile.

Il resta longtemps affaissé sur lui-même, comme pris de sommeil, et il fallut encore la grosse voix du maître pour le tirer de sa torpeur.

— Tu n'as encore rien fait, mon gars? lui demanda-t-il.

— Je réfléchis, maître, répondit Augustin, qui se réveilla comme d'un songe.

Cette fois, ce fut au tour de maître Alain de rire, et il est inutile, je pense, d'ajouter que toute la moqueuse assemblée se dédommagea alors amplement de la contrainte où l'avait tenue la peur.

— Serais-tu paresseux ? demanda le patron.

L'enfant ne répondit pas, mais deux grosses larmes vinrent tomber comme deux perles et ruisseler le long du morceau de terre.

— Allons, du courage, par Saint-Jacques ! s'écria maître Alain, et si quelqu'un ici se moque de toi, mon garçon, il n'y restera pas longtemps. J'ai quelque droit de me croire habile à lire sur les visages : le tien promet de belles et bonnes choses ; sois moins timide, as-tu donc dépensé toute ta hardiesse en entrant chez moi ?

Mais Augustin ne reprit pas courage et, au premier coup de midi, lorsque la troupe turbulente se précipita dehors pour le déjeuner, l'ébauchoir était resté immobile dans sa main humide de sueur.

Lorsque l'atelier fut désert, lorsque le pauvre apprenti ne sentit plus braqués sur lui les yeux moqueurs de ses camarades, il secoua ses épaules, comme s'il eût voulu se débarrasser d'un incommode fardeau, puis il se mit à l'œuvre.

Et déjà un groupe se détachait du milieu de l'argile ; trois amours badins, les mains en l'air, se disputaient un flambeau ; frêles et délicats, les petits dieux semblaient prêts à battre des ailes et à s'envoler avec leur butin. Le modèle était dépassé.

Et lorsque la salle s'emplit de nouveau, deux heures après, nul n'osa souffler mot devant la création charmante qui sortait, merveilleuse de grâce et de modelé, des doigts agiles du jeune élève.

A ce moment, maître Alain rentra, et il resta grandement émerveillé du chef-d'œuvre. Puis, au soir venu, il prit l'enfant dans ses bras et l'embrassa en le nommant son fils.

II. — LA FAMILLE DE L'ARTISTE.

— Quel âge as-tu donc enfin ? me le diras-tu? demanda l'excellent homme.

— Quatorze ans et demi, maître, répondit Augustin en baissant les yeux.

— Que fait ton père ?

— C'est un artiste modeleur d'ornements chez maître Guillaume, le décorateur.

— Qui t'a appris la sculpture ?

— Personne, maître ; mon père veut que je prenne son état, et je me suis souvent amusé à reproduire avec de la cire des insectes, des oiseaux, de petits objets, pour me former avant d'entrer en apprentissage. Ce matin, au cabaret, j'ai entendu dire que vous aviez besoin d'un élève et je me suis présenté ; voilà la vérité.

Maître Alain ôta son tablier de toile, passa son pourpoint de velours grenat, prit son beau chapeau de feutre gris et se fit conduire au logis de l'artiste modeleur, à l'une des dernières maisons du faubourg Saint-Antoine.

Déjà l'on s'inquiétait au domicile paternel de la disparition du fils aîné.

L'arrivée du sculpteur maître Alain Lemoyne fut une grande matière à étonnement chez les voisins du modeleur ; mais on fut bien plus surpris encore de voir un enfant de quatorze ans gagner trente écus par mois à pétrir de la terre glaise.

Cet enfant, qu'il faut maintenant présenter à nos lecteurs, s'appelait Augustin Pajou. Il était né à Paris le 19 novembre 1730.

Comme nous l'avons expliqué plus haut, il montra de bonne heure un goût très-vif pour la sculpture, et ses premiers essais, que nul n'avait encore remarqués, lui servirent à révéler tout à coup son aptitude et son habileté.

Trois ans se passèrent à l'atelier de maître Lemoyne, au bout desquels il comprit qu'il n'avait plus rien à apprendre là ; et un beau jour il disparut sans que personne pût dire où il était passé.

III. — LE GRAND PRIX DE ROME.

Par une brillante après-midi de mai, on vit venir du côté de la Bastille, courant à toutes jambes, un jeune homme qui tenait à la main une couronne de feuillage.

Arrivé devant la maison de maître Alain, il s'arrêta un instant pour prendre haleine ; puis il gravit lestement les marches de l'escalier tournant qui menait à l'atelier.

A sa vue, ce fut un pêle-mêle général, des cris et des hourras. Maître Alain, à ce bruit, sortit de derrière son rideau en fronçant le sourcil, et tomba dans les bras d'Augustin Pajou qui déposa sur sa tête la couronne de lauriers.

— Maître, dit-il enfin, dès que le silence se fut rétabli,

je vous apporte ce prix, vous avez bien mérité de le partager avec moi, vous mon premier, mon seul guide!

Une stupeur générale s'empara de tous les assistants. — Il est fou, murmurait-on.

Augustin releva alors la tête et, se tournant vers ses anciens amis :

— L'Académie vient de me décerner le grand prix de Rome, dit-il.

Et cela était vrai.

Augustin Pajou venait d'entrer dans sa dix-huitième année. Ce fut fête à l'atelier, les instruments de travail furent laissés là, on embrassa, on félicita le lauréat; puis, la porte de la maison fut ornée de fleurs et de feuillages, et bien avant dans la nuit on entendit au cabaret du *Plat-d'Etain* les chansons et le bruit des pots de vin clairet qui arrosa ce soir-là la première couronne de Pajou.

IV. — L'ÉDUCATION TARDIVE.

Trois mois après, le long de la voie Appienne, les lazzaronés, soulevés paresseusement sur leur coude, regardaient passer un voyageur entrant à Rome, pied leste et tête haute.

C'était encore Pajou, qui venait étudier aux sources mêmes l'art et le beau à l'école de Michel-Ange et des maîtres antiques.

Il fit mieux.

Invité à dîner chez le cardinal Antonio, grand protecteur des arts, il rencontra dans les splendides galeries du prélat un noble seigneur romain, qui s'était pris d'affection pour sa jeunesse et son précoce talent.

— Je veux que tu fasses mon buste, lui dit le duc, en lui frappant familièrement sur l'épaule.

Pajou s'inclina en signe de remercîment.

— Prends mes tablettes, continua son interlocuteur, écris-y ton adresse, je veux voir ton atelier demain.

Pajou rougit alors et balbutia quelques mots inintelligibles.

Il ne savait pas écrire.

Son éducation, complétement négligée, n'avait jamais été plus loin que la lecture de son livre d'heures, et encore avait-il appris à lire seul.

Il comprit alors la nécessité d'étudier non-seulement ce qu'il est indispensable de savoir; mais, patient et laborieux, il voulut que son instruction ne laissât rien à désirer sous aucun rapport.

Il consacra ses loisirs à dévorer la bibliothèque du cardinal Antonio, et après celle-là il entreprit de lire celle du Vatican dont les portes lui furent ouvertes.

Il acquit ainsi un nombre considérable de notions, approfondies, sérieuses, étonnantes même, qui le firent constamment distinguer de tous ceux qui l'approchèrent dans la suite.

Sept ans se passèrent ainsi à travailler sans relâche, tant chez Carle Vanloo qu'en Italie; il revint en France.

Douze années ne s'étaient pas écoulées depuis son prix de Rome que l'Académie l'accueillait dans son sein.

Il avait trente ans!

L'œuvre remarquable qui lui valut si jeune cette insigne distinction était un groupe d'une hardiesse et d'une beauté incontestables, *Pluton tenant Cerbère enchaîné*.

V. — LES TRAVAUX DE PAJOU.

Arrivé si vite et si haut à la fortune, aux honneurs, Pajou eût pu faire comme tant d'autres, se reposer et s'enorgueillir.

Il resta modeste et laborieux.

Son second ouvrage important fut consacré à la fontaine des Innocents.

On se souvient que cet admirable monument, avant d'occuper le milieu du carré des Halles, avait été adossé à l'angle des rues au Fer et Saint-Denis.

Le ciseau gracieux de Jean Goujon avait décoré les trois côtés apparents du monument, il en fallait un quatrième lorsque la fontaine fut changée de place : on confia ce travail délicat à Pajou.

Il sut si merveilleusement s'identifier au style élégant du grand artiste qu'il est impossible de reconnaître aujourd'hui et de discerner la partie où il a continué avec une si parfaite harmonie et un si rare bonheur l'œuvre du maître savant.

N'est-ce pas là le plus bel éloge à faire de ce talent souple et varié?

Tour à tour il exécuta des sculptures (le plus grand nombre sont de lui) pour le Palais-Royal, les décorations de la salle d'opéra du château de Versailles, des statues, des bustes, des ornementations en carton-pierre, des chaires d'église, en un mot, une telle quantité de travaux que l'énumération seule occuperait plusieurs pages de cette notice.

VI. — UN MOT DE LOUIS XVIII.

L'atelier de Pajou était le rendez-vous des grands seigneurs, des artistes les plus distingués de son époque; on s'arrachait ses moindres ouvrages, on l'accablait de commandes.

Il venait de terminer la statue de Pascal, et chacun admirait la noble attitude, méditative, simple pourtant, de cet homme de génie si bien compris par le statuaire.

On faisait grand bruit autour de ce marbre, et les conversations étaient fort animées au sujet de cette dernière création.

— Silence! messieurs, dit un nouvel arrivant d'un ton d'autorité; ne voyez-vous pas que vous allez arracher Pascal à ses méditations?

Il est difficile de rendre mieux et plus finement la grande pensée révélée par ce superbe morceau.

Ce juge délicat était le comte de Provence, depuis Louis XVIII.

VII. — LE RESTAURATEUR DE LA STATUAIRE.

D'ailleurs, l'un des mérites principaux de Pajou, mérite qu'il possédait à un très-haut degré et dans lequel il est resté supérieur, consistait à donner des attitudes nobles, expressives, aux personnages qu'il représentait.

Ainsi, Turenne, l'épée à la main, défend la couronne de France : il est impossible, en le voyant, de le supposer armé pour une autre cause.

Descartes songe à ses idées nouvelles et il vit dans la pierre, car il *pense*.

Le marbre est éloquent dans Bossuet, rêveur et contemplatif dans Pascal.

Ces dernières statues sont à l'Institut, Turenne est au Musée de Versailles, Buffon à la bibliothèque du Jardin des Plantes. Dans les salles du Louvre se trouvent trois autres chefs-d'œuvre, le buste de Buffon, celui de Mme du Barry si plein de grâce charmante et de coquetterie, et *Psyché abandonnée par l'amour.*

On doit à Pajou cent quatre-vingt-un morceaux ou groupes d'une importance capitale, et de plus un nombre considérable d'esquisses, de croquis et de dessins qui ont enrichi le Musée français.

Pajou essuya un revers, un seul, dans sa longue carrière, la perte presque complète de sa fortune, qui fut engloutie dans les désastres de la Révolution. A l'époque de la création de l'Institut, il fut un des premiers appelé aux Beaux-Arts, et la croix de la Légion d'honneur que Napoléon attacha lui-même à sa poitrine vint récompenser une vie si laborieusement remplie, si glorieuse et si intègre.

Turenne, statue de Pajou (Musée de Versailles). Dessin de A. Pajou, son petit-fils.

Pajou est mort regretté sincèrement, le 8 mai 1809, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Il avait bien mérité le surnom que lui décernèrent ses contemporains : *Restaurateur de la statuaire en France!*

ALBERT DE LA GRANGERIE.

P.-S. Par une exception rare dans l'histoire des talents supérieurs, le grand et beau nom de Pajou lui a dignement survécu. Son fils était un peintre distingué, dont les amateurs apprécient et recherchent encore les œuvres (1) ; — et son petit-fils, M. Auguste Pajou, manie le pinceau et le crayon avec l'habileté de famille ; c'est lui-même qui a dessiné, dans cet article, le portrait fort ressemblant de son grand-père, et deux de ses plus illustres chefs-d'œuvre : les statues de Turenne et de Bossuet.

P.-C.

(1) Notamment *Marie-Antoinette et sa fille à la Conciergerie, Napoléon Ier accordant à Mlle de Saint-Simon la grâce de son père* (médaille d'or en 1812), etc.

SATIRES AUX TROIS CRAYONS.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.

Autrefois et aujourd'hui. L'esprit et la matière. Composition et dessin de Fellmann

Avez-vous quelquefois feuilleté sur les quais,
Tout près de l'Institut, sur le quai Malaquais,
Ces cartons éventrés, pleins de vieilles gravures,
Où se heurtent mêlés monuments et figures,

Avez-vous parcouru ce musée en plein vent,
Visité par la pluie et le soleil levant,
Catacombes de l'art, où s'endorment sans gloire
Des écoles souvent célèbres dans l'histoire,
De forme et de couleur poudreux Capharnaüm,
Ou, pour parler latin, vrai Pandæmonium?
Moi, jadis, dans ces jours d'heureuse flânerie,
Qu'on baptise plus tard du nom de rêverie,
Quand soupirait mon âme à la quête du beau,
Je venais m'arrêter devant chaque lambeau
Pour le mieux consulter. J'allais, dans ce voyage,
Saluant l'Italie ou la Flandre au passage,
Admirant tour à tour la pointe ou le burin
D'un maître de Hollande, ou bien des bords du Rhin.
Oh ! je voulais tout voir, et les heures rapides
S'envolaient sans ennui sous mes regards avides !
Une image surtout aujourd'hui reparaît,
Que gardait ma mémoire en un tiroir secret.
La pièce n'est pas rare, et j'en conviens d'avance;
Mais je sais bien pourquoi j'en ai la souvenance.
Le tableau tout d'abord représente un jardin.
Sous des massifs obscurs qu'étoile le jasmin,
Le diligent Phœbus, pour réveiller les roses,
Leur jette un œil de poudre, et, sur les fleurs écloses,
A travers les airs purs et le ciel toujours bleu,
Promène galamment sa perruque de feu.
Un satyre discret rit, dans sa barbe torse,
Au pied d'un vieux platane, et, sur la blanche écorce,
Un lierre, en étendant ses bras entrelacés,
Ne cache pas aux yeux deux chiffres enlacés.
Rien ne trouble la paix de ce lieu solitaire ;
Au fond, un péristyle à demi circulaire,
Que surmonte un fronton d'un goût grec ou romain,
Porte le nom riant de : Temple de l'Hymen !...
Par les degrés usés, montent deux personnages,
Eperdus et ravis, fous de bonheur... et sages,
Puisqu'ils savent s'aimer !... Ils viennent, gracieux,
Dans leurs joyeux transports, remercier les dieux,
Et, la plume gonflée, à ce couple fidèle
Deux colombes, plus bas, applaudissent de l'aile !...
C'était, vous le voyez, d'un rococo charmant,
Qui, dans ces premiers jours de vague sentiment,
Faisait horripiler mes instincts romantiques :
J'avais contre cet art des préjugés iniques !
J'avais tort, je l'avoue... Avant de vous unir,
Vous vous aimez du moins, et l'on peut vous bénir,
Epoux, heureux époux !... car votre cœur rayonne,
Et l'Hymen prend pour vous à l'Amour sa couronne ;
C'était du bon vieux temps la noble et simple loi,
Et, sans trop calculer, on engageait sa foi.
Mais, aujourd'hui, l'esprit, vaincu par la matière
S'agite et se débat en vain dans la poussière...
Prométhée, aujourd'hui, bien moins audacieux,
Ne viendrait plus tenter l'escalade des cieux
Pour y ravir la flamme, et le larron sublime
N'aurait pas du Caucase ensanglanté la cime !...
Saintes ambitions, de l'homme orgueils sacrés,
Vous ne tourmentez plus les cœurs dégénérés !...
Esprit, beauté, talents, sont pauvres marchandises
Qui ne se cotent pas et ne sont plus admises !...
La vie à deux n'est plus un poëme béni,
Mais une addition...., et puis, tout est fini !...
Car il faut qu'avant tout, aujourd'hui, l'or ruisselle
Il faut que, sans labeur, l'opulence étincelle !
On épouse des sacs, mais non pas des vertus ;
On donne sa main, mais..... pour compter des écus.
Le temple de l'Hymen, hélas ! est une Bourse !
Le mariage, un turf, où, sur le champ de course,
Brille, comme entraîneur, Plutus et non l'Amour!
C'est au dieu Million qu'on vient faire sa cour ;
C'est lui qu'à deux genoux l'on prie et l'on révère,
Pour, en se mariant, faire une bonne affaire !...
Jeunes gens, perdrez-vous ces étranges façons ?
Pour bâtir des palais, certe, il faut des maçons !
Mais, pour les habiter, mettez-y donc la femme
Qui saura les meubler d'intelligence et d'âme !
Quand vous l'aurez trouvée, offrez-lui votre cœur!
Voilà tout le secret, jeunes gens !... Le bonheur
N'est pas le coin banal qu'on grave à la Monnaie,
Et qui, par le contact, perd de sa valeur vraie !
C'est la figure sainte, exemplaire d'amour,
Type plus radieux et plus pur chaque jour,
Médaille du foyer, à la grâce infinie,
Qui porte votre nom jusque dans l'autre vie !...

EUGÈNE TOURNEUX.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

LA FEMME CHRÉTIENNE DANS LE MONDE (1).

Je la prends à dessein dans son contact avec la famille, avec le monde, avec ses usages, ses modes et ses divertissements, — et je place cette chrétienne sur le plan incliné où vos pas chancellent quelquefois, sur ce tremplin du monde d'où vous bondissez pour vous élancer dans son tourbillon.

Elle n'est pas ce qu'on appelle, à si bon compte, *une sainte*..., elle est tout simplement et tout uniment une bonne chrétienne. Elle sourit de ces inventions modernes de sainteté de pacotille dont l'étoffe n'est ni solide ni bon teint ; ce n'est ni une Boilet, ni une Chantal, ni une Longueville. Tenez : c'est une personne comme vous ; elle a votre nom, elle vit de votre vie, elle voit le monde que vous voyez. — Comme vous, elle a un mari, des enfants, une famille, des relations, des affaires, des épreuves et des douleurs. — Comme vous, elle a aussi des défauts, des misères à corriger ; mais elle ne les aime pas, elle ne les canonise pas, elle s'en humilie, et s'en défait par un tra-

(1) Cet admirable portrait a été tracé par M. l'abbé Le Courtier, à la dernière retraite des dames, dans la chaire de l'église métropolitaine de Paris. Nous regrettons de n'en pouvoir citer que les courts fragments dont la communication nous est adressée par une personne qui a suivi cette retraite avec l'élite de la société parisienne. Mais ces fragments, tels qu'ils sont, n'en composent pas moins une des pages les plus élevées et les plus exquises, les plus solides et les plus pratiques de l'éloquence sacrée appliquée aux choses de la famille et du monde.

PITRE-CHEVALIER.

vail constant. — Bref, elle tend à la sainteté, elle arrivera au ciel. En attendant, elle se contente d'être franchement chrétienne pour y parvenir.

Elle a été élevée par une pieuse et digne mère; car il est rare que l'on cueille des raisins sur les épines et des figues sur des ronces. Dès sa plus petite enfance, sa mère avait déposé dans son cœur deux germes féconds. Comme Blanche de Castille, elle lui apprenait à préférer Dieu à tout, et pour résultat elle lui enseignait à se vaincre. Voilà, en effet, la seule éducation réelle, la seule qui influe sur toute la vie, la seule qui forme des cœurs nobles, des âmes *élevées* (notez que c'est le nom que l'on a donné à l'éducation; on dit d'une personne qui n'en a pas reçu, qu'elle n'a pas été ÉLEVÉE).

Ainsi élevée donc, ma chrétienne est maintenant établie dans le monde; la vertu qui domine toutes les autres dans sa position de femme, c'est qu'elle aime son *intérieur*. Elle aime son mari: la vie du foyer domestique n'est pas pour elle une simple juxtaposition, où l'on se voit aux repas et dans quelques moments dont on ne sait que faire, dans cette solitude à deux, où l'un lit à droite les feuilles périodiques, et où l'autre, à gauche, parcourt vaguement les pages d'un roman. — C'est une union de cœur et non pas une rencontre obligée; c'est une fusion heureuse de pensées, de projets, de conseils, et non pas un attelage mal assorti où chacun tire de son côté. Elle aime ses enfants, qu'elle élève comme on l'a élevée; remarquez que je ne dis pas qu'elle les instruit, ces fonctions peuvent être confiées à des mains étrangères. Elle les élève, elle préside réellement à leur éducation, que l'âme seule d'une mère peut féconder. Elle aime ses devoirs, malgré leur simplicité, leur monotonie, leur sévérité. C'est son centre, et tout ce qui rayonne au delà n'est jamais pour elle que délassement, bienséance sociale ou charité chrétienne.

Il existe, dit-on, une Académie qu'on appelle *l'Académie du silence*. Ce corps littéraire a aussi ses séances et ses réceptions; mais tout se passe par signes, par emblèmes, par actions figurées, par écrit, sans qu'on prononce jamais un seul mot; et le nombre des académiciens est fixé à cent. Un jour, il s'agissait d'admettre un candidat qui pressait fort son admission. Comme on ne pouvait faire droit à sa candidature parce que le nombre officiel et infranchissable était complet, le président se fit apporter une coupe, la remplit d'eau avec une précision de plénitude telle, qu'il était impossible physiquement d'y ajouter une goutte sans faire déborder. — Le candidat, sans se décourager, détacha une feuille de rose, la posa sur le vase plein, et le liquide ne trembla même pas. C'était indiquer de la manière la plus ingénieuse que le nombre complet n'était pas un obstacle invincible. — Alors le président traça sur le tableau le nombre 100, nombre rigoureux et sacré; le candidat plaça modestement un 0 devant 100, pour montrer que son admission ne chargerait pas le nombre; et, vaincu par tant d'esprit, de modestie et de silence, le président reporta le 0 après le chiffre 100, proclamant ainsi qu'en dérogeant cette fois aux statuts, l'Académie des 100 vaudrait 1,000, et le candidat fut reçu hors nombre. Revenons à notre chrétienne; si, se présentant à cette Académie, on lui eût proposé par écrit cette question: « Qu'est-ce que le monde pour une femme dont le cœur est fixé au foyer de la famille? » — elle eût déposé une feuille de rose sur une coupe remplie à pleins bords. Notre chrétienne a donc le cœur plein; le monde est pour elle une feuille de rose qui ne trouble en rien sa plénitude heureuse.

Entendons-nous cependant. — Une dévotion bizarre ne lui fait pas fuir le commerce de la société; sa piété n'a rien de farouche, de sauvage ou de pédant. Elle trouve respectables ces liens et ces rapports que le devoir, la bienséance et même un intérêt légitime ont rendus nécessaires. — Elle va dans le monde pour son mari, pour lui plaire et lui rapporter le peu d'encens qu'elle y recueille; elle y va pour ses enfants, dont elle prépare de loin les connaissances et les appuis. Eh! mon Dieu! disons tout: elle y va aussi pour elle; oui, oui, un peu pour son propre compte, car n'ayant rien d'âcre ou même d'acidulé dans sa religion, elle aime le plaisir honnête, chrétien, modéré; elle en use avec sobriété; elle se délasse dans le monde, elle ne vient pas s'y étourdir et s'y absorber.

Mais si elle aime le plaisir honnête qu'on peut goûter dans les cercles, son esprit juste et son cœur droit détestent tout ce que le monde ajoute pour assaisonner à sa manière la fadeur de ses plaisirs, indécence, immodestie, coquetterie et légèreté. Elle abhorre la méchanceté, la malignité, les rivalités et les concurrences. Elle redoute l'orgueil, la suffisance, le ton tranchant, la vanité, l'estime idolâtre de la fortune. Elle n'admet pas la préconisation du bien-être, de la sensualité, de la futilité, de l'égoïsme, de la vie plus qu'inutile. Les hommages lui paraissent ce qu'ils sont, très-superficiels ou tristement intéressés; les triomphes enviés la font sourire, parce qu'ils sont dus au tissu d'une étoffe et à son reflet, à l'art qui a drapé les plis ou à la préoccupation féminine qui la coordonne, enfin au nombre inscrit de quelques invitations. Pour les succès, elle les redoute, elle sait qu'ils coûtent des larmes de dépit, lors même qu'ils ne coûteraient jamais des larmes de repentir.

Ce que la femme chrétienne n'aime pas encore dans le monde, c'est le peu de respect de ses délassements pour les convenances religieuses et pour les limites du temps de la pénitence... Pour elle, elle a sa *saison* du plaisir.

C'est dans ces dispositions, c'est le cœur plein de ses devoirs, le cœur pénétré de la vanité des choses d'ici-bas, que la femme chrétienne va enfin paraître au milieu du monde.

Elle s'habille, elle va partir : soyez attentives, mesdames. Son mari juge convenable qu'elle sorte, il l'y a même engagée. — Pour elle, avec des désirs modérés, elle obéit aux bienséances et se laisse aller à un certain plaisir pur qui sera son délassement. N'allez pas croire qu'elle soit ridicule, au moins! Le monde ne lui a jamais imprimé ce fer chaud qu'il a toujours sous la main. — Elle n'est ni la première, c'est trop merveilleux, ni la dernière, c'est trop négligé, à se soumettre à la mode. Elle s'incline avec réserve devant les exigences de ce qu'on appelle (sans doute par antiphrase) *s'habiller*, elle saura être habillée. Elle ne discutera pas, le mètre à la main, la hauteur du vêtement, elle sait que les centimètres n'y font pas beaucoup. Elle ne bataillera pas avec les tissus plus ou moins gazés; car de deux femmes habillées de même, mesure en main, l'une sera inconvenante de coquetterie, et notre chrétienne aura le grand charme d'une convenance parfaite. — C'est que la *modestie du cœur* préside à tout, c'est qu'elle ne veut plaire qu'à deux personnes, à Dieu et à son mari : et alors tout s'arrange, se plisse, se drape, se voile sans prétention, et quand tout est terminé avec promptitude, elle obtient le regard approbateur qu'elle ambitionne, le regard d'une mère sage et d'un mari qui l'aime et la respecte. Elle est prête à l'heure, sans jamais se faire attendre, et cette exactitude révèle tout une modération pleine de sagesse. — Mais

toute parée qu'elle est, son cœur soupire, elle va quitter des petits enfants qui dorment déjà; la voyez-vous se pencher sur un berceau sans s'inquiéter des froissements, baiser tendrement ceux qu'elle laisse, les bénir, et les remettre à la garde de Dieu! — Alors, soutenue par un bras qui lui est cher, elle part, elle est partie. Une pensée sage l'occupe dans le trajet, une pensée qui va donner le vrai ton à sa physionomie toute naturelle ; son esprit juste et élevé se refuse à croire qu'elle vaille mieux et plus sous des flots de dentelles, sous le feu d'une parure étincelante, que lorsqu'elle porte en toute simplicité sa couronne d'épouse et de mère.

Notre chrétienne est arrivée : entendez-vous? On l'annonce, elle paraît..., un léger murmure de douce vénération bruit et s'élève. Ce demi-bruissement n'est excité ni par une beauté saisissante, ni par une toilette qui éclipse tout, mais par un ensemble de dons naturels, perdus ou plutôt fondus dans l'harmonie heureuse d'une parfaite convenance.

La convenance! voilà le doux rayon qui pénètre dans tous les regards, et qui les charme d'autant plus qu'il brille assez rarement; c'est ce reflet indéfinissable qui commande le respect et une suave affection.

On sait d'ailleurs que cette femme qui vient d'être annoncée est bonne, charitable, bienveillante, indulgente, condescendante; qu'elle est sans envie, qu'elle aime franchement le succès des autres, parce qu'elle ne le recherche pas pour elle-même.— On sait que toutes ses qualités ne sont pas un rôle que son personnage vient jouer pendant quelques heures; qu'elle n'a pas *deux voix*, l'une adoucie devant tous, l'autre aigre et mordante dans l'*aparté* des réflexions : l'une caressante et emmiellée pour le monde, l'autre sèche et impérieuse pour l'intérieur.

Mais, me direz-vous, votre chrétienne n'a donc point de défauts, il faut donc en faire *une sainte*, malgré que vous nous ayez reproché cette exagération? Hélas! il faut bien vous l'avouer, ma chrétienne a au moins un défaut, un grand défaut, un défaut que vous ne lui pardonnerez pas : elle danse... mais elle ne valse pas!! Vous auriez beau faire résonner à son oreille tous les noms allemands, polonais, helvétiens, espagnols, écossais, cette conjuration européenne ne l'ébranle pas. On lui pardonne sa fermeté, parce que d'ailleurs tout est en elle dans une admirable mesure, et qu'elle a conquis une estime incontestée. Cependant elle a entendu le monde chuchoter bien bas le mot de *ridicule*, le mot de *leçon*, lorsque la leçon qu'elle donne indirectement n'est certes pas une leçon de danse; elle a vu le monde sourire de ce sourire qui déconcerte les âmes les mieux trempées; ce chuchotement, ce sourire ont peut-être effleuré sa vanité de femme, mais ils n'ont pas pénétré dans son cœur, il n'y a point de place. Quant à s'en affliger, c'est impossible..., elle est chrétienne. Au premier signe, elle a quitté et disparu. Elle revient chez elle avec bonheur, pénétrée de la vanité de ce qu'elle a vu, de la futilité de ce qu'elle a entendu, de la misère de ces colifichets dont elle se débarrasse au plus vite; la pensée de son intérieur, des devoirs qu'elle va y reprendre, lui est bien autrement douce et chère.....

M. l'abbé LE COURTIER.

(Retraite des dames, 1858, à Notre-Dame de Paris.)

LES ENVIRONS DE MARSEILLE [1].

PROMENADE AUX PAYS INCONNUS. MARTIGUES, SAUSSET, CARRY, ETC.

Pas de lanciers! Paysage sans égal. Marius et la chaussee de Berre. Martigues. La Patagonie provençale. L'éducation par les voyages. Cours publics en chemins de fer. Sausset. Le cap Couronne. Carry. La vie sans vivants. M. et Mme de Caumont. Incroyable histoire. L'anachorète de la politique. Une nuit de 1832. La duchesse de Berry chez M. de Caumont. Les oublis de l'histoire. L'éternel enfant.

En sortant de Marseille, on trouve, après le souterrain de la Nerte, une station nommée : *Pas de lanciers*.

Pourquoi ce nom? personne ne le saura jamais. Avant le chemin de fer, c'était un site désert et sauvage, où jamais figure de lancier et même d'homme ne s'était montrée de mémoire d'aïeux. Toutefois, comme un mystère appellatif ne s'offre jamais à l'oreille du voyageur sans provoquer une étymologie, un savant local affirme qu'à l'époque du siége de Marseille, en 1524, le connétable de Bourbon, évitant les chemins frayés, passa devant Marignane, où il attendait un renfort de lanciers espagnols, et ne trouvant rien, il s'écria : *Pas de lanciers!* Le point d'admiration a été supprimé depuis.

Au mois d'octobre dernier, je m'arrêtai à cette station, pour explorer à pied les terres magellaniques qui s'étendent du cap Couronne à Carry, c'est-à-dire la pointe de l'Amérique du Sud, en raccourci, moins les Patagons, *finis terræ*, le Finistère du département des Bouches-du-Rhône. Malte-Brun et Jomard n'ont jamais entendu parler de ce coin de notre planète; la carte locale le signale par des points blancs, comme s'il s'agissait du plateau de l'Afrique intérieure, le vaste désert de Dembo.

Je ne crois pas qu'il y ait en France un grand paysage plus original; ordinairement, on trouve partout des montagnes, des collines, des rivières, des vallées, des lacs, des forêts qui se copient entre eux, sauf de légères variations, et ramènent sous les yeux du voyageur à peu près les mêmes horizons, les mêmes tableaux, les mêmes perspectives. Ici, on rencontre l'imprévu, et jamais on ne voit un peintre de paysage, assis sous un pin et copiant cette impossibilité naturelle; en général, aussi, les peintres recherchent les modèles connus ou d'une convention vraisemblable. Du *Pas de lanciers* à Martigues, on trouve, par exemple, un étang, une petite Caspienne; jusque-là rien d'étonnant, n'est-ce pas? mais à mesure qu'on approche, on découvre un chemin à fleur d'eau, et qui traverse cet étang dans toute sa longueur. Cet immense travail est-il de main d'homme? est-il un caprice de la nature? On doute. Seulement, comme il est d'usage, en ce pays, de tout mettre sur le compte des Romains, on attribue à Marius cette chaussée de Berre. Si l'on en croit les archéologues provençaux, Marius en a fait bien d'autres sur ce territoire, et son nom est la racine latine de toutes les étymologies locales, depuis Marignane jusqu'à Martigues.

Cette dernière ville, perdue dans un désert, est surnommée la Venise provençale. En effet, Martigues est amphibie, comme la reine de l'Adriatique; elle est coupée par des canaux; elle baigne les pieds de ses maisons dans l'eau

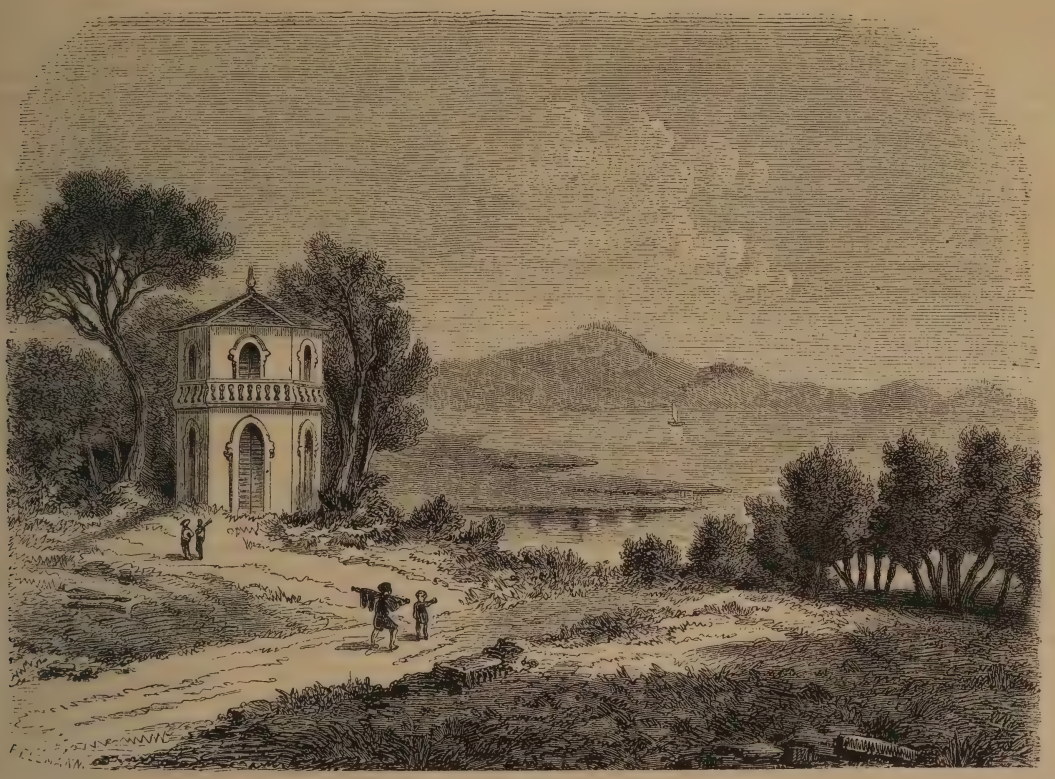
(1) Voyez *Marseille et les Marseillais*, tomes XXIV et XXV.

salée ; elle a même un quartier nommé *l'Ile*. Si jamais la ville naissante de Bouc devient un port de mer et fait concurrence à Marseille, ce qui est dans les chances probables de l'avenir, Martigues, déjà liée à la mer par le canal de Bone, pourrait bien gagner tout ce qu'elle cherche pour ressembler un peu plus à Venise. En attendant sa *Piazzetta*, son *Rialto*, son *Lido*, Martigues fait un petit commerce d'huile et de poissons, comme au temps de Marius.

C'était dans les premiers jours de novembre dernier ; je venais de quitter l'Allemagne, où le froid commençait son triste règne, et je retrouvai sur le chemin de Martigues vingt-quatre degrés Réaumur. Je ne m'étonne pas de la prédilection de Marius le frileux pour ce pays. Ce grand proscripteur, proscrit à son tour, trouva un abri à Minturnes, près Naples, dans la Campanie heureuse, ce qui lui rappelait les marais de Martigues, et le doux soleil de cette Italie provençale, où il avait battu les Cimbres, fondé des villes, élevé des arcs de triomphe, et lancé des chemins de roche sur les étangs.

Nous laissâmes à droite la Venise de Marius, pour nous diriger vers la Patagonie provençale, unique but de notre voyage, ou pour mieux dire de notre promenade, car, avec la vapeur, il n'y a plus de voyages aujourd'hui.

J'avais pour compagnon de promenade mon ami Berteaut, secrétaire de la Chambre de commerce de Marseille, homme sérieux dans les affaires, homme charmant dans les vacances ; grave à la ville, joyeux à la campagne ; mettant sa plume au service des intérêts matériels et sa parole au service de l'esprit. Nous faisions l'école buissonnière, lui ayant remis son *intérim* aux bons soins de notre cher Gozlan, le digne frère de notre célèbre écrivain ; moi ayant complétement oublié Paris, après six mois de vagabondage au delà du Rhin. J'avais bien encore un autre compagnon de promenade ; mais celui-là, il ne m'est pas permis de le louer, c'est mon frère, professeur de littérature à l'université d'Aix, alors en vacances comme un écolier. Mon frère a écrit vingt volumes de chroniques méridionales et une grande histoire de Provence ; nous avions donc recours à lui, quand les campagnes de Marius et de Jules César nous paraissaient trop nébuleuses et trop embrouillées par les historiens, et aussitôt il faisait luire le jour dans ces ténèbres, avec une opinion personnelle ou une citation opportune d'Ammien Marcellin, des *Commentaires* ou de Papon. Heureux ceux qui s'instruisent en se promenant ! Le chemins de fer sont destinés à porter un coup mortel à l'éducation sédentaire, au professorat immobile, aux colléges enfin. Ainsi, par exemple, quand l'Italie sera sillonnée de chemins de fer, il y aura des trains de plaisir classiques. Un professeur, suivi de cinquante élèves, placera sa chaire sur le convoi étrusque; il expliquera Tite-Live et la seconde guerre punique, en désignant du doigt, à sa classe nomade, les traces carthaginoises d'Annibal ; il pourra déjeuner à la station de Trasimène et dîner au buffet de Cannes, en disant : « Chers élèves, ici le consul Flaminius perdit quinze mille hommes sur vingt-cinq mille contre le redoutable Africain. — Ici Paul-Emile et Térence Varron furent défaits avec leurs quatre-vingt mille soldats. Buvons à leurs mânes un verre de lacryma-christi. »



Bord de la mer, à Sausset, près Marseille, d'après le dessin de M. C. Roux.

A la station de Capoue, le professeur donnera aux élèves une innocente récréation, en souvenir des délices qui perdirent Annibal.

Les élèves de la Faculté d'Aix, grâce au nouvel embranchement du chemin de fer, peuvent déjà suivre un cours d'histoire romaine, depuis la montagne de la *Victoire*, où Marius défit les Cimbres et les Teutons, jusqu'au camp de Marius, Marignane; jusqu'au rivage où la prêtresse Martha lui prédit qu'il cacherait un jour sa tête dans l'herbe limoneuse des marais :

Exul limosâ Marius caput abdidit ulvâ.

Ce beau vers de Lucain donnerait encore à un cours d'histoire une bonne leçon de philosophie; ce géant, sept fois consul, cet épouvantail du monde, est tombé du ciel romain dans le domaine des grenouilles. L'orgueil seul fait une chute si honteuse. L'humilité chrétienne ne s'élève pas beaucoup, mais elle ne tombe jamais.

Ainsi causant de Marius et des marais de Minturnes, *Minturnæ paludes*, nous arrivâmes dans un vallon désert, où les suaves senteurs marines couraient dans les bois de pins et annonçaient le voisinage du golfe. J'ai toujours aimé, dans Xénophon, ce passage où les dix mille Grecs poussent un cri de joie en découvrant la mer du haut des montagnes de la Colchide. C'est qu'après avoir marché longtemps à travers des roches nues, des vallons sauvages, des bois touffus, des horizons étroits, rien n'est splendide et joyeux à l'œil comme la soudaine apparition de la mer, dans l'atmosphère lumineuse du midi. Vu tous les jours, ce spectacle serait tous les jours nouveau. Moi, qui ai vécu avec la Méditerranée toute ma vie, j'en suis encore à l'émotion de la surprise, quand je la découvre calme ou orageuse, avec ses teintes de saphir ou de neige, du haut d'une montagne, ou à l'extrémité d'un vallon. Cette fois, à notre promenade, nous la vîmes sous un aspect assez curieux; elle ne nous permettait pas de croire au voisinage de Marseille; nous étions sur une rive sauvage, inculte, désolée, comme la pointe de Diemen ou de Horn. Les roches nues, rongées par les vagues, les criques sans barques, les bouquets de pins isolés sur une terre aride, les algues amoncelées contre une écluse de granit, une mer déserte comme un Saharah liquide; le silence de l'Afrique intérieure, ou d'un écueil de l'océan du Sud, et pourtant, à quelques lieues de là, ces mêmes vagues roulent dans deux ports, sous les quilles de trois mille vaisseaux.

Une colline nous dérobait un hameau composé de quelques maisonnettes; c'est Sausset, une station de pêcheurs. On découvre un peu plus loin une jolie habitation isolée sur un plateau nu; c'est la maison de chasse de mon ami Charles Roux, un riche industriel, heureusement doué de tous les goûts de l'artiste et faisant du paysage pour son plaisir. Tous les environs sont empreints de la grâce sauvage des solitudes du midi; mais à mesure qu'on s'avance, par les yeux ou le pas, vers l'ouest, on ne découvre plus rien d'habitable; c'est une terre aride qui s'allonge et va former le cap Couronne, dans la haute mer, sur le chemin de l'Espagne. Le mot antique *Colonne* a été remplacé par *Couronne;* cela se conçoit. Les Grecs avaient l'habitude de bâtir des rotondes sur les promontoires; c'est là qu'ils allaient s'entretenir de la nature des choses, et qu'ils demandaient ses secrets au sphinx païen de l'infini, qui ne leur répondait pas. Après les Grecs, les Sarrasins, les barbares, les Mores, les lansquenets du connétable, en arrivant sur un promontoire, renversaient les rotondes et les colonnades dans la mer, pour faire leur métier de ravageurs. Avec les débris, les pêcheurs construisaient des masures à pierres sèches, et, quand il ne restait plus du cap Colonne que le nom, on ne comprenait pas cette appellation et on la changeait. Puis venaient les étymologistes ingénieux qui, torturés par un secrétaire d'académie de province, finissaient par trouver cette phrase : « *Cap Couronne*, ainsi nommé, parce que Lazare, premier évêque de Marseille, débarquant sur ce cap, y fonda une chapelle, sous l'invocation de *Corona Christi*, la couronne du Christ. »

Carry était le but sérieux de notre promenade. Ce nom a été célèbre pendant huit jours; il est oublié aujourd'hui. Malte-Brun connaît le golfe de Cavery, sur la côte de Coromandel; mais si on lui demandait la position géographique de Carry, il la chercherait au plafond et ne la trouverait pas.

La route qui conduit de Sausset à Carry n'a pas son égale au monde. On ne quitte pas le bord de la mer; on ne trouve aucune trace d'habitation humaine; on chemine sur des sentiers de chèvres, à travers des forêts de pins qui, à la moindre brise, répètent à l'unisson, comme des écoliers artistes, le chant éternel de la mer.

Devant Carry, on se rappelle cette admirable description que Virgile consacre à un port imaginaire, ce port formé par l'exhaussement opposé de deux côtes, *portum efficit objectu laterum*. L'eau calme et bleue y attend des navires, une douane, un office de pilotes lamaneurs et un peuple de marins. C'est un port vierge. La ville future est aussi attendue sur les coteaux charmants du voisinage. Protys, ce Grec de Phocée, qui, dit-on, a fondé Marseille, aurait pu la fonder à Carry; mais probablement sa galère thessalienne longea la chaîne rocailleuse de Montredon, au lieu de suivre la rive du cap Colonne, cette doublure de Sunium.

Devant le port de Carry, les arbres du nord se sont naturalisés, et, malgré le voisinage de la mer, ils ont pris des proportions majestueuses. Une belle allée de tilleuls, de marronniers, de sycomores, conduit au château seigneurial, édifice peu remarquable, mais tellement voilé par des massifs de verdure, qu'il n'a pas voulu prendre la peine de se faire beau. Quand elle est entourée de paysages splendides, l'architecture doit être modeste. La truelle doit toujours s'humilier devant la création de Dieu. Les plus habiles maçons n'auraient pas osé lutter avec ces admirables lignes de montagnes qui défendent le château et le port contre le terrible vent du nord-ouest; on voit là, sur ce coin stérile, un amphithéâtre de forêts touffues, comme celles qui bordent les vallées allemandes de la Lahn et du Neckar, à Ems et à Heidelberg. Seulement, les forêts des montagnes de Carry conservent leur sombre verdure en toute saison.

La civilisation a créé une foule de localités inhabitables, qui regorgent d'habitants. Nous avons cherché un homme, ou la bergère à cotte rouge de Berghem, dans le paysage de Carry, et nous n'avons trouvé que quatre passants: nous. Silence et solitude partout. Château abandonné, rivage désert, forêts primitives. Devant un humble cabaret, fermé pour cause d'absence acharnée, trois poules veuves picotaient à travers les broussailles. On nous a montré les gîtes où les lièvres songent, les touffes de thym où les lapins viennent *faire leur cour à l'aurore*, mais nous n'avons vu aucun de ces héros de La Fontaine. La vie éclate partout dans cet Eden de la mer, et personne ne vient la prendre. Adam et Ève sont attendus. On peuple la nouvelle Calédonie en ce moment, et l'île polynésienne des Pins, où les derniers cannibales

mangent encore de pauvres missionnaires à leur repas du soir, comme au temps de Robinson !

Voici ce qu'on a de mieux à faire. On s'asseoit sous un dôme de pins, au bord de la mer, et on se raconte l'histoire de M. et de Mme de Caumont, les anciens maîtres du château de Carry. Ces souvenirs peuplent alors ce désert, lui donnent un parfum légendaire et excitent l'étonnement, comme toute fabuleuse histoire des anciens jours, et celle-là, quoique antique par son esprit, date d'hier.

Quand éclata la révolution de 89, M. et Mme de Caumont étaient de jeunes mariés. Leur palais de la tour d'Aigues, à Aix, passait pour le Versailles de la Provence; la noblesse y affluait et y dansait avec le Parlement, dans une sécurité enfantine. On ne croyait pas aux nouvelles alarmantes qui venaient de Paris. La Bastille paraissait imprenable, et le déficit de Calonne allait être comblé.

Un jour, le palais des Caumont fut obligé d'ajouter foi aux nouvelles, et aussitôt les lustres de la fête s'éteignirent; les salons se fermèrent, la noblesse se dispersa. La jeune et belle Mme de Caumont, ne voulant plus vivre dans un monde où le sang du roi et des princesses coulait sur les échafauds, se fit volontairement l'anachorète de la religion politique ; elle ne garda qu'une camériste, se voua par serment à un deuil éternel et s'enferma dans la plus étroite de ses chambres, pour n'en sortir que morte. L'héroïque femme a tenu parole. Il y a quelques années, on vit s'ouvrir une porte fermée depuis un demi-siècle, et qui se lézardait au soleil, sur la place des Quatre-Dauphins, devant l'hôtel de M. Borely, alors procureur général à Aix. Un cercueil parut au milieu des prêtres et des pauvres; il renfermait la dépouille mortelle de Mme de Caumont.

Si toute une ville n'avait pas été témoin de cette incroyable histoire, aucun romancier n'oserait l'écrire. Après dix ans, elle fait encore l'entretien des familles d'Aix, et, tant que le palais des Caumont sera debout devant la fontaine des Quatre-Dauphins, les pères montreront à leurs enfants ce somptueux tombeau, où la martyre de la fidélité monarchique s'ensevelit vivante, et passa un demi-siècle dans la prière et la méditation.

M. de Caumont respecta le vœu de sa femme, et choisit, comme but d'émigration à l'intérieur, le château, les bois et le désert de Carry. Châtelain sans vassaux, et maître sans serviteurs, il embrassa la sainte profession d'anachorète, dans cette Thébaïde de la mer. Toutefois, il faut bien le dire: ici, comme souvent, l'héroïsme de la femme l'emporta sur celui de l'homme. Mme de Caumont émigra dans une cellule, privée d'air, et rompit tout commerce avec le monde extérieur. Il m'a été donné de voir cette noble femme, en 1842, par une fente de porte, et de pénétrer dans le jardin des Caumont, ce qui me fit gagner, au profit des pauvres, un pari engagé avec M. le procureur général Borely. Pendant un demi-siècle, personne n'avait eu ce privilége, que je me donnai par ruse et par escalade. Dans la minute où je la vis, minute d'une longue vie, Mme de Caumont était assise sur un fauteuil et lisait ; sa noble et pâle figure exprimait la résignation, la souffrance et une mort prochaine, qui était la délivrance d'une héroïque captivité.

M. de Caumont s'était donc résigné à un exil meilleur, *le riant exil des bois*, comme dit le grand poëte Gilbert. Il avait, comme tous les méridionaux, le vif sentiment des pures voluptés de la mer, des rayons du soleil, des belles nuits étoilées ; il avait pour compagne cette admirable nature qui donne la joie à la tristesse, et l'espérance au désespoir. Ainsi l'infortune du noble exilé ressemblait assez au bonheur. Un jour, — c'est mon plus ancien souvenir d'enfance, — je passais devant le golfe de Carry, dans une grande barque de pêcheur. La journée était superbe, la mer calme et unie comme un miroir de saphir. Nous avancions avec lenteur, car la moindre brise manquait à la voile. Mes yeux ne pouvaient se détacher de ce golfe merveilleux, de ce château voilé par les arbres, de ces montagnes couvertes de forêts. La vie où j'entrais alors par la souffrance m'aurait paru bien belle, si j'avais pu la continuer dans ce paradis de la mer ; aucun roi du monde ne me semblait plus heureux que le roi de ce coin de terre. Une voix dit alors : — C'est le château de M. de Caumont... Une demande provoqua cette réponse : — M. de Caumont est un noble d'Aix, qui s'est retiré là depuis la Révolution et n'en est jamais sorti. Il ne voit et ne reçoit personne ; il chasse et pêche, voilà ses seuls amusements.

Ainsi un grand nom et une immense fortune se sont cachés dans cette solitude pendant un demi-siècle, pour donner une leçon de philosophie historique, perdue au désert. Souvent, lorsque je voyais Carry dans le lointain, et que ma pensée arrivait tout de suite à M. de Caumont, je me demandais ce qui serait advenu, si, après 93, tous les jeunes nobles, se regardant comme morts avec la royauté, se fussent ensevelis, à l'exemple des Caumont, dans les thébaïdes de l'Europe, pour ne plus reparaître en France, même dans leur postérité.

On admire ces actes exceptionnels de désespoir héroïque, mais il est fort heureux qu'ils ne soient pas généralement imités.

Une nuit, — c'était au printemps de 1832, — M. de Caumont, dont le sommeil n'avait jamais été troublé depuis le dernier siècle, fut réveillé en sursaut par des voix d'hommes et des aboiements de chiens, mêlés aux mugissements de la tramontane et de la mer. Il se leva, s'habilla incomplétement, prit son fusil de chasse, examina les amorces, fit le signe de la croix, comme un pieux descendant des croisés, *Calvimons*, et descendit, avec le plus grand calme, sur le perron de son château. Un jeune homme en montait les marches avec précipitation. L'anachorète de Carry se mit sur la défensive, et attendit de sang-froid le nocturne et mystérieux agresseur.

— Noble seigneur de Caumont, dit l'arrivant, nous sommes des naufragés et nous nous réfugions chez vous. Si nous n'étions que des hommes, nous n'aurions pas troublé votre sommeil, mais il y a une femme avec nous.

Celui qui parlait ainsi avait dans son maintien, sa voix, son geste, une si grande distinction, que M. de Caumont ne crut pas devoir craindre une trahison ou une embûche ; il fit le signe de bon accueil, et ouvrit la porte du grand salon pour recevoir les naufragés et leur compagne.

Un instant après, plusieurs hommes arrivèrent, et une jeune femme monta lestement les marches du perron, prit la main du châtelain, la serra, et, se penchant à son oreille, elle déclina son nom à voix très-basse. M. de Caumont, qui s'attendait à tout, en vrai gentilhomme, pour ne s'émouvoir de rien, ne s'attendait pas à cette rencontre ; il réprima un cri et tomba aux genoux de la jeune femme... C'était la duchesse de Berry.

La princesse releva tout de suite M. de Caumont, et lui dit :

— Je ne suis qu'une pauvre naufragée et une proscrite ; j'ai besoin de protection et de secours. Le temps des hommages est passé.

M. de Caumont offrit sa fortune, son château, ses bras, sa vie, et introduisit la princesse et sa suite dans le vesti-

bule, éclairé par une lampe de veille. Les nobles seigneurs et les vaillants soldats de cette petite cour chevaleresque portaient sur leurs vêtements les traces de la dévastation, les souillures de la tempête et de la mer, et la princesse elle-même était méconnaissable ; l'eau ruisselait sur sa robe et dans ses cheveux.

Le vestiaire de l'anachorète de Carry n'était pas assez approvisionné pour fournir des habits de rechange aux passagers du *Carlo-Alberto*. On alluma un grand feu sous le manteau de la haute cheminée féodale, pour sécher les vêtements des hommes, et la princesse, conduite et servie par une vieille paysanne discrète, trouva, dans les défroques de la jeunesse de M. de Caumont, assez de hardes pour quitter la toilette de son sexe et reparaître en costume de chasseur. Elle était calme, gaie, charmante et pleine de confiance dans la sublime folie de son expédition.

— A Marseille, dit-elle, on sait déjà que nous sommes ici ; la gendarmerie est à nos trousses. Nous ne nous arrêtons pas, nous passons. Demain, au lever du soleil, nous serons déjà bien loin.

On servit une collation d'anachorète à la princesse et à sa cour ; il y avait peu, mais quand le cœur donne, la reconnaissance accepte. On ne contrôle pas le menu du festin. Les convives mangèrent debout et le bâton à la main, comme les Hébreux à la fête du Passage : *Pascha, id est transitus.*

Bien avant le coucher des dernières étoiles, la duchesse de Berry se mit à la tête de sa cour chevaleresque, et dit :

— Messieurs, en avant, et à la garde de Dieu !

Le château de Carry, près Marseille, d'après le dessin de M. C. Roux.

Et, sous la conduite d'un passager qui connaissait le terrain, elle se dirigea vers les montagnes boisées, le chemin du nord. M. de Caumont accompagna ses coreligionnaires jusqu'aux limites de son domaine, et là, il reçut, une dernière fois, l'expression de la plus vive reconnaissance, témoignée par la duchesse de Berry, dans des termes si honorables et si flatteurs, que leur souvenir a réjoui la vieillesse et peuplé la solitude de l'anachorète de Carry.

A l'époque du procès du *Carlo-Alberto* et des assises de Montbrison, les noms de Carry et de Caumont retentirent dans les journaux et les entretiens du monde politique ; mais, depuis 1832, nous avons vu tant de choses, et prononcé tant de noms que nous avons presque tout oublié. Le *Carlo-Alberto*, Montbrison, la Vendée contemporaine, la Pénicière, et même l'infâme trahison qui aboutit à Blaye, toutes ces choses qui ont passionné l'Europe sont sorties de toutes les mémoires aussi aisément que le *droit de visite*, la *question du Texas* et l'*affaire Pritchard*. Le lendemain dévore la veille. L'histoire est faite pour enrichir l'historien et l'éditeur, mais le lecteur est rare, si l'acheteur est nombreux, et souvent la mémoire manque au lecteur. Le fleuve de Léthé coule partout, et chacun s'y abreuve. Seuls les grands faits et les grandes dates restent dans les cerveaux humains : 1789, 1830, 1848, 1852. Ce sont les jalons de notre vie ; mais il ne faut pas remonter plus haut. Les tours de la Bastille sont les colonnes du passé. Est-ce la faute de l'histoire ? peut-être oui. A force de vouloir être grave, elle repousse l'homme, cet enfant éternel.

MÉRY.

VOYAGES SUR LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS. — OUEST. NORMANDIE.

UNE SAISON A TROUVILLE-SUR-MER (1).

La sortie du chemin de fer de Lisieux sur le Grand-Jardin. Dessiné sur les lieux par M. F. Thorigny

I. — DE LISIEUX A PONT-L'ÉVÊQUE. LE GRAND-JARDIN.

L'exactitude, qui est la politesse des rois, est la vertu des chemins de fer. La Compagnie de l'Ouest a tenu sa parole en ouvrant la section de Lisieux à Pont-l'Evêque, c'est-à-dire à Trouville et à Villers-sur-Mer, pour la saison des bains de 1858. Ainsi se trouve réalisée notre pré-

(1) Cet article rentre à la fois dans la série des *Voyages en France* et dans celle des *Eaux et bains célèbres*. Voyez la *Table* générale des vingt premiers volumes et celles des tomes XX à XXIV.

Voyez spécialement *De Paris à Trouville*, t. XXIV, p. 369.

diction de septembre dernier : On ira de Paris se baigner à Trouville et à Villers dans l'Océan, — comme on va se baigner dans la Seine à Asnières et à Saint-Cloud.

Si la promenade est un peu plus longue, elle est beaucoup plus belle, et elle est surtout admirable de Lisieux à Pont-l'Evêque. C'est la traversée du Grand-Jardin de la Normandie, si bien nommé, — et qui est tout simplement le plus riant jardin de la France.

L'entrée de cet Eden est un véritable coup de théâtre, un lever de rideau féerique, un changement de décor prodigieux. On pourrait croire que la locomotive y met de la coquetterie, si cette merveille n'était le produit naïf de l'état des lieux. Tant il est vrai que Dieu et la nature sont les artistes par excellence, et que le génie humain, tout en leur empruntant la foudre et la vapeur, n'a rien de mieux à faire qu'à mettre en scène leurs chefs-d'œuvre!

Voici la surprise et la péripétie qui vous attendent à Lisieux.

En quittant le chalet gracieux de la gare, vous entrez sous terre et vous passez sous la vieille cité des Lexoviens. La locomotive ébranle les fondements de la cathédrale et réveille les ombres de Crassus, le lieutenant de César, de l'évêque Theudobald, de Rollon le Pillard et de Guillaume le Conquérant, de Philippe-Auguste et de Henri IV, de Pierre Cauchon et du chancelier Séguier, — qui ont tour à tour habité Lisieux pour son bonheur ou son malheur. Tout à coup la lumière vous arrache en sursaut à ce rêve historique, et vous débouchez en plein air, en plein soleil, en pleine verdure; en plein éblouissement, dans cette vallée de délices qui s'appelle la vallée d'Auge!

Retournez-vous bien vite cependant, et regardez le point de vue de la sortie du tunnel, qui va vous échapper, — et qu'est allé dessiner pour vous, sur place, M. Félix Thorigny, ce collaborateur artistique de M. de Caumont, qui sait sa Normandie sur le bout du fusain.

Au centre, le souterrain béant, avec son cadre et son fronton de briques rouges ; à son sommet, comme un panache sur l'oreille, la belle maison de M^me^ D***, avec ses hauts pignons à la Henri IV ; à droite, les arbres séculaires du boulevard, perdus dans le ciel ; à gauche, l'ancien Lisieux massé à l'ombre des flèches de ses églises. N'est-ce pas là une digne porte du Grand-Jardin normand ? Et jamais œuvre de chemin de fer mérita-t-elle mieux le titre d'œuvre d'art?

Maintenant laissez-vous conduire à Pont-l'Evêque, entre les pommiers et les grands bœufs, à travers les frais herbages et les eaux courantes, — au centre du plus radieux amphithéâtre et des perspectives les plus douces, variées à chaque tour de roue.

Saluez la patrie du fromage, la vieille capitale du pays d'Auge, autrefois Pont-à-la Vache, aujourd'hui Pont-l'Evêque, depuis qu'un prélat de Lisieux restaura ses arches croulantes. Elle porte encore pour armes « de pourpre à deux bœufs d'or, au chef cousu de France ; » armes parlantes, s'il en fut, — car Pont-l'Evêque engraisse les bœufs que la France mange à Paris. Voilà toute sa gloire et toute sa prospérité. Visitez son église du quinzième siècle, son manoir de Canapville, en bois et en pierre, son château de Bonneville, en ruines, où revient le spectre de Guillaume ; — et puis montez en omnibus, et vous voilà sur la plage de Trouville.

II. — LA LÉGENDE DE LA FÉE CREUNIA.

Nous vous avons dit l'origine obscure et les progrès brillants de Trouville, — devenu l'Eldorado des côtes de l'ouest. Mais nous ne vous avons pas raconté la légende de sa plage d'or et de ses paysages d'émeraude. Voici cette légende, telle que la tradition la répète encore.

C'était au temps des fées. Il y en avait une qui s'appelait Creunia, et qui régnait sur le rivage normand.

Un jour donc, rapportent les bonnes femmes, et, d'après elles, les poëtes et les journalistes, la fée Creunia descendit au bord de la mer, non loin de l'embouchure de la Touque.

— Mes enfants, dit-elle à quelques pirates du Nord, qui venaient de débarquer, il est temps de cesser cette vie aventureuse que vous menez sur l'Océan. Jusqu'ici vous avez enduré de grandes fatigues ; il est temps de vous reposer et d'apprendre enfin ce que c'est que la famille. Quittez surtout ces honteuses habitudes de vivre du butin que vous enlevez à des hommes qui sont vos frères.

Ratir, puissant chef des pirates, répondit à Creunia :

— Je suis *roi de mer*, jamais je n'ai demandé un refuge sous aucun toit, et jamais je n'ai vidé mon cornet à boire auprès d'aucun foyer. La mer! voilà mon domaine, et je prétends y régner en maître.

Ce langage plein d'arrogance déplut à la fée Creunia ; elle fit un geste, et, à l'instant, tout le corps du géant Ratir fut couvert de sable et de petits coquillages bivalves, et couché au milieu des flots.

Ses rudes compagnons furent saisis d'effroi. Ils portaient des bâtons noueux, en bois de pommier. Sur l'ordre de Creunia, ils les jetèrent loin d'eux, et ces bâtons devinrent autant de pommiers magnifiques.

Depuis cette époque, le pommier s'est toujours plu dans les contrées maritimes, et la Normandie a été son séjour de prédilection.

Creunia étendit la main, et, soudain, de riches moissons, de beaux pâturages, de grands arbres, — toutes les splendeurs des coteaux de Trouville, de Villers et de Beuzeval, — se déployèrent aux yeux étonnés des hommes du Nord.

— A l'avenir, voilà votre patrie, dit Creunia, prenez-en possession. Vous y trouverez des femmes belles et dignes d'être vos compagnes; elles donneront naissance à une race vaillante et robuste. Des contrées les plus lointaines on accourra vers ce rivage pour y chercher la santé ; votre pays fera l'admiration des autres peuples.

Elle dit, et tout à coup les collines s'abaissèrent jusqu'au bord de la mer, et découvrirent l'ouverture béante d'un vaste souterrain au milieu duquel Creunia disparut.

De là, le nom de *Creuniers* que l'on donne encore aujourd'hui à ces grottes de la plage, situées entre Trouville et Villerville.

Quant à Ratir, il n'est pas revenu à sa forme primitive : il est toujours couché au milieu des flots, et, lorsque la mer se retire, on l'aperçoit en face de Villerville ; aujourd'hui on l'appelle *Ratier*, et les coquillages dont il est recouvert s'appellent *moules*.

Les vieux pêcheurs de la côte n'élèvent aucun doute à cet égard.

Les descendants des anciens compagnons de Ratir habitent le pays que Creunia donna à leurs pères, ils vivent du produit de leur pêche et font tous leurs efforts pour débarrasser le *roi de mer* de l'enveloppe qui le retient captif. Malheureusement, ils ne peuvent y parvenir ; à mesure que les moules sont enlevées, elles se renouvellent avec une rapidité prodigieuse.

Creunia poursuit toujours sa vengeance.

Toutefois, les habitants de Villerville ne seraient pas

trop surpris s'ils voyaient quelque jour le Ratier se lever de son tombeau de sable et venir leur demander des nouvelles des anciens aventuriers qu'il commandait.

Quant à la dernière prédiction de Creunia sur la prospérité des bains de Trouville, les plus illustres personnages sont venus l'accomplir, à la tête de la foule qui se presse chaque année, — et cette année plus que jamais, — au salon, dans les hôtels et sur la grève consacrés par la fée de la mode, cette nouvelle reine du pays (1).

Rossini, entre autres gloires, a été si fidèle à Trouville, qu'une rue y porte son nom, et qu'un tailleur s'intitule avec fierté : Tailleur de Rossini, — comme s'il s'agissait d'une majesté régnante.

III. — L'ARRIVÉE ET L'INSTALLATION A TROUVILLE.

La saison des bains a plusieurs phases :
L'arrivée et l'installation,
La vie au salon et sur la plage,
Les promenades dans la ville et aux alentours,
Et par-dessus tout les chroniques et les anecdotes, qui poussent ici comme les pommes sur les pommiers.

L'arrivée des baigneurs est le grand amusement de l'hôtel de Paris, où descendent les correspondances du chemin du fer, — et du quai de la Touque, où abordent les paquebots du Havre. C'est là que les curieux et les philosophes apprécient les envahissements de la crinoline, — au nombre toujours croissant des malles et des caisses dont les Parisiennes sont escortées en voyage.

— L'institution des caisses est en progrès, — disait Amédée Achard l'année dernière. Un bulletin récent avait inscrit le chiffre 35 sur le drapeau triomphant de la mode. Trente-cinq caisses! c'est-à-dire trente-cinq robes au moins, en prenant le minimum d'une robe par caisse. C'était beau ! c'était grand ! c'était épique ! Se pourrait-il qu'un pareil nombre fût dépassé ? Pends-toi, Crillon ! il l'a été. C'était l'autre soir : il pouvait être sept heures et demie. *Le Chamois* venait d'entrer dans la Touque. Un flot de curieux, moitié châles et moitié jaquettes, regardait le débarquement des passagers. Tout à coup une dame paraît. Rien ne la distinguait de ses sœurs les Parisiennes, ni son chapeau, ni son mantelet, ni son sourire. Elle pose le pied sur le quai, une caisse la suit, puis une autre, puis une autre encore, puis une escouade, puis un escadron. Caisses sur caisses ! Ossa sur Pélion ! Comme jadis les Grecs sortaient des flancs du cheval de Troie, les caisses sortaient des flancs du bateau à vapeur. C'étaient toujours de nouvelles caisses et jamais la dernière. Enfin la dame s'en alla tranquillement, précédée, suivie, accompagnée de caisses et de cartons. Un habile arithméticien en compta quarante-trois. La foule faillit applaudir.

(1) Aux noms des fondateurs et des habitants fixes que nous avons déjà cités, il nous suffit d'ajouter quelques noms relevés au hasard sur les listes du salon de Trouville : prince Doria, Mélesville, lord Grey, Mérimée, comte de Barbantane, Troplong, prince de Beauvau, comte Tascher de La Pagerie, abbé Coquereau, duchesse d'Otrante, comte de Nieuwerkerke, Rossini, Ampère, comte de Montesquiou, duc et duchesse de Maillé, comte Raymond de Sèze, princes et princesses Murat, comtesse de Béthune, marquis et marquise Oudinot, docteur Leroy d'Étiolles, Sainte-Beuve, duc et comte de La Rochefoucauld, princes Biron de Courlande, Géraldy, Guizot, de Bourqueney, princes et princesses de Broglie, princes et princesses de Wagram, Amédée Achard, princes de Salm-Salm, princes de Wurtemberg, duc Pasquier, reine Christine d'Espagne, ambassadeurs de Turquie, d'Angleterre, etc.; presque tous les écrivains et artistes éminents de Paris, etc.

Voilà le maximum de l'année 1857. Eh bien, il a déjà été dépassé en 1858. Un mathématicien, non moins fort qu'Amédée Achard, a compté, le 16 juin, cinquante caisses arrivant à l'hôtel de Paris, — à la suite d'une lionne de la Chaussée-d'Antin, — qui avait loué, pour cette cargaison de robes, une énorme charrette à Pont-l'Evêque.

Après l'arrivée, l'installation; ceci est une grosse affaire à Trouville. Trouville est grand comme la place de la Concorde, et tout Paris veut s'y loger entre juin et septembre : jugez des difficultés du problème! On a eu beau entasser les maisons, les élever de quatre étages, les grouper de la grève à la montagne ; multiplier les hôtels garnis et les chambres meublées, faire des salles à manger dans les cuisines, des salons dans les cabinets, des alcôves dans les couloirs, bourrer le tout de lits-canapés, de commodes qui ne le sont guère, de secrétaires sans secrets, de tables et de siéges lilliputiens, etc., etc. Quand la ville est pleine comme un œuf, — le moyen d'y trouver place avec cinquante caisses? Aussi, malheur au touriste qui prend le chemin de Trouville sans y avoir retenu d'avance un logement! il s'expose à l'aventure, célèbre dans le pays, de ces quatre amis de M. Amédée Achard : Théodore, Louis, Fortunio et Raoul.

IV. — VOYAGE A LA RECHERCHE DE QUATRE LITS.

Ces quatre messieurs avaient manqué, l'année dernière, — au plus fort de la saison, — la correspondance du chemin de fer, — et cherchaient à travers Lisieux une calèche pour se rendre à Trouville.

Leurs bagages n'étaient pas encombrants. Louis portait une valise, Raoul un nécessaire, Fortunio un sac de nuit, Théodore un foulard rouge, — et vingt mille francs dans son portefeuille.

Avec vingt mille francs, on ne doit manquer de rien : c'est ce que nous allons voir!

Après avoir fouillé en vain huit ou dix rues, par trente-trois degrés à l'ombre, Fortunio avise deux chevaux et un brancard :

— Vous avez des voitures? demanda-t-il au carrossier.

— J'ai trois calèches, deux briskas, un coupé, cinq chars à bancs, quatre tilburys, six cabriolets, six américaines...

— Je me contenterai d'une calèche.

— Je n'en ai pas aujourd'hui.

— Une américaine?

— Je n'en ai plus.

— Et ce brancard?

— Il est loué.

— Ces deux chevaux?

— Ils sont retenus.

— Enfin, qu'avez-vous de disponible?

— Absolument rien.

— Il fallait le dire tout de suite.

Nouvelle course, — et découverte d'un second carrossier.

— Avez-vous une voiture quelconque?

— J'en ai dix.

Fortunio trembla.

— Je retiens cette calèche.

— Impossible, — quand vous m'en donneriez cinq cents francs.

Théodore tira de sa poche ses vingt billets de banque. Le carrossier eut un éblouissement; — mais, « avec le geste de Thémistocle repoussant les trésors d'Artaxerce : »

— Impossible! répéta-t-il, cette calèche ne m'appartient plus.

Raoul, désespéré, tomba sur une borne et « jura qu'on

ne l'en arracherait que par la force des baïonnettes. » Théodore rengaîna son portefeuille, — et « en signe de détresse arbora son foulard rouge — au bout de son nez. »

Cependant le carrossier attendri leur indiqua une voiture dans la rue prochaine. — Quelle voiture, hélas ! pleine « de rhumatismes articulaires. » — Mais elle avait une grande qualité, elle était disponible, — avec deux chevaux maigres et un cocher gras.

Les quatre amis s'y installèrent, chantant en chœur :

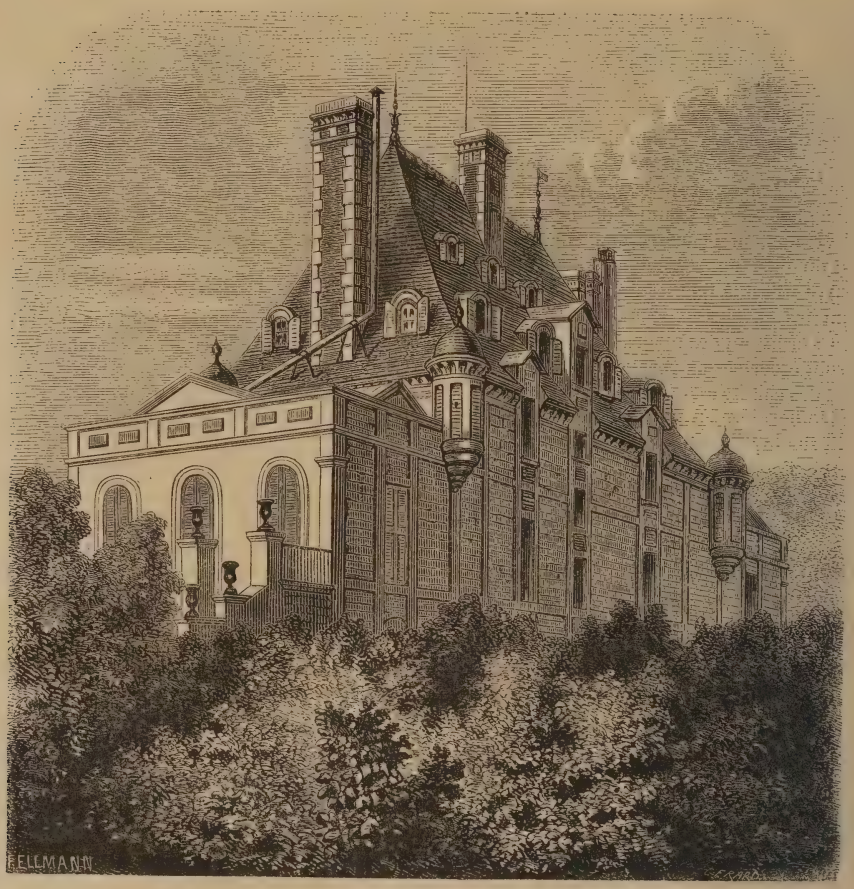
Ce brancard est à mon gré;
J'y suis bien, j'y resterai (*bis*).

Les voilà partis; les voilà sur la route de Trouville ; — ils y restèrent longtemps, mais cette route est si belle ! Bref, ils arrivèrent, au soleil couchant, devant l'hôtel d'A***, choisi par leur conducteur.

L'hôtelier était justement sur sa porte. Le dialogue suivant s'établit entre lui et les voyageurs, — dialogue recueilli par le charmant poëte de cette Odyssée :

— Avez vous des chambres ?
— J'en ai deux.
— Avez-vous des lits ?
— J'en ai trois.

Il s'en manquait de deux chambres et d'un lit pour que



Le château d'Aguesseau. Dessin de Fellmann, d'après M. le vicomte du Moncel (Album de Trouville, publié par M. Arnoul-Lugan, éditeur à Trouville. — Voir notre note de septembre dernier.)

la valise, le sac de nuit, le nécessaire et le foulard rouge fussent logés convenablement.

— Nous sommes quatre, permettez que nous cherchions quatre lits, dit Fortunio.

— Imprudent ! murmura Louis.

— Faites, répondit l'hôtelier.

Et il ajouta en souriant :

— Des lits !... comme s'il y avait des lits à Trouville en juillet !

Mais Fortunio était déjà loin de l'hôtel d'A***. Il croyait aux lits, il cherchait des lits.

Cependant Théodore proposa d'ouvrir une conférence au coin de la rue voisine, et le résultat de cette conférence fut que la caravane retourna chez l'hôtelier aux deux chambres.

Trois lits subdivisés en deux chambres sont-ils un bien qu'il faille négliger dans une ville encombrée des citoyens du monde ?

Que deviendrait-on si, la nuit venue, on continuait d'errer sans feu ni lieu à travers les rues de Trouville et les sables de sa plage ?

— Qu'en pensez-vous ? dit-on à Raoul.

— Je pense que je suis fatigué.

— Alors, marchons, reprit Théodore.

Cette fois, l'hôtelier était dans sa cour ; il allait et venait en se frottant les mains, et commandait à la valetaille un fastueux banquet.

Louis pensa que cette attitude ne promettait rien de bon.

Il prit un air gracieux pour saluer le personnage, donna quelques éloges bien sentis à l'enseigne de son hôtel, trouva le chien de son établissement tout à fait joli, et toussant légèrement :

— Mes amis et moi avons réfléchi, dit-il d'une voix timide ; les deux chambres et les trois lits que...

— Il est trop tard ! répondit l'hôtelier d'un air superbe.

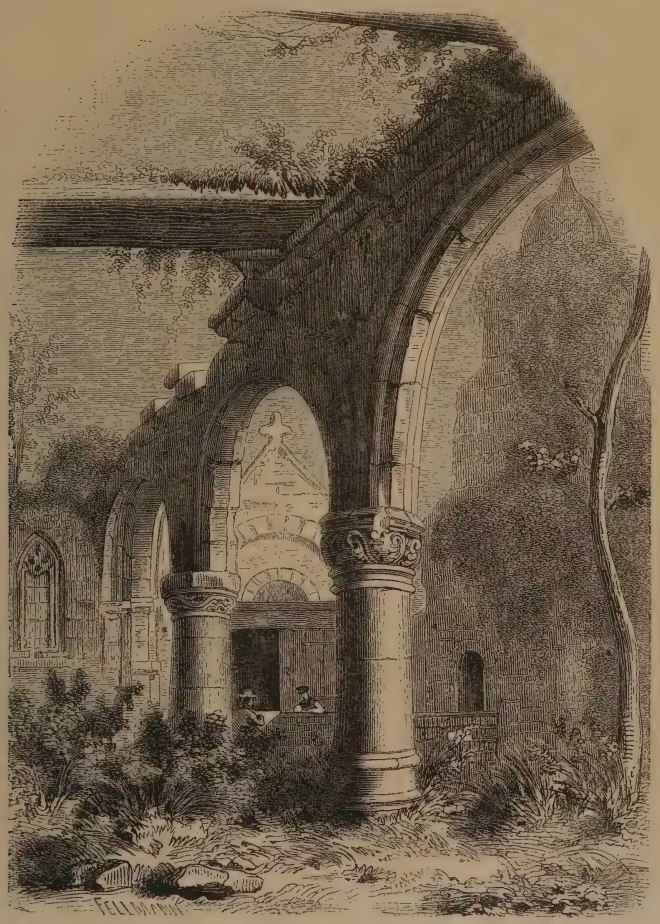
Trop tard ! comme au 30 juillet et au 24 février ! Quel mot et dans quelle situation !

— Bonsoir et bonne chance ! reprit l'hôtelier avec une sanglante ironie.

Seconde conférence au détour de la rue :

— Je constate un fait, dit Raoul ; c'est Fortunio qui a voulu faire ce voyage d'agrément. Le voyage est terminé.

— Je propose donc positivement de battre en retraite comme les fameux dix mille. Les deux chevaux maigres peuvent encore marcher, et en poussant aux roues, nous avons l'espoir d'arriver à Touques ou à Villers à minuit...



Vue intérieure des ruines de Saint-Arnould. Dessin de Fellmann, d'après M. le vicomte du Moncel.

La proposition fut mise aux voix et rejetée à la majorité de trois voix contre une.

Ce fut alors qu'un arc-en-ciel apparut aux quatre voyageurs, — sous la forme de Georges T***, un ami du boulevard Italien.

— Tiens ! vous êtes à Trouville ?

— C'est-à-dire nous essayons d'y être ! mais nous n'avons pu encore y parvenir... Connaissez-vous un lit ou deux ?

— Je ne connais qu'un divan sur lequel je couche... Mais vous trouverez votre affaire au grand hôtel de ***.

On courut au grand hôtel de ***. Le maître était aussi devant sa porte, — n'ayant pas d'autre logement chez lui-même, — comme tous les logeurs patentés de Trouville.

On lui demanda d'abord quatre lits, puis trois, puis deux, puis un...

— Repassez dans huit jours pour un, dit-il, après avoir consulté longuement ses registres ; dans trois semaines pour deux, et dans un mois pour quatre, — si vous voulez bien les retenir d'avance, messieurs.

Théodore entendit ses vingt billets de mille francs éclater de rire dans son portefeuille, — et Fortunio se demanda s'il aimait assez l'Océan pour s'y promener huit jours dans l'espoir fallacieux d'y dormir une nuit ?

— Ah ! reprit Georges T*** se frappant le front, il reste une maison garnie à louer sur la route de Honfleur.

— Cette route ramène-t-elle à Paris? demanda Raoul avec componction.

La maison indiquée, dit M. Achard, avait vraiment l'aspect aimable. Une façade de briques rouges et de galets noirs avec des volets verts qui riaient au soleil. Un écriteau de bon augure pendait au-dessus de la porte avec ces mots doux à lire : *Appartements garnis à louer.*

Théodore chercha une sonnette. Il n'y avait pas de sonnette. Louis chercha un marteau. Il n'y avait pas de marteau. Fortunio donna un coup de poing dans la porte. Personne ne répondit. Raoul s'assit par terre en gémissant.

— Et remarquez toujours, dit-il, que nous faisons un voyage d'agrément !

Théodore proposa de faire le siége de la maison et de s'en emparer de vive force.

— Il y a peut-être des gendarmes, objecta Louis timidement.

Fortunio, qui aime le progrès et la fantaisie, rejeta cette opinion, qui lui parut entachée de modérantisme et de bourgeoisie.

— Attaquons, dit-il, et si la force armée nous menace, nous ferons comme Charles XII à Bender.

Le bruit de cette discussion attira un voisin.

— Le quartier est habité, dit Georges T***; voilà un bonnet de coton blanc.

Le bonnet, interpellé, assura que la maison sourde et muette avait un propriétaire.

Théodore demanda si l'on pouvait voir cet homme gracieux.

— Certainement, reprit la voisine ; mais il faut attendre qu'il ait fini de chanter.

— Et où chante-t-il, ce propriétaire chéri?

— A l'église... C'est le bedeau... Dans une petite demi-heure il aura fini... On chante le salut à la Chapelle-Neuve.

— Croyez-vous que cette maison garnie soit meublée? ajouta Théodore.

— Un peu, répondit la voisine.

Cependant Fortunio cherchait un point de vue, Raoul cherchait un banc. Fortunio trouva une colline, Raoul trouva une borne. L'un grimpa, l'autre s'étendit.

Au bout d'un quart d'heure, huit hommes et dix femmes passèrent sur la route, suivis de cinq enfants.

— Le bedeau va venir, dit la voisine.

Au bout d'un autre quart d'heure, personne ne passait plus.

La voisine ratissait des carottes ; Raoul soupirait ; on ne voyait que des moineaux sur un buisson. Le paysage manquait de propriétaire.

— Et le bedeau ? demanda Louis.

— C'est qu'il aura fermé l'église et pris son râteau, dit la voisine.

Théodore devina qu'un nouveau malheur les menaçait.

— Que signifie ce râteau? dit-il.

— Ah ! voilà, monsieur ne sait pas ; c'est que le bedeau est jardinier... Il a été à son jardin.

Théodore regarda Louis ; Louis regarda Raoul ; mais Raoul secoua la tête. Comme Valentine de Milan, il semblait dire : « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien. »

Une femme, petite, noire et boiteuse, parut alors sur la route.

— Ah ! voilà la femme du bedeau, dit la voisine.

Théodore la trouva jolie. C'était une lâcheté !

La femme tira un trousseau de clefs de sa poche et ouvrit la maison. Théodore la trouva délicieuse.

— Entrez ! messieurs, dit-elle.

Il y avait dans la maison quatre chambres, meublées de trois chaises et d'une cuvette.

— C'est très-propre ici, dit la propriétaire, tous meubles neufs qui n'ont jamais servi.

— Messieurs, dit Théodore, étant donné trois chaises en noyer et une cuvette, pensez-vous qu'on puisse coucher quatre ?

Fortunio lui-même, qui revenait de son point de vue, assura que c'était difficile, même en se serrant beaucoup.

— Permettez, messieurs, reprit la femme du bedeau, c'est ici la maison garnie, mais les lits sont à côté.

Cette fois on trouva quatre lits avec huit matelas et les oreillers assortis sur des sommiers de crin.

— Très-bien ! dit Théodore, courez réveiller Raoul et apportez-le.

On apporta Raoul,

— Qu'en dis-tu ? lui dit Théodore.

— Je dis qu'il faut mettre les draps et les couvertures à ces lits, répondit Raoul.

— C'est que les draps et les couvertures sont à Honfleur ! répondit la femme du bedeau... Ils arriveront dans quinze jours !!!

Ce fut comme un coup de foudre...

Théodore, cette fois, trouva que la propriétaire était laide à faire peur.

Et les quatre voyageurs se remirent en campagne.

Bref, après avoir battu la ville du haut en bas et du bas en haut, sans découvrir les quatre gîtes indispensables, ils se résignèrent, la nuit tombant, à coucher sur la plage, dans des cabanes de baigneurs, lorsqu'ils furent sauvés par une témérité de Fortunio.

Ce dénoûment diffère de celui de M. Amédée Achard, mais nous devons nous en rapporter à un témoin oculaire.

En repassant devant l'hôtel d'A***, Fortunio avait dit à l'aubergiste qu'il donnerait vingt francs par lit à qui lui en procurerait quatre.

Ce mot imprudent courut Trouville comme une étincelle électrique, et cette cité, dépourvue de la moindre couchette au prix ordinaire, se trouva, par un miracle soudain, toute pleine de lits à vingt francs !...

De sorte qu'au moment où nos quatre amis s'installaient dans leurs cabanes, — comme autant de Diogènes dans leurs tonneaux, ils furent assaillis par une procession de logeurs et de coucheurs empressés ; l'un leur offrant deux lits, l'autre quatre; celui-ci trois, celui-là cinq, ce dernier six à lui seul. Total, vingt lits, au plus offrant et dernier enchérisseur.

— A la bonne heure ! s'écria Fortunio triomphant, j'ai découvert, sans y songer, l'art de multiplier les lits à Trouville, quand il n'y en a plus. — Je ne prends point de brevet d'invention, — et je livre mon secret à quiconque a des louis dans sa poche !

Là-dessus, ils refusèrent quatorze lits et en acceptèrent six, les meilleurs, dont deux armoires et quatre canapés.

Mais ce furent le nécessaire de Raoul et le foulard de Théodore qui couchèrent dans les armoires.

Eh bien, tels sont les charmes de Trouville, que les quatre touristes y passèrent un mois avec délices, — et qu'ils y sont revenus depuis tous les ans, — après avoir fait retenir d'avance leurs chambres et leurs lits !

V. — LA PLAGE ET LES BAINS.

On se baigne à Trouville le matin et le soir, mais plus agréablement le matin. L'air est encore tiède sur la

plage, garantie du soleil levant par les hauteurs d'Hennequeville. Rien de plus gai alors, rien de plus brillant et de plus animé que le tableau des tentes et des vestiaires, des marchands nomades, des baigneurs et des baigneuses allant et venant sur le sable d'or ou dans l'azur de la vague, les uns se livrant à la lame, les autres portés par les maîtres nageurs ; — tous dans un pêle-mêle apparent, malgré la corde qui sépare les deux sexes. En fait de cordes, les amateurs craintifs, les dames et les enfants surtout, réclament à bon droit des cordes d'appui et de sauvetage. Pourquoi les leur refuse-t-on ? Est-ce par hasard dans l'intérêt des garçons de bain, rendus ainsi indispensables? Avis à qui de droit ; avis aussi pour l'insuffisance des cabanes, indignes d'un établissement à la mode. Trouville n'a qu'à copier, à cet égard, Villers, son humble faubourg, — où les bains sont parfaitement organisés.

L'excellent effet des bains de mer n'est plus en discussion. L'air et l'eau de l'Océan, saturés de sels et d'électricité, sont admis par tout le monde comme les toniques les plus utiles à notre génération épuisée de travail ou de plaisir.

— Docteur, l'hiver m'a brisée ; j'ai eu tant de bals et tant d'émotions, que je me sens anéantie.

— Allez aux bains de mer, ils vous retremperont.

— Docteur, j'éprouve une surexcitation étrange ; mon imagination bat la campagne ; j'ai des vapeurs et des colères inexplicables...

— Allez aux bains de mer, ils vous calmeront.

— Docteur, les compliments ont beau dire, je me sens maigrie, et je pèse huit livres de moins.

— Allez à la mer ; la mer engraisse.

— Docteur, il est temps d'arrêter cet embonpoint qui m'envahit ; je veux encore danser l'hiver prochain.

— Allez à Trouville ; ses bains vous maigriront.

Si bien qu'à force de guérir toutes les maladies, les bains de mer sont devenus eux-mêmes la maladie universelle.

Il faut dire que, — sauf la première impression, — la jouissance est égale au bienfait. Lutte de l'émotion, péril dompté, réaction de bien-être, redoublement de vigueur, d'appétit et d'activité, renaissance intellectuelle, morale et physique, rien ne manque à l'attrait de la natation en mer ou de la simple immersion.

A la condition toutefois de n'en pas abuser, comme font la plupart des baigneurs et surtout des baigneuses. Passer de trois à cinq minutes dans l'eau, telle est la moyenne ordonnée par les médecins et pratiquée par les Anglais, ces rois de la mer, docteurs en hygiène. Ceux qui se baignent un quart d'heure et même plus encourent donc, à moins d'un tempérament exceptionnel, une foule d'accidents qu'on doit imputer à l'excès et non pas à l'usage.

VI. — UNE PARALYTIQUE ET UN GRAND PERSONNAGE.

En fait d'exception presque miraculeuse, on a vu à Trouville, il y a quelques années, une jeune et belle femme, paralysée des pieds à la tête, arrivant à la grève sur deux béquilles, retrouver, à chaque bain, une telle force, qu'elle se livrait avec succès à la natation. L'Océan la galvanisait dix minutes, — après quoi, regagnant le rivage, elle retombait inerte et sans mouvement. Cette alternative de vie et de mort avait quelque chose de navrant et d'admirable à la fois. Elle persista, revint plusieurs saisons ; — et, l'action vitale de la mer prenant enfin le dessus, — elle recouvra une santé et une activité complètes.

La plage a d'ailleurs ses diversions amusantes, — l'entrée et la sortie du bain, les préludes et les dénoûments, — les frayeurs comiques et les épisodes inattendus.

Un jour, c'est un grand personnage politique, le comte ***, qui se fait promener dans sa calèche sur le sable durci, à la marée basse. Il oublie que ce sable s'amollit et s'enfonce sous un poids fixe ; il fait arrêter son équipage pour contempler l'immensité, — et il reste embourbé jusqu'aux essieux, à deux pas des vagues prêtes à remonter sur la grève. Il crie, il appelle au secours ; son cocher et ses chevaux s'épuisent en vain. L'attelage s'affaisse comme la voiture, et la mer va tout engloutir si on n'invente un sauvetage inconnu... La ville entière est accourue sur les lieux... On se consulte, on cherche, — on ne trouve rien... Et la calèche descend toujours, et la mer monte à grands pas. Enfin, un homme de tête et d'action demande et obtient vingt hommes et vingt chevaux. Les hommes dégagent les roues en pente douce, et les chevaux attelés ensemble, fouettés jusqu'au sang, arrachent enfin l'équipage de l'abîme et l'entraînent jusqu'au terrain des vaches.

Le comte *** était sauvé ; — mais il tombait dans un autre péril.

Ayant promis d'avance à ses libérateurs tout ce qu'ils voudraient pour récompense, il reçut de chacun d'eux la pétition d'un bureau de tabac à Trouville. Total : vingt bureaux de tabac à créer d'un seul coup !

Ce qui permit au grand homme de refuser... l'impossible, et de faire ainsi vingt ingrats sans en avoir l'air lui-même.

Dites encore qu'il ne sert à rien d'avoir été cinquante ans diplomate sous trente-six gouvernements !

VII. — LE SAUVEUR DE SOI-MÊME.

Un autre jour, c'est M. L***, un des plus hardis nageurs, un des tritons de la plage, qui, après une longue traite en mer, se rhabillait tranquillement dans sa cabane. Tout à coup il entend des cris aigus, et voit chacun indiquer au large un baigneur à demi noyé. — Au secours ! sauvez-le ! criait une famille éperdue, à qui des milliers de voix faisaient écho sur la grève. Vingt nageurs s'élancent, dix barques les suivent, et M. L*** précède les uns et les autres. Il file comme un requin, il lance des brassées formidables, il monte et descend et coupe les vagues de la pleine mer. Bref ! il arrive au noyé et en même temps au bout de ses forces... Le noyé était un fagot, — bâtons flottants de la fable, — et M. L*** épuisé allait se noyer réellement, si une barque ne l'eût recueilli au moment où il sombrait.

Or, — voilà le joli, — devinez ce qu'il apprit en débarquant ?

Qu'il avait manqué de périr, en allant se sauver lui-même, — les cris de détresse étant ceux de sa propre famille, qui ne l'avait pas vu sortir du bain, — et qui, le croyant perdu en mer, lui avait donné l'alarme comme à tout le monde. Après avoir fait la terreur du pays, jugez si cette histoire en a fait la joie ! — Nous la signalons, pour les spectacles d'été, aux vaudevillistes aquatiques du Palais-Royal.

VIII. — LE SALON DE TROUVILLE.

Beaucoup de Parisiens à Trouville ne voyagent guère que de la plage au salon.

Enfoui d'un côté dans une rue étroite, ce salon est sur la mer un petit monument, qui s'est élargi d'année en année, sous l'habile main de son architecte, M. Brenney. Il ressemble à une gare de chemin de fer établie sur la lisière des flots. Ceux-ci le caressent assez rudement pendant les équinoxes, et la terrible marée d'octobre 1856 a failli le renverser, comme l'hôtel de Paris, sur les talons de votre serviteur. Mais à la grâce de Dieu! le salon et la mer vivent côte à côte, comme Naples et le Vésuve; — et en attendant la dernière marée, on fait le wisth et la bouillotte, on lit les journaux et les revues, on danse les lanciers et la mazurka dans ces belles galeries boisées de sapin du nord, où les plus illustres artistes de Paris viennent donner des concerts.

Il y a quelques années, le salon de Trouville était modeste et paisible; le duc Pasquier et Rossini y faisaient leur partie de cartes en silence et en liberté. Autres saisons, autres mœurs. Les belles robes sont arrivées à la suite des caisses, — les beaux danseurs à la suite des belles robes; et adieu la tradition qui sonnait à onze heures le couvre-feu général. Cette révolution date d'une soirée d'août 1854. Le piano venait de rendre le dernier soupir sous les doigts de Mikel. Le cotillon officiel était terminé, les mamans prenaient leurs châles, et les danseuses soupiraient en regardant leurs danseurs, — lorsqu'une dame, une veuve, une lionne, une héroïne, levant l'étendard de la révolte, — qui n'était autre que son éventail, — se mit à jouer sur l'instrument de guerre une valse

Vue de Trouville, prise du midi (au parc aux huîtres). Dessin de Fellmann, d'après M. le vicomte du Moncel.

entraînante de Strauss. Un groupe révolutionnaire tourbillonna au même instant. La tarentule électrique enleva toutes les danseuses de leurs chaises, — et les valses se succédèrent jusqu'aux douze coups de minuit.

Depuis ce jour maudit des parents, les folies de la toilette et du bal, les lumières et les fleurs, les diamants et les dentelles, les escadrons de lanciers de Laborde, — toutes les joies que peuvent enfermer les cinquante malles d'une Parisienne en voyage, animent chaque soir le salon de Trouville jusqu'à minuit pour l'ordinaire, — et jusqu'à deux ou quatre heures du matin, si la danse est au profit des pauvres. Le moyen d'imposer des limites à la charité?

IX. — LES EXCURSIONS HISTORIQUES ET PITTORESQUES.

Les vrais touristes, les promeneurs instruits, les artistes et les amis de la nature et de l'histoire se dédommagent ou se privent de ces terribles divertissements, en faisant aux environs de Trouville des excursions pleines d'intérêt et de charme, semées d'études curieuses de mœurs et de souvenirs anciens ou modernes.

Le chalet de M. Cordier, décrit et dessiné dans notre premier article;

La chapelle d'Hennequeville, au milieu de ses rochers, et sa galerie souterraine, où disparut la fée Creunia;

Le château d'Aguesseau, le vrai monument de Trouville;

Le port et la forêt de Touques, rendez-vous aimé des paysagistes;

Les ruines sauvages de Bonneville, nid d'aigle de Guillaume le Conquérant;

La chapelle de Saint-Arnould, bijou gothique dont nous parlerons tout à l'heure;

Les restes du château de Lassay, avec son immense et admirable panorama;

Le versant opposé de Bénerville, non moins admirable à la Terre-des-Enclos (chez M. d'Arnouville);

La jolie villa du poëte Guttinger, — qui embrasse les trois merveilles de la création : la forêt, la montagne et l'Océan;

L'église romane de Saint-Pierre-Azif, — qui a trois tableaux de Jordaens;

Le port de Dives, où Guillaume s'embarqua pour l'Angleterre;

Beaumont, où naquit Laplace, l'auteur de la *Mécanique céleste;*

Hébertot, résidence princière, auprès de la tombe où repose Vauquelin;

Honfleur et l'éblouissante côte de Grâce;

Vue de Trouville, prise de la jetée du nord. — L'église neuve, etc. Dessin de Fellman, d'après M. le vicomte du Moncel.

Les trois vallées délicieuses de Touques, de Dives et de Lorvé, — qui composent l'écrin du pays d'Auge;

Enfin, le diamant de cet écrin, le château et l'Eden de Villers-sur-Mer, — aujourd'hui, la promenade favorite des Trouvillais, et leur digne faubourg maritime et pittoresque; demain peut-être le rival ou plutôt le sauveur de leurs bains et de leurs plaisirs, — quand, chassés par les progrès commerciaux du nouveau Havre, les amateurs se rejetteront dans l'oasis du second Trouville;

Voilà de quoi occuper et ravir, pendant toute une saison, les pas et les yeux, l'esprit et le cœur des touristes les plus difficiles.

X. — LE CHATEAU D'AGUESSEAU.

Le château d'Aguesseau est à deux kilomètres de Trouville, sur la nouvelle route de Honfleur. Son architecture vraiment seigneuriale porte le cachet du plus beau style Louis XIII. Il appartenait, dans l'origine, à la puissante

famille de Nollent, dont une héritière l'apporta au fils du grand chancelier de France. Il a gardé, depuis lors, l'illustre nom de d'Aguesseau, — tout en passant aux mains de M. Vallée, l'ancien maire et l'un des fondateurs de Trouville, du prince Murat, qui l'a plus agrandi qu'habité, — et, en dernier lieu, de M. Biesta de Chamblain, qui comprend à quoi l'oblige une telle résidence. Si les d'Aguesseau y revenaient aujourd'hui, ils la trouveraient plus noble et plus riche qu'ils ne l'avaient laissée ; ils admireraient les restaurations intelligentes de l'intérieur, les améliorations du parc, des jardins et des terrasses, — d'où l'œil embrasse le cours de la Touque et l'Océan.

XI. — LE CHATEAU DE BONNEVILLE. GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

Avant d'aller à Bonneville, à une lieue de Trouville, au-dessus de Touques, à l'entrée de la forêt, ouvrez Augustin Thierry et lisez le fameux serment d'Harold.

C'était en 1065. Méditant la prochaine conquête de l'Angleterre, Guillaume de Normandie avait appelé à son château de Bonneville Harold le Saxon, héritier d'Edward le Confesseur. « La veille du jour fixé par l'assemblée, Guillaume fit apporter de tous les lieux d'alentour des ossements et des reliques de saints, assez pour en emplir une grande huche ou une cuve que l'on plaça, couverte d'un riche drap d'or, dans la salle du conseil. Quand le duc se fut assis dans son siége de cérémonie, tenant à la main une épée nue, couronné d'un cercle à fleurons, et environné de la foule des chefs normands, parmi lesquels était le Saxon, on apporta deux petits reliquaires, et on les posa sur le drap d'or qui couvrait et cachait la cuve aux reliques. — Harold, dit alors Guillaume, je te requiers, devant cette noble assemblée, de confirmer, par serment, les promesses que tu m'as faites, savoir : de m'aider à obtenir le royaume d'Angleterre après la mort du roi Edward, d'épouser ma fille Adèle, et de m'envoyer ta sœur pour que je la marie à l'un des miens ! L'Anglais, pris encore une fois au dépourvu, et n'osant renier ses propres paroles, s'approcha des deux reliquaires avec un air de trouble, étendit la main dessus, et jura d'exécuter, selon son pouvoir, ses conventions avec le duc, pourvu qu'il vécût et que Dieu l'y aidât. Toute l'assemblée répéta : *Que Dieu l'aide !*

« Aussitôt Guillaume fit un signe ; le drap d'or fut levé, et l'on découvrit les corps et les ossements saints dont la cuve était remplie jusqu'aux bords, et sur lesquels Harold avait juré à son insu.

« Les historiens normands disent qu'il frissonna et changea de visage, en voyant cet amas énorme.

« Peu de temps après, Harold repartit emmenant avec lui son neveu, mais laissant, malgré lui, son jeune frère au pouvoir du duc de Normandie. »

L'année suivante, Edward était mort ; Harold lui succédait, malgré son serment ; et Guillaume s'assurait, pour descendre en Angleterre, — du concours du pape, des seigneurs et des « gens de tous états » de la Normandie. Le rendez-vous était encore à Bonneville. Réunis et se soutenant l'un l'autre, les intéressés refusèrent d'abord leurs hommes et leur argent. Mais Guillaume, dissimulant son dépit et sachant diviser pour régner, prit à part et isolément chacun de ceux qu'il avait convoqués en masse. « Commençant par les plus riches et les plus influents, il les pria de venir à son aide de pure grâce et par don gratuit, affirmant qu'il n'avait nul dessein de leur faire tort à l'avenir, ni d'abuser contre eux de leur propre libéralité, offrant même de leur donner acte de sa parole à cet égard, par des lettres scellées de son grand sceau.

« Aucun n'eut le courage de prononcer isolément son refus à la face du chef du pays, dans un entretien seul à seul. Ce qu'ils accordèrent fut enregistré aussitôt, et l'exemple des premiers venus décida ceux qui vinrent ensuite. L'un souscrivit pour des vaisseaux, l'autre pour des hommes armés en guerre, d'autres promirent de marcher en personne ; les clercs donnèrent leur argent, les marchands leurs étoffes, les paysans leurs denrées. »

Peu de temps après, Guillaume tenait un dernier conseil à Bonneville, où il déclarait son épouse Mathilde régente en son absence, et bientôt son armée, embarquée à Dives, envahissait la Grande-Bretagne, battait et tuait Harold à Hastings, et le couronnait lui-même roi d'Angleterre à la place du Saxon.

Maintenant, regardez les ruines de Bonneville.

Une vieille tour chargée de lierre, une folle végétation sur de mornes décombres.

Un tableau magnifique et désolé, la vallée et la mer à perte de vue ; voilà tout ce qui reste du château où jurait Harold, — où délibéraient les Normands, d'où Guillaume s'élançait sur son royaume d'outre-Manche, et où la reine Mathilde brodait ses exploits sur la célèbre tapisserie de Bayeux (1).

XII. — TOUQUES. GUILLAUME LE ROUX, ETC.

Le souvenir du Conquérant vit encore à Touques, — autrefois cité importante, aujourd'hui simple bourgade.

Il y avait là, au moyen âge, un château fort, qui avait remplacé le premier retranchement, *Tulco*, élevé au neuvième siècle contre les hordes normandes.

Le séjour de Guillaume à Bonneville fut sans doute l'âge d'or, ou plutôt l'âge de fer de Touques.

En 1086, on vit descendre à la hâte de la citadelle un personnage escorté d'hommes d'armes et de seigneurs. Il s'embarqua dans le petit port et fit voile pour la Grande-Bretagne. C'était Guillaume le Roux, fils du Conquérant, qui allait recueillir la succession paternelle. Le vieux lion, se sentant mourir, avait écrit à l'archevêque Lanfranc de couronner son héritier roi d'Angleterre, et Guillaume s'empressait d'exécuter cet ordre, apporté à Touques par le chapelain Robert Blouet.

Guillaume le Roux reparut sur cette côte en 1099, — avec une précipitation qui avait d'autres motifs.

Il chassait un jour dans sa forêt anglaise (la forêt Neuve, où Tyrrel l'assassina plus tard).

Un courrier lui arrive de Normandie, annonçant la révolte de ses sujets du Mans.

Il tourne bride aussitôt, — et, au lieu de regagner son palais, il court au rivage, dans son habit de chasse, sans suite et sans bagages, et s'élance dans la première barque venue, disant au patron :

— A la voile ! et en France ! au port de Touques !

On lui fait observer que les vents sont contraires, qu'il risque sa vie pour gagner une heure...

— Je n'ai pas ouï dire, répond-il, qu'il y ait jamais eu de rois noyés, — et je ne crains pas l'orage dont vous voulez me faire peur.

(1) M. de Caumont signale un détail caractéristique de cette tapisserie. On y voit un chariot à quatre roues transportant à Dives des lances, du cidre et de la bière dans un de ces petits tonneaux allongés et très-bombés au centre, qui, après sept siècles écoulés, sont encore en usage dans le pays d'Auge sous la dénomination de *barils*.

Il fallut lui obéir; — et il n'en eut pas le démenti.

Après une traversée des plus périlleuses, il débarqua le lendemain à Touques, au pied de son château.

Beaucoup de personnes qui se trouvaient là, dit un historien, ayant vu un petit bâtiment faire voile d'Angleterre, l'attendaient au rivage avec anxiété, pour avoir des nouvelles de Guillaume le Roux.

Jugez de leur surprise, quand le roi lui-même descendit de cette coquille de noix!

Il leur répondit en riant que la mer était le grand chemin de tout le monde, — et qu'il ne fallait pas plus de temps à un monarque qu'à un courrier pour traverser le détroit de la Manche.

Puis, enfourchant le bidet d'un pauvre prêtre qui se trouvait là, il monta à Bonneville avec un grand concours d'ecclésiastiques et de paysans, qui le suivaient à pied avec des applaudissements et des cris de joie.

Sa présence inattendue dispersa ses ennemis déjà installés sur la frontière normande, et il regagna peut-être ainsi une province, pour avoir su gagner une heure à propos.

Touques vit encore, de siècle en siècle, Geoffroy Plantagenet, Richard Cœur de Lion, Henri V d'Angleterre, qui assiégea le château quatre jours; François Ier, qui « y vint pour le plaisir de la chasse, » Henri IV, enfin, — de loin peut-être, — « avec lequel les habitants firent une composition avantageuse, pour ce que le Béarnais, pressé de se trouver ailleurs, ne s'y voulut point amuser. »

Il faut visiter à Touques les restes des églises Saint-Pierre et Saint-Thomas; curieux débris romans et gothiques, — seuls témoins de l'antique noblesse de cette cité morte.

Elle n'existe plus aujourd'hui que par le voisinage de Trouville, auquel elle se relie par une belle promenade plantée d'arbres, le long du petit fleuve gonflé chaque jour par l'Océan.

A droite de Touques, à quelques pas, sur la route de Villers, est le double pèlerinage de la chapelle de Saint-Arnould et du château de Lassay (mont Canisy).

XIII. — LA RUINE DE SAINT-ARNOULD.

Figurez-vous un joyau d'architecture, encadré dans un paysage de Daubigny; tel est l'ancien prieuré de Saint-Arnould. On en a fait cent tableaux; on en fera mille encore. M. Fellmann, d'après M. le vicomte du Moncel, vous en donne ici l'aspect intérieur. Jamais la pierre et le feuillage, l'ombre et la lumière, le passé qui meurt et l'éternelle nature ne se marièrent avec plus de grâces naïves et d'effets charmants. La porte est obstruée de ronces et de colonnes brisées. Des frênes verts ont remplacé le toit des arcades romanes et gothiques. Des arbustes poussent entre les dalles fendues, puisant leur séve dans la cendre des tombeaux. Les festons du lierre complètent les chapiteaux ébréchés. Des giroflées sauvages embaument les grottes des saints. Un jeune ormeau s'est greffé de lui-même dans les acanthes d'un pilier que les broussailles entourent de guirlandes flottantes.

Ce monument précieux date des premières années du douzième siècle. Il se composait d'une crypte, d'une chapelle et d'une église. La crypte existe encore, avec ses débris de tombes et d'ossements. Une fontaine d'eau vive jaillit près de la chapelle, sous un arbre colossal, et elle forme un des plus ravissants détails de cette oasis. Les pèlerins attribuent à son eau des vertus miraculeuses.

Saccagé en 1793, Saint-Arnould achevait de crouler dans l'abandon, lorsqu'un savant, un homme de goût, M. Le Métayer des Planches en signala l'importance à qui de droit. Le colonel Langlois, l'habile artiste de nos panoramas, acheta la ruine, et la conserve pieusement. Elle est classée désormais dans les monuments historiques.

XIV. — LE CHATEAU DE LASSAY. UN MILLION PERDU.

L'ex-château de Lassay est à quelques mètres au-dessus de la chapelle de Saint-Arnould.

Son origine est une des jolies anecdotes du grand siècle, s'il faut en croire la tradition locale.

Le comte de Médaillant de Lesparre, marquis de Lassay, était un figurant de la cour de Louis XIV, — homme d'esprit, de courage et d'imagination, qui a laissé des écrits aimables, et dont Saint-Simon trace ainsi le portrait : « Lassay épousa, à l'hôtel de Condé, Mlle Julie de Châteaubriand... Il en eut du bien et la lieutenance générale de Bresse... Devenu veuf pour la seconde fois, il s'éprit de la fille d'un apothicaire nommé Pajot, si belle et si modeste, si sage et si spirituelle, que Charles IV, duc de Lorraine, la voulut épouser malgré elle, et il n'en fut empêché que parce que le roi la fit enlever. Lassay, qui n'étoit pas de si bonne maison, l'épousa et en eut un fils unique. Puis il la perdit et en pensa perdre la tête. Il se crut dévot, se fit une retraite charmante joignant les *Incurables*, et y mena quelques années une vie fort édifiante. A la fin, il s'en ennuya; il s'aperçut qu'il n'étoit qu'affligé, et que la dévotion passoit avec la douleur. Il avoit beaucoup d'esprit, mais c'étoit tout... Il plut à M. le duc (d'Orléans), et il espéra, par un troisième mariage, s'initier à la cour sous sa protection et celle de Mme la duchesse; mais il n'y fut jamais que des faubourgs. »

M. Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi* (1), a tracé un portrait plus flatteur de Lassay, — et analysé finement son *Recueil de différentes choses*.

Or donc, le marquis, — entre autres prétentions, — affichait celle d'avoir partout les plus beaux châteaux du monde. Etant « plein de millions, » en effet, dit Saint-Simon, il n'affirmait rien d'invraisemblable. D'ailleurs, les plus déterminés n'osaient le démentir, après les marques de bravoure qu'il avait données. Se battant un matin avec M. de Pompadour pour un propos en l'air, il reçut un coup d'épée tout au travers du corps. Il n'en perdit point l'équilibre, poursuivit le combat malgré tout, fit quatre blessures à son adversaire, le désarma et l'amena aux excuses, — puis, ne laissa visiter sa propre plaie qu'après le pansement de celles de sa victime. Tous deux guérirent miraculeusement.

A Senef, il reçut trois coups de feu, eut deux chevaux tués sous lui, et resta seul debout de sa compagnie jusqu'à la fin. A la prise de Valenciennes, il entra des premiers dans la place, etc., etc.

Lassay vantait surtout son magnifique château de basse Normandie, au bord de la mer, dans le fief de son nom. — On s'y promenait, disait-il, entre le ciel et l'eau, sur les plus belles pelouses, et l'on voyait l'univers du fond de son cabinet.

Il allait jusqu'à inviter à ce castel merveilleux Mlle de Montpensier, la grande et fameuse Mademoiselle, à la maison de laquelle il était attaché, et de qui il attendait son élévation à la cour.

— Quel honneur et quelle joie pour moi, princesse, s'écriait-il un certain jour d'avril, si vous daigniez passer une partie de la belle saison à ma terre de Lassay!

(1) Tome neuvième, un vol. in-18. Chez Garnier frères.

Justement, on venait d'ordonner l'air de la mer à Mademoiselle, de sorte qu'elle répondit sans hésiter au marquis :

— Eh bien ! monsieur, j'accepte pour cette année même. Au mois de juillet prochain, j'irai m'installer un mois à votre château de Lassay.

Jugez de l'embarras du hâbleur surpris dans son piége ! Sa terre de basse Normandie n'existait que sur sa langue de courtisan !

Il n'en remercia pas moins la princesse avec effusion ; — et, rentré chez lui, il se demanda :

— Que faire ?

Son parti fut bientôt pris.

— Il y va de ma disgrâce ou de ma fortune, de ma vie ou de ma mort ! J'ai promis un château que je n'ai pas. Il faut que je l'aie dans trois mois. C'est tout juste le temps de le bâtir.

Et le voilà en route pour son domaine, — sous le prétexte d'un procès, — très-naturel chez un Normand.

Il n'avait jamais vu son fief de Lassay, et il trouva la place admirable pour un castel, — une prairie toute nue, au sommet d'une falaise ; le plus beau site du monde, mais le plus inaccessible. Pas une pierre aux alentours, — et un miracle à accomplir pour improviser un château dans un désert !

Eh bien ! le château fut improvisé ! Les moellons, la brique, la charpente, le fer, le marbre, les tentures, les meubles, les statues, les tableaux, les arbres même, arrivèrent au poids de l'or.

Le pays, stupéfait, se croyant revenu au temps des

Vue prise du mont Canisy (château de Lassay). Dessin de Fellmann, d'après M. le vicomte du Moncel.

enchanteurs, vit s'élever un petit Versailles sur la montagne de Lassay.

A la fin de juin, tout fut prêt pour recevoir Mlle de Montpensier ; — et le marquis, — à demi ruiné, mais triomphant, — au milieu de ses salons dorés, de ses jardins en fleurs, de ses équipages et de ses valets en grande tenue, écrivit à la princesse qu'il attendait l'exécution de sa parole, et l'indication d'un jour pour s'élancer au devant d'elle...

Voici la réponse qu'il reçut :

« Monsieur le marquis,

« Est-il bien possible que je vous aie promis d'aller à « votre château de Lassay ? Je suis désolée d'en avoir « perdu le souvenir. Me voici à mon château d'Eu, et je « prends les bains de mer au Tréport. Dédommagez-moi « en venant m'y rejoindre.

« Duchesse de Montpensier. »

Quelle tuile ! et quelle chute ! — Un ou deux millions dépensés pour rien !

Le marquis eut beau insister, Mademoiselle ne vint jamais à son château ; et il s'en consola en l'habitant lui-même jusqu'à sa mort.

Après lui, son gendre, le galant duc de Brancas-Lauraguais, lui succéda, et donna à Lassay de ces fêtes splendides où il distribuait des jarretières de cinquante mille livres.

Puis vint la révolution, et le château, bâti en trois mois, fut démoli en trois heures.

Il n'en reste plus que l'escalier entouré de murailles, qui sert de phare aux pilotes de la Manche.

C'est, en effet, le point culminant du rivage. On embrasse de là l'univers, comme disait le marquis, c'est-à-dire le golfe du Havre, ses côtes et ses falaises, Trouville et la Touque, et la forêt et toute la vallée d'Auge, sillonnée de rivières.

XV. — UN CONTEUR DE LÉGENDES. LE SERIN DE LA DUCHESSE ET LE NAUFRAGE DE VILLERVILLE.

La dernière fois que nous visitâmes le château de Lassay, nous y rencontrâmes un vieux berger, assis sur un tronc d'arbre, et qui contait des histoires du pays à des enfants, tandis que son chien mangeait les restes de son déjeuner.

Nous n'oublierons jamais ses deux récits du serin de la duchesse et du naufrage de Villerville.

— Quand on eut détruit tout le château, disait le bonhomme, mon père trouva dans les bosquets un petit tombeau, portant cette inscription : « Ci-gît le serin de Mme la duchesse de Brancas. Il périt en se cassant la tête contre les vitres de la salle. Sa maîtresse, dont il faisait les délices, a élevé cette pierre à sa mémoire. »

Et voilà tout ce qui survécut, en 93, aux folies et aux

Le conteur d'histoires. Dessin de Damourette.

splendeurs de deux des plus grandes maisons de France !

La tombe d'un oiseau, découverte par un berger.

Et nunc intelligite et erudimini !

Le naufrage de Villerville est la plus terrible scène de mer que nous connaissions.

Le théâtre est le Rattier, ce banc de roches dont nous parlions en commençant.

Il y a vingt ans à peu près, quatre ou cinq familles de pêcheurs, hommes, femmes et enfants, vingt-cinq à trente personnes, recueillaient des moules sur ce banc, après avoir fixé au roc l'ancre de leur embarcation.

La mer, en remontant, devint houleuse. L'ancre dérapa, — et le bateau partit à la dérive, sans que personne s'en aperçût.

Les pauvres gens étaient si affairés à gagner leur pain du jour !

Le travail fini et la marée déjà haute, on s'appelle, on se réunit, — et on cherche la barque.

Plus de barque ! et rien à l'horizon que la vague et la tempête !

Les femmes se jetèrent dans les bras de leurs maris, les enfants dans les genoux de leurs mères, et tous implorèrent à grands cris Dieu et les hommes.

Dieu les entendit du ciel et les hommes du rivage.

Mais nul ne vint à leur secours, car un miracle seul pouvait les sauver !

On les voyait cependant de Villerville, on les voyait de Trouville même, et toute la population leur tendait les mains et répondait à leurs clameurs. Mais il n'y avait pas un seul bateau sur la côte, — et l'ouragan ne laissait pas une lueur d'espérance...

Et la mer, s'élevant de roche en roche, poussait les malheureux devant elle, — comme la dernière famille dans le tableau du *Déluge*...

Quand ils furent au sommet du Rattier, les cris redoublèrent de l'abîme au rivage...

Bientôt le cercle mugissant des vagues entoura les victimes sur le même rocher, — le seul qui ne fût pas submergé encore.

Quelle plume ou quel pinceau traduirait une telle scène?

La religion vint alors y jouer son rôle sublime.

Toutes les cloches de Villerville et de Trouville sonnèrent à la fois, criant grâce à Dieu, jusqu'aux profondeurs du ciel.

Puis le curé du village, précédé de la croix et des enfants de chœur, entouré de toutes ses ouailles en prières et en larmes, s'avança jusqu'à l'extrémité de la falaise, au-dessus de la mer qui allait engloutir une partie de son troupeau, — en face de ces infortunés, qui le reconnurent et tombèrent à genoux...

Chacun s'agenouilla comme eux autour du pasteur, et sur toute la côte à perte de vue...

L'homme de Dieu invoqua le maître des vents et des tempêtes, la Vierge, étoile de la mer, et tous les patrons des marins et des pêcheurs...

Puis, voyant l'Océan monter toujours, et les naufragés dans l'eau jusqu'à la ceinture, — il récita les prières des agonisants, et ces paroles sublimes que la religion porte au lit de mort...

Enfin, les deux bras étendus entre le ciel et les flots, il donna la bénédiction suprême, et ouvrit la porte des cieux à ceux qu'il ne pouvait sauver sur la terre...

Alors on n'entendit plus que le son des cloches, — tintant le glas funèbre... Et les trente victimes disparurent avec un dernier cri, — sous le linceul d'écume de la dernière lame...

Une seule femme, une mère, reparut un instant, tenant son enfant élevé au-dessus de sa tête...

Puis l'on ne vit plus rien... que la mer déferlant sur le Rattier...

Là-dessus, quittons le vieux berger, — et rentrons à Trouville ; nous dénicherons encore dans cette cité d'hier quelques souvenirs intéressants.

XVI. — LA DERNIÈRE PAGE D'UNE MONARCHIE.

En fait d'antiquités, Trouville n'a que son nom : *Turris villa*, disent les étymologistes ; ce qui indique une vigie d'exploration du temps des Romains ou des Francs.

Mais, en fait de légendes modernes, Trouville a peut-être la plus dramatique du siècle.

Ecoutez cette dernière page de l'histoire d'une monarchie.

Quelques jours après le 24 février 1848, pendant que la République était proclamée à Paris, sur les débris du trône de Louis-Philippe, un cabriolet de louage roulait, de huit à neuf heures du soir, sur la route de Honfleur à Trouville.

Il y avait trois hommes dans ce cabriolet : le nommé Racine, jardinier de M. de Perthuis, de la côte de Grâce, un vieillard en casquette et en paletot, qui se faisait appeler M. *Lebrun*, et le valet de chambre de ce dernier, plein de sollicitude et de soin pour son maître.

Ces trois voyageurs parlaient rarement, et toujours à voix basse. Racine poussait le cheval avec énergie, surtout quand il rencontrait une autre voiture. Le vieillard sortait à peine de ses méditations pour demander l'heure ; et, quand une lumière éclairait sa figure, encadrée de cheveux blancs, on lisait sur ses traits pâles et fatigués, mais pleins de grandeur et de noblesse, comme l'histoire d'une vie étrange et bouleversée, d'une élévation laborieuse et d'une chute soudaine, d'une douleur immense et résignée, mais inconsolable...

Malgré la familiarité de leur position, un abîme séparait ces trois hommes pêle-mêle sur la même banquette. L'un, sans rien commander, avait tout l'air du commandement ; et les deux autres, même en le dirigeant, semblaient toujours lui obéir...

A la jonction des routes de Beaumont et de Pont-l'Evêque, Racine arrêta le cheval pour le rafraîchir et lui donner l'avoine. Ses deux compagnons restèrent dans le cabriolet, — et le vieillard releva son paletot jusqu'à ses yeux. L'aubergiste vint pour regarder les voyageurs avec une lumière ; mais Racine le repoussa vigoureusement, en lui disant : — Prenez donc garde, vous allez effrayer ma bête ! L'aubergiste détourna sa lanterne, mais interrogea ses hôtes avec curiosité.

— Avez-vous des nouvelles de Paris? demanda-t-il ; vous a-t-on dit, comme à nous, que le roi Louis-Philippe a été tué?

Le valet de chambre et le cocher s'observèrent en frissonnant.

— Non, répondit le vieillard d'une voix sourde, on nous a, au contraire, assuré que le roi est passé du château d'Eu en Angleterre.

Or, l'homme qui parlait ainsi, — vous l'avez deviné, — était le roi Louis-Philippe lui-même.

Conduit des environs de Dreux à Honfleur par M. Renard, — son premier sauveur (le frère du magistrat de Rouen), il avait cru devoir laisser la reine chez M. de Perthuis, pour chercher à Trouville un moyen d'embarquement. Le fils de M. de Perthuis lui-même et le général de Rumigny avaient devancé le roi, à pied, par les chemins de traverse. Ils avaient retenu des chambres à l'hôtel du *Bras d'Or ;* mais, craignant les visites de la police, ils désiraient cacher Louis-Philippe ailleurs.

Survint alors fortuitement le capitaine Pierre Barbey, maître et syndic du port, homme justement estimé de toute la ville. Sa loyale figure et sa croix d'honneur revinrent au général, qui lui parla d'un vieillard de sa famille qu'il voulait embarquer pour l'Angleterre.

— Vous pouvez le confier à M. Barbey, dit le jeune de Perthuis, — qui connaissait le syndic, comme officier de marine ; c'est un homme de cœur, de tête et de désintéressement.

M. de Rumigny serra la main du capitaine et toucha sa croix sur sa poitrine.

— Qui vous a donné cet insigne du courage et du mérite ?

— Le roi Louis-Philippe, et je ne l'oublierai jamais.

— Alors suivez-nous ; je vais vous livrer plus que ma vie...

— Comptez sur moi, même aux dépens de la mienne !

Et le soir, à dix heures et demie, le roi et son valet de chambre, descendus de voiture au Parc aux huîtres, étaient installés, non pas chez le capitaine Barbey, — ce

qui eût été une folie, mais chez M. Victorin Barbey, son frère, ancien marin de Trouville.

Le refuge était heureusement situé, dans une rue déserte et sans nom, au bout d'un étroit passage, à l'entrée d'un petit jardin.

C'est là que le dernier roi des Français, encore inconnu de ses hôtes, fut reçu dans une pauvre salle basse, à peine éclairée, par un vieux loup de mer en retraite et par sa digne fille, déjà savante en douleurs.

Elle portait le deuil de son mari, patron d'un joli navire, — enlevé par les hasards de la mer.

Après les soins les plus délicats prodigués au voyageur, — dont les traits lui rappelaient de vagues souvenirs et lui inspiraient une vénération instinctive, la jeune femme prépara le coucher de ses hôtes et celui de sa famille.

Le vieillard s'excusa de l'embarras qu'il lui donnait, et la pria de ne rien changer à ses habitudes.

— Nous n'avons plus qu'à faire la prière du soir, dit la pieuse veuve.

— Faisons-la ensemble ; j'ai besoin de prier aussi.

La mère alors agenouilla ses petits enfants devant un christ et des images fixés à la muraille.

Et quand ils eurent fini le *Pater* et l'*Ave*, et la litanie de la Vierge, et le *Memorare* du défunt :

— Priez aussi pour cette femme qui en a tant besoin en ce moment, et qui est plus malheureuse que les plus malheureux ! ajouta la veuve, en désignant une des images aux enfants.

Le vieillard regarda la figure indiquée, et reconnut le portrait de la reine Marie-Amélie...

Son émotion fut si vive, qu'il tomba renversé dans son fauteuil...

— Vous souffrez, monsieur ? demanda la fille du marin...

— Au contraire ; je suis consolé de toutes mes peines ! s'écria le vieillard en essuyant ses larmes.

Et se tournant vers le syndic Barbey, qui rentrait à l'instant :

— Capitaine, lui dit-il avec effusion, j'ai bien fait et je suis heureux d'avoir mis cette croix d'honneur sur votre poitrine, car c'est moi qui l'ai placée là et je serais un ingrat de vous le cacher plus longtemps. Au nom de toute votre famille, embrassez Louis-Philippe, hier roi des Français, aujourd'hui banni de France et sauvé par vous...

Le roi passa deux journées entières chez Mme Moisy. (Que ce nom de l'humble veuve soit inscrit aux fastes du dévouement !) Mais le capitaine Barbey eut beau déployer son zèle et son autorité, il ne put embarquer son hôte auguste pour l'Angleterre. La morte eau, la tempête, un malentendu entre deux patrons, vingt fatalités successives firent avorter tous les projets, — et même les ébruitèrent dans la ville, au grand danger de Louis-Philippe et de ses gardiens.

Le soir du second jour, après quarante-huit heures d'espérances déçues, d'angoisses soudaines et de péripéties désolantes, Pierre Barbey entre brusquement chez sa nièce et dit au roi :

— Vous êtes trahi, l'éveil est donné partout, les sentinelles et vigies sont doublées ; toute la douane est en armes et aux aguets...; on va fouiller cette maison, suivez-moi !

Et, sans autre explication, entraînant Louis-Philippe, il le remet à un inconnu, qui le saisit par le bras...

— Ne craignez rien, Sire, dit celui-ci tout bas et dans l'obscurité, on va vous conduire en lieu sûr...

— Ne m'appelez pas Sire, réplique vivement le roi, appelez-moi M. Lebrun.

Et il se laisse mener, à la grâce de Dieu, de cours en ruelles, jusqu'à une maison de plus en plus inconnue, où il entre par une porte de derrière.

Le général de Rumigny, aussi incertain que le prince, l'accompagnait à tout hasard, tenant d'une main la redingote de leur guide, et de l'autre un pistolet armé, prêt à faire feu au moindre soupçon.

Une fois dans la maison nouvelle, tout s'expliqua, et les proscrits respirèrent. Le sauveur inconnu était M. Guettier, ancien maire de Trouville, et le roi était en sûreté chez son gendre, le docteur Billard.

Mais la prudence, autant que l'embarquement manqué, ordonnait aux fugitifs de quitter Trouville dans la nuit même.

C'est ce qu'ils firent avec de nouvelles angoisses et à travers mille dangers renaissant à chaque pas.

Quand la cité fut endormie, sauf la douane qui veillait à tous les passages, on sortit à pied, deux à deux, par une pluie battante, choisissant les détours les plus obscurs et se ralliant à quelques points convenus.

A dix pas d'un poste de sentinelles, le capitaine Barbey prévint le roi du danger :

— Si on nous arrête, sire, que ferons-nous ?

Et il amorçait son pistolet sous son habit.

— Nous passerons morts ou vifs, répondit le roi.

Ils défilèrent devant les douaniers, qui avaient la baïonnette au bout du fusil. On ne leur dit rien, et les pistolets furent désarmés...

On arriva ainsi jusqu'au milieu de la route de Touques, où deux voitures attendaient la caravane. M. Guettier prit dans son cabriolet le roi et M. de Rumigny ; M. Levasseur (du *Bras d'Or*) réunit dans son char à banc MM. Barbey, Lemaître et de Perthuis ; et ceux-ci précédant ceux-là en éclaireurs, à deux cents mètres de distance, on se rendit de une heure à quatre heures et demie du matin chez M. de Perthuis à la côte de Grâce, — où Louis-Philippe rentra à pied dans la fange par une dernière précaution, et retrouva la reine qu'il y avait laissée trois jours auparavant...

Alors enfin s'opéra, — à Honfleur même, — cet embarquement, si vainement cherché à Trouville. Des amis plus puissants, plus habiles ou plus heureux avaient résolu le problème du dévouement.

Le soir de cette journée affreuse, le roi, la reine et cinq personnes de leur suite montèrent sur *le Courrier du Havre*, et une heure après sur *l'Express*, qui les porta saïns et saufs en Angleterre...

Le premier soin de Louis-Philippe, en débarquant sur la terre d'asile, fut d'annoncer son salut au premier ami qui lui en avait ouvert le chemin, au digne M. Renard ; c'était la seule récompense qu'ambitionnât cet homme de cœur.

XVII. — HONFLEUR ET LA CÔTE DE GRACE.

Mais, à propos d'Honfleur, n'oublions pas sa fameuse côte de Grâce, — le premier et le dernier pèlerinage de la saison de Trouville.

Robert Ier, duc de Normandie, allait attaquer avec une flotte et une armée Knut le Danois, roi d'Angleterre.

Une tempête affreuse l'atteignit dans la Manche.

Tout *Robert le Diable* qu'il fût, il s'agenouilla dans sa nef, au pied du mât ébranlé, — et fit vœu, s'il échappait à la mort, de bâtir trois chapelles à la Vierge, sur le rivage de Normandie.

Rentré sain et sauf dans ses États, il n'oublia point sa

promesse, et choisit, pour son premier accomplissement, le cap élevé qui domine Honfleur.

Ce fut là que s'éleva dès lors la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, — dont cette côte a gardé le nom jusqu'à nos jours.

Le pieux phare du duc Robert resta debout cinq cents ans.

Mais, un jour d'ouragan, en 1538, la chapelle s'écroula avec tout un pan de la montagne, — et quand les fidèles y accoururent le lendemain, ils ne trouvèrent plus qu'un autel et une statue de Marie.

C'était le noyau d'un nouveau temple, qui succéda bientôt au premier, et qui fut inauguré solennellement en 1606.

Augmentée et embellie depuis cette époque, d'année en année, Notre-Dame-de-Grâce est aujourd'hui, dans toute sa splendeur, la reine du pays et du paysage, le point de ralliement des navires du monde entier, le rendez-vous des matelots et des pêcheurs qui croient encore à l'étoile de la mer.

Le plateau de Grâce est, sans contredit, un des sites les plus imposants et les plus délicieux de la France. Cette pensée religieuse, écrite avec quelques pierres en forme de croix, au milieu de tant de grands souvenirs historiques, devant les magnificences et les périls de la terre et de l'Océan, a inspiré à M. Paul Delasalle les strophes suivantes :

La mer bouillonne et gronde autour de ta chapelle,
Vierge de grâce et de bonté;
Le marin en péril te supplie et t'appelle
Pour fléchir un ciel irrité.
Ces hommes durs et fiers, mûris dans les tempêtes,
Ces pilotes noirs et velus,
Otent le lourd bonnet qui pèse sur leurs têtes
Et viennent t'adorer pieds nus !

Puis, quand ta blanche main a touché leur main brune,
Quand ta bouche leur a souri,
Ils retournent gaîment rêver au clair de lune,
Couchés sous leur mât favori,
Sûrs que la voix de Dieu, qui commande aux nuages,
Se fera l'écho de ta voix,
Et qu'ils pourront bientôt, sur leurs fécondes plages,
S'embrasser encore une fois.
. . . . . .

Et moi, moi, je t'ai dit que les cris d'un naufrage
Et les plaintes d'un mutilé
N'accusent point, hélas ! dans leur poignant langage
Les seuls maux d'un monde ébranlé.

Je t'ai dit que les cœurs ont aussi leurs murmures,
Leurs grondements secrets et sourds,
Leurs épanouissements entachés de souillures,
Leur écume et leurs mauvais jours;
. . . . . .

Puis je t'ai demandé, patronne des rivages,
Vierge de toutes les douleurs,
Si tu pouvais aussi dissiper les orages
Qui grondent dans le fond des cœurs.

XVIII. — L'AVENIR DE TROUVILLE.

De grands projets sont sur le tapis pour le développement de Trouville : un pont sur la Touque, — et une route le long de la mer jusqu'à Dives, puis jusqu'à Cherbourg; un bassin de commerce et un port de refuge, réclamés par le salut des navires de toutes les nations, autant que par les besoins du riche pays d'Auge, — un magnifique hôtel de ville sur l'esplanade de la jetée du nord, occupée maintenant par les chantiers (voir notre gravure); une autre jetée en pierre, comme à Dieppe et au Havre, à la place des estacades en bois qu'on a déjà prolongées; un embranchement de chemin de fer entre Pont-l'Évêque et Trouville, embranchement si facile à exécuter en rase campagne et qui mettrait le port et la plage aux barrières de Paris; l'élargissement des rues étroites du centre et le dégagement de la nouvelle église, Notre-Dame-des-Victoires, — cette victoire, en effet, du zèle de M. l'abbé Le Bourgeois et de la charité des Trouvillais et de leurs baigneurs, etc., etc., etc.

L'exécution de ces projets ne se fera guère attendre, car ils ont pour eux la force des choses, l'utilité réelle et incontestable, et une administration habile, dirigée par M. le baron Clary, parent de l'Empereur.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.

N. B. Nos prochains numéros contiendront : la suite de l'*Histoire anecdotique des quarante fauteuils de l'Académie* (le fauteuil de M. de Barante), par M. V. Fournel; *Voyages en Allemagne : la Vallée de la Murg et la Forêt-Noire*, par M. Amédée Achard; — *Etudes sur l'Inde anglaise : éléphants et monstres; Episode de l'insurrection indienne* (1857), par M. Méry, etc.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. DE BARANTE.

Les Précieuses. Mmes de Rambouillet, Paulet, de Sablé, Desloges, Renaudot, de Saintot, etc. Dessin de Franck.

I. — VINCENT VOITURE.

(Élu en 1634.)

Il y avait à Paris, vers l'an de grâce 1636 ou 1638, un tout petit homme, pas plus haut que cela, bien fait du reste, et portant avec désinvolture les dernières modes de la meilleure faiseuse, — lequel remplissait la capitale de sa personne et de sa renommée. Ce petit homme se rencontrait partout, à l'hôtel de Rambouillet, dont il était le roi, — au cabaret, quoiqu'il ne bût que de l'eau, — à la

cour, à la ville, aux promenades en vogue, chez toutes les dames en renom, bourgeoises et femmes de qualité, — quelquefois même, quand il avait le temps, à l'Académie.

Cet heureux petit homme, ce favori du beau sexe, ce glorieux parangon sur lequel Godeau et *tutti quanti* se modelaient avec empressement, — satellites de cet astre, lunes de ce soleil, — n'était autre, on l'a déjà deviné, que maître Vincent Voiture.

Homme universel, vraiment, que notre Voiture! Il a touché à tout, à la prose, aux vers, au badin, à l'héroïque, à la plume, à l'épée, à la diplomatie! Les triomphes venaient au-devant de lui; ses œuvres, on ne les jugeait pas, on les admirait, et chacun, comme le Mascarille des *Précieuses Ridicules*, s'écriait : « Voilà qui est beau! » devant que les chandelles fussent allumées Il brillait partout: chez le baigneur, au jeu, au Cours, au Louvre, où sa place de maître d'hôtel du roi lui donna ses entrées régulières à partir de 1639, — à l'hôtel de Bourgogne, dans les réduits et les cercles galants, à Rueil, à Chantilly, à Liancourt. On se l'arrachait; il était à la mode; toutes les grandes dames en raffolaient à mourir. Lui-même papillonnait bien vite autour de tous les frais minois qui gravitaient dans son rayonnement, — Mlle Paulet, Mme de Sablé, Mme des Loges, Mlle de Rambouillet, Mlle Renaudot, — autour même des jeunes filles de sept ans, excepté de la fidèle Mme de Saintot qui poursuivait son volage de ses adorations acharnées, et qui ne pouvait voir deux personnes ensemble sans s'approcher pour leur dire : — N'est-ce pas que c'est un ingrat?..

En vérité, ce n'était pas assez de douze heures quotidiennement pour tant de succès et d'hommages, et j'aurais fort à faire si je voulais tracer le tableau d'une de ces journées si activement oisives, si vides et si remplies, et suivre notre héros d'étape en étape dans le tourbillonnement frivole de sa sémillante et pétillante existence.

Quel est, par exemple, ce beau muguet, à la mine entre douce et niaise, assez semblable à celle d'un mouton qui rêve, — assis à la place d'honneur dans la petite chambre bleue de l'incomparable Arthénice? Ses courtisans l'entourent et respectent jusqu'à son silence. Il se lève, il pérore; tous se taisent, écoutent, approuvent, admirent; les dames s'extasient à ses madrigaux laborieusement légers, qu'il a improvisés à loisir; les marquis se pâment; Godeau est visiblement jaloux, et le grave Chapelain daigne sourire à ses bons mots compassés, tandis que le sévère Montausier, assis dans un fauteuil à l'écart, déroge seul à l'enthousiasme commun, et se tue de répéter à mi-voix, en haussant les épaules : — Mais cela est-il plaisant? Mais trouve-t-on cela divertissant?...

Ce soir, M. Arnaut vient d'amener à la docte réunion, amoureuse de tous les divertissements de l'esprit, un enfant-prodige, le petit Bossuet de Dijon, qui *prêchotte*, dit-on, depuis l'âge de douze ans. Le petit Bossuet improvise un sermon qui transporte l'illustre auditoire. Tout le monde applaudit; mais notre beau muguet n'a pas encore donné son avis; on attend l'avis de notre beau muguet. En ce moment, l'horloge de Saint-Germain l'Auxerrois sonnait minuit :

— Je n'ai jamais entendu, fit sentencieusement l'Aristarque, prêcher sitôt ni si tard?

Vous jugez comme on se récria. C'était le fin du fin, le dernier fin. L'improvisation du petit Bossuet en fut oubliée.

Ce galant, ce gentil diseur, ce héros de ruelles, cette fleur des pois du royaume des Précieux, c'est Vincent Voiture.

De la petite chambre bleue passons maintenant au jardin de l'hôtel. Il est nuit, la lune se cache derrière quelque gros nuage. Là-bas, sur la droite, quatre valets tiennent des flambeaux allumés, pour renforcer la pâle clarté des étoiles. Quel est donc ce mystère? Approchons. Au milieu de l'espace circonscrit par les quatre valets, deux hommes ont mis l'épée à la main, et se serrent de près. Bravo, Cyrano! bravo, d'Artagnan! Tudieu, quels bons coups de tierce et de quarte, donnés suivant tous les principes, et vit-on jamais plus crânes ferrailleurs? Quel est le plus fort des deux? je ne sais; mais le plus mièvre m'a tout l'air d'être le plus vaillant; il se démène comme un beau diable, malgré une blessure qu'il vient d'attraper à la cuisse, et qu'il nie tant qu'il peut, comme un petit fat et un grand menteur qu'il est. Enfin, des lumières se montrent aux fenêtres, le cliquetis des épées a retenti jusqu'à l'hôtel. On accourt, et on sépare les deux adversaires. Il était temps : le laquais du petit homme, irrité de voir le sang de son maître percer à travers son haut-de-chausses, allait tout bonnement embrocher son ennemi d'un grand coup de flamberge :

— Eh! quoi, Chavaroche, s'écria Mlle de Rambouillet, vous vouliez tuer notre Apollon? Est-ce vous qui l'auriez remplacé, dites? Que vous a-t-il fait? Voilà un bel intendant, et qui prend à merveille les intérêts de la maison!

Chavaroche baisse la tête, et se garde bien de répondre à la belle grondeuse que c'est en son honneur qu'il se bat.

D'un autre côté, Mme de Rambouillet, fort émue, morigénait rudement le petit bretteur :

— Comment! monsieur de Voiture (c'était encore lui, comme on voit), n'avez-vous pas de honte, à votre âge et avec votre barbe grise! Mais vous serez donc toujours fou!

Voiture, en effet, n'entendait point raillerie sur l'article du point d'honneur. C'était la quatrième fois qu'il se battait en duel, à une époque où les gens de lettres étaient plus vaillants de la plume que de l'épée. — Il avait commencé au collége. Puis ce fut pour une querelle au jeu : il fit d'abord sa prière, déposa sa perruque sur un arbre, en homme soigneux qui veut bien se faire tuer, mais non pas gâter sa toilette, et croisa résolûment le fer; le résultat fut d'accord avec ces préliminaires pacifiques, et il n'y eut pas de sang répandu. La troisième rencontre eut quelque chose de plus romanesque : elle se fit au clair de lune, à Bruxelles, où notre héros se trouvait alors. Il paraît que son adversaire l'avait entrepris sur sa petite taille, qui le contrariait beaucoup, quoiqu'il essayât de faire contre fortune bon cœur. Il souffrait bien que Mlle de Rambouillet l'en raillât, et se laissait appeler par elle *el re Chiquito;* il en plaisantait bien quelquefois lui-même, en assurant qu'on l'avait changé en nourrice, et que c'est dans les plus petits vases que l'on enferme les essences les plus exquises; mais de la part de tout autre il ne supportait pas ces moqueries.

Transférez-vous à Madrid, dans le cabinet du comte d'Olivarès. Reconnaissez-vous ce grave et mince diplomate, discutant avec l'homme d'État les intérêts de Monsieur, frère du roi de France? Et plus tard, cet autre, député par le cardinal pour porter au grand-duc de Toscane la nouvelle de la naissance du dauphin? — De retour dans son cabinet, après avoir émerveillé ses nobles hôtes par son aptitude politique, il prend la plume, pour jeter sans doute sur le papier quelques-unes de ses hautes conceptions, et ayant bien rêvé, bien mordu ses ongles, bien regardé le plafond, il écrit à Mlle Paulet :

« Il faut avouer, mademoiselle, que ma fortune a quelque chose de bizarre. Moi qui, autrefois, n'ai pu me ré-

soudre d'aller jusqu'aux Pont-aux-Dames, en la meilleure compagnie du monde, j'ai été à cette heure plus loin qu'Hercule, et il y a plus d'un mois que j'ai passé ses colonnes. Et, au lieu que je ne pouvais souffrir un petit vent dans le cabinet de Mme de Rambouillet, je m'en vais à cette heure en défier trente-deux, au milieu de l'Océan et de l'hiver. Je voudrais bien savoir s'il y a quelque astrologue qui eût pu dire, en me voyant, il y a deux ans, dans la rue Saint-Denis, avec ma rotonde, que je courrais bientôt fortune de ramer dans les galères d'Alger, ou d'être mangé par les poissons de la mer Atlantique... Mais ce qui est remarquable, et qui s'est plaisamment rencontré, — c'est (et par ma foi je ne mens pas) que je m'en vais dans un vaisseau qui ne porte que moi et huit cents caisses de sucre. De sorte que si je viens à bon port, j'arriverai confit; et si, d'aventure, je fais naufrage avec cela, ce me sera au moins quelque consolation de ce que je mourrai en eau douce. »

Ou bien, à Mlle de Rambouillet :

« Mademoiselle, je voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir, en l'état où j'étais. Vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus honnêtes que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables, et qui ont des cheveux qui leur viennent jusqu'à la moitié du corps, chacun deux ou trois balafres sur le visage, une grande arquebuse sur l'épaule, deux pistolets et deux poignards à la ceinture. Ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur sans doute, mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'allaient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait accompagner, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Au sortir de leurs mains, je suis passé par deux lieux où il y avait garnison espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de danger. On m'a interrogé ; j'ai dit que j'étais savoyard, et pour passer pour cela, j'ai parlé le plus qu'il m'a été possible comme M. de Vaugelas. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant, et s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis de l'Académie, je me fusse allé piquer de parler bon français. Enfin, je suis échappé des bandits, des Espagnols et de la mer; tout cela ne m'a point fait de mal et vous m'en faites. Vous croyez que je me moque, mais je veux mourir si je puis plus résister au déplaisir de ne point voir madame votre mère et vous. Je vous avoue franchement qu'au commencement j'étais en doute, et que je ne savais si c'était vous ou les chevaux de poste qui me tourmentiez. Mais il y a six jours que je ne cours plus et je ne suis pas moins fatigué ; cela me fait voir que mon mal est d'être éloigné de vous, et que ma plus grande lassitude est que je suis las de ne vous point voir. »

Vous voyez bien que c'est encore Voiture, toujours Voiture! Quel autre que Voiture pourrait s'exprimer en un style si joliment alambiqué, et avec cette ironie qui frise parfois l'impertinence ?

Je vous épargne ses lettres sur un *clou*, à Chapelain et à Mme la Princesse, son rondeau pour Mlle de Bourbon « qui avait pris médecine, » etc., etc.

Et si je vous le montrais maintenant, ce diplomate, ce brave, ce lettré, ce héros de salon, — dans le déshabillé de sa vie intime, vous ne le reconnaîtriez guère; mais en tout cas, le comte d'Olivarès et le duc de Florence surtout se seraient voilé la face, en voyant leur futur diplomate *berné* sur une couverture par les ordres de Mlle Paulet, la *lionne*, et de Mlle de Rambouillet, et prodiguant là-dessus ses plus fines pointes dans une de ses lettres, avec une résignation tout à fait bouffonne.

Voiture ne buvait pas de vin, je l'ai déjà dit, et c'était un miracle, en ce temps où les poëtes *grenouillaient* tout le jour au cabaret, et écrivaient leurs vers sur la nappe. Aussi Blot, gentilhomme du duc d'Orléans, gai coupletier et puissant buveur, le chansonna-t-il de la belle façon :

Quoi, Voiture, tu dégénère;
Sors d'ici, maugrebieu de toi !
Tu ne vaudras jamais ton père :
Tu ne vends de vin ni n'en boi.

Mais cette infirmité ne l'empêchait pas de hanter les lieux où l'on *faisait la débauche;* un jour qu'il entrait dans un de ces endroits de cocagne où le duc d'Orléans était en frairie, le même Blot, qui avait toutes sortes d'armes à sa disposition, lui jeta un vase à la tête par forme de plaisanterie ; et comme il se sauvait et qu'on le poursuivait en criant, un valet de pied, accouru au bruit, et ayant bu lui-même un coup de trop sans doute, allait, si on ne l'eût retenu à temps, lui passer son épée au travers du corps, croyant qu'il avait voulu attenter à la vie de Son Altesse.

Du reste, Voiture avait, tout comme un autre, ses mauvaises habitudes qui, malgré son insuffisance en face de la bouteille, pouvaient justifier sa présence en pareils lieux. C'était un enragé joueur, mais à un point qu'on ne saurait dire, si bien qu'une fois en train il ne se levait pas sans que la sueur ne l'obligeât à changer de chemise. Il y gagna la goutte, et ce fut à peu près tout. Mais il ne serait pas si facile d'énumérer ses pertes. Il lui suffisait parfois d'un malheureux coup de dés pour débourser quinze cents écus, dont un bon mot faisait l'oraison funèbre, car il était beau joueur et s'exécutait galamment.

Une nuit, il en fut pour quinze cents pistoles. Là-dessus il fait vœu de ne plus toucher de dés, mais serment de joueur ou serment d'ivrogne, c'est tout un, et notre héros n'avait pas pesé ses forces avant de jurer. Cela dura un mois, pendant lequel il souffrit le martyre, puis il n'y tint plus et s'en fut trouver le coadjuteur pour être relevé de son serment. Il rencontra dans le cabinet Laigues, capitaine des gardes de Monsieur, qui lui dit :

— Sa Grandeur est sortie...

— Quel contre-temps ! fit Voiture désappointé.

— Étiez-vous si pressé de le voir?

— Je vous en fais juge. Figurez-vous que j'ai eu la sottise de m'engager par serment à ne plus toucher à un dé...

— Parce que vous aviez perdu, n'est-ce pas?

— On ne fait jamais de ces serments là quand on gagne. Il y a un mois que j'endure le supplice de Tantale : vous pouvez croire si j'étais pressé de trouver Sa Grandeur, qui ne refusera pas sans doute d'annuler ce vœu imprudent.

— Bah ! dit le peu scrupuleux capitaine, vous étiez fou quand vous l'avez fait. D'ailleurs, si vous êtes si pressé, je connais le coadjuteur, et cela revient au même. Mettez-vous là et jouons...

Voiture fit comme Eve : il prêta l'oreille au serpent. Une demi-minute de discussion et le voilà séduit ! Il s'attable et perd trois cents pistoles sans désemparer :

— Ah ! dit il, c'est Dieu qui me punit !

Etonnez-vous donc que, malgré un revenu de dix-huit mille livres, il ne fût rien moins que riche à sa mort!

Vincent Voiture n'avait pas été bercé sur les genoux d'une duchesse. C'était le fils d'un marchand de vin, et envieux ou ennemis ne se faisaient pas faute de lui rappeler, comme Blot, cette humble origine :

— Monsieur de Voiture, lui dit un jour certain gentilhomme qui ne prisait pas toujours ses bons mots, celui-là n'est pas bon, percez-nous-en d'un autre.

Et pourtant, malgré cet ineffaçable blason de roture, il avait acquis, par droit de conquête, ses grandes entrées dans les plus aristocratiques réunions. Cette situation anormale d'un bourgeois admis en si haut lieu, par une dérogation jusqu'alors presque unique à la règle commune, lui fit une loi de tenir toujours son esprit en éveil, et de compenser par la supériorité de l'intelligence ce qui lui manquait du côté des quartiers. Ne soyons donc pas trop sévères pour lui, puisqu'après tout ce fut un des fondateurs de la dignité littéraire, en ce sens qu'il conquit à l'homme de lettres, dans sa personne et par le seul droit du talent, le rang auquel il avait droit.

— Savez-vous, disait M. de Blérancourt à Mme de Rambouillet, du ton d'un homme qui vient de faire une grande découverte, savez-vous que ce Voiture a bien de l'esprit ?

— Mais, monsieur, lui répondit-on, pensiez-vous que c'était pour sa noblesse ou sa belle taille qu'on le recevait partout ?

Et non-seulement il était reçu, mais tous les autres s'inclinaient devant sa royauté, et lui-même en usait sans façon, comme un monarque qui se sent populaire, et qui sait jusqu'à quel point il peut abuser de la faveur publique. Peu civil de sa nature, quand il n'avait pas de raisons particulières de l'être, il prenait en tout son avantage, et avait une telle façon de parler aux gens que vous auriez juré qu'il se moquait. Quoiqu'il eût de grandes obligations au cardinal de La Valette, il ne se gênait pas pour lui dire, et par-devant témoins, qu'il lui allait mal de faire l'enjoué, et il raillait tout aussi librement M. de Schomberg, homme d'esprit, mais qui avait la conversation assez pesante.

« Le maréchal d'Albret, qu'on appelait alors Miossens, raconte Tallemant des Réaux, a été longtemps qu'il ne savait ce qu'il disait : c'était un véritable galimatias... Un jour qu'il y avait un grand rond à l'hôtel de Rambouillet, Miossens parla un quart d'heure de son style ordinaire. Voiture lui va rompre en visière :

— Je me donne au diable, monsieur, lui dit-il, si j'ai entendu un mot à tout ce que vous venez de dire. Parlerez-vous toujours comme cela ?

Miossens ne s'en fâcha pas, et lui dit seulement :

— Hé monsieur ! monsieur de Voiture, épargnez un peu vos amis.

— Ma foi, reprit Voiture, il y a si longtemps que je vous épargne, que je commence à m'en ennuyer. »

Bien plus, il alla jusqu'à adresser à la reine Anne d'Autriche des vers où il ne craignait pas de lui rappeler sans voiles son attachement pour Buckingham, et celle-ci ne s'en fâcha pas. Qui aurait la même hardiesse, en notre époque de liberté et d'égalité ?

Mais voici qui dépasse les bornes de la familiarité la plus large ! On le vit, un jour, ôter ses galoches en présence de Mme la Princesse, pour se chauffer plus commodément les pieds ; « et, ma foi, dit le satirique auteur des *Historiettes*, c'est le vrai moyen de se faire estimer des grands seigneurs que de les traiter ainsi. » Mais peut-être ne faut-il voir là qu'une distraction, car Voiture était grand rêveur, et en ses heures de vague ou de mélancolie, c'était l'homme le moins divertissant du monde.

Il abusa si bien de sa faveur qu'il finit par fatiguer ; il paraît même que, sur la fin de sa vie, on était las de lui à cet ingrat hôtel Rambouillet qu'il avait si longtemps charmé. Que voulez-vous ? On se lasse de tout. Voiture n'en bougeait pas aux heures de réunion, souvent même au delà ; il y mangeait, et, pour être plus à portée, il avait élu domicile rue Saint-Honoré, à trois pas de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Sans sa longue habitude dans la maison et la protection de la maîtresse du logis, on eût tâché de l'envoyer promener ailleurs ses éternelles pasquinades.

— Hé ! Voiture, lui criait un jour Mlle de Rambouillet, de quoi vous avisez-vous ? Cela n'est nullement plaisant. Cela ne fait point rire. Vraiment, vous me faites pitié.

Je m'assure qu'il fallut lui dire plus d'une fois la même chose. L'enfant gâté ne se gênait guère plus pour un mauvais tour que pour un mot irrévérencieux, et il se permettait des fantaisies qu'on n'eût pas tolérées de la part d'un égal :

— Si Voiture était de notre condition, disait M. le Prince, il n'y aurait pas moyen de le souffrir.

Voulez-vous quelques échantillons de ses espiègleries ? Ouvrons le répertoire de médisances de Tallemant des Réaux.

« Ayant trouvé deux meneurs d'ours dans la rue Saint-Thomas, avec leurs bêtes emmuselées, il les fait entrer tout doucement dans une chambre où Mme de Rambouillet lisait, le dos tourné aux paravents. Ces animaux grimpent sur ces paravents ; elle entend du bruit, se tourne, et voit deux museaux d'ours sur sa tête. N'était-ce pas pour guérir de la fièvre, si elle l'eût eue ? Il fit bien pis au comte de Guiche par le conseil de Mme de Rambouillet ; car, sous ombre que le comte lui avait dit un jour que le bruit courait qu'il était marié, et lui demanda s'il était vrai, il alla une fois le réveiller à deux heures après minuit, disant que c'était pour une affaire pressée :

— Eh bien, qu'y a-t-il ? dit le comte en se frottant les yeux.

— Monsieur, répond très-sérieusement Voiture, vous me fîtes l'honneur de me demander, il y a quelque temps, si j'étais marié : je vous viens dire que je le suis.

— Ah ! peste ! s'écria le comte, quelle méchanceté de m'empêcher ainsi de dormir !

— Monsieur, reprit Voiture, je ne pouvais pas, à moins que d'être un ingrat, être plus longtemps marié sans vous le venir dire, après la bonté que vous aviez eue de vous informer de mes petites affaires. »

Tout le monde n'était pas de si bonne composition, et on lui rendait parfois la monnaie de sa pièce. Il se promenait au Cours avec le marquis de Pisani, son intime, et M. Arnaut, s'amusant à deviner la profession des gens à leur mine. Il passa un carrosse où il y avait une homme vêtu de taffetas noir avec des bas verts. Voiture dit que c'était un conseiller à la Cour des aides, et qu'il gagerait. On accepte, mais à condition qu'il l'irait demander à cet homme. Voiture descend, l'aborde, et, pour excuse, lui dit que c'était par gageure

— Gagez toujours, lui dit l'autre froidement, que vous êtes un sot, et vous ne perdrez jamais.

Une autre fois, un gentilhomme que ses railleries avaient offensé voulut lui donner du bâton ; il s'en sauva par une turlupinade :

— Monseigneur, la partie n'est pas égale ; vous êtes

grand et je suis petit, vous êtes brave et je suis poltron ; vous voulez me tuer, eh bien ! je me tiens pour mort.

On ne reconnaît guère là le ferrailleur qui se battait au clair de la lune.

Sauf quelques petits accidents de ce genre, Voiture passa son heureuse vie au milieu des amusements et des fêtes, recherché, choyé, adulé, cajolé, chargé même d'honneurs officiels, regardé comme le premier génie du siècle pour quelques vers négligés et surtout quelques lettres qu'on s'arrachait comme les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Il eut ses séides et ses fanatiques, qui rompirent des lances sur sa tombe, — entre autres ce bon Costar, triple pédant qui s'essayait parfois à folâtrer dans le style du maître, et qui faillit arracher les yeux à Girac pour avoir mis Balzac au-dessus de son rival. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les péripéties de cette petite guerre, où les armes, d'abord courtoises, s'aiguisèrent en épées, et qui divisa en deux camps toute la société polie.

— Vous verrez, disait Voiture à Mme de Rambouillet, six mois avant de mourir, qu'il y aura quelque jour d'assez sottes gens pour aller chercher, çà et là, ce que j'ai fait, et après, le faire imprimer.

Le *sot*, pour lui conserver ce nom dont je ne veux pas prendre la responsabilité, ce fut Martin Pinchêne, le propre neveu de Voiture, et l'une des victimes de Boileau. Depuis, il s'est fait une douzaine d'éditions de ces œuvres, et ces dernières années en ont encore produit deux, à peu près simultanément. La postérité a plus songé à Voiture qu'il n'avait songé à elle.

En exceptant quelques pages, l'une où, à propos du

Vincent Voiture. Dessin de Franck.

siége de Corbie, il s'est élevé jusqu'à l'éloquence, d'autres où il badine agréablement, c'est une assez triste lecture aujourd'hui que celle des lettres de Voiture. Il n'y est occupé qu'à contourner le néant, à broder des arabesques sur un fond invisible, à bâtir des châteaux sur la pointe d'une aiguille, à tracer dans l'air et sur le sable des dessins laborieusement légers. Tallemant l'accuse d'avoir négligé systématiquement l'étude, comme chose inutile pour un homme d'esprit ; je le crois et on ne le voit que trop. Il l'accuse aussi d'avoir toujours *improvisé* à loisir, et c'est très-probable encore : tout ce qu'il a laissé porte ce double cachet d'un esprit vide et d'un patient arrangeur de mots.

L'Académie, quoiqu'il eût été le plus volage de ses membres, prit le deuil à sa mort. On l'appela l'inimitable et l'incomparable, et Boileau même l'a rapproché d'Horace ; mais c'est que Voiture alors n'était plus dangereux, puisqu'il n'appartenait plus à ce monde. Aujourd'hui nous sommes bien loin de cet engouement, trop loin même pour être justes ; car il ne faut pas oublier que Voiture a fait sa tâche utile, dans la formation de la langue, à côté de Balzac, et comme contre-partie salutaire. Tandis que celui-ci, véritable professeur de rhétorique, s'attachait à lui donner du poids et du nombre, l'autre l'assouplissait. En lui faisant exécuter tous ces jolis petits tours de passe-passe, il dénoua et dégourdit un idiome encore pesant, comme ces saltimbanques qui savent donner au corps humain, roide et lourd, la souplesse légère d'un gant ou d'un mouchoir de poche. Ce n'est point ma faute si la comparaison n'est pas plus solennelle ; mais les saltimban-

ques ont du bon: je l'ai prouvé et le prouverai encore.

D'ailleurs, si nous voulons le bien juger, nous sommes obligés de faire effort pour nous reporter fort loin en arrière. Il fut, en effet, comme je l'ai dit ailleurs, si exclusivement de son temps, qu'il paraît tout dépaysé aujourd'hui parmi nous. Ce fut un homme d'esprit, un épicurien de la bonne race, qui ne s'appliqua qu'à vivre agréablement et à se faire bien venir de la société polie. C'est dans ce centre qu'il faut le replacer par l'imagination, si l'on veut le comprendre. Il n'y a rien en lui du talent humain et universel; c'est un lettré qui veut plaire à ses contemporains, qui prend le tour d'esprit du moment, qui se laisse aller au courant des modes littéraires, sans se soucier du rôle de réformateur, trop lourd pour ses épaules, et se joue gracieusement à toutes les surfaces. Il a obtenu la gloire passagère qu'il avait seule en vue ; c'est un de ceux dont l'Écriture a dit : *Receperunt mercedem suam : vani, vanam.*

II. — FRANÇOIS EUDES DE MÉZERAY (1).

(Élu en 1649.)

Il était sept heures du matin. Des archers qui faisaient leur ronde dans une rue écartée de Paris, du côté de la Chapelle Saint-Denis, virent tout à coup passer à quelque distance un bizarre personnage, qu'on eût dit détaché d'une planche de Callot. Ce personnage était coiffé d'un feutre extravagant, à moitié défoncé, qui eût excité la compassion de Maillet, le *poëte crotté*. Son pourpoint s'effilait en loques, la moitié de son rabat avait disparu ; son haut-de-chausses étalait des taches équivoques qui forçaient l'œil à regretter les trous du justaucorps, et ses bottes éventrées trahissaient le déplorable état de ses bas d'étamine.

Ce capitan déguenillé s'avançait fièrement en titubant sur ses jambes. Au bout de quelques pas la fatigue le prit ; il s'assit à l'ombre d'un mur et parut vouloir s'endormir.

Les archers se regardèrent avec des yeux flambants de convoitise : ils se comprirent du premier coup, et se frottèrent les mains d'un mouvement unanime. L'occasion s'offrait belle de réparer l'échec d'une nuit passée en campagne sans rapporter de gibier, ce qui fut rare de tout temps, mais alors plus encore qu'aujourd'hui.

Au moment où le voyageur commençait à fermer doucement les yeux et à s'élancer à tire d'ailes dans le domaine des songes, il sentit une main se poser sur son épaule droite et une autre sur son épaule gauche.

— Eh ! eh ! l'ami, dit l'archer de droite d'une voix goguenarde, nous sommes *gai* de bonne heure, à ce qu'il paraît?

— Je ne suis pas gai, fit dignement le dormeur, je suis las, et je me repose.

— On veut dire, reprit l'archer de gauche, que vous êtes de bon matin dans les vignes du Seigneur.

— Il n'est jamais trop matin pour cela, répondit-il avec onction.

— Et peut-on savoir où vous allez ainsi, camarade ?

— D'abord je ne vais nulle part, puisque je suis assis; ensuite je ne suis pas votre camarade, puisque je ne vous connais pas.

— Eh bien, mon bel ami, nous ferons connaissance.

— J'espère bien que non.

— Nous verrons cela. Où demeurez-vous, s'il vous plaît ?

(1) Voyez le tome XVI du *Musée*, 277.

— Vous êtes curieux ; par malheur je ne suis pas bavard : laissez-moi dormir.

— Vous dormirez au dépôt de mendicité, mon brave homme. Allons vite, suivez-nous.

Notre héros comprit enfin ce qu'on lui voulait. D'un effort vigoureux il chassa le sommeil qui envahissait ses paupières, et éclata fort cyniquement de rire au nez des archers ébahis. Puis, se redressant et laissant tomber sur eux de toute sa hauteur un coup d'œil indicible :

— A d'autres, manants ! fit-il d'une voix solennelle, tandis que sa main droite rejetait sur sa hanche une ombre de manteau jadis noir, qui se déchira en chemin. Je ne vous suivrai pas avant qu'on ait remis une roue à mon carrosse.

Et il poursuivit sa route dans un zigzag plein de dignité, laissant les agents de la force publique écrasés sous cette foudroyante apostrophe.

Quand ils eurent enfin recouvré l'usage de la parole :

— C'est quelque grand seigneur espagnol qui voyage pour son agrément, dit le premier.

— Ou quelque courtisan déguisé.

— A moins que ce ne soit un *partisan* qui se promène incognito.

— Son équipage aura versé ici près, et il prend l'air en attendant.

— Nous allions faire un bel exploit.

Cependant notre héros était arrivé à la Chapelle Saint-Denis. Il suivit la Grand'Rue, salué au passage par quelques habitants qu'il regardait d'un air bonhomme et protecteur à la fois, distribuant des poignées de main, tapant familièrement sur quelques bedaines et quelques épaules, tout en poursuivant sa marche, que de légers circuits contribuaient à rendre très-pittoresque sans la ralentir beaucoup.

Il s'arrêta vis-à-vis d'un cabaret, au-dessus duquel se lisait en grosses lettres rouges :

AU BON VIVANT.

MAITRE LEFAUCHEUR DONNE A BOIRE ET A MANGER.

On eût pu voir alors un éclair de satisfaction briller dans les yeux du voyageur, qui tourna court brusquement et franchit le seuil hospitalier.

L'hôte, en personne, étalait sur la porte ses bras musculeux et ses jambes massives au soleil levant. C'était une sorte d'hercule plébéien, rond de manières et rouge de trogne, dont la personne entière étalait les insignes parlants de sa profession.

— Eh ! bonjour, Mézeray, fit-il d'une voix joyeuse en secouant, à la déraciner, la main qu'on lui tendait. Par quel heureux hasard, si matin ?

— Ne sais tu pas, compère, que je suis l'homme le plus actif du monde, et que je me lève toujours avant l'aurore?

— Oui, quand tu as passé la nuit à boire, comme celle-ci, n'est-ce pas?

— Tu l'as deviné, compère, — avec des amis, — de bien honnêtes garçons, quoiqu'ils ne soient pas de l'Académie. Et, ma foi, comme ils rentraient chez eux ce matin, les lâches, sous prétexte qu'ils étaient fatigués, je me suis dit : Allons voir ce cher Lefaucheur. Voilà un homme qui n'est jamais fatigué, lui !

Lefaucheur, ému, essuya un pleur qui perlait sur sa joue.

— Ne pleure pas, brave compère, digne ami, excellent homme, reprit François Eudes de Mézeray, membre de l'Académie Française, historiographe de France, pension-

naire de Sa Majesté très-chrétienne. C'est ta tendresse qui te tuera, vois-tu, et que deviendrais-je, si tu mourais avant moi?

— N'aie pas peur, je te jure de rester le dernier.

— Bien, compère, bien; j'y compte! En attendant, je viens passer huit jours chez toi, peut-être quinze, peut-être un mois, si tu as de bon *piot*. Je ne suis pas heureux, mon ami, on ne m'estime pas à ma valeur. Tout à l'heure encore deux polissons d'archers voulaient m'arrêter comme un va-nu-pieds.

— T'arrêter, mon bon Dieu! un si bel homme!

— Tu juges comme je les ai rembarrés: on n'est pas de l'Académie pour rien. Entre nous, pourtant, cela ne m'a pas chagriné: tu connais mes sentiments populaires, mais je te dirai que le débat m'a donné soif. Compère, *quid novi* dans ta cave?

— Eh! eh! certain petit muscat dont on me dira des nouvelles: Je gage mon enseigne contre ta pension que la *Fosse aux Lions* ou la *Croix du Trahoir* n'en a pas de pareil.

— Tope! fit Mézeray. Je ne gage pas ma pension, parce que j'y tiens trop et que j'en ai grand besoin, mais je gage une douzaine de pintes du meilleur.

Ce disant, ils étaient passés dans la salle du fond, le sanctuaire du lieu, coquettement décoré d'attributs bachiques. En ce moment, un charretier dont les chevaux attendaient dans la rue entra dans la première pièce, et se fit servir une bouteille de *gratte-gosier*, qu'il allait entamer, quand Mézeray, l'ayant aperçu, s'approcha et mit civilement le chapeau à la main:

— Camarade, fit-il (car il était de commerce plus accommodant avec les charretiers qu'avec les archers), je n'aime pas à voir des chrétiens boire séparément, dans la même auberge, comme des animaux. Nous voici, mon compère Lefaucheur, maître de céans, et votre très-humble serviteur, Endes de Mézeray, membre de l'Académie, qui vous prions de prendre place à notre table, si notre figure vous va, comme la vôtre nous plaît. On mêlera les liquides et, en trinquant, on maudira les maltôtiers tout son soûl.

Le charretier accepta avec effusion. Lefaucheur devait être habitué à de pareilles scènes, car il ne témoigna pas le moindre étonnement. Cinq minutes après, vous eussiez entendu les éclats de rire de l'étrange trio, qui tapageait comme quatre et buvait comme huit.

La séance se prolongea. Mézeray était au troisième ciel d'avoir affaire à de si gais compagnons, dont la familiarité même était pleine de révérence pour lui, et qui le traitaient comme un homme supérieur, tout en lui disant des injures de temps à autre. Il écoutait surtout avec admiration en se lissant la moustache, les expressions pittoresques dont le charretier émaillait sa conversation.

— Vrai Dieu! cria-t-il enfin, n'y tenant plus d'aise, que vous seriez bien mieux de l'Académie, vous et le compère ici présent, que ces imbéciles de grammairiens, toujours occupés à évirer la langue et à faire les mots à leur image, ternes, froids et insignifiants comme eux. Voilà ce qui s'appelle parler! couleur, verve, franchise, accent, tout y est. Il faudra que je vous porte candidats.

Mais, comme le charretier ne savait pas ce que c'était que l'Académie, et que maître Lefaucheur n'était guère plus avancé, ils se contentèrent tous deux, en guise de réponse, de vider leurs verres pour la cinquantième fois.

Mézeray respectait fort peu le docte corps dont il faisait partie, et l'affublait parfois d'épithètes malsonnantes. Il n'avait pas les mêmes opinions, en fait de goût et de style, que ses collègues, et il se divertissait à compromettre, en sa personne, la dignité de notre première assemblée littéraire. Chaque fois qu'on procédait à une élection nouvelle, l'historien déposait dédaigneusement une boule noire dans l'urne, afin, disait-il, de laisser à la postérité une preuve de la liberté des suffrages académiques. Toutes ces petites taquineries ne l'empêchèrent pas d'être nommé secrétaire perpétuel à la mort de Conrart.

Vers midi, le charretier reprit son voyage, la face illuminée et le cœur joyeux: il avait enfin rencontré un homme! Mézeray monta s'enfermer dans sa chambre qui l'attendait toujours. Comme il voulait travailler, il alla d'abord fermer les volets, selon son usage, quoiqu'on fût au cœur de l'été, et il alluma un flambeau. Sur sa table étaient entassées, pêle-mêle, des paperasses, en tête desquelles on pouvait lire: *De l'origine des Français*. Il les regarda, bâilla, ouvrit nonchalamment d'énormes volumes de du Haillan et de Papire-Masson, où il puisait sa science historique toute faite, tailla sa plume, rebâilla et s'endormit.

Le lendemain, deux ou trois amis vinrent le voir. Il les régala d'une bouteille de muscat et d'un chapitre de son nouvel ouvrage, puis il eut soin de les reconduire jusque dans la rue, la lumière à la main, pour faire nargue au soleil.

Quelques jours après, Mézeray trinquait encore avec l'inséparable Lefaucheur. Il parlait de ses œuvres, sujet qui lui était cher, et, traçant son propre panégyrique avec abondance de cœur, s'étendait longuement sur son indépendance.

— Figure-toi, hâblait-il en frappant son verre contre la table, figure-toi que le roi me demandait l'autre jour pourquoi j'ai représenté Louis XI comme un tyran, dans mon *Histoire de France:* — Sire, répondis-je, parce que c'était un tyran. — Attrape, voilà comme je suis. Buvons! — Richelieu, je ne lui en veux pas: c'est lui qui m'a produit. Il m'a envoyé quelques centaines d'écus, pendant que j'étais à Sainte-Barbe, pour m'encourager, et j'ai été sensible à cette mesure délicate. Tu sais, compère, quand on n'est pas encore connu, et que c'est la première fois qu'on prend garde à vous, on trouve cela gentil. — Verse à boire. — Mais le Mazarin, que de coups de dent je lui ai appliqués! Il en a porté la marque, le vieux ladre. Il me pensionnait, c'est vrai, mais c'était pour m'acheter, ce qui me dispensait de la reconnaissance. Aussi ai-je publié plus de vingt pamphlets contre sa laide personne. (Ah! Mézeray, vous oubliez de dire que c'était sous un pseudonyme.) Ils croient m'enchaîner avec leurs pensions. Allons donc! ils ne me connaissent guère! Je les prends, parce qu'il ne faut humilier personne, mais je garde mon franc parler. Comme dit mon ami Furetière, la vérité est une belle dame dont je suis passionnément amoureux. Par exemple, compère, si tu aimais la lecture, je te donnerais mon *Abrégé de l'Histoire de France*, qui vient de paraître, et tu verrais comme j'y drape M. Colbert, au sujet des impôts, maltôtes et autres inventions diaboliques, que je voudrais exterminer avec les maltôtiers!

— Il paraît que tu n'aimes pas ces messieurs?

— Je les abhorre: ce sont les sangsues de la nation. Le jour où l'on en pendra un en place de Grève, je me promets de payer une loge fort cher, pour assister au spectacle. Si mes confrères de l'Académie n'étaient pas si poltrons, j'aurais laissé dans le dictionnaire un monument éternel de ma haine à l'encontre de ces malheureux. Au mot *comptable*, j'ai voulu faire inscrire le dicton popu-

laire : *Tout comptable est pendable;* et je prétends que c'est à l'Académie qu'il appartenait de consacrer ce proverbe éminemment national, où brille au plus haut point le bon sens français. Croirais-tu qu'ils ont eu la lâcheté de s'y opposer ?

— Et tu l'as rayé ?

— Oui, mais en écrivant en marge : *Rayé, quoique véritable.*

Maître Lefaucheur, dans le transport de son admiration, fit venir une autre bouteille.

— Où en étais-je ? reprit Mézeray, se versant une copieuse rasade. Ah ! à la façon dont je viens de faire niche à M. Colbert. Et pourtant, compère, M. Colbert me donne quatre mille livres par an. Bois donc ! Je prétends, moi, qu'il faut m'admirer et que je suis un homme antique. Qu'il vienne un peu me dire, ce ministre...

La servante du lieu l'interrompit pour lui remettre une lettre qu'on apportait à son adresse.

— Bon ! fit-il en la dépliant, c'est de l'ami Perrault.

Mais à mesure qu'il lisait, son front se rembrunissait de plus en plus, et bientôt une si profonde expression de désespoir se peignit sur ses traits que Lefaucheur, inquiet, lui demanda, d'une voix tendre, s'il éprouvait les symptômes d'une indigestion.

Sans répondre, l'historien se sauva dans sa chambre avec la terrible lettre qu'il relut encore. Voici ce qu'elle contenait en substance :

« Mon cher ami, je vous préviens que M. Colbert est

Mézeray trinquant avec Lefaucheur. Dessin de Franck.

fort mécontent des libertés que vous avez prises dans votre *Abrégé*. Il a dit hier, devant vingt personnes qui lui faisaient leur cour, qu'il vous en ferait repentir, et qu'il ne serait pas assez dupe pour pensionner davantage un ennemi de son administration. Je vous écris en toute hâte afin que vous vous régliez là-dessus. Tâchez de prévenir le coup, mais ce sera difficile. Pourquoi aussi vous avisez-vous d'aller battre le sein qui vous nourrit? »

Alceste-Mézeray, le héros de Plutarque, le foudre d'indépendance, qui disait ses vérités à tout le monde, prit sa tête entre ses deux mains : Lefaucheur, qui l'épiait à travers le trou de la serrure, crut s'apercevoir qu'il pleurait ; tout ému, il cogna à la porte. On ne lui répondit pas. Il cogna plus fort, en appelant son ami d'une voix plaintive. Mézeray l'envoya à tous les diables.

Ce beau mouvement le soulagea. Puis, après avoir tracé à la hâte, sur un chiffon crasseux, quelques mots à l'adresse de Perrault, il étala sur sa table, qu'il nettoya préalablement avec sa manche, sa plus belle feuille de papier blanc, et il écrivit avec précaution, sans rature et sans pâtés :

« Monseigneur,

« Ce que m'a dit M. Perrault de votre part a été un terrible coup de foudre, qui m'a rendu tout à fait immobile et qui m'a ôté tout sentiment, hormis celui de vous avoir déplu. Ma seule espérance est, Monseigneur, que Dieu vous ayant rendu la santé, vous ne me défendrez pas aujourd'hui de prendre part à la réjouissance publique, et que, pendant cette satisfaction universelle des gens de bien, vous ne voudrez pas que je sois le seul qui demeure dans une tristesse mortelle. Permettez-moi donc, s'il vous plaît, Monseigneur, dans cette heureuse conjoncture,

d'implorer le secours de votre généreuse bonté ; je la supplie très-humblement d'intercéder pour moi auprès de vous, et de m'obtenir ma grâce, que je vous demande avec une entière soumission et un profond respect... C'est dans cette disposition, Monseigneur, que j'ai prié M. Perrault de vous assurer que je suis prêt à passer l'éponge sur tous les endroits que vous jugerez dignes de censure dans mon livre, etc. »

Cette amende honorable désarma Colbert. Mais quand vint la seconde édition, les corrections solennellement promises ne parurent pas suffisantes : l'historien, ballotté entre sa crainte et son ressentiment, son avarice et son humeur taquine, y avait mis évidemment de la mauvaise volonté. La pension fut diminuée de moitié.

Mézeray, la mort dans l'âme, reprit la plume, et s'épancha dans une nouvelle lettre, plus éplorée encore que la précédente, qu'il se garda bien aussi de montrer à Lefaucheur :

« Monseigneur,

« Je vous rends très-humbles grâces de l'ordonnance de deux mille livres qu'il vous a plu de m'envoyer. Je l'ai reçue avec le même respect et avec la même reconnaissance que si elle eût été entière et telle que feu Monseigneur le cardinal me l'avait obtenue du roi, et que vous-

Portrait de Colbert. Photographie sur bois, d'après la gravure d'Audran, gravé par Gérard

même, Monseigneur, aviez eu la bonté de me la faire continuer durant plusieurs années. Mais je vous avouerai franchement, Monseigneur, que j'ai sujet de craindre qu'on ne m'ait encore imputé quelque nouvelle faute, et que ce retranchement n'en soit une punition. Si j'en pouvais avoir connaissance, je me mettrais en devoir ou de m'en justifier ou de la réparer selon vos ordres. Je m'examine, pour cet effet, à la dernière rigueur, je cherche jusqu'au fond de mon âme, et ma conscience ne me reproche rien. Je travaille, Monseigneur, selon vos intentions et selon les règles que vous m'avez prescrites. Ainsi je ne puis trouver d'autre cause de ma diminution que mon peu de mérite, mais la générosité du plus grand des rois et la faveur de votre protection peuvent bien encore suppléer à ce défaut, comme elles y ont suppléé jusqu'à l'année précédente. C'est avec cette espérance, Monseigneur, que je prends la hardiesse d'avoir recours à votre bonté, toujours si favorable aux gens de lettres et aux créatures de feu Mgr le cardinal, dont la mémoire vous est si chère. Ne retranchez pas, s'il vous plaît, une partie de vos grâces à une personne qui perdrait plutôt la vie que de rien diminuer du zèle qu'il a pour votre service. »

Le barbare ministre resta sourd à cette attendrissante supplique, et bientôt même, fatigué des plaintes et des murmures de l'historiographe, il finit par supprimer la pension tout entière, en guise de réponse. C'est pour le

coup que Lefaucheur dut croire au désintéressement farouche et à l'inexpugnable impartialité de son ami de l'Académie. Comment n'y eût-il pas cru, d'ailleurs? Toutes les biographies y croient bien encore aujourd'hui.

Beaucoup de choses semblaient autoriser cette opinion : Mézeray était frondeur, rempli de manies, d'une humeur peu facile, toute en saillies et en boutades, toujours prêt à rompre en visière à l'usage et à se singulariser ; il professait une extrême liberté de penser ; il aimait à ne pas dire comme les autres, et à jouer au paysan du Danube. Mais tout cela savait parfaitement, on l'a vu, s'accommoder aux circonstances.

Mézeray, n'étant plus payé par son souverain, fit serment de n'en plus parler et il se tint parole. Après sa mort on trouva chez lui, dans un tiroir, un sac de mille livres, portant cette étiquette : « Dernier argent que j'ai reçu du roi ; depuis ce temps je n'ai jamais dit de bien de lui. »

S'il ne faut pas croire à son indépendance, il faut croire encore moins à son exactitude. C'était là le dernier de ses soucis. Il n'a pas touché aux documents originaux, et il riait fort des *pédants* qui épluchaient ses erreurs.

— J'ai découvert, lui disait avec rudesse le père Petau, qui badinait rarement, mille fautes grossières dans votre *Abrégé*.

— Et moi, répondit-il, j'y en ai trouvé deux mille.

Avis à ceux qui ont l'*Histoire* de Mézeray dans leur bibliothèque. Ils y peuvent chercher des qualités littéraires, pas autre chose.

On voudrait excuser l'avidité et les palinodies de notre historien par sa pauvreté, mais il avait maison de ville et maison des champs, et des écus plus qu'il ne lui en fallait pour *chopiner* à loisir. Il faut bien avouer qu'il appartenait à la race, malheureusement beaucoup plus nombreuse qu'on ne croit, des artistes et littérateurs convaincus du vilain péché d'avarice.

Mézeray mourut de la goutte, dans des sentiments religieux qu'il n'avait guère professés durant sa vie, par pur esprit de contradiction. Lorsque son frère, le vénérable fondateur de la congrégation des Eudistes, l'exhortait à se convertir : — Bah ! répondait-il, vous êtes un si saint homme, que nous serons sauvés tous deux, l'un portant l'autre. Mais, dans sa dernière maladie, il légua une somme pour élever un monument à son frère, et il rendit l'âme en avertissant ses amis qu'il fallait plutôt croire Mézeray mourant que Mézeray en bonne santé.

Lefaucheur, resté le dernier, suivant sa promesse, prit soin de faire embaumer son cœur, qui fut déposé dans l'église des Carmes du Marais. Il devait bien cet hommage à celui dont l'amitié ne s'était jamais démentie, et qui l'avait institué son légataire universel, en le qualifiant, jusque dans son testament, d'*homme de bien*, de *cher et loyal compère*, de *fidèle et véritable ami*.

III. — JEAN BARBIER D'AUCOUR.

(Élu en 1683.)

Comment donc Barbier d'Aucour fit-il pour être reçu à l'Académie Française? Je ne sais, c'est à peu près la seule chance qu'il eut dans sa vie ; il profita du moment où sa mauvaise fortune avait, par hasard, le visage tourné, pour se glisser en toute hâte par la porte entr'ouverte.

Ce guignon, qui le poursuivit toujours et partout, commença de bonne heure. Il se trouvait un jour dans l'église des Jésuites, où les révérends pères avaient exposé des tableaux énigmatiques qui s'adressaient à la perspicacité des visiteurs. Barbier d'Aucour regardait, en faisant ses réflexions librement ; un jésuite qui passait lui rappela en latin, suivant l'usage d'alors, la sainteté du lieu : le jeune homme répondit vivement :

— Si locus est *sacrus*, quarè exponitis...

Ce plaisant barbarisme, que nos lectrices pourront se faire expliquer par leurs pères ou leurs frères aînés, courut à l'instant de bouche en bouche, et le sobriquet d'*avocat sacrus* en resta éternellement à l'infortuné Barbier d'Aucour.

Un peu plus tard, il arriva pis encore à l'*avocat sacrus*. Il plaidait devant une nombreuse assistance, quand tout à coup il se trouble, s'embrouille, ânonne, bref, finit par rester court. Vous jugez des chuchotements et des rires. Pour comble de malheur, Boileau consacra le souvenir de cette cruelle mésaventure dans les derniers vers du *Lutrin*, où chacun reconnut sans efforts celui qui lui avait servi de modèle :

> Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
> Cherche en vain son discours sur sa langue égaré,
> En vain, pour gagner temps, dans ses transes affreuses,
> Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses ;
> Il hésite, il bégaye, et le triste orateur
> Demeure enfin muet aux yeux du spectateur.

Boileau voulait se venger de Barbier d'Aucour, son rival en satire, qui avait attaqué Racine dans sa plate parodie d'*Apollon vendeur de mithridate*. L'*avocat sacrus* réussit mieux en attaquant les jésuites, à qui il avait juré une haine immortelle depuis sa mésaventure dans leur église ; il lança entre autres contre le célèbre corps l'*Onguent pour la brûlure*, et il réduisit à néant le père Bouhours avec ses *Sentiments de Cléanthe*, son chef-d'œuvre et le modèle de la plus ingénieuse critique.

A la suite de son accident au barreau, Barbier d'Aucour renonça à plaider, mais non à écrire des mémoires. C'est ainsi qu'il composa deux *factums* excellents en faveur d'un domestique nommé Lebrun, injustement condamné à mort pour assassinat et qui succomba aux tortures de la question.

Reprenons la série de ses infortunes. Il vécut toujours pauvre, sans espoir pour le lendemain. La fortune ne lui sourit jamais que pour le frapper plus sûrement ensuite. Un jour, on le nomme précepteur d'un fils de Colbert ; mais, quelque temps après, la mort de Colbert fait échouer une entreprise où il avait mis toutes ses épargnes, et le voilà ruiné !

Pour vivre, il épousa la fille de son libraire. Heureusement, dit Malthus par la voix de la biographie Michaud, ils n'eurent pas d'enfants.

Barbier d'Aucour mourut d'une inflammation de poitrine. L'Académie lui envoya, pendant sa maladie, des députés que le dénûment de son logis émut de pitié :

— Ma grande consolation, leur dit-il, c'est que je ne laisse pas d'héritiers de ma misère.

— Vous laissez un nom qui ne mourra point, répondit l'abbé de Choisy qui voulait le consoler.

— Ah ! fit-il, c'est de quoi je ne me flatte pas. Quand mes ouvrages auraient d'eux-mêmes une sorte de prix, j'ai péché dans le choix de mes sujets. Je n'ai fait que des critiques, ouvrage peu durable ; car si le livre qu'on a critiqué vient à tomber dans le mépris, la critique y tombe en même temps, parce qu'elle passe pour inutile ; et si, malgré la critique, le livre se soutient, alors elle est pareillement oubliée, parce qu'elle passe pour injuste.

Ainsi Barbier d'Aucour mourut, sans même avoir cette

espérance de l'immortalité, qui est la consolation des auteurs, vivants ou mourants.

IV. — FRANÇOIS DE CLERMONT-TONNERRE.

(Élu en 1694.)

Mgr de Clermont-Tonnerre, évêque et comte de Noyon, pair de France, commandeur des ordres du roi, est beaucoup plus connu par ses titres de noblesse que par ses titres académiques. Il eût pu facilement prouver ses trente-deux quartiers, mais si c'était assez pour entrer à la cour, il semble que ce n'était point assez pour entrer à l'Académie.

François de Clermont-Tonnerre pénétra en conquérant et de par le roi dans le docte corps auquel il devait au moins de la reconnaissance, — et traita de haut en bas des collègues qui lui étaient bien supérieurs, mais qui méritaient cette déconvenue, puisqu'ils avaient eu le tort de l'élire. Il leur fit sentir à sa manière que s'ils avaient oublié la différence qu'il y a entre un littérateur de mérite et un homme dont le nom est le seul titre, lui, du moins, n'avait pas oublié la distance qui sépare un grand seigneur d'un roturier, — leçon instructive dont ils ne profitèrent pas toujours. Contrairement à tous les usages et à toutes les convenances, l'évêque de Noyon dédaigna, dans son discours de réception, de faire l'éloge de son prédécesseur Barbier d'Aucour, et comme l'Académie lui en marquait sa surprise, il répondit qu'il s'était fait une loi de ne jamais louer de roturiers. Cette réponse impertinente souleva une telle indignation dans l'assemblée, que Clermont-Tonnerre dut insérer dans son discours imprimé un éloge qui lui eût brûlé les lèvres s'il l'eût prononcé de vive voix.

A cette scandaleuse séance de réception, il y eut du moins un homme qui eut le courage de venger l'honneur de l'Académie, en protestant d'une manière non équivoque contre cette nomination à peu près imposée. Ce fut l'abbé de Caumartin qui, membre de l'Académie depuis l'âge de vingt-six ans, s'en trouvait le directeur ce jour-là. Il adressa au récipiendaire un discours d'une ironie accablante, où, tout en paraissant le combler de louanges, il se moquait de lui d'une façon qui n'échappa ni au public, ni à l'Académie.

La hauteur et la vanité de Clermont-Tonnerre étaient proverbiales. Nous venons d'en voir un échantillon ; Saint-Simon va achever la peinture : « Toute sa maison était remplie de ses armes, jusqu'aux plafonds et aux planchers ; des manteaux de comte et pair dans tous les lambris, son chapeau d'évêque, des clefs partout (qui sont ses armes), jusque sur le tabernacle de sa chapelle ; ses armes sur sa cheminée en tableau, avec tout ce qu'on peut imaginer d'ornements, tiares, aumusses, chapeaux, etc., et toutes les marques des offices de la couronne ; dans sa galerie, une carte que j'aurais prise pour un concile sans deux religieuses aux deux bouts : c'étaient les premiers et les successeurs de sa maison, et deux autres grandes cartes généalogiques, avec le titre de : *Descente de la très-auguste maison de Clermont-Tonnerre d'Orient,* et à l'autre : *Des empereurs d'Occident.* »

Du moins, François de Clermont-Tonnerre a laissé trace de son passage à l'Académie et les lauréats ordinaires des concours poétiques de l'Institut lui pardonneront beaucoup sans doute quand ils sauront que ce fut lui qui, en 1699, fonda à perpétuité le prix de poésie, en constituant trois mille francs sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. Jusqu'alors ce prix, dont Pellisson s'était occupé le premier, n'avait rien de fixe et de définitivement établi. Mais croira-t-on que le prélat eut l'idée au moins singulière, et qui alors seulement pouvait paraître naturelle, d'assigner pour sujet éternel et inviolable à ce concours l'éloge du roi Louis XIV? Il est curieux de parcourir la liste des premiers sujets donnés en conséquence par l'Académie :

Honneur que le roi fait à l'Académie en acceptant le titre de son protecteur ;

Gloire des armes et des lettres sous le roi Louis XIV ;

Le roi toujours tranquille, quoique dans un mouvement perpétuel ;

Le roi seul défend le droit de tous ;

Plus le roi mérite de louanges, plus il les évite ;

Piété du roi ;

Le roi honnête homme et grand roi, etc.

Cela dura près de cent ans ; mais enfin, malgré le vœu du fondateur, l'Académie a changé tout cela, et l'Académie a bien fait. Voyez-vous, par exemple, M. Bignan et Mme Louise Colet réduits, aujourd'hui encore, à s'exercer vingt ans de suite sur ce thème si fécond, si varié et si actuel! Mais Mgr de Clermont-Tonnerre ne pouvait prévoir qu'il viendrait une époque où ce grand roi, qui l'avait fait recevoir de l'Académie, cesserait d'être l'unique aliment des préoccupations publiques.

V. — NICOLAS DE MALEZIEU.

(Élu en 1701.)

Au commencement du dix-huitième siècle, la petite cour de Sceaux rivalisait avec celle de Versailles qu'elle dépassait de beaucoup en agrément, si elle lui cédait en luxe. Les Jeux et les Ris, comme on eût dit alors, s'étaient réfugiés chez le duc et la duchesse du Maine, où ils se trouvaient plus à l'aise qu'au Temple, près de ce grand-prieur de Vendôme dont Saint-Simon a peint si énergiquement le cynisme et qui effrayait, par la grossièreté de ses amusements, le cortége des Grâces déconcertées. Il s'était formé là comme un Parnasse familier et une petite académie d'aimables et charmants esprits, que l'on voyait quelquefois au Temple, à la suite de Chaulieu, de La Fare, de l'abbé Courtin, de Brueys et Palaprat, mais qui presque toujours trônaient parmi les divertissements quotidiens du vallon de Sceaux. Les plus célèbres de ces hôtes habituels du château étaient l'abbé de Polignac, l'auteur de l'*Anti-Lucrèce*, l'abbé Genest, plus célèbre par la longueur de son nez que par ses tragédies, et surtout Nicolas de Malezieu.

Malezieu avait commencé par être un enfant prodige. A quatre ans, il avait, presque sans maître, appris à lire et à écrire ; à douze, il avait fini sa philosophie. Dès lors, il cultiva avec succès les mathématiques, les belles-lettres, l'histoire, la poésie, le grec, l'hébreu, etc. Ajoutons, comme un éloge de son caractère et de son esprit, qu'il fut ami de Bossuet et de Fénelon, et que ceux-ci même, dit-on, le prirent parfois pour arbitre pendant leur querelle, sans qu'il perdit l'affection d'aucun d'eux.

Bossuet et Montausier le désignèrent au roi pour précepteur du petit duc du Maine, comme plus tard il fut encore désigné par Mme de Maintenon pour enseigner les mathématiques au duc de Bourgogne. Quand le duc du Maine se maria, Malezieu resta attaché à sa maison. Nul n'était plus propre que lui, par la variété de ses connaissances, à satisfaire l'inquiétude de savoir et la prodigieuse activité d'esprit de la jeune duchesse, que séduisaient toutes les sciences, même les plus étrangères à l'esprit de son sexe. Malezieu lui traduisait souvent à livre ouvert, en présence de toute la cour, avec une élégance parfaite et un sentiment délicat des beautés de l'original, les auteurs

grecs ou latins, Sophocle, Euripide, Virgile, Térence, et, tout en traduisant ces passages, il les déclamait si bien que l'auditoire se sentait ému et transporté comme par la voix des plus grands acteurs.

Mais c'était surtout en sa qualité d'ordonnateur des fêtes de Sceaux que Malezieu se rendait utile. Pour ces divertissements et ces spectacles dont la petite cour avait la réputation, il était l'homme indispensable et le bras droit du maître. La duchesse voulait, suivant l'expression de Fontenelle, qu'il entrât de l'idée, de l'invention dans ses fêtes, et que la joie eût de l'esprit; aussi fit-elle en sorte de s'attacher éternellement Malezieu par ses bienfaits et l'estime qu'elle lui témoignait. Notre académicien ne dédaignait point, par dévouement pour ses bienfaiteurs, de délaisser le grec et l'hébreu, l'histoire et les mathématiques, afin de composer de petits vers pleins de feu, de goût et d'esprit, des impromptus destinés à récréer la cour et où il excellait, et des pièces badines dans lesquelles il jouait son rôle. Son imagination était toujours en éveil et son cerveau toujours en mouvement, soit pour créer de toutes pièces, soit pour combiner de nouveaux divertissements, et l'abbé Genest, surnommé l'abbé Rhinocéros, vu l'extravagante dimension de son nez, l'aidait vaillamment de son côté et ne se fâchait pas des plaisanteries que ne cessait de lui décocher son confrère, en vers et en prose.

Malezieu ne fut jamais ingrat envers ses nobles protecteurs, et son dévouement ne faillit point à l'heure du danger. Après la mort de Louis XIV, il fut emprisonné plusieurs mois, pour avoir travaillé à la rédaction d'un mémoire dirigé contre le duc d'Orléans, en faveur du duc du Maine, dont il avait chaudement épousé la querelle contre les pairs et les princes du sang.

Malezieu était déjà de l'Académie des sciences, quand il fut élu à l'Académie Française : ce dernier honneur ne l'empêcha pas d'écrire une facétie, représentée plusieurs fois par les petits comédiens de bois de l'illustre Brioché, le restaurateur, en France, du théâtre des marionnettes : *Polichinelle demandant une place à l'Académie.* Il a laissé peu de chose : ce fut un de ces hommes qui se dispersent et se gaspillent, au lieu de concentrer leur intelligence et de donner leur mesure dans une œuvre méditée à loisir.

VI. — JEAN BOUHIER.

(Élu en 1727.)

Le président Bouhier « faisait ressouvenir la France de ces temps où les plus austères magistrats, consommés comme lui dans l'étude des lois, se délassaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature... Il était très-savant, mais il ne ressemblait pas à ces savants insociables et inutiles qui négligent l'étude de leur propre langue pour savoir imparfaitement des langues anciennes, qui se récrient sur un passage d'Eschyle et n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles. »

C'est ainsi que Voltaire, dans son discours de réception, trace l'apologie du président, et l'abbé d'Olivet, répondant à Voltaire, enchérit encore sur ces louanges :

« Pendant que je parle de talents universels et de connaissances sans bornes, il est difficile qu'on ne se rappelle pas l'idée de votre prédécesseur. Ce fut un savant du premier ordre, mais un savant poli, modeste, utile à ses amis, à sa patrie, à lui-même. »

Jamais éloges ne furent mieux mérités. Le président Bouhier est, sinon une des plus grandes, du moins une des plus pures et des plus respectables figures de notre histoire littéraire. Bien autrement encore que Malezieu, il embrassa les genres les plus divers dans une égale aptitude, et, plus heureux ou plus sage que lui, il en a laissé de nombreux témoignages où éclate une érudition prodigieuse par sa variété. Ce fut le savant encyclopédique et universel par excellence. Sa tête était à elle seule toute une bibliothèque. On ne peut s'empêcher d'être pénétré de respect et d'admiration pour ces anciens magistrats, tels que les Domat, les Pothier, les Merlin, les Henrion de Pansey, et Bouhier en tête, qui donnaient de si nobles exemples d'érudition et d'études littéraires.

Ecoutons encore d'Alembert, car tout le monde s'est plu à rendre hommage à cette haute intelligence et à ce noble caractère : « Jurisprudence, philologie, critique, langues savantes et étrangères, histoire ancienne et moderne, histoire littéraire, traductions, éloquence et poésie, il remua tout, il embrassa tout, il fit ses preuves dans tous les genres. » La longue liste de ses œuvres, s'il m'était possible de la donner ici, viendrait à l'appui de cette assertion ; on y verrait un *Traité de la péremption d'instance*, à côté d'une traduction en vers de Pétrone; des poésies diverses en regard de *Remarques critiques* sur le texte de diverses œuvres de Cicéron; des *Mémoires sur la vie et les œuvres de Montaigne* près d'une dissertation latine sur les lettres anciennes; des *Recherches sur Hérodote* entre la *Coutume générale du duché de Bourgogne* et un ouvrage *Sur la fameuse question* : « *Si les solitaires appelés thérapeutes, dont a parlé Philon le juif, étaient chrétiens.* »

Sa réputation était telle, quoiqu'il résidât à Dijon, en sa qualité de président à mortier du parlement de cette ville, qu'en 1725 une compagnie de libraires lui dédia une édition de Montaigne en trois in-quarto, avec cette simple phrase : — A Monsieur le président Bouhier. — *Sapienti sat est;* — et que deux ans après, l'Académie l'appela à l'unanimité dans son sein, dérogeant en sa faveur à la sévérité de ses règlements, qui exigeaient la résidence à Paris de tous ses membres, sauf des évêques. Bouhier s'était engagé, lors de son élection, à remplir bientôt la condition imposée par les statuts; les circonstances ne le lui permirent pas, et l'Académie respecta ses raisons.

De fréquentes attaques de goutte ne tardèrent pas à le forcer de résigner sa charge. Dès lors, il fut tout aux lettres et à ses amis. Son immense érudition et sa vaste bibliothèque étaient également ouvertes à tous et on ne se faisait pas faute de les mettre à contribution : celle-ci était si étendue qu'il lui fallut trois ans rien que pour en dresser le catalogue, et elle jouissait d'une telle renommée que, par ordre du roi, on lui envoyait tous les livres sortant de l'imprimerie royale du Louvre.

Le président Bouhier étudia jusqu'à la fin de sa vie et littéralement jusqu'à son dernier soupir. Peu d'instants auparavant, il avait encore assez de liberté d'esprit pour composer son épitaphe en un distique latin. Il allait rendre l'âme, entre les bras du père Oudin; quelqu'un s'approche et lui trouve l'air d'un homme qui médite profondément. Bouhier lui fait signe de ne pas le troubler et d'une voix éteinte, il murmure : — J'épie la mort.

J'épie la mort! N'est-ce point là le sublime de la passion du savant, le dernier mot, le plus naïf et le plus caractéristique de cette curiosité profonde qui fait les grands érudits? Il me semble que si Balzac avait connu ce mot, il en eût fait tout un roman étrange et saisissant, qui eût servi de pendant à la *Recherche de l'absolu.*

VICTOR FOURNEL.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES ENFANTS RIFFAINS [1].

Les Berbères sont une des plus belles races d'hommes qui peuplent le nord de l'Afrique. Ils sont guerriers, chasseurs, pasteurs et agriculteurs. Ils habitent les montagnes de l'Atlas et ne descendent que rarement dans les plaines.

Les Riffains appartiennent à la race berbère. On les désigne sous ce nom, parce qu'ils habitent les rochers qui forment le littoral de la Méditerranée, entre Tanger et la frontière algérienne, et que cette contrée est appelée Riff, peut-être du latin *ripa*, rivage. Ils sont chasseurs et pirates. Le sultan du Maroc n'exerce sur eux aucune autorité réelle.

Les enfants riffains reçoivent de bonne heure la rude éducation qui convient à leur future destinée. Ce sont autant de petits Spartiates. Les petites filles suivent leur mère aux champs et partagent leurs fatigues domestiques ; les garçons, dès qu'ils atteignent l'âge de cinq ou six ans, accompagnent leur père à la chasse et s'adonnent librement aux jeux et aux exercices de leur âge. A dix ans, ils savent déjà commander en maîtres ; leur mère et les

Enfant riffain jouant avec des lapins. Dessin de M. J. Duvaux, d'après la statue de M. N. Cotte. Salon de 1857.

femmes de leur famille les traitent avec soumission et respect. Ils sont robustes, agiles, d'humeur fière et sauvage. Ils vont bien loin dans les montagnes et dans les rochers, les jambes et les bras nus, la tête exposée aux ardents rayons du soleil : leur crâne acquiert ainsi une dureté extraordinaire. On les voit souvent dans leurs jeux se heurter comme des béliers, ou casser des briques sur leur tête. Les uns sont rasés, les autres portent des cheveux courts, en manière de gazon crépu, et le rasoir y figure des lignes blanches bizarrement disposées autour de la tête. Tous laissent croître une longue mèche de cheveux au-dessus de l'oreille ou au sommet de la tête : c'est par là que l'ange doit les présenter au trône de Dieu, au grand jour de la résurrection et du jugement.

(1) Voyez, sur l'Afrique, la *Table générale* des vingt premiers volumes.

Le costume des enfants riffains est d'une simplicité pleine de grâce, et rappelle ceux de la Grèce antique. C'est d'abord le sarouel, ou large caleçon d'étoffe ordinairement blanche et légère ; par-dessus, une tunique de même étoffe à manches courtes et amples ; et enfin une autre tunique sans manches, tombant jusqu'à la ceinture, en étoffe de laine épaisse, rouge ou bleue, et quelquefois mi-partie de ces deux couleurs.

Parmi les nombreuses tribus riffaines ou berbères, on en rencontre dont les enfants portent au front ou au cou des tatouages bleus en forme de croix. Ils n'attachent à ce signe aucun sens mystérieux ; mais d'autres faits rendent probable que tous ceux qui en sont marqués descendent des anciennes familles chrétiennes qui peuplaient l'Atlas avant l'invasion de l'islamisme. Lorsque Eddris, prince alide, de la famille du Prophète, vint

fonder à Fez l'empire musulman que nous appelons aujourd'hui empire marocain, il força les montagnards chrétiens ou juifs à accepter le joug de la loi nouvelle. Les croyances ont disparu, mais le signe est resté, et témoigne de la puissance des symboles sur l'esprit des peuples.

Les enfants riffains montrent de bonne heure un goût décidé pour la chasse. Au retour du printemps, ils visitent les terriers et y prennent des petits lapins, dont ils s'amusent, comme nos enfants font des jeunes *pierrots*. Ces jolies petites bêtes sont d'une telle exiguïté de proportions, que les plus gros sont à peine comme nos lapins domestiques, lorsqu'ils viennent au monde. Un lapin riffain de quinze jours tient aisément dans le creux de la main refermée, qui le cache complétement. Ils ont, dans cette petite taille, toutes les façons de leurs frères des grosses espèces, trottent, sautent, gambadent, broutent, et font leur toilette avec le soin le plus coquet et la gentillesse la plus accomplie ; mais ils ne supportent pas longtemps les caresses un peu brutales de leurs heureux possesseurs. Si l'enfance est partout sans pitié, les jeunes Riffains sont cruels entre les moins pitoyables. Sous leurs doigts rudes et nerveux, les membres délicats de leurs victimes ne tardent pas à se rompre, et la mort, heureusement, vient mettre fin à leurs souffrances.

La statue dont nous donnons un spécimen a été faite à Tanger d'après nature (1), et offre la ressemblance exacte d'un de ces jeunes garçons riffains jouant avec ses petites victimes. Jusque-là leur sort est supportable ; et cependant la façon dont le petit sauvage saisit les oreilles d'un des convives et le plaisir qu'il prend évidemment à troubler son festin ne nous promettent rien de bon pour l'avenir et ouvrent le champ aux plus funestes conjectures.

NARCISSE COTTE.

(1) Et exposée avec succès au Salon de 1857, où l'auteur a prouvé qu'il sait manier le ciseau, comme il prouve aujourd'hui qu'il sait manier la plume. *(Note de la Rédaction.)*

HISTOIRE D'UNE OMBRELLE.

AVIS AUX DEMOISELLES A MARIER.

Nous voici dans un salon du faubourg Saint-Honoré. Le goût le plus exquis, le goût français, y règne.

Une seule chose peut-être y manque : l'air, cet élément vital ! On a oublié qu'il faut respirer avant de manger. Or, le moyen de respirer ici ? Que de tentures, de portières, de tapis sous les pieds, sur les tables, sur les cheminées ! Le feu même a des rideaux. Comptons seulement ceux de cette fenêtre : grands et petits, soie et mousseline, il y en a neuf !

Ajoutez la pesanteur des riches ornements, l'encombrement des chefs-d'œuvre de l'art, et vous verrez qu'on étouffe ici, à la lettre...

Demandez le plutôt à ces pauvres fleurs étiolées dans de somptueuses jardinières. Ah ! qu'un bon rayon d'air et de soleil, aspiré librement, leur plairait mieux que les camées et les dorures dont leur cage est ornée !

Compagnes de ces fleurs prisonnières, que de jeunes femmes s'asphyxient ainsi suavement dans les charmants pontons de leurs boudoirs ! Ces fleurs, du moins, on les renouvelle fréquemment ; mais la vie humaine, si elle n'a pas sa ration d'oxygène, elle s'éteint peu à peu.

Deux femmes, la mère et la fille, sont assises en ce salon : l'une tient un livre qu'elle ne lit pas, l'autre regarde une broderie qu'elle ne brode pas. Les yeux de la jeune mère, radieux de tendresse, sont attachés sur la brodeuse au repos. Ce regard maternel dit : Qu'elle est charmante ! Et ce regard dit vrai.

La jeune fille a dix-sept ans : ses grands yeux noirs sont brillants et veloutés ; ses cheveux, aile de corbeau noir-bleu, couronnent splendidement sa petite tête ; ses dents semblent un collier de perles qui s'est trompé de place ; sa taille, à l'élégance de la forme, ajoute le charme de la nonchalance. Emeline est petite-fille d'une beauté créole, et tout en elle accuse une nature futile et capricieuse.

Un domestique paraît à la portière du salon :

— Entrez ! dit vivement Emeline, qui oublie que sa mère est présente, et que « entrez ! » lui appartenait.

Le domestique porte un délicieux meuble en bois de rose, incrusté d'écaille et de nacre. Ce meuble-bijou sert de corbeille et renferme les présents de noce, offerts à Emeline par son fiancé, Armand Varnès, qui, à peine âgé de trente ans, est déjà un ingénieur distingué.

Les plus riches étoffes, quarante mètres par robe, les cachemires, les pierreries et même la bourse gonflée d'or pour les menus plaisirs, rien ne manque au trésor.

Cependant Emeline semble chercher encore...

Armand paraît : il vient, déjà égoïste, jouir du plaisir qu'il a donné.

Mais sa jolie fiancée a repris sa broderie, et son aiguille paraît très-active... Armand croit lire sur ce front de dix-sept ans un regret... Il espérait une joie... une grande joie ; il s'inquiète, interroge, insiste...

— Ai-je omis quelque chose, mademoiselle ? Si les couleurs, les étoffes ne sont pas de votre goût, on peut les changer.

— Non, monsieur, tout est bien, mais...

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'avoue que j'espérais trouver ici... une ombrelle.

Armand respire, il se lève et prend son chapeau.

— Ce n'est que cela, dit-il, un léger oubli, en effet, que je vais réparer à l'instant.

— Monsieur, je vous préviens que je désire une ombrelle en point d'Alençon.

— Va pour le point d'Alençon ! dit Armand, qui répète *Alençon* pour ne pas l'oublier.

— Monsieur, je vous préviens aussi que je n'aime pas les imitations, et que j'adore l'ivoire sculpté... ivoire vert... sculpté à jour.

Armand, déjà à la portière, s'arrête ; et, se défiant de sa mémoire... ponts et chaussées, tire un calepin et écrit : *point d'Alençon... pas d'imitation... ivoire vert sculpté à jour.*

Puis il disparaît.

Le voilà, à deux pas, sur le boulevard. Il entre chez un célèbre fabricant de cannes et ombrelles ; il tire son calepin, répète les renseignements, et ajoute :

— Je veux tous les accessoires très-élégants... enfin, une très-jolie ombrelle.

— C'est facile, monsieur, dit le fabricant, vous aurez tout cela.

— Quand ? dit Armand ; j'en suis très-pressé.

— Il me faut au moins huit jours pour confectionner un objet de cette importance.

— De cette importance ! répète Armand, qui, tenant déjà le bouton de la porte, s'avise enfin de demander :

— Quel est donc le prix de cette ombrelle ?

— Trois mille francs, monsieur.

— Trois mille francs ! s'écrie l'ingénieur ; mais c'est une ombrelle d'impératrice !

— Non, monsieur ; celle de l'impératrice est de six mille francs.

Devenu pensif, Armand s'arrête, rentre dans le magasin, et dit au fabricant :

— Je vous prie d'attendre ; je vais consulter la personne qui désire cette ombrelle, et je reviendrai.

Le voilà sur le boulevard. Il ne court plus, il marche lentement, tourmente sa moustache, et heurte en rêvant un ami qui lui barre le passage.

— Eh ! bon Dieu ! quelle figure pour un fiancé ! qu'as-tu, Armand ?

C'est un ami d'enfance, de collége... En semblable occasion, c'est un envoyé de la Providence.

Armand lui conte l'histoire de son ombrelle.

— N'épouse pas cette jeune fille ! dit l'envoyé de la Providence, tu ne serais pas heureux !... Mais cette ombrelle, c'est presque le revenu de sa dot ! (Emeline a cent mille francs au contrat). Comment veux-tu la satisfaire avec tes dix mille livres de rentes, si tu es obligé d'en donner trois mille pour la garantir d'un rayon d'août ! Juge du reste, et recule, mon ami, recule devant l'abîme, il est temps encore, et remercie... le soleil !

Le conseil a été suivi ; Armand a retiré sa parole. Emeline a renvoyé immédiatement la corbeille ; et tel est l'aveuglement dont l'amour du luxe frappe ces jeunes cœurs, qu'elle n'a éprouvé que le courroux d'un dépit d'enfant...

Plus tard peut-être elle regrettera Armand Varnès ! Maudit luxe ! que de malheurs peut ombrager une ombrelle ! Que de mailles à partir pour un point d'Alençon !

Armand est allé s'étourdir en Allemagne. Il s'y est consolé et marié au bout de trois mois ; il est revenu, ramenant deux yeux d'un bleu d'azur, qui semblent faits pour regarder le ciel... sans dentelle de mille écus. Ces yeux expriment une sérénité d'âme qui embellit encore Anna, la belle Allemande sans dot, dont Armand a fait son heureuse femme !

Il lui a donné la magnifique corbeille de la créole ; elle dépasse tout ce que la naïve enfant du Rhin avait jamais rêvé.

Un de ces jours, au bras de son mari, elle s'est trouvée en face d'Emeline, sur le boulevard.

— Fuyons ! a dit celle-ci en rougissant et en entraînant sa mère.

— La jolie personne ! a dit Anna, en relevant son ombrelle de cinq francs pour mieux voir Emeline...

Et ne croyez pas que ceci soit un conte. C'est une histoire vraie, — à laquelle je n'ai pas changé un mot ; histoire d'hier et qui sera l'histoire de demain, — non pas pour mes jeunes lectrices, si elles m'ont bien comprise.

JEANNE LA VERPILLIÈRE.

PHILIPPE DE GIRARD [1].

Vers le milieu de mai 1810, la noble famille de Girard était réunie pour le déjeuner au village de Lourmarin, en Provence.

Le père ouvrit le *Moniteur*, et y lut le décret suivant de l'empereur Napoléon :

« Au palais de Bois-le-Duc, le 7 mai 1810.

« Portant un intérêt spécial aux progrès des manufactures de notre empire, dont le lin est la matière première ;

« Considérant que le seul obstacle qui s'oppose à ce qu'elles réunissent la modicité des prix à la perfection de leurs produits résulte de ce qu'on n'est point encore parvenu à appliquer des machines à la filature du lin comme à celle du coton ;

« Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Il sera accordé un prix d'un million de francs à l'inventeur, de quelque nation qu'il puisse être, de la meilleure machine propre à filer le lin, etc. »

— Philippe, ceci te regarde, dit M. de Girard, en passant le journal à l'un de ses fils, au savant de la maison.

Philippe de Girard, qui avait déjà découvert, à trente ans, les lampes hydrostatiques et perfectionné les machines à feu, ne songea plus dès lors qu'à résoudre le problème posé par Napoléon.

Assuré bientôt de l'impuissance de tous les moyens tentés dans l'ornière commune des machines à coton, il devina qu'il fallait imiter artificiellement, pour le lin, les opérations manuelles de la fileuse elle-même. Mais « comment remplacer l'action incessante des doigts qui vont chercher dans la poignée de lin les brins nécessaires, les démêlent et les tendent régulièrement ? » Comment amener le lin à s'allonger et à s'amincir, sans se briser, sous la direction d'une force mécanique ?

Philippe travailla toute la nuit, penché sur son bureau ; la loupe lui montra, dans les filaments du lin, des fibrilles d'une ténuité extrême ; le microscope les décomposa en rubans diaphanes, polis, brillants, terminés par deux pointes effilées. Puis, l'eau faisant le reste, — et son génie complétant le tout, — il reparut le lendemain devant sa famille, embrassa son père, et s'écria avec le triomphe de la foi :

— J'ai trouvé la filature mécanique du lin ! le million de l'Empereur est à nous !

Alors, aux yeux extasiés de ses parents, il mouilla quelques brins de lin, les fit glisser les uns sur les autres en les tordant, et composa un fil d'une ténuité et d'une vigueur merveilleuses.

— Ma machine, ajouta-t-il, fera ce que font mes doigts, — et ma machine est trouvée !

Et c'était la vérité même ; — et, le 18 juillet suivant, il prenait son premier brevet ; — et son invention, faisant le tour du monde, dotait bientôt l'humanité d'une richesse annuelle d'un milliard et demi de francs ! (Audiganne, *Industrie contemporaine.*)

Mais le million promis ? L'auteur ne le reçut jamais.

(1) *Vie et Inventions de Philippe de Girard*, inventeur de la filature mécanique du lin, par Gabriel Desclosières, avec un portrait et des vignettes dessinés par G. Fath. Un vol. in-18. Librairie de L. Hachette et Cᵉ, rue Pierre-Sarrazin, 14.

Tour à tour ruiné, captif, banni, il erra d'Autriche en Pologne, et mourut en 1845, appelant à la justice de la France.

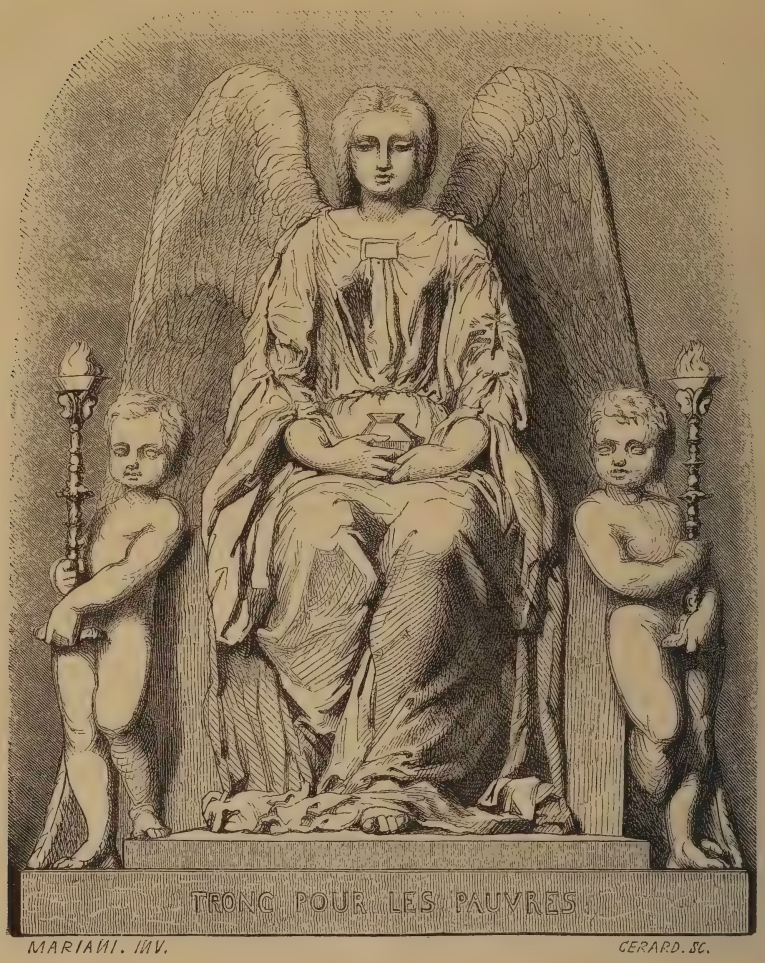
La France enfin a vengé sa gloire, — et indemnisé sa famille dans une certaine mesure (par 12,000 francs de pension); mais sa vie n'en reste pas moins une des pages les plus touchantes du martyrologe des inventeurs.

Lisez-la dans le remarquable volume que vient de lui consacrer M. Gabriel Desclosières, un jeune talent qui débute en maître, et qui a su donner à cette simple histoire l'éloquence d'un plaidoyer, l'intérêt d'un roman, et la moralité d'une étude sociale.

Nous reviendrons sur ce bon livre et sur ce beau sujet.

P. C.

LE CREUSET DE L'HUMANITÉ.



Le creuset de l'humanité (tronc pour les pauvres). Composition de M. Mariani.

Dans le salon du château de B***, on jouait au jeu des questions inventé à Coppet, chez Mme de Staël.

— Quel est le creuset de l'humanité? demanda un philosophe; quelle est l'épreuve où se reconnaît le mieux la valeur morale?

Quelques artistes répondirent avec leurs crayons. Le premier dessina un soldat mourant pour la patrie; le second, un savant, martyr de la science; le troisième, Socrate buvant la ciguë, etc., etc.

— C'est là, dit le dernier, l'épreuve de telle ou telle situation, de telle ou telle vertu; ce n'est point le critérium de l'humanité entière.

Et il crayonna le sujet que vous voyez: L'ange de la charité, avec ses larges ailes toujours prêtes à s'ouvrir, entre deux flambeaux sans cesse allumés du feu de l'amour d'autrui, tenant dans ses mains jointes une bourse jamais pleine et jamais vide.

Il écrivit au-dessous: *Tronc pour les pauvres*, et il dit:

— Voilà l'épreuve réelle de la valeur de tous et de chacun; voilà le véritable creuset de l'humanité. Dis-moi combien tu donnes, et je te dirai combien tu vaux.

On déclara qu'il avait raison, et le beau dessin de l'artiste fut exécuté en marbre dans la chapelle de B***.

Vous pouvez l'exécuter partout, l'auteur ne s'y oppose point, et nous vous y engageons sincèrement; vous aurez de la peine à trouver mieux.

P.-C.

ÉTUDES MORALES.

L'ABBÉ DIDIER.

Le rêve de M. Valmont : « Sa belle nièce, Fanny, travaillant, etc. » Dessin de M. Damourette.

I. — LA CONTAGION DE L'EXEMPLE.

Le petit village d'Arbon, situé entre deux collines, et adossé à une forêt que baigne la Meuse, est l'un des plus pittoresques des Ardennes. Mais ce qui captive surtout l'attention du touriste, c'est son église, véritable bijou d'architecture gothique, dû à la piété d'un ancien seigneur de l'endroit. Elle s'élève sur l'une des collines qui

forment, à l'est et à l'ouest, les limites extrêmes du village. Un mur, offrant une madone en saillie, relie l'église au presbytère, petite maison blanche à un seul étage, tapissée de vigne vierge, et dont le perron disparaît, l'été, au milieu des capucines aux couleurs éclatantes.

Tout cela est frais et riant. La vue seule de cette paisible retraite réjouit le cœur.

L'abbé Didier était bien l'hôte qu'il fallait à la maison blanche. Le portrait répondait au cadre.

C'était un vieillard à cheveux blancs, au front élevé, au regard limpide, au sourire calme. Adoré de ses paroissiens, il n'employait l'intelligence supérieure dont il était doué qu'à les conduire, sans secousse et sans violence, dans le chemin des vertus chrétiennes. Il apportait à cette tâche une ardeur infatigable. Lorsqu'il avait une fois entrepris une *cure*, rien ne pouvait le faire reculer. Aussi ne manquait-il jamais le but. On se sentait involontairement entraîné vers lui; on lui obéissait sans se l'avouer, on faisait le bien sans se douter qu'il était dû exclusivement à ses exhortations paternelles.

L'abbé Didier n'affectait aucune austérité. C'était un disciple de saint Vincent de Paul et de Fénelon. Rarement, bien rarement, son regard devenait sévère.

Vie remplie! vie heureuse! Et pourtant il avait aussi ses peines, — et d'autant plus nombreuses qu'elles ne lui étaient pas personnelles. Ses tristesses prenaient leur source dans celles des autres. Il souffrait pour ceux qu'il voyait souffrir; il s'affligeait pour ceux qu'il voyait pleurer. Mais ses alarmes surtout étaient grandes lorsqu'une des âmes, placées par lui dans la voie droite, venait à s'en écarter, et qu'un mauvais exemple était donné dans le village.

J'ai dit que l'église s'élevait sur l'une des deux collines d'Arbon. Un château majestueux couronnait l'autre. C'était la propriété héréditaire d'une famille de gentilshommes, dont l'origine remontait aux croisades. Comme ils s'étaient toujours montrés bons envers les paysans, ceux-ci, de père en fils, leur avaient conservé les mêmes sentiments d'affection et de respect. Mais le dernier châtelain venait de mourir sans enfants, léguant ce riche héritage à un parent éloigné.

La prise de possession était un événement pour tout le monde, — y compris l'abbé Didier.

Un soir, on entendit dans les rues désertes d'Arbon le roulement d'une chaise de poste et les claquements inusités du fouet d'un postillon. Les paysans accoururent sur leurs portes, leur bonnet à la main, et virent passer, — couché plutôt qu'assis dans la berline, — un homme d'une cinquantaine d'années, replet, à cheveux gris, et au sourire railleur, qui les salua de la main.

C'était l'héritier inconnu.

L'abbé Didier n'était pas sans inquiétude. Il savait les paysans d'Arbon accoutumés, de longue date, à régler leurs pensées et leurs actions sur celles du château. Or, quelle attitude allait prendre ce nouveau venu? La question était importante.

Elle fut bientôt résolue.

M. Valmont (c'était le nom du châtelain), après une visite chez Pierre Leiret, son principal fermier, lui dit :

— Pierre, c'est demain dimanche. Voulez-vous m'accompagner à la chasse? Nous rapporterons le gibier à votre ferme où je dînerai.

— Très-volontiers, monsieur, répondit Pierre, tout fier de l'honneur que lui faisait M. Valmont.

— Alors, c'est entendu. Nous partirons à six heures du matin et serons de retour à midi et demi. Dites à Jeannette de préparer le repas exactement pour cette dernière heure, rien n'étant moins patient que l'appétit d'un chasseur.

Le visage de Pierre était subitement devenu soucieux. M. Valmont s'en aperçut.

— Eh bien, Pierre, qu'y a-t-il? Vous voilà tout triste.

— Rien, monsieur.

— Si fait, il y a quelque chose. Vous n'avez pas peur de moi, j'espère?

— Eh bien, monsieur Valmont, puisque vous voulez le savoir, j'ai pensé que, revenant à midi et demi, je manquerai la messe.

— La messe! vous allez à la messe, Pierre?

— Mais oui, notre monsieur.

— Ah! ah! ah! Allons, avouez que vous voulez rester avec votre femme. On le conçoit. Jeannette est assez gentille pour ça; mais ne donnez pas pour prétexte votre désir d'aller à la messe. Que diable! vous êtes homme, et les hommes savent que la messe ne convient qu'aux femmes et aux enfants.

— Mais bien d'autres font comme moi, monsieur. Je ne suis pas le seul, je vous assure. Si vous entendiez les sermons de M. le curé!

— N'est-ce que cela? je vous en ferai, moi, Pierre, et de joyeux! reprit M. Valmont en riant.

Pierre suivit son maître à la chasse, et il n'alla à la messe, ni ce dimanche-là, ni les suivants, de peur, disait-il, d'encourir les moqueries du monsieur.

II. — LA PREMIÈRE LEÇON.

Plusieurs faits de même nature, rapportés à l'abbé Didier, l'affligèrent profondément.

Se rendant chez un paysan malade, d'une commune voisine, il rencontra Jacques, le laboureur, — homme rude et grossier, qu'il avait amené à la religion avec beaucoup de peine.

— Jacques, lui dit doucement l'abbé, je ne vous ai pas vu hier à l'église. Vous étiez sans doute indisposé?

— Je n'étais pas indisposé, monsieur le curé.

— Pourquoi donc alors avez-vous manqué l'office?

— Tenez, répondit Jacques, je ne veux pas ruser avec vous, je vous dirai la vérité tout de suite. Je ne sais pas dissimuler, moi. Si je n'ai pas été hier à la messe, c'est de mon plein gré. Écoutez donc, je travaille toute la semaine, je n'ai qu'un jour de repos. N'est-il pas juste que je l'emploie suivant mon plaisir? Je ne défendrai pas à Marie-Jeanne d'y aller et d'y mener les petits. C'est bon pour les femmes; ça les occupe et les empêche de penser à mal.

— Alors, Jacques, dans votre opinion, la religion ne produit pas les mêmes effets heureux sur les hommes?

— Je ne prétends pas cela, monsieur le curé; mais il n'est pas besoin d'aller à la messe pour être honnête. Voyez le monsieur du château! C'est un habile, un savant, sachant le *pourquoi* et le *parce que*. Eh bien! je ne fais là que répéter ce que je lui ai entendu dire.

Cette conversation bouleversa l'abbé Didier. Evidemment il y avait péril. Mais comment le conjurer? Quel remède opposer à cette contagion?

Tout en réfléchissant à la conduite à tenir, il arriva chez le paysan malade. Celui-ci, nommé Mathurin, vivait seul avec son neveu Vincent qu'il avait recueilli, à la mort de ses parents, et généreusement élevé. L'enfant, en grandissant, s'était montré reconnaissant, et il était devenu, à son tour, le soutien de son oncle, réduit par l'âge et un commencement de paralysie à une inaction complète.

L'abbé connaissait un peu de médecine; il prescrivit des potions calmantes, laissa quelques pièces de monnaie pour les acheter, promit la visite du docteur, et sortit après avoir rassuré Vincent.

Devant la maison s'était formé un groupe de curieux, parmi lesquels on distinguait le nouveau seigneur, dont la voiture stationnait à quelques pas.

— Vraiment! disait M. Valmont, le neveu pleure l'oncle qui vit à ses dépens! Et vous croyez à ces larmes-là, vous?

— Mais certainement, monsieur. Je les ai vues ces larmes!

— A preuve qu'elles roulaient le long de sa joue, ajouta un petit blondin de sept à huit ans qui prêtait l'oreille, tout en jouant à la balle contre le mur de la maison de Mathurin.

— Allons donc! Je vous répète que si Vincent pleure, c'est parce que son oncle va mieux. Il n'en tire rien, n'est-ce pas?

— Pas un rouge liard.

— Oh! pour ça, il est clair, reprit un autre, que Vincent serait plus à l'aise si le vieux n'existait pas.

— Et tout de même, il se pourrait que M. Valmont eût raison, ajouta un troisième en secouant la tête d'un air d'importance.

— Il y a des gens si dissimulés!

— Je n'aurais jamais cru cela de Vincent, dit Jean le meunier. A qui se fier, mon Dieu?

L'abbé, arrêté sur le pas de la porte, écoutait ces propos cruels d'un air triste et préoccupé.

Il était triste en voyant les ravages produits dans son troupeau par un seul homme et préoccupé de la manière d'y mettre un terme.

Il fallait absolument parler à M. Valmont; mais comment l'aborder? Il ne s'agissait plus, cette fois, de convaincre un paysan ignorant et crédule, mais d'agir sur un homme instruit, gâté par la civilisation, fier de sa fortune et ouvertement hostile aux principes religieux. L'entreprise était difficile. Pourtant son devoir lui commandait de la tenter; il s'y résigna.

Le hasard lui vint en aide sous la forme d'une pluie battante.

Surpris par l'averse, M. Valmont remontait dans sa calèche, lorsque l'abbé, s'approchant, lui demanda s'il pourrait, sans s'incommoder, lui accorder une place jusqu'au presbytère, devant lequel il fallait passer pour se rendre au château.

— Assurément, répondit M. Valmont, charmé d'avoir quelqu'un avec qui causer, mais non sans jeter sur le prêtre un regard de curiosité moqueuse.

Ce simple coup d'œil suffit pour convaincre le châtelain que son compagnon improvisé n'était pas un personnage ordinaire. Les discours de l'abbé le confirmèrent dans cette opinion, et bientôt, séduit par sa conversation spirituelle et profonde, il lui dit :

— En vérité, monsieur l'abbé, vous me réconciliez avec les gens de votre robe. Je les croyais tous maussades et ennuyeux, et voilà que je rencontre, dans le premier qui s'offre à moi, un homme du monde, aimable sans efforts, et éclairé sans prétention. C'est une véritable bonne fortune dans ce coin perdu. Ma surprise est d'autant plus grande, que je pensais, sur divers indices, trouver en vous, sinon un adversaire déclaré, au moins un censeur importun.

— Eh bien! moi, monsieur, répondit tristement l'abbé, je vous attendais avec de tout autres sentiments. Vos prédécesseurs m'avaient toujours traité avec bienveillance, et je comptais, de votre part, sur le même accueil. Mais votre arrivée détruisit cette illusion, et, dès l'abord, je dus vous considérer comme un ennemi d'autant plus cruel, que je sentais ses coups sans avoir rien fait pour mériter son animadversion.

— Comment cela? Vous aurais-je, par hasard, causé quelque dommage?

— A moi personnellement, non. Mais à mes paroissiens, oui; — ce qui m'est bien plus sensible. — Vous raillez ceux qui fréquentent l'église. Pensez-vous ainsi les rendre plus heureux? Vous leur ôtez la croyance. Qui les soutiendra dans l'adversité? qui les consolera dans la douleur? Puis, matériellement, ne voyez-vous pas le danger d'une pareille propagande? Laissez-les oisifs dans leurs maisons, ces hommes habitués à un rude labeur et dépourvus de toute instruction; pour tromper l'ennui, ils iront au cabaret. Peu à peu, cette distraction deviendra une habitude, puis un vice odieux, entraînant la désunion des ménages et la ruine des familles. Supposons qu'il s'en rencontre qui, plus sages, évitent le cabaret. Vous les empêchez de faire le bien en leur disant : « Les hommes sont hypocrites, leurs larmes sont feintes. » Et vous les privez, par là, du plaisir qui accompagne toujours une bonne action, tout en ravissant à des malheureux leur unique ressource : la pitié. D'autres fois, vous vous attaquez à la religion elle-même. Pourquoi la dénigrer? Ses lois sont-elles mauvaises? Elle nous prêche le pardon des injures, et nous rend le calme en nous ôtant la colère. Elle nous commande l'espérance, — plus douce au cœur que la joie même, — et nous la donne. Elle dit aux hommes : « Aimez-vous les uns les autres. Riche, viens en aide au pauvre; puissant, protége le chétif. « Elle ajoute : « Tous, vous êtes frères, et vous naissez égaux, que votre berceau soit d'argent ou d'osier. » Et presque toujours devant Dieu, l'humble l'emporte sur le superbe, — car la douleur résignée est aussi une vertu.

L'abbé s'arrêta. La chaleur de son âme l'avait entraîné. Il eut peur d'avoir déplu à M. Valmont.

— Je crains de vous avoir irrité ou ennuyé, dit-il en arrivant au presbytère.

— Nullement, monsieur le curé. Je vous ai écouté avec beaucoup d'intérêt. Vous êtes un homme de cœur. Moi qui ne crois à rien, vous m'avez convaincu d'une chose, — l'amour que vous portez à ces paysans, — et comme je ne veux pas me priver d'un hôte aimable, je m'engage à ne plus rire désormais que des choses qui ne vous intéresseront pas.

III. — LA TOURNÉE CHEZ LES PAUVRES.

Depuis lors, le curé et le seigneur vécurent en bons voisins. L'abbé alla plusieurs fois au château, et M. Valmont, qui avait tenu parole et cessé son œuvre de propagande irréligieuse, visita, de temps en temps, le presbytère. Rarement une semaine s'écoulait, sans qu'ils se rencontrassent deux ou trois fois. M. Valmont venait ordinairement chez l'abbé à l'heure où celui-ci achevait, en se promenant dans le verger, la lecture de son bréviaire.

Un jour, il le trouva le chapeau sur la tête, et le parapluie sous le bras. Interrogé sur ces préparatifs, l'abbé avoua qu'il préparait sa tournée mensuelle de bienfaisance, et invita le châtelain à l'accompagner.

M. Valmont y consentit par désœuvrement. Lorsqu'elle fut terminée, les deux amis eurent ensemble la conversation suivante.

— Mon cher abbé, dit M. Valmont, je suis loin de vous blâmer, mais pensez-vous que ces gens méritent tous les privations que vous vous imposez pour eux?

— Non, répondit l'abbé; il en est parmi eux qui, — une fois le service rendu, — se tourneront contre moi.

— Cela n'est guère douteux; et, à votre avis, tous ceux qui font appel à votre charité sont-ils réellement dans le besoin?

— Non, répondit encore l'abbé. Plusieurs me trompent.

— Et vous donnez pourtant?

— Certainement, car je raisonne ainsi : pour un qui abuse de ma bonne foi, dois-je m'exposer à laisser souffrir dix malheureux? Ecoutez. Nous avons été instruits à la même école, — celle de la vie. Nous savons que l'humanité se compose de bons, de méchants et de neutres, n'est-il pas vrai?

— Sans doute.

— Eh bien, vous traitez les hommes comme s'ils étaient tous méchants, et je les traite, moi, comme s'ils étaient tous bons. Des deux systèmes, quel est le meilleur?

— Le vôtre peut-être. Parfois j'en ai l'idée, et je me dis que je marche à côté du bonheur.

— Mais, alors, pourquoi ne pas entrer dans la route qui y conduit?

— Pourquoi? parce que j'ai un horrible défaut, — un défaut que rien ne saurait corriger : — l'égoïsme. Enfant, mes parents me gâtaient. Toutes mes folies furent pardonnées avant d'être expiées. J'appris à n'aimer que moi, — à tout sacrifier à mon bien-être. La crainte des soucis du ménage et des devoirs de la paternité m'empêcha de me marier. Je restai garçon, — et plus isolé qu'un naufragé dans une île déserte. Et lorsque fatigué, blasé, dégoûté de moi et des autres, je ne trouvai plus aucun attrait à la vie parisienne, — je vins m'établir dans ce château, qui m'était échu en héritage. Un seul homme, — mon neveu, — le fils unique de mon frère, — m'avait inspiré quelque affection, mais il se maria contre mon gré, et je cessai de le voir. — N'aimant personne, poursuivit M. Valmont, je ne fus aimé de personne. C'est le sort de l'égoïste. Plus il concentre son affection en lui-même, et plus il en éloigne celle des autres. Triste, — nul ne me plaint; malade, — nul ne s'inquiète; mort, — nul ne me regretterait...

— Sauf moi, dit l'abbé.

— Sauf vous, mon ami, dont il suffit d'être homme pour mériter l'affection.

Ces derniers mots furent prononcés avec une légère nuance de mélancolie. L'abbé Didier s'en aperçut; il prit la main de M. Valmont, et lui dit :

— Vos paroles me rassurent. Quand le mal est si bien connu, la guérison n'est pas éloignée. D'ailleurs, je prierai pour vous!

M. Valmont sourit d'un air qui semblait dire : « Si vous ne comptez que sur cela... »

L'abbé pénétra sa pensée.

— Ne riez pas. Si vous aviez, comme moi, vécu vingt ans au pied de l'autel, vous croiriez à l'efficacité d'une bonne prière.

IV. — LE RÊVE DE M. VALMONT.

La Providence, — par un calcul évident de sa miséricorde, — donne plusieurs fois à l'homme déchu les moyens de se relever. La chute ne devient définitive que lorsque celui auquel ces occasions sont offertes refuse obstinément d'en profiter.

M. Valmont tomba malade d'une fièvre typhoïde. Cette affection prit, dès l'abord, un caractère alarmant. Bientôt le délire survint, et il ne reconnut plus personne. Les médecins déclarèrent ses jours en danger. Seul, l'abbé Didier ne désespérait pas. Pourtant, il jugea le cas assez grave pour prévenir le neveu de M. Valmont.

Ce dernier habitait Paris où il exerçait la profession d'avocat. Il répondit immédiatement, exprimant son chagrin de la maladie de son oncle, et ses regrets de ne pouvoir se rendre à l'appel du prêtre. « Mais, ajoutait-il, mon oncle m'a banni de sa présence, et vous le connaissez assez pour savoir que s'il me voyait près lui, sans avoir révoqué sa décision, il croirait que l'intérêt, — le misérable appât de sa succession, — m'y conduit. »

Le curé d'Arbon était inébranlable dans ce qu'il trouvait juste. Il répliqua que M. Valmont avait le délire, qu'il ne reconnaîtrait pas son neveu, et qu'il n'y avait par conséquent nul inconvénient à la venue de ce dernier. Il terminait sa lettre en prenant l'engagement formel de rectifier toute interprétation erronée, s'il s'en produisait.

Cette insistance vainquit les scrupules d'Edouard Valmont. Il partit pour Arbon avec sa jeune femme Fanny, et sa petite fille Adeline.

Installés au château, les deux époux devinrent les auxiliaires zélés du prêtre, dans les soins à donner au malade. Tous trois se partageaient les fatigues et les veilles. Sous cette tutelle tendre et éclairée, l'intensité de la fièvre diminua, et les symptômes les plus menaçants disparurent.

Une nuit, M. Valmont s'éveilla, comme d'un rêve, sans se rendre compte ni du lieu où il se trouvait, ni de ce qui lui était arrivé. On causait dans sa chambre; il prêta l'oreille.

— Il est sauvé! disait l'abbé Didier.

— Comme Edouard va être heureux! exclama une voix de femme.

— Allez prendre du repos, madame, reprit l'abbé. Votre mari a passé la nuit dernière; vous avez passé la moitié de celle-ci. La place m'appartient désormais; je veillerai jusqu'au jour en lisant mon bréviaire.

— Vous êtes trop occupé, monsieur l'abbé, pour vous fatiguer ainsi.

— Oh! mais je vais être obligé d'employer l'autorité!

La jeune femme prit le ton du reproche :

— Vous finissez toujours par me faire faire ce que vous voulez! dit-elle en se retirant.

M. Valmont écoutait, dans cet état de torpeur mentale et physique qui n'est ni la veille, ni le sommeil. Quelques minutes après, il se rendormit, et il vit en songe un tableau charmant : sa belle nièce Fanny, travaillait, sous un rayon de soleil, à l'une des fenêtres du manoir; et un oiseau du ciel chantait entre les fleurs : « Dieu t'a rendu « ton ange gardien, pour sauver ton corps et ton âme! »

Dans la matinée, il s'éveilla de nouveau. Cette fois, il y avait dans sa chambre une personne de plus. Le malade éprouva quelque émotion en reconnaissant son neveu.

— Plus de crainte, disait Edouard. Le docteur affirme qu'à la période critique va succéder celle de la convalescence.

— Quel bonheur! répliqua la voix de femme. Et pourtant un peu de tristesse se mêle à ma joie, car le rétablissement de notre cher malade sera le signal de notre départ. Peut-être consentirait-il à voir Edouard, mais moi, la cause innocente de leur mésintelligence, il ne le voudra jamais. Et, ajouta-t-elle, mieux vaut se retirer volontairement que de s'exposer de nouveau à...

— Vous ne partirez pas, mes enfants! s'écria M. Valmont, en se dressant sur son lit.

Il y eut un cri de surprise.

Edouard et sa femme coururent embrasser leur oncle, tandis que l'abbé Didier les regardait d'un air attendri.

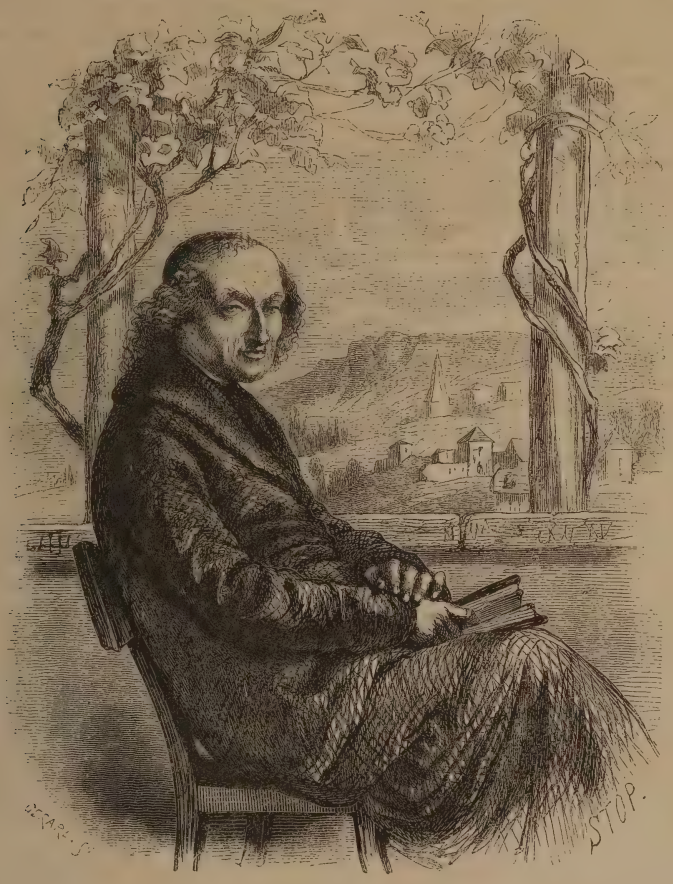
— Et vous aussi, mon ami! reprit M. Valmont. Que ne vous dois-je pas?

Et il lui raconta son rêve de la jeune femme et de l'oiseau, — et comment il l'avait trouvé réalisé à son réveil, au pied de son lit.

V. — UN BONHEUR NOUVEAU.

Le jour de la Noël, le fermier Pierre Leiret, entrant à l'église, fut coudoyé par M. Valmont qui conduisait à l'office sa nièce et sa petite-nièce Adeline.

Après la messe, il les quitta pour se rendre chez Vincent, le neveu de Mathurin. De ce côté, le vent du malheur soufflait toujours. Le pauvre garçon était tombé à la conscription, et allait partir pour l'armée. Il se désolait en pensant qu'il laissait Mathurin sans ressources.



L'abbé Didier. Dessin de Stop.

— Console-toi, lui dit M. Valmont. Je me charge de ton remplacement, et de plus, je te nomme jardinier du château, avec une maisonnette pour y installer ton vieil oncle. Elle est située au midi, et il ne manquera pas un rayon de soleil.

En ce moment entra l'abbé Didier, suivi de Fanny et de sa fille.

M. Valmont s'effaça derrière une poutre formant saillie. La jeune femme, sans le voir, dit au paysan :

— Nous avons senti ce matin que le froid commençait, et je vous apporte un paletot.

— Et moi, ajouta l'enfant, en lui présentant une petite cage, dont la base était d'acajou, les barreaux de cuivre brillant, et qui renfermait deux fauvettes, je te donne ces oiseaux que papa m'a achetés à la ville. Ils amuseront Mathurin par leurs chants.

Vincent pleurait de joie et de reconnaissance.

M. Valmont, s'avançant alors, remercia sa nièce, embrassa Adeline et serra la main de l'abbé.

— Je vous prends sur le fait! dit celui-ci. Aucun défaut, si enraciné qu'il soit, ne résiste à un bon cœur.

— Mais du tout, répliqua malicieusement le châtelain d'Arbon. Je ne suis nullement corrigé. A la vérité, je fais un peu de bien que je ne faisais pas, mais c'est par raffinement d'égoïsme; car cela me procure un plaisir que je n'avais jamais éprouvé.

Mlle MARIE GALLET DE KULTURE.

PASCAL ET LA MENDIANTE.

ANECDOTE HISTORIQUE (1656).

I.

Une jeune fille, âgée de dix-sept ans à peine, errait tristement sur le quai Notre-Dame. C'était vers la fin de l'hiver ; et ses haillons la protégeaient mal contre la bise glacée qui, ce jour-là, soufflait avec violence. Sa démarche était lente et timide. Elle allait et venait sans idée fixe, sans aucun but. Parfois, elle s'approchait du parapet, et, appuyant son menton sur sa main, elle regardait vaguement couler l'eau.

Qui aurait pu dire les pensées qui se pressaient dans cette jeune tête ? Elles étaient douloureuses, sans doute ; car sa belle et suave figure portait l'empreinte d'une profonde souffrance. Ses yeux paraissaient rougis par le froid ; mais, en les regardant attentivement, on y voyait germer de grosses larmes..... Elle les retenait par un dernier effort, hélas ! car, en voyant passer une jeune fille de son âge, belle comme elle, et à demi penchée dans un riche carrosse, elle les laissa couler en abondance. Il était loin qu'elle pleurait toujours !...

Soudain elle tressaillit, et fit quelques pas en avant. Une résolution subite avait donné à sa démarche une apparence de courage ou de résignation. Elle semblait avoir pris une décision suprême. Une femme de quarante ans à peu près, à la mise simple, traversait le quai en ce moment. La jeune fille pressa le pas et vint se placer devant elle... Elle voulut parler, sa voix ne put proférer aucun son. Elle leva sur elle ses deux beaux yeux, comme pour l'implorer du regard ; des larmes en jaillirent,.., et ce fut en se voilant le visage qu'elle s'écria avec effort :

— Secourez-moi... j'ai faim !...

La femme ne lui répondit pas, et, se détournant froidement, suivit son chemin en maugréant. Quant à elle, elle jeta un regard brûlant vers le ciel. Elle semblait lui demander le secret de sa misère, ou pourquoi il y avait ici-bas des cœurs sans pitié. Ce fut tout. Pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres. Seulement sa douce physionomie redevint plus triste encore, et, regagnant lentement sa place, elle reprit sa première attitude.

Qu'elle était belle ainsi ! Sa longue et noire chevelure flottait en boucles sur ses épaules. Il y avait dans toute sa personne un tel reflet de chaste et sereine beauté, qu'on se sentait attiré vers elle ! D'ailleurs, n'y a-t-il pas dans l'infortune quelque chose qui nous émeut et nous subjugue ? En ce moment, elle eût remué profondément l'âme d'un poëte, et les peintres eussent trouvé en elle l'expression vraie de la douleur. Le front incliné vers la terre, elle semblait tout à la fois songer douloureusement au passé et frémir en envisageant l'avenir !

II.

Depuis longtemps elle rêvait ainsi, quand tout à coup, en relevant la tête, elle vit debout devant elle, immobile comme une statue, un homme jeune encore, dont la figure pâle et tourmentée reflétait toutes les angoisses de l'âme et de la pensée humaine. Il y avait dans ses regards une telle fixité et une telle puissance, que la jeune fille ne put s'empêcher de pousser un cri. Elle fit même un mouvement pour s'enfuir. L'inconnu l'arrêta d'un geste. D'ailleurs, sa figure avait soudain changé d'expression, la pitié seule rayonnait maintenant sur ses lèvres qui, pour la première fois peut-être, essayaient de sourire.

C'était Pascal !

— Que faites-vous ici, mon enfant ? lui dit-il à voix basse.

La jeune fille le regarda longtemps et courba la tête.

Pascal avait compris.

— Vous êtes pauvre et vous avez faim, n'est-ce pas ? murmura-t-il plus bas encore.

Cette fois, la jeune fille parut surprise.

— Voulez-vous me suivre et vous confier à moi ? ajouta-t-il ; et, en même temps, il lui offrait son bras.

Soit qu'elle eût subi une influence surnaturelle, ou que son cœur l'eût entraînée vers cet homme étrange, elle s'approcha d'un pas ferme et parut prête à le suivre.

Pascal, à son tour, ressentit une vague inquiétude. Elle dura peu cependant ; il y avait dans cette belle mendiante tant d'innocence et d'abandon !

— Allons de ce côté, dit-il, en lui montrant dans le lointain les toits d'un vaste édifice.

Elle le suivit sans faire aucune question. Le ciel lui avait sans doute inspiré cette confiance aveugle dans le sauveur qu'il lui envoyait.

III.

Elle lui raconta, avec une touchante simplicité, l'histoire de sa vie, si courte et pourtant si malheureuse ! Son père était mort depuis quelques mois ; quant à sa mère, elle l'avait perdue dès le berceau. Son travail avait d'abord suffi à la nourrir, mais, depuis quelques jours, elle se trouvait privée même du nécessaire. Après bien des luttes, elle n'avait pu triompher de la faim, cette torture suprême, et elle s'était résignée à demander l'aumône.

Pascal l'écoutait sans l'entendre ; le passé n'était rien pour lui, il songeait à l'avenir !... et son front pâle s'assombrissait de plus en plus.

La jeune fille se tut, et tous deux marchèrent en silence ; elle était en proie à mille sentiments contraires ; lui, perdu dans un monde d'idées ! De temps en temps, il s'arrêtait et la contemplait d'une façon étrange. Il y avait en lui de la pitié et de la terreur !...

Que se passait-il donc dans son âme ? Quelles pensées assiégeaient ce grand penseur ? Les larmes d'une jeune fille pouvaient-elles distraire ce puissant esprit de ses hautes contemplations ?...

Ah ! c'est qu'à force de sonder les profondeurs de l'âme, il en était arrivé à voir partout des abîmes ! Du jour surtout où, du haut du pont de Neuilly, son carrosse faillit être précipité dans la Seine, il eut sans cesse un gouffre béant devant les yeux ! Dès lors plus de calme, plus de repos, plus de sommeil ! sa pensée implacable le rongeait sans relâche ! Comme Hamlet, il aimait à fréquenter les tombes. Comme lui, derrière le fard il voyait la joue, et derrière la joue un squelette ! Comme lui, il vivait hors du monde et s'abîmait dans l'infini !

Dans ce moment, le sort de cette jeune fille lui inspirait plus de terreur que de pitié. Tout en marchant à côté d'elle, par cette puissante faculté de l'imagination qui parcourt un siècle dans une heure, il lui créait un avenir. Il la voyait d'abord telle qu'elle était, belle et pure, mais pauvre et abandonnée ; il la suivait dans sa vie de misères et d'humiliations. Il la voyait aux prises avec la faim, le désespoir peut-être ! puis, entraîné par la pente fatale de son esprit, il la voyait exposée à toutes les tentations. Elle roulait jusqu'au fond de l'abîme... et, misérable, désespérée, mourait en blasphémant Dieu.

C'est alors qu'il s'arrêtait et la contemplait avec épouvante. La sueur inondait son front, où se trahissaient, malgré lui, toutes les angoisses de sa grande âme. Il se sentait pris de vertige, et parfois il entr'ouvrait la bouche pour exhaler dans un cri sublime tout ce qu'il ressentait ; mais les regards si purs de la jeune fille le calmaient comme par enchantement, et ses lèvres s'efforçaient de lui sourire. Peu après, hélas ! il retombait dans une rêverie profonde.

IV.

Ils étaient arrivés. Un immense édifice se dressait devant eux. Tout autour de lui était calme et austère. Les mille bruits de Paris y éveillaient à peine un faible écho. Les quelques fenêtres percées dans ses épaisses murailles étaient garnies de barreaux de fer. Rares étaient les passants qui troublaient le silence de cette solitude ; aussi l'herbe poussait alentour au travers des fentes du pavé.

Pascal s'arrêta, et lui montra dans les airs une croix qui surmontait le monument.

Elle parut comprendre.

— Vous le voyez, dit Pascal, Dieu vous offre une hospitalité que les hommes vous refuseront toujours. L'acceptez-vous? Là, vous trouverez le pain du jour qui ne vous sera jamais amer, car vous aurez la paix du cœur. Vous prierez Dieu sans cesse..., et, la nuit, vous verrez ses saintes et ses anges resplendir dans vos rêves. Vous y vivrez calme et pure jusqu'au jour où vous quitterez la terre pour le ciel !

Elle ne pouvait répondre..., les larmes l'étouffaient.

— Aujourd'hui, continua Pascal, vous vous êtes résignée à demander l'aumône, et vous n'avez trouvé que des cœurs sans pitié ! Demain, on vous la ferait peut-être ; mais peut-être aussi la pourriez-vous payer de votre honneur... Voulez-vous entrer? lui demanda-t-il après un instant de silence.

Elle fit un pas vers la porte : Pascal la suivit. Il saisit le marteau et frappa deux coups. Des pas se firent entendre, la porte s'ouvrit.

Une religieuse parut sur le seuil. Pascal s'avança et lui parla à voix basse ; puis tous deux s'approchèrent de la jeune fille. Elle leva sur eux ses yeux humides de larmes, à travers lesquelles brillait un éclair de joie et de reconnaissance.

— Suivez-moi, chère enfant, dit la religieuse avec une voix si douce qu'elle s'élança dans ses bras.

— Merci ! s'écria-t-elle.

Pascal la contempla un instant.

— Vous prierez pour moi, murmura-t-il.

Elle tomba à ses genoux. Il se baissa lentement..., et ses lèvres froides effleurèrent son front.

La jeune fille lui jeta un dernier regard, où se peignait toute son âme, et suivit la religieuse.

La porte se referma lentement, en criant sur ses gonds rouillés. Il écouta le bruit de leurs pas se perdre peu à peu..., puis sa tête s'inclina de nouveau sur sa poitrine, ses yeux redevinrent fixes et il reprit lentement le chemin de Paris.

V.

Quelques années après, étendu sur son lit de douleur, Pascal luttait avec l'agonie. Toutes ses terreurs l'assaillaient à cette heure suprême. Il se détournait de la mort, autre abîme qui le remplissait d'épouvante. Les angoisses de son âme étaient plus grandes que jamais. Il se sentait suspendu entre le ciel et l'enfer..., et ne croyait à aucune consolation !...

Un soir qu'il se tordait sur sa couche, comme un désespéré, ses yeux hagards s'arrêtèrent sur une douce figure inclinée vers lui. Une religieuse priait et pleurait. Une auréole céleste jetait autour d'elle un tel éclat, que le moribond sentit un peu de calme en son cœur. Il se dressa sur son séant et la contempla longtemps. Il semblait chercher au fond de ses souvenirs. Tout à coup il reconnut la mendiante du quai Notre-Dame ; il poussa un cri, et des larmes roulèrent dans ses yeux desséchés. Une lueur brilla sur sa face livide, et, levant les bras au ciel, il sembla le remercier de cette consolation qu'il lui envoyait.

Celle qu'il avait aidée à vivre l'aida à mourir et lui ferma les yeux.

J. DEVELEY.

LA DANSEUSE DE GWALIOR.

ÉPISODE DE LA GUERRE DE L'INDE.

Encore un épisode touchant qui contraste avec les horreurs de la guerre de l'Inde (1).

La première fois que l'intendant anglais sir Hudson vit la Soboinigan (l'Anguille), célèbre danseuse du royaume de Gwalior, c'était en 1806, à la cour du roi ou maharajah, dont il était le prisonnier depuis un an.

Quand la bolérine indienne eut exécuté les danses du poignard, du casque à pointe, du bouclier et surtout de l'écharpe de soie et d'or, le roi fut si enchanté, qu'il lui dit de demander telle faveur qu'elle voudrait.

Elle réclama et obtint... la liberté de sir Hudson.

En partant, le lendemain, celui-ci voulut savoir la cause d'une telle préférence.

— Tu as une fille, comme moi j'ai un fils, répondit la danseuse ; elle pleure ton absence sur la terre des hommes pâles, — et j'ai résolu de la consoler pour porter bonheur à mon enfant.

L'intendant ne put retenir une larme, et jura à la Soboinigan de ne jamais l'oublier.

Mais il ne jouit pas longtemps de son bienfait, et périt victime de l'insurrection des Indiens en 1807.

(1) Voyez *la Rose de miss Sarah*, numéro de novembre 1857.

Cinquante ans après, nouvelle guerre, celle qui dure encore, si meurtrière et si acharnée ; et nouveau bouleversement du pays, — qui amena, l'an dernier, une pauvre et vieille Indienne, mourante de faim, à la porte de la famille Hudson.

Les Anglais allaient la massacrer, ou tout au moins la chasser loin d'eux, — quand une jeune miss vint à elle et lui dit avec compassion :

— Acceptez ceci, ma bonne femme, et logez-vous quelque part cette nuit ; demain, la Providence aura pitié de vous.

Et elle lui remit cinq louis d'or, fruit de ses économies personnelles.

Cette jeune miss était Anna Robertz, la petite-fille de l'intendant Hudson, — qui agissait ainsi, en souvenir de la Soboinigan, dont sa mère lui avait conté l'histoire.

— Dieu te conserve, ma sœur ! lui répondit la vieille, après avoir gravé son nom dans sa mémoire...

Et elle s'éloigna en la bénissant.

L'année suivante, — il y a quelques mois (telles sont les vicissitudes de l'Inde et du siècle), — la famille Hudson était proscrite à son tour, et les cipayes, maîtres

La Soboinigan à la cour du roi de Gwalior. Dessin de Jemdt.

d'Anna Robertz, allaient la scier entre deux planches, faute d'une rançon de mille roupies.

Tout à coup un Indien arrive près d'elle :

— Tu es la petite-fille de sir Hudson, l'ancien captif du roi de Gwalior ?

— Oui.

— Tu te souviens de la Soboinigan ?

— Oui ; qu'est-elle devenue ?

— Tu l'as sauvée, il y a un an, en lui donnant cinq louis.

— Eh quoi ! c'était elle ?

— Elle-même ; et moi je suis son fils. Elle est allée vers le Grand Manitou ; mais, en mourant, elle m'a recommandé sa petite sœur au visage pâle, et je viens acquitter notre dette. La guerre qui t'a ruinée m'a enrichi. Sois plus heureuse que moi : retourne embrasser ta mère.

Et l'Indien remit à Anna Robertz une traite de mille roupies, avec cette signature : « Souvenir de la Soboinigan. Reconnaissance d'un coureur des bois. »

Cet épisode a été raconté par miss Anna elle-même, — rentrée depuis peu en Angleterre.

Si on trouve l'humanité quelque part dans l'Inde, — on voit que c'est dans le cœur des femmes.

C. DE CHATOUVILLE.

VOYAGES EN ALLEMAGNE.

LA VALLÉE DE LA MURG. — LA FORÊT NOIRE.

L'ouverture des écluses. Le pont de pierre. Dessin de A. de Bar.

I. La rivière de la Murg. Son caractère. Consonnes et cailloux. Le coq de bruyère. Comment on le *saute*. Le grand-duc. M. L. A. L'ouverture des écluses. Forêts ambulantes. Ruines et châteaux. L'homme et le temps. Forbach. Mœurs et costumes. La Hornisgrinde. Les wilis. Le Mummelsee. Allerheiligen. L'âne de la comtesse Uda.

Tous les dictionnaires de géographie vous diront que la Murg est un affluent du Rhin, qu'elle rejoint non loin de Rastadt; mais ce qu'ils ne vous diront pas, c'est l'activité fébrile de cette rivière, qui court ainsi qu'un poulain sauvage, et fait plus de bruit qu'une troupe d'écoliers en vacance.

Elle n'a pas les eaux profondes et puissantes de la Saône, ni la largeur imposante de l'Escaut; mais je ne sais pas de rivière plus laborieuse. M. Philippe Dupin, cet homme ami de la statistique, se fatiguerait à compter

les roues qu'elle met en mouvement. Pas un flot qui ne tombe en cascade du haut d'un barrage; pas une cascade qui ne donne la vie à une scierie.

Au commencement, la Murg est toute petite; à la fin, elle n'est pas bien grande. Si le torrent devient rivière, la rivière n'est ni bien large ni bien profonde. On la passe à gué un peu partout, et une Sapho moderne, qui chercherait sur ses bords un rocher de Leucade, pourrait bien dans la chute se casser une jambe ou deux, mais aurait grand'peine à s'y noyer.

Il faut prendre les rivières comme elles sont.

Mais la nôtre n'est pas seulement active comme un bon ouvrier, elle est pittoresque et sauvage dans une partie de son cours, charmante et gracieuse dans l'autre. Elle semble sortir du Tyrol pour entrer dans la Normandie. Dès ses premiers pas, elle traverse des gorges profondes hérissées de forêts impénétrables; plus loin, elle s'endort parmi des prairies sans bornes semées de villes et de hameaux. On trouve sur ses rives, encadrées par des montagnes au milieu desquelles elles se tordent en mille replis, des ruines féodales et des usines, des châteaux et des légendes, des chapelles et des vignobles, des villages et des radeaux.

On ne la visite pas sans surprise, on ne la quitte pas sans regret.

C'est donc la monographie d'une rivière que nous allons entreprendre. Que la Murg nous soit légère!

A son origine, la Murg est un ruisseau; non, je me trompe, c'est deux ruisseaux: la Murg Blanche et la Murg Rouge, auxquelles il convient d'ajouter un troisième ruisseau, la Forbach. La Murg Blanche, — ne prenez pas garde aux consonnes, et gardez-vous de prononcer de tels mots, — prend sa source au pied du Rossbühl, sur le Kniebis; sa sœur, la Murg Rouge, sort du Melkereikopf, qui domine Allerheiligen.

Retienne qui pourra de tels noms; c'est assez de les écrire.

La Murg Rouge n'est pas plus rouge que la Murg Blanche n'est blanche; c'est la fantaisie d'un montagnard ou d'un géographe, — on n'a jamais su lequel, — qui a donné des noms si bien colorés à ces deux cours d'eau. Bientôt la Murg Rouge et la Murg Blanche se réunissent au pied du Röhrsberg, et atteignent Baiersbronn où commence la Murg proprement dite.

Êtes-vous habitué maintenant aux syllabes rocailleuses? Le pays est plein de cailloux, les mots sont pleins de consonnes. Il faut s'y faire.

Rien de plus sauvage et de plus beau que les vallées tortueuses où courent de chutes en chutes ces eaux frémissantes. La forêt Noire n'en a pas de plus sombres et de plus désertes. C'est à peine si de loin en loin le regard du touriste découvre au creux d'un ravin la fumée qui trahit la cabane d'un bûcheron. Parfois étincellent dans un vallon les feux ardents d'une forge. De petits hameaux, perdus loin du monde, sont cachés dans les plis de la montagne. Le son de la cloche les annonce de loin. C'est ainsi qu'en remontant ces ruisseaux tapageurs que mille obstacles irritent sans relâche, on rencontre Ruhestein, Schwarzenberg, Hesselbach, Reichenbach, Freudenstadt, Freidrichsthal, Christophsthal, et vingt autres dont les noms m'échappent. Une verrerie allume ses feux dans cette gorge, une charbonnière fume sur ce plateau. La forêt Noire, — Schwarzwald en allemand — vous presse de toutes parts. Ces rafales du vent qui passe dans les grands arbres ne vous rappellent-elles pas la chasse infernale des vieilles légendes?

S'il n'y a plus maintenant de cerf magique, le chasseur ne pénètre jamais dans ces solitudes vertes sans un secret battement de cœur. C'est là, sur ces plateaux, que niche et que chante le coq de bruyère.

Saluez, vous tous que passionne l'art de Nemrod! La caille est au faisan ce que le faisan est au coq de bruyère.

Les Anglais, pour qui la chasse est une branche importante du sport, et les Allemands, leurs rivaux, chassent le coq de bruyère; les Français, jamais, si ce n'est quelquefois les Alsaciens.

Dans le langage cynégétique on ne dit pas *chasser*, mais bien *sauter* le coq.

Ceci demande une explication.

C'est aux mois de mars et d'avril seulement que la chasse aux coqs de bruyère est possible. Le printemps vient de naître; un vent plus tiède passe sur la montagne et réchauffe la profonde forêt où frémit la séve nouvelle. Le coq bat de l'aile, son œil s'illumine, il cherche sa compagne, il chante au plus haut des arbres..., il est perdu.

O amour! voilà de tes coups!

Il faut ajouter que lorsque le coq de bruyère chante, il est sourd; sourd et aveugle. La foudre peut tonner, l'éclair peut briller, le coq n'entend et ne voit rien.

L'homme, le roi de la création, ne pousse pas la passion jusqu'à ce haut degré d'enthousiasme.

Toute la science du chasseur est fondée sur la connaissance de cette surdité et de cet aveuglement.

La famille des coqs habite les hautes montagnes boisées qui mêlent leurs sommets autour de la Murg. Elle peut choisir entre le Kniebis, le Schwarzekopf, le Schlossberg, la Hornisgrinde, le Nageliskopf, le Lange Grinde, le Kalthaupt, où mille points de vue surprennent le touriste, solitudes alpestres où le chevreuil erre en liberté. Le chasseur a passé la nuit dans la cabane d'un bûcheron, roulé dans une couverture, auprès d'un feu dont la fumée s'échappe à grand'peine par un trou. Les grands sapins gémissent autour de lui.

Vers deux heures, il secoue le sommeil et sort de la cabane. Si les étoiles scintillent, c'est bon signe; il fera beau; le coq chantera. Il se met en marche rapidement. La veille, un garde a reconnu la montagne, et sait combien de coqs fréquentent cette partie de la forêt, et quelles pentes ou quels plateaux ils préfèrent.

Vers trois ou quatre heures, aux premières lueurs de l'aube naissante, à cet instant fugitif où le jour n'est pas encore, où la nuit n'est déjà plus, le chant du coq retentit tout à coup. La forêt s'éveille.

Alors, il ne faut plus ni parler, ni marcher. Le silence est la première condition du succès. Le reste dépend de la fortune et de votre adresse.

On écoute, immobile et muet. L'ombre est presque noire. Autour de soi, c'est une muraille de sapins; leurs profondes colonnades s'effacent dans la pénombre. Tout en haut une clarté pâle flotte à la cime des arbres. Le chant recommence; vous laissez passer les premières notes; puis, entre celles-ci et les dernières, il est un instant fugitif où le cri prolongé du coq a quelque chose de métallique et d'éclatant: sautez alors, sautez vite et loin, et gagnez une dizaine de pas. Mais aux premiers sifflements qui terminent ce cri tout débordant de passion, arrêtez-vous soudain, et que pas un geste, pas un mouvement, pas un soupir ne trahisse votre présence. Où vous êtes tombé, restez.

Au moindre bruit, pour un brin de bois qui craquerait sous votre pied, le coq disparaîtrait à tire-d'aile.

Si le premier saut n'a pas fait de bruit, quelques minutes après, le chanteur recommence et appelle sa compagne à grands cris. Le chasseur guette l'instant propice et saute de nouveau. Chaque saut le rapproche du coq. Quelquefois, par une éclaircie de la forêt, vous l'apercevez sur la branche dépouillée d'un vieux sapin. Il va d'une extrémité à l'autre, aiguisant son bec contre le bois, ouvrant et fermant ses ailes, déployant sa queue, arrondissant son cou superbe, puis le cri part comme une fusée.

Si tout à coup il s'arrête, s'il écoute, ne respirez plus. L'oiseau se méfie, soyez mort.

Quelquefois, on n'aperçoit même pas une rémige de sa longue et large queue ou de ses ailes puissantes. Le feuillage épais d'un sapin le dérobe à tous les regards. On est sous l'arbre, on ne voit pas le coq. A quinze pas d'un oiseau presque aussi gros qu'un dindon, on est parfois obligé de le tirer *au jugé*.

On a vu des coqs manqués ne pas s'envoler au coup de fusil; c'est que le coup était parti au moment du chant. Ils n'avaient entendu ni la détonation ni le sifflement du plomb.

La saison des chants passée, on ne chasse plus le coq que par fantaisie. Un chasseur et un chien d'arrêt partent quelquefois de compagnie; mais c'est un hasard si la poursuite la plus patiente et la plus laborieuse vous en fait tirer un.

On ne tue jamais que les coqs en Allemagne; un chasseur qui tirerait une poule serait déshonoré. Pourquoi cette coutume conservatrice et chevaleresque n'est-elle pas introduite en France, où l'espèce tend à disparaître?

Le grand-duc de Bade actuel est passionné pour cette chasse, la seule qu'il pratique. Il a aux environs de Forbach un pavillon et une immense forêt où les coqs sont nombreux et bien gardés. Il y va passer bien souvent quelques jours au printemps.

Sur ces hauteurs, on chasse encore la gelinotte au chien couchant. Il faut avoir le pied leste et sûr, la jambe vigoureuse, l'élan rapide pour suivre cet oiseau dans un amoncellement inextricable de ronces, d'arbres, de souches, de rochers, de racines et de cailloux où la marche s'embarrasse à chaque pas, et ressemble parfois à une escalade.

Souvent il arrive que la compagnie des gelinottes se branche çà et là tout à coup. On peut alors secouer l'arbre, frapper des mains, jeter des pierres, l'oiseau ne remue plus. Il s'est blotti au plus épais des rameaux; rien ne l'en fera plus sortir.

Je connais, à Bade, un grand chasseur de gelinottes et de coqs de bruyère, M. L. A...; chaque année il en tue plusieurs; il a toutes les qualités du chasseur, le pied, la main, l'œil et le jarret; rien ne le fatigue et rien ne le décourage; il marche dix heures par des chemins affreux, des chemins sans chemins; il ne sent ni la pluie, ni le froid, ni le vent, ni le soleil. Eh bien! ce Nemrod intrépide a des symptômes d'anévrisme après chaque printemps. Aussitôt qu'il est en chasse dans la montagne, au premier cri du coq, le cœur lui bat à l'étouffer.

— Quelque jour, dit-il en riant, je mourrai de la rupture d'un vaisseau... Les coqs me tuent!

On sait les fameux vers du poëte :

O qui que vous soyez, jeune ou vieux, riche ou sage,
Si jamais vous n'avez épié le passage,
Le soir, d'un pas léger, d'un pas mélodieux,
D'un voile blanc qui glisse et fuit dans les ténèbres....

La chose qui fait palpiter le plus un chasseur, ce n'est point un voile, c'est un oiseau!

Il est vrai que, dans les montagnes, le pas des bergères manque de mélodie; elles vont pieds nus..... et quels pieds!

Une autre chasse est usitée sur ces montagnes, la chasse du chevreuil qu'on fait de tous temps à l'affût et parfois, en automne, à la traque. On ne tire jamais que les broquarts; les chevrettes jouissent du privilége de libre circulation.

Cependant la Murg descend toujours et, grossie de vingt ruisseaux qui se précipitent de tous côtés, elle court vers la vallée, perpendiculairement au Rhin. Son lit, encaissé entre deux rives sauvages où des forêts, vieilles comme le monde, hérissent leurs sapins et leurs chênes, est obstrué partout de rochers énormes que la violence des eaux a polis. Le flot se brise contre ces récifs et fuit tout blanc d'écume avec de longs fracas.

Au fond des ravins qui s'ouvrent de tous côtés coulent des torrents que la fonte des neiges grossit tout à coup. La main industrieuse de l'homme a utilisé ces torrents pour le transport des bois que la hache abat sans relâche, trouées profondes qui n'éclaircissent même pas la masse noire de la forêt.

Les eaux, retenues par de forts barrages munis d'écluses, s'amoncellent dans des vallons fermés de toutes parts. Le long du torrent qui tombe dans la Murg et le long de la Murg elle-même, les bûcherons ont empilé le bois qui doit descendre à Gernsbach; quand le barrage, — *swellung* en allemand, — est plein, les forestiers auxquels ces vastes forêts appartiennent envoient l'ordre d'ouvrir l'écluse.

C'est un jour de fête pour le pays. De toutes parts on accourt : l'étudiant arrive de Heidelberg avec sa pipe de porcelaine blanche, sur laquelle un artiste inconnu a dessiné son portrait à la manière noire, ou le blason de ses armes; l'écolier a quitté Mannheim, Fribourg et Carlsruhe et voyage à pied, guidé par son professeur, comme dans le livre de Töpffer; le touriste vient de Paris ou de Bruxelles; quelques voyageuses plus hardies bravent la neige qui blanchit encore les hautes cimes et font frissonner la soie au milieu des fourrures et des manteaux.

Il n'est pas rare d'y rencontrer aussi, à ce rendez-vous des touristes, des fiancés de Bavière ou de Hollande qui apprennent à se connaître en voyageant tête à tête avec une candeur que les Parisiens ne comprennent pas. Ils vont à Schaffouse ou à Genève, et, chemin faisant, la sympathie éclôt. Ne pensez-vous pas que deux fiancés de Paris s'arrêteraient à Saint-Germain?

Un pont est fameux dans le pays pour cette cérémonie. Quelle entreprise pour un *impressario* si le spectacle pouvait être donné dans le bois de Boulogne! et que la stalle se payerait cher!

Ce pont de pierre est au confluent de la Raümünzach et du Schwarzenbach. Son arche unique, assise sur deux blocs de granit, s'ouvre sur une vallée étroite où les eaux du torrent descendent avec furie au milieu de quartiers de rocs blancs. Des troncs de sapin, dépouillés de leur écorce, gisent au travers de son cours; les pentes abruptes de la montagne se dressent des deux côtés; une ombre froide tombe de ce rempart mouvant de verdure.

Des feux allumés par les gardes petillent sur la lisière des bois; leur fumée bleuâtre file au travers des sapins. De fortes branches, assujetties sur des pieux et couvertes de fougère, offrent un siége rustique aux curieux. Un pan de mousse et de granit sépare les spectateurs du torrent qui bouillonne.

A dix pas en aval du pont, une cascade de dix mètres de hauteur ajoute à l'effet pittoresque de ce paysage, que

quelque jour l'Opéra fera copier par Diéterle, Cambon ou Thierry.

Bientôt les gendarmes, coiffés du casque à pointe de fer, écartent les passants du pont, sur lequel les plus téméraires voudraient s'asseoir. On attend. L'heure a sonné et le signal a été donné dans la montagne.

Tout à coup un bruit confus passe avec le vent : c'est comme le grondement lointain du tonnerre ; le bruit est sourd, continu comme celui d'un orage qui s'approche. Il augmente à chaque minute, c'est le roulement d'un char courant sur le gravier ; l'écho renvoie le bruit ; la vallée tout entière est en rumeur.

L'écluse a été ouverte, voici le flot qui vient. C'est d'abord une muraille de bois, haute et toute droite ; il semble qu'elle glisse avec un fracas pareil à celui de dix pièces d'artillerie passant au galop sur une chaussée d'airain. L'eau qui emporte ce mur retentissant est encore invisible.

Il s'approche avec la vitesse de la flèche, il touche au pont, il le heurte enfin ; l'arche, trop étroite, ne peut donner passage à cette masse poussée de toutes parts avec la force d'un boulet. L'écume jaillit autour des culées et blanchit la crête des parapets ; il semble que la pierre va être broyée par le bois : puis la muraille flottante se brise, le flot en saisit les mille débris épars, et l'avalanche passe avec de terribles retentissements.

C'est un tourbillon fait de cent tourbillons. Les deux torrents grossis tout à coup roulent à pleins bords et se réunissent bruyamment. Le flot passe par-dessus les rocs les plus énormes et en nivelle l'escarpement. La cascade disparaît sous un bouillonnement d'écume. Une poussière d'eau monte du ravin avec l'odeur de la résine. Des milliers de pièces de bois fuient sans que l'œil en saisisse le passage. On les devine aux chocs multipliés qui grondent partout. Parfois les troncs de sapins se redressent, restent l'espace d'une seconde debout, tremblants et comme effarés, puis retombent dans l'eau qui les emporte. La rivière est comme vivante et en fureur. Les sapins crient et se plaignent, l'eau hurle, le bruit répond au bruit, un mugissement sans trêve remplit la vallée ; c'est un tonnerre qui passe.

On battrait des mains, on crierait : Bravo ! si l'on n'était pétrifié par l'admiration.

Puis l'eau s'affaisse, le bruit diminue, les pièces de bois s'échouent par milliers sur les deux rives ou restent accrochées le long des récifs, et les curieux s'éloignent par les sentiers verts de la forêt.

La vallée encore une fois rentre dans la solitude que troublent à peine quelques chasseurs.

On demandera peut-être où vont tous ces morceaux de bois, grands et petits. Tous les poêles du pays, — et il y en a beaucoup, — ne sauraient les consumer, pas plus même que les machines à vapeur qui ne connaissent pas l'emploi de la houille. Rassurez-vous, la Murg ne perd rien et sait où il faut porter ce qu'on lui confie.

Saisies au passage à Forbach, les moins fortes de ces pièces de bois sont liées en radeaux légers sur lesquels deux hommes s'embarquent. Ils partent le matin à cinq ou six heures ; à une heure ou deux de l'après-midi, ils sont à Gernsbach. Rien de plus coquet et de plus gracieux que la navigation de ces îles flottantes sur une rivière qui n'a pas une profondeur moyenne de plus de deux pieds d'eau. Rien n'arrête la descente de ces argonautes qui voyagent pieds nus, tenant à la main de longues perches avec lesquelles ils dirigent la marche aventureuse de leur vaisseau.

Les rapides sont franchis, les écueils sont évités, ils sautent avec la cascade, ils fuient avec la vague et, flexibles comme des serpents, leurs radeaux surmontent des obstacles contre lesquels ils devraient se briser mille fois. On ne voit peut-être pas trois fois par an une de ces constructions éphémères échouée ou rompue le long du bord.

A Gernsbach, les radeaux sont dépecés et livrés aux scieries qui les débitent en planches et en madriers.

Quant aux grandes pièces, le flot les roule librement jusqu'à Gernsbach où, liées ensemble avec un art merveilleux, elles forment de grands radeaux que le Rhin plus tard conduira jusqu'en Hollande. Les chantiers de constructions maritimes les attendent.

Si lentement qu'ils aillent, on nous permettra bien de ne pas marcher aussi vite que ces grands sapins.

Bientôt les sentiers qui longent la Murg sur les frontières du Wurtemberg et du pays de Bade s'élargissent. Frayés d'abord seulement par les chasseurs et les bûcherons, les charbonniers et les forgerons, ils deviennent praticables aux voitures ; d'autres sentiers, venus des profondeurs de la forêt, s'y perdent comme des ruisseaux dans une rivière. Si quelque touriste, s'inspirant de ces voyages que l'on faisait autrefois à pied, un bâton à la main, s'aventure vers les profondeurs parmi lesquelles serpentent ces routes mystérieuses, il ne tardera pas à découvrir un lac perdu dans une enceinte de sapins séculaires, une forge éclatante dont les feux flambloient dans la nuit ou quelque château fort s'écroulant à la cime d'un rocher. Voici là le château en ruine de Kœnigswart, bâti en l'an 1209, par le comte Rodolphe de Tubingue ; là un lac charmant, le Huzenbacherweiher, qui dort entre une ceinture d'arbres toujours verts. On dirait l'asile frais et sauvage des willis.

Jadis les burgs hérissaient toutes ces montagnes. La forêt Noire avait les siens, le Taunus en avait d'autres. Chaque montagne portait à son sommet un donjon comme un casque porte un cimier ; pas une seule de ces forteresses n'est restée debout et toutes semblaient indestructibles.

Mais, il faut bien le dire, le temps, qu'on a trop calomnié, n'est pour rien dans leur renversement. Si les hommes ne se mêlaient pas d'abattre l'ouvrage des hommes, le temps n'y pourrait presque rien ; combien de murailles contre lesquelles sa faux s'ébrécherait ! Le temps est un prétexte et les hommes s'en servent pour dissimuler le vandalisme de leurs passions. Quand ils ont jeté par terre une église, une résidence royale, une abbaye, quelques vieux souvenirs de pierre du temps passé, les hommes se signent et ils disent d'un air hypocrite : « C'est le temps ! »

On ne sait pas ce que les Français ont détruit de châteaux en Allemagne ! La tour, le rempart, le donjon, le burg, ce sont eux qui les ont abattus. Le maréchal de Duras, qui obéissait aux ordres du marquis de Louvois, a fait cette œuvre. Les armées de Louis XIV ont passé le long du Rhin et pas une muraille n'a résisté à cet ouragan de fer. Le Palatinat s'en souvient encore.

C'est à Forbach que la Murg commence à ressembler à peu près à une rivière. Forbach est une ville de neuf cents âmes dont les toits rouges égayent la vue dans un cercle de montagnes. La ville vit de la forêt. Tout habitant de Forbach coupe du bois, lie du bois, vend du bois ou achète du bois. La rivière qui glisse à côté de Forbach passe sous un énorme pont de bois dont les mille poutres et les robustes madriers, bizarrement enchevêtrés les uns dans les autres, sont couverts d'un toit dont la construction rappelle les ponts de la Suisse. Le moindre char qui passe sur le tablier du pont en tire des roulements sonores. Si quelque jour un incendie, allumé par la guerre, détruit ce pont, il se trouvera des gens pour dire : « C'est le temps qui l'a renversé. »

La route qui traverse Forbach franchit ce pont gothique, d'un aspect curieux, et passe sur la rive droite de la Murg. Cette route, qui rampe aux flancs de la montagne, est suspendue entre l'abîme et la forêt. Elle est tortueuse et sauvage, et chaque détour qu'elle fait découvre de nouveaux aspects. La rivière, comme un ruban d'argent, disparaît au fond du ravin ; l'œil n'en saisit plus les bouillonnements.

Les montagnes s'étagent en gradins et descendent vers la plaine par croupes inégales. De longues perspectives s'ouvrent par l'échancrure des vallées; la lumière et la brume y dessinent des horizons toujours changeants, toujours nouveaux. Souvent, au mois d'avril, quand la plaine est tout en fleurs et chargée de rameaux, ces hauteurs silencieuses sont encore blanches de neige ; un pan de verdure sépare le pays des jardins du pays des frimats. Le printemps sourit aux pieds de l'hiver.

Cependant des bouviers passent, piquant leur attelage paresseux. On aperçoit tout à coup, vivants, debout et vous saluant d'un air grave, des paysans comme on n'en voit plus qu'à l'Opéra-Comique. Ils ont le fameux tricorne, que la tradition prête aux baillis; tricorne gigantesque, relevé par un coin, et dont l'immense envergure abriterait une génération. Ce n'est plus le chapeau d'un homme, c'est le parapluie d'une famille. De ce parapluie, la mode de 1740 a fait un couvre-chef. Une redingote noire,

Types et costumes de la vallée de la Murg. Dessin de V. Foulquier.

ample, large, à pans superbes doublés de blanc qui flottent sur les talons, accompagne ce monument de l'antiquité. Un gilet d'écarlate et de grandes bottes montant jusqu'aux genoux servent de complément à ce costume séculaire.

Un peu plus loin, voici qu'un jeune homme se présente. Il a la démarche leste, le pied agile, le regard bleu, la chevelure blonde et la pipe blanche. Saluez ! c'est un étudiant d'Iéna ou de Gœttingue.

S'il n'avait pas une casquette, il pourrait se faire, — tant les traditions sont peu respectées aujourd'hui, — que cet étudiant fût semblable à tous les autres individus que le hasard du voyage vous fait rencontrer; mais la casquette est un signalement. A la casquette, on reconnaît le fils bien-aimé des universités allemandes, qu'elles soient du nord ou du midi.

Adorable casquette ! elle est petite, trop petite ; quand un étudiant commande une casquette à son casquetier, il ne manque jamais de lui dire : « Si je puis la mettre, je ne la prends pas. » Heureux jeune homme ! jamais il ne peut la mettre. La casquette est posée au plus haut de son crâne, comme un pinson à la cime d'un peuplier; elle est de velours bleu ou vert, avec une visière imperceptible, qui couvrirait à peine le front d'une poupée. La question de savoir comment elle se tient en équilibre sur le chef de son maître, et comment le premier zéphir qui passe ne la cueille pas, est un problème dont l'étudiant seul connaît la solution. C'est un mythe, comme on dit en Allemagne.

J'ai toujours pensé que la casquette universitaire était un symbole; à ce titre respectons-la.

Mais, avant de quitter Forbach et ses environs, le touriste, qui a déjà fait connaissance avec la Murg, peut, en cheminant au travers des montagnes, rencontrer ici des cascades, plus loin un lac, plus loin encore une abbaye en ruine, partout des légendes.

Si vous ne craignez pas la marche dans des sentiers hérissés de roches granitiques au travers desquelles s'enlacent mille racines, une promenade de quelques heures vous fera passer du sommet de la Herrenwiese, sur la rive gauche, au sommet de la Hornisgrinde. Ne pensez pas aux voitures, aux chevaux non plus; chaussez-vous de forts souliers, comme un chasseur; marchez hardiment, et les plus beaux aspects vous récompenseront. Pour le dire en passant, la Hornisgrinde est la plus haute montagne de la forêt Noire centrale et inférieure. Elle n'a pas moins de 1,209 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

Un plateau parsemé de grès et couvert de bruyères couronne la Hornisgrinde, d'où la vue s'étend sur la vallée du Rhin, et découvre tout ensemble les Alpes suisses et les Vosges françaises. Ce panorama n'a pas d'autres limites que l'horizon. Les montagnes s'abaissent à vos pieds comme les gradins d'un escalier de Titans. Quelquefois un pâtre solitaire garde un troupeau de bœufs sur ces hauteurs désertes. La forêt Noire s'étend au loin comme un immense tapis de verdure sombre, où rampent de croupe en croupe de longs sentiers rocailleux.

Tout là-bas, derrière ces noirs sapins, mais invisible encore au regard, se cache un lac mystérieux autour duquel la forêt se replie. On descend la montagne, chaque pas vous en rapproche, et on ne le voit pas encore ; puis tout à coup un éclair brille derrière les rameaux tremblants : c'est l'eau du Mummelsee qui brille, frappée par un rayon de soleil. Le lac se cache encore, il reparaît un instant; puis enfin un dernier pas vous conduit sur ses rives muettes, où le vent seul a une voix.

Quelle solitude profonde ! quel silence ! Les pentes de la Hornisgrinde s'abaissent perpendiculairement jusqu'au lac, que l'ombre couvre à demi. Le pied des arbres touche à l'eau immobile, claire et profonde. Aucun oiseau ne chante; c'est un désert plein d'ombre et de fraîcheur.

Mais, s'il vous souvient des wilis, regardez ce lac. C'est là que jadis elles habitaient. Chaque nuit, le Mummelsee voyait leurs danses. Belles, à demi nues et les cheveux flottants, elles glissaient sur la surface polie des eaux. Aux premières clartés de l'aube, elles disparaissaient dans les profondeurs enchantées du lac.

Heureux le beau chasseur ou le jeune pâtre qui les surprenait ! L'une d'elles, blonde et souriante, l'enlevait dans un monde surnaturel; mais il fallait que le mystère le plus impénétrable protégeât leur rencontre. Si par imprudence ou par vanité un mot trahissait le secret magique, la nuit suivante, un cri terrible retentissait soudain, troublant le silence solennel des bois; puis, au matin, une tache de sang rougissait les eaux du Mummelsee.

Le chasseur indiscret ne reparaissait plus, et les wilis dansaient toujours.

Il n'y a plus de valseuses nocturnes aujourd'hui, il n'y a plus de fées ! Mais le Mummelsee a gardé toutes ses beautés charmantes, sa grâce et son poétique silence dans sa poétique solitude.

Plus loin encore de Forbach, et non loin des sources de la Murg, pareille alors à un ruisseau, ces ruines pittoresques, qui dorment au creux d'un vallon entouré de cimes boisées, rappellent le souvenir d'une vieille abbaye, autrefois riche et fameuse. C'est Allerheiligen.

Voici ce qu'on raconte au sujet de sa fondation.

En ce temps-là, la comtesse Uda, fille du comte palatin Gottfried de Calw, et veuve en premières noces du comte d'Eberstein, épousa plus tard le comte d'Altdorf, frère du duc de Bavière, auquel elle apportait en dot le riche domaine de Schauenburg, qu'elle tenait de sa mère, Luitgarde de Zaeringhen.

Moins heureuse encore cette seconde fois que la première, la comtesse Uda, rendue à la liberté par la mort du comte d'Altdorf, ne songea plus qu'aux choses de la religion. C'est alors qu'elle conçut la pensée de fonder une abbaye. Afin d'assurer à cette abbaye une existence prospère, elle voulut la mettre sous la protection de tous les saints, un seul, fût-il apôtre, ne lui inspirant pas assez de confiance. Mais d'abord il fallait que l'abbaye sortît de terre. Or, le choix de la localité embarrassait un peu la comtesse Uda.

Elle décida que le hasard choisirait pour elle.

Un âne fut amené, chargé de sacs tout remplis de pièces d'or, et mis en liberté. Les sacs, tombant à terre, devaient indiquer l'endroit où s'élèverait plus tard l'abbaye.

L'âne se mit en route, broutant par-ci, dormant par-là, flânant partout. Les sacs étaient lourds et le gênaient beaucoup ; vingt fois il se secoua pour se débarrasser de sa charge ; mais les sacs étaient solidement attachés, rien ne bougeait ; et la comtesse Uda, accompagnée de ses dames d'honneur, suivait toujours.

Vers le soir, enfin, et n'y tenant plus, l'âne fit si bien, à force de ruades, que les sacs d'or s'écroulèrent.

— C'est ici ! s'écria la comtesse, en frappant la terre du pied.

Dès le jour suivant, les architectes furent mis à l'œuvre, et l'abbaye de Allerheiligen — *tous les Saints* — éleva son clocher vers le ciel.

Ceci se passait en 1191.

L'âne avait eu l'esprit de s'arrêter dans un des sites les plus pittoresques de la forêt Noire, auprès d'un torrent qui tombe de cascade en cascade au fond d'un ravin romantique. Mille traditions se rapportent à cet endroit : ici, un cavalier suédois, poursuivi par des reîtres, a franchi l'abîme d'un bond ; là, dans cette grotte dont l'étroite ouverture fend le granit rouge, une troupe de zingaris a longtemps habité ; un enfant est tombé de cette cime en dénichant des corbeaux. Que de princes et de rois ont visité cette solitude choisie par un âne et qu'admirent les peintres !

Une tourelle sans escalier, quelques pans de mur, des ogives crevassées, des fûts de colonnes épars, des pierres sculptées sur des dalles en morceaux, voilà tout ce qui reste d'Allerheiligen.

On raconte tout bas, — c'est la philosophie qui parle après la légende, philosophie railleuse, — que la comtesse Uda ne manquait pas de pousser l'âne en avant chaque fois que, par gourmandise, il s'arrêtait dans un vilain pays. Si les sacs tombaient d'aventure, on le rechargeait impitoyablement et il devait poursuivre sa route. Ils ne tombèrent tout de bon que lorsque la comtesse, trouvant le pays beau, eut dit : — C'est assez.

La philosophie a peut être raison, mais j'aime mieux la légende.

AMÉDÉE ACHARD.

(*La fin au prochain numéro.*)

CHRONIQUE DU MOIS. — COURRIER DE TROUVILLE.

LA MORT ET LA RÉSURRECTION DES HUITRES. — LE NAUTILUS.

Le vœu d'un baigneur. La question des huîtres. Combien Paris en avale. Les bancs perdus. Le bâton sauveur. M. Coste. La marine agricole. Le *nautilus*. Promenade sous l'eau. Visions et réalités.

Car que faire en ce temps..., à moins de se baigner ?

Et à quoi songer au bord de la mer, si ce n'est au bonheur de ses poissons ?

— Ce qui fait surtout mon envie, c'est l'immobilité des huîtres dans l'eau fraîche ! nous disait hier un baigneur de Trouville, condamné à danser chaque soir vingt quadrilles au Casino, et à se promener tout le jour sur la grève, en compagnie d'une bande de Parisiennes, sous une chaleur de 34 degrés centigrades.

— Les huîtres ! Grande question sociale ! repartit un savant, élève de M. Coste, l'illustre pisciculteur du Collége de France. Savez-vous, messieurs, que les huîtres s'en vont..., comme toutes les bonnes choses de ce monde ?

Nous nous récriâmes avec stupeur, et le savant continua sa démonstration.

— Oui, messieurs, et ce n'est point une plaisanterie ; car l'huître, qui n'est qu'un luxe pour vous, est le pain des millions d'hommes qui la vendent, et une des pierres angulaires de la marine française et européenne. Ecoutez la statistique de M. Victor Borie : — En 1804, Paris consommait 17,164,800 huîtres de toute espèce. Depuis cette époque, Paris a grandi, et l'huître s'y est multipliée. En 1853, nous en avons avalé 72,514,655 ! savoir : 70,876,825 huîtres de la Manche (Cancale, Granville, etc.), 1,263,430 huîtres d'Ostende, et 374,400 huîtres vertes de Marennes.

Savez-vous ce que ces chiffres représentent en argent, c'est-à-dire en salaires pour les pêcheurs, pour les colporteurs, pour les revendeurs ? Le cent d'huîtres de Cancale vaut, à Paris, 2 fr. 19 c. ; le cent d'Ostende, 3 fr. 96 c. ; le cent de Marennes, 5 fr. 45 c. Ajoutez à la consommation de Paris la consommation de la province, et vous arriverez à la somme énorme qui sera perdue pour toute une population de travailleurs, si les huîtres viennent à manquer. Eh bien ! si l'on n'y prend garde, dans quelque temps d'ici les huîtres disparaîtront de nos côtes.

A la Rochelle, à Marennes, à Rochefort, aux îles de Ré et d'Oléron, sur 23 bancs, 18 sont complétement ruinés ; les autres commencent à être envahis par les moules ; les moules détruisent les huîtres, comme les lapins tuent les lièvres, comme les mauvaises herbes tuent le blé. A Granville, à Cancale, — cette mer classique des huîtres, — à force de soins on rend la décadence moins rapide, mais on n'a pu en arrêter le cours. Dans la rade de Brest et à l'embouchure des rivières de Bretagne, ces coquillages s'en vont aussi graduellement. Enfin, à Saint-Brieuc, dans cette baie magnifique qui comptait autrefois 15 bancs d'huîtres, où, du 1er octobre au 1er avril, 1400 marins, montant plus de 200 bateaux, exploitaient cette mine féconde, il reste aujourd'hui 3 bancs, dont les coquillages clairsemés pourraient être raflés en quelques jours par une vingtaine de bateaux.

Les huîtres ont disparu, la misère est arrivée, et les marins, désertant l'inscription maritime, ont passé dans l'armée de terre ou émigré vers l'intérieur. Voilà la vérité, — aussi crue que l'huître elle-même ! Avais-je tort de vous dire : Grande question ! Heureusement, la pisciculture, et M. Coste et le gouvernement sont là pour sauver à la fois le rocher de Cancale, et nos belles côtes et nos futurs matelots.

— Comment cela ? demandâmes-nous tous d'une seule voix.

— Avec ceci ! répondit le savant, en nous montrant un informe bâton rustique, un fragment de branche couvert de ses nœuds et de son écorce, et pullulant d'une myriade de petits coquillages incrustés dans ses moindres pores.

Une dame poussa un cri d'admiration, et déclara ce conte palpitant d'intérêt.

— Ce n'est point un conte, c'est une histoire authentique. Je tiens ce bâton de M. Coste en personne, et voici comment il vous représente la résurrection des huîtres. Ecoutez encore le statisticien de la chose : — Quand un cultivateur a dépouillé son champ de sa récolte, il le laboure et l'ensemence à nouveau. « Pourquoi, s'est dit M. Coste, après les marins du lac Fusaro, pourquoi ne labourerions-nous pas les flots abrités de nos baies, et n'y sèmerions-nous pas des poissons ? » Et il y a quelques jours à peine, la population de la baie de Saint-Brieuc a vu, ce qui s'appelle vu, un vapeur de l'Etat labourer les flots de l'Océan, comme une charrue qui trace un sillon, répandant derrière lui, de distance en distance, des huîtres vivantes destinées à repeupler les eaux désertes de cette baie magnifique. On labourera ainsi et on cultivera bientôt l'Océan, comme on laboure et comme on cultive un champ de blé. C'est la France qui a tracé le premier sillon.

On a déjà répandu, dans la baie de Saint-Brieuc, cinq millions d'huîtres pêchées par des bateaux de l'Etat dans la mer commune.

Mais cela n'est rien encore ; voici le chef-d'œuvre de la pisciculture, — et l'origine merveilleuse de mon bâton : — Dieu a créé notre globe en vue de l'humanité. Il a donné aux poissons des moyens indéfinis de se reproduire ; mais il a placé, en même temps, auprès d'eux des éléments nombreux de destruction, que le devoir de l'homme est de combattre sans relâche. L'huître, par exemple, se reproduit d'elle-même, et une seule huître donne naissance, chaque année, à deux millions de petits ! Mais si la mère ne trouve pas autour d'elle des coquillages, des branches, des rochers, un abri pour que le naissain puisse s'y attacher et grandir, la vague, qui balaye sans cesse son lit tourmenté, enlève et détruit à chaque instant des millions de petits. Eh bien, M. Coste est parvenu à diminuer, sinon à supprimer les éléments destructeurs des huîtres. Dans les conditions ordinaires de la nature, sur deux millions de nouveau-nés, une douzaine seulement étaient sauvés de la mort. Des fascines, des clayonnages formés de branchages, revêtus de leur écorce et retenus par d'énormes pierres, ont été descendus au fond de l'eau sur les bancs abrités. On y a ajouté des chargements énormes de coquilles vides, répandues çà et là. Le frai des huîtres sortant de la coquille maternelle s'arrête sur ces branches, sur ces coquillages, et s'y fixe. Quand le naissain a atteint un développement suffisant, on drague le fond du banc, on enlève le clayonnage pour le transporter un peu plus loin, et les jeunes huîtres déta-

chées roulent sur le sable de la mer, comme le blé du semoir tombe sur une terre labourée.

Alors, enfin, nous comprîmes et nous étudiâmes avec le plus vif intérêt le bâton du démonstrateur. Il avait fait partie des clayonnages sous-marins; il avait sauvé peut-être un million d'huîtres, et il en portait encore une foule dans les rugosités de son écorce.

— Ainsi, conclut notre savant, de même que nous avions le soldat laboureur à l'époque des moissons, nous aurons la marine agricole à la saison du frai. Nos vaisseaux dragueront les huîtres dans la mer commune, promèneront les clayonnages sur les côtes, y récoltant et y semant, selon les besoins, le précieux coquillage.

Et comme un progrès ne va jamais seul, on vient de découvrir un appareil merveilleux pour se promener au fond de l'Océan, y faire la chasse aux moules, y placer et y déplacer les fascines converties en huîtrières.

Cela s'appelle le *nautilus*, et l'inventeur est un Américain, M. Hallelt. L'expérience a eu lieu dernièrement en pleine Seine, en plein Paris, devant le quai d'Orsay, et des journalistes, des curieux, des dames ont parcouru en se jouant le lit du fleuve

— Le *nautilus*, dit M. Paul d'Ivoy qui était dedans, est un composé de la cloche à plongeur et du bateau sous-marin Payerne. L'appareil, construit en plaques de tôle boulonnée, est très-léger et flotte très-aisément. Il est pourvu de deux chambres latérales, remplies d'air. Lorsque l'on veut descendre, il suffit d'ouvrir deux robinets; l'air de ces deux chambres s'échappe, et il est remplacé par de l'eau, dont le poids détermine l'immersion de l'appareil. Pour remonter, pour nager entre deux eaux, il suffit d'injecter de nouveau de l'air dans ces deux cavités, ce qui se fait en ouvrant encore un robinet. Le plancher de la chambre où nous étions assis est fermé par deux trappes, qui, en s'ouvrant, laissent voir le fond de la rivière et permettent d'y travailler à son aise, sans fatigue, sans que l'eau, maintenue par l'air enfermé dans l'appareil, risque jamais d'y pénétrer. L'appareil est garni de grosses lentilles de verre épais, à hauteur des yeux et par-dessus, de sorte qu'on y voit parfaitement clair et que l'on voit très-bien dans l'eau, jusqu'à plusieurs mètres de distance.

Ainsi, dans notre voyage, la Seine nous est apparue tout entière depuis la Morgue jusqu'aux filets de Saint-Cloud. Sombre histoire que celle-là, surtout entrevue comme dans un rêve, avec vingt-cinq pieds d'eau sur la tête. Chaque flot apportait un soupir, un soupir arraché au cachot de la prison, aux murs humides de l'hôpital. Cette onde limoneuse charriait en gémissant l'immondice, le crime, la douleur, le suicide. L'abîme, complice du meurtre et du vol, semblait recéler les cadavres et les trésors qu'on lui confiait. Il me semblait entendre des râlements d'agonie, des grincements de dents! il me semblait que des noyés se cramponnaient à l'appareil et brisaient leurs ongles sur la tôle glissante. Au lieu des naïades que j'avais rêvées dans la Seine, je ne voyais plus maintenant que fange, débris informes, tessons de vaisselle, fragments de bateaux sombrés, des objets qui tous me faisaient l'effet de pièces à conviction d'un colossal procès criminel. C'était affreux! J'ai vu passer un petit soulier de satin blanc, tout déformé, tout rempli de vase, mais qui avait dû enfermer le pied le plus charmant du monde, le pied de Cendrillon. Je ne puis vous dire l'histoire lamentable de ce soulier, une histoire qui a duré dix ans, et que je me suis racontée à moi-même pendant le temps qu'il passait, en cinq secondes. J'en ferai un roman quelque jour. —

Au résumé, ajoute le rapporteur, cette sombre rêverie n'a duré qu'un instant. Le reste du temps, nous avons pu admirer cette ingénieuse invention, nous rendre compte des immenses services qu'elle est appelée à rendre et qu'elle rend déjà; car plus de vingt de ces appareils fonctionnent en Amérique, plus de dix en Angleterre; et, dans la mer des Caraïbes, on est occupé à tirer de l'eau, à l'aide du *nautilus*, les trésors du *San Pedro*.

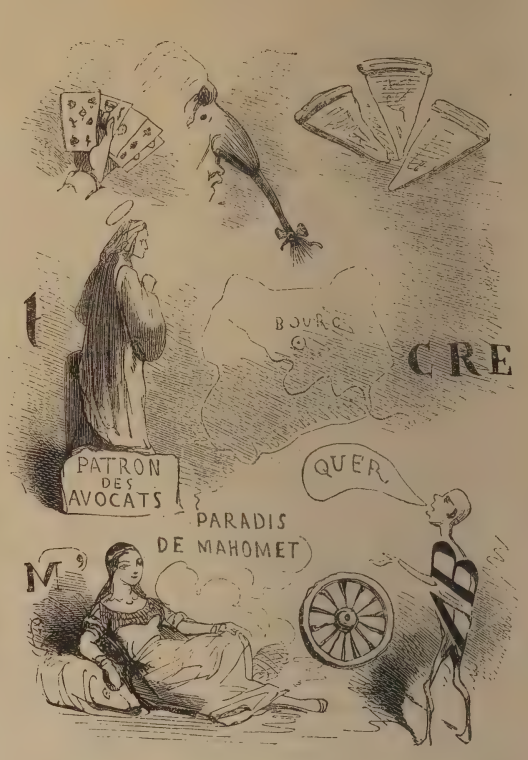
Quand nous sommes sortis de là, que le ciel nous a semblé beau, la rivière éclatante et libre, le flot lumineux, l'onde joyeuse et la ville splendide, baignée qu'elle était par la lumière du jour!

— Vous jugez après cela, nous dit le savant, quel parti M. Coste va tirer du *nautilus*, pour la surveillance, l'entretien et le salut... des huîtres!

— Je m'embarque dans le *nautilus*, et je me fais inspecteur sous-marin! s'écria notre danseur du Casino, en épongeant la sueur qui perlait encore à son front.

PITRE-CHEVALIER.

REBUS SUR NAPOLÉON Ier.



EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN.

Quand Napoléon Ier visita le tombeau de Frédéric le Grand, il s'empara de son épée, en disant: *Le tombeau de Frédéric le Grand est à la Prusse, mais son épée est à moi.* (*Le* tond *beau* — 2 Frédéric le Grand — *est* halle — *ap* — Russe met son épée — *est* — *am* oie.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ÉTUDES SUR L'INDE ANGLAISE.

ÉLÉPHANTS ET MONSTRES.

ÉPISODE DE L'INSURRECTION INDIENNE. — 1857 (1).

Hébert et Wolsy dans la salle verte ; Paula et Amata. Dessin de J. Worms et de A. de Bar.

I. — L'IDYLLE.

Les Hollandais ont travaillé soixante ans pour enlever aux Portugais leurs possessions indiennes, mais on trouve encore des descendants d'Alphonse d'Albuquerque sur la terre conquise par le drapeau de Lisbonne, en 1498. Ainsi la famille de Luiz Rivarès, établie entre Meerut et Moradabad, fait remonter son origine à Vasco de Gama. Les fils des marins et des conquérants sont devenus industriels cultivateurs, selon la loi du progrès.

(1) Voyez, dans nos précédents numéros, la *Révolte de* 1806. Voyez aussi, dans le t. XXIII, p. 337, les *Histoires d'éléphants*, de M. Méry, dont le présent article forme le complément, en même temps qu'il offre le tableau des drames actuels de l'Inde. On sait que, de l'aveu des Anglais eux-mêmes, personne n'a deviné ce pays magnifique et terrible aussi bien que l'auteur d'*Heva* et de *la Guerre du Nizam*. (*Note de la Rédaction.*)

L'usine d'indigo de Luiz Rivarès s'élève sur la dernière pente d'un charmant vallon, arrosé par la petite rivière nommée *Hindus*. C'est une oasis d'arbres, de fleurs, d'eaux vives, au centre d'une campagne immense, où croît abondamment le riz *benafouli*, le meilleur riz de l'Inde. Sur l'horizon de cette vaste rizière, on voit se dérouler les lignes sombres de la forêt de Wilharma. Une colline, ou, pour mieux dire, une éminence rocheuse sépare l'usine de l'habitation du planteur anglais John Windham. Les deux voisins et leurs familles vivent en bonne intelligence. Au désert, deux voisins sont toujours deux amis. C'est une leçon donnée aux villes. Si j'avais un roman à écrire, je choisirais ce paysage indien ; mais aujourd'hui l'histoire m'a devancé, elle a choisi pour moi : elle a même fait davantage, elle m'a ôté les soucis de l'invention jusque dans les moindres détails. Quand l'histoire veut s'en donner la peine, elle humilie toutes les imaginations des romanciers.

Dans nos campagnes d'Europe, rien ne peut donner une idée du tableau que je vais essayer de peindre, et qui se reproduisait tous les jours, à quelques variantes près, dans la grande salle verte de l'usine de Luiz Rivarès, à l'heure de midi, quand l'excessive chaleur suspendait les travaux.

Cette grande salle verte n'est pas l'œuvre d'un maçon et d'un architecte ; la nature en a construit les quatre murs et le lambris avec une massive association de tous les arbres des tropiques : un grand ruisseau la traverse dans toute sa longueur en babillant sur un lit de cailloux, et va former plus loin, sous des voûtes sombres, un lac, où les travailleurs indiens nagent et jouent avec deux éléphants domestiques. La même main qui a construit les murs et arrondi le plafond a tissu le plus doux des tapis, avec des gazons et des fleurs. On voit que la bonne nature a destiné ce beau travail de broderie au repos des travailleurs, dans un jour crépusculaire qui invite au sommeil : ce n'est pas un lieu de promenade, mais un lit.

C'est la nuit du milieu du jour : deux jeunes filles indiennes veillent seules, assises sur une escarpolette, et elles chantent sur un mode plaintif, et à voix contenue, le célèbre *Chant des rizières*, cité avec éloge dans le second volume des *Excursions de Skinner*. Cette poésie, populaire dans l'Inde, mérite aujourd'hui d'être prise en considération. En voici la traduction libre, que j'ai faite en essayant de ne pas dénaturer l'esprit de l'original :

CHANT DES RIZIÈRES (1).

Les blonds étrangers, partis à l'aurore,
Chassent à travers les bois et les monts ;
Femmes de Delhi, filles de Lahore,
Dites-leur bien bas que nous les aimons.

Ils ont remonté la sainte rivière,
Le Gange divin, et ses beaux vallons ;
Les rayons du ciel sur notre rizière
Sont les doux reflets de leurs cheveux blonds.

Prenons du repos, la récolte est bonne ;
Après le travail, danses et chansons.
Heureux étrangers ! leur sourire donne
Le riz abondant, les belles moissons.

Sous l'arbre où gémit la blanche colombe,
Ils tournent les yeux, au déclin du jour,
Vers le coin du ciel où le soleil tombe,
Dans un pays froid comme son amour.

C'est qu'ils ont laissé leur première amie,
Jeune cœur rempli d'un chagrin amer,
Le jour, toute en pleurs ; la nuit, endormie
Dans une prison que garde la mer.

Les blonds étrangers, partis à l'aurore,
Chassent à travers les bois et les monts ;
Femmes de Delhi, filles de Lahore,
Dites-leur bien bas que nous les aimons.

(1) *Ce chant*, dit Skinner et, après lui, M. Garcin de Tassy, *a été improvisé par les femmes indiennes, à la louange des Anglais !* Je copie textuellement. MÉRY.

N.-B. Voyez, dans les *Modes vraies* de la présente livraison, ce chant mis en musique par M. Wékerlin. P.-C.

Ce chant monotone, comme toute mélopée orientale, entretenait le sommeil des maîtres et des serviteurs, dans l'alcôve de la *sieste* indienne ; mais quand le silence se fit, un jeune homme se réveilla comme en sursaut, et dit en frappant du poing un échiquier placé sur les herbes :

— Bon ! nous nous sommes endormis sur la démonstration du *gambit muzio !*

A cette exclamation, un autre jeune homme se réveilla, en disant :

— Je ne dors pas, j'écoutais... Nous en étions au septième coup du gambit, mon cher maître Hébert.

— Tout juste ! reprit Hébert ; je savais bien, moi aussi, que je ne dormais pas... Ce sont ces jeunes filles qui nous magnétisent avec leur *requiem* de Brahma... Eh ! mes belles enfants, Leïla, Naddya, balancez-vous sur l'escarpolette, si cela vous amuse, mais ne chantez plus. Vous recommencerez à minuit... A présent, mon cher capitaine Volsy, je suis à vous... *Le pion du roi, une case...* Prenez garde, c'est très-rusé, ce que je vous fais là.

— Mais, dit Volsy, vous sacrifiez ce pion ?

— Oui, eh bien ! hasardez-vous, prenez-le et vous verrez.

— Alors je ne le prends pas.

— Encore plus mauvais jeu pour vous.

— Au diable le *gambit muzio !* dit Volsy, en ravageant l'échiquier ; docteur Hébert, vous me dégoûterez de ce jeu avec vos *gambits !*

— Est-il vif cet Anglais ! dit Hébert... Etes-vous bien sûr d'être un Anglais, mon cher Volsy ?

— Hébert, mon ami, vous n'avez pas, vous, la gravité de votre profession de médecin. En Europe, vous ne trouveriez pas un malade qui voulût se laisser guérir par vous.

— Tiens ! dit Hébert en se levant, vous me rappelez que ce pauvre fakir Waly m'attend dans son cabanon.

— Mais quelle rage vous pousse à guérir des fakirs, docteur Hébert Colomb ?

— Oui, vous êtes Anglais, Volsy ; je n'en doute plus maintenant ; vous êtes même digne d'entrer dans le conseil des dix de la Compagnie des Indes. Vous regardez un fakir comme un insecte de plus dans le pays des insectes, vous l'écraseriez froidement, s'il gênait votre talon.

— Je l'écarterais...

— Vous l'écraseriez ! moi, je le guéris. Un fakir est un homme...

— C'est un fou.

— Non ; il est méthodiste dans son espèce, comme votre William Bart. Pour un Indien, le méthodiste est un fou, et la Compagnie des Indes, qui est méthodiste, est folle. N'a-t-elle pas destitué lord Ellenborough, comme païen, à cause des portes de Sennauth ?

— Elle a bien fait.

— Mon cher Volsy, la destitution de lord Ellenborough, après sa glorieuse et intelligente campagne de 1842, est la plus grande faute de la Compagnie : vous le reconnaîtrez plus tard.

— Cela tourne au sérieux, mon cher docteur Hébert; le fakir est plus amusant.

— Eh bien! soit, capitaine... Là, voyons, n'ai-je pas fait une bonne œuvre, orgueil à part? Ce pauvre diable avait juré de s'enfoncer une pointe d'acier dans le flanc droit, toutes les fois que l'heure sonnerait à l'horloge de l'usine. J'ai fait arrêter la sonnerie avec la permission de Luiz Rivarès, et le fakir, craignant de déplaire à son dieu, ne se saigne plus. Il met le silence de l'horloge sur le compte de Brahma. Sa raison est saine maintenant; il ne me reste que ses blessures à guérir.

— Bon courage, dit Volsy en riant; encore deux ou trois cures pareilles, et le roi de Delhi vous nommera médecin en chef des fakirs.

— J'accepterais, et je rendrais un fameux service à l'Angleterre indienne. Ces fakirs sont vos ennemis les plus dangereux; ils continuent les Taugs qui ont failli vous enlever le Bengale, dans la guerre du Nizam. Il faut tout craindre de ces hommes qui ne craignent rien. Les fakirs se font un jeu des mutilations, des suicides, des martyres; ils meurent en riant sous les roues du char sacré, parce qu'ils vont revivre, disent-ils, dans le céleste jardin *Mandana*. Si leur fanatisme devient un jour national, si la contagion gagne les cipayes, Dieu sait ce qui adviendra.

— Bon! dit Volsy avec un éclat de rire, nous voilà retombés dans le sérieux!

— Et bien! voulez-vous du plaisant, mon cher Volsy?

— Oui, docteur, j'en ai besoin comme remède; le thermomètre marque trente degrés à l'ombre, et nous commettons la sottise de nous échauffer!

— Volsy, savez-vous ce que j'ai trouvé dans le cabanon du fakir Waly?... Une Bible en anglais! une Bible fausse comme la fable du *Ramaïana!*

— C'est William Bart qui l'a déposée chez le fakir...

— Parbleu! je le sais bien! interrompit le docteur Hébert; concevez-vous la manie de cet enragé méthodiste? Il se promène dans l'Inde, avec un ballot de Bibles apocryphes, et il en laisse un exemplaire dans chaque gîte où il boit un verre d'eau.

— Voyons, dit Volsy, quel grand mal trouvez-vous à cela?

— Un grand mal et un grand ridicule, mon cher Volsy. Commençons par le ridicule. Donner une Bible *knowledge* à des Indiens qui savent lire, comme on le fait au collége religieux de *Pulo-pinang*, je le conçois et je l'approuve; mais donner un livre anglais quelconque à de pauvres diables qui ne connaissent pas même la première lettre de l'alphabet indien, voilà le ridicule et l'absurde! Passons au mal. Leur fanatisme s'irrite devant ce livre, ou cette chose mystérieuse qui tombe avec préméditation d'une main anglaise. *Ils vous craignent même dans vos présents;* et quand le colporteur est sorti de la cabane, tout fier d'avoir encore placé un exemplaire, l'Indien illettré chasse le livre du bout de son pied, creuse un trou profond, l'ensevelit, et va faire ses ablutions pour laver ses souillures. Puis, il prend un air solennel, regarde le chemin qu'a suivi le méthodiste, et il le maudit avec tous les anathèmes connus dans sa caste. Un jour peut venir où l'assassinat remplacera la malédiction.

Volsy riait beaucoup en écoutant le docteur Hébert, et, s'asseyant sur le gazon, il dit, en replaçant les pièces sur l'échiquier:

— Eh bien! mon cher Hébert, j'aime encore mieux le *gambit muzio;* voyons, donnez-moi une dernière leçon, je serai plus docile, et ensuite je vous laisse à votre fakir bien-aimé.

Le docteur haussa les épaules, pantomime qui signifiait: Vous êtes un Anglais incorrigible dans votre entêtement; et, refusant d'obéir au geste et à l'invitation de Volsy, il fit quelques pas pour s'éloigner dans la direction de la cabane du fakir. Tout à coup, il s'arrêta, comme s'il eût changé d'idée, et donnant un sourire à Volsy, il parut consentir à poursuivre sa leçon de *gambit*.

— Oh! je ne suis pas dupe de votre conversion, dit Volsy en riant; j'ai vu remuer les branches, à la porte de la salle verte. Les anges arrivent.

En effet, on eût dit que deux étoiles se levaient dans la direction indiquée par le doigt de Volsy; elles illuminèrent la voûte de verdure, et donnèrent soudainement un charme inexprimable à cette vaste alcôve d'arbres, de gazons, d'eaux vives et de fleurs. Paula et Amata, les deux filles de Luiz Rivarès, entraient avec une nonchalance adorable, et répondaient par un imperceptible mouvement de tête au respectueux salut d'Hébert et de Volsy. Le croisement de deux races avait favorisé on ne peut mieux ces deux jeunes filles. Paula était brune, Amata blonde; cette différence permettait de les reconnaître, car la beauté de la plus jeune copiant avec exactitude la beauté de l'aînée, les méprises et les erreurs auraient pu naître, même au sein de leur famille: on les distinguait donc à la nuance de leurs cheveux. Cette puissante nature indienne, qui infiltre la séve de son soleil dans ses plantes et ses fleurs, a souvent pour les femmes les mêmes complaisances maternelles; alors les beautés créoles semblent emprunter à la flore indienne ses trésors de luxe et d'éclat; elles grandissent et se développent dans un épanouissement superbe, comme les vivantes sœurs des aloès et des palmiers.

Bien que cette histoire commence avec l'année 1857, la vérité nous force à dire que le costume de ces deux jeunes filles était l'extrême antithèse des modes actuelles. Le climat et la campagne de l'Inde ont des rigueurs ou des exigences non prévues par les couturières parisiennes. Les modes du Directoire ont été inventées par une grande dame créole, habituée à l'éloge, sous un climat qui défend aux étoffes de recéler le moindre mensonge sous leurs plis.

Habitués à vivre dans la familiarité de la vie domestique avec Paula et Amata, Hébert et Volsy éprouvaient toujours une crainte respectueuse, lorsqu'ils rencontraient ces deux sœurs, et si la mode anglaise n'eût pas prévalu dans l'habitation de Luiz Rivarès, jamais les deux jeunes gens n'auraient osé entamer un entretien avec elles. Paula ou Amata commençaient toujours.

— Continuez votre partie, messieurs, — dit Paula, sans quitter le bras de sa sœur, — nous serions désolées d'interrompre la leçon d'échecs.

— Nous avions quitté le jeu, — dit Hébert en tirant sa montre, pour se donner une contenance; — il est déjà fort tard..., deux heures!... Je vais au travail.

Un duo d'éclats de rire sembla rouler sur des lames d'or.

— Oui, mesdemoiselles, au travail, reprit Hébert, ce n'est point une plaisanterie. Je vais herboriser, le long du ruisseau; c'est une corvée rude, au grand soleil; mais je ne suis pas venu dans l'Inde pour rester oisif.

— Comme il dit cela sérieusement! remarqua Volsy.

Le docteur Hébert, qui balbutiait en répondant à Paula, se trouva tout à coup à son aise, grâce à la réflexion railleuse de Volsy, et relevant la tête et croisant les bras, il dit au jeune officier anglais:

— Ah! par exemple! mon cher Volsy, croyez-vous que

j'ai quitté l'espoir d'une clientèle parisienne, la première clientèle du monde, quand on la tient, pour venir, dans l'Inde, suivre l'exemple paresseux de vos docteurs anglais? Qu'avez-vous fait pour la science, depuis lord Cornwallis et la conquête de 1799? Vous marchez, depuis soixante ans, sur des milliers de plantes, dont chacune est un remède, préparé dans le laboratoire du soleil, et vous n'avez pas même découvert la feuille qui guérit la migraine ou le rhume de cerveau?

— Très-bien! très-bien! dirent Paula et Amata en battant des mains.

— Pardon, dit en riant Volsy; nous avons découvert la racine du tulipier jaune pour la morsure du cobra-capel, et l'*yapana*, pour le choléra-morbus.

— Oh! perfide Albion! s'écria le docteur; ces deux remèdes ont été trouvés avant la dynastie d'Aureng-Zeb, sous le règne de Baber! C'est un médecin indien, le *moulvy* de la cour de Delhi qui les a inventés!

— Capitaine Volsy, dit Amata, ne riez pas, répondez au docteur.

— Il ne répondra pas, reprit Hébert; il rira toujours.

— Et les médecins français, qu'ont-ils découvert dans l'Inde? demanda Volsy, d'un air sérieux.

— Rien, reprit Hébert; mais ce n'est pas leur faute; ils étaient absents. Pour que les médecins français découvrent un remède dans l'Inde, il faut d'abord qu'il y ait des médecins français.

— C'est évident, remarquèrent les deux sœurs.

— Croyez-bien ceci, capitaine, poursuivit Hébert; si le général Bonaparte eût fait sa jonction au Mysore avec Typpo-Saïb, en 1799, au lieu de perdre son temps devant Saint-Jean-d'Acre, nous aurions conquis le Bengale, et l'Inde serait française aujourd'hui; et croyez bien que nos médecins et nos chimistes auraient arraché beaucoup de secrets curatifs à ce merveilleux herbier que la nature ne prend pas la peine de polir et de nuancer pour les pieds des tigres et des éléphants!

— Le capitaine ne rit plus, dit Amata.

— Je m'instruis, répliqua Volsy; le docteur m'enseigne l'histoire qui aurait pu arriver. Nous avons eu tort de ne pas laisser conquérir l'Inde par la France. Le mal est fait. N'en parlons plus.

— Avec cette discussion, dit Paula, nous avons fait perdre au docteur une heure d'herborisation; il aurait peut-être découvert la plante qui guérit la migraine.

Et les deux sœurs firent un mouvement de retraite, qui fut suspendu par un geste de Volsy.

— Voilà nos deux cipayes qui se réveillent, dit-il; mesdemoiselles, si vous montez en palanquin pour votre promenade de tous les jours à notre habitation, ces deux hommes vous serviront d'escorte..., d'escorte d'honneur, — ajouta-t-il en riant; — car vous savez qu'il n'y a pas le moindre danger.

Les deux jeunes Indiennes, Leïla et Naddya, qui s'étaient endormies en psalmodiant le *Chant des rizières*, se réveillèrent à l'appel de Paula, et disparurent sous une voûte d'arbres, corridor naturel de l'habitation de Rivarès.

— Mon travail peut attendre, dit le docteur Hébert à Paula; nous voulons assister à votre départ de promenade.

— Et votre départ de voyage est-il fixé? demanda Paula, d'une voix timide.

— Non, mademoiselle. J'ai beaucoup de choses encore à étudier ici, et je ne veux pas rentrer en France, les mains vides. Notre profession est très-peu avantageuse, à Paris, pour les jeunes gens. La concurrence des anciens nous tue. Il y a tant de médecins et si peu de malades! Je veux me créer une spécialité. Avec la vapeur, les chemins de fer et le percement de l'isthme de Suez, tous les jeunes médecins feront dans dix ans ce que je fais seul aujourd'hui. Il faut donc que je profite de mon monopole. En 1867, il ne sera plus temps.

— Ma sœur m'appelle, dit Paula; les palanquins sont avancés; nous allons partir. Je vous rends à votre travail d'herborisation, et je vous souhaite une bonne plante, celle qui guérit...

— Les plaies du cœur, — interrompit Hébert, à voix basse.

Paula bondit comme une gazelle blessée par le chasseur, et courut vers les palanquins.

— Enfin le grand mot est dit; il m'est échappé, à mon insu; — telle fut la réflexion qu'exprimèrent la pantomime et la physionomie d'Hébert, après la plus concise et la plus claire des déclarations.

Les porteurs des deux palanquins étaient à leur poste; Paula et Amata s'assirent sous une coupole de soie, où flottait, à la brise, une chevelure de banderoles qui rafraîchissaient l'air comme des milliers de petits éventails.

Volsy parla ainsi à ses deux cipayes :

— Tauly, et toi Mendesour, escortez les palanquins jusqu'à l'habitation de mon père, et venez me rejoindre ici.

Tauly et Mendesour appartenaient au 20me régiment d'infanterie indigène, en cantonnement à Meerut; deux jeunes soldats vigoureusement constitués; deux satyres du Ramaïana, deux démons à l'épiderme de bronze, aux cheveux d'ébène, aux yeux de tison. Rien n'indiquait chez eux l'appauvrissement de la race; on voyait, au contraire, que l'énergique sang de la Malaisie coulait dans leurs veines, et qu'ils appartenaient, par droit naturel de filiation, à cette antique famille indienne, qui a ciselé en statues, en pagodes, en monstres, en dieux, tout le granit du Bengale et de Java.

Un peu avant le départ, Tauly et Mendesour avaient adressé quelques paroles de flatterie à Leïla et à Naddya; mais ces jeunes Indiennes ne répondaient habituellement que par un silence dédaigneux ou fier aux propos galants des hommes de race cuivrée; leur ambition voulait s'élever plus haut. Comme les femmes de tous les pays et de toutes les nuances, Leïla et sa sœur, douées d'un admirable talent d'imitation, avaient appris, à l'école de leurs deux belles maîtresses, la coquetterie et la dignité des femmes européennes. Dans leurs nombreux loisirs, elles continuaient ces leçons à l'école des grands miroirs, et, oubliant leur teint, en voyant leur beauté bengalienne, elles se donnaient l'élégance de la grande dame anglaise, et rêvaient d'un doux mariage légitime avec un bel officier de la garnison de Meerut ou de Moradabad.

Un observateur indifférent aurait remarqué la singulière variété des quatre groupes au départ des palanquins : Paula et Amata nonchalamment assises comme deux déesses adorables, et ne regardant personne, pour permettre à tous les yeux de les regarder; Volsy et Hébert, associés dans leur admiration muette, et tenant leurs yeux fixés sur deux sandales d'odalisques qui jouaient avec les franges d'un rideau de soie; Leïla et Naddya, négligemment adossées sur la tige d'un palmier et se promettant, pour un avenir rapproché, les douceurs de la promenade en palanquin; Tauly et Mendesour lançant les éclairs de leurs prunelles à ces deux nuages d'étoffes chinoises qui cachaient les Européennes, ces merveilles blanches, inconnues dans les harems de Delhi, de Lahore et d'Agra.

Le docteur Hébert et Volsy suivirent des yeux les palanquins jusqu'à l'extrémité du petit chemin qui aboutis-

sait à la colline. Dès qu'il n'y eut plus rien à voir qu'un admirable paysage désert, les deux jeunes gens furent saisis de cette tristesse qui suit le coucher du soleil, et ils rentrèrent dans la salle verte pour voir les traces que des pieds divins avaient laissées sur le gazon et les fleurs sauvages. Un premier mot manquait à l'un et à l'autre pour recommencer l'entretien et donner le change à un ami, ou peut-être à un rival, car aucune confidence préalable n'avait été faite : ni l'un ni l'autre ne connaissait au juste sa position et chacun redoutait de l'éclaircir.

Enfin, Volsy prit une résolution; il donna un léger coup sur le bras du docteur, et lui dit en riant :

— Savez-vous ce que font les hommes quand ils sont amoureux ?

— Ils aiment, reprit Hébert lestement.

— Puisque vous me répondez mal, reprit l'Anglais, je vais me répondre bien. Les hommes amoureux, en présence de la femme aimée, ou se taisent sournoisement, ou parlent beaucoup pour briller aux dépens des voisins. C'est ce que vous venez de faire, mon cher docteur. Quand nous sommes en tête-à-tête, vous et moi, vous me ménagez votre esprit, mais si une femme arrive, vous m'écrasez sans pitié. Hébert, vous êtes amoureux.

— Mon cher Volsy, — dit Hébert avec une dignité d'emprunt, — je ne viens pas dans l'Inde pour copier votre Lovelace et violer les saintes lois de l'hospitalité; je viens m'instruire dans ma profession, vous le savez très-bien. Certes, je suis admirateur, comme tout le monde, de la beauté des demoiselles Rivarès, mais voilà tout... A mon tour, maintenant, mon cher Volsy, répondez-moi avec la même franchise, je vous adresse votre question.

— Eh bien ! reprit Volsy, en riant, je vais être sincère comme vous. Les demoiselles Rivarès sont les seules amies

Le départ de Paula et d'Amata pour la promenade en palanquin. Dessin de J. Worms.

de ma famille ; elles sont chez moi en ce moment, et moi je suis ici. Vous voyez donc que je les évite..., par prudence peut-être ; voilà la seule concession que je puisse faire. Sous notre soleil indien, il ne faut qu'une mauvaise minute pour perdre la tête, et un soldat amoureux est un déserteur qui passe à l'ennemi.

Cette explication ambiguë parut satisfaire le jeune docteur ; il tendit la main à Volsy, et, lui montrant un nouveau personnage qui arrivait tout ruisselant de sueur et chargé d'un fardeau énorme, il dit :

— Tenez, mon cher Volsy, voilà un garçon qui est plus malheureux que vous et moi ; il est amoureux et il va se marier.

— Vous mariez votre domestique César Verlacq ? demanda Volsy avec étonnement, et avec quelle femme ?

— Oh ! n'ayez pas peur, Volsy..., je lui fais épouser Leïla...

— Leïla ! reprit Volsy, Leïla, qui a refusé d'épouser un brahmine très-épris d'elle, et qui a obligé, par ses dédains, ce pauvre Waly à se faire fakir !

— Oui, Leïla, reprit Hébert ; les jeunes femmes indiennes n'ont plus de préjugés religieux. Les veuves même préfèrent un second mariage au bûcher. Leïla aime mieux être la femme d'un domestique français ou anglais, que la sultane favorite du Mogol de Delhi. Partout, les femmes ont du bon sens. Si la Compagnie des Indes était dirigée par cinq Anglaises, elle ferait cinq sottises de moins par jour.

César Verlacq, ayant déposé son fardeau, s'était approché du docteur pour prendre ses ordres.

— As-tu fait une bonne récolte ? lui dit Hébert.

— J'espère que monsieur sera content, répondit César ; j'ai trouvé au grand soleil, entre des crevasses de rochers, une famille de plantes larges comme une ombrelle de Paris, et doublées de velours comme un manteau de princesse. J'ai tout rasé.

— Très-bien ! dit le docteur ; nous verrons cela.

— Après, tout le long de ce ruisseau à qui Mlle Paula a donné le nom de *Very-Nice*, là-bas, bien loin, j'ai trouvé...

— Nous verrons tout cela, te dis-je, interrompit Hébert...; va déposer ta moisson dans mon herbier, et repose-toi.

— Me reposer ! dit César ; oh ! pas encore ; je me reposerai à minuit, si le tigre veut bien me le permettre. J'ai découvert du côté du bois un petit arbuste qui sue au soleil comme un pin italien. Il y a quelque chose là-dessous, ai-je dit, pour me servir de votre expression, et je vais déraciner l'arbuste pendant que le tigre dort.

Et César salua son maître et disparut.

— En voilà un encore que j'ai guéri par des procédés inconnus de la médecine, dit le docteur à Volsy. Ce pauvre garçon n'avait pas été planté sur son terrain. La transplantation l'a guéri de son infirmité natale. Il était si répulsif au travail, qu'un jour, ayant faim, il aima mieux voler un pain de deux livres que le gagner. Il fut pris, jugé et condamné à la prison. J'étudiai la constitution physique de ce garçon, et je crus reconnaître en lui une de ces natures nerveuses que le nord tue et que le midi ressuscite. Un juge ne doit pas faire cette observation, il doit condamner ; mais un médecin la fait et il doit guérir. Voilà donc un jeune homme de vingt-cinq ans, aux cheveux roux et crépus, aux yeux verts et intelligents, un gibier de Cour d'assises, un bouc émissaire payant pour tant d'insolvables heureux, un paresseux de la civilisation du nord, que je prends au risque d'être volé moi-même ; et aujourd'hui, dans ce climat qui aurait dû être le sien, c'est lui qui met de l'argent dans ma bourse, et qui ne se repose plus qu'en travaillant.

Volsy écouta le récit de cette cure morale avec une distraction que le docteur remarqua, sans vouloir l'expliquer tout de suite. Il n'y eut pas un mot d'éloge ou de raillerie prononcé par le jeune officier anglais. Hébert se sépara de lui, en disant sur le ton de l'insouciance :

— Je vais passer en revue les nouvelles richesses végétales de mon herbier.

II. — LE DRAME.

La nuit, toujours précoce dans ces climats, était tombée depuis longtemps, et cette fois, infidèles à leurs habitudes de promenade, Paula et Amata n'avaient pas encore paru chez leur père Luiz Rivarès, à leur retour de l'habitation de John Windham. Le jeune docteur Hébert commençait à ressentir quelque inquiétude, bien qu'il affectât beaucoup de gaieté devant le père, en ne lui parlant jamais de ses filles, mais en lui racontant les heureuses épreuves pharmaceutiques qu'il venait de faire dans son laboratoire avec deux nouvelles plantes découvertes le matin.

Par intervalles, Luiz Rivarès laissait échapper la phrase ordinaire des attentes longues et inquiétantes.

— Je ne comprends rien à ce retard, elles devraient être ici depuis une heure au moins.

Ils étaient assis tous deux sur l'escalier d'un chattiram, à la clarté de ces splendides constellations qui donnent autant de jour aux nuits de l'Inde que le soleil aux jours du nord. Quand l'entretien s'interrompait, ils prêtaient l'oreille à tous les bruits de la campagne, et le docteur Hébert redisait cette phrase :

— Il n'y a pas l'ombre du danger sur le chemin. Huit porteurs et deux cipayes ; avec cette escorte, deux femmes traverseraient l'Inde aujourd'hui. Le tigre est rare et poltron, et d'ailleurs il n'est pas encore levé.

Une plainte sourde et presque humaine se fit entendre, et Luiz Rivarès tressaillit en regardant Hébert.

Le jardinier passa devant l'habitation, et dit :

— Baby se plaint et refuse d'entrer dans son enclos. Sa maîtresse ne lui a pas souhaité une bonne nuit.

— Pauvre Baby ! dit Hébert, je vais le consoler, et Cylon aussi.

Baby et Cylon, les deux éléphants favoris de Paula et d'Amata, s'obstinaient à ne pas franchir la porte de leur vaste rotonde et restaient sourds aux prières des jeunes Indiennes, Leïla et Naddya.

Hébert avait saisi cette occasion pour se séparer de Luiz Rivarès et se délivrer d'une contrainte intolérable, car ce retard dans l'arrivée changeait déjà ses craintes en désespoir. Volsy, d'ailleurs, lui paraissait suspect, et, ne sachant plus à quelle cause raisonnable attribuer l'absence des deux sœurs, il soupçonnait même un crime et toutes les extrémités alarmantes qu'on peut admettre dans un désert où la loi ne protége que les criminels.

Toutefois, comme il s'était engagé à consoler les éléphants, il marcha vers l'enclos, et, s'adressant aux deux colosses, il leur dit tout ce que la langue anglaise a de plus doux en superlatifs en *est*, pour calmer leur impatience.

— Prenez garde, lui dit Leïla, n'approchez pas trop de Cylon, il est furieux ; regardez ses oreilles comme elles s'aplatissent.

— Il est trop raisonnable pour être furieux contre moi, dit Hébert ; que lui ai-je fait ?

— Vous êtes du pays et vous avez l'accent du domestique de son ancien maître, le marchand de Meerut.

— Cylon n'aime pas les Français ? dit Hébert en riant.

— Il en a tué un à Meerut.

Hébert fit deux pas en arrière. Le plus brave redoute un coup de trompe appliqué sur le front.

Cylon avait l'air de comprendre le sens de ce dialogue, et il prit une attitude calme pour ne pas effrayer un homme qui, au fond, était un ami, quoique Français.

Hébert faussa un éclat de rire, et, reprenant sa première place, il dit :

— Cylon devait avoir de graves raisons pour tuer un Français, et...

— Oh ! le Français avait tort, interrompit vivement Leïla.

— Je m'en doutais bien, et si nous avions le temps...

— Oh ! l'histoire n'est pas longue, reprit la jeune fille... Écoutez... Tous les jours, Cylon était conduit par son maître à l'abreuvoir des éléphants, à la porte de Delhi. Ce maître tomba malade, et le domestique, qui était un marin déserteur français, monta sur le col de Cylon pour aller à la fontaine. Chemin faisant, il acheta un coco et il essaya de le casser à droite ou à gauche sur les pierres des maisons. Les rues de Meerut sont fort étroites, mais la grosseur de Cylon empêchait toujours le coco d'arriver aux murs. Alors cet affreux domestique eut l'abominable idée de casser le fruit sur la tête de l'éléphant ; il traitait ce noble animal comme un caillou du chemin. Cylon comprit la gravité de l'insulte, mais, selon l'usage de ceux de sa race, il ne se laissa point emporter au premier mouvement d'une colère juste, il voulut réfléchir pour s'assurer que le domestique ne méritait aucun pardon. Le lendemain, sur la même route de l'abreuvoir et dans la même ruelle, le domestique allait à pied en conduisant Cylon, et, quand ils furent arrivés devant le marchand de cocos, l'é-

léphant cueillit un de ces fruits avec sa trompe et le cassa sur la tête de son conducteur.

— Et la tête? demanda Hébert avec effroi.

— La trompe était furieuse; elle cassa tout, et la tête bien mieux que le coco. Après cela, notre beau Cylon se rendit seul à l'abreuvoir et rentra chez lui, suivi de témoins qui avaient vu l'insulte et la vengeance, et le justifièrent devant son maître. Tous les habitants de Meerut ont donné tort au domestique, et personne ne l'a plaint.

Pendant ce récit, les deux éléphants donnaient des signes d'inquiétude; ils ouvraient démesurément leurs oreilles caverneuses, comme pour mieux écouter des bruits lointains qui ne pouvaient arriver aux faibles oreilles humaines; ils élevaient verticalement leurs trompes comme pour recueillir, dans les brises du soir, des émanations de bêtes fauves sur la route que devaient suivre leurs deux jeunes maîtresses, à leur retour en palanquin. Du moins, c'était ainsi que Leïla et Naddya essayaient d'expliquer les mouvements mystérieux des deux colosses.

— Un grand péril est dans l'air, dit Leïla en regardant du côté de Meerut. Les hommes se trompent souvent; ceux-là ne se trompent jamais.

— Oh! s'écria Hébert, ceci est extraordinaire; il faut courir à l'habitation de John Windham. Leïla, faites agenouiller Cylon; Naddya, courez me chercher une carabine; je veux voir, je veux secourir.

Au premier signe de Leïla et comme s'il eût compris l'ordre, Cylon se préparait à diminuer sa hauteur pour favoriser l'escalade d'Hébert, lorsqu'on vit s'élancer les chiens de l'habitation vers la route de Meerut.

— Les chiens n'aboient pas, dirent les jeunes filles en sautant de joie. Ce sont les palanquins!

En effet, les deux filles de Luiz Rivarès, éclairées par les torches de résine, parurent bientôt sous les premiers arbres de l'avenue et tombèrent dans les bras de leur père, en donnant des signes d'une terreur au-dessus des périls connus.

Elles montèrent rapidement l'escalier de l'habitation, entrèrent dans la grande salle et s'assirent ou pour mieux dire tombèrent sur le premier divan. Celui qui ne les aurait vues qu'à leur départ n'aurait pu les reconnaître à leur retour. A leur pâleur livide, à leur désolation muette, on ne savait quelles conjectures extrêmes il fallait atteindre pour deviner les angoisses que les filles de Rivarès venaient de subir.

On ferma la porte de la salle, et le docteur Hébert resta seul avec Luiz Rivarès, auprès de Paula et d'Amata. Le jeune homme avait voulu se retirer, mais un signe impérieux du chef de famille l'avait retenu. Un médecin n'est jamais d'ailleurs de trop dans ces crises mortelles; c'est ce qu'avait pensé Rivarès.

Le docteur français avait au plus haut degré une faculté instinctive, qui n'est souvent chez les autres que le fruit d'une vieille expérience et d'une longue observation; il savait lire sur un visage la pensée intime, à cause surtout des efforts tentés pour la cacher. Ainsi, en ce moment rapide comme l'éclair, il comprit que la douleur, l'émotion, le désespoir des deux sœurs prenaient leur source dans des causes différentes, et que l'épouvantable révélation qui allait se faire ne dirait pas tout et garderait un secret important.

Voici donc ce qui fut révélé par Amata.

La garnison cipaye de Moradabad s'était révoltée; elle avait massacré les officiers anglais et toutes les familles anglaises. On disait qu'à Delhi et à Agra la rébellion indigène s'était livrée aux excès les plus atroces, à des actes de brutalité inouïe. Une sourde agitation régnait dans le régiment de Meerut. On s'attendait à une explosion, et le jeune Volsy, n'écoutant que son devoir, s'était arraché des bras de sa famille et venait de monter à cheval pour rejoindre son cantonnement.

A cette phrase du récit d'Amata, sa sœur Paula comprima ses sanglots et laissa tomber sa tête sur sa poitrine dans une convulsion nerveuse.

Hébert avait tout écouté vaguement, il ne regardait que Paula. Dès ce moment, le doute ne fut plus permis: Paula était la fiancée de Volsy Windham.

— Le secret avait été bien gardé, pensa Hébert, mais il y a des circonstances décisives qui trahissent les plus intimes secrets du cœur.

Luiz Rivarès embrassa tendrement ses filles, et, après un long silence, troublé seulement par des pleurs, il dit:

— C'est sans doute un très-grand malheur ce qui arrive autour de nous, mais enfin la rébellion ne menace que les Anglais; nous sommes des colons étrangers, nous, et les Indiens n'ont aucun motif pour nous faire du mal. Ainsi il n'y a pas de quoi nous désespérer, mes chères filles. Notre habitation est un asile sûr; le pavillon portugais la protége... N'est-ce pas, docteur Hébert?

Le jeune homme se promenait à grands pas dans la salle et ne donnait aucune attention aux paroles de Luiz Rivarès; mais, en entendant prononcer son nom, il s'arrêta, et, ne sachant que répondre à une demande qu'il n'avait pas entendue, il se lança brusquement dans un accès de colère et s'écria:

— Mais je l'avais prédit cent fois et tous les sages de l'Inde l'ont prédit! La *vieille folle* (la Compagnie des Indes) perdra ce pays! Les méthodistes ne savent que décoloniser! Les semeurs de fausses bibles ne doivent récolter que l'insurrection! Tant pis pour les fous et les aveugles! Je le disais ce matin encore à Volsy et il riait! Ce soir, nous ne rions plus. Oh! les maladroits! ils n'avaient qu'un homme, lord Ellenborough, et ils l'ont destitué comme païen! *Old Company*, voilà de tes coups!

— C'est très-juste, dit Luiz Rivarès; mais que pensez-vous de ce que je vous disais tout à l'heure?

— Je pense tout ce que vous voudrez, répondit Hébert avec la brusquerie d'un fou furieux.

Le silence retomba dans la salle, et Amata l'interrompit bientôt en appelant par la fenêtre Leïla et Naddya pour leur recommander de donner des rafraîchissements aux pauvres porteurs et aux deux cipayes qui les avaient ramenées au pas de course à leur habitation.

— Cette nuit, dit alors Rivarès, il n'y a aucun risque pour nous; ainsi, mes chères filles, allez prendre un peu de repos, dont vous avez tant besoin. Demain, je ferai arborer le drapeau du Portugal sur le toit de notre maison.

Amata se rapprocha de son père pour lui dire quelque chose de plus confidentiel sans doute, et le jeune docteur voulut profiter de cette favorable occasion pour adresser directement la parole à Paula; mais celle-ci se leva comme une pythonisse sur son trépied et dit d'une voix sourde:

— Voulez-vous savoir, monsieur, la cause de notre retard? la voici: Ma sœur et moi, deux femmes! nous voulions partir pour Meerut; nous voulions accompagner ce brave soldat qui faisait héroïquement son devoir. Et vous, monsieur, vous, son ami, vous dépensez votre courage contre la Compagnie des Indes, les méthodistes et les semeurs de fausses bibles! Vous avez oublié que la France a été l'alliée de l'Angleterre dans la guerre dernière, et vous n'avez pas eu la généreuse inspiration de courir à Meerut pour remplir votre double devoir d'ami et de médecin.

Et, sans attendre une réponse ou une justification, Paula courut rejoindre sa sœur, en laissant Hébert immobile et muet de surprise et de confusion.

Un instant après, il était seul dans la grande salle ; trois adieux du soir lui avaient été adressés et il n'avait pas répondu.

Vingt projets se croisaient dans sa tête, tous admis et rejetés au même instant. Le sang brûlait son front et tout lui paraissait à la fois facile et impossible. Une heure venait de renverser l'échafaudage de son avenir. Il s'était complu dans un doux rêve ; il se voyait arriver à la fortune et à la célébrité par des travaux honorables et des découvertes inouïes dans ce jardin de l'Inde, ce laboratoire du soleil, cet herbier de Dieu, cette pharmacopée du monde ; il était l'ami de Luiz Rivarès et, le moment venu, il devait nécessairement devenir son gendre. En raisonnant ainsi, il ne se flattait pas, il se rendait justice. Les beaux-fils comme le docteur Hébert Colomb n'abondent pas à l'état civil du Gange, et tous les passe-ports du *Foreign-Office* ne renferment pas, comme celui d'Hébert, ce signalement avantageux : *Vingt-cinq ans, cheveux noirs, nez aquilin, front large ;* enfin, tout ce qui constitue la distinction physique de l'homme, car le mot *beauté* ne doit s'appliquer qu'à la femme : c'est un mot exclusivement féminin.

Un jeune officier anglais, blond, rose et doux, était le fiancé de Paula, et, pour n'être pas déshonoré aux yeux du Portugal, il fallait qu'Hébert partît avec les armes du

Cylon et son cornac. Le coco cassé. Dessin de A. de Bar.

soldat et la trousse du médecin pour donner le secours de l'amitié à un rival heureux. Dévouement au-dessus du courage humain.

Il y a dans l'Évangile deux mots sublimes dans leur association : « Je me lèverai et j'irai » ; *surgam et ibo ;* c'est le cri des résolutions héroïques. Hébert le trouva dans son âme et il se leva pour partir, sans faire aucun adieu ; son absence devait parler pour lui.

Comme il se rendait au quartier des domestiques, il rencontra César Verlacq, chargé d'une gerbe de plantes, et il lui dit :

— Veux-tu m'accompagner à Meerut?

— Mais savez-vous ce qui se passe à Meerut? dit Verlacq. Savez-vous les dernières nouvelles?... Non... Je vais vous les apprendre... Deux domestiques anglais arrivent à l'instant et se sont réfugiés ici. Ils ont échappé par miracle au massacre. Les habitations européennes sont incendiées aux environs. Tout ce qui est de couleur blanche est Anglais. On n'épargne que l'Indien. Les cipayes commettent des horreurs sans nom, ils égorgent, outragent, hachent à morceaux les femmes, les jeunes filles, les enfants. Jamais le soleil indien, qui a tout vu, n'a vu pareille chose. A présent, maître, voulez-vous voir cela de près? marchons, je vous suis.

— Va seller deux chevaux tout de suite, mon brave Verlacq, et attends-moi à la petite porte de l'enclos de l'habitation. Je vais écrire une lettre à ma mère, et, ce devoir rempli, nous ferons l'autre. Va choisir nos meilleures armes de Paris, charge les carabines et les pistolets comme pour une chasse au tigre, et hâte-toi.

MÉRY.

(La fin au prochain numéro.)

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

LES CHIENS ET LEURS MAITRES.

Les chiens et leurs maîtres. Composition et dessin de Stop.

Est-ce le chien qui ressemble à l'homme, ou l'homme qui ressemble au chien? — L'ingénieux crayon de Stop a démontré le fait sans l'expliquer. Quoi de plus semblable, en effet, que cet aveugle et son guide, ce portier et son toutou, ce berger et son lieutenant, ce geôlier et son boule-dogue, cette châtelaine et sa levrette, ce chasseur et son braque, cette Anglaise et son king's-charles? Et remarquez que le dessinateur n'a chargé ni les maîtres, ni les chiens. Il s'est borné à les peindre tels qu'ils sont; et il lui a suffi de les rapprocher pour constater leur similitude.

Véritable triomphe de l'unité de composition physique dans la nature, démontrée par le grand Geoffroy Saint-Hilaire, et de l'harmonie passionnelle, rêvée par M. Toussenel en ses livres des *Mammifères de France* et du *Monde des oiseaux!*

Disons plutôt : admirable et charmante preuve à l'appui de cet axiome de Charlet : Ce qu'il y a de mieux dans l'homme, c'est le chien! — et de cette proposition des naturalistes et des philosophes : Les bêtes sont, comme les humains, ce que l'éducation les fait.

Il est certain que le rôle social du chien a été méconnu par Buffon et par ses illustres successeurs, et que personne n'a démenti ces faits capitaux observés par l'auteur de *l'Esprit des bêtes* :

La civilisation est née dans l'Orient, patrie du chien.

Les nations restées barbares, les peaux-rouges d'Amérique, les nègres africains, les Péruviens et les Aztèques, les anthropophages du Nord, etc., sont des nations sans chiens. Pourquoi le Caraïbe mange-t-il son semblable, que respecte l'Esquimau? Pourquoi le cannibalisme persiste-t-il dans les régions fortunées de l'équateur, à Bornéo, à Célèbes, à Timor, et n'est-il jamais entré sous la pauvre tente du Lapon, de l'Ostiak et du Samoyède? La nature a tout donné à l'équateur, excepté le chien; elle a donné le chien au Lapon, en lui refusant tout le reste.

Les ancêtres du Grec, du Romain, de l'Arabe, du Chaldéen, de l'Egyptien, du Tartare, étaient des patriarches qui avaient des chiens. Grâce aux chiens, ils ont eu des troupeaux, c'est-à-dire une subsistance assurée, c'est-à-dire du temps à perdre, — le loisir d'étudier les astres, d'acquérir la science, de créer l'industrie et les arts, — tandis que le sauvage du nouveau continent usait sa vie et ses facultés à disputer sa nourriture aux oiseaux carnassiers et aux bêtes féroces.

Quoi d'étonnant, après cela, dans les rapports du chien avec l'homme civilisé?

Dans ces rapports, l'animal est souvent le maître de celui qui porte ce titre.

Ouvrez, par exemple, le charmant petit livre de M. de Resbecq : *Voyages littéraires sur les quais de Paris* (1); vous y trouverez cette touchante aventure d'un chien d'aveugle :

— Je cheminais l'autre soir, raconte l'auteur, le long des boîtes de bouquiniste du quai Malaquais, et j'étais arrivé presque à l'extrémité de celles qui touchent au pont des Saints-Pères, — lorsque j'entendis derrière moi comme un bruit de frottement. C'était un aveugle qui, tenant son chien en laisse de la main gauche, passait la droite sur les livres, comme pour les examiner à sa manière. « Vois-tu, Médor, dit-il, je m'appuie ici sur des raisonneurs, des raisonneurs qui en ont pensé long, va, mais des raisonneurs silencieux. » Puis, s'arrêtant tout à coup, parce qu'avec le tact merveilleux des aveugles, il sentait que le moment de se détourner était venu : « Hé, cria-t-il, ne suis-je pas en face de la rue des Saints-Pères? — Oui, lui dis-je, mais il y a bien des voitures. — Ah! ça ne fait rien, reprit-il, Médor va me passer. » Puis tirant la corde de son fidèle compagnon : « Allons, Médor, passe-moi! » Alors, M. de Resbecq fut témoin d'un admirable spectacle : ce malheureux chien, qui jusqu'à ce moment avait guidé son maître sans bruit, se mit, en portant la tête tantôt à gauche, tantôt à droite, à aboyer avec force, pour faire remarquer, des cochers et des chevaux, l'homme dont il protégeait l'infirmité. Il ne cessa ses cris et ses avertissements que lorsque l'aveugle eut posé le pied sur le trottoir de la rue des Saints-Pères. Tous les passants attendris en avaient les larmes aux yeux.

Relisez, dans le *Musée des Familles* (tome XVI, page 229), l'histoire authentique de *Barbillon et Sansonnet*, — et vous y verrez un chien nourrir son maître, sur le Pont-Neuf, en éclaboussant les beaux messieurs qui passent pour les obliger à se faire décrotter par ledit maître.

Ce caniche, ce toutou, ce chien de berger, ce boule-dogue, ce braque chasseur, ce king's-charles, n'ont point suivi les cours de MM. Demante et Ortolan, n'ont point pris d'inscription en Sorbonne ni passé d'examens à l'école; — et cependant quel docteur muni de sa thèse, quel jurisconsulte émérite, quel bâtonnier de l'ordre, quel avocat du Palais de Justice pourrait leur en remontrer dans la science du droit romain, dans la défense de la propriété, dans la grande distinction du *tien* et du *mien*, dans l'art de maintenir l'ordre public et particulier? Que disons-nous : art et science? c'est bien plus et bien mieux chez ces admirables bêtes; c'est affaire de conscience et d'instinct. Ce que leurs maîtres apprennent et discutent laborieusement, ils le devinent et l'exécutent avec spontanéité.

Voyez cette lourde diligence qui menace d'écraser les passants et d'éventrer les boutiques. Quels sergents de ville vont la remettre au pas? Tous les chiens de la rue! Ils s'élancent à la tête des chevaux; ils mordent les roues; ils crient gare au postillon dont le fouet ne peut les arrêter dans l'accomplissement de leur devoir. — Votre galop compromet la sécurité publique! lui crient-ils à leur manière; allez au pas, selon la loi, et l'on ne vous dira plus rien!

Voyez cet inconnu suspect qui franchit votre porte, — ce mendiant aux habits déchirés, qui toise votre grille. Est-ce le concierge, est-ce le gendarme qui les abordera le premier pour leur demander leur nom et leur passe-port? — Non; c'est le chien du logis. — Et il ne les laissera entrer que si vous le lui ordonnez formellement. Encore les suivra-t-il d'un œil attentif et avec un grognement sourd, jusqu'à ce qu'il lui soit bien prouvé que vous n'êtes pas dupe d'une surprise.

Ce chien du logis, — sous toutes les formes dessinées par M Stop, défendra la propriété du maître fait à son image : la sébile de l'aveugle, la loge du portier, les brebis du pasteur, le prisonnier de la loi, le gibier du chasseur, la calèche et le cachemire de la belle dame.

Ayant un jour à se louer de la clémence de son juge, un voleur l'aborda et lui dit ces paroles : — Je vais m'acquitter envers vous par un conseil excellent; si vous voulez n'être jamais volé, faites garder votre maison par une lumière la nuit, et par un roquet la nuit et le jour. Nous ne bravons guère la clarté d'une veilleuse ni le dévouement d'un chien.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Un vol. in-32, édité par Durand, rue des Grès, 7.

MES VIEUX MEUBLES.

J'ai des meubles d'une autre époque,
D'un vieux goût, d'un lustre effacé;
Mais leur vue en mon âme évoque
De riants tableaux du passé.

C'est comme un reflet d'innocence
Qu'ils projettent sur mon destin,
C'est la candeur de mon enfance
Qu'ils font briller dans le lointain.

A mon existence isolée
Ils rappellent un toit béni,
Et de ma famille envolée
Ils reconstruisent le vieux nid.

Ce sont: — quelques tasses de Sèvres
Aux contours purs et transparents;
Je pense, en y posant mes lèvres,
Embrasser tous mes vieux parents;

La pendule ornant leur demeure,
Cette compagne de leur sort,
Qui sur son timbre a sonné l'heure
De ma naissance et de leur mort;

Le joli bureau de ma tante
Où souvent sa plume traça
Les mots d'une prose charmante
Que sa tendresse m'adressa;

Une glace simple et ternie
Qu'entoure un cadre de noyer,
Mais qui refléta l'harmonie
Régnant au paternel foyer;

Une grande table carrée
Où je me prends à soupirer,
Car ma famille bien serrée
A peine un jour put l'entourer;

La sainte Bible de ma mère,
Qui vit sa joie et ses soupirs,
Adoucissant sa peine amère
Ou sanctifiant ses désirs;

Ses lunettes, que je révère,
Qu'elle appela toujours *ses yeux;*
Lorsque les miens sont sous leur verre
Au chemin du ciel j'y vois mieux.

J'aime, à la fin de ma carrière,
Où la souffrance eut tant de part,
Pour me reporter en arrière,
Ces témoins d'un joyeux départ.

Oui, quand mon âme, en ses jours sombres,
Rêve au bonheur que je perdis,
Elle se rattache aux décombres
Des lieux où fut mon paradis.

J. PETITSENN, de l'Institut de Genève.

VOYAGES EN ALLEMAGNE.

LA VALLÉE DE LA MURG. — LA FORÊT NOIRE (1).

II. Les sept cuves. Le blond allemand. Portraits et paysages. Klingel. Légende de la clochette. Le Saut du comte. Gernsbach. La maison rose. Les truites et le capitaine K... Le château d'Eberstein. Les sept chambres du diable. La Favorite. Histoire de la princesse Sibylle. Rasttadt. Toujours les Français!

Les cascades d'Allerheiligen sont les plus belles, les plus sauvages, les plus pittoresques de la forêt Noire. On les appelle *Sieben Butten*, les *Sept cuves*, — bien que le nombre des chutes soit au moins de huit ou neuf. C'est de la modestie appliquée au paysage.

Ces merveilleuses cascades, qu'on dirait faites pour un décor d'opéra, affectent les formes les plus variées : ici, c'est une nappe qui coule sur la surface polie d'un roc, comme un miroir mobile; là, c'est une flèche d'argent qui fuit et disparaît; plus loin, c'est un arc de diamant dont la courbe élégante bondit au-dessus de l'abîme. Un sentier, coupé d'escaliers faits de quartiers de pierres, étroit, roide et tortueux, permet de suivre la pente du ravin et de remonter le cours du torrent qu'ombragent deux parois de granit, où gémit le sapin séculaire.

Mais la nature a des coquetteries charmantes : la framboise et la fraise suspendent leurs grains de corail au milieu des ronces et des houx, et les fleurs bleues de l'Allemagne, ces fleurs que Ruy-Blas allait chercher à Caramanchel, égayent la sombre verdure des buissons.

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

Des montagnes et des vallons alpestres où courent des sentiers verts vous ramèneront aux bords de la rivière un instant quittée.

A mesure que la Murg descend, et Dieu sait avec quelle prestesse elle traverse ou côtoie des villages dont les chaumières sont tapissées de vignes et de houblon, une population d'enfants trotte menu de tous côtés; on les prendrait tous pour des frères jumeaux tant ils se ressemblent, et l'on se demande avec inquiétude comment les mères de ce pays-là reconnaissent Jacob de Zachœus, ou Sophie de Dorothée. Ils sont tous blonds, tous ronds, et tous petits. Tous ont les yeux bleus et tous courent pieds nus, et tous s'enfuient comme des lapins aussitôt qu'on leur parle; on n'a jamais vu d'enfants plus fugitifs. On ne sait qu'un morceau de pain d'épices qui ait le pouvoir d'arrêter cette déroute.

J'ai dit qu'ils étaient tous blonds. Il faut s'entendre:

Le blond n'est pas toujours ce qu'un vain peuple pense.

Le blond allemand, — le blond tout petit, s'entend, — est presque blanc; je pourrais même dire qu'il est blanc tout à fait, si je ne craignais d'humilier l'enfance. Les têtes de ces descendants d'Arminius sont couleur de lin; elles brillent au soleil comme de petites boules d'argent, légèrement teintées de soufre; à distance, et sortant du milieu des haies, on dirait des têtes de vieillards; on approche, et ce sont des marmots qui s'échappent en riant.

Plus tard, le blanc tourne au jaune, et le jaune tourne au fauve à son tour ; plus tard encore, le fauve devient blond ; le blond tourne au roux, et le roux, transporté d'ardeur, passe quelquefois à ces tons rouges, si fort affectionnés par les peintres de l'école vénitienne. C'est l'échelle progressive du blond.

Les petits villages, qu'on traverse en passant, sont décorés çà et là de figures de saints ou d'évêques en grand costume, mitrés et crossés, qui, d'une main immobile, bénissent les populations. Ces figures, hautes de deux ou trois pieds, sont revêtues de couleurs éclatantes où l'or, la pourpre et le violet se marient. Elles sont en bois pour la plupart, et d'un assez bon style ; elles couronnent quelquefois des fontaines d'un goût charmant, dont la colonne de pierre, le bassin et les fines sculptures pourraient servir de modèle en France.

Un pont de bois, jeté sur la Murg, près de Hilpertsaue, fait passer les voyageurs de la rive droite à la rive gauche de la rivière. Les montagnes, s'abaissant en longues et bizarres croupes, chargées de sapins et de chênes, où se mêle le feuillage argenté du bouleau et la chevelure noire du mélèze, s'inclinent lentement vers la plaine ; mais leurs gorges, que Salvator Rosa eût aimées, n'ont encore rien perdu de leur sauvage profondeur ; les assises de granit rouge sur lesquelles elles reposent percent la verdure çà et là ; la forêt Noire n'est pas encore vaincue.

Tout en bas, le long de la Murg, de larges roues font clapoter l'eau. Ce ne sont partout que barrages et scieries : des planches, fraîchement taillées, sont rangées en piles sur les galets ; de larges troncs, saisis par des crampons de fer, remontent en gémissant le long de plans inclinés faits de madriers, au bout desquels ils trouveront les dents luisantes du fer qui les mord ; les toits bruns de ces usines, leurs ais tapissés de mousse, leurs fenêtres étroites, où grimpent des liserons, se marient gracieusement avec le paysage.

On fait quelques pas et l'on rencontre une légende. Cette légende a la forme d'une chapelle en grès rouge, avec un porche et un clocher d'un joli dessin.

Autrefois, la chapelle de Klingel, — *clochette*, en allemand, — était fameuse dans le pays. Toutes les fois qu'un habitant des villages ou des châteaux voisins était en péril de mort, la clochette tintait toute seule, et l'ermite, tiré du sommeil ou de la prière par ce bruit divin, s'empressait de porter à l'agonisant les secours de la religion. Les voyageurs qui l'entendaient dans la nuit savaient qu'une âme chrétienne allait partir pour le ciel, et se mettaient à genoux.

Un temps vint où la chapelle fut détruite ; j'ai grand'peur que le temps qui l'a renversée n'ait pris un peu de poudre, ou quelque pioche pour aide et pour complice : elle n'a été relevée que tout dernièrement ; mais, si la chapelle moderne est pareille à celle qui n'est plus, on n'a pas retrouvé la clochette qui avait le don de sonner toute seule. Le bronze actuel ne tinterait jamais, si on n'avait la précaution de le mettre en mouvement par un bout de corde.

On fait encore cent pas, et le guide vous montre du doigt un énorme rocher chargé d'arbres et de broussailles, qui se dresse au bord de la route. Ce rocher, dont les flancs rouges sont déchirés de profondes rides où reluit la feuille du houx, c'est encore une légende, mais légende guerrière cette fois.

Un jour, il y a quelques centaines d'années de cela, un grand bruit d'armes remplissait la forêt voisine. Le comte Guillaume d'Eberstein chevauchait au travers des arbres et des bruyères, poursuivi par une bande d'archers et de cavaliers qui le traquaient comme une bête fauve. Il entendait leurs cris et le bruit de leurs pas dans le fourré ; il était seul, et sa large épée ne pouvait rien contre tant d'ennemis : tout à coup son cheval s'arrête sur la cime d'un rocher, au pied duquel la Murg passait en frémissant ; les hommes d'armes s'approchaient de toute part, un cercle de fer entourait le comte Guillaume ; il n'hésite plus, et, baisant la croix formée par la garde de son épée, il enfonce ses éperons dans le ventre de son cheval qui bondit et tombe dans la Murg, d'une hauteur effrayante ; un instant après, le comte et son cheval gagnaient la rive opposée et disparaissaient aux regards surpris des soldats immobiles au sommet du rocher.

Tout le monde vous dira que ce rocher s'appelle le *Grafensprung, — Saut du comte.*

Si, de nos jours, quelque sportman, amoureux de couleur locale, s'avisait de suivre dans l'air le chemin invisible tracé par le comte Guillaume, il est probable que l'homme et le cavalier resteraient morts sur la place. Si la légende est vraie, la Murg a bien changé, à moins cependant que les chevaux de cette époque lointaine n'eussent des jambes de fer.

Un mille plus loin, et toujours sur la rive gauche, le chemin s'enfonce sous une voûte profonde que protégent quelques pans de murailles démantelées. C'est la porte de Gernsbach ; un pont de bois unit les deux côtés de la ville. La ville, du côté gauche, est toute remplie de chaumières au milieu desquelles serpentent mille ruisseaux, et que parfument mille jardins où l'abeille bourdonne. Des filles, en jupons rouges, passent, portant sur leur tête des jattes de lait ou des corbeilles de fruits. Le mufle d'une vache qui rumine sort d'une lucarne et regarde nonchalamment dans la rue. De petites maisons vertes ou ventre-de-biche semblent placées là pour le plaisir des yeux. Ce sont des aquarelles en nature. Tout en haut, c'est le quartier de l'aristocratie, en supposant qu'il y ait une aristocratie à Gernsbach. La rue est large, les maisons sont en pierre ; des balcons, finement ouvragés, les décorent, et de belles fontaines y répandent la limpidité de leurs eaux.

Mais ce qu'il y a de plus charmant à Gernsbach, ce n'est pas l'église assise sur la plate-forme du rocher, ce ne sont pas les chaumières formant aquarelles ni les fontaines, ce n'est pas la rivière parsemée d'îles et de cascatelles, ce n'est pas la campagne coupée de longs rideaux de saules et de peupliers, c'est la *Maison rose.*

On a vu des chalets, on trouve un monument ; la *Maison rose* est l'hôtel de ville de Gernsbach. C'est un charmant bijou de pierre, travaillé dans le style de la renaissance ; de fines sculptures enlacent les portes et les fenêtres, et courent jusqu'au toit. Quant au nom de cette maison, il lui vient de la couleur de la pierre qui rappelle, avec une nuance plus tendre, la cathédrale de Strasbourg.

La partie droite de Gernsbach s'aligne proprement. Les maisons ont l'aspect régulier d'une troupe de soldats au port d'armes ; elles ont la façade blanche, le toit rouge et les persiennes vertes ou brunes, selon le goût du propriétaire. La pierre de taille est d'un côté de la rivière, la planche de sapin de l'autre. Si l'on demande pourquoi cette différence entre les deux rives de la Murg, on vous dira cette fois que ce n'est pas la faute du temps ; le temps n'a rien détruit à Gernsbach, mais bien le boulet.

Les boulets, — car aussi bien faut-il parler au pluriel quand il s'agit de ces projectiles, — sortaient de canons

prussiens. Ces canons venaient à la suite d'une armée commandée par le prince royal de Prusse. Le prince royal de Prusse avait été envoyé par son frère le roi au secours du grand-duc de Bade.

En ce temps-là, c'était en 1849, les insurgés étaient maîtres de tout le pays, depuis Fribourg jusqu'à Rastadt. L'insurrection et l'armée prussienne se rencontrèrent, le 29 juillet, sur les bords de la Murg; les insurgés occupaient Gernsbach, et, durant l'attaque, la partie droite de la ville fut détruite par les obus et les boulets.

Et voilà à quoi tiennent les événements ! si la révolution de 1848 n'avait pas éclaté, le faubourg de Gernsbach n'aurait pas eu de maisons neuves.

Les forestiers de Gernsbach, une ville encore qui ne vit que pour le bois et par le bois, possèdent douze cent trente arpents de forêts. Le paysage commence à perdre le caractère qu'il avait du côté de Forbach ; les prairies remplacent déjà les forêts, aux sapins succèdent incessamment les pommiers et les noyers; les grands troupeaux paissent dans l'herbe; des bergères mènent les vaches à l'abreuvoir; un paysan, chassant devant lui des chevaux à tous crins, traverse le gué ; le chant du coq se mêle aux bêlements des chevreaux; le pays est propre aux bucoliques.

Au milieu de la rivière, on me fit voir un homme enfoncé dans l'eau jusqu'aux genoux ; il portait un chapeau de feutre à larges bords et marchait lentement, tenant une ligne à la main : cet homme pêchait des truites.

L'église de Klingel. Dessin de A. de Bar.

Ce pêcheur de truites est le capitaine K***, qui appartenait, il y a peu de temps encore, à la marine royale d'Angleterre.

Un jour, le hasard des pérégrinations, si chères aux Anglais, le conduisit au bord de la Murg, près de Gernsbach; ce même hasard voulut qu'il eût un jour à perdre et que le temps fût propice à la pêche : il entra donc dans l'eau et pêcha.

Voici deux ans que le capitaine K*** continue à pêcher. Le temps qu'il ne consacre pas à la poursuite des truites et des ombres, il le donne à la confection des mouches artificielles. Qu'il pleuve ou qu'il vente, il est dans l'eau, — remontant avec lenteur la rivière, dont il connaît les moindres sinuosités, agitant d'une main habile sa longue ligne à rouet, et devinant à des signes invisibles la place où se tient le poisson.

Il doit partir chaque printemps, il doit partir encore à l'automne; il ne part jamais. Le capitaine K*** a pêché ; il pêche, il pêchera.

Si vous levez les yeux un peu avant d'entrer à Gernsbach, tout en haut, sur le sommet d'une montagne qui domine la Murg et en commande le cours, ce château modeste, planté comme un nid d'aigle, c'est l'une des résidences du grand-duc de Bade.

Qui reconnaîtrait dans ce jardin et ces bosquets où les acacias ombragent les rosiers, dans cette villa aux persiennes vertes, la demeure féodale d'un burgrave ? Quelques pans de mur larges et puissants, une voûte en ogive timbrée d'un écu où s'étale fièrement la rose des sires d'Eberstein, le pied d'une tour rasée, voilà tout ce qui reste de l'antique forteresse, transformée en résidence d'été.

Le grand-duc Léopold a réuni dans une galerie une belle collection d'armures et de vitraux, qui rappellent l'époque héroïque où le château d'Eberstein abritait l'une des plus vaillantes familles du palatinat. Les amateurs de curiosités admirent encore des hanaps, des verres et deux buires en ivoire d'un travail précieux.

Le côté de la montagne qui descend vers la Murg est chargé de vignes qui produisent le vin d'Ebersblut, — *le sang du sanglier!* Que pensez-vous de ce nom pour un petit vin?

Avant de nous éloigner de Gernsbach, voulez-vous suivre ce sentier qui traverse un petit village, Lautenbach? Il conduira le voyageur, par un charmant pays où les prairies se mêlent aux forêts, jusqu'à la Teufelsmühle, — en français, *Moulin du diable*. Le Moulin du diable est une montagne.

La cime désolée de cette montagne, qui marque la frontière du Wurtemberg et du grand-duché de Bade, est semée de blocs de grès, que des géants semblent avoir jetés en un jour de fuite. La vue s'étend au loin sur un manteau de forêts où se jouent l'ombre et la lumière. On ne se lasserait pas de regarder; cependant il faut descendre.

Tout auprès, dans un étroit vallon où retentit le murmure d'une cascade, s'ouvrent les *Sept chambres du diable, — Teufelskammern.*

Toujours le diable! Ne sommes-nous pas dans la forêt Noire et en Allemagne?

C'est encore une légende qui nous dira l'origine de ce nom.

Le diable un jour avait eu la malice de rendre visite aux habitants du pays badois; assis au sommet d'un gros rocher tout couvert de broussailles, qui garde encore de sa visite le nom de *Chaire du diable*, il leur adressait de petits conseils. Ce qu'il disait aux hommes, on le devine. Le sophisme et l'esprit n'y manquaient pas.

Tout le monde l'écoutait, et les âmes se perdaient petit à petit, lorsqu'un ange accourut au secours de ces pauvres humains que l'esprit du mal égarait; il posa son pied séraphique sur un escarpement voisin, qu'on voit encore, et qui porte, depuis le jour de cette rencontre, le nom de *Chaire de l'ange.*

A son tour il parla, et dans cette lutte oratoire le diable fut vaincu.

Humilié et furieux, Satan s'éloigna; mais il s'arrêta sur une montagne voisine, et, construisant du doigt un moulin qui renfermait sept salles, il se mit à broyer des pierres énormes entre des roues de fer; les plus grosses étaient les meilleures. Le vacarme occasionné par ces meules infernales était tel que la parole de l'ange ne pouvait plus s'entendre. Tout à coup une main puissante saisit le diable et le terrassa violemment. Dans sa chute, le pied fourchu de Satan s'imprima dans le roc.

La légende ne dit pas quelle route prit le diable en quittant son moulin; mais tout porte à croire qu'il ne se démit pas de ses fonctions. Cependant aucun voyageur ne le rencontre plus dans la forêt Noire.

Une promenade d'une heure ou deux, que vous ne regretterez pas, vous fera retrouver la Murg et ses eaux limpides. Le chemin, uni comme une allée de parc et ombragé de pommiers comme un sentier de Normandie, vous attend.

A partir de Hœrdten, situé au pied du Galgenberg, — avec un peu d'habitude on finit par prononcer ces noms, — la vallée s'étale et s'élargit. L'eau se perd dans les herbes; on ne sait plus, tant les ruisseaux babillent de tous côtés, où commence la prairie, où finit la rivière; l'écume qui frémit baigne les pommiers; les scieries et les fermes sont voisines. Un batardeau est tout auprès pour arrêter le bois flotté qui arrive de Forbach, après s'être heurté à tous les récifs. Le paysage est de ceux qu'aimaient les peintres hollandais; il a la couleur et la lumière, des troupeaux et des moulins.

Toutes ces scieries actives et bruyantes, dont les lames de fer ne connaissent pas le repos, appartiennent à la Société des bateliers de la Murg, qui possède vingt-trois mille cent quatre-vingt-trois arpents de forêts, divisés en trois cent sept lots, où se mêle le feuillage des sapins, des hêtres, des bouleaux, des chênes, des frênes, des ormes, des érables et des mélèzes.

Sur le rocher, le château fort; dans la vallée, la vieille corporation; — c'est le moyen âge qui semble renaître; mais l'esprit du commerce a survécu à l'esprit militaire.

Voici Ottenau, arrosé par l'Illersbach, un de ces ruisseaux du pays badois qu'un enfant sauterait à pieds joints, et qui fourmillent de truites. L'hameçon jeté, un poisson d'argent frétille au bout de la ligne. La Murg rencontre tout à coup un rocher de granit contre lequel son cours se brise; la rivière, arrêtée brusquement dans son élan, fait un coude et fuit à angle droit, toute blanche d'écume.

On fait quelques pas encore dans cette campagne où les paysages empruntent tout à la fois quelque chose de la Touraine et de la Suisse, et l'on arrive à Gagenau, où l'industrie encore fait mouvoir des centaines de roues. Ici, la verrerie de Triesbach; là, la scierie d'Achilfurth.

Cette montagne dont la pente rapide tombe dans la Murg, c'est l'Amelienberg. Des pâturages en couvraient jadis la sauvage étendue. Un jour, un paysan tyrolien y passa: peut-être l'aspect de l'Amelienberg lui rappelait-il quelqu'une de ses montagnes du pays natal; il s'y arrêta et mit la main à l'œuvre, comme un de ces bons ouvriers dont parle l'Evangile. En peu d'années, l'Amelienberg, défriché et transformé, était devenu une magnifique propriété où les jardins se marient aux vignobles.

Un obélisque de pierre, debout près du village, rappelle la mémoire de Zindeschwender, consacrée, en 1804, par le grand-duc Charles-Frédéric.

Dix minutes à peine séparent Gagenau du château de Rothenfelds, dix minutes et la rivière. Le village est sur la rive droite, le château sur la rive gauche.

Un jour, des ingénieurs creusaient la montagne; ils y cherchaient du charbon de terre et trouvèrent une source d'eau minérale et saline. L'eau fut la bienvenue; on lui fit une fontaine, un bassin, une *trinkhalle* pour les malades et un hôtel pour les baigneurs. Ce qui devait être une charbonnière devint un établissement thermal.

Les eaux de la source de Rothenfelds ont une chaleur de soixante degrés Réaumur; elles fournissent journellement trois mille deux cents pots pour la *trinkhalle* et vingt mille pour le service des bains.

Ce ne sont pas les montagnes qui manquent aux environs de Rothenfelds: là, c'est le Klengelberg; ici le Pichelberg; le Pfiffelsberg et le Verbrannte-Buckel séparent Rothenfelds de Bade.

Un parc allonge ses avenues et groupe des massifs autour du château: le plaisir est auprès du traitement. Ces longs chars étroits que deux bœufs traînent lentement sont remplacés par des calèches; aux paysans de la forêt Noire succèdent les baigneuses.

Cette fois, la rivière sort de la vallée élargie, pour entrer décidément dans la plaine; la vallée expire entre le

Vurzenberg, sur la rive gauche, le Pichelberg sur la rive droite. L'ancienne capitale de l'Uffgau, Kuppenheim, en garde l'ouverture ; mais les fortifications en sont tombées.

Les Français ont encore passé par là en 1629.

Un château est auprès de Kuppenheim, bien autrement célèbre que le château de Rothenfelds. Son nom fait songer à ce temps où les châteaux s'appelaient Bagatelle, la Muette, la Folie, la Bonbonnière, le Caprice ; le nôtre a nom *la Favorite*.

Il fut un temps, — les chroniques en parlent du moins, — où les princes allemands qui obéissaient au goût français et en acceptaient les modes, comme la philosophie, la galanterie..., et le vin de Champagne, voulurent avoir leurs Trianons et leurs Marlys. Les Pompadours et les Dubarrys ne manquèrent pas à ces résidences, où l'on se souvient encore de la comtesse Plater et d'Aurore de Kœnigsmark.

La Favorite naquit d'une fantaisie de la princesse Sibylle, veuve du margrave Louis-Guillaume, qui fut vainqueur des Turcs.

Vous pourrez voir les portraits du margrave et de la princesse, répétés soixante-douze fois, sous différents costumes, dans la salle chinoise.

Si le château, avec sa façade un peu lourde et la double rampe de son perron, rappelle l'architecture du dix-huitième siècle, l'intérieur a gardé bien plus encore le reflet de cette époque : le rococo y brille dans toute son exagération.

Ce ne sont partout que moulures, chicorées, oves et lambrequins, meubles de laque ou de bois de rose à pieds contournés, chiffonnières et bonheurs-du-jour à garnitures de cuivre, fauteuils et sofas tapissés de satin, lustres extravagants en verre de Venise ou de Bohême, girandoles, vases et candélabres tourmentés et surprenants, porcelaines de Frackenthal et de Saxe reproduisant des bergeries, services de table imitant le chou patriarcal ou la hure du sanglier, chinoiseries de toutes sortes, tentures de soie brodée, glaces taillées et gravées, où la lumière des bougies roses se reflète en éclairs coquets, mille recherches enfin et mille fantaisies.

Ah! quel magasin de bric-à-brac on ferait avec ce château!

Tout auprès, dans le parc plein de charmilles, de longues avenues, de frais gazons et d'eaux vives, est un ermitage. La princesse Sibylle s'y retirait au temps de ses dévotions.

Le cilice de crin, la discipline, la haire et le grabat s'y voient encore.

La princesse Sibylle n'était pas apparemment comme ce Robert que Bertram accuse :

> De ne faire jamais les choses qu'à demi,

quand elle entrait en pénitence, elle aurait effrayé les nonnes.

Elle dormait sur la planche, elle priait sur la pierre, elle préparait elle-même ses aliments, s'asseyait sur un escabeau, et mangeait en compagnie de trois figures, saint Joseph, sainte Madeleine et le Christ, qu'on voit encore, et qui sont vêtues des habits que leur prête la tradition.

Rien ne la distrayait de sa pénitence ; la cellule était auprès de l'autel ; elle ne voyait personne, et ne portait que de la bure. Mais la semaine sainte finie, la princesse Sibylle rentrait d'un bond dans la vie mondaine. De la cellule au boudoir, il n'y avait qu'un pas ; en une seconde, il était franchi.

Adieu le cilice! on revêtait la robe de satin. Adieu la mortification! on dansait et on soupait. Adieu le jeûne! les meilleurs cuisiniers étaient à l'œuvre... Il n'était plus question que de bals et de mascarades, de chasses et de plaisirs. Les mules de satin faisaient crier le sable des allées, les belles jupes de brocart et les habits de velours se perdaient le long des charmilles. On entendait les doux bruits des concerts, et chaque nuit de nouvelles fêtes faisaient resplendir la façade illuminée du château.

Toutes ces joies dont la chaîne n'était jamais rompue expliquent peut-être la rigueur des pénitences auxquelles la princesse Sibylle se condamnait.

Personne n'habite plus la Favorite. Que feraient nos vilains habits noirs dans cet asile de la poudre, et nos cigares dans cette patrie des mouches et du fard ?

Les touristes ont pris la place des gentilshommes.

La Murg traverse alors une large plaine où la betterave, le maïs, le froment et le lin se partagent les cultures. C'est la Beauce au pied de la Schwartzwald.

Bientôt une enceinte de bastions et de fossés, de courtines et de glacis vous arrête. C'est une forteresse fédérale, c'est Rasttadt.

Si, au point de vue géographique, Rasttadt est une ville badoise, au point de vue militaire c'est une ville autrichienne. Quatre mille hommes appartenant au régiment de Benedek l'occupent. Tout le monde connaît une ville de guerre : le bruit du tambour y retentit à toute heure, le bruit du canon s'y mêle quelquefois. Rasttadt ne saurait manquer à ce programme qui est celui de Besançon, de Metz et de Strasbourg. Des compagnies de soldats en habits blancs vont et viennent par les rues se rendant de la caserne à la place d'armes, les officiers fument à la porte des estaminets, l'artillerie s'exerce au polygone.

Faut-il vous dire à présent que Rasttadt fut brûlé en 1689, par les Français ; encore les Français ! toujours les Français ! que la ville fut reconstruite par le prince Louis de Bade ; qu'un château y fut bâti sur une hauteur, par le margrave Louis-Guillaume ; que dans ce château, le duc de Villars et le prince Eugène se rencontrèrent en 1713 et 1714, pour traiter de la paix, qui assura à la France la possession définitive de l'Alsace, et que c'est à Rasttadt enfin que les trois ministres du Directoire, Bonnier, Roberjot et Jean Debry furent assassinés en 1799, après la dissolution du congrès où l'on discutait les conditions d'un traité de paix entre la France et l'empire d'Allemagne?

Les plénipotentiaires du gouvernement français devaient quitter la ville dans les vingt-quatre heures, ils montèrent en voiture à dix heures du soir et peu de minutes après ils furent attaqués par une bande de hussards qui les massacrèrent, malgré les supplications de leurs femmes et de leurs enfants ; l'un d'eux, Jean Debry, laissé pour mort sur la place, put se traîner, malgré ses blessures d'où le sang sortait à flots, jusqu'à la maison la plus voisine ; le corps diplomatique tout entier signa une protestation solennelle contre cet assassinat, mais, la protestation signée et publiée, les assassins ne furent jamais punis, ils ne furent pas même poursuivis ; chacun cependant les connaissait.

Les hussards, qui assaillirent contre le droit des gens les ministres du Directoire, portaient l'uniforme autrichien. Le gouvernement de l'empire n'a jamais pu se laver entièrement des inculpations hautement dirigées contre lui.

Un monument élevé près de la porte de Rhinau montre aux voyageurs la place où furent frappés les plénipotentiaires français.

Rasttadt n'a pas toujours eu l'honneur de compter au

rang des forteresses fédérales. C'est en 1840 seulement que la diète décida que Rasttadt ferait partie des places fortes de la confédération germanique, et confiée en conséquence à la garde d'une garnison mixte. Les travaux de fortification commencèrent sur-le-champ; ils n'étaient pas achevés lorsque, le 11 mai 1849, une insurrection éclata dans la ville; le grand-duché de Bade ressentait le contre-coup de la révolution de Février, l'armée n'obéissait plus à la voix de ses chefs; mais bientôt après, le 23 juillet, l'armée prussienne, appelée au secours du grand-duc, força à capituler six mille insurgés qui s'étaient retirés dans la forteresse où, depuis trois semaines, ils étaient assiégés.

Un petit monument, qu'on fait voir tout auprès du chemin de fer, est consacré à la mémoire des soldats prussiens morts pendant le siége.

Les Prussiens l'ont prise et les Autrichiens l'occupent.

La Murg n'a plus à vivre — à couler, si l'on veut — que l'espace de quelques milles. Le Rhin, qui l'attend, n'est pas loin de Rasttadt; la fraîche et limpide rivière va se noyer dans le grand fleuve. Peut-être alors est-elle lasse de voyager entre des rives plates, après avoir promené ses

Vue de Gernsbach. Dessin de A. de Bar.

eaux frémissantes sous l'ombrage séculaire des forêts; sa course est remplie; elle s'est fatiguée à faire tourner les roues de cent usines, à fertiliser des campagnes sans nombre qui l'ont épuisée par mille saignées, à glisser entre des écueils qui embarrassent sa fuite, à charrier des flottes de radeaux arrêtés çà et là par les dents infatigables de bruyantes scieries. Elle a traversé de longues colonnades de sapins et s'est couchée entre de blondes moissons; elle a vu des chapelles et des châteaux, des ruines féodales et des résidences princières; aucun autre pays du monde ne lui semblerait plus pittoresque et plus charmant, plus sauvage et plus gracieux. Le paysage a eu les aspects de la Touraine et de l'Oberland. La Murg n'a plus qu'à mourir. Encore quelques minutes, et la Murg n'est plus.

Elle a commencé par un hameau; elle finit par une place forte; quoi de mieux pour une rivière?

AMÉDÉE ACHARD.

FIN.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. DE BARANTE (1).

Voltaire jeune, en costume de cour. Dessin de P..Chenay.

VII. — FRANÇOIS-MARIE AROUET DE VOLTAIRE.

(Élu en 1746.)

Voltaire! A ce grand nom que nul, ami ou ennemi, n'aborde avec indifférence et qui passionne, pour la haine ou pour l'admiration, tous ceux qui l'approchent, je m'arrête, hésitant et troublé.

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

AOUT 1858.

Comment peindre en quelques pages cet être multiple, cette éclatante incarnation de l'esprit français, — cet homme-siècle en qui se personnifie une époque en travail, bouillonnante, confuse, désordonnée, contradictoire? Je n'ai nullement la prétention de le faire, et je n'essayerai même point de suivre pas à pas cette longue vie remplie par une activité prodigieuse, non plus que d'étudier toutes les faces de ce souple et puissant esprit, de ce génie *ondoyant et divers*, de cette rare et vaste intelligence, qui donne le vertige, comme un gouffre, à quiconque veut la regarder en face.

J'ai sur ma table, en écrivant ces lignes, le buste original de Voltaire, par Houdon, celui-là même qui servit de modèle et de point de départ au grand artiste pour la statue que chacun a admirée sous le vestibule du Théâtre-Français. La vie et l'expression de cette tête amaigrie, rongée par l'agitation dévorante du foyer intérieur, m'effrayent comme quelque chose de surnaturel. C'est à peine si le corps existe; l'âme ne rayonne pas seulement, elle étincelle à travers le cadavre qu'elle anime et qu'elle brûle en même temps. Ce visage est de flamme : flamme dans ces yeux qui petillent, flamme dans ce grand front découvert qui se plisse avec malignité, flamme serpentant le long de ces lignes mobiles qui courent ardemment sur le masque, flamme dans ce rictus pincé qu'encadrent des lignes moqueuses, flamme dans les veines et les saillies tumultueuses de ce cou de cigogne. Flamme, c'est le nom de Voltaire, le nom de son corps et de son âme. Pendant que son intelligence, son cœur, ses passions, son orgueil toujours en éveil, le dévoraient au dedans, le travail forcé, la privation de sommeil, l'abus du café consumaient l'enveloppe. Mais, comme la salamandre, il vivait sans blessure, dans le feu, son élément, et il fût mort si on l'en eût retiré.

Il vécut ainsi quatre-vingt-quatre ans.

Si vous aimez les pronostics et les symptômes, l'enfance de Voltaire n'en manque pas. Dès le collège, ses professeurs, les pères Porée et Tournemine, devinent en lui le futur grand homme, et le père Lejay prédit qu'il deviendra le coryphée du déisme. A l'âge de treize ans, son parrain le présente à la vieille Ninon de Lenclos, qui, frappée de sa figure, lui lègue deux mille francs pour acheter des livres. C'est un fait caractéristique que cette apparition de Ninon au seuil de la vie de Voltaire, comme celle des fées d'autrefois au berceau des nouveau-nés!

L'enfant commença de bonne heure à rimer. M. Arouet crut naturellement son fils perdu, en apprenant qu'il faisait des vers; il l'exclut de sa maison et le mit chez un procureur, cet épouvantail de tous les poëtes naissants. Voltaire troqua bientôt l'étude de son patron contre la Bastille, où on le mit comme soupçonné d'une pièce satirique sur les malheurs du règne de Louis XIV. Il dut voir alors, mais trop tard, que son père avait raison et qu'il est dangereux de faire des vers. Cependant, ce n'était pas lui qui avait composé ceux-là, et ce qui l'affligea le plus, ce ne fut pas d'aller en prison, mais de voir sa renommée naissante compromise par cette poésie médiocre. Le duc d'Orléans, instruit de son innocence, lui rendit la liberté, et accompagna cet acte de justice d'une gratification en guise de dédommagement.

— Monseigneur, lui dit Voltaire, je remercie Votre Altesse Royale de vouloir bien continuer à se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement.

Cette mésaventure ne le corrigea pas des vers, puisque ce fut précisément dans ce cachot qu'il prépara *la Ligue*, depuis nommée *la Henriade*, et sa tragédie d'*OEdipe*, après laquelle M. Arouet, toujours suivant l'usage, se hâta de lui pardonner.

A quelque temps de là, Voltaire, déjà célèbre, eut à subir un des plus sanglants affronts qu'il soit possible de recevoir. Il dînait chez le duc de Sully : un des convives, le chevalier de Rohan, crut que l'impertinence lui était bien permise vis-à-vis de ce petit bourgeois, mais le petit bourgeois répondit à l'impertinence par une mordante épigramme qui piqua le gentilhomme jusqu'au sang. Peu de jours après, Voltaire dînait encore dans la même maison; il est attiré, le soir, sous un prétexte, à la porte de l'hôtel. Là des laquais le prennent, le traînent dans la rue, le frappent à coups de bâton et se sauvent. C'était le chevalier de Rohan qui se vengeait à sa manière. Il assistait lui-même à cette exécution, et ce fut lui qui daigna dire : — Assez! — quand il vit le petit bourgeois suffisamment moulu.

On n'était plus à l'époque où les auteurs se reconnaissaient bâtonnables à merci. Le temps n'était pas loin où Piron, se couvrant fièrement, allait passer devant un marquis, en disant ces paroles révolutionnaires : — Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang.

Voltaire demanda donc justice à son amphitryon, le duc de Sully, qui n'écouta pas ses plaintes. Dès lors, il s'enferme; il étudie l'escrime et l'anglais, l'escrime pour sa vengeance, l'anglais pour l'exil qu'il prévoit. Puis il envoie un cartel au chevalier de Rohan : celui-ci l'accepte pour le lendemain, et, le soir, obtient une lettre de cachet contre son adversaire, qui est enlevé la nuit et emporté pour la seconde fois à la Bastille.

On le voit, Voltaire avait bien le droit d'en vouloir aux lettres de cachet. Aussi, un jour qu'on parlait devant lui d'un homme arrêté sur une de ces ordonnances, suspecte de fausseté :

— Que fait-on donc, demanda-t-il au lieutenant de police Hérault, à ceux qui fabriquent de fausses lettres de cachet?

— On les pend.

— C'est toujours bien fait, répliqua-t-il, en attendant qu'on traite de même ceux qui en fabriquent de vraies.

Cette aventure exerça une influence décisive sur celui qui en avait été la victime, et une telle injustice fut certainement grosse de conséquences dans l'esprit du jeune Arouet, en qui Voltaire fermentait déjà. Après six mois de captivité, on le relâche, avec ordre de quitter la France. Il part sans avoir pu retrouver le chevalier de Rohan, qui se cachait, et se rend en Angleterre. Son séjour dans ce pays développa en lui les germes du libre penseur. Il allait revenir armé pour la lutte, — lutte audacieuse, ardente, habile, perpétuelle, souvent coupable et sacrilége, — lutte contre les préjugés, mais aussi contre les plus légitimes croyances, — lutte contre les erreurs vulgaires, mais aussi contre les vérités éternelles.

Il rapporte d'abord d'Angleterre la tragédie de *Brutus*, puis les *Lettres sur les Anglais*, brûlées par arrêt du Parlement, comme beaucoup de ses autres ouvrages, en particulier son *Dictionnaire philosophique*, le plus hardi peut-être de tous. Après quoi il se présente à l'Académie, où il n'a pas même l'honneur de balancer les suffrages.

— M. de Voltaire ne sera jamais un personnage académique, dit alors le gros de Boze d'un ton doctoral.

Une seconde épreuve sembla donner raison à cette prophétie. Après la mort du cardinal Fleury, le poëte se vit préférer le théatin Boyer, depuis évêque de Mirepoix. Il eût paru étrange, en effet, qu'un profane comme lui succédât au cardinal : la manière dont il en a parlé dans

ses Mémoires nous fait croire qu'il aurait pu être gêné pour en prononcer l'oraison funèbre dans son discours de réception.

Voltaire ne parvint à se faire élire qu'à l'âge de cinquante-deux ans, en prenant le parti d'écrire au père de Latour une lettre où il proteste de son respect pour la religion et de son attachement aux jésuites. Triste comédie qu'il renouvellera trop souvent. Hélas! le mensonge ne fait pas peur à ce prétendu champion de la vérité ; cet ennemi de la *cafardise* ne recule pas, au besoin, devant l'hypocrisie : il faut le dire, parce que cela est vrai. Son *Epître à Uranie* fait scandale ; il *prouve* qu'elle est de Chaulieu, qui ne pouvait réclamer, parce qu'il était mort. Cet immonde poëme, que nous ne nommerons pas ici, soulève toutes les consciences de dégoût, sauf celles des encyclopédistes; Voltaire nie avec d'effroyables serments la paternité de cette œuvre, à laquelle il a prodigué lui-même les justes épithètes qu'elle mérite. Sa correspondance n'est pleine que de désaveux de ce genre; il s'indigne, à chaque instant, de la plus admirable façon, contre ceux qui osent lui attribuer les *infamies* et les *platitudes* dont il vient de se rendre coupable. Plus tard on le verra, pour désarmer ses accusateurs, descendre à cette ignoble parodie d'une communion solennelle par-devant notaire, accompagnée d'un sermon en pleine église, — et, dans une maladie qui précéda sa mort de quelques jours, remettre à l'abbé Gauthier une profession de foi déclarant qu'il meurt dans la religion catholique, et qu'il demande pardon à Dieu et à l'Église, s'il a pu les offenser. Autant d'ingénieux stratagèmes et d'agréables duperies dont il devait bien rire à huis clos! On nous permettra de n'en pas rire autant que lui.

C'était là de la politique, je le sais bien ; mais jugeons cette politique, en dehors même de la question de fond: elle nous convaincra de son habileté, dont personne ne doute, mais non, certes, de l'élévation de son caractère. Est-il noble de flatter les gens en place, fût-ce, comme on l'a dit, pour tourner leur protection au bénéfice de la philosophie? Est-il bien loyal et bien digne d'aduler un Dubois et une Pompadour, de traiter Louis XV de Trajan, d'encenser les grands et le pouvoir, dans le but de se faire une arme contre eux de leur bienveillance et de se servir de leur aide pour répandre et affermir les idées contraires à leur intérêt. Un esprit vraiment grand, une conscience vraiment droite ne pactisera jamais avec ces petites ruses, comme si la fin sanctifiait les moyens. Et sa guerre contre le christianisme, quel homme d'honneur, aujourd'hui qu'on est dégagé de la fumée de la bataille, osera en approuver ou en absoudre la marche, quand même, par impossible, il en accepterait le but? Il fut plus qu'injuste dans l'entraînement et l'ivresse de sa polémique : l'injustice peut trouver son excuse dans la conviction, mais la mauvaise foi, n'importe en quelle cause, doit répugner à tous les honnêtes gens. La seule inspiration de Voltaire sur ce terrain, c'est une haine, si aveugle et si déterminée, que cet homme d'esprit en vient à mettre bien au-dessus de l'Évangile l'Ézour-Vedam, cet *antique monument de la sagesse indienne*, — qui a été fabriqué par des jésuites! Oh ! l'admirable bévue, et le bel éclat de rire que Voltaire, après avoir tant ri des autres, préparait à son tour aux révérends pères!

La liaison du poëte avec Frédéric, roi de Prusse, est un des épisodes les plus curieux de cette vie féconde en curieux épisodes. Voltaire l'a racontée lui-même dans ses *Mémoires*, et je suivrai son récit d'aussi près que possible, car qui oserait le refaire après lui?

Lorsque Frédéric-Guillaume mourut, depuis plus de quatre ans son fils, qui avait la passion des lettres et des philosophes, sinon de la philosophie, entretenait une correspondance avec Voltaire. Il en usait de même avec tous les écrivains un peu connus, mais le principal fardeau était tombé sur l'auteur de *la Henriade*, à qui il envoyait des lettres en vers, des traités de métaphysique, d'histoire, de politique, en le traitant d'homme divin, de Platon. Voltaire, à son tour, le traitait de Marc-Aurèle et de Salomon du Nord. C'était un échange de coquetteries charmantes, où les épithètes ne coûtaient rien, et les cadeaux mêmes se mettaient de la partie. Un jeune Courlandais, qui faisait des vers français tant bien que mal, et qui, en conséquence, était alors le favori de Frédéric, fut d'abord dépêché à Cirey, des frontières de la Poméranie. Voltaire le reçut avec une belle illumination, où l'on voyait le nom du prince royal accompagné de cette devise : *L'espérance du genre humain*. Aussi ne faut-il pas s'étonner si Frédéric ne cessait d'entretenir son *cher ami* des marques d'amitié solide qu'il lui destinait quand il serait sur le trône.

Enfin il y monta, et dépêcha sans perdre de temps à Voltaire, alors à Bruxelles, son ambassadeur Camas, qui fit prier le poëte de passer chez lui sur l'heure, parce qu'il avait le plus magnifique présent à lui faire de la part du roi son maître.

— Courez vite, dit Mme du Châtelet; on vous envoie sûrement les diamants de la couronne.

Voltaire courut; il trouva un quartaut de vin que le roi lui envoyait ; il s'épuisa en protestations d'étonnement et de reconnaissance sur les marques liquides des bontés de Sa Majesté, substituées aux solides dont elle l'avait flatté, et partagea le quartaut avec Camas.

Ce fut vers cette époque que Frédéric, qui venait de tomber malade dans le petit château de Vesel, à deux lieues de Clèves, écrivit à notre poëte que, ne pouvant aller le voir incognito comme il en avait l'intention, il comptait sur lui pour faire les avances. Voltaire se décida, et partit pour la résidence de Marc-Aurèle. Il trouva à la porte un soldat pour toute garde. Le conseiller privé Rambonet, ministre d'État, se promenait dans la cour, en soufflant sur ses doigts. Ce personnage important avait de grandes manchettes de toile sales, un chapeau troué, une vieille perruque dont un côté entrait dans l'une de ses poches, tandis que l'autre passait à peine l'épaule.

Voltaire fut conduit dans l'appartement de Sa Majesté, qui n'avait que les quatre murailles. Il aperçut dans un cabinet, à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds et demi de large, sur lequel un petit homme, qui n'était autre que le roi, suait et tremblait la fièvre, enveloppé dans une méchante couverture. Il lui fit la révérence, et commença la connaissance par lui tâter le pouls. L'accès passé, Frédéric se mit à table, et l'on traita à fond, pendant le souper, de l'immortalité de l'âme, de la liberté et des androgynes de Platon.

Le roi se remit entre les mains du poëte, le prenant pour son Mentor, et le priant de lui prodiguer ses conseils. Celui-ci, touché, commença par l'exhorter à la paix, dont il lui fit un splendide tableau.

— Vous avez raison, dit Frédéric en se grattant bourgeoisement l'oreille : la guerre pour la guerre est quelque chose d'absurde et je n'en veux pas. Si elle n'est pas nécessaire, elle est impie... A propos, vous arrivez bien. J'ai un petit démêlé avec l'évêque de Liége, qui me dispute la possession d'un faubourg. Je vous serais bien obligé, mon cher Platon, d'aider Rambonet que voici à me faire

un manifeste qui constate mes droits à la face de l'Europe.

Voltaire était trop poli pour refuser, et l'apôtre de la paix débuta par une déclaration de guerre, ne doutant pas qu'un roi avec qui il soupait et qui l'appelait son ami ne dût avoir toujours raison. L'affaire s'accommoda moyennant un million.

« Je ne laissai pas, dit Voltaire, de me sentir attaché à lui, car il avait de l'esprit, des grâces, et de plus il était roi, ce qui fait toujours une grande séduction, attendu la faiblesse humaine. D'ordinaire, ce sont nous autres, gens de lettres, qui flattons les rois; celui-là me louait depuis les pieds jusqu'à la tête, tandis que Desfontaines et d'autres gredins me diffamaient dans Paris au moins une fois la semaine. »

Quelque temps auparavant, Frédéric, qui n'était pas encore souverain, et à qui son père ne faisait pas aimer le pouvoir absolu, s'était avisé d'écrire de bonne foi *l'Anti-Machiavel*. Voltaire lui représenta qu'il n'était peut-être pas convenable d'imprimer son livre précisément dans le même temps qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. Mais le libraire hollandais demanda tant d'argent pour arrêter l'édition, que le roi qui, d'ailleurs, n'était pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aima mieux l'être pour rien que de payer pour ne pas l'être.

Sur ces entrefaites, un plat de champignons changea la destinée de l'Europe, en causant une apoplexie à l'empereur Charles VI. Il parut bientôt que Frédéric II, roi de Prusse, n'était pas aussi ennemi de Machiavel que le prince royal avait paru l'être. Il songea à envahir la Silésie, et Voltaire retourna philosopher à Cirey.

Cependant l'auteur de *la Henriade* ne tarda pas à revenir en diplomate auprès du roi qu'il avait d'abord visité en poëte. Il lui était dépêché par la cour, dans le but secret de le déterminer à une alliance avec la France, et il y réussit à peu près; puis il quitta la compagnie du grand Frédéric pour celle du bon roi Stanislas. Il resta en France jusqu'après la mort de Mme du Châtelet; mais alors Frédéric, qui jouissait d'une paix acquise par ses victoires, se voyant débarrassé de sa rivale, voulut ravoir le poëte. Il avait embelli son palais et Postdam : Lacédémone s'était transformée en Athènes. « Son loisir était toujours employé à faire des vers, ou à écrire l'histoire de son pays et de ses campagnes. Il était bien sûr, à la vérité, que ses vers et sa prose étaient fort au-dessus de ma prose et de mes vers, quant au fond des choses; mais il croyait que, pour la forme, je pouvais, en qualité d'académicien, donner quelque tournure à ses écrits. Il n'y eut point de séduction flatteuse qu'il n'employât pour me faire venir. Le moyen de résister à un roi victorieux, poëte, musicien et philosophe, et qui faisait semblant de m'aimer! Je crus que je l'aimais. »

Néanmoins il hésita longtemps, se rejetant sur sa mauvaise santé : il n'avait plus que le souffle, et c'était une triste chose à apporter à Postdam qu'un cadavre. Mais Frédéric lui envoyait des drogues en le persiffant sur son agonie, à laquelle il ne croyait pas. Puis, pour le piquer au jeu, il affecta de faire l'éloge de ses rivaux, petits ou grands, de Crébillon et de d'Arnaud Baculard, — ce qui lui réussit mieux que tout le reste. Voltaire partit donc pour prouver au roi qu'il avait grand tort de lui comparer Crébillon, mais ce ne fut pas sans avoir tracé minutieusement ses conditions, en homme prudent qui ne veut pas mourir de faim.

Astolphe ne fut pas mieux reçu dans le palais d'Alcine.

Voici quel était l'ordinaire train de vie de Frédéric. Il se levait à cinq heures du matin en été, et à six en hiver. En fait de grandes et petites entrées, de grand aumônier, de grand chambellan, de premier gentilhomme de la chambre, d'huissiers, etc., il y avait un laquais qui venait allumer le feu, raser et habiller le roi, autant du moins qu'il le lui laissait faire. La chambre était assez belle : une riche balustrade d'argent semblait fermer l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux; mais derrière les rideaux s'élevait une bibliothèque, et quant au lit du roi, c'était un grabat de sangles, avec un matelas mince, caché par un paravent.

Quand Sa Majesté était habillée et bottée, le stoïque donnait quelques moments à la secte d'Épicure. Il prenait le café avec deux ou trois favoris. Puis venaient les affaires d'État, qui s'expédiaient en une heure. Frédéric-Guillaume avait mis un tel ordre dans les finances, et dans les mœurs une telle habitude d'obéissance militaire, que quatre cents lieues de pays se gouvernaient comme une abbaye.

Vers les onze heures, le roi, en bottes, faisait dans son jardin la revue de son régiment des gardes, puis il dînait et se retirait seul dans son cabinet, où il composait des vers jusqu'à cinq ou six heures. On lui faisait ensuite la lecture. Un petit concert commençait à sept heures; le roi y jouait de la flûte aussi bien que le meilleur artiste, et souvent on y exécutait de ses compositions. On soupait dans une petite salle, dont la décoration licencieuse n'empêchait pas les convives de philosopher gravement, mais le plus souvent, il est vrai, avec une gravité cynique. La Mettrie, *l'athée du roi*, qui devait bientôt mourir, comme il lui convenait, d'une indigestion de pâté de truffes, Maupertuis, le baron de Polnitz, d'Argens, Algarotti, Voltaire, etc., telles étaient les principales têtes du cénacle. On niait tout, le verre en main, âme, conscience, vertu, Dieu même, jusqu'à ce qu'un roulement de tonnerre fît tomber sous la table La Mettrie, saisi d'épouvante. Voltaire, c'est tout dire, était le croyant de ces soupers philosophiques.

Pour éviter toute oreille indiscrète dans ces entretiens du scepticisme en goguette, Frédéric s'était avisé d'une invention merveilleuse, que je décrirais en détail, si c'était le lieu. La table descendait, toute servie, par le plafond, à un coup de sifflet du roi, et derrière chaque chaise se trouvait un meuble commode, nommé *servante*, qui, à la seule pression du doigt sur un ressort, montait au plafond et en redescendait, devant chaque convive, soit avec un potage, soit avec une volaille, soit avec un fruit. Les laquais étaient invisibles et les plats semblaient tomber du ciel.

La journée finissait à l'Opéra, et on recommençait le lendemain. Pendant ce temps, Voltaire perfectionnait quelques-unes de ses tragédies, achevait le *Siècle de Louis XIV*, travaillait à son *Essai sur les mœurs*, et écrivait le poëme de la *Loi naturelle*.

« Être logé dans l'appartement qu'avait eu le maréchal de Saxe, avoir à ma disposition les cuisiniers du roi quand je voulais manger chez moi, et les cochers quand je voulais me promener, c'étaient les moindres faveurs qu'on me faisait... Je travaillais deux heures par jour avec Sa Majesté; je corrigeais tous ses ouvrages, ne manquant jamais de louer beaucoup ce qu'il y avait de bon, lorsque je raturais tout ce qui ne valait rien... Je n'avais nulle cour à faire, nulle visite à rendre, nul devoir à remplir. Je m'étais fait une vie libre, et je ne concevais rien de plus agréable que cet état.

« Alcine-Frédéric, qui me voyait déjà la tête un peu

tournée, redoubla ses potions enchantées pour m'enivrer tout à fait. La dernière séduction fut une lettre qu'il m'écrivit de son appartement au mien. Une maîtresse ne s'explique pas plus tendrement. Ce fut le dernier verre qui m'enivra. » Le roi alla même jusqu'à lui baiser la main dans un transport de tendresse ; Voltaire, en retour, baisa la sienne, et se fit son esclave.

Le voilà donc avec une clef d'argent doré pendue à son habit, en sa qualité de chambellan, une croix au cou, et vingt mille francs de pension. Mais les autres gens de lettres, plus anciens que lui, enrageaient de cette haute faveur et travaillaient de tout leur pouvoir à y mettre un terme. La Mettrie rapporta un jour à Voltaire que le roi lui avait dit : — J'en ai encore besoin quelque temps pour revoir mes œuvres : on suce l'orange et on jette l'écorce. En même temps on rapportait à Frédéric que Voltaire avait répondu à un général qui le pressait de corriger ses mémoires : — Le roi m'envoie son linge sale à blanchir : il faut que le vôtre attende. Et qu'une autre fois, il s'était écrié, dans un moment d'humeur, en montrant sur sa table un paquet de vers de son royal protecteur : — Cet homme-là, c'est César et l'abbé Cotin. — Grave injure pour un prince qui tenait plus à sa renommée de poëte qu'à sa renommée de conquérant.

Dès lors, ce fut entre eux un commerce fort inégal de taquineries et d'amitiés, de brouilles et de raccommodements. Voltaire, avec son tempérament mobile et railleur, sa versatilité naturelle et sa bile prompte à s'allumer, n'était pas ce qu'il fallait à un monarque entier et excentrique, qui ne pouvait si bien rentrer ses griffes qu'il ne lui prît fantaisie de les montrer quelquefois. Il s'aperçut, un peu tard, qu'il s'était jeté dans l'antre du lion et qu'il était en-

Vue du château de Ferney. Dessin de Fellmann.

touré d'ennemis. Pressé de recouvrer son indépendance, il partit en promettant de revenir, mais avec la ferme résolution de n'en rien faire.

Aussitôt Maupertuis, que Voltaire avait mortellement offensé dans sa *Diatribe du docteur Akakia*, excite Frédéric contre son ex-chambellan, en lui démontrant que l'intention évidente de celui-ci est de faillir à sa promesse. Comme il avait emporté le recueil des œuvres poétiques du roi, alors connu seulement des beaux esprits de sa cour, on fit craindre à Frédéric qu'il ne se crût en droit de reprendre les vers qu'il avait donnés, ou d'avertir de ceux qu'il avait corrigés. Voilà pourquoi Voltaire trouva à Francfort un agent, nommé Freitag, qui lui défendit de sortir de la ville sans avoir rendu l'*œuvre de pohésie* du roi son maître. Malheureusement l'*œuvre de pohésie* était restée à Leipsick, et, pendant trois semaines, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée, l'auteur de *la Henriade* fut gardé à vue, comme un criminel d'Etat, avec sa nièce, Mme Denis, « petite grosse femme, toute ronde, suivant la peinture de Mme d'Epinay, laide et bonne, menteuse sans le vouloir et sans méchanceté, n'ayant pas d'esprit et en paraissant avoir, criant, décidant, politiquant, versifiant, raisonnant, déraisonnant. »

Frédéric ne fut plus alors pour Voltaire ni Marc-Aurèle, ni Salomon, mais Denys de Syracuse, ce qui est bien différent.

Cette fois, l'épreuve était décisive, et, malgré de nouvelles agaceries du roi de Prusse, le poëte avait trop d'esprit pour s'y laisser reprendre.

Retiré d'abord en Alsace, et n'osant revenir à Paris par crainte des persécutions, Voltaire passa par Genève, où la beauté du site, la liberté des habitants, la position du lieu entre la France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, et, disait-il aussi pour mieux déguiser son projet, la

renommée du docteur Tronchin, le décidèrent à s'établir. Ce ne fut toutefois pas précisément à Genève qu'il se fixa, mais aux alentours, d'abord aux Délices, puis dans la terre de Ferney, qu'il a rendue illustre. Il acheta un vaste domaine qui s'étendait sur les territoires de deux royaumes et de deux républiques, de sorte que, pour l'expulser, il eût fallu l'entente cordiale de quatre nations.

Après avoir vécu chez les rois, Voltaire se fit roi chez lui. Il avait vu de bonne heure la nécessité pour un homme de lettres d'être riche, s'il voulait être puissant et indépendant. Il s'était donc mêlé activement aux spécutions, comme le fera plus tard Beaumarchais avec moins de bonheur ; il s'était même transformé en négociant, et on ne manqua pas de crier *haro* sur son avarice. Il est vrai qu'il aimait l'argent (il laissa à sa mort cent soixante mille livres de rente), mais ce n'était pas pour l'enfouir sous un arbre ou dans le trou d'un vieux mur : si peu d'écrivains en ont autant gagné, il en est peu aussi qui l'aient dépensé aussi largement, quoique sans gaspillages frivoles.

Voltaire a décrit lui-même son Eldorado : « La maison est jolie et commode, l'aspect en est charmant ; il étonne et ne lasse point. C'est d'un côté le lac de Genève ; c'est la ville de l'autre ; le Rhône en sort à gros bouillons et forme un canal au bas de mon jardin; la rivière d'Arve, qui vient de la Savoie, se précipite dans le Rhône ; plus loin on voit encore une autre rivière. Cent maisons de campagne, cent jardins riants ornent les bords du lac et des rivières ; dans le lointain s'élèvent les Alpes, et à travers leurs précipices, on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles. J'ai là ce que les rois ne donnent point, ou plutôt ce qu'ils ôtent, le repos et la liberté, et j'ai encore ce qu'ils donnent quelquefois et que je ne tiens pas d'eux. Toutes les commodités de la vie en ameublements, en équipages, en bonne chère, se trouvent dans ma maison. Une société douce et de gens d'esprit remplit les moments que l'étude et le soin de ma santé me laissent. Il y a là de quoi faire crever de douleur plus d'un de mes chers confrères les gens de lettres. »

Je croirais volontiers que cette dernière considération entrait pour beaucoup dans son bonheur.

« Je suis de toutes les nations, » écrit-il avec enthousiasme. Et encore : « Nous sommes occupés, Mme Denis et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous faisons faire des carrosses et des brouettes, nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes. » Et plus tard : « Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite. » C'est avec cet enivrement qu'il parle de Ferney dans toutes ses lettres.

Voyez-vous d'ici le patriarche, — il avait alors soixante et un ans, — avec son bel habit mordoré dans les grandes circonstances, les autres jours avec sa grande perruque, sa longue veste de basin, sa culotte à la diable, son petit bonnet de velours noir, et sa canne à bec de corbin, se promenant dans son royaume, et jetant l'œil du maître et de l'ami sur la colonie qu'il a créée ! Il plante, il sème, il défriche, il laboure ; il achète des bœufs, des chevaux, des moutons, des charrues ; il se fait maçon, charpentier, jardinier. Il contemple ses vaches qui lui font les yeux doux ; il agace son grand singe qui le mord de temps en temps quelque part, joue avec son renard et son aigle, caresse ses lapins, dirige ses cent cinquante domestiques et ouvriers, juge les débats de ses paysans, les harangue solennellement, et les regarde danser le dimanche au château. C'est Mentor au milieu de Salente, mais un Mentor profane qui eût effrayé Fénelon. Il élève un théâtre, une école, un hôpital, une église avec cette inscription : « *Deo erexit Voltaire,* » orgueilleuse et impertinente antithèse, — ou rapprochement, si l'on veut, — qui rappelle en quelque point cet arrêté de la Convention nationale, décrétant l'existence de l'Être suprême. Et dans les intervalles de cette vie active, il entreprend aux échecs son *aumônier*, le père Adam, « qui n'était pas le premier homme du monde, » et qui avait soin de perdre pour lui faire plaisir ; — ou il se laisse dorloter, comme un directeur, par sa vieille servante Baba. Il soutient des procès contre tout le monde, il harcèle ses libraires, il joue lui-même ses pièces, en compagnie de ses amis et visiteurs.

Mais Voltaire colon n'a pas tué Voltaire écrivain. Le patriarche vient de naître ; le philosophe n'est pas mort. Toujours possédé par cet insatiable amour de gloire, par cette ardeur de la renommée, par cette inexorable passion d'occuper le monde de lui, et de rester à la tête du mouvement intellectuel de l'époque, il trouvera encore, je ne sais où, le temps de multiplier ses écrits. De sa terre de Ferney, comme d'une forteresse inexpugnable, il lance bombes sur bombes, pamphlets sur pamphlets. Il collabore à l'Encyclopédie ; il plaide pour les paysans opprimés ; il écrase sous une grêle de sarcasmes ce malheureux Lefranc de Pompignan ; il écrit le *Précis du siècle de Louis XV;* il jette son poëme du *Désastre de Lisbonne* à l'assaut de l'optimisme, déjà battu en brèche par *Candide*. Il compose en quelques jours *Tancrède*, *l'Ecossaise*, que sais-je encore ? Cette tête bouillonnante ne trouvait de repos que dans l'activité, — l'activité la plus dévorante, qui eût tué tout autre, et qui le faisait vivre. Aiguillonné par le sentiment continuel de ses forces, tourmenté par une pensée vigilante qui ne connaissait ni l'épuisement, ni la fatigue, il se nourrissait de sa propre ardeur, et se délassait d'un travail par un autre. Il écrivait souvent de dix-huit à vingt heures par jour, tout en fièvre tant qu'il n'avait pas fini une œuvre commencée, et faisant relever plusieurs fois la nuit son secrétaire pour fixer sur le papier les pensées ou les sarcasmes, les vers ou la prose qui fermentaient incessamment dans son cerveau. Vous le croyez écrasé, n'est-ce pas ? Eh bien, il va encore écrire, en se jouant, dix volumes de lettres qui sont des chefs-d'œuvre ; il va entretenir avec l'Europe entière une prodigieuse correspondance qui est, après tout, son monument le plus curieux et l'un de ses plus grands titres de gloire. Et tout cela sans préjudice des plaisirs, du jeu, des voyages et des affaires sérieuses avec les traitants.

J'ai prononcé tout à l'heure le nom de *l'Ecossaise :* c'est sans doute une spirituelle comédie, mais c'est plus certainement encore une mauvaise action. Parce que Fréron l'avait attaqué, ce n'était pas une raison pour le mettre en scène sous les traits les plus infâmes et les plus vils, en le traitant d'*imprudent et lâche coquin*, d'*araignée*, de *plat animal*, de *fripon, d'espion*, de *dogue*, d'*imbécile*, etc., etc., etc. Il ne faisait pas bon s'attaquer à Voltaire, fort sensible aux moindres piqûres. Voilà comme il traitait ses ennemis. Desfontaines, Nonotte et Patouillet, les deux Rousseau, Clément (qu'il appelait Clément *Maraud*, pour le distinguer de Clément Marot), La Beaumelle, et bien d'autres, s'aperçurent à leurs dépens que ses sarcasmes tuaient roide. Il rendait un coup d'épée pour un coup d'épingle, et son esprit payait au centuple les dettes de sa rancune, toujours en éveil par l'extrême irritabilité de son amour-propre. C'est tout au plus s'il trouva quelques adversaires dignes de lui, — tels

que l'abbé Guénée, dont les *Lettres de quelques Juifs* troublèrent son sommeil, et Piron, qui le harcela de vaillantes épigrammes.

Pour moi, j'aime mieux Voltaire dans d'autres circonstances de sa vie, par exemple, quand il retire chez lui la petite-nièce de Corneille, la marie, et, afin de lui donner une dot, entreprend à son bénéfice le commentaire des œuvres du grand-oncle. Malheureusement, comme il était facile de le prévoir, cette besogne impatienta l'homme du monde le moins fait pour commenter autrui, et, après avoir annoté avec enthousiasme *Cinna* et *Polyeucte*, il se vengea souvent avec injustice, sur *Héraclius*, *Othon* et dix autres, de l'ennui que lui faisait éprouver ce long et ingrat travail. Avant même d'être arrivé à la moitié de sa course, ce c'est plus Voltaire qui parle, c'est un grammairien, froid épluchcur de mots, dont le lecteur respectueux du grand Corneille voudrait biffer à chaque pas les boutades irrévérencieuses.

Ce fut de Ferney aussi qu'il entreprit sa croisade pour Calas, Sirven, Montbailly, Lally, La Barre. La première l'occupa trois ans, et on aime à rappeler cette parole : « Durant tout ce temps, il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me le sois reproché comme un crime. » Rien ne résista à son éloquence, car il eut de l'éloquence dans ces causes inspiratrices. Je reconnais là cet ardent amour de l'humanité qui le dirigea toujours (non sans l'égarer souvent). Il est juste de lui accorder cette vertu, que par malheur il déploya de préférence au service d'une cause mauvaise et du fanatisme irréligieux. On peut douter, sans jugement téméraire, qu'il eût déployé la même ardeur au service des jésuites, fût-ce dans une circonstance analogue.

La retraite de Ferney devint un lieu de pèlerinage pour les libres penseurs, et Voltaire y reçut la visite de tous les écrivains, de tous les artistes, avides de venir recevoir la consécration des mains de ce grand pontife qui ne se montra jamais avare de louanges pour ceux qui le louaient, et qui promettait simplement sa succession littéraire au premier croquant dont il recevait un quatrain ; Grétry y coudoyait Suard, et de Sèze s'y rencontrait avec le prince de Ligne. Chacun y venait quand il le jugeait à propos, y restait aussi longtemps qu'il lui faisait plaisir, y vivait à sa guise, mangeait à sa table, couchait dans ses lits, et demeurait parfaitement libre de son temps et de ses actes. Souvent même le patriarche, pour peu qu'il eût un caprice de solitude ou une fièvre de tragédie, ne se montrait pas, et plus d'un visiteur, après avoir passé quinze jours au château, dut s'en aller sans avoir contemplé la divinité face à face.

Mais il ne fallait point trop abuser, surtout si l'on était peu capable de payer son écot en esprit. L'abbé Coyer était venu à Ferney, dans l'intention d'y rester quatre mois, mais il ennuyait Voltaire, qui lui dit un jour :

— Savez-vous la différence qu'il y a entre don Quichotte et vous ? C'est que don Quichotte prenait des auberges pour des châteaux, tandis que vous prenez les châteaux pour des auberges.

Voltaire vécut ainsi jusque vers la fin de sa vie. A ses derniers jours, le désir le prit de revoir Paris. Il était vieux, il allait mourir, il avait soif des applaudissements tumultueux d'autrefois, il voulait se retremper au centre de ses premiers triomphes. Jamais empereur ou roi ne se vit accueilli avec une pareille ivresse : son voyage fut, dans toute la force du terme, un événement public. L'hôtel Villette, où il descendit, fut envahi par la foule ; on s'attroupait dans la rue, on attendait des heures entières pour le voir passer ; sa voiture, dont on menaça plus d'une fois de dételer les chevaux, ne pouvait avancer qu'au pas. Il semblait que la foule se reconnût et s'acclamât elle-même dans ce vieillard qui avait personnifié en lui l'âme et les passions de tout un siècle. Il se multiplie quoiqu'il tombe d'épuisement ; il suffit à tout ; il reçoit tout le monde ; il cause théâtre avec la Clairon, réformes avec Turgot, liberté avec Franklin, surveille les répétitions de sa pièce, dresse lui-même les acteurs, si bien qu'il tombe de fatigue et qu'on le croit décidément bien mort. Mais il se releva.

Son premier soin, aussitôt rétabli, fut de se rendre à l'Académie. Cent mille personnes s'étaient entassées sur son passage. On se précipite sur lui, on baise ses mains et son manteau, on se dispute l'honneur de le soutenir un moment, on grimpe, sans crainte de se faire écraser, aux portières de sa voiture, pour le voir de plus près ; et l'Académie vient en corps au-devant du plus illustre de ses membres. Le soir, ce fut bien autre chose, quand il se rendit à la troisième représentation d'*Irène*. Il faut renoncer à décrire le délire de joie et d'enthousiasme qui l'accueillit dans la salle pendant quatre heures. Tous se lèvent à son aspect, le public lui fait porter une couronne, et c'est de lui qu'on va prendre l'ordre de commencer, par un honneur qu'on ne rendait qu'au roi. La pièce terminée, le rideau se relève ; on aperçoit, au milieu d'une décoration splendide, la statue de Voltaire ceinte de lauriers, qu'environnent les acteurs, tenant en main des palmes et des guirlandes, au bruit des fanfares. C'est ainsi qu'il assistait, vivant, à sa propre immortalité.

Après une telle apothéose, il ne lui restait plus qu'à s'en aller de ce monde. Son médecin prétendait qu'il n'avait pas de quoi mourir, — et de fait, il y avait longtemps que de son cadavre, ou suivant son expression, de sa carcasse, on ne voyait plus, pour ainsi dire, que les deux yeux étincelants comme des escarboucles. Aussi passa-t-il toute sa vie à répéter à qui voulait l'entendre qu'il était un homme mort, sans néanmoins s'en porter plus mal. Mais cette fois, ce fut pour tout de bon. Il s'occupait encore fiévreusement à composer sa tragédie d'*Agathocle* et à préparer des matériaux pour le dictionnaire de l'Académie. Afin de réparer ses forces par un moment de sommeil, il fait appel à l'opium, sa ressource ordinaire, mais il se trompe sur la dose, et quelques jours après il était mort. Collé fit d'un mot son oraison funèbre au nom des gens de lettres : — Nous rentrons en république.

« Voltaire, a dit Ducis dans son discours de réception, est peut-être le seul qui ait rempli toute l'étendue de son talent, et atteint, pour ainsi dire, en tous sens, aux bornes de son génie. Nul homme, dans aucun siècle, n'a fait plus d'usage des deux grands trésors de l'homme, la pensée et le temps. » Il disait lui-même qu'il aimait les neuf muses, et qu'il eût voulu les courtiser toutes les neuf. A côté de ses vers, — comédies, tragédies, odes, satires, impromptus, poésies légères, facéties, poëmes épiques et didactiques, etc., il écrivait des histoires et des romans, raisonnait sur la politique, s'occupait de philologie, de grammaire, de philosophie, de géométrie, de physique, d'algèbre, d'astronomie, d'histoire naturelle, voire d'art militaire, car il avait ressuscité en projet les chars babyloniens, armés de faux. Toutefois, presque partout il a glissé sans approfondir, promenant à toutes les surfaces les lueurs brillantes, mais souvent trompeuses, de son intelligence. Nul n'a varié plus que lui, et ses innombrables contradictions ont fait justice de son autorité ; il y avait à ses

variations comme à ses erreurs matérielles bien des causes, bien des excuses peut-être : la précipitation du travail, l'extrême mobilité de l'esprit et du caractère, la délicatesse irritable de cette intelligence, vraie sensitive ouverte à toutes les impressions du dehors. Mais, tout en peignant l'homme et en justifiant l'écrivain, ces explications détruisent le crédit du philosophe. Comment prendre pour guide celui qui, de son propre aveu, a erré si souvent?

Le nom de Voltaire passionnera longtemps encore, en sens divers, le jugement de la postérité. Nous ne le traînerons pas aux gémonies avec de Maistre; nous l'installerons moins encore au Panthéon, avec l'Assemblée nationale. Voltaire fut une statue d'or, mais reposant sur des pieds d'argile; c'est un faux dieu, mais il était du métal dont on fait les divinités véritables. « Ceux mêmes, a dit l'abbé de Radonvilliers, en recevant son successeur à l'Académie, ceux mêmes qui déplorent l'abus de ses talents sont contraints de les admirer. » Hélas! c'était bien la peine d'avoir reçu en partage le génie le plus brillant et le plus universel qu'il ait été donné à un homme de posséder, pour aboutir à cette philosophie stérile et décourageante, dont le dernier mot est la négation, ou du moins le doute, la raillerie des choses grandes et saintes! Sa raison, timide quand il s'agit d'affirmer, ne sait pas s'élever au-dessus de l'analyse et de la discussion; elle n'a pas ces élans qui emportent les âmes d'un coup d'aile au delà du froid syllogisme, ces illuminations soudaines qui éclairent l'esprit par le sentiment. Qu'a-t-il fait de la vie future, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme? Il a tout isolé, tout desséché, tout glacé, et ses théories infécondes ne suffisent ni à l'intelligence, ni au cœur bien moins encore.

Voltaire est le roi de ceux qui nient, mais j'aime mieux

Voltaire vieillard. ,Dessin de Franck.

ceux qui croient : le royaume de la terre, comme le royaume du ciel, est à eux.

VIII. — JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

(Élu en 1778.)

Sous le premier Empire, il y eut un certain nombre d'hommes de lettres qui résistèrent toujours à l'influence de Napoléon et se dérobèrent obstinément à la domination de son génie, comme à la séduction de ses faveurs. Népomucène Lemercier, Chateaubriand, Mme de Staël comptent aux premiers rangs de cette opposition de l'esprit; il faut y joindre Ducis, qui joua le même rôle, avec plus de désintéressement que les deux derniers, et dont la vie, à cette époque, mérite d'être étudiée, si l'on veut avoir l'exemple de l'indépendance sans orgueil et de la dignité sans emphase.

Déjà, au temps où il n'était que général, Bonaparte avait remarqué Ducis, dont il aimait le talent vigoureux, naïf, simple et franc, grandiose et un peu abrupte. Mais déjà aussi Ducis se tenait sur ses gardes, par un naturel instinct de liberté, et voyant les avances du jeune conquérant, il lui dit :

— Prenez garde, général, vous n'avez rien à gagner avec moi; je me suis fait canard sauvage!

C'est là, sous la forme d'une métaphore plus que familière, la meilleure et la plus juste idée qu'on puisse donner du caractère indépendant de Ducis.

Plus tard, sous le Consulat, il resta insensible à des avances plus flatteuses encore. Décorations, dignités, pensions, il repoussa tout avec la même simplicité de désintéressement et la même fierté indomptable. Quand il apprit que Bernardin de Saint-Pierre venait d'être porté sur la liste des sénateurs : « J'en suis bien aise pour ma

patrie, lui écrivit-il, et, si cela vous convient, recevez-en mon compliment. Quant à moi, si l'on me fait l'honneur de me nommer, ma lettre de remerciement est déjà prête. »

Effectivement, deux jours après, le premier Consul fit annoncer sa nomination au sénat, sans même lui avoir demandé son agrément. Il n'accepta pas plus qu'il n'avait accepté, en 1798, de faire partie du Conseil des Anciens. Lorsqu'on lui apporta la croix d'honneur, il répondit : « J'ai refusé pis. »

Népomucène Lemercier avait répondu en pareil cas : « J'ai refusé mieux. »

L'offre d'une pension n'eut pas plus de prise sur ce bonhomme à l'écorce de chêne : — J'aimerais encore mieux porter des haillons que des fers ! dit-il, dans la langue des tragédies du temps, au grand personnage qui lui transmettait cette nouvelle proposition.

Tous ces refus ne surprirent pas le premier Consul ; il connaissait ce vieillard sauvage et doux, ce rêveur amoureux des solitudes, dont les penchants républicains n'étaient un secret pour personne. Il voulut tenter une dernière épreuve, manda Ducis dans son cabinet et s'enferma avec lui. Jadis le poëte avait porté jusqu'à l'enthousiasme son admiration pour le jeune général ; mais il était

Ducis et Bonaparte. Dessin de Franck.

revenu de son culte en voyant *Napoléon percer sous Bonaparte*, et il n'avait pas tardé à prendre en haine la gloire des armes, et jusqu'aux poëmes qui la chantent. Pendant plus d'une heure, il osa, dit-on, parler au futur empereur avec une liberté de langage que celui-ci n'était pas accoutumé à entendre autour de lui : il le harangua avec la candeur et la bonne foi d'un poëte, lui conseillant de quitter le rang suprême et de redescendre, par l'abdication de Sylla, dans la vie commune. Bonaparte l'écouta, muet comme l'auditoire d'une tirade tragique, le laissa s'abandonner à toute la fougue de son inspiration, puis le quitta brusquement, sans lui avoir répondu un seul mot.

Ainsi *parvenu à n'être rien*, Ducis vécut dans la retraite durant tout l'Empire. Napoléon qui, sans doute, ne pouvait s'empêcher d'admirer au fond de l'âme ce désintéressement rustique et cette dignité ombrageuse dont on ne lui donnait pas souvent l'exemple, pensa toujours, avec une certaine amertume, à la résistance obstinée de l'auteur d'*Abufar*.

— Eh bien ! demandait-il un jour à Talma d'un ton ironique, voyez-vous encore le bonhomme Ducis ? Que fait-il maintenant ?

— Oh ! sire, répondit politiquement le grand tragédien avec un geste significatif, la tête n'y est plus !

Cet esprit de fière et inébranlable indépendance, Ducis

le porta partout. « Jamais, a dit M. Villemain, il ne subit aucun joug, pas même celui de son siècle ; car, dans son siècle, il fut constamment très-religieux. Il vivait avec plusieurs hommes de l'opinion philosophique, surtout avec Thomas, dont il était l'ami le plus intime. Ses tragédies sont empreintes des libres maximes, des expressions abstraites, communes à la littérature du temps ; mais son goût, son étude, sa préférence solitaire était la lecture de la Bible et d'Homère. Voilà comment il résistait au dix-huitième siècle, comment il était un esprit original au milieu de son temps. Les théories ordinaires de l'élégance ne lui arrivaient pas. Il avait fait des tragédies en arrangeant Shakspeare, suivant sa guise et le hasard de son talent du jour. On les jouait, elles réussissaient. La Harpe en publiait d'ingénieuses critiques, relevait des invraisemblances, soulignait les vers incorrects. Cela ne touchait pas Ducis, cela ne le changeait pas. »

Notre poëte était né à Versailles, en 1733, de parents originaires de la Savoie. Il est remarquable, pour le dire en passant, que la Savoie ait donné naissance à un si grand nombre de nos célébrités, surtout dans le genre littéraire. Qu'il suffise de citer le président Fabre, Berthollet, saint François de Sales, Vaugelas, Saint-Réal, Michaud, Joseph et Xavier de Maistre, monseigneur Dupanloup, etc. Son père tenait un petit commerce de poteries et de toiles ; sa mère était une de ces *bonnes femmes* qu'il a chantées, mais elle aimait la lecture de nos grands écrivains. Jean-François fit sans éclat ses études, et, de retour, à dix-sept ans, dans la maison paternelle, laissant à son frère le négoce de la maison, par suite de cette profonde aversion pour les affaires qu'il éprouvait déjà, il s'enfonçait en rêvant dans les allées du parc de Versailles, sentant s'éveiller en lui peu à peu l'inspiration poétique. Il débuta par une traduction de Juvénal, qu'il eut le rare courage de jeter au feu.

Cependant il fallait songer à prendre un emploi. Ducis entra d'abord chez un procureur, comme la plupart des poëtes, et n'y resta naturellement pas longtemps. Puis le maréchal de Belle-Isle se l'attacha en qualité de secrétaire, et bientôt, ayant été nommé ministre de la guerre, il lui donna dans ses bureaux une place de commis, à deux mille francs d'appointements.

Quelque temps après, le maréchal reçut la visite de son jeune protégé.

— Monseigneur, lui dit celui-ci, vous m'avez toujours fait la faveur de me vouloir du bien.

— Et je vous en veux encore, mon ami !

— Eh bien ! je viens solliciter de Votre Excellence une grâce que je la conjure de m'accorder.

— Parlez, et si c'est en mon pouvoir...

— Je prie instamment Votre Excellence de consentir à me destituer.

— La requête est neuve ! dit le ministre surpris.

— Monseigneur, l'expérience m'a convaincu que je suis tout à fait impropre au travail administratif.

— Eh bien ! soit, répondit le maréchal, je vous accorde la faveur d'une destitution, à la seule condition de garder vos appointements.

Ducis, comme on peut croire, accepta cette condition peu onéreuse, et les revenus de sa sinécure lui furent payés jusqu'à la Révolution.

Il débuta au théâtre, à l'âge de trente-cinq ans, par sa tragédie d'*Amélise*. Puis il se tourna vers Shakspeare, que Voltaire venait de révéler, malgré lui, à la France. Ses tragédies d'*Hamlet*, de *Roméo et Juliette*, du *Roi Léar*, de *Macbeth*, d'*Othello*, furent une série de triomphes. Toutefois, *Macbeth* fit d'abord horreur au public, malgré le soin que le poëte avait pris d'en adoucir les effets et d'en amoindrir le caractère sauvage et terrible ; mais *Othello* réussit du premier coup, grâce peut-être au jeu de Talma, qui eut dans ce rôle un immense succès.

— Courage ! dit après la représentation Ducis à l'acteur, en lui touchant le front et en répétant un mot déjà célèbre, courage ! il y a là bien des crimes !

On a reproché à Ducis d'avoir défiguré et mutilé Shakspeare. Il serait peut-être plus juste, en tenant compte des temps et des idées, de lui savoir gré de ses tentatives pour l'introduire sur la scène française. Ses imitations, qui nous paraissent aujourd'hui si timides, étaient alors des hardiesses singulières, et il fallait presque de la témérité pour présenter au public des héros si différents de ceux auxquels l'avait habitué la tragédie classique ; mais les réactions sont toujours passionnées et injustes.

« Je compare la plupart de nos auteurs tragiques, — écrivait à Ducis son ami Thomas, qui a échangé avec lui une correspondance charmante, où l'on est étonné de trouver le charme du naturel et de la simplicité la plus exquise, — à ces orateurs de cour qui vont prêcher devant un roi, en cheveux bien peignés, en rochet bien blanc, avec des gestes élégants et bien mesurés, et un style soigné, poli, bien tondu, comme les beaux gazons des jardins anglais. Mais vous, mon cher ami, vous êtes le missionnaire du théâtre : vous faites la tragédie comme le père Bridaine faisait ses sermons, parlant d'une voix de tonnerre, criant, pleurant, effrayant l'auditoire, comme on effraye des enfants par des contes terribles, les enlevant tous à eux-mêmes avant qu'ils aient eu le temps de se défendre, mêlant dans l'éloquence le désordre à la grandeur, et trouvant, sans y penser, le sublime dans le pathétique. Voilà, voilà les bons sermons et les bonnes pièces ! Mon cher Bridaine, je voudrais bien pouvoir assister à votre sermon du *Roi Léar*. »

Ce jugement ne ressemble guère à l'opinion courante qui règne aujourd'hui sur Ducis, et pourtant il est vrai dans son exagération : il est bon de le remettre sous les yeux du lecteur.

Ce fut *Œdipe chez Admète*, imité cette fois de Sophocle et d'Euripide, qui valut à Ducis son admission à l'Académie, où il prononça un discours remarquable par l'élévation de la pensée et les bonheurs de l'expression. La composition de ce discours est attribuée à Thomas, et le travail du style semble favoriser cette opinion. En 1795, pour répondre à ceux qui l'accusaient de ne pouvoir trouver un sujet par lui-même et de n'être qu'un copiste, il donna *Abufar*, son chef-d'œuvre, dont la matière pourtant est si peu tragique ; puis *Phédor et Waldamir*, qu'il destinait à lui servir de pendant. La première pièce avait réussi complétement, la seconde tomba. Ducis, alors âgé de soixante-dix ans, se retira sous sa tente et ne fit plus que de courts morceaux : *à mon petit Logis*, *à mon petit Parterre*, *à mon petit Potager*, *à mon Caveau*, *à mon Café*, *à mes Pénates*, *à mon petit Bois*, *à mon Ruisseau*, etc. ; odes familières, récits agréables, vers doucement satiriques, fables et romances, où respire un sentiment profond d'indépendance, où l'on voit l'âme d'un honnête homme et d'un vrai philosophe, et qui pour la plupart seraient des chefs-d'œuvre en miniature, si, à leur naturel plein de charmes, à leur grâce simple et facile, ils joignaient un style moins négligé. Pour ma part, je donnerais toutes les tragédies de Ducis pour ces pièces délicieuses, qui font aimer et respecter l'homme avec le poëte.

C'est en occupant son loisir à ces derniers épanche-

ments de sa veine, adoucie, mais non affaiblie par le temps, que le *bon Ducis* vieillissait dans sa petite maison de Versailles, aimé, pour sa bienveillance et ses vertus, des habitants qui le saluaient au passage, vénéré de tous ses confrères, visité par ses amis, dont la compagnie lui était devenue nécessaire à ses derniers jours. Souvent, le soir, un cercle nombreux et choisi se réunissait autour de lui ; David venait lui demander des sujets et des inspirations ; Andrieux y lisait ses contes ; Arnault, ses fables ; Lebrun, ses odes ou ses épigrammes ; Lemercier, ses poëmes vigoureux et bizarres ; Collin d'Harleville, ses comédies ; Legouvé et Marie-Joseph Chénier, leurs tragédies. Tous les partis, on le voit, recevaient l'hospitalité dans sa maison. Il n'avait pas d'ennemis ; il aimait tous les honnêtes gens, il ne haïssait personne, et plaignait ceux qu'il ne pouvait aimer. Ce vieillard, à la grave et majestueuse figure, dont le caractère à la fois naïf et inspiré l'eût fait prendre tout d'abord, suivant l'expression d'un éminent critique, pour un descendant d'Homère, semblait un patriarche présidant le cénacle des poëtes du temps, avides de l'approcher, de lui témoigner leur respect et de le nommer leur père. « Ducis, a dit M. Villemain, était un des hommes les plus faits pour frapper l'imagination et laisser un long souvenir. Au milieu de cette espèce d'uniformité qui confond et rapproche les talents secondaires d'une époque, il avait quelque chose de rare et d'original... On sentait, au premier aspect, que ce n'était pas un homme du temps. Il n'avait rien du monde, il ne s'inquiétait pas de toutes les petites affaires, de toutes les petites ambitions de la vie ; poëte au plus haut degré, n'ayant besoin de rien pour être poëte... du fond de sa petite maison de Versailles, il rêvait, dans sa poésie inculte, cette nature pittoresque et négligée qui lui plaît et qui lui ressemble. » Comment donc s'étonner de ce respect unanime qui entourait sa vieillesse ?

Malgré son amour pour la liberté et ses penchants démocratiques bien connus, Ducis, lors de la Restauration, fut accueilli avec une bienveillance flatteuse et un intérêt tout spécial par Louis XVIII, dont il avait été jadis secrétaire des commandements, du temps que le roi n'était encore que le comte de Provence. Ces anciennes fonctions, la sympathie que le poëte avait témoignée pour les malheurs de Louis XVI et de sa famille, et sans doute aussi l'attitude qu'il avait toujours gardée vis-à-vis de l'Empereur, le recommandaient au nouveau monarque ; néanmoins il resta enfermé dans sa retraite, entre ses neveux et ses nièces. Il avait toujours eu le dédain du monde comme de la gloire, et, en travaillant pour le théâtre, il s'était moins proposé de conquérir la réputation, que d'inculquer fortement dans l'esprit de la foule de grandes vérités morales. Dans sa vieillesse, ce détachement était devenu plus fort que jamais.

Ce fut dans cette retraite que, moins de deux ans après, il mourut presque subitement, dans sa quatre-vingt-troisième année, le 29 mars 1816. Il était sorti de grand matin pour aller à la messe ; en rentrant, il se plaignit d'un violent mal de gorge, qui, malgré des soins empressés, fit en trois heures de grands progrès. Dans la nuit, le poëte entretint son neveu, avec une grande sérénité d'esprit, sur ses dispositions testamentaires, puis se fit lire un chapitre de *l'Imitation*, son livre favori. Le 30, une amélioration apparente lui permit de se lever pour vaquer à ses affaires. Il se recouche vers le soir, se jugeant désormais en convalescence. A dix heures, sa famille, qui le croit endormi, veut se retirer de peur de troubler son repos : il était mort sans qu'on s'en fût aperçu.

IX. — ROMAIN DE SÈZE.

(Élu en 1816.)

En recevant de Sèze à l'Académie, Fontanes lui adressa ces paroles :

« Votre nom désormais s'associera, dans les siècles les plus reculés, à celui du meilleur et du plus infortuné des rois. »

Cela est vrai : on ne peut plus prononcer le nom de Louis sans évoquer, pour ainsi dire, celui de son défenseur. Tous deux s'appellent l'un l'autre et resteront éternellement unis.

La Terreur régnait sur la France. La Révolution, après avoir assiégé, arrêté, emprisonné, déposé le roi, comme pour s'essayer, par cette gradation, à frapper un coup plus terrible encore, venait de le mettre en jugement. Il lui fallait des défenseurs. On songea à Target, avocat illustre, depuis peu retiré du barreau. Target refusa ; d'autres suivirent son exemple. La peur avait glacé tous les courages ; on craignait de s'exposer à une vengeance sanglante par un acte de dévouement pour la royauté proscrite, dans ces temps où c'était déjà un péril que de ne pas cacher sa vie. Malesherbes et Tronchet se présentent ; mais le premier, ancien ministre, moins rompu au barreau, le second, jurisconsulte sans expérience des luttes oratoires, sentirent le besoin de s'adjoindre un avocat éprouvé. Ils pensèrent à de Sèze, déjà connu alors par des plaidoyers remarquables, et de Sèze accepta avec empressement la cause solennelle et sacrée qui s'adressait à lui, jugeant sans doute que si c'est une noble tâche de défendre un accusé ordinaire contre la justice humaine sujette à faillir, la tâche est plus noble encore quand cet accusé est un roi dont on vénère les vertus, — et que plus le danger est grand, plus l'honneur et le devoir ordonnent à tout homme de cœur de ne pas reculer devant l'appel suprême fait à son talent et à son courage. C'est une impiété de repousser la main qui se tend vers vous, et d'abandonner dans sa chute, sans rien tenter pour lui, celui qu'on eût sauvé peut-être ; c'est une honte de se déclarer indigne de cette confiance qu'on avait en votre générosité ou en votre dévouement. En pareil cas, la prudence est bien près de se nommer lâcheté.

De Sèze, lui aussi, était alors retiré du barreau, depuis qu'on avait substitué aux parlements de nouvelles juridictions ; mais, loin d'imiter l'exemple que lui donnait Target, son maître et son protecteur :

« J'ai lu, répondit-il, dans le *Journal du soir*, un arrêté du Conseil général de la commune, qui porte que les défenseurs du roi, une fois entrés au Temple, n'en sortiront plus qu'avec Sa Majesté. Je regarde cet arrêté comme un acte de proscription contre les défenseurs : je m'y voue de tout mon cœur. »

Un décret du 17 décembre prononça son adjonction ; le roi devait être jugé le 26 : il restait donc en tout huit jours pour classer l'immense masse de pièces accusatrices, les ranger par dossiers, travailler sur chacun d'eux tour à tour, trier et choisir, préparer les moyens de défense, composer et apprendre le plaidoyer. Les quatre dernières nuits, de Sèze improvisa en quelque sorte son discours, dont un secrétaire tirait plusieurs copies : le jour, on en faisait la lecture au roi et à ses conseils, qui indiquaient les modifications.

On sait que de Sèze avait terminé d'abord sa défense par une péroraison pathétique :

— Je ne veux pas les attendrir, dit le roi ; et il retrancha la péroraison.

— Vous voulez donc nous faire massacrer à la barre! s'écriait un autre des auditeurs, effrayé de quelques traits hardis semés dans le discours.

Il fallut, en conséquence, au lieu d'un plaidoyer émouvant et passionné, écrire une discussion sage, calme, contenue, conforme à l'attitude que le roi voulait prendre en présence de ses juges. Heureusement quelques phrases éloquentes échappèrent aux scrupules de Louis XVI, celle-ci entre autres, si souvent citée :

« Je vous parlerai avec la franchise d'un homme libre : je cherche parmi vous des juges et je n'y vois que des accusateurs. »

Le discours se termine par ce beau mouvement :

« Citoyens, je n'achève pas... Je m'arrête devant l'histoire. Songez qu'elle jugera votre jugement et que le sien sera celui des siècles. »

Certes il y a là, dans ces paroles prononcées en face de la Montagne, du courage simple et vrai, de la fermeté sans jactance et sans ostentation.

De Sèze parla sans peur, devant ce tribunal d'un nouveau genre, qui eût volontiers fait asseoir l'avocat sur la sellette de l'accusé.

Quand il eut fini, le roi, le voyant profondément ému et tout couvert de sueur, se jeta dans ses bras et essuya lui-même sa poitrine.

On sait quel fut le jugement. Une majorité de cinq voix se prononça pour la mort. De Sèze rédigea alors un acte d'appel à la nation, et, après l'avoir notifié personnellement à l'Assemblée, il se retira d'abord à Malesherbes, puis au hameau de Brevannes, où il fut arrêté le 20 octobre. Il resta oublié en prison, grâce, dit-on, à la protection et aux stratagèmes d'un simple employé de l'administration de la police, et il en sortit trois semaines après le 9 thermidor.

Avant d'être appelé à la défense du roi, de Sèze avait préludé à ce grand acte de sa vie par deux causes qui y semblaient une préparation plus ou moins directe. Ce fut d'abord son plaidoyer pour le baron de Bezenval, Suisse d'origine, accusé de haute trahison, parce qu'il avait vigoureusement repoussé les attaques de la populace contre un régiment dont elle voulait enlever les armes. C'est la plus remarquable de ses défenses et ce n'est pas la moins courageuse : il fallait de la hardiesse et de l'énergie pour défendre en pareille cause un étranger, par-devant les chefs de clubs, enivrés de la prise toute récente de la Bastille, et qui s'étaient rendus en foule au Châtelet, autant pour intimider l'orateur que pour suivre de près les débats. Il réussit à faire acquitter le général. Le succès de de Sèze éveilla de nombreux échos dans le public. Le *Mercure* donna une mauvaise pièce de vers, pleine de bonnes intentions, où un confrère célébrait chaudement son triomphe. Un des plus habiles graveurs de Paris lui frappa une médaille, et il en reçut une autre du roi de Pologne dont Bezenval était l'allié.

La seconde cause fut celle qu'il plaida pour Monsieur, frère du roi, dans une contestation pécuniaire. Il obtint en faveur de son noble client le dernier arrêt prononcé par le Parlement, qui fut fermé le lendemain.

Ainsi sa ligne de conduite était bien tracée dès l'abord, et avant de sortir du barreau pour entrer dans l'histoire, ses triomphes dans deux causes qui se rattachaient diversement à celle de la royauté semblaient le désigner au choix de Louis XVI.

D'ailleurs, le futur défenseur du roi, avocat à dix-neuf ans, s'était fait remarquer de bonne heure dans son pays natal, Bordeaux. Gerbier, ami d'enfance de son père, le président Dupaty, son ami personnel, Target et Elie de Beaumont, c'est-à-dire quatre des plus illustres avocats d'alors et de tous les temps, l'exhortèrent vivement à se rendre à Paris. Il y était à peine arrivé et ne savait encore s'il pourrait s'y fixer définitivement, quand un premier succès le mit inopinément à la mode.

Il s'agissait du partage de la fortune laissée par le philosophe Helvétius. Une de ses filles, la comtesse d'Andlaw, avait choisi Target pour la défendre. Mais un jour qu'elle était allée lui faire visite, celui-ci lui déclare qu'il renonce à sa cause, dont un jeune homme récemment arrivé de Bordeaux veut bien se charger. A ces mots, la comtesse stupéfaite se récrie. Elle se croit perdue et accable de reproches Target, qui lui répond tranquillement :

— Madame, vous ne connaissez pas mon ami : il demeure chez Elie de Beaumont. Allez le voir, et je m'en rapporte à ce que vous m'en direz.

La comtesse y alla et fut tellement satisfaite de sa visite qu'elle consentit au changement dont elle s'était d'abord si vivement alarmée. Elle eut raison, car le triomphe du jeune avocat fut complet. Les *Mémoires* de Bachaumont, tout satiriques qu'ils soient, nous l'attestent.

La chronique rapporte qu'il plaida avec un éclat sans exemple; que, pendant cinq quarts d'heure, il captiva étroitement l'attention des juges ; qu'à la fin on l'applaudit durant plusieurs minutes et que le président du Châtelet le félicita publiquement.

Jusqu'à la chute de l'empire, de Sèze resta à l'écart. « La Restauration, a dit Chateaubriand, fut la couronne de ce grand citoyen. » Il fut alors nommé président de la Cour suprême, pair de France, puis comte, avec l'autorisation de placer des fleurs de lis dans ses armes et de graver autour de l'écusson la date de son plaidoyer : 26 *décembre* 1792. Mais la faveur à laquelle il fut le plus sensible, ce fut son élection à l'Académie. De Sèze justifia ce choix, lorsqu'il présida, comme directeur, à la réception du Cuvier : le discours qu'il prononça dans cette circonstance peut passer pour un modèle de goût, de sentiment littéraire et de mesure, dans cette manière aimable, facile, élégante, qui est un des caractères de son éloquence.

De Sèze se montra un des académiciens les plus assidus. Son grand âge n'enlevait rien à l'activité de sa vie. Il mourut à quatre-vingts ans ; on lui rendit d'éclatants honneurs funèbres, et, malgré quelques nuages récemment élevés entre son collègue et lui, Chateaubriand sollicita et obtint aisément de la famille l'honneur de prononcer son éloge à la Chambre des pairs.

Comme homme, de Sèze fut aimé et estimé de ceux qui le connurent. Marmontel, qui l'avait pratiqué à Grignon, l'a dépeint ainsi dans ses *Mémoires* : « Une gaieté naïve, piquante, ingénieuse, une éloquence naturelle qui, dans la conversation même la plus familière, coule de verve avec abondance ; une prestesse, une justesse de pensée et d'expression qui, à tout moment, semble inspirée ; et, mieux que tout cela, un cœur ouvert, plein de droiture, de sensibilité, de bonté, de candeur. » — Il était adoré dans sa famille, parce qu'il y était adorable, — nous disait M. le comte de Sèze, le fils de l'illustre défenseur de Louis.

Comme avocat, nous l'apprécierons par ces lignes extraites d'un récent volume de M. Chauvot, sur le *Barreau de Bordeaux*. « On chercherait en vain dans de Sèze ces mouvements tumultueux qui maîtrisent la place publique ; son langage se recommande par l'harmonie, la noblesse, l'atticisme ; à la souplesse se joint chez lui un tact exquis des convenances oratoires ; son élocution est ornée, mais

ce qui plaît dans sa parure, c'est qu'elle est toujours sévère. » A l'élévation de la pensée et à l'élégance du langage, qui sont ses qualités distinctives, de Sèze a souvent joint le mouvement, la chaleur et une véritable éloquence.

Marmontel lui a appliqué ces deux vers :

Cras amet qui nunquàm amavit,
Qui jàm amavit cras amet.

(Il faut l'aimer, si on ne l'a point aimé encore; il faut l'aimer toujours dès qu'on l'a aimé une fois.)

Un membre de sa famille, dans une lettre qu'il nous adresse à son sujet, lui applique ces paroles d'un grave écrivain, par lesquelles nous terminerons cet article : *Bonum virum facilè crederes; magnum, libenter.*

Puissent nos lectrices nous pardonner tant de citations latines!

X. — AMABLE-GUILLAUME-PROSPER BRUGIÈRE, BARON DE BARANTE.

(Élu en 1828.)

Si le lecteur s'attend à trouver des anecdotes dans la vie de M. de Barante, son espoir sera complétement déçu.

Portrait de M. de Barante. Dessin de Franck.

M. de Barante n'est ni M. de Boufflers, ni M. de Ségur, c'est un écrivain ferme et sobre, un grave homme d'État, et le caractère particulier de cette calme et sérieuse existence est précisément de ne pas offrir de ces traits saillants, de ces historiettes plus ou moins piquantes, qui font la joie des narrateurs vulgaires. La biographie, telle qu'on l'a entendue et appliquée dans ces derniers temps, ne peut mordre à cette vie renfermée dans le cercle des choses utiles : aussi n'y a-t-elle même pas essayé.

Une petite anecdote néanmoins, pour commencer, toute frêle et bien insignifiante en apparence. Ce sera la seule. Tandis qu'il était au collége, on mit en loterie un livre et un étui de mathématiques; l'enfant prit un billet de chaque loterie, en disant :

— J'ai toujours été heureux : je gagnerai les deux lots.

Ce qui arriva en effet.

Il ne tiendrait qu'à moi de voir là un symbole et un pronostic. En dehors de sa vie privée, où il a eu ses douleurs, comme quiconque a dépassé l'adolescence, mais qu'il ne nous appartient pas d'aborder ici (1), M. de Ba-

(1) Nous dirons un mot pourtant d'un de ses plus grands chagrins domestiques. M. de Barante a perdu, à peine âgée de dix-neuf ans, une fille qui, au dire de ceux dont elle était connue, annonçait déjà une femme supérieure.

rante peut être regardé comme le type de l'homme heureux. En tout il a réussi; il est arrivé à tout ce qu'il a tenté, comme homme d'État et comme écrivain, et il a eu surtout ce rare et presque unique bonheur de n'être pas brutalement contesté, renié, conspué, par un sort commun aux plus grands dans les jours de réaction, — ce qu'il doit particulièrement sans doute à la dignité continuelle d'une vie modeste qui ne s'est jamais mise orgueilleusement en avant, qui s'est renfermée dans le travail et le devoir, sans afficher de prétentions irritantes et sans rechercher un bruit dangereux. Le caractère a toujours été en lui au moins à la hauteur du talent.

M. de Barante est né à Riom en Auvergne (1782), d'une famille de petite robe. Son père et son bisaïeul s'étaient déjà distingués dans la littérature; il devait s'y faire remarquer davantage. Après ses premières études, il entra à l'école Polytechnique, puis fut surnuméraire au ministère de l'intérieur, et un peu plus tard, nommé auditeur au Conseil d'État, il remplit plusieurs missions diplomatiques. Pendant que son père était préfet à Genève, le jeune homme fut présenté au château de Coppet, dont le séjour de Mme de Staël avait fait le rendez-vous des hommes les plus illustres de France et de l'Europe. Il y trouva Benjamin Constant, Mme Récamier, le prince de Prusse, etc., et l'on peut juger de l'influence que cette visite dut exercer sur son esprit et peut-être sur son caractère, — de la direction qu'elle dut imprimer à cette jeune et déjà sérieuse intelligence. Avec un peu de bonne volonté, on pourrait y voir le point de départ et comme l'explication de sa vie ultérieure.

En 1809, M. de Barante était préfet de la Vendée ; ce fut alors qu'il se maria avec Mlle d'Houdetot, petite-fille de cette Mme d'Houdetot, que les *Confessions* de Jean-Jacques ont rendue célèbre. L'empereur signa à son contrat. Il fut tour à tour ou simultanément conseiller d'État et secrétaire général du ministère de l'intérieur, député, directeur général des contributions indirectes, pair de France, ambassadeur à diverses cours, entre autres à celle de Russie, où il s'était si bien concilié l'affection de l'empereur Nicolas, que celui-ci, malgré ses sentiments d'aversion contre le gouvernement du roi Louis-Philippe, se rendit un jour à un des bals de l'ambassade, voulant donner à M. de Barante une marque toute particulière de son estime pour lui. Ce fut à ce dernier poste que le surprit la révolution de 1848; depuis cette époque, il s'est retiré des affaires publiques, et vit en Auvergne à Barante, sauf un ou deux mois qu'il vient, chaque année, passer à Paris.

Au milieu du faste auquel le condamnèrent souvent ses fonctions, M. de Barante conserva toujours personnellement la plus grande simplicité : c'est une des vertus favorites de ce vrai philosophe; son désintéressement a toujours été grand et sincère, et sa bienfaisance inépuisable. Le pays qu'il habite pourrait rendre témoignage de son intelligente et prodigue charité, et ce n'est pas à nous à compter ici les sommes dépensées en aumônes, en bienfaits, en fondations d'écoles ou de maisons de sœurs. M. de Barante, esprit et cœur religieux, catholique fervent, pratique scrupuleusement le précepte de l'Évangile, et sa main gauche ignore tout ce que sa main droite a donné.

C'est ainsi que l'historien des ducs de Bourgogne vit dans une retraite studieuse et un loisir noblement occupé. Il a porté dans sa vie solitaire les vertus de sa vie publique, et une personne du plus grand et du meilleur monde, qui s'honore d'avoir longtemps vécu dans son intimité, nous parlait dernièrement, avec une sorte d'admiration, de son activité, toujours la même en dépit d'une vieillesse d'ailleurs très-vigoureuse, — de sa douceur, de sa bonté, de son étonnante égalité d'humeur.

Le premier ouvrage de M. de Barante remonte à 1808: c'est le *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle*, publié alors sans nom d'auteur, — aperçu rapide et sobre, ferme et lumineux résumé d'un vaste sujet qu'on n'eût pas cru capable de se resserrer dans ces étroites limites. On connaît la réputation de ce livre excellent, qui a eu jusqu'à présent sept ou huit éditions. M. de Barante a pris part à la rédaction des mémoires de Mme de la Rochejaquelein, parus en 1814; sept ans après, il donna la traduction des *OEuvres dramatiques de Schiller*. Un peu plus tard, il publia l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, en douze volumes, qui a déjà eu six éditions.

Lorsque j'étais en seconde, j'entendis lire cette histoire, d'un bout à l'autre, pendant les repas, dans un collége qui avait conservé les vieilles traditions monastiques. Au commencement du dîner et du *souper*, le lecteur montait dans une chaire sise au bout du vaste réfectoire, et là, d'une voix haute et lente, il tâchait de dominer le terrible bruit de vaisselle qui s'élevait de toutes les tables. Il fallait se faire à ce singulier mode d'instruction; au bout d'un mois, on finissait par entendre, et tout en mangeant on ne perdait pas un mot. Je me souviens encore de l'effet produit par ces récits vivants et dramatiques sur nous tous, qui ne nous doutions guère alors que l'*Histoire des ducs de Bourgogne* pût être autre chose qu'une chronique locale de fort mince intérêt; de l'attrait singulier que nous éprouvions à ces pages écrites avec un archaïsme charmant qui n'a rien d'affecté, à ces narrations naïves et pittoresques où a passé le souffle de Froissart. Je ne crois pas que jamais livre historique ait fait pareille impression sur moi, et nul, en effet, n'est plus propre à intéresser vivement une jeune imagination, que cet ouvrage où tout est mis en récits colorés et pleins d'animation, et où rien n'est donné à la discussion proprement dite, parce que M. de Barante pensait, avec Quintilien, qu'on écrit l'histoire pour narrer et non pour prouver.

Mais le célèbre académicien semble avoir renoncé depuis à cette première méthode, fort contestable, dans sa récente *Histoire de la Convention nationale*, où le philosophe se montre à côté du peintre, et où la théorie se mêle au récit. Parmi les nombreux livres roulant sur une période plus ou moins longue de notre première révolution, celui de M. de Barante, écrit avec élévation et impartialité, d'après les documents les plus originaux et les plus authentiques, est un des plus remarquables et a été l'un des plus remarqués.

On doit encore à M. de Barante trois volumes de *Mélanges littéraires* et d'autres ouvrages que pourront consulter ceux qui aiment une forme élégante et précise, élevée et sincère, mise au service d'une haute pensée et d'une instruction solide.

VICTOR FOURNEL.

Aucune biographie, exacte et complète, de M. de Barante n'ayant encore paru, les détails authentiques de cette notice seront d'autant plus précieux qu'ils ont été communiqués à l'auteur par une femme éminente, liée longtemps, à Paris et à Saint-Pétersbourg, avec l'ambassadeur de France et sa famille.

(*Note de la Rédaction.*)

LE PORT ET LES FÊTES DE CHERBOURG.

Le génie humain. — Le canal du Midi et le port de Cherbourg. — Riquet à Versailles. — Vauban. — La digue de Cherbourg. — Louis XIV. — Napoléon. — Un rêve réalisé. — Le spectacle et les spectateurs.

La persévérance humaine vient à bout de tout.

Témoin le canal du Midi et le port de Cherbourg.

Ces deux œuvres colossales sont, en effet, le digne pendant l'une de l'autre, et nous ne sachions pas beaucoup de romans aussi merveilleux que leur histoire.

Il y a deux siècles environ, un tout jeune homme partait de Toulouse et se rendait à Versailles. Il allait soumettre à Colbert et à Louis XIV un projet immense. Il était pauvre et faisait la route à pied; mais il avait au front deux étoiles : le génie et l'espérance.

Ce jeune homme s'appelait Riquety (ou Riquet) et descendait des réfugiés italiens du seizième siècle, qui avaient retrouvé en Languedoc le doux ciel de leur patrie.

Le voyageur arrive à Versailles et obtient une audience de Colbert. Il lui expose, avec une netteté admirable, le projet du canal du Midi.

Colbert s'étonne et lui demande son âge. Riquet n'avait pas encore vingt ans!

Le grand ministre discute gravement avec cet enfant prodigieux. — Les particuliers, dit-il, les états, le roi lui-même seront effrayés de tout l'argent qu'il y aurait à jeter là! Votre projet est sublime, jeune homme, mais comment le réaliser?

— Monseigneur, répond Riquet, ce projet est le rêve de ma vie. Je sens là que je lèverai tous les obstacles! Ayez seulement la bonté d'en parler au roi.

Colbert fut entraîné par cette conviction inébranlable; il la partagea, et, quatorze ans plus tard, l'œuvre gigantesque était terminée, le canal du Midi était creusé sur une longueur de deux cent trente-huit kilomètres.

Riquet mourut, laissant deux millions de dettes, et Vauban, venant après sa mort visiter le canal, saisi d'admiration à la vue des travaux immenses qui avaient été exécutés, s'étonnait que l'on n'eût pas encore élevé une statue à l'auteur de tant de merveilles.

Le chemin de fer de Cherbourg complète l'œuvre de Riquet, en achevant la jonction du nord au midi, de l'Océan à la Méditerranée, — déjà commencée par les lignes de Marseille, de Bordeaux, de Nantes, du Havre, de Dieppe, de Boulogne, et qui n'attend plus que celles de Brest et de Honfleur avec leurs embranchements.

Le port de Cherbourg couronne dignement — et surpasse même les prodiges du canal du Midi.

Cette baie, si nécessaire et si admirable, n'offrait, il y a cent ans, qu'un ancrage douteux aux navires, seul abri contre les tempêtes du nord-est et du nord-ouest.

Louis XVI, le premier, résolut de la couvrir par une digue puissante. Dès le commencement, ce travail fut herculéen. Après divers essais, on imagina de jeter au fond de l'eau des caisses coniques en charpente chargées de pierres; mais ces constructions, malgré leur poids, n'ayant pu résister à l'agitation de la mer, on essaya d'y substituer une digue à pierres perdues. Ces pierres furent dispersées. Alors on en revint aux cônes chargés de roches, mais on y ajouta des blocs énormes qui couronnèrent et affermirent les caisses coniques. Le succès était désormais assuré, mais il exigeait de longues années de patience et beaucoup d'argent. Survint la Révolution qui suspendit les travaux. Napoléon Ier les reprit avec sa vigueur irrésistible, — et on sait ce qu'est aujourd'hui la digue de Cherbourg, achevée par cinq règnes successifs. Elle a près de quatre mille mètres de long sur une largeur de soixante-dix-huit mètres à la base et de vingt-neuf mètres au sommet. Une batterie au centre et trois forts défendent cet ouvrage et l'intérieur de la rade, qui peut contenir quatre cents vaisseaux.

Ce miracle de l'art ne suffisant pas encore à Napoléon, il se dit un jour ; — Je veux que Cherbourg soit à la fois la grande porte et l'arsenal maritime de la France. Je veux que l'ensemble du port militaire comprenne un avant-port ayant ouverture sur la rade par un chenal de soixante-quatre mètres, contenu entre deux môles qui s'avanceront en mer à la distance de trois cents mètres du rivage. A droite de l'avant-port sera un premier bassin. Sur une seconde ligne, également parallèle à la côte, s'étendra l'arrière-bassin, qui, à lui seul, aura la longueur de l'avant-port. Je veux enfin concentrer ici, à un moment donné, toutes les forces navales du pays, de telle sorte que deux nations entières puissent au besoin se prendre corps à corps dans les eaux de la Manche.

Ce rêve semblait plus impossible encore que celui de Riquet. Il s'est réalisé au prix des jours et des années, des bras et des millions, à la force de l'homme et de la vapeur, aux dépens des éléments vaincus, en remuant plus d'ouvriers, de chevaux, d'engins de toute sorte, de pierres, de fer et de bois qu'on n'en saurait nombrer.

Pour donner l'idée de ce tour de force et de patience, il suffira de dire que le bassin et l'arrière-bassin ont été creusés dans le granit!

Il n'est donc pas étonnant que l'inauguration d'un tel ouvrage ait été consacrée par des fêtes sans exemple, — et que le monde entier, pour ainsi dire, avec ses rois et ses reines, ses savants et ses artistes, ses curieux de tout âge et de toute classe, ait voulu assister à ce triomphe du génie humain sur la nature et l'Océan.

Bornons-nous à résumer ici, pour l'histoire, le programme des cinq journées de Cherboug :

Le premier jour, vers cinq heures du soir, le convoi d'honneur est reçu à la gare par toutes les autorités, sous un arc de triomphe monumental, au milieu des troupes de toutes armes, au retentissement de l'artillerie. L'évêque de Coutances bénit les locomotives; le soir, fête et réception à la préfecture maritime.

Le deuxième jour, entrevue, dans la rade, de l'empereur Napoléon III et de la reine d'Angleterre; manœuvres de la flotte considérable réunie dans le port, et augmentée des six vaisseaux et des six frégates anglaises, des yachts de Londres montés par l'aristocratie britannique, et des innombrables navires, chaloupes et canots de toute grandeur et de tout pays...

Le troisième jour, l'empereur pose la première pierre de l'hospice civil, visite l'arsenal et préside à l'inauguration du nouveau bassin, où la mer entre par deux écluses.

Tableau sublime, qui défie la plume et le pinceau.

Un vaisseau à hélice, de 90 canons, *la Ville de Nantes*, quitte la cale où il a été construit, et a l'honneur de prendre le premier possession de ce bassin qui peut contenir quatorze vaisseaux du plus haut rang, et qui n'a pas coûté moins de trente millions.

Le soir, bal, illuminations, feu d'artifice colossal; le lendemain, visite dans la rade, couverte de vaisseaux de toute taille et de tout pavillon.

Le quatrième jour, inauguration, sur le quai, de la statue en bronze de Napoléon Ier, œuvre d'un sculpteur de la Manche, M. Le Véel, qui a obtenu au concours cette commande importante, et qui a justifié la préférence du jury par l'originalité de sa composition.

Le cinquième jour, départ de l'empereur et de l'impératrice, escortés de toute la flotte jusqu'à Brest, où sera figuré un grand combat naval.

Voilà les actes divers du spectacle.

Quant aux spectateurs, figurez-vous les familles royales groupées au centre; à l'entour les dignitaires et les représentants de toutes les nations, les flottes, l'armée, et la foule à perte de vue, sur tous les rayons de la circonférence.

Il n'est pas un villageois qui ne soit venu là, de trente lieues à la ronde, campant, mangeant et dormant dans sa charrette, avec tous ses proches et ses amis.

Cherbourg, peuplé de trente-huit mille habitants, a contenu pendant huit jours de deux à trois cent mille âmes.

Avec une magnificence de grand seigneur, ou plutôt de souverain, la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, qui avait invité les notabilités de la presse, de la littérature, des arts, des sciences, de l'industrie et de la finance, a dû, pour recevoir ses hôtes, louer en totalité le principal hôtel de Cherbourg, agrandi par des aménagements nouveaux. Sur l'emplacement même de l'embarcadère, elle avait en outre dressé des tentes destinées à recevoir douze cents lits, et munies amplement de tout ce qui pouvait assurer le comfort aux voyageurs.

Enfin, non-seulement on a vu là la France et l'Angleterre réunies comme en Crimée; non-seulement on y a logé sous la tente comme devant Sébastopol; mais on a encore emprunté aux Chinois l'usage des villes flottantes, et tous ceux qui ne craignaient pas d'être ballottés par les vagues de la Manche, ont trouvé asile dans la rade sur les embarcations métamorphosées en hôtelleries...

De sorte que le spectacle le plus étonnant peut-être a été celui... des spectateurs.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET.

Je n'ai que trois partis : vaincre, mourir ou abdiquer. Mot de Napoléon en 1814. (Jeu — nez queue — trois parts — *t* — Yves — Ain — *cre* — *m* — hourt — roue — *ab* dit : *quer*.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

N.-B. A NOS LECTEURS. — Voyez, au MERCURE, l'avis pour le renouvellement de l'Abonnement.

ÉTUDES SUR L'INDE ANGLAISE.

ÉLÉPHANTS ET MONSTRES.

ÉPISODE DE L'INSURRECTION INDIENNE. — 1857 (1).

A travers les bois. La famille dans les howdahs sur les éléphants. Dessin de J. Worms et de A. de Bar.

La nuit était avancée; un silence de solitude régnait autour de l'habitation et donnait une affreuse tristesse à ce paysage nocturne que le soleil fait si joyeux. Une seule fenêtre restait ouverte à la façade du nord et laissait échapper la clarté d'une lampe, reflétée sur un épais massif d'ébéniers. C'était le kiosque de la chambre des deux sœurs, Paula et Amata; elles demandaient à l'air de la nuit un peu de fraîcheur pour adoucir la fièvre de leurs émotions et attendre le bienfait du sommeil.

Deux hommes, — nous sommes obligé de leur donner ce nom, — sortirent du massif d'ébéniers comme deux bêtes fauves, et se mirent à ramper comme des reptiles à travers les hautes herbes, selon l'usage des Taugs, quand

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

ils vont se faire étrangleurs. Ces deux monstres de nuit avaient pour surnoms Tauly et Mendesour, les deux *fidèles* cipayes de Volsy.

Arrivés au pied du mur de l'habitation, sous le kiosque des deux sœurs, ils prêtèrent l'oreille pour s'assurer que l'entretien des deux jeunes filles avait été interrompu par le sommeil; et ensuite ils examinèrent le mur, pour l'escalader avec l'agilité merveilleuse des jongleurs indiens.

Un léger frôlement d'herbes leur fit détourner la tête, et ce qu'ils virent dans l'ombre glaça leur sang et arrêta le cri sur leurs lèvres. Deux constables de la nature, les deux éléphants, touchaient du bout de leurs trompes Tauly et Mendesour, et les regardaient avec de petits yeux rouges comme des tisons.

Abandonnés à eux-mêmes, dans le désordre de cette soirée où maîtres et serviteurs avaient perdu la tête, nos deux amis, Cylon et Baby, profitaient de leur liberté nocturne et pâturaient à travers les cannes à sucre; mais leur instinct, supérieur à notre raison, leur faisant pressentir des dangers nouveaux dans cette confusion inusitée, ils veillaient de loin sur l'habitation, comme deux molosses de garde, au flair infaillible, et les deux maraudeurs indiens venaient de s'apercevoir de tant de vigilance et de soins intelligents. Les éléphants avaient arrêté les coupables sur le lieu du délit, mais leur devoir se bornait là; ils ne se regardaient ni comme des juges ni comme des exécuteurs; ils emprisonnaient les deux cipayes dans le formidable cercle de leurs trompes, et attendaient le jour pour les livrer à la justice humaine. Faire davantage, c'était compromettre la sagesse calme et la logique instinctive des éléphants.

Le docteur Hébert avait terminé une longue et joyeuse lettre à sa mère, et, ce devoir pieux rempli, il se trouva plus calme.

— Si je meurs dans cette expédition, pensait-il, j'aurai donné trois heureux mois de plus à ma mère.

Il laissa sa missive bien en vue sur une table, et sortit résolûment pour aller rejoindre César Verlacq.

Une idée fort naturelle le détourna un instant du chemin direct; il voulut donner un dernier coup d'œil, comme un adieu, au kiosque de fleurs où Paula s'abritait au milieu du jour dans une ombre douce, pour lire ou broder. Quand il eut tourné l'angle du mur, il s'arrêta brusquement, comme foudroyé de surprise, en apercevant un tableau de nuit, inconnu dans l'histoire et la fable indiennes : deux hommes sinistres, immobiles comme deux statues de granit noir, et gardés à vue par deux éléphants. A la clarté douteuse qui tombait du kiosque, on aurait cru voir un de ces énormes bas-reliefs des temples souterrains d'Elora, lorsqu'un rayon de lumière horizontale pénètre dans les ténébreuses horreurs de ces puits, creusés par des architectes inconnus.

Après la surprise, la réflexion vint, et le jeune docteur devina tout en reconnaissant les deux cipayes. Maraudeurs nocturnes, ces bandits cuivrés étaient comme l'avant-garde de toute la bande de Meerut. Un horrible danger menaçait donc les deux filles de Rivarès, et, pour le moment, il ne fallait songer qu'à veiller et à défendre, sans alarmer les jeunes femmes. Hébert renonça par devoir et par nécessité à son expédition de Meerut, et tint conseil avec César Verlacq sur le parti décisif qu'il fallait prendre.

Verlacq, qui vivait dans l'intimité avec les deux éléphants, et leur servait souvent de cornac, dit à Hébert :

— Laissez-moi faire ; je crois mon idée bonne.

Il se munit des choses nécessaires à l'opération méditée, marcha aux cipayes, et, sous la protection des deux trompes amies, il garrotta étroitement Tauly et Mendesour, et enferma les coupables à triple tour dans une cave de l'habitation. Hébert accompagnait son domestique avec deux pistolets armés, le doigt à la détente, et prêt à faire feu, en cas de rébellion.

Après cette expédition, Hébert consulta Verlacq sur le nombre de serviteurs sur lesquels on pourrait compter pour défendre l'habitation dans un cas de surprise.

— Sur bien peu, dit Verlacq avec tristesse ; je connais tout le personnel et je vois à peine quatre hommes braves et sincèrement attachés à la maison : il y a le jardinier, le palefrenier, le domestique de M. Rivarès et un batteur de riz; tout le reste ne nous ferait aucun mal, je crois, mais ne nous défendrait pas.

— Eh bien ! dit Hébert, il faut tout de suite, et sous un prétexte quelconque, réveiller ces quatre hommes, les instruire du péril, et leur dire de se tenir prêts avec des armes sous la main... Le plus grand secret surtout, mon brave Verlacq, il faut que les femmes ne sachent rien ; elles ont déjà souffert assez, et...

— Mais, interrompit Verlacq, si nous sommes attaqués, ces deux belles demoiselles entendront les coups de carabine, et il vaudrait peut-être mieux les avertir.

— Non, Verlacq; ce qu'il faut avant tout, c'est leur donner du repos et du sommeil, le plus longtemps possible ; et puis, qui sait? notre devoir est de prendre toutes nos précautions; mais nous avons encore l'heureuse chance de n'être pas attaqués.

— Vous avez raison ; mais lorsqu'on se met à prendre des précautions, il faut les prendre toutes, dit Verlacq, après avoir réfléchi; voici la meilleure...

— Voyons, donne vite la meilleure, dépêche-toi !

— Voici, maître ; je vais placer les *howdahs* (1), et les plus larges, sur le dos de nos deux éléphants, afin qu'ils soient prêts et qu'on n'ait plus qu'à leur dire : *Tout doucement, mes petits; outh, hasté, jee.* A la première alerte, Cylon et Baby emporteront ces jeunes filles et leurs *mahouts* (cornacs) d'occasion bien plus vite que le cheval le plus leste ; moi, je me charge de les conduire en lieu sûr.

Hébert réfléchit un peut et dit :

— Je t'approuve, ne perdons pas de temps. Place les howdahs, et après réveille et arme les fidèles de la maison ; il faut que dans une heure tout soit prêt.

La nuit s'écoulait, et le jeune docteur, qui s'était chargé du rôle de sentinelle, prêtait continuellement l'oreille aux murmures de la campagne et n'entendait rien qui justifiât ses craintes ; aucun bruit alarmant ne s'élevait aux environs. La petite troupe des défenseurs, réunie sous le chattiram, faisait bonne garde ; les deux éléphants attendaient à la porte de leur enclos, et ils paraissaient joyeux, disait Verlacq, comme s'ils eussent deviné la grandeur du service qu'ils allaient rendre à leurs jeunes maîtresses dans cette affreuse nuit.

On attendit le danger jusqu'au lever du soleil. La clarté du jour dissipa les inquiétudes et leur donna même un caractère d'exagération presque ridicule : Verlacq hasarda quelques plaisanteries en ramenant Cylon et Baby dans leur enclos, où il les débarrassa de l'attirail de voyage. Les serviteurs, que le travail appelait, murmurèrent contre Hébert, en regrettant une nuit perdue. Toutes les histoires de la veille furent traitées de visions indiennes et de contes chinois ; Luiz Rivarès lui-même, rassuré par l'éclat du soleil et la sérénité de la campagne, montra un

(1) Les *howdahs* sont des espèces de cabs ou cabriolets sans roues portés par les éléphants.

visage si calme, que le travail recommença dans l'usine, comme si les alarmes de la veille n'eussent pas existé.

Paula descendit fort tard et seule; elle manifesta un grand étonnement en voyant le docteur Hébert assis avec insouciance sur la terrasse de l'habitation, et s'avança vers lui avec l'intention de recevoir son salut et de le remercier ironiquement du zèle avec lequel il avait couru au secours de Volsy. Les premiers mots échangés entre la jeune fille et le docteur furent froids et convenables; mais Paula était trop vivement irritée pour s'en tenir à ces préliminaires.

— Monsieur, dit-elle de sa voix la moins douce, j'ai toujours entendu vanter la galanterie des Français, et je vois aujourd'hui qu'elle est à la hauteur de leur courage.

Hébert bondit comme si cette phrase eût été un coup de poignard, et répondit sur un ton calme:

— Mademoiselle, il ne faut pas juger d'un peuple par un homme; je puis manquer de galanterie et de courage, moi; mais cela ne prouve rien contre ma nation.

— Ainsi, monsieur, reprit la jeune et belle créole, vous ne vous justifiez qu'en vous accusant.

— Que pourrais-je vous dire, mademoiselle? les faits parlent contre moi; les apparences ne me sont pas favorables. Je devrais être à Meerut, et je suis ici. J'aime mieux la sécurité que le péril; c'est trop évident.

— Et votre nuit a été assez bonne, sans doute?

— Oui, mademoiselle, je suis assez content de ma nuit.

— Et maintenant, monsieur, le soleil, qui donne du courage aux plus poltrons, ne vous conseille pas mieux que la nuit? Vous irez herboriser le long des ruisseaux; vous n'irez pas à Meerut connaître le sort de votre ami...

Le silence obstiné d'Hébert mit au comble l'irritation contenue de la vive créole; elle lança au jeune homme un regard foudroyant, et lui dit:

— J'apprends aujourd'hui comment est faite la lâcheté.

Et elle disparut sous les arbres, en murmurant d'autres paroles plus injurieuses encore pour Hébert.

Le jeune homme se montra héroïque pendant cet entretien intolérable; il n'avait qu'un mot à dire pour se justifier d'une si odieuse accusation devant une femme aimée; il préféra se taire et rester fidèle à son premier plan de conduite: ne pas alarmer les femmes et les protéger à leur insu.

Paula ne s'en tint pas aux paroles; elle profita de l'ascendant qu'elle avait sur son père pour tirer une vengeance complète du silence et de la conduite d'Hébert; elle exigea que, par ordre de Luiz Rivarès, ce lâche Français serait chassé de l'habitation, comme indigne de s'asseoir à la table d'une noble famille portugaise. Le père, dominé par Paula, s'inspira de l'aveugle indignation de sa fille, et, rencontrant Hébert dans la salle verte, il lui dit, sur le ton le plus injurieux:

— Monsieur, l'Inde est grande; on peut herboriser partout; honorez-nous de votre absence, on vous saura gré de ce service chez les Rivarès.

Et portant la main à son chapeau de Manille, sans se découvrir, il fit une révérence ironique et s'éloigna.

Hébert courut à lui, et le prenant par le bras:

— Me permettrez-vous, lui dit-il, de vous faire, à vous seul, une petite confidence?

Le ton naturellement amical qui accompagnait ces paroles frappa Luiz Rivarès; il s'arrêta et parut disposé à écouter la confidence du docteur.

Alors Hébert révéla dans tous leurs détails les horribles scènes de la nuit, et montra du doigt la prison provisoire où les deux bandits étaient enfermés. Il finit par ces mots:

— Maintenant je puis accepter mon congé sans honte; adieu, Rivarès, veillez sur vos prisonniers.

Ce fut alors Rivarès qui retint par le bras le docteur Hébert. Le terrible récit avait profondément ému le père de famille et le maître de l'habitation; il serra les mains du jeune homme et lui dit:

— Pour vous remercier dignement, je voudrais pouvoir vous appeler mon fils... Le jour viendra peut-être...

Il s'arrêta brusquement et retira ses mains des mains du docteur Hébert; Paula traversait la salle verte, en retenant un cri de surprise dont la première note fut entendue. Elle venait assister avec une sorte de joie à une scène d'expulsion dont la flétrissure retombait sur le lâche Hébert, et que voyait-elle? son père prodiguant à ce misérable les témoignages de la plus vive affection et de la plus sincère amitié.

Luiz Rivarès essuya furtivement deux larmes, les remplaça par un sourire, et s'avançant vers Paula:

— Chère enfant, lui dit-il, tu dois avoir pleine confiance en ton père, ton meilleur et peut-être ton seul ami... Eh bien! le te le jure, le docteur Hébert ne mérite pas l'affront sanglant qu'il allait recevoir; c'est un homme plein d'honneur et de courage...

Un éclat de rire strident interrompit cet éloge; Paula était arrivée au délire de la colère et de la douleur.

— Oui, je devais m'attendre à cela, dit-elle; il vous a parlé avec son faux esprit de démon et il vous a séduit. Vous êtes sa dupe et il rit de votre crédulité...

— Non, non, ma chère fille, interrompit Rivarès; non, crois-le bien, ce jeune homme...

— Il vous a indignement trompé, mon père, vous dis-je. Ah! si vous l'aviez vu tout à l'heure devant moi, pâle et muet comme le criminel surpris dans son crime, vous ne le justifieriez pas, comme vous faites.

— Je le justifierai toujours, ma chère Paula; et toi-même tu lui rendras justice..., et bientôt.

Paula tressaillit et fit le signe impérieux qui supprime la parole; son oreille subtile venait de recueillir des cris confus et le bruit précipité d'un galop de cheval. Elle prit le bras de son père et dit d'une voix étouffée:

— Allons voir!

Un cavalier franchissait la première porte de l'habitation, au milieu des serviteurs et des travailleurs de l'usine, accourus au même bruit; il tenait une jeune fille de onze à douze ans avec son bras gauche replié sur sa poitrine, et sa main droite semblait faire le geste qui ordonne le silence et le calme. Paula poussa un cri de terreur; mais son énergie virile la sauva d'un évanouissement; elle avait reconnu de loin son fiancé Volsy; elle avait vu des traces de sang sur le pantalon blanc de l'uniforme: tout annonçait un désastre inouï, le ravage de l'habitation des Windham, et le massacre de toute une famille, dont il ne restait plus que la petite Mary, sauvée miraculeusement par son frère et par la protection de Dieu.

III. — A TRAVERS LES BOIS.

Ce fut un moment impossible à décrire, car trop de choses émouvantes se firent à la fois. Paula et Amata s'emparèrent de la petite fille, qui demandait sa mère avec des cris déchirants, et le docteur Hébert reçut dans ses bras le jeune officier anglais, qui perdait son sang par une blessure, et articulait à peine ces effrayantes paroles:

— Sauvez les femmes..., pas une minute de retard, — les brigands sont là..., ne perdez pas votre temps avec moi..., je suis blessé à mort.

Luiz Rivarès, hors de lui et n'étant plus maître de sa raison, comme tout homme heureux qu'une catastrophe subite écrase, allait et venait sur la terrasse, en criant :

— Je ne suis pas Anglais, moi ! mon pavillon me protége ! Je n'abandonnerai pas mon habitation ! je veux les recevoir.

Hébert mettait un appareil sur la blessure de Volsy, et, à chaque instant, il regardait de tous côtés pour voir si le fidèle Verlacq n'arrivait pas.

Les serviteurs et les travailleurs indiens assemblés devant l'habitation regardaient cette scène avec une indifférence alarmante, et ne paraissaient nullement disposés à prendre les armes pour défendre l'habitation contre leurs compatriotes insurgés.

— Hâtez-vous donc ! redisait sans cesse Volsy ; sauvez les femmes, au nom du ciel !

Hébert, tout entier à ses devoirs de médecin, n'avait pas l'air d'écouter Volsy.

Verlacq arriva bientôt avec les deux éléphants, deux chevaux et des munitions, et des provisions de toute espèce. Hébert dit à Volsy : — Sauvons les femmes et les hommes, et fit signe à Verlacq de préparer les éléphants à recevoir les fugitifs.

Volsy, agonisant et couché sur l'herbe, ne parlait plus, mais il désignait toujours du doigt et du regard la route de l'habitation de son père, c'est-à-dire le chemin des égorgeurs et des incendiaires attendus.

Puis le jeune homme ferma les yeux, laissa tomber ses bras, et sembla rendre l'âme dans une dernière convulsion.

— Il est mort ! dirent plusieurs voix, au moment où Paula descendait sur la terrasse.

— Taisez-vous ! leur cria Hébert.

Et prenant Volsy dans ses bras, avec l'aide de Verlacq, il le plaça dans le howdah de l'éléphant Cylon, en disant à Paula, désolée et muette :

— Ne vous alarmez pas, mademoiselle, ce n'est qu'une faiblesse d'épuisement, je réponds de la vie de Volsy.

En un clin d'œil, les deux jeunes femmes, la petite Mary, Hébert, Volsy, Leïla, Verlacq, le jardinier fidèle, Luiz Rivarès, les uns placés sur les deux éléphants, les autres sur les chevaux, quittèrent l'habitation en se dirigeant vers la forêt de Willarma, par une route de roche dure, qui ne gardait pas les traces des fugitifs. Verlacq et le jardinier, placés sur le cou des éléphants, servaient de cornacs, et les deux colosses devançaient dans leur course les deux agiles chevaux montés par Hébert et Rivarès.

Un quart d'heure après, des voix stridentes et confuses se firent entendre sur la route de Meerut, avec le fracas d'un ouragan des tropiques ; on vit bientôt arriver une meute de démons cuivrés, de spectres du Ramaïana, de vampires indiens, tous couverts du sang des victimes, tous armés de crids malaisiens, de carabines anglaises, de torches résineuses ; une vivante trombe de destruction qui massacrait, incendiait, ravageait tout sur son passage, et ne laissait après elle que cendres fumantes, ruines éparses et ruisseaux de sang humain.

Les monstres trouvèrent l'habitation déserte et la ravagèrent de fond en comble. Tauly et Mendesour, les deux cipayes prisonniers, poussaient des hurlements affreux au fond de leur cave, et, délivrés par leurs compatriotes, ils reparurent au soleil, avec une soif de vengeance et une furie de passion dont rien ne peut donner une idée dans nos froids pays du Nord, et qui sont les sentiments naturels dans ces zones de flamme, où le même sang coule dans les veines de l'homme sauvage et du tigre noir.

Les deux féroces prisonniers avaient entendu le pas lourd et rapide des deux éléphants, et deviné la direction des fugitifs ; ils s'armèrent jusqu'aux dents, associèrent quatre amis aux chances de leur expédition et, montant à nu six chevaux enlevés aux étables, ils se ruèrent, comme des centaures endiablés, à la poursuite des filles de Rivarès, et les chevaux, flairant dans l'air la trace de leurs compagnons de crèche, secondaient à merveille les coupables intentions de leurs cavaliers.

Cependant la petite caravane, conduite par Verlacq, était arrivée dans la profondeur de la forêt de Willarma, et faisait halte au milieu d'un massif de *cassuarinas*, arbres charmants, dont les feuilles légères imitent le murmure de la mer. Comme il n'y avait plus de secrets à garder, Luiz Rivarès venait d'apprendre à ses deux filles tout ce que le docteur Hébert avait fait d'héroïque pendant la dernière nuit, pour les défendre et protéger l'habitation. Après ce récit, Paula se serait volontiers précipitée aux pieds d'Hébert, pour lui demander le pardon de tant de soupçons injurieux et de paroles outrageantes ; sa haine se changeait en affection et en reconnaissance, à ce moment surtout où elle voyait le jeune médecin prodiguer les soins les plus intelligents à Volsy blessé, car cette halte dans les bois n'avait été faite que pour donner un peu de repos au jeune officier, et appliquer un second appareil sur une hémorrhagie alarmante. En cette occasion, Hébert trouva des ressources merveilleuses dans son art et ses études. La feuille de l'*arbre qui sue au soleil*, découverte par Verlacq, arbre que les Anglais nomment *sun-tree*, opéra une cure étonnante, ou, du moins, donna un espoir de prompte et complète guérison. Le sourire reparut sur le visage de Volsy, et son jeune docteur, oubliant généreusement qu'il était aussi son rival, poussa un cri de joie, et levant les yeux au ciel, il dit à Paula :

— Je l'ai soigné, Dieu le guérit.

Paula tourna la tête pour cacher des larmes et des émotions opposées, et serra les mains du jeune docteur.

— Maintenant, dit Hébert, notre pauvre blessé a besoin de sommeil, et, quoi qu'il arrive, notre devoir est de nous arrêter ici quelques heures pour lui donner ce repos qui est le premier des remèdes.

Verlacq secoua tristement la tête et dit :

— L'endroit n'est pas sûr ; il faudrait marcher tout d'une haleine jusqu'aux frontières du Népaul, à Almora.

— Verlacq, reprit Hébert en souriant, tu es un égoïste, et le conseil n'est pas bon : au reste, il ne vient pas de toi, il t'a été soufflé à l'oreille par Leïla. Toi, tu n'es pas assez fort en géographie pour savoir qu'Almora est sur la frontière du Nepaul.

Et s'adressant à Leïla, il poursuivit :

— Leïla, de quel pays es-tu ?

— D'Almora, docteur Hébert.

— Là ! reprit le docteur en riant, je l'avais deviné... Leïla, écoute... Si ton fiancé Verlacq était blessé comme M. Volsy, et s'il lui fallait deux heures de sommeil pour entrer en convalescence, l'abandonnerais-tu sur la route d'Almora ?... Non, réponds-tu par signe ; eh bien ! ne donne pas de mauvais conseils à Verlacq.

L'endroit était charmant ; les cassuarinas s'arrondissaient en voûtes épaisses sur des lits de grandes herbes ; mille oiseaux chantaient avec les feuilles ; une fontaine s'échappait d'un petit rocher mousseux et formait un bassin d'eau vive, où les éléphants trouvaient un vaste abreuvoir.

Paula ne cessait de redire très-bas à sa sœur :

— Jamais je ne me pardonnerai mes injustices envers M. Hébert ; ce n'est pas un homme, c'est un ange.

La petite Mary dormait sur les genoux d'Amata. Luiz Rivarès, assis sur le gazon et appuyé contre un arbre, paraissait accablé par un désespoir sombre; le jeune officier s'était endormi à côté d'Hébert, son ange gardien.

Les éléphants, après avoir calmé leur soif, jouaient du bout de leur trompe avec l'eau du réservoir, ou lutinaient les chevaux par des espiégleries amicales, lorsque tout à coup ils suspendirent leur récréation, poussèrent un cri d'inquiétude, et, la trompe levée, flairèrent les profondeurs de la forêt suspecte. Verlacq se leva brusquement et fit un signe à Hébert.

Les éléphants poussèrent un second cri plus accentué que le premier, ce qui signifiait : — le premier était un soupçon, le second est une certitude.

Verlacq attacha les chevaux à un arbre, au fond du massif. Hébert dit à Amata :

— Ne réveillez pas Mary et cachez-vous dans cette nuit d'ébéniers.

Luiz Rivarès, ranimé par le péril, s'empara d'une carabine, et fit signe qu'on pouvait compter sur lui.

On porta Volsy, sans le réveiller, dans le réduit sombre où les femmes venaient de se blottir.

Hébert, Verlacq et Rivarès montèrent sur les éléphants, comme une petite garnison se retire sur une citadelle pour se défendre avec avantage contre de nombreux ennemis.

Tauly, Mendesour et leurs quatre compagnons arrivaient à cheval, mais ils n'avançaient que difficilement à travers les lianes, les buissons, les broussailles de la forêt vierge; ils n'avaient pas suivi la route ouverte par deux trompes, comme par deux haches de sapeurs. Leurs chevaux ne les avaient pas guidés tout à fait bien. Tauly et Mendesour connaissaient la fontaine des cassuarinas et ils avaient deviné la halte des fugitifs, en voyant la direction prise par les chevaux. Il y avait un voile si épais de rameaux, de plantes aériennes, de branches parasites, de fleurs flottantes, qu'il était impossible de voir un corps humain ou une bête fauve à la distance de vingt pas. Les chevaux des cipayes, toujours conduits par leurs narines, ouvraient la brèche à travers la muraille végétale, et le craquement des branches fit tout à coup entendre son bruit aux oreilles d'Hébert, de Verlacq et de Rivarès. Les éléphants allongèrent leurs défenses d'ivoire dans la direction du péril et levèrent leurs trompes comme des massues d'airain; les trois hommes recommandèrent les pauvres femmes à Dieu en armant leurs carabines sur les créneaux des éléphants.

Les deux colosses étaient immobiles comme des tours de granit.

Une éclaircie soudaine se fit dans les arbres et les six Indiens se montrèrent presque tous à la fois. Trois coups de feu partirent du sommet des éléphants et trois corps tombèrent dans les hautes herbes sans faire de bruit. A la même minute, les trois Indiens vivants descendirent de cheval et rampèrent comme des boas, avec une agilité prodigieuse, jusqu'à l'endroit où les femmes s'étaient réfugiées. Un coup de soleil indien avait sans doute donné la folie à ces trois démons, car ils mirent en oubli toutes les mesures de prudence que les sauvages les plus braves calculent dans leurs attaques. Ceux-ci étaient de la race de ces fanatiques indiens, qui meurent avec volupté sous les roues du char de Siva, en songeant qu'ils vont revivre, après leur mort, dans le jardin du dieu bleu; ainsi, au lieu de fuir, ils attaquèrent avec rage, comme font les reptiles entourés d'un cercle de feu. Paula, Amata, Leïla, glacées d'effroi, virent ramper les trois monstres, et le cri de détresse expira sur leurs lèvres; la petite Mary dormait toujours de ce sommeil d'enfant que le bruit même de la foudre ne trouble pas. Volsy, réveillé en sursaut par la triple détonation des carabines, se leva, malgré sa faiblesse, pour défendre les jeunes filles, et fut renversé d'un coup de poignard malais par le cipaye Mendesour. A ce moment suprême, où les femmes passent tout à coup de la terreur à l'héroïsme, Paula et Amata, saisies par des mains de bronze et brûlées par des souffles de démons, se débattirent victorieusement comme les femmes saintes d'autrefois, dans les villes prises d'assaut,

Le combat de l'éléphant et des tigres. Dessin de A. de Bar.

et dans cet instant qui vit éclater toutes ces choses, et fut rapide comme l'éclair, Rivarès, Verlacq et le docteur, tombés plutôt que descendus de leurs éléphants, étaient accourus sur le lieu de l'horrible scène, et, ne pouvant faire usage de leurs armes à feu de peur d'égarer leurs coups, ils se précipitèrent sur les Indiens, les étreignirent avec des bras vigoureux, et, au début même de cette lutte corps à corps, s'étonnèrent, avec juste raison, en voyant sous eux rouler trois cadavres... C'est que deux amis étaient

aussi venus, deux défenseurs bien connus de Tauly et de Mendesour ; ils n'avaient point d'armes, eux, et ils ne craignaient pas d'égarer leurs coups, toujours infaillibles, et leurs atteintes de mort délicates comme des caresses, Trois chiquenaudes de trompes, données sur trois fronts cuivrés, avaient suffi, et nos éléphants, après cette victoire, gardaient leur impassibilité modeste et se montraient calmes comme des statues d'Hercule au repos.

Hébert était déjà auprès de Volsy, et, en examinant la blessure, il redoutait beaucoup plus le poison que le coup de l'arme. Avant tout, il fallait guérir préventivement le poison et se servir de la racine du tulipier jaune qui est un merveilleux antidote, trouvé par les *télingas* (porteurs de lettres) pour les blessures mortelles du reptile cobra-capel. Verlacq avait ouvert son herbier de médicaments indiens, et la petite caravane, oubliant les angoisses récentes, suivait, avec une muette inquiétude, le travail d'Hébert auprès de la couche du blessé. Par intervalles, Paula regardait sa sœur, et ce coup d'œil exprimait tous les nobles sentiments de l'admiration et de la tendresse. Amata ne donnait pas la réponse attendue, elle gardait même un maintien sombre et inexplicable pour sa sœur.

Dans l'état de faiblesse où Volsy se trouvait au moment de l'attaque, le moindre coup l'aurait renversé. Sa nouvelle blessure n'était pas profonde, la main qui tenait le crid malais avait frappé dans un moment de délire, où la tête songeait à autre chose. Hébert, après un examen très-attentif, se trouvant rassuré du côté du poison, dit à ses amis :

— Soyez tranquilles, tout ira bien. Le lieu n'est pas sûr ; partons.

Le jeune blessé donna un léger sourire d'adhésion à la parole d'Hébert.

— Il faut sortir des jungles avant la nuit, dit Verlacq, comme s'il eût parlé à lui-même.

— Le conseil est bon, remarqua Rivarès en regardant le soleil à travers les arbres, comme on regarde le cadran d'une horloge pour faire un calcul de temps.

Les femmes, qui comprenaient le sens de ces phrases, tressaillirent en prêtant l'oreille aux murmures des jungles, comme si les hurlements des bêtes fauves eussent devancé le coucher du soleil.

Les éléphants avaient découvert un arbre à pain, et cueillaient tranquillement une collation frugale sur la table providentielle du désert. Les colosses se doutaient bien peut-être que la caravane s'inquiétait des bêtes fauves en ce moment, et ne sachant comment la rassurer, ils avaient l'air de s'occuper d'une chose frivole, comme pour leur conseiller la même insouciance.

Mais les hommes ne comprennent pas toujours les éléphants. Un effroi, d'ailleurs très-naturel, se manifestait dans la famille errante, car les premières ombres noircissaient déjà les tiges des arbres et l'eau du réservoir.

On se remit en route vers l'ouest, dans la direction d'Almora. La marche était lente à travers les bois, car il fallait passer dans des corridors de verdure ouverts par les éléphants, la forêt s'épaississant toujours davantage à mesure qu'on s'éloignait des terres habitées. Un crépuscule très-court donna ses dernières lueurs, et la nuit tomba brusquement comme une coupole noire sur nos pauvres fugitifs.

Volsy ne cessait de se plaindre d'une soif dévorante, comme font tous les blessés, et refusait obstinément l'eau tiède qui restait de la provision. Le docteur s'obstinait aussi dans son refus, quand on traversait un ruisseau, car l'eau fraîche double les accès de fièvre après les blessures.

On arriva dans une éclaircie de bois, où la constellation de la Croix du Sud laissa tomber un rayon, comme pour servir de boussole, et une nappe d'eau vive étincela comme un immense miroir, au centre des ténèbres. Volsy se leva péniblement sur le coussin de son *howdah*, et, d'une voix suppliante, il demanda la goutte d'eau du damné. Hébert haussa les épaules, et dit à Paula :

— Je vous prends à témoin que j'accorde la goutte d'eau malgré moi.

C'était la première fois, depuis le départ de l'habitation, qu'Hébert adressait la parole à Paula.

Et le docteur s'apprêtait à descendre de l'éléphant, lorsque Verlacq allongea le bras droit et lui dit :

— Il y en a d'autres à l'abreuvoir.

Deux formes souples ondulaient dans les herbes, et une gamme rauque, sortie d'une gueule d'airain, retentit dans cette solitude.

Les chevaux poussèrent des hennissements plaintifs, et leur poil se hérissa ; les éléphants secouèrent leurs oreilles, levèrent leur trompe et mirent la pointe de leurs dents du côté du péril.

Troublés dans le mystère de leur nuit, et sur la rive de leur abreuvoir, les deux grands tigres s'avancèrent avec fierté vers les usurpateurs du domaine, et flairèrent les émanations de l'air pour reconnaître l'espèce de leur ennemi.

Les chevaux s'abritèrent derrière les éléphants.

La brise de la nuit apportait aux narines des tigres l'excitante odeur de la chair vive et du sang frais. Ils n'avaient jamais été invités par la nature à pareil festin : l'ivresse des désirs gloutons brûla leur cerveau ; ils n'écoutèrent pas leur instinct, qui souvent conseille la prudence, et résolurent l'attaque, en se servant toujours de l'habileté féline et de la tactique des rapides évolutions.

Verlacq et Hébert, armés de leur carabine, se tenaient prêts à faire feu quand la distance favoriserait le tir dans les incertitudes des ténèbres. Wolsy tenait une autre carabine pour la donner à son voisin, et Leïla remplissait la même fonction pour Verlacq, sur l'autre éléphant.

Les deux colosses jouaient avec leur trompe, d'un air railleur, comme fait un enfant, avec un ruban déroulé, pour exciter les espiègleries d'un jeune chat.

Traditions de famille, ou instinct naturel, rien ne donnait aux deux tigres une idée de l'étrange spectacle qu'ils voyaient dans leur forêt adamique, et, comme pour consacrer un instant aux sages réflexions, ils se posèrent en sphinx, avec une grâce charmante, et se mirent à regarder ces agresseurs inconnus.

Les éléphants comprirent que leurs maîtres et leurs jeunes maîtresses ne se promenaient pas dans les bois pour leur plaisir, qu'ils avaient sans doute des affaires plus sérieuses, et qu'il fallait en finir au plus vite avec ces deux chats impertinents. Cela pensé, ils s'avancèrent l'un contre l'autre, d'un pas résolu, en poussant un mugissement d'attaque assez semblable à la solfatare déchaînée par un volcan.

Deux miaulements de pédales d'orgue répondirent, et les tigres, bondissant sur leurs pattes, firent éclater une colère superbe, et reculèrent à pas lents, mais l'œil fixé sur l'ennemi, et dans une attitude menaçante, qui dans cette fuite annonçait une prompte agression.

Au moment même où ils simulaient une attaque de front, les deux monstres félins exécutèrent des bonds prodigieux pour tuer les chevaux et tomber sur l'arrière de la caravane, bien loin des trompes et des dents.

Cette sorte de tactique réussit quelquefois dans les ba-

tailles des hommes ; les Carthaginois surtout, dit l'histoire, s'en servaient contre les Romains, et les Romains contre les Gaulois, mais les éléphants n'ont jamais été et ne seront jamais victimes de ces grossiers stratagèmes ; ils suivent la bête fauve dans toutes ses évolutions agiles, et lui présentent toujours la trompe et les dents. A cette rencontre de l'abreuvoir, les deux tigres eurent beau décrire d'immenses ellipses pour fasciner l'œil des éléphants, nos gigantesques amis, toujours conduits par le calme de la force, ne se laissèrent pas envahir par le côté faible ; ils s'étaient constitués les gardiens des hommes, des femmes et même des chevaux, leurs amis et leurs voisins d'enclos, et ils voulaient, dans ce péril extrême, veiller sur le salut de tous, et ne compromettre aucune existence par une étourderie humaine ou une faute de position, fatales erreurs si communes chez les généraux modernes et anciens.

Après les premières épreuves d'un danger, l'énergie vient au cœur, et on savoure même l'âpre volupté des émotions. Du haut de son éléphant, Paula suivait avec un intérêt fiévreux toutes les phases de ce drame épouvantable, et remerciait presque le hasard qui l'avait placée dans cet amphithéâtre de la nature, où les colosses et les monstres de la création allaient se livrer une bataille à mort. Le paysage appartenait aux premiers jours du monde ; c'était la grâce primitive et sauvage de l'Eden ; une immense rotonde décrite par des arbres touffus, toute semée de hauts gazons, et arrosée de ruisseaux échappés d'un lac. La clarté de splendides étoiles indiennes descendait par mille crevasses de verdure sur les tapis d'herbes, et donnait à tout ce décor naturel une teinte fantastique, désespoir du pinceau.

Les tigres s'irritèrent jusqu'au paroxysme, devant l'immuable tactique des éléphants ; ils tentèrent alors ce qu'ils font presque toujours dans ces rencontres ; ces monstres aux jarrets d'acier prirent un élan furieux, et au dernier bond, décrivant une courbe démesurée, ils tombèrent, comme des nues, sur les têtes des éléphants : les têtes se retirèrent dans le cou, et ne laissèrent en saillie que les dents d'ivoire, où les tigres s'accrochèrent par le poitrail comme des moutons aux potences d'un abattoir ; un simple mouvement des colosses les lança dans l'air, et en retombant, ils trouvèrent un bout de trompe qui les assomma.

Les femmes applaudirent, en pleurant, cette scène d'amphithéâtre ; les deux cornacs d'occasion prodiguèrent les caresses aux deux colosses, qui parurent très-sensibles à ces témoignages d'amitié.

Il a bien raison, le sage naturaliste indien qui a écrit cette parole : — *On dira le dernier mot sur l'homme ; sur l'éléphant, jamais.* Au moment où la caravane, guidée par la Croix du Sud, allait se remettre en route, et se montrait justement joyeuse de cette victoire, les deux éléphants cueillirent les cadavres des tigres avec le bout de leurs trompes, et suivirent la direction indiquée par les conducteurs. Comme les éléphants ne peuvent être soupçonnés d'orgueil et de jactance fanfaronne, on se demandait, entre fugitifs, quelle pouvait être la raison qui faisait porter triomphalement aux deux vainqueurs ces trophées de gloire : les hommes ne manquent jamais, après un combat heureux, d'étaler en public les dépouilles nommées opimes ; mais les éléphants ont un naturel trop modeste pour imiter les triomphateurs humains. La belle Paula trouva le mot de l'énigme.

— Ces grands êtres, dit-elle, ne font rien sans motif ; ils ne veulent pas nous exposer une seconde fois à pareille émotion, dans ces jungles où tant de tigres rôdent ; et ils portent leurs camarades morts, non pas comme un trophée, mais comme un épouvantail.

Un assentiment général accueillit cette explication.

— Si un homme, ajouta Hébert, vivait entre deux éléphants, il ne ferait jamais une sottise. Je ne quitte pas ces deux-là, si je sors vivant de cette forêt.

— Vous ne les quitterez pas, dit Volsy à voix basse et en serrant les mains de son ami, devenu son bienfaiteur.

Hébert n'attacha aucune importance à cette parole du jeune Anglais et il continua toute la nuit à donner ses soins au blessé. Un père n'eût pas montré une tendresse plus vigilante auprès du lit de souffrance de son fils bien-aimé. Deux yeux étaient toujours ouverts sur la noble conduite du jeune médecin : Paula observait tout.

On sortit des jungles un peu avant le lever du soleil. Quand l'astre consolateur, qui dissipe les fantômes et les monstres, se leva sur l'Inde, la caravane s'avançait sur une plaine sauvage et nue, jalonnée à longs intervalles de cactus et d'euphorbes. La haute végétation avait disparu. On fit halte, pour le repas du matin, dans les ruines de la pagode de Neer-Joor, détruite, dit-on, en 1405, par Tamerlan, lorsque ce farouche ravageur allait conquérir la Chine, en passant par le Népaul.

La jeunesse, la vigueur morale et même les émotions avaient déjà opéré un mieux très-satisfaisant dans l'état de Volsy ; mais, pour ne pas compromettre cette amélioration, le médecin ne voulut rien adoucir dans la sévérité du régime : il s'était constitué le garde-malade de son ami, et aucune distraction, pas même une parole de la belle Paula, n'aurait pu le détourner un instant de ses pieux devoirs.

Des ruines de la pagode à l'hôtellerie chinoise d'Almora, aucun fâcheux incident n'a troublé la caravane, même pendant les nuits passées à la belle étoile entre deux éléphants. Quand ils furent tous arrivés au lieu du repos et de la sécurité, Volsy, presque rétabli de ses blessures, grâce au dévouement d'Hébert, demanda cinq minutes d'entretien à son jeune docteur. Le ton de cette demande était mystérieux et mit plus de frissons au cœur d'Hébert que la rencontre nocturne de l'abreuvoir.

— Hébert, dit-il, vous vous souvenez de notre dernier entretien dans la salle verte de l'habitation de Rivarès?

— A peu près..., je crois..., oui ; dit le jeune médecin en balbutiant.

— Ce jour-là, reprit Volsy, nous avons joué un jeu indigne de l'amitié qui nous lie aujourd'hui ; nous avons essayé de nous tromper mutuellement comme deux diplomates. A vingt-cinq ans, nous avons teint nos cheveux en gris.

— Il me semble, dit Hébert en souriant, que j'ai quelque souvenir de cela.

— Cher docteur, reprit Volsy sur un ton sérieux, n'allons pas recommencer... Pour moi, je vais attaquer franchement la question... Aimez-vous M^lle^ Paula Rivarès?... Le silence est la ressource des honnêtes gens qui ne veulent pas mentir... Vous l'aimez...

— Eh bien ! interrompit Hébert en reprenant son énergie, ne vous étonnez point si je vous quitte avant ce soir pour voyager dans le voisinage, dans les établissements européens de l'Himalaya.

— Et vous partirez seul, Hébert?

— Avec mon brave Verlacq, qui, de domestique, est devenu mon ami. On avance vite sous le soleil indien.

— Vous avez raison, Hébert ; on prend des grades facilement... Cela me donne une idée...

Il essuya deux larmes, réprima une explosion de douleur et poursuivit ainsi :

— Mon ami Hébert, j'ai vu massacrer sous mes yeux mon père et ma mère ; je n'ai sauvé de ma famille que ma pauvre petite sœur..., une orpheline aujourd'hui... Je me dois à cette enfant et à mon pays. Une guerre affreuse commence, et tout déserteur anglais est un lâche et un infâme... Oui, j'ai rêvé le mariage..., mais sous un ciel serein... Se marier à mon âge, avec ma profession et dans les circonstances actuelles, c'est passer à l'ennemi avec armes et bagages. Je mourrai à mon poste, s'il le faut, mais une jeune femme ne portera pas le deuil de ma mort à sa lune de miel. C'est moi qui partirai ce soir pour rejoindre Havelock ; c'est vous qui adoptez ma sœur et qui épousez Paula Rivarès.

Il y eut un moment de silence. Hébert resta comme foudroyé de douleur et de joie par l'imprévu de cette révélation, il balbutia ensuite quelques paroles décousues dont le sens fut deviné par Volsy qui ajouta :

— Il n'y a aucune objection à faire contre une détermination irrévocable... Vous élevez des doutes sur le consentement de Paula : vos doutes se dissiperont bientôt... Dans notre terrible voyage, mon cher Hébert, vous avez eu vingt fois ma vie entre vos mains et vous l'avez gardée soigneusement comme un trésor, cette vie qui vous tuait. Je n'ai pas perdu un seul mouvement de Paula, même dans la nuit des tigres. Eh bien ! je vous affirme que vous avez l'estime et l'admiration de cette jeune fille héroïque. Après mon départ, vous aurez plus.

Toutes les objections d'Hébert échouèrent contre la volonté énergique de Volsy. On passa la journée fort tristement, car le jeune officier annonça bientôt à tous son

Les adieux de Volsy. Dessin de J. Worms.

irrévocable résolution, et chacun, au fond du cœur, reconnaissait que Volsy, comme soldat, ne pouvait agir autrement. En temps de guerre, le devoir est l'ordre de Dieu.

La scène des adieux fut déchirante, mais Volsy, qui croyait entendre déjà gronder le canon devant Lucknow, s'arracha violemment aux étreintes de ses amis, et, après avoir laissé entre les mains d'Hébert les écrins de ses bijoux de famille pour les faire vendre au profit de sa sœur, il partit à cheval et se dirigea vers la rive gauche du Gange où l'étincelle de Meerut avait allumé déjà l'incendie de la rébellion.

Rivarès, Hébert et les femmes placées sous leur protection s'établirent provisoirement à Almora, dans une maison bâtie à l'européenne sur la limite de la ville. Après cinq mois bien tristement écoulés, on apprit une affreuse nouvelle, qui ramena le deuil dans cette famille de fugitifs : le pauvre Volsy, servant comme capitaine sous le général Havelock, avait été tué à Cawnpoor.

Hélas ! en ce monde, tout finit, même le deuil ! Une lettre, reçue à Marseille le 10 novembre dernier, et qui m'a été communiquée à l'hôtel des Empereurs, annonçait que le mariage d'Hébert et de Paula devait se conclure quand les convenances de famille le permettraient. Elles ont permis, à l'heure où nous écrivons.

MÉRY.

FIN.

LA SCULPTURE ET LES SCUPLTEURS FRANÇAIS.

JEAN-PIERRE DAVID (D'ANGERS) [1].

Tombeau de Bonchamps, dans l'église Saint-Florent. Dessin de Fellmann, d'après David (d'Angers).

I. — DÉBUTS DE DAVID.

Vers la fin du siècle dernier vivait à Angers, dans une petite maison de la rue Saint-Aubin, un ménage honnête et laborieux : le père, habile sculpteur en bois; la mère, couturière diligente, dans le peu d'instants que lui laissait le gouvernement de quatre jeunes enfants, unique joie de

(1) Lu dans la séance annuelle de l'Institut en 1857.

la pauvre demeure. La Révolution vint agiter ces existences ignorées, et, lorsque éclata la guerre de la Vendée, le père, républicain ardent, s'enrôla dans une compagnie de volontaires.

Quand le moment du départ fut arrivé, lorsqu'un matin, aux premières lueurs de l'aube, la voix du tambour appela les volontaires, l'ouvrier patriote, devenu soldat, fit ses adieux; mais il ne partit pas seul. Soit qu'il eût voulu avoir sa part des tendresses de la famille, soit qu'il eût voulu diminuer les charges de la pauvre mère, le cœur rempli d'amour et de dévouement, il prit dans ses bras son jeune fils et l'emporta avec lui.

Cet enfant, qui entrait dans la vie d'une façon si étrange, c'était Pierre-Jean David.

Il traversa toute la Vendée, souvent porté aux bras de son père, quelquefois marchant à ses côtés, quelquefois confié aux soins d'un camarade, et voyageant assis sur un caisson ou endormi sur la paille d'une charrette.

Les fusillades sanglantes, les attaques nocturnes, les morts héroïques firent une impression profonde sur l'esprit de cet enfant; et comme les soldats qui tombaient percés par le fer ou frappés par les balles mouraient au cri de *Vive la République!* et comme il ne pouvait connaître les actes de courage qu'accomplissaient d'un autre côté ceux qui succombaient aussi pour leur foi, une flamme ardente, qui ne devait plus s'éteindre, s'alluma dans cette âme énergique et fortement trempée, et, dès ce moment, ce jeune esprit, saisi d'étonnement à la vue de ce grand spectacle, voua un culte sincère et fidèle à cette divinité mystérieuse qu'il croyait seule capable d'inspirer de si sublimes dévouements, et qui remplissait de joie et d'enthousiasme ceux qui mouraient en invoquant son nom.

Après la campagne, ils revinrent au foyer, non sans que le père eût couru de grands dangers. Il souffrait encore d'une blessure; il avait été un de ces prisonniers de Saint-Florent que la voix mourante de Bonchamp avait sauvés de la mort. Le fils devait un jour, quand les haines douloureuses seraient effacées, être appelé à donner un éclatant témoignage de sa reconnaissance, en élevant, dans l'église de Saint-Florent, une de ses plus belles statues, pleine de noblesse, d'une expression simple et touchante, à la mémoire de ce chef généreux. En même temps qu'il acquittait ainsi une dette sacrée, il obéissait encore à un autre sentiment: il dédiait ce monument aux premières impressions de son enfance, à ces puissantes émotions que le temps et l'étude avaient si fortement fécondées. Heureuse mission du poëte, de l'artiste! Sa voix s'élève et parle au monde entier, il célèbre les belles actions, il proclame la gloire, et il éprouve cette joie secrète et profonde d'exhaler dans l'accomplissement de son œuvre ce pur ravissement que les belles actions inspirent aux grandes âmes.

Le soldat, pauvre et blessé, était donc de retour au foyer, rendant à la mère l'enfant qui venait de faire avec lui le cruel apprentissage de la guerre civile. Mais de douces et riantes leçons allaient succéder à ces terribles épreuves, effacer de tristes images et rappeler la charmante gaieté de l'enfance sur ce jeune front déjà obscurci; le père rouvrait son atelier et reprenait ses travaux. Nous l'avons dit, il était habile dans son art, et l'on visite encore aujourd'hui un travail qu'il accomplit, quelques années après son retour, dans l'église Saint-Maurice d'Angers, dont la vaste boiserie est entièrement sculptée par ses mains.

C'est dans cette église que David reçut pour la première fois la lumière de l'art qui devait l'illustrer. Couché sur les dalles du chœur, il suivait d'un regard curieux et charmé le travail de son père, admirant les formes capricieuses et variées, les contours sveltes ou solides, sévères ou gracieux, que recevait le bois assoupli sous le ciseau. Son cœur battit d'une vie nouvelle; il lui sembla qu'un air plus pur circulait dans cette enceinte paisible et solitaire qu'un art merveilleux pour lui suffisait à animer. Il prit alors le crayon et l'ébauchoir, et, découvrant en lui-même des facultés qu'il ne soupçonnait pas, et une incroyable facilité à accomplir ce qu'il avait jugé si difficile, il s'écria, dans son naïf enthousiasme: « Et moi aussi je serai sculpteur! »

Mais il ne put obéir à ses jeunes instincts qu'au prix d'une lutte pénible, lutte fréquente dans les familles, et qui a marqué les débuts de plus d'un artiste. La route où veut s'engager le jeune homme, ardent et plein de confiance, lui apparaît resplendissante d'éclat et de lumière; mais le vieillard qui l'a parcourue l'a trouvée difficile, escarpée, remplie de ténèbres, et son autorité souveraine en interdit l'entrée, au nom de la triste expérience, au nom d'une tendresse prévoyante et justement alarmée.

II. — A PARIS.

Le combat fut long, mais une volonté énergique triompha à la fin d'une résistance longtemps inflexible. Un jour, il avait alors douze ans, riche de quinze francs amassés à grand'peine, il réussit à s'échapper de la maison paternelle et se mit en route pour Paris. Sa mère le rejoignit, pleura, et le ramena, triste, fatigué d'efforts inutiles, acceptant le pardon qu'on lui offrait, et regardant sa cause comme à jamais perdue; mais, pendant la nuit, l'orgueil de cette jeune âme se révolta, et, comme Caton vaincu, il voulut se donner la mort: il s'empoisonna avec de la belladone. De prompts secours le sauvèrent. Après une semblable épreuve, le père dut céder. David fut admis à suivre le cours de dessin de l'École centrale d'Angers. Les lignes vraies, pures, fermes de son crayon, que guidait un vif sentiment de la nature, témoignèrent bientôt d'une vocation réelle, et apprirent à tous que la voix qui l'appelait ne l'avait pas égaré.

Il trouva, pour achever de détruire les craintes de son père, l'appui d'un homme dont il faut conserver le nom, puisque cet appui a valu à notre école un grand artiste de plus. Cet homme était M. Delusse, peintre distingué, professeur à l'École d'Angers. Tout ce que la jeunesse de David promettait à l'avenir, il le voyait, et comprenant, après quelques années d'études et d'exercices, qu'un autre enseignement lui était devenu nécessaire, M. Delusse, qui n'était pas riche, lui prêta cinquante francs et le fit partir pour Paris, où il arriva au commencement de 1808, n'ayant plus, pour unique ressource, que neuf francs qui lui restaient de l'argent que M. Delusse lui avait prêté. Il acheta un lit de sangle, loua un obscur réduit au dernier étage d'une maison du passage du Caire, et chercha du travail.

Livré à lui-même, le jeune homme prit sur-le-champ son parti: il résolut de mener deux existences distinctes, qui cependant se compléteraient l'une par l'autre. Ouvrier, il gagnerait sa vie; artiste, il s'instruirait. Il fit donc deux parts de son temps, mais non pour en passer

L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Dans cette distribution, l'artiste se fit la part du lion. Il lui fallait des heures pour les leçons des maîtres, pour

l'étude, pour les visites aux musées, tout brillants de conquêtes nouvelles. Ne voulant donc laisser au mercenaire que les instants destinés au gain du salaire indispensable, il fit son compte, supputa ses dépenses, et se taxa à un franc par jour. Après ce débat, après cette expertise, après cette condamnation, l'artiste et l'ouvrier vécurent dans la meilleure intelligence.

L'Empire brillait de tout son éclat. De nobles monuments s'élevaient dans la capitale. Percier et Fontaine construisaient l'arc de triomphe du Carrousel et s'occupaient du Louvre. David fut employé aux petits ornements de l'arc de triomphe et aux modillons de la corniche du Louvre qui regarde le pont des Arts. Plus tard, dans tout l'éclat de sa carrière, il exécuta, pour un des angles de la cour du Louvre, un beau bas-relief : *la Justice protégeant l'Innocence*. On peut donc compter David au nombre des artistes qui ont travaillé à ce palais, objet de la sollicitude de tant de souverains, et dont il nous a été donné de voir enfin le rapide et brillant achèvement. Le vide est comblé. Le zèle infatigable de Visconti, celui de son habile successeur (M. Lefuel) ont couvert le sol de portiques longtemps attendus, qui courent du Louvre aux Tuileries, qui unissent et confondent les belles lignes tracées par Pierre Lescot, Philibert de Lorme, Jean Bullan, Claude Perrault, Percier, Fontaine, et relient ainsi la chaîne des temps. Si les deux palais racontent les troubles, les triomphes, les catastrophes des siècles écoulés, les travaux nouveaux diront à la postérité que, sous un règne fécond, jaloux de l'honneur et de la grandeur de la France, tandis qu'une armée d'artistes et d'ouvriers, obéissant à une direction active et vigilante, élevait cette longue suite de galeries, d'autres enfants du pays, au prix d'héroïques et sublimes efforts, ouvraient à l'Europe l'avenir d'une paix glorieuse. Les batailles gagnées, les villes conquises, les merveilles de la paix que l'histoire inscrit dans ses annales, les grands monuments en consacrent la mémoire, en témoignant de la splendeur des empires.

L'artiste laborieux que nous avons laissé à de persévérantes études, l'ouvrier diligent que nous avons laissé à de modestes travaux, se préparait à ses succès futurs. Élève à la fois du peintre Louis David et du sculpteur Roland, il dessinait dans l'atelier du peintre, y puisait de fécondes et puissantes leçons de style, modelait l'argile chez le statuaire, et continuait chez Béclard, son compatriote, l'étude de l'anatomie, déjà commencée à Angers sous sa direction. « Dans trois ans j'aurai le grand prix, » avait-il dit à sa mère en la quittant ; et le désir ardent d'accomplir cette promesse sacrée le soutenait dans ses veilles et dans ses travaux. Il voulait mériter la palme à la fois modeste et brillante qui couronne l'élève, et lui ouvre les portes de cette ville toujours célèbre, qu'appellent les vœux des artistes du monde entier, parce qu'on y respire l'éternelle poésie des ruines et des marbres antiques, des œuvres de la Renaissance, d'un ciel radieux de la plus belle lumière. Deux ans de séjour à Paris lui suffirent pour être admis au concours d'essai de sculpture. Les ouvrages qui lui valurent ce premier succès furent remarqués. Pajou, le maître de Roland, s'intéressa au disciple de son élève ; il sollicita pour lui un secours de la ville d'Angers, qui, sur cette demande, signée aussi par Roland, appuyée par tous les membres de la quatrième classe de l'Institut (c'était le nom que portait alors l'Académie des Beaux-Arts), s'empressa de lui accorder une pension. David, reconnaissant, confondit dans son affection et sa famille et la cité qui se souvenait de lui. Dès cette époque, il s'appela David d'Angers, prenant le nom de la ville natale comme un enfant reçoit le nom de son père d'adoption.

III. — LE SCULPTEUR ET SON ŒUVRE.

La sculpture est le plus calme, le plus grave des arts. Cette gravité convenait au caractère sérieux et solide du jeune artiste, éprouvé par la pauvreté du foyer paternel, façonné aux grandes émotions par les agitations de son enfance. Cette misère qu'il avait vue de si près et qu'il ne pouvait encore soulager, les événements, toujours vivants dans son souvenir, qu'il avait vus sans les comprendre, et qui lui apparaissaient maintenant avec leur terrible cortége de meurtre et d'incendie, laissaient au fond de son cœur un sentiment d'amertume lent à s'effacer, une sorte de sauvagerie douloureuse, de tristesse instinctive que ne peuvent comprendre, parce qu'ils ne l'ont jamais subie, ceux que le sourire de la fortune a accueillis dès leur entrée dans le monde. Il est des âmes attristées que le bonheur n'éclaire qu'à demi, qui jettent un voile sur la joie la plus pure, comme il est de hautes avenues, au feuillage sombre, que les rayons du jour ne peuvent pénétrer. Le soleil glisse sur ces cimes orgueilleuses et laisse dans l'ombre leur obscure profondeur. Il n'est pas indifférent de remarquer que les premiers sujets que David eut à traiter, et qu'il traita de manière à exciter l'attention des maîtres et du public, convenaient à la disposition de son esprit, étaient sympathiques à ses sentiments. Une tête de la Douleur ; le Spartiate Othryadès mourant, écrivant sur son bouclier : *Les Lacédémoniens ont vaincu les Argiens ;* la mort d'Épaminondas, voilà les ouvrages qui méritèrent au jeune sculpteur, d'abord le prix de la tête d'expression, puis le second grand prix, et enfin le premier grand prix, qu'il remporta en 1811. Il avait alors vingt-deux ans. Il avait rempli sa promesse, mais la pauvre mère n'était plus !

On doit s'intéresser aux travaux qui inaugurent la carrière d'un grand artiste. L'aiglon qui prend son vol d'une aile encore incertaine sait bien que plus tard il planera dans la nue. On remarque dans ces trois ouvrages, qui ne sont déjà plus des essais, les saines et vigoureuses qualités qui distingueront plus tard les œuvres de David. La tête de la Douleur, issue de l'antique, et qui éveille le souvenir de la tête du Laocoon, révèle en même temps l'étude de la nature, et témoigne ainsi des doubles efforts du jeune artiste. La statue d'Othryadès est toute d'un jet, le style en est simple, le dessin en est beau. Si la main qui trace l'inscription peut paraître un peu ferme, l'autre main, appuyée sur la poitrine, comprime la blessure, et semble demander à la mort le temps d'achever l'inscription commencée. Enfin, le bas-relief d'Épaminondas est composé avec une grande intelligence et un sentiment profond du sujet. Le héros ne résiste plus à la mort, dont l'ombre l'environne déjà. Il a appris sa victoire : « J'ai assez vécu, » dit-il, et il meurt au milieu des soldats et des chefs dont la douleur et l'amour entourent ses derniers moments, heureux de voir encore une fois son bouclier, qu'un soldat lui présente à genoux.

Ces trois ouvrages, ainsi que les premiers travaux qu'il exécuta à Rome : une Néréide apportant le casque d'Achille, bas-relief qui n'est pas exempt de recherche et de quelque affectation étrusque ; une tête d'Ulysse, premier marbre sorti de ses mains, et la statue aussi en marbre d'un jeune berger, gracieuse figure où l'on retrouve l'étude simple et vraie de la nature, sont aujourd'hui au *Musée David*, à Angers ; car la reconnaissance de David

pour sa ville natale n'a pas été stérile. Toute sa vie a été employée à lui en donner de précieux témoignages, et il y a fondé un musée auquel, par une juste réciprocité, ses compatriotes ont attaché son nom. Ce musée compte aujourd'hui près de quatre cents ouvrages donnés par David, statues, bas-reliefs, bustes, médailles, esquisses, ouvrages de son talent, ou copies de quelques beaux restes de l'antiquité ou du moyen âge, en marbre, en pierre, en bronze, en terre cuite, en plâtre. On peut dire que David pratiquait le culte de la reconnaissance. L'amitié occupait aussi une grande place dans cette âme qui, cependant, réservée, hautaine et craintive à la fois, semblait se replier sur elle-même, comme pour se dérober à la vaine curiosité des indifférents. Il n'oublia jamais ni sa famille, ni son premier protecteur, M. Delusse, ni son maître Roland, dont il a écrit la biographie avec une affection filiale, ni le docteur Béclard, ni aucun des amis qu'il se fit à Rome, parmi lesquels nous citerons Canova, Drölling, Achille Le Clère, M. Abel de Pujol, M. Ingres. Nous avons déjà parlé de la statue de Bonchamp. Il a écrit de sa main sur un exemplaire de la gravure qui représente ce monument, et qui appartient à M. Achille Devéria : « Mon père était un des cinq mille prisonniers dans l'église « de Saint-Florent, dont Bonchamp a demandé la grâce « à l'instant de mourir. En exécutant ce monument, j'ai « voulu acquitter, autant que cela m'était possible, la dette « de reconnaissance de mon père. » Il était animé d'un sentiment d'exquise délicatesse lorsqu'il déposait dans la galerie dont Angers lui est redevable les ouvrages qui lui avaient mérité ses premières récompenses, et ses premiers travaux exécutés à Rome, consacrant ainsi au souvenir d'un bienfait, à l'amour de la cité natale, les prémices de son talent, les premiers nés de sa nombreuse famille.

Nous avons pu voir des notes remplies d'intérêt, écrites par David pour son propre enseignement, sans aucune arrière-pensée de publicité, sorte de compte, rendu à lui-même, des dispositions de son âme. La tournure de son esprit, sensible mais triste, ardent mais inquiet, s'y révèle à chaque ligne. Il applique à toutes choses le sentiment persévérant de son art, sentiment qui s'empare de son esprit, le domine tout entier, et y vit, pour ainsi dire, incrusté dans une profonde et chaleureuse empreinte. Dans ces notes, tout lui est sculpture, et la sculpture seule lui est quelque chose ; il oublie tout le reste, il s'oublie surtout lui-même. Il revient souvent sur les exigences de l'art des temps modernes, qu'il compare douloureusement à la grandeur, à la simplicité de l'art antique. « Quel malheur ! s'écrie-t-il dans un accès d'humeur chagrine, quel malheur d'être obligé de passer sa vie à tailler des habits et des bottes, après avoir étudié le beau et s'en être imprégné le plus possible ! » Un événement indifférent, une rencontre fortuite, devient l'objet d'une curieuse observation, d'une étude vivement sentie : « J'ai vu ce soir, sur la place de la Bourse, dit-il, une jeune fille jouant de la harpe. Elle était placée juste au milieu du monument, qui lui servait de fond. La partie supérieure de l'architecture se trouvait dans l'ombre, le bas était faiblement éclairé. Aux pieds de la jeune fille, une douzaine de petites bougies, vues de loin, semblaient autant d'étoiles. Les spectateurs étaient obscurs, opaques, tandis que cette belle créature était toute lumineuse. C'est l'image de la vie, où le commun des êtres reste dans l'ombre. Le génie seul rayonne par sa beauté morale. » Mais c'est son art, dont il porte haut le drapeau, qui l'occupe et le rappelle sans cesse. « Le marbre, nous dit-il, le marbre, par sa blancheur, a quelque chose de pur et de céleste. Les couleurs sont terrestres. Nous portons sur nos traits l'empreinte de la destruction ; la sculpture, au contraire, porte l'image de l'éternité. Plus une fleur est brillante, moins elle dure. La sculpture est la tragédie des arts. J'ai toujours pensé à la sculpture en voyant Hamlet sur la scène. L'homme qui lutte seul contre le malheur est héroïque. La sculpture est une religion. Elle ne doit pas se prêter aux caprices de la mode. Elle doit être grave, chaste. Quand elle se prête à la représentation des scènes familières, il me semble voir danser un prêtre. Les statuaires sont les ministres de la morale, les poëtes, les grands prêtres de la nature. » « Michel-Ange, dit-il ailleurs, n'avait jamais assez de marbre pour faire les pieds de ses statues. On lui aurait donné le monde à tailler, son génie l'eût encore dépassé. » D'autres remarques sont ingénieuses : « Dans les pays où la nature a accentué ses productions, nous dit David, le sourcil, ce fronton de l'œil, est noir, pour qu'il soit vu de loin. C'est probablement pour cela que les statuaires grecs indiquaient si fortement l'os ou l'arête qui remplace le sourcil dans leurs ouvrages. Ils accentuent leurs formes et rendent ainsi cette copie de la nature plus expressive, et lui donnent une vie morale. Je crois que tout ce qui est utile est accentué. Quand on accentue les beautés, dans le sentiment de la nature, c'est alors qu'on est créateur ; il y a des figures dont il semble qu'on ait le type au fond du cœur. »

Il écrit quelque part : « Le modèle ne donne jamais le sentiment du sujet, l'artiste doit chercher dans son cœur l'expression du mouvement. Quand l'artiste a longtemps étudié son art, qu'il s'est surtout exercé sur la nature prise sur le fait dans toutes les circonstances de la vie, les différentes positions sociales, dans les hôpitaux, les rues, les marchés, etc., il ne doit se servir que comme note seulement du modèle qui pose. La preuve évidente que l'expression du mouvement doit être l'inspiration de l'artiste, c'est que le juge, le public, n'a pas besoin de voir poser le modèle pour apprécier si le mouvement est bien compris. » Il raille quelquefois, mais sans amertume : « Un peintre, me montrant les muscles vigoureux de son bras, me disait : « Il y a encore des tableaux là-dedans ! » Raphaël aurait montré son cœur. »

Malgré son admiration pour l'antique, il aime la sculpture gothique, et il le dit dans ses confidences : « Plus je vois les monuments gothiques, plus j'éprouve de bonheur à lire ces belles pages religieuses si pieusement sculptées sur les murs séculaires des églises. Elles étaient les archives du peuple ignorant de l'époque. Il fallait donc que cette écriture devînt si lisible par la vérité des expressions que chacun pût la comprendre. Les saints sculptés par les gothiques ont une expression sereine et calme, pleine de confiance et de foi. Ce soir, au moment où j'écris, le soleil couchant dore encore la façade de la cathédrale d'Amiens ; le visage calme des saints de pierre semble rayonner. »

Nous nous sommes égarés en parcourant le manuscrit de David, et nous avons de beaucoup anticipé sur les événements de sa vie ; nous l'avons laissé pensionnaire de l'Académie de France à Rome, ou plutôt en Italie, puisque, comme tous nos lauréats, il visite Florence, Venise, Bologne, Naples, Pompéi, Herculanum.

IV. — VOYAGES, LUTTES, TRIOMPHES.

C'est pendant son séjour à Rome que, par des études suivies avec la ferveur que donne l'amour du beau et du

vrai, il acquiert cette science profonde et intelligente du dessin, qui est un des caractères de son talent solide et magistral. Il copie la nature, en s'inspirant des maîtres. Il traduit en bas-reliefs plusieurs des compositions du Poussin, grande et ingénieuse étude qui éclaire son âme, la nourrit des pensées du peintre français, et lui révèle le secret de cette poésie, de cette philosophie de l'art qui viendront plus tard animer et fortifier son ciseau.

David revint à Paris en 1816, et, après quelques jours donnés à ses devoirs envers ses maîtres, à son amitié pour ses anciens camarades, aux soins qu'il prenait sans cesse de sa famille, car il s'empressa d'envoyer à son père le fruit de son travail et de son économie, il partit pour l'Angleterre.

Ce qui l'attirait dans ce pays, ce n'étaient pas les merveilles de l'industrie; ce qui l'amenait à Londres, ce n'était pas Londres, c'était encore son amour pour l'antiquité. Un Anglais, célèbre par la violence de son admiration, venait d'exiler au Musée britannique le fronton du Parthénon. Il voulut voir ces ruines. Flaxmann, sculpteur

Condé lançant son bâton de commandement. Statue de David (d'Angers). Dessin de Fellmann.

fameux, vivait alors à Londres; il eut hâte de se présenter à lui. Mais Flaxmann, ennemi déclaré de notre Révolution, crut qu'on lui annonçait le peintre célèbre dont le jeune statuaire portait le nom, Louis David, récemment exilé de France, et il ferma sa porte. Cette terreur fut contagieuse. David se trouva seul, sans amis, dépourvu des ressources qu'il avait espérées de son talent pour vivre quelque temps à Londres, et bientôt aussi pauvre qu'à sa première arrivée à Paris. On lui offrit tout à coup le moyen de sortir de cet embarras, en lui proposant un grand travail et une riche rémunération. Lorsqu'on vint demander à Callot de graver la prise de Nancy : « Je me couperais plutôt le pouce, » répondit l'artiste lorrain. Notre contemporain ne ressentit pas moins vivement la mortelle injure dont on venait le flétrir, car ce qu'on osait attendre de son génie, de son cœur loyal, de sa misère peut-être, c'était un monument élevé au désastre de Waterloo. Son cœur fut ulcéré, il partit le jour même. Sa détresse était si grande, qu'il fut obligé, pour payer son passage, de vendre le modeste bagage qu'il avait apporté, empressé qu'il était de

fuir cette ville alors inhospitalière à l'artiste français qu'on jugeait si mal, qu'on appréciait si peu.

Cette mésaventure ne l'empêcha pas de retourner plus tard à Londres, mais cette fois sa renommée l'y avait précédé. Il y allait chercher les traits de Walter Scott, de Jérémie Bentham, d'autres hommes célèbres, et, entre autres, de ce même John Flaxmann, qui naguère l'avait éconduit. Mais David avait oublié ; Flaxmann, de son côté, avait pardonné à David la terreur que son nom lui avait inspirée. Il courut aussi en Lombardie saisir l'image de lord Byron, avant que le grand poëte n'allât mourir en Grèce. C'est à cette même époque que Berlin, que Weimar le voient ardent à poursuivre son œuvre. Il rapporte de Weimar le buste colossal que lui inspire le grand nom de Goëthe. Il n'épargne ni son temps, ni son labeur, ni son talent, pour cette riche collection de portraits qu'il nous a léguée : splendide galerie iconographique où se pressent environ six cents ouvrages, bustes ou médaillons, où respirent, dans tout l'éclat de leur génie noblement exprimé, Chénier, Monge, Lacépède, Cuvier, Chateaubriand, Geoffroy-Saint-Hilaire, Casimir Delavigne, Larrey, Arago, Cherubini, Berton, Gérard, Béranger et tant d'autres, et nos gloires contemporaines, et celles du monde entier, devenu son tributaire!

On trouve dans ses notes un témoignage singulier de l'importance qu'il attachait à ce travail, de l'amour, de la passion qu'il y apportait. Nous demandons la permission de le reproduire dans toute sa naïveté :

« Je poursuis toujours ma galerie de contemporains célèbres, malgré les dégoûts qu'il y a à essuyer ; pour obtenir de faire un portrait, il faudrait pour ainsi dire se mettre à genoux devant l'homme qui brûle de l'avoir. Je suis étonné que ma timidité disparaisse lorsqu'il s'agit de pareilles choses. Je ne vois plus que l'œuvre, j'oublie l'auteur. Je deviens indulgent pour cette malheureuse carcasse humaine, esclave des moindres accidents de l'atmosphère, ou des piqûres de la civilisation. Je ne vois que le génie, c'est devant lui que je m'incline, car il est immortel : la carcasse disparaîtra bientôt pour toujours. — Ces messieurs ne viendraient pas chez moi : je n'y tiens pas ; on me rencontre avec ma petite ardoise, courant comme si j'allais voir l'immortalité. Un statuaire est l'enregistreur de la postérité. Il est l'avenir! — L'autre jour, l'abbé de Pradt m'a donné une séance dans une petite chambre d'introduction. Son domestique le coiffait, je ne le voyais qu'à travers un nuage de poudre qui m'étouffait. N'importe, mon cœur battait. Je suis sorti de chez lui tout couvert de poudre, mais j'avais son profil! »

Il avait dit, dans une autre page : « J'ai toujours été profondément remué par un profil. La face vous regarde. Le profil est en relation avec d'autres êtres, il va vous fuir, il ne vous voit même pas. La face vous montre plusieurs traits, et c'est plus difficile à analyser. Le profil, c'est l'unité. »

A peine était-il de retour à Paris de sa première excursion à Londres, que le sort lui accorda une faveur inespérée. L'exécution d'une statue monumentale lui fut confiée. Le sujet était grand, et consacrait d'illustres souvenirs. C'était un de ces travaux qui font rayonner la joie dans l'âme de l'artiste, et lui ouvrent l'avenir. Le grand Condé, jetant son bâton de commandement dans les lignes ennemies, tel était le programme qu'il avait à remplir. Roland avait été chargé de ce travail, mais le vieux maître venait de mourir, et l'élève, justement apprécié, recueillit le précieux héritage. Il termina en 1820 ce beau marbre, aujourd'hui placé dans la cour d'honneur de Versailles, et qu'on a vu longtemps à l'une des entrées du pont de la Concorde. C'est une noble statue, pleine de vie et de mouvement, respirant la force et l'héroïsme. Le succès fut immense. Dès lors, les travaux et les distinctions vinrent le chercher. Cinq ans après, il était chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie, professeur à l'École des beaux-arts; une autre récompense l'attendait encore, qui touche vivement, qui pénètre de joie les âmes délicates. Nos poëtes l'ont chanté.

Si nous citions ici les nombreux ouvrages de David, on verrait les statues, les bustes, les bas-reliefs, s'élancer en foule de son atelier, couvrir les places publiques, décorer les églises, briller au front des monuments. On verrait en Vendée le marbre de Bonchamp, dont nous avons parlé plusieurs fois; dans la cathédrale de Cambrai, une excellente statue de Fénelon ; à Saint-Maurice d'Angers, un Calvaire, bel ouvrage de son meilleur style, et une sainte Cécile ; dans la chapelle de Vincennes, les douze Apôtres ; à Paris, au cimetière du Père-Lachaise, les tombeaux du général Foy, des maréchaux Suchet et Lefèvre, de Gouvion-Saint-Cyr, du général Gobert, du savant antiquaire Visconti; à Nancy, le général Drouot, dernière statue qu'il ait pu achever; à Aix, le roi René ; à Marseille, les sculptures monumentales et intelligentes d'un arc de triomphe ; à Rouen, le grand Corneille ; le cardinal Jean Cheverus, à Mayenne ; à Laval, Ambroise Paré, prononçant ces belles paroles : « Je le pansai, Dieu le guérit ; » à Montbéliard et au Jardin-des-Plantes, Cuvier; Jean Bart, à Dunkerque; à Paris encore, aux Tuileries, Philopœmen, une statue assise de Talma ; au Panthéon, le grand travail du fronton; à Philadelphie, Jefferson ; à Missolonghi, la jeune Grecque au tombeau de Botzaris, une de ses statues de prédilection. Il n'est pas possible, dans l'esquisse rapide que nous traçons ici de l'œuvre si varié, si riche de David d'Angers, d'analyser les mérites divers de tant d'ouvrages ; disons seulement qu'ils témoignent d'un génie élevé et abondant, d'un talent riche d'idées, d'un style à la fois ferme, ingénieux et flexible, bien que se négligeant quelquefois dans quelques parties d'un œuvre si considérable. Disons encore qu'un grand nombre de ses travaux ont témoigné aussi du dévouement et du désintéressement de l'artiste.

L'œuvre de David se compose de quarante-trois statues, colossales ou de grandeur naturelle; de vingt-cinq statues de moindre dimension, de quarante-sept bas-reliefs, d'environ cent bustes, et du nombre considérable de médaillons dont nous avons parlé. On comprend que nous n'ayons pu mentionner tant d'ouvrages. Mais nous ne pouvons passer sous silence deux beaux enfants de marbre, encore aujourd'hui dans son atelier. L'un est couché sur le sol, blessé, rendant à Dieu sa jeune âme; il meurt à douze ans sur le champ de bataille : c'est un modeste héros, le tambour Barra. L'autre, plus jeune encore, un véritable enfant, plein d'espoir et de vie, sourit à une grappe de raisin qu'il s'efforce d'atteindre, tandis que sous ses pieds un serpent, qu'il ne voit pas, menace cette jeune et tranquille existence qui commence à peine. Un souffle charmant de l'antiquité anime et fait palpiter cette gracieuse figure. Ces deux marbres et un projet de tombeau pour l'illustre Arago, son ami, suprême composition d'une main défaillante, peuplent seuls aujourd'hui l'atelier solitaire et en éclairent le silence.

Ces deux enfants sont nus, et, en admirant ces chairs, ces muscles, ces veines où le sang circule, on s'associe aux regrets exprimés par David, aux douleurs qu'éprouvent nos statuaires modernes, lorsqu'il leur faut étouffer

sous de lourds vêtements la vie que Dieu a donnée aux créatures, et que, par le prodige d'un art puissant, ils savent faire jaillir de la froide argile, imprimer sur le marbre, imposer au bronze. « La statue d'un homme célèbre, dit David dans ses notes, c'est son apothéose. » En écartant de ce mot l'idée païenne qu'il comporte, et que lui-même en écartait, en n'y attachant que l'idée de la personnification glorieuse d'un homme, la proclamation de sa supériorité, son exaltation pour ainsi dire par la beauté de l'image, la grandeur du style, l'élévation de l'œuvre, il faut convenir qu'il doit être difficile à un artiste de concilier l'expression de ces idées, de ces sentiments, avec la représentation du costume moderne, et de conserver, au milieu de ces difficultés, la liberté et le jet de l'inspiration. Aussi faut-il approuver celui qui cherche à s'affranchir de ces étroites entraves, à l'aide de fictions, d'alliances inattendues, que le goût le plus sévère est heureux de pardonner. La statue du général Foy est nue, et le grand orateur semble se draper dans les plis du manteau de Démosthène, tandis que les bas-reliefs reproduisent fidèlement nos vêtements modernes. On trouve dans l'œuvre de David d'Angers plus d'un exemple de ces mariages ingénieux. Le génie des temps modernes n'est pas non plus si pauvre qu'il ne puisse quelquefois enrichir le génie de l'art antique. David a sculpté sur le tombeau du maréchal Suchet une Victoire ailée, grecque par le style comme par l'intention, écrivant sur un canon avec la pointe d'une baïonnette. L'artiste est poëte, et il peut dire avec le poëte :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

La sculpture de David parle, elle est claire, féconde, remplie d'images. Veut-il caractériser la *Navigation moderne?* Elle ne se contente pas de tenir le gouvernail, ce symbole de tous les temps ; elle soulève le voile sous lequel se cachait le nouveau monde. Le *Commerce* n'est plus cet antique Mercure, toujours jeune : ses petites ailes n'y suffiraient plus. Non! c'est un dieu immense, aux larges proportions; il appelle à lui tous les peuples de l'univers, qui se pressent à ses pieds. Cuvier sonde d'un doigt puissant la profondeur du globe, et en surprend les secrets; Guttenberg est radieux, et dans son orgueil il s'écrie : *Que la lumière soit faite!* Toujours le génie du poëte dans l'âme du sculpteur.

C'est ici l'occasion de parler d'un charmant ouvrage de David, qui n'existe plus aujourd'hui. Il avait représenté, dans une frise qui ornait la galerie du théâtre de l'Odéon, à Paris, plusieurs scènes des principaux ouvrages des maîtres de notre théâtre. Ces sujets si variés étaient traités dans le goût de l'antiquité, qui guidait son crayon et pénétrait jusqu'aux scènes de la comédie moderne qui semblaient le plus devoir s'en éloigner. Il nous montrait Molière arrachant à Tartuffe le masque de la religion sous lequel il se cachait. Le plafond de la salle représentait les douze grands dieux de l'Olympe, bannis de la Grèce, et souriant à ces jeux nouveaux. Partout l'esprit moderne s'alliait à une touche antique. Heureusement, les dessins originaux de David nous ont été conservés. Il les avait donnés à son ami Achille Le Clère, le savant architecte enlevé naguère à notre Académie.

V. — 1848-1856.

Tant de travaux, dont plusieurs auraient permis à David de dire, comme le Puget : « Je suis nourri aux grands ouvrages, je nage quand je travaille, et le marbre tremble devant moi, pour grosse que soit la pièce ; » tant de travaux nous conduisent jusqu'au jour où David crut voir accompli le rêve de toute sa vie : 1848 était venu. Le forum remplaça l'atelier; David, envoyé par le département de Maine-et-Loire à l'Assemblée constituante, maire de l'arrondissement qu'il habitait à Paris, ne se servit de son influence qu'avec des intentions bienveillantes. Il refusa toute distinction nouvelle, fit beaucoup de bien, fut utile à beaucoup d'artistes, et secourut de nombreuses infortunes. Il aimait sincèrement, avec une entière conviction, l'Académie, l'École des beaux-arts, l'École de Rome, parce qu'il aimait l'enseignement, conforme à son génie et à ses idées, que les jeunes artistes venaient y puiser. Il eut occasion de défendre ces institutions, qu'il regardait comme un triple palladium des bonnes études, contre les attaques de quelques esprits aventureux. Hélas! on attaquera toujours les académies, à moins qu'on ne réponde toujours aux aspirants trop impatients ce que Racine dit au duc du Maine, encore enfant, qui désirait entrer à l'Académie française : « Monseigneur, quand même il n'y aurait point de place, il n'y a point d'académicien qui ne soit bien aise de mourir pour vous faire une place. »

Malgré l'éclat de son nom, David d'Angers ne fut pas appelé à l'Assemblée législative. Lorsqu'il quitta la France, le chagrin, le découragement qui opprimaient son cœur, et qu'il n'aurait pu bannir que par les salutaires excitations d'un travail continuel, le suivirent dans ses voyages. Il visita d'abord la Belgique, puis, voulant retremper son âme aux sources du beau, qu'il avait toujours aimé, il partit pour la Grèce, accompagné de sa jeune fille. De nouvelles déceptions l'y attendaient. Cette Grèce radieuse qu'il avait si longtemps cherchée en France, il ne la trouva pas même sous le ciel d'Athènes; à Missolonghi, il vit sa chère statue, sa jeune Grecque, qu'il appelait son enfant bien-aimée, délaissée, mutilée. Plusieurs lettres écrites d'Athènes trahissent l'amère expression de son désenchantement. Il quitta la Grèce si souffrant, si affaibli, tellement différent de lui-même, que, lorsqu'il débarqua à Nice, ses amis, sa femme, son fils, qui l'attendaient sur le rivage, ne reconnurent pas dans un voyageur épuisé, dans un vieillard courbé par la maladie, celui qu'ils venaient embrasser.

Le grand poëte que la France vient de perdre, Béranger, instruit de cette souffrance, demanda pour David un passe-port qui lui fut envoyé aussitôt. David revit sa maison, son cher atelier, puis alla demander aux eaux des Pyrénées la santé, qu'il ne devait plus retrouver. Il visita encore sa ville natale, jeta un regard sur ses œuvres réunies au musée qu'il avait fondé, et, déjà deux fois touché par la mort, il revint à Paris prendre la place qui l'attendait au milieu de ces morts illustres dont il nous a laissé la noble et fière image. Il mourut dans la nuit du 6 janvier 1856, âgé de soixante-sept ans. — Il était né le 12 mars 1789.

Plusieurs passages des écrits qu'il nous a légués témoignent qu'il n'espérait pas toucher aux limites de la vie humaine. Un instinct secret l'avait averti qu'il ne lui serait pas donné d'atteindre à cette vieillesse pleine de sérénité que Dieu accorde quelquefois.

Nous avons souvent cité ses notes, parce que, si on apprécie l'artiste dans son œuvre, on juge l'homme dans ces fragments ignorés, où David déposait ses plus secrètes pensées. C'est sa statue qu'il a tracée à la plume. Il se montre tel qu'il se voit, représenté dans un miroir fidèle.

Son âme est triste, mais elle est fière. C'est surtout la dignité de son art qui le préoccupe. Il ne comprend pas l'art pour la forme seulement, il veut que tout y soit haut enseignement, magnifique symbole. La statue, c'est l'apothéose; le bas-relief, une inscription monumentale, sobre et concise. Ce sentiment de son art, qu'il applique à tout, lui dicte, lui prescrit ses opinions. Il aime Michel-Ange, Puget, les grands artistes de la Renaissance; mais il se retire à chaque instant dans l'antiquité : on dirait que l'air qu'il y respire soit le seul qui rafraîchisse son âme. Il interroge l'histoire, et, comme il ne trouve que dans les sociétés antiques les conditions qu'il recherche pour l'honneur de la grande sculpture, il aime cette civilisation qui a produit les belles œuvres qu'il admire par-dessus tout, et qui lui paraissent remplir la plus noble mission de l'art, en traduire la plus sublime expression. Il regrette ces sociétés éteintes, et cherche à en ranimer la cendre. Il veut les faire revivre pour voir briller, tout

Œuvres de David (d'Angers) : le roi René, Byron, Flaxmann, Gœthe, Cherubini. Dessin de Fellmann.

éclatant de lumière, l'art qu'il vénère et qu'il adore. Ébloui des splendeurs du passé, il ne peut voir dans la sculpture qu'un art entouré d'institutions républicaines. Aussi vit-il parmi nous comme un Spartiate égaré dans les rues de Paris. Artiste, il cherche les jeux olympiques, et demande Jupiter et Minerve, non comme divinités, mais comme symboles, voulant pour toutes choses l'immobilité de la sculpture, et oubliant ainsi que l'homme vit dans le temps, et non dans l'éternité. Ce caractère, tout sculptural, il en a marqué la forte et vive empreinte sur ses ouvrages. Presque toujours, l'œuvre sortie de ses mains a un grand aspect et frappe la pensée. David occupera une place importante parmi les artistes célèbres, qui, depuis Jean Goujon et Germain Pilon jusqu'à nos jours, ont illustré notre sculpture trop peu connue. Son nom vivra; il brille déjà dans les annales de cet art qui n'avait pas attendu le jour de la Renaissance pour tracer un sillon lumineux dans l'histoire de nos monuments.

F. HALÉVY, de l'Institut.

L'ÉPAULETTE ET LA CROIX.

JOURNAL D'UN SOLDAT DE CRIMÉE.

La mosquée du sultan B..... (Tombeaux des kalifes). Dessin d'après nature par M. de Bar. (Page 372.)

I. — LE DÉPART.

10 avril 1854. — En mer.

Me voilà embarqué pour l'Orient, — simple caporal, mais plein de rêves de gloire.

Notre vaisseau porte cinq cents soldats, tous fiers, comme moi, d'aller conquérir l'épaulette.

J'ai vu hier un cruel tableau. Notre colonel avait un beau cheval, qui l'avait porté cinq ans en Afrique, — et qu'il aimait et soignait comme un frère d'armes. Il cau-

sait avec lui, lui rappelait leurs combats passés, lui annonçait leurs combats à venir, — et se flattait de mourir noblement sur son dos, coupé en deux par un boulet russe, en entrant vainqueur dans Sébastopol. Hélas! ballottée par une tempête affreuse, la vaillante bête a été tuée dans son box, et il a fallu jeter son corps à la mer, par-dessus les bastingages. C'était la nuit. Deux matelots arrivèrent avec des lanternes. Je vis, à leurs pâles reflets, deux grosses larmes rouler dans les yeux du colonel. Il ne voulait pas croire que son cheval, son ami, fût réellement mort. Il suivit du regard la lugubre opération. On passa des cordes sous le ventre de l'animal; — on le hissa avec un bruit cadencé, — et il disparut dans le sillage d'écume.

Le colonel se découvrit et inclina la tête... (1).

Une heure après, la mer était calme et bleue; le soleil se levait éclatant sous le beau ciel de la Grèce, — et nos soldats, prenant le café dans leurs petites gamelles, répétaient en chœur le refrain d'une chanson du pays, entonnée par le baryton du régiment.

Le nom de *Noëmi*, qui revenait dans cette chanson, m'arracha des larmes amères, — et je dois dire pourquoi, avant d'aller plus loin, car c'est ici le secret de ma vie et de ma destinée.

II. — L'HISTOIRE DU SOLDAT.

Il y a vingt-deux ans, l'église de Saint-Thomas-d'Aquin voyait se célébrer, le même jour, comme cela arrive souvent dans le drame de la vie humaine, deux mariages et un enterrement.

L'enterrement était entouré de toutes les pompes et de tous les bruits de ce qu'on appelle un convoi de première classe : corbillard imposant, voitures de deuil, — tentures à la porte de l'église et dans la nef, chapelle ardente, chantres et clergé nombreux, assistance en grande tenue, orgue retentissant de ses notes les plus funèbres, et cloches annonçant aux vivants le passage du mort et réclamant leurs prières pour son âme.

Les deux mariages formaient le contraste le plus complet qui se pût voir. C'étaient le mariage du pauvre et le mariage du riche, avec tous leurs accessoires opposés.

Devant l'autel de la Vierge, — sans autre ornement que ses fleurs blanches et ses deux cierges, le vicaire de semaine unissait deux simples ouvriers : Guillaume Bernard et Thérèse Aubert, entourés de leurs familles qu'avaient amenées deux ou trois voitures de place. Ce petit monde était si joyeux, si confiant et si animé, que personne n'y remarquait les sombres restes du fastueux convoi.

L'autre mariage, celui de Georges d'Esnos, capitaine d'état-major, et de Sarah Majoral, fils et fille de deux opulents banquiers, — remplaçait dans le chœur et au maître autel le superbe enterrement qu'il croisait dans la nef. Aux sombres tentures, aux cierges funèbres, au catafalque noir et argent, aux soupirs de l'orgue et aux clameurs des chantres, à la bière portée par les croque-morts sous l'eau bénite et les larmes, — succédaient les draperies et les fauteuils de velours et d'or, les chants joyeux et les notes triomphantes, les toilettes splendides des mariés, de leurs familles et de leurs amis, descendus d'une longue file d'équipages.

(1) Cet incident est vrai, — comme tous ceux du récit qu'on va lire. Nous les avons puisés dans les lettres et les confidences des soldats de Crimée, dans les mémoires et relations publiés sur cette guerre, et surtout dans les trois ouvrages si intéressants de M. le baron de Bazancourt.

Malgré l'éclat de ce cortége de fête, ou plutôt à cause même de cet éclat, les jeunes époux furent saisis d'effroi à la vue des pompes mortuaires qui jetaient un crêpe sur leur union.

Cette impression fut si vive chez Mlle Majoral, qu'elle s'appuya défaillante au bras qui la soutenait, — et demanda d'une voix faible à son père de renvoyer la cérémonie au lendemain.

Georges s'élança vers elle et la rassura de son mieux.

— Notre bonheur, dit-il, peut braver tous les présages. — Aurions-nous moins de courage que ces pauvres jeunes gens? — ajouta-t-il en montrant à Sarah la noce des ouvriers. Ceux-là s'aiment, et ils ne doutent de rien. On croirait que nous ne savons pas nous aimer comme eux.

— Vous avez raison, répondit la jeune fille, en poursuivant sa marche; nous sommes ici quatre heureux contre un infortuné, — et cet humble mariage m'inspire une idée que je vous dirai en sortant.

Puis, faisant un détour pour se rendre au maître autel, et passant à côté de la jeune ouvrière, debout devant l'autel de la Vierge :

— Mademoiselle, lui dit-elle tout bas, puisque la Providence nous réunit ici, voulez-vous être assez bonne pour m'accorder une grâce?

— Laquelle? demanda Thérèse, confuse et ravie de la cordiale ouverture de Sarah.

— C'est de me laisser mettre mon avenir sous la protection du vôtre, — et de m'attendre à la sacristie, quand nous serons mariées toutes les deux.

— Je vous le promets, mademoiselle, répondit Thérèse, — en livrant sa main joyeuse à la main tremblante de Sarah.

Personne n'avait deviné le charmant secret de celle-ci; Georges seul le soupçonna, en écoutant les battements de son cœur, — lorsque sa fiancée lui dit avec assurance :

— Je n'ai plus peur maintenant; allons nous unir devant Dieu!

Les deux mariages furent accomplis presque en même temps, — et les formalités du premier s'achevaient à la sacristie, lorsque Georges et Sarah y entrèrent avec leurs familles.

— Georges, dit Sarah, radieuse de joie et d'espérance, maintenant que je suis votre femme, ma corbeille de noces est bien à moi?

— A vous seule.

— Avec les quinze mille francs qu'elle contient, en or et en billets de banque?

— Sans doute, c'est votre argent de poche.

— Eh bien, voici l'idée qui m'est venue pour effacer les présages funèbres de cet enterrement.

— Une bonne action, une générosité...

— Rien ne calme le cœur comme cela, rien n'éclaircit mieux le présent et l'avenir.

— Je vous comprends, Sarah, — et je vous approuve, dit Georges en lui serrant la main.

Tous deux alors abordèrent Guillaume et Thérèse, avec cette franchise qui enlève la confiance.

En deux minutes de conversation, Sarah connut tout ce qu'elle voulait connaître : Guillaume était sculpteur en bois, Thérèse, brodeuse; tous deux sans autre avoir que leur travail.

— Thérèse, dit Sarah, j'ai fait vœu à l'instant de vous traiter en sœur, et vous m'avez promis d'assurer mon bonheur par le vôtre. Je vous donne, pour vous établir, les quinze mille francs que je possède pour m'amuser

— Et moi, Guillaume, ajouta le capitaine d'état-major,

avec une noble émulation, je vous offre, toute meublée, la petite maison qui sert d'entrée à mon hôtel de la rue Saint-Dominique, — et je vous prie de vous y installer ce soir même avec votre femme, poursuivit-il en remettant sa carte à l'ouvrier, dont il serra la main de façon à couper court à toute objection.

Les pauvres jeunes gens crurent rêver, — et, pour toute réponse, ils tombèrent en larmes dans les bras de leurs bienfaiteurs...

Après quoi, Georges et Sarah quittèrent l'église, encore tendue de noir, — aussi joyeux et aussi tranquilles qu'ils y étaient entrés pensifs et inquiets.

Un frère de Georges, qui assistait à son mariage, — pieux élève du séminaire de Saint-Sulpice, où il avait jeté sa fortune aux pieds de Dieu, l'abbé Henri d'Esnos, dit aux quatre mariés en les quittant :

— Soyez toujours fidèles aux sentiments que vous venez de montrer, — et votre double union sera bénie sur la terre et dans le ciel.

Le lendemain, les deux ménages étaient installés dans l'hôtel et dans la petite maison de la rue Saint-Dominique.

Dès l'année suivante, la prédiction de l'abbé Henri commençait à s'accomplir : un fils naissait aux ouvriers dont le travail prospérait de jour en jour, — et Georges d'Esnos, blessé dans une campagne d'Afrique, en revenait avec la croix de la Légion d'honneur et l'épaulette de chef d'escadron.

Un nuage, toutefois, passa sur la joie de l'officier et de sa femme...

— Guillaume et Thérèse sont plus heureux que nous, se dirent-ils en regardant le fils de ces derniers, dont ils venaient d'être les parrains.

— Tu es jaloux de leur bonheur, Georges? ajouta Sarah ; — eh bien, méritons-le, à la façon de l'an dernier.

Et le riche ménage vint encore en aide au ménage pauvre. Une somme fut donnée au filleul pour lui assurer une belle éducation.

La récompense se fit attendre trois ans, au bout desquels Sarah eut une fille aussi charmante qu'elle-même.

On l'appela Noëmi (la bienvenue), comme on avait nommé le fils de Guillaume Théodore (don de Dieu).

L'un et l'autre furent baptisés par l'abbé Henri, — qui était entré aux Missions étrangères, dans l'espoir d'aller gagner le martyre en Chine.

Théodore Bernard et Noëmi d'Esnos grandirent à l'envi.

A quinze ans, Théodore obtint un premier prix de mathématiques au grand concours.

Il crut voir le ciel s'ouvrir quand la petite Noëmi lui posa une couronne de laurier sur la tête, — et que M. d'Esnos, alors colonel et officier de la Légion d'honneur, lui dit en lui serrant la main :

— Courage, mon filleul, tu entreras dans quatre ans à Saint-Cyr, et tu porteras dans dix ans l'épaulette et la croix de ton parrain.

Les quatre années s'écoulèrent, et Théodore, sorti le premier de l'école préparatoire, allait passer l'examen de Saint-Cyr, lorsqu'éclata tout à coup la guerre d'Orient.

La famille d'Esnos était réunie, un jour, dans le salon de la rue Saint-Dominique. Il y avait là l'abbé Henri, le colonel Georges, sa femme, sa fille, alors âgée de seize ans et radieuse d'une beauté d'ange, — enfin, Théodore Bernard, dans son uniforme de lycéen.

La délibération était solennelle et presque terrible.

Le colonel allait partir pour l'Orient avec le maréchal de Saint-Arnaud. Son frère, l'abbé, partait avec lui en qualité d'aumônier, — mission enviée par son dévouement, en attendant les dangers de la Chine. Et il s'agissait de décider si Mme et Mlle d'Esnos, — qui déclaraient ne pouvoir quitter leur mari et leur père, — l'accompagneraient de suite à Constantinople ou l'y rejoindraient quand sa destination serait fixée.

Le colonel et l'abbé, — prévoyant des empêchements à venir, et peut-être leur mort au poste d'honneur, — réunissaient leurs efforts pour retarder le voyage des deux femmes, espérant qu'il n'aurait pas lieu s'il pouvait être remis.

Mais l'épouse et la fille devinaient leur pensée et s'obstinaient d'autant plus à les suivre. Elles citaient la maréchale de Saint-Arnaud, Mme d'Allonville, et vingt autres qui accompagnaient leurs maris, leurs pères ou leurs frères.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Théodore? demanda tout à coup Noëmi au lycéen, dans lequel elle comptait trouver un auxiliaire.

Théodore pâlit et rougit successivement, et s'excusa sur sa position d'étranger.

— Etranger! vous! s'écria la jeune fille avec l'étourderie de la confiance. Est-ce que vous seriez ici si vous n'étiez pas de la famille?

Le futur soldat rougit davantage, remercia Noëmi d'un regard profond; — et, en homme qui lui eût donné sa vie pour récompense :

— Mademoiselle, répondit-il avec effort, quand on a affaire à des cœurs comme le vôtre et celui de madame votre mère, — il me semble qu'on doit leur laisser toute la liberté du dévouement. On peut refuser certains sacrifices; il en est qu'on ne discute pas!

— Bien parlé! dit la jeune fille, en tendant une main à Théodore, sans remarquer les larmes qui tombaient de ses yeux.

Et son père et son oncle, vaincus, ne trouvant rien à objecter à l'argument du filleul, — elle leur sauta au cou et embrassa sa mère en criant :

— Victoire! Nous partons tous pour Constantinople!

— Tous!... excepté moi! reprit une voix sourde que Noëmi seule entendit.

Elle se retourna et vit Théodore pâle comme un mourant.

— Grands dieux! qu'avez-vous? lui demanda-t-elle en pâlissant à son tour.

Ils étaient seuls alors à la porte du salon. Le dialogue suivant ne fut donc entendu que de leurs anges gardiens :

— Mademoiselle, conseil pour conseil, je vous prie! —Vous allez tous partir, en effet, et je vais rester seul ici.

— Avec votre père et votre mère.

— Je serai seul, vous dis-je, quand vous ne serez plus là...

— Vous entrerez à Saint-Cyr.

— Où je resterai deux ans, tandis qu'on se battra en Russie, et d'où je sortirai quand la paix sera faite et l'occasion perdue d'obtenir un grade ou la mort.

— Vous êtes ambitieux, monsieur Théodore!

— Oui, mademoiselle, je veux réaliser la prédiction de votre père; — je veux mériter l'épaulette et la croix qu'il m'a promises il y a quatre ans, — lorsque vous avez posé sur mon front ma première couronne; je veux m'élever à la hauteur du colonel, ou mourir en combattant avec lui.

— C'est bien, c'est beau, monsieur Bernard! dit Noëmi en observant et en admirant le jeune homme, comme si elle l'eût compris et reconnu pour la première fois.

— Alors, mademoiselle, que feriez-vous à ma place?

Il regarda la jeune fille dans les yeux, et sembla lui dire : — Prenez garde à vos paroles ; elles vont décider de mon sort !...

Noëmi hésita une minute... Elle pâlit et frissonna. Puis, d'une voix basse et accentuée :

— A votre place, répondit-elle à Théodore, je m'engagerais demain, et je partirais après-demain !

Et c'est ce que j'ai fait, car cette histoire est la mienne. Théodore Bernard, c'est moi, le pauvre caporal embarqué pour l'Orient, avec des espérances folles et des rêves impossibles...

Est-ce ma faute, si ma vie entière, mon avenir comme mon passé, me semblent liés à cette famille qui m'a deux fois adopté devant Dieu ?

Soldats blessés en cacolet. Dessin de J. Worms, d'après les croquis du capitaine Buffenoir. (Page 375.)

Est-ce ma faute, si mon cœur s'emplit d'angoisses et mes yeux de larmes, quand le nom de *Noëmi* revient dans la chanson des soldats ?...

III. — LE PREMIER EXPLOIT.

Constantinople, 27 mai.

Nous voilà débarqués à Constantinople. Je ferai partie du régiment du colonel d'Esnos.

Nous avons laissé sa femme et sa fille installées, avec deux autres familles françaises, dans un petit palais sur le Bosphore.

Noëmi m'a chargé d'une mission spéciale : c'est de lui envoyer chaque semaine des nouvelles de son père, et de ne lui rien cacher, quoi qu'il arrive.

Nous partons demain pour Varna. L'abbé Henri nous accompagne avec dix sœurs de charité. Ils trouveront à qui parler en arrivant, — le choléra étant apparu au quartier général.

J'ai fait ce matin, avec l'abbé, une promenade à travers les mosquées de Constantinople.

Dans la plus pittoresque et la plus curieuse, celle du sultan B***, qui contient des tombeaux de kalifes (1), nous avons rencontré, sous la grande arcade extérieure, deux musulmans en prières, le chapelet à la main.

L'un d'eux, connaissant le français, a causé avec nous de la guerre actuelle. Il demandait à l'abbé avec stupéfaction ce qu'il venait faire en son costume de prêtre, au milieu des hommes chargés de « faire parler la poudre. »

— Je viens soutenir les courages, calmer les douleurs, soigner les malades, assister les mourants et enterrer les morts, répondit simplement l'aumônier.

— Mais vous ne rendrez vos services qu'aux Français et aux chrétiens ?

— A tous indistinctement, aux Russes, aux musulmans, aux luthériens et aux Grecs.

Le fils de l'Islam ne pouvait en croire ses oreilles.

— Regardez ce pilier qui nous abrite, reprit l'abbé, ne donne-t-il pas son ombre à moi comme à vous ?

Le mahométan ne trouva rien à répondre, et salua l'aumônier comme un être surnaturel.

Varna, 12 août.

Je n'ai pas vu le feu, mais j'ai vu le choléra et l'incendie.

L'abbé Henri et ses dix sœurs de charité ont trouvé, en arrivant ici, l'armée aux prises avec le fléau. Ils se sont partagé le camp et les ambulances, comme les provinces d'une conquête. Ils se multiplient, ils se surpassent, ils font des miracles.

J'ai eu le bonheur d'organiser un service de malades, avec tant de zèle et de succès, que le colonel d'Esnos vient de me nommer fourrier de ma compagnie.

J'ai écrit cette aventure à Noëmi, en lui envoyant des nouvelles de son père.

Dès le lendemain, j'avais la chance de m'acquitter envers le colonel.

Un marchand grec laisse un soir sa lumière près d'un tonneau d'alcool. Quelques gouttes prennent feu et embrasent les vêtements de l'homme, qui s'enfuit épouvanté, propageant l'incendie sur sa route. Au bout d'une heure, Varna tout entier est en flammes ! Les deux armées, française et anglaise sont menacées de périr sous les débris de la ville, avec les immenses approvisionnements de l'expédition de Crimée.

Officiers, soldats, aumôniers, religieuses, tout le monde se précipite à l'œuvre de salut.

Des gerbes de feu gigantesques sortent d'épais tourbillons de fumée, et remplacent tour à tour la nuit par le jour et le jour par la nuit.

Dans ces lueurs sinistres, on voit passer les habitants emportant leurs trésors, les marchands déménageant leurs magasins, les colonels dirigeant leurs hommes vers le danger.

Les généraux Bosquet, Martimprey, Bizot, Thiry, etc., le maréchal de Saint-Arnaud en personne sont là, encourageant les travailleurs qui prennent l'incendie corps à corps.

(1) Voyez, en tête de cet article, le beau dessin fait d'après nature par M. de Bar.

Mais en dépit de leurs efforts surhumains, le torrent de feu suit sa marche, et cerne les poudrières où sont entassées huit millions de cartouches!

Qu'une étincelle y arrive, — et tout saute à la fois, — et c'en est fait de la plus belle armée, de la plus grande entreprise du siècle!

Quatre fois, le maréchal est sur le point de sonner la retraite; — quatre fois, il s'interrompt, — et demande à Dieu le miracle impossible aux hommes (1).

— Espérez, maréchal, nous prions en travaillant! lui crie l'abbé d'Esnos, qui passe avec les aumôniers, la hache d'une main, le crucifix de l'autre.

Au même instant, le colonel Georges s'aperçoit que les poudrières ne sont plus séparées de l'incendie que par une maison...

Il nous montre cette maison du doigt, et s'y élance avec nous...

Le feu nous y rejoint avant que nous ayons sapé les murailles.

La moitié de nos hommes, enveloppés de flammes, disparaissent blessés ou terrifiés.

— A moi, Théodore! me crie le colonel, armé de la hache d'un fuyard.

Et je le suis en pleine braise avec toute ma compagnie...

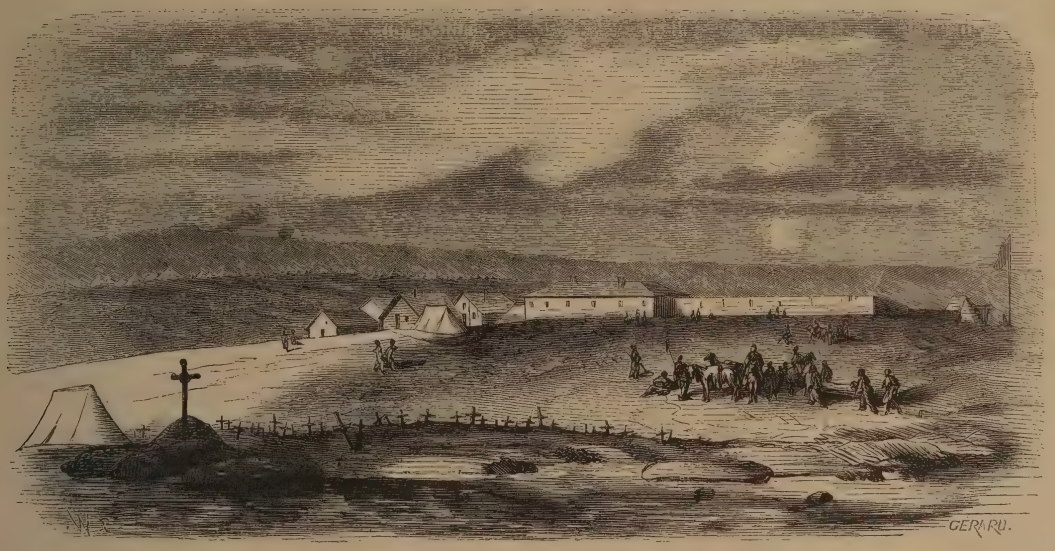
Nous frappons si fort et si juste, qu'au bout de cinq minutes, la maison chancelle.

— Courage! encore un peu de courage, et tout est sauvé! reprend le colonel en nous ramenant au travail.

J'avise une ferme de la charpente qui la soutenait tout entière; — je l'atteins par un bond de chat, je la tranche en quelques coups de hache, — et la maison s'écroule enfin, m'entraînant avec elle...

Je reviens à moi, cinq minutes après, relevé par l'abbé Henri, meurtri et grillé des pieds à la tête, mais sain et sauf par un vrai prodige...

Je me souviens alors que j'ai vu le colonel enfoui avec moi sous les décombres...



La maison du Clocheton, le cimetière et l'ambulance. Dessin de J. Worms, d'après le capitaine Buffenoir. (Page 374.)

— Votre frère! où est votre frère? demandé-je à l'abbé, éperdu.

Ne recevant pas de réponse, je comprends que le colonel est resté sous l'éboulement, — et je rappelle à grands cris mes hommes à son secours. — Cris inutiles, hélas! ma voix se perd dans l'immense clameur du camp. Clameur de triomphe et de joie! car les poudrières étaient sauvées, — l'écroulement de la maison les ayant isolées du feu, dont nous étions désormais les maîtres.

Seul avec l'abbé, je rouvre la sape dans l'amas de ruines, — et j'en arrache, au bout d'une heure, le colonel vivant, sous la charpente même que j'avais coupée, et qui formait un arc-boutant sur sa tête!

J'ai été porté ce matin à l'ordre du jour de l'armée, et je suis désigné pour la première vacance de sergent-major.

(1) « Dieu m'a inspiré, en effet; j'ai résisté, j'ai lutté, j'ai envoyé mes adieux à tous, et j'ai attendu. » (*Lettres du maréchal de Saint-Arnaud.*)

IV. LE PREMIER DEUIL.

Septembre, Eupatoria.

Nous voici devant la Crimée où nous allons débarquer soixante mille hommes, pour attaquer cent mille Russes, et prendre Sébastopol corps à corps.

Je reçois à Eupatoria deux lettres, dont l'une m'ouvrirait le ciel, si l'autre ne m'ouvrait l'enfer.

La première est de M^lle^ d'Esnos, qui m'écrit : « Je vous dois la vie de mon père. Merci, Théodore! Je vous nommerai désormais tous les soirs dans ma prière à Dieu. »

« NOEMI. »

C'est la première fois qu'elle m'appelle Théodore tout court.

La seconde est de ma mère, — et la voici, telle que l'ont arrosée mes larmes :

« Mon fils bien-aimé,

« Ton père et moi, nous avions consenti à ton engage-

ment, mais la Providence ne voulait pas notre séparation. Ton père est mort de ne plus te voir... Et je ne vis plus que par l'espoir de te rejoindre. J'aurai autant de courage, plus de courage peut-être que Mlle Noëmi et l'abbé d'Esnos.... Dieu m'a accordé une grande faveur, que tu apprendras à mon arrivée au camp...; car j'arriverai jusque-là, — et t'embrasserai bientôt...

« Ta mère, THÉRÈSE BERNARD. »

« Marseille, à bord de *l'Égyptus*, en partance pour la Crimée.»

Que signifient ces paroles mystérieuses : — *J'aurai plus de courage que Mlle Noëmi?* Quelle est cette *faveur divine*, ce *secret* que j'apprendrai en la revoyant?

— Oh! mon Dieu! donnez-moi du courage à moi-même!

Heureusement, les grandes batailles commencent demain! — Le maréchal vient de nous annoncer le débarquement par ces paroles :

« Soldats, vous recherchez l'ennemi depuis cinq mois; il est enfin devant vous, et nous allons lui montrer nos aigles! Soldats, à ce moment où vous plantez vos drapeaux sur la terre de Crimée, vous êtes l'espoir de la France! Dans quelques jours, vous en serez l'orgueil. »

(Ordre général du 14 septembre 1854.)

V. — LE LENDEMAIN D'UNE VICTOIRE.

Sur l'Alma, 22 septembre.

Enfin j'ai reçu le baptême du sang, et je l'ai reçu à la bataille de l'Alma, l'Austerlitz du dix-neuvième siècle.

Je suis arrivé des premiers à la tour du télégraphe, avec ces héros à qui le maréchal a crié en les saluant : — Merci, mes braves; c'est vous qui avez décidé la victoire!

— A moi, mes enfants! nous avait dit le colonel Georges ; à la tour! à la tour!

Déjà Fleury et Poitevin étaient tombés morts en y plantant leurs drapeaux.

Nous allions les remplacer sous le feu des Russes, lorsqu'un éclat d'obus renverse M. d'Esnos sans mouvement.

A cette vue, tous nos soldats s'arrêtent consternés, — et le sort de la journée était perdu, si je n'avais pu démentir ce cri de douleur : le colonel est mort!

Mais je l'emporte évanoui derrière un épaulement ; je lui ramène son cheval sain et sauf, et je lui jette de l'eau-de-vie à la tête. Il reprend connaissance, se fait bander le front, remonte en selle en s'appuyant à moi, reparaît aux yeux du régiment électrisé, nous relance tous à l'assaut de la tour, et l'enlève avec nous, aux acclamations de l'armée.

C'est alors que j'ai reçu au bras ma première blessure, — pansée ce matin par le grade de sergent-major, que le maréchal m'a décerné, en même temps que celui de général au colonel.

30 septembre, Balaclava.

J'ai revu ma mère et je connais son secret!

C'est au lit de mort du maréchal de Saint-Arnaud que je l'ai retrouvée.

En notre qualité de blessés, le colonel et moi, nous suivions le maréchal à Balaclava.

Après être resté deux jours entiers à cheval, il avait été terrassé par le mal qui le consumait, et avait cédé le commandement en chef au général Canrobert.

« Soldats, vous me plaindrez, disait son dernier ordre du jour, car le malheur qui me frappe est immense, irréparable, et peut-être sans exemple... Un autre vous conduira victorieux sous les murs de Sébastopol! »

Et faisant approcher les zouaves, il leur avait tendu la main du fond de sa voiture...

Un soir il donna son cheval au commandant Henri.

— Plus tard, maréchal, plus tard, dit l'officier.

— Prenez-le aujourd'hui ; demain, je ne pourrais plus vous l'offrir.

A bord du *Bertholet*, il demanda l'abbé Parabère, qui entra avec l'abbé Henri d'Esnos.

J'étais avec le colonel au pied du lit. Une petite table servait d'autel. L'épée du maréchal pendait à côté de l'Évangile, appuyé sur la crosse d'un pistolet. Des éperons de guerre étaient accrochés entre les cierges. Les burettes reposaient sur une carte de Sébastopol.

La messe dite, le maréchal se recueillit, et parut calme et souriant.

Tout à coup on annonça huit nouvelles sœurs de charité, arrivées de Paris avec leur supérieure, qui demandait à présenter ses hommages et ses vœux au maréchal.

Elles entrèrent, — et je ne vis plus rien.

J'étais tombé évanoui, en reconnaissant ma mère sous l'habit d'une novice...

Une heure après, Saint-Arnaud était mort, — et je pleurais dans les bras de ma mère.

Elle n'avait pas trouvé d'autre moyen de me rejoindre en Orient que de partir sous le voile des sœurs de charité.

Elle en accomplit d'ailleurs la mission avec le dévouement d'une sainte.

Vous jugez comment le colonel et moi nous fûmes soignés et guéris par de telles mains!

VI. — LE SIÉGE.

Devant Sébastopol.

Ceci est l'époque de la misère et de la gloire. Un hiver et un été passés sous la tente ; et quel hiver, et quel été! Une toile pour tout abri, dans la boue et dans la neige, au milieu des cadavres à peine enterrés, sous la pluie de la mitraille et des bombes, à travers des dangers incroyables et des travaux impossibles. Quatre cents bouches à feu rangées en batterie, et 50 kilomètres de tranchées creusées dans le roc! Nos lignes poussées jour par jour et pas à pas, — comme un cercle de fer, — au prix de cent mille hommes de notre côté, et de trois cent mille du côté de l'ennemi, — jusqu'au pied des bastions du Mât, du Redan et de Malakoff. Voilà le siége de Sébastopol.

J'étais avec M. d'Esnos, l'abbé Henri et ma mère, au quartier général du Clocheton, — entre l'ambulance de nos malades et le cimetière de nos morts (1).

L'histoire de cette maison du Clocheton est un petit drame charmant. Elle appartenait à un ministre luthérien, dont la famille en avait fait un cottage délicieux. Nous y trouvâmes une serre pleine de fleurs, des meubles élégants, un chapeau rose de jeune fille, des gravures encadrées, et une chatte noire, qui fut adoptée par le régiment. Je la vois encore dormir et ronfler sur nos genoux, au bruit du canon qui trouait les murailles.

Un matin, nous étions à déjeuner. Entre un jeune homme blond, sans barbe et sans uniforme.

— Pardon, messieurs, dit-il, ne vous dérangez pas.

Il s'assied sur une malle, dans un coin, et regarde la chambre avec componction.

(1) Voyez ci-contre le dessin exécuté d'après le croquis du capitaine Buffenoir, — croquis pris sur nature, comme tous ceux qui *illustrent* cet article.

— Vous demandez quelqu'un?

— Personne.

— Alors que voulez-vous?

— Rien... Nous causerons plus tard...; ne faites pas attention...

On le laisse à ses rêveries, — qui se terminent par des larmes abondantes.

— Pardon, messieurs, s'écrie-t-il enfin; c'est ici la maison que j'habitais avec ma sœur et mon père!

— Il fallait donc le dire tout de suite.

Et nous l'invitâmes à trinquer avec nous.

— Quel changement, grand Dieu! répétait-il en pleurant; notre maison et notre jardin étaient si jolis! « C'est ici que je veux mourir! » nous disait mon père... Pauvre père! ce n'est pas ici qu'il mourra!

Et il nous racontait toute sa vie douce et paisible dans cet asile ravagé par la guerre : il disait la place de chaque meuble, les fleurs soignées par sa sœur, les plantes qui grimpaient aux fenêtres, etc., etc... Il nommait son père, M. Hildenhagen, pasteur protestant à l'armée de Sébastopol.

Quant à lui, fait prisonnier après Inkermann, il était interprète des blessés russes, à Balaclava.

Cette scène m'arrachait des larmes, — lorsqu'un affreux soupçon nous glaça le cœur.

— Si c'était un espion? avait dit un de nos chefs.

Et il allait s'assurer du jeune inconnu, — mais le dénoûment fut digne de l'aventure.

Notre chienne entra, — jolie bête fauve, marquée au front d'une étoile blanche, — qui nous était arrivée un jour à travers les balles, et que rien n'avait pu écarter de la maison du Clocheton.

En la voyant, le jeune homme poussa un cri, et l'appela d'un nom russe. Elle bondit de joie, sauta sur ses genoux et le combla de caresses.

J'avoue que mes larmes recommencèrent à couler. — Nous tendîmes la main à notre hôte, et nous nous mîmes tous à sa disposition.

— Je ne veux que ce souvenir, nous dit-il, en montrant un dessin pendu à la muraille. C'est le portrait de ma sœur; permettez-moi de l'envoyer à mon père.

Tout cela m'avait rappelé *Noëmi*... Je ne pus dormir la nuit suivante, — et je lui écrivis cette histoire, en lui adressant des nouvelles de M. d'Esnos.

L'ambulance a aussi ses touchants épisodes. Nos blessés y arrivent en cacolet, lorsqu'ils peuvent s'y tenir, — sur des brancards, lorsqu'ils sont atteints plus gravement. Tous attendent à la porte qu'on leur ait trouvé place, — et c'est ici que triomphent ma mère et l'abbé Henri.

Un soir, je vois une capote se remuer sur un brancard, et une main s'étendre vers le brancard voisin.

— Que veut cet homme? demandé-je à ma mère.

— Il veut dire adieu à son frère d'armes, me répond-elle.

Et elle rapproche les brancards. Le blessé touche la main de son camarade, reçoit l'absolution de l'abbé Henri, et expire, en souriant, avec ces mots :

— Et dire que c'est pour faire enrager papa et maman Gibert qu'on s'est engagé dans les zouaves (1)!

Un autre jour, un brancard se rompt sous un spahis, qui avait les deux bras coupés. Les porteurs désolés coururent chercher un autre brancard; mais que voient-ils à leur retour? Le spahis debout, avec ses moignons sanglants, courant, comme un beau diable, à l'ambulance, — et disant qu'il aime mieux y aller à pied que de risquer une seconde fois de se casser le cou!

Comment n'eussions-nous pas fait des miracles, en nous donnant de tels exemples?

Faut-il ajouter que les porteurs se mirent à courir après le blessé, en le menaçant de leurs bâtons, et en criant à tue-tête :

— Ah! gredin! tu pouvais marcher! Et tu te faisais porter à quatre depuis une heure!

— Histoire d'aller en voiture! riposta le manchot; au prochain assaut, je me ferai couper les deux jambes!

Le général Bosquet venait d'attaquer dix embuscades russes... La nuit était tombée, et nous attendions des nouvelles avec angoisse.

Passe un mourant sur un brancard, qui revenait justement du champ de bataille.

— Tout va bien, tout va bien, nous dit-il, en soulevant sa tête pâle, les dix embuscades sont rasées!

N'est-ce pas plus beau que le soldat de Marathon?

Une heure après, cet homme mourait dans les bras de ma mère, en lui remettant, pour la sienne, cette simple lettre :

« J'ai fini en brave et en chrétien, comme tu me l'avais « recommandé. »

Je viens de passer quelques semaines avec nos francs tireurs aux créneaux, et jamais je n'ai vu jouer plus gaillardement avec la mort.

— Celle-ci est pour nous! disent-ils, quand une bombe passe sur leurs têtes.

Et ils s'accroupissent, en riant, jusqu'à ce que la bombe les ait mutilés ou couverts de sable :

— La malhonnête! ajoutent-ils alors, elle a craché sur nous!

— Continuons de frapper à la porte! reprennent-ils, en se remettant à viser : Frappez et l'on vous ouvrira! C'est parole d'Evangile.

Aux premiers boulets ennemis, des conscrits inclinaient la tête.

— Ah! çà, mes agneaux, leur dit un vieux sergent, je vous permets de *saluer* aujourd'hui; — mais demain vous supprimerez ces respects; — c'est pas français du tout!

Un matin, M. d'Esnos passe devant notre embuscade. Mes hommes jouaient au bouchon entre deux feux.

— Ne vous dérangez pas! leur dit-il; voyons, qui gagnera?

Et il met un louis d'or sur le bouchon.

Un éclat d'obus arrive, fait sauter le tout et blesse deux soldats, dont l'un, sans s'émouvoir, chipe le louis à son passage en l'air.

— C'est moi qui ai gagné, général! dit-il, en montrant la pièce d'or entre ses doigts sanglants.

— Honneur au plus adroit! répond M. d'Esnos; tu seras à l'ordre du jour de demain!

VII. — UN PRISONNIER RUSSE.

La plus grosse de toutes les bombes vient d'éclater dans les deux camps. L'empereur Nicolas est mort! — Voici sur son successeur l'opinion d'un prisonnier que j'ai amené hier, et qui a vu Alexandre II dans une rencontre très-curieuse en Pologne.

Il y a deux mois environ, à quelques verstes de Lublin, la voiture où se trouvait le grand duc Alexandre se cassa; tandis qu'on attendait le changement ou la réparation de l'équipage, le futur czar demanda l'hospitalité à la jeune

(1) Authentique. Voyez *Cinq mois au camp devant Sébastopol*, par le baron de Bazancourt, p. 13.

propriétaire d'une chaumière voisine. Celle-ci fit avec une aisance parfaite les honneurs de son modeste logis. Alexandre était accompagné d'un de ses généraux. La *gosposin*, c'est-à-dire la bourgeoise, les prit tous deux pour des personnages appartenant à la haute noblesse, et se tira à merveille des difficultés de cette visite imprévue. Elle offrit à ses hôtes l'humble séjour des paysans, rehaussé cependant de tout ce que put lui fournir de plus confortable la réserve de son ménage. On se mit à causer, et la conversation tomba naturellement sur le voyage du futur empereur de Russie en Pologne. La polonaise fit du grand-duc des éloges qui parurent sincères à ses hôtes; aussi Alexandre lui demanda-t-il ce qu'elle ferait si le prince qu'elle avait l'air de tant aimer venait jamais la visiter. La pauvre femme se récria en disant que pareille chose était impossible. Son interlocuteur insista, et voulut savoir ce qu'elle lui demanderait; elle hésita encore. Enfin, sur de nouvelles instances, elle dit :

— Je prendrais mon petit garçon, et lui dirais en le lui montrant : Seigneur, roi de Pologne, regarde cet enfant, il est mon unique bien. Je donnerais pour lui ma vie; mais une nuit, les étrangers viendront, ils saisiront le pauvre enfant et le transporteront au chef-lieu de l'arrondissement; là, ils le tondront comme un chien, le couvriront d'une longue capote, et diront qu'il est enrôlé dans le régiment. Oh! mon Dieu, préserve-moi d'un pareil malheur!... je mourrais de désespoir!...

La malheureuse avait caché son visage dans ses mains, et versait des torrents de larmes abondantes.

— Cependant, reprit le futur czar, le pays ne peut rester sans armée!

— Sans doute, répondit la jeune mère, mais pourquoi

Prisonniers russes. Dessin de J. Worms, d'après le capitaine Buffenoir.

augmenter toujours cette armée infinie? *La Russie n'est-elle pas assez grande, assez riche, et la paix ne lui vaudrait-elle pas plus d'honneurs et de trésors que la guerre?*

Ces paroles firent une grande impression sur le personnage qui les entendait, et qui dit à la pauvre femme :

— *Vous avez peut-être raison. Alexandre y réfléchira quand il sera sur le trône!*

A ce moment, la suite du grand-duc arriva, et la *gosposin* s'aperçut qu'elle venait de parler au futur czar lui-même. Il lui promit en partant de ne pas oublier celle qui l'avait si bien accueilli, et quelques jours après, en effet, il lui envoya de Lublin son portrait orné de brillants et suspendu à une chaîne d'or, avec la permission d'en décorer sa poitrine. Le porteur du cadeau était chargé en même temps d'assurer la Polonaise de la haute bienveillance du prince. Cela veut dire sans doute que cette pauvre mère conservera son fils, et qu'Alexandre II consolera bientôt par la paix la Russie épuisée par les guerres de Nicolas.

— Je puis vous garantir cette histoire, ajouta notre prisonnier, car l'hôtesse d'Alexandre était ma propre femme.

— La paix soit! répondis-je au soldat russe, mais quand nous aurons pris Sébastopol.

VIII. — LE RETOUR. NOEMI.

Au palais de..., à Constantinople.

J'achève ce journal au palais de... à Constantinople, après ce que je puis appeler ma mort et ma résurrection.

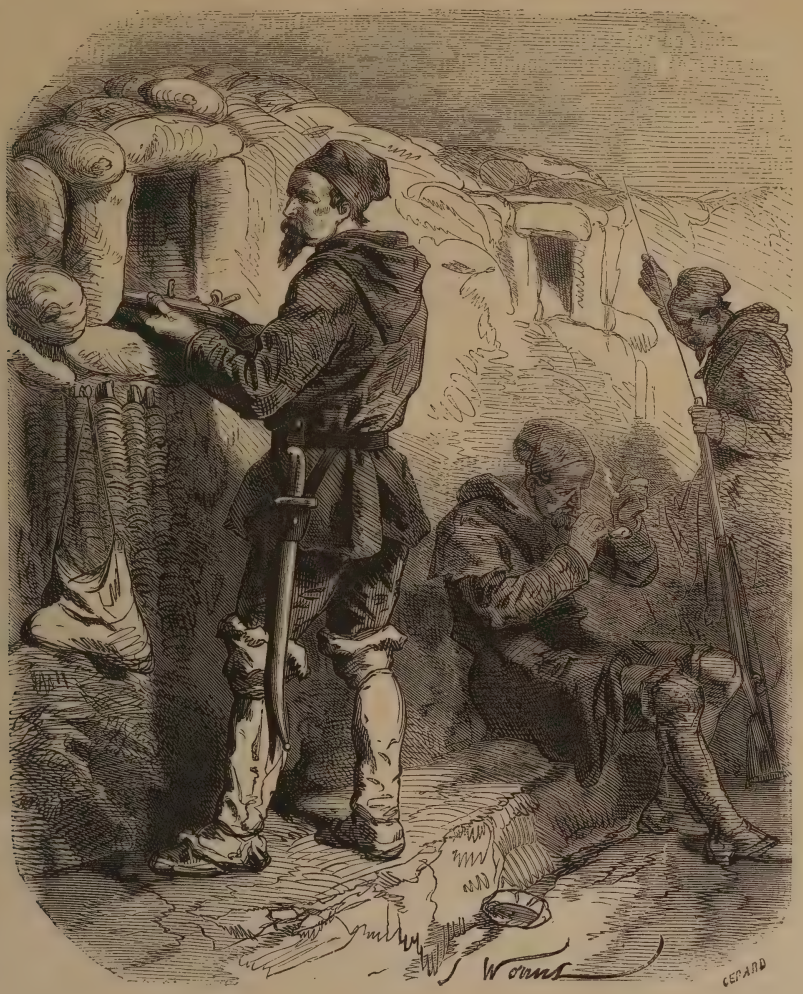
Le temps s'était écoulé et avait justifié ma réponse au soldat russe : nous avions pris enfin Sébastopol !

Je parle ici d'après ce qui m'a été raconté, — car je fus laissé pour mort, avec le général d'Esnos, au pied du dernier bastion de Malakoff.

Atteint de quatre blessures, dont l'une à la tête, je me souviens à peine que je fus relevé, emporté à bord d'un vaisseau et débarqué dans une maison splendide.

La première nuit, j'y fis un rêve où toute ma vie se déroula. Je revis l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, le mariage de mes parents et celui de mes bienfaiteurs ; mon enfance dans la petite maison de la rue Saint-Dominique ; la première couronne du collége, posée sur ma tête par Noëmi ; mon départ pour la Crimée ; mes rêves de gloire et d'ambition ; ma mère, veuve, en habit religieux, au lit de mort de Saint-Arnaud ; toutes mes souffrances du siége, consolées par un grade et par quelques lettres de Mlle d'Esnos ; et enfin cet ouragan suprême de Malakoff, où mes souvenirs s'arrêtaient dans le sang et la fumée...

En m'éveillant, j'entendis plusieurs voix à mon chevet,



Chasseurs à pied aux créneaux. Dessin de J. Worms, d'après le capitaine Buffenoir.

et je reconnus celles de M. et de Mme d'Esnos, de l'abbé Henri, de ma mère et de Noëmi.

Je compris que le général était convalescent, qu'il attribuait son salut à ma mère, et l'en remerciait avec effusion. Puis Noëmi racontait mes *exploits* au dernier assaut (c'était son expression) et demandait à son père s'il avait reçu la réponse du maréchal Pélissier. Ce récit dont j'étais le héros, fait par cette voix angélique et vibrante, eut un effet plus puissant que tous les baumes posés sur mes plaies... J'achevai de reprendre connaissance, et je balbutiai en ouvrant les yeux :

— Où suis-je ici ?

— A Constantinople, chez nos amis, répondit ma mère, en me montrant la famille d'Esnos...

Je n'aperçus que Noëmi, plus belle que jamais (elle allait avoir dix-huit ans) et toute vermeille de joie et d'espérance.

Le médecin entra et visita ma blessure. Il hocha la tête et ordonna qu'on me laissât seul.

Mes rêves recommencèrent, et cette fois je vis une épaulette d'or et une croix d'argent, qu'une espèce de fantôme voilé balançait au-dessus de ma tête. Je faisais

des efforts inouïs pour reconnaître ce fantôme, et je ne pouvais en venir à bout... Une voix répétait les mots que m'avait adressés le général au collége, il y avait six ans: — « Courage, mon filleul ! tu entreras dans quatre ans à Saint-Cyr, et dans dix ans tu recevras l'épaulette et la croix de ton parrain ! »

Le lendemain, j'étais plus mal. Quand la famille revint près de mon lit, je regardai avec stupéfaction l'écharpe blanche que portait Mlle d'Esnos... Il me sembla qu'elle ressemblait au vêtement du fantôme de ma vision...

Tout cela s'effaça comme un nuage ; je retombai en délire et reperdis connaissance.

Et toujours l'épaulette d'or, la croix d'argent et le fantôme voilé dont je cherchais en vain la figure.

Cette recherche épuisait mes forces et redoublait l'ardeur de ma fièvre.

J'arrivai ainsi, de crise en crise, à une situation étrange. Je n'avais plus que la faculté d'entendre ce qui se disait autour de moi, sans donner moi-même aucun signe de vie et d'intelligence.

Un soir, Mlle d'Esnos interrogeait le docteur; et ni l'un ni l'autre ne soupçonnant que je pusse rien comprendre, ce dernier annonça formellement à Noëmi ma mort prochaine.

— Non ! s'écria la jeune fille, il ne mourra pas ! — Il a sauvé mon père ! je veux que vous le sauviez !

— C'est un miracle au-dessus de mes forces ! Tenez, mademoiselle, ajouta le médecin, vous seule peut-être avez le pouvoir de le soulager... Toutes les fois que vous êtes près de lui, la réaction que je cherche en vain s'opère d'elle-même. Le sang dégage le cerveau pour affluer au cœur. Je n'y conçois rien ; mais je vous en avertis, pour que vous me veniez en aide.

Depuis ce moment, Mlle d'Esnos ne quitta presque plus ma chambre.

Et cependant, quelques jours après, on crut ma dernière heure arrivée.

Je n'avais plus aucune perception, si ce n'est la vision constante : — l'épaulette, la croix et le fantôme inconnu.

Je reçus les derniers secours de l'abbé Henri, les derniers soins de ma mère et les adieux de toute la famille.

Il n'y avait plus dans ma chambre d'autre bruit que celui des prières qui accompagnent l'agonie chrétienne.

Et pourtant j'entendais encore, — et j'avais toujours ma vision obstinée !...

Soudain le général d'Esnos entra, les larmes aux yeux et une lettre à la main.

— La réponse du maréchal ! dit-il avec désespoir ; le pauvre enfant mourra sans la connaître !

— Non ! s'écria Noëmi, qui entraîna vivement son père hors de la chambre.

Ils revinrent cinq minutes après.

Noëmi avait une telle expression de recueillement exalté, — que chacun se mit à genoux autour de mon lit.

Elle s'avança, tenant d'une main la lettre du maréchal, — et de l'autre une épaulette et une croix, arrachés aux anciens uniformes de son père.

— Théodore Bernard, dit-elle d'une voix lente et douce, en se penchant sur mon chevet, écoutez et revenez à la vie !

Et elle lut la lettre du maréchal :

« Général, je vous annonce que le sergent-major Ber-« nard est officier. En récompense de sa conduite héroï-« que à Malakoff, il est nommé à la fois sous-lieutenant et « chevalier de la Légion d'honneur. »

Puis, élevant la croix et l'épaulette étincelantes dans l'ombre, elle les balança au-dessus de ma tête, en répétant trois fois :

— Entendez-vous et voyez-vous, Théodore ? — Et vous souvenez-vous des paroles de mon père : « Courage, mon filleul, et tu auras l'épaulette et la croix de ton parrain ? »

J'entendais, en effet, et j'ouvris les yeux... Et reconnaissant enfin le spectre de ma vision, — la trouvant personnifiée tout entière en Noëmi, avec son écharpe blanche, son épaulette d'or et sa croix d'argent, je me soulevai légèrement, en soupirant d'une voix éteinte:

— C'était donc vous, mademoiselle ! Soyez bénie comme Dieu ! — Vous m'avez sauvé !...

Chacun était palpitant, éperdu, et tous les regards allaient de mon visage à celui du docteur.

— Il est sauvé réellement ! dit celui-ci, au bout de quelques minutes. La réaction est complète et le cerveau est dégagé !

Hier, — quinze jours après, — j'ai étrenné mon épaulette et ma croix, au bras de Mlle d'Esnos, entre ma mère et ses parents, sur le quai de Constantinople.

Octobre 1857. — Paris.

J'ai été nommé lieutenant aujourd'hui et fiancé à Noëmi, pour l'épouser quand je serai capitaine.

Ma mère a quitté l'habit de novice, — et l'abbé Henri est parti pour la Chine avec l'amiral Rigaud de Genouilly.

— Moi qui ne possède rien au monde, demandais-je à Mlle d'Esnos, que mettrai-je dans votre corbeille de noce ?

— Vous y mettrez, m'a-t-elle répondu, votre épaulette, votre croix, — et votre *Journal d'un soldat de Crimée*.

PITRE-CHEVALIER.

N. B. Nous ne terminerons pas cet article sans remercier M. le capitaine Buffenoir de ses excellents croquis, tracés sous le feu des balles et des boulets, avec tant d'esprit et de vérité, — et mis en œuvre par M. J. Worms avec cette habileté qui est une seconde création.

LE TÉLÉGRAPHE TRANSATLANTIQUE.

Le génie scientifique du dix-neuvième siècle vient d'accomplir un de ses chefs-d'œuvre, après des années d'efforts surhumains. Les deux mondes communiquent entre eux par l'électricité. Dix fois rompu, dix fois réparé, le câble transatlantique sous-marin fonctionne aujourd'hui sur une étendue de près de quatre mille kilomètres.

La dépêche suivante a été expédiée, le 16 août, par les directeurs d'Angleterre aux directeurs qui sont en Amérique :

« L'Europe et l'Amérique sont unies par le télégraphe. Gloire au Dieu très-haut ; paix sur la terre ; bienveillance entre les hommes ! »

Ce message, comprenant l'adresse des expéditeurs et l'adresse de ceux à qui il est destiné, a demandé trente-cinq minutes pour sa transmission; il se composait de trente et un mots. Immédiatement après, un message de la reine d'Angleterre, adressé au président des États-Unis, et composé de quatre-vingt-dix-neuf mots, a été reçu à Terre-Neuve en soixante-sept minutes.

P.-C.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU VINGT-CINQUIÈME VOLUME.

POÉSIE, FABLES, MUSIQUE.

La Giroflée, fable. Porchat. 32.
Ce qu'on n'oublie pas. E. Deschamps. 108.
L'Almanach de 1858. J.-T. de Saint-Germain. 127.
Le Diable à Paris. Anaïs Ségalas. 143.
Le Cygne et le Corbeau. Pécontal. 178.
La Fleur sans nom. Petitsenn. 179. L'Oie, *id.*, 242.
Le Bal d'enfants. Plouvier. 215.
Les Fleurs de Paris. Anaïs Ségalas, 241.
Chanson de ma fille. De Lonlay. 256.
Autrefois et aujourd'hui. E. Tourneux. 265.
Mes vieux meubles. Petitsenn. 331.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

Inauguration de Sainte-Clotilde. Sainte-Hélène. P.-C. 65.
Prédicateurs du carême, P.-C. 217.
La femme chrétienne. Le Courtier. 266.
L'abbé Didier. Marie G. de Kulture. 305.

HISTOIRE, BIOGRAPHIE, ACTUALITÉS.

Le duc d'Antin. L. Gozlan, 1.
Le camp de Châlons. Chatouville. 4.
Les Pompiers de Paris, etc. Marco Saint-Hilaire. 11.
Entrevue avec Mme de Genlis. G. d'Onquaire. 29.
Les quarante fauteuils. Fauteuil Scribe. Fournel, 35, 69. — Fauteuil Barante, *id.* 289, 337.
Béranger. P.-C. 87. Fréd. Sauvage. G. Planche. Mgr. Morlot. 95.
Steuben. Lady Jane. 105.
Les prisons du général d'Andigné. Pitre-Ch. 113.
Mme de Larochejacquelein. Desnoyers, graveur. Lassus. Lacretelle. E. Cavaignac. Pradel, etc. Nena-Sahib. D. Home. Nicolas Ier. 118 à 127. — Emile Augier. Pitre-Ch. 129. — Mort de Rachel. P.-C. 136, 159. — Attentat du 14 janvier. 157. — La reine d'Oude à Paris. 191, 223. — Mort des huîtres. Le Nautilus. 319.
Le poëte Gilbert. V. Fournel. 173.
Quelques tombes du Père-Lachaise. Viennet. 243.
Une Croix d'Austerlitz. Chatouville. 257. — Philippe de Girard. P.-C. 308. — Pascal et la Mendiante. 311. — La Danseuse de Gwalior. P.-C. 311. — Le Port et les Fêtes de Cherbourg. P.-C. 351.
Journal d'un soldat de Crimée. P.-C. 369.

SCIENCES, INDUSTRIE, ACTUALITÉS.

Astronomie. Nébuleuses. Grolier. 26.
Retour de l'ancien climat. 63.
La Comète et ses produits. 87.
La Porcelaine chinoise. M. Dechastelus. 97, 132.
Histoire du caoutchouc. Grolier. 209.

BEAUX-ARTS, ACTUALITÉS.

Malakoff, tableau d'Yvon. P.-C. 10.
Salon. Pastels. Tourneux, etc., P.-C. 25, 96.
Mme Miolan-Carvalho. P.-C. 49.
Statues de G. Saint-Hilaire et de Sévigné. 63.
Berthelier, de l'Opéra-Comique. Pitre-Ch. 185.
Augustin Pajou. De la Grangerie. 260.
David (d'Angers). F. Halévy. 361.

HISTOIRE NATURELLE.

Les Chiens et leurs Maîtres. P.-C. 329.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES, MŒURS.

Marseille, Roquefavour. Belzunce. Méry. 57. — Martigues. Sausset. Carry. Méry, 268.
Longchamps. De Suresne à Neuilly. Castille. 109.
Inde anglaise. 145, 161, 321, 353.
Boulevard de Sébastopol. P.-C. 253.
Une saison à Trouville. Pitre-Ch. 273.
Les enfants Riffains. Cotte, 301.
Vallée de la Murg. Forêt Noire. Achard. 313, 331.

NOUVELLES, CONTES, MORALITÉS.

Victor Carabine à Malakoff. Pitre-Ch. 5.
L'art de gagner 14,500 francs. 11.
L'apothicaire juré. Mary Lafon. 17.
La Rose de Sarah. Guerre de l'Inde. Pitre-Ch. 33.
Un Réaliste. La dernière tragédie. De Bornier. 50.
Le danger des fleurs. Desbordes Valmore. 81.
Le Procureur-syndic. M. Lafon. 137. 179.
Le capitaine Fitzmoor. Inde. De Bréhat. 145, 161.
Mignon, légende. Saint-Germain. 203.
Curiosités et Bric-à-brac, causeries. P.-C. 225.
Quatre millions. Boisgontier. 231.
Histoire d'une ombrelle. Laverpillière. 302.
Le creuset de l'humanité. P.-C. 304.
Eléphants et monstres. Inde. 1857. Méry. 321, 353.
L'Epaulette et la Croix. Pitre-Ch. 369.

COMÉDIES, PROVERBES, CHARADES.

Le Cousin de la lune, charade. Boisgontier. 193.

CRITIQUE, BIBLIOGRAPHIE, THÉATRES, SALONS.

Théâtres. 158. *La Magicienne*. 224.
Livres. 159.
La Jeunesse. E. Augier. 205.
De la vie et de la mort des nations. 219.
La belle saison à la campagne. 220.
Les Fêtes de l'hiver. 221. *L'Héritier*. de Thys. 222.
Notre-Dame des Arts. P.-C. 255.

RÉBUS HISTORIQUES.

Sur Napoléon Ier. 32, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 255, 288, 320, 352, 380.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

Abbé Didier. 2 grav. 305, 309.
Apothicaire juré (L'). 2 grav. 21, 24.
Austerlitz (Veille d'), de Gigoux. 257.
Autrefois et aujourd'hui. 265.
Bonchamps (Tombeau de). 361.
Bosquet blessé à Malakoff. 5.
Canotiers de la Seine, 109.
Capitaine (Le) et les joueurs de balle. 209.
Caoutchouc. Fabrication. 213, 216.
Chiens et leurs Maîtres, 329.
Comète de 1857 et attributs. 89.
Conteur d'histoires (Le). 285.
Cousin de la lune (Le). 9 grav. 193 à 201.
Costumes de la Murg. 317.
Crébillon déclamant, 48.
Crimée, soldats blessés. 372. — Prisonniers, 379. — Tireurs aux créneaux. 380.
Départ (Le), ballade. 33.
Discussion, pastel de Tourneux. 25.
Diable à Paris (Le). 144.
Ducis et Bonaparte. 345.
Eléphants et monstres. 6 grav. 321 à 360.
Enfant (L'aiglon noir). 8.
Enfant Riffain. 301.
Fakir Nanna Mokerjee. 148.
Fitzmoor (Le capitaine). Inde. 9 grav. 145 à 172.
Gilbert à son dernier chant. 177.
Gina dans les fleurs. 81.
Guichard (Mme). 29.
Lettres ornées. 84, 105, 136, 173, 245.
Malakoff, tableau d'Yvon. 9.
Maison de l'apothicaire. 17.
Matelot préparant la bouillabaisse. 60.
Menuet de *l'Héritier*. 221.
Mézeray et Lefaucheur. 296.
Nébuleuses. 28.
Nena-Sahib et sa cour. 121.
Objets d'art. Lepautre, Roger. 225, 228, 229.
Père-Lachaise (Tombeaux du). 248, 249, 253.
Picard dans son cabinet. 73.
Porcelaine chinoise, chefs-d'œuvre. 97. — *Id.* Fabrication. 104, 133.
Pompier actuel et ancien. 13, 16.
Portraits du duc d'Antin. 1. — D'Andigné. 113. — E. Augier. 129. — Belzunce. 61. — Béranger. 80. — Berthelier. 185. — Bossuet. 260. — Barante (De). 349. — Byron. 368. — Chérubini. 368. — Colbert. 297. — Condé, statue. 365. — Cucé-Boisgelin. 72. — Desnoyers. 120. — Flaxmann. 368. — Goethe. 368. — Géraldy. Gavaux (Mme). 217. — D. Home. 125. — La Mothe-Le-Vayer. 57. — Larochejacquelein (Mme de). 117. — Lassus. 120. — Lacretelle 120. — Malézieux. 217. — Miolan-Carvalho (Mme). 49. — Mgr. Morlot. 93. — Pajou. 261. — G. Planche. 88. — Racine (Jean). 41. — Sauvage. 88. — Scribe. 77. — Steuben. 105. — Turenne. 264. — Valincourt, Méziriac et de La Faye. 45. — Voiture. 293. — Voltaire, jeune et vieux. 337 à 344.
Précieuses (Les). 289.
Printemps de Watteau. 176. — de Lancret. 241.
Procureur-syndic (Le). 4 grav. 137 à 184.
Quatre millions. 3 grav. 233 à 240.
Racine en famille. 40.
Réaliste (Un). 2 grav. 53, 56.
Rébus (Voyez la table des matières).
Sicou (Les demoiselles). 101.
Soboïnigan, danseuse de Gwalior. 312.
Tronc pour les pauvres. 304.
Vitraux de Sainte-Clotilde. 65.
Voisenon chez le pâtissier. 69.
Vues : Aqueduc de Roquefavour. 57. — Un chalet de Séricourt. 80. — Vallée d'Opteroz. 96. — Halte, route de Vellore. 145. — Palais. *Ibid.* 161. — Mosquée du Harem. 193. — Sausset et Carry (Marseille). 269, 272. — Sortie du chemin de fer de Lisieux. 273. — Château d'Aguesseau à Trouville. 276. — Saint-Arnould, *ibid.* 277. — Quai du midi, *ibid.* 280. — Jetée du nord, *ibid.* 281. — Lassay, *ibid.* 284. — Ecluses de la Murg. 313. — Paysages et types de l'Inde. 145 à 172 et 321 à 360. — Klingel et Gernsbach (Murg). 333, 336. — Château de Ferney. 341. — Clocheton (Crimée). 373. — Mosquée turque. 369.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies* réunis) que leur abonnement pour 1857-58 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingt-cinquième volume.

La livraison d'octobre 1858, première du vingt-sixième volume (1858-59), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1858-59, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée* ; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N.-B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1857-58 nous ayant encore apporté un grand nombre de nouveaux souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées ; leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 29, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr. 50 c.* (2) *le 25 de chaque mois, du 25 octobre 1858 au 25 septembre 1859 inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'Etranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux de Messageries Impériales et Générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire en ce cas « 13 fr. 70 c. » Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix d'abonnement.

N. B. Nous rappelons à nos lecteurs, à l'occasion du renouvellement, la *Table générale* des vingt premiers volumes que nous avons publiée récemment sur un plan complet, qui annule l'ancienne table des dix premiers volumes, et qui est à la fois la lumière et la clef de la collection du *Musée des Familles*. (Voyez la quatrième page de la couverture.)

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT DERNIER.

« *Trois mille francs de rente, et juge de paix de canton ; voilà le bonheur.* » Paroles de Napoléon à l'île d'Elbe.

(Trois mi — l' — F — rang d'œufs — Rent est juge de paix de Canton — voile — *h* — *le* — bonne — heure.)

SPECIAL
PERIOD.
91-5
66
AP
1
M8
V.25
1857-8
GETTY CENTER LIBRARY